



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

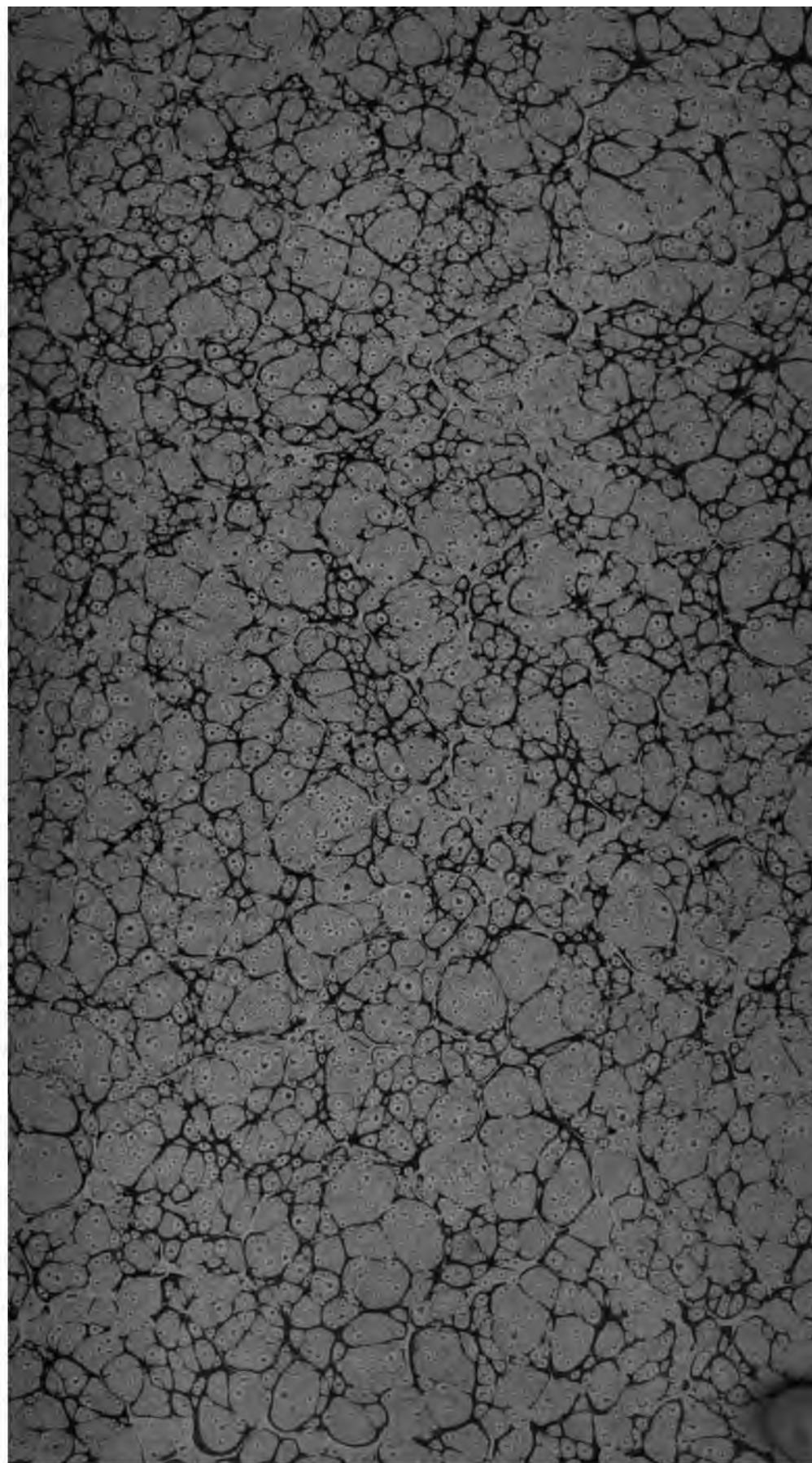
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

11^E SÉRIE. — TOME X.

XVIII^E TOME DE LA COLLECTION

1865-1866.



LE MANS

IMPRIMERIE EDMOND NONNOYER, PLACE DES JACOBINS

1867

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

II^E SÉRIE. — TOME X.
XVIII^E TOME DE LA COLLECTION

1865-1866.



LE MANS
IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER, PLACE DES JACOBINS

1867

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

**D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE**

II^e SÉRIE. — TOME X.

XVIII^e TOME DE LA COLLECTION

1865-1866.



LE MANS

IMPRIMERIE MONNOYER FRÈRES, PLACE DES JACOBINS

1865

DC611
S35155
v.18
1865/66

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES
STACKS

APR 20 1977

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Bureau pour 1865 et 1866.

<i>Président</i>	MM. RICHARD.
<i>1^{er} vice-président</i> ..	HOUDBERT.
<i>2^e vice-président</i> ...	ANJUBAULT.
<i>Secrétaires</i>	MANCEAU et CHARDON.
<i>Trésorier</i>	DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.
<i>Archiviste</i>	LEPRINCE.
<i>Archiviste-adjoint</i> .	GUÉRANGER.

Commission de rédaction.

MM. L'INSPECTEUR d'académie, SURMONT, VALLÉE, ANJUBAULT,
LEPRINCE, BAILHACHE.

Membres d'honneur.

M. le PRÉFET, ✱.
Mgr l'EVÊQUE, ✱.
M. le RECTEUR de l'académie de Caen, ✱.
M. le MAIRE du Mans, ✱.
M. l'INSPECTEUR d'académie, résidant au Mans, ✱.

Membres honoraires.

Date de la réception dans la Société.	MM.
18 déc.	1855. VALLÉE (François), anc. vice-prés. du tribunal civil (tit., 11 déc. 1823).
6 févr.	1857. TRIGER, ✱, ing. et géol. (tit., 24 mars 1835).
6 févr.	1857. CAUMONT (de), ✱, direct. de l'Institut des Provinces, à Caen (corresp., 24 mars 1835).

Date de la réception dans la Société.	MM.
6 mars 1857.	TOURANGIN, *, anc. préf. de la Sarthe (corresp., août 1850).
6 mars 1857.	MANCEL, *, ancien préfet de la Sarthe (corresp., 24 mars 1845).
6 mars 1857.	MIGNERET, *, ancien préfet de la Sarthe (corresp., 8 déc. 1849).
6 mars 1857.	PRON, *, ancien préfet de la Sarthe.
6 mars 1857.	DUTERTRE-DESCOURBES, *, ex-cons. g. de la Sarthe (corresp., 24 mars 1857).
2 déc.	1859. ETOC-DEMAZY, médecin de l'Asile de la Sarthe, memb. de l'Académie de méd. et de l'Institut des provinces (tit., 26 août 1834).
20 déc.	1861. VOISIN (Benjamin), docteur-médecin (tit., 24 mars 1835).
8 janv.	1864. D'ESPAULART, membre de l'Institut des provinces, et de plus. soc. acad. (tit., 1 ^{er} mars 1842).

Membres titulaires.

5 mai	1818. LEPELLETIER DE LA SARTHE, *, membre de l'Académie de médecine.
12 fév.	1828. GUÉRANGER (Ed.), mem. de l'Institut des provinces et de plus. Soc. acad.
5 mars	1854. VERDIER, ex-profess. de mathém., memb. de l'Institut des Provinces.
24 mars	1835. ANJUBAULT, cons. hon. de la bibliot. et des arch. communales de la ville du Mans, memb. de l'Institut des provinces.
24 mars	1855. LOTTIN, chanoine titul. de la Cath. du Mans, memb. de l'Institut des provinces.
24 mars	1835. LEPRINCE, ex-professeur de langues.
17 fév.	1846. SURNONT, *, juge au tribunal civil.

Date de la réception
dans la Société.

MM.

- 5 mars 1846. HOUBERT, juge honoraire.
- 22 mai 1849. HUCHER, corr. des min. de l'int. et de l'inst.
pub. pour les trav. historiques et memb.
de l'Institut des provinces.
- 3 déc. 1850. EDM, *, recteur honoraire.
- 6 mai 1851. VÉTILLART (Marcel), négociant.
- 23 nov. 1851. MORDRET, docteur-médecin.
- 16 déc. 1851. DAVID, architecte.
- 6 janv. 1852. RICHARD, avocat.
- 21 déc. 1852. BONHOMET, pharmacien.
- 15 fév. 1853. LIZÉ, docteur en médecine, chirurgien-
adjoint à l'Hôtel-Dieu, memb. de l'A-
cadémie de médecine.
- 6 fév. 1855. LE BÊLE (Jules), docteur-médecin.
- 20 mai 1856. BAILHACHE, professeur.
- 16 déc. 1856. MARTIN, *, ingén en chef des ponts et chaus.
- 16 déc. 1856. GARNIER, professeur.
- 6 janv. 1857. GAUMÉ, professeur de dessin.
- 20 nov. 1857. THORÉ (Henri), ing. des ponts et chaussées.
- 8 janv. 1858. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le vicomte),
propriétaire-agronome.
- 22 janv. 1858. VALLÉE (Gustave), juge suppléant.
- 20 juill. 1860. PEAU SAINT-MARTIN, juge de paix.
- 20 juill. 1860. JULIEN, ingénieur des mines.
- 18 janv. 1851. BOISSEAU, président du tribunal civil.
- 15 févr. 1861. MANCEAU, cons. de la bibliothèque et des
archives communales de la ville du
Mans.
- 3 févr. 1864. CHARDON, avocat, anc. élève de l'Ecole des
Chartes.
- 4 mars 1864. CLOUET (le baron), ingénieur.
- 8 avril 1864. HÉBERT, command. du génie, en retraite.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

**D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE**

II^e SÉRIE. — TOME X.

XVIII^e TOME DE LA COLLECTION

1865-1866.



LE MANS

IMPRIMERIE MONNOYER FRÈRES, PLACE DES JACOBINS

1865

Date de la réception
dans la Société.

MM.

vinces et de la Soc. entomologique de
France, à Paris.

- 7 févr. 1862. THIELENS, doct.méd. à Tiptlemont (Belgique).
4 juill. 1862. DUPEYRON, médecin au 4^e lanciers.
1 août 1862. LEMAIRE, méd. vétér., à Lecelles (Nord).
21 nov. 1862. COURTILLER, prés. du comice agricole de
Sablé, à Précigné.
21 nov. 1861. JOUSSET, doct. méd., à Bellême (Orne).
9 janv. 1863. DE LAAGE, pr.-agr. à Pontvallain.
20 mars 1863. BÉRAUD, conservateur des forêts, à Amiens.
24 avril 1863. CERISAY, entrepr. de drainages, à Laval.
4 mars 1864. DE CUMONT (le comte), propr. à Crissé.
4 nov. 1864. DE CAPELLA, *, ingénieur en chef des ponts
et chaussées, à Paris (tit. 16 déc. 1856).
4 nov. 1864. CHARPENTIER, inspecteur d'Académie, à
Quimper (tit. 6 févr. 1857).
18 nov. 1864. DE COURCIVAL, propriétaire-agronome, à
Courcival.
16 déc. 1865. BRINDEJONG, doct. médecin, à Mamers.
21 janv. 1865. CHATEL (Victor), prés. du comice agricole
de Campandrè-Valcongrain (Calvados).

Sociétés correspondantes.

Sociétés françaises.

- ABBEVILLE Société d'émulation.
AIX Académie des sciences, arts et belles-lettres.
ALENÇON, ... Société d'agriculture.
ALGER Société d'agriculture.
AMIENS Académie des sciences, agr., com., belles-
lettres et arts de la Somme.
— Société des antiquaires de Picardie.
ANGOULÊME Société d'agr., arts et com. de la Charente.
ANGERS Société d'agricul., sciences et arts.
— Société académique.

ANGERS.....	Société industrielle de Maine-et-Loire.
ARRAS.	Société centrale d'agriculture.
—	Académie d'Arras.
AUXERRE.....	Société centrale pour l'encouragement à l'agriculture.
—	Société des sciences historiques et natur.
BEAUVAIS... ..	Société acad. d'archéologie, sciences et arts. .
BÉZIERS.....	Société archéologique, scientifique et litté- raire.
BORDEAUX.....	Académie impériale des sciences, belles- lettres et arts.
—	Société d'agriculture de la Gironde.
BOURGES.....	Société d'agric. du départ. du Cher.
BOULOGNE-S.-MER.	Société d'agricult., du comm., des sciences et des arts.
CAEN.....	Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres.
—	Société des antiquaires de Normandie.
—	Institut des Provinces.
—	Société linnéenne de Normandie.
—	Société d'Agriculture et de Commerce.
—	Société centrale d'horticulture du Calvados.
CARCASSONE.....	Société d'agriculture de l'Aude.
CASTRES.....	Société littéraire et scientifique.
CHALONS-S.-MARNE.	Société d'agr., comm., sciences et arts de la Marne.
CHALONS-S.-SAÛNE.	Société d'histoire et d'archéologie.
CLERMONT.....	Société centrale d'agric. du Puy-de-Dôme.
COLMAR.....	Société d'histoire naturelle.
COMPIÈGNE.....	Société d'agriculture de l'arrondissement.
DIGNE.....	Société d'agriculture des Basses-Alpes.
DIJON.....	Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres.
—	Comité central d'agric. de la Côte-d'Or.

DUNKERQUE.	Société Dunkerquoise.
DOUAI.	Société impér. d'agric., sciences et arts.
ELBEUF.	Société industrielle.
ÉPINAL.	Société d'émulation des Vosges.
ÉVREUX.	Société d'agric., sciences, arts et belles- lettres de l'Eure.
GRENOBLE.	Académie delphinale.
—	Société de statistique du départ. de l'Isère.
LE HAVRE.	Société havraise d'études diverses.
LE MANS.	Société de médecine de la Sarthe.
—	Société d'horticulture de la Sarthe.
LE PUY.	Société acad. sciences, arts et commerce.
LILLE.	Société impér. des sciences, de l'agric. et des arts.
—	Comice agricole de Lille.
LIMOGES.	Société d'agric., des sciences et des arts de la Haute-Vienne.
MACON.	Académie de Mâcon.
MAYENNE.	Société d'agriculture.
MARSEILLE.	Société de statistique.
—	Société d'horticulture.
—	L'Union des arts.
MEAUX.	Société d'agriculture, sciences et arts.
MENDE.	Société d'agric., indust., sciences et arts de la Lozère.
METZ.	Académie impériale.
MONTBÉLIARD.	Société d'émulation.
MONTPELLIER.	Société centrale d'agriculture.
MULHOUSE.	Société industrielle.
NANCY.	Académie de Stanislas.
—	Société centrale d'agriculture.
NANTES.	Société académique.
—	Société d'horticulture.
NIMES.	Académie du Gard.
—	Société d'agriculture du Gard.

NIORT.....	Société centr. d'agric. des Deux-Sèvres.
PARIS.....	Société impér. et centr. d'agric. de France.
PERPIGNAN.....	Société d'agric., scienc. et lettr. des Pyrénées-Orientales.
POITIERS.....	Société acad. d'agric., belles-lettr., sciences et arts.
PRIVAS.....	Société d'agric. du départ. de l'Ardèche.
REIMS.....	Académie impériale.
ROCHEFORT.....	Société d'agr., bell.-lettr., scienc. et arts.
ROUEN.....	Académie des scienc., bell.-lettr. et arts.
—	Société centrale d'agric. de la Seine-Infér.
—	Société d'émul. du commerce et de l'industrie de la Seine Inférieure.
SAINT-ÉTIENNE... .	Société d'agric., industr., scienc., arts et belles-lettres du département de la Loire.
SAINT-OMER.....	Société d'agriculture.
SAINT-QUENTIN... .	Société académique de Saint-Quentin.
—	Comice agricole de Saint-Quentin.
SENS... .	Société archéologique.
STRASBOURG.....	Société d'horticulture.
TOULON.....	Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var.
TOULOUSE.....	Académie impér. des scienc., insc. et belles-lettres.
—	Société d'agric. prat. de la Haute-Garonne.
TOURS.....	Société d'agric., sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire.
—	Société archéologique.
TROYES.....	Société d'agric., scienc., arts et belles-lettres de l'Aube.
VALENCE.....	Société d'agriculture de la Drôme.
VALENCIENNES... .	Société impér. d'agric., sciences et arts.
VERSAILLES.....	Société d'agriculture et des arts.
VESOUL.....	Société d'agric., scienc. et arts de la Haute-Saône.

Sociétés étrangères.

BOSTON (Ét.-Un.)	Société d'histoire naturelle.
COLUMBUS(Id.)...	Board of agriculture of the state of Ohio.
LAUSANNE.....	Société vaudoise des sciences naturelles.
MANCHESTER....	Letterary and philosophical society.
Vienne (Autriche).	Kaiserlich-Koniglichen, geologischen reich- sanstalt.
—	Société I. R. de géographie.
—	Société I. R. zoologique et botanique.
WASHINGTON.....	Smithsonian Institution.
—	Patent office.

INSTALLATION DU BUREAU

DISCOURS DE M. HOUBERT, PRÉSIDENT SORTANT.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Vos collègues vous ont rappelé à une charge que votre expérience vous rend de plus en plus facile et qu'elle rendra aussi de plus en plus fructueuse pour notre société. C'est sagement, sans doute, que notre règlement ne permet pas que la présidence soit conservée au delà d'une période déterminée. Il est bon qu'elle soit accessible à tous et que des noviciats se forment, malgré les incertitudes et les tâtonnements inséparables d'un début. Il serait même à désirer que dans une réunion d'hommes instruits chacun d'eux pût apporter à la marche des choses le mouvement et l'entente propres à son individualité. Mais il est bon aussi, je dis plus, il est mieux qu'une main exercée reprenne ensuite l'impulsion avec l'autorité et l'assurance que donnent la pratique et l'observation. C'est dans des conditions de cette sorte qu'il peut y avoir, d'une part, initiative spontanée, de l'autre, confiance, et pour tous pro-

grès. Ce sont celles où vous êtes, Monsieur, et nous savons ce que nous pouvons espérer de votre zèle, de votre savoir et de votre maturité.

DISCOURS

DE M. RICHARD, PRÉSIDENT ENTRANT.

MONSIEUR LE PRÉFET, MONSIEUR LE MAIRE,

En prenant possession de ce fauteuil, je suis heureux de pouvoir vous témoigner toute notre gratitude pour la bienveillance que vous avez toujours montrée à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, et tout particulièrement pour l'honneur que vous voulez bien faire à elle et à son nouveau président, en venant assister à cette séance. Ce témoignage de haute estime pour nos travaux et de sympathie pour nos personnes nous est très-précieux, et nous en conserverons le souvenir comme une récompense du peu de bien que nous avons fait et comme un encouragement à celui que nous avons le désir de faire.

MESSIEURS,

Les circonstances dans lesquelles vous m'avez fait l'honneur de m'appeler pour la seconde fois à la présidence de notre Société, vont m'imposer des obligations devant la gravité desquelles, j'ai reculé un instant, dans la crainte de n'avoir ni assez de temps ni assez de force pour les bien remplir. — En effet, c'est au mois de mai prochain, que doit s'ouvrir dans notre ville le *Concours Régional* des départements de l'ouest, et je pense que nous devons saisir avec empressement cette rare et favorable occasion de nous occuper tout spécialement d'une question qui intéresse au plus haut point l'agriculture, l'industrie et le commerce de notre pays. Je veux parler de la

culture, de la préparation et de l'emploi du chanvre dans le département de la Sarthe.

Cette question me préoccupe depuis bien des années. Elle a été pour moi dès 1860, vers la fin de ma première présidence, l'objet d'une correspondance suivie, et de longs entretiens avec un industriel considérable, qui désirait faire patronner dans le pays, par notre Société, des procédés de rouissage et de broyage qu'il employait pour son propre compte, dans un grand établissement de Belgique. Ces procédés ne parurent ni à moi, ni aux hommes compétents auxquels j'en parlai alors, applicables aux besoins et aux habitudes de la Sarthe, et c'est pour cela que je ne crus pas devoir vous en proposer le patronage. -- Je n'en suis pas moins demeuré convaincu qu'il y avait à cet égard beaucoup de choses à faire, de grands intérêts à sauvegarder, des problèmes bien dignes d'occuper la Société, à résoudre; les renseignements que je n'ai cessé de prendre depuis lors n'ont fait qu'accroître mes convictions; je veux essayer aujourd'hui de vous les faire partager.

Dans votre séance du 27 décembre 1858, à propos d'une lecture de notre cher collègue, Monsieur Surmont, sur les conséquences probables de la liberté, non encore décrétée, du commerce des céréales, je vous disais :

« Je considère la liberté du commerce des grains, la suppression de l'échelle mobile, comme le plus sûr moyen d'obtenir le pain au plus bas prix possible... L'échelle mobile, sous prétexte d'empêcher la disette, la provoque et ne sait pas l'atténuer quand elle l'a produite, tandis que la liberté, plus qu'aucune autre mesure, pourrait amener ce résultat, etc. »

Les événements se sont chargés de justifier ces appréciations; en effet, par un décret célèbre, Sa Majesté l'Empereur a proclamé la liberté du commerce des grains, et, bien que notre dernière récolte ait été fort médiocre, le prix des céréales n'a presque pas dépassé celui des années d'abondance!...

Je ne veux ni ne puis en ce moment discuter devant vous les causes multiples de ce fait ; je crois pouvoir cependant affirmer qu'il se reproduira désormais, tant que subsistera la liberté du commerce des céréales.

Mais, de même qu'il est rare de trouver dans le champ de blé le mieux cultivé, des récoltes qui ne contiennent pas un peu d'ivraie, de même il est rare en ce monde d'obtenir un bien qui ne soit pas mélangé d'un peu de mal.

Le bien, ici, c'est et ce sera le prix toujours modéré du principal aliment des classes pauvres ; le mal, c'est le prix parfois si abaissé des céréales, qu'il couvre à peine les frais de culture, et fait affluer vers les villes les travailleurs trop peu rémunérés des campagnes.

A ce mal quel remède apporter ?

Lorsqu'en 1860, j'eus l'honneur d'ouvrir et de présider vos séances générales, appelant votre attention sur l'infériorité des salaires ruraux et sur la désertion qui en était la conséquence, j'ai cru pouvoir vous dire :

« L'industrie enlève à l'agriculture des bras auxquels elle
« demande de moins rudes labours et donne des salaires plus
« élevés... Eh bien, que l'agriculture, à son tour, se fasse in-
« dustrielle ; qu'elle ne se borne pas en quelque sorte à pro-
« duire des céréales qui souvent payent à peine leurs frais ;
« qu'elle élève des bestiaux en plus grande abondance, et sur-
« tout qu'elle s'adonne davantage à la culture des plantes que
« l'industrie recherche et paye libéralement !... »

Mais il n'est pas donné à tous les sols de produire indistinctement toutes les plantes que réclame l'industrie : les uns conviennent aux betteraves, les autres aux colzas ; ceux-ci aux lins et ceux-là aux chanvres ; parmi ces derniers terrains il faut ranger une bonne partie de notre département.

Il semble résulter des renseignements que j'ai pris, soit dans les statistiques officielles, soit auprès des hommes les mieux en position d'en fournir d'exactes, que la culture du chanvre dans la Sarthe occupe environ 12,000 hectares de terres, produit

à peu près 10,000,000 de kilogrammes de chanvres broyés, dont la vente met une somme de 7 à 8 millions entre les mains des producteurs. La moitié de ces chanvres était employée, jusqu'à ces dernières années, à confectionner des cordes et cordages pour le commerce, et surtout pour la marine de l'État; l'autre était absorbée par les filatures et convertie en toiles de diverses espèces. On évalue à 20,000, le nombre des ouvriers et ouvrières qui, dans le Département, sont annuellement occupés à faire subir au chanvre des transformations qui représentent une valeur de 25 millions de francs; — et je ne parle pas du blanchissage des toiles, de leur appropriation aux usages domestiques, de leur transformation dernière en papiers de toutes sortes.

Quelle source de travail et de richesse! et comme ce serait bien là la plante industrielle par excellence, dont il faudrait étendre la culture dans notre pays, si nous étions certains de lui trouver toujours des débouchés suffisants; car en industrie agricole, comme en toute autre, il ne suffit pas de produire, il faut vendre, et vendre à un prix rémunérateur. Or, ici se rencontre une grosse difficulté à résoudre. Je vous ai dit que, jusqu'à ces dernières années, la moitié à peu près de nos chanvres était expédiée à des conditions avantageuses dans nos ports, où elle était employée à faire des cordages pour la marine de l'État. Depuis les récents traités de commerce qui ont ouvert notre marché intérieur à l'importation des produits étrangers, les chanvres de Russie sont venus faire aux nôtres une concurrence de prix difficile à soutenir. Heureusement que par une de ces lois d'équilibre providentiel qui gouvernent le monde, tandis qu'un débouché se fermait à nos frontières, un autre s'ouvrait dans l'intérieur même de notre département ou sur ses limites; la filature mécanique prenait un tel essor, qu'elle devenait en mesure de consommer tous les chanvres produits dans la Sarthe, si tous eussent été propres à la filature.

Mais, chose singulière, la culture du chanvre, si nous en

croyons des témoignages dignes d'une grande attention, aurait marché et semblerait en voie de marcher encore, si elle n'est pas arrêtée, en sens inverse des besoins de la consommation ; alors qu'elle devrait, aujourd'hui plus que jamais, donner tous ses soins à produire des chanvres fins, doux, flexibles et soyeux, elle amènerait de plus en plus sur le marché des chanvres durs et grossiers, mal préparés et qui ne peuvent être filés qu'avec un travail considérable et un déchet énorme, 30 à 40 p. 0/10, ce qui aurait obligé certaines filatures à aller s'approvisionner en Anjou, en Poitou, en Bretagne, etc., à des conditions pour elles fort onéreuses, et fort dommageables pour l'agriculture locale.

A quoi tiendrait ce fâcheux état de chose?... Serait-ce à la nature du sol? Non ; les hommes les plus expérimentés affirment, et le passé a prouvé, que ce sol léger, sablonneux, est éminemment propre, dans une bien plus grande étendue qu'il n'est nécessaire, à la production de chanvres de filature supérieurs? Comment expliquer alors qu'il puisse s'en trouver des sortes qui ne se vendent que 50 ou 60 francs les 100 kilogrammes, alors qu'il en est d'autres qui trouvent des acheteurs à 90 et 100 francs.

On prétend trouver les causes de ces différences dans :

- 1° Le mode de culture.
- 2° Le mode de rouissage.
- 3° Le mode de broyage.

§ 1^{er}.

La culture.

Il y a vingt-cinq ans, on ne cultivait guère dans le Département que des chanvres courts, fins et doux, propres à la fabrication de la toile. Mais vers cette époque, certains cultivateurs, entraînés par les encouragements de négociants qui rêvaient, pour le pays et pour eux-mêmes, le monopole des fournitures de la marine, ne songèrent plus qu'à produire des chanvres,

bauts, gros et forts comme ceux qui viennent tout naturellement dans les fertiles vallées de la Loire.—Pour y parvenir, ils eurent recours aux ensemencements très-clairs, et dans ces dernières années à un emploi *immodéré* du guano et des autres engrais artificiels. Quelques-uns réussirent; tous voulurent tenter la fortune; les procédés gagnèrent de proche en proche, et les contrées qui fournissaient autrefois les chanvres les plus doux, les plus fins, les plus souples, n'apportèrent plus sur le marché que des chanvres grossiers, durs, cassants et impropres à la filature. D'un autre côté, pour épargner la peine et la main-d'œuvre devenues si coûteuses, les cultivateurs se sont mis à arracher en même temps la plante mâle et la plante femelle, dont la maturité cependant a lieu à plus de quinze jours d'intervalle, et dont les qualités sont tellement différentes, qu'il est impossible de les bien rouir, broyer, peigner, filer et tisser ensemble, alors même que chacune d'elles aurait pu l'être séparément, avec une complète perfection.

N'y aurait-il pas lieu, sinon de proscrire tout à fait la culture des grands et gros chanvres à cordages, tout au moins de la réduire aux terrains qui lui sont naturellement favorables, et d'encourager, sur tous les autres, la production des chanvres de filature? N'est-il pas à craindre, si on ne s'empresse de le faire, de voir dans un très-prochain avenir se perdre la réputation jusque-là si bien méritée de nos produits, et notre marché délaissé? . . .

§ II.

Le rouissage.

Le rouissage, qui a pour but de séparer la fibre du chanvre de sa partie ligneuse et gomme-résineuse, est une opération très-délicate, et qui a, sur la qualité du textile, une influence décisive. Suivant que le chanvre est arrivé à un degré plus ou moins grand de maturité, suivant que l'eau dans laquelle on opère est plus ou moins chaude, plus ou moins saturée de ma-

tières étrangères, suivant le temps de séjour dans l'eau, les résultats du rouissage sont tout à fait différents. — On comprend dès lors combien doit être aventureux un semblable travail opéré sans règle, sans principe, dans des eaux de nature et de température diverses, sur des plantes de qualité et de maturité si variées ; combien surtout doit être détestable le rouissage des tiges mâles et femelles, soumises ensemble pendant le même temps et sans éruissage préalable à l'action des eaux. Je ne veux pas vous parler ici de la perte des substances fertilisantes qu'entraîne le rouissage en rivière, des influences qu'il peut avoir sur la santé des hommes et la mortalité du poisson, des miasmes désagréables sinon délétères, qu'il répand partout où il est exécuté sur une large échelle, toutes questions qui pourraient donner lieu à des discussions qu'il ne me paraît pas utile de rouvrir en ce moment. Mais en ce qui concerne l'influence du rouissage, tel qu'il est pratiqué, sur la qualité du textile, n'y a-t-il rien à faire de mieux que ce qui se fait ? La science à laquelle nous devons chaque jour tant de merveilleuses découvertes, serait-elle impuissante à fournir des moyens sûrs, précis, économiques de rouir le chanvre à la ferme même, sans déplacement, sans personnel spécial, aux heures perdues du jour et de l'année, au fur et à mesure des besoins, comme on fait sa lessive?... Pour moi, je ne puis le croire, et je pense qu'il faut l'encourager à chercher ces moyens. Il ne s'agirait pas, comme vous le voyez, d'ajouter de nouvelles entraves à celles qu'on a cru devoir apporter au rouissage en rivière, non ; il s'agirait au contraire de rechercher un procédé qui soustraye à tout jamais l'agriculture à ces entraves, en lui fournissant un moyen de rouir son chanvre sans inconvénient pour personne.

§ III.

Le broyage.

Pour être convenablement exécuté, le broyage du chanvre demande beaucoup de temps, de soin et de labeur. Il est devenu

plus difficile depuis que l'on récolte et que l'on rouit ensemble les chanvres mâles et femelles dont la dureté, la force, la cohésion, sont souvent si diverses. Autrefois, le broyage était fait à la main, par le personnel de la ferme avant le lever et après le coucher du soleil, et par conséquent presque sans frais. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi ; les domestiques de l'exploitation trouvent que le labeur de la journée est assez long et assez dur pour n'avoir pas à le continuer pendant la nuit. Le cultivateur est obligé d'avoir recours à des espèces d'entrepreneurs de broyage, qui travaillent à la tâche, et par suite aussi vite et souvent aussi mal que possible. On ne peut trop s'en étonner ; s'il est un labeur ingrat et dur, que l'homme soit en droit de demander aux bras d'acier infatigables des machines, à coup sûr, c'est celui qui nous occupe. Aussi l'a-t-il demandé depuis longtemps, mais sans succès complet jusqu'à ce jour. Les puissantes machines ne pouvant fonctionner qu'à grands frais dans de vastes établissements industriels, sont sans application possible dans un pays de culture morcelée comme la nôtre, à une matière trop encombrante et trop lourde pour être transportée à distance ; — ce qu'il faudrait à notre agriculture, ce sont de petites machines, peu coûteuses, n'exigeant qu'un cheval et deux hommes pour les mettre en mouvement et les servir, et pouvant être adaptées à tous les manèges des machines à battre. Des essais très-louables ont été faits pour en établir d'après ces principes, non pas seulement par nos habiles constructeurs, mais aussi par ceux de tous les départements qui produisent du chanvre. Le problème est-il résolu?... Le dernier mot de la mécanique est-il dit?... Qui oserait le prétendre, et soutenir qu'il n'y a pas lieu de chercher encore mieux?...

MESSIEURS ,

Dans ce rapide examen de la situation de l'industrie textile de notre département, et d'une des plus hautes et des plus importantes questions qui puisse être l'objet de vos délibéra-

tions, je n'ai pas eu la prétention d'épuiser la matière et de n'émettre que des idées sur lesquelles tout le monde soit d'accord; je sais, au contraire, combien il y aurait encore à dire sur un aussi vaste et aussi important sujet, et je n'ignore pas que plus d'une opinion formulée au cours de ce travail est vivement controversée. Je n'ai eu qu'un but : appeler la discussion et la lumière; poser des questions et provoquer autour d'elles une sorte d'agitation intellectuelle, propre à en hâter la solution. L'affaire est urgente, et le moment on ne peut plus opportun pour nous en occuper. Le Concours régional va donner lieu à un grand mouvement d'hommes et d'idées; il va appeler l'attention publique sur les questions agricoles. Il va fournir aux inventeurs de procédés, aux constructeurs de machines, une excellente occasion de mettre leurs inventions en évidence, de faire apprécier et récompenser leurs efforts. Ne devrions-nous pas, nous aussi, profiter de ce moment pour ouvrir une grande et solennelle enquête sur la grande question dont je viens de soumettre les éléments à votre décision?

Si vous le pensez comme moi, mettons-nous à l'œuvre, et, pour ne pas perdre de temps, nommons dès aujourd'hui une commission qui aura pleins pouvoirs pour mener cette œuvre à bonne fin. Le premier devoir de cette commission sera, ce me semble, de faire appel aux cultivateurs, aux industriels, aux commerçants les plus dévoués et les plus capables, qu'intéresse la production des chanvres, et de s'adjoindre parmi eux ceux dans lesquels elle trouvera le plus de lumières et de bonne volonté. Cet appel, je crois pouvoir vous l'affirmer, sera entendu par tous. Je me suis déjà assuré le concours moral et matériel de plusieurs des plus notables d'entre eux. Vous en trouverez la preuve dans le remarquable travail, et les offres généreuses dont, si vous le permettez, je vais dans un instant vous donner connaissance.

La Commission, à mon avis, devra faire aussi appel au Gouvernement, au Conseil général, à l'Administration municipale; dans une question qui intéresse à un si haut point la richesse

du pays, le salaire de plus de *quarante mille* ouvriers, il n'est pas à craindre, ce me semble, que cet appel ne soit pas sympathiquement écouté.

MESSIEURS,

Pour vous témoigner ma reconnaissance de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à remplacer l'homme honorable et éminent qui, pendant deux ans, a présidé vos travaux avec tant de distinction, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous communiquer le résultat de mes recherches sur une question qui touche à toutes les branches des connaissances que votre titre et vos précédents vous obligent à cultiver. En agissant ainsi, je n'ai pas eu pour but de détourner votre attention de ces belles études littéraires, historiques ou philosophiques, qui élèvent l'esprit, ennoblissent le cœur, donnent à nos réunions tant d'intérêt et tant de charmes, et ont toujours eu pour moi un si puissant attrait; j'ai voulu seulement vous fournir l'occasion de répondre par des faits, à ceux qui reprochent aux sociétés comme la nôtre, de trop accorder d'attention aux sciences, aux idées, aux théories purement spéculatives, de ne pas assez prendre part au mouvement matériel des sociétés, aux réalités pratiques de la vie.

En conséquence :

J'ai l'honneur de vous proposer de nommer une commission chargée de la mission déterminée précédemment. Cette commission, après avoir accompli son mandat, vous en rendra compte et vous soumettra les résolutions qu'elle aura adoptées (1).

Le Mans, le 20 janvier 1865.

Le Président, RICHARD.

Avocat.

(1) La proposition a été adoptée à l'unanimité.

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE
PENDANT L'ANNÉE 1864

PAR M. HENRI CHARDON

Lu à la Séance du 7 avril 1865.

MESSIEURS ,

Vous êtes étonnés sans doute de me voir prendre la parole pour rendre compte de vos séances de l'année dernière. Vous vous attendiez à voir vos travaux interprétés par celui de vos secrétaires qui, familiarisé depuis longtemps déjà avec les difficultés du compte rendu, avait su y apporter à la fois cet esprit de tradition qu'il avait puisé dans une fréquentation assidue de vos séances, et cet esprit de méthode et de clarté que donne l'étude approfondie des sciences naturelles. Admis au contraire tout récemment parmi vous, appelé à l'improviste presque au lendemain de mon entrée dans la Société à remplacer au secrétariat un collègue à qui de nombreuses occupations n'ont plus permis, à votre grand regret, de continuer une tâche qu'il remplissait avec tant de science et de dévouement, je n'ai à vous apporter que ma bonne volonté en retour de votre bienveillance. Je regrette toutefois que cette récente admission ne m'ait pas permis de me pénétrer davantage de votre esprit et de m'initier plus profondément à la connaissance de vos travaux si variés dans le domaine de l'agriculture, des sciences et des lettres. Ne soyez donc pas surpris maintenant

si vous rencontrez dans ce rapport des réserves et des abstentions de pinceau ; veuillez vous rappeler que le bon vouloir ne suffit pas pour faire un bon peintre , et que le peu de temps pendant lequel vous avez posé devant moi ne m'offrait guère la possibilité de tracer de vos nombreuses recherches un portrait fidèle, présentant la sévérité des contours, l'harmonie des couleurs et les savants effets d'ombre et de lumière que vous êtes en droit d'attendre de ceux à qui vous confiez le soin de reproduire la physionomie de vos travaux.

Ma tâche, je ne le sens que trop, est d'autant plus lourde pour un début, que j'ai non-seulement à vous rendre compte de vos écrits, mais de ceux qui sont venus s'y joindre du dehors lors de vos séances générales. 1864 était en effet une de ces années où vous appelez à vous toutes les forces intellectuelles du pays, pour rendre plus vaste et plus fécond le champ de la discussion, et où vous réunissez au centre de la province tout un ensemble ondoyant et divers de disciples de l'étude sur qui vous étendez alors les bienfaits d'une centralisation qu'a su si bien caractériser votre président. Cette fois, comme lors des premières épreuves que vous en avez déjà faites, votre appel n'a pas été stérile. Votre voix a trouvé autant d'échos que par le passé, dans cette région demeurée fidèle au culte des sciences et des lettres ; les nombreux mémoires d'auteurs étrangers à la Société dont j'aurai, chemin faisant, à vous présenter l'analyse, vous convaincront que l'influence que vous donnez par votre exemple est toujours persistante, et que vos travaux continuent à inspirer autour de vous les mêmes témoignages d'intérêt. M. le préfet de la Sarthe, heureux, il vous l'a dit, de se réfugier dans le paisible domaine de l'étude au sortir des luttes politiques, et Monseigneur l'évêque du Mans ont tenu par leur présence assidue à vos séances générales à vous donner de nouvelles preuves de leur sympathie, et vous y ont fait apprécier plus d'une fois le précieux concours de leurs lumières et de leur haute bienveillance.

Une autre occasion qui vous est donnée de constater l'heu-

reuse influence que vous exercez dans le domaine de l'agriculture, ce sont les concours agricoles départementaux et les enquêtes que fait alors votre commission d'inspection afin de décerner les primes d'encouragement dont la munificence de Son Excellence M. le Ministre de l'agriculture et du commerce, aidée de vos ressources, vous permet de disposer. L'arrondissement de Mamers a été choisi, en 1864, pour être l'objet de ce concours, et le rapport si complet, si lumineux de M. Ra-
cois, secrétaire de la commission, vous a mis à même de juger des nombreuses améliorations qui se sont produites dans cette importante partie de notre département. Déjà en 1850, et plus récemment en 1860, cet arrondissement avait été l'objet de vos explorations; vous avez pu de la sorte apprécier à coup sûr la marche progressive qu'a suivie l'élite des agriculteurs dans l'emploi des bonnes cultures, mais plus lentement, il faut le dire, dans celui des instruments perfectionnés. Le nombre toujours croissant des concurrents vous a fait voir que l'abandon de la routine et l'adoption des découvertes de la science moderne, sanctionnées par la victorieuse consécration de l'expérience, n'étaient plus le privilège exclusif de quelques novateurs hardis, mais tendaient au contraire à se généraliser de plus en plus. Au lieu de sept concurrents qui se présentaient en 1860, 42 ont brigué en 1864 l'honneur de vos récompenses, et 23 ont été jugés dignes de les obtenir. Ainsi, Messieurs, cette institution des concours agricoles produit toujours les meilleurs résultats; vos visites, l'honorable stimulant de vos primes d'encouragement relaissées encore par l'éclat et la publicité que les fêtes des comices agricoles prêtent à leur distribution, vont secouer la somnolence, activer le progrès de l'agriculture, et lui recruter partout de nouveaux adhérents.

Dans les séances de votre commission agricole, la théorie et la pratique viennent encore se soumettre à un contrôle réciproque, et s'aider l'un et l'autre d'un mutuel appui. Cette année, la question des baux et de leurs conditions a continué d'être l'objet de son examen, question complexe et difficile à

résoudre, comme toutes celles qui mettent en présence deux intérêts différents. Concilier en vue de l'amélioration des terres, ces intérêts distincts du propriétaire et du fermier, voilà à quoi doivent tendre toutes les conditions des baux à ferme. Voilà à quoi ont tendu les diverses opinions qui se sont produites dans votre commission. Dans les dernières séances de 1863, un de ses membres avait cru voir dans la liberté d'assolement laissée au fermier un remède héroïque dont la terre, et par suite le propriétaire, ne bénéficieraient pas moins que le preneur. D'autres membres ont trouvé ce remède dangereux, et ont pensé que laissé à la discrétion de certains empiriques ainsi placés imprudemment entre leur conscience et leurs intérêts ou plutôt leurs passions, il pourrait mener à l'appauvrissement du sol et compromettre gravement les intérêts du bailleur. Dans le sein même de la Société, M. de Villiers père a développé les dangers de cette liberté qu'un propriétaire peut se donner à lui-même, sans avoir les mêmes raisons de l'accorder à son fermier; mieux vaut, selon M. de Villiers, faire à l'avance la fixation de l'assolement, sauf à en choisir un qui, en laissant une forte partie des terres livrées à la production fourragère, conduise assurément à leur amélioration. Les discussions de la commission ont également porté sur la durée des baux; malheureusement, une mort qui a vivement impressionné la Société a empêché de recueillir le compte rendu qui devait vous les faire connaître. Le rapporteur dont vous aviez tant de fois apprécié le zèle et l'exactitude, et qui venait de vous donner une preuve si convaincante de son dévouement aux intérêts agricoles, dans son travail sur le concours de l'arrondissement de Mamers, nous a été enlevé à l'improviste, alors que nous pensions pouvoir compter longtemps encore sur son concours empressé. Une voix plus autorisée que la mienne a déjà été l'éloquent interprète de la Société sur la tombe de M. Racois, et y a déposé l'hommage des regrets qu'a laissés au milieu de vous cette perte imprévue et difficile à combler. Cependant, Messieurs, c'est le propre

des sociétés savantes de parer aux pertes individuelles, et de former quasi une assurance mutuelle contre les coups que la mort porte aux œuvres de la science. Grâce à ces compagnies qui ne meurent point et se renouvellent sans cesse, elles sont assurées elles aussi de ne jamais périr, elles survivent à celui qui les a patronnées, et trouvent après lui de nouveaux membres et de nouveaux soutiens prêts à leur communiquer une vie nouvelle.

Uno avulso non deficit alter.....

Après la mort de M. Racois, M. Anjubault vous a rendu compte de la séance de novembre de la commission agricole, avec cette science et cet esprit de précision qu'il apporte avec un égal bonheur à tous les travaux de la Société. La question des plantes fourragères a été spécialement l'objet de cette conférence : un long mémoire s'est plaint de ce qu'elles n'entraient pas pour une assez large part dans l'agriculture du département, et a demandé pour elles une culture plus étendue, ainsi que l'introduction de nouvelles espèces à côté des trèfles et de la luzerne trop exclusivement cultivés. Les différentes espèces à introduire ont été passées en revue, et le colza, en outre des avantages de sa graine, a été signalé comme un excellent fourrage vert. Les essais encore peu concluants faits dans la Sarthe sur le brome de Schrader, n'ont pas permis de prononcer sur ce nouveau venu un jugement définitif.

Cette question des plantes et des racines fourragères est l'âme de l'agriculture, il ne peut donc pas vous étonner de la trouver souvent traitée dans votre société. Déjà M. Abel de Villiers avait déploré le peu d'importance de ces cultures et le petit nombre des espèces cultivées. M. Louis Vétillart, dans un travail tout pratique et appuyé des calculs les plus rigoureux, a également considéré les prairies artificielles comme étant le procédé le moins coûteux pour faire de bonnes terres avec de mauvaises. L'obstacle à l'adoption de la culture alterne et améliorante c'est, on le sait, le besoin d'avances et le manque

de capital. Eh bien ! M. Vétillart prétend arriver au même résultat d'amélioration, plus lentement il est vrai, mais sans déboursés en mettant environ le cinquième de la ferme en plantes fourragères pendant 5 ans, ce qui réduit de grandeur la portion destinée aux céréales, permet d'avoir une plus grande quantité de fourrages, de bétail et d'engrais. Chiffres en main, il montre, au bout de ces cinq ans, le fermier couvert du déficit qu'il a éprouvé les premières années, et parvenu à transformer des terres appauvries.

Cette extension des plantes fourragères permettra aussi l'amélioration du bétail qui n'est que la conséquence de l'amélioration de la culture, selon la judicieuse remarque de M. Abel de Villiers. Il vous a montré le perfectionnement de la race d'un pays par elle-même, lié à l'accroissement de la production des fourrages, en y joignant un bon choix de reproducteurs. L'introduction d'animaux de races croisées, sans la nourriture abondante et substantielle que peut seul donner une plus forte proportion de prairies artificielles, ne produirait pas même les résultats qu'on peut en attendre pour l'amélioration du bétail de chaque ferme, bien différente, ne l'oublions pas, du perfectionnement de la race de toute une province.

Dans son rapport sur les bœufs gras présentés au dernier concours de la ville du Mans, M. Dugrip a constaté la supériorité marquée du croisement durham-manceau sur les races choletaise, auvergnate, mancelle pure, et il en a conclu que l'on devait employer tous les moyens pour assurer le croisement de la race mancelle avec la race durham dans les meilleures conditions possibles.

Il ne faut pas toutefois que cette graisse luxuriante des viandes de boucherie nous en fasse négliger la salubrité. M. Paugoué vous a fait voir les dangers des viandes malsaines pour la santé publique, et ceux qu'elle court surtout dans les campagnes où les bouchers agissent sans contrôle, et où il n'y a pas comme dans les abattoirs de nos villes des inspecteurs chargés d'examiner les viandes livrées à la consommation. Recommander

aux administrateurs de nos villes le choix scrupuleux d'inspecteurs pourvus de connaissances nécessaires pour diagnostiquer le virus morbide, éclairer les gens des campagnes sur les dangers de vendre à la boucherie des bestiaux atteints de maladies qui leur sont inconnues et qui pourraient déterminer chez l'homme un empoisonnement septique, tel est le but du mémoire de votre correspondant de La Chartre, qui vous montre, une fois de plus, les services que l'art vétérinaire rend à l'agriculture, ce que vous prouve aussi le *Courrier vétérinaire et agricole* que vous avez reçu de M. Lemaire, un autre de vos correspondants.

Les maladies des animaux n'appellent pas seules l'examen des hommes de la science : celles qui attaquent les végétaux servant à l'alimentation sont, également, l'objet de leurs patientes études. M. V. Châtel, qui, depuis longtemps, vous tient au courant de ses recherches sur les altérations des différents végétaux, vous a envoyé, cette année, de nouvelles études sur la maladie des pommes de terre, et, en outre, une note sur les générations spontanées que je mentionne tout de suite à propos du nom de son auteur. Des pêches malades ont été l'objet d'une communication de M. Cordier, vice-président de la Société botanique, et de notes de MM. Vétillart et Manceau ; la maladie n'attaquait-elle que l'épiderme, était-ce simplement un champignon sur la peau, ou bien l'altération allait-elle jusqu'à atteindre le tissu lui-même ainsi que le bois ? La question a été diversement résolue par les différents observateurs.

Le charbon du maïs, cette autre production parasite, est elle-même diversement appréciée dans sa nature. Les uns l'ont regardée comme une plante agame, l'*Uredo maydis* de Candolle, les autres comme l'effet d'une lésion organique causée par une surabondance de sève. Cette maladie ayant été, en 1863, plus générale que de coutume dans la Sarthe, y a été l'objet des observations de M. Dugué. D'accord avec les agriculteurs, il a reconnu que la grande sécheresse avait été la

cause du caractère épidémique qu'elle avait pris alors, au lieu de ne présenter que des cas isolés; la tige n'avait pu acquérir un accroissement en rapport avec la production de la sève, dont l'excédant détermine toujours la présence du charbon. Aussi, dans les années ordinaires, n'apparaît-il que dans les champs trop fumés; il n'est pas contagieux comme celui des autres céréales, et n'exerce heureusement aucun effet nuisible sur l'homme et sur les animaux.

Les gallinsectes du genre kermès qui attaquent nos treilles, ont été étudiés par M. Charlot, qui, dans sa notice sur la cochenille de la vigne, a indiqué le moyen de les détruire et de préserver de leurs ravages les ceps souffreteux, les seuls qui aient beaucoup à les redouter. Il ne s'agit pas seulement de garantir les vignes des différentes maladies qui les atteignent, il faut encore, par une sage culture, songer à en augmenter les produits. M. L. Vétillart vous a communiqué les études qu'il a faites sur la culture de la vigne en Saintonge, dans le but d'en faire profiter notre pays, moins avancé dans l'emploi des bons procédés, et où surtout le mode de plantation des ceps trop rapprochés est des plus défectueux. Souhaitons que ses sages conseils soient entendus surtout dans le midi de notre département, et qu'ils y puissent influer sur la quantité et sur la qualité de nos vins.

Du vin au cidre la transition est facile, il n'y a entre eux qu'une nuance et qu'une question de goût. M. Leguicheux, président du comice agricole de Fresnay, et M. Racois vous ont dit quelles étaient les meilleures variétés de fruits à cidre cultivées dans différentes parties de l'arrondissement de Mamers, et vous ont indiqué les procédés de fabrication qui leur ont paru préférables d'après une longue expérience.

C'est encore l'observation qui a permis à M. Leguicheux de vous soumettre de précieux renseignements sur les effets de la gelée, sur lesensemencés de 1864, et de reconnaître les espèces de blés, la nature et la situation des terrains qui en ont le plus particulièrement souffert. Insister sur le rôle de

l'observation en agriculture, c'est plaider une cause depuis longtemps gagnée : elle seule conduit aux découvertes, à la généralisation des bonnes méthodes ; elle seule permet à la science d'appuyer ses théories sur une base solide. C'est grâce à elle que M. de Capella a pu dresser un tableau des températures thermométriques et des pluies cumulées pendant six années et six récoltes de céréales, et déterminer, par là, scientifiquement, les rapports qui existent entre le temps que les denrées agricoles restent en terre et les températures cumulées depuis la semence jusqu'à la récolte.

C'est encore l'observation qui a présidé aux débuts de la pisciculture, cet art ingénieux dont on ne saurait plus aujourd'hui contester l'utilité, et dont les progrès dans la Sarthe vous ont aussi été révélés par M. de Capella. Le savant ingénieur en chef vous a décrit l'histoire, les opérations, les résultats de l'établissement de la Chartre, aujourd'hui transformé en établissement départemental de pisciculture et confié aux soins de M. le conducteur Doucet, secondé par M. le curé Lucas, son zélé fondateur, dont on ne saurait trop rappeler le nom honoré d'une juste récompense par la Société zoologique d'acclimatation. Qu'il me suffise de vous dire que déjà plus de treize millions de poissons ont été mis dans nos principaux cours d'eau, où devront bientôt abonder les salmonidés, que le service départemental prend chaque jour de nouvelles mesures pour favoriser les pontes et les éclosions des espèces de nos rivières, et que déjà les résultats de la pêche prouvent que la pisciculture a commencé à porter ses fruits.

La propagation des vers à soie est aussi importante, sinon plus que celle de nos poissons. De nombreux essais sont faits en France actuellement pour l'acclimatation du vers à soie du chêne (*Bombyx yama-mai*) dont l'éducation serait pour notre pays du plus haut intérêt, et donnerait un nouvel aliment à l'industrie séricole dont tant de désirs souhaitent de voir les séduisants produits à bon marché. Madame la comtesse de Beaumont a bien voulu vous communiquer les essais d'ac-

climatation qu'elle a faite dans la Sarthe de ces vers à soie. Leur éducation, telle qu'elle l'a pratiquée à l'intérieur, est des plus simples et à la portée du monde; elle a élevé, c'est tout dire, tous ceux qu'elle a pu parvenir à nourrir. La grande difficulté, c'est la naissance du ver avant la pousse des feuilles du chêne : il faut donc chercher la plante qui permettra de les attendre; un heureux hasard a fait choisir à madame de Beaumont de jeunes feuilles de pommier du Japon, espérons que de semblables essais se multiplieront, et que cet obstacle n'arrêtera pas longtemps l'acclimatation de ce ver à soie destiné à un grand avenir.

Souhaitons aussi, Messieurs, que toutes les améliorations dont je vous ai entretenus, reçoivent une prompte réalisation, et que toutes ces idées du progrès agricole se vulgarisent de bonne heure et pénètrent dans l'esprit des jeunes générations. Pour hâter cette vulgarisation et parvenir à initier plus tôt les enfants de nos campagnes aux premières connaissances de l'agriculture, M. Edom a dressé le plan d'un enseignement agricole préparatoire destiné à mettre à leur portée les notions élémentaires, à faire naître en eux, par sa forme attrayante, le goût des travaux des champs et à les prémunir ainsi contre les dangers de l'émigration dans les villes.

Certes, un pareil enseignement ne pourrait manquer de porter des fruits et d'être un bienfait pour nos campagnes : un autre bien, qu'il serait aussi urgent d'y réaliser, c'est l'amélioration des chemins ruraux. Leur mauvais état et l'urgence de travaux en leur faveur, vous ont été signalés par M. Surmont qui a judicieusement fait remarquer qu'il y avait une corrélation constante entre l'état de la viabilité et l'état de l'agriculture dans un pays. Tous les esprits sont unanimes à reconnaître les bienfaits des chemins vicinaux : il s'agit de les compléter par l'amélioration des chemins ruraux, et celle-là peut être réalisée avec des ressources bien plus minimes, mais ce n'est guère que de l'association des intérêts qu'on peut attendre de bons résultats, et il est à souhaiter que le Code

rural jette incessamment les bases de l'organisation des syndicats.

Puisse la réalisation de ces désirs de M. Surmont et de tous les amis de l'agriculture, venir bientôt transformer nos campagnes ; peut-être alors les gens des villes seront-ils disposés à s'y fixer plus longtemps et à s'intéresser davantage à l'état de leurs terres ; peut-être aussi cet accès des champs rendu plus facile donnera-t-il un nouvel attrait et un nouvel élan à l'étude des sciences naturelles, dont un de vos membres paraissait attribuer le ralentissement à un changement dans les mœurs et les habitudes sociales.

Cependant il ne faudrait pas croire que ce genre d'études, que la botanique, entre autres, fût complètement délaissée dans notre pays. M. Manceau vous a dit que dans ces deux dernières années, soixante-quinze nouvelles espèces ou variétés de plantes avaient été signalées dans notre province par de patients observateurs, dont il vous a rappelé les noms. Vos correspondants ne laissent pas aussi que de propager par leur exemple le goût de la botanique : les *Herborisations dans la campine brabançonne et anversoise*, vous ont été envoyées par M. Thielens, dont vous avez reçu de plus une note sur des aérolithes tombées dans le Brabant, le 7 décembre 1863. Enfin, dans le sein de la Société, M. le docteur Le Bêle vous a lu une Notice sur une plante de la famille des Euphorbiacées, la *Mercuriale* annuelle et sur sa congénère, la *Mercuriale* vivace : il a pensé qu'il y aurait lieu à faire un emploi plus fréquent, surtout dans la médecine des campagnes, de la première de ces plantes si connue pour ses effets purgatifs et si abondante dans nos champs et dans nos jardins.

La science médicale compte parmi vous, Messieurs, de nombreux adeptes qui sont loin, vous le verrez, de concentrer leurs recherches dans le domaine de cette science. M. Le Pelletier a abordé un sujet qui tient autant aux sciences morales qu'à la médecine, et vous a donné une nouvelle preuve de son ardeur au travail, qui semble chaque jour devenir plus jeune et plus

seconde. Vous avez reçu de lui son *Traité de Physiognomonie*, étude approfondie de cette science positive et pratique qui conduit à la révélation de l'homme moral par l'étude raisonnée de l'homme physique. Un nouveau correspondant, admis parmi vous, M. le docteur Brindejone, vous a envoyé ses *Questions d'hygiène publique*, relatives à la ville de Mamers et aux communes environnantes. Quant à M. Mordret, il a fait cette année une savante excursion dans les sciences physiques appliquées.

Pensant que le haut prix des appareils photo-électriques inventés jusqu'à ce jour, empêche ce mode d'éclairage de devenir quasi d'un usage usuel, M. Mordret s'est appliqué à construire un régulateur d'une simplicité de mécanisme qui en assure à la fois le prix minime et la solidité. La disposition nouvelle de l'électro-aimant et la suppression de tous les engrenages lui ont permis de rendre son appareil aussi simple que possible, tout en lui conservant les conditions auxquelles doit satisfaire un bon instrument. Son régulateur est automatique comme celui de M. Serrin, mais, chose nouvelle, il peut être employé avec un courant de pile tout aussi bien qu'avec un courant d'induction. La limite dans laquelle les charbons marchent l'un vers l'autre, est déterminée par leur usure même, sans qu'ils puissent jamais arriver au contact, et l'arc lumineux qui jaillit entre leurs pointes reste toujours fixe. Enfin, le réglage est des plus faciles, les charbons pouvant être manœuvrés tous deux isolément. Nous devons tous désirer, Messieurs, que ce régulateur expérimenté par M. Mordret, et dont il vous a donné le dessin et la description, puisse bientôt devenir d'un usage commun, et qu'il fasse entrer plus complètement la lumière électrique dans le domaine de l'application industrielle.

Une autre découverte, dont on peut dire qu'elle appartient tout entière à notre province, c'est celle de la photographie sur émail. Un de nos compatriotes, M. Poitevin, ingénieur civil, frappé des inconvénients de l'altérabilité des épreuves photo-

graphiques, avait proposé de recourir à l'hygroscopie du perchlorure de fer par l'insolation, et en présence d'une matière organique pour obtenir des figures à l'aide d'oxydes métalliques, et vitrifiables sur émail. M. Guillemare, professeur de physique au lycée du Mans, vous a entretenus, lors de vos séances générales, des habiles procédés, grâce auxquels il est parvenu à faire entrer dans le domaine de l'industrie cette récente découverte qu'un photographe de notre ville avait acquis le privilège d'exploiter dans notre région. Il est parvenu à reproduire des portraits, des gravures, des monuments sur émail, sur porcelaine, sur verre, sur des surfaces concaves ou convexes, et les spécimens qu'il vous a présentés vous ont permis de juger du mérite de ces émaux.

A côté de ces applications de la science, viennent se placer d'autres travaux qui n'ont au contraire en vue que la science pure. Tel est le savant mémoire de M. Hébert, sur la signification géométrique des équations du deuxième degré, où, par la forme qu'il a donnée à son œuvre, il s'est efforcé de présenter sous un aspect nouveau une matière qu'on pouvait considérer comme épuisée. Telles sont encore les communications relatives à l'entomologie de M. de Marseul et de M. Gistel qui, de plus, vous a envoyé du fond de l'Allemagne une étude scientifique sur *La Mer*, où, dans un style en harmonie avec la grandeur du sujet, il a su si noblement décrire sa nature, ses courants, son mouvement incessant de flux et de reflux, et son immensité, image sublime de l'infini.

Je passe maintenant aux sciences économiques : M. Thoré, vous a lu une notice sur la situation financière des chemins de fer, qui prennent chaque jour de nouveaux développements et tendent à s'introduire partout dans les communications vicinales. Un de leurs propagateurs les plus fervents, M. Migneret, préfet du Bas-Rhin, vous a envoyé le discours qu'il a prononcé à l'inauguration des chemins de fer de Strasbourg à Molsheim, Barr et Wasselonne. Grâce à ce prompt et facile moyen de locomotion, chacun peut contenter aujourd'hui son désir de

voir et ressembler sans peine à ce héros de l'antiquité,

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.

Aussi, c'est lui seul qui a pu permettre à M. de Capella, malgré un court séjour de l'autre côté de la Manche, de rapporter une longue série d'observations qu'il vous a communiquées, sous le titre d'*Impressions photographiques en Angleterre*, et qui offrent tour à tour les connaissances précises de l'ingénieur et la verve humoristique du voyageur. M. de Capella a surtout étudié l'administration générale des grands services urbains, et l'économie rurale de ce pays si différente de la nôtre ; il a su faire ressortir tous les contrastes des deux nations, dont l'une présente une puissante centralisation, et l'autre le complet développement de l'initiative individuelle : mais, s'il a mis en relief ce qu'a de bon chaque tendance, c'est pour conseiller aux deux peuples de combiner leurs aptitudes par de fraternels emprunts qui permettent à chacun de goûter plus de bien-être et de bonheur moral.

De notre temps, où l'on s'est tant occupé de la moralisation et du bonheur des masses, nulle institution n'a exercé peut-être sur elles une plus heureuse influence que les Caisses d'épargnes. Dans un long mémoire rempli de science et de faits, M. Saint-Martin vous a présenté l'histoire de leur naissance, de leurs développements successifs que le législateur n'a cessé de protéger de sa sollicitude, et de soumettre à une suite de précautions destinées à garantir contre toutes les révolutions cette épargne sacrée du pauvre. Le nombre tous les jours croissant des caisses, l'augmentation des dépôts et des livrets, prouvent combien est entrée profondément dans nos mœurs cette institution, dont les succursales sont appréciées dans la Sarthe, par les laborieuses et honnêtes populations de nos campagnes, à ce point que le canton de Beaumont donne le chiffre bien rare, et qu'on ne retrouve qu'à Paris, d'un déposant sur sept habitants. L'avenir et les améliorations possibles des caisses ont même préoccupé M. Saint-Martin, qui, pour tout dire, a fait

une étude complète de cette œuvre d'utilité sociale, vraie garantie de bien-être, d'ordre et de moralité pour la société tout entière.

Il ne faudrait pas cependant se faire illusion sur notre état social, quand nous voyons la démoralisation lever haut la tête et s'affirmer par le nombre croissant des récidives. Quelles sont les causes de cette inquiétante progression qui depuis quelque temps émeut non-seulement les criminalistes, mais l'opinion publique elle-même? M. Surmont, avec l'autorité que prête à son opinion son expérience consommée en matière de pénalité, les a attribuées à une véritable rupture des condamnés avec la société, à ce monde à part organisé par eux en dehors d'elle et en opposition avec elle, et aussi à ce fait grave que souvent la loi n'est plus en rapport avec l'opinion publique. Il a indiqué les remèdes à cette situation dans la réforme pénale et dans la moralisation du régime des prisons.

Au sortir de ces idées de désordre moral, on est heureux de contempler des horizons plus consolants, et de passer à ces régions sereines de la philosophie qui nous apprend à nous mieux connaître afin de marcher d'un pas plus ferme vers le bien. Dieu a mis au fond de nous, comme la marque de l'ouvrier sur son œuvre, un besoin incessant de sonder les secrets de notre être et de deviner cette énigme de nous-mêmes, dont M^{me} de Staël a dit qu'elle dévorait comme le sphinx les milliers de victimes qui ont prétendu à la gloire d'en avoir deviné le mot. C'est ce besoin qui a créé la psychologie, et qui a inspiré à M. de Neufbourg l'étude qu'il a envoyée à vos séances générales, sur les tendances instinctives de la nature humaine, et sur les différents mobiles des actes spontanés et des actes intentionnels. Devons-nous nous défier du premier mouvement, parce qu'il est toujours mauvais et égoïste, ou bien, selon une expression restée fameuse parce qu'il est toujours bon et désintéressé : les actes intentionnels sont-ils toujours égoïstes? Tel est le débat auquel cette étude a donné lieu ; débat agité depuis longtemps, et où, en face de certaines théories qui désenchan-

tent et dessèchent le cœur, se dresse une immense protestation de la conscience humaine, qui persiste à croire les actes continus de dévouement et de sacrifice exempts d'égoïsme, et les entoure de ses respects et de son admiration. Insistant plus spécialement encore sur le caractère que nos actions empruntent à l'intention qui les dirige, M. Boisseau vous a lu des réflexions sur le mérite de la vertu et de la sainteté, où il a montré la différence qui, au point de vue pratique, existe entre les personnes qui agissent en vue du devoir seul et celles qui agissent en vue de Dieu.

Je quitte les sciences, Messieurs, pour passer aux lettres, leurs sœurs, qui vivent avec elles dans notre société en bonne intelligence et sur un pied parfait d'égalité; mais en est-il de même ailleurs, et notamment dans l'instruction de la jeunesse, ne reconnoît-on pas aux lettres le droit d'ainesse, et ne leur fuit-on pas la part trop forte aux dépens de la science?

Telle est la question sur laquelle M. Surmont, dans un mémoire rempli d'idées élevées et pratiques tout à la fois, a appelé les discussions de la Société: plusieurs membres qui y sont intervenus ont pensé que la part des lettres dans l'enseignement secondaire n'était pas trop grande pour élever les jeunes intelligences, et qu'on ne saurait, sans inconvénient, la restreindre à la vue des tendances de notre siècle utilitaire.

L'utile, en effet, telle est la passion du moment, au nom de laquelle on fait trop souvent le procès au passé. C'est ainsi qu'au nom de l'utile, des novateurs ont voulu proscrire l'enseignement du latin, de cette langue qui a initié toute l'Europe à la connaissance des lettres, des sciences, des arts et de la civilisation chrétienne. Répondant à ces esprits trop positifs par leurs propres arguments, M. Clouet vous a montré combien était grande encore l'utilité du latin pour l'étude des langues vivantes, non-seulement pour la connaissance des langues néo-latines, mais de toutes celles qui dérivent de la souche indo-germanique et qui ont avec le latin des racines communes. Ce sont ces racines qu'il faut surtout rechercher et

découvrir dans les mots latins au moyen d'une épellation analytique qui permette de les reconnaître. Dans une autre étude, M. Clouet a spécialement insisté sur le véritable caractère de la prononciation du latin, que nous avons assujéti à une prononciation monotone et toute de fantaisie, oubliant combien était accentué ce riche idiome des Romains, père de notre langue française, dont on ne saurait même comprendre le système de formation sans se rendre compte du rôle de l'accent latin.

Un autre de vos membres a cherché à pénétrer les secrets les plus profonds et les plus intimes de la philologie : M. Bailhache, dans un travail dont il ne vous a fait encore connaître que les préliminaires, s'est efforcé d'établir un trait d'union entre les langues sémitiques et les langues aryennes. Il a cru retrouver des rapports de parenté entre ces deux familles de langues mères, d'où découlent tous les idiomes modernes, et dont on s'attachait à mettre en relief les différences d'origine et de génie. Ces questions d'origines des langues et de philologie comparée, vous le savez, Messieurs, sont actuellement discutées dans toute l'Europe savante : les philologues d'Allemagne et d'Angleterre ne sont plus les seuls à les approfondir. L'intérêt qu'elles rencontrent dans votre Société suffit à montrer que tout ce qui passionne le monde de la science ne saurait lui rester étranger, et qu'elle revendique l'honneur d'apporter savoir et sa part de lumières dans un débat du plus haut intérêt et dont la solution ne saurait trouver d'indifférents.

Outre une véritable passion pour les questions d'origines, ce qui caractérise notre temps, c'est encore le goût des études d'histoire littéraire. Chaque auteur se voit étudié, discuté à nouveau dans sa vie et dans ses œuvres, et ce ne sont pas seulement les personnages dont le nom est toujours vivant au milieu de la postérité qu'on essaye de jager à un nouveau point de vue ; on veut, on l'a dit, ressusciter les morts. M. Richomme, qui déjà avait étudié l'*Ysopet* de Marie de France, a apprécié, cette année, les lais de cette femme célèbre, leur origine et leur

valeur littéraire. Le souvenir d'un autre poète normand, Bétourné, oublié aujourd'hui, bien que fort voisin de notre époque, a aussi été exhumé, par votre savant correspondant de Château-du-Loir, qui a encore élucidé quelques points de l'histoire de Guillaume le Conquérant et du duc Robert son père.

M. Villa s'est épris d'affection pour Robert Garnier, le poète tragique manceau, précurseur de Corneille, et que ses contemporains enthousiastes comparaient à Sophocle : il a regretté de ne pas voir ce nom célèbre inscrit dans le théâtre de notre ville ; mais, malgré cette omission, le souvenir de Robert Garnier n'en est pas moins vivant dans notre pays, qui conserve précieusement la mémoire de ses poètes et le culte de la poésie. Et si quelque esprit chagrin pouvait croire que la poésie n'est plus honorée parmi nous, il suffirait pour le détromper de lui citer ces contes et ces fables piquantes, où M. Houdbert, votre ancien président, continue à revêtir du charme des vers les leçons de la morale et de l'expérience, dont on oublie, avec lui, la sévérité, grâce à l'aimable esprit dont il sait si bien les orner.

L'histoire proprement dite et l'archéologie ont aussi été l'objet de nombreux travaux, parmi lesquels l'étude de notre province et de ses monuments occupe, comme de coutume, une large place. En tête je placerai le *Dictionnaire géographique et topographique de la Sarthe*, de M. Hucher, ouvrage longtemps attendu et encore manuscrit, qui placera notre département au rang d'autres provinces plus favorisées jusqu'à ce jour, et nous libérera d'une dette dont M. le Ministre de l'instruction publique avait demandé l'acquittement à toutes les sociétés savantes. Je suis heureux également de pouvoir vous annoncer le prochain achèvement du répertoire archéologique du même auteur, à qui ces importants travaux ont cependant laissé le temps encore de vous donner de nouvelles études sur la numismatique gauloise, et sur l'art au dix-neuvième siècle, et ses applications à l'industrie. M. l'abbé

Voisin, étendant cette fois ses recherches au delà des limites de la Province, a cherché, dans *La France avant César*, à élucider les origines gauloises de notre pays. Il a prétendu trouver dans la langue grecque, et particulièrement dans le dialecte dorien, l'explication de nos premiers noms de lieux, dont il attribue les dénominations aux Helléno-Phéuiciens. S'étayant des textes de Strabon, de Dion, de Ptolémée et d'un géographe antérieur, connu sous le nom du Marin de Tyr, il a joint à l'interprétation de ces noms de nombreux renseignements sur l'origine des peuples gaulois dont il se propose, incessamment, d'étudier les mœurs et la religion. Appliquant, enfin, plus spécialement à notre province le résultat de ses recherches, M. l'abbé Voisin vous a lu une Notice sur les premiers noms de peuplades et de lieux du Maine, auxquels il a reconnu une même origine hellénique, et qui seraient, presque tous, des qualifications indiquant soit la position topographique, soit les productions du pays,

Voici maintenant des monographies d'un intérêt plus restreint.

Lors de vos séances générales, les communes d'Assé-le-Boisne et de Roëzé ont trouvé de zélés chroniqueurs dans M. Leguicheux et dans M. Pasquier, instituteur communal à Roëzé. M. de Lestang vous a fait connaître une de ces ligues que la noblesse forma au commencement du quatorzième siècle, contre le pouvoir envahisseur de la royauté sous Philippe le Bel, et vous a donné les noms et les qualités des habitants du Maine qui y prirent part. MM. Charles et Legeay, à l'aide des registres de décès des paroisses de La Ferté-Bernard et de Mayet, vous ont montré, à partir du seizième siècle, les gens de toute condition inhumés dans ces églises, et même dans le chœur ordinairement réservé aux personnes de distinction à cause du droit de sépulture plus élevé qu'il fallait payer à la fabrique. M. Ogier d'Ivry vous a fait connaître les souterrains et les puits de refuge existant dans le département de la Sarthe, et particulièrement ceux de Sillé-le-Philippe dont il a tenté

l'exploration. M. Gaumé vous a décrit les anciennes stalles de la Cathédrale, dont le souvenir ne pourra plus périr, grâce à ses excellentes photographies. En dehors de ces travaux dus à vos séances générales, j'ai encore à vous signaler des notes de M. Davoust sur des médailles romaines trouvées à Asnières, ainsi que plusieurs épitaphes qu'il a tirées des archives de la fabrique de Brûlon, une communication de M. de Lorière, sur une découverte de constructions romaines à Grenoux (Mayenne), l'histoire du pèlerinage d'Avenières, de dom Piolin, qui, après avoir élevé un véritable monument à l'histoire générale de notre Eglise, en décrit les détails avec la même science et le même bonheur.

M. Charles a étudié les vieilles maisons de La Ferté-Bernard dont l'histoire lui est si familière, et les artistes et les ouvriers qui les ont construites du quinzième au dix-huitième siècle, et a donné de la sorte un excellent exemple que tous les archéologues, sans oublier ceux du Mans, devraient s'empressez d'imiter.

Vous avez reçu de M. Chardon une Notice sur le tombeau du Christ à la Cathédrale, monument sculptural qu'il a attribué à Hoyau, artiste manceau du dix-septième siècle, et de plus une étude, où, d'accord avec la critique moderne, il achève de réfuter la prétendue mascarade de Scarron, en mettant surtout en relief le témoignage de l'auteur de la vie de Costar, que les éditeurs de Tallemant des Réaux n'ont pas su reconnaître, et qui n'est autre que Girault, le secrétaire de Ménage et le successeur de Scarron dans son canonicat du Mans.

Le Perche, si voisin du Maine et si intimement lié à son histoire, continue à trouver dans M. Jousset un archéologue empressé de faire connaître les différentes découvertes dont le canton de Bellesme est spécialement le théâtre : celles qui ont eu lieu récemment à Saint-Ouen-de-la-Cour et à Saint-Hilaire-sur-Erre ont été, cette année, l'objet de ses communications.

Du fond de la Bretagne, M. Letronne vous a envoyé une

véritable Notice d'archéologie agricole, en vous décrivant une vieille méthode de dépicage des blés encore usitée dans quelques cantons de la Cornouaille. Enfin MM. Gomart et Vergnaud-Romagnési, si dévoués tous deux à l'étude des monuments de leurs villes respectives, vous ont remis, l'un ses Études Saint-Quentinoises, l'autre deux Notices sur la maison d'Agnès Sorel et sur le Cabinet de Jeanne d'Arc, à Orléans.

Je regrette que le grand nombre de ces travaux d'archéologie ne m'ait pas permis d'insister davantage sur plusieurs d'entre eux, ainsi que le méritait leur importance.

Je dois encore pour le même motif et pour ne pas abuser de votre attention, me borner à mentionner les rapports de MM. David, Garnier, de Villiers, Julien, Lizé, etc., sur différentes publications ou ouvrages soumis à leur examen ; celui de M. Guéranger, sur la crémère Fronteau, les comptes rendus que MM. Vallée, Leprince et Charpentier vous ont présentés à raison de leurs fonctions, les notices météorologiques de M. Bonhomme, qui vont s'accumulant chaque année et pourront rendre de précieux services à la science.

Je m'arrête, Messieurs, car il faut bien se borner, et pourtant je n'ai pas parlé de ceux d'entre vous qui ont pris une part si distinguée dans les discussions de vos séances générales, et qui auraient droit de retrouver ici leurs noms mentionnés à côté de ceux de MM. Hupier, Courtillier, Savardan, qui vous ont aussi apporté leurs communications. Mais la moisson est trop abondante, et il est grand temps de lier les gerbes. J'espère qu'en présence de ces nombreux travaux, vous reconnaîtrez que cette année a été féconde et que vous avez tout lieu d'être contents de vous.

Pourquoi faut-il, hélas, que le deuil se mêle à tout ici-bas, et que j'aie à vous entretenir maintenant des vides que la mort a creusés parmi nous ? Déjà j'ai parlé de la perte de M. Racois : un autre de vos membres, M. Pallu, qui, dans son long séjour parmi vous, vous avait fait apprécier l'aménité et la douceur de son esprit, si ami des calmes plaisirs de l'étude, et s'était

assis, naguère, au fauteuil de la présidence, vous a été enlevé cette année. L'histoire et l'ancien droit du Maine avaient souvent été l'objet de ses patientes recherches; cependant dans les derniers temps de sa vie, il aimait surtout à étudier l'histoire du Poitou, et à se rapprocher ainsi des souvenirs de sa jeunesse; le dernier travail qu'il vous a légué est même une Notice sur une localité de cette province, sur la ville de Montcontour. Une nouvelle perte encore, c'est celle de M. Lusson que vous veniez d'admettre au titre de membre honoraire, et qui est allé mourir en Italie, avant que vous eussiez eu le temps de le bien connaître; mais grâce à sa générosité envers la bibliothèque de notre ville, son nom ne sera pas de sitôt oublié parmi nous.

Vous avez encore accordé le titre de membre honoraire à M. d'Espaulart, qui a pensé que sa santé ne lui permettait plus de vous apporter ce concours actif et dévoué, qui vous a valu de si intéressants travaux. L'éloignement de MM. de Capella et Charpentier vous a forcés d'échanger leur titre de membres titulaires contre celui de membres correspondants; ce sont autant de regrets pour vous, car ce sont autant de liens relâchés, sinon rompus. Enfin, pour combler ces vides, vous avez admis parmi vous, comme membres titulaires, MM. Chardon, Clouet, Hébert et, comme correspondants, MM. Dugué, de Cumont, Teilleux, de Courcival et Brindejonc.

Je termine, Messieurs, ce long examen de l'année 1864. j'ai reconnu de bonne heure que je ne pouvais composer un tableau digne de vous, et me suis borné à faire une photographie aussi exacte que possible, et à racheter l'absence des couleurs par la vérité des images, heureux si j'ai pu cependant ne pas trop démeriter de la science et des lettres, et vous inspirer le goût de continuer vos savantes études avec la même ardeur et le même succès.

PROCÈS-VERBAL DE LA CONFÉRENCE PUBLIQUE AGRICOLE

DU 18 NOVEMBRE 1864

Par M. ANJUBAULT, secrétaire.

Le vendredi 18 novembre 1864, à une heure de l'après-midi,

La Commission d'Agriculture, présidée par M. Houbert, président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, s'est réunie à l'Hôtel de la Mairie, salle du Conseil, où se sont trouvés MM. Surmont, Le Prince, Guéranger, Charpentier, de Cumont, Anjubault, *membres de la Société*; Verel, propriétaire de l'Angevinière; Dolbeau, secrétaire du Comice agricole; Lecornué, agriculteur à Bernay; Victor Lefebvre, de Pressaussoy, en Courgains; Michel Bougard, des Degoutières, de Moncé en Belin; Basile Menard, du Grand-Chesnay, en Congé-sur-Orne; Pierre Hamelin, de La Motte, en Dangeul; Jacques Coutelle, du Brulé, en Cures; Lantoine père, de l'arrondissement de Saint-Calais; Chartier, de Coulans; Anfray, juge au Mans; Zoé Jolivard, de Thorigné; Léopold Chauveau, avenue de Paris; Molinier, de Toulouse; Brillant, rue Saint-Vincent, 28; Girard, idem, 19;

Tous convoqués à une conférence publique, par une circulaire en date du 12 de ce mois, publiée dans les journaux *le Progrès, l'Union, la Chronique de l'Ouest*, et annonçant que la réunion aurait pour objet l'examen des questions relatives aux plantes fourragères.

A l'ouverture de la séance, les membres présents se montrent péniblement affectés au souvenir de la mort récente de M. Racois, en ne voyant plus à sa place cet honorable collègue

qui, dans les occasions analogues, remplissait, avec tant de zèle et d'exactitude, les fonctions de secrétaire. M. Houdbert, se rendant l'organe du sentiment général, exprime, en quelques paroles vives et pénétrantes, la légitimité des regrets qu'éprouve l'Assemblée d'une perte difficile à réparer.

Il est ensuite donné lecture d'un long mémoire envoyé par M. Lantoine, fils, sur cette question : Les plantes et les racines fourragères entrent-elles pour une part assez large dans l'agriculture de la Sarthe ? L'auteur soutient la négative, au moins à l'égard des campagnes de son arrondissement.

Suivant lui, la culture du trèfle est trop exclusivement pratiquée dans le canton de Saint-Calais. A deux ensemencés consécutifs de céréales, avec une fumure de 20 à 25 mètres cubes par hectare, succède constamment le trèfle, dont le produit répond rarement aux besoins de la ferme et à l'étendue de la terre emblavée. Le franc guéret, ordinairement privé d'amendements calcaires, reçoit peu d'engrais autres que ceux préparés sur la ferme ; aussi le rendement ne dépasse guère 18 hectolitres de grains par hectare. En comparant, d'après les données de l'analyse scientifique, la quantité totale des matières fertilisantes contenues dans les graines et les pailles des trois récoltes précitées, avec les quantités des matières analogues renfermées dans le fumier employé, on voit que la terre a subi une notable déperdition. Le trèfle, tout précieux fourrage qu'il est, ne devrait pas être rappelé tous les quatre ans sur le même sol, ou bien il y devient une plante épuisante ; son produit en souffre, ainsi que celui des céréales qui lui succèdent.

Dans le même canton, les cultivateurs semblent ignorer les propriétés des plantes sarclées, choux, betteraves, etc., qu'aucune terre ne refuserait de nourrir, et qui sont si judicieusement appréciées ailleurs, afin d'augmenter les ressources ordinaires de l'alimentation des bestiaux, ou y suppléer en cas de disette.

Le canton de La Chartre offre l'exemple d'un autre désordre. Plusieurs fermiers, profitant de la liberté abusive qui leur est

octroyée, consacrent une partie de leurs terres à la luzerne, puis ils vendent leurs pailles et leurs foin ; en sorte que la masse des fumiers confectionnés sur la ferme est réduite à des proportions dérisoires, et que les plantes sarclées sont négligées. Il y a augmentation de certains fourrages, mais diminution du nombre des bestiaux, résultat contraire aux avis des meilleurs agronomes : la terre s'épuise, et l'avenir de la propriété est gravement compromis. Que répondraient à cela certains théoriciens, s'il s'en trouvait qui voulussent laisser à de pareils tenanciers une liberté complète sur les assolements et l'emploi des récoltes ?

Le canton de Bouloire adopte l'ordre de rotation qui suit : première sole, céréales ; 2°, secondes céréales ; 3°, pommes de terre, sarrasin, quelques betteraves, choux et vaine pâture ; 4°, jachère préparée dès le mois de mai, pour l'ensemencement d'automne. Les plantes fourragères sont le trèfle incarnat, et le sainfoin qu'on laisse généralement mûrir et qui, dès la seconde année, est remplacé par un blé. Là encore, aucune industrie particulière, si ce n'est l'engraissement des porcs, qui ne donne qu'un peu de médiocre fumier. Le fermier se préoccupe trop de la culture des céréales, et s'applaudit quand il obtient 9 à 10 hectolitres de seigle par hectare. Les herbes spontanées qui poussent après la récolte, nourrissent ses bestiaux pendant l'été, et les pailles leur sont données pendant l'hiver. L'insuffisante production des plantes fourragères et sarclées restreint la multiplication des bestiaux, et fait obstacle à tous les progrès, en empêchant la formation des fumiers.

A ces coutumes surannées, stationnaires, M. Lantoin oppose l'exemple des cultivateurs qui, sans poursuivre la production désordonnée des céréales, s'adonnent avec prévoyance et discernement, à celle des plantes fourragères et sarclées, et parviennent à entretenir plus de deux tiers de tête de bétail par hectare ; heureusement, ils commencent à trouver des émules dans la Sarthe : mais c'est principalement, dit-il, au nord de la France, que se trouvent les meilleurs modèles

à imiter pour les assolements, le choix des végétaux à cultiver et les applications diverses de l'industrie agricole.

La Normandie produit le colza en abondance, et y trouve une source de prospérité. La betterave y contribuera sans doute bientôt à faire du fermier l'industriel par excellence. M. Lantoine approuve l'établissement des féculeries dans notre département, et désire les voir se multiplier dans le canton de Bouloire. Il en espère un nouvel essor de la culture des pommes de terre, une modération de l'élève des porcs, l'amélioration du sol, la restriction de la vaine pâture, l'usage peut-être de la stabulation, et plus de goût pour les procédés industriels.

Il ne se dissimule pas cependant les obstacles qui attendent la réalisation de ses souhaits ; mais au lieu de céder devant la résistance des vieilles habitudes, et de l'égoïsme outré, il veut que le propriétaire s'arme d'une volonté inébranlable, use de son autorité et force le fermier à s'élever et à s'enrichir malgré lui. Déjà l'augmentation des produits agricoles, de la main-d'œuvre et des fermages, prouvent les effets salutaires de certains motifs d'émulation et d'une mesure modérée de contrainte : sous ce rapport, il y a quelques progrès et des chances rassurantes pour l'avenir.

Toutefois, l'écrivain s'inquiète des suites désastreuses de l'émigration vers les villes des populations rurales, et n'entrevoit pas la fin ni les résultats de cette lutte incessante entre l'industrie urbaine et celle des campagnes. Il se contente, faute de mieux, de s'associer au vœu du poète contemporain qui a dit :

« Remettez en honneur le soc de la charrue,
« Repeuplez la campagne aux dépens de la rue,
« Grevez d'impôts les villes et dégrevez les champs,
« Ayez moins de bourgeois et plus de paysans. »

Après cette lecture, M. le Président invite l'assemblée à communiquer ses observations, soit sur le mémoire ci-dessus analysé, soit sur tout autre sujet relatif aux plantes fourragères.

M. Lefebvre, de Courgains, divise sa terre en quatre soles, sème du trèfle et du sainfoin, selon les besoins de ses cultures, et pense qu'il est toujours aisé au propriétaire et au fermier de se mettre d'accord à cet égard.

M. Lecornué parle en faveur de la sage liberté qui doit être laissée au fermier honnête et intelligent pour qu'il puisse suppléer aux disettes de fourrages, telles que celles des deux dernières années. Le colza réussit chez lui ; il en a obtenu des produits aussi profitables que ceux du froment. Cette plante fournit, outre une graine précieuse, de très-bon fourrage vert pour le gros bétail. Toutefois il a observé que ses vaches laitières tarissaient quand il les nourrissait avec un mélange de feuilles fraîches de colza ou de moutarde blanche.

Cette remarque excite une certaine surprise. La dénomination de moutarde blanche n'est pas non plus attribuée par tout le monde à la même plante ; un membre croit même que c'est la navette, végétal inoffensif. Après quelques explications, il est reconnu qu'il s'agit de la *sinapis alba* de Linné, qui porte plusieurs noms vulgaires, et plus régulièrement celui de moutarde blanche. La saveur piquante de cette crucifère devra donc engager les éleveurs à s'en défier, et à ne la donner à leurs bestiaux qu'avec certaines précautions.

M. Verel dit que le colza cultivé comme fourrage vert est fort avantageux, et que la plupart des terres y conviennent, pourvu qu'elles aient reçu une forte fumure : mais la graine seule ne lui a pas offert un bénéfice assez rémunérateur. Des trois années d'essais par lui faits avec soin, la première l'a suffisamment récompensé ; la seconde n'a fait que rendre les frais ; la troisième l'a laissé en perte. L'huile de pétrole, dit-il, fait en ce moment une redoutable concurrence à celle de colza ; chez lui, il en consomme, la paye 80 francs les 100 kilos, et obtient ainsi chaque année une économie de 60 francs sur son éclairage. Il n'a point rencontré dans ce combustible minéral les inconvénients et les dangers qu'on y a signalés ; le sien, par exemple, ne s'enflamme pas avec la rapidité dont il a été parlé

avec exagération. Or, il résulte de la concurrence en question que le prix de la graine de colza tend à baisser, que les fabricants d'huile la demandent moins, et qu'en Normandie et ailleurs, la culture de la plante est déjà moins répandue

M. Lecornué trouve assez facile et suffisamment rémunératrice la culture du colza dont il a vendu la graine 35 francs les 100 kilos. Depuis Caen jusqu'à Falaise, il a vu dernièrement beaucoup de terres couvertes de cette crucifère. Toutes les plantes sarclées, il le sait par expérience, doivent être recommandées aux fermiers : si, depuis deux ans, ils avaient eu à cet égard plus de prévoyance, la rareté des fourrages leur eût été moins préjudiciable, et l'on n'eût peut-être pas vu des poulains, valant autrefois 150 francs, se vendre à Conlie 120 fr.

M. Chartier croit, comme M. Lecornué, que le colza jouit toujours de la même faveur en Normandie, et qu'il est utile d'en propager la culture dans nos campagnes, non-seulement à cause des fourrages verts qu'il procure fort à propos en diverses circonstances, mais aussi parce que sa graine est d'un écoulement assuré à des prix avantageux. Il ne craint pas, pour ce produit oléagineux, la concurrence du pétrole; l'huile de ce minéral perd de plus en plus de sa vogue; son usage pour l'éclairage aura une fin, et l'on n'abandonnera pas les huiles de colza ni les autres : d'ailleurs, dit-il, le luxe et une foule d'industries créent sans cesse de nouveaux besoins d'éclairage et de consommation, toutes les matières propres à cette fin trouveront leur emploi, et seront vraisemblablement de plus en plus recherchées.

M. Guéranger payait, il y a plusieurs années, l'huile de colza 111 fr. les 100 kilos; elle coûte à présent 125 fr. Quel sera le sort de l'huile de pétrole par rapport à ses concurrentes? c'est le secret de l'avenir. Toutefois, il lui semble qu'elle ne nuit pas sensiblement à la consommation de la première, et qu'on se lasse de la seconde, s'il en doit juger d'après le ralentissement qu'il remarque dans la fabrication des appareils destinés à l'usage de celle-ci.

M. Lecornué ajoute que l'huile de colza doit être encore en déficit vis-à-vis de la demande, car on l'assure que certains marchands l'allongent par une addition d'huile de lin.

M. Guéranger trouve ce fait très-grave, s'il est prouvé. L'huile de lin étant siccativ, tandis que celle de colza est grasse, leur mélange aurait, pendant la combustion, de fort mauvais effets sur les mèches et sur le mécanisme des lampes.

M. Verel persiste dans ce qu'il a avancé au sujet du colza, ses correspondances de la Normandie et d'ailleurs l'y autorisent. Quant à l'emploi de cette plante, en vert, elle nourrit avec succès tous ses bestiaux, mêlée avec des feuilles de moutarde blanche, de betterave, etc. Il a fait sécher l'herbe de ses regains dans ses barges de paille, et s'en est bien trouvé pour augmenter sa provision de fourrage d'hiver. Ses feuilles de betteraves et d'autres plantes aqueuses ne lui semblent pas pouvoir être traitées de même.

M. Guéranger croit qu'on leur ferait également subir la dessiccation par le même procédé, si, par des coupures multipliées on les réduisait aux simples dimensions de l'herbe des prés. Il fait observer à cette occasion qu'il importe toujours de connaître les qualités relatives de substance alimentaire que contiennent les fourrages verts; pour y arriver, il faut faire dessécher au four un poids égal de chacun, puis peser comparativement les résidus secs; les plantes les plus aqueuses auront plus perdu de leur poids que les autres, et ce premier résultat fournira un enseignement fort utile sous plusieurs rapports.

Le même membre approuverait aussi la méthode de pressurer les feuilles de betteraves, avant d'en entreprendre la dessiccation; le liquide ainsi extrait pourrait servir à préparer la nourriture des bétiaux, pourvu qu'il fût employé immédiatement.

M. Houdbert demande si le brome de Schrader est cultivé aux environs du Mans, et, en cas d'affirmative, quelle est l'opinion de l'Assemblée sur cette graminée, originaire d'Amé-

rique. Le *Bulletin agricole du Puy-de-Dôme*, août 1864, n° 7, contient, sur le compte de ce brome, une notice fort louangeuse, dont M. le Président donne lecture.

M. Verel a semé, cette année, du brome de Schrader, sur 7 à 8 mètres carrés du sol de son jardin de l'Angevinière. La graine a levé, le jeune plant a résisté à la sécheresse, le chaume s'est élevé à peu près à un mètre. En septembre, la panicule fructifère s'est régulièrement développée; la graine a mûri. Toutefois, ajoute M. Verel, il a fallu sarcler pour empêcher les mauvaises herbes d'étouffer les jeunes élèves, qui n'ont pas montré de dispositions à s'étendre, en sorte que les avantages tant préconisés de ce nouveau fourrage lui semblent encore douteux.

M. Lecornué partage les doutes de M. Verel : lui aussi a semé du brome de Schrader et a obtenu d'assez beau plant, qui montre à présent, au collet de la racine, des bourgeons reproducteurs. Il se propose de le lever bientôt, et d'en former une pépinière, afin de pousser l'expérience jusqu'au bout. Au reste, il pense que ce nouveau venu pourra prendre sa place dans des terrains médiocres, tels que les champs sablonneux où la luzerne ne vient pas.

M. Anjubault a vu le brome de M. Verel et l'a trouvé assez vigoureux, eu égard aux assauts de sécheresse qu'il a soutenus. Son peu de résistance aux mauvaises herbes et sa lenteur à taller ne l'étonnent pas; il y a des plantes fourragères qui n'atteignent le maximum de leur développement et de leur production qu'à leur deuxième ou leur troisième année : il faut attendre encore avant de se prononcer sur les propriétés de celle dont il s'agit. Les premières graines envoyées cette année dans la Sarthe, n'ont pas levé partout; M. Dugrip, notamment, n'a obtenu qu'un très-petit nombre de plants, d'un premier semis sur ses terres, à Grez, ce qui doit être probablement attribué à la mauvaise qualité de la graine, qui était encore assez rare.

M. Chartier dit que, maintenant, la graine de brome de

Schrader se vend au Mans, chez plusieurs marchands, et que M. Quentin-Vérité est en mesure d'en faire venir d'Allemagne autant qu'il lui en sera demandé.

M. Guéranger désire savoir si quelques-uns des cultivateurs présents connaissent des procédés efficaces pour la destruction des cuscutes qui infestent souvent les fourrages sur pied, surtout la luzerne et le trèfle ?

M. Chartier répond qu'il a vu brûler sur place ces parasites, et les faire disparaître ainsi en grande partie.

Plusieurs membres savent que ce moyen est en effet très-recommandé dans les traités d'agriculture pratique, et qu'on doit, pour opérer la combustion indiquée, attaquer les talles avant qu'elles aient trop étendu leur envahissement.

M. Anjubault fait observer que certaines cuscutes se reproduisent par la graine, comme la plupart des phanérogames, et que les jeunes tiges, après avoir végété, implantées dans le sol, cessent d'y adhérer quand elles se sont attachées au végétal qui doit ensuite les faire vivre aux dépens de sa sève : c'est ce qu'il est utile d'observer afin de distinguer à quelle espèce et à quel ennemi l'on a affaire.

M. Guéranger pense que les cuscutes se développent aussi sans le concours du sol sur les plantes qui les doivent nourrir; il en a vu d'enroulées autour des fleurs de marguerite et des sarments de vigne fort élevés au-dessus de la terre. Un grand nombre de plantes sont tributaires et souvent les victimes de la cuscute à petites fleurs (*cuscuta epithymum*). Trouvant en abondance une espèce du même genre, sur le trèfle (*trifolium pratense*), il l'avait prise, à l'exemple de plusieurs botanistes, pour la cuscute du trèfle, mais un examen plus attentif lui en fit reconnaître l'identité avec celle à petites fleurs; au reste, cet avis fut confirmé par M. Desmoulins, qui parut douter de l'existence de la cuscute du trèfle dans la Sarthe.

M. Guéranger présume que les graines de notre cuscute sont apportées avec les fumiers dans la composition desquels

entrent des tiges de bruyères, d'ajoncs, de genêts, etc., qui en sont très-ordinairement chargées.

M. Anjubault a remarqué, vers la fin de cet été, sur le versant nord-ouest du coteau du Banjan, à Coulaines, plusieurs champs de trèfle infestés de cuscute; l'un d'eux appartenant à M. Brillant, en était couvert d'une masse si compliquée et si épaisse, qu'il a fallu renoncer à la récolte de la graine de ce trèfle. Le fermier l'a coupé en vert, et, malgré l'énorme quantité de filaments parasites qu'ils portait, les bestiaux l'ont mangé sans en paraître incommodés. M. Anjubault ajoute que, lui aussi, frappé de l'étonnante végétation de cette cuscute, de la force et de la couleur jaunâtre et rougeâtre de ses tiges, qui n'avaient pas encore de fleurs, organe nécessaire pour en faciliter la détermination, il crut y voir la cuscute du trèfle; mais l'observation de M. Guéranger l'engagera à en faire une nouvelle étude.

M. Brillant dit que son champ, dont il vient d'être parlé, avait été ensemencé avec de la graine d'un trèfle sain qu'il avait recueillie sur ses terres du voisinage, et que le fumier employé ne contenait aucuns détritns de bruyères ou d'ajoncs. Au reste, son champ est maintenant emblavé. Dans une autre pièce de terre plantée de jeune trèfle, il aperçoit déjà des filaments de cuscute sortant de terre, qui présagent une prochaine invasion; mais il se propose de leur livrer une rude guerre.

Plusieurs membres reconnaissent au surplus que la ténuité des graines de cuscutes rend leur dissémination possible par l'action des oiseaux, des vents, de la circulation des ouvriers, etc.

Personne ne demandant plus la parole sur les plantes fourragères, M. Anjubault émet l'avis suivant. Il y aurait peut-être utilité, dit-il, à préciser davantage les questions à soumettre à la discussion dans les conférences publiques. La durée des séances étant nécessairement très-restreinte, il suffirait pour les remplir de choisir quelques sujets bien circonscrits, dont l'examen pût y être fait avec les développements et l'attention conve-

nables. L'indication de ces sujets serait insérée dans les lettres de convocation envoyées plus ou moins longtemps d'avance, de manière à ce que les cultivateurs eussent le loisir de se préparer à les traiter. Si toutefois, pendant la réunion, les questions spéciales proposées se trouvaient épuisées ou même abandonnées pour une cause quelconque, il serait toujours facile d'en produire une ou plusieurs autres du même ordre, comme on l'a pratiqué jusqu'à ce jour.

L'observation de M. Anjubault est prise en considération ; il est décidé que dorénavant, les lettres de convocation contiendront un programme de questions spéciales déterminées par la Commission d'agriculture, et qui auront la priorité au commencement de la conférence.

M. Lecornué rappelle au souvenir de l'Assemblée que dans l'une de ses séances précédentes, délibérant sur les réclamations de plusieurs cultivateurs du canton de Conlie, elle avait émis le vœu que M. le Président voulût bien prier M. le duc Des Cars de faire cesser le massacre des corbeaux qui a lieu chaque année, vers le mois de mai, temps de l'élève de leurs jeunes familles, dans les futaies voisines de son château de Sourches, en Saint-Symphorien. Indépendamment des nombreux inconvénients, des dangers même que l'on peut craindre du concours des tireurs plus ou moins prudents, plus ou moins recommandables, qu'attire dans le pays cet usage barbare, qui n'est pour ceux qui s'y livrent qu'un passe-temps frivole, il est reconnu par les agronomes et les naturalistes que les exploitations rurales ont beaucoup à perdre à la destruction de ces oiseaux, qui consomment pour leur nourriture une quantité considérable de vers blancs, de rongeurs et d'autres petits animaux fort nuisibles. Le vœu dont il s'agit n'a pas été transmis, dit M. Lecornué, s'il en doit croire ses informations ; il demande que la conférence le renouvelle, et que M. le président soit invité à en écrire à M. le duc Des Cars, dont la sollicitude éclairée pour la prospérité de l'agriculture donne tout lieu d'espérer qu'il y aura égard.

M. Anjubault appuie la réclamation de M. Lecornué, et fait observer qu'il faut distinguer entre les diverses espèces de corbeaux : ceux des clochers de notre ville sont des *choucas*, leur hardiesse et leur caractère pillard excitent quelques plaintes chez les maraîchers et dans les vergers; mais ceux de Sourches sont des *freux*, espèce de moeurs sociales très-curieuses, qui rend de nombreux services sur les terres cultivées, et ne fait point payer trop cher son travail. M. Anjubault atteste que plusieurs fois il a consulté, sur les lieux mêmes, les fermiers les plus anciens et les plus expérimentés, qui lui ont toujours répondu qu'ils doivent aux *freux* d'être débarrassés de la multiplication excessive des vers blancs, des mulots et d'une foule de mollusques et d'insectes ravageurs.

L'Assemblée s'associe, à l'unanimité, au désir exprimé par MM. Lecornué et Anjubault; M. le Président promet d'en faire part à M. le duc Des Cars.

La séance est levée à 4 heures du soir.

NOTE

SUR L'AMÉLIORATION DU BÉTAIL

PAR M. A. DE VILLIERS-DE-L'ÎLE-ADAM.

L'importante question de l'amélioration du bétail a fait l'objet de l'une des dernières conférences tenues par la Société; le temps n'ayant pas permis de la traiter d'une manière complète, je demande la permission d'y revenir et d'exposer sur ce sujet quelques courtes observations.

Pour avoir de bon bétail, il faut avant tout une bonne et abondante nourriture. C'est là, précisément ce qui manque dans la Sarthe. Les prairies naturelles y sont le plus souvent en trop faible proportion, et l'on ne cultive pas les prairies artificielles sur une échelle assez vaste pour suppléer au défaut de prairies

naturelles, et encore la plus mauvaise place dans l'assolement est-elle réservée aux récoltes fourragères.

Les fourrages étant peu abondants, les rations données aux animaux sont faibles, surtout l'hiver où les vaches n'ont bien souvent que de la paille pour toute nourriture. La paille est un aliment peu substantiel, il faut donc que les animaux en introduisent dans leur estomac un volume considérable, ce qui a le double inconvénient de les mal nourrir et de leur distendre les intestins outre mesure. Il est impossible qu'avec ce genre de nourriture des animaux acquièrent tout leur développement en peu de temps, et présentent cette souplesse de tissus qui prédispose à un engraissement facile.

On a proposé, pour améliorer notre bétail, de faire venir des reproducteurs étrangers et notamment des Durham.

Le prix des taureaux Durham est trop élevé pour la plupart des fermiers de notre pays, et ceux que l'on pourrait obtenir gratuitement de l'État seraient toujours trop peu nombreux pour exercer sur l'ensemble des animaux que renferme le Département une influence sensible. Mais je laisse de côté les difficultés et je suppose que chaque éleveur a à sa disposition un taureau Durham ; le résultat ne serait pas aussi brillant qu'on pourrait le croire. Les jeunes animaux nés du croisement ne trouvant point une nourriture assez abondante et assez substantielle pour leur aptitude à un développement précoce, deviendraient souvent inférieurs à ceux de la race du pays.

Au contraire, en opérant sur la race du pays, pourvu que l'on apporte quelque soin au choix des reproducteurs, on peut être assuré qu'elle s'améliorera d'une manière remarquable à mesure qu'on lui fournira une meilleure nourriture.

L'amélioration de toute une contrée ne doit point être conduite de la même manière que celle d'une seule ferme. Un cultivateur peut, en un petit nombre d'années, doubler ou tripler sa production fourragère, tandis que l'amélioration de la race de bestiaux du pays par elle-même exigera un temps beau-

coup plus long. Ce cultivateur fera donc bien d'aller chercher une race déjà perfectionnée pour l'introduire chez lui.

Lorsqu'il s'agit, au contraire, d'un département tout entier, les améliorations, considérées dans leur ensemble, marchent toujours très-lentement, et alors le perfectionnement de la race peut suivre l'accroissement de la production fourragère.

Ce que je dis de la race bovine peut s'entendre et avec peut-être plus de raison encore de la race chevaline. Les chevaux des cultivateurs sont en général mal nourris : on leur donne de la paille et du foin sans ration régulière et presque jamais d'avoine; lorsqu'ils ne travaillent pas, on les envoie gagner leur vie en pâturant. Avec un semblable régime, il est impossible d'avoir de bons chevaux.

Quand, par suite des progrès de la culture, nos fermiers seront plus riches en fourrages et pourront mieux utiliser les forces de leurs animaux de trait, l'amélioration des chevaux se fera d'elle-même.

Il me semble évident que l'amélioration du bétail est une conséquence de l'amélioration de la culture et n'en est point le principe, d'où je conclus que la meilleure manière d'encourager l'amélioration du bétail, c'est d'encourager la production abondante des fourrages.

NOTES

SUR LE CHARBON DU MAÏS

OBSERVÉ EN 1863

DANS LES COMMUNES DE MALICORNE ET DE PONT-DE-GENNES

PAR M. E. DUGUÉ

I

Le charbon du maïs n'a pas cessé depuis un siècle de fixer l'attention des botanistes et des agriculteurs. De nombreux

mémoires ont été publiés à son sujet. Nous allons en citer quelques-uns qui doivent servir d'appui à nos observations.

En 1760, M. Tillet, envoyé en Angoumois par l'Académie royale des sciences, pour y étudier les papillons qui étaient depuis longtemps le fléau des moissons de cette province, eut l'occasion de s'occuper du charbon du maïs. Son mémoire fait partie de ceux de l'Académie des sciences.

En 1784, M. Imhof a soutenu à Strasbourg une thèse sur cette maladie. Ses observations avaient été faites en Alsace.

Dans la même année, Parmentier écrivait pour l'Académie de Bordeaux un mémoire sur le maïs, dans lequel il a aussi parlé de cette maladie.

Enfin, à notre époque, M. Bonafous a résumé dans son histoire naturelle du maïs, tout ce qui avait été écrit à ce sujet. La bibliothèque du Mans possède un exemplaire de ce magnifique ouvrage (in-f°, Paris 1836.)

Parmi les naturalistes, les uns avec MM. de Candolle, Link, Méral, Chevallier et autres, considèrent le charbon du maïs comme une plante agame dont les sporules pénètrent par les pores corticaux ou par les racines. De Candolle lui a donné le nom de *Uredo maydis*.

Les autres avec MM. Tillet, Imhof, Parmentier, etc., le regardent, comme l'effet d'une lésion organique causée par une surabondance de séve.

Si cette production parasite est réellement une plante agame, ces deux opinions ne pourraient-elles pas se compléter l'une par l'autre, et par suite se confondre, dans ce sens que la lésion organique rendant la plante malade, donnerait lieu au développement du champignon ! Tel on voit un arbre qui souffre se couvrir de lichens.

Le charbon du maïs attaque toutes les parties de la plante. Les racines seules sont épargnées. Il prend la forme d'une tumeur arrondie ou conoïde d'un blanc cendré ou rougeâtre, d'abord charnue, puis remplie d'une poussière noire, inodore qui

se répand par la rupture de l'épiderme. Ces tumeurs ont depuis la grosseur d'une noisette jusqu'à celle du poing, lorsqu'elles se produisent sur la tige.

Dans les diverses communes de la Sarthe où l'on cultive cette céréale, on se sert indistinctement des mots *charbonnés* ou *foudrés* pour qualifier les pieds qui en sont atteints.

II

C'est au commencement du mois d'août 1865, le 4, que nous avons eu l'occasion d'examiner pour la première fois le charbon du maïs, dans un champ, près Malicorne.

Ce champ est en pente. Il est d'une nature sèche et sablonneuse. Il reçoit chaque année une quantité notable de fumier. La portion ensemencée pouvait être de 7 à 8 ares.

La maladie n'était alors qu'à son début. Le maïs ne semblait pas encore souffrir; sa végétation, au contraire, était vigoureuse.

Huit jours plus tard, paraissaient de tous côtés, à l'aisselle des feuilles, des protubérances monstrueuses dont plusieurs, arrivées à leur maturité, laissaient échapper cette poussière noire, assez semblable à celle qui sort du lycoperdon ou vesse de loup. C'était principalement à la base des panicules des fleurs mâles que se trouvaient ces excroissances venues à maturité; les tiges étaient ployées à cet endroit, et les panicules, pour la plupart jaunâtres et flétries, n'avaient pas eu le temps de développer les étamines. A l'égard des épis femelles, rien ne faisait encore présumer qu'ils dussent aussi payer leur tribut, si ce n'est quelques renflements suspects.

Au 18 août, la maladie avait fait des progrès immenses sur les épis femelles. On ne voyait partout que des épis charbonnés. Plusieurs spathes étaient ouvertes pour donner passage aux monstruosités. Certains épis n'étaient qu'un assemblage de tumeurs, d'autres n'avaient que le haut ou le bas de *foudré*.

Nous estimons à plus de moitié les pieds de maïs plus ou moins atteints.

Plusieurs tiges, montrant les effets de cette maladie à différents degrés et sous diverses formes, ont été communiquées à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, dans sa séance du 21 août. Elles provenaient du champ de Malicorne, sauf quelques-unes qui nous avaient été envoyées de Pont-de-Gennes. Un des épis, ayant les grains du haut tuméfiés, avec le surplus non malade, représentait au naturel le dessin de l'ouvrage de M. Bonafous (pl. XVIII, fig. 1).

En septembre, la maladie était arrivée à sa dernière période. Les excroissances de l'aisselle des feuilles, après avoir répandu leur poussière noire, se desséchaient. Les épis femelles charbonnés étaient en voie de dépérissement, et ils ne devaient pas tarder à se flétrir. Quant à ceux qui n'avaient pas été attaqués par la maladie, ni à la base, ni dans l'intérieur, ils marchaient vers leur maturité sans paraître avoir souffert. Depuis quelque temps, le haut des tiges avait été enlevé pour servir, comme d'habitude, de nourriture aux bestiaux.

C'est à Pont-de-Gennes que nous avons ainsi continué nos remarques au commencement de ce mois et pendant le cours de la première quinzaine, et cela, avec d'autant plus d'avantage que cette commune est peut-être une de celles du département de la Sarthe où la culture du maïs est le plus en faveur. En effet, de quelque côté que l'on dirige ses pas en été, on y rencontre des portions de champ ensemencées en maïs. Cette culture y a pour but, soit de récolter les graines de cette céréale, soit de se procurer pour la fin de l'été un excellent fourrage que l'on fait consommer en vert. Dans ce dernier cas, on n'attend pas la croissance entière de la plante ; on la coupe au moment de la sortie de la panicule des fleurs mâles. Cet usage est-il suivi dans d'autres communes du département de la Sarthe ? cela peut être ; toutefois, jusqu'à présent, la négative résulte des informations que nous avons prises.

Nous n'avons rencontré aucune trace de maladie dans les champs ainsi cultivés. Ceci vient à l'appui de l'observation faite par le propriétaire du champ de Malicorne : « que le charbon

ne paraît qu'au moment où la tige a atteint son entier développement, » c'est-à-dire, quand la sève, d'une abondance et d'une activité spéciales à ce végétal, ne trouve plus d'emploi suffisant. Alors, suivant Tillet, elle se porte vers certaines parties de la plante avec plus de force que ne le demanderait la texture naturelle de ces parties, et occasionne une dilatation excessive dans les utricules ou tissu cellulaire du parenchyme. — De là, ces loupes ou goîtres (*gozzo del formetone*, comme disent les Italiens) qui se forment sur les tiges à l'aisselle des feuilles ; ces excroissances singulières sur les étamines, qui quelquefois sont presque toutes dans un état de monstruosité ; ces pistils, si ténus d'ordinaire, devenus gros comme des tuyaux de paille ; enfin, ces formes bizarres et hideuses qu'affectent les grains attaqués.

Nous avons vu à Pont-de-Gennes un essai de culture pour fourrage d'un maïs de très-grande espèce. Les tiges avaient presque deux mètres, et on n'apercevait pas encore la panicule des fleurs mâles. La vigueur de sa végétation faisait plaisir à voir. Examen fait avec soin, on n'y a pas découvert de symptôme de maladie. Ce maïs ne mûrirait pas dans la Sarthe ; les graines avaient été achetées à Paris. Le même ensemencé devait fournir, au cours de l'été, deux à trois coupes successives, ce qui n'a pas eu lieu, probablement à cause de la sécheresse. Il faut dire, aussi, que le maïs n'avait été semé qu'au mois de juin.

III

La maladie du charbon du maïs a été générale cette année ; c'est un fait certain. Contre l'ordinaire, elle s'est manifestée même dans les champs les moins fertiles. Toutefois ses ravages ont été plus grands dans ceux riches en humus ou bien fumés. A Pont-de-Gennes, un champ se trouvant dans cette dernière condition, présentait à peu près le même degré de dévastation que celui de Malicorne.

A quoi donc attribuer cette généralité du mal ? Nos agri-

culteurs consultés, soit fermiers, soit propriétaires, font tous cette réponse :

« Si le blé de Turquie a été autant foudré en 1863, cela est dû à la grande sécheresse qui l'a empêché de croître et l'a rendu malade; à preuve, ajoutent-ils, c'est que, dans les années où il tombe assez d'eau, par exemple l'année précédente, le blé de Turquie est plus beau, et les cas de maladie sont fort rares. »

Cette opinion de nos agriculteurs, fondée sur leur expérience, se trouve en rapport avec l'explication donnée plus haut sur la cause de cette maladie. En effet, qui ne sait pas que dans les années sèches, les céréales développent plus tôt les organes qui servent à la reproduction, et surtout avant que la tige ait atteint sa hauteur habituelle. Tel a été le maïs cette année. Aussi, un excédant de sève non employée, cause de la maladie, a dû se rencontrer dans un très-grand nombre de pieds.

Voici deux années que cette épidémie se manifeste dans le champ, près Malicorne, en 1861 et en 1863.

En 1861, la chaleur et la sécheresse ont été presque aussi intenses. Elles ont commencé au 15 juillet, et n'ont fini qu'au mois de septembre.

En 1862, une portion du même champ avait encore été enssemencée en maïs. En juillet et août, la température avait été comparativement fraîche et la saison pluvieuse, le charbon n'a pas paru.

A l'égard de l'influence de l'humidité de l'air sur le développement de cette plante, signalée par nos agriculteurs, voici à l'appui ce qu'on lit dans l'ouvrage de M. Bonafous :

« Les pluies, souvent contraires au blé, sont une cause de fécondité pour le maïs. Les pluies froides lui sont seules nuisibles. »

Il ne faudrait pas conclure de ce qui vient d'être dit, que cette production parasite du maïs ne paraît que dans les années sèches. Le contraire a lieu, même pour la Sarthe. En effet, suivant le climat et la nature du sol, elle peut se former dans

les années et les lieux humides. Seulement, à l'égard de notre département, où cette céréale est cultivée généralement dans des terrains secs et sablonneux, la maladie ne prend le caractère d'épidémie que dans les années très-sèches, tandis que dans les autres années, elle n'offre que des cas isolés.

Au reste, plus on étudie cette question, plus on se persuade de la vérité de cet axiome :

Le charbon du maïs se manifeste toutes les fois que, par une cause quelconque, la croissance de la tige n'est pas en rapport avec la production de la sève, ou autrement lorsqu'il n'y a pas équilibre entre ces deux phénomènes de la vie végétale et que, par suite, il y a surabondance de sève.

Il peut encore se développer quand la sève est gênée ou arrêtée dans sa circulation, les vaisseaux qu'elle parcourt se trouvant ou déformés ou oblitérés. En voici la preuve :

Des expériences ont eu lieu au jardin de botanique horticole de Pavie, afin de s'assurer si le charbon du maïs était contagieux. Elles ont été faites par M. Bayle-Barelle.

Ainsi, cette poussière noire des tumeurs arrivées à leur maturité a été introduite dans le premier développement de la plante, dans le corps médullaire de plusieurs tiges, dans le germe, dans le parenchyme des feuilles, dans les nœuds et dans les racines; des grains de maïs, macérés dans l'eau, ont été imprégnés de cette poussière et plantés ensuite; le tout sans arriver à un résultat affirmatif.

MM. Tillet et Imhof avaient tenté également en vain ces mêmes expériences.

Une torsion, au contraire, faite à des tiges vigoureuses, de manière à déchirer le tissu cellulaire, sans rompre l'épiderme, fit développer le charbon sur la plupart d'entre elles.

Ce fait éclaire, il nous semble, entièrement la question et donne gain de cause à l'opinion professée par les Tillet, Aymen, Imhof, Parmentier et autres.

Si nous nous sommes autant étendu sur ce sujet, c'est que nous avons à cœur de donner raison à l'expérience de nos agriculteurs.

IV

Il nous reste à ajouter quelques mots relativement à l'influence du charbon du maïs sur l'économie animale.

Une petite vache de l'espèce ou variété dite bretonne a été nourrie pendant plus de quinze jours avec des tiges et des feuilles de maïs charbonné, provenant du champ de Malicorne. Elle les mangeait avec avidité, et elle n'en a été aucunement malade.

M. Imhof a avalé à jeun de la poudre de maïs charbonné, en assez grande quantité ; il en a même respiré par le nez, sans avoir éprouvé la moindre incommodité.

Enfin, M. Bonafous a aussi dégusté plusieurs fois cette substance, sans aucun résultat fâcheux.

En résumé :

Dans le département de la Sarthe, le charbon du maïs ne se produit d'une manière sensible que dans les années très-sèches ; alors il exerce plus ou moins de ravages suivant la nature du sol et la vigueur des plantes qui en sont attaquées. Dans les années ordinaires, il se montre rarement et en cas isolés.

Toutefois, il apparaît fréquemment et presque tous les ans dans les champs trop fumés.

S'il faut en croire les savants dont nous avons cité plus haut les expériences, il n'est pas contagieux ; en cela, il diffère du charbon de plusieurs autres céréales, tel que celui de l'orge et de l'avoine.

Enfin, le charbon du maïs n'exerce aucun effet nuisible sur l'homme ni sur les animaux, son influence sur l'économie animale étant nulle.

DE L'UTILITÉ DU LATIN

POUR

L'ÉTUDE DES LANGUES VIVANTES

PAR M. CLOUET

Chaque siècle a son caractère. Un des traits qui marquent le plus tristement le front du siècle dix-neuvième, c'est son infatuation de lui-même et son mépris pour le passé. Parce qu'il a réalisé, dans l'ordre naturel, des progrès que nul ne peut contester, et augmenté, dit-on, le nombre des hommes qui lisent, sans multiplier les hommes qui *savent lire*, il se croit en droit de regarder de haut les patientes générations, qui, pour avoir donné à leurs études un objet différent, n'en savaient pas moins, ou plutôt, n'en savaient que mieux cultiver les plus nobles, les plus désintéressées de leurs facultés.

Le latin est une de ces études que les pilotes des temps nouveaux ont jetées par-dessus le bord, pour alléger leur navire et le nôtre. Aussi faut-il un certain courage pour consacrer son temps et sa plume à un sujet si fort en dehors du courant des idées actuelles. Mais la conviction et l'amour ne doivent pas se laisser entraîner par les préjugés du jour, surtout quand l'objet de leur culte est entouré du respect des âges.

Nous ne citerons pas pour la défense du latin les belles pages que tout le monde a pu lire, dans l'immortel livre *Du Pape*. M. de Maistre y a prouvé avec toute l'autorité de l'histoire et d'un incomparable talent, que la langue latine a été pour l'Europe entière, l'institutrice des sciences, des lettres et des arts. L'Europe serait bien oublieuse si elle sacrifiait ou dédaignait le puissant instrument de son développement intellectuel et de son unité morale. Mais, si elle méconnaissait dans

le passé, l'influence de cet instrument, nous voulons lui faire remarquer que la langue latine est et demeure la meilleure initiation à l'étude des langues vivantes. Le dédain pour le latin n'empêche pas que l'on ne conserve en certaine estime les langues contemporaines. Il faut donc, sans heurter les préjugés, savoir dire la vérité en ce point. *

Dans la Méditerranée, sur notre continent, au Nouveau-Monde, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais sont des idiomes *commerçants*, et comme tels se recommandent au *positivisme* du temps. Ce sont là les langues des colonies européennes, et, parmi les causes secondaires de notre moindre aptitude à coloniser, on pourrait peut-être compter le peu de diffusion des langues étrangères dans notre patrie! Eh bien! rien ne rend plus facile l'étude de ces langues vivantes qui sont parlées autour de la France, et qui toutes appartiennent au groupe indo-germanique, que leur comparaison avec celle qu'on en peut appeler la mère ou la sœur aînée. Le latin étant remarquablement plus riche, en formes grammaticales, quiconque a bien pénétré le sens intime de la grammaire latine, ne trouve plus rien d'obscur ou de nouveau dans la grammaire des peuples modernes. Quant aux mots, on sait que dans le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, le valaque, l'immense majorité appartient à la souche latine. Mais ce qui est moins connu, et ce qui cependant est vrai, c'est que l'allemand, dont les racines sont si peu nombreuses, qu'on en compte à peine un millier, en a trois ou quatre cents qui lui sont communes avec le latin : dans l'anglais, la proportion est encore plus forte.

Il est donc de la plus haute importance, pour tout homme qui veut apprendre avec facilité et posséder à fond les langues de nos voisins, de se préparer à cette étude par la connaissance du latin. Mais, dira-t-on, dans les collèges, les élèves de latinité sont appliqués à leur choix, à l'étude de l'anglais et de l'allemand, et l'on ne voit pas qu'ils retirent du latin un grand avantage pour les langues vivantes. Cela tient à ce que

le latin est généralement mal lu. On ne sait pas l'*épeler*, on ne sait pas diviser les mots en leurs syllabes naturelles, syllabes dont l'isolement met à nu les racines communes, et permet, si l'on peut parler ainsi, de *déshabiller* les mots étrangers, pour découvrir le squelette latin. Mais ceci demande quelque développement.

Quand un homme apprend à écrire ou à composer dans une langue vivante, on lui enseigne, avant tout, à lire cette langue d'une manière irréprochable et, comme on dit, *couramment*. Ainsi pour le français, par exemple, on ne se contente pas d'exiger que chaque mot pris isolément, soit prononcé comme il doit l'être, mais on a soin que les modifications résultant de la liaison des mots, les uns avec les autres, soient scrupuleusement observées. Car, c'est un des caractères particuliers du français, qu'un mot terminé par une consonne, suivi d'un mot commençant par une voyelle, s'appuie sur ce mot et lie la consonne finale avec la voyelle initiale du mot suivant.

Ainsi le pronom personnel pluriel *vous* se prononce quand il est seul comme *vou*. Mais qu'une voyelle suive, et l'*s* final de *vous* devient un *z* qui fait syllabe avec la première lettre du mot suivant. Ainsi :

Vous avez = *vou-zavez*.

Ce même mot *avez*, s'il est prononcé seul équivaut à *avé*. Mais qu'une voyelle subséquente se rencontre, et le *z* de *avez* fait syllabe avec la voyelle qui suit :

Vous avez encore = *vou-zavé-zencore*.

Il y a plus, un *e* final, s'il est muet, n'empêche pas la consonne qui le précède de s'unir à la voyelle subséquente :

Vous avez encore un ami = *vou-zavé-zenco-run-nami*.

Tel est l'usage du français. Fidèle aux allures de la race impétueuse qui se précipite en toutes choses vers les conclusions :

La voix française se porte en avant.

De là provient la règle ordinaire de l'épellation française, c'est que la consonne placée entre deux voyelles s'appuie sur celle qui la suit. On scande donc en français :

A-ma-bi-li-té, et non am-ab-il-it-é.

Quoique cette règle soit générale, elle n'est pas sans inconvénients, dans certains cas que ce n'est pas le lieu d'examiner ici.

Bien différente des Français, dont elle a toujours redouté le *tumultus gallicus*, le branle-bas gaulois, la race patiente des Latins, qui n'a jamais fait un pas en avant sans avoir assuré le pas précédent, aime à se replier sur elle-même, à se ramasser pour ainsi dire :

La voix latine se porte en arrière.

Cette propriété peut s'énoncer en ces termes :

Toute consonne placée entre deux voyelles, entre deux diphthongues ou entre une voyelle et une diphthongue, s'appuie sur la voyelle ou la diphthongue qui la précède et non sur celle qui la suit.

On devra donc scander en latin :

Am-ab-il-it-as, et non pas a-ma-bi-li-tas.

La démonstration de cette règle demanderait la citation de plusieurs textes, leur confrontation et une discussion approfondie, toutes choses que ne comporte pas une rapide lecture ; mais, tout en restant fidèle au titre de cet aperçu, nous allons examiner à vol d'oiseau le parti que l'on peut tirer de notre règle dans l'étude de l'allemand.

Une syllabe est un ensemble de lettres qui peut s'énoncer par une seule émission de voix : tel est le sens du mot *syllabe* lui-même, puisqu'il signifie *pris ensemble*. Il sera donc naturel de considérer comme syllabe, dans un mot latin, ce qui forme un mot allemand tout entier.

Le latiniste, étudiant l'allemand, reconnaîtra donc :

dans	Arm, bras,	le latin	arm-us, épaule.
	Frucht, fruit,		fruct-us, fruit.
	Herr, maître, seigneur,		her-us.
	Klar, clair,		clar-us.
	Koch, cuisinier,		coqu-us.
	Most, moût,		must-um.

Ohr, oreille,

aur-is.

Pein, peine,

pœn-a, etc. (1).

et ainsi d'une foule d'autres mots. Il faudra, il est vrai, aspirer parfois, en allemand, et permuter entre elles des consonnes de même organe (2); mais cela est familier à quiconque s'occupe d'étymologie. N'entendons-nous pas d'ailleurs chaque jour, de la bouche des étrangers qui parlent le français, la preuve de ces permutations : l'Allemand substituant le t au d dans *matame*, pour madame, l'Espagnol le v au b dans un *veuf*, pour un bœuf, l'Italien le z au g doux dans un *zenre*, pour un genre, etc.

Ce que nous venons de voir pour les noms substantifs et adjectifs se vérifie pour les verbes. Quand un Allemand dit :

Schreib, écris, flicht, il tresse, deck, couvre.

Hat, il a, melkt, il traie, etc.,

Ne reconnaît-on pas les mots latins :

Scrib-ere, écrire, flect-ere, ployer, teg-e, couvre.

Habet, de habere, mulg-et, de mulg-ere, etc.

Jusque-là les analogies sont de mot à mot, mais ce qui est plus curieux, c'est que les procédés de dérivation sont les mêmes dans les deux langues; c'est-à-dire que plusieurs syllabes presque semblables représentent dans les dérivés la même idée accessoire.

Ainsi d'abord des arrière-syllabes formant les substantifs dérivés :

(1) Pour ne pas charger le texte, nous mettons encore en note.

Buchs, buis bux-us.

Horn, corne corn-u.

Lass, las lass-us.

Nacht, nuit noct-e.

Saat, semailles sat-a.

Wahr, vrai ver-us.

Wind, vent vent-us.

(2) Consonnes permutes :

Labiales

Gutturales.

Dentales.

B.

G.

D.

P.

C.

T.

F.

Ch.

Th.

V.

Q.

Z.

1° *Ung*, correspondant au latin *on* dans les mots en *o*, *onis*, marque l'effet de l'action; *Weis-en*, montrer; *Weis-ung*, l'action de montrer, l'enseignement. De même en latin *vis-i-on-is*, la chose qui se montre, la vision.

2° *Heit* et *igkeit*, servant à changer des adjectifs en substantifs abstraits, correspondent aux créments latins *it-as*, et *ic-it-as* : *Menschlich*, humain; *Menschlichd-keit*, hum-an-it-as; *Selig*, bienheureux (*cœlic-us*) et *Selig-keit*, fel-ic-it-as, bonheur du ciel.

3° *Er*, servant à former les noms des conditions, des états, des nations, la dénomination de celui qui fait l'action du verbe, correspond au latin, *or*, *oris*.

Richt-er, le juge, mot à mot, celui qui redresse; en latin *rect-or*, le directeur, dans un sens analogue, quoique non identique. De même, *deck-en*, couvrir, *deck-er*, le couvreur, et en latin, avec un sens très-voisin, *tect-or*, le crépisseur, celui qui couvre les murs d'enduits.

On pourrait pousser plus loin ces rapprochements.

De même pour les adjectifs, les dérivés sont formés par des arrière-syllabes fort ressemblantes dans les deux langues :

1° *Bar*, provenant de *gebaren*, porter, dans le sens de produire, marque production, possibilité; il correspond au *fer* latin, de *ferre*. *Frucht-bar*, fertile, *fruct-i-fer*. *Les-bar*, de *les-en*, lisible; en latin dans un sens rapproché, *leg-i-fer*, celui qui apporte ce qui doit être lu avant tout, la loi, le législateur.

2° *Haft*, de *hab-en*, ce qui tient, ce qui a d'une chose; en latin *ab-il-is*, aussi de *hab-er-e*, avec l'aspiration en moins. *Tugend*, vertu, *tugend-haft*, vertueux; *formido*, crainte, *formid-ob-il-is*, ce qui inspire la crainte, formidable.

3° *Ig* indique une possession quelconque, ou sert en général à former un adjectif; en latin *ic*.

Irr-en, égarer, *Irr-ig*, erroné; en latin *err-ar-e*, errer, *err-at-ic-us*, errant, vagabond.

4° *Isch* indique l'origine, le caractère, le sentiment. Cette arrière-syllabe correspond encore au latin *ic*.

Teufel, diable, diabol-us : teufel-isch, diabol-ic-us, diabolique.

8° *Icht* indique une abondance de la chose désignée par la racine ; en latin *id.* Flamm-e, flamme. Flamm-icht, flambant, flamboyant. Flamm-id-us que l'on trouve dans Apulée pour flamin-eus, ou luc-is, lumière et luc-id-us, lumineux.

Ainsi de plusieurs autres arrière-syllabes significatives.

A quelle condition reconnaît-on toutes ces analogies et bien d'autres ? moyennant l'application de la règle d'épellation. C'est cette règle qui donne l'analyse exacte du mot. Par elle chaque syllabe, ainsi isolée, manifeste sa fonction spéciale dans le mot. Elle n'est pas alors un *fragment* quelconque, taillé arbitrairement par une hache brutale, mais un *membre* véritable découpé par un scalpel intelligent, et c'est la réunion de ces membres qui fait l'entier.

Si nous ne craignons de nous écarter ici de notre sujet, nous nous ferions fort de montrer que la syllabe *membre*, celle qui résulte de l'épellation analytique, porte en elle-même sa fonction, son origine, son caractère, sa quantité, souvent même son accent. La langue latine apparaît alors, sauf pour quelques voyelles dont le son est perdu, ce qu'elle était réellement, bien différente de ce latin de convention qui nous met au ban des latinistes des deux moudes, par l'assujettissement de notre prononciation au niveau le plus *égalitaire*. Or, l'égalité était aussi peu connue dans la langue que dans la société des Romains. La longue et la brève, le fort et le faible, l'accent aigu ou circonflexe et le grave, tous les éléments dans la langue latine, concourent à faire saillir, à chaque mot, l'empire de la force, et son contraste avec la faiblesse. Quoi de plus contraire à l'enseignement français du latin !

Le court aperçu que nous venons de donner sur la langue allemande fait voir quelques-unes des analogies que la règle d'épellation nous révèle. Des recherches du même genre pourraient être faites sur l'anglais ; et il serait facile de composer, pour ces deux langues, des grammaires dont le latin serait la

clef. Cette méthode, féconde pour l'enseignement du latin lui-même, aurait l'avantage de ne pas le confiner dans un cadre à part, mais de grouper en un faisceau des branches d'instruction qui doivent s'aider mutuellement. Le latin ainsi compris, ainsi enseigné, cesserait bien vite de rebuter une jeunesse impatiente, qui se demande sans cesse le pourquoi de cette étude, et qui prend pour un meuble de sacristie, un instrument essentiel de la civilisation chrétienne.

Le Mans, le 8 mai 1864.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

POUR LE 1^{er} TRIMESTRE 1865.

Séance du 6 janvier 1865.

PRÉSIDENCE DE M. HOUBERT.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose : 1^o Notice sur un nouveau système de locomotive électro-magnétique, par MM. Bellet et Ch. de Rouvre ; 2^o Grammaire analytique de la langue italienne ou Méthode nouvelle d'enseigner l'italien aux Français, par le docteur Luigi Carlo (baron Clouet) ; 3^o Les bouquets de mai ; Du rôle des poulardes et du ridicule dans l'histoire du Maine, au XVII^e siècle ; Un dernier mot sur Scarron et sur la mascarade de Pontlieue ; Le sépulcre de la Cathédrale ; quatre notes de M. H. Chardon, titulaire ; 4^o analyse de quelques titres inédits concernant les possessions de l'abbaye de la Trappe, aux environs de Ballon, suivies de notes sur les personnes et les lieux qui sont désignés dans ces titres, par M. de Lestang, titulaire.

On entend ensuite : 1^o Notice météorologique de décembre, par M. Bonhomet ; 2^o Note sur le viaduc de Briolay, avec explication sur la manière dont s'exécutent les travaux des ponts et viaducs des chemins de fer, par M. Martin ; 3^o Rapport sur la dernière conférence agricole, par M. Anjubault.

Séance du 20 janvier 1865.

PRÉSIDENCE DE MM. HOUDBERT ET RICHARD.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Préfet, Mgr l'Évêque et M. le Maire assistent à la séance.

M. le Président dépose : 1° Archéologie percheronne : coutumes et mœurs, et promenade percheronne, par M. le Docteur Jousset, correspondant ; 2° Première séance annuelle de la Société des bibliothèques communales du Haut-Rhin ; 3° Le salut public (lettre de M. Gaspard Bellin, correspondant) ; 4° Petit formulaire manuscrit des actes les plus usuels : livre d'exercices pour apprendre à lire couramment les écritures difficiles, par M. P. Saint-Martin, titulaire ; 5° De l'abolition de la misère, étude par J. Fuix.

M. Brindejone remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres correspondants, et M. Guillemare, professeur de physique, au lycée du Mans, sollicite le titre de membre titulaire.

M. Houdbert, avant de quitter la présidence, adresse quelques paroles de remerciements à la Société, puis, après avoir fait l'appel des nouveaux membres du bureau, cède le fauteuil à M. Richard. M. Richard, après avoir remercié la Société de l'avoir choisi pour diriger ses travaux, appelle son attention sur une question très-importante pour l'agriculture du département, celle du chanvre ; il parle des divers moyens proposés jusqu'à ce jour pour le broyage mécanique et pour le rouissage de ce précieux textile, et du sens dans lequel il faudrait diriger les efforts, aussi bien des constructeurs que des agriculteurs, et termine en annonçant l'offre généreuse faite par un honorable industriel de la ville du Mans, M. Bary, d'une somme de 3,000 francs, pour aider à la création d'un grand prix pour la découverte d'un mode de rouissage simple, salubre et surtout pratique, ainsi que de trois annuités de 1,000 francs, pour encourager les perfectionnements dans la culture du chanvre.

M. Bary, en faisant cette offre, avait envoyé un mémoire sur la question : et, quoique la lecture de ce travail ne soit pas portée à l'ordre du jour, il en a été, sur la demande de M. le Maire, donné communication.

M. Bary rappelle les causes qui ont modifié si profondément la culture du chanvre dans le département, et ont amené à cultiver exclusivement les chanvres à longues tiges, très-propres à la fabrication des cordages, mais peu aptes à la filature et au tissage ; il voit là un danger, parce que les chanvres étrangers, particulièrement ceux de Russie, semblent appelés à subvenir à moi-dres frais aux besoins de la marine, tandis que, d'un autre

côté, la filature prend sans cesse une nouvelle extension ; il voudrait ramener à la culture ancienne des chanvres à basses tiges, fournissant des fibres plus souples et plus faciles à filer et à tisser. Pour atteindre ce but, M. Bary propose l'établissement de primes ; ces primes devraient surtout avoir pour but d'exciter les recherches des hommes spéciaux à la découverte de moyens réellement pratiques, sûrs et salubres de broyage et surtout de rouissage du chanvre. Pour ouvrir la voie dans ce sens et ne pas s'en tenir à de simples spéculations théoriques, M. Bary met à la disposition de la Société une somme de 3,000 francs comme premier appoint pour la formation d'un grand prix qui, selon lui, devrait être d'au moins 30,000 francs. Il ajoute trois annuités de 1,000 francs, pour encouragements au perfectionnement de la culture du chanvre.

La Société, vivement intéressée, tant par le discours de M. le Président, que par le travail de M. Bary, nomme une commission pour étudier la question : cette commission se compose des membres de la section d'agriculture, auxquels on adjoint MM. Vétillard, Lizé, Mordrat et David.

On procède ensuite à la nomination d'un secrétaire en remplacement de M. Vallée, démissionnaire ; M. Chardon obtient la majorité des suffrages. Un autre vote est favorable à l'admission de M. Châtel au nombre des membres correspondants.

Il est ensuite donné lecture d'un rapport de M. l'abbé Voisin sur les extraits d'un Cartulaire de l'abbaye de la Trappe, communiqués par M. de Lestang, puis d'une notice sur l'origine de Mamers, par M. Chardon, et d'une fable : *Le Chêne et l'Arbrisseau*, par M. Houdbert

Séance du 3 février 1865. .

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : Du travail dans l'air comprimé, étude médicale, hygiénique et biologique faite au pont d'Argenteuil, par M. A.-E. Foley (envoi de M. Martin) ; — Répertoire topographique et historique du Maine : manuscrit du XVIII^e siècle, anonyme et inédit. Recherches sur l'auteur, par M. Anjubault ; — Rapport fait, le 8 novembre 1864, par M. Trouessart, sur un ouvrage intitulé : Discussions sur les principes de la physique, par M. Coyteux, et réponse de M. Coyteux ; — Envoi par l'Institut des provinces, du programme du Congrès des délégués des sociétés savantes et demande de délégués. MM. de Lestang et de Cumon, sont nommés pour représenter la Société. — Annonce, par M. le Ministre de l'instruction publique, de la distribution des récompenses accordées aux

sociétés savantes pour le 22 avril, et demande du nom des membres qui auraient des lectures à faire, et des délégués qui se proposeraient d'assister aux séances. MM. Guéranger et de Cumont annoncent l'intention d'assister à ces séances.

La demande faite par M. Guillemare, du titre de membre titulaire, est prise en considération.

M. Anjubault donne ensuite lecture d'une note sur deux lamas élevés dans la Sarthe; il présente les caractères spécifiques et la description de l'espèce, qui paraît être le lama vigogne, avec le résultat d'un examen microscopique de la laine de ces animaux, dans lequel il a été aidé par M. Vétillard.

On entend ensuite un travail de M. Laigle des Mazures, intitulé : Questions agricoles; puis le compte rendu par M. l'archiviste du dépôt confié à ses soins.

M. Guéranger demande que la Société prenne l'initiative d'expériences comparatives sur l'influence qu'exercent les engrais sur la qualité du chanvre. M. le Président saisit cette occasion pour annoncer qu'une enquête sur la culture du chanvre va avoir lieu par les soins de la commission nommée à cet effet; la proposition de M. Guéranger est renvoyée à cette commission.

Séance du 17 février 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : Notes sur le gemmage du pin maritime en Touraine, par M. G. Charlot, correspondant.

M. Leconte envoie à la Société quelques échantillons d'une pomme de terre qui paraît d'une fécondité extraordinaire; MM. de Villiers de l'Isle Adam et Houdbert sont chargés de soumettre cette variété à des essais comparatifs.

La liste des membres présentés par le bureau, pour 1865, est adoptée.

L'insuffisance du nombre des membres présents oblige à remettre à la séance suivante le vote sur l'admission de M. Guillemare.

Il est ensuite donné lecture des notes de M. Vétillard sur l'oïdium de la vigne et quelques autres maladies qui attaquent le houblon, le pêcher, puis de la notice météorologique de M. Bonhommet, pour janvier 1865, ainsi que du tableau résumé des observations pour l'année 1864.

Séance du 3 mars 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La Société a reçu : 1^o Archives de Balnéologie, par M. Spengler ; 2^o Conférences agricoles, offertes par la Société d'émulation des Côtes du Nord, pendant le concours régional de mai 1865, à Saint-Brieuc.

M. Guillemare, après un vote favorable, est admis au nombre des membres titulaires.

On entend ensuite la notice météorologique de février, par M. Bonhomme, puis le rapport de M. Garnier, sur les publications reçues par la Société.

Séance du 17 mars 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

M. le Ministre de l'agriculture annonce qu'il accorde à la Société l'allocation habituelle de 500 francs, pour primes à décerner en 1865.

M. Garnier présente le compte rendu des dernières publications reçues par la Société.

IMPRESSIONS
PHOTOGRAPHIQUES
SUR L'ANGLETERRE
PAR M. DE CAPELLA.

Rassembler en quinze jours les impressions diverses qu'a fait naître une visite de Londres et de son exposition, un voyage autour de l'Angleterre en pénétrant jusqu'au centre de l'Ecosse, semble au premier abord un projet impossible ; mais, en complétant les observations superficielles par des souvenirs de lectures ou d'études antérieures, on peut esquisser dans un dessin satisfaisant les points de vue variés et mobiles qui frappent les yeux. Si, au lieu du travail d'un seul, le voyage réunit les réflexions de plusieurs observateurs, le croquis prend plus de précision et les détails ressortent en relief sur le plan principal, quoiqu'ils restent encore indécis et un peu vagues sur les profondeurs. — Ce voyage, exécuté à trois de l'autre côté de la Manche, a donné naissance à des impressions que j'appellerai photographiques, à cause du peu de temps qu'elles ont mis à se produire. Puis-ent ces épreuves légères être les filles de la lumière comme leurs sœurs, quoiqu'elles ne puissent avoir la prétention d'en réaliser la précision mathématique !

En partant de ces prémisses les tableaux devraient se succéder dans l'ordre où nous les avons vus ; mais ce système, clair pour le voyageur, jetterait toute autre personne dans une confusion extrême. — Nous diviserons donc notre galerie en plusieurs compartiments où nous classerons les observations semblables.

Voici leurs titres principaux :

1° La mer, le détroit, et à ce sujet nous dirons, comme tout le monde, pourquoi s'embarquer ?

2° Les villes et en particulier celle de Londres, sous le rapport de l'administration générale des grands services urbains ;

3° L'exposition ;

4° La campagne, l'aspect du sol agricole ou géologique, et l'installation des choses économiques.

§ I. — *La Mer. Pourquoi s'embarquer ?*

Telle est la question que l'on s'adresse en sentant les premières atteintes du mal de mer. On la fait en parcourant les 32 kilomètres qui séparent Douvres de Calais, et nous la faisons à plus forte raison sur la rive de Dieppe, en face de Newhaven, où la distance est triple. Notre pensée se reportait sur les efforts tentés jusqu'ici pour résoudre le problème des unions internationales. Nous voyions la muraille des Alpes en voie de percement, les mers allant faire leur jonction à Suez et peut-être à Panama, et nous en tirions la conclusion que le génie humain ne devait pas s'humilier devant le détroit. Le trait d'union des deux races germanique et latine nous paraissait aussi fécond en résultats moraux que la jonction des grandes mers pouvait l'être aux facilités du commerce du monde.

La grande navigation avait d'abord porté les idées vers la coupure des isthmes ; le rail-way devait les ramener à franchir les détroits ou à percer les montagnes.

Entre deux mers voisines, un bosphore ; entre deux peuples séparés par un canal maritime ou une chaîne de montagnes, une voie ferrée : tel est l'idéal économique moderne.

Puis revenant à la traversée que j'effectuais et rappelant mes souvenirs d'ingénieur, je voyais le détroit présenter comme deux grands fleuves contigus dont la rive commune et sous-marine correspond aux écueils de Varnes et de Colbart. Le thalweg français avait moins de 60 mètres de profondeur,

celui d'Angleterre moins de 30. Il n'y avait là rien qui pût faire désespérer d'une réunion des rivages par un tunnel ou par un pont.

Le tunnel est une idée déjà ancienne. En 1802, un de nos camarades des Mines, l'ingénieur Mathieu, présenta au premier Consul un projet engendré dans le calme de la paix d'Amiens. Deux voûtes souterraines superposées avaient leur point culminant au centre du détroit. La supérieure recevait les véhicules, l'inférieure captait les filtrations et les conduisait vers les rives où des pompes les puisaient incessamment. Des cheminées d'aérage en fer partaient du tunnel et s'élevaient au-dessus des flots ; leur base était noyée dans un massif d'enrochements qui en établissaient la stabilité. Ce hardi système plut à Napoléon qui, dans une entrevue avec Fox, fit ressortir aux yeux du ministre anglais les avantages incalculables de l'union des deux peuples. La politique d'hostilité engloutit ce rêve pacifique, et ce ne fut qu'en 1846 que Franchot et Tessier le reproduisirent sous une forme plus originale. Ils déposaient au fond de la mer un tube métallique dans lequel devaient s'engouffrer les voies de fer.

Ces divers projets péchaient sous le rapport des études géologiques. Pour suivre le parallélisme des couches rocheuses du terrain jurassique, il faut renverser la pente et faire correspondre la plus grande profondeur du tunnel à l'aplomb des écueils de Varnes. Le tracé atteindrait là 92 mètres en contrebas de la mer. Il se relèverait vers la côte anglaise, traversant les formations *Wealdiennes* (1), les trois couches du grès vert situées au-dessus et la craie blanche de Douvres dont les couches sont coupées en biseau par le fond de la mer. Il suivrait, vers la côte française, la direction des couches du calcaire jurassique qui remontent vers le cap Grinez ; les pentes ne dépasseraient pas 6 à 7 millimètres ; les filtrations seraient nulles du côté français, le plafond jurassique ayant au moins 25 mètres

(1) *Glauconie*, terrain néocomien, argile des couches inférieures de la craie.

d'épaisseur, même dans la partie profonde de cette mer. — Du côté anglais les filtrations, quelque abondantes qu'elles fussent, seraient vaincues par les moyens employés dans le tunnel de Saltwood qui, sur la ligne de Londres à Douvres, traverse dans de semblables conditions les mêmes terrains. Le reste du projet, y compris les treize îlots d'enrochements qui assureraient la stabilité des tubes en fonte maçonnés servant à creuser, aérer et épuiser la galerie, est emprunté à l'ingénieur Mathieu. — La station maritime de Varnes servirait au puisage des filtrations recueillies au-dessous des voies.

M. Thomé de Gamond, auteur de ce remarquable projet, en a étudié tous les détails; il fixe la dépense à 170 millions. Dût-elle être doublée, elle serait couverte par le prêt volontaire de tous, et surtout des dames de France et d'Angleterre, désireuses, suivant la spirituelle remarque de lord Palmerston, de se mettre à l'abri du mal de mer.

A défaut du tunnel le génie humain ne pourrait-il concevoir un pont franchissant le détroit? Décuplons, en effet, le nombre d'îlots, portons-le même à 160, transformons les cheminées d'aération en piles maçonnées supportant de grandes arches métalliques de 200 mètres de portée, et nous aurons un pont tubulaire présentant plus de difficultés que celui du détroit de Mequay, mais devant lesquelles les constructeurs modernes seront loin de succomber. — Je n'ai pas de détail précis sur le projet gigantesque de M. l'Ingénieur Oudry; mais je suis persuadé que le hardi constructeur qui, en collaboration de M. Cadiat, a créé le pont tournant de Brest franchissant un espace de 174 mètres, trouverait dans son esprit inventif des combinaisons capables de réaliser cette traversée.

§ II. — *Les villes. Londres.*

Ce qui frappe le plus en arrivant dans une ville anglaise c'est l'absence de tout appareil de force et d'autorité. Le gouvernement ne sort pas des sphères élevées de la vie sociale où il est respecté, et il ne se commet pas dans les détails de la vie

ordinaire où il ne peut être représenté que par des agents inférieurs pouvant dénaturer sa mission.

Les portes de ville n'ont ni octroi, ni visite de bagages. Le passe-port est inconnu. Les policemen sont les maîtres de la rue, les juges des différends de peu d'importance ; ils protègent votre liberté au lieu de la restreindre.

La ville de Londres s'étend sur les deux rives de la Tamise ; les quartiers de la rive droite, portant le nom générique de **Southwark** (Méridional), sont sur le territoire de Surrey ; ceux de la rive gauche, appartenant à **Middlesey**, comprennent **West-end** et la Cité, et forment le siège des grands établissements publics. La superficie de la ville est de 21,000 hectares, la circulation y est desservie par 12,000 kilomètres de rues, et les maisons, dépassant 300,000, abritent une population de deux millions et demi d'habitants. Le réseau des rues aboutit sur le pourtour à de nombreuses stations de chemin de fer et, vers le centre, à la Tamise que franchissent huit magnifiques ponts de trois à quatre cents mètres de longueur. Le tunnel établit une dernière communication pour les piétons sous le plafond du fleuve. Il faut se garder de croire que le mouvement de la population n'a pas d'autres débouchés. La Tamise est incessamment parcourue ou traversée par des bateaux à vapeur, des barques, des canots, parmi lesquels on distingue les 400 paquebots omnibus qui sont les voitures de place de la rivière. Cette grande facilité de locomotion développe l'activité et éveille l'attrait du négoce.

Le centre d'attraction journalier est la Cité où se trouvent les Banques, la Bourse, les principaux docks et ces modestes comptoirs où d'opulents marchands donnent les ordres qui couvrent le monde d'objets manufacturés. C'est là le cœur de Londres, le centre de la circulation vitale. 500,000 travailleurs y affluent tous les matins, pour en repartir le soir, plus riches des transactions du jour. — Ce courant n'est pas le seul. Il en existe un autre parallèle au fleuve, allant de l'est à l'ouest, lourd et puissant à sa naissance, puis s'affaiblissant en changeant

de nature pour constituer, vers Picadilly et les parcs, la brillante convoiture des quartiers aristocratiques.

Les marchandises suivent les mêmes directions : les unes vont des comptoirs de la Cité aux chemins de fer qui les dirigent sur les ports d'exportation ; les autres, arrêtées avec leurs navires par le pont de Londres, s'entreposent dans les docks, magasins ou établissements qui peuplent en aval les deux rives de la Tamise sur cinq kilomètres, pour venir de là alimenter les usines et les manufactures. Elles entrent ainsi dans le massif de la ville jusqu'au pont de Vauxhall, et, une fois manufacturées, elles reprennent le fleuve, les chemins de fer, ou les voies latérales de terre pour aller à l'exportation.

La circulation sur quelques points atteint vingt-quatre mille colliers et cent mille piétons en vingt-quatre heures ; aussi les véhicules, foulant incessamment le sol humide et compressible, usent rapidement la voie qui, toujours rechargée et comprimée par le roulage, presse la base des maisons et finit par les faire surplomber. Le caractère britannique donne un aspect particulier à la cohue des piétons ; c'est le mouvement utile ; on ne s'arrête pas sur les trottoirs ; on fait peu de bruit ; on suit le flot de cette marée humaine ; on modèle sa marche sur celle des autres ; souvent même chaque côté de rue sert à une direction ; aussi les embarras, les chocs, les retards sont rares.

Les rues de la Cité sont pavées ; celles de la Métropole sont macadamisées.

Depuis 1848, les égouts et les pavés de la Cité, comme les travaux d'assainissement, dépendent d'un seul service. Les égouts de la Métropole, qui ressortissaient à sept compagnies, ont reçu leur unification. Mais on a dû renoncer à centraliser le reste du service sous la direction suprême du *Board of health* (Conseil d'Hygiène). Aussi l'entretien des voies et leur nettoyage restent dévolus aux deux cents paroisses qui agissent chacune au moyen d'un Conseil ou *Board*, et d'un Ingénieur.

La canalisation comprend plus de 640 kilomètres et intéresse au plus haut degré la salubrité publique. Elle a commencé

par la recouvrement voûté des affluents du fleuve ; ces artères ont reçu les évacuateurs des versants voisins qui, à leur tour, se chargeaient des courants venant de chaque maison. Ce réseau, quoique très-complet, s'est formé sans aucune vue d'ensemble. Il est administré par des Commissions qui fixent les taxes de leur pleine autorité et les font rentrer même par la saisie. Leurs privilèges datent de Henri VIII, d'Edouard III et d'Elisabeth. Les commissaires sont nommés par le chancelier, sauf dans la Cité, où ils sont à la nomination du grand Conseil. — Le budget est réparti sur les intéressés de chaque quartier proportionnellement à la valeur des immeubles. Les frais de gestion sont très-considérables et dépassent quelquefois 50 0/0 des dépenses utiles.

Les vidanges des maisons, les eaux des toits et ménagères s'écoulent dans les égouts qui les portent à la Tamise. Ce déversement de matières animales rend les rives du fleuve insalubres et malsaines ; la zone des boues est mise deux fois par jour à découvert par la marée et vient augmenter, surtout en été, les dangers de cette organisation. Aussi le voyageur qui connaît le mécanisme des services municipaux de Paris ne peut que regretter à Londres l'absence de la centralisation française qui a produit les magnifiques quais de la Seine, le réseau d'égouts et les grands collecteurs qui portent à l'aval de Paris les impuretés de la grande ville.

Il est juste de dire que de grands projets d'ensemble existent pour Londres ; mais nous craignons que l'intérêt paroissial et individuel ne prime encore longtemps celui de la santé de habitants et de la salubrité de la cité (1).

Les services de l'eau, du balayage et du gaz restent entre les mains de compagnies nombreuses. Le sol contient des tuyaux de toutes provenances, se croisant en tous sens et présentant les types les plus divers. C'est là le vice capital de l'extrême

(1) Le ravage du choléra à Londres fut extrême. La population fut diminuée de plus de 70,000 âmes. C'est un des arguments les plus forts du Conseil d'hygiène pour arriver à la consolidation (unification).

décentralisation; mais on redoute tellement à Londres le recours au pouvoir central, qu'on supporte sans trop de peine toutes les inconvénients de ces services rivaux.

Après avoir montré les difficultés que l'on rencontre à Londres pour établir un fonctionnement régulier, disons pourquoi sans administration générale, sans unité, on y arrive à une propreté peut-être supérieure à celle de Paris. Cela tient à plusieurs causes que nous allons énumérer.

Sous les fondations de l'étage souterrain de chaque maison règne un égout servant au drainage des terrains et recevant en outre les eaux des toits, des closets, des cours, des écuries, ainsi que celles de ménage. Dans les quartiers aristocratiques, le luxe à cet égard est extrême; les propriétaires du sol le concèdent à de puissantes compagnies chargées d'édifier de somptueuses constructions, et les conditions d'assainissement qu'ils imposent sont d'autant plus amples que ces constructions doivent leur faire retour à la fin de la concession (ordinairement 99 ans). Les dépendances des maisons, les communs, sont reportés sur les ruelles à l'opposé des grandes rues. Celles-ci, qui n'ont pas à recevoir l'eau des bornes-fontaines qui n'existent pas à Londres, gagnent encore beaucoup à l'absence de portes cochères, de tuyaux de descente, de gargouilles sous trottoirs et, le dirai-je, à celle des pavillons chinois du boulevard ou des plaques angulaires qui souillent à Paris la voie publique. Ces dispositions permettent des trottoirs continus, sans ressaut, ni dépression, et ajoutent un charme très-grand à leurs beaux alignements.

Une considération toute à l'avantage de Londres, c'est que chaque famille occupant une maison, on voit les habitants rivaliser de propreté; ordonner le lavage des portes, des marches, des vitrages; faire le polissage des cuivres: cela devient une affaire d'amour-propre. Ces soins sont d'ailleurs facilités par d'abondantes concessions d'eau. Il y a à Londres neuf compagnies qui distribuent à bon marché 274,000 mètres cubes d'eau chaque jour, divisés en 302,000 concessions:

c'est, comme on le voit, une concession par maison (1).

Les rues étant très-larges et les maisons qui les bordent peu élevées, celles-ci y ont tout l'air et la lumière que comporte le ciel de Londres, et ces deux agents concourent avec l'eau pour combattre incessamment la fumée du charbon de terre précipitée par les brouillards. Cette action donne, malgré tous les soins de propreté dont nous venons de parler, un aspect sombre et enfumé à l'ensemble de la ville.

Un avantage que Londres possède sans conteste, c'est son étendue. Les maisons en arrière de la voie publique ont sur leur façade des zones plantées que clôture une grille sur l'alignement du trottoir. Si l'espace ne permet pas la plantation, il y a toujours, entre la grille et la maison, le saut de loup donnant la lumière et l'accès aux cuisines. Les beaux quartiers sont eux-mêmes séparés les uns des autres par des squares nombreux, ou par les vertes pelouses plantées d'arbres séculaires qui constituent les parcs occupant plus d'un trentième de la superficie de la ville.

Tout ce que nous venons de dire établit la diversité de physionomie de Paris et de Londres. Quelques chiffres la rendront plus palpable. — A Paris, un homme occupe 30 mètres et une maison abrite 34 habitants. — A Londres on a donné 100 mètres à chaque habitant et 7 ou huit habitants à chaque maison.

La maison anglaise offre d'ailleurs des caractères particuliers. L'étage du service en soubassement et son retrait variable sur l'alignement des rues étonne l'étranger ; la simplicité extérieure du logis des grands seigneurs le surprend ; il comprend bientôt que le luxe de l'Anglais étant à la campagne, il n'a à la ville qu'un pied-à-terre meublé avec confort, mais n'exigeant pas le déploiement de la grande existence de la *Country*. L'architecture est lourde, quelquefois à colonnes

(1) A Paris, d'après le dernier recensement, le nombre des maisons est de 31,500. Il n'y a que 7,600 abonnements applicables à 6,600 maisons. L'eau distribuée ne s'élève pas au delà de 9,000 mètres.

à la grecque ; des baies nombreuses, se fermant par des panneaux à guillotine et garnies de petits vitrages reluisants, donnent la plus grande somme de jour possible. Les toitures en tuiles rouges trop aplaties pour le climat, s'éloignent partout des grandes croupes à la Mansard ou de la Renaissance qui constituent en France le type le plus riche des demeures aristocratiques et des édifices. Les établissements commerciaux ou administratifs ont presque tous le type classique à colonnes.

La maison de Paris est trois fois plus élevée et occupe une longueur presque quadruple. Mais il faut avouer que ce genre de construction a un caractère élégant et monumental, et qu'il convient mieux à l'habitation multiple. Il favorise la régularité et l'harmonie par l'alignement des façades et offre à la perspective un aspect artistique plus imposant. Quant aux monuments qui présentent les types les plus beaux et les plus variés de toutes les époques, ils donnent à la capitale de la France une supériorité que Londres ne peut lui contester. — On sent en parcourant les deux villes que Londres développe surtout les richesses positives ; Paris celles de l'art et de la pensée.

Nos premières courses furent consacrées à la visite des monuments et de l'exposition dont nous ferons plus tard une mention particulière. Les abords du palais de l'exhibition comprennent les jardins de Kingsington, Hyde-Park et Green-Park. Le palais de Buckingham, bâti d'abord en briques par le fastueux ministre, est devenu, après une restauration moderne, la demeure royale de la reine Victoria. Le palais diplomatique de Saint-James vient à proximité ; il figure un énorme pâté qu'ont de la peine à mouvementer ses murs et ses bastions crénelés.

Pour aller à Westminster nous traversons Pall-Mall, Trafalgar-square et White-Hall, peuplés de souvenirs, de statues, de monuments remarquables ; mais nous nous trouvons enfin en face d'un véritable ensemble architectural. Le palais gothique, qui renferme les deux chambres du parlement, est bâti sur l'emplacement de celui qui fut brûlé en 1834. M. Barry, son architecte, a su le greffer et l'harmoniser habilement avec

Westminster-Hall, ancienne salle du palais des rois d'Angleterre dont la charpente en bois découpé, élevée de 30 mètres au-dessus du sol, est d'un travail remarquable et recouvre un espace de 90 mètres de long sur 24 de large. Dans la partie neuve nous visitâmes la chambre des lords, la chambre des communes et diverses galeries. On peut reprocher à l'intérieur un peu de tristesse dans les tons et de monotonie dans les ornements ; mais il y a une unité de conception et d'exécution qui a excité notre admiration.

Vis-à-vis se trouve l'abbaye, ancien couvent de Bénédictins, fondée au vu^e siècle, rebâtie par Henri III et Edouard son fils au xiii^e et complétée au xvii^e par Wren, l'architecte de Saint-Paul. L'élévation de la nef et la beauté du chœur en font un travail exquis et grandiose. Les chapelles qui entourent le chœur sont magnifiques, et curieuses par les tombeaux des grands hommes qu'elles contiennent. La plus remarquable, au chevet de l'église, est un édifice complet ; elle porte le nom de Henri VII dont elle renferme le tombeau. C'est là que les chevaliers de l'Ordre du Bain recevaient leur investiture. Deux rangs de stalles, surmontées de bannières et portant les écussons des membres de l'Ordre et de leurs écuyers, ornent le pourtour. La chapelle adossée au chœur a été consacrée au fondateur, Edouard le Confesseur ; elle renferme divers mausolées et le siège antique qui sert depuis six siècles au couronnement des Souverains. — Autour de l'église les illustrations de l'armée, de la politique, de la littérature et même du théâtre se trouvent couchées juxtaposées sous le marbre des tombeaux, comme si dans cette enceinte on eût voulu proclamer l'égalité des diverses aptitudes du génie. — Un très-beau cloître assez mal entretenu comme le reste du bâtiment, termine latéralement l'édifice et donne sortie sur une place où l'on jette un dernier coup d'œil sur l'ensemble de ces magnifiques constructions. — Les abords présentent à l'esprit philosophique un exemple de l'indifférence que les peuples utilitaires montrent vis-à-vis du champ des morts ; car

on y foule des pierres tumulaires et des ensevelissements récents qui ne sont séparés de la voie publique par aucune barrière.

La tour de Londres date du XI^e siècle; d'abord résidence royale, elle devint une prison d'Etat où ont gémi notre roi Jean et une foule de captifs illustres. Elle contient aujourd'hui une caserne et un arsenal. Les gardes, qui accompagnent périodiquement les visiteurs, ont la hallebarde et portent le costume du temps de Henri VIII et d'Elisabeth. C'est la partie la plus pittoresque de la course qui vous fait traverser le Musée d'Armures, la salle des joyaux de la Couronne et les prisons sanglantes des enfants d'Edouard, d'Henri VI, de Jeanne Grey, etc., etc.

Saint-Paul's cathedral est la plus belle des sept cents églises modernes de Londres. Sir Charles Wren mit trente-cinq ans à la bâtir à la fin du XVII^e siècle. Elle a coûté plus de 37 millions qui ont été produits par une légère surtaxe sur le charbon. C'est une croix grecque dont le point d'intersection est surmonté d'une coupole qui a plus de cent mètres de hauteur. Cet édifice manque de style, mais impose par sa grandeur. L'architecte Wren y est inhumé; une inscription lapidaire le rappelle à la postérité sous cette forme prétentieuse : « Si tu cherches son tombeau regarde autour de toi. » — Les souterrains et caveaux contiennent les tombes des peintres Reynolds, Barry, Opie, West et Lawrence. Dans la partie centrale on trouve les monuments funéraires de Nelson et de Wellington, ainsi que le char funèbre de ce dernier construit avec du bronze de canons.

Le Temple et son jardin, la Banque, la Poste, le palais de la commune (*Mansion-House*), n'offrent rien de très-remarquable.

Sommerset-House est l'édifice central des administrations; il renferme neuf cents bureaux différents. Il fut bâti au XVIII^e siècle et présente un ensemble monumental de très-belle exécution, tant du côté de la Tamise que sur le Strand.

Le jardin zoologique occupe la partie nord de Regent's Park. C'est, comme notre jardin des plantes ou d'acclimatation, une collection des animaux et des plantes exotiques. Cet établissement avec son aquarium est loin de valoir ceux de Paris.

N'ayant que des sacs de voyage il ne nous était pas permis d'aborder les grands théâtres de la Reine et de Covent-Garden, où l'irréprochabilité de la tenue est contrôlée avec le purisme anglais. Nous dûmes nous contenter de Drury-Lane où une pièce en vogue, écrite par le directeur du théâtre, M. Boucicault, attirait la foule. C'est le drame de Coleen Brown importé en France sous le titre du *Lac de Glenastone*. La pièce fut habilement jouée et la mise en scène représentait très-fidèlement la noyade et le sauvetage de l'héroïne. La soirée fut terminée par une vertigineuse gymnastique arabe.

Une seconde soirée consacrée aux jardins de Cremorne nous donna une idée des danses publiques en Angleterre. Une musique animée faisait tournoyer gaiement des groupes de danseurs qui viennent en famille se distraire des occupations de la boutique jusqu'à l'heure où la composition de la société devient compromettante. Outre la salle de danse en plein air, le jardin renferme une foule d'amusements auxquels on est convié par l'apparition successive de porte-bannières qui vous servent de guide. Autour de la salle de bal on distribue des rafraichissements dans des boxes où chaque groupe s'isole des voisins pour consommer et causer à l'aise.

Les docks et le tunnel finirent nos excursions londoniennes. La population misérable et malpropre de ces quartiers nous inspira plus de pitié que le déploiement des richesses des quartiers aristocratiques n'avait excité notre admiration. Des hommes hâves et rachitiques, des femmes en défroques de soie usées et sordides, des enfants, beaux encore, en guenilles et pieds nus dans la fange, qui seront plus tard décimés par la phthisie, font un triste contraste avec la population robuste des quartiers de l'Ouest. C'est pour soulager ces misères que

Londres s'impose les taxes croissantes de la charité publique sans pouvoir détruire le fléau du paupérisme. — La misère, ou le sait, est la plaie de Londres. En 1843, sous la présidence de lord Sandon, on constata que des caves infectes recélaient une population pressée où les sexes et les âges étaient confondus sur des grabats sans nom, et où les soins les plus élémentaires de la propreté étaient impossibles faute d'eau.

Le dimanche nous entendîmes la messe dans la chapelle catholique de Duke-Street où nous eûmes une représentation nouvelle de la misère du peuple en même temps que de l'isolement des classes riches dont les places réservées sont séparées de la foule par des barrières qui ne s'ouvrent qu'au moment de la Communion. Du reste le recueillement était grand et édifiant dans toutes les parties de l'assemblée.

§ III. — *L'Exhibition.*

Le bâtiment de l'exposition est lourd et sans architecture à l'extérieur. Il présente à l'intérieur de belles lignes et d'imposantes proportions : c'est une galerie centrale vitrée, de 600 mètres de long, allant de l'est à l'ouest, terminée par deux transepts de 200 mètres. Deux dômes de 60 mètres de hauteur marquent les intersections des bras et de la nef. Une partie centrale divise les latéraux en quatre cours distribuées en divers compartiments. Les annexes des machines occupent un corps prolongeant vers le nord le bras ouest de l'exposition sur une longueur de 300 mètres. A l'est et vis-à-vis, se trouvent les abris des appareils agricoles spéciaux à l'Angleterre. Enfin l'intervalle des annexes est occupé par le jardin de la Société royale d'horticulture. Cet ensemble s'étend sur 24 hectares. La partie du Palais en a huit. L'exposition française occupe la cour S. O. et n'a pour sa part que le vingtième de cette dernière superficie.

L'idée générale que l'on rapportait de l'examen détaillé de toutes choses était que les Anglais avaient mis à profit le temps qui s'était écoulé depuis les expositions dernières (1852

et 1855). Ils avaient progressé sous le rapport de l'art et avaient cherché à épurer leur goût par l'emploi d'ouvriers français et la création de nombreuses écoles de dessin.

L'un de nos collègues, M. Vétillart, vous a fait le récit de ses observations sur les matières textiles et les tissus qui intéressent notre beau département. Sa voix autorisée s'est aussi occupée des faïences, des cristaux et des marbres. Il vous a donné le secret de la création de ces masses d'acier fondu qui étonnent par leur volume ; il a signalé le bon marché et l'abondance des produits métallurgiques, et il a terminé son intéressant travail par des considérations pleines de justesse sur les mœurs de la classe ouvrière. Nous ne reviendrons pas là-dessus et nous nous contenterons de présenter, comme nous l'avons fait jusqu'ici, des aperçus généraux en cherchant à caractériser les rôles comparés de notre lutte internationale.

L'ordonnance de l'Exposition est satisfaisante ; mais on voudrait y rencontrer un plan d'ensemble mieux coordonné. Le petit emplacement laissé à la France a fourni à notre Commission une occasion de donner une leçon dont le peuple anglais, éminemment pratique, a de suite su profiter. Le Gouvernement a demandé pour un des Musées permanents de la Métropole notre collection de produits agricoles qui faisait l'étonnement des visiteurs par le classement méthodique de toutes ses parties. — J'y ai trouvé, en effet, avec la plus grande facilité, les produits de l'exposition de la Sarthe et jusqu'à quelques bouteilles de vin exposées par mon beau-père et provenant d'un vignoble que nous possédons dans le midi.

L'industrie anglaise s'épanouissait à l'aise. Mais cela n'empêchait pas la foule de visiter avec prédilection les belles soieries de Lyon et de Saint-Etienne, les magnifiques productions de Sèvres et de nos grandes cristalleries ; celles de l'industrie de Paris et la galerie remarquable des plans et modèles envoyée par le ministère des Travaux publics. Cette vue soutenait notre sentiment national et nous faisait oublier un moment les

fâcheuses circonstances qui laissaient vide le grand cadre envoyé pour contenir la glace de Baccarat, la plus belle qui eût encore été fabriquée.

Sous le rapport des tissus de grande consommation, des richesses métallurgiques, des produits qui conviennent au plus grand nombre, l'Angleterre est arrivée à la supériorité du bon marché par la spécialité de la fabrication et par l'étendue des débouchés. Mais en dehors des produits que j'appellerai rudimentaires, sitôt que l'ornement, le dessin ou l'art s'y montraient, la France reprenait le dessus. — Les machines appropriées à l'Industrie, les appareils moteurs, les mobiliers de chemin de fer, font avec raison l'orgueil de l'Angleterre. Partout nous avons trouvé des types précieux et remarquables où nous avons pu constater des progrès depuis les dernières expositions. L'horlogerie, les arts de précision qui confectionnent les appareils de physique et d'astronomie y ont d'habiles interprètes. Les instruments qui sortent de leurs mains ont une exécution irréprochable ; mais ici, au lieu de travailler pour les masses, ils ne fabriquent qu'à des prix très-élevés. — Quand on examine le travail des métaux, les objets en bronze, or ou argent, les produits de la céramique et les ouvrages en verre, on ne tarde pas à reconnaître que le génie de chaque peuple donne tour à tour la supériorité à l'Angleterre pour le confortable, la bonne assiette des objets et leur utilité pratique ; à la France pour la pureté du dessin, l'élégance des formes, le côté artistique. Cette distinction est encore plus marquée dans les objets d'ameublement et d'économie domestique.

Ainsi les deux peuples rivaux obéissent à des traditions, à des instincts différents et complémentaires, et à chaque étape de leur développement, ils se rencontrent dans des joutes pacifiques, cherchant à se vaincre et progressant l'un vers l'autre. C'est qu'il s'est établi par la force des choses une distribution du travail fondée sur le génie des deux peuples et que leurs efforts, incomplets quand ils sont isolés, ont tout avantage à

collaborer pour satisfaire tous les besoins de la consommation.

J'ai déjà mentionné l'exposition du ministère des Travaux publics de France. Je ne puis me dispenser de donner une énumération sommaire de ses richesses. — A la division des *routes et ponts* on trouvait : le pont tournant de Brest à double volée occupant 174 mètres que deux hommes manœuvrent sur chaque rive par un temps calme ; la voûte en pierre de 42 mètres du pont de Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées) et l'arc en fer de Saint-Just (Ardèche) ayant 46 mètres. — A la division du *service hydraulique et de la navigation* : l'atlas de dessin du canal de Carpentras pouvant irriguer 25 mille hectares par les eaux de la Durance ; la carte hydrographique de la Dombes ; les modèles des barrages éclusés ou à hausse mobile de la Seine, de la Marne et de l'Yonne ; les spécimens des réservoirs de Settons et de Montaubry destinés à alimenter pendant l'été l'Yonne et le Canal du Centre, contenant, le premier, 18 millions de mètres cubes sur 18 mètres de charge, et le second, 5 millions à 16 mètres. — A la division des *travaux maritimes* : les plans et modèles des digues de Cherbourg et de Marseille, les formes ou bassins de radoub de nos principaux ports, les écluses du Havre et de Saint-Nazaire avec leurs portes de 30 ou 25 mètres de large, ainsi que les divers appareils de phares. — A la division des *chemins de fer* : le pont du Rhin et le mode de fondation de piles et culées au moyen de l'air comprimé, invention toute française et dont la gloire revient à un de nos collègues de la Sarthe (M. Triger). Puis c'étaient le pont métallique de Bordeaux, les viaducs de Chaumont, de Nogent-sur-Marne et de Fribourg. — A la division des *mines* : des cartes géologiques et hydrologiques, le captage des eaux thermales de Luchon et enfin les types des égouts collecteurs, du réservoir de Passy et des puits artésiens de Paris.

Une collection qui piquait aussi vivement notre curiosité avait trait aux embellissements de notre capitale. Elle faisait

ressortir la superficie des squares de Paris à plus de deux hectares, et celle des parcs de Monceaux, Boulogne et Vincennes à plus de dix-huit cents. — Ainsi les parcs de Londres sont aujourd'hui dépassés en grandeur et ils n'auront plus que le tiers de la superficie de ceux de Paris quand ces derniers seront complétés. Leur caractère diffère d'ailleurs entièrement. Les parcs de Londres sont de vertes pelouses plantées de beaux arbres isolés, peuplées de troupeaux et imitant la nature agreste de la campagne; ceux de Paris réunissent à des sites charmants des plantations et des perspectives variées, des eaux abondantes, des massifs de fleurs, des allées bien entretenues. Ils ont l'étendue des parcs de Londres et la coquetterie et le luxe des plus beaux jardins.

L'exposition de peinture contenait pour toutes les nations autres que l'Angleterre, des œuvres contemporaines, et pour cette dernière la collection complète des maîtres de toutes les époques. C'était donc pour nous une bonne fortune; car en toute autre circonstance, ces tableaux se seraient trouvés disséminés dans de nombreuses galeries publiques et privées. Nous avons retrouvé là les diverses œuvres remarquées dans les expositions parisiennes; mais nous avons surtout et justement admiré les toiles des vieux peintres anglais qui étaient pour nous la révélation du génie artistique de la Grande-Bretagne. Aussi avons-nous suivi avec le plus grand intérêt les beaux portraits des hommes politiques ou célèbres par Reynolds; les centaines de tableaux où la verve satirique de Hogarth se déploie en des tons pleins de vigueur et d'élégance; les scènes grotesques dans lesquelles Opie a dépeint les infirmités de l'âge et de la misère avec un coloris qui rappelle quelquefois Rembrandt. Puis venaient les œuvres plus modernes de Lawrence, remarquables par la vérité des poses et la ressemblance des personnages. L'école paysagiste pouvait présenter avec orgueil les toiles de Gainsborough et de Wilson.

Afin de prendre un aperçu des types divers de la popula-

tion agglomérée dans l'immense palais de l'exhibition, nous y fîmes deux visites : l'une à prix réduit et à foule populaire, l'autre à prix élevé et à réunion aristocratique. La différence y est plus tranchée que chez nous ; les types y restent purs et sans mélange. L'aristocratie se porte à toutes les assemblées sans se confondre avec la foule. Les distinctions existent là comme partout, même dans les églises, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le peuple lui-même accepte la supériorité que s'arroe l'aristocratie. — Pour moi, habitué à l'égalité française et l'aimant par nature, je me plaisais surtout à faire ressortir les points de ressemblance : la même beauté et la même fraîcheur dans les jeunes filles, la même gravité dans le maintien des femmes, la liberté des allures de tous, la disposition native des hommes au travail et leur même amour de la liberté.

§ IV. — *La campagne. Son aspect économique.*

Les environs de Londres qu'il nous a été permis de visiter sont :

- Au sud, Sydenham et Cristal-Palace ;
- A l'est, Greenwich et Blackwall ;
- A l'ouest, Richmond et Windsor.

Cristal-Palace.—Le chemin de fer pris au pont de Londres nous conduit en moins d'une demi-heure à Sydenham dans l'enceinte du beau parc qui entoure Cristal-Palace. Le billet pris à Londres défraye nos plaisirs de la journée. La position est charmante, l'horizon étendu et varié, les pelouses pleines de fraîcheur, les plates-bandes fleuries, les bassins bien dessinés ; dans ceux-ci se dressent sur les eaux les figures des animaux antédiluviens. Après une courte excursion à l'extérieur, nous procédons à la visite du Palais. Dans le soubassement nous voyons une filature et des métiers de tissage en travail. Au rez-de-chaussée s'épanouit un jardin d'hiver avec des plantes de toutes les latitudes. Pour jouer le naturel et mettre le spectateur dans l'illusion, on y trouve la représentation des types

d'hommes des diverses races avec les animaux qu'ils chassent ou élèvent. Tout cela est posé et groupé en action ; les hommes, armes en mains, se livrant aux exercices du corps ; les femmes voyageant, travaillant ou s'occupant de leur famille. C'est la nature prise sur le fait ; c'est une éducation en action toute dans le goût d'un peuple qui aime plus à apprendre par les yeux que par l'étude des livres ; mais cela ressemble un peu à nos spectacles de foire. Divers compartiments offrent ensuite dans l'ordre chronologique la reproduction exacte de salles de Palais célèbres, de chambres de divers styles, des fragments de monuments grecs, romains, arabes, gothiques, renaissance, de l'Assyrie, de l'Egypte ou de l'Inde, etc., etc.

Le 4 septembre, jour de notre visite, nous pûmes jouir d'une exposition spéciale de fleurs et de fruits qui contenait des merveilles de culture. Il y avait encore pour attirer la foule un concert monstre et le grand orgue dominant un cirque immense, jetant ses voix sonores aux cinq ou six mille spectateurs qui se perdent dans les perspectives des galeries supérieures, ou se pressent sur les gradins circulaires.

Après la musique nous passâmes à la peinture ; mais là nous ne vîmes que des galeries commerciales où les toiles sont cotées à prix fixe et en chiffres connus, comme les marchandises du bazar voisin. Cette exhibition vous retient peu et on est vite entraîné vers les étages où s'étalent les collections d'armes, les musées nautiques, chinois, et surtout l'incalculable réunion d'émaux, porcelaines et curiosités artistiques que la munificence de quelques grands seigneurs a mis à la disposition de l'agence du palais.

Le jour suffit à peine à l'exploration de toutes ces richesses. On arrive sans y songer à l'heure du jeu des grandes eaux qui précède la fermeture des portes, et l'on repart ravi, quoique lassé, d'une promenade de plusieurs kilomètres à des altitudes diverses dans cette immense cage de cristal.

Greenwich. — La visite de l'hôpital des invalides de la Marine à Greenwich nous offrit une charmante descente de

la Tamise, la perspective des docks et le développement des établissements maritimes qui bordent les deux rives du fleuve sur les huit kilomètres qui séparent Greenwich de la métropole. Cette ville est en terrasse sur la rive droite du fleuve ; elle est importante par sa situation, son observatoire et surtout par l'institution royale qui assure une retraite à plus de quatre mille invalides de la marine, et contient une école où huit cents jeunes garçons, fils de matelots ou d'officiers, reçoivent une éducation pratique. — Son magnifique parc, dessiné par Lenôtre, est le rendez-vous des promeneurs de Londres. — Le musée de l'établissement contient des peintures nautiques remarquables, les portraits des marins célèbres, des étendards et, comme relique patriotique, l'uniforme que Nelson portait à Aboukir. — La vue de la terrasse est admirable, les alentours bien plantés et splendidement habités. — En descendant jusqu'à Blackwall, extrême limite du port de Londres, on prend une idée de la campagne fraîche et variée du comté de Kent et l'on termine bien sa journée en faisant un dîner de gourmet à l'hôtel du duc de Brunswick où l'on fait connaissance, entre autres friandises, avec les *whitebait*s, excellent petit poisson dont la finesse est de beaucoup supérieure à celle des meilleurs éperlans.

Richmond. — Richmond est une gracieuse résidence de la famille royale, qui doit sa réputation à la beauté du pays, à la végétation d'un parc étendu, ainsi qu'à la magnifique vue de la terrasse sur la vallée de la Tamise peuplée de riches villas. En descendant sur le bord de la rivière on longe de beaux ombrages, dont l'hospitalité des propriétaires sait facilement vous ouvrir les trésors. Nous avons eu cette bonne fortune auprès du comte Zenosk.

Windsor. — Partis de Richmond, nous gagnons Windsor à 30 kilomètres de Londres, et toujours sur la Tamise. Ici, vus de la terrasse, les horizons s'étendent et la campagne devient splendide. Le château s'élève majestueux sur une plaine immense et, comme à Saint-Germain, domine un des sites les

plus admirés de l'Europe. — La fondation du palais remonte à la conquête, et les compléments, d'une grande pureté de goût, sont de toutes les époques. La chapelle de saint Georges est un des détails les plus remarquables de ce riche ensemble. L'on traverse en voiture un parc de 100 kilomètres de tour, admirant une magnifique avenue de 8 à 9 kilomètres terminée par la statue colossale de Georges III, des arbres et des bois superbes, des maisonnettes rustiques, des chalets, des réserves renfermant de nombreux troupeaux de daims, et enfin le lac et les magnificences de Virginia - Water où l'art et la nature se marient pour former un ravissant panorama. La promenade se termine à pied ; on suit les sinuosités des eaux, foulant un gazon plus doux que le tapis le plus moelleux, s'arrêtant vis-à-vis Fishing-temple, où une goëlette pavoisée produit un effet nautique charmant, et traversant des sites ornés de ruines et la Cascade auprès de laquelle on reprend sa voiture pour rentrer à Windsor.

Après une semaine de séjour à Londres, nous n'avions qu'un désir, c'était de le quitter. L'atmosphère était claire, mais la teinte noire qui tapissait les murs nous dénonçait le retour probable des brouillards absents ; avec eux l'air déjà si lourd de la ville enfumée allait nous paraître irrespirable. La campagne nous attirait ; nous brûlions de voir les comtés de l'Est, de visiter York et Edimbourg, de faire une excursion sur les lacs d'Ecosse et de rentrer à Londres par Glasgow et l'Ouest, visitant Liverpool, Bangor, Chester et longeant les lisières du pays de Galles.

Nous partons par le Great-Northern, le 8 septembre. L'entrée de la gare est libre ; munis de nos billets nous nous rendons sur les voies où le train est en formation. Nous choisissons notre voiture et marquons nos places, trouvant dans les employés aide et prévenance. Un simple contrôle des billets avant le départ, la fermeture des portières et enfin un coup de sifflet donnant le signal, constituent la seule intervention de l'administration. La locomotive nous entraîne ; nous traver-

sons la banlieue, les terrains modernes qui forment le comté de Middlesex, puis les terrains crétacés de Herthford dont l'aspect ressemble à s'y méprendre à notre beau département de la Sarthe. Ce sont les mêmes petits champs clos de haies, des prairies verdoyantes, mais quelquefois trop humides, des vallées bocagères d'un relief adouci. En entrant sur le territoire de Huntingdon et jusqu'à une petite distance de Peterborough, nous glissons sur le terrain jurassique pour atteindre le terrain tertiaire de la vallée de la Nen à cette station d'arrêt. Jusque-là, de même que le sol, les habitations, l'exploitation morcelée diffèrent peu de la Sarthe. Les blés abattus et en moyette d'abord, puis tombant sous la faucille et la faux, indiquent un retard sensible dans la maturité, mais une parité complète dans les procédés agricoles. Les chemins étaient bons, étroits et sinueux ; les charrois s'y faisaient par de beaux chevaux attelés à des chariots légers et bien construits, généralement peints en rouge.

A Peterborough nous avons pu visiter l'église, ancienne abbaye de Bénédictins, dont le cachet dominant est le beau style normand. La voûte en est élevée et grandiose ; les arc-eaux romans dégagés et hardis ; les bas-côtés bien disposés et spacieux. L'entrée, avec sa double porte, et la façade richement ornée en font un monument bien digne d'être visité. Le chemin qui conduit de la gare à l'église est une route à barrière où les voitures payent l'impôt du transport inconnu en France depuis longtemps. Cette gêne et le surcroît des dépenses qui grèvent les routes de terre ont fait la fortune des chemins de fer et maintiennent leur tarif à un taux plus élevé qu'en France où la gratuité existe sur les routes.

Reprenant le rail-way d'York, où nous devons arriver assez tôt pour visiter le jour même ses monuments, nous traversons successivement les formations jurassiques de Leicester et de Lincoln, ainsi que les terrains de trias à Nottingham. Les champs se dépouillent de céréales ; on cueille les fèves, et quelques plaines sont encore noircies par les tiges de ces lé-

gumineuses qui restent sur pied. Mais ces tons sont rafraîchis par le vert des prairies et par celui des turnips si communs dans ces contrées. A Belfort c'est le blé qui domine. A Knottinglay des files de fours à chaux s'étendent au loin. C'est que nous sommes sur les lisières des houillères du centre qui mettent le combustible à portée des calcaires de transition et du terrain carbonifère.

A York nous logeons dans le bel hôtel de la gare (*station hotel*) dont la porte s'ouvre sur les voies et qui est tenu avec un luxe particulier. Nous nous dirigeons vers le Minster ou Cathédrale, qui, par sa masse, sa majesté et ses beautés architectoniques, est justement placée au premier rang des églises du royaume. Le jubé, orné des statues des rois d'Angleterre, depuis Guillaume I^{er} jusqu'à Henri VI, est d'une sculpture fine et variée. Le chœur, revêtu en bois refouillé, est fermé par des glaces et constitue le temple anglican proprement dit ; le reste de la nef et l'abside l'entourent de leur splendide solitude. La salle du chapitre forme un bel octogone orné de motifs sculptés gracieux et légers, où chaque pierre représente un sujet différent : chasse, animaux, fleurs, plantes, etc... Tous ces refouillements de la pierre sont rendus plus chauds et plus saillants par les tons renvoyés des vitraux qui étalent aux fenêtres leur superbe parure. A l'extérieur, le centre de la croix est surmonté d'une magnifique tour carrée ; deux autres tours flanquent l'entrée occidentale sur la façade principale, et le chevet droit de l'église se termine à l'est par quatre clochetons diversement étagés qui encadrent la merveilleuse verrière du centre. Ajoutez à cet aspect grandiose deux étages de fenêtres et de nombreux contre-forts où la sculpture détache des rinceaux, des nervures déliées et gracieuses. Ce monument laisse dans la mémoire du voyageur qui l'a contemplé un souvenir ineffaçable. York est une ancienne ville. Nous visitons avec intérêt Mansion-House où siège la justice ; la salle principale contient le tribunal de paix ; les pièces voisines, au premier étage, sont consacrées aux juges d'appel ; toutes ont un cachet

d'antiquité remarquable. — La rivière de l'Ouse longe d'un côté les murs de la ville et le vieux château converti en prison dont les batteries et les bastions crénelés jettent sur sa masse un lugubre aspect.

En quittant York nous continuons de sillonner, comme à l'arrivée, de fertiles terrains; après la traversée de Darlington au riant aspect, nous gagnons le comté de Durham et l'extrémité sud du bassin houiller de Newcastle. Le rail-way, qui avait d'abord longé sur le Muschelkalk la formation jurassique de l'est, entre, après Darlington, dans le terrain Permien et enfin dans la formation houillère qui fait la fortune de l'Angleterre. Longtemps avant d'arriver à Newcastle on sent la combustion des fourneaux, on entend la respiration des machines, on voit l'air obscurci de vapeurs. Le voyageur est en présence d'un travail écrasant et gigantesque; mais en même temps il a l'aspect des belles constructions et des grands établissements qui lui en révèlent les riches profits. On voit de beaux monuments parmi lesquels on distingue le clocher original de Saint-Nicolas et le noir donjon du fils de Guillaume le Conquérant. — On entre dans la ville par un pont à deux étages, sur la Tyne, qui mérite une description sommaire. A la partie supérieure, le chemin de fer est supporté par deux paires d'arcs convexes en fonte de 38 mètres d'ouverture; la voie de terre passe à 10 mètres au-dessous sur un tablier suspendu à la convexité des arcs supérieurs; la voie charretière, qui est encore à 27 mètres au-dessus de la rivière, occupe le milieu, et les deux trottoirs remplissent l'intervalle des arcs qui supportent le chemin de fer; des culées monumentales avec arcades encadrent cet ouvrage doublement célèbre et par sa hardiesse et par son prix élevé d'établissement.

Sous le rapport agricole, on est saisi des progrès que présentent les comtés d'York et de Durham. Ce sont de riches campagnes, de gras pâturages peuplés de bestiaux justement renommés, des outils perfectionnés qui fonctionnent dans les champs ou stationnent près des fermes. Le gentleman-farmer

est confortablement logé et pourvu d'un enclos riant et bien tenu. Ce n'est cependant qu'après avoir dépassé la fournaise Newcastle et atteint les confins du Northumberland et même franchi, avec la Tweed, les limites de l'Écosse qu'on trouve véritablement la grande culture, la campagne parée comme un jardin, les fermiers logés comme de grands seigneurs et les fermes largement taillées garnies de belles étables. Chaque centre d'exploitation est même surmonté d'une cheminée qui décèle la machine à vapeur comme auxiliaire de l'homme et le complément de l'outillage agricole. Les haies incultes, les pelouses contournées, les étables en bois ont disparu ; les pièces de terre grandes, régulières, entourées de haies d'aubépine minces et bien taillées réduisent à rien le terrain perdu ; les grands appareils agricoles marchent par la vapeur et les moissonneuses attendent sous les abris que la maturité des blés soit complète car la récolte que nous avons trouvée faite près de Londres est en action à York, n'est pas encore possible à Berwick ; et nous avons à peine fait cent cinquante lieues vers le Nord !

De la vallée de la Tweed on passe dans celle du Forth traversant les terrains carbonifères et les formations des géologues siluriens ; puis, avant Edimbourg, on entre dans le vaste bassin houiller du sud de l'Écosse qui s'étend sur le triangle dont Glasgow, Lanark et Saint-Audrew sont les sommets.

Edimbourg se présente bientôt à nos yeux ; nous sommes frappés à première vue de l'aspect charmant et grandiose à la fois de cette belle ville. Bâtie sur les plis longitudinaux d'un contrefort volcanique, elle présente trois petites vallées séparées par deux faîtes, l'un peu élevé sur lequel s'est construite la nouvelle ville, l'autre très-abrupte, surtout à l'ouest, supportant l'ancien Edimbourg et le château-fort. Des viaducs permettent en communication la vieille et la nouvelle ville à travers la vallée intermédiaire dont les flancs arrondis sont ornés de pelouses entourées d'allées conduisant au chemin de fer qui en occupe le thalweg. Le viaduc Dean sert aussi de communication de plain-pied entre la nouvelle ville et la rive gauche

la Leith peuplée de charmantes villas. Ce pont Dean, édifié par le célèbre Telford, en 1832, est digne d'attention. Quatre arches en pierre surbaissées de 29 mètres supportent la voie à 32 mètres de hauteur. En avant des têtes des arcs plus élevés, d'une portée de 31 mètres, reposent sur des contreforts encastrés dans les piles et culées et forment saillie de 1 mètre 90 centimètres sur une épaisseur de 1 mètre 50 centimètres seulement. Cette hardiesse, couronnée d'un plein succès, donne au monument une légèreté qui charme le touriste, mais qui ne laisse pas que d'effrayer l'homme de l'art.

Les nouveaux quartiers d'Édimbourg, dont l'aspect est si grandiose, sont dus à l'initiative particulière. De grands propriétaires firent dresser des plans réguliers et concédèrent, moyennant une redevance perpétuelle, les terrains qu'ils possédaient à de riches spéculateurs qui y ont édifié de superbes établissements. L'acheteur supporte la dépense des pavés de la rue et des égouts, l'habitant celle de l'entretien devant sa maison. La commission municipale est chargée des égouts des vieux quartiers, de l'arrosage et de l'éclairage de toute la ville.

Les égouts d'Édimbourg, comme ceux de Londres, reçoivent les matières des fosses d'aisances ; mais la forte déclivité de ces ouvrages et le lavage énergique que produisent les pluies, les mettent à l'abri de toute obstruction. Ceux du vieux Édimbourg sont réunis dans un exutoire central qui, une fois sorti de la ville, continue à ciel ouvert vers la mer en fertilisant les terrains qu'il confine. Ceux des nouveaux quartiers se déchargent dans la Leith.

Dans la nouvelle ville, les rues sont larges et bien alignées, ornées de constructions monumentales et parfois de riches magasins. Leur axe aboutit à des squares, des rotondes, des places, où des statues des grands hommes de l'Écosse et de l'Angleterre sont dressées sur de hauts piédestaux (Wellington et Nelson reviennent à chaque pas dans tout le royaume).

La rue centrale de *Prince's-street* présente une succession de merveilles. Généralement dégarnie de constructions sur le

côté de la vieille ville, elle offre en quelques points des arcades ouvertes qui permettent au promeneur de découvrir, de l'autre côté de la vallée, les bizarres beautés du vieil Edimbourg. Ces arcades sont une heureuse innovation : elles empêchent les constructions particulières de s'établir là où la vue se repose agréablement, et elles donnent un charme nouveau aux sites qu'elles encadrent.

Avant la nuit, nous montons à Calton-Hill peuplé de monuments de style grec. Cette éminence domine la ville neuve et présente une superbe vue à l'observateur. Devant lui il a pour plan principal un panorama de l'Edimbourg décrit par Waller-Scott ; à ses pieds le quartier bas et ses prisons crénelées ; plus loin, dans la plaine, le palais de Holyrood ; sur la droite, Canon-gate et High-street avec leurs maisons à sept ou huit étages du côté du ravin, et enfin, au sommet de leur développement toujours de plus en plus élevé, la citadelle qui domine tout l'ensemble.

Le 10 septembre nous traversons dès le matin le quartier des prisons que nous dominions la veille, et nous gravissons les versants qui conduisent au pic volcanique de Arthur's-seat. La vue s'étend de là jusqu'à l'embouchure du Forth et à la mer vers l'est ; au nord elle se repose sur les montages du Lothian ; à l'ouest sur une nouvelle perspective de la vieille ville, et au sud sur de vertes campagnes, demeures princières des riches Ecossais. A notre retour, nous contournons les Craggs et leurs rocs basaltiques et nous nous arrêtons à Holyrood.

Le vieux château royal est encore plein des souvenirs de la reine Marie Stuart. Sa chambre est disposée comme de son vivant. On montre la cabinet où fut tué Riccio et les taches de son sang sur le palier de l'escalier. Nous traversons les appartements de Darulay et en sortant du palais nous jetons un coup d'œil sur les ruines de la chapelle qui seule présente dans l'ensemble un aspect architectural. La fontaine devant la façade est d'un travail ravissant. Nous y faisons une légère station et nous gravissons les pentes de Canongate et High-street cher-

chant à évoquer les souvenirs laissés dans notre mémoire par la lecture de Walter-Scott. La rue occupe le faite du pli de terrain qui a sa base dans la plaine à Holyrood, et son sommet au Castle ou forteresse. Nous voyons successivement la maison de Knox, le réformateur ; la cathédrale de Saint-Gilles, les écoles professionnelles ouvrières ; celle des *déguenillés* ; les hautes maisons sur le ravin et les ruelles infectes disposées en glissoires où logent les familles de ces malheureux enfants. La forteresse n'offre en elle-même rien de remarquable sans en excepter les bijoux de la couronne d'Écosse ; mais ce qu'on ne peut oublier c'est le panorama qui se découvre tout à l'entour.

Revenus dans le nouveau quartier qui contraste si fort avec la misère dont nous venons d'avoir le triste spectacle, nous franchissons vers le nord le revers dont la Leith occupe le fond. Ce ravin est dominé par un versant abrupte et boisé couvert de magnifiques habitations. Nous parcourons le fond passant à la fontaine Saint-Bernard et aboutissant sous le viaduc Dean, qui réunit les versants opposés de la ville à travers la vallée de la Leith, comme le North-Bridge et le Waverley-Bridge relie Canongate avec Prince's-street. De là encore une vue ravissante sur la campagne.

Le souvenir de Walter-Scott vit à Edimbourg comme Edimbourg vit dans les pages du célèbre romancier. Partout la ville reconnaissante élève des monuments ou inscrit des louanges en l'honneur de son illustre citoyen. La maison qu'il habita dans Castle-street est montrée avec orgueil au voyageur.

On quitte avec peine la moderne Athènes. On aime ses murs paisibles, son atmosphère intellectuelle, ses constructions monumentales, les pittoresques aspects de la vieille ville. Comme Constantinople et Venise elle se distingue et se classe à part.

Le 11, nous prenons le chemin de fer de Callender. Le pays est riant et plantureux. Un break à seize places d'impériale nous transporte de Callender au lac Katrin. Nous longeons les forêts et la montagne de Benladi ainsi que celle des Trawsachs.

Nous nous embarquons sur un bateau à vapeur, jouissant de la beauté sauvage des versants boisés qui plongent dans les eaux limpides du lac. Quelques minutes suffisent pour le traverser. Un deuxième break, trainé comme le premier par quatre vigoureux chevaux qu'anime un cocher à veste rouge et en chapeau gris haute forme, nous porte rapidement à Inverness où, après un rapide lunch, nous visitons la cascade et nous embarquons sur le steamboat du lac Lomond par un soleil splendide. Ce lac est une des merveilles de l'Ecosse. On y trouve réunis de jolis sites, de charmants villages, des horizons étendus et alpestres ; trente îles y forment de délicieuses oasis que la navigation côtoie, déroulant des habitations splendides, de riches parcs plantés d'arbres majestueux et variés, des réserves garnies de gibier ou des ruines pittoresques. De coquets établissements de bains peuplent les rives, et des pêcheries maritimes s'y pratiquent sous l'influence des marées.

Nous débarquons à Balloch et gagnons Glasgow en chemin de fer, ayant fait dans la même journée et avec un billet pris à Edimbourg, une excursion qui, avant l'organisation permanente des moyens de transport, exigeait quatre ou cinq jours et coûtait un prix exorbitant par l'obligation où était chaque touriste d'organiser pour lui seul son voyage.

Que dire de Glasgow qui représente la métropole industrielle de l'Ecosse. Quelques mots seront insuffisants pour donner une idée de cette ville qui a quintuplé sa population en quarante ans et contient aujourd'hui près d'un demi-million d'âmes. Les objets qui frappent nos yeux sont : — Une belle cathédrale gothique du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle avec crypte du ^{xii}^e divisée en trois galeries, éclairée par quarante fenêtres, et contenant le tombeau de saint Mungo, son patron ; — un pont hardi d'une seule arche conduisant de l'église à la nécropole. Ce champ des morts, admirablement situé sur une colline dominant la ville, est semblable à un jardin parfaitement entretenu, garni de beaux monuments funéraires parmi lesquels on distingue, au point culminant, celui de Knox. Les morts semblent ainsi

protéger les vivants, et le charme de leur demeure, en y attirant de nombreux visiteurs, entretient de pieux souvenirs.

La ville est grande, animée, bien percée, richement bâtie. Elle possède un beau parc sur la Clyde qui divise la ville en deux quartiers. Des établissements de banque, de marine, des comptoirs sans nombre, des institutions de refuge ou d'éducation sont dus à l'initiative particulière. Il n'est pas jusqu'à ce port curieux (port Dundas) créé sur un plateau élevé, établissant une jonction entre le Forth et la Clyde et, par suite, entre les deux mers, qui ne vienne témoigner de la grandeur des efforts des citoyens pour suppléer à l'insuffisance de la nature. Nous n'avons aperçu du chemin de fer, et ce ne fut pas pour nous un médiocre étonnement de voir une forêt de mâts de vaisseau au-dessus des plus hauts quartiers de la vieille ville. — Les eaux de la Clyde sont distribuées à domicile par une canalisation ancienne. Son insuffisance constatée, on a eu recours à l'eau de montagne et l'on va compléter ce dernier service par une dérivation du lac Katrin. — Le brouillard et la fumée de charbon sont, comme pour la plupart des villes industrielles du littoral, les fléaux les plus habituels. Notre départ fut déterminé par la pluie du lendemain. Glasgow avait son manteau de deuil et nous n'eûmes pas le courage de respirer plus longtemps sous cette atmosphère humide et sulfureuse.

Nous nous dirigeâmes sur Liverpool par Carlisle. Jusqu'à Lanark le pays nous apparut à travers la brume ou la pluie, comme l'original d'une jolie gravure anglaise ; mais, après avoir quitté le bassin houiller, nous jouîmes d'un retour de soleil qui vint raviver les charmants paysages du Lanarkshire et du Westmoreland en plein terrain de transition, et qui forment à l'ouest le pendant du Northumberland. C'est la belle nature et le sol accidenté que l'on rencontre aussi, au sud, dans le pays de Galles. Après Lancastre on retrouve le grès dévonien, d'immenses tourbières, et l'on côtoie, sur le trias, le bassin houiller de Manchester jusqu'à Liverpool. Ces contrées manufacturières ne ressemblent en rien aux districts agricoles dont nous venons

de parler. La terre y devient triste et comme abandonnée. Encore si nous avions eu le mouvement et la vie des établissements cotonniers ! Mais nous traversions ce pays pendant le plus fort de la crise du chômage et nous ne pouvions contenir notre pitié en face de ces fabriques désertes dont les longues cheminées ne lançaient plus dans les airs leur courant fumeux. Ça et là quelques signes de vie, soit que l'on travaillât le fil ou la laine, soit que de riches manufacturiers s'imposassent de grands sacrifices pour conjurer la misère des ouvriers.

A Lancastre on ne travaillait que deux jours par semaine ; à Preston et à Manchester les ressources étaient plus faibles encore. Grande épreuve des classes laborieuses patiemment supportée ; sacrifices des riches faits avec générosité ; détresse de tous : voilà le spectacle que présentaient ces contrées qui d'ordinaire encombrent le port de Liverpool de leurs produits.

La métropole commerciale du centre dont nous venons de citer le nom, domine la rive droite de la Mersey. Son port, qui s'étend sur 2 ou 3 kilomètres, constitue un magnifique bassin encombré de vaisseaux. Les bateaux à vapeur auraient de la peine à y circuler, si leur parcours d'une rive à l'autre n'était balisé. Les docks s'étendent à la suite du port jusqu'à l'embouchure de la rivière, c'est-à-dire jusqu'à 12 kilomètres. — On trouve dans Liverpool tous les établissements maritimes et financiers de premier ordre. La ville est richement et élégamment construite, percée de belles rues que garnissent des deux côtés de magnifiques maisons, des édifices civils et des offices de toute nature. Nous avons distingué l'Hôtel de ville, la Bourse, la Douane, la Poste. La munificence des citoyens y élève, comme dans toutes les grandes villes d'Angleterre, des institutions pour subvenir à la misère et à l'ignorance des classes pauvres, ou pour entretenir le goût des arts et de la science.

L'approvisionnement des eaux s'y fait par des drainages lointains qui aboutissent à de vastes réservoirs ; elles sont ensuite

amenées dans la ville et distribuées à tous les étages des maisons par une savante canalisation. Les égouts de Liverpool sont confiés à une Commission chargée également des pavages. Le budget d'entretien de ce service est basé : 1° Sur une taxe proportionnelle au revenu des maisons (3 0/0); 2° Sur un abonnement des particuliers et de la corporation municipale ou des docks en exemption d'anciennes charges. — Les travaux neufs sont pourvus par des ressources semblables, mais encaissées à part. — Les égouts ne communiquent pas avec les fosses d'aisances; ils s'écoulent dans la Mersey, et les hautes mers, y pénétrant, produisent des chasses qui les nettoient.

Nous voulions aller de Liverpool à Bangor par mer; mais la houle nous décide à éviter la traversée et à prendre à Birkenhead, sur la rive gauche de la Mersey, le chemin de fer qui aboutit au même point. Nous faisons un arrêt à Chester, ville ancienne et curieuse. Les maisons de quelques rues y ont deux étages de magasins. Le premier en sous-sol, creusé dans le roc, et le second au-dessus avec galeries à colonnes servant de promenoirs et supportant les étages supérieurs des maisons. La plupart des pignons sont sur la rue; les bois des portes et des fenêtres y sont sculptés ainsi que quelques enseignes originales dont on trouve les similaires sur quelques points de la vieille ville du Mans. Le château, l'arsenal, la salle du comté forment une perspective de monuments qui, avec le pont de la Dee pour dernier plan, est du plus grand effet. Ce dernier ouvrage, d'après les dessins de M. Harrison, présente le plus grand arc surbaissé qu'on ait construit en pierre. La voûte a 64 mètres de corde sur 13 de flèche; elle est prolongée dans les culées jusqu'au niveau des fondations reposant sur le rocher; elle n'a que 1 mètre 22 centimètres d'épaisseur à la clef. Les parties basses du pont sont en granit, les têtes en marbre d'Anglesea, le reste en grès du pays. — La masse de la cathédrale lourde et irrégulière nous arrête un instant; ce monument est entièrement construit en briques fort endommagées. Nous entreprenons une promenade à hauteur des toits sur les murs d'une

vieille enceinte d'où nous voyons en peu de temps les divers aspects de la cité.

La route de Chester à Bangor est ravissante ; seulement la pluie qui commence à moitié chemin jette son voile sur le lointain. Nous descendons la Dee, jusqu'à ce que son embouchure immense nous dérobe la rive opposée. Nous découvrons Holywell, les châteaux d'Abergeel, le donjon et les fortifications de Conway. Nous entrevoyons des anses maritimes charmantes, des établissements de bains fréquentés par les touristes, des châteaux posés dans des sites pittoresques et dominant la mer. Les trésors du pays de Galles nous sont révélés par ce délicieux littoral, ce qui nous fait regretter de ne pouvoir pénétrer dans la partie montagneuse que l'on dit si remarquable. — L'omnibus de Bangor nous emporte à George's-inn sur le détroit de Menay. Ce séjour coquet est le rendez-vous de la fashion ; mais à peine touchons-nous à ce paradis qu'il faut songer au départ ; l'hôtel est plein et se refuse à tout élargissement en notre faveur. Nos regrets sont augmentés par la visite des salons où se groupent des sociétés choisies, de la salle à manger prête à recevoir les convives, des serres et des jardins étagés en face de l'île d'Anglesea.

Je ne puis me résoudre à rentrer à Bangor, sans visiter le pont de Britannia, construit par Stephenson, sur le détroit de Menay ; une voiture est préparée et nous tentons la course malgré la pluie qui tombe toujours. C'est une poutre évidée, à parois de tôle rivée avec contre-forts équidistants, dans laquelle passe le rail-way. Sa longueur est de 450 mètres, et sa situation à 30 mètres de hauteur, laisse un passage suffisant aux navires. Elle traverse trois tours en maçonnerie et deux autres appuis de rive, ce qui divise son ensemble en quatre traverses. Sur le bras de mer de Conway nous avions déjà traversé un pont tubulaire pareil d'une seule arche de 130 mètres de portée. — Tout près de Britannia-bridge est le pont suspendu en chaînes de fer qui réunit aussi l'Angleterre à Anglesea et supporte une route de terre. Ces deux ou-

trages témoignent de la hardiesse et du savoir des ingénieurs anglais.

Rentrés à Bangor, nous nous abritons sous le toit de l'hôtel Bellevue et, le lendemain, par une pluie battante, nous retournons à Chester et traversons ensuite les terrains de transition et de soulèvement qui séparent les deux bassins houillers du centre. — Entre Chester et Crew le pays est vert et accidenté ; il est bien planté jusqu'à Witmore. — A Stafford le sol est bas et quelquefois marécageux.

Les cours d'eau sont ici, comme partout en Angleterre, réglés et dépourvus d'usines. La force motrice de l'eau y cède le pas à l'expansion de la vapeur favorisée par l'abondance du combustible minéral.

A Rugby, nous retrouvons le calcaire de transition et les cours à chaux. Puis, après un passage en souterrain, nous traversons le terrain jurassique de Northampton, le grès vert de Bedford et nous rentrons à Londres lassés, plus que nous ne aurions le dire, d'un long jour de pluie.

A Londres, la mauvaise chance de ce jour se renforce de l'influence du dimanche, et il nous est impossible de trouver un dîner réparateur. — Simson, de la Cité, est fermé aux *ladies* et le Strand, presque français cependant, pratique le jeûne dominical avec autant de rigueur que la Cité. Notre dernier repas britannique est une déception.

Le voyage touchait à sa fin. — Nous avons enlacé l'Angleterre et traversé le sud de l'Ecosse, dans un parcours de 1,600 kilomètres. Nous avons expérimenté bien des lignes de fer ; nos impressions sur ce mode de circulation étaient à peu près complètes : nous devons les résumer ici.

L'administration générale des lignes anglaises est économiquement établie et peu compliquée. On s'y préoccupe surtout du but à atteindre, nullement des individus. Le voyageur est obligé de s'orienter et de se conduire dans les gares. Il n'y est pas mené par la main comme en France ; mais par contre la

plate-forme des rails est libre, et lorsqu'il a pris son billet, il peut choisir sa place et s'installer avec réflexion. Il est à l'abri de cette fiévreuse impatience de la multitude parquée qu'on lance chez nous au dernier moment vers les trains. — En route il doit veiller à son itinéraire, faire attention aux jonctions des lignes bien plus nombreuses que chez nous. Le guide Bradshaw, dont le livret Chaix peut donner une idée, est mal imprimé, plein d'abréviations et de renvois, compliqué par le fractionnement des compagnies et le service spécial du dimanche. On arrive cependant avec un peu d'étude à avoir la clef de ce dédale. Nous devons d'ailleurs ajouter que nous n'avons jamais eu recours aux divers employés, sans trouver chez eux beaucoup d'empressement et de bon vouloir.

Les diligences et wagons sont en général bien établis; les premières, quoique un peu en retard sur nos types, sont confortablement disposées. Mais les wagons de deuxième et surtout de troisième classe attestent comme en toutes choses une démarcation trop sensible entre les grosses et les petites bourses. Quelques compagnies pourraient même être taxées d'inhumanité dans l'installation des places à bon marché. — Quant aux bagages, on ne s'en occupe à destination que pour les abandonner sur la plate-forme où les voyageurs doivent se hâter d'aller les reprendre.

Le tarif et la vitesse diffèrent des trains français. La grande vitesse se paie, sur quelques lignes qui aboutissent à divers ports, au taux supplémentaire de 10 à 20 %, appliqué aux places de premières et de secondes. Les trains rapides en dehors de quelques exceptions, telles que le train de Brighton qui fait 50 kilomètres à l'heure, ont une marche effective de 36 à 60 kilomètres et peuvent se comparer seulement au train de nuit de Paris à Marseille; car nos autres trains express ne dépassent pas 48 à 52 kilomètres. Le prix du kilomètre, vitesse ordinaire, est en Angleterre à 24 s, au-dessus du nôtre; mais les tarifs des trains des gouvernements sont à la portée des

ouvriers un transport qui ne dépasse pas le prix de nos troisièmes y compris l'impôt du dixième (1).

Si nous complétons par quelques généralités la nature de nos impressions en Angleterre, nous constatons les faits suivants :

Les cours d'eau, quand ils ne servent pas à la navigation, sont dans un état presque complet d'abandon. La législation anglaise qui n'admet pas l'intervention de l'Etat dans l'intérêt général du commerce ou de l'industrie, admet encore moins que le domaine public soit le propriétaire ou le conservateur des rivières. Les riverains en sont les maîtres absolus. La constitution de la propriété en Angleterre et la grande étendue des domaines font disparaître une partie des inconvénients de ce régime. En France, il serait intolérable, et l'extrême division du sol y engendrerait des luttes incessantes entre les riverains. Le droit français classe dans le domaine public ou dans le domaine commun les cours d'eau de toute nature; aussi l'administration peut-elle concéder dans l'intérêt industriel ou agricole l'usage des eaux ou la force de leur chute à ceux qui y ont droit et c'est ce qui explique le grand nombre d'usines hydrauliques que l'on y rencontre.

L'Agriculture anglaise est en général perfectionnée; mais elle est loin d'être égale dans tous les comtés; nous l'avons trouvée dans l'état le plus florissant dans le nord-est de l'Angleterre et au sud de l'Écosse, tandis que sur d'autres points les terres nous ont paru faiblement traitées. Son caractère spécial est l'élevé du bétail. Les herbages se créent et se conservent naturellement dans tout le royaume. L'hiver n'est pas rigoureux ni l'été brûlant, et les récoltes comme les prairies se ressentent de ces conditions climatériques. Les assolements sont alternes, en dehors du tiers réservé pour les

(1) Les 1,600 kilomètres que nous avons parcourus en première nous ont coûté à raison de 0 fr. 138 par kilomètre. — Les trains *government* reviennent pour la classe à meilleur marché, à 0 fr. 06 par kilomètre.

prairies ; ils manquent généralement de fumiers de ferme parce que la nourriture à l'étable ne s'applique qu'aux chevaux, aux animaux à l'engrais et aux vaches laitières ; les bêtes à cornes et les moutons sont généralement parqués, même en hiver. Le trèfle revient tous les quatre ans et trop souvent ; il est semé dans l'orge, céréale indispensable à la fabrication de la bière, seule boisson populaire de l'Angleterre. La fréquence de la plante fourragère appauvrit le sol de sels alcalins ; le manque d'engrais de ferme ne permet pas de les remplacer annuellement, pas plus que les autres principes absorbés ; de là nécessité de recourir aux engrais commerciaux tels que : guano, noir animal, phosphates naturels ou coprolites. D'un autre côté, l'Angleterre a déjà si largement puisé aux sources océaniques ou continentales qui les produisent, qu'on peut se demander ce que feraient les cultivateurs anglais si cette ressource venait à leur manquer.

Après avoir été amenés par la cherté de la main-d'œuvre à la culture intensive, ils ne pourraient plus revenir à l'agriculture extensive à cause du prix élevé du loyer des terres ; ils n'auraient donc plus qu'à faire de l'industrie agricole. La fabrication en grand de l'alcool leur ouvrirait un autre horizon : les denrées agricoles soumises à la distillation laisseraient sur l'exploitation les résidus azotés ou minéraux qui seraient, pour leur terre, une réparation suffisante ; mais avant d'admettre que le disponible des céréales et même des racines pût être destiné par la nature même des choses à la distillation, il faudrait être sûr du placement de l'alcool. En l'utilisant comme source de chaleur et de lumière, on créerait un débouché assez vaste ; mais ce marché lui sera fermé tant que le bois et surtout la houille seront en possession de ce rôle de premier ordre. Sous ce point de vue, nous sommes plus près en France de cette transformation.

Les fermes anglaises sont faiblement pourvues de bâtiments. Elles n'ont que ce qui est indispensable à l'engrangement des denrées et au logement des chevaux, des vaches laitières et des

instruments agricoles. Les récoltes de céréales sont mises en meules arrondies sur un socle de bois ou de fonte; les fourrages sont disposés en paillers rectangulaires. — Les bestiaux sont en général superbes, les chevaux sont de belle race, vigoureux et fiers; les bœufs présentent divers types amenés à un haut degré de beauté par le système de sélection. On ne crée pas de race de travail, ce sont celles de boucherie qu'on a surtout en vue. Les moutons offrent un grand nombre de variétés. on y voit les black-faced ou têtes noires, les cheviots ou têtes blanches, les dishleys sans cornes et les southdowns qu'on élève jusque dans les parcs de Londres, enfin les gros lincolns qui pèsent jusqu'à 200 kilogrammes, et dont la laine touche le sol.

Pour l'industrie tout ce que nous avons vu, soit à l'exposition, soit dans le courant de notre voyage, nous a convaincus que ce n'est que par la spécialisation de la fabrication que nos voisins sont arrivés à des résultats rémunérateurs, malgré le prix élevé des transports par railway, le péage des routes de terre et la cherté du salaire.

Si nous remontons plus haut et que nous examinons les procédés mis en œuvre par la vie sociale, nous trouvons des institutions quelquefois médiocres, mais toujours de magnifiques réalisations. Il n'y a pas de code, mais il y a de bons juges; il n'y a pas de règlement d'administration, mais il y a des coutumes irréprochables. L'inégalité des classes est partout visible dans l'armée, dans l'administration, devant la justice et même dans les églises, et cependant l'aristocratie qui a tous les privilèges n'a abusé d'aucun. Elle est la classe la plus éclairée, la plus morale, la plus laborieuse. La grandeur du pays vient du baptême qu'il a demandé au travail et non du luxe désœuvré ou de la force des armes.

La race anglo-saxonne prise surtout la liberté. Elle abandonne l'individu à ses propres forces non par défaut de philanthropie, mais parce que chacun de ses membres est réfractaire à la protection. Elle aime l'ordre, la discipline, l'administra-

tion régulière des choses communes ; pas assez néanmoins pour les inféoder au gouvernement. Elle préfère les associations qui se rendent puissantes par la richesse et par l'intelligence tout en supportant le contrôle, à l'action irresponsable du pouvoir central. Lorsqu'on s'élève tout à fait au haut du mécanisme social, on regrette bien que les divers appareils qui le composent soient sans lien, qu'il y ait trop de moteurs ; on voudrait qu'un seul et puissant agent, mis en rapport avec chacun d'eux, centralisât la force et donnât un mouvement unique ; mais on ne peut se refuser à reconnaître que, malgré cette diversité d'action, on arrive à de magnifiques résultats.

La race latine a une prédilection pour l'égalité ; ses membres veulent être solidaires et tendent à une fraternité idéale, elle est sociale et cosmopolite, et sacrifie volontiers un peu de liberté au développement d'une centralisation puissante qui, parlant du cœur, vivifie toutes les parties du corps social. Le procédé qui arrive le plus sûrement à ce but, c'est l'exaltation du principe d'autorité que la France tient de son tempérament, autant que du long exercice d'une royauté militaire.

Paris sociable, séjour de prédilection des riches oisifs de l'univers et de tous les ouvriers de l'art, supporte d'être réglementé, gouverné, à la condition de l'être avec somptuosité et sans détruire le sentiment de solidarité qui est le caractère distinctif du Français.

Londres, grand comptoir du commerce du monde, veut surtout développer la richesse en laissant à tous les intérêts la plus grande liberté d'action. Il y sacrifie les jouissances du luxe public, et confie à des associations sans lien un rôle que le gouvernement abdique sans regret.

Auquel des deux modes donner la préférence ? Faut-il procéder uniquement par l'autorité ou seulement par la liberté ? L'un et l'autre de ces principes sont nécessaires à la vie sociale. Les astres qui composent un monde n'obéissent-ils pas à deux forces nécessaires, concourant à la marche régulière ? L'électricité n'offre-t-elle pas deux principes, l'un attractif, l'autre

répulsif? La circulation n'est-elle pas un double jeu de concentration et de diffusion? Ni les astres, ni l'électricité, ni la circulation, ne présenteraient à notre admiration leur providentiel et éternel spectacle, si une des forces absorbait ou détruisait l'autre. Laissons donc les sociétés marier leurs tendances surtout lorsque, comme pour la France et l'Angleterre, elles sont complémentaires. Laissons, par des emprunts fraternels, par des contacts journaliers, deux nations dignes de s'entendre aspirer l'une vers l'autre, afin que de la combinaison de leurs aptitudes, il résulte pour les deux peuples plus de bonheur moral, plus de science et plus de bien-être.

MAMERS ET SAINT MAMMÈS

PAR M. CHARDON

A toutes les époques on a disserté et surtout divagué sur l'étymologie du nom des villes : celles de notre pays autant et plus que d'autres ont eu à souffrir, surtout dans ces derniers temps, de l'imagination trop inventive et trop téméraire des chevaliers errants de la statistique, et il est tel ouvrage paru, il est vrai, alors que la science philologique n'était pas encore née, qui a atteint et même dépassé sous ce rapport toutes les limites du possible et de l'impossible. Mais,

« Seigneurs, Latius est mort, laissons en paix sa cendre ! »

Mamers, une des bonnes villes du Maine, n'a pas été plus que ses voisines épargnée par les étymologistes de rencontre. Dès le dix-septième siècle, du temps de Ménage, Lecomvaisier couvrait la marche et n'était pas éloigné de croire que Mamers pouvait devoir son nom aux MAINTS MERKS, c'est-à-dire aux nombreux châteaux qui la défendaient. Passons et soyons polis, c'est une étymologie par trop... fantaisiste, qui eût épouvané Ménage lui-même, et qui, avouons-le à l'honneur des Manceaux, n'a jamais eu de succès. De nos jours, un auteur de

brillante imagination, de l'esprit le plus charmant et le plus bienveillant, de trop d'esprit même, on pourrait le dire, pour être expert en étymologies, si Génin et M. Guessard n'avaient prouvé qu'on pouvait avoir de l'esprit tout en étant philologue, de nos jours, M. de la Sicottière a pensé que ce nom de Mamers pouvait dériver de MAMEN, source (1). Franchement c'est là un mot d'un usage bien peu fréquent, et puis voyez l'ironie qui se cacherait sous une étymologie : Mamers serait donc ainsi nommé par antiphrase, puisqu'à l'heure qu'il est ses habitants se voient obligés d'aller chercher à 11 kilomètres les sources qui leur font défaut !

Laissons donc bien vite de côté tout ce menu fretin des étymologies, et venons à celle qui depuis plus de deux siècles est reçue dans tous les livres, étayée d'un respect traditionnel et que répètent encore tous ceux qui sont flattés de se donner à peu de frais un léger vernis de science. Un auteur s'est rencontré au dix-septième siècle qui, à la recherche de documents, a osé dire que Mamers devait *peut-être* son nom à un temple du dieu Mars ; sans songer à mal il a enregistré ce dire dans *l'histoire des évêques du Mans* ; à son tour il a trouvé des échos dociles et complaisants qui ont mieux aimé adopter une opinion toute faite que de s'en créer une à eux-mêmes, et grâce au temps et aux échos grossissants, cette étymologie possède aujourd'hui une force de résistance telle qu'il faut faire un siège en règle pour la renverser.

Cependant, direz-vous, ces noms de Mars et de Mamers se ressemblent assez peu. — Ah ! vous oubliez que chez les Osques et les Sabins Mamers était le nom du dieu de la guerre. — Mais, répliquez-vous encore, des Osques aux Gallo-Romains il y a du chemin, d'énormes différences de temps, de religion, de langue et bien d'autres encore ; l'on sait précisément que le dieu de la guerre chez les Gaulois s'appelait *Camulus*, et si le Mars latin a pu dans les premiers temps de

(1) Le Maine et l'Anjou de M. de Vismes, art. Mamers.

Rome emprunter le nom sabin de Mamers, il n'en était plus de même à l'époque gallo-romaine (1) — Certes vous parlez d'or, mais les Manceaux du xvii^e siècle érudits ou soi-disant tels n'en pensaient pas si long ; absorbés, étouffés qu'ils étaient par les souvenirs du paganisme et de l'antiquité, ils se rappelaient uniquement qu'il y avait en au bout, tout au bout de l'Italie, une ville du nom de Mamertium, qui, celle-là, pouvait fort bien devoir son nom au dieu Mamers, le Mars des Sabins et que les Mamertins, gens fort difficiles à mettre d'accord, (c'est de ceux d'Italie que je parle) avaient donné naissance par leurs factions à la première guerre punique. Eblouis dès lors par le mirage de la ressemblance des noms, et tout fiers de ce souvenir de collège, ils avaient franchi sans sourciller sept ou huit siècles, passé de l'extrémité du Bruttium au nord de la Gaule, sauté des bas-fonds de la religion païenne en plein christianisme, et, sans souci de tant d'obstacles et d'impossibilités, ils avaient attribué aux deux villes la même origine et conclu que le Mamertium du Maine devait son nom à un temple de Mamers ou de Mars.

Justement il y avait dans le pays un temple qu'on ne savait ni à quelle divinité attribuer ni dans quel lieu placer : c'était un sanctuaire d'idoles qu'un saint du Sonnois, saint Rigomer, avait renversé dans le sixième siècle et qu'on nommait **MORI FANUM**. De ce temple anonyme et nomade, si embarrassant pour les savants, pour Le Bœuf lui-même, c'est tout dire (2), on fait *Martis fanum*, on court le déposer à Mamers, juste à l'endroit où s'élève l'église de Saint-Nicolas ; du même coup l'emplacement du temple est trouvé, le nom de la ville expliqué et tout est pour le mieux au gré des savants. Car notez que ce sont les auteurs les plus érudits qui sont intervenir

(1) Voir sur le dieu Mamers la symbolique de Creuser, t. II, *passim*, et sur Camulus, M. Alfred Maury, *Croyances et légendes de l'antiquité*, édit. in-12, p. 219.

(2) Le Bœuf, *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, t. I, p. 211-218.

comme semblant de preuves le MORI FANUM. Les autres créaient de toutes pièces un *Mamertis fanum* qui n'a jamais figuré dans l'histoire, et le faisaient sortir tout entier de leur imagination comme Minerve du cerveau de Jupiter ; puis ils disaient gravement, Mars, Mavors, Mamers, fanum Mamertis, Mamertium. Autant valait dire : « *Ossabundus, nequeis, nequer, potarium, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette ! »

Une fois lancés sur ce large chemin de l'invention et de l'erreur, nos auteurs inventent à qui mieux mieux. Non contents d'avoir fait détruire un temple de Mars apocryphe par saint Rigomer, ils en font renverser un autre au VII^e siècle par saint Longis qui vint au contraire au milieu des populations chrétiennes, alors qu'il n'y avait plus d'idoles à briser. Puis, trouvant que le temple détruit figure assez mal à leur gré à saint Nicolas, ils le transportent qui ici, qui là, afin de lui faire produire un meilleur effet au milieu du paysage sans doute. Bref il pleut des temples de Mars,

Aimez-vous le dieu Mars ? On en a mis partout.

Et voilà comme on écrit l'histoire ! Cauvin lui-même ne s'est pas insurgé contre ces niaïseries de la routine et n'a pas essayé de mettre à leur place quelque chose d'acceptable. Il eût certes mieux valu dire, même sans preuves, que Mamertium devait son origine à la *villa* d'un Gallo-Romain du nom de Mamertus ; c'était un nom fort commun en Gaule du III^e au V^e siècle, et qui y fut plusieurs fois glorieusement porté : au moins cette explication eût été rationnelle, serait-ce pour cela qu'on n'y a pas songé ?

Je viens à mon tour proposer une autre étymologie et à la place du cruel dieu de l'Olympe donner pour patron à Mamers un grand saint du Paradis.

Pour cela, voyons d'abord les premières mentions que l'histoire fait de Mamers et tâchons d'expliquer son nom historiquement. La première fois que cette ville fait son entrée

dans le monde, elle y figure dans une des belles scènes dramatiques du septième siècle si fécond en miracles, où le merveilleux s'épanouissait à chaque pas à côté de la sainteté, et où Dieu avait encore besoin de frapper l'esprit des populations barbares en rendant chaque jour son intervention visible et présente dans les choses de la terre. Saint Longis revient de Ver (Saint-Cosme-de-Ver), où il est allé chercher le corps de sainte Onoflète pour le ramener à son monastère : déjà le funèbre cortège a fait une grande partie de sa route, il est arrivé *ad villam cui nomen est Mamertium*. Là les porteurs fatigués s'arrêtent et déposent leur fardeau ; mais, quand ils veulent reprendre leur route, le corps d'Onoflète s'est tant alourdi que tous leurs efforts sont impuissants à le soulever. Le saint de son côté s'épuise en prières, désespéré d'abandonner ces précieux restes sans sépulture au milieu du chemin *in hac via* ; mais la nuit est venue, il lui faut retourner à sa *cella* qu'il avait bâtie là où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Longis et non pas à la Boisselière (1). Le lendemain, il revient avec le jour ; cette fois ses prières sont plus puissantes et le corps peut être enfin transporté jusqu'au monastère (2). Le souvenir de la Sainte n'est pas encore éteint à Mamers ; cependant y a-t-il beaucoup de gens qui se doutent que la croix de sainte Brasille rappelle le nom populaire d'Onoflète et que cette croix s'est élevée peut-être dans le voisinage du lieu qui fut témoin du miracle du corps saint.

Cette villa Mamertium, ce domaine, ce village d'alors a éclipsé ses voisins et est devenu la ville que vous savez. La scène que j'ai décrite se passe dans la première moitié du septième siècle : il nous faut attendre quatre cents ans environ pour retrouver trace de Mamers, et arriver jusqu'au temps où la féodalité, fortement assise sur le sol, vient changer l'im-

(1) J'établirai ce point prochainement dans des études sur les saints du **Sonnois**. La Boisselière est tout simplement la demeure de seigneurs du **XI^e siècle** du nom de Boissel.

(2) *Acta Sanctorum*, 13 janvier, *Addenda, vita sancti Lenogisili*, n. 11.

portance relative des localités et commencer la fortune de Mamers. C'est un des cartulaires de Saint-Vincent qui va me fournir ces nouvelles mentions restées jusqu'à ce jour inédites.

Pendant l'administration de l'abbé Avesgaud, c'est-à-dire vers le milieu du XI^e siècle et avant 1063, un des seigneurs du Sonnois donne à l'abbaye de Saint-Vincent et au prieuré de Saint-Longis une terre s'étendant à partir du chemin de Tessé jusqu'au grand chemin de Saint-Mamès (*usque ad maximam viam sancti Mamertis*) et jusqu'à l'ormeau des fossés (1). Un peu plus tard dans l'acte de concession de l'église de Pizieux à Saint-Vincent, on voit figurer parmi les témoins Bérenger, bourgeois de Saint-Mamès (2). Dans le premier cas, l'état des lieux, facile à recomposer, ne permet pas de voir dans cette désignation autre chose que la route de Mamers. Quant à Bérenger une dizaine d'actes contemporains l'appellent du nom de Bérenger de Mamers. Il n'y a donc pas d'hésitation possible, c'est bien de cette ville qu'il s'agit ici, et il y a identité parfaite entre ces deux dénominations de Mamers et de Saint-Mamès.

Dès lors ne voyez-vous pas que la lumière commence à poindre et que ce nom de Mamers encore énigmatique tout à l'heure, vous livre enfin son secret : puisque ces deux appellations sont synonymes, l'une peut servir à expliquer l'autre ; dès lors ne voyez-vous pas que Mamertium a pris son nom d'un oratoire consacré à Saint-Mamès, et qu'il s'est passé là ce qui a eu lieu, par exemple, à Germiniacum, à Martiniacum, à Germigny, à Martigné, qui doivent leur nom à Saint-Germain, à Saint-Martin. Pourtant là, comme dans bien d'autres localités, les noms des Saints sont pour ainsi dire à l'état latent et ne sont clairement révélés que par l'histoire et par le culte à

(1) Apud sanctum Langisum terram que a via Taxei dividitur usque ad maximam viam sancti Mamertis et usque ad fossarum ulmum. Cartulaire de Saint-Vincent, ms. de la Bibl. imp., n. 3,444, Charte n. 600.

(2) Id., Charte n. 763.

aux qui, ignorant les usages des premiers siècles chrétiens, oient que l'épithète de Saint accompagnait nécessairement nom de lieux dédiés aux Athlètes de la foi devenus l'objet de la vénération populaire. Ce nom de Mamertium était à l'origine compris de tout le monde : il avait pour équivalent et pour explication celui de saint Mamès à qui l'Eglise était dédiée. Les chartes font encore foi de cette synonymie jusque dans la seconde moitié du XI^e siècle. Pourquoi n'en est-il pas même plus tard ? C'est que juste au moment où les documents historiques deviennent plus nombreux, l'église de Mamers a changé de patron et que saint Mamès du rang de patron principal est descendu à celui de patron secondaire.

Rien de plus commun, on le sait, que ces changements de dédicaces des églises au moyen âge. Un apport de reliques, un miracle, la vénération d'un saint local devenue plus grande, la réédification d'une église, firent dédier à un saint nouveau de nombreux sanctuaires infidèles à leur ancien patron, et il y aurait à ce sujet plus d'un chapitre curieux et piquant à écrire sur les variations du culte des Saints. Qu'il me suffise, pour le moment, de citer les patrons successifs de la Cathédrale, la sainte Vierge, saint Gervais et saint Protais, enfin saint Julien, mais ce dicton rappelant ce qui se passa dans l'église de Mortain au XII^e siècle :

Quand saint Guillaume vint en renom,
Saint Evroult perdit son nom.

Alors bien d'autres vieux saints et ceux surtout dont le culte était le plus ancien perdirent aussi leur nom : de là, bien des bizarreries et des énigmes. Le nom de l'ancien patron délaissé n'en restait pas moins celui de la paroisse, il devenait bientôt une lettre morte, et, dès qu'il était incompris, il était défiguré. Tel fut, pour ne pas sortir du Maine et pour choisir un exemple bien frappant, le sort de la paroisse de Terrehaut, autrefois Saint-Errehauld, sanctus Errehaudus, nom qui, encore le seul usité au XII^e siècle, ne tarda pas à perdre son sens et à être si sin-

gulièrement écorché et métarmorphosé, dès que ce vieux saint, aujourd'hui complètement oublié, eut été remplacé par saint Pierre, ce qui fit tout d'abord appeler la paroisse Saint-Pierre de Saint-Errehaud (1231), puis Saint Pierre de Terrehaud !

La même chose dut se passer à Mamers, après que l'église de saint Mamès eut été placée sous un autre vocable. Mais quel fut ici le nouveau patron ? Le vague dans lequel est restée jusqu'à ce jour l'histoire des deux églises de cette ville et la question de leur antériorité permet d'hésiter entre Notre-Dame et Saint-Nicolas. On trouve pour la première fois Notre-Dame mentionnée avec son nom actuel en 1107 dans une bulle inédite de Paschal II qui en confirme la possession à l'abbaye de Saint-Laumer de Blois (*Cella sancte Marie de Mamerto cum appenditiis suis*) (1). Saint Nicolas ne fut probablement placé sous ce patronage qu'après 1087, date si fameuse pour le culte de saint Nicolas, du transport de ses reliques de Myre à Bari, d'où grâce aux Normands elles allèrent se répandre dans toute la France. On sait combien d'églises, de chapelles de châteaux, de collégiales lui furent dédiées au XII^e siècle. Les poètes populaires célébrèrent à l'envi ses miracles, et le peuple eut hâte de voir placer partout sa statue avec les trois enfants qu'il avait sauvés. De nombreuses églises du Maine ont encore conservé ce culte de l'évêque de Myre, mais bien peu de gens parviennent à expliquer les attributs de sa statue, maintenant que l'iconographie, cette science autrefois comprise de tous, est tombée dans un si complet oubli. Qu'on me permette à ce propos et comme explication de citer la vieille complainte de saint Nicolas : c'est une digression, je l'avoue, mais aussi c'est un délicieux morceau qui pourra peut-être faire oublier tout ce que cette longue étude a d'indigeste ; c'est une perle fine qui me fera pardonner, je l'espère, le stras qui l'entoure.

« Il était trois petits enfants — qui s'en allaient glaner aux champs.
S'en vont au soir chez un boucher. — « Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants. — Il y a de la place assurément. »

(1) Cartulaire de saint Laumer, t. I, p. 24, archives de Blois.

Il n'étaient pas sitôt entrés, — Que le boucher les a tués, — Les a coupés en petits morceaux, — Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas, au bout d'sept ans, — Saint Nicolas vint dans ce champ.
— Il s'en alla chez le boucher : — « Boucher, voudrais-tu me loger ?

« Entrez, entrez, saint Nicolas, — Il y a d'la place, il n'en manque pas. » — Il n'était pas sitôt entré, — Qu'il a demandé à souper.

« Voulez-vous un morceau de jambon ? — Je n'en veux pas, il n'est pas bon. — Voulez-vous un morceau de veau ? — Je n'en veux pas, il n'est pas beau ! »

« Du p'tit salé je veux avoir — qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir. »
— Quand le boucher entendit cela, — Hors de sa porte il s'enfuya.

« Boucher, boucher, ne t'enfuys pas, — Repends-toi, Dieu te pardonnera. »
— Saint Nicolas posa trois doigts — Dessus le bord de ce saloir :

Le premier dit : « J'ai bien dormi ! » — Le second dit : — « Et moi aussi ! »
— Et le troisième répondit : — « Je croyais être en paradis. »

Cela ne vaut-il pas pour le sentiment une ballade allemande !
Mais revenons vite à saint Mamès : tout en cessant d'être le patron principal de Mamers, il ne devint pas étranger à la paroisse ; il y resta comme patron secondaire au rang des principaux saints qu'elle honorait : au XIII^e siècle, il y avait encore son autel et après la fête de saint Julien, apôtre du diocèse, c'est la sienne qui venait en première ligne. C'est ce dont témoigne, en 1204, l'accord entre les moines de Saint-Laumer et les chanoines de Saint-Nicolas, qui cite les principales fêtes de Saints de Mamers, saint Julien, saint Mamès, saint Blaise, saint Nicolas, saint Gilles, sainte Marie-Madeleine (1).

On le voit donc clairement, bien que de nos jours ce saint soit à Mamers complètement oublié, son culte y subsista longtemps ; ce n'est donc pas un caprice de mon imagination qui me l'a fait reconnaître comme le patron des Mamertins ; au contraire je me suis toujours appuyé de preuves historiques. Il me reste à expliquer que c'est bien de saint Mamès, martyr de Césarée, appelé aussi du nom de S. Mamert, dont la fête se célèbre le 17 août qu'il s'agit ici, et non pas de saint Mamert évêque de Vienne, honoré le 11 mai, qui institua les Rogations et avec lequel, grâce à la similitude des noms, on l'a si facile-

(1) *Archives de la Sarthe*, V. l'analyse de M. Bilard, n° 297.

ment confondu. Cela me permettra de montrer combien fut florissant dans le Maine le culte de ce martyr et de sauver de l'oubli les rares vestiges qui en subsistent encore aujourd'hui ; enfin j'achèverai cette résurrection de saint Mamès dans notre diocèse en décrivant sa statue si curieuse, mais qui a contribué chez nous à l'extinction de son culte.

§ II.

Qu'est-ce donc que saint Mamès (1).

Pendant la persécution d'Aurélien dans cette Cappadoce si féconde en martyrs, dans l'opulente ville de Césarée, célèbre par ses écoles, vers 274, un chrétien versait glorieusement son sang pour le Christ, et son nom ignoré tout à l'heure, car ce n'était pas selon l'opinion la plus probable celui d'un des puissants de la terre, allait bientôt briller du plus vif éclat au milieu de cette légion de martyrs où l'on ne compte pas les héros. La mort de cet intrépide soldat du Christ fut si belle qu'elle fit de lui un des plus grands saints de l'Eglise malgré les obscurités de la vie qui l'avaient précédée et qu'elle suffit amplement à sa gloire. « Il y a peu de martyrs dans toute l'Eglise grecque qui soient plus célèbres que saint Mamès ; il y en a peu aussi dont l'histoire soit plus obscure et plus incertaine, » a dit de lui Baillet, résumant à peu près tous les débats des hagiographes. Tous les détails de cette vie que je ne saurais tenter d'éclaircir ici, on les trouve rapportés et discutés dans les ménologes grecs, dans les grandes collections d'hagiographie et dans l'histoire de S. Mamès, malheureusement devenue rare de nos jours, qu'a écrite au XVII^e siècle le chanoine de Langres, Antoine Cordier : je me bornerai donc à parler de sa mort (2).

(1) Tel est le véritable nom de ce martyr : si en tête de cette étude j'ai suivi l'orthographe la plus usuelle c'est uniquement pour ne pas dérouter les lecteurs de prime-abord.

(2) V. les recueils de Monbrilius, t. II, p. 69, de Surius, t. IV, 17 août, le t. II de la bibliothèque de Fleury, de Jean du Bois, p. 210 à 210, les

Arrêté pendant la persécution, amené dans le cirque, le saint lassa la rage des bourreaux à bout de tortures. A la fin le président de la province le trouvant trop lent à mourir, lui fit enfoncer dans le ventre un trident de fer qu'il tenait à la main : le saint serra dans ses deux mains ses entrailles qui tombaient, traversa sans faiblir tout l'amphithéâtre et eut encore le courage de marcher, ennobli par son fardeau, jusqu'à deux stades de là, où enfin à bout de forces il tomba pour ne plus se relever.

Cette glorieuse mort fonda le culte de saint Mamès : un demi-siècle après, saint Basile de Césarée et saint Grégoire de Nazianze le célébraient à l'envi. Julien, il était chrétien alors, et Gallus songeaient à établir une somptueuse église autour de son tombeau; plus tard l'empereur Léon 1^{er} lui en élevait une à Constantinople; bref dans l'Eglise grecque on le vénéra de bonne heure comme le grand martyr par excellence, et cette vénération ne resta pas longtemps propre au pays qui l'avait vu naître : on sait combien le culte des saints de l'Eglise grecque, si féconde en martyrs, se répandit vite par tout l'Occident, grâce, entre autres motifs, à l'immense quantité de reliques que cette église versa sur nos contrées. En Orient, à la différence de ce qui eut d'abord lieu dans l'Eglise de Rome (1), on levait les corps saints, on les transportait, on en partageait les dépouilles, et les pèlerins se rendaient en foule à Constantinople ou à Jérusalem se munir de leurs reliques pour satisfaire la dévotion et les besoins des églises d'Occident, chaque église, on le sait, devant posséder des reliques du Saint auquel elle était dédiée. Grâce à cette prompte diffusion des ossements des martyrs, qui contribua à la catholicité de leur culte, la poussière des restes de saint Mamès vola promptement à Rome, cet immense ossuaire du Christianisme; aussi y voit-

Acta Sanctorum, t. III d'août, p. 423 à 446, la *Vie de saint Mamès*, Thomas Bailly, 1613, in-12, et une autre par Antoine Cordier, chanoine de Langres, Paris, Cramoisy, 1630, in-8°.

(1) Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti*, sæc. 2. Préface, p. 32.

on son culte exister dès le temps du pape saint Grégoire. La Gaule, si intimement liée par ses souvenirs à l'Eglise grecque, ne devait pas non plus y rester étrangère.

Le premier apport connu de ses reliques s'y fit vers 566 et se rattache à l'histoire de sainte Radegonde. La royale recluse entendit du fond de son monastère parler des mâles grandeurs du martyr de saint Mamès. « Hæc audiens avida ac sitibunda potabat, veluti hydrops qui quantum fidem trahit, tantum sitis addita crescit » nous dit son historienne Beaudonivie (1). Pour apaiser sa soif de reliques et éteindre l'ardeur de ses désirs sous lesquels on retrouve toute l'âpreté du sang germain, Radegonde envoya querir en Orient des restes de saint Mamès par le prêtre Réovalis, qui lui apporta un doigt du martyr. Tous les historiens de sainte Radegonde et ceux de saint Mamès ont célébré cette insigne arrivée des reliques à Poitiers, la chasse dans laquelle la Sainte les fit enfermer et les honneurs qu'on n'a cessé de leur rendre dans cette ville où leur vénération est longtemps restée populaire.

Cependant si Poitiers fut la première à recevoir des reliques du martyr, une autre ville, celle de Langres, fut, on peut le dire, le centre de son culte : c'est là qu'il a toujours été et qu'il est encore le plus particulièrement honoré et qu'au moyen âge comme aux temps modernes, il a trouvé sans cesse de dévots historiens. Au ix^e siècle, la cathédrale de Langres, jusque-là dédiée à saint Jean se plaçait sous le vocable de saint Mamès ; à différentes époques, surtout aux croisades, de nouvelles reliques venaient donner à sa vénération un nouveau lustre, enfin en 1204, le chef du Saint, trouvé dans la prise de Constantinople, allait enrichir la Cathédrale où on le voit encore entouré du cercle d'argent qui l'ornait à Constantinople et sur lequel on lit : ΑΓΙΟΣ ' ΜΑΜΑΣ.

Mais à quoi bon s'arrêter à ces deux diocèses ? Ce culte, on le retrouverait par toute la France : à Paris, dans l'église

(1) *Acta Sanctorum*, 13 août, col. 79, ch. III, n. 21.

Saint-Séverin où une confrérie existait en son honneur et où un vitrail de sa chapelle rappelait ses principales actions : à Blois, où il avait une courte légende dans l'ancien bréviaire, et où l'église abbatiale de Notre-Dame de Bourg-Moyen possédait de ses os et de son sang qu'elle avait reçus en 1304 du chapitre de Langres (1), et dans bien des villages encore situés à différents points de la France, portant le nom de saint Mamès, et qui à eux seuls suffiraient à témoigner de la grande extension de ce culte. Il ne pouvait donc pas être oublié dans le Maine où tant d'églises furent dédiées à des martyrs de l'Eglise grecque, où tant de reliques furent apportées par de pieux pèlerins, et dont un des évêques, saint Domnole, entretenait avec Radegonde des rapports que nous a conservés l'histoire. Il dut même s'y implanter de fort bonne heure, et, ce qui en prouve l'antiquité, ce sont les bien rares vestiges que le temps en a laissés subsister jusqu'à nos jours.

Ce sont ces traces précieuses qu'il nous faut tout d'abord retrouver, pour remonter de là vers le passé ; mais avant je dois parler de l'iconographie de saint Mamès et décrire les attributs de sa statue qui seuls permettent de le reconnaître sur nos autels.

En France, la peinture comme la statuaire, se sont attachées à reproduire la scène de sa mort. On le représente toujours sous les traits d'un adolescent retenant ses entrailles avec ses mains. La plupart du temps il est nu, comme la statue de saint Sébastien que l'on rencontre dans presque toutes nos églises ; d'autre fois on le figure avec un riche costume quasi royal, soit parce que d'après Métaphraste, on l'avait cru de haute naissance, soit parce qu'un de ses historiens du XII^e siècle, Gualon, l'avait vu dans une apparition sous les traits d'un beau jeune homme portant de magnifiques vêtements, *juvenem pulcherrimum in veste splendida*. Mais je le répète ce qui est chez nous le signe infallible d'une représentation de S. Mamès,

(1) Pièces inédites relatées dans un inventaire des titres de l'abbaye de Bourg-Moyen, aux archives de Blois.

ce sont ses entrailles qu'il tient à la main : l'Église grecque seule lui a donné pour attribut le trident, instrument de son martyre, ou l'a représenté percé d'un coup de lance. Une fois ces caractères iconographiques bien connus, on ne sera pas étonné, si l'on veut se rappeler un instant l'esprit du moyen âge, qu'on ait invoqué spécialement saint Mamès pour la guérison des douleurs d'entrailles, et que ce soit là l'indice révélateur de son culte.

Voyons donc quelles églises de notre pays ont conservé ce culte et cette statue. Je les ai trouvés d'abord à Buré, aux portes de la province, il est vrai, à 7 kilomètres de sa frontière, mais dans une partie du Perche certainement évangélisée par les évêques du Mans, qui n'arrêtèrent leurs prédications qu'aux bords de la Sarthe. Là, saint Mamès a encore son autel, sa statue, et il y est en vénération depuis un temps immémorial. Ce ne sont pas seulement les fidèles de la paroisse, et ici je ne fais que reproduire les renseignements qu'a bien voulu me donner M. le curé de Buré, ce ne sont pas seulement les fidèles de la paroisse qui l'invoquent pour obtenir la guérison des tranchées et du mal de ventre ; mais encore de deux ou trois lieues à la ronde, on vient souvent en pèlerinage dans cette église pour implorer la bénédiction du saint martyr ; parfois des mères et des nourrices avec de petits enfants encore au berceau viennent se prosterner respectueusement devant sa statue pour implorer la guérison des tranchées de leurs enfants, et tous les pèlerins font dire des évangiles et des oraisons en l'honneur du saint qu'ils sont venus invoquer.

Voici donc bien le culte de saint Mamès encore florissant dans une église paroissiale. Transportez-vous maintenant à une autre limite du diocèse et vous l'y trouverez encore, apporté là aussi par un de nos saints du Maine : allez à St-Céneri, et dans la petite chapelle abandonnée qui se tapit au fond du vallon (c'est toujours dans de pareils sanctuaires qu'on découvre les vieux saints oubliés), vous verrez un autel où s'élève d'un côté la statue de saint Céneri, et de l'autre celle de saint Mamès, vêtue comme celle

de Buré, et due comme elle à un grossier ciseau. Delasalle, ce poète charmant, trop oublié de nos jours, et qui avait fini par promener dans l'histoire ses rêves et les libertés de la poésie, a consacré cette statue dans son *Excursion à Saint-Céneri*; mais, hélas! vous ne vous aviseriez jamais du grotesque travestissement qu'il fait subir au martyr du saint. « Le pauvre saint Mamert, dit-il, tient ses entrailles dans sa main; il paraît que sa servante, dans un accès de colère, lui avait ouvert le ventre d'un coup de fourchette. » Ce trait avait dû sourire à Delasalle; cependant, disons-le à sa louange, il ne l'avait pas inventé, il l'avait exhumé des mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, d'ordinaire plus sérieux : c'était ce qu'une commission d'archéologues distingués avait en 1835 trouvé de mieux et de plus convenable à dire de notre vieux saint! Chose curieuse, et qu'aussi l'on a mal interprétée, aux pieds de la statue du martyr gît un énorme bloc de granit que les pèlerins viennent gratter et dont ils font avaler la poussière à leurs enfants atteints de tranchées : on a cru que saint Céneri était l'objet de cette vénération, tandis qu'évidemment, c'est à saint Mamès qu'elle se rapporte.

Enfin, en plein Maine cette fois, l'église de Coulaines, ce hameau du Mans, celle de Marçon, et, tout près de Mamers, celle de Saint-Vincent-des-Prés, renferment encore l'image du pâtre Saint; mais malheureusement, dans cette dernière paroisse, son culte est peut-être à la veille de disparaître, car déjà la statue est reléguée dans la sacristie, et de là à l'oubli l'on sait qu'il n'y a jamais loin.

Voilà les seuls restes que je connaisse, pour ma part, du culte de ce martyr; cherchons-en maintenant les traces dans le passé.

Pénétrez jusqu'au cœur du Sonnois, entrez dans l'église de l'évêque, si délaissée, bien que si intéressante, et où sous une paisse couche de badigeon se cachent encore tant de peintures murales. Regardez à l'extrémité de la nef à droite, tout près du transept, ce pan de mur, le seul qui soit encore dé-

pouillé de son badigeon : un personnage nimbé se présentera à vous de face, nu, debout et dans une mâle attitude, tenant à la main ses entrailles qui, avec un réalisme complet, se replient dans une série de cercles concentriques. C'est bien là saint Mamès qui revit tel qu'on l'avait figuré au moyen âge, et qui renaît comme pour témoigner de l'ancienneté de son culte.

Aux portes du Mans, si l'église de Saint-Rémy-des-Buchettes n'avait pas été renversée par un vandalisme sans pitié qui en a détruit bien d'autres, vous y auriez encore rencontré de nos jours le culte de saint Mamès. Et ici je cède la parole à Pesche, il y a de bonnes choses à glaner dans son ouvrage, quand il ne s'agit pas d'étymologies. « L'église, dit-il, était placée sous le patronage de saint Mamert. L'assemblée avait lieu le dimanche le plus proche du 11 mai, fête de saint Mamert, qu'on y venait invoquer en faisant dire des Évangiles pour la guérison du mal de ventre. Sa réputation était telle à cet égard que les jeunes mariés croyaient se préserver de ce mal en venant recevoir la bénédiction nuptiale dans cette église, où plusieurs mariages de personnes étrangères à la paroisse se faisaient chaque année (1). » Notez-le bien, là comme à Saint-Céneri, ce saint est connu sous le nom de saint Mamert et fêté le 11 mai. Ceci est un précieux trait de lumière qui nous permet de conjecturer que si la vénération de ce martyr est devenue si rare aujourd'hui dans le Maine, c'est qu'il y a été confondu avec son homonyme saint Mamert, l'évêque de Vienne, qui fonda les Rogations, et qu'on trouve vénéré de nos jours dans beaucoup de nos églises et mentionné dans nos plus anciens bréviaires imprimés.

Que cette confusion ait eu lieu dans plusieurs autres endroits, on n'en saurait douter : ainsi nous avons vu à Saint-Céneri, sur le même autel, les statues de saint Céneri et de saint Mamert, martyr de Césarée. Eh bien ! à Saint-Célerin-le-Géré nous retrouvons côte à côte saint Céneri et saint Mamert,

(1) Pesche, *Dictionnaire de la Sarthe*, t. V, p. 576.

que de Vienne : nul doute cependant qu'on n'y ait vénéré d'abord le saint martyr, et que son culte n'y ait été transféré par les Giroie qui, en quittant leur pays, emportent avec eux leurs saints, comme les païens emportaient leurs pénates. Plus près du Mans, nous trouvons saint Mart l'évêque, patron de La Chapelle Saint-Fray, saint Fray, ou un saint oublié, inconnu même aux habitants de ce pays. Eh bien ! là aussi je suis tenté de soupçonner le culte primitif de saint Mamès, surtout en voyant que dans ces dernières années un pèlerin est encore venu jusque de Saint-Corle, bourg assez voisin de l'église détruite de Saint-Rémy-Buchottes, invoquer le saint de la paroisse pour être guéri de coliques qui le faisaient souffrir beaucoup et depuis longtemps. Ainsi, là encore, saint Mamert de Vienne, et saint Mart de Césarée auraient été victimes d'une confusion que les Irlandais eux-mêmes ont reconnue dans d'autres pays : on ne peut donc présumer *a priori* qu'il en a été de même dans bon nombre de paroisses du Maine, je ne dis pas dans toutes, car le culte de l'Évêque a pu se transmettre d'une paroisse à une autre après la confusion ; mais à Crennes-sur-Fraubé, à Hon, voisins de Saint-Céneri, dans tout le Soëmois, à Pontigné, à Saint-Rémy-des-Monts, à Roupperoux, on peut penser sans témérité que c'est le martyr qui a été primitivement l'objet de la vénération populaire.

Rien de plus fréquent que ces confusions de saints : bien d'autres que saint Mamès en ont été l'objet dans notre diocèse. Je me bornerai à citer saint Rigomer, saint Richmir et saint Simi, saint Viventien et saint Vincent, saint Bomer, des bords de la Brayé, et saint Bomé, du Passais, sans parler d'autres saints ; tels que saint Front, saint Hermès, sainte Gemme, saint Trope, qui n'ont pas d'individualité bien distincte et dont les noms ont été mêlés avec ceux de leurs homonymes. Nul doute que la similitude des noms et l'ignorance n'aient été la cause de ces confusions ; mais celle dont il s'agit ici fut peut-être favorisée par une pieuse fraude. La statue de saint Mamès, avec

son réalisme brutal, n'avait pas choqué la foi robuste de nos pères, pas plus que les statues de sainte Agathe, de sainte Lucie, de saint Antoine, de saint Denis, etc.; mais quand la foi eut perdu la fleur de sa naïveté, et qu'avec la Renaissance l'art changeant d'idéal, les yeux ne furent plus habitués à voir ni ces sanglants suppliciés, ni ces singuliers attributs auxquels s'étaient complu les artistes du moyen âge, cette bizarre représentation put paraître déplacée à certains esprits, qu'effrayèrent en outre les critiques de l'esprit protestant et janséniste. Pour obéir à ces scrupules la statue de l'évêque de Vienne put être substituée à celle du martyr du même nom (1), et son culte put à la longue remplacer l'autre; mais dans les premiers temps du moyen âge ce culte de l'Évêque dut rester étranger au Maine. Bien que la fête, ou mieux la pénitence des Rogations qu'il avait fondée, se répandit au loin, saint Mamert resta longtemps un saint local honoré sur les bords du Rhône, et si, contrairement à cette assertion, on trouve de bonne heure son culte à Orléans, cela vient d'un vol insigne de reliques dont M. de Terrebasse a raconté récemment la curieuse histoire (2).

Grâce à cette longue étude du culte de saint Mamès, je crois avoir suffisamment établi pour en revenir au point qui nous occupe que si la ville de Mamers doit son nom à un saint, c'est de saint Mamès, martyr de Cappadoce, qu'il s'agit évidemment, bien qu'aussi il ait pu y être confondu plus tard avec le saint évêque.

Nos paysans qui ont, avec le culte des traditions, le flair et l'instinct philologique et dont tous les archaïsmes ne sont que des excès de français, ne s'y sont pas trompés. La ville de Mamers leur est inconnue, Mamès, au contraire, est pour eux

(1) C'est le même sentiment qui fait aujourd'hui releguer dans les sacristies l'image de ce saint ou cacher ses entrailles avec un bouquet de fleurs.

(2) *Notice sur le tombeau de saint Mamert*, par M. de Terrebasse. Paris, Dumoulin, 1861.

une vieille connaissance à laquelle ils sont toujours restés fidèles; mais tout le monde n'est pas Mamertin, et pour prouver que j'avance il me faut recourir à des poésies populaires de l'époque de la Révolution, les seules que j'aie rencontrées. Aussi demanderais-je d'être indulgent pour elles et de ne pas trop s'en effrayer.

Petite ville de *Mamès*
Tu ne bouderas *jamais*.
Tu punis l'aristocrate
Les refractaires à la loi :
En te montrant toujours brave,
Ils auront la courte joie.

Voici encore la même preuve fournie par des bouts rimés sur un avocat, maire de la ville en 1789, et qui eut ce seul trait de ressemblance avec Démosthène, qu'il s'enfuit un jour comme lui à la vue du danger :

Le Camuzat, maire de la ville, citoyen de *Mamès*
Quand vient une alerte s'enfuit dans la *forêt*.

On ne peut donc nier que le peuple ne soit demeuré fidèle à la vieille prononciation de Mamès; et je vois là non pas seulement un indice de sa répulsion pour les consonnes finales, mais bien un vrai respect de la tradition et des origines.

§ III.

Je me résume : si je ne me trompe j'ai établi que saint Mamès, martyr, avait aussi été connu chez nous sous le nom de saint Mamert, que ce saint avait été vénéré à Mamers comme dans d'autres localités du Sonnois, qui en ont plus fidèlement conservé le culte : j'en ai conclu que la primitive église de cette ville qu'on trouve appelée saint Mamès dans des chartes du XI^e siècle (1) avait dû lui être dédiée, peut-être par saint

(1) Cette date suffit pour écarter l'opinion de ceux qui pourraient penser que le culte de saint Mamès n'a été introduit dans le Sonnois qu'au commencement du XIII^e siècle, par un comte d'Alençon qui aurait apporté de ses reliques à son retour d'Orient.

Domnole, qui aurait reçu de sainte Radegonde des reliques de ce martyr, c'est-à-dire des linges ayant reposé sur sa châsse. Enfin, j'ai expliqué le nom de la ville par celui du saint son patron.

Si l'on n'accepte pas cette étymologie, comment expliquer alors la vénération de saint Mamès chez les Mamertins? Dirait-on que son culte a pu remplacer celui du dieu Mamers, suivant l'opinion de ceux qui prétendent que, pour faciliter le passage de la superstition à la vraie foi, on remplaça les dieux du paganisme par le culte des saints qui avaient avec eux une similitude de nom, d'effigie, de culte ou d'attributs? Mais, encore une fois, le dieu Mamers est étranger à la Gaule; les souvenirs du Brutium et de la prison Mamertine n'ont rien à faire de ce côté des Alpes. On y retrouve à chaque pas des localités devant leur nom au Mars latin et au Camulus gaulois, où trouver celles qui auraient emprunté le leur au dieu des vieux Osques? Les seuls lieux de France qui, outre Mamers, se rapprochent de ce nom, Mametz, Mamey, témoignent au contraire par leur structure orthographique en faveur de saint Mamès. Je le dis bien haut, pour la dernière fois, et j'en ai honte, car c'est se battre contre des moulins à vent, le *Mamertis fanum* est une pure invention de Le Corvaisier rééditée par Pesche, qui a malheureusement induit en erreur de graves érudits, et jusqu'à M. Alfred Maury lui-même (1). Quant au *mori fanum* détruit par saint Rigomer, rien ne prouve qu'il s'agisse d'un sanctuaire de Mars, et cela fût-il prouvé, ce qui n'est pas probable, rien n'autoriserait à placer à Mamers ce temple, dont il faut, au contraire, selon toutes les règles de la critique, chercher l'emplacement dans une paroisse dédiée à saint Rigomer ou bien à saint Rémy, qui a été confondu avec lui dans notre Maine.

Débarrassons-nous donc de tous ces souvenirs de Mars et de tous ces oripeaux de paganisme dont on s'obstine à affubler

(1) *Croyances et légendes de l'antiquité*, édit. in-12, p. 241.

notre société chrétienne. Pour satisfaire leur amour du dieu Mars, ses dévots obstinés n'ont-ils pas à quelques kilomètres de Mamers, *Camuliacum*, Chemilly, qui leur indique un ancien sanctuaire de leur dieu, et, s'il faut leur accorder plus encore, n'y a-t-il pas aux portes mêmes de Mamers, sur la commune de Saint-Longis, un cours d'eau qui a laissé son vieux nom à un hameau d'aujourd'hui et que de nombreuses chartes du XI^e siècle appellent *fluvius Marcoes*. Que l'on se rassure, ce n'est pas un fleuve qui ait échappé à la science des géographes, c'est un ruisseau, un ruisseau qui se cache parfois dans les hautes herbes,

Un géant altéré le boirait d'une haleine.

Eh bien ! supposons que ce ruisseau a fait une bonne part du nom, qu'il a emprunté son nom à Martiacum, Marcé, Marcoy, par l'intrusion de la notation *oi*, qu'un sanctuaire de Mars a pu exister sur ses bords et servir de fondement à la tradition que Le Corvaisier nous a rapportée. Abandonnons-le comme un fût de consolation aux dévots de Mars, en n'y croyant toutefois que sous toutes réserves, mais n'allons plus chercher les ruines d'un temple païen dans les fondements de Saint-Nicolas de Mamers, qui a été tout bonnement bâti avec des pierres provenant des carrières de Marcoy.

En vérité ce dieu Mars est bien tenace et de complicité avec les archéologues d'autrefois ; il a continué de faire une rude guerre à nos saints. A Mamers, il a supplanté saint Mamès ; à la pile de Cinq-Mars, en Touraine, il a vivement disputé la place à saint Mars ou saint Médard, *Sanctus Medardus de Pila*. Saint Martin, le grand destructeur de temples, ne pouvait manquer d'être une de ses victimes, et l'on a longtemps reconnu à Martigné le patronage de Mars *igneus* ; enfin le mont des martyrs, Montmartre lui-même, n'a-t-il pas été pris pour une montagne consacrée jadis au dieu Mars !

Il est grand temps de rétablir la vérité à Mamers comme on l'a fait ailleurs, et de remettre chacun à sa place : que les

Mamertins ne regrettent pas le patronage de leur pré dieu. Comme courage et comme grandeur morale, comme beauté plastique, saint Mamès vaut mieux que lui peut marcher sans crainte sous son enseigne. Vous avez comment il supportait la douleur, et comment il a su mettre en parallèle les cris épouvantables de Mars blessé Diomède, ses plaintes à Jupiter obligé pour l'apaiser d'envoyer son médecin et de lui faire préparer un bain par le Saint Mamès, lui, ne craint aucune comparaison, et je ne tiens à rapprocher de sa mort qu'un trait d'une de nos plus belles chansons de Gestes, de Renaud de Montauban. Richard, de Renaud, est tombé percé d'un coup de lance,

Par la plaie li pert le foie et le pomon.

Quand il revient de son évanouissement il songe à son frère en danger.

Il est salis en piés, ni fist arestion
Et empoigna la plaie de son ventre en son poing,
Ses boiax i rebote et lie à son giron,
Et à traite l'espée ki li pent al giron.

Puis, d'un coup digne de Roland, il fend Girard et son cheval en deux tronçons.

Ces souvenirs d'héroïsme chrétien et chevaleresque ne valent-ils pas mieux que les gaietés mythologiques de l'histoire de Mars. Aussi voudrais-je voir dans notre diocèse l'art s'essayer aujourd'hui à une digne représentation de saint Mamès. Le diocèse de Langres et sa cathédrale, qui sont pleins de statues en pierre, en marbre, en ivoire, en argent, ne peuvent même pas posséder des modèles qui n'ont rien de choquant. L'art a triomphé de bien d'autres difficultés : il a su représenter notamment saint Laurent sur son gril, saint François recevant les stigmates, saint Barthélemy et bien d'autres martyrs au milieu des plus affreux tourments. Pourquoi ne saurait-il pas aussi embellir saint Mamès ? Nos pères ne le concevaient pas sous un aspect repoussant : pour eux c'était un beau jeune homme à la puissante poitrine, à la mâle attitude, dont la douleur n'avait

abaissa la fière tournure, et qui marchait à la mort *gratiosis, suo onere decoratus*, disent les historiens de son martyr. Pourquoi l'art, à force de beauté morale, ne pourrait-il pas lutter contre le réalisme de cette statue, ou bien si décidément ces types ne sont plus de notre temps, pourquoi ne pas le figurer simplement à la façon des Grecs percé d'un coup de lance, ou bien tenant un trident dans sa main, comme Michel-Ange dans son immortelle fresque du Jugement dernier a représenté les martyrs montrant les instruments de leurs supplices ?

Je souhaite donc, dans un temps plus ou moins rapproché, voir l'église Notre-Dame de Mamers s'enrichir d'un vitrail digne d'un véritable artiste représentant la vie et la mort de saint Mamès ; comme pendant, j'en voudrais un autre rappelant les miracles de l'histoire de saint Longis et de sainte Onofrède. Ce serait pour moi une précieuse récompense de ce travail, car ce serait la preuve que j'aurais mené à bonne fin cette tentative de résurrection du culte de saint Mamès dans une ville qui lui doit son nom et qui l'a trop longtemps oublié.

ANALYSES

DE QUELQUES TITRES INÉDITS

CONCERNANT

LES POSSESSIONS DE L'ABBAYE DE LA TRAPPE AUX ENVIRONS DE BALLON

PAR M. DE LESTANG.

Les archives de l'ancienne maison de la Trappe, au diocèse de Séez, ont subi le sort de celles de tant d'autres établissements religieux ; elles ont été en grande partie détruites à la fin du siècle dernier. Un seul des cartulaires originaux a échappé au désastre, mais, resté longtemps entre les mains de particu-

liers, ce manuscrit n'a été mis que depuis peu à la portée du public par son entrée à la Bibliothèque impériale (1). A l'article de *Baladone* on y trouve la transcription de quarante-huit chartes destinées à rappeler la provenance des immeubles et des rentes que l'abbaye possédait tant dans la paroisse de Ballon que dans les paroisses circonvoisines. Les plus anciennes de ces chartes remontent à une époque assez rapprochée de la fondation de la célèbre maison ; la plus récente date de l'année 1258. C'est de ce petit recueil encore peu exploré que sont parties les titres dont nous donnons ci-après l'analyse.

I

Charte par laquelle Guillaume, évêque du Mans, notifie que Patrice Forsené a donné en perpétuelle aumône à l'abbaye de la Trappe, le terrain qu'il possédait dans la vallée de Courta-von, l'enclos de la Hainerie, sis à côté, et un cens annuel de quatre deniers mansais qui lui était dû par un habitant de Ballon nommé Mucet, pour deux journaux de terre. Patrice a concédé chacun de ces objets libre et quitte de toutes charges, tailles et coutumes, se réservant toutefois deux sous de rente payables à la Toussaint pour rappeler la donation. En raison de ces libéralités, et après les avoir approuvées, Haulse, femme du donateur, Mathieu, Patrice, Herbert, Denise, ses enfants, ont reçu en présent de l'abbé dix livres, monnaie du Mans. L'évêque Guillaume a ensaisiné le monastère de ces objets par l'entremise de Rainier, prieur claustral, en présence de Guillaume Esgaret, chapelain de l'évêché, du doyen de Ballon, de maître Ernaud et de plusieurs autres témoins. — Sans date.

II

Charte du même évêque qui fait savoir que l'abbé et les moines de la Trappe ayant engagé à Mucet, de Ballon, pour la

(1) Fond latin, n° 11060.

somme de douze livres, monnaie du Mans, deux ouches de terre sises à la Ruaudière et provenant également d'un don de Patrice Forsené, l'arrangement suivant a été passé entre l'engagiste et les religieux : ceux-ci ont laissé l'usufruit des deux ouches de terre à Mucet sa vie durant ; de son côté Mucet a donné quittance complète de la somme qui lui était due et, de plus, a pris l'obligation de fournir tous les ans à la communauté un setier de la meilleure qualité de blé qu'il aura récoltée sur les lieux. — Sans date.

D'après le rang d'inscription de ces chartes au cartulaire, les donations qu'elles mentionnent seraient les premières qui eurent lieu dans le Maine au profit de la Trappe. Guillaume de Passavant, le prélat qui les sanctionna, prit le siège épiscopal du Mans en 1144, la cinquième année de la fondation de l'abbaye, et le garda jusqu'en 1187.

La famille du donateur habitait le pays de Ballon, où on la trouve établie dès le milieu du XI^e siècle. La qualification de chevalier portée par plusieurs de ses membres indique qu'elle y tenait un rang distingué. Orderic Vital cite un Hugues Forsené au nombre des croisés qui, au siège d'Antioche, en 1097, se firent remarquer par leur valeur (1).

Patrice, notre bienfaiteur de la Trappe, ne se montra pas toujours aussi bien disposé pour les serviteurs de l'Église. Il lui arriva même plus d'une fois de troubler par ses injustes prétentions et par ses chicanes la paix des maisons religieuses qui l'avoisinaient. C'est ainsi qu'il disputa longtemps au prieuré du bourg de Mesnières le droit de présentation à la cure et qu'il voulut lui enlever le chauffage d'un four à ban de la paroisse.

(1) Au rapport d'Orderic Vital, Hugues Forsené, dans l'un des assauts, fut pris par les Turcs qui l'enfermèrent, lui troisième, dans l'une des tours de la citadelle. Ses deux compagnons étant parvenus à s'échapper, il se défendit seul et resta maître de la tour pendant toute une journée. — On sait par le même historien qu'à ce mémorable siège, l'armée des chrétiens comptait dans ses rangs un corps de trente mille hommes entièrement composé de Manceaux, d'Angevins et de Bretons. (*Orderici Vitalis historia, lib. IX.*)

L'abandon fait par Hugues de Congé, son beau-frère, aux pieux habitants du même prieuré, d'un riche domaine près Saint-Chéron, fut de sa part l'objet de réclamations qui ne cessèrent qu'après qu'on lui eut concédé un droit de garde ou d'avouerie sur ce domaine. A Saint-Mards, à Tuffé, les moines qui résidaient dans ces villages eurent aussi à se plaindre de ses exigences pour des affaires de féodalité. — Vers 1195, lorsque Jean de Saint-Justin remplaça Robert de Guiraine à la chaire abbatiale de Saint-Vincent, il essaya de tromper la bonne foi de cet abbé en lui soutenant que du temps de son prédécesseur il s'était fait le vassal de l'abbaye et qu'à cette occasion l'abbé défunt avait pris l'engagement de lui fournir tous les ans un équipement de cheval, un bouclier, un setier de blé et une pièce de vin. (*Cartul. de Saint-Vincent et de la Coulure.*)

Patrice finit par reconnaître ses torts. Suivant l'usage du temps, il voulut les réparer par des aumônes. On peut donc croire que sa généreuse initiative en faveur de la maison de la Trappe fut une expiation. En 1139, son petit-fils, également nommé Patrice, ratifia par un acte passé devant l'official du Mans tous les dons de son aïeul, ce qui lui procura l'avantage, pour lui et pour ses descendants, d'être admis aux bienfaits des prières du couvent. (*Cartul. de la Trappe.*)

Le lieu de Courtavon, en la paroisse de Saint-Mards, dont la vallée portait le nom, se composait jadis d'une métairie et d'un moulin sur l'Orne-Saosnoise. L'abbaye de Tyronneau, à qui il appartenait, tenait féodalement le moulin de la châtellenie de Ballon « avec la maison sise à costé, les droits moul-
« neaux et leurs appartenances, l'eau et les pescheries au des-
« sous et au dessus de l'escluse jusqu'à la rivière de Thouars,
« et la moitié des confiscations et des amendes de ceux qui
« faisaient défaut au dit molin, estant sujets du seigneur de
« Ballon. » (*Aveux pour la châtellenie de Ballon. — Archives de l'Empire.*)

La Ruaudière, ferme en Souigné-sous-Ballon, était de na-

ture censive et relevait, partie de la terre de la Freulonnière, partie du fief du Verger. (*Mêmes sources.*)

III

Charte de l'évêque Guillaume (de Passavant) qui constate que Blanchard de Souigné a donné en perpétuelle aumône à l'abbaye de la Trappe toutes les vignes qu'il avait achetées sur la route de Courtavon au fief de Geoffroy Morin, et qu'en reconnaissance de sa générosité l'abbé et les religieux lui ont fait présent de trente-trois livres dix sous, monnaie du Mans. A la demande de l'abbé et du donateur, l'évêque a homologué et scellé de son sceau l'acte de donation en présence de l'archidiacre Eustache et du chapelain Esgaret. — Sans date.

IV

Charte portant que l'an 1192, le lundi après la Pentecôte, Geoffroy Morin et son fils Robert ont comparu au Mans devant la cour de l'évêque Hamelin, et que là ils ont approuvé solennellement la concession de vignes faite à la Trappe par Blanchard de Souigné, ainsi que celle d'une autre vigne sise également sur la route de Courtavon et dans laquelle ledit Blanchard avait anciennement une maison. La charte porte en outre que Geoffroy Morin n'a retenu sur les vignes qu'un cens annuel de quatorze deniers, et qu'il a été gratifié par les donateurs d'une somme de vingt-cinq sous mansais. Les principaux témoins de l'acquiescement de Geoffroy sont les abbés de Champagne et de Perseigne, et l'archidiacre du Mans.

Le premier des personnages qui comparaissent dans ces titres devait son nom à la terre de Souigné, ancien fief situé sur la rive gauche du Coisnon, entre le château de Saint-Cher et le bourg de Beaufay. Sujet de la châtellenie de Ballon, le seigneur de Souigné était tenu à quinze jours de garde dans la petite ville avec équipement complet de chevalier quand le besoin du service l'exigeait. (*Aveux pour la châtellenie de Ballon.*)

Rainaud de Souigné, frère de Blanchard, signala aussi sa piété par des dons aux moines de la Trappe.

Le second appartenait à la famille des Morins, originaire de Tuffé et richement possessionnée dans le pays. Nos historiens ont tous parlé du malheureux événement qui obligea Geoffroy Morin à se dessaisir de son vivant d'une partie de son patrimoine. Dans un moment de vivacité il tua un des religieux de Saint-Vincent, en résidence au prieuré de Tuffé, le nommé Robert de Valencières. Pour racheter ce meurtre, Geoffroy fit des aumônes considérables aux confrères de la victime. Il leur céda notamment la basse-justice du bourg de Tuffé, droit seigneurial qui lui venait d'héritage. Le passage de ce droit en d'autres mains amena bientôt des différends entre l'ancien seigneur et les nouveaux. Il en résulta un procès qui fut jugé au Mans, l'an 1201, par la cour du comte, en présence d'Izabelle d'Angleterre, qui présidait pendant l'absence du roi Jean Sans Terre, son époux. (*Cartul. de Saint-Vincent.*)

Geoffroy Morin était neveu du chevalier Guillaume Morin, un des compagnons de Geoffroy de Mayenne à la Croisade de 1158.

V.

Charte de l'évêque Guillaume (de Passavant), qui notifie que Bernard, un des chapelains de l'évêché, a donné à la Trappe un arpent et demi de vignes sis en la paroisse de Mézières, partie au fief de Guillaume Chabot, partie au fief de Sainte-Marie, sous les conditions suivantes : l'abbaye continuera à Guillaume Chabot la rente de six deniers que lui devait le chapelain Bernard sur ces vignes ; elle en fera une de trois deniers à l'église de Mézières à qui appartient le fief de Sainte-Marie ; tous les ans, aux vendanges, elle fournira une somme de vin à la confrérie de Saint-Julien de Ballon. Guillaume Chabot, chevalier, ainsi que son fils Patrice, se sont portés pleiges de la donation : le chapelain Bernard a reçu en présent de l'abbé

Gervais (1), trente-cinq livres, monnaie du Mans. — Sans date.

VI.

Homologation de l'official du Mans d'une charte par laquelle Robert Lescuier et sa femme reconnaissent avoir donné en perpétuelle aumône à la Trappe, un pré situé près du Port-de-Congé, et s'être engagés sous serment à en garantir la propriété à l'abbaye. Au cas où les deux époux ne pourraient tenir leur engagement, ils s'obligent à remplacer l'objet donné par un autre ayant la même valeur. La donation a été faite sans autre charge qu'une rente annuelle d'un denier mansais payable à la fête de l'Ascension; les donateurs ont reçu en présent de l'abbé la somme de cent quinze sous mansais. — L'acte est daté de l'année 1232.

VII.

Charte de Patrice Chabot, Ch^{er}, fils de Guillaume, où il déclare approuver la donation ci-dessus, et où il s'engage en même temps comme seigneur de Robert Lescuier, à contraindre ledit Robert à prendre dans sa mouvance l'immeuble qui remplacera le pré au cas prévu dans l'acte. — Année 1232.

Les Chabot du Ballonnais ont donné leur nom à trois terres nobles de la contrée, simples métairies aujourd'hui, mais qui jadis avaient plus d'importance; la terre de Bois-Chabot en la paroisse de Montbisot; celle de Pont-Chabot mouvante de la baronnie de la Guerche, et l'hébergement de la Chabossière, près Saint-Mards, qui relevait en plein fief de Ballon. (*Avoux divers.*)

Guillaume Chabot assista comme témoin à une transaction que le prieur de Saint-Mards se vit obligé de passer avec Patrice

(1) L'abbé Gervais reçut sa bulle de nomination le 8 décembre 1189 (Hist. de la Trappe, par Dubois), mais il gouvernait déjà l'abbaye depuis quelques années.

Forsené, pour assurer au prieuré la jouissance complète des dîmes de Courtolin. (*Cartul. de la Couture.*)

Son fils Patrice fit partie, en 1208, de la haute-cour de justice (1), qui siégea à Ballon, à l'effet de juger un seigneur des environs, Philippe de Doucelle, accusé de s'être porté à des voies de fait pour empêcher les hommes du prieuré d'Assé-le-Boisne d'user de leur droit de panage dans la forêt de Pail. (*Cartul. de Saint-Vincent.*)

Patrice Chabot était d'un âge avancé, *sexagenarius et ultra*, quand, l'an 1221, il alla au Mans déposer dans une enquête provoquée par ordre de Philippe Auguste, dans le but de régler la redevance due au comte du Maine, sur les coupes et sur les ventes que les religieux de Saint-Vincent faisaient faire à des époques déterminées dans leurs bois de Joué-l'Abbé, de la Houssaie, du Breil, de Fouilloux et de Pannecière. (*Cartul. de Philip.-Auguste*, n° 237.)

Au XIV^e siècle, la famille Chabot habitait encore les environs de Ballon. Elle y était représentée par Jean Chabot qui, l'an 1317, vendit aux moines de Saint-Mards une rente de 110 sous assise sur le moulin de Courvarain (2), rente qu'il avait achetée de Macé d'Espeigne et qui était servie par Guillaume d'Usage. (*Collection de dom. Villevieille.*)

Celle des Lescuier ne nous est connue que par les relations qu'elle eut à ces époques avec les habitants de la Trappe. En 1232, l'année où Robert fit son aumône, l'abbé lui acheta un autre pré dans les mêmes parages. Deux ans auparavant, Jean Lescuier, frère de Robert, avait vendu au monastère une pièce de terre dans la mouvance du fief de Courtelart (3). Cette vente fournit plus tard matière à un procès. En 1234, après la mort de Jean, sa veuve, Eremburge de Champroux voulut

(1) « Curia domni regis. »

(2) Moulin sur l'Orne-Saosnoise, entre Saint-Mards et Montbisot.

(3) Courtelart, aujourd'hui simple métairie en Congé, jadis seigneurie tenue à la foi lige de Ballon. Le seigneur devait un mois de garde dans la ville et jouissait d'un droit de « lige estaige » entre la chapelle et la porte du château. (*Aveux de la châtellenie.*)

rentrer en possession de la pièce de terre sous prétexte qu'elle servait d'assiette à son douaire. Quelques présents de l'abbé amenèrent une transaction et terminèrent le différend. (*Cartul. de la Trappe.*)

Le Port-de-Congé, métairie très-voisine de celle de Champroux, sur la rive gauche de l'Orne-Saosnoise, dépendait de l'hébergement du Port, une des terres hommées de la châtellenie de Ballon.

VIII.

Charte par laquelle Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, déclare donner en *franche aumône* à la Trappe, pour l'entretien du luminaire de l'église abbatiale, une somme d'huile, mesure du Mans, qui sera prise tous les ans sur ses redevances de la Suse et délivrée le troisième jour après la Toussaint. L'huile devra être remise aux envoyés du couvent par le bailli de la Suse en personne, quel qu'il puisse être. Si la livraison n'est pas faite le jour prescrit et que ce soit la faute du bailli, celui-ci remboursera les envoyés à ses frais des dépenses qu'aura nécessitées leur séjour à la Suse pendant le temps qu'ils auront attendu. — Année 1208.

Les donations en *franche aumône* avaient pour caractère spécial de n'emporter avec elles la transmission d'aucune obligation, d'aucune charge, d'aucune prestation. La réserve seule d'un hommage, d'un devoir le plus modique, fût-il spirituel, tel que des prières, suffisait pour en détruire l'effet. C'est à la perte des titres primordiaux de ces sortes de donations qu'on doit attribuer la plupart des contentions qui, à une époque, surgirent si souvent entre les gens de main-morte et les seigneurs laïques.

Dans les dispositions de Guillaume des Roches, on remarquera encore la précaution qu'il prend relativement à la qualité de son bailli, « *baillivo meo quocumque fuerit.* » Ces expressions se retrouvent dans une autre charte, celle par laquelle Marguerite de Sablé, l'épouse du sénéchal, ratifie la

donation de son mari. (*Cartul. de la Trappe.*) En ces temps, la place de bailli dans les hautes-justices seigneuriales n'était pas dédaignée de la noblesse. Le sénéchal veut que ses baillis de la Suse, à quelle classe qu'ils appartiennent, soient tous astreints à la sujétion de remettre eux-mêmes aux mandataires des moines la somme d'huile destinée à l'abbaye.

IX.

Charte de Geoffroy de Bruillon qui fait savoir que Mathieu de l'Erablé a donné en perpétuelle aumône à la Trappe, le domaine de Montfriloux avec la fuie, les plantations d'arbres et les trois clos de vignes qui en dépendent, en se réservant seulement une rente de douze deniers mansais payable tous les ans à la recette de Poiresac, le jour de saint Jean. Mathieu de l'Erablé a reçu en présent de l'abbaye dix-sept livres, monnaie du Mans. Même somme a été remise à Geoffroy de Bruillon qui, par un sentiment de piété, l'a rendue à la mense conventuelle. Mathieu, Guillaume, Eudes, Margueritte, enfants du donateur, ont consenti à la donation. Geoffroy de Bruillon, Patrice Chabot, Roger de Congé, s'en sont portés garants. — Sans date.

X.

Autre charte du même Geoffroy où sont mentionnés : 1° le don fait à la Trappe par Blanchard de Souigné d'une vigne appelée la Sarrasinière (1) ; 2° l'approbation de ce don par Mathieu de l'Erablé, possesseur du fief d'où dépendait la vigne ; 3° l'acquiescement de Geoffroy de Bruillon, en qualité de seigneur dominant. — Sans date.

XI.

Troisième charte de Geoffroy de Bruillon par laquelle ce seigneur cède aux moines de la Trappe un habitant de Ballon

(1) Plusieurs lieux de ce nom, notamment un en Saint-Denis-des-Coudrais.

nommé Hubert Landry pour gérer les affaires de l'abbaye dans la localité : le donateur leur abandonne en même temps la maison dudit Landry y compris un bâtiment attenant qui a été construit depuis l'incendie de la ville par les troupes du roi. Il affranchit le gérant de toutes tailles, de tous droits seigneuriaux et de tout service au château : il veut enfin qu'après la mort de Landry, la personne qui habitera la maison, qu'elle soit ou non héritière du défunt, le remplace dans les fonctions de gérant. — La charte est datée de 1200.

Geoffroy de Bruillon (1) commandait Ballon lorsque Philippe-Auguste, en 1199, enleva le château à Jean sans Terre et mit le feu à la ville. Dix ans auparavant, Geoffroy de Bruil-

(1) Dans les trois chartes le texte porte *Gaufridus de Bruill* — avec un signe d'abréviation à la place de la lettre ou des lettres qui terminent le nom. Le même signe se retrouve dans le texte d'une lettre de Jean sans Terre, en date du 3 mars 1203, par laquelle le roi mande au sénéchal d'Anjou de livrer au voyer du Mans des vignes situées aux environs de la ville, et qui ont appartenu à Paulin Boters et à *Geoffroy de Bruill*... (Rotul. Norman., n° 83, tom. I.)

D'autre part, deux historiens, Benoît de Peterborough et Roger de Hoveden, en parlant du châtelain de Ballon, l'ont appelé, le premier, Geoffroy de *Bruilhum*, le second, *Geoffroy de Burelin*, alias *Burilum*. (Recueil des hist. de France, t. XVII.) — De plus, une charte de Saint-Vincent cite un Geoffroy de *Bruillein* au nombre des témoins qui, en 1163, assistèrent à la concession des franchises du vicomte de Châteaudun en faveur de l'église de Montdoubleau. (Cartul. de Saint-Vincent, n° 3.)

Dans l'incertitude où nous sommes restés sur la véritable orthographe du nom de famille de Geoffroy, nous avons cru devoir donner à ce personnage un nom qui, sans être en désaccord avec les leçons du cartulaire de la Trappe et de la lettre royale, se rapprochât le plus possible de celles des historiens. Il n'en est pas moins vrai que le signe d'abréviation permet de lire *Bruilleio*, *Bruillio*, *Bruillat*, *Bruilliis*, ou bien en traduisant, *Bruillé*, *Brouilly*, *Brouillat*, *Bruiels*, noms portés par d'anciennes familles, qui toutes, au XIII^e siècle, comptaient déjà des personnes de marque parmi leurs membres.

Paulin Boters, alias Buters, cité dans la lettre de Jean sans Terre, est ce chevalier qu'une charte d'Hamelin, évêque du Mans, à la date de 1211, nous présente comme ayant, au moment de partir pour la croisade contre les Albigeois, restitué au chapitre de Saint-Julien la tierce partie d'une dime qu'il possédait à Saint-Mards-d'Ouillé. (Cartul. du chapitre.)

lon avait failli être victime de son attachement à la cause anglaise. On sait qu'après la conférence de La Ferté-Bernard, Philippe-Auguste voulut reprendre par un coup de main la ville du Mans où Henri II, son antagoniste, venait de se réfugier. Le 10 juin 1189, le roi de France arrive inopinément sur les lieux et fait simuler une attaque du côté du pont de Saint-Jean. Pour repousser cette attaque un détachement de la garnison sort de la cité, se porte en toute hâte à la tête du pont et y livre un combat acharné malgré l'incendie qui dévorait les maisons du faubourg. Geoffroy de Bruillon faisait partie de ce détachement et fut pris par les assiégeants après avoir reçu une blessure à la jambe. (*Recueil des hist. de France, tom. XVII.*)

Mathieu de l'Érablé, le donateur du domaine de Montfriloux, fut comme Patrice Chabot un des personnages qu'Hamelin de Rorte, vice-sénéchal de la province, convoqua à Ballon, en 1208, pour juger le différend survenu entre l'abbé de Saint-Vincent et le seigneur de Doucelle au sujet du droit de panage de la forêt de Pail.

La famille de l'Érablé tirait son nom d'un des fiefs de la mouvance de la châtellenie de Saint-Aignan. (*Dénombrement de terre de Saint-Aignan pour l'an 1639.*)

XII.

Charte par laquelle Hugues de Bauçay, seigneur de Ballon, déclare donner à perpétuité au monastère de la Trappe la chapelle de son château de Ballon avec toutes ses dépendances, aux conditions suivantes : l'abbaye fournira un chapelain pour desservir ladite chapelle et, en outre, sera chargée de l'entretien du luminaire. Tout le temps que le seigneur et sa femme résideront au château, le chapelain dira chaque jour la messe dans la chapelle : en leur absence, la messe pourra n'y être célébrée que trois fois par semaine. Le chapelain prêterà le serment de fidélité au Seigneur tout en restant libre pour ce qui concerne le spirituel. — Datée de 1232.

Hugues de Bauçay, d'une famille puissante du Loudunois, embrassa le parti de Philippe-Auguste dans les luttes de ce prince avec Jean sans Terre. En 1214, le roi l'employa pour conclure la trêve de cinq ans que le monarque anglais sollicita après sa défaite à la Roche-aux-Moines. (*Cartul. de Philippe-Auguste*, n° 193.)

Des services signalés dans les armées royales où il avait le rang de chevalier banneret, lui valurent de bonne heure les faveurs de Philippe. Au mois d'octobre 1206, il fut mis en possession de la châtellenie de Ballon en y comprenant, dit un ancien titre, « tout ce que soulait en tenir Patry de Chaour-ses (1). » (*Collect. du Chesne.*, carton 35, f° 69, *Bibl. impériale*.)

Détruite au xv^e siècle pendant l'occupation anglaise, la chapelle mentionnée dans la charte fut remplacée par une autre qui, elle-même, a disparu au commencement du siècle dernier (2). Les aveux nous apprennent qu'elle s'élevait en dedans de l'enceinte et à côté de la principale entrée du château.

Parmi les bienfaiteurs du monastère de la Trappe dont les autres chartes rassemblées au même article ont consacré la mémoire, nous citerons Herbert Lancelin, Geoffroy Ménout, Gervais Assailly de Courvarain, Calais de Cloé, Robert de Montceaux, Raoul de Feumusson, prêtre, Guillaume de Poillé, Richard Reboul, Nicholas Beraud, Garin Lebœuf, Guillaume Péchin, tous habitants du Ballonnais et qui s'empressèrent de suivre l'impulsion qu'avait donnée Patrice Forsené. Bientôt les religieux se virent possesseurs dans le pays d'une étendue de fonds de terre assez considérable pour pouvoir y créer un établissement rural. La nouvelle ferme prit le nom de la Trappe,

(1) La terre de Ballon passa des mains de la famille de Bauçay en celle des de Préz, par le mariage de Jeanne de Bauçay, arrière-petite nièce de Hugues, avec Guillaume de Préz. Olivier de Préz, fils de Guillaume, en fit l'hommage au comte du Maine le 3 juin 1405. (*Trincant. hist. manusc. du Loudunois.* — *Bibl. impériale*.)

(2) Elle a été rasée en 1700 par l'ordre du propriétaire, le marquis de Vassé. (Aubry : *Ballon, Saint-Mards, Saint-Ouen*, p. 48.)

nom qu'a conservé le bordage qui la remplace aujourd'hui. Les bâtiments d'exploitation furent probablement construits sur l'un des terrains concédés par Patrice ; la position de l'un de ces bâtiments encore debout par rapport au lieu de Courtavon, semble du moins l'indiquer (1). Plus tard l'abbaye fit élever une habitation attenante aux bâtiments et destinée à loger quelques moines ; le fait est constaté dans un titre qui porte la date de 1259. Mais l'établissement devint-il un prieuré, ainsi que le pensent des écrivains modernes ? C'est une question sur laquelle notre cartulaire ne fournit aucun renseignement.

NOTE SUR LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE

TENU A FONTENAY (VENDÉE)

D U 12 A U 18 JUIN 1864

PAR M. DE CUMONT

L'isolement ne convient pas à l'homme, et quand il veut satisfaire cette ardeur de savoir qui est innée en lui, il cherche instinctivement dans les autres des lumières pour dissiper sa propre ignorance et un point d'appui pour développer et diriger l'activité de son esprit. C'est dans ce besoin de réunion des intelligences pour leur utilité commune que se trouve la raison d'être des Sociétés savantes, qui, sous des noms divers, concourent à entretenir les études littéraires et scientifiques dans chacun de nos départements. Nous leur devons souvent,

(1) Ce bâtiment, dont les archéologues reportent la construction aux dernières années du XII^e siècle, sert de grange au bordage de la Trappe. Son ensemble et certaines dispositions dans les ouvertures lui donnent l'apparence d'une chapelle. Il peut se faire cependant qu'il n'ait jamais été que la grange dimeresse des moines. On sait en effet que les anciennes granges dimeresses du clergé régulier avaient assez généralement un caractère architectural particulier, remarquable surtout par la solidité, et de nature à laisser à leurs restes quelque ressemblance avec ceux d'un petit édifice religieux.

pour la dignité et l'intérêt bien entendu de l'homme, d'avoir recueilli, comme dans un faisceau puissant, des forces qui, séparées, auraient disparu dans l'inaction ou se seraient perdues dans un emploi désordonné. A son tour, chacune de ces Sociétés sent la nécessité de dépasser l'horizon des études particulières de ses membres et des questions locales qui l'intéressent tout spécialement. La Société a compris cette obligation, puisqu'elle a voulu correspondre avec 103 autres compagnies savantes, en France ou à l'étranger. Je me sens donc encouragé à détourner un peu de notre province l'attention de la Société et de l'appeler sur le Poitou, où s'est tenu, à Fontenay, un congrès archéologique du 12 au 18 juin 1864. Pour plus d'une raison, j'aurais tort d'entreprendre un compte rendu de ces séances, organisées avec beaucoup d'intelligence par M. Benjamin Filion, dont les nombreuses et instructives communications et le tact remarquable ont grandement contribué au charme et à l'utilité du Congrès. L'impression des procès-verbaux pourra seule montrer la valeur des discussions auxquelles a donné lieu un programme très-complet sur le bas Poitou, sur son histoire générale, ses monuments de tous les âges, ses monnaies, ses œuvres artistiques, ses traditions, son langage et ses hommes célèbres : programme trop complet peut-être pour être traité en six jours dans toutes ses parties. Mon intention est uniquement de choisir plusieurs questions qui, par leur caractère de généralité et leur importance, ont droit à l'attention de la Société, de dire quelles lumières nouvelles elles ont reçues des travaux du Congrès de Fontenay, et de signaler ce que les visites faites à quelques édifices remarquables du bas Poitou ont offert d'intéressant pour l'archéologie.

I.

On ne peut maintenant étudier et tâcher de résoudre les nombreux problèmes que soulèvent encore les monuments primitifs de la Gaule, sans tenir un grand compte du mémoire

publié sur ces questions par M. Alexandre Bertrand et couronné en 1862 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. S'il faut reconnaître les recherches étendues et sérieuses de l'auteur et le vrai talent avec lequel il les a exposées ; si même son travail doit rester comme un résumé clair et habilement présenté de la partie positive du sujet, on est loin d'être unanime pour accepter toutes les parties du système absolu qu'il émet ; on a blâmé plusieurs fois sa facilité à admettre comme questions prouvées des conjectures plus ou moins probables et à généraliser trop vite dans une matière où il y a encore tant d'obscurités. Indépendamment de son mérite incontestable, ce mémoire emprunte une importance nouvelle de la position de son auteur, qui est secrétaire de la Commission de la carte des Gaules ; de là, le contrôle et les critiques dont la théorie de M. Bertrand ont été l'objet de la part de nombreuses Sociétés savantes des départements et de tous ceux qui se sont occupés des origines celtiques de la France. Aussi les opinions de M. Bertrand ont-elles été plus d'une fois citées dans les longues discussions consacrées par le congrès de Fontenay à ce curieux et difficile sujet.

On ne peut guère le contester aujourd'hui, les dolmens et les allées couvertes sont des tombeaux : non-seulement ceux qui sont cachés sous un tumulus, mais encore ceux que nous voyons découverts ; non-seulement ceux dont la chambre intérieure est précédée d'un couloir plus étroit, mais aussi ceux qui sont sans allée, ce qui est fort rare. Que trouve-t-on, en effet, sous les dolmens couverts, lorsqu'ils sont fouillés pour la première fois ? Toujours des ossements humains ou des cendres, mêlés à des pointes de flèche, des couteaux, des haches en silex, en os ou en agate et à des poteries grossières, c'est-à-dire les preuves les plus authentiques de sépultures. Les dolmens qui ne sont pas enfouis renferment des objets pareils, et on peut légitimement conclure qu'ils étaient primitivement masqués par des tumulus détruits par le temps et la main des hommes. M. du Chatellier, dans son rapport sur son exploration des tumulus

du Finistère, atteste (1), que constamment ces monuments sont entourés d'une proéminence, reste de l'enveloppe tumulaire qui les recouvrait. La même remarque est faite en Poitou par M. de Longuemar, ancien président de la Société des antiquaires de l'Ouest : il cite particulièrement les dolmens d'Andillé, de la Verrée et de Luxé, où il faut franchir un bourrelet de pierres et de terre avant de pénétrer dans la chambre intérieure. Du reste, si ces dolmens n'étaient couverts dans le principe, comment expliquer cette allée qui existe habituellement et qui évidemment servait à mettre en communication avec l'extérieur le caveau sépulcral du tumulus ? — Quand même un dolmen ne présenterait pas de couloir précédant la chambre intérieure, il ne faudrait pas plus y voir un autel : un archéologue du Morbihan, M. Fouquet (2), le fait observer, si la butte de Tumiac était détruite et la crypte conservée, le monument aurait la forme et les dispositions des dolmens sans allée qu'on prend pour des autels.

Les dolmens sont donc des tombeaux et nullement des autels ; tout au plus peut-on supposer que sur ces monuments funéraires des holocaustes fussent offerts aux mânes de ceux dont les cendres ou les restes reposaient dans le caveau intérieur. Cette destination funéraire, qu'affirme M. de Caumont depuis de longues années (3), et que reconnaît aussi M. A. Bertrand, n'a pas trouvé, si je m'en souviens bien, un seul contradicteur au Congrès de Fontenay. Si les dolmens ne sont pas des autels, il faut aussi renoncer à voir dans les cavités des énormes pierres qui leur servent de toit, tantôt des bassins devant recevoir le sang des victimes humaines, tantôt des rigoles pour le laisser écouler. L'imagination seule a créé ces bassins et ces rigoles, et les faits démentent cette hypothèse. Dans les nombreux dolmens que M. de Longuemar a étudiés en Poitou, tous se composent, d'après lui, de blocs bruts sur lesquels il est impossible de con-

(1) *Congrès arch. de France*, année 1863, p. 343.

(2) *Bulletin mon.*, année 1863, p. 580.

(3) *Bulletin mon.*, année 1863, p. 581.

tater le travail de la main de l'homme. Dans le Morbihan et le Finistère, dont les monuments celtiques ont été examinés d'une manière si compétente par M. du Chatellier, il a remarqué (1) que si quelquefois les pierres qui servent de murailles font supposer qu'elles aient pu être entamées avec un instrument en pierre, les tables supérieures sont toujours moins lisses et plus brutes. — Mais par une réaction radicale contre l'ancien système, doit-on aller jusqu'à nier les sacrifices humains ? Je ne le crois pas. La réputation sanguinaire de nos ancêtres les Gaulois est trop bien établie pour qu'on puisse regarder comme calomniateurs tous les auteurs qui ont porté contre eux cette accusation. Jules César dit que, chez les Gaulois, la vie d'un homme pouvait être rachetée par celle d'un autre homme (2). Diodore de Sicile (3) nous apprend qu'ils saignaient leurs victimes au-dessus du diaphragme et tiraient des pronostics de la manière dont ils tombaient, de la couleur et de l'abondance de leur sang, etc. Strabon fait une déclaration analogue (4), Lucain se fait aussi leur accusateur dans sa *Pharsale* (5). Deux siècles plus tard, Lactance (6) et Minutius Félix (7) attestent que des sacrifices humains se faisaient, soit en l'honneur de Teutatès et de Taranus, soit auprès du chêne de Hésus et dans les orgies d'Armorique. Le résultat des fouilles de nos tumulus et de nos dolmens ne dément pas le dire de J. César, d'après lequel, à la mort d'un personnage puissant, sa famille faisait égorger les clients et les esclaves qu'il avait le plus aimés, et leurs cendres étaient enterrées à ses côtés, ainsi que son cheval de bataille, ses armes et ses parures, afin que le défunt conservât dans l'autre vie le rang qu'il occupait dans celle-ci (8). Si haut qu'il

(1) *Congrès arch. de France*, année 1863, p. 346.

(2) L. IV, ch. xvi.

(3) L. V, par. 308.

(4) L. IV, par. 198.

(5) L. I, vers 444 et suiv.; l. III, vers 400 et suiv.

(6) *Institutions divines*, l. I, ch. xxi.

(7) Ch. xxx.

(8) L. VI, ch. xix.

faillie placer les constructeurs des monuments celtiques, on ne peut, pour les juger, les séparer de leurs descendants et des peuples voisins de ceux-ci ; et lorsque les auteurs s'accordent à accuser les Hermundures, les Goths, les Hérules, les Saxons d'immoler leurs ennemis, lorsqu'Hérodote atteste l'anthropophagie des Massagètes, lorsqu'au ^{vi}^e siècle saint Boniface est obligé de défendre aux chrétiens de vendre des victimes humaines aux païens qui venaient s'approvisionner sur les marchés d'esclaves, lorsque, même au ^{xi}^e siècle, des canons de l'Eglise s'élèvent contre la sauvage coutume des femmes qui brûlaient des corps humains pour en donner les cendres en breuvage à leurs maris, il faut voir, dans ces actes odieux, non pas des moments de délire chez certains individus, mais l'opiniâtreté d'une pratique superstitieuse commune à plusieurs peuples de même origine. Ces instincts sanguinaires ne se trahissent-ils pas aussi dans l'hymne de guerre du barde gallois (1) ? — Il faut donc, je crois, reconnaître que si les dolmens ne prouvent pas les sacrifices humains, rien non plus en eux ne les contredit.

Le Poitou est une de nos provinces les plus riches en dolmens. D'après le tableau que M. A. Bertrand a donné de tous ces antiques monuments existant en France et où ils sont classés par département, la Vendée en possède 17, dont la plus grande partie se trouve dans l'arrondissement des Sables-d'Olonne, les Deux-Sèvres, 15, et la Vienne, 70, sans parler de 33 autres qui ont disparu dans ce dernier département. Le plus remarquable de tous et peut-être le plus grand que nous connaissions en France est le dolmen de la Frébouchère, commune du Bernard (Vendée). C'est une immense table horizontale supportée au nord par trois piliers, au sud par trois autres piliers de 2 mètres à 2 mètres 75 centimètres, à l'ouest par une pierre posée sur le côté, fermant le monument, longue de 5 mètres 75 centimètres et haute de 2 mètres 13 centimètres, et à l'est

(1) Ozanam, *les Germains avant le Christianisme*, p. 74, 75 et 233.

par deux blocs, laissant entre eux une distance de 80 centimètres qui forme une entrée au dolmen. Les dimensions de la table, élevée de 2 mètres au-dessus du sol intérieur, sont de 8 mètres 75 centimètres dans sa plus grande longueur et de 5 mètres 70 centimètres en largeur ; sa plus grande épaisseur est de 90 centimètres. Cette énorme pierre granitique était toute d'un morceau, mais il y a 48 ans, dit-on, la foudre la frappa et la divisa en deux parties inégales. Il est bien à regretter aussi qu'un monument, qui vraisemblablement était d'une importance considérable dans le pays, ne permette aucune conjecture ; car les fouilles, qui ont causé la chute d'un des piliers du dolmen, n'ont rien fait découvrir.

Les corps que l'on trouve sous les dolmens, les tumulus et les grottes sépulcrales du Poitou, en général y ont été ensevelis sans être incinérés : c'est le contraire de ce qui a été constaté dans les monuments du Finistère et du Morbihan, où la sépulture par inhumation est l'exception, mais ne nous hâtons pas de conclure de cette différence, qui a besoin d'être élucidée, au non-synchronisme des dolmens dans les deux provinces, car leur construction et les résultats les plus authentiques des fouilles sont absolument les mêmes. — Dans le tumulus de Brion (Vienne), les squelettes, placés sur plusieurs rangs, avaient, d'un rang à l'autre, la tête aux pieds. Quelquefois ils sont disposés comme les rayons d'une roue, les têtes dirigées vers l'extérieur du cercle : comme on l'a remarqué dans le dolmen, aujourd'hui détruit, de la Pierre-Folle-de-May (Vienne), sous la tombelle de la Gartempe (Vienne), sous le vaste tumulus de Bougon (Deux-Sèvres) et aussi dans plusieurs monuments celtiques de Maine-et-Loire, d'après M. Godard-Faultrier. Je n'ai pas entendu citer d'exemple en Poitou de sépulture pareille à celle que M. du Chatellier a constatée au tumulus du Palud (Finistère) (1), et M. de Rochambeau, au tombeau celtique, en forme de puits, de Thoré (Loir-

(1) *Congrès arch. de France*, année 1863, p. 324.

et-Cher (1). Au Palud il y avait un squelette dont l'épine dorsale et les omoplates avaient été relevées par des pierres brutes et dont la tête était complètement penchée sur la poitrine ; les jambes avaient été repliées sous elles-mêmes, comme le font encore aujourd'hui pour leurs morts certaines peuplades du Mexique et du Brésil. Le corps trouvé à Thoré était assis, la tête touchant les fémurs. Ce mode de sépulture assise ou accroupie remonte à la plus haute antiquité ; car M. de Rochembeau nous apprend (2) que la quarante-quatrième clef de l'écriture hiéroglyphique, faisant allusion à l'ensevelissement, figure un cadavre assis ; que les anciens Germains et les Saxons avaient cette coutume d'inhumer et qu'on en a des exemples en Allemagne et en Danemark. Outre les sépultures du Palud et de Thoré appartenant à l'ère celtique, la France en a plusieurs de l'époque franque constatées par M. l'abbé Cochet ; on sait aussi que Charlemagne fut inhumé assis sur un siège de marbre (3) ; mais cet usage fût-il très-répandu en Gaule, qu'y a-t-il d'étonnant que dans les monuments de l'âge celtique, qui seuls nous occupent ici, on n'ait pu que rarement vérifier la position des corps et que particulièrement en Poitou on ne connaisse pas d'exemple de sépulture assise ?

Les objets qui accompagnent les ossements humains dans les dolmens et les tombelles funéraires du Poitou sont des haches ou coins en porphyre, en silex et en jaspe, des couteaux et des pointes de flèche en silex tranchant, des os aiguisés en pointe, des grains de collier percés et faits de petites pierres ou en terre cuite et des vases en terre noire à peine cuite et de la forme la plus grossière. Jamais on n'y a trouvé d'instrument ou d'ornement en bronze, en or ou en fer. Cette observation positive, déjà faite pour les dolmens si nombreux du Morbihan, a été, au Congrès, affirmée pour la Vendée par M. Fillon, dont la vaste mémoire n'oublie aucun détail intéres-

(1) *Bulletin mon.*, année 1864, p. 815.

(2) *Id.*, p. 797.

(3) *Id.*, p. 802 et 804.

sant en archéologie, et pour le reste du Poitou par M. de Longuemar, qui a fait l'étude la plus consciencieuse des monuments celtiques de cette province ; mais elle contredit formellement l'assertion de M. Alexandre Bertrand. S'appuyant sur les antiquaires danois et scandinaves, et surtout M. Worsaae, qui ont signalé dans le nord des tumulus à dolmens tout semblables aux nôtres et où, disent-ils, le bronze est très-commun, il avait cru pouvoir déclarer, dans son mémoire couronné, que les objets en bronze dominaient aussi dans nos monuments primitifs de l'ouest, et il avait fondé sur la réalité de ce fait une partie importante de son système que nous allons préciser ; mais cette affirmation ayant été vivement contestée, il en a depuis, dans le numéro d'août 1864 de la *Revue archéologique*, restreint un peu la portée, mais il cite cependant la Vendée au nombre des départements où, suivant lui, le bronze existe. L'opinion opposée est unanime en Poitou.

Une remarque à peu près générale avait constaté que les tumulus, les dolmens et les allées couvertes avaient leur entrée, et les menhirs, la direction de leur face vers l'est, et elle autorisait à voir dans cet usage une tradition relative au lieu d'où étaient sorties les populations primitives de la Gaule. C'est ainsi que les monuments du Morbihan s'ouvrent ordinairement à l'est et que leur axe descend un peu vers le S.-O. (1). Il en est de même, au dire de M. du Chatellier (2), pour ceux du Finistère, sauf que l'axe remonte habituellement vers le nord-ouest. Dans le Maine-et-Loire, il y a deux orientations : l'une du nord-ouest au sud-est, et l'autre de l'ouest à l'est. M. de Longuemar s'est livré à un examen très-approfondi de la direction des dolmens en Poitou ; mais il a trouvé une grande diversité dans leur orientation, et sur 36 dolmens intacts qu'il a particulièrement étudiés, 12 seulement vont de l'est à l'ouest. Les constructeurs de ces monuments n'ayant pas fait dévier de leur position naturelle les blocs qu'ils utilisaient, c'est pour lui

(1) *Bulletin mon.*, année 1863, p. 581.

(2) *Congrès arch. de France*, année 1863, p. 339.

Un argument contre le sentiment de ceux qui voient des prodiges de mécanique dans la confection des dolmens et ne consentent pas à l'attribuer à un peuple primitif. A cet argument se joint cette double considération, présentée avec beaucoup de force par M. de Longuemar, que les phénomènes géologiques ont fait presque tous les frais de la construction des dolmens et que la part de la science humaine y est fort petite, puisque les matériaux ont été pris à la place même où la nature les offrait aux populations. Cette dernière remarque, qui exclut toute supposition de transport de blocs aussi considérables, a déjà été faite pour le Maine par M. Triger.

M. Alexandre Bertrand croit erronée la dénomination de Celtiques attribuée généralement aux monuments primitifs de la Gaule; car, à son avis, les dolmens de l'Ouest auraient pour auteurs les tribus envahissantes du nord qui ont pénétré dans la Gaule par les rivières de l'ouest, depuis l'Orne jusqu'à la Gironde; les tumulus de l'est seraient dus à des populations d'origine germanique, tandis que la race celtique ne se serait conservée sans mélange que dans le centre de la Gaule, où ses monuments sont, suivant lui, très-rares. Pour restreindre la question aux dolmens de l'ouest, cette opinion, qui est une conclusion exagérée des conjectures assez probables de M. Amédée Thierry sur les races celtiques, ne peut subsister devant les faits constatés avec ensemble en Bretagne et en Poitou. Les pierres de ces constructions primitives attestent que jamais un instrument de métal ne les a touchées; les fouilles opérées dans les monuments reconnus comme intacts donnent des poteries et des objets dénotant l'art le plus élémentaire; ces haches, ces couteaux et ces coins en pierre appartiennent évidemment à une civilisation en enfance et à des hommes ayant à défendre leur vie et leur nourriture contre les animaux: ce qui explique la si grande quantité d'ossements de bêtes fauves ou de bêtes féroces trouvés dans ces antiques monuments. Tout dans les dolmens proclame donc si haut l'âge de pierre, que souvent les débris qu'ils recouvrent

peuvent à peine être distingués de ceux qui, ces dernières années, ont été signalés dans le diluvium par MM. Boucher de Perthes, de Vibraye, Lartet et Alphonse Milne-Edwards, et tout nouvellement sur les bords de la Charente par MM. Meillet et Brouillet. — Pour connaître les auteurs de nos tumulus, il faut remonter jusqu'à l'époque antéhistorique où la race indo-germanique, s'éloignant du berceau du monde et marchant vers l'ouest, a occupé les différentes parties de l'Europe actuelle, en construisant, le plus souvent pour recevoir leurs morts, quelquefois peut-être pour rappeler un événement important, ces tombelles qui étaient en usage chez les Hébreux et qu'on retrouve, avec des dispositions presque identiques à celles de nos monuments, au pied du Caucase, dans la haute Asie, en Danemark, aux Hébrides, aux Iles Britanniques, en Saxe, dans le midi de l'Europe, même en Afrique et jusqu'en Amérique, où Humboldt et M. Elie de Beaumont ont vu à peu près 3,000 tumulus le long du Mississipi et de l'Ohio. Ces premiers occupants de notre sol sont les Celtes, Gaëls ou Gaulois : pourquoi donc refuser le nom de celtiques aux monuments tout à fait primitifs, qui ne peuvent pas être l'œuvre de populations plus modernes ? La plus ancienne invasion qu'aient eu à supporter les habitants des Gaules et dont l'histoire fasse mention, est celle des Kymris, attestée par Hérodote (1). Ceux-ci, chassés par des populations scythiques ou teutoniques et conduits par Hu ou Hésus-le-Puissant, entrèrent dans la Gaule par le nord vers 630 avant Jésus-Christ. D'après les suppositions vraisemblables de M. Amédée Thierry, dans son histoire des Gaulois, suppositions qui sont la base du système de M. A. Bertrand, les Kymris se seraient établis dans la partie septentrionale et surtout la partie occidentale de la Gaule, depuis la rivière de l'Orne jusqu'à la Gironde, et auraient refoulé les Gaëls dans le centre et vers l'Est. Telle fut la cause du départ, en 587, des popu-

(1) L. IV, ch. xxi, xxii et xxiii.

Nations de la Séquanie et de l'Helvétie, sous la conduite de **S**igovèse, vers la rive droite du Danube et les Alpes-Illyriennes, **O**ù ils formèrent un grand peuple; de là aussi en même temps **L**a marche du Biturige Bellovèse, à la tête des Eduens, des **A**rvernes, des Bituriges et des Ambarres, vers l'Italie, où ils **F**ondèrent Milan. Tite-Live nous apprend aussi que, peu après, **D**es Aulercs, des Carnutes et surtout des Cénomans pri-
Rent pour chef Elitovius (en langue gaëlique Ele-Dov, c'est-à-
Dire l'Ouragan), et, après avoir erré quelque temps sur les **B**ords du Rhône, passèrent en Italie, où ils chassèrent les **E**trusques de la Transpadane jusqu'aux frontières des Vénètes **E**t bâlirent Brescia et Vérone. Mais ces conflits entre différents **P**euples ne sont-ils pas postérieurs à l'origine de nos tumulus, **C**'est-à-dire à l'époque où les armes en métal n'étaient pas **E**ncore connues? D'autre part il n'est pas douteux que les **K**ymris, qui étaient de même souche que les Gaëls et avaient **L**es mêmes traditions sur le mode de sépulture de leurs morts, **O**nt pu construire de nouveaux tumulus et surtout utiliser, **C**omme l'ont fait après eux les Gallo-Romains, ceux qui se **T**rouvaient déjà dans les pays où ils se fixaient; de sorte qu'au **M**ilieu et au-dessus de débris, témoins d'une existence toute **P**rimitive, apparaissent plus d'une fois dans les tumulus ainsi **V**isités par plusieurs générations les divers spécimens de l'art **G**aulois, puis de l'art gallo-romain, et même des médailles ro-
Maines de la fin du iv^e siècle après Jésus-Christ. — Si les mo-
Numents dits celtiques n'ont pas pour auteurs les Celtes, comme **R**'avance M. Bertrand, les parties de la Gaule où ces derniers, **S**uivant lui, sont restés isolés et sans mélange, devraient être **A**bsolument dépourvues de dolmens; or, cette conclusion **T**rouve sa réfutation dans le tableau qu'il a tracé lui-même **D**es dolmens selon leur importance numérique dans chaque **D**épartement. Le Lot, dont le territoire n'a pas été occupé **P**ar les Kymris, y figure au premier rang avec le Finistère, **P**ays complètement kymrique. L'Ardèche, l'Aveyron et la **D**ordogne, habitées par les Gaëls, sont les 4^e, 5^e et 6^e départe-

ments pour le nombre de dolmens qu'ils possèdent. La Vienne suit immédiatement ; mais les deux autres départements composant le Poitou, province kymrique, en comptent beaucoup moins : la Vendée en a dix-sept, les Deux-Sèvres quinze. Les Pictones avaient pour voisins à l'est les Lemovici qui étaient de purs Gaëls ; cependant, contrairement au système que nous combattons, le territoire de ceux-ci renferme un nombre à peu près égal de dolmens, puisque la Haute-Vienne en possède douze, et l'Indre, treize. Quant au Maine dont une grande partie des habitants avaient été chassés par les Kymris, comment cette théorie expliquera-t-elle que quinze dolmens aient été signalés dans la Sarthe et un seulement dans la Mayenne, tandis que des contrées limitrophes qui n'avaient pas été troublées par cette invasion, celles qui forment aujourd'hui les départements d'Indre-et-Loire et d'Eure-et-Loire comptent, le premier, vingt-huit, et l'autre, quarante dolmens. Il ne faut donc rien conclure, pour l'origine de ces derniers, de la distinction probablement trop tranchée faite par M. Bertrand entre les Gaëls et les Kymris, et les monuments primitifs des Gaules ~~sont~~ légitimement nommés celtiques.

II.

Il y a en Poitou une question qui excite depuis bien des siècles la sagacité des savants et la curiosité de quiconque étudie cette province, et à laquelle les recherches des historiens et les inductions des géologues n'ont pu encore répondre d'une manière décisive : c'est celle de la formation des buttes coquillières de Saint-Michel-en-l'Herm (Vendée). — Dans le golfe de l'Aiguillon ou de Luçon, qui occupait autrefois 80 kilomètres de circuit et qui n'est plus aujourd'hui qu'un mouillage très-réduit de vases molles, et à 12 kilomètres S.-O. de Luçon, se trouvent les îles de Saint-Michel et de la Dune, entre lesquelles sont placés les amas coquilliers dont il s'agit. Ces buttes ont une hauteur moyenne de 10 à 11 mètres au-dessus des plus hautes marées actuelles, une épaisseur d'huîtres d

12 mètres 830 millimètres et une largeur de 200 mètres. Elles sont couvertes d'une couche de terre de 8 à 10 centimètres, où existe un commencement de végétation. Aujourd'hui elles sont éloignées de la mer de plus de 5 kilomètres par suite des relais successifs de celle-ci, qui abandonne chaque année dans le golfe de l'Aiguillon une superficie d'environ 30 hectares. Les huîtres qui les composent presque exclusivement occupent diverses positions, conservent ordinairement leurs deux valves liées et entières, forment des couches horizontales séparées çà et là par des amas peu épais où les valves sont pêle-mêle, et appartiennent toutes aux espèces actuelles. Les unes n'ont éprouvé aucune altération dans leur couleur, un grand nombre ont pâli et d'autres ont blanchi totalement et se brisent très-aisément. — Ces bancs ont-ils été élevés de main d'homme? Tout auprès existait l'abbaye de Saint-Michel-en-l'Herm, fondée en 680 par Ansoalde, évêque de Poitiers; mais en supposant la possibilité d'amonceler une masse si considérable de coquilles, on se demande dans quel but les religieux auraient entrepris une œuvre aussi gigantesque, sur laquelle on comprendrait peu leur silence absolu. Les historiens du reste sont aussi muets; car jusqu'ici on ne connaissait pas de texte dont on pût induire quels pouvaient être les constructeurs de ces buttes. La formation de celles-ci est-elle au contraire naturelle? A-t-elle eu lieu dans les mêmes eaux auxquelles on doit les coquillages fossiles de la plaine voisine? Mais ces débris appartiennent à des espèces aujourd'hui disparues ou reléguées sur des côtes très-éloignées. Faut-il supposer un soulèvement causé par une perturbation géologique pour expliquer cette élévation au-dessus du sol environnant et de l'ancien et du nouveau lit de la mer? Mais le soulèvement aurait disloqué les couches horizontales des buttes et altéré la couleur et la fraîcheur des coquilles. Ces amas ont-ils plutôt été produits par un charriage résultant d'une oscillation du sol et au moyen de courants qui, très-rapides entre les deux îles de Saint-Michel et de la Dune, auraient cessé à la sortie du

détroit, où les bancs sont en effet placés? — La thèse formation artificielle a été défendue au Congrès de Fontenay dans un travail très-développé de M. de Brem; il a aussi en faveur M. de Quatrefages, qui a fait, il y a quelques années, une étude minutieuse de la question (1). L'éminent naturaliste croit que les buttes sont une construction postérieure au Pénin le Bref et datant peut-être du temps de Charlemagne. M. de Longuemar, juge très-compétent dans la question, puisqu'il n'est pas seulement archéologue érudit, mais encore qu'il doit à ses connaissances spéciales d'avoir été chargé par le conseil général de la Vienne de dresser la carte géologique de ce département, M. de Longuemar a été, pendant le Congrès, rechercher sur place une interprétation, et il paraît contraire que l'origine de ces dépôts est naturelle. En résumé beaucoup d'éléments de décision se sont produits, l'énigme est encore à résoudre.

III.

Si je dois m'abstenir de suivre la série des questions posées au Congrès, je ne le ferai pas avant d'avoir rappelé deux découvertes, dues l'une et l'autre à M. Fillon et présentant un intérêt réel et général. La première, ayant eu lieu à Mézard-des-Prés, près Fontenay, est celle d'un tombeau de femme artiste gallo-romaine du III^e siècle; elle a offert des renseignements précieux sur l'état des arts dans la Gaule à cette époque. Ce tombeau contenait près de 80 vases ou flacons en verre, dont plusieurs étaient remplis des couleurs à l'usage de la femme inhumée. Le verre est ordinairement verdâtre, parfois bleuâtre; une coupe est d'un beau bleu; un vase est jaune; chez un autre, également jaune, le verre est opaque et a des marbrures blanches. M. Fillon cite même une amulette possédant des baguettes d'émail jaune et rouge. On connaît en Poitou des vases plus anciens que ceux de Saint

(1) *Bulletin de la Société géologique*, t. XVIII, p. 933.

dard-des-Prés. En 1858, des fouilles faites à Verrines-sous-Celles (Deux-Sèvres) ont montré des sépultures du second siècle, contenant un grand nombre de vases de verre. Dans la forêt de Mervent on a trouvé non-seulement des vases analogues, mais des morceaux de creusets couverts encore d'une matière vitreuse. Si l'on remarque que le sol poitevin contient en abondance toutes les substances qui entrent dans la composition des verres en question, comme M. Chevreul l'a constaté pour plusieurs vases de Saint-Médard-des-Prés, il est facile de conclure que la fabrication du verre était répandue en Poitou dès le second et le troisième siècle. — L'autre découverte de M. Fillon ayant donné naissance à son livre sur l'art de terre chez les Poitevins, ouvrage plein de vues neuves et de science abondante, il m'est bien inutile d'expliquer comment, après une étude très-approfondie des fameuses faïences de la Renaissance, dites de Henri II, parce que le chiffre et l'emblème de ce prince figurent sur plusieurs d'entre elles, l'auteur a été amené à placer victorieusement, je crois, le lieu de leur fabrication à Oiron (Deux-Sèvres) et à les attribuer au concours de trois intelligences : la veuve d'Artus Gouffier, seigneur de Bois et d'Oiron, grand-maitre de France, Hélène de Hangest, François Cherpentier, son potier, et Jean Bernart, son bibliothécaire.

IV.

Ce serait taire une bonne partie de l'intérêt et de l'utilité du Congrès de Fontenay que de passer sous silence les visites faites aux églises de Nieul-sur-l'Autise, de Maillezais, de Vouvent et de Foussais : les parties principales de ces monuments étant des spécimens remarquables de l'art en Poitou pendant les ^x^e et ^{xii}^e siècles, ce serait aussi ôter à la Société une occasion de rapprocher le style roman du Maine de celui du Poitou et de la Saintonge, et de s'assurer de l'exactitude des différences indiquées entre l'un et l'autre par M. de Caumont. — Nieul était une abbaye fondée en 1068 par Ayraud Gassedemer,

seigneur de Vouvant, et sécularisée par une bulle du Pape Clément XI, du 6 avril 1713. Sans parler du cloître, conservé avec soin par son propriétaire actuel et dont les galeries et la salle capitulaire peuvent être de la fin du ^xⁱ siècle, sauf les voûtes des premières datant de la fin du ^{xv}^e et celle de la seconde refaite en 1646, nous avons eu à admirer l'église, dont la restauration achevée en grande partie fait honneur au regrettable M. Segrétain. Si les trois autres églises montrent une ornementation plus variée et de plus riches détails de sculpture, Nieul l'emporte sur elles par son ensemble harmonieux et imposant. Le portail occidental se compose, d'après la règle générale en Vendée pour les églises de quelque importance, de trois sections verticales et de trois zones horizontales. Les premières sont dans l'axe des nefs, de manière que les baies éclairent chacune des trois nefs s'ouvrent au milieu de celles-ci. La première zone horizontale comprend trois arcades : celle du centre, qui sert d'entrée, a quatre archivoltes, supportées chacune par une colonne monocylindrique. Les arcades de gauche et de droite sont aveugles, selon l'usage adopté en Poitou, et possèdent deux rangs d'archivoltes ; elles sont un peu surhaussées pour arriver au même niveau que l'arc central. Au-dessus de l'étage occupé par les trois baies, dont chacune est accompagnée de chaque côté par deux colonnes soutenant un double rang de claveaux, s'élève le pignon, moins orné que le reste de la façade. Les rampants sont brusquement interrompus pour faire place à deux tours octogonales surmontées de flèches également à huit pans ; cette adjonction paraît avoir été faite au ^{xiii}^e siècle. Le pignon est terminé par un clocher du ^{xv}^e siècle. Je ne parlerai de l'intérieur de l'église, plus remarquable par ses proportions que par ses sculptures, et dont les trois nefs sont voûtées en berceau avec arc-doubleau, que pour signaler à la première travée une coupole octogonale, puis, au milieu du transept, une seconde coupole également octogonale qui subsiste seule de la tour qui s'y élevait. Ces tours dont la base huit angles sont fréquentes en Poitou : il n'en est pas ainsi dans

Maine, où les tours sont constamment carrées aux **xⁱ** et **xiii^e** siècles. — L'abbaye de Maillezais, fondée en 1010 par **G**uillaume III, comte de Poitou, eut d'illustres destinées et fut **érigée** en évêché par le Pape Jean XXII. Les seuls vestiges de sa **gloire** passée sont les magnifiques ruines de son église qui **fut** dans ses jours de splendeur, dit-on, la rivale de la cathédrale de Cologne, et les bâtiments de l'abbaye, où ont habité **tour à tour** Rabelais, qui y fut moine, Agrippa d'Aubigné et son **triste** fils, qui passe pour y avoir fabriqué de la fausse monnaie. Je ne rappellerai de l'église du bourg de Maillezais que le **portail**, possédant les caractères du roman poitevin et **saintongeais**. M. de Caumont a fait remarquer la grande richesse des **tympan**s qui supportent les archivoltes, avec leurs entrelacs **perlés**, leurs palmettes, leurs oiseaux monstrueux, etc. — **Vouvant** méritait la visite du Congrès, moins pour sa vieille tour du **xiii^e** siècle, à la construction de laquelle est lié le nom de la **Mellusine**, que pour son église. Les piliers de la nef sont du **x^e** siècle et peut-être du **x^e**; mais la partie qui appelle le plus l'étude et l'admiration est le portail méridional. L'archivolte **extérieure** est supportée par des personnages, les jambes et les **bras repliés** en arrière; les sculptures de cette façade montrent un **art** qu'on supposerait plus avancé que celui du **xii^e** siècle, **mais**, excepté pour le pignon, les ornements très-variés et les **figures** symboliques appartiennent bien au style poitevin de cette époque. — Si beaucoup de sujets représentés à Vouvant **attendent** encore une interprétation, il n'en est plus de même, **grâce** à M. de Longuemar, pour Foussais, dont l'église, ravagée **lors** des guerres des Protestants, n'offre plus que son portail à la **curiosité** des archéologues. Les trois arcades sont au même **niveau**: ce qui est une loi pour les architectes poitevins aux **x^e** et **xii^e** siècles. Elles touchent à une corniche composée de **modillons**, où sont sculptés des emblèmes de vertus et surtout de **vices**. L'arcade centrale qui sert d'entrée est surmontée de **trois** archivoltes; celle du milieu est occupée par 27 figures **représentant** le jugement dernier et encadrée entre une seconde

constellée d'étoiles et une troisième montrant des bêtes féroces, images des démons. Les colonnes et leurs chapiteaux sont embellis de rinceaux et de rangs de perles. Sur le tympan de la fausse arcade de droite est représentée la rencontre du Sauveur et de la Samaritaine, puis, dans la partie inférieure de ce tympan, la scène du repas de Jésus chez Lazare. La fausse arcade de gauche contient aussi un bas-relief, incrusté comme l'autre après coup : c'est le crucifiement, où sous les bras de la croix sont placés la sainte Vierge, saint Joseph d'Arimathie et deux personnages mutilés. Ce qui est très-rare à une époque où les artistes s'efforçaient de se cacher, le nom de l'auteur de ce bas-relief est au-dessous de ce dernier : c'était un moine de Saint-Jean-d'Angély, appelé Audebert. L'ornementation des colonnes et des archivoltas de ces deux arcades est encore plus riche que celle de la porte centrale. M. de Longuemar attribue la construction du portail au ^xⁱ siècle et croit que les deux bas-reliefs sont de la fin du ^xⁱⁱ^e. Il ne serait pas impossible du reste, soit pour Foussais, soit pour Vouvant, que les parties de ces monuments qui portent le cachet du plus beau temps du style roman fussent du ^xⁱⁱⁱ^e ou même du ^x^{iv}^e siècle ; car, tandis qu'on peut fixer de 1100 à 1120 l'époque de l'apparition de l'ogive dans le Maine, le style roman, qui semblait convenir plus particulièrement au Poitou, s'y maintenait plus longtemps et probablement jusqu'au ^x^{iv}^e siècle. Quand même le style ogival y fut adopté au ^xⁱⁱⁱ^e siècle, il n'atteignit pas alors la légèreté qu'on admire dans les édifices contemporains du Maine ; mais il faut, je crois, reconnaître que le type poitevin et saintongeais aux ^xⁱ^e et ^xⁱⁱ^e siècles l'emportait sur celui de notre province par le luxe des sculptures, l'habileté du travail et la majesté de l'ensemble.

Je termine ici cet examen fort abrégé de quelques-unes des questions qui ont intéressé pendant une semaine l'attention des membres du Congrès de Fontenay. Ces longues et instructives discussions et ces visites de monuments, non moins précieuses au point de vue archéologique, ont laissé en bas Poitou des

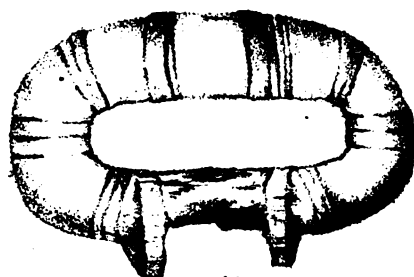
souvenirs qui resteront ; mais il m'a paru importer à la Société qu'un écho au moins de ces travaux lui parvint. Pour l'histoire des origines de la Gaule, comme en géologie et en archéologie, ce qui est essentiel, ce sont des faits positifs et des observations consciencieuses et intelligentes. C'est à la condition seulement que ces éléments soient réunis qu'il est permis de comparer et enfin de généraliser.

ARCHÉOLOGIE PERCHERONNE

PAR M. JOUSSET.

Les habitudes, les coutumes de la vie intime des peuples, tant anciens que datant d'une époque postérieure, sont généralement connues. Elles le sont par les récits de quelques historiens qui, négligeant les sentiers frayés de la politique, ont jugé qu'il n'était pas indigne de leur plume de nous entretenir des détails familiers de la maison. Si cette histoire n'avait pas été spécialement faite dans des traités écrits dans ce but, on reconstituerait facilement l'histoire de la vie privée chez tous les peuples en recueillant les fragments des historiens, des poètes, des orateurs qui nécessairement, dans leurs œuvres, ne pouvaient taire quelques-unes des particularités de la vie de leurs héros. Ce qui a été fait dans l'antiquité a plus tard été imité par des hommes recommandables qui jugèrent à propos de narrer les coutumes et habitudes de leur temps, en y ajoutant leurs réflexions personnelles. Les récits mérovingiens de Grégoire de Tours sont riches en détails curieux. Nous voyons au moyen âge un prélat distingué, Durand, évêque de Mende, écrire son mémorial, exposition de mœurs et coutumes de son époque : livre précieux pour ceux qui se complaisent dans l'étude des choses passées. Ces utiles ressources nous manqueraient, que nous aurions des compensations presque suffisantes dans les ardues recherches des archéologues de notre siècle.

Depuis cinquante ans, grâce à l'élan communiqué par plusieurs savants, et notamment par le très-vénéré comte de Caumont, l'heureux créateur des Sociétés scientifiques en province, l'esprit de recherche a pénétré en tous lieux. Dans notre France, il est peu de départements qui n'aient une société où se collationnent les découvertes d'obstinés chercheurs. Dans notre province du Perche les recherches sont peu suivies, presque dédaignées, pour plusieurs raisons. Elles n'y ont jamais été encouragées. L'esprit humain, là aussi actif qu'ailleurs, a sa direction vers les intérêts de l'agriculture, de l'industrie, et peu vers les spéculations de la science. Le département de l'Orne, qui représente autant que possible l'ancien Perche, est un des rares départements de la France dénué de Sociétés savantes. Il est donc privé du stimulant qui pousse aux recherches, aux méditations, aux désirs de mettre en évidence ce qui a été trouvé, soit effet du hasard, soit résultat d'investigations laborieuses. Et puis notre pays longtemps couvert de bois, longtemps occupé par une rare population, est peut-être moins riche en produits antiques que d'autres pays plus occupés, mieux privilégiés. Cependant, en y regardant avec attention, notre sol n'est pas dénué. N'avons-nous pas, dans l'espace assez circonscrit de la forêt de Bellême, trois lieux dignes de fixer le regard de l'archéologue ? La ville romaine de Saint-Ouen-de-la-Coudre, aux débris si nombreux et si variés ; la charmante fontaine de la Herse consacrée à Vénus Aphrodite ; le camp romain du Chastellier ? Les voies romaines sont tracées en plusieurs directions. En recherchant dans une période moins reculée, n'avons-nous pas encore nos vieilles églises de campagne datant de l'époque où le christianisme s'est constitué définitivement sur notre sol ; les manoirs des seigneurs de la féodalité ? Si nous avons été avides de savoir la vie domestique des Druides, du Celte, du Romain gaulois, nous avons désiré pareillement savoir la vie du Franc, celle de l'homme du moyen âge, notre père immédiat. Une particularité propre à ces der-



S:
OBJ

C'est que, tout le monde le sait, si la masse de la population de son travail et n'ayant pris pendant son existence la part ordinaire du soleil et de la société, était, hélas, inhumée assez peu cérémonieusement, il n'en fallait pas moins au chef qui avait occupé une position élevée; l'un s'était distingué pendant sa vie était honoré après sa mort. Un des honneurs qualifiés rendus à ces grands de la tribu était de les inhumer avec leurs habits de cérémonie les plus précieux. Le chef guerrier était déposé dans la terre, dans un cercueil spécial, tel qu'on en trouve encore à Nocé, enveloppé de son manteau de fête, escorté de ses meilleures armes, entouré des objets de prédilection qu'il avait servis de son vivant. Ces quelques détails nous servent à ne pas laisser inconnue, à mettre en évidence, contre notre habitude, une découverte faite sur notre sol.

L'église de Saint-Hilaire-sur-Erre était une des églises du pays les plus pauvres, les plus dénuées au point de vue de la lecture et de l'ornementation. Le curé actuel, M. Baillet, lors de son installation, résolut de rendre son église plus conforme à sa destination, et de la gratifier d'un chœur. A cet effet, des fondations furent creusées; les ouvriers y trouvèrent des ossements humains; où n'en trouve-t-on pas sous cette terre foulée par tant de générations qui se sont succédées? Mais on trouva quelques objets dont trois avaient appartenu au chef. Ces trois objets sont :

Une boucle en métal. Cette boucle figure un ovale presque rond mesurant cinq centimètres et demi dans son plus grand diamètre et trois dans l'autre; elle est en bronze de fabrication grossière, bombée en dehors, concave en dedans. Quoique imprégnée de vert-de-gris, on croit apercevoir des traces de dorure. L'ardillon manque. Sa décoration la plus simple se compose de raies creuses, droites, les trois par trois. Cette boucle était l'accompagnement nécessaire d'un ceinturon; et l'usage du ceinturon était

général chez les peuples guerriers germaines et francs, pour maintenir le vêtement, pour y attacher armes, couteaux, objets de toilette. Dans la sépulture, manteau, ceinturon, boucle suivaient le défunt ; c'était une habitude obligée. La nature du métal variait, suivant la fortune ou la dignité du personnage. La dorure qui recouvre le bronze de notre boucle indiquerait qu'elle a appartenu à un chef riche et puissant.

2° La boucle avait son accompagnement obligé, la plaque du ceinturon. Cette plaque est un triangle dont les deux plus longs côtés sont un peu incurvés et légèrement dentelés. La plus grande longueur marque plus de dix centimètres ; la plus grande largeur est presque de six centimètres. La plaque est un peu convexe extérieurement, un peu concave du côté opposé. A chacun des angles est, à titre de décor, une sorte de bouton, ou tête de clou arrondi, ayant à sa base un cercle de petites raies creuses. La totalité de la surface convexe sur laquelle on croit distinguer des restes de dorure a, comme décor, un dessin qui ne manque pas d'élégance. Un pointillé fin encadre deux longues lignes en zig-zag lisse. Deux autres lignes formant angle vont, en s'écartant, au devant de la boucle du ceinturon. Les petits anneaux qui renaient la boucle sont brisés. Enfin le centre de la plaque est occupé par un carré long pointillé ; mais ce pointillé, au lieu d'occuper la totalité du carré, dessine deux animaux à surface lisse et séparés l'un de l'autre par une ligne droite unie. Ces deux animaux sont des dragons fantastiques à grosses têtes, la gueule ouverte tournée vers le dos ; corps mince, jambes grêles, croupe volumineuse et pointue. Dans sa bizarrerie, le dessin a de la correction. En dessous, la plaque est unie à trois pitons fixes qui la retiennent solidement au ceinturon. Sa grandeur, sa solidité indiquent qu'elle retenait un ceinturon comme il convient à un homme robuste, peu habitué aux délicatesses, menant une vie rude, ne craignant pas la peine et dont la guerre était le passe-temps habituel.

3° Enfin une rosace dont nous tenterons d'expliquer le des-

sin compliqué, explication qui ne remplacera certainement pas ce que dirait mieux la gravure, si elle était ici possible. Cette rosace était un décor de manteau. En bronze doré, comme les autres objets, comme eux aussi il est couvert de vert-de-gris. Pour ce temps barbare, le dessin est élégant et a une certaine correction. La rosace se compose d'un cercle de sept centimètres de diamètre; de la circonférence quatre branches se dirigent vers le centre, où elles rencontrent un second cercle contournant une sorte de gros bouton. Huit petites saillies décoratives contournent le grand cercle; quatre, le petit. L'un et l'autre cercles sont couverts de raies droites. Dans le cercle extérieur, les lignes réunies par groupes de cinq allant en sens inverses reproduisent ces zigzags qui existent au cintre des portes de plusieurs de nos églises de campagne. Les raies du cercle intérieur figurent une suite de triangles. Le dessin de la saillie centrale est difficile à comprendre tant il est diffus et usé; sur les branches un pointillé encadre un triangle lisse et pointillé alternativement.

Nous trompons-nous? Cette rosace n'est-elle pas une fibule pour retenir le manteau, l'analogue de ces épingles à tête au moyen desquelles nous retenons l'ouverture de nos chemises? On en aurait la certitude si l'on rencontrait encore aiguille et Crochet; mais ces deux parties manquent à la rosace en même temps que les portions de cercle qui les supportaient. La dimension de l'objet ne serait pas une objection contre la destination de cette fibule; il fallait une large et puissante fibule pour le manteau d'étoffe grossière de ces guerriers couchant sur la terre avec une pierre pour oreiller.

Ces trois objets ci-dessus décrits appartenaient à des personnages de distinction. De quelle époque? On ne commet pas d'erreur en les attribuant à l'époque du moyen âge remontant vers les temps mérovingiens. Les dessins sont manifestement romans. La correction des dragons indique une époque un peu moins barbare, et peut-être pourrait-on retarder leur confection jusqu'au commencement de l'époque carlovingienne.

La circonstance de la rencontre de ces objets à proximité d'une église porte à croire qu'ils ont appartenu à des guerriers chrétiens.

A côté de ces objets étaient des fragments de vitres épais, grossiers, à couleur sombre, à dessin roman, débris d'antiques verrières égarés en ce lieu.

Tels sont les seuls témoins du vieil âge qui nous sont présentés. Trouvés dans l'étroite limite d'une fondation de muraille, et recueillis, nous le craignons, avec peu de soin et de prévoyance, n'est-il pas presumable qu'ils n'étaient pas seuls? qu'un plus large découvert, l'importance en était manifeste, qu'une perquisition plus minutieuse eût fait découvrir d'autres trésors précieux?

Ce qui a été trouvé, et ce qui reste à découvrir nous fait regretter plus que jamais l'absence dans notre pays d'une société savante qui eût présidé à ces recherches, y apportant son pécule, sa volonté, son savoir. D'autres richesses sont cachées pareillement dans d'autres cimetières de nos campagnes. La révélation s'en est faite déjà en plusieurs lieux. Ceux qui nous suivront dans la voie des recherches, compléteront pour notre pays ce qui reste à faire. Espérons-le.

Ne quittons pas ce sujet sans remercier l'ecclésiastique qui a sauvé de la destruction ces objets antiques. Ne quittons pas non plus l'église de Saint-Hilaire-sur-Erre sans l'honorer d'un salut d'admiration. L'impulsion est donnée pour restaurer les églises de campagne; et le zèle est grand. En beaucoup d'endroits nous voyons des érections de tours, des retouches de rétables, des rétablissements de verrières, des embellissements de toute sorte. C'est avec raison. L'art gagne à ces travaux; et puis l'église n'est-elle pas la maison commune, le lieu de la prière et de la vie spirituelle, le temple de Dieu. Il convient que l'église soit décente et digne de sa destination. Le curé de Saint-Hilaire-sur-Erre, l'abbé Bailleul, en était convaincu quand il entreprit l'édification du chœur de son église. Le chœur actuel consiste en neuf pans sou-

tenus en dehors par des contre-forts, reliés en dedans par des nervures qui en s'élevant se réunissent en un point unique : sept de ces côtés sont occupés par des vitraux de couleur représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cette décoration est d'un grand effet. Ce charmant chœur abrite un autel neuf, vrai bijou de sculpture, que pourraient envier bien des églises de ville. Cet autel est recouvert de peintures délicates et variées telles qu'on les produisait au temps de saint Louis. Si après avoir admiré l'œuvre, on réfléchit que les ressources du curé de campagne sont très-restreintes, on doit s'émerveiller de ce qu'il faut de volonté et de courage à un humble pasteur pour concevoir et mener à bonne fin de pareilles entreprises. Louons donc sans réserve M. Baillien de sa belle action, et qu'il en soit heureux à tout jamais au fond de son cœur.

M O R A L E

SIMPLES RÉFLEXIONS SUR LE MÉRITE, LA VERTU, LA SAINTETÉ

PAR M. BOISSEAU.

Toute action accomplie par une personne libre est, en soi, et absolument, ou bonne ou mauvaise. Mais ce qui caractérise essentiellement le mérite ou le démérite de l'agent, c'est l'intention qui le dirige.

Il est bien de manger pour vivre, et celui qui voudrait se faire périr par la faim serait un criminel, comme celui qui se priverait de nourriture, ou ne prendrait qu'une nourriture malsaine, afin de se faire pâlir, de se faire maigrir, ou dans toute autre intention semblable, serait gravement en faute. Mais l'homme qui mange parce qu'il a faim, et ne mange qu'à sa faim, n'est pas pour cela et pour cela seulement, une per-

sonne morale, puisqu'il ne fait que céder, sans résistance comme sans effort, au besoin qui le sollicite.

Manger parce que l'on a faim n'est donc, en soi, ni blâmable, ni méritoire. Manger sans appétit, en vue de conserver sa santé, c'est de la sagesse. Manger en vue de conserver sa santé, mais afin d'être en état de soutenir sa famille, ou de bien remplir les autres devoirs de la vie, parce que dans un corps faible l'âme perd de sa vigueur, c'est agir comme il convient à une personne intelligente et libre. Faire cela en vue de Dieu, parce que cela est bien, et que Dieu est le principe du bien, c'est être complètement et parfaitement moral. Il peut ne pas y avoir à cela beaucoup de mérite, car le mérite réside surtout dans l'effort, dans la persévérance de l'effort, et dans la grandeur de la difficulté à vaincre. Il n'en reste pas moins vrai que l'action accomplie ainsi emprunte à l'intention qui la dirige et au but qu'elle poursuit un caractère moral.

C'est notre devoir d'empreindre chacune de nos actions de ce caractère moral. L'âme intelligente et libre n'est point faite pour rester, comme la brute, docilement asservie à ses besoins. Elle est appelée à une destinée plus haute, et quand elle croit pouvoir céder aux sollicitations de l'instinct, elle doit le faire librement, en vue d'un but supérieur, sous peine d'abdiquer son intelligence et sa liberté, forces sublimes qu'elle n'a pas le droit de laisser se dégrader en elle à défaut de s'en servir. Il ne faudrait donc pas prendre l'habitude de ne manger que parce que l'on a faim ; il faut prendre l'habitude de tout faire en vue du devoir, et en vue de Dieu.

Y a-t-il entre ces deux manières d'agir une différence ? Est-il mieux d'agir en vue du devoir, ou d'agir en vue de Dieu ? Au fond, c'est la même chose, puisqu'agir par devoir, c'est bien réellement agir en vue de Dieu, qui est le principe du bien, d'où découle le devoir.

Pourtant, il existe, en fait, une grande différence entre les Ames qui agissent en vue du devoir seulement, et celles qui

agissent en vue de Dieu. Le Devoir est un principe abstrait ; Dieu, c'est une personne. De là une certaine froideur chez ceux qui ne pensent qu'au devoir, et au contraire de la chaleur, de l'enthousiasme, une vive tendresse, chez ceux qui agissent en vue de Dieu. On dit des premiers qu'ils sont justes, qu'ils sont vertueux ; mais les autres sont considérés comme s'élevant à un degré supérieur dans l'échelle de la moralité, à la Sainteté.

Cette manière de voir est-elle exacte ? Il faut, pour répondre à cette question, descendre un peu plus avant dans l'analyse du fait. Agir en vue du devoir, sans penser à rien qu'au devoir, et, pour tout dire, sans croire à Dieu, sans l'aimer, sans avoir confiance en sa Providence et en sa Justice, paraît bien difficile. Il semble qu'un tel effort dépasse la nature humaine. On ne s'explique pas qu'un être libre n'agisse qu'en vue d'un principe abstrait, et lui sacrifie ses joies, sa fortune, son existence, tout ce qu'il désire et tout ce qu'il aime. N'y aurait-il pas là un effort d'orgueil plus encore que de vertu ? L'homme qui agit de la sorte ne le fait-il pas parce qu'il sait, ou parce qu'il croit qu'à tout prendre le devoir est encore ce qu'il y a de plus utile ; auquel cas il ne s'y conformerait que par calcul, par sagesse, en vue de son propre intérêt, et par amour pour soi ? Voilà des questions que l'esprit se pose invinciblement, et cela prouve combien il est mal-aisé à la conscience humaine de concevoir une vertu exclusivement fondée sur le principe du devoir. Au contraire il paraît simple de tout sacrifier à Dieu, parce qu'on le sait assez généreux et assez riche pour rendre avec usure tout ce qu'il aura reçu.

Mais n'agir qu'en vue de Dieu, c'est s'exposer au danger de n'agir qu'en vue de la récompense. Il y a encore à cela un autre péril, qui serait d'attribuer à Dieu, comme à l'homme, des volontés bizarres, capricieuses, quelquefois cruelles, et de croire que la Sainteté consiste à faire ces volontés du Maître, et à les accomplir avec d'autant plus d'espoir et de con-

viction de lui plaire, qu'elles blesseraient davantage, ou qu'elles révolteraient la conscience, tendance funeste, qui, dans l'histoire du monde et des religions, a causé tant de mal !

Concluons de là que l'idéal du Bien, la vraie moralité, la vertu, la Sainteté, c'est de ne rien faire qui ne soit un devoir, de ne le faire que parce que c'est un devoir, et de le faire en vue de Dieu, par amour pour Dieu, parce que Dieu est le principe du Bien, et que le Bien est le principe du devoir.

QUELQUES VERS

TROUVÉS DANS LES ARCHIVES DE LA MAIRIE DE BRÛLON

PAR M. L'ABBÉ DAVOUST.

En faisant des recherches dans les archives de la mairie de Brûlon, pour écrire la chronique de cette paroisse, j'ai rencontré les deux pièces de vers suivantes. Elles m'ont paru être assez curieuses pour être tirées de l'oubli où elles sont aujourd'hui.

La première est l'épithaphe qu'un curé de Brûlon composa et fit graver sur une plaque de cuivre pour être attachée à un monument funèbre qu'il fit ériger sur le tombeau de son père et de sa mère en 1605, la voici :

ÉPITHAPHE.

- « Chrétiens, qui passez par ce lien vénérable,
- « Contemplez, je vous prie, l'état très lamentable
- « Des pauvres corps humains, tous sujets à la mort ;
- « N'évitants aucuns d'eux ce redoutable port.
- « C'est un arrest porté en la cour souverainne
- « Et là n'a lieu d'apel la créature humaine ;
- « Tel est la volonté du Grand Roi nostre Dieu :
- « Ainsi l'ont éprouvé ceux qui sont en ce lieu ;
- « Entre les quels cy gist, sous ce petit tombeau,
- « Vn qui en son vivant se nommait Jean Rousseau ;
- « Et tout auprès de lui dort ensepulturée

« Sa Jeanne Le Bourdoye, sa loyalle épousée,
« Tous deux sont gens de bien selon leur qualité,
« Amateurs de vertus, observants l'équité,
« Paisibles, aumôniers, dévots et charitables,
« Désirant plaire à Dieu et de luy être aimables.
« Ici en sont les mains, les cendres et les os,
« Et les âmes au ciel, en l'éternel repos
« Promis aux bien vivants, tels qu'ont été ceux-cy.
« Or prions qu'ainsi soit, et qu'eux et nous aussi
« Là puissions à jamais avec les saints et anges
« Chanter à ce grand Dieu d'agréables louanges. »

Au-dessous de cette épitaphe on lisait :

« Petrus Rousseau decanus de Brullonio piis suis paren-
« tibus hic jacentibus monumentum hoc erexit anno 1605. »

La seconde pièce de vers est de la même trempe que la première ; j'en ai trouvée sur les registres mortuaires de Brullon, pour l'année 1616, où on lit :

« Le vendredy treyzième jour du mois de may, au dict
« an mil six cens seize, fut ensépulturé en la dicte église de
« Brullon, vénérable, discrete et scientifique personne maistre
« Pierre Rousseau, Pbre doyen, curé de Brullon, accomplissant
« l'an 82 de son age, estant entré en possession de la cure
« du dict Brullon en l'an mil cinq cent soixante et quatorze.
« Témoin Catharin Griffaton. » Requiescat in pace. Amen »
« Dressé par René Hamon, vicaire. »

Et puis : « sur l'obit de messire Pierre Rousseau, doyen et
« curé de Brullon en 1574, décédé le 12 may 1616, agé de
« quatre vingt et deux ans. »

« Passant, ne passe pas sans avoir lû ces vers,
« Ils t'apprendront qu'icy les os on a couverts
« Et les os d'un doyen, curé de ceste église,
« Rare prêtre en vertu et chrétien sans feintise,
« Rond, affable, dévot, prédicateur fameux :
« Excelland astronôme et qui chantait des mieux.

« Rien ne l'vy défailloit que le temple céleste ,
« Où nostre Dieu l'a mis en cet an de bixeste,
« Vigoureux bien qu'il eut passé quatre vingt ans,
« Souvenons-nous toujours de ce bon père, enfans ;
« Sans doute, de sa part, il a de nous mémoire
« Et nous peut obtenir la couronne de gloire.
« A Dieu, si de bon cœur nous chantons ce rondeau
« Vive au ciel pour jamais maistre Pierre Rousseau. »

Il faut remarquer que la première lettre de chaque vers forme le nom de Pierre Rousseau.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 2^e TRIMESTRE DE 1865.

Séance du 7 avril 1865.

PRÉSIDENT DE M. RICHARD,

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

Ouvrages offerts : *La Vie des Champs, Journal de l'Agriculture progressive, Revue d'économie rurale*, un numéro de chacun, par M. Victor Châtel, correspondant. — *L'Ami des enfants*, un numéro, par M^{me} Pape-Carpentier, correspondant. — *Le Courrier vétérinaire*, par M. Lemaire, correspondant. — *Des chemins ruraux*, par M. Saint-Martin, titulaire.

La Société centrale d'agriculture de l'Yonne ayant envoyé, pour être essayées dans le département, des graines du coton de chêne, ces graines sont distribuées entre les membres présents, avec prière de rendre compte du résultat des expérimentations.

M. le Président donne ensuite lecture d'une lettre de M. le Président du matériel agricole annonçant que cette Société entre parfaitement dans les idées qui lui ont été soumises à la suite des réunions de la commission nommée pour l'étude de la question du chanvre, par la Société d'agriculture, et que dans sa dernière réunion une commission a été nommée pour s'adjoindre à celle de la Société d'agriculture : cette commission se compose de MM. Duffaud, de Ponton d'Amécourt, Thoré, Casselin, Legris et Hamard.

A cette occasion, M. le Président donne lecture à la Société de la circulaire rédigée par la commission, et qui sera adressée à toutes les personnes compétentes, au sujet de l'enquête arrêtée pour le 5 mai prochain.

La Société vote deux adhésions à la réunion du Congrès scientifique qui doit avoir lieu dans le courant de l'année à Rouen.

On entend ensuite la notice météorologique de mars, par M. Bonhomet, puis le compte rendu, par M. Chardon, secrétaire, des travaux de la Société pendant l'année 1864.

Séance du 21 avril 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président communique le Rapport de la commission nommée pour adresser à M. le Ministre de l'Instruction publique les livres propres à être placés dans les bibliothèques des écoles primaires communales. — Ses conclusions sont adoptées. — Il fait ensuite part d'une proposition de la commission de rédaction pour le classement des archives, et il est, après discussion, décidé que tous les travaux présentés à la Société seront reliés suivant l'ordre chronologique et par années.

On entend ensuite la lecture d'une brochure sur le tabac, de M. Jolly, par M. Lizé.

Séance du 12 mai 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le docteur Jules Le Cœur, de Caen, sollicite le titre de membre correspondant et envoie à l'appui de sa demande les brochures suivantes : 1° *Cicatrisation et désinfection des plaies et blessures par les pansements à l'aide de l'alcool et des teintures alcooliques* ; — 2° *Études sur l'intoxication alcoolique* ; — 3° *Études sur la rage* ; — 4° *Discours prononcé à l'entrée solennelle des Facultés de Caen*. — M. le docteur Le Bêle sera prié de présenter à la prochaine séance un rapport sur ces diverses brochures.

Ouvrages offerts : Rapport sur les procédés Hoibrenek pour la fécondation artificielle des céréales. — Un article de M. Gistel dans un journal allemand.

M. Souchu, ouvrier de Saint-Calais, envoie la description d'un rouet multibroche qu'il voudrait voir patronner par la Société. — Le manque de renseignements force à renvoyer à une délibération ultérieure la décision à prendre à cet égard.

M. le Président de la Société d'agriculture de Nancy demande que la Société d'agriculture de la Sarthe s'unisse à la Société qu'il préside, pour faire une démarche destinée à combattre un projet de vente des forêts de l'État, à l'étude en ce moment. La Société ne se croyant pas en mesure d'intervenir utilement dans le débat, passe à l'ordre du jour.

On entend ensuite le résumé des observations météorologiques pour le mois d'avril, puis quelques observations de M. Surmont sur la logique d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

Séance du 19 mai 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,
M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. Élie de Beaumont, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, répondant à une demande de M. le Président de la Société, annonce que la commission administrative a décidé qu'à dater de ce jour la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe recevra les publications de l'Académie (comptes rendus, mémoires et recueils des savants étrangers), et qu'en outre l'Académie fera son possible pour donner les publications antérieures qui manqueraient.

M. le Président de la Société archéologique du Vendômois annonce qu'il vient de faire adresser les mémoires de la Société qu'il préside, et demande qu'en retour la Société d'agriculture de la Sarthe envoie son Bulletin. — Cette demande d'échange est adoptée.

M. l'abbé Voisin fait hommage de la deuxième livraison de *la France avant César, par le marin de Tyr, origines gauloises, géographie, religion, mœurs, étymologie des anciens noms*.

L'ordre du jour appelle la discussion pour un vote à émettre sur la question des chemins ruraux. M. Surmont propose de nommer une commission pour étudier cette question. La proposition est adoptée, et MM. Surmont, Saint-Martin, Boisseau et Villiers de l'Isle-Adam sont nommés membres de ladite commission.

M. Le Bêle rend compte des publications envoyées à la Société par M. Le Cœur.

Séance du 2 juin 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,
M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. Bouhomet donne lecture de la notice météorologique du mois de mai.

Puis M. Lepelletier entretient la Société des bases de la physiognomonie suivant les principes par lui développés dans son *Traité complet de physiognomonie*.

Séance du 16 juin 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,
M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose : *Rapport sur les travaux des conseils d'hygiène publique et de salubrité de la Sarthe*, par M. Jules Le Bêle, titulaire, avec un note sur l'influence des bains, par M. Spengler, correspondant.

La demande faite par M. Le Cœur du titre de correspondant est prise en considération.

On entend ensuite : *Notes sur le congrès archéologique tenu à Fontenay (Vendée), du 12 au 18 juin 1864*, par M. de Cumont, correspondant.

DES BAUX DE BIENS RURAUX

PAR M. DE VILLIERS

Dans les baux de biens ruraux, deux intérêts distincts se trouvent en présence : ceux du propriétaire et ceux du fermier. Il en existe encore un troisième dont on ne se préoccupe guère, quoiqu'il ait une grande importance, c'est celui de l'agriculture.

Les véritables intérêts du propriétaire sont toujours d'accord avec ceux de l'agriculture ; mais ils se trouvent, dans bien des circonstances, en opposition avec ceux du fermier.

Que doit demander le propriétaire en louant sa ferme ? 1° que les terres soient cultivées de manière à ce qu'en produisant tout ce qu'on peut en attendre, non-seulement elles ne diminuent ni en qualité ni en produit, mais encore qu'elles se trouvent améliorées à la fin du bail ; 2° que le prix de ferme soit le plus élevé possible, mais toujours dans des limites telles, que le fermier puisse, en travaillant convenablement, retirer de ses labeurs une rémunération suffisante.

Que cherchent les fermiers en général ? A retirer des terres qu'ils font valoir tout ce qu'ils peuvent en retirer, même en les appauvrissant, et à en payer le plus bas prix possible.

Le fermier qui va prendre un bail n'a besoin de se préoccuper que du prix, des assolements, s'il croit plus avantageux pour lui de ne pas suivre ceux adoptés dans sa localité ; de certains détails relatifs aux bâtiments et aux différentes charges que le bailleur peut lui imposer.

Une fois ces conditions arrêtées, tout est fini pour lui ; et, en remplissant ses engagements, le propriétaire ne peut rien contre lui. Sa tranquillité est assurée pendant tout le cours de son bail, rien ne peut être changé à son préjudice.

Il n'en est pas de même du propriétaire, dont les engagements se bornant, pour ainsi dire, à la mise en jouissance, se trouvent presque toujours exécutés dès l'entrée du fermier, qui, au contraire, ne remplit jamais les siens, que successivement, pendant toute la durée du bail, et peut, par négligence, inconduite, ignorance, incapacité, insolvabilité, compromettre d'une manière plus ou moins grave les intérêts du bailleur et détériorer sa propriété.

C'est donc à concilier ces divers intérêts que doivent tendre les conditions des baux à ferme.

Il y a trois choses qui demandent toute l'attention des parties :

Ce sont les assolements, le prix et la durée du bail.

Des Assolements.

Tout le monde connaît ce qu'on entend par ce mot.

Les assolements jouent un rôle très-important dans l'agriculture. Selon qu'ils sont bons ou mauvais, ils peuvent améliorer ou appauvrir le fonds, au grand préjudice du propriétaire, et souvent même du fermier.

Ils doivent donc être arrangés de manière à procurer à la terre le plus d'engrais possible, et à en faciliter la répartition de telle sorte que la sole le reçoive à l'époque où elle devra produire la récolte qui en aura le plus besoin.

J'ai entendu un agriculteur distingué, après avoir démontré que l'assolement généralement adopté dans le département de la Sarthe était vicieux et mal combiné, dire qu'il faudrait en laisser le règlement à la discrétion des fermiers.

Je crois que ce serait une grande imprudence. Le bailleur courrait grand risque de voir appauvrir sa terre en peu de temps par des récoltes épuisantes qui se succéderaient les unes aux autres.

Les propriétaires, disait-il, changent bien leurs colons pour en adopter d'autres qu'ils croient plus avantageux. C'est vrai ; mais il ne faut pas perdre de vue que le proprié-

taire qui cultive lui-même son fonds a le droit d'user et d'abuser ; que si, pour obtenir de suite des produits plus considérables, il sacrifie ceux à venir ; si, par des méthodes viciennes ou par un engouement mal entendu, il diminue la valeur de sa terre ou même il la ruine, lui seul en supporte toutes les conséquences.

Le fermier, au contraire, dans les mêmes conditions, profiterait du présent, et ferait supporter à un autre le préjudice causé par ses récoltes anticipées et par son mauvais système de culture, ce qui serait souverainement injuste.

Vainement on objectera qu'il n'y a rien à craindre en choisissant un homme honnête et laborieux. On ne doit pas s'y fier, l'occasion fait tout.

Il ne faut jamais, quand on peut l'éviter, laisser qui que ce soit placé entre sa conscience et ses intérêts, ni même entre ses intérêts et ses passions ou ses habitudes. Le cri de la conscience est bientôt étouffé, et le murmure des intérêts ne se fait pas longtemps attendre, quand on est entraîné par les passions ou les mauvaises habitudes.

Il est donc indispensable d'établir dans le bail, d'une manière fixe et certaine, les assolements que le fermier devra suivre, aussi bien que toutes les autres conditions. C'est, en outre, le moyen le plus sûr d'éviter des chicanes et des procès. On n'en peut faire que sur des conditions non prévues ou mal expliquées.

Quel serait l'assolement le plus avantageux à établir dans notre pays du Maine ?

On conçoit qu'il ne peut être le même dans tout le pays, et qu'on doit le régler suivant la nature des terres, leur situation, les récoltes qu'elles sont susceptibles de produire, et l'écoulement plus ou moins facile de ces mêmes produits.

Dans tous les cas, on peut poser en principe que le quart des terres labourables doit être, chaque année, ensemencé en herbes, telles que trèfle ordinaire, trèfle incarnat, lupuline, etc., suivant la nature de la terre.

Un autre principe, dont on ne saurait jamais trop se pénétrer et dont l'application procure de grands avantages tout à la fois au propriétaire et au fermier, c'est qu'en bonne agriculture on doit faire produire à la terre les engrais nécessaires à ses besoins. Il est de la plus grande importance de disposer les terres de manière à obtenir ce résultat, parce que l'immense majorité des fermes ne se trouvent pas placées à portée de pouvoir profiter des achats de fumier ; que le cultivateur n'a pas toujours à sa disposition de l'argent pour en acheter ; enfin parce que souvent on fait usage d'engrais pulvérulents ou excitants, qui peuvent bien procurer momentanément une augmentation de récolte à celui qui fait valoir ; mais cette augmentation se fera au détriment de la terre, que ces sortes d'engrais ne sauraient enrichir qu'autant que l'on ajouterait à la dose ordinaire de fumier une quantité proportionnée à celle desdits engrais, ce qui ne se fait guère.

Il va sans dire que je n'entends pas détourner les cultivateurs d'acheter des fumiers ou engrais, bien au contraire ; mais, comme on ne peut en employer trop, tout n'en ira que mieux si l'on suit la marche que j'indique.

Avant d'établir les cotaisons, voici ce que je conseillerais de faire :

Le moyen de produire le fumier en grande quantité, c'est d'avoir beaucoup de bestiaux ; et, pour entretenir beaucoup de bestiaux, il faut beaucoup d'herbes.

Pour qu'une ferme produise toute l'herbe nécessaire à entretenir assez de bestiaux pour la très-bien fumer, il faudrait qu'un tiers au moins fût composé de bonnes prairies naturelles ; c'est ce qui se rencontre bien rarement dans le Maine.

Alors on doit avoir recours à des prairies artificielles.

Le propriétaire ferait bien de distraire de l'assolement la quantité de terre labourable nécessaire pour, avec les prés, compléter le tiers au moins de la ferme, et exiger qu'elle fût ensemencée en prairie artificielle permanente.

Je m'explique par un exemple :

Supposons un domaine composé de 24 hectares, dont 3 seulement en prairies naturelles, et 21 en terres labourables. On distrairait de ces dernières 5 hectares, qu'on ensèmerait en luzerne ou sainfoin, selon la nature des terres, et autant que possible en luzerne.

Par ce moyen, on pourrait entretenir un bétail bien plus considérable qui, mieux nourri, produirait beaucoup plus de fumier et de meilleure qualité. Et, comme la cotation à fumer chaque année se trouverait être de 4 hectares au lieu de 5 1/4 et recevrait une quantité d'engrais presque double, il en résulterait nécessairement que ces 4 hectares donneraient à eux seuls des récoltes plus considérables que les 5 1/4 n'en donnaient auparavant, et de plus éprouveraient une grande amélioration. Ainsi, outre le bénéfice sur les récoltes, le fermier en aurait un autre sur les bestiaux, en même temps qu'il profiterait d'une économie de près d'un quart sur la main-d'œuvre.

La majeure partie des terres de notre département peut se prêter à cet assolement.

L'ensemencement des terres en luzerne, pour être fait convenablement, donnerait nécessairement lieu à des frais ; mais ce serait une dépense faite une fois pour toujours et de l'argent bien placé. Un propriétaire dans l'aisance ferait bien de contribuer pour une portion dans ces dépenses, si le fermier ne voulait pas se charger seul de faire l'opération dans l'année. La terre en retirerait un grand avantage, parce que l'amélioration se ferait sentir de suite. Dans tous les cas, il pourrait exiger que l'opération se fit successivement à raison de 1 hectare plus ou moins par année, selon l'étendue des terres à mettre en luzerne.

Ces prairies artificielles devraient être renouvelées par portions, tous les ans, à partir de la 6^e ou 7^e année de leur création ; c'est-à-dire, qu'on semerait dans d'autres champs, au printemps, une certaine étendue de luzerne, et qu'à l'automne on en lèverait une pareille étendue pour l'ensemencer.

Par ce moyen, la ferme présenterait toujours la même étendue de prairies artificielles, et la terre, qui se serait reposée avec ses prairies, sur lesquelles d'ailleurs on aurait mis des engrais, produirait plus de céréales que si elle avait continué d'être comprise dans le roulement ordinaire.

Ces sortes de prairies seraient encore plus avantageuses aux fermiers qu'aux propriétaires, et ils feraient bien de prendre l'initiative, de s'entendre avec leurs propriétaires, et de faire insérer une clause à cet égard dans leurs baux à venir ou en cours d'exécution.

Tous les propriétaires intelligents s'empresseraient d'y consentir.

L'assolement pourrait être quadriennal :

Ainsi, dans l'exemple ci-dessus, la 1^{re} cotaïson — 4 hectares — serait ensemencée en chanvre, pommes de terre, citrouilles, lisettes, ou autres potagers ; la 2^e en froment, ou seigle dans lesquels on sèmerait du trèfle au printemps ; la 3^e resterait en entier en trèfle, et la 4^e serait en orge, avoine ou seigle, selon la nature des terres.

Je crois que l'emploi le plus convenable du fumier serait à la 1^{re} année ; mais, comme il s'en trouverait en abondance, il n'y aurait aucun inconvénient à laisser le fermier libre d'en user à sa guise.

Dans une pareille situation, en raison de la riche fumure, le guano et autres engrais similaires, employés convenablement, pourraient encore augmenter les produits sans nuire au fonds.

Il va sans dire que tout autre assolement peut être adopté ; mais il sera toujours prudent d'établir dans le bail que celui qui y est indiqué ne pourra être changé sans le consentement du bailleur ; consentement qui ne sera guère refusé, si le changement demandé n'est pas nuisible.

Je m'occuperai incessamment de la durée, du prix et autres conditions.

QUESTIONS AGRICOLES

PAR M. LAIGLE DES MAZURES

On parle souvent d'assolements, mais presque jamais cette question n'est assez développée pour être résolue. Des anciens errements l'usage subsiste toujours, cependant ils doivent un jour faire place au courant progressif qui nous entraîne pour mettre nos cultures au niveau de celles des meilleures contrées.

Aujourd'hui, avec les libertés commerciales et l'absence de toute protection pour nos productions, l'agriculture doit tenter un suprême effort pour produire davantage, si elle ne veut succomber sous le poids des importations étrangères.

Mais si cette pensée préoccupe tout homme aimant l'indépendance de son pays, elle doit inquiéter aussi tous ceux qu'un intérêt quelconque rattache à la terre ; car l'avoir mobilier, si privé de nos jours, ne devrait être pour le monde qu'une convention éphémère, tandis que la fortune immobilière forme le sol de la patrie ; s'il ne fructifie pas, le patrimoine social s'amointrit et la civilisation s'arrête.

Jusqu'ici, le propriétaire est trop resté à l'écart du mouvement qui s'opère dans la transformation des méthodes culturales. Il se repose entièrement sur les habitudes d'usages surannés, qui consistaient à louer les terres, en touchant les fermages aux jours indiqués, sans s'occuper si elles s'amélioraient ou s'appauvrissaient. Aujourd'hui, cette indifférence doit disparaître devant la nécessité des exigences de la vie et aussi sous l'ascendant des désirs du bien-être moral et matériel que notre siècle impose et que les masses acclament par un sentiment instinctif que leur soufflent en sifflant les vapeurs qui passent.

De nos jours, l'industrie a su s'affranchir des lenteurs du temps. Elle avait pour elle l'expérience, les modèles, l'ins-

truction, l'influence, le capital et le crédit, toutes choses qui s'importent et se déploient selon les circonstances et les besoins. L'agriculture est restée stationnaire sur beaucoup de points ; sur d'autres, elle a fait un premier pas, mais qui peut rester sans résultat s'il n'est guidé dans l'avenir.

L'instruction agricole, qui devrait être considérée comme le premier capital social, fait presque partout défaut à nos cultivateurs. Ils ont, il est vrai, rarement le temps de s'instruire, et aussi, par suite de lassitude, peu de goût pour y consacrer leurs veilles. Les exceptions à cet état des esprits forment la règle ; et, quand elles se produisent, c'est un signe précurseur chez l'individu qu'il abandonnera bientôt la ferme pour le pavé des villes, où un mirage trompeur l'attire et où la famille le pousse.

Aussi le propriétaire qui a le temps et le savoir nécessaires pour puiser aux sources de la science, doit-il s'efforcer d'apporter dans nos campagnes le résultat des meilleures méthodes culturales expérimentées et adoptées. De cette initiative doivent dépendre les réformes que chacun convoite et qu'il est utile de signaler comme base et comme principe de tout progrès dans nos contrées. En travaillant ainsi, le propriétaire conquerra deux choses également précieuses, sa fortune privée et la considération publique.

D'abord, la *conditionalité* des baux — qui certes a eu sa raison d'être, alors que la science agricole ne comptait pas encore parmi nos conquêtes modernes — telle qu'on la pratique encore aujourd'hui, est une des causes qui entrave le plus malheureusement toute idée d'innovation du cultivateur intelligent.

Que le propriétaire lui-même brise le premier anneau de la chaîne qui nous attache encore au poteau de la routine. Qu'il enseigne à ses fermiers que la culture imparfaite des céréales est aujourd'hui plus onéreuse que productive. Qu'il exige surtout des assolements rationnels, permettant une production abondante de fourrages ; car c'est la base absolue de toute amélioration sérieuse.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que la production du trèfle devient de moins en moins bonne, et que le temps n'est peut-être pas éloigné où cette plante aura complètement disparu de nos assolements ordinaires.

Il faut reconnaître que cette perspective est peu rassurante et qu'elle mérite une sérieuse attention ; car elle détruirait d'un seul coup les facilités économiques qu'ont les fermiers d'ensemencer de grandes étendues de prairies artificielles pour une dépense relativement minime. Cette ressource venant à leur faire défaut, l'heure de la ruine aura sonné pour beaucoup d'entre eux.

Le propriétaire lui-même sera-t-il à l'abri de la perturbation que produira cette disparition fourragère ! non, assurément, et le premier il en ressentira les désastreuses conséquences, car une terre devenue sans fourrages deviendra bientôt sans bétail. Alors aussi, la fumière se réduira en quantité et qualité. L'effritement du sol suivant la même progression, propriétaires et fermiers ne deviendront pas riches.

Assolements despotiques ! voilà votre œuvre, c'est le vampire des Anglais. Aussi la superbe Albion ne s'y laisse-t-elle jamais prendre : elle sait combien est vite le temps qui détruit, comparé au retour de celui qui répare.

Ces plaintes, qui ne sont déjà pas nouvelles, et qui sont l'écho de tous ceux qui pensent et écrivent sur l'agriculture, ne peuvent-elles donc trouver de contre-poids dans la pratique ? Ou faut-il se résigner à les répéter sans cesse et à les subir toujours ?

La raison dit expressément non, et l'expérience confirme cette heureuse négative ; car il ne s'agit pas de conseiller des innovations téméraires à succès douteux, mais ces alternatives logiques qui demandent et rendent tour à tour à la terre, celle-ci produisant d'autant plus qu'elle s'améliore davantage, par la variété des récoltes et par l'éloignement de leur retour sur le même sol.

La cause évidente de la disparition du trèfle, de sa nou-

réussite actuelle dans nos cultures, c'est son retour trop fréquent dans les rotations.

Dans nos assolements les plus ordinaires, il se trouve occuper le tiers ou le quart des terres de labour. Dans ces conditions, il n'est pas difficile de comprendre et de démontrer que toujours la terre est en travail de croissance ou de décomposition de cette plante ; et personne ne devrait ignorer que ces deux actions simultanées sont incompatibles, quand il s'agit de congénères surtout.

En second lieu, le trèfle, comme toutes les plantes pivotantes, demande moins à la couche arable qu'au sous-sol ; mais celui-ci s'épuise vite et se refait d'autant plus lentement que les plantes sont vieilles et longuement enracinées dans l'intérieur de la terre. Aussi, la logique et l'expérience commandent-elles de faire succéder aux plantes pivotantes, et pendant plusieurs années, une série de récoltes à racines traînantes. Celles-ci, il est vrai, demandent beaucoup et souvent aux surfaces, mais on pourvoit facilement à leurs exigences par des fumures qu'elles s'assimilent promptement à la faveur des façons de toute nature, lesquelles, mettant les surfaces en contact avec la lumière, l'air et le soleil, facilitent aussi la désagrégation des molécules terreuses pour absorber ensuite les gaz dont l'atmosphère est constamment et largement pourvue.

Le sous-sol, lui, doit attendre que des pluies abondantes entraînent une partie des engrais de la surface vers les réservoirs intérieurs. C'est alors seulement que la décomposition des racines fixes commence, activée et facilitée qu'elle est par les agents chimiques dont les eaux se sont chargées en passant au travers de la couche arable.

Mais, si on réfléchit au temps qu'il faudra pour consommer cette décomposition en vase clos, on doit se dire qu'à part l'épuisement du sous-sol, les jeunes racines d'un trèfle revenant trop tôt, ne devront pas pouvoir prospérer dans un milieu putride et méphitique pour elle. En pareil cas, la vie et la mort n'ont jamais fait bonne compagnie, et personne n'ignore

qu'à la place d'un vieil arbre mort, un jeune ne réussit jamais. Cet exemple peut être un précepte dans beaucoup de cas pour l'agriculture.

Il faut encore ajouter que de toutes les plantes, c'est le trèfle qui enlève au sol la plus grande quantité de chaux (plus de 24 pour 0/0 du poids de ses cendres). Or, les terres qui ne possèdent pas cet agent ou qui en ont été épuisées par des récoltes successives l'absorbant à grandes doses, il est évident qu'elles ne pourront plus produire ces mêmes plantes qu'après un repos réparateur, ou bien encore après un chaulage ou un marnage.

Eloignons donc autant que possible le retour des plantes similaires pivotantes. Que les alternances soient un point constant d'études ; car, il faut bien le reconnaître, les assolements rationnels forment l'une des questions principales de l'agriculture. Aussi, pour rompre avec les anciennes et vicieuses habitudes, il faut bien vouloir et sérieusement exécuter.

Une plante qui paraît pour la première fois sur une terre pousse avec une vigueur qui fait plaisir à voir ; mais, si l'on abuse de cet élan et qu'on ramène encore et précipitamment ce végétal où il a si bien prospéré la première fois, on est presque sûr de subir une déception, car déjà la terre n'est plus aussi riche malgré la fumure.

Or donc, les assolements à rotations les plus longues, seront toujours les meilleurs et assurément les plus productifs.

Voici l'assolement que je pratique dans une terre autrefois très-pauvre, et qui produit aujourd'hui des récoltes dont la végétation et l'abondance ne sont peut-être pas dépassées dans le département.

1^{re} année, froment sur sainfoin rompu, deuxième coupe enterrée avec demi-fumure ;

2^e année, verdages, esourgeons, seigle, trèfle rouge, vesces, pois, choux (2 récoltes) ;

3^e année, froment fumé ;

4^e année, avoine d'hiver, préférée à cause de la paille ;

5^e année, plantes sarclées, fumées et chaulées, 100 hecto—
litres à l'hectare ;

6^e année, orge avec sainfoin et luzerne mélangés ;

7^e, 8^e, 9^e et 10^e, fourrages d'hiver, plantés tous les ans,
1,000 kilog. par hectare ;

11^e année, retour de la rotation, après avoir récolté chaque
année 6,000 kilog. de fourrages secs à l'hectare.

Quand ma terre sera devenue plus riche, j'augmenterai
encore ma rotation d'une année, en introduisant une sole de
plante industrielle à la 4^e année, afin de ne plus avoir deux
céréales successives.

A première vue, cet assolement paraît ne pouvoir satisfaire
nos cultivateurs, qui ne considèrent que les céréales pour
payer leurs fermages. Cependant il représente presque les
surfaces de l'assolement quadriennal. Ainsi, en supposant une
ferme de cent hectares de terres labourables, on aura avec
l'assolement par quart, les proportions suivantes :

Froment,	25 hect.	} 75 hect. de cultures actives.
Orge ou avoine,	25 id.	
Trèfle,	25 id.	

Jachère morte, 25 id. 25 hectares de cultures inactives.

Dans mon assolement, les terres travaillent toujours, mais
j'ajouterai qu'en dix ans, je fume trois fois et copieusement,
puis un *chaulage* complet, tandis que nos fermiers ne fument
que trois fois en douze ans et sans chaulage.

Avec cent hectares, j'ai :

Froment,	20 hect.	} 40 hect. cultures essentiellement actives.
Avoine,	10 id.	
Orge,	10 id.	
Sainfoin d'hiver	40 hect.	} 60 hect. de cultures fourragères dont les produits sont entière- ment consommés à l'écurie, c'est le rendement le plus lu- cratif de mon exploitation.
Fourrages verts	10 id.	
Plantes sarclées fourragères,	10 id.	

L'étendue des surfaces en céréales est d'un cinquième en

moins que dans l'assolement quadriennal, selon qu'il se pratique dans nos contrées ; mais je maintiens que quatre hectares parfaitement soignés, et surtout après que la terre s'est reposée quatre ans en produisant du sainfoin, je récolterai autant que dans cinq hectares médiocrement fumés selon l'usage du pays.

Puis, il faut ajouter qu'au lieu d'avoir 25 hectares de terre en friche ou jachère, toute ma terre travaille pour mon profit d'abord, puis pour son amélioration même, en nourrissant un nombreux bétail qui transforme en engrais riche une masse de fourrages, me permettant de rendre à la terre toujours au delà de ce qu'elle me produit en céréales épuisantes.

Abondance fourragère, riches fumures, bon travail cultural, belles récoltes : voilà les exigences et les réponses de la terre.

Maintenant, je sais qu'on dira que partout les prairies artificielles ne peuvent pas prospérer.

C'est une erreur qu'il est bon de combattre, car un manque de confiance dans un principe suffit pour faire échouer toute entreprise.

Deux causes seulement empêchent la réussite des prairies artificielles : l'humidité d'abord, en second lieu le défaut ou insuffisance de calcaire. Faites disparaître l'une, ajoutez ou augmentez l'autre au moyen de chaulages ou marnages, le succès n'est pas douteux, surtout *avec des planches bombées dans les terrains humides ou qui s'égouttent lentement.*

Les sillons ne conviennent nullement aux plantes pivotantes qui redoutent le croupissement des eaux près de leurs racines, comme cela a lieu dans l'intervalle des sillons.

Quand une terre est saine, cette observation est inutile ; mais les planches réussiront encore mieux, à cause du travail surtout qui est plus complet.

Le complément de ce qui précède est une terre ameublie, parfaitement nette d'herbes étrangères, et aussi le plus profondément défoncée que l'on pourra.

Au résumé :

Quels que soient les assolements qu'on adopte, ils devront toujours tendre :

1° A rendre le retour des mêmes plantes et sur les mêmes lieux, le moins fréquent possible, surtout les pivotantes ;

2° A produire la plus grande somme de fourrages possible, base de toute bonne agriculture ; car de cette question bien résolue doivent découler tous les succès agricoles ;

3° Par suite de la condition qui précède, toujours entretenir à l'écurie le plus grand poids de bétail que l'on pourra pour fabriquer l'engrais, celui-ci remplissant plus de greniers que tous les guanos du monde et coûtant moins cher ;

4° Et ne jamais avoir de terres en friche et encore moins en pacages, mais au contraire en état constant de culture et de production grainière ou fourragère.

Au fermier il faut de longs baux et de bons conseils, pour qu'il puisse dépenser utilement d'abord, et se récupérer ensuite.

S'il gagne, il cultivera bien ; sa fortune se faisant, celle du maître s'accroîtra.

RAPPORT DE LA COMMISSION

NOMMÉE POUR VISITER LES BESTIAUX

DE LA FERME DES DÉGOUTTIÈRES (*)

La ferme des Dégouttières, en Moncé-en-Belin, est exploitée par Michel Bougard, cultivateur intelligent, qui a obtenu dernièrement un premier prix de culture du Comice agricole d'Ecomoy, et qui, au temps où il habitait Yvré-le-Pôlin, obtint deux médailles pour l'extraction de la résine, lors des essais de

(*) Cette Commission était composée de MM. Guéranger, Anjubault et Manceau.

M. Lefebvre des Allayx. Ce fermier possède sur son exploitation treize bêtes à cornes, — un taureau, six vaches et six taures, — deux chevaux, une dizaine de moutons et une chèvre.

Suivant les habitudes du pays, pour suppléer au manque de fourrage, ces animaux ont été, au printemps, envoyés dans les pâtures, notamment dans un champ nommé la *Pièce de l'Aire*, d'une contenance de près de deux hectares, dont moitié en pommes de terre, moitié en pâture après choux de Poitou.

Le 29 mai, on met pour la troisième fois les bestiaux dans cette pièce. Après une heure environ de pacage, le taureau est pris, tout à coup, de convulsions, il est renversé par terre, où il se débat pendant quelques minutes pour se relever ensuite de lui-même. Quelques instants après, deux vaches sont également frappées et tombent, mais les convulsions ne durent aussi que quelques minutes. On reconduit les bêtes à l'étable ; en passant près de l'abreuvoir, le taureau est saisi d'un nouvel accès et se jette dans l'eau en faisant un bond de plus de deux mètres, mais sans autre accident. Les vaches n'ont pas tari et l'une d'elles, près de vèler, n'a pas paru souffrir.

Le 6 juin, les treize bêtes à cornes, les moutons et la chèvre sont de nouveau mis au pâturage dans la *Pièce de l'Aire*, de dix heures à onze. Aucun accident ne semble d'abord en résulter, tous rentrent à l'étable sans paraître aucunement incommodés ; mais vers midi le taureau éprouve une crise semblable aux précédentes, quoique un peu moins violente ; la résistance de sa chaîne l'empêche de tomber tout à fait.

Le 8 juin, dans la soirée, on tente un nouvel essai, mais cette fois il est des plus malheureux : sur treize bêtes à cornes, cinq sont complètement renversées par terre où elles se débattent pendant un temps qui varie entre trois et dix minutes, trois vaches sont renversées plusieurs fois ainsi que le taureau, qui paraît toujours le plus fortement attaqué.

Effrayé de ces accidents, le fermier des Dégouttières vient au Mans, le 9, demander avis à M. Guéranger, qui, après la communication des faits que nous venons de rapporter, con-

seille d'éloigner les bestiaux de la *Pièce de l'Aire* jusqu'à ce qu'il ait pu la visiter. Sur la demande de M. Guéranger, deux autres membres de la Société d'Agriculture, MM. Aujubault et Manceau lui sont adjoints par M. le Président pour aller étudier sur les lieux la nature du mal et indiquer, s'il est possible, les remèdes à employer.

Le mercredi 14 juin, la commission s'est transportée sur la ferme des Dégouttières. En arrivant, elle demande que l'on envoie les bestiaux dans le champ suspecté ; on ne les y avait pas remis depuis le 8. — Puis, après avoir fait renouveler au fermier ses déclarations précédentes, elle se rend dans le lieu du pâturage pour examiner la nature des plantes qui y croissent.

Outre les graminées et quelques petites plantes tout à fait inoffensives, on reconnaît *Papaver dubium* et *Anthemis mixta*, en grande quantité, *Lychnis githago*, *odontites verna* et *corrigiola littoralis* çà et là, puis dans les haies *digitalis purpurea* et *cerefolium temulum*, dans quelques fossés environnants, *Phellandrium aquaticum*, enfin une moitié du champ est occupée par des pommes de terre. Quelle est parmi ces plantes celle qui peut produire les effets signalés ? On pourrait peut-être, au premier abord, diriger de divers côtés ses soupçons, mais l'examen de la conduite des bestiaux en met immédiatement plusieurs hors de cause : la digitale, le cerfeuil et le phellandrium ne se trouvent que dans les haies ou les fossés voisins, dont les bestiaux n'approchent pas, non plus que des pommes de terre ; l'odontites et le corrigiola sont en petite quantité et au reste n'ont pas de propriétés nuisibles ; l'anthemis et la nielle sont respectées par la dent des animaux. On arrive ainsi par exclusion à soupçonner fortement le pavot... Une objection, dont on ne saurait nier la valeur, se présente immédiatement à l'esprit. Dans le département de la Sarthe, au printemps, on nourrit pendant des mois entiers les vaches avec le pavot dont on a débarrassé les blés, et cette nourriture a même la réputation d'augmenter la sécrétion du lait, mais

d'un autre côté chaque membre de la commission remarque en même temps et non sans quelque étonnement, que le pavot si commun dans la pièce du champ de l'Aire n'est pas le *papaver rhæas*, le vulgaire coquelicot des blés, mais bien le *papaver dubium*, qui se distingue par son aspect grisâtre, sa fleur plus petite et sa capsule lisse longuement allongée en massue. Les espèces étant différentes, il n'y a plus rien d'étonnant à ce que les propriétés et les effets produits ne soient pas les mêmes.

Il y a deux ans, nous dit Michel Bougard, deux de ses vaches avaient été atteintes de convulsions à peu près semblables à celles de cette année dans une autre pièce de terre, nommée *le Petit Champ*, dans une pâture succédant aussi à une culture de choux. Cette communication nous donne aussitôt l'idée de nous rendre dans ce champ pour vérifier si le *papaver dubium* s'y rencontrait en quantité notable, et, quoique le champ fût ensemencé de seigle, il nous fut facile de nous assurer de la prédominance presque exclusive de ce pavot, tandis que dans le jardin qui est tout à côté, nous ne trouvons presque que du *papaver rhæas* qu'on avait impunément donné aux vaches les jours précédents.

Pendant que nous étions occupés à cette constatation, on nous appelle en nous disant qu'une taure de deux ans vient de tomber, mais, malgré notre hâte, nous ne pouvons que la voir un instant et de loin se rouler par terre ; quand nous arrivons sur les lieux, elle s'était relevée, et, après quelques moments d'une espèce de vague hébétément, elle se remet à pâturer.

Quelques minutes plus tard, pendant que l'un des membres se préparait à revenir au Mans, les deux autres étant restés dans le champ, tout à coup, à environ quinze pas d'eux, le taureau, jusqu'alors pâturant très-paisiblement, semble pris de vertige et vient, en culbutant à moitié, se jeter tout près d'eux dans un fossé, la tête la première. L'un des membres le saisit par les cornes pour lui retirer la tête de dessous le corps, ce qui le renverse sur le dos au fond du fossé ; l'autre court appe-

ler du secours. Pendant trois ou quatre minutes, le taureau se raidit, ses membres sont agités de soubresauts convulsifs, mais peu étendus ; puis, après un instant d'immobilité, il rentre en possession de ses mouvements et s'arrache lui-même du fossé ; toutefois il reste plus longtemps que la taure avant de recouvrer son état normal.

Les bestiaux sont alors retirés du champ et conduits à l'abreuvoir ; en revenant une des vaches se trouve à son tour attaquée ; elle ne tombe pas, mais elle semble prise de vertiges, elle tourne sur elle-même plusieurs fois, ne semble plus aucunement avoir conscience de ses mouvements, et c'est à grand'peine qu'on parvient à l'empêcher de se blesser ; l'accès est long et continue pendant environ dix minutes.

Une heure après la rentrée à l'étable, le taureau éprouve une seconde crise et tire si fortement sur son collier qu'il brise le pieu qui le retient ; il vient alors heureusement donner contre la porte entr'ouverte et se précipite à reculons dans la cour, où il reste à s'agiter et à se débattre pendant près d'un quart d'heure, sans néanmoins s'abattre complètement.

En présence de ces faits et quoique la faible durée des crises ne laissât pas supposer un danger sérieux, votre commission croyant pouvoir, avec un certain degré de probabilité, attribuer les accidents dont elle venait d'être témoin à la présence d'une espèce de pavot très-abondante dans la localité, tandis qu'il se trouve rarement ailleurs, conseilla au fermier des Dégouttières de s'abstenir de remettre ses bestiaux dans le champ de l'Aire et de tâcher de faire disparaître le pavot suspect aux prochains labours.

Là se trouvait terminée l'œuvre de votre commission vis-à-vis de l'intelligent cultivateur qui, au lieu, comme tant d'autres de se croire ensorcelé et d'attribuer son malheur à quelque voisin mal intentionné, avait eu le bon esprit de faire appel à la bonne volonté de personnes capables de lui venir réellement en aide. Mais pour nous-mêmes la question n'était pas complètement résolue ; le pavot à petite fleur, le *papaver du*

*biu*m est-il bien réellement la cause des accidents que nous venons de signaler ? Voici les renseignements recueillis postérieurement que nous pouvons donner à cet égard.

D'abord il est à remarquer que les moutons, la chèvre et les chevaux mis au pâturage dans le champ de l'Aire n'ont pas paru éprouver la moindre gêne, plusieurs vaches n'ont pas non plus ressenti de malaise ; mais, peut-être, ces animaux n'avaient-ils pas mangé de pavot ? M. Guéranger ayant rapporté quelques pieds de pavot suspecté, les a fait manger impunément à un jeune lapin. Faut-il attribuer cette innocuité à la conformation différente des organes de la digestion ou à la faible quantité de la plante ?

D'un autre côté, diverses personnes de Moncé-en-Belin interrogées à cet égard dans la soirée du 14 juin, ont déclaré qu'il était à leur connaissance que parfois le pavot avait été nuisible, mais elles n'établissaient pas de distinction entre les espèces.

Le vendredi 16 juin, M. Contable, propriétaire-cultivateur aux Petits-Aulnais-en-Thélochê, a rapporté à M. Anjubault qu'il y a quatorze ans, en août 1851, année mouillée, neuf à dix bêtes à cornes étaient tombées dans ses étables après avoir mangé un petit ponceau à feuilles grisâtres qu'il savait parfaitement ne pas être le ponceau ordinaire ; il a même ajouté que l'année suivante, une vache était encore tombée après avoir mangé du chaume dans lequel se trouvait une certaine quantité de ce ponceau. Cette année 1863, un accident semblable est arrivé en Mulsanne, à la Potinière, chez M^{me} Grassin.

Le vendredi 23 juin, une fermière de Champagné déclarait encore à M. Anjubault se rappeler qu'étant, il y a une vingtaine d'années, aide de culture à Auvours en Yvré-l'Evêque, elle avait vu toutes les vaches prises de convulsions après avoir mangé une espèce de petit pavot commun en cet endroit.

A toutes ces déclarations un peu vagues il faut ajouter la déposition bien autrement concluante faite à M. Guéranger par le fermier des Dégouttières, Michel Bougard, le lundi 26 juin 1863.

Le samedi 24, manquant de fourrage, il avait fait serrer de

l'herbe dans un champ où se trouvait une certaine quantité de *papaver dubium* qu'il a parfaitement appris à distinguer. Croyant que, mélangé avec d'autres plantes, il ne produirait aucun effet fâcheux, il en fit distribuer le soir dans l'étable aux vaches. Le dimanche matin 23, on s'aperçut qu'une des vaches avait rompu son collier, et, au désordre de la litière, il fut facile de reconnaître qu'elle avait dû tomber et se débattre.

On donna cependant encore le même fourrage au déjeuner, en ayant soin de bien mélanger les diverses espèces de plantes. Aucun symptôme fâcheux ne s'étant manifesté, le maître, qui avait gardé la maison dans la matinée, confia le repas de midi au patour et à un de ses jeunes fils, qui ne prirent peut-être pas assez le soin de mélanger les diverses parties du fourrage. Toujours est-il que vers deux heures et demie on entendit une des vaches se débattre ; son lien s'étant trouvé par suite de ses efforts enchevêtré avec celui de sa voisine, il fallut le couper. Un instant après, elle tomba dans la crèche d'où on eut beaucoup de mal à la retirer. Pendant ce temps, on avait fait sortir de l'étable cinq autres vaches qui avaient reçu à midi la même nourriture. Deux, parmi ces cinq bêtes, éprouvèrent aussi un ou plusieurs accès ; l'une d'elles, âgée de cinq ans et demi, dans une crise qui ne dura pas moins d'un quart d'heure, se jeta si malencontreusement contre un mur, qu'elle se cassa une corne. La vache tombée dans la crèche ressentit, dans l'espace de trois heures, sept accès d'une durée variable de cinq à dix minutes.

Ajoutons que le dimanche soir, les vaches attaquées, surtout celle qui avait eu sept accès, ont donné beaucoup moins de lait que d'habitude ; mais, dès le lundi matin, la sécrétion lactaire avait repris son cours normal.

Du 14 au 25 juin, les vaches n'ayant pas mangé de pavot n'ont pas été malades, et, dans la journée du 23, le taureau et la jeune taure, qui, lors de la visite de la commission, avaient été si fort tourmentés, n'ayant pas reçu de fourrage mélangé de pavot, n'ont éprouvé aucune indisposition.

Mais les accidents que nous venons de signaler sont-ils en rapport avec les propriétés connues du *papaver dubium* ? Est-ce la première fois que l'on signale des effets aussi frappants ? Voici quelques-uns des renseignements que nous avons pu rencontrer dans les ouvrages à notre disposition.

Loiseleur Deslongchamps a retiré de 60 kilogr. de *papaver dubium* pilé et additionné d'un peu d'eau, 1375 grammes d'un extrait de consistance pilulaire qui lui a paru avoir les propriétés de l'opium exotique, mais à une dose douze à quinze fois plus forte. Dans cette expérience, on a opéré sur la plante entière, mais en ne prenant que les capsules on au moins la partie supérieure de la plante, comme le fait la dent des animaux, la proportion d'opium serait bien plus considérable sans aucun doute.

Constancio, médecin portugais, par des expériences tentées sur divers animaux, a reconnu que l'opium mis en contact avec le cerveau, mais à très-faible dose, diminue la sensibilité générale, produit la langueur et la léthargie, et qu'à une plus forte dose il excite des convulsions violentes et qu'il finit enfin par tuer l'animal si on insiste davantage. Les convulsions causées par l'opium, ajoute le médecin portugais, ont un caractère qui leur est propre et qui les distingue de celles que produisent d'autres substances, et ce n'est que par la violence de ces convulsions que l'opium parvient à affecter l'irritabilité des muscles soumis à l'empire de la volonté..... Ce n'est que par la circulation et par l'absorption que l'opium produit des effets sur des parties éloignées.

Suivant Barthez, l'opium agit d'abord sur l'estomac, mais son action s'étend ensuite à tout le système des vaisseaux sanguins où elle affaiblit généralement l'irritabilité... Les vertus contraires de ce médicament tiennent spécialement à la différence des doses et à celle de ses préparations. C'est ainsi que sa qualité irritante est effacée par sa vertu sédative lorsqu'on l'administre à des doses extrêmement fortes ; pris à doses modérées, il accélère la circulation et produit d'autres effets d'excitation.

D'après l'opinion de Morcau, l'opium à petites doses produit un premier degré d'irritation, mais les moyens d'irritation et d'excitement ne portent pas également sur toutes les parties de l'organisme. L'opium est caractérisé par une sorte d'affinité élective, il se dirige, se concentre vers le cerveau.

Alibert reconnaît l'action sédative de l'opium ; toutefois il avoue que ce médicament introduit dans les voies digestives manifeste d'abord un effet irritant qui semble être le résultat de son application immédiate.

D'après Orfila, l'opium ne doit être rangé ni parmi les narcotiques, ni parmi les excitants ; il exerce un mode d'action particulier qui ne saurait être désigné exactement par aucune des dénominations en usage dans la matière médicale. Employé à petites doses, il paraît borner son action au développement des symptômes qui annoncent la stupéfaction ; quelquefois, cependant, il produit une excitation très-intense, effet qui dépend de l'idiosyncrasie.

M. Gaulliet dans le 6^e volume du Journal de médecine vétérinaire, rapporte avoir vu un empoisonnement de huit vaches pour avoir mangé des tiges du pavot des blés.

Rien, on le voit, d'après les propriétés généralement reconnues à l'opium et au pavot, ne s'oppose à ce que les accidents arrivés à Moncé-en-Belin ne puissent être attribués à l'absorption du *papaver dubium*. L'opinion d'Orfila, si compétent dans ces matières, rend au contraire parfaitement compte de la diversité des effets produits sur les différents animaux.

Si votre Commission, après l'enquête à laquelle elle s'est livrée, n'est pas arrivée à une certitude complète, il résulte au moins pour elle de l'ensemble de ses observations, une assez grande probabilité du danger qu'il peut y avoir à laisser manger aux bestiaux, surtout aux bêtes à cornes, le *papaver dubium*, pour qu'elle regarde comme prudent de donner avis de ce danger aux cultivateurs du département et de leur conseiller de détruire, par tous les moyens possibles, une plante trop longtemps considérée comme inoffensive.

DE LA CULTURE DU CHANVRE

PAR M. BARY JEUNE, FILATEUR.

MESSIEURS,

Permettez - moi de vous entretenir d'une question dont l'importance et l'opportunité me semblent mériter toute votre sollicitude, au double point de vue de l'agriculture et de l'industrie de notre département : je veux parler de la *culture du chanvre*.

Vous le savez, Messieurs, la Sarthe est l'un des deux départements de France qui produisent le plus de chanvre. Vous n'ignorez pas non plus que notre sol est particulièrement propre à la culture de ce précieux textile, culture qui n'a acquis d'importance que depuis une vingtaine d'années. Jusque-là, le chanvre n'était pour ainsi dire pas utilisé par l'industrie, et le plus ordinairement, il était roui, *ferré*, peigné, filé et souvent même tissé dans la ferme. Le commerce exportait en outre, dans deux ou trois départements voisins, quelques filasses destinées au filage à la main.

En raison de son emploi le plus général, le chanvre était semé de manière à produire des tiges menues, de moyenne longueur, et dont la fibre, fine et soyeuse, convenait spécialement à la fabrication de la toile.

Vers cette époque, en même temps que l'on faisait à Alençon les premiers essais de filature mécanique, le chanvre de notre département trouvait de nouveaux débouchés, grâce à l'initiative intelligente de négociants de notre ville. Pendant une quinzaine d'années, les chanvres de la Sarthe contribuèrent ainsi, pour une forte part, à alimenter, non-seulement les corderies de l'intérieur et de tout le littoral, mais encore celles de l'Etat.

Ce nouvel emploi, favorisé par le développement extraordinaire de notre marine, devait avoir et eut pour effet de modifier profondément le mode de culture du chanvre. A l'aide de certains engrais, notamment du guano, et d'une nouvelle méthode d'ensemencement, on est parvenu à développer la plante outre mesure, car il n'est pas rare de trouver, aujourd'hui, des tiges longues de plus de 3 à 4 mètres et de grosseur proportionnelle.

Pendant cette transformation, la filature mécanique triomphait des nombreuses difficultés que rencontre toute industrie nouvelle : notre région, seule, compte actuellement une quinzaine d'établissements dont j'évalue la consommation annuelle à douze ou treize millions de kilogrammes de chanvre brut. Il existe, en outre, en Picardie et dans le nord de la France, de nombreuses filatures qui emploient, concurremment avec le lin, d'énormes quantités de chanvre, fournies en grande partie par la Sarthe, l'Anjou et la Touraine.

Vous le voyez, Messieurs, en dehors du filage à la main qui, bien que se soutenant encore dans certaines contrées, va chaque jour en déclinant, les besoins de la filature mécanique sont plus considérables que jamais et doivent rapidement s'augmenter. La consommation du chanvre à cordages est toujours aussi importante, mais il ne faut pas perdre de vue que, par suite de la suppression complète des droits de douane, la Russie et l'Italie paraissent appelées désormais à fournir exclusivement tous les chanvres de cette espèce, nécessaires à la marine de l'Etat ainsi qu'à l'industrie privée qui, autrefois, ne s'alimentaient qu'en France. Les résultats des adjudications publiques des trois dernières années ne laissent aucun doute à cet égard.

Ainsi, pendant que la consommation du chanvre de filature s'accroît dans d'immenses proportions, il y a tout lieu de craindre que, dans un avenir très-prochain, nos chanvres à cordages ne soient complètement délaissés, si leur prix ne diminue pas considérablement.

En présence de cette nouvelle situation dont vous apprécierez toute la gravité, il m'a semblé qu'il était urgent de modifier radicalement la culture du chanvre dans la Sarthe. Travaillons donc à cette réforme, résolûment et sans délai, sous peine de renoncer au développement industriel qu'assurent à notre beau département sa position topographique exceptionnelle, ses ressources agricoles et surtout l'aptitude si remarquable de sa population ouvrière ; c'est, suivant moi, le seul moyen d'y rendre possible la création de nouveaux établissements, puisque ceux qui existent ne trouvent déjà plus à s'approvisionner suffisamment sur les lieux.

Je ne doute pas, Messieurs, que vous ne soyez de cet avis, qui sera très-certainement partagé par tous les industriels de notre contrée.

Pour arriver à la réforme que je conseille, je pense qu'il est indispensable d'employer un moyen qui a presque toujours réussi en pareil cas : ce moyen, c'est l'institution de primes à décerner aux cultivateurs qui, sous votre direction et sous l'impulsion de vos conseils éclairés, auront fait faire les progrès les plus sensibles à la culture du *chanvre de filature* et qui le livreront au commerce en meilleur état. On ne saurait trop insister sur ce dernier point, car, il faut bien l'avouer, nos chanvres, dont la qualité est pourtant si remarquable, sont les moins bien préparés et surtout les plus mal broyés de tous les produits similaires de la France.

Si vous jugiez utile de donner suite à ce projet, je serais heureux de participer à la création de ces primes, et je m'inscris d'avance, au nom de la maison que je dirige, pour une ~~subscription~~ ^{abonnement} annuelle de 1,000 fr. pendant trois ans.

Il est une autre question qui se lie étroitement à celle dont je viens de vous entretenir, et qui, à ce titre, me paraît avoir droit à votre examen le plus sérieux : c'est le **ROUSSAGE DU CHANVRE**.

Je ne suis pas le premier qui se soit occupé de cette matière, et, si je me reporte à la vive polémique qui s'est engagée à ce

sujet, dans la presse locale, en 1858, j'y trouve, en dehors de toute autre raison, un motif suffisant d'appeler votre attention sur ce qui a été fait jusqu'ici, et sur ce qui reste à faire, pour obvier aux innombrables inconvénients du rouissage dans les cours d'eau.

Que s'est-il produit, en effet, dans les journaux de notre contrée ? une discussion des plus intéressantes dans laquelle l'érudition et le talent se sont abordés avec une ardeur que justifiait le but d'un pareil débat.

Que reste-t-il de ces savantes dissertations ? les uns présentent le rouissage rural comme insalubre et demandent la suppression d'un procédé auquel, d'ailleurs, tous les praticiens attribuent avec raison un appauvrissement inévitable de la matière textile ;

Les autres contestent l'insalubrité avec des arguments scientifiques qu'il ne m'appartient pas d'apprécier, mais qui ne détruisent pas le fait ; ne consistât-il que dans le voisinage infect des routoirs, dans la mortalité du poisson et dans la perte d'une partie notable des substances utiles de la plante.

Mais de conclusion, aucune !

Doit-on continuer de rouir le chanvre comme on le pratique depuis l'origine et n'y a-t-il rien à faire pour tirer un meilleur parti d'un des plus riches produits du sol ? Est-il enfin radicalement impossible d'empêcher ces miasmes fétides qui vicient l'atmosphère pendant plusieurs mois de l'année ?

Ou bien, au contraire, doit-on, par tous les moyens imaginables, chercher à s'affranchir d'une vieille méthode qui n'a d'autre raison d'être que la routine ?

Quelle que soit la force du raisonnement au moyen duquel on prétend démontrer l'innocuité des exhalaisons des routoirs, est-il possible d'en nier les désagréments ?

Ne doit-on pas aussi considérer comme très-fâcheuse, au point de vue de l'alimentation publique qui devient de plus en plus coûteuse pour les classes moyennes, la destruction du poisson causée par le mode de rouissage actuel ?

sieurs, leur opinion, sans prétendre, bien entendu, vous l'imposer.

Voici, en effet, ce que dit à ce sujet M. BARRAL, membre du jury international, dans son remarquable rapport sur l'ensemble de l'exposition universelle de Londres (classe IV, section IV) :

« Tout a été dit sur les inconvénients multipliés et surtout
« sur l'insalubrité des procédés de rouissage employés dans
« les campagnes, et qui ont pour résultat, qu'on les pratique
« à l'eau stagnante ou à l'eau courante, de mélanger aux
« eaux des rivières des matières organiques azotées d'une
« très-facile et insalubre putréfaction. Il faut ajouter seule-
« ment que ces matières azotées constitueraient des engrais
« très-fertilisants, si on ne les perdait pas. La fibre textile pu-
« rifiée ne contient, comme l'huile des graines, que des prin-
« cipes combinés, hydrogénés et oxygénés dont l'exportation
« n'appauvrit pas le sol arable. Il serait donc important de
« pouvoir conserver les principes albumineux ou azotés que
« le rouissage détache des tiges. La filasse, utilisable dans l'in-
« dustrie, ne forme guère que le sixième environ du poids de
« la tige ; il ne faut pas perdre pour la ferme, en exportant
« le tout, les cinq sixièmes des matières détachées par les
« procédés de préparation et qui constituent des engrais puis-
« sants.

« *Les procédés de rouissage dans les fosses, à l'eau cou-
« rante ou à l'eau dormante, et même ceux de rouissage sur
« les prés, sont condamnables à tous les points de vue, et par-
« ce qu'ils sont insalubres, et parce qu'ils laissent perdre les
« matières détachées de la filasse. »*

De son côté, le rapporteur du jury international de la classe XIX, section IV, M. MICHEL ALCAN, le savant professeur du Conservatoire des Arts et Métiers, s'exprime ainsi :

« Il y a, selon nous, une voie toute nouvelle à ou-
« vrir à l'industrie du chanvre et du lin ; nous voulons parler
« de préparations qui doivent en rendre la filature et ses

« transformations aussi faciles et aussi économiques que
« celles des autres matières filamenteuses, tout en conservant
« aux produits leurs caractères spéciaux les plus recherchés..

« Si nous nous sommes bien fait comprendre, nous
« aurons démontré : qu'avec une méthode rationnelle de
« rouissage, on arriverait à donner une plus-value sensible à
« la matière première agricole, à diminuer sensiblement les
« causes qui élèvent les frais de filage et les prix des pro-
« duits, et à étendre considérablement les limites de finesse
« obtenues par le travail automatique.

« *Il dépend du Gouvernement de hâter cette réfor-*
« *me, sans faire aucune dépense et sans assumer de responsa-*
« *bilité. Il lui suffira d'exprimer son intention de supprimer*
« *radicalement les rouloirs, dangereux pour la santé publi-*
« *que, dès que des procédés manufacturiers pourront leur être*
« *substitués. »*

« Le Gouvernement assainira bien des contrées
« affligées par des maladies permanentes, en forçant les pro-
« ducteurs de la matière première d'en tirer un meilleur
« parti, et l'industrie, d'entrer dans une voie de progrès inat-
« tendus. »

Il est difficile de rien opposer à des opinions aussi compé-
tentes. Mais l'insouciance perpétue le mal. Bien des abus n'ont
pas d'autre façon d'exister. On s'y résigne trop facilement. A
une époque où la science et la pratique ont enfanté tant de
merveilles, il faut tout espérer des découvertes que leur al-
liance de plus en plus intime doit produire.

Ne nous bornons donc plus à de stériles doléances ; pro-
voquons, au contraire, d'actives recherches dans la voie qui
nous conduira *tôt ou tard* au rouissage salubre et conservateur
de toutes les parties utilisables de nos plantes textiles.

Mon but n'est pas de vous proposer de patronner une mé-
thode manufacturière de rouissage. Les tentatives en ce genre
sont nombreuses et dignes d'encouragement, et il faut se féli-
citer même des demi-succès qu'elles ont réalisés.

Ce que je désirerais voir naître chez nous, c'est un procédé agricole, comparable au procédé manufacturier, dans la même mesure que la distillerie agricole, en regard de la distillerie manufacturière : un procédé simple, facile, praticable en tout temps, dans la ferme, surtout, et alors que le repos des champs laisse au cultivateur un temps dont il peut librement disposer ; un procédé enfin, qui comporte l'emmagasinage du chanvre immédiatement après la récolte, et sa mise au rouissage ou à l'opération qui doit le remplacer, au fur et à mesure des convenances du fermier. Le procédé serait, soit chimique, soit mécanique, ou participant à la fois de la mécanique et de la chimie. Il devrait être surtout salubre, économique, et assurer par une méthode certaine, invariable, la séparation des fibres, entre elles, et d'avec la partie ligneuse, conservant aux premières toute leur force naturelle, et, autant que possible, à la seconde, ses qualités comme engrais.

Tel est le sujet d'un concours que je verrais avec une vive satisfaction s'ouvrir sous votre patronage.

Comme ces recherches sont de nature à entraîner les concurrents dans des dépenses peut-être considérables avant qu'ils puissent obtenir un succès, je crois qu'il est indispensable d'assurer à celui qui réussira, une récompense en rapport avec ses premiers sacrifices. Ce n'est point une récompense comme celles que décernent ordinairement les Sociétés savantes, à titre seulement honorifique, qu'il importerait de créer, mais bien un prix véritablement rémunérateur.

Je laisse à votre prudente appréciation le soin de limiter le chiffre, qui devra, suivant moi, atteindre 30,000 fr. au moins, et dans ce cas, je tiens, personnellement, à la disposition de votre Société la somme de 5,000 fr.

J'ai la plus entière confiance qu'à votre appel cette contribution s'augmentera rapidement de nombreuses souscriptions particulières ; des dons des communes qui souffrent du mode de rouissage actuel ; des encouragements du Conseil général et du Gouvernement, dont la sollicitude ne fait jamais défaut

aux efforts qui ont pour but un grand intérêt public, lorsque ces efforts sont appuyés et dirigés par une Société qui a déjà donné tant de preuves de sa féconde influence sur la prospérité du pays.

Le Mans, décembre 1864.

NOTE

SUR LA CONSTRUCTION & LES DÉPENSES DU VIADUC EN FER CONSTRUIT A BRIOLLAY SUR LE LOIR POUR LE PASSAGE DE LA LIGNE DU MANS A ANGERS

PAR M. MARTIN,

Ingenieur en Chef des Ponts et Chaussées, Membre titulaire.

Le Chemin de fer du Mans à Angers, si impatiemment attendu par nos contrées depuis l'année 1854, époque à laquelle la ville du Mans s'est trouvée reliée au réseau de nos voies ferrées, a été commencé dans le courant de 1860, et le service régulier de l'exploitation y était établi le 7 décembre 1863, reliant ainsi le Mans avec Angers et les ports maritimes de Nantes et de Saint-Nazaire.

Ce résultat, si important pour notre ville, a été obtenu au prix de travaux considérables, comme terrassements (trois millions de mètres cubes environ de déblais), et comme ouvrages d'art, pour la traversée des vallées de la Sarthe à La Saze, Noyen et Loutinière, près Sablé ; du Loir, près Briollay ; de la Vesgre, près d'Avoise ; de l'Erve, près de Sablé, et de la planche, près d'Angers.

La Sarthe, la Vesgre, l'Erve, ainsi que le ruisseau de la planche, ont été franchis au moyen de viaducs en maçonnerie composés de plusieurs arches dont l'ouverture varie entre 10 et 20 mètres.

La traversée du Loir a dû s'effectuer d'une manière toute différente, à raison des circonstances spéciales que le sous-sol de la vallée présentait pour l'établissement des fondations de l'ouvrage à construire.

Sur ce point, en effet, la sonde avait d'abord rencontré une épaisse couche d'argile vaseuse, puis des sables plus ou moins fins et gras, et enfin des schistes plus ou moins argileux et tendres, jusqu'à plus de 15 m. 00 sous l'étiage.

Dans de telles conditions, nous ne pouvions, soit au point de vue économique, soit au point de vue du temps qui nous était donné, songer à construire un ouvrage avec arches en maçonnerie ou en fonte et nous devions nécessairement recourir à un système permettant de transmettre directement et verticalement au sol inférieur, les pressions dues au poids de l'ouvrage et aux surcharges qu'il peut avoir à supporter.

L'idée d'un tablier métallique horizontal ainsi admise pour le passage des voies de fer, entraînait comme conséquence l'adoption de colonnes tubulaires descendues à la grande profondeur nécessaire sous l'étiage, au moyen de l'air comprimé, faisant ainsi une nouvelle et heureuse application de la découverte si féconde due à notre savant collègue, M. Triger.

Qu'il me soit permis de lui renouveler ici toute notre vive reconnaissance, pour le procédé ingénieux dont il a doté les constructeurs ayant à travailler à de grandes profondeurs sous l'eau, et tout spécialement en outre, en ce qui concerne notre ligne d'Angers, pour la constante et obligeante complaisance avec laquelle il a bien voulu nous aider de ses excellents conseils, dans la détermination des courbes géologiques rencontrées par nos tranchées ou nos fondations.

Le viaduc construit sur le Loir, près de Briollay, à douze kilomètres environ en avant d'Angers, se compose donc de travées métalliques reposant sur des piles et des culées toutes formées, d'une manière semblable, de deux colonnes en fonte remplies de béton en ciment de Portland, et fortement entretoisées entre elles pour chaque pile ou culée.

Les colonnes ont une hauteur totale de 31 m. 32, entre leur fond et le dessus de leur couronnement, savoir : 16 m. 32 en contrebas de l'étiage et 15 m. 00 au-dessus.

L'ouvrage comprend trois travées, l'une centrale de

50 m. 76, et les deux autres extrêmes de 39 m. 00, le tout mesuré d'axe en axe entre les quatre points d'appui.

Les tubes en fonte ont 3 m. 50 de diamètre pour la partie en contrebas de l'étiage et 3 m. 20 pour la partie au-dessus.

Les dessins qui accompagnent cette note donnent tous les détails de la construction et montrent comment la chambre de travail était disposée au bas de chacune des colonnes.

Les ouvriers, chargés de creuser le sol pour faire descendre les tubes, sont placés dans cette chambre qui communique par deux cheminées en tôle avec l'écluse à air placée à la partie supérieure au-dessus de l'eau et dans laquelle on comprime l'air pour chasser de la chambre de travail toute l'eau qui s'y introduirait sans cela. Les ouvriers travaillent ainsi dans un milieu dont l'air est sous une pression de une atmosphère et demie ou deux, suivant la profondeur à laquelle on est obligé de foncer la colonne. Au-dessus de la chambre, dont le toit en tôle est fortement étré sillonné par des nervures et des supports inclinés, l'on place de suite autour des cheminées de communication le béton en ciment qui doit remplir les colonnes et qui donne ainsi du poids utile, facilitant la descente des tubes et les empêchant de se soulever, lorsque l'on retire l'air comprimé à chaque période successive de cette descente sous l'eau dans le terrain à traverser.

Cette disposition, imitée de ce qui avait été fait au grand viaduc de Kehl, sur le Rhin, dont le corps des piles en maçonnerie était successivement élevé au-dessus du toit des grands caissons en tôle dans lesquels les ouvriers étaient placés pour creuser le sol, a été pour la première fois adoptée dans la Compagnie de l'Ouest, pour le fonçage des tubes cylindriques des piles du viaduc que nous avons fait construire en 1862 sur la Seine, à Argenteuil. On évite ainsi d'ajouter un poids mort étranger à enlever ensuite après le fonçage, ainsi qu'on le pratiquait au début des fondations tubulaires, comme à Saint-Germain-des-Fossés, sur l'Allier, et à Bordeaux pour le grand viaduc établi sur la Garonne pour mettre en communication le chemin

de fer de Paris avec celui de Bayonne et du Nord de l'Espagne.

Le viaduc de Briollay, dont la longueur totale est de 129 m. 72 entre les deux extrémités des grandes poutres en treillis qui le constituent, donne passage à deux voies de fer dont le niveau est placé ainsi à 16 m. 60 au-dessus de l'étiage du Loir, soit à 32 m. 60 au-dessus du niveau moyen de la mer. La largeur libre sur le plancher en bois auquel les rails sont fixés, est de 8 m. 00 entre les montants saillants des grandes poutres.

Le poids total du fer et de la fonte qui entrent dans les piles et culées tubulaires est de 1,033,100 kilog., et celui des fers qui entrent dans les poutres à treillis, pièces de pont et entretoises ou longerons, est de 591,260 kilog.; en sorte que chacun des quatre supports de l'ouvrage a exigé 258,275 kilog. de métaux, soit 8,400 kilog. par mètre courant de hauteur totale depuis le sol des fondations.

Quant au tablier métallique, il pèse en moyenne 4,558 kilog. par mètre courant.

Les travaux du fonçage des piles et culées ont été commencés par la maison E. Gouin et C^e de Paris, chargée de tout l'ensemble du viaduc, au mois d'octobre 1862, et le tablier était en place sur ses supports au mois de juillet suivant, soit après dix mois de travail seulement. Les terrassements, perrés, murs en pierres sèches, enrochements des abords, ont été terminés au mois d'octobre 1863, et les épreuves réglementaires prescrites par la circulaire ministérielle du 26 février 1858 ont pu être faites, sous la direction des ingénieurs du Contrôle et de la Compagnie, les 26, 27 et 28 novembre suivant.

Les résultats de ces épreuves ont été consignés dans un procès-verbal officiel joint à cette note. Ils constatent que, malgré la grande portée de la travée centrale de 50 m. 76, le maximum des flèches accusées n'a jamais dépassé *vingt-trois millimètres* et que les flèches ont constamment disparu, d'une manière instantanée, dès que les poids étaient enlevés.

Ce sont là d'excellentes conditions de stabilité et de rigidité qui assurent un très-bon service et une très-grande durée.

La ligne d'Angers a été livrée à l'exploitation, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le 7 décembre 1863, en sorte que voici une année entière écoulée depuis cette mise en service. Pendant cette période, nous avons voulu avoir une série complète d'observations sur les effets de dilatation dus aux variations thermométriques éprouvées par l'air ambiant de la Vallée. Ces observations démontrent la sensibilité relative de ces grandes charpentes métalliques, et les dilatations ou les contractions enregistrées sont assez rigoureusement comparables avec les indications théoriques déduites des expériences de laboratoire qui donnent, on le sait, pour le coefficient de dilatation linéaire (ou dilatation pour 1° centigrade) 0 mm. 012.

L'ouvrage entier a coûté 1,063,000 fr. en y comprenant les perrés, murs à pierres sèches, enrochements aux abords, etc., ce qui donne une dépense de 8,200 fr. environ par mètre courant du viaduc au niveau de la voie, tout compris.

Cette dépense totale se répartit de la manière suivante entre les supports et le tablier : chaque culée, 188,100 fr.; chaque pile, 145,200 fr., et le tablier proprement dit, 400,000 fr., soit 3,100 fr. environ par mètre courant.

Les piles reviennent donc à 4,600 fr. environ par mètre courant de la hauteur totale, et les culées à 6,100 fr. pour chaque mètre courant analogue.

Je mentionnerai, en terminant, que suivant ce qui se pratique maintenant d'une manière à peu près constante, de la part des constructeurs, toute la charpente métallique du viaduc a été montée et rivée d'ensemble, sur le remblai aux abords, puis mise en place sur les supports définitifs par un halage opéré au moyen de simples treuils à bras, malgré le poids de cette charpente qui dépassait 500,000 kilog.

Cette opération, devenue presque usuelle, se fait d'une manière assez rapide, puisque l'avancement varie généralement de cinq à six mètres par heure en moyenne, et le tablier du

viaduc arrive presque mathématiquement dans l'axe même du tracé du chemin de fer. Les écarts peu sensibles que l'on éprouve, restent généralement inférieurs à dix et même à cinq centimètres. Ils sont facilement rectifiés au moyen d'un soulèvement partiel par des verrins ou des presses hydrauliques.

Il y a quelques jours encore, nous avons eu un nouvel exemple de la sûreté et de la précision de ces méthodes de halage pour un grand viaduc que nous faisons construire sur la Seine, entre Elbeuf et Rouen, et qui présente 300 mètres de longueur et un poids de 1,300,000 kilogrammes.

PROCÈS-VERBAL DES ÉPREUVES (1)

1° ÉPREUVES STATIQUES.

Les épreuves de poids mort ont eu lieu au moyen de deux trains composés chacun de 6 machines et d'un tender donnant une charge de 4,000 k. par mètre courant de voie.

Le viaduc métallique étant à deux voies solidaires, chacune d'elles aurait dû être chargée successivement et par travée ; mais dans le but d'abrégier le temps déjà très-long des opérations, on a d'abord chargé tantôt la voie droite, tantôt la voie gauche ; puis, chaque travée a été essayée sur deux voies ensemble et enfin le viaduc tout entier a été éprouvé, en ajoutant aux trains de machines des wagons de ballast du poids de 17 t. 160 k. qui donnaient une charge de 3 t. 300 k. par mètre courant de voie. Le mètre courant de tablier s'est donc trouvé soumis, sur une longueur de 50 m., à la charge réglementaire de 8,000 k. et sur une longueur de 80 m. à la charge de 6,600 kilog.

Les flèches d'abaissement ou de relèvement ont été mesu-

(1) Les épreuves ont eu lieu devant **MM. MILLE**, ingénieur en chef, chargé du Contrôle des travaux ; **THORÉ**, ingénieur ordinaire du Contrôle ; **MARTIN**, ingénieur en chef, attaché aux Chemins de fer de l'Ouest ; **CAILLAUX**, ingénieur ordinaire, attaché aux Chemins de fer de l'Ouest.

M. FONTENELLE, conducteur embrigadé attaché au Contrôle ; et **MM. POU-
PON**, **BELLENFANT** et **ARMELIN**, chefs de Section de la Compagnie de l'Ouest, assistaient les ingénieurs et exécutaient les opérations ou constatations.

rées au moyen de cadrans multiplicateurs posés en double sous les milieux de chaque travée. La vérification se faisait par des nivellements directs et parfois en relevant les ordonnées de la courbe des flexions, par rapport à un fil de fer tendu le long des montants verticaux du viaduc.

Il a paru suffisant de laisser les poids morts en place pendant un intervalle moyen d'une heure, parce que l'on observait que la flèche arrivait de suite à sa position d'équilibre ; qu'elle y restait tant que la charge était laissée sur le viaduc et qu'elle s'effaçait, dès que les trains dégagent les voies. En un mot, les aiguilles des cadrans étaient de véritables fléaux de balance susceptibles d'accuser des poids d'environ 10 kilog.

Ces détails donnent l'intelligence du tableau ci-après qui résume les résultats.

Tableau des Epreuves de Poids mort. (1)

N ^{OS} d'ordre.	DÉSIGNATION DES ÉPREUVES.	CHARGE DU POIDS mort.	DURÉE de l'épreuve.	FLÈCHES.		
				TRAVÉE du Mans.	TRAVÉE du Loir.	TRAVÉE d'Angers.
1	Travée du Mans. (voie droite).	173 t.	0 h. 30'	+ 8.7 d	- 3.0 d	+ 0.2 d
2	Travée du Loir. (voie droite).	202	0 h. 30'	+ 3.3 g	- 1.0 g	+ 0.1 g
3	Travée d'Angers. (voie gauche).	172	3 h. »	- 3.3 d	+ 14.7 d	- 4.0 d
4	Travée du Mans. (2 voies).	344		- 1.6 g	+ 6.0 g	- 1.7 g
5	Travée du Loir. (3 voies).	404	0 h. 30'	+ 1.0 d	- 1.0 d	+ 2.7 d
6	Travée d'Angers. (3 voies).	344		+ 4.0 g	- 3.0 g	+ 9.0 g
7	Travées toutes ensemble. (3 voies).	314 357 257	0 h. 45'	+ 12.2 d	- 3.0 d	+ 0.5 d
				+ 10.9 g	- 4.0 g	+ 0.6 g
				- 5.2 d	+ 22.4 d	- 5.5 d
				- 5.1 g	+ 20.4 g	- 5.5 g
				- 0.2 d	- 3.0 d	+ 11.5 d
				- 0.1 g	- 4.0 g	+ 12.3 g
				+ 8.1 d	+ 9.5 d	+ 5.5 d
				+ 7.8 g	+ 10.0 g	+ 5.8 g

On reconnaît par ce tableau que les poutres métalliques se sont comportées ici comme des rails éclissés, qui jouent autour des points d'appui posés sur chaque pile. La charge complète sur la longueur entière produit tellement l'encastrement, que

(1) Les flèches ou flexions observées sont exprimées en millimètres. La lettre *d* se rapporte à la poutre droite, la lettre *g* à la poutre gauche.

la flèche maxima est moitié de celle qu'on observe, quand la seule travée centrale est chargée. Ce fait et celui des flexions instantanées en raison des charges, sont dignes d'attention.

2° ÉPREUVES DYNAMIQUES.

Les épreuves de poids roulant ont été faites :

1° Aux vitesses de 20 et 35 kilomètres au moyen de deux trains composés de deux locomotives pesant chacune avec leur tender 53 tonnes et remorquant 6 wagons chargés de sable et pesant chacun 12 tonnes.

2° Aux vitesses de 40 et 70 kilom. à l'heure, au moyen de deux trains composés de deux locomotives pesant chacune avec leur tender 35 tonnes et remorquant 6 wagons chargés de rails, et pesant chacun 7 tonnes, poids moyen d'une voiture à voyageurs.

Dans chaque épreuve, les trains marchaient d'abord en sens inverse sur les voies, de manière à se croiser sur le milieu du viaduc, puis, se mettant de front, ils franchissaient ensemble le même espace.

Les flèches maxima n'ont pu être observées que par les cadrans multiplicateurs. Les résultats sont résumés par le tableau qui suit :

Tableau des Épreuves de Poids roulant. (1)

NUMÉROS d'ordre.	INDICATION DES ÉPREUVES.	POIDS roulant.	FLÈCHES MAXIMA		
			TRAVÉE du MANS.	TRAVÉE du LOIR.	TRAVÉE d'Angers.
			m m	m m	m m
1	Vitesse de 20 kil. (Marche croisée).	356t.	+6.0 d	+10.0d	+3.0 d
			+7.5 g	+10.0g	+3.0 g
2	Vitesse de 20 kil. (Marche de front).	d°	+8.5 d	+13.6d	+7.0 d
			+9.5 g	+14.9g	+6.5 g
3	Vitesse de 35 kil. (Marche croisée).	d°	+7.0 d	+12.7d	+3.0 d
			+6.0 g	+14.6g	+6.0 g
4	Vitesse de 35 kil. (Marche de front).	d°	+9.0 d	+13.1d	+7.0 d
			+8.5 g	+14.1g	+6.5 g
5	Vitesse de 45 kil. (Marche croisée).	224	+6.0 d	+10.0d	+6.0 d
			+5.5 g	+10.0g	+7.0 g
6	Vitesse de 45 kil. (Marche de front).	d°	+9.0 d	+14.6d	+10.0d
			+8.0 g	+14.6g	+9.5 g
7	Vitesse de 70 kil. (Marche croisée).	d°	+9.0 d	+17.0d	+7.0 d
			+7.0 g	+ 0.0g	+7.0 g
8	Vitesse de 70 kil. (Marche de front).	d°	+9.0 d	+14.6d	+9.5 d
			+9.0 g	+14.6g	+9.8 g

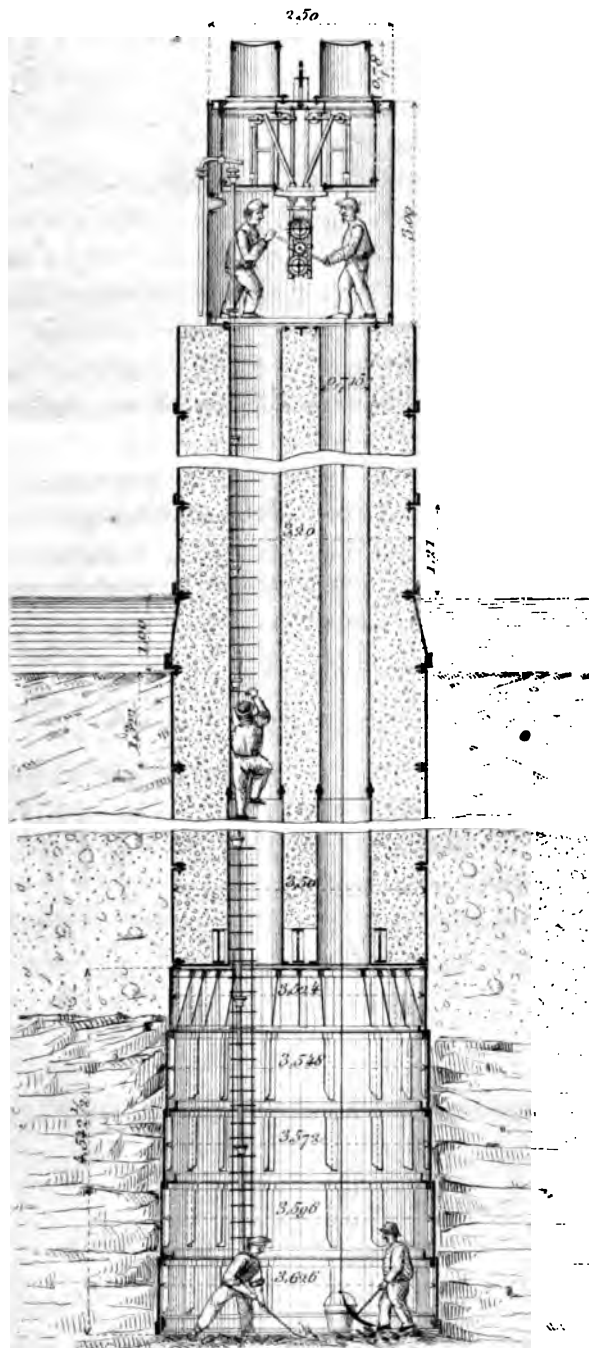
(1) Voir la note précédente.

Coupe verticale d'un tube pendant le fonçage

Echelle ($\frac{1}{1000}$)

60
70
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995
1000

Côte d'Angers



On voit que les flèches dynamiques sont inférieures à la limite des flèches statiques des expériences précédentes ; disons surtout que les trépidations du tablier métallique s'éteignaient aussitôt que les trains étaient sortis du viaduc, preuve de la rigidité du système ; c'est ce qu'indiquaient aussi les aiguilles des cadrans, agitées ou calmées, suivant la position des poids roulant sur le tablier ou en dehors.

Vérification des Points d'appui.

Enfin, comme dernière opération de contrôle, un double nivellement, fait avant et après les épreuves, a démontré que les piles tubulaires servant de point d'appui n'avaient subi aucun tassement.

Paris, le 7 décembre 1864.

DES CAISSES D'ÉPARGNE

PAR M. PEAU-SAINT-MARTIN

Les Caisses d'épargne tiennent aujourd'hui une place tellement importante dans l'économie sociale, leurs développements, leur propagation dans les campagnes intéressent à un si haut degré le domestique et l'ouvrier des champs, qui ne les connaissent encore à peu près que de nom, que vous voudrez bien, j'en suis convaincu, accueillir avec intérêt une notice destinée à rappeler l'origine de cette précieuse institution, la législation qui en a consolidé les bases et qui la régit aujourd'hui ; les phases diverses qu'elle a traversées, ses progrès et sa situation actuelle.

Cette étude, si vous y trouvez quelque intérêt, ne sera pas la dernière ; car je suis trop pénétré pour mon compte de l'importance sociale de l'épargne, pour ne pas m'estimer toujours heureux de chercher avec vous les moyens propres à l'encourager et à la rendre facile.

Le plus efficace de tous, à mon avis, c'est de multiplier sous la main des travailleurs des champs, comme on l'a fait pour celui des villes, ces établissements providentiels, destinés à recevoir et à faire fructifier leur première obole. Nous en étudierons les moyens. Nous verrons s'il ne serait pas possible, tout en sauvegardant les règles de bonne administration qui sont une des conditions essentielles de la confiance qu'ils inspirent, de simplifier les formes qui en embarrassent quelquefois l'accès. Plus tard, nous examinerons les diverses applications dont ils sont susceptibles.

La première partie de cette étude est peu attrayante, sans doute. Malgré cela vous y trouverez de l'intérêt, j'en suis convaincu, en voyant à chaque époque de la vie des caisses d'épargne, tous les soins pris pour en assurer la solidité et le succès ; et vous reconnaîtrez avec moi que jamais institution n'a été entourée d'une pareille sollicitude et de précautions aussi minutieuses ; qu'aucune n'offre un concours de garanties mieux combinées pour prémunir ses nombreux intéressés contre les dangers qui peuvent plus ou moins menacer cette banque du *gagne-petit*, dont la juste et légitime popularité attire et utilise, au grand avantage de tous, en la rendant incessamment à la circulation, la première épargne du pauvre.

§ 1^{er}. — HISTORIQUE ET LÉGISLATION.

L'idée des caisses d'épargne est née simultanément en Allemagne, en Angleterre et en Suisse.

Elles y fonctionnaient depuis quelques années, et déjà on avait pu en apprécier l'utilité pratique, quand une société de capitalistes, la plupart actionnaires de la Société d'assurances maritimes, qui voulut bien prêter ses employés et ses bureaux, essaya d'en créer une en France.

Au nombre de ces fondateurs, dont on ne saurait trop honorer la mémoire, figuraient notamment MM. Jacques Lefebvre, Lafitte et Benjamin Delessert, Benjamin Delessert dont le

nom s'identifie aujourd'hui avec la caisse d'épargne, que sa famille et lui n'ont cessé depuis d'environner de leur puissant patronage !

Cette création se fit d'abord sous la forme d'une société anonyme qui fut autorisée par ordonnance royale du 29 juillet 1818.

L'exemple de Paris ne tarda pas à être suivi par la province, et des caisses d'épargne s'établirent successivement au moyen, soit de subventions municipales, soit de souscriptions particulières, dans quelques principaux centres (1).

Ainsi, en 1819, à Bordeaux et à Metz, en 1820 à Rouen, en 1821 à Marseille avec succursale à Aix, à Nantes, à Troyes et à Brest, enfin, en 1834, au Mans (2).

Quelques-unes adoptèrent d'abord, comme celle de Paris, la forme de sociétés anonymes, dans les conditions voulues par les articles 32 et 33 du Code de commerce ; mais ce mode n'était pas de nature à donner une idée exacte de l'institution.

Les Caisses d'épargne, en effet, n'avaient rien qui pût, directement ou indirectement, les faire considérer comme des établissements commerciaux, puisqu'à leur création ne se rattachait aucune idée de spéculation et de lucre, qu'elles n'avaient pour but que de prêter un concours gratuit à la fructification des petites épargnes, jusque-là disséminées et improductives. Ce n'étaient donc que des établissements de bienfaisance.

Aussi, la loi du 5 juin 1855 vint-elle en déterminer et consacrer la nature, en disposant qu'à l'avenir toute caisse d'épargne serait autorisée par ordonnance royale, dans la forme voulue pour les établissements d'utilité publique. En conséquence et par avis conforme du 25 août 1855, le Conseil

(1) Quelques-unes, celles de Metz notamment, furent fondées par les monts-de-piété, qui les administrent encore aujourd'hui.

(2) La Caisse d'épargne du Mans est la trente-cinquième dans l'ordre de création ; les caisses d'épargnes de la Sarthe occupent le vingt et unième rang par l'importance des sommes déposées, comme sous le rapport du nombre des déposants.

d'Etat décida qu'à l'avenir il n'autoriserait plus de **Caisse**s d'épargne sous la forme de sociétés anonymes.

Ces dispositions étaient d'autant plus opportunes, que nous touchions à l'époque où la commandite allait opérer dans nos habitudes économiques une révolution complète, et qu'il était important de mettre le déposant en position de distinguer la *caisse d'épargne vraie* de divers établissements plus ou moins analogues, qui ne manqueraient assurément pas de solliciter et d'attirer, au moyen des promesses fallacieuses de l'annonce, le denier du domestique et de l'ouvrier, comme les capitaux du riche.

Mais revenons aux premiers jours de l'institution. Elle commença, comme nous l'avons vu, à fonctionner en 1818. Toutefois, ce n'était pas tout que de l'avoir créée; il falloit, dans l'intérêt de chacun, trouver un emploi utile et sûr aux capitaux qui affluaient de toutes parts.

Or, la loi du 17 août 1822 venant d'abaisser jusqu'à dix francs le chiffre minimum des transferts de rente sur l'Etat, que la législation antérieure n'autorisait que jusqu'à concurrence de cinquante francs, on pensa qu'il serait bon d'en faire l'application aux caisses d'épargne; et, par ordonnance du 30 octobre suivant, elles furent autorisées à faire pour chaque déposant dont le capital serait suffisant, l'acquisition d'un coupon de rente de dix francs.

Les caisses d'épargne, en faisant cette opération, se trouvaient libérées d'autant, et ne restaient plus débitrices, vis-à-vis du déposant, que de l'appoint.

Mais il en résulta de nombreux inconvénients; d'une part, la multiplicité des transferts amena un surcroît d'écritures considérable et qui compliquait singulièrement le service.

Puis, il ne faut pas oublier que nous étions alors en 1822; qu'il s'agissait d'une institution naissante, qui n'était connue que des capitalistes, et que les masses ne comprenaient pas encore.

En achetant au nom du déposant un coupon de rente de dix francs, aussitôt que le capital avait atteint le chiffre néces-

saire, la caisse d'épargne était bien, comme nous venons de le voir, libérée d'autant vis-à-vis de lui. Mais celui-ci était personnellement exposé aux fluctuations de la rente, dont il ne comprenait alors ni le mécanisme, ni les avantages.

En cas de baisse, la panique devait nécessairement se faire, au milieu de ces *rentiers sans le savoir* ; de là, vente avec dépréciation. Anjourd'hui on serait tout le contraire, et on achèterait. Mais alors il n'en était pas ainsi, car autant la rente est maintenant populaire, autant elle l'était peu à cette époque, puisque les gens éclairés y croyaient à peine.

Or, la perte qu'eussent occasionnée ces ventes précipitées, on l'eût nécessairement attribuée à l'établissement lui-même, et son crédit, comme celui de l'État, y eussent considérablement perdu.

Ces craintes commençant déjà à se manifester ; le moindre mouvement pouvait précipiter les résultats redoutés. Il était donc important d'aviser.

De là, l'ordonnance du 14 mai 1826, qui disposa que les rentes, au lieu d'être achetées au nom du déposant, seraient, chaque semaine, achetées et inscrites au nom *des Caisses d'épargne et de prévoyance*, RENTES APPARTENANT AUX DÉPOSANTS.

Ces rentes devaient ensuite être transférées, à la réquisition des intéressés, du compte général de la caisse au compte particulier de chaque déposant.

Il en résulta des inconvénients d'un autre genre ; et, pour les bien comprendre, il faut se reporter à l'époque où étaient édictées ces diverses dispositions.

La rente étant achetée en masse, au nom de la caisse, sans doute, mais en réalité pour les déposants ; il semblait naturel que la caisse pût se libérer en attribuant à chacun un coupon équivalent à son capital ; mais il n'en était pas ainsi. Les déposants n'étaient pas tenus d'accepter un coupon de rente en paiement de la somme déposée ; ils pouvaient toujours l'exiger en espèces.

Les conséquences de ce mode d'opérer retombaient donc exclusivement sur les établissements, puisqu'ils étaient seuls exposés aux conséquences des fluctuations de la rente. En cas de dépréciation, ils pouvaient, par suite de demandes réitérées de remboursement, avoir à subir des pertes qui les missent dans l'impossibilité de faire face à leurs engagements.

C'était donc, dès l'origine, s'exposer à compromettre l'avenir des caisses, et il fallait les mettre en position de pouvoir, sans perte d'intérêts, rembourser en espèces ce qu'ils avaient reçu en espèces. De là, l'ordonnance du 3 juin 1829, dont voici l'origine et les diverses dispositions.

Dans le principe, la faculté de verser aux caisses d'épargne n'était pas limitée ; mais on ne tarda pas à comprendre les graves inconvénients qui pouvaient en résulter ; et sur la demande des administrateurs de la Caisse d'épargne de Paris, intervint cette ordonnance du 3 juin 1829 qui limita à cinquante francs par semaine les versements d'un même déposant ; à deux mille francs, le chiffre maximum du compte de chacun, et autorisa toute Caisse d'épargne dont l'administration était gratuite, à verser en compte courant au trésor, les sommes dont elle serait dépositaire. L'intérêt à servir par le trésor fut fixé à 4 p. 0/0 pour les années 1829 et 1830 ; pour les années suivantes, il devait l'être par le ministre des finances.

Cette ordonnance disposait que les intérêts ne commencent à courir que dix jours après le dépôt ; mais qu'ils seraient servis jusqu'au jour du retrait, à la charge de prévenir la caisse au moins dix jours à l'avance.

Ainsi, autorisation royale, gratuité d'administration, compte courant au Trésor, voilà ce qui, dès 1829, distingua la caisse d'épargne officielle, des établissements plus ou moins analogues que devait enfanter l'esprit de spéculation, avec les éventualités qui s'attachent toujours à ces sortes de créations, et dont plusieurs ont donné de si tristes résultats.

Mais, bien que le concours des administrateurs fût gratuit, il fallait des employés, des frais divers ; et, pour que le chiffre

des dépenses fût toujours en harmonie avec l'article 6 de cette ordonnance, le gouvernement fixa, d'une manière uniforme, un maximum de 1/2 pour cent par an.

Mais, plusieurs caisses d'épargne n'ont pas usé de cette latitude ; nous pouvons citer notamment la Caisse d'épargne du Mans, qui s'est toujours contentée de 1/4 pour 0/0.

On ne tarda pas à reconnaître que la limitation à 50 francs du chiffre des dépôts à faire chaque semaine, était une entrave préjudiciable à tout le monde, et spécialement aux marins, qui, recevant souvent avant leur départ des sommes considérables, quelquefois la totalité du prix d'un voyage de long cours, ne pouvaient, avec cette limitation, profiter des caisses d'épargne.

Le gouvernement comprit l'urgence de modifier cette disposition, non-seulement dans l'intérêt des marins, mais d'une manière générale ; intervint alors l'ordonnance du 16 juillet 1833, qui éleva jusqu'à 300 francs le chiffre des dépôts que chacun pourrait faire par semaine, en maintenant toutefois la disposition qui limitait à 2,000 francs en capital le chiffre maximum de la somme que chaque déposant pourrait avoir à son compte.

Tel était, dans son ensemble, l'état de la législation qui régissait les Caisses d'épargne en 1833.

On comptait alors, comme nous l'avons vu, des caisses d'épargne *libres*, et des caisses *autorisées*. Ces dernières pouvaient, seules, jouir de certains avantages refusés aux autres ; notamment, de la faculté de déposer en compte courant au Trésor.

Mais, dès cette époque, comme nous l'avons vu, les idées de commandite commençaient à se faire jour, sans que personne assurément pût en pressentir alors les conséquences. Le gouvernement comprit, toutefois, que la spéculation allait, sous le prétexte d'une philanthropie plus ou moins intéressée, exploiter cette idée naissante de l'épargne, et qu'au moyen de réclames pompeuses, elle ne tarderait pas à attirer les petits capitaux. Il suffisait pour cela de promettre un intérêt plus élevé que celui dont le Trésor pouvait bonifier les caisses ; les faits, du

reste, l'ont prouvé. Il était donc, dès lors, très-important que personne ne pût confondre les établissements privés avec ceux qui fonctionnaient sous le patronage et avec les garanties de l'Etat.

Tel fut le principal objet de la loi du 5 juin 1835.

L'article 1^{er} dispose que TOUTE CAISSE D'ÉPARGNE DEVRA ÊTRE AUTORISÉE PAR ORDONNANCE ROYALE ; l'article 2, QUE TOUTE CAISSE ÉTABLIE DANS CES CONDITIONS, SERA ADMISE A VERSER SES FONDS EN COMPTE COURANT AU TRÉSOR PUBLIC.

Ainsi, autorisation, faculté pour les caisses autorisées de verser en compte courant au Trésor public; voilà ce qui distingue la véritable caisse d'épargne, celle que la législation, la notoriété populaire ont consacrée, des institutions privées, plus ou moins analogues, qui, sans offrir les mêmes garanties, allaient, à l'aide de moyens plus ou moins spécieux, quelquefois chelosifs, venir leur disputer l'épargne du pauvre.

On ne parle plus, dans cette loi de 1835, de la *gratuité de l'administration*; elle avait été consacrée d'une manière définitive par l'ordonnance du 3 juin 1829; et, depuis, elle s'était tellement traduite en fait, qu'on ne comprenait pas la caisse d'épargne sans cela. Il était donc inutile de reproduire cette partie des dispositions de l'ordonnance du 3 juin 1829.

Mais cette ordonnance laissait au ministre le soin de fixer chaque année le taux des intérêts, ce qui exposait les caisses à une instabilité fâcheuse, qu'il était important de faire cesser.

Aussi, l'article 3 de la loi du 3 juin 1835 fixe-t-il d'une manière *invariable* à 4 pour 0/0 l'intérêt à servir par le Trésor public, en continuant de limiter à 1/2 pour 0/0 la retenue à faire pour frais d'administration.

Du reste, les autres dispositions de l'ordonnance précitée, notamment celles de l'article 4, relatives à la perte d'intérêts à subir lors du retrait, sont maintenues.

Ce même article 4 continue à fixer à 500 francs la somme que chacun pourra déposer par semaine, en permettant toutefois d'élever le chiffre maximum de chaque compte à trois mille francs ; mais il ajoute que celui, qui, dans le but de faire

fraude à la loi, déposerait à plusieurs caisses d'épargne en même temps, perdrait l'intérêt de tous ses versements. Toutefois, le chiffre maximum fixé ci-dessus à *trois mille francs* pour les particuliers, est élevé à *six mille* pour les sociétés de secours mutuels.

Les articles 7, 8, 9, 10 et 11 contiennent quelques dispositions réglementaires, inscrites sur tous les livrets, et d'ailleurs si notoirement connues, qu'il est inutile de les reproduire ici.

Mais l'article 12 veut, et les déposants doivent voir dans cette disposition une nouvelle marque d'intérêt et un surcroît de garantie, que tous les ans il soit distribué aux Chambres un rapport sommaire des opérations des caisses d'épargne, avec un état général des sommes votées par les conseils généraux et municipaux, comme de celles données par les citoyens, pour subvenir aux frais de ces établissements.

Ainsi, comptes rendus aux communes et aux Chambres, inspection du ministre des finances, juridiction de la Cour des comptes ; voilà, avec le cautionnement d'un caissier choisi par le maire de concert avec des administrateurs, dont la plupart font partie du conseil municipal, et qui, par leur situation personnelle sont en position d'inspirer toute espèce de confiance, un ensemble de garanties de nature à dissiper les défiances les plus ombrageuses.

Toutes les précautions étaient successivement prises, comme nous venons de le voir, pour donner aux déposants les garanties qu'ils pouvaient désirer ; mais le dépôt des fonds dans les caisses du Trésor avait un double inconvénient auquel il fallait remédier, et cela dans l'intérêt de tous.

D'une part, le Trésor qui faisait l'intérêt des sommes qui lui étaient déposées, n'en trouvait pas toujours un emploi utile ; c'était donc pour lui une charge sans compensation, charge qui pouvait devenir d'autant plus onéreuse dans un moment donné, qu'il était exposé à des demandes instantanées de remboursement.

D'un autre côté, il était fâcheux, il faut bien le reconnaître, qu'une pareille masse de capitaux fût ainsi enlevée à la circulation. Il fallait donc trouver un autre dépositaire qui, tout en offrant aux déposants les garanties qu'ils pouvaient désirer, trouvât dans le mécanisme de son institution, comme dans la nature de ses opérations, le moyen d'utiliser, sans danger, et fructueusement pour lui, des capitaux immenses. Or aucun établissement financier n'offrait ces conditions avec le même concours de garanties que la Caisse des consignations. C'était donc à elle que le gouvernement devait naturellement songer. En conséquence, il proposa et fit adopter la loi du 31 mars 1837 qui substitue, pour l'administration des fonds à provenir des Caisses d'épargne, la Caisse des consignations au Trésor public, mais *sous la garantie du Trésor* ; cette loi, du reste, maintient à 4 pour 0/0 le taux de l'intérêt à servir aux déposants.

Les autres dispositions n'ayant pour objet que la liquidation des anciens comptes avec le Trésor, et les nouveaux rapports qui allaient s'établir tout à la fois avec le Trésor et la Caisse des consignations, il nous semble inutile de les énumérer ici.

Voilà donc les Caisses d'épargne GARANTIES, tout à la fois *par le Trésor public*, et par les *caisses des consignations*, c'est-à-dire par tout le monde d'abord, car l'Etat c'est tout le monde, et par l'établissement financier de France qui met peut-être le plus de circonspection dans ses opérations, qui n'emploie ses capitaux qu'en rentes sur l'Etat, dans de bonnes conditions, en placement sur les villes ou sur hypothèques, avec le concours des précautions les plus rigoureuses.

La faculté de placer jusqu'à concurrence de trois mille francs, ne tarda pas à faire dévier l'institution de son but primitif, en attirant l'argent des capitalistes, qui trouvaient là, les uns, un placement solide, les autres un mode de dépôt qui leur offrait beaucoup plus d'avantages que tout autre, puisque le déposant y trouvait, tout à la fois, sécurité pour son capital, intérêt équivalent à peu près à celui du meilleur placement, avec faculté de retirer presque instantanément.

Les dépôts se multiplièrent donc outre mesure, et ils ne tardèrent pas à produire un encombrement dangereux, dont il était urgent de prévenir les conséquences. Et, d'ailleurs, les caisses d'épargne n'avaient pas été créées comme *moyen de placement de capitaux acquis*, mais au contraire pour faciliter la création de capitaux, par la réunion successive des sommes les plus minimales, et la capitalisation incessante des intérêts.

La loi du 22 juin 1845 vint donc limiter à QUINZE CENTS FRANCS le maximum des sommes que pourrait conserver chaque déposant, capital et intérêts compris, en maintenant toutefois les dispositions qui limitaient à trois cents francs le chiffre maximum de chaque dépôt. Mais une exception fut admise en faveur des remplaçants et des inscrits maritimes, qui eurent la faculté d'y déposer, les uns, le prix intégral de leur remplacement, à quelque somme qu'il pût monter, capital et intérêts; les autres le montant de leur solde, décomptes et salaires, au moment de leur embarquement ou de leur débarquement; mais sans que le tout pût excéder quinze cents francs, intérêts compris.

L'article 3 renouvelle les dispositions de la législation précédente, qui défendaient à tout déposant d'avoir plusieurs livrets, sous peine de perdre la totalité de l'intérêt des sommes déposées.

L'article 4 réitère au profit des Sociétés de secours mutuels, l'autorisation qui leur était accordée, d'y déposer jusqu'à concurrence de six mille francs; en ajoutant que le crédit pourrait, par l'accumulation des intérêts, s'élever jusqu'à huit mille francs. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la Révolution de Février.

Le contre-coup de ce terrible événement ne pouvait manquer de se faire sentir à des établissements dépositaires des petites économies du travailleur, et la panique générale amena de tous côtés des demandes de remboursements. Mais ils ne pouvaient s'opérer sans péril pour la Caisse des consignations, puisqu'elle n'y faisait face qu'en vendant ses rentes sur l'Etat à 50 pour 0/0 au-dessous du cours où elle les avait achetées.

Il fallait donc prendre des mesures qui sauvegardassent tout à la fois l'intérêt du déposant et celui du dépositaire.

On crut atteindre ce but, en élevant par le décret du 7 mars 1848 à 5 pour 0/0 l'intérêt des fonds déposés aux caisses d'épargne, et en limitant à *cent francs* le chiffre du remboursement que chaque déposant pourrait exiger en espèces, le surplus devant être remboursé, moitié en bons du trésor à quatre ou six mois de date, selon que le dépôt serait inférieur ou supérieur à mille francs, et moitié en rente 5 pour 0/0 au pair.

Mais cet expédient, car ce n'était qu'un expédient, loin de calmer les inquiétudes, ne fit que les accroître; et cela devait être, puisque les bons du Trésor ne pouvaient se placer au pair, et que la rente perdait de 30 à 40 pour 0/0 sur le pair. Il fallait donc aviser.

On crut avoir trouvé le moyen de tout concilier, en prescrivant, par le décret du 7 juillet 1848, la consolidation en rentes 5 pour 0/0, au taux de 80 francs, des fonds déposés aux caisses d'épargne, sauf pour les dépôts inférieurs à 46 francs.

Mais, si le principe était excellent, l'application n'était pas équitable; car, le véritable taux de la rente, alors, n'était pas quatre-vingts francs; et si elle avait atteint momentanément ce chiffre, ce n'avait été qu'à l'aide d'efforts inouïs. On ne pouvait donc réellement admettre ce taux comme sincère, puisque la rente avait constamment flotté entre 70 et 73.

Vint enfin le décret du 21 novembre 1848, qui, en confirmant les dispositions de celui du 7 juillet 1848, relatives à l'obligation d'accepter son remboursement en rentes, fixa à 74 francs 60 centimes le taux moyen de la rente que le déposant serait tenu d'accepter en remboursement de son capital. Ainsi, dans les plus mauvais jours que notre génération ait eu à traverser, tout le monde a compris que les fonds des caisses d'épargne constituaient un dépôt sacré, qui devait avoir pour garantie la fortune et la loyauté de la France!

Cette équitable et légitime mesure sauva l'institution; car la

peur ne raisonne pas, et les demandes réitérées de remboursement en espèces, en eussent nécessairement amené la ruine.

Mais le calme revint après l'orage, et l'élection du 10 décembre ayant rendu la sécurité à tous les esprits, les caisses d'épargne ne tardèrent pas à reprendre un nouvel essor. Bientôt elles furent encombrées, et cela à un tel point, qu'on ne tarda pas à sentir la nécessité de *réduire le chiffre maximum* des dépôts.

Ainsi, la loi du 22 juin 1845 permettait de déposer jusqu'à concurrence de *quinze cents francs*, la loi du 9 juillet 1851 vint réduire le chiffre à *mille francs*, capital et intérêts compris.

L'article 2 veut que, lorsque, dans le délai de trois mois, le déposant n'aura pas réduit son crédit au-dessous de cette limite, l'administration de la caisse achète pour son compte une rente de dix francs.

Toutefois, l'article 3 reproduit l'exception introduite dans la législation précédente, au profit des remplaçants, et des marins portés sur les contrôles de l'inscription maritime.

L'article 4 dispose que le compte des Sociétés de secours mutuels pourra s'élever à *huit mille francs*, capital et intérêts compris; et que, lorsque le chiffre sera dépassé, l'administration de la caisse d'épargne devra acheter pour leur compte, jusqu'à concurrence de *cent francs* de rente.

Tout déposant, dit l'article 5, dont le crédit sera suffisant pour acheter *dix francs de rente*, pourra faire cet achat par la *caisse d'épargne*, et, aux termes de l'article 6, la caisse pourra rester dépositaire des titres de rentes achetées pour les déposants, et qui n'auraient pas été retirés par eux, en recevoir les semestres d'intérêts, et les porter au crédit du titulaire.

Les lois antérieures à 1848 avaient, comme nous l'avons vu, fixé à 4 pour 0/0 les *intérêts* dont les caisses d'épargne devaient être bonifiées; mais la loi du 7 mars 1848 avait, elle, par des raisons qu'il est inutile de rappeler, *élevé ce taux* à 5 pour 0/0. La loi nouvelle, article 7, le *réduisit* à 4 1/2.

La plus importante et la plus féconde des innovations que

nous venons d'analyser, est sans contredit celle qui accorde aux déposants la faculté de faire employer leurs dépôts par l'intermédiaire des caisses d'épargne, sans frais, et par coupons de dix francs de rente, d'en laisser les titres au siège de l'établissement qui en touche les arrérages également sans frais, en bonifie le compte des titulaires, et les fait ainsi fructifier immédiatement, sans que les déposants, qui se trouvent ainsi prémunis contre leur négligence et mis à l'abri de toute perte d'intérêts, aient à s'en occuper. On comprend quel doit être plus tard le résultat de cette capitalisation instantanée.

Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de reproduire ici, comme exemple, un fait que nous trouvons consigné dans le rapport de M. Delessert, sur les opérations de la Caisse d'épargne de Paris, dans le courant de l'année 1861 ; fait qui prouve, tout à la fois, les avantages de cette nouvelle mesure et la puissance de la capitalisation immédiate des intérêts, même les plus minimes.

« Pendant les opérations de la conversion, dit M. Delessert, un homme, jeune encore, portant le costume d'un ouvrier aisé, se présente au bureau des rentes, et demande qu'on lui achète, par l'intermédiaire de la Caisse d'épargne, une inscription de rente 4 1/2 pour 0/0. Les employés s'étonnent d'une pareille demande, et lui font observer que la conversion du 4 1/2 en 5 pour 0/0 a été décrétée, et qu'elle est en voie d'exécution ; que la mesure annoncée a reçu la plus grande publicité, que les journaux en ont retenti, et que la caisse d'épargne notamment a usé de tous les moyens en son pouvoir pour prévenir les déposants que la conversion allait avoir lieu, et qu'on leur offrait de faire pour eux cette opération, en acquittant la soultte par imputation sur les futurs arrérages de leurs rentes.

La conversion, répond le déposant, je n'en ai aucune connaissance, je travaille tous les jours du matin au soir, et quand mon livret est plein, je demande l'achat d'une inscription de rente ; puis je recommence ; voilà tout. — « On lui

« explique alors ce que c'était que l'opération de la conversion,
« et notre déposant, très-intelligent, saisissant parfaitement les
« explications qui lui sont données, se décide sur-le-champ à
« faire acheter une nouvelle inscription de rente 3 pour 0/0.
« On cherche dans les portefeuilles tous les titres qui lui
« appartiennent, et on trouve sous son nom 17 inscriptions
« s'élevant ensemble à 680 francs de rentes !

« Vous trouverez, ajoute M. Delessert, que voici un excel-
« lent exemple de la persévérance dans l'ordre, dans l'écono-
« mie, et de confiance dans les caisses d'épargne ! »

Mais revenons à la loi du 30 juin 1851.

Cette loi régleme bien le taux des intérêts, mais sans en
fixer le point de départ; elle ne dit rien non plus du moment
où ils doivent cesser de courir. Or, comme elle avait précisé-
ment pour but de réglementer d'une manière uniforme le
service des caisses, de généraliser par conséquent le principe
de la retenue posé dans la loi du 30 juin 1835, l'ensemble de
ces dispositions nouvelles avait besoin d'un commentaire, et
appelait des instructions uniformes.

En effet, chaque Caisse d'épargne interprétait à sa façon
les diverses dispositions relatives à la retenue des intérêts ; les
unes, s'en tenant au texte de la loi du 30 juin 1835, ne fai-
saient courir les intérêts que dix jours après le dépôt, et en
tenaient compte jusqu'au jour du remboursement; d'autres
n'en tenaient compte que quinze jours après le dépôt, et les fai-
saient cesser quinze jours avant celui fixé pour le retrait.

Il en résultait un défaut d'uniformité fâcheux, et la loi du
30 juin 1851, qui avait notamment pour but de régulariser le
service, ne s'expliquant pas à cet égard, il y avait lieu d'inter-
préter l'ensemble de ses dispositions et d'en amener une appli-
cation uniforme, équitable, et qui fût de nature à concilier
l'intérêt des caisses d'épargne avec ceux des déposants.

Cela était d'autant plus nécessaire, que la Caisse des consi-
gnations ne tenant compte des intérêts qu'à dater des 10, 20
et 30 de chaque mois, les caisses d'épargne éprouvaient tou-

jours une petite perte d'intérêts, pour les sommes déposées du 1^{er} au 9, du 11 au 20, du 21 au 30. C'était tantôt deux ou trois jours, tantôt davantage.

Il était donc nécessaire de mettre le chiffre des intérêts que devaient servir les caisses d'épargne en harmonie avec les exigences du service de la Caisse des consignations. On était alors au mois de décembre 1851.

Il y avait urgence, puisque l'application de la loi du 30 juin allait commencer au 1^{er} janvier 1852. On chercha une moyenne qui fût de nature à donner satisfaction aux déposants comme aux caisses, et on crut l'avoir trouvée en accordant à celles-ci une bonification de quinze jours d'intérêts, savoir : huit jours au moment du dépôt, et huit jours au moment du retrait.

En conséquence, par sa circulaire du 16 décembre 1851, qui précédait de quinze jours la mise en pratique de la loi du 30 juin précédent, M. le Ministre du Commerce et des Travaux publics prescrivit à toutes les caisses d'épargne sans exception de ne faire profiter *leurs déposants* de l'intérêt des sommes déposées, que huit jours après le dépôt, et d'en arrêter le cours huit jours avant celui fixé pour le retrait.

Tout le monde sait que cette petite perte d'intérêts n'a pas été imposée au déposant dans le but de constituer, et qu'elle ne constitue pas, en effet, au profit des caisses d'épargne, un bénéfice quelconque. La disposition n'a pour objet que de les indemniser, le plus modérément possible, d'une perte réelle.

Cette règle a dû, depuis cette époque, être appliquée par toutes les caisses d'épargne de France.

Un décret du 13 mai 1852 est venu, par diverses dispositions qu'il est inutile de reproduire ici, et qui ont principalement pour objet la surveillance, la vérification des caisses d'épargne, le mode de comptabilité destiné à faciliter le travail des inspecteurs des finances, le cautionnement à fournir par les caissiers et sous-caissiers etc., ajouter encore aux garanties matérielles qu'elles offraient déjà.

L'article 15 de ce décret dispose que ces caisses ne pourront rester dépositaires que des inscriptions de rente provenant :

1° De la consolidation (décret du 7 juillet 1848);

2° Des achats volontaires opérés conformément à l'article 5 de la loi du 30 juin 1851;

3° Des achats d'office opérés en exécution de la même loi.

Celles de ces inscriptions qui auraient été remises à leurs propriétaires, ajoute l'article, ne pourront plus être reçues en dépôt par les caisses d'épargne.

L'article 16 détermine la forme spéciale des registres destinés à recevoir la mention de ces sortes de dépôts.

L'article 18 place les agents et caissiers dans les provinces, sous la surveillance spéciale du receveur général des finances, qui est autorisé à *inspecter* l'établissement à chaque instant, qui *doit* le faire au moins tous les trois mois, après avoir prévenu le président du conseil d'administration, afin qu'il puisse assister si bon lui semble à l'opération (article 19).

Il doit, aux termes de l'article 20, veiller à ce que les encaisses soient exactement versés, sous la seule réserve de fonds nécessaires au service courant.

Les caisses d'épargne n'en sont pas moins soumises, aux termes de l'article 21, à la vérification des inspecteurs des finances, qui peuvent porter leur examen et leurs investigations sur toute la gestion de ces établissements.

Evidemment, il n'est pas un établissement financier qui soit environné de plus de sollicitude et soumis à plus de précautions que les caisses d'épargne.

Nous venons de voir que le décret du 30 juin 1851 avait réduit à 4 1/2 l'intérêt dont la Caisse des consignations devait bonifier les caisses d'épargne. Mais l'expérience n'avait pas tardé à démontrer que le chiffre imposait à la Caisse des consignations une charge très-onéreuse, et dont elle ne trouvait nulle part la compensation, puisqu'elle ne pouvait, elle, placer qu'à 4 1/2 et qu'il ne lui restait rien pour couvrir ses frais d'administration.

Il était donc indispensable d'abaisser ce chiffre à un taux qui fût en harmonie avec celui que la Caisse des consignations trouvait elle-même, et les frais que pouvait lui occasionner cette branche de ses services.

Vint en conséquence la loi du 10 mai 1853, qui rétablit le taux de 4 pour 0/0.

L'article 2 de cette loi dispose, en outre, que les comptes qui, ayant continué de dépasser mille francs, se trouveraient encore, en vertu de l'article 9 de la loi du 30 juin 1851, improductifs d'intérêts au 1^{er} janvier 1854, seraient, à cette époque, soumis aux dispositions de l'article 2 de la même loi; qu'en conséquence, il serait opéré pour chacun de ces comptes un achat de rentes dont la quotité fût suffisante pour les faire rentrer dans les limites fixées.

L'article 3 détermine la nature des justifications à fournir par les déposants, pour opérer les retraits; enfin l'article 4 contient diverses dispositions relatives à la prescription.

Mais tout ce qui concerne les conditions légales et réglementaires des placements aux caisses d'épargne, comme celles relatives à leur libération, devant être de notre part l'objet d'une notice particulière, nous croyons inutile de nous y arrêter ici.

§ 2. — RÉSULTATS, SITUATION ACTUELLE.

Voilà, en résumé, l'historique et la législation des caisses d'épargne en France; voyons, maintenant, si le résultat a répondu aux espérances des fondateurs, et s'il est de nature à justifier les préoccupations attentives du législateur.

L'institution une fois créée ne tarda pas à se propager; ainsi, inaugurée en 1818 à Paris, elle s'étendit successivement à la province, et, aujourd'hui, il n'est pas de chef-lieu de département qui n'ait sa caisse d'épargne. Chaque chef-lieu d'arrondissement en sera bientôt également pourvu; et tout chef-lieu de canton ou toute commune tant soit peu importante voudra sa succursale.

Il existe donc, aujourd'hui, en France, c'est-à-dire il

existait au 1^{er} janvier 1863, 478 caisses, dont 450 seulement ont fonctionné dans le courant de l'année.

Au 1 ^{er} janvier 1858 il n'en existait que.....	401.
Id. 1859.....	421.
Id. 1860.....	433.
Id. 1861.....	444.
Id. 1862.....	459.

C'est donc, dans l'espace de cinq années, une augmentation de 54 caisses principales.

Le nombre des succursales, qui n'était, au 31 décembre 1859, que de 194, s'est élevé dans la même proportion ; il était de 318 au 1^{er} janvier 1863, et il ne tardera pas à progresser encore, surtout quand la facilité des communications postales permettra le transport en franchise, ou à prix réduit, des fonds, des registres et de la correspondance entre les caisses et leurs succursales.

Sur les 478 caisses qui existaient au 1 ^{er} janvier 1862, 450 seulement ont fonctionné dans le courant de l'année. Le nombre des livrets qui était, au commencement, de 1,302,790, s'élevait au 31 décembre à ...	1,535,396
Le nombre de ceux soldés dans le cours de l'année s'est élevé à.	156,216
Restait en circulation au 1 ^{er} janvier 1863.....	1,379,180

Ainsi, dans le courant de l'année de 1862, le nombre des livrets a éprouvé une augmentation de 76,390, ou 6,76 pour 0/0 environ.

Au 31 décembre 1862, la moyenne des livrets en circulation dans chaque caisse d'épargne, était de 3,064.

Au 31 décembre 1861 il n'était que de.....	2,950
Id. 1860.....	2,815
Id. 1859.....	2,702
Id. 1858.....	2,599

Comme on le voit, la progression des livrets est constante.

Si, maintenant, on rapproche le nombre total des livrets,

1,579,180, du chiffre légal de la population, 57,382,225 habitants, on voit qu'il y avait au 31 décembre 1862, un livret par 27 habitants. Au 31 décembre 1861, il n'y avait qu'un déposant sur 28. En 1860, un sur 30 ; en 1859, un sur 32 ; en 1858, un sur 35.

Donc, à quelque point de vue qu'on envisage la marche de l'institution, on la voit progresser, et nous sommes heureux de pouvoir constater ici que cette moyenne a toujours été dépassée dans la Sarthe ; que notre département n'a cessé d'occuper l'un des premiers rangs.

Ainsi, en 1858, alors que la statistique générale constatait un déposant par 55 habitants, la SARTHE, qui occupait le 26^me rang, donnait un déposant par 32 habitants.

En 1859, elle occupe le 26^me rang et donne un livret par 28 habitants ;

En 1860, le 25^me et donne un livret sur..... 28.

En 1861, le 25^me et donne un livret sur..... 25.

En 1862, le 24^me et donne un livret sur..... 22.

On ne connaît pas encore les comptes officiels de 1863 ; mais on peut affirmer à l'avance que notre département occupera un rang supérieur encore, car, bien que les succursales n'y fonctionnent que depuis peu de temps, l'institution commence à être comprise par les populations rurales, et on doit d'autant plus s'en féliciter, que le moyen de placer les petites économies et de les faire fructifier manquant absolument jusqu'ici dans les campagnes, les meilleures intentions étaient paralysées. Aussi, voyait-on presque partout les domestiques y dépenser leurs gages, souvent même avant de les avoir reçus, et cela non-seulement parce que le moyen de les utiliser leur manquait, mais parce qu'ils n'y trouvaient ni les conseils de leurs maîtres, ni les incitations de l'exemple. Le voisinage des caisses d'épargne ne tardera pas, tout tend à le faire espérer, à changer ces funestes habitudes.

On peut juger, du reste, de l'effet que produit le contact des caisses d'épargne, par ce qui se passe sous nos yeux.

En effet, nous venons de voir qu'aujourd'hui la moyenne des livrets, calculée sur l'ensemble de la France, est d'un par 27 habitants; que, dans le département de la Sarthe, pris dans son ensemble, elle est d'un sur 22. Or, dans le canton de Beaumont, où la succursale fonctionne depuis plusieurs années, la moyenne, pour le canton, est de *un sur sept* habitants. Nous ne doutons assurément pas que bientôt les mêmes résultats ne se manifestent dans les autres cantons, où des succursales ont été récemment établies.

Ainsi, à Paris, où le déposant trouve la Caisse d'épargne sous sa main, on compte, comme dans le canton de Beaumont, un livret par 7 habitants. Dans Seine-et-Marne, où les succursales sont établies et fonctionnent depuis longtemps, on compte un livret par 9 habitants.

Si, maintenant, on divise le nombre des livrets existants au 31 décembre 1862 (1,379,180), par celui des caisses en exercice à la même époque, on trouve que le nombre moyen de livrets existants dans chaque caisse est de 3,064. A l'époque correspondante de 1861, il n'était que de 2,955; en 1860, de 2,819; en 1859, de 2,702. Il n'était que de 2,599 au 31 décembre 1858.

Voyons actuellement quelle était la situation des caisses d'épargne au 31 décembre 1862.

Au 1^{er} janvier 1862, le solde dû par les 450 caisses d'épargne qui ont fonctionné dans l'année,

était de..... 402,146,399,50

Pendant l'année, les versements se sont élevés à..... 164,614,151,05

Les intérêts alloués, à..... 248,003,96

Soit en masse, à..... 581,393,696,81

Si de cette masse on déduit les remboursements ou les rentes achetées 1^o d'office, en exécution de la loi du 30 juin 1851. (Réduction des comptes qui dépassent 1,000 francs).....

424,889,45

2° L'emploi fait en rentes, en exécution de la loi du 7 mai 1853 (consolidation des comptes abandonnés).....	11,589,95
3° Celles achetées à la demande des déposants.....	8,511,903,90
4° Les versements à la caisse des retraites pour la vieillesse à.....	13,454,00
5° Les remboursements en espèces, capital, intérêts et arrérages de rentes à..	148,222,396,78
Total.....	157,184,034,08
Nous trouvons qu'au 31 décembre 1862, le solde dû aux déposants était de..	424,209,662,73
Il n'était au 1 ^{er} janvier de la même année, que de.....	402,146,599,59
La différence, au profit de 1862, est donc de.....	22,063,263,14

Dans ce résultat, une chose vous aura frappés comme moi, Messieurs, c'est le peu d'importance relative des sommes consacrées, sur la demande des déposants, en acquisitions de rentes sur l'Etat, et en versements à la caisse des retraites pour la vieillesse; surtout la diminution de ces sortes d'emplois sur ceux de même nature, faits dans le cours des années précédentes.

Ainsi ces divers emplois se sont élevés, savoir :

En Rentes sur l'Etat	A la Caisse des Retraites
En 1861, à 13,361,208,04	à 30,101,00
En 1860, à 11,188,510,21	à 22,956,00
En 1859, à 13,914,883,95	à 17,444,95

Cependant, au 1^{er} janvier 1859, on ne comptait que 415 caisses d'épargne en fonctions, et le solde dû aux déposants n'était alors que de 510,490,033,20 centimes, c'est-à-dire de plus de 114 millions inférieur à ce qu'il était au 1^{er} janvier 1863.

Et aujourd'hui, les avantages de la rente sont mieux compris qu'ils ne l'étaient alors. Il y a là, assurément, un sujet de

méditation plein d'intérêt, et sur lequel j'espère pouvoir appeler votre attention, quand une étude plus complète et une nouvelle expérience m'auront permis d'apprécier les causes de ce ralentissement. Je m'attacherai surtout à la caisse des retraites pour la vieillesse, ce complément indispensable et si précieux des caisses d'épargne, dont le fonctionnement se prête à toutes les combinaisons de nature à seconder l'esprit d'économie et de prévoyance, et permettre au travailleur le plus pauvre de se ménager pour ses vieux jours des ressources qui le mettent à l'abri du besoin, et qui, dans le cours de sa vie, n'auront rien coûté à l'aisance de la famille.

Mais revenons aux caisses d'épargne :

Nous avons vu qu'au 31 décembre 1862, le solde total dû aux déposants s'élevait à plus de 420 millions ; or, cette somme énorme, qui, sans le concours des caisses d'épargne serait restée sans emploi, et dont la plus forte partie même eût été gaspillée en dépenses inutiles, a produit aux travailleurs de tout ordre, une rente de près de dix-sept millions ! C'est presque le budget d'un état de second ordre !

Et l'institution, quoi qu'on en dise, est de plus en plus appréciée par l'ouvrier et le domestique, comme par l'employé, qui viennent de tous côtés lui confier leurs modestes économies ; nous en trouvons la preuve dans le nombre et l'abaissement successif du chiffre des livrets.

Ainsi, le chiffre moyen des livrets, qui s'élevait à 583 francs en 1842, à 593 en 1843, était descendu à 508 francs 58 centimes en 1861 ; en 1862, il a été de 307,50.

Cette moyenne n'est pas atteinte dans 60 départements ; le moins avancé de tous est celui de Vaucluse, où elle est de 490,70.

Elle est dépassée au contraire dans 27 départements, au nombre desquels nous sommes heureux de pouvoir citer la Sarthe.

Celui où la moyenne est la moins élevée est le département de la Seine, où elle est de 204,59 ; dans la Sarthe, elle est de 279,21.

Les 1,379,180 livrets en circulation, se divisent ainsi :

De 500 francs et au-dessous.....	1,024,415
De 501 à 800.....	171,444
De 801 à 1,000.....	103,996
De 1,001 et au-dessus, passibles de réduction dans les 3 mois.....	1,932
De 1,001 et au-dessus exemptés de réduction.	1,932

Ces résultats, comparés à ceux de l'année précédente, donnent une augmentation, savoir : de 59,237 livrets pour la classe des comptes, de 500 francs et au-dessus ;

De 7,768 livrets pour celle des comptes, de 501 à 800 fr. ;

De 5,336 pour celle des comptes, de 801 fr. et au-dessus ;

De 6,280 pour ceux de 1,001 francs et au-dessus, passibles de réduction ;

Enfin de 58 sur les livrets supérieurs à 1,000 francs et non réductibles.

Le nombre total des livrets pris au cours de l'année 1862 s'élève à 222,994.

Dans l'année précédente, il avait été de 222,986.

La différence, au profit de 1862, est donc de huit seulement. Mais cela n'en constitue pas moins une augmentation sur les années précédentes, de 222,994.

Ce nombre réparti entre les diverses catégories de déposants, donne les résultats suivants :

1° Ouvriers.....	75,037
2° Professions diverses.....	50,185
3° Domestiques.....	37,813
4° Mineurs.....	37,624
5° Employés.....	12,086
6° Militaires et marins.....	9,947
7° Sociétés de secours mutuels (1).....	304
Égalité.....	222,994

(1) On sera étonné du premier abord de ne voir qu'en seconde ligne les ouvriers de l'agriculture proprement dits, mais il ne faut pas perdre de vue

En rapprochant ces résultats de ceux obtenus les années précédentes, nous trouvons une AUGMENTATION, savoir :

1° Pour les mineurs, de.....	3,091
2° Pour les employés, de.....	389
3° Pour les sociétés de secours, de.....	20
Total.....	3,500

Une DIMINUTION,

1° Pour les ouvriers, de.....	1,525,	}	3,492
2° Pour les militaires et marins, de	602,		
3° Pour les professions diverses, de.	263,		
Différence.....			8

§ 3. — CAISSE D'ÉPARGNE DE PARIS.

Dans une notice générale sur les Caisses d'épargne de France, celle de Paris mérite une mention particulière, puisqu'à elle seule, elle est dépositaire de plus du huitième environ de l'avoir des caisses d'épargne, et que sur le nombre total des livrets, elle en compte 247,814.

Ainsi, au 1^{er} janvier 1862, elle devait à 245,833 déposants, une somme totale de 50,529,212,55 ; au 1^{er} janvier 1865, elle devait à 247,814 déposants, une somme de 50,701,730,71. C'est donc une augmentation de 1,981 déposants, et dans les valeurs déposées, de 181,038,16 centimes.

Cette augmentation est peu importante, sans doute, mais c'est une augmentation, et on doit en tenir compte avec d'autant plus de satisfaction, que la crise américaine a douloureusement pesé sur la fabrique de Paris, et amené naturellement un certain ralentissement dans le travail et dans la production ; que ce ralentissement a dû affecter particulièrement la clientèle de la caisse d'épargne.

qu'il s'agit de Paris, où la population agricole est bien moins dense que la population jardinière et maraîchère, qui, d'ailleurs, ayant de plus fréquents rapports avec la ville, est plus initiée à la caisse d'épargne.

La Caisse d'épargne de Paris a donc servi à ses déposants, dans le cours de l'année 1862, une somme de deux millions environ d'intérêts, le capital restant à l'abri de toutes les fluctuations de la Bourse et des dangers de la spéculation ! Or, ce capital énorme, produit d'un travail persévérant, que serait-il devenu, à Paris surtout, sans le concours des caisses d'épargne ? Une minime partie aurait été conservée improductive, l'autre mal dépensée, et le reste serait fatalement venu s'engloutir dans les désastres de la commandite !

Quelle statistique intéressante, que celle qui mettrait en regard, avec les résultats acquis, les capitaux attirés par l'amorce trompeuse de l'affiche, et ceux qui sont venus solliciter modestement le concours de la caisse d'épargne !

Nous venons de voir la situation de l'ensemble des Caisses d'épargne de France, et nous sommes heureux de signaler à votre attention, que depuis leur création, les ouvriers ont toujours été en première ligne parmi les déposants. Mais là s'arrête la statistique générale.

A Paris elle va plus loin ; chaque année, le rapport de M. Delessert contient un tableau plein d'intérêt, indiquant, par nature de profession, le nombre des déposants et le chiffre des dépôts.

Ainsi, pour 1862, les déposants sont divisés en huit classes :

La première comprend les *ouvriers* proprement dits, c'est-à-dire ceux qui n'ont que leurs bras, et qui travaillent pour autrui ;

La seconde, les artisans patentés ;

La troisième, les domestiques ;

La quatrième, les employés ;

La cinquième, les militaires et marins ;

La sixième, les professions libérales ;

La septième, les propriétaires et les rentiers ;

La huitième, les sociétés de secours mutuels.

Chacune de ces catégories est l'objet d'une subdivision particulière ; nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes :

La catégorie des ouvriers se subdivise en six classes :

	Nombre.	Sommes.	
1° Les ouvriers de l'agriculture	539	54,276	fr. c.
2° id. de la nourriture	1,548	195,541	
3° id. du bâtiment	2,284	358,990	
4° id. du vêtement	1,365	180,845	50
5° id. des objets de luxes, meubles, métaux, etc.	5,051	382,574	75
6° id. les journaliers	2,705	362,875	
Total.....	11,258	1,535,182	f. 25 c.

Voici maintenant dans quel ordre et dans quelles proportions viennent les déposants appartenant à chacune de ces subdivisions.

1° Ouvriers de l'Agriculture.

	Nombre.	Sommes.
1° Les Ouvriers jardiniers horticulteurs	266	37,311
2° id. Cultivateurs proprement dits	56	9,296
3° id. Nourrisseurs	30	4,705
4° id. Maraîchers	28	3,570
5° id. Gardes-moulins	10	1,528
6° id. Vignerons	5	810

Viennent ensuite les batteurs en grange, un bûcheron et, ce qui semble extraordinaire dans les environs de Paris, *un seul ouvrier pépiniériste.*

2° Ouvriers de la nourriture.

	Nombre.	Sommes.
1° Garçons boulangers	275	38,681
2° Garçons marchands de vin	222	28,507
3° Limonadiers	196	28,071
4° Cuisiniers	175	26,175
5° Epiciers et Chocolatiers	104	10,469
6° Raffineurs	98	5,070
7° Ouvriers pâtisseries	90	6,875
8° Garçons bouchers	86	10,978

Viennent ensuite les Garçons charcutiers au nombre de 60.
Les Garçons de restaurants 50, etc., etc.

3° Ouvriers du bâtiment.

	Nombre.	Somme
1° Menuisiers	490	64,26 5
2° Mécaniciens	334	39,16 0
3° Maçons	307	55,59 7
4° Serruriers	236	28,70 8
5° Peintres en bâtiments	234	31,17 5
6° Tailleurs de pierres	159	30,63 6
7° Terrassiers	128	25,90 0

Suivent les Charpentiers, les Sculpteurs, etc. On ne compte que 22 ouvriers couvreurs.

4° Ouvriers du vêtement.

	Nombre.	Somme
1° Cordonniers	536	66,9 1
2° Tailleurs	411	58,1 9
3° Coiffeurs	78	7,6 2
4° Fils d'ouvriers chapeliers	57	7,8 2
5° Fils d'ouvriers blanchisseurs	54	7,2 39

5° Ouvriers en objets de luxe, meubles, velours, métaux, etc., etc.

	Nombre.	Somme
1° Ébénistes, Tapissiers Miroitiers	396	48,2 60
2° Ouvriers joailliers, Bijoutiers Orfèvres	291	27,7 05
3° Cartonnières, Papetiers	152	17,4 09
4° Tourneurs, Graveurs, Sculpteurs s. bois	129	15,7 36

Puis viennent les Tonneliers, Tanneurs, Selliers, etc.

6° La sixième Division, celle des Journaliers, au nom de laquelle nous trouvons un écrivain public, compris dans l'ordre suivant :

	Nombre.	Somme
Journaliers proprement dits	556	86,5 45
Cantonniers	493	16,5 80
Garçons de magasin	389	37,5 45

ers au chemin de fer	259	27,122
nes de peine	212	35,760
rs de remise ou d'omnibus	126	22,945

même subdivision est faite parmi les femmes ouvrières.

as trouvons pour l'agriculture :

	Nombre.	Sommes.
es et filles d'ouvriers maraîchers	49	6,567
es et filles d'ouvriers agriculteurs	26	3,595
es et filles de maraîchers	8	1,465

te classification est sans importance pour les femmes
les appartenant aux catégories du bâtiment et de la
iture.

ant au vêtement, nous trouvons :

	Nombre.	Sommes.
rières	1,289	165,664
res	564	69,682
hisseuses	394	41,084
istes, Plumassières, Dévideuses	215	20,215
des	175	20,228
uses de bottines	116	15,731

rmi les domestiques femmes :

	Nombre.	Sommes.
ntes	2,338	295,195
nières	1,508	230,300
nes de chambre	709	115,900
es d'enfants	100	12,266

ms les domestiques mâles, nous trouvons :

domestiques, sans spécialité ; 250 valets de chambre ;
portiers ; 170 cochers ; 26 palfreniers ; 21 cuisiniers.

ilà en résumé la situation des Caisses d'épargne, et spé-
ment de la Caisse d'épargne de Paris au 1^{er} janvier 1863.

n a disserté beaucoup sur les caisses d'épargne, et la con-
rse est loin d'être épuisée. Mais, quoi qu'on pense de leur

organisation, des moyens propres à l'améliorer et à en accélérer les progrès, personne n'en discute plus le principe, et les esprits les plus prévenus sont aujourd'hui forcés de reconnaître que c'est pour l'ouvrier honnête et laborieux un moyen simple, facile, toujours à sa portée, D'UTILISER LE PRÉSENT AU PROFIT DE L'AVENIR.

Au point de vue politique et social, les Caisses d'épargne tiennent assurément le premier rang parmi les institutions modernes ; non-seulement elles sont la base de beaucoup d'autres non moins utiles, mais elles entretiennent et développent l'esprit de famille, comme elles sont le palladium le plus sûr du repos public ; car aux temps d'émeutes ou ne rencontre pas de porteurs de livrets parmi les perturbateurs de l'ordre.

Le Mans, le 3 juin 1864.

SÉANCE PUBLIQUE DE CONFÉRENCE AGRICOLE

Tenue le 17 novembre 1865, à l'Hôtel de la Mairie du Mans

PAR LA COMMISSION D'AGRICULTURE.

COMPTERENDU

PAR M. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Étaient présents : MM. Richard, président de la Société ; Guéranger, président de la Commission ; Leprince, Thoré, Vérel, De Villiers de l'Isle-Adam fils, Duffaut, Julien, Vallée, et De Villiers de l'Isle-Adam père, secrétaire.

L'assistance était nombreuse et composée, en majeure partie, d'hommes distingués, dans les sciences, les arts et l'agriculture.

A une heure, M. le président Richard a déclaré la séance ouverte, et, après avoir adressé à l'assemblée des remerci-

ments de la part de la Société, de ce qu'elle avait bien voulu répondre à son invitation, il a fait observer : que la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, en invitant les agriculteurs du pays, ainsi que toutes les personnes qui s'intéressent au progrès de l'agriculture, à vouloir bien assister et prendre part à la conférence agricole qui allait s'ouvrir, n'avait nullement la prétention de donner à l'assemblée des leçons sur les matières faisant l'objet de son ordre du jour. Que son intention, au contraire, était de soumettre les questions à traiter, à une discussion libre et éclairée, d'écouter avec intérêt et reconnaissance, toutes les personnes qui voudraient bien donner leurs avis, et de tirer des faits et des idées divers qui allaient se manifester, d'utiles renseignements, que la Société se ferait un devoir de propager et de répandre, au grand profit de l'agriculture.

M. le Président a rappelé en quelques mots l'ordre du jour adopté, puis, avant de mettre en discussion la première question, celle de la viticulture, il a fait connaître à l'assemblée que la savante improvisation faite, lors de son passage au Mans l'été dernier, par M. le docteur Guyot, sur la viticulture et son application au sol du département de la Sarthe, avait engagé la Société à attirer l'attention du public sur cette importante question. Il a rappelé que le système préconisé par ce savant viticulteur, consiste, en ce qui concerne la plantation de la vigne, à ne prendre pour boutures, que les extrémités des ceps, et non la partie inférieure et la plus soutée, comme on le fait ordinairement, puis à les placer en terre verticalement à une profondeur de 10 à 20 centimètres au plus, selon la nature du sol. Après quoi, M. le Président a prié les personnes qui avaient des observations à faire sur cette question, de vouloir bien demander la parole, qu'il s'empresserait de leur accorder ; ce qui a eu lieu.

Alors s'est engagée une discussion que l'on peut résumer ainsi :

M. GUÉRANGER. — J'ai fait l'année dernière des boutures de

vigne, j'avais fait venir d'Angers des sarments ; il y en avait de 70 espèces. Au lieu de prendre mes boutures à l'extrémité des sarments, ainsi que le recommande M. le docteur Guyot, j'ai choisi au contraire la partie du bois la plus rapprochée du tronc, qui, par conséquent, était complètement aoûtée. Je les ai plantées à 10 centimètres de profondeur. Cette opération m'a donné des résultats très-satisfaisants : j'ai obtenu non-seulement la reprise de presque toutes mes boutures, mais encore des pousses fort belles dont plusieurs dépassaient un mètre de longueur.

Il est un autre fait que je dois signaler : j'ai mis en terre un tronçon ayant 8 centimètres de tour (par conséquent de vieux bois) sur une longueur de 10 centimètres seulement ; il m'a donné une pousse magnifique, d'une longueur considérable.

M. GOMBERT, du Mans. — C'est un fait extraordinaire, il ne faudrait pas le prendre comme constant. La température, cette année, a été exceptionnelle et a pu produire des effets qui ne se renouvellent pas.

M. LE PRÉSIDENT. — Peut-on établir une théorie à cet égard ?

M. GOMBERT. — La pratique veut que, pour faire des boutures, on prenne la partie herbacée des végétaux que l'on veut multiplier. Tous les jardiniers agissent ainsi. Les végétaux ne tirent pas leur substance de la terre seulement, ils la reçoivent aussi de l'atmosphère. La science a découvert depuis peu, dans l'air, un fluide inconnu jusqu'à nos jours. Je veux parler de l'ozone, qui, peut-être, joue un rôle considérable dans la végétation. Les savants s'en occupent beaucoup, il est possible que d'ici à quelques années, ils fournissent des renseignements précieux et utiles sur les végétaux.

J'ai vu dans un journal, relativement aux boutures de vigne, qu'il fallait peler le sarment avant de le mettre en terre. J'ai suivi cette indication et j'en ai retiré un grand avantage. Les boutures que j'ai faites d'après ce système, étaient beaucoup plus vigoureuses que celles que j'avais faites en même temps

sans les peler, quoique, d'ailleurs, dans des conditions complètement identiques. Leurs racelles, en bien plus grand nombre, étaient plus fortes et présentaient une végétation bien supérieure.

M. GUÉRANGER. — J'ai également fait des boutures de vigne sur lesquelles j'avais préalablement enlevé l'écorce. Cependant les racines ont pris naissance et poussé, là où l'écorce n'avait pas été enlevée.

M. GOMBERT. — C'est un fait bien extraordinaire.

M. LE PRÉSIDENT. — Quelles conséquences peut-on tirer de ce qui vient d'être dit, au point de vue de la théorie ?

M. GUÉRANGER. — Les boutures herbacées, lorsqu'on opère sous cloche et en serre, réussissent les mieux, surtout si l'on a soin de les recouvrir de 10 centimètres de tannée. Cependant les faits que j'ai rapportés pour le bois aoulé, n'en subsistent pas moins.

M. LE PRÉSIDENT. — Les bois vieux ont peut-être mieux résisté à la sécheresse.

M. GUÉRANGER. — C'est vrai.

M. GOMBERT. — Voici un fait qui m'a beaucoup surpris et dont je ne puis encore me rendre compte. Dans les boutures de toute espèce, j'ai toujours vu les racelles sortir des yeux ou des nodosités qui se trouvent sur la partie des tiges des végétaux que l'on met en terre. Il n'en a pas été ainsi pour les boutures de vigne pelées, dont j'ai parlé il y a un instant, les racelles, au lieu de partir des yeux, sont sorties au-dessous de la merlante, et en grande quantité, comme je l'ai dit.

Je crois devoir signaler ce fait anormal comme digne de fixer l'attention et d'être étudié.

M. LE PRÉSIDENT. — Le docteur Guyot veut qu'on plante à 10 et 20 centimètres au plus. J'ai vu des viticulteurs qui plantent à 30 et 40, et même qui couchent le bois, et prétendent s'en trouver fort bien.

M. GUÉRANGER. — A 10 centimètres de profondeur, il se forme une couronne de racines ; c'est bien dans notre pays,

mais dans le Bordelais, où la chaleur est plus forte et la sécheresse plus grande, on plante plus avant, et l'on détruit la couronne supérieure, que la sécheresse empêcherait de profiter.

M. GOMBERT. — Plus on plante avant, plus le produit est tardif et le grain petit, j'ajouterai même de qualité inférieure.

Dans tous les végétaux, les racines qui reçoivent la chaleur de l'atmosphère, sont celles qui leur communiquent le plus de sucs nourriciers, partant les meilleures. C'est une loi pour la vigne, comme pour les autres végétaux.

Il faut planter à 10 centimètres dans les terres compactes, à 20 ou 30 dans celles sableuses. A ces profondeurs, selon la nature des terres, les racines se forment et se développent dans les meilleures conditions ; elles profitent de l'influence de l'atmosphère et des engrais. Sans doute, elles descendent beaucoup plus bas selon la perméabilité du sous-sol ; mais c'est toujours cette partie soumise à l'influence de l'atmosphère et des engrais, qui tire le plus de sucs nourriciers, et acquiert le plus de développement.

La végétation des racines s'arrête là où l'air ne pénètre pas. Elles en ont un besoin absolu. J'ai vu des racines de vigne, gênées dans leur expansion, par un mur d'un côté, et un fossé de l'autre, descendre en plongeant sous le mur, puis remonter du côté opposé vers la surface du sol, comme si elles étaient dirigées par un instinct de conservation.

M. DUFFAUT, ingénieur en chef. — J'ai entendu opposer à M. le docteur Guyot, que dans le département de la Charente, les boutures réussissaient mieux à 25 centimètres qu'à une profondeur moindre.

M. GUÉRANGER. — Il faut tenir compte des localités.

M. LE PRÉSIDENT. — Parlons maintenant de la taille. La théorie recommande de tailler court ; M. le docteur Guyot, au contraire, préconise la taille longue. De quel côté faut-il se ranger ?

M. GUÉRANGER. — J'ai un pied de vigne qui pousse depuis

longtemps dans un poirier. Il n'a jamais été taillé, et cependant, du côté du midi, il produit beaucoup de beau et bon raisin.

M. GOMBERT. — Il n'a certainement ni la beauté, ni la qualité qu'on aurait obtenues, si la vigne avait été soumise à une bonne taille.

M. GUÉRANGER. — C'est possible. Pour revenir à la taille, je crois que la taille longue, opérée suivant les indications de M. le docteur Guyot, offre des avantages considérables sur les autres méthodes. J'en ai vu, cette année, un exemple frappant dans la commune de Coulans, chez M. Petrop, qui possède une des plantations les mieux tenues qu'il soit possible de voir.

M. de L'Isle-Adam fils, qui la connaît mieux que moi, pourrait nous donner à cet égard des détails intéressants.

M. DE L'ISLE-ADAM fils. — M. Petrop possède effectivement, dans le bourg de Coulans, une vigne d'environ 20 ares, qui, depuis plusieurs années, est cultivée avec le plus grand soin, sous sa direction, d'après la méthode de M. le docteur Guyot, qu'il suit de tout point, tant sous le rapport de la taille que pour ce qui concerne les labours, les binages, etc. Les ceps sont plantés en ligne et aux distances indiquées par le savant viticulteur.

M. Petrop pratique, cela va sans dire, la taille longue. Sur chaque cep, il a laissé, de l'année précédente, trois sarments d'un mètre de longueur, dont un a donné des fruits. A la taille de printemps, il retranche complètement la branche qui a fructifié, et qui était couchée à 30 centimètres du sol environ. Il choisit sur les deux qui restent et sont attachées verticalement à l'échalas, celle qui lui paraît la plus convenable pour donner les fruits, et il la couche, comme on vient de le dire, à 30 centimètres au-dessus du sol, en l'attachant à des fils de fer disposés à cet effet. Ensuite il rabat l'autre branche sur deux yeux seulement, qui devront servir au renouvellement des branches à bois et à fruit.

M. Petrop obtient ainsi des produits quatre fois au moins plus considérables que ceux de ses voisins, dont les vignes occupent la même pièce de terre, et sont cultivées suivant la méthode ordinaire, sans parler de la qualité, qui est tellement supérieure, qu'aucun raisin de la contrée ne peut lui être comparé. Il faut dire que le plant de M. Petrop est fait avec des espèces de premier choix, de Bourgogne et autres.

M. VÉTILLART (Louis). — Chez moi le sol est pierreux et peu profond. J'ai une vigne âgée de 7 ans, sur laquelle depuis 3 ans j'expérimente la méthode Guyot, par rangées alternatives, c'est-à-dire qu'une rangée est taillée et entretenue d'après cette méthode, et la rangée d'à côté, suivant celle du pays, avec fumures et façons égales, de sorte que le tout est exactement dans les mêmes conditions.

Les rangs de ceps soumis au régime du docteur Guyot ne poussent presque plus; je suis persuadé qu'ils périront en peu de temps. Les autres rangs donnent moins de raisin, mais plus de bois.

M. GOMBERT. — Ce que vient de dire M. Vétillart prouve que la taille du docteur Guyot est favorable à la production du raisin; mais son terrain étant mauvais et sans profondeur, les racines ne pourront jamais s'y développer de manière à alimenter les ceps suffisamment pour supporter cette taille. Du reste, quelle que soit celle qu'il adopte, il n'obtiendra jamais un grand produit.

M. BRIANT. — Depuis 33 ans, je suis la méthode Guyot, et j'ai lieu d'en être satisfait.

M. LE PRÉSIDENT. — Passons maintenant à la question des pommes de terre.

Des agronomes du plus grand mérite blâment le buttage des pommes de terre, comme étant une opération au moins inutile. Cette opinion est contraire à l'usage suivi dans notre pays.

Quelqu'un pourrait-il donner des raisons pour accorder la préférence à l'un ou à l'autre de ces deux systèmes.

M. DE L'ISLE-ADAM fils. — Il résulte de diverses expériences que le buttage des pommes de terre est favorable, ou contraire au produit selon la nature du sol arable, sa profondeur et celle des labours.

J'ai expérimenté ce buttage dans un même champ, par planches et sillons alternatifs, et je n'ai trouvé aucune différence dans la récolte, sur les parties buttées et celles non buttées. Il va sans dire que dans les parties non buttées, je faisais passer la houe à cheval ou le cultivateur pour détruire les mauvaises herbes et faire du guéret.

Dans les terres profondes, on pourrait se passer de buttage ; mais il est très-avantageux d'y avoir recours quand on doit faire la récolte au buttoir.

M. VÉREL. — Je rehausse deux fois, et je trouve que le produit est meilleur avec deux buttages qu'avec un seul.

M. GOMBERT. — Je suis partisan du double buttage.

M. GUÉRANGER. — Si les tubercules s'étalent, on peut leur nuire en buttant.

M. LE PRÉSIDENT. — Il est rare qu'un usage généralement adopté dans un pays, n'ait pas sa raison d'être. En buttant, on prend de la terre à un niveau plus bas que celui du plant, et à ce moyen on en tire l'humidité.

Autrefois on labourait très-peu avant, le buttage était nécessaire. Aujourd'hui que les labours sont plus profonds, il n'est plus indispensable.

M. GUÉRANGER. — Il sert à détruire les mauvaises herbes.

M. DE L'ISLE-ADAM père. — Soit que l'on rehausse, soit que l'on ne rehausse pas ; pour ameublir le terrain et détruire la mauvaise herbe, dans les deux cas, la main-d'œuvre est la même. Le buttage ne peut donc avoir d'inconvénient que dans le cas d'une sécheresse très-prolongée, ce qui arrive assez rarement dans notre pays.

M. LE PRÉSIDENT. — En résumé le buttage ne peut jamais nuire.

M. ANFRAY. — Quelques personnes prétendent qu'il faut

enlever les fleurs sur les tiges de pommes de terre. Cela a été pratiqué ; mais on ne le fait plus maintenant.

M. GUÉRANGER. — On faisait cela pour empêcher la fructification, et obtenir à ce moyen un produit plus considérable de tubercules. Aujourd'hui, à force de culture et d'engrais, on est arrivé à faire produire à la pomme de terre beaucoup plus de tubercules qu'autrefois ; mais elle ne donne plus de fruits, quoiqu'elle produise des fleurs. Leur enlèvement ne servirait donc à rien.

M. POIRIER, directeur de l'École normale. — J'ai coupé les fleurs de deux sillons sur vingt, je n'ai trouvé aucune différence dans le rendement des tubercules.

M. GUÉRANGER. — Je demande qu'il soit constaté qu'aujourd'hui les pommes de terre ne donnent pas de graine ; circonstance qui, si elle devenait absolue, empêcherait leur reproduction dans le cas où les tubercules, par suite de la maladie ou de toute autre cause, viendraient à ne plus être susceptibles de multiplication.

Il est maintenant presque impossible d'obtenir de nouvelles espèces par suite de la rareté de la graine.

M. DE L'ISLE-ADAM père. — Il y a cinq ou six ans, j'ai vu dans un journal, qu'un agriculteur avait obtenu des pommes de terre en plantant seulement les pousses ou racines qui, au printemps, sortent des tubercules renfermés dans des celliers. On indiquait ce moyen de reproduction, comme très-économique.

J'en ai fait l'essai dans le temps, et j'obtins effectivement des tubercules ; mais seulement de la grosseur d'une noisette, les plus forts n'atteignirent pas celle d'une petite noix. Je m'en suis tenu là.

Aujourd'hui les observations si importantes et si judicieuses de mon honorable collègue, M. Guéranger, me font regretter de n'avoir pas poussé plus loin mon expérience. En replantant les petits tubercules que les racines m'avaient données, j'en aurais peut-être obtenu de plus gros, qui piqués, à leur tour, m'en auraient probablement fournis de grosseur ordinaire.

S'il pouvait en être ainsi, et je le pense, on pourrait obtenir de nouvelles espèces de pommes de terre sans avoir besoin de graine, et le danger signalé par mon savant collègue, ne serait plus autant à craindre.

Je me propose, du reste, de recommencer l'expérience au printemps prochain et de la pousser assez loin pour obtenir une solution définitive.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous allons passer à la question des baux à ferme.

L'état de notre agriculture demande qu'il soit apporté des modifications dans la rédaction et dans certaines conditions des baux à ferme. La Société s'en est déjà occupée dans plusieurs de ses conférences, les questions soulevées à cet égard sont loin d'être toutes résolues. Nous allons donc les mettre de nouveau en discussion.

S'il arrivait qu'un cultivateur peu délicat négligeât la terre qu'il tient à ferme, un ou deux ans avant sa sortie, connaît-on un moyen pratique d'estimer comparativement l'état de fertilité du sol arable, avant l'entrée et après la sortie.

M. DE L'ISLE-ADAM fils. — Cela se fait assez communément dans le Nord. Il y a des experts qui, par une longue habitude et des connaissances approfondies des localités, jointes à la science, sont assez habiles pour constater les changements survenus dans la fertilité de la terre, soit en bien, soit en mal, dans l'intervalle d'une visite à l'autre. Si l'on prenait l'habitude de faire de semblables constatations dans nos pays, il se trouverait des experts, ou plutôt il s'en formerait, car l'habitude et l'expérience sont indispensables pour ces sortes de constatations.

M. GUÉRANGER. — Toute la fertilité de la terre réside dans l'humus. Les engrais qu'on y enfouit, les récoltes épuisantes qu'on en retire, tout cela se traduit par une augmentation ou une diminution de l'humus.

Par des procédés chimiques, on trouverait la quantité d'humus que possède une pièce de terre.

M. DE L'ISLE-ADAM fils. — Sans doute par des opérations chimiques, on pourrait constater la quantité d'humus existante dans la terre ; mais pour savoir si cette quantité a été diminuée, il faudrait de toute nécessité qu'une constatation semblable eût été faite, soit à l'entrée du fermier, soit quelques années avant la dernière opération.

PLUSIEURS PERSONNES. — Cela est vrai.

M. DE L'ISLE-ADAM père. — Je crois qu'un échantillon de la terre serait insuffisant pour donner à l'opération la certitude indispensable.

M. GUÉRANGER. — Sans doute ; mais on n'opère pas sur un seul échantillon. On en prend dans différents endroits du champ et à des profondeurs diverses, puis on opère sur le tout.

M. DE L'ISLE-ADAM père. — C'est très-bien pour une constatation ordinaire, et pour laquelle on n'aurait pas besoin d'une exactitude rigoureuse ; mais s'il s'agissait d'obtenir en justice des dommages-intérêts contre un fermier, pour diminution de fertilité de sa terre ?

Le sol arable, dans notre contrée, est rarement homogène dans tout un champ, si petit qu'il soit ; le fumier ne peut jamais être réparti dans toute une pièce de terre, d'une manière rigoureusement égale, à une même profondeur, ni mélangé à la terre partout avec la même proportion. M. Guéranger pourrait-il, s'il était appelé devant un tribunal, en supposant qu'il eût fait, il y a quelques années, une analyse chimique des terres d'une ferme et une seconde tout récemment, le tout sur des échantillons choisis par lui-même avec le plus grand soin, pourrait-il, dis-je, affirmer dans son âme et conscience, qu'une diminution d'humus (le cas échéant) aurait eu lieu entre ses deux visites et opérations, et fixer cette diminution d'une manière assez exacte, pour servir de base à une condamnation.

M. GUÉRANGER. — Le résultat des opérations ne pourrait pas être assez rigoureux pour cela.

M. DE L'ISLE-ADAM. — Alors il faudrait renoncer à ce mode de constatation.

M. LE PRÉSIDENT. — Ne conviendrait-il pas de faire disparaître des baux de fermes quelques clauses prohibitives, concernant surtout les cottaïsons, lesquelles paraissent aujourd'hui en contradiction avec les progrès de l'agriculture ?

M. DE L'ISLE-ADAM fils. — Certainement. Ces clauses convenaient à la culture de l'époque à laquelle elles ont été stipulées ; aujourd'hui la culture n'est plus la même. Le fermier pourrait appauvrir sa terre sans violer les conditions de son bail. Je crois qu'on devrait lui laisser plus de liberté ; mais il faudrait exiger rigoureusement que la terre fût constamment garnie de bestiaux qui seraient déterminés, non pas en nombre, mais en poids par hectare ; car en prenant le nombre pour base, le propriétaire serait souvent trompé. Dix vaches maigres et de petite espèce ne donnent pas autant d'engrais que cinq ou six bonnes. En fixant le poids, si le fermier avait de mauvais bestiaux, il lui en faudrait une plus grande quantité, et les intérêts du propriétaire seraient à l'abri. Il faudrait également exiger que le fermier, à sa sortie, laissât les terres propres et sans mauvaises herbes.

M. VÉTILLART. — Il serait nécessaire de prohiber la vente des récoltes, et d'exiger la consommation sur les lieux.

M. DE L'ISLE-ADAM fils. — Le fermier étant obligé d'entretenir constamment dans ses étables une certaine quantité de bestiaux, qu'il ne pourrait jamais diminuer, la prohibition dont on vient de parler ne serait pas nécessaire, puisque le fermier serait forcément dans l'obligation de pourvoir à la nourriture de ses bestiaux en achetant ce qui lui manquerait.

M. LE PRÉSIDENT. — L'assemblée est-elle d'avis qu'il serait avantageux d'insérer dans les baux une clause fixant le nombre minimum des bestiaux que le fermier serait tenu d'entretenir constamment sur sa ferme, en établissant le poids total des animaux, soit par hectare, soit pour l'exploitation entière ?

RÉPONSE. — Oui.

M. LE PRÉSIDENT. — L'époque des entrées est-elle convenablement fixée ? Ne serait-il pas utile de la changer ?

M. VÉREL. — Les entrées, dans la Sarthe, sont établies à des époques aussi mauvaises que possible. Le fermier entrant est rarement bien avec le sortant, qui, le voyant arriver avec déplaisir, est animé de tout le mauvais vouloir possible, et loin de porter aide à son confrère entrant, entrave ses travaux autant qu'il le peut.

Il faudrait fixer l'entrée au 15 septembre. A cette époque toutes les récoltes sont faites, l'entrant aurait tout le temps nécessaire pour faire ses labours et ses semailles d'hiver. Ses relations avec le sortant seraient pour ainsi dire nulles, le temps nécessaire au déménagement.

L'entrée au 1^{er} mai est également mauvaise. Le fermier sortant, devant partager les gros grains avec l'entrant, les néglige généralement. Ajoutez qu'il est obligé de revenir pour faire la récolte et la partager, ce qui lui fait perdre beaucoup de temps et donne souvent lieu à des discussions.

Je voudrais voir une époque unique au 15 septembre, comme je l'ai dit. Tout en serait bien mieux.

M. HAREL. — Dans le département de la Manche, l'entrée unique est fixée au 27 septembre.

M. — Cette dernière époque serait préférable ici, à cause des chanvres.

M. — Comment alors pourrait-on s'arranger pour les fruits ?

PLUSIEURS VOIX. — Ils appartiendraient au fermier entrant.

M. DE L'ISLE-ADAM père. — Je reconnais parfaitement que l'entrée serait plus convenable à la fin de septembre ; mais je vois de grandes difficultés pour opérer le changement d'époque.

Vu l'heure avancée, M. le président déclare qu'il va lever la séance.

Alors M. Vétillart présente deux modèles en petit, d'instruments aratoires de son invention. Ce sont :

1^o Un rouleau à la suite duquel se trouve placée une espèce

de r-
sements qu
cilles, ain
ls, peut d
cent. en
népend
time m
urt q
- F
der
tr

8

8

26

— 1

03ée

01ole

19er

- 1st.

01ue

01ue

- 2.

11

—

0

de râtelier. Cet instrument qui est destiné à égaliser les terrassements que l'on veut faire sur les prairies naturelles ou artificielles, ainsi qu'à en extirper la mousse et les mauvaises herbes, peut être mené facilement par un cheval. Le rouleau est creux, en fonte, et composé de cinq cylindres, juxtaposés, indépendants les uns des autres, et tournant librement sur un même axe qui sert d'essieu, ce qui permet de détourner aussi court que possible, sans glissement.

2° Et un extirpateur pouvant s'élargir à volonté, muni devant et derrière de roulettes très-larges, pouvant s'élever et s'abaisser de manière à donner aux dents l'entrure que l'on désire.

Les instruments conformes aux modèles présentés par M. Vétillart, sont, a-t-il dit, confectionnés chez M. Séquart, mécanicien au Mans.

Ensuite M. le Président, après avoir de nouveau remercié l'assemblée de son bienveillant concours, a déclaré la séance levée.

CONCOURS AGRICOLE D'ARRONDISSEMENT

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

A ÉCOMMOY.

Le dimanche 17 décembre 1866, a eu lieu à Écommoy la distribution des médailles et récompenses que la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe est dans l'usage de faire aux plus méritants des cultivateurs qui ont pris part au concours qu'elle ouvre chaque année entre un certain nombre de cantons du département.

En l'absence de M. le Maire, retenu chez lui par de cruelles douleurs, MM. les Adjoints et le Conseil municipal d'Écommoy, accompagnés d'un grand nombre d'habitants de cette commune et des environs, parmi lesquels on remarquait MM. de Longueval, vice-président du Conseil général, Vétillart, de Chantemèle, etc., étaient venus, escortés par la com-

pagnie de pompiers et la musique de la ville, pour recevoir à la gare et conduire à la mairie M. le Préfet, qui avait bien voulu venir présider à la fête, M. Richard, président de la Société, MM. Guéranger, de Villiers de l'Isle-d'Adam, Verel et Legris, membres de la commission qui avait procédé à la visite des fermes.

A une heure, M. le Préfet ouvrait la séance par une improvisation pleine d'à-propos et vivement applaudie, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. Il montrait le Gouvernement et le Conseil général constamment préoccupés du désir d'encourager par tous les moyens en leur pouvoir les progrès agricoles, confiant à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe le soin de continuer en quelque sorte l'œuvre des concours régionaux dans le département ; il montrait la Société et son zélé président remplissant avec autant de dévouement que d'intelligence cette haute et délicate mission ; il félicitait tout particulièrement MM. Guéranger, de Villiers, Legris et Verel, qui, chaque année, voulaient bien consacrer leur temps, leurs connaissances spéciales à la visite d'un grand nombre d'exploitations agricoles situées sur tous les points du département. Il terminait en proposant d'acclamer le souverain qui avait donné l'élan à ce grand mouvement agricole qui se manifeste aujourd'hui, mouvement d'un si heureux augure pour l'avenir de la France.

L'assemblée s'est associée avec empressement à ce vœu.

M. Richard a prononcé ensuite, au milieu de l'attention générale, une allocution pleine d'actualité qu'on retrouvera plus loin.

M. de Villiers de l'Isle-Adam père a donné immédiatement après lecture du procès-verbal des visites opérées par la commission dont il était le secrétaire, dans les exploitations rurales qui avaient pris part au concours de 1865. Dans un langage clair, simple et concis, il a signalé les progrès, les améliorations sérieuses qui ont pu mériter des récompenses aux concurrents.

M. Guéranger, président de la commission, a terminé par des aperçus et des considérations générales d'un grand intérêt sur l'état de l'agriculture dans les contrées parcourues, et par ses conseils les plus utiles sur les progrès qui restaient à réaliser.

Puis M. le Préfet a procédé à la distribution des primes et récompenses, qui ont été réparties de la manière ci-après :

1^{er} prix, 200 fr., avec médaille d'argent, à M. Lebouc, cultivateur au Plessis, à Saint-Biez-en-Belin;

2^e prix, 100 fr., avec médaille d'argent, à M. Froger, cultivateur au Plessis, même commune;

3^e prix, 75 fr., avec médaille de bronze, à M. Fleury, cultivateur à la Guérandière, même commune;

3^e, *ex æquo*, à M. Lihoreau, cultivateur à la Brosse, commune de Surfond;

4^e prix, 50 fr., avec médaille de bronze, à M. Mortier, cultivateur à la Herbaudière, à Connerré;

5^e prix, médaille d'argent, à M. Bay, cultivateur à Champ-arreau, au Mans.

Mentions honorables. — M. Rocher, propriétaire à le Greuillière, à Ardenay; M. Blin, cultivateur à la Parentière, commune de Téloché; M. Aveline, cultivateur à Pambourg, commune de Beaufay; M. Morineau, cultivateur à la Maison-Neuve, commune d'Aigné; M. Lunel, cultivateur à Champresmon, commune de Saint-Mars-la-Bruyère; M. Bougard, cultivateur aux Dégouttières, commune de Moncé-en-Belin.

DISCOURS DE M. RICHARD.

MESSIEURS,

C'est un grand honneur et une grande satisfaction pour la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, de voir le premier magistrat de ce département prendre une part active à nos travaux et les encourager dans toute occasion, par sa présence, par sa parole et par ses actes; permettez-

nous de lui en adresser tout d'abord nos bien vifs et bien sincères remerciements; c'eût été un grand plaisir pour nous de pouvoir les adresser aussi à l'honorable maire de cette ville; j'espère que ses dignes collègues, que je suis heureux de voir à mes côtés, voudront bien lui transmettre l'expression de notre gratitude pour le bon accueil qu'il nous avait préparé.

Nous n'attendions pas moins, du reste, de la ville d'Écom-moy, lorsque nous l'avons choisie pour cette solennité agricole. — Nous savions bien que notre Société, dont tous les efforts tendent à encourager les progrès de l'agriculture, des sciences et des arts, pouvait compter sur toutes les sympathies d'une commune qui a pris l'initiative, qui a donné le signal et l'exemple de tous les progrès dans ce département. Ne sont-ce pas, en effet, ses populations si laborieuses et si intelligentes qui, des premières dans ces contrées, ont transformé en champs fertiles des plaines sablonneuses dont on ne soupçonnait pas la richesse : ne sont-ce pas ses administrateurs éclairés qui, devançant presque tous leurs collègues dans la voie des grandes améliorations urbaines, ont créé ces rues, ces places, ces halles, ces fontaines, qu'envieraient bien des grandes villes. Ne sont-ce pas ses religieux habitants qui, revenant avant tous dans la Sarthe aux saines, pures et grandioses traditions de l'art chrétien, ont élevé à celui dont tout progrès émane, cette magnifique basilique, honneur de la génération actuelle, éternel ornement de cette jeune cité. Nous étions donc assurés d'être bien accueillis et bien compris en venant ici parler progrès et récompenser une de ses manifestations les plus importantes, *le progrès agricole*.

Le progrès agricole!... Où est-il, en quoi consiste-t-il, où faut-il le voir, où faut-il le chercher?... Est-ce dans la culture des céréales? est-ce dans l'élevé du bétail?... est-ce dans la production des plantes fourragères ou dans celle des plantes industrielles? est-ce dans la grande, dans la moyenne ou dans la petite culture? est-ce dans l'emploi des machines perfec-

tionnées, etc.? Je n'hésite pas à dire que ce n'est exclusivement ni dans l'une, ni dans l'autre de ces choses, mais dans toutes suivant les temps, les lieux, les circonstances.

On est trop enclin, en France, à regarder l'agriculture comme un genre de travail tout à fait en dehors des règles et conditions générales qui régissent toutes les autres branches du travail national; on est trop disposé à croire que l'agriculture est dispensée de se préoccuper et de tenir compte des transformations sociales qui s'opèrent autour d'elle, des faits et des principes économiques qui président à la création, au développement, à la prospérité, à la décadence et à la ruine de toutes les autres industries. En effet, dans toutes les autres industries, de quoi se préoccupe-t-on avant tout? Des besoins, des goûts, des caprices mêmes de la consommation, des débouchés qui s'ouvrent et de ceux qui se ferment, des concurrences qui se créent et de celles qui disparaissent, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, du prix de revient des matières premières et de celui de vente des matières fabriquées, en un mot de toutes les circonstances qui peuvent influer sur la production et la consommation des choses : suivant ces circonstances, l'industrie accélère ou ralentit sa production, la modifie ou la transforme, remplace son outillage, etc.

L'agriculture, au contraire, a je ne sais quelle tendance à l'immobilité; elle semble avoir à cœur de conserver ses vieux usages, ses vieilles pratiques, ses vieilles méthodes et ses vieux instruments; de ne pas changer ses assolements, ses ensemencés, ses labours, les clauses et conditions surannées de ses baux, qui sont un obstacle invincible à toute espèce de progrès sérieux; on croirait qu'elle a la prétention de façonner quand même le monde à son image et à ses habitudes, au lieu de se façonner elle-même à l'image et aux habitudes du monde, comme le font toutes les autres industries. — Le monde n'en suit pas moins sa marche providentielle. — L'agriculture, prise au dépourvu, souffre et accuse de ses souffrances Dieu, les hommes ou les gouvernements, au lieu de

s'en prendre à elle-même. — C'est ainsi que nous l'avons entendue et que nous l'entendons chaque jour attaquer avec une grande vivacité les décrets qui ont permis l'introduction en France des blés étrangers, réclamer avec insistance la mise en vigueur des lois protectrices et de ses anciens privilèges.

De ces lois et de ces privilèges, il faut pourtant bien qu'elle en fasse à tout jamais son deuil. L'illusion de sa part à cet endroit serait pour elle et pour le pays une chose funeste, et je considère comme un devoir de la dissiper ici, puisque le cours de mes idées m'entraîne sur ce sujet. Non, jamais, jamais l'Empereur, partisan zélé et convaincu des théories économiques du libre échange, ne reviendra sur l'application qu'il en a faite au commerce des grains; et, si vous voulez me permettre de vous dire mon opinion à cet égard, je crois qu'il a raison... Oh! je sais bien et je vois bien qu'il en est plusieurs, même parmi mes collègues ici présents, qui ne partagent pas mon sentiment, et je n'en suis ni surpris ni troublé. Quelle est donc la vérité sur laquelle, en ce monde, nous soyons tous d'accord, et puisque nous ne sommes pas d'accord sur celle-ci, c'est une raison pour moi d'insister plus que je ne me proposais de le faire.. Je répète donc que le gouvernement aura raison de maintenir les mesures libérales qui, si elles ont eu pour effet de faciliter l'importation des grains étrangers sur le marché français, ont eu aussi pour conséquence d'augmenter bien davantage l'exportation des céréales françaises sur les marchés étrangers. Depuis trois ans, en effet, l'exportation a toujours dépassé de beaucoup l'importation des blés. En 1863, notamment pendant les dix premiers mois de l'année, les exportations se sont élevées à. 5,307,656 hectol.

Les importations seulement à. 2,470.448 —

Ce qui donne en faveur des exportations
une balance de 2,837,208 hectol. —

Soit 14,186,040 boisseaux, doubles décalitres, représentant un capital de cinquante millions de francs. Il n'est donc pas

juste d'accuser les règlements nouveaux sur la liberté du commerce des grains, du bas prix de cette denrée pendant les années d'abondance qui se sont écoulées depuis leur mise en vigueur. Oh! je n'ignore pas et ne veux pas laisser ignorer que, grâce à ces règlements, pendant les années de disette, si nous avons le malheur d'en voir encore, le prix des céréales n'atteindra plus ces taux exorbitants et calamiteux qu'à subis, à plusieurs reprises, notre génération; mais qui donc oserait le regretter et désirer le retour d'un état de choses aussi déplorable?

Le règne des lois prohibitives et des privilèges est donc passé pour l'agriculture comme pour les autres industries : il faut qu'elle en prenne résolument son parti comme elles, et comme elles sache se suffire à elle-même. Que, si la culture presque exclusive des céréales n'est plus suffisamment rémunératrice, elle s'adonne à l'élevé du bétail; que, si l'élevé du bétail ne couvre pas ses frais, elle se jette du côté de la culture des plantes industrielles; que, si ni les unes ni les autres ne lui donnent un salaire raisonnable, elle les abandonne toutes. C'est une duperie insigne de semer pour ne pas récolter. Qu'elle fasse alors des bois et des forêts sur ces sols ingrats qui payent mal ses labeurs. La France est et deviendra de plus en plus une fournaise ardente, qui aurait déjà dévoré toute sa superficie forestière si elle n'avait pas trouvé, dans les entrailles de la terre, les trésors de combustible que Dieu y avait accumulés pour les générations futures. Mais ces ressources elles-mêmes deviendront de plus en plus rares et plus coûteuses, et, avant qu'il se soit écoulé une génération, ceux qui auront planté des bois, s'ils ont perdu quelques revenus, auront triplé leur capital. J'entends qu'on m'objecte qu'on ne change pas les produits agricoles d'un sol déterminé comme on échange les cartons d'un métier à la Jacquart. Je le sais, et ne demande que ce qui est possible.

Ces observations et ces conseils, allez-vous me dire, s'appliquent bien plus encore au propriétaire, qui doit travailler pour l'avenir, qu'au fermier qui ne peut jouir que du présent.

Je n'en disconviens pas, et c'est là, permettez-moi d'en toucher un mot, un des plus grands vices de notre système agricole, l'antagonisme forcé du possesseur du sol et de celui qui le cultive. Tandis que le premier aurait intérêt à enrichir sa terre, le dernier, qui ne s'y considère avec raison que comme un occupant de passage, a intérêt à l'épuiser le plus possible; et il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas trouvé et appliqué entre eux un système d'association qui assure au cultivateur une part raisonnable dans l'augmentation de valeur des fonds qu'il aura produite une bonne et intelligente culture, tant qu'on n'aura pas changé la durée et les conditions des baux.

MESSIEURS,

Nous avons eu l'extrême satisfaction, en parcourant vos contrées, de voir que plusieurs parmi vous avaient compris toutes les maximes, tous les principes que nous avons été amenés à formuler devant vous, et en avaient tenu grand compte dans la conduite de leurs exploitations. Nous les félicitons et ne voulons pas retarder plus longtemps le moment de leur distribuer les récompenses qu'ils ont méritées; je me trompe, ils ont mérité mieux que nous ne pouvons leur donner; mais, à notre grand regret, les ressources dont nous disposons cette année ne nous ont pas permis de faire davantage. Dans quelques années nous reviendrons les visiter, et si, comme nous en avons la confiance, ils ont continué à marcher dans la bonne voie, nous espérons pouvoir alors leur en témoigner plus libéralement notre satisfaction.

L'État et le Conseil général, qui, ainsi que le disait si bien M. le Préfet tout à l'heure, nous ont donné mission de continuer dans la Sarthe l'œuvre des concours régionaux, nous fourniront sans doute des moyens plus énergiques d'atteindre ce but. La présence à cette fête de M. le Préfet, celle de M. le Vice-Président du Conseil général et de tant d'hommes honorables que je remercie de leur concours, nous permettent de l'espérer.

R A P P O R T

SUR LE CONCOURS AGRICOLE

COMPRENANT, POUR CETTE ANNÉE 1865

Toutes les communes des cantons de Ballen, Écommoy, Montfort, et celles des trois cantons du Mans,
situées sur la rive gauche de la Sarthe,

PAR M. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

MESSIEURS,

Son Excellence le Ministre de l'Agriculture et du Commerce a bien voulu, comme il l'a déjà fait depuis plusieurs années, mettre à la disposition de la Société une somme de 500 fr. pour être distribuée à titre d'encouragement à l'agriculture dans notre département.

A cette libéralité vous avez ajouté des médailles dont le prix devra être payé par la caisse de votre Société.

Cette somme et ces médailles auraient dû, d'après l'ordre établi, être réparties cette année, dans l'arrondissement du Mans ; mais sur les observations de votre Commission, vous avez reconnu qu'il serait impossible à ses délégués de visiter d'une manière convenable toutes les exploitations des cultivateurs qui se présenteraient pour concourir, si l'on opérait sur l'arrondissement entier, et vous avez acquis la conviction qu'il y aurait avantage à scinder à l'avenir chaque arrondissement en deux parties.

En effet, au moyen de la scission, d'une part, les visites devenaient plus faciles et plus soignées, et, de l'autre, le département se trouvait divisé en huit parties au lieu de quatre. Il en résultait que le concours ne reviendrait dans les mêmes localités que dans huit ans, tandis que, d'après l'ordre précédemment suivi, il y serait revenu dans quatre, temps trop court pour permettre de réaliser, dans les exploitations agricoles, des améliorations sérieuses, et surtout pour les bien apprécier.

Sous cette impression, vous avez décidé qu'à l'avenir, les concours ne comprendraient, dans leur région, que la moitié de chacun des arrondissements, et vous avez fixé, pour cette année, la portion de l'arrondissement du Mans dans laquelle aura lieu le concours agricole départemental, aux communes composant les cantons de Ballon, Ecommoy, Montfort, et toutes celles des trois cantons du Mans, situés sur la rive gauche de la Sarthe.

En même temps vous avez confié à votre Commission, la mission d'arrêter le programme des primes et médailles à décerner, de visiter les exploitations et de désigner les lauréats.

La Commission, ne pouvant se transporter en entier sur les exploitations des candidats, a délégué cinq de ses membres, MM. Guéranger président, Dugrip, Legris, Vérel, et de Villiers de l'Isle-Adam secrétaire, auxquels elle a donné tous pouvoirs pour opérer en son lieu et place.

L'annonce du Concours a reçu la plus grande publicité possible, par les soins de l'honorable président de la Commission d'Agriculture.

Les délégués, réduits à quatre, par suite de l'impossibilité où s'est trouvé M. Dugrip, de prendre part à ses travaux, ont parcouru les différents cantons et communes ci-dessus mentionnés, les 28, 29, 30 juin et 2 juillet derniers, pour visiter les diverses exploitations rurales dont les fermiers ou propriétaires se sont présentés comme concurrents.

C'est au nom de votre Commission que je viens vous rendre compte, Messieurs, de la mission que vous lui avez confiée, en vous faisant connaître les travaux auxquels elle s'est livrée, le résultat de ses minutieuses visites, et vous désigner ceux des cultivateurs qu'elle a trouvés les plus méritants et les plus dignes d'être primés.

Parmi les exploitations dont les fermiers ou propriétaires ont demandé à concourir, et qui ont été visitées par vos délégués, voici celles qui méritent le plus de fixer votre attention.

1° La ferme des Dégouttières, située commune de Moncé-en-Belin, dont M. Bougard est fermier à prix d'argent.

Son étendue est de 13 hectares 20 ares environ en terres labourables, et de 2 hectares 64 ares en prés.

Le personnel exploitant se compose ainsi : le mari et la femme, un fils de 17 ans, une fille de 12, et pour domestiques, un garçon, une fille et un petit pastour.

Les bâtiments d'habitation sont en bon état et tenus proprement.

Ceux d'exploitation sont suffisants pour les besoins de la culture.

Il n'y a pas de laiterie, les pots à lait sont ramassés dans un coffre, en une chambre froide.

La cour un peu négligée, ainsi que les fumiers dont le purin se perd.

M. Bougard possède : 2 juments et 1 poulain.

Il a 13 bêtes à cornes, dont un taureau, 6 vaches mères, 3 reste en taures et veaux ; le tout provenant de races mélangées ; 2 brebis et 3 agneaux.

Le sol arable de la ferme des Dégouttières est sablonneux, assez profond et productif. La végétation y est belle et peut répondre largement aux travaux du cultivateur, en recevant les engrais en quantité suffisante.

L'assolement, présenté comme quadriennal pour le fermier, est assez difficile à qualifier.

La 1^{re} année, il fait du blé (froment ou seigle), la 2^e, des pommes de terre, la 3^e, du blé, et la 4^e, des choux, du trèfle et encore du blé, de sorte qu'une partie de la terre est enlabrée trois années sur quatre.

La défectuosité de ce mode de culture est évidente, et ne pourrait être atténuée qu'en restituant à la terre, par de copieux engrais, les principes fertilisants que lui enlèvent des récoltes de céréales épuisantes qui se succèdent presque sans interruption.

A la vérité, M. Bougard croit remplacer le fumier au moyen

de la chaux. Il l'emploie, nous a-t-il dit, en compost, avec la terre des chaintres, qu'il répand sur les blés au printemps, et sur les pommes de terre en les rechaussant.

Nous lui avons fait observer que la chaux était un amendement, et non pas un engrais, et que son emploi, loin de tenir lieu à la terre de fumier, exigeait qu'on en mit davantage, pour obtenir des récoltes abondantes et durables. Espérons que nous aurons été compris.

M. Bougard a fait des sacrifices dans son exploitation, et il ne paraît pas reculer devant la dépense qu'il juge utile. Ainsi, outre la chaux, il a essayé, cette année, des vidanges prises au Mans, à raison de 18 et 21 francs les douze hectolitres, selon leur qualité. Il a été satisfait du résultat obtenu et il est dans l'intention de recommencer plus en grand.

Il mérite des éloges à cet égard.

2° La ferme de *Champ-Fresneau*, située à Saint-Mars-la-Bruyère, exploitée par M. LUNEL, fermier à prix d'argent.

Le mari et la femme, un fils et, pour domestiques, six garçons et une fille, composent le personnel.

Les bâtiments de cette belle ferme sont vastes, en très-bon état et tenus assez proprement.

La laiterie est petite relativement à l'importance de l'exploitation.

La cour, vaste, et dans des proportions convenables pour le centre d'une exploitation aussi importante, offre dans certains endroits des cavités qu'il serait bon de faire disparaître.

Les fumiers sont dans la cour, un peu négligés, le purin se perd.

La vaste étendue de la grange permet d'y renfermer une quantité considérable de paille et de fourrages.

Dans les écuries se trouvent 7 juments, 3 poulains d'un an et 4 juments sans race.

Les étables se composent de 9 vaches mères, 4 taurailles de deux ans, 4 d'un an, 6 veaux de lait, 2 bouvarts de deux ans et un taureau de même âge, le tout provenant de mélanges divers.

La porcherie compte deux cochons, trois truies pleines et un vertrat.

Il n'y a pas de moutons.

Enfin pour complément, 50 oies et pareil nombre de poules et poulets.

L'étendue de Champ-Fresneau est de 51 hectares de terres labourables, et 13 hectares de prés de très-bonne qualité.

La terre arable est douce, profonde de plus d'un mètre 50 centimètres, fraîche, et d'une fertilité peu commune. La végétation y est luxuriante. 13 hectares seulement sont de qualité inférieure, à cause de la prédominance de l'argile.

L'assolement adopté par M. Lunel est quadriennal. 1^{re} année, froment et quelque seigle ; 2^e, orge et froment en retour ; 3^e, trèfle ; 4^e, polager et chanvre. Chaque coltaison est de 12 à 14 hectares selon la contenance des pièces de terre.

A l'exception des disettes qui n'occupent pas plus de 40 ares de terrain, toutes les récoltes sont belles, les céréales surtout.

La végétation des arbres est très-vigoureuse sur cette ferme. Les pommiers n'y sont pas en grand nombre et ne produisent guère que ce qui est nécessaire à la consommation de son personnel.

Le personnel n'est point en rapport avec l'étendue de l'exploitation ; il est loin de suffire aux travaux réclamés par une culture aussi importante.

Il en est de même des bestiaux.

La spéculation est-elle bonne ? il est permis d'en douter.

Cependant, M. Lunel possède une machine à battre, et depuis huit ans qu'il exploite Champ-Fresneau, il y a fait des travaux d'une certaine importance. Il a réuni plusieurs pièces de terres ensemble, en arrachant les haies qui les séparaient, il en a déchaintré une partie, et, enfin, il emploie communément chaque année, sur ses céréales, pour 1,200 à 1,500 francs de guano.

3^e La ferme de la *Maison-Neuve*, située commune de

Laigné-en-Belin, exploitée par les époux Jacques MORINEAU, fermiers à prix d'argent.

Le personnel du faisant valoir est tout entier dans une famille, composée de sept personnes ; le père, la mère et leurs cinq enfants, 2 garçons et 3 filles.

Les bâtiments d'habitation sont tenus proprement.

Il n'y a pas de laiterie. On est obligé de placer le lait dans un placard de la chambre à coucher.

Les bâtiments d'exploitation sont tenus avec bon ordre et propreté. Leur exigüité ne permet de mettre à couvert qu'une partie du foin. Le reste ainsi que la paille est embargé dehors.

La cour annonce également l'ordre et la propreté.

Les fumiers, composés exclusivement de pailles, sont en bon état et bien ramassés. Ils sont arrosés de temps en temps avec le purin pris dans une fosse à côté des étables.

Le sieur Morineau n'a qu'un cheval. Cet animal, de race commune, mais en bon état, suffit au peu d'étendue de son exploitation.

Son étable est garnie de 3 vaches mères, un taureau et un veau, de races mélangées.

Il n'a pas de porcs en ce moment. Ordinairement il en élève trois par an.

Le sol de la Maison-Neuve est une terre douce et profonde.

Sa contenance est de 9 hectares environ, en terre labourable, et de 1 hectare 30 centiares en pré.

L'assolement en est triennal, sans être partagé bien également. Il est établi ainsi : 1^{re} année, chanvres et quelques potages, disettes ou citrouilles ; 2^e année, méteil et froment ; 3^e année, seigle en retour et pommes de terre.

Sur 2 hectares de chanvre, il y en a environ 90 ares de beau. Le reste, fait plus tard et pris par la sécheresse, ne promettait pas. Cependant l'eau qui est survenue depuis la visite a dû lui faire beaucoup de bien.

Les céréales sont belles pour la presque totalité. Les pommes

de terre sont en très-bon état et cultivées avec soin. Il y en a environ 80 ares.

Dans le jardin se trouve une portion de 6 ares, ensemencée en luzerne, et un peu moins en disettes qui sont fort belles.

Les instruments aratoires sont en bon état et ramassés soigneusement.

M. Morineau répand du guano sur toutes ses cultures. Il fait rouir son chanvre dans un routoir rempli d'eau stagnante, situé dans un pré, en proximité des bâtiments.

La culture du sieur Morineau laisse sans doute à désirer pour les assolements surtout, où l'herbe ne figure pas. Mais, d'un autre côté, on y reconnaît le travail intelligent, le zèle et une bonne volonté qui méritent d'être signalés.

4° La ferme de *Pambourg*, située commune de Beaufay, dont les époux Jean-Charles AVELINE sont fermiers à prix d'argent.

Le personnel se compose du mari et de la femme, un fils, une fille ; en domestiques, sept garçons, une fille et un pastour.

Les bâtiments d'habitation et d'exploitation sont dans un état convenable de propreté et d'entretien, assez vastes pour l'étendue de l'exploitation qui est fort belle.

La cour, spacieuse et de niveau, a besoin d'être rechargée dans plusieurs endroits qui commencent à se creuser assez profondément.

Les pailles et fourrages sont dehors pour partie.

Les fumiers dans la cour, assez bien tenus. Il existe une fosse pour recevoir les urines des cochons seulement. Elle est trop petite.

La litière se fait avec de la paille seule.

M. Aveline a cinq juments poulinières et trois poulains, dont un de 2 ans, tous provenant de divers croisements et en bon état.

Les étables sont peuplées de 3 bœufs, 1 taureau, 10 vaches mères, 4 taurailles de 2 ans, 4 d'un an, et 10 veaux, le tout en bon état et provenant aussi de races mélangées.

La porcherie compte six truies pleines, 19 porcelets et un verrat.

Le sol arable est doux, assez profond, productif et très-facile à améliorer.

La contenance de ce domaine est de 38 hectares 72 ares de terres labourables, et de 8 hectares 25 ares de pré. En dehors de sa ferme, M. Aveline tient encore à loyer 6 hectares 60 ares de prairies.

L'assolement est quadriennal, blé pour partie, orge avec trèfle, trèfle, enfin chanvre et pommes de terre.

Les récoltes de céréales sont pour le froment assez belles dans certaines parties, fort médiocres dans d'autres. Celles de printemps sont meilleures ; mais les unes et les autres laissent voir des chardons dans bien des endroits.

Le chanvre et les pommes de terre n'ont rien de remarquable.

Une assez bonne quantité de trèfle et d'herbes auraient dû être fauchés. Ce retard provient de la difficulté qu'a éprouvée M. Aveline pour se procurer des faucheurs. Ce manque de bras est malheureusement trop commun et tend à augmenter encore.

M. Aveline possède une machine à battre.

Il emploie la chaux dans son exploitation, à raison de 10 barriques ou 2 mètres 1/2 cubes par 44 ares. Il l'étale sur le guéret, et quand elle est convenablement délitée, il l'enterre. Il a, nous a-t-il dit, amendé ainsi près de 6 hectares depuis deux ans. M. Aveline est très-content de son travail, il préfère cette méthode à celle qui consiste à mêler la chaux avec de la terre pour la répandre ensuite, parce qu'étant délitée directement sur le terrain, elle en détruit mieux l'herbe en la brûlant.

M. Aveline, depuis quatre ans, a déchaintré une grande partie de ses pièces de terre. Toutefois il est à regretter que ces chaintres restent incultes. On aurait pu en utiliser une grande partie, si la couche de terre enlevée eût été moins épaisse.

Enfin M. Aveline a fait pour l'amélioration de ses chemins d'exploitation, des travaux assez considérables. Il mérite éloge et encouragement.

5° La ferme de la *Parentière*, située à Teloché, exploitée par les époux Jean BLIN, aidés de leurs deux filles et de deux garçons domestiques.

Les bâtiments de toute espèce sont entretenus avec propreté aussi bien que la cour.

Il n'y a pas de laiterie. On se sert d'une armoire renfermée dans une chambre froide.

Le foin seul est renfermé. Les pailles sont embargées dehors.

Les fumiers sont placés dans la cour et leur purin va se perdre dans la mare aux bestiaux.

La litière de ces derniers est faite avec de la paille et de la paille de chèvre.

M. Blin a un cheval et une jument de race percheronne, assez beaux et en très-bon état. Il possède six vaches mères, un taureau d'un an et un veau, le tout de races mélangées.

Les toits à porc renferment 4 tonkins médiocres.

Le sol arable est de bonne qualité et profond.

L'étendue de l'exploitation est de 3 hectares 52 ares de prés, et 18 hectares 48 ares en terre labourable.

L'assolement est quadriennal.

1° Blé-froment, et seigle ; 2° blé en retour ; 3° trèfle, et 4° chanvre et potagers.

Les récoltes en céréales n'ont rien de remarquable, 5 hectares même sont médiocres.

M. Blin n'a pu encore piquer de choux ni de disettes, à cause de la sécheresse ; le terrain pour les recevoir est préparé.

Il a semencé 4 hectares 20 ares en chanvre, qui, ayant été semé tardivement, a beaucoup souffert de la sécheresse. Il est probable que les pluies survenues depuis l'auront ramené à un état satisfaisant.

Ce cultivateur emploie chaque année pour 800 fr. de guano dans sa ferme.

Il a un four à chanvre, établi dans un bon système, de forme carrée, et chauffé au coke, que l'on place dans une corbeille de fonte.

M. Blin possède en outre une bonne machine à battre, et de plus une machine pour le broyage du chanvre, système Séquart, qui est mise en mouvement par le manège de la première.

Cette dernière ressemble beaucoup aux batteuses ordinaires. Le cylindre est le même, plein et plus long. La grille a ses barreaux dirigés dans un autre sens, celui de la longueur du cylindre.

M. Blin est très-satisfait de sa machine, il nous a affirmé qu'elle débitait beaucoup, faisait un bon travail, et qu'avec elle on n'avait pas besoin de repasser le chanvre à la broye, la chènevette étant complètement enlevée. Nous n'avons pu vérifier l'exactitude de ce renseignement, parce qu'il n'y avait pas sur les lieux de chanvre en état d'être broyé.

Quoi qu'il en soit, M. Blin mérite remerciements et gratitude ; car on ne saurait trop encourager l'emploi des machines pour l'agriculture, qui a si grand besoin de bras et ne peut s'en procurer.

6° Le lieu de la *Grenonière*, à Ardenay, fait valoir par M. Paul ROCHER, qui en est propriétaire.

Le mari, la femme et trois domestiques, dont deux garçons, composent le personnel de l'exploitation.

Les bâtiments d'habitation, en bon état.

Ceux d'exploitation, couverts en paille, sont aussi en bon état, suffisant pour le faisant valoir et tenus convenablement.

Il en est de même de la laiterie, dans laquelle nous avons remarqué une crèmière en zinc. Vos délégués, Messieurs, ont fait à cet égard des observations aux époux Rocher, leur ont signalé les dangers auxquels ils s'exposaient, en les engageant

à avoir une autre crémillère, du même système, mais en fer blanc.

Les toits à porcs sont neufs, construits avec soin, et dallés en béton avec pente pour l'écoulement des urines dans une fosse *ad hoc*.

Les pailles et fourrages sont embargés dehors, pour partie.

Les fumiers bien tenus, avec écoulement dans une fosse à purin.

La litière habituelle consiste en bruyère que l'on va chercher dans des sapinières peu éloignées.

Deux juments poulinières, un poulain d'un an, et un autre de lait, de race croisée, bien tenus et en bon état, composent l'écurie.

Quatre vaches, un taureau et un veau, de race mancelle croisée, peuplent l'étable, et dix porcelets de 5 mois, de race craonnaise, sont élevés dans le domaine.

L'étendue de l'exploitation est de 3 hectares en prés, et de 11 hectares 44 ares en terres labourables, douces, assez profondes et de bonne qualité.

L'assolement est quadriennal, sans être toutefois très-régulier.

Cette année, 3 hectares environ, dont 2 en retour, sont ensemencés en froment; 2 en seigle et 2 en méteil. Ces céréales sont belles et promettent une bonne récolte. Il y avait près de 2 hectares en trèfle, qui ont donné un bon produit, et la deuxième coupe s'annonce bien.

Les pommes de terre, sur une pareille étendue, sont en bon état aussi, 44 ares sont nouvellement ensemencés en choux, et 14 en citrouilles. 30 ares sont préparés pour recevoir des plantes sarclées, que la sécheresse a empêché de planter.

Les terres sont bien fumées. M. Rocher achète tous les ans du fumier qu'il va chercher dans la commune du Breil, à une distance de 10 à 12 kilomètres, en assez grande quantité.

Il entretient avec soin trois vergers de pommiers, dont

il tire un bon produit. Dans les bonnes années, il peut faire 12 barriques de cidre. Ses caves sont fort bien tenues.

M. Rocher possède une machine à battre.

C'est un cultivateur intelligent et laborieux, qui ne craint pas de faire des avances à la terre, et comprend qu'en le faisant, il n'en perdra pas les intérêts et qu'il augmentera au contraire son capital.

En cela, il a moins de mérite que s'il était simple fermier, mais il donne un bon exemple qu'il est utile de signaler, et il est digne d'éloges et d'encouragement.

7° La ferme de *Champgarreau*, située commune du Mans, exploitée par les époux François Bay, qui la tiennent à prix d'argent, et la font valoir à eux deux, avec l'aide d'une fille de ferme.

Les bâtiments d'habitation sont bien tenus, ceux d'exploitation sont en réparation en ce moment.

Les pailles et fourrages sont renfermés. Les fumiers sont en bon état et arrosés avec le purin pris dans la fosse où il s'égoutte. La litière est faite avec de la paille et de la bruyère achetée.

Le sieur Bay n'a qu'un cheval, il est entier, de races croisées, fort et en bon état.

Ses vaches sont au nombre de quatre, de race cotentine, fortes et très-belles, une surtout. Toutes sont très-bonnes laitières, et entretenues avec un soin particulier, tant sous le rapport de la nourriture que sous celui de l'hygiène et de la propreté.

Le sol de la ferme est argilo-sablonneux, assez profond, d'une étendue de 4 hectares 80 ares, en terre labourable seulement.

L'assolement est quadriennal, chanvre et cultures sarclées et maraîchères, froment, orge et trèfle.

Toutes les récoltes sont belles, à l'exception de 30 ares de betteraves que la sécheresse a empêché de réussir. Les pommes de terre sont de l'espèce Chardon pure.

Le principal produit de l'exploitation est le lait, dont l'extrême proximité de la ville permet de tirer un bon profit.

Le sieur Bay cultive avec beaucoup de soin, d'activité et d'intelligence. Il ne laisse pas la plus petite parcelle de terre improductive. Lors de son entrée, il y a quinze ans, la terre, mal cultivée, produisait peu. Il l'a mise par son travail dans l'état florissant où elle se trouve aujourd'hui. Chaque année, il achète cinq à six charretées de foin, et de temps en temps du fumier. Comme vos délégués, Messieurs, vous penserez que cette activité et ce travail avec intelligence depuis 15 ans, sont dignes d'être récompensés.

8° La ferme de la *Herbaudière*, située à Connerré, exploitée par les époux Julien MORTIER, fermiers à prix d'argent.

Personnel : 4 hommes et 3 femmes, y compris le maître et la maîtresse, plus un petit pastour.

Tous les bâtiments sont entretenus avec soin et propreté.

La laiterie est fort belle, les étagères sont faites au moyen de voûtes légères et surbaissées, construites en briques et ciment romain. Elle est tenue avec la plus grande propreté. On fait le beurre avec une baratte en forme de tonneau, qui est placée sur une carrie entaillée, de manière à pouvoir demeurer fixe pendant que les volants intérieurs sont mis en mouvement par une manivelle tenant à un essieu sur lequel ils sont fixés, et qui traverse le tonneau de part en part par les deux fonds. On peut y faire à la fois jusqu'à 15 kilogrammes de beurre.

Les bâtiments d'exploitation sont vastes, la grange, fort belle, permet de renfermer les pailles et les fourrages.

La cour présente une pente assez rapide. Le fumier y est placé dans une cavité qui retient le purin ; mais, par les grandes pluies et en raison de la déclivité du sol, il déborde et va se perdre. On a soin, de temps en temps, de prendre le purin dans ce trou et d'en arroser les fumiers.

Les écuries renferment 2 juments, 2 pouliches de 2 ans et 2 poulains de l'année.

Dans les étables il y a 6 vaches mères, 2 taures, 3 veaux et 1 taureau, provenant de races mélangées.

La porcherie se compose d'une truie et de quatorze porcs craponais.

M. Mortier a en outre 5 moutons, dont 3 de races anglaises diverses.

Tous les animaux sont en bon état, bien tenus, bien soignés et pourvus de litières abondantes.

L'étendue de cette ferme est de 4 hectares en prés d'assez bonne qualité, dont deux sont arrosés, et de 30 hectares 80 ares de terre labourable, de qualités variées ; mais pour la majeure partie, le sol est doux, calcaire et assez profond. Sa configuration forme plusieurs coteaux dont les bâtiments occupent la partie la plus élevée.

L'assolement est quadriennal.

1° Froment et méteil fumé ; 2° seigle en retour fumé avec sarrasin enterré en vert ; 3° orge et avoine ; 4° trèfle, peu de chanvre et plantes sarclées.

Les récoltes sont bonnes, il y a surtout 5 hectares de beau froment.

Quarante-quatre aresensemencés en luzerne, il y a 2 ans à titre d'essai, donneront cette année 3 bonnes coupes. M. Mortier est dans l'intention d'en faire de nouvelles en plus grande quantité. Il a également un hectare environ de sainfoin bien réussi.

La ferme de la Herbaudière est bien tenue, bien cultivée, tout en laissant à désirer sous certains rapports. L'on voit de suite que les époux Mortier, qui sont des jeunes gens, sont laborieux, intelligents et remplis de bonne volonté. Leur personnel est un peu restreint, et leurs bestiaux sont certainement en trop petite quantité pour l'étendue de leur faisant valoir. Ne pouvant faire de plus fortes avances, ils redoublent de soins. M. Mortier, pour suppléer au défaut de fumier, sème des fourrages qu'il enterre en vert. Il cultive avec les instruments du pays ; cependant il est allé chercher sa charrue

Bonnétable, chez un ouvrier en renom. Ses labours sont fort bons. Il est très-probable que, dans quelques années, quand il aura pu augmenter le nombre de ses bestiaux, l'amélioration qu'il a déjà apportée dans son exploitation sera beaucoup plus sensible.

Vos délégués pensent que les travaux, l'ordre et la bonne volonté de ce cultivateur sont dignes d'être récompensés.

9° La ferme de la *Brosse*, à Surfond, exploitée à prix d'argent par les époux **LIHOREAU**, ayant avec eux leurs beaux-père et belle-mère, un domestique, une jeune fille et un pascour.

Tous les bâtiments sont neufs et bien tenus, ainsi que la cour, où les fumiers sont tassés avec soin.

L'écurie est occupée par deux juments et un cheval hongre; les étables par six vaches mères, deux taures d'un an, trois veaux de l'année et deux taureaux de 2 ans; la porcherie par huit porcelets de 3 à 4 mois, de race craonnaise.

Le sol de l'exploitation est pour la majeure partie sablonneux; le reste, terre douce et quelque peu argileuse.

L'étendue de la ferme est de 30 hectares 80 ares de terre labourable, et de 1 hectare 66 ares de prés, de mauvaise qualité, qui pourraient être assainis par le drainage.

L'assolement est quadriennal.

Les récoltes sont bonnes pour le froment, le méteil, quelques portions d'orge et de seigle, médiocres pour le surplus, qui se trouve dans des terres où la sécheresse du printemps s'est fait sentir davantage.

Deux hectares environ de sainfoin et luzerne ont fourni de bonnes coupes.

M. Lihoreau a une machine à battre, système Sitger.

M. Lihoreau a fait sur la ferme des travaux importants et utiles. Il a établi un chemin d'exploitation, et extrait de ses champs la pierre nécessaire à sa création et à son entretien. Il a déchaintré toutes les pièces de terre de sa ferme. Il mêle de la marne avec la coursière de sa cour, et l'emploie ainsi

dans les terres qui en ont le plus grand besoin. Enfin il fait usage du guano.

On peut dire que c'est un bon cultivateur, dont vous saurez apprécier et récompenser les travaux et les sacrifices.

10° La ferme de la *Guéraudière*, située à Saint-Biez-en-Belin, exploitée à prix d'argent par M. Alexandre FLEURY et sa femme, ayant avec eux un domestique, un garçon, deux filles et un pastour.

Les bâtiments d'habitation et d'exploitation sont entretenus en bon état et avec propreté. Il en est de même de la cour.

Les pailles et fourrages sont embargés dehors. Les fumiers sont bien tenus et soignés.

Le bétail se compose d'un cheval vigoureux, un taureau, deux bœufs, deux vaches mères, une laitière et un veau provenant de races mélangées, tous bien construits, bien soignés et en bon état.

Le toit à porcs est occupé par une truie pleine.

L'étendue de la ferme est de 12 hectares en terres labourables, et de 2 hectares 50 ares en prés.

Le sol est argileux et profond.

L'assolement, quadriennal et alterne, se divise ainsi : 1° chanvre et pommes de terre ; 2° blé ; 3° chanvre et pommes de terre ; 4° blé et menus.

Les blés sont beaux et bien sarclés. L'avoine est fort belle.

Les pommes de terre de l'espèce Chardon sont bien tenues et en bon état. Les betteraves, cultivées en ados, ont été brûlées par la sécheresse.

Les chanvres, qui forment le principal produit de l'exploitation, sont beaux et promettent une récolte avantageuse.

M. Fleury soigne ses prés. Tous les ans, il étend de la charree dans les parties qui ont le plus besoin d'engrais.

Ses labours sont bien faits. Il emploie chaque année pour 1,200 fr. de guano sur ses ensemencés.

Il a déchaintré tous les champs de sa ferme. C'est une bonne opération, qui demande beaucoup de travail et dont il faut lui

tenir compte ; mais il est fâcheux que le sol des chaintres soit resté improductif, comme malheureusement le laissent tous les cultivateurs du pays qui consacrent une partie de leurs travaux au déchaintrage.

M. Fleury se sert d'un four à chanvre carré, dans lequel est placé un fourneau alimenté par du bois. Ce fourneau est très-bas, il communique sa chaleur à l'étuve, au moyen d'un tuyau en tôle qui sert de cheminée, ayant forme d'un T, dont les deux branches horizontales, longues d'environ un mètre de chaque côté, touchant la maçonnerie du fourneau, se terminent par un coude inclinant vers la terre, afin que les bluettes qui pourraient en sortir ne s'élèvent pas et ne puissent enflammer le chanvre, placé à un mètre au-dessus sur un plancher en jour.

Tout l'ensemble de cette ferme indique le soin et l'activité. On peut dire que M. Fleury est un bon cultivateur.

11° La ferme du *Plessis*, même commune de Saint-Biez, exploitée à prix d'argent, par les époux FROGER. Cette ferme forme la moitié du lieu du Plessis, grande et très-belle métairie, qui a été partagée en deux exploitations.

Personnel : le mari, la femme, trois garçons et deux filles.

Les bâtiments d'habitation et d'exploitation ainsi que la laiterie et la cour, sont bien tenus et en bon état.

L'abreuvoir est une grande et belle douve alimentée par des sources et par les eaux pluviales. Il est commun avec l'autre ferme du Plessis, exploitée par le sieur Lebouc, dont il sera parlé à l'article suivant.

Les pailles et fourrages sont embargés avec soin dans la cour. Les fumiers y sont également placés et bien soignés.

La litière est faite avec de la bruyère et des herbes sèches, provenant des landes de la Faigue.

Les écuries contiennent deux bonnes juments, les étables, cinq vaches mères et trois génisses de race mancelle, fort belles; les toits à porcs, une truie et sept laitons.

Tous ces animaux sont parfaitement tenus et soignés.

L'étendue de cette ferme est de 17 hectares 60 ares en terres labourables, et de 1 hectare 20 ares en pré.

La terre est douce, *charnue*, expression du pays qui se comprend parfaitement, et profonde à peu près partout.

L'assolement est quadriennal : 1° Blé, froment, et méteil, avec guano; 2° retour semblable avec guano; 3° orge et avoine avec trèfle, semé dans une portion; 4° trèfle et pommes de terre, 5° chanvre et plantes sarclées fumées.

Les ensemencements, cette année, se trouvent ainsi répartis : 1° 3 hectares 96 ares froment, et méteil avec guano; 2° 3 hectares 52 ares froment et méteil, retour aussi avec guano; 3° 3 hectares 10 ares en avoine et orge; 4° en trèfle ordinaire, 60 ares et 1 hectare 6 ares en trèfle incarnat, et 2 hectares en pommes de terre : 5° enfin 2 hectares 42 ares en chanvre, 1 hectare en choux et disettes, et 16 ares en citrouilles avec forte fumure.

Les récoltes sont fort belles dans tous les champs, surtout les chanvres. Les pommes de terre de l'espèce dite américaine sont remarquables aussi bien que les citrouilles.

M. Fleury emploie chaque année pour 1,200 fr. de guano, sur ses différents ensemencés.

Tous ses labours sont bien faits. C'est ce qu'on peut appeler un bon cultivateur.

12° Enfin la ferme dite également du *Plessis*, à Saint-Biez, formant l'autre moitié de l'ancienne métairie du même nom, exploitée à prix d'argent par M. LEBouc.

Personnel : le maître, qui est célibataire, sa mère, 3 garçons et 3 filles de ferme.

Tous les bâtiments d'habitation, d'exploitation, la laiterie, la cour, sont bien tenus, propres et en bon état. Les pailles bien embargées dehors, le foin ramassé dans la grange, les fumiers placés dans la cour et bien soignés.

La litière, comme dans la ferme précédemment décrite, est abondamment entretenue avec de la bruyère et des herbes sèches, provenant des landes de la Faigue.

L'abreuvoir est cette belle douve dont il a été parlé, qui est commune avec M. Froger, aussi bien que le puits.

Dans l'écurie sont : une jument poulinière et une poulie de 2 ans, belles et en bon état.

Dans les étables : 6 vaches mères, 2 taures et 1 veau, de races mélangées, tous forts, bien et en bon état.

Dans la porcherie, 10 cochons de trois mois, 2 moyens et 2 forts, en bon état et bien soignés.

La nature du sol est exactement la même que celle de l'autre ferme du Plessis, dont on vient de parler.

La contenance est aussi la même, 17 hectares 60 ares de terres labourables, et 2 hectares de prés.

L'assolement, aussi quinquennal, se décompose pour cette année de la manière suivante : 1° 3 hectares 50 ares en froment et méteil, fumé avec du guano ; 2° 3 hectares 50 ares, retour de mêmes céréales, fumées de même ; 3° hectares, etc., avoine et orge semés avec trèfle ordinaire pour partie ; 4° trèfle 1 hectare 76 ares, et pommes de terre 1 hectare 98 ares ; 5° chanvre, 1 hectare 98 ares, choux et disettes, 88 ares, et citrouilles, 16 ares, fumés avec fumier et guano.

Toutes ces récoltes sont fort belles, le chanvre est remarquable.

Les prés sont arrosés par le trop-plein de la mare qui est en proximité.

M. Lebouc, comme son voisin, emploie chaque année pour 1,200 fr. de guano. Il a déjà déchaintré plusieurs pièces de terre et se propose de continuer activement ce travail.

Un tas de chardons desséchés que vos délégués ont vus dans un de ses champs, et l'absence presque totale de cette mauvaise herbe dans ses récoltes, prouvent qu'il se livre sérieusement à leur destruction.

M. Lebouc est un homme laborieux, intelligent, réputé dans sa contrée, et à juste titre, pour bon cultivateur. Il ne fait usage, comme tous ses concurrents, que des instruments aratoires du pays. Il n'en peut être autrement, puisque comme

eux et avec tous les cultivateurs de la contrée, il laboure en sillons, genre de culture qui ne permet pas de se servir d'instruments perfectionnés.

Les douze exploitations sur lesquelles je viens d'avoir l'honneur de vous donner des détails, sortent toutes, mais à différents degrés, de la ligne ordinaire. Toutes indiquent aussi, à différents degrés, par les travaux qu'elles ont subis, par leurs transformations, surtout par la richesse de leurs produits et par les animaux qui les peuplent, à quels hommes elles ont eu affaire, par quelles mains elles ont passé.

Les deux dernières, celles du Plessis, présentent un ensemble des plus satisfaisants. Les bâtiments, les cours, les écuries, les étables sont tenus avec un soin et une propreté qui font plaisir à voir. Il en est de même des bestiaux qui, sans être de races recherchées, ont une bonne mine, une tenue et un air de santé dénotant les bons soins et les bons traitements dont ils sont journellement l'objet.

D'un autre côté, les yeux sont émerveillés en contemplant cette végétation vigoureuse qui s'y fait remarquer dans toutes les plantes, malgré la sécheresse régnant depuis si longtemps, et dont les traces de destruction sont si nombreuses sur d'autres terrains. L'on est vraiment étonné en considérant la richesse et l'abondance uniformes de ces céréales comparées avec d'autres.

La première idée est d'attribuer tout le mérite à la bonté de la terre. Mais avec la réflexion et en examinant les choses de près, quand on voit ces belles récoltes presque exemptes de mauvaises herbes, pendant que d'autres, dans des terres semblables et à côté en sont peuplées; qu'on en voit d'autres, saisies par la sécheresse présentant des tiges plus rares et beaucoup moins élevées, des épis incomparablement plus courts avec des grains moins gros, il est facile de comprendre que tout le mérite ne peut pas en être attribué à la nature, que des mains humaines ont dû venir en aide à la terre et que ces mains peuvent à bon droit revendiquer une large part du mérite.

Cesont ces mains en effet, celles de MM. Lebouc et Froger qui, par des labours assez profonds et faits en temps utile, par le bonnes fumures, par d'autres engrais employés avec discernement, par des sarclages utiles, ont su exciter la végétation, a restreindre aux plantes qu'ils cultivaient, et maintenir à leurs racines une fraîcheur salulaire.

Aussi, Messieurs, dans l'opinion de vos délégués, doit-on placer en première ligne M. Lebouc et M. Froger, et avant tous M. Lebouc dont la culture est, sans contredit, supérieure à toutes celles qu'ils ont visitées.

En conséquence, Messieurs, votre Commission vous propose de décerner vos primes et médailles de la manière suivante pour bonne tenue et culture de ferme :

1^{er} prix de 200 fr. avec une médaille d'argent, à M. LEBouc, fermier au Plessis, commune de Saint-Biez;

2^e prix de 100 fr. avec médaille d'argent, à M. FROGER, fermier à une autre ferme du Plessis, même commune ;

3^e prix *ex-æquo*, 75 fr. avec médaille de bronze, à M. FLEURY, fermier à la Guéraudière, même commune de Saint-Biez,

Et 75 fr. avec médaille de bronze, à M. LIHOREAU, fermier à la Brosse, commune de Surfond ;

4^e prix de 50 fr. avec médaille de bronze, à M. MORTIER, fermier à la Herbaudière, commune de Connerré ;

5^e prix, une médaille d'argent, à M. BAY, fermier à Champgarreau, commune du Mans.

Enfin des mentions honorables à chacun de Messieurs :

ROCHER, propriétaire à la Grenonière, à Ardenay ; BLIN, cultivateur à la Parentière, commune de Teloché ; AVELINE, fermier à Pambourg, commune de Beaufay ; MORINEAU, fermier à la Maison-Neuve, commune de Laigné ; LUNEL, cultivateur à Champ-Fresneau, commune de Saint-Mars ; BOUGARD, aux Dégouttières, commune de Moncé-en-Belin.

Au Mans, le 15 juillet 1865.

QUELQUES REMARQUES AGRICOLES

FAITES

A L'OCCASION DES VISITES DE FERMES

Situées dans la circonscription du concours d'Arrondissement de 1865

PAR M. ED. GUÉRANGER.

Les visites de ferme que nous faisons chaque année dans l'un des arrondissements du département, ont pour objet principal l'appréciation des meilleures cultures dans le but d'accorder à ceux qui les dirigent les primes que nous sommes chargés de distribuer au nom de M. le Ministre de l'Agriculture. Mais là ne se borne pas le rôle que nous avons à remplir. Nous voulons que notre passage dans une ferme y laisse un souvenir, et que ce souvenir soit au profit de l'agriculture. Aussi, nous nous gardons bien de nous ériger en docteurs; nous suivons, au contraire, le fermier dans ses champs; nous causons familièrement avec lui de tout ce qu'il nous fait voir; nous l'interrogeons, quand l'occasion se présente, sur certaines pratiques qui ne nous semblent pas d'accord avec nos systèmes, et il arrive quelquefois que les réponses que nous obtenons sont assez satisfaisantes pour justifier des méthodes que nous aurions auparavant condamnées comme étant dues à des habitudes routinières. Ces communications intimes font naître la confiance et nous permettent de donner quelques conseils qui sont toujours écoutés avec déférence. Il résulte de cet échange d'enseignement pratique un véritable profit pour tous.

Ces visites, envisagées à un point de vue plus général nous renseignent aussi sur la nature du sol, sur les différents systèmes de culture en usage dans le département, sur les cultures

plus spéciales à certains cantons. Avec le temps, la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, en conservant les documents qu'elle recueille de cette manière et dont je ne puis aujourd'hui donner qu'un résumé très-abrégé, sera en mesure de dresser une statistique vraie sur l'agriculture de notre département. En faisant ainsi connaître nos richesses agricoles si variées, et qui deviennent de jour en jour plus appréciées, la Société justifiera les deux médailles et la mention honorable que la Commission d'agriculture de l'Exposition universelle de Londres a décernées, en 1862, aux produits agricoles du département de la Sarthe.

Nos visites de cette année nous ont fourni, comme celles des années précédentes, des renseignements précieux que nous nous plairions à développer si le temps et la nature de la réunion où nous sommes appelé à en rendre compte, nous permettaient d'entrer dans les détails que comporte un sujet aussi étendu. Nous nous bornons donc à présenter une simple ébauche des faits les plus saillants.

Je dois remarquer tout d'abord que le nombre des concurrents de l'année dernière avait atteint un chiffre assez considérable pour faire de nos visites un travail trop pénible. En conséquence, nous avons décidé qu'à l'avenir l'arrondissement choisi pour recevoir nos visites, ne serait inspecté que par moitié. L'arrondissement du Mans, qui avait droit au concours de 1863, a été le premier à subir cette nouvelle mesure, et c'est pour cela que nous n'avons pu embrasser cette année que la portion de cet arrondissement limitée par la rive gauche de la Sarthe et comprenant une partie des cantons du Mans, les cantons de Ballon, de Monfort et d'Écommoy. Nous n'avons, par conséquent, à nous occuper que de cette circonscription.

I. — CANTONS DU MANS.

Les cantons du Mans n'ayant fourni qu'un seul concurrent, la commission des visites n'a pas eu l'occasion de faire de nombreuses remarques sur les pratiques agricoles de cette région.

Nous nous bornons à constater que les terres situées autour du chef-lieu sont très-divisées, et que les cultivateurs qui les font valoir dirigent principalement leurs efforts vers la production du lait. C'est en effet le produit le plus rémunérateur. Par conséquent, les étables renferment généralement des animaux de belle race, bien nourris et produisant, outre le lait, une grande abondance de fumier de bonne qualité. Les champs bien fumés fournissent de belles récoltes en céréales, chanvre, racines et plantes fourragères. La culture maraîchère occupe aussi sa petite place dans ces exploitations et rapporte de petits bénéfices.

Un de nos collègues qui a créé dans cette même circonscription non pas une ferme-modèle, mais un modèle de ferme destinée peut-être à devenir un jour une ferme-école, aurait pu concourir avec avantage, s'il n'avait préféré s'abstenir pour des motifs de délicatesse que chacun appréciera. Le procès-verbal de visite de cette belle culture serait hors de propos dans l'examen rapide auquel nous nous livrons en ce moment. Nous espérons pouvoir l'entreprendre plus tard et le donner alors avec tout le développement qu'il mérite.

II. — CANTON DE BALLON.

Nous n'avons eu qu'une ferme à visiter dans le canton de Ballon. Nous le regrettons sincèrement, car, dans le département de la Sarthe, c'est une des contrées les plus privilégiées sous le rapport de la bonne constitution du sol arable. Cette seule culture ne nous a donné l'occasion de faire aucune remarque méritant d'être mentionnée.

III. — CANTON DE MONTFORT.

Le canton de Montfort nous ayant donné quatre concurrents, ceux-ci nous ont fourni l'occasion de visiter plus en détail les cultures de cette contrée et d'y faire quelques remarques. Le sol arable, généralement léger, repose sur un sous-sol tantôt pierreux, tantôt graveleux, tantôt calcaire. La marne, qui s'y trouve de distance en distance, peut être utilisée pour les amen-

dements , et produirait encore des effets plus avantageux si on la mélangeait convenablement avec les engrais. Quand cette marne affleure le sol , l'excès de l'élément calcaire fait perdre à la terre une grande partie de sa fertilité.

On rencontre dans le canton de Montfort une étendue assez considérable de sable siliceux , dans lequel on cultive avec plus ou moins de succès le pin maritime. Depuis quelques années on exploite ces arbres pour en obtenir les produits résineux ; mais nous devons dire que la méthode que nous avons vu pratiquer dans le canton de Montfort diffère essentiellement de celle qui est en usage aux environs de Bordeaux , et que la Société avait encouragée par plusieurs concours , il y a une vingtaine d'années. Le système suivi à Montfort consista à faire sur le tronc des jeunes arbres deux et même jusqu'à trois entailles. Il paraît évident que ces plaies ainsi multipliées doivent rendre plus de résine que la seule plaie qui se fait aux environs de Bordeaux ; mais il est à craindre que les arbres ainsi maltraités ne fournissent pas de résine pendant un grand nombre d'années.

Le marronnier prospère aussi dans les terres légères du canton de Montfort. Il en est de même du pommier , et nous avons vu un de nos concurrents se livrer avec succès à cette dernière culture établie chez lui sur une assez grande échelle. Pourquoi la vigne ne réussirait-elle pas également dans ces terres légères et caillouteuses ? Le sol lui convient , et le climat ne lui est pas défavorable , puisqu'on trouve des vignes en bon état jusqu'à Dollon , Thorigné , etc. Il y a là quelques essais à faire et avec des chances favorables , si l'on se rappelle l'opinion formulée par le docteur Guyot sur les propriétés viticoles des sables du département de la Sarthe.

Au-dessous des sables qui constituent le sol d'une partie du territoire qui nous occupe , se trouve un terrain argileux imperméable , dont on profite pour créer et entretenir des étangs assez nombreux dans ce canton. Ces pièces d'eau sont destinées à propager et à nourrir ceux de nos poissons indigènes , qui

sont susceptibles de domestication, tels que gardons, carpes, tanches, perches, brochets. C'est, suivant nous, le système de pisciculture le plus profitable.

IV. — CANTON D'ÉCOMMOT.

Le canton d'Écommot est fertile et mérite à lui seul une étude particulière; aussi nous n'avons pas été surpris d'y trouver ~~aux~~ candidats. Les uns faisant valoir une terre qui, quoique maigre, répond aux efforts qui sont faits pour l'améliorer, les autres cultivant des terres douces et plus nerveuses. Le canton d'Écommot fournit les produits agricoles les plus variés. Il est particulièrement renommé pour son chanvre toujours recherché sur nos marchés, quoiqu'on reproche à cette matière textile certains défauts vrais ou supposés, attribués aux méthodes de culture.

Par exemple, le plus grand nombre des cultivateurs recueillent en même temps le mâle et la femelle. Nous ne pouvons approuver cette pratique qui, à notre avis, est mauvaise en elle-même et ne peut avoir d'autre excuse que les bénéfices qu'elle procure. Le produit qu'elle donne est certainement inférieur en qualité à celui qu'on obtiendrait en cueillant séparément l'un et l'autre sexe au moment respectif de leur maturité. Le prix, par conséquent, en est moins élevé. Mais tant que la différence sera au-dessous de la dépense qu'occasionnent deux récoltes successives; tant que le cultivateur sera convaincu, à tort ou à raison, que le champ dans lequel le chanvre a mûri sa graine lui rapportera moins de froment l'année suivante, il sera difficile de faire changer une pratique dont le résultat est profitable. La comptabilité agricole, que nous recommandons partout et avec raison, justifie cette conduite. Que le commerçant et l'industriel se décident à élever leur prix d'achat à un taux convenable; c'est le seul moyen d'obtenir les qualités que les uns et les autres réclament si haut.

Le canton d'Écommot manque de cours d'eau; il en résulte

que le rouissage serait impossible si l'on ne rencontrait des sources à une petite profondeur. Il suffit, le plus souvent, de creuser une fosse qui bientôt se remplit d'eau. C'est là que le rouissage s'opère. Malheureusement on a remarqué que l'eau stagnante qui a servi à un premier rouissage est devenue moins propre à en opérer un second. Cette difficulté est grave, et jusqu'à présent sans remède.

Dans le canton d'Écommoy on emploie beaucoup de guano; plusieurs de nos meilleurs concurrents en mettent dans leurs terres pour douze cents francs et plus, chaque année. C'est là encore un des griefs que nous avons entendu reprocher à la culture du chanvre. Mais nous ne croyons pas qu'il existe, quant à présent, une seule observation sérieuse tendant à prouver que le guano communique au chanvre une qualité inférieure; nous serions même porté à croire, jusqu'à preuve contraire, que cette opinion repose sur un préjugé regrettable.

Les fourneaux, pour sécher le chanvre, sont nombreux dans le canton d'Écommoy, et bien installés. Nous avons encore remarqué, chez un de nos lauréats, une machine à broyer établie sur un système particulier.

V. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Après cet aperçu rapide de ce que nous avons observé, nous devons dire aussi ce que nous aurions été heureux de rencontrer, et nous le dirons très-brièvement.

Le fumier, cette matière première de la fabrication agricole, cette substance alimentaire des végétaux qui composent nos récoltes, est négligé partout plus ou moins. Le plus souvent on le voit dans les cours de ferme étalé aux ardeurs du soleil et exposé au lavage des eaux pluviales qui en enlèvent tour à tour les parties les plus utiles. Presque partout les purins sont perdus. Il est vrai que quelques fermiers dirigent les purins dans le jardin ou dans la prairie la plus voisine; mais les

rigoles, à ciel ouvert, destinées à leur écoulement, sont presque toujours encombrées, et les liquides sont desséchés avant d'arriver au lieu de leur destination. Combien ne pourrait-on pas économiser de guano en recueillant dans une fosse étanche tous les purins de la ferme! Une partie servirait à arroser les fumiers à l'époque de la sécheresse, le surplus serait conduit sur les champs au moyen de tonneaux d'arrosage.

Un autre progrès, qui fait généralement défaut, a rapport aux instruments perfectionnés. Nous ne rencontrons guère à cet égard que les machines à battre.

J'ai terminé; néanmoins, avant de clore ce rapport, je désire rappeler ici un accident que nous avons eu l'occasion de constater et auquel les cultivateurs sont plus exposés dans les terres légères si fréquentes de l'arrondissement du Mans. Chaque année, les ponceaux sarclés dans les blés sont donnés à manger aux bêtes à cornes; or, il est bon que l'on sache qu'il existe plusieurs espèces de ponceau, et que l'un d'eux est assez malfaisant pour donner des convulsions aux animaux de la race bovine qui en ont mangé, pour les rendre furieux, et peut-être pour produire des accidents plus graves si la dose était assez considérable. Nous devons cette remarque à l'un de nos concurrents, qui nous a consulté pour connaître la cause des crises nerveuses qu'éprouvaient ses animaux. Nos observations et les siennes sont de nature à ne laisser aucun doute sur la vertu pernicieuse du ponceau en question que les botanistes désignent sous le nom de *Papaver dubium*. On reconnaît aisément cette mauvaise herbe aux caractères suivants: la plante tout entière est plus velue; — les feuilles plus découpées; — les fleurs d'un rouge moins vif; — mais c'est surtout le fruit qui affecte une forme particulière. Ainsi, au lieu d'être court et arrondi, il est mince et allongé trois à quatre fois autant que le fruit du ponceau ordinaire. Ce signalement suffira pour distinguer cette plante pernicieuse que nous avons souvent trouvée dans les champs pendant le cours de nos visites.

NOTES PRISES A CAUTERETS

LA VILLE, SES ENVIRONS, SES EAUX THERMALES

PAR M. LE DOCTEUR MORDRET.

La petite ville de Cauterets est peut-être la station thermale la plus favorisée et la plus riche de toutes celles des Pyrénées. Non-seulement les sources y sont nombreuses et abondantes, on n'en compte pas moins de 16 parfaitement distinctes les unes des autres, mais encore leur degré de thermalité qui varie entre 24° et 60° cent, aussi bien que la différence moins sensible toutefois de leur minéralisation, permet de les employer pour remplir des indications très-diverses. L'abondance de ces sources constitue l'une de leurs principales richesses ; elles versent plus de 1,200,000 litres d'eau en 24 heures, et tous ces griffons n'ont pas été captés. A Luchon, station qui est également renommée pour l'abondance de ses eaux, le débit n'est que de 588,000 litres. La grande quantité d'eau dont on dispose à Cauterets, permet de satisfaire à tous les besoins des malades, d'administrer le traitement hydrothérapique sous toutes ses formes sans qu'il soit besoin de mitiger l'eau minérale, si cette mesure n'est pas exigée par la nature de l'affection qui est en traitement, ou par la susceptibilité du malade. — Cependant, tandis qu'on perd à Cauterets une grande quantité d'eau, il y manque encore des piscines, des étuves et quelques autres appareils dont l'hydrothérapie fait un fructueux usage. Mais toutes ces améliorations sont à l'étude et doivent être faites nécessairement. Cette station offrira alors aux malades et aux médecins les ressources les plus complètes.

On divise d'ordinaire les eaux de Cauterets en 3 groupes, celui du Nord ou de l'Est, celui du Centre ou de l'Ouest et

celui du Sud. Chacun de ces groupes comprend un certain nombre d'établissements, qui, à part quelques-uns, sont la propriété de la vallée de Saint-Savin et sont régis par une même administration. Les quelques établissements qui sont restés des propriétés particulières sont d'ailleurs, pour tout ce qui concerne leur police, soumis aux mêmes règles que ceux de la vallée. — Un reproche général qu'on peut adresser à presque tous, c'est d'être trop éloignés de la ville. Les malades sont souvent obligés de se faire conduire en voiture, à cheval ou même en chaise, ce qui augmente beaucoup les frais du traitement.

Il n'est pas sans intérêt pour se bien rendre compte de l'importance de la station de Cauterets, de connaître le nombre des baigneurs ou buveurs qui s'y rendent chaque année, et d'avoir quelques détails sur leurs habitudes. Voici, à cet égard, des renseignements puisés aux sources officielles.

La moyenne du nombre d'étrangers qui viennent à Cauterets est de 8,000 par an, et, à part quelques touristes, tous sont plus ou moins malades et suivent un traitement dont la durée varie de 9 à 30 jours. — La population normale de Cauterets n'est que de 1,500 habitants, mais pendant les 5 mois de la saison des bains, la population flottante est de 2,000 à 2,500 personnes, ce qui porte la population totale à 5,500 âmes au moins. La dépense faite par les baigneurs, y compris le prix de leur traitement, est de 3,000,000 de francs environ. Le prix de journée pour chacun d'eux varie notablement, suivant l'époque de la saison. Tandis que du 15 juillet au 15 août, il s'élève à plus de 20 fr., il n'est avant et après cette époque, que de 8 à 10 fr. Il y a donc avantage pour les personnes qui ne peuvent faire de grands sacrifices pécuniaires à arriver de bonne heure, et mieux un peu tard. La température n'est pas alors moins favorable au traitement, il y a moins d'encombrement et les étrangers peuvent être l'objet de plus de soins.

Un autre document qui permet aussi d'apprécier l'import-

tance de la station minérale de Cauterets, est fourni par l'état des recettes que font les divers établissements. Ceux qui appartiennent à la vallée donnent un produit brut de 90,000 francs, mais il y a 15,000 fr. de frais de régie, ce qui réduit le bénéfice net à 65,000 francs, auxquels il faut ajouter le produit des buvettes et de l'exportation des eaux affermées à part, 17,500 fr. Cet état de prospérité promet de grandir encore, car l'administration vient de concéder pour trente ans le fermage de toutes ses sources à un industriel qui lui payera 35,000 francs de rente, et s'engage à dépenser au moins 440,000 francs pour construire un nouvel établissement sur un plan convenu et pour faire à ceux qui existent les réparations ou améliorations dont ils ont besoin. Si l'on tient compte des intérêts et de l'amortissement de ce capital, on trouvera que le concessionnaire paye une ferme énorme et que pour avoir souscrit un tel contrat, il lui faut compter sur des recettes considérables. Il n'est guère possible de connaître même par approximation le produit des établissements particuliers ; ceux qui les exploitent tiennent leurs bénéfices secrets ; je crois seulement savoir que le Petit-Saint-Sauveur est affermé 17,000 fr. et Rieumiset 14,000 fr. Je n'ai point de donnée sur Pauze-Nouveau, Bruzeaud et le Pré. Quelque incomplets qu'ils soient, ces renseignements permettent d'apprécier l'importance actuelle de la station de Cauterets et font pressentir, pour un avenir prochain, une prospérité plus grande encore, alors que les procédés de balnéation y auront été améliorés et complétés.

La topographie de Cauterets mérite d'être esquissée ; la manière d'y vivre, le site, le climat ne sauraient être sans exercer une influence, bonne ou mauvaise, sur les nombreux malades qui viennent y chercher la santé. Je ne dirai qu'un mot de la route qui conduit de Pierrefitte à Cauterets ; celui qui, pour la première fois, s'enfonce dans cette gorge étroite et tortueuse que surplombent de chaque côté, tantôt la roche nue, tantôt des forêts de sapins séculaires, et au fond de laquelle

un gave mugit, éprouve sans doute à cause de la nouveauté et de la grandeur du tableau, un sentiment d'anxiété dont il lui est difficile de se défendre. Après un parcours de 8 kilomètres environ, les montagnes s'écartent un peu, la route n'est plus suspendue sur le précipice, et l'on entre dans une vallée très-étroite, très-fermée de tous côtés par de hautes montagnes et qui continue à se diriger du nord au sud.

La ville s'élève sur le point le plus élargi de cette vallée, sur les deux rives du gave qui la longe, mais à droite surtout. Elle est bâtie avec élégance, même avec recherche, tout y respire l'aisance et le bien-être, les habitants sont affables avec les étrangers, et, s'il est d'usage dans les hôtels en renom de rançonner largement leur bourse, on doit cependant convenir qu'il y a un certain nombre de maisons particulières où, pour des prix relativement modérés, l'on offre aux malades le confortable sinon le luxe. On n'a pas encore traversé Cauterets que déjà les montagnes se sont fortement rapprochées; à une demi-lieue au-dessus de la ville, la vallée se trouve entièrement fermée au midi par le Tuc ou Hourniga, montagne immense couverte de sapins et des flancs de laquelle deux gaves tombent en hautes et belles cascades; celui de Lutour à l'est, celui de Benquès à l'ouest. Leurs flots se confondent au pied de la montagne et roulent avec bruit vers Cauterets.

Bien qu'elle soit située au fond d'une étroite vallée, cette ville n'en est pas moins à une élévation de 932 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi la colonne barométrique n'y dépasse guère 690 millimètres. Les hautes montagnes qui entourent Cauterets de toutes parts, la défendent assez bien contre le vent. Le Peguère, le Cambasque et le gigantesque Monné à l'ouest, le Pic-des-Bains à l'est, forment deux chaînes continues et parallèles qui sont tout à fait infranchissables. Au sud le vent ne peut pénétrer que par les gorges étroites et sinueuses de Lutour et de Benquès, les vents du Midi soufflent cependant quelquefois assez fort par les jours de pluie et de

brouillard. Au nord, la vallée est aussi parfaitement fermée par le prolongement du pic des bains, par le Cabaleros, le Monné, etc. C'est entre ces montagnes immenses dont la hauteur est de 1,900 à 2,000 mètres que fuit le gave et qu'est tracée la seule route par laquelle on peut arriver à Cauterets. On conçoit que les vents du Nord sont presque entièrement arrêtés par de pareilles altitudes et qu'ils sont brisés dans les sinuosités sans nombre des gorges, avant que d'arriver à la vallée. Cependant lorsqu'ils soufflent avec violence, ils sont conduits par les gorges mêmes, se rassemblent sur Cauterets et ne trouvent plus au sud qu'une issue difficile. Du reste, les vents du Nord sont rares dans la belle saison et loin d'être jamais gênants, ils ne font que tempérer la chaleur. Il ne paraît pas en être de même pendant l'hiver.

Juillet et août sont, à Cauterets, les mois les plus beaux de l'année. Septembre est quelquefois aussi très-beau et très-chaud, surtout pendant sa première moitié. Les étrangers n'arrivent guère avant le 10 juin, mais ils pourraient venir beaucoup plus tôt et souvent avec avantage, la chaleur serait moins grande. Ils ne restent guère après le 20 septembre, ce sont alors les gens de la montagne qui descendent dans la ville pour y prendre les eaux.

Le matin et le soir il y a souvent de l'humidité dans l'air, même pendant la belle saison. Les variations de l'hygromètre sont, en général, comprises entre 70° et 80°, mais la moyenne de l'écart pour chaque jour n'est guère que de 4°. Il n'est pas rare de voir, même lorsqu'il doit faire très-beau, des nuages épais se former à mi-côte des montagnes, alors que leur sommet se détache dans un ciel parfaitement pur. Ces nuages ou brouillards sont presque toujours élevés d'une centaine de mètres au-dessus de la ville. Les pluies sont assez communes pendant l'été, mais elles durent rarement toute la journée et ne sont torrentielles qu'autant qu'elles sont amenées par des orages. Ceux-ci ne s'accompagnent pas toujours de pluie et ont plutôt lieu vers le soir ou pendant la nuit.

Les variations du thermomètre sont assez étendues, soit d'un jour à l'autre, soit aux différentes heures de la journée. Cependant il est rare que l'écart soit pour un même jour, de plus de 8° à 10°. La température moyenne est de 18° à 20° pendant la belle saison. Dans les plus fortes chaleurs elle ne dépasse guère 25° à 26°.

Je ne sache pas qu'il ait encore été fait à Cauterets aucune observation sur l'état ozonométrique de l'air. Je n'ai du moins pu avoir de renseignements à cet égard.

Quelque sommaires que soient ces notes, elles semblent suffisantes pour établir d'une manière générale que pendant la belle saison, le climat de Cauterets est agréable ; que dans son ensemble il offre des conditions hygiéniques très-avantageuses, et qu'un petit nombre de localités seulement peuvent égaler.

Il est, du reste, un fait qui prouve la salubrité de Cauterets ; c'est la vigueur de ses montagnards et leur bonne santé habituelle. Sur une population d'environ 1,300 habitants, il n'y a presque jamais de malades et la mortalité est très-faible (je n'ai pu retrouver la note exacte que j'avais prise à ce sujet). Les femmes paraissent bien moins robustes que les hommes et pourtant elles se portent également bien. La plus grande délicatesse de leurs formes tient à ce qu'elles se livrent exclusivement à des travaux d'intérieur, tandis que les hommes vivent beaucoup sur les montagnes et y prennent un exercice forcé. Pendant l'été, les femmes sont occupées au service des étrangers, pendant l'hiver elles ont considérablement à réparer et à préparer pour la saison suivante. Ces occupations toutes sédentaires ne développent que peu leurs forces physiques, et pourtant leur santé habituelle ne paraît pas le céder à celle des hommes.

Parmi les malades qui se rendent à Cauterets, il en est de très-souffrants qui ne peuvent prendre aucune distraction, ceux-ci doivent rentrer dans leur appartement en sortant du bain ou de la buvette. Mais il en est un bien plus grand nombre pour lesquels la promenade ou les distractions de la société

sont un des éléments du traitement. — Cauterets n'offre peut-être pas à ces derniers tout ce qu'ils seraient en droit de désirer, en ce sens que les relations de société y sont peu nombreuses. Le casino n'est pas très-suivi, chacun vit beaucoup en famille et chez soi. Cependant il y a dans la ville même, deux promenades qui sont très-fréquentées. L'une, le Parc, est une propriété particulière toujours ouverte et dans laquelle on se rend vers le milieu du jour pour se mettre sous de beaux ombrages à l'abri de la chaleur. L'autre, la promenade du Mamelon-Vert, est le rendez-vous du soir ; ce n'est à vrai dire qu'une route bien entretenue qui longe la montagne en suivant à distance la rive gauche du gave, jusqu'à ce qu'elle rejoigne la route de Pierrefitte au moyen d'une passerelle jetée sur le torrent. De jolis chalets, des hôtels, des cafés bordent cette route du côté de la montagne, jusqu'au point où elle contourne l'éminence dite du Mamelon-Vert. La vue est assez jolie et l'on domine très-bien Cauterets et la plupart de ses thermes. C'est là que chaque soir se rencontre le monde élégant. Enfin, l'on peut encore considérer comme une promenade, la grande route de Pierrefitte et la course de deux kilomètres qu'il faut faire pour se rendre de la ville aux établissements de l'Ouest et du Sud, qui sont très-suivis. Un service d'omnibus bien établi y conduit les baigneurs qui ne peuvent ou ne veulent pas faire cette course à pied.

Mais les touristes et les baigneurs peu malades partent de Cauterets pour faire un grand nombre d'excursions fort intéressantes, bien que fatigantes quelquefois. L'une des plus faciles est la promenade du Cambasque, il ne faut à cheval que 2 à 3 heures pour arriver sur le plateau de ce nom où l'on jouit d'une vue fort belle et fort étendue. Le chemin est dans une bonne partie de sa longueur, une allée de parc tracée en zig-zag dans la forêt qui couvre le Pégùère. Beaucoup de personnes font cette course à pied. — L'on doit aussi aller à la grange de la reine Hortense, la route est pittoresque, tantôt elle longe le précipice, tantôt elle traverse de magnifiques

forêts de sapins et elle n'est nullement dangereuse. Si l'on pousse sa promenade jusqu'au col de Rigen, l'on jouira d'un magnifique spectacle. La belle vallée de Luz, encadrée de ses hautes montagnes, se déploiera tout entière aux pieds du touriste, mais le chemin devient parfois difficile et il faut de 5 à 6 heures de marche.

On ne saurait non plus se dispenser de suivre, au moins jusqu'au pont d'Espagne, les vals de Benquès et de Gèret; c'est une ravissante promenade. Sur les deux flancs de la montagne sont d'épaisses forêts; des ravinements, des tronçons d'arbres, reste des avalanches qui ont eu lieu pendant l'hiver, offrent un aspect désolé qui fait mieux ressortir la beauté et la vigueur de la végétation. Le gave bondit au fond du ravin et forme à chaque instant de hautes et magnifiques cascades. On remarquera surtout celle du Ceriset : un bloc énorme est tombé au milieu du torrent, il ne peut l'entraîner; ses flots le battent, puis tombent d'une hauteur de plus de 20 mètres dans une grande vasque de granit d'où ils retombent encore dans un gouffre étroit et profond. Aux chutes du pont d'Espagne, c'est plus beau s'il se peut. Ici le gave descend par une pente rapide, des hauteurs du val de Ganbe. Il se brise et s'étale sur les surfaces larges et plates des rochers, mais bientôt il se resserre, le roc se rapproche et se creuse. Toutes les eaux ramassées dans ce canal se précipitent un peu plus bas dans une fente profonde du rocher. C'est là que quelques troncs de sapins, jetés sur le précipice, forment un pont d'où l'on peut admirer ce tableau splendide et effrayant. Pour peu qu'il y ait du soleil, les couleurs de l'arc-en-ciel se dessinent étincelantes dans le nuage de poussière d'eau qui tourbillonne au fond de l'abîme, et ces nuances vives et animées ajoutent encore à l'impression qu'on éprouve. La plupart des touristes veulent alors remonter le torrent jusqu'au lac de Ganbe d'où il s'échappe tout entier. A cette hauteur on est presque au niveau des neiges perpétuelles. On les voit de l'autre côté du lac, recouvrir comme une immense draperie d'hermine, les flancs et les crêtes escarpées

des monts Arraillé et Viguemale. Ici, plus de forêts, plus de bruit, plus de torrent, pas même le murmure d'un ruisseau, l'eau du lac n'a pas une ride ; ce silence, cette placidité de la nature, ces roches nues et blanches qui vous entourent, donnent des émotions qui font un contraste étrange avec celles qu'on vient de ressentir. Cette promenade, l'une des plus belles qu'on puisse faire, ne demande guère qu'une demi-journée et elle n'offre pas le moindre danger, bien qu'il faille souvent graver des pentes très-dures et marcher dans des sentiers si étroits et si mauvais, qu'on a peine à comprendre comment les chevaux peuvent y passer.

Les autres excursions sont un peu plus pénibles. Il faut tout un jour pour aller au lac d'Estong-Soubira qui est toujours glacé. Les chevaux ne peuvent conduire qu'au lac d'Estong, ce qui est à peu près la moitié du chemin. A partir de là, quelques passages sont assez difficiles. Il faut parfois s'accrocher aux rochers qui surplombent votre tête, le moindre faux pas ou un vertige vous jetteraient dans l'abîme, les sentiers ont tous disparu, on ne saurait se conduire sans un guide.

L'ascension du Monné demande aussi un jour tout entier, et la seconde moitié du chemin ne peut se faire qu'à pied. Elle offre des difficultés mais point de dangers sérieux, pourvu que le jarret soit bon et qu'on ne soit pas pris de vertige. Néanmoins ces deux dernières excursions ne sont guère faites dans leur entier que par les touristes. Il en est de même à plus forte raison de l'ascension du pic Arraillé et de celle du Viguemale. Celles-ci demandent au moins deux jours et il n'est pas prudent de les entreprendre si l'on n'a deux guides avec soi.

Mais la course la plus agréable et la plus intéressante qu'on puisse faire de Cauterets, et ce sera la dernière dont je parlerai, est le voyage de Gavarnie. On y va à pied par la montagne ; il faut alors deux à trois jours et le voyage est très-pénible, tandis que pour une somme modique, un omnibus vous conduit et vous ramène dans le même jour. Le trajet

est même bien plus varié, car vous passez par Pierrefitte, Luz, Saint-Sauveur, Gèdre. Vous admirez avec un sentiment d'effroi, les routes minées dans le roc et suspendues à de prodigieuses hauteurs au-dessus du gave ; les ponts hardis jetés d'une rive à l'autre ; puis après avoir fait quatre lieues depuis Pierrefitte, la belle et fertile vallée de Luz apparaît. On éprouve alors une sorte de détente, comme lorsqu'on vient d'échapper à un danger. A Luz, on a tout le temps de visiter l'église si remarquable par son mur d'enceinte, ses créneaux, ses meurtrières, ses machicoulis. On vous montre aussi la porte des Cagots, étroite et si basse que ces parias du moyen âge ne pouvaient guère la franchir qu'à genoux. Cette église est pleine encore des souvenirs des Templiers. L'omnibus repart, il traverse Saint-Sauveur dont les bains sont si renommés, et qui offre des sites délicieux qu'on peut admirer en passant. Lorsqu'on quitte ce village, on s'arrête pour visiter dans tous ses détails le pont Napoléon. Une seule arche en plein cintre de 42 mètres d'ouverture, relie deux pointes de rocher à une hauteur de 66 mètres au-dessus du gave. Ce pont passe pour l'un des plus beaux travaux d'architecture qui aient été exécutés. Un escalier permet de descendre jusqu'au lit du gave, il est effrayant de regarder le pont de ce point. Après Saint-Sauveur vient Gèdre. La route n'est pas moins accidentée ni moins dangereuse que celle qu'on vient de parcourir, mais on n'éprouve plus les mêmes impressions parce qu'on y est habitué. Il y a à Gèdre une belle grotte qu'on doit visiter. Le gave coule paisible entre deux rochers taillés à pic, et un magnifique berceau de verdure forme le dôme de la grotte qui ne reçoit qu'un jour indécis. C'est d'un effet doux et pittoresque. En arrivant à Gèdre, l'horizon s'élargit et l'on aperçoit dans le lointain les plus hautes montagnes de la Maladetta, dont le guide qui vous accompagne vous donne successivement les noms et les légendes ; ce sont la brèche de Rolland, le Casque, les tours du Marboré, le Viguemale, l'Arraillé, etc. A quatre ou cinq kilomètres au-dessus de Gèdre, il y a un passage horrible, le

Cahos. Des blocs énormes et sans forme sont entassés pêle-mêle, on dirait un cataclysme violent qui aurait précipité jusqu'en bas le sommet des montagnes ; pas un arbre, pas une herbe, pas un être vivant, pas un bruit, on est seul ; c'est bien le Cahos. Enfin l'on arrive à Gavarnie.

Du village au Cirque, il y a cinq kilomètres environ, la route est facile, elle traverse une immense plaine. Rien n'égale la grandeur du spectacle. Le Cirque ferme l'horizon par ses trois étages de muraille faisant gradins. C'est un véritable amphithéâtre romain construit dans des proportions gigantesques. Un épais lit de neige recouvre les gradins, entre eux la roche est nue et verticale. Ces hauteurs sont tout à fait inaccessibles du côté de la France, du côté de l'Espagne les pentes sont un peu plus douces et on peut les gravir. A gauche, une cascade tombe de plus de 400 mètres ; à son sommet, ce n'est qu'un filet d'eau, à moitié de sa chute c'est un nuage, au bas c'est un gave. On peut arriver sans trop de peine jusqu'au pied de cette cascade, il faut seulement traverser quelques ponts de neige sous lesquels passe le gave, et marcher longtemps sur un sol pierreux et meuble qui se dérobe sous les pas. Le cirque du Marboré passe pour ce qu'il y a de plus imposant dans les Pyrénées et peut-être dans le monde. On se trouve petit dans une telle immensité, et je ne crois pas que les impressions qu'on y a ressenties puissent jamais s'effacer.

Bien d'autres excursions peuvent encore être faites de Caunterets, où les distractions d'un ordre élevé ne manquent pas. Je m'abstiens même d'en parler, parce que je n'ai voulu que rendre compte de quelques-unes de mes impressions et non refaire le guide du voyageur.

On accorde aux diverses sources minérales de Caunterets des propriétés spéciales ; mais celles-ci me semblent moins bien définies que leurs propriétés générales. — Toutes, en effet, ont une composition chimique presque identique, et l'on conçoit difficilement, *à priori*, que quelques millièmes de plus ou de moins de minéralisation, que quelques degrés de chaleur en plus ou

en moins puissent communiquer à ces eaux des vertus très-différentes et même contraires. Cependant, s'il ne faut pas à cet égard trop de crédulité, il ne convient pas davantage de se montrer trop sceptique. Il paraît en effet certain que certains malades usent avec profit de l'eau d'une source, tandis que leur mal est exaspéré par celle d'une autre source. Il y a encore dans l'étude des eaux minérales bien des inconnues, et, quoi qu'on fasse, il y en aura longtemps encore, car les expériences concluantes, aussi bien que les observations précises, sont fort difficiles à bien faire.

Voici, du reste, les propriétés physiques, chimiques et physiologiques qu'on retrouve à divers degrés dans les eaux minérales de Caudebec :

Elles sont toutes sulfureuses, sodiques et thermales, limpides, incolores et d'une transparence parfaite. Elles ne laissent pas déposer de soufre dans les baignoires. Leur odeur est faiblement sulfureuse, ainsi que leur saveur qui est un peu douceâtre tout en laissant à la gorge un peu d'âpreté. Ces eaux sont douces et onctueuses au toucher, propriété qu'elles semblent devoir à un principe qu'elles laissent déposer assez abondamment lorsqu'elles se perdent à l'air libre, la barégine ou glairine. Elles ramènent faiblement et lentement au bleu le papier Tournesol rougi par un acide faible, elles dégagent spontanément du gaz azote et de l'acide sulphydrique quoique riches en silice. Elles ne se colorent point en jaune verdâtre, ne bleuissent point, ne blanchissent point dans les réservoirs. Leur thermalité varie de 29° à 61° centigrades, mais il faut excepter la source de Rieumiset, qui ne marque que 17°. Leur sulfuration est comprise en 0 gr. 011 et 0 gr. 022. L'eau de Rieumiset fait encore exception, elle ne contient que des traces de soufre, soit 0 gr. 0004. Toutes enfin contiennent du sulfate de soude, mais en trop petite quantité pour être purgatives. La barégine étant regardée comme l'un des principes les plus actifs de ces eaux, je crois devoir en donner ici l'analyse d'après MM. Réveil et Filhol.

100 parties de cette substance dépouillée de sable et séchée
à 120° cent. ont donné :

Matière organique.	73, 14
Silice.	15, 38
Chaux	4, 86
Soufre.	5, 34
Phosphates.	traces . » »
Fluorures	id. . » »
Fer.	1, 28
	100, 00

La matière organique, analysée à part, a donné 7,37 parties
0/0 d'azote.

La composition chimique des eaux de Cauterets est d'ailleurs
assez complexe. On trouve dans toutes, en quantité appré-
ciable, bien que faible, des sulfures de sodium et de fer ;
du sulfate de soude ; du chlorure de sodium ; des silicates
de soude, de chaux et de magnésie ; de la matière orga-
nique. Toutes offrent, de plus, des traces de chlorure de potas-
sium, de carbonate de soude, de borate de soude, de phos-
phates de chaux et de magnésie, d'iodure de sodium et de
fluorure de calcium. Quelques-unes contiennent en outre de la
silice libre. D'après le relevé que j'ai fait sur un assez grand
nombre d'analyses, les principes minéralisateurs les plus
abondants sont : les silicates de soude et de chaux, le chlo-
rure de sodium, le sulfure de sodium et le sulfate de soude.
Enfin, leur degré de minéralisation m'a semblé compris entre
0 gr. 2638 et 0 gr. 2192 ; c'est, on le voit, une bien petite
différence.

Les propriétés physiologiques sont bien autrement difficiles
à étudier que les propriétés physiques ou chimiques, et je n'ai
pu me procurer, à cet égard, qu'un petit nombre de docu-
ments. Voici cependant quelques notes extraites en grande
partie d'une brochure de M. Gigot-Suard, auquel j'ai beau-
coup emprunté pour la rédaction de la partie médicale de ce

travail. Bien que l'auteur ait plus particulièrement fait ses expériences sur l'eau de la Raillière, je crois qu'elles peuvent être généralisées et s'appliquer sous d'assez faibles restrictions à toutes les eaux de Cauterets.

Prises en boissons, elles ralentissent d'abord le pouls, puis l'accélèrent; la période de réaction est plus marquée que celle de sédation. J'ai bu par jour jusqu'à 9 verres d'eau aux diverses sources de Cauterets, mais surtout à la Raillière; j'en prenais habituellement jusqu'à 2 à 3 verres de suite, et je n'ai pu constater sur moi ce premier effet d'une manière bien sensible; mon pouls, compté avant et après boire, restait à peu près le même. Quelques heures après, il devenait plus tôt plus calme, car j'étais reposé de la course que j'avais dû faire pour aller à la buvette. Cette course pouvait, jusqu'à un certain point, empêcher la période de sédation de se produire; mais toujours est-il que je n'ai jamais éprouvé d'excitation appréciable.

La température intérieure s'élève, après avoir bu, de $1/2$ degré environ, le thermomètre étant placé sous la langue, et de 1° à 2° si on le place sous l'aisselle. — Je n'ai point répété cette expérience.

La sécrétion de la salive n'est modifiée ni dans sa qualité ni dans sa quantité. J'en demeure convaincu.

Ces eaux passent pour lourdes à l'estomac, mais toutes ne le sont pas au même degré. Si elles ne sont pas absorbées et prises en trop grande quantité, elles agissent comme corps étrangers sur la muqueuse et déterminent des coliques et des évacuations séreuses. Tout cela semble devoir être vrai; mais on conçoit combien est variable la tolérance pour chaque malade. En général, 3 à 4 verres d'eau pris en deux fois sont bien supportés, même par les femmes et les personnes délicates. J'ai bu, je viens de le dire, jusqu'à 9 verres par jour, sans en être en rien incommodé. Mes digestions étaient tout aussi faciles et mon appétit parfaitement régulier; mais, comme moyenne, je n'ai bu que 6 verres chaque jour. Je n'ai point éprouvé non plus l'effet relâchant qui se manifeste chez un grand nombre

de malades; c'est l'effet contraire qui s'est produit chez moi, et je me suis assuré qu'il en était quelquefois ainsi.

Les eaux de Cauterets, celles de la Raillière surtout, ont un effet spécial sur la muqueuse respiratoire; elles facilitent l'expulsion des mucosités bronchiques, et déterminent parfois un sentiment de picotement à la trachée et au larynx; on prétend même qu'elles peuvent produire un léger coryza. D'après M. Claude-Bernard, le poumon est la voie par laquelle s'élimine le soufre qui a été digéré, et la respiration noircit alors un papier imprégné d'acétate de plomb. Ce phénomène probatoire ne se produit point à Cauterets. Les phthisiques ne doivent prendre les eaux qu'avec prudence, car elles occasionnent facilement chez eux des hémophthisies; cependant cet accident est beaucoup plus rare à Cauterets, à la Raillière surtout, qu'aux Eaux-Bonnes; ce qui laisse croire que ces dernières sont bien plus excitantes et conviennent moins, surtout si la maladie est avancée.

Enfin, les eaux de Cauterets sont un peu diurétiques. Elles excitent les organes génito-urinaires assez fortement, et cette action spéciale est souvent utilisée pour le traitement des fleurs blanches et des blennorrhées. L'écoulement est presque toujours assez promptement modifié de quantité et de qualité.

L'usage des bains donne lieu à des effets qui se rapprochent beaucoup de ceux de l'eau prise en boisson. Toutefois, il convient, pour analyser ces effets, de tenir lieu de la température du bain et de sa durée. C'est ainsi qu'un bain tiède est sédatif d'abord, puis il détermine une légère excitation. Aussi ces bains ne fatiguent pas, on peut en prendre presque tous les jours, le résultat est un sentiment de bien-être, ils constituent une médication tonique et reconstituante, il faut admettre qu'ils excitent la circulation capillaire, partant la calorification et la nutrition. J'ai plusieurs fois compté mon pouls, avant, pendant et après mon bain, et je n'ai jamais trouvé une différence que de quelques pulsations; ici, comme pour l'eau bue, il faut tenir compte de la marche qui a précédé le bain et de celle qui

le suit. Si le bain est pris très-chaud, ses effets pourront être inverses; il y aura d'abord une forte excitation, puis de la résolution. Les douches agissent un peu à la manière des bains; mais leur action est plus puissante et plus locale. On tire surtout un très-bon parti des douches écossaises dans plusieurs établissements. En quelques mots l'usage externe des eaux agit à la fois comme médication révulsive et comme médication substitutive. La révulsion s'opère parce qu'il y a augmentation de l'activité organique, parce que le bain congestionne lentement les capillaires de la peau quand sa chaleur est modérée, et cette congestion est alors persistante; parce qu'il congestionne rapidement la peau lorsque sa température est élevée, et, dans ce cas, une réaction parfois énergique s'établit, il y a appel du sang de la périphérie au centre, congestion interne consécutive et fièvre thermale. La révulsion qui se fait à la peau peut l'enflammer et produire du prurit, des éruptions exanthémateuses, ou même d'une autre nature. C'est surtout alors que la médication thermale devient substitutive et l'on cherche assez souvent à obtenir cet effet dans les maladies chroniques de la peau ou dans celles des muqueuses digestives, respiratoires et génito-urinaires. Par leur usage interne, les eaux agissent plutôt comme médication altérante, dépurative, et jusqu'à un certain point comme reconstituante et résolutive.

La plupart des malades, en arrivant à Cauterets, éprouvent certains troubles généraux qu'ils attribuent trop volontiers à leur traitement, car ils peuvent aisément s'expliquer par la fatigue du voyage, par le changement à peu près complet des conditions hygiéniques dans lesquelles ils vivaient. Souvent aussi ces troubles sont entretenus ou déterminés par des écarts de régime, par la fatigue des excursions, la chaleur, et surtout par les eaux potables qui viennent presque toutes des glaciers et donnent souvent lieu à des coliques et à de la diarrhée; aussi est-il d'usage de donner aux nouveaux venus de l'eau panée pour boire à leurs repas.

Il me reste à parler de l'aménagement des eaux de Caunterels et à faire connaître les divers établissements dans lesquels elles sont exploitées. Je rappelle d'abord que les sources ont été divisées en trois groupes : celui du Nord, celui de l'Ouest, et celui du Sud.

1° — GROUPE DU NORD.

Toutes les sources de ce groupe ont leur griffon à une assez grande hauteur sur la montagne, appelée le Pic des Bains. Leur origine doit être la même, et les différences qu'elles présentent, quant à leur température et à leur composition chimique, tiennent vraisemblablement à ce que ces sources font plus ou moins de chemin dans l'épaisseur de la montagne avant que de sourdre, et à ce que dans leur trajet elles traversent des terrains d'une nature quelque peu différente. Cependant le Pic des Bains paraît être partout formé de schiste et de calcaire mêlé d'un peu de schiste siliceux. Le Groupe du Nord fournit les sources les plus sulfureuses de Caunterels ; ce sont : César-Vieux et Nouveau, les Espagnols, Pauze-Vieux, la sulfureuse nouvelle ou tempérée des Espagnols. Elles sortent à une altitude de 1,000 à 1,400 mètres, et fournissent aux établissements suivants.

1° *Les Thermes*. — C'est le plus important, l'eau leur vient de César et des Espagnols.

L'édifice, bâti au pied même du pic, est dans la ville ; son architecture est à la fois simple, élégante et monumentale ; le frontispice ressemble à un temple grec. L'intérieur est une vaste nef rectangulaire partagée dans les deux tiers de sa longueur par un corps de bâtiment de manière à former deux sortes de bas-côtés égaux. Les bains des Espagnols sont à droite, ceux de César sont à gauche. Le bâtiment médian se termine en avant par un double escalier qui conduit à l'étage supérieur et dans le cintre duquel est une belle buvette en marbre blanc, qui a deux robinets, l'un pour l'eau des Espagnols,

l'autre pour celle de César. En côté sont deux petites vasques pour les gargarismes.

Les bains de César et des Espagnols sont entièrement semblables. Chacun d'eux a dix cabinets, dans lesquels se trouve une baignoire en marbre, qui reçoit l'eau par le fond. Cinq de ces cabinets ont au-dessus de la baignoire une petite douche chaude, dont la pression est d'environ trois mètres. Il y a de plus deux cabinets particuliers pour les grandes douches simples ou écossaises munies de tous leurs ajustages. Ces douches ont une pression de 6 mètres. Enfin, il existe une salle spéciale pour les bains de pieds à eau courante.

A l'étage supérieur sont les salles de pulvérisation et d'inhalation, elles sont précédées d'un vestiaire. On donne aussi dans la première des douches pharyngiennes.

La pulvérisation de l'eau se fait au moyen des appareils de M. Salles-Girons. L'eau des Espagnols est seule employée à cet usage ; il paraît qu'elle perd très-peu de ses principes sulfureux par la pulvérisation. D'après les expériences de MM. Reveil et Filhol, l'air de cette salle est très-peu oxygéné, il ne contient que 18,5 pour cent de ce gaz.

Dans la salle d'inhalation l'eau est divisée en gouttelettes fines par un appareil spécial. L'air a été trouvé aussi peu oxygéné et contenant une très-petite quantité d'acide sulfhydrique, 1/2 milligramme pour 100 litres. Ce qui m'a le plus impressionné en y entrant, c'est la sensation d'une extrême chaleur.

L'eau arrive aux Thermes par un aqueduc qui a plus de 200 mètres de long, et contient deux tuyaux qui partent des griffons de César et des Espagnols. Malgré le long trajet qu'elle fait, l'eau a très-peu perdu de sa chaleur et de sa sulfuration lorsqu'elle arrive aux réservoirs. Ceux-ci sont distincts pour chacune des sources et installés dans les combles de l'établissement.

Prise à la buvette, l'eau de César a une température de 45° centigrades, et une sulfuration de 0 gr. 0223 par litre ; celle

des Espagnols n'a que 45° centig., et une sulfuration de 0 gr. 0224. L'une et l'autre ont perdu à peu près 3° de chaleur et 1/2 milligramme de leur sulfuration par litre. Prise aux baignoires, la perte est un peu plus considérable, parce que l'eau a traversé plusieurs réservoirs et conduits.

2° *Bruzeaud* est un petit établissement situé à côté des Thermes et alimenté par l'eau des Espagnols. Il est en assez mauvais état; il contient 10 baignoires, une petite douche et deux cabinets pour douches vaginale et rectale. Bruzeaud est une propriété particulière.

3° *Pauze-Vieux*. — Établissement entièrement neuf et très-bien tenu. Il reçoit l'eau des sources Pauze-Vieux et tempérée des Espagnols; c'est le premier qui se rencontre en montant le Pic-des-Bains, son altitude est de 1,048 mètr. La buvette verse l'eau de Pauze-Vieux. Les cabinets de bains, au nombre de 10, ont 3 robinets : un pour chacune des sources minérales, le troisième pour l'eau froide. Il y a des douches ascendantes, descendantes et paraboliques, bien organisées; mais elles n'ont guère que 3 m. 50 de pression. On peut, de plus, se donner dans toutes les baignoires des douches ordinaires chaudes ou froides en jet ou en pluie, en adaptant un tube de caoutchouc aux robinets. Les douches vaginales et rectales s'administrent de cette façon. Le trop plein du réservoir de l'eau chaude est déversé dans le réservoir de l'eau tempérée. Le tube qui conduit à la buvette part directement du griffon et traverse le réservoir d'eau chaude. La température de Pauze-Vieux est de 40°, et sa sulfuration de 0 gr. 012 par litre. La chaleur de la source tempérée est de 53°.

4° *La buvette du Pavillon* est située tout à côté de Pauze-Vieux. Elle verse aux buveurs l'eau de cette source et celle des deux Césars.

5° *Pauze-Nouveau*. — Cet établissement est situé au-dessus du précédent. Son altitude est de 1,053 mètres. Il contient une buvette, une douche écossaise, une douche ordinaire et dix

baignoires. Les sources de César l'alimentent, et sa proximité des griffons le rend important, mais son installation laisse à désirer. Il appartient à un particulier.

6° *La buvette de César-Vieux* était autrefois la plus renommée, à cause de sa proximité des griffons. Quelques personnes vont encore y boire dans la pensée que l'eau est bien plus sulfurée qu'aux Thermes; mais elle sert aujourd'hui principalement à l'exportation.

7° *Le Rocher et Rieumiset*. — Cet établissement, qui vient d'être reconstruit par ses propriétaires, est l'un des plus beaux et des mieux aménagés de Cauterets; il a de plus l'avantage très-grand, d'être dans la ville. Les deux sources qui l'alimentent lui donnent leur nom. La première, le Rocher, a son griffon à peu de distance et au-dessous de César. L'eau est conduite par un aqueduc de 75 mètres de long; elle est très-riche en glairine, elle contient un peu de fer, et ses propriétés générales la rapprochent beaucoup de celle de la Raillière, dont je vais parler tout à l'heure. Sa température est de 56°,4. Sa sulfuration à la buvette est de 0 gr. 019 par litre. L'eau de Rieumiset est, d'après Orfila, une sulfureuse dégénérée, on n'y trouve en effet que des traces de soufre; elle est limpide, onctueuse, sans odeur et d'une saveur douceâtre. Cette eau est remarquable par ses qualités douces et émollientes; on l'emploie pour les maladies des yeux, et, comme elle se rapproche un peu de l'eau du Petit-Saint-Sauveur, elle peut être utilisée dans les mêmes conditions que cette dernière, et principalement pour combattre les engorgements utérins, les écoulements leucoréiques, et d'une manière générale toutes les affections des femmes dans lesquelles prédomine l'élément nerveux.

2° — GROUPE DE L'OUEST OU DU CENTRE.

Ce groupe est formé par les trois sources de la Raillière, qui toutes fournissent au même établissement. Toutes les trois jaillissent à la base du Péguère, montagne escarpée, dans

laquelle le granit et le feldspath de soude dominant. La plus chaude et la plus importante de ces sources marque 38° 7' au griffon, et fournit 74,000 litres d'eau en 24 heures. Des deux autres, la tempérée du Sud marque 34° 5' au griffon, et fournit 20,000 litres; on ne peut arriver au griffon de la tempérée du Nord, elle donne seulement 17,000 litres. — On m'a assuré qu'il y avait sur le versant sud du Pégüère une quatrième source qui serait assez abondante et ferrugineuse. Cette source est à peu près inaccessible en ce moment, et n'est pas exploitée par suite d'un conflit qui s'est élevé au sujet de sa propriété. Les sources ferrugineuses sont très-rares dans les Pyrénées, et celles de Cauterets n'offrent guère que des traces de ce métal. Il est donc à désirer que les difficultés qui empêchent de tirer parti de cette nouvelle richesse du pays soient promptement levées.

La *Raillière* est un vaste et bel établissement, le second de Cauterets, pour l'importance, qui est bâti tout auprès des griffons des 3 sources qui l'alimentent. C'est une longue galerie au centre de laquelle se trouve une buvette, et de chaque côté de celle-ci des cabinets de bains. La buvette reçoit l'eau de la source chaude qui marque aux robinets 58° 5', et a une sulfuration de 0 gr. 17 par litre. Les cabinets, au nombre de 29, sont très-confortables; les baignoires en marbre ont 2 robinets: l'un pour l'eau chaude, l'autre pour celle des deux sources tempérées. Quatre de ces cabinets ont des douches ascendantes vaginales. La température de l'eau des bains diminue un peu à mesure qu'on s'éloigne du centre de l'établissement; mais la variation n'est que de quelques degrés, de 38° à 33° pour l'eau chaude, de 34° 6' à 28° 5' pour l'eau tempérée. L'établissement de la Raillière est très-fréquenté, et je crois qu'il est peu de malades à Cauterets qui ne s'y rendent. Sa spécialité est pour le traitement des maladies des voies respiratoires. Les diverses sortes de bronchites, l'asthme, la phthisie même, mais surtout les laryngites et les aphonies y sont traitées avec succès. On y fait un grand

nombre de gargarismes. Les malades puisent l'eau à la buvette, puis se rendent dans un appartement spécial qui est en face pour se gargariser. Cette disposition, assez commode pour éviter l'encombrement, oblige à traverser la route, ce qui est fâcheux quand il fait froid ou quand il pleut. La Raillière est à 1,800 mètres de Caunterets, par la route nouvelle, et à un kilomètre au moins par la route directe qui est impraticable aux voitures, mais que les personnes qui vont à pied suivent de préférence, bien qu'elle ait des pentes assez dures. Un service d'omnibus très-régulier est organisé entre Caunterets et la Raillière.

5° — GROUPE DU SUD.

Les sources du Sud sont situées au delà de la Raillière, de sorte que les malades peuvent profiter de l'omnibus qui conduit à cette station pour faire une partie du trajet. Ces sources jaillissent toutes à diverses hauteurs sur le flanc nord de la montagne Hourniga ou Tuc, roche presque entièrement granitique. Elles sont au nombre de six : le Petit-Saint-Sauveur, la Pré, Mauhourat, les Yeux, le Bois, les Œufs. Chacune d'elles, les Yeux et les Œufs exceptés, fournit à un établissement qui porte son nom.

1° Le Petit-Saint-Sauveur est de 400 à 500 mètres plus loin que la Raillière, son altitude est de 1,065 mètres. Ce petit établissement, bâti sur la rive droite du gave de Benquès, contient 10 cabinets, dans lesquels se trouvent 14 baignoires et deux douches vaginales. Il n'y a pas de buvette. Il paraît que l'analyse de l'eau du Petit-Saint-Sauveur n'a jamais été bien complètement faite. Cette eau est l'une des moins chaudes et des moins sulfureuses de Caunterets, puisqu'elle n'a que 34°, et que sa sulfuration n'est que de 0 gr. 014 par litre. Mais en revanche elle est plus riche en barégine qu'aucune autre, et c'est probablement cette circonstance qui lui donne des propriétés adoucissantes qui la rapprochent

beaucoup de la source si connue de la vallée de Luz, dont elle a pris le nom. Le Petit-Saint-Sauveur débite 24,600 litres d'eau par 24 heures. Pour préparer les bains, on chauffe une portion de cette eau jusqu'à 40°, et l'on refroidit le bain avec de l'eau naturelle, qui marque aux robinets 30° à 32°. Les bains du Petit-Saint-Sauveur conviennent beaucoup aux femmes nerveuses, épuisées, chloro-anémiques, qui ont des douleurs vagues, surtout lorsque leurs souffrances sont liées à une affection utérine. Ils calment les douleurs, modifient les écoulements avantageusement, résolvent les engorgements, et sont de plus reconstituantes.

2° Le *Pré* est aussi situé sur la même rive du torrent et un peu au-dessus du Petit-Saint-Sauveur. Il y a une buvette, 16 cabinets de bains et 2 douches d'une pression assez faible. L'eau marque à la buvette 46° 5', sa sulfuration est de 0 gr. 016 par litre. La température diminue dans les cabinets à mesure qu'on s'éloigne du réservoir, l'eau froide vient du gave. Cependant, le réservoir qui la contient reçoit le trop-plein de celui de l'eau chaude. Cette disposition, qui semble d'abord offrir des avantages est mauvaise par le fait, car elle a pour résultat de diminuer la sulfuration des bains; aussi a-t-elle été abandonnée dans tous les établissements qui ont été reconstruits. L'eau de la douche marque 4°,50. — Le *Pré* ainsi que le Petit-Saint-Sauveur sont des établissements particuliers. Il est question de les rebâtir et de les rapprocher un peu, ils seront alors accessibles aux voitures. On envoie préférentiellement au *Pré* les malades atteints d'affections rhumatismales légères ou de dermatoses.

3° *Mauhourat* est une source peu abondante qui sourd aussi tout près du gave, à une centaine de mètres plus loin que le *Pré*. Cette eau n'est employée qu'en boisson, on la prend à deux buvettes. — A la buvette du griffon, sa température est de 51°, et sa sulfuration de 0 gr. 016. Pour éviter aux malades de monter jusqu'à cette hauteur, l'eau de Mauhourat est conduite par un tuyau dans une buvette provisoire, qui est au delà

du pont de Benquès et au-dessous du Petit-Saint-Sauveur. C'est là que s'arrêtent le plus grand nombre de malades. L'eau ne marque plus à cette buvette que 46° 7', et sa sulfuration n'est plus que de 0 gr. 014 par litres. Cette source est très-renommée, surtout pour les affections chroniques des voies digestives, la goutte, les engorgements du foie, des reins, de la vessie, les gastralgies rebelles qui tiennent à l'atonie de la muqueuse, les dyspepsies, etc. L'eau de Mauhourat est en général bien supportée même par les personnes délicates qui ne peuvent boire ailleurs, et elle aide à digérer l'eau des autres sources; aussi beaucoup de buveurs vont à Mauhourat après avoir bu à la Raillière.

4° La source des *Yeux* n'est pas exploitée, c'est un petit filet d'eau qui coule tout à côté de Mauhourat, dont la température est de 51° cent., et qui, d'après M. Filhol, contient par litre 0 gr. 0154 de sulfate de sodium, et 0 gr. 256 de carbonate et de silicates alcalins.

5° Les *OEufs* sont formés de six sources réunies en un seul griffon. Elles jaillissent dans le lit même du gave, un peu au-dessus de Mauhourat. Une longue canalisation, qui n'est pas encore terminée, doit conduire ces eaux jusqu'à Cauterets même, où elles doivent être employées dans un nouvel et vaste établissement qui sera construit prochainement. Aujourd'hui l'eau des *OEufs* n'est utilisée qu'en boisson, on la prend à la buvette du pont de Benquès. Ses propriétés n'étant pas encore très-connues, les buveurs la demandent peu. Les sources des *OEufs* sont les plus abondantes et les plus chaudes de Cauterets. Leur débit est de 600,000 litres par 24 heures, et leur température au griffon est de 55°. Elle n'est plus que de 50° à la buvette, et l'on estime qu'elle conservera encore 45° à 46° lorsqu'elle sera rendue à Cauterets. La sulfuration, qui est de 0 gr. 018 au griffon et de 0 gr. 016 à la buvette, sera, selon les probabilités, de 0 gr. 011 dans l'établissement projeté. Celui-ci doit être situé presque en face les Thermes et sur la rive opposée du gave; il contiendra des piscines ordinaires

et de natation, des douches de toutes sortes, des étuves pour bains de vapeur, des salles de massage, etc. — Comme il y a déjà à Cauterets un très-grand nombre de robinets de bains ordinaires, il ne paraît pas être question d'en faire dans le nouvel établissement. Cela me semble une faute, car il serait bon que, pour satisfaire à certains besoins des malades, il y en eût au moins quelques-uns. Je ne saurais entrer dans les détails de construction, les plans n'étant pas encore tout à fait arrêtés; mais on doit espérer que ce nouvel établissement complètera le système balnéaire de Cauterets d'une manière très-avantageuse. Je n'ai pas à parler de la nouvelle catégorie de malades qu'on espère attirer à Cauterets par cette nouvelle installation, mais on ne peut douter qu'un grand nombre de rhumatisants, de paralytiques, de scrofuleux, de blessés, etc., y trouveront des moyens efficaces de soulagement.

6° Le *Bois* est l'établissement le plus élevé et le plus éloigné de Cauterets. Son altitude est de 1,147 mètres, et sa distance de la ville de 4 kilomètres. En ligne droite, il ne serait guère qu'à 100 mètres de Mauhourat, mais la montagne oblige à faire un contour de plus de 300 mètres pour y monter, encore le chemin est-il très-difficile, ce qui est d'autant plus fâcheux qu'on y traite surtout des rhumatisants. Aussi bon nombre de malades se font porter en chaise. Pour éviter ces inconvénients, il est question de reporter l'établissement auprès du pont de Benquès; mais il est fort à craindre que la longueur de la canalisation ne fasse perdre à l'eau une partie de ses propriétés, c'est ce que l'expérience seule pourra décider. Tel qu'il est, le Bois reçoit l'eau de trois sources, deux chaudes et une tempérée. La chaleur des premières est de 43° 3'; celle de la troisième de 33° 7'. La sulfuration des sources chaudes est de 0 gr. 016; celle de la source tempérée de 0 gr. 013; mais l'eau perd un peu dans les réservoirs. Le débit est de 30,240 litres en 24 heures, 21,600 litres pour les sources chaudes, 8,640 litres pour la source tempérée. L'établissement contient deux petites piscines, qui ont chacune

deux douches, l'une en jet, l'autre en arrosoir, et 4 cabinets de bains, dans trois desquels se trouvent aussi une petite douche assez mal installée. — On traite surtout au Bois les rhumatismes invétérés, les paralysies, les vieux ulcères, les affections syphilitiques anciennes, les affections atoniques, etc. — Ce bain passe pour produire des effets très-puissants, mais il est assez peu suivi par suite de la difficulté de s'y rendre.

Cette étude de l'aménagement des eaux de Cauterets me suggère quelques réflexions qui mériteraient d'être développées longuement, mais que je ne ferai qu'indiquer pour ne pas augmenter l'étendue de ce travail. On vient de voir que pour arriver dans les établissements, les eaux suivent souvent un trajet fort long, qu'elles sont captées avec soin à leurs griffons, puis conduites par des aqueducs dans des réservoirs plus ou moins vastes, dans lesquels on les puise pour les besoins des malades. Cette captation, cet emmagasinement indispensables pour qu'on puisse délivrer chaque jour un grand nombre de bains, me semblent cependant de nature à altérer singulièrement l'efficacité des eaux. Je ne veux pas seulement parler ici des quelques degrés de chaleur ou de la petite quantité de principes minéralisateurs qu'elles perdent dans les conduits ou réservoirs ; car, sans nier la valeur de la température et des principes constituants des eaux minérales, je ne saurais croire qu'elles leur doivent leur principale action.

S'il en était ainsi, les eaux factices ou tout au moins les eaux transportées, puis réchauffées, n'auraient presque rien perdu de leur vertu. De plus, les eaux les plus fortement minéralisées seraient naturellement les plus actives. Or, l'expérience de chaque jour prouve qu'il n'en est pas ainsi. Le plus souvent les eaux artificielles ou conservées, quelque soin que l'on ait pris pour l'embouteillage, ne donnent que des effets bien faibles si on les compare à ceux qu'on obtient des eaux naturelles prises à leur source. C'est qu'en effet, la thérapeutique ne met plus ici à profit que l'action médicamenteuse produite par les principes minéralisateurs de l'eau. De plus, il s'en faut que les

eaux les plus chargées de ces principes soient toujours les plus efficaces. Force est donc de chercher ailleurs la cause de l'activité des eaux minérales. On a cru la trouver dans leur état électrique ; je ne saurais entrer dans le détail des expériences, mais toujours est-il que jusqu'à ce jour, celles-ci laissent à désirer, et d'ailleurs comme il ne paraît point impossible de restituer à l'eau conservée tout ou partie de l'électricité qu'elle a pu perdre, on devrait lui rendre en même temps tout ou partie de son énergie ; or, nous sommes bien loin d'atteindre ces résultats. Il faut donc chercher plus haut la cause première de la puissance médicatrice des eaux minérales : il faut, pour la trouver, franchir les bornes d'un matérialisme étroit, qui croit qu'il peut tout enserrer, tout peser, tout mesurer, qui a rendu, j'en conviens, des services à la médecine, mais qui n'a souvent aussi conduit à de graves erreurs.

Je demeure convaincu qu'en dehors de l'action due à leurs éléments constitutifs, les eaux minérales ont aussi une action *dynamique* et en quelque sorte *vivante*, qu'elles perdent promptement dès qu'elles quittent le milieu, qui seul est capable de l'entretenir et de la renouveler. Douées d'une grande puissance médicinale au point où elles émergent, cette puissance décroît rapidement. Il faut donc les utiliser avant qu'elles ne soient devenues presque inactives, et pour cela il convient de les prendre le plus près possible de leur source, de leur faire traverser le moins de conduits possible, de les laisser séjourner le moins possible dans les réservoirs. C'est donc avec une certaine appréhension que je vois entreprendre des travaux de longue canalisation, qui, sans doute, auront pour résultat de favoriser aux malades les abords des établissements, qui permettront de donner un plus grand nombre de douches et de bains, mais qui pourront bien aussi diminuer l'efficacité du traitement. Grâce à l'excellence des moyens de captage, la composition chimique de l'eau sera conservée, puisse sa vertu dynamique n'être pas trop altérée.

Après avoir examiné l'action générale des eaux de Cautere s

et après avoir indiqué la manière dont ces eaux étaient appliquées dans les nombreux établissements thermaux de cette ville, ainsi que les malades que l'on adressait plus spécialement à chacun d'eux, je dirai quelques mots seulement des résultats obtenus. Ces détails sont presque textuellement extraits de la brochure de M. Gigot-Suard, qui n'a fait lui-même que reproduire les documents qui lui ont été communiqués par ses confrères.

1° *Maladies des voies respiratoires.* — Dans les affections qui tiennent à la susceptibilité catarrhale des muqueuses nasale et bronchique, les résultats sont bons en général. Il en est de même dans la bronchite des grosses bronches, mais ils sont lents et incertains quand la bronchite est capillaire. — Dans le coryza, les guérisons sont nombreuses, ou tout au moins l'amélioration est rapide. Dans la laryngite, le mieux vient lentement et il faut souvent plusieurs saisons pour consolider la guérison. Les phthisiques éprouvent peu d'améliorations dans l'état des poumons, mais l'état général est heureusement modifié. Au contraire, les résultats sont presque toujours très-complets quand il n'y a que simple congestion pulmonaire, et c'est peut-être à une erreur de diagnostic qu'il faut rapporter les prétendues guérisons obtenues chez les phthisiques. — Les accès d'asthme sont augmentés d'abord, puis ils disparaissent. — Dans les épanchements pleurétiques, les résultats sont variables. — Ils sont nuls d'ordinaire dans les cas d'emphysème. — Les pharyngites simples guérissent vite, les pharyngites granuleuses ou herpétiques guérissent lentement; il en est de même des amygdalites.

2° *Maladies des voies digestives.* — Les gastralgies et les dyspepsies sont notablement améliorées, mais les guérisons radicales sont rares et lentes à se produire.

3° *Maladies de la peau.* — Herpétisme; résultats bons quoique lents. L'eczéma et la pellagre sont les maladies qui guérissent le mieux ou se modifient le plus avantageusement.

4° *Rhumatismes et névralgies.* — Le succès est la règle dans les rhumatismes articulaires et musculaires, mais il n'en est plus de même dans le rhumatisme goutteux. — Les névralgies sont toujours améliorées et souvent guéries, alors surtout qu'elles sont liées à l'anémie ou à la dyspepsie.

5° *Chloro-Anémie.* — *Nécropathie générale.* — La première de ces maladies guérit bien, mais il est bon d'associer l'usage du fer au traitement par les eaux. — Dans la seconde, les bains du Rocher conviennent parfaitement et plus que ceux des autres sources.

6° *Lymphatisme.* — *Scrofules.* — Les résultats sont bons mais lents ; il est utile de terminer le traitement par une saison aux bains de mer.

7° *Paralysies.* — Elles guérissent ou s'améliorent lorsqu'elles sont de nature rhumatismale ou diphthérique. L'usage des eaux est inutile, si la paralysie dépend d'une congestion nerveuse.

8° *Hystérie.* — *Maladies nerveuses.* — Il y a presque toujours insuccès, à moins que ces maladies ne dépendent d'une affection utérine.

9° *Maladies de matrice.* — Dans les engorgements, ulcérations et déplacements de la matrice, dans les leucorrhées et surtout dans les leucorrhées dartsueuses, l'amélioration est presque constante et les guérisons sont nombreuses. — La stérilité disparaît aussi quelquefois. Les eaux du Petit-Saint-Sauveur et du Rocher sont celles dont l'usage est surtout préconisé dans ces affections.

10° *Maladies des organes génito-urinaires chez l'homme.* — Les pertes séminales qui tiennent à la continence ne guérissent pas. Celles qui sont dues à des excès, à la masturbation ou bien à une faiblesse générale, diminuent ou même guérissent. — Le catarrhe vésical guérit assez souvent ou du moins s'améliore. Dans l'anaphrodisie, les résultats sont médiocres, — dans l'impuissance, ils varient avec la cause qui la produit.

11° *Syphilis*. — Les eaux aident les spécifiques en neutralisant leurs effets fâcheux, elles ont aussi pour résultat de produire des manifestations du virus dans les cas de syphilis larvée ; les anciens écoulements sont ramenés à l'état aigu, et deviennent plus facilement guérissables, soit par les méthodes ordinaires, soit par l'usage même des eaux.

12° *Maladies des os et des articulations*. — Quelques caries sont améliorées et mêmes guéries ; il en est de même des ulcères scrofuleux ou fistuleux qui en sont le résultat. Dans les tumeurs blanches, dans les hydarthroses on a constaté de l'amélioration, parfois même des guérisons. — Les ankyloses peuvent aussi être améliorées. — Mais dans toutes ces maladies les résultats sont incertains et toujours très-lents.

13° *Maladies diverses*. — On envoie à Cauterets des malades atteints de bien d'autres maladies, et les résultats qu'ils en retirent sont très-variables ; tantôt bons, tantôt mauvais et le plus souvent nuls. On cite bon nombre de conjonctivites et de kératites scrofuleuses améliorées, ainsi que des otorrhées de même nature. Un cas d'albuminurie très-heureusement modifiée par l'eau de Mauhourat, à l'intérieur, et les douches écossaises. Un cas également de *phlegmatia alba dolens* très-grave qui fut guéri par les bains de César et les douches générales et utérines prises à César et au Rocher. On cite également un cas de rétraction tendineuse de l'aponévrose pulmonaire qui fut très-amélioré. — Dans les congestions chroniques de la moelle, assure-t-on, on retire de bons effets, etc. — Je ne dois pas omettre en finissant, de dire que les eaux de Cauterets paraissent être nuisibles aux malades atteints de fièvres intermittentes et d'engorgement de la rate.

DEUXIÈME NOTICE
SUR DES
MÉDAILLES ROMAINES
TROUVÉES
DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SARTHE
PAR M. DAVOUST, CURÉ-DOYEN DE BRULON.

Dans une notice précédente, insérée dans le Bulletin de la Société, année 1864, j'ai donné la description de dix-sept médailles romaines, trouvées dans différentes localités de ce département. Je viens aujourd'hui en faire connaître vingt-quatre autres dont les unes sont en ma possession, et les autres appartiennent à des personnes qui ne les ont pas publiées. Il m'a paru utile de dresser l'inventaire de ces médailles.

N° 18. *Trajan.* — *Grand Bronze.*

Avers.—Légende : IMPERATORI CAESARI NERVAE TRAIANO OPTIMO AVGVSTO GERMANICO DACICO PARTHICO Pontifici Maximo TRIBVNTIA Potestate CONSVLI VI Patri Patriæ.

Buste de Trajan, lauré à droite, avec le paludament. Un aigle derrière la tête de l'empereur, au niveau de la boucle de la couronne de laurier.

Revers. — Légende : ARMENIA ET MESOPOTAMIA IN POTESTATEM Populi Romani REDACTAE.

Le Senatus Consulto est effacé.

Trajan debout, en habit militaire, tenant une haste et un parazonium et posant le pied sur l'Arménie assise à terre ; d'un côté, à gauche, l'Euphrate tenant un roseau, et de l'autre, à droite, le Tigre couchés et appuyés chacun sur une urne renversée.

Cette médaille, qui n'est pas très-commune, est malheureusement un peu fruste. Selon Cohin, elle a dû être frappée en 116 de J.-C. (869 de Rome), trouvée à Asnières. — Elle est dans ma collection.

N° 19. Adrien. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : **HADRIANVS AVGVSTVS.** — **Buste** d'Adrien, lauré, à droite.

Revers. — Légende : **CONsul III.** — Dans le champ : **Senatus Consulto.** — Diane debout, à droite, tenant une flèche et un arc.

Trouvée à Saulges, sur la cité. Elle est dans la collection de M. le marquis de La Rochelambert, au château de Théval.

N° 20. Adrien. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : **HADRIANVS AVGVstus CONsul III** **Pater Patriæ.** — Tête d'Adrien, laurée, à droite.

Revers. — Légende : **IVSTITIA AVGVsti.** — La Justice assise à gauche, tenant une patère et un sceptre.

Trouvée à Crannes-en-Champagne. — Elle appartient à M. le Curé.

N° 21. Adrien. — Grand Bronze..

Avers. — Légende : **IMPerator CAESAR. TRAIANVS** **HADRIANVS AVGVstus Pontifex Maximus TRIBunitiâ Potes-** **tate CONsul III.** — Tête laurée d'Adrien à droite.

Revers. — Légende : **MONETA AVGVSTI.** — Dans le champ : **Senatus Consulto.** — La déesse de la Monnaie debout, à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance.

Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

N° 22. Adrien. — Moyen bronze.

Même avers et même revers que dans le n° 21.

Trouvée à Brûlon. — Dans ma collection.

N° 23. Adrien. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : **IMPerator CAESAR TRAIANVS** **HADRIANVS AVGVstus Pontifex Maximus TRIBunitiâ Potes-** **tate CONsul III.** — Sa tête laurée à droite.

Revers. — Légende : **PIETAS AVGVSTI.** — Dans le champ : **Senatus Consulto.** — La Piété voilée, debout, à droite, levant la main droite et tenant une boîte de parfums ; à ses pieds, un autel allumé sur lequel on voit ?

Trouvée à Sablé. — Dans ma collection.

N° 24. Adrien. — Moyen bronze.

Avers. — Légende : IMPERATOR CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVGustus. — Son buste lauré à droite.

Revers. — Légende : PONTifex MAXimus TRibunitiâ POTestate CONsul III. — Dans le champ : Senatus Consulto.

Le génie du peuple romain debout, à droite, le pied sur un globe tenant un sceptre et une corne d'abondance.

Trouvée à Crannes-en-Champagne. — Elle appartient à M. le Curé.

N° 25. Adrien. — Moyen bronze.

Avers. — Légende : HADRIANVS AVGVSTVS. — Sa tête laurée à droite.

Revers. — Légende : SALVS AVGVSTI. Dans le champ : Senatus Consulto. — A l'exergue : CONsul III. — La Santé debout, à gauche, une patère à la main, donnant à manger à un serpent enroulé autour d'un autel, et tenant un sceptre.

Trouvée à Crannes-en-Champagne. — Elle appartient à M. le curé.

N° 26. Sabine, femme d'Adrien. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : SABINA AVGVSTA HADRIANI AVGusti Patris Patriæ. — Buste de Sabine diadémé, à droite, avec la coiffure relevée.

Revers. — Légende : CONCORDIA AVGusta. — Dans le champ : Senatus Consulto. — La Concorde debout, à gauche, tenant une patère et une double corne d'abondance.

Cette médaille, selon Cohin, n'est pas très-commune.

Trouvée à Asnières. — Elle est dans ma collection.

N° 27. Antonin le Pieux. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : ANTONINVS AVGustus PIVS Pater Patriæ TRibunitiâ Potestate CONsul IIII. — Tête laurée d'Antonin à droite.

Revers. — La légende me paraît être : FELICITAS AVGusti. — Dans le champ : Senatus Consulto. — La Félicité, revêtue de la Stola, debout à gauche, tenant un capri-

corne (?) de la main droite, et un caducée de la main gauche.
Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

N° 28. Antonin le Pieux. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : ANTONINVS AVGustus PIVS Pater Patriæ.

Tête laurée d'Antonin à droite.

Revers. — Légende très-fruste :

TRibunitiâ POTestate CONsul II ?

Dans le champ : Senatus Consulto.

La Foi, debout à droite, tenant deux épis et une corbeille de fruits.

Frappée en 159 de J.-C.

Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

N° 29. Antonin le Pieux. — Moyen Bronze.

Avers. — Légende : ANTONINVS AVGustus PIVS Pater Patriæ TRibunitiâ Potestate. — Sa tête radiée, à droite.

Revers. — Légende : HONORI AVGusti CONsulis IIII. — Dans le champ : Senatus Consulto. — L'Honneur, debout à gauche, en toge, tenant un rameau et une corne d'abondance.

Cette médaille a dû être frappée depuis 898 (de J.-C. 145).

Elle a été trouvée à Brûlon, et est dans la collection de M. l'abbé Foucault, curé d'Arthézé.

N° 30. Faustine mère. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : DIVA FAVSTINA. — Buste de Faustine, à droite.

Revers. — Légende : AETERNITAS ? — Dans le champ : Senatus Consulto. — Femme (vesta ?) debout, tenant une palère et une haste.

Cette médaille, qui a été trouvée à Saulges, est dans la collection de M. Foucault, curé d'Arthézé.

N° 31. Marc-Aurèle. — Grand Bronze.

Avers. — Légende : IMPerator CAESar Marcus AVRELIus ANTONINVS AVGustus Pontifex Maximus. — Tête laurée de Marc-Aurèle à droite.

Revers. — Légende : SALVTI AVGVSTORum TRibunitiā Potestate XVII. — Dans le champ : Senatus Consulto. — A l'exergue : Consul III. — La Santé debout, à gauche, tenant une patère à laquelle mange un serpent enroulé autour d'un autel allumé et un sceptre.

Frappée en 162 de J.-C.

Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

N° 32. *Marc-Aurèle. — Grand Bronze.*

Avers. — Légende : Marcus ANTONINVS AVGVSTUS TRibunitiā Potestate XXVII. — Buste lauré de Marc-Aurèle, à droite.

Revers. — Légende : IMPerator VI CONsul III ? — Dans le champ : Senatus Consulto. — A l'exergue : RELIGio AVGVsti.

Un temple à quatre colonnes et à fronton cintré. Les quatre colonnes formées par des Termes, sur le fronton une tortue, un coq, un bélier, un caducée, un casque ailé et une bourse. Au milieu du temple, Mercure debout, à gauche, sur un piédestal tenant un caducée et une bourse ?

NOTA. — Diodore de Sicile nous apprend, livre I, chap. xvi, que Mercure avait été en Egypte l'ordonnateur du culte des Dieux et des sacrifices. C'est, selon Eckel, la raison pour laquelle Mercure figure sur les médailles de Marc-Aurèle comme type de la religion.

Frappée en 926 de Rome (de J.-C. 173).

Trouvée à Sablé. — Dans ma collection : elle est un peu fruste.

N° 33. *Marc-Aurèle. — Grand Bronze.*

Avers. — Légende : Marcus AVRELius ANTONINVS AVGVSTUS TRibunitiā Potestate XXXIII. — Tête laurée de Marc-Aurèle à droite.

Revers. — Légende : FELICITAS? AVGVsti IMPeratoris VIII CONsulis III Patris Patriæ. — La Félicité? debout à gauche, tenant un caducée et un sceptre. — Dans le champ : Senatus Consulto.

Frappée en 179 de J.-C.

Deux exemplaires trouvés à Asnières. — Dans ma collection.

N° 34. *Marc-Aurèle. — Grand Bronze.*

Avers. — Légende : Marcus ANTONINVS AVGVSTUS TRibunitiā Potestate XXVI. — Tête laurée de Marc-Aurèle, à droite.

Revers. — IMPerator VI CONsu III ? — Dans le champ : Senatus Consulto. — Rome casquée et cuirassée, assise à gauche, tenant une victoire dans la main droite et une haste dans la gauche ; derrière elle un bouclier.....

Trouvée à Sablé. — Dans ma collection.

N° 35. *Faustine jeune, femme de Marc-Aurèle.* —
Grand Bronze.

Avers. — Légende : DIVAE FAVSTINAE PIAE. — Buste voilé de Faustine, à droite.

Revers. — Légende : MATRI CASTRORVM. — Dans le champ : Senatus Consulto. — Faustine (ou une divinité) arrive à gauche, tenant un globe surmonté d'un phénix dans la main droite, et un sceptre dans la gauche ; devant elle, trois enseignes militaires.

Trouvée à Brûlon. — Dans la collection de M. l'abbé Foucault, curé d'Arthézé.

N 36. *Lucius Vêrus.* — *Grand Bronze.*

Avers. — Légende : Lucius AVRELIus VERVs AVGustus ARMENIACVS. — Buste de Lucius Vêrus, lauré à droite.

Revers. — Légende : TRIBunitiâ Potestate IIII IMPerator II CONsul II. — Dans le champ : Senatus Consulto. — Une victoire debout à droite, posant sur un palmier un bouclier sur lequel on lit : VICToria AVGusti.

Frappée en 164 de J.-C.

Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

N° 57. *Lucius Vêrus.* — *Grand Bronze.*

Avers. — Légende : Lucius VERVs AVGustus ARMeniacus PARTHicus MAXimus. — Sa tête laurée à droite.

Revers, — Légende : TRIBunitiâ POTestate V IMPerator III CONsul II. — Dans le champ : Senatus Consulto. — L'Arménie en pleurs, assise à gauche sur des boucliers devant un trophée.

Frappée en 165 de J.-C.

Cette médaille de la collection de M. le marquis de La Roche-Jambert, au château de Thévaux, à Chéméré-le-Roi, a été trouvée à Saulges, sur la cité (à Vagoritum).

N° 38. *Lucille, femme de Lucius Vérus. — Grand Bronze.*

Avers. — Légende : LVCILLAE AVGVSTÆ ANTONINI AVGVSTI Filiæ. — Buste de Lucille en cheveux tressés.

Revers. — Légende : VESTA. — La déesse Vesta sacrifiant sur un autel allumé ; elle tient de la main droite une patère, et porte sur le bras gauche le Palladium. — Dans le champ : Senatus Consulto.

Deux exemplaires trouvés, l'un à Sablé, l'autre à Asnières. — Dans ma collection.

N° 39. *Commode. — Grand Bronze.*

Avers. — Légende : Lucius AVRELIus COMMODVS AVGVSTVS TRIBVNIÏA Potestate III. — Buste imberbe, lauré à droite de Commode.

Revers. — Légende : LIBERTAS AVGVSTI IMPeratoris II CONsulis Patriæ Patriæ. — Dans le champ : Senatus Consulto. — La Liberté debout à gauche, tenant un bonnet et un sceptre.

Frappée en 951 de Rome (de J.-C. 178.)

Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

N° 40. *Commode. — Grand Bronze.*

Avers. — Légende : Marcus COMmodus ANTONINUS Pius FELIX AVGVSTVS BRITannicus. — Sa tête radiée à droite.

Revers. — Légende : Pontifex Maximus TRIBVNIÏA Potestate XI IMPerator VII CONsul V Pater patriæ. — Dans le champ : Senatus Consulto. — Une victoire marchant à gauche et tenant une couronne et une palme.

Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

N° 41. *Crispine, femme de Commode. — Moyen Bronze.*

Avers. — Légende : CRISPINA AVGVSTA?

Buste de Crispine à droite.

Revers. — Légende : IVNO LVCINA ? — Dans le champ : Senatus Consulto. — Junon, debout à gauche, tenant une patère et un sceptre. — Un peu fruste.

Trouvée à Asnières. — Dans ma collection.

Brûlon, 20 octobre 1865.

TABEAU résumé des Observations météorologique

MOIS.	BAROMÈTRE à 0.				THERMOMÈTRE			UDOMÈTRE.
	MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA		MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA.	
			à midi.	du mois.				
Janvier ..	768 49	733 68	748 51	748 47	14° »	— 3 50	4 51	92 40
Février...	769 31	730 56	735 29	735 29	12 »	— 6 75	4 52	65 40
Mars.....	766 54	738 23	753 92	753 80	13 »	— 5 »	4 75	38 94
Avril.....	762 42	750 12	758 29	758 96	29 50	10 »	17 64	33 94
Mai.....	766 15	743 24	755 28	755 36	28 »	6 »	17 07	63 5
Juin.....	765 81	739 04	759 52	759 47	28 »	8 50	19 61	24 2
Juillet ...	760 97	745 52	753 11	753 08	32 »	7 75	19 23	94 2
Août.....	762 29	744 21	753 13	753 11	27 »	8 »	18 36	71 0
Septemb.	767 73	756 81	761 87	761 53	27 50	10 »	20 48	4 9
Octobre..	758 91	738 76	745 08	747 47	24 »	3 25	15 05	94 1
Novembre	765 57	739 95	753 14	753 13	17 »	0 »	8 74	77 1
Décembre	774 93	740 04	763 98	763 61	11 »	— 6 »	3 10	12 1
Résumé de l'Année.	16 déc. au matin.	1 fév. au matin.	755 60	755 77	6 juillet. 3 h. soir. 32° »	14 février. au matin. — 6 75	12° 75	638

DIRECTION DES VENTS.								NOMBRE DE JOURS.												
N.	N. E.	E.	S. E.	S.	S. O.	O.	N. O.	VENTS dominants.	BEAUX.	NUAGEUX.	BROUILLARD.	COUVERTS.	PLUVIEUX.	TONNERRE.	GRAND VENT.	GELÉE BLANCHE.	GLACE.	NEIGES.	BRUME.	BRUINE.
2	1	2	0	5	2	18	1	O.	0	15	7	11	21	0	7	6	10	5	5	2
6	1	3	0	2	1	12	3	O.	3	12	5	7	19	1	9	5	10	2	3	3
11	4	6	1	0	3	5	4	N.	2	18	4	7	19	0	13	12	15	5	2	1
2	2	12	1	2	5	6	0	E.	13	11	2	6	10	4	8	0	0	0	3	0
5	1	5	0	8	5	7	0	S.	2	24	0	5	16	7	7	0	0	0	8	0
6	7	11	0	1	2	2	1	E.	14	13	1	1	6	3	11	0	0	0	2	0
4	3	2	1	2	13	5	1	S.-O.	8	19	0	1	9	6	8	0	0	0	1	0
2	5	5	0	3	10	6	0	S.-O.	3	23	0	4	15	6	8	0	0	0	0	0
5	11	12	0	1	0	1	0	E.	23	7	3	0	2	3	3	0	0	0	2	1
1	6	4	1	2	6	10	1	O.	3	23	3	2	19	0	11	0	0	0	1	0
0	8	5	0	5	7	4	1	N.-E.	3	12	4	12	16	0	9	5	1	0	1	1
4	5	8	1	8	3	1	1	E.	3	7	12	17	8	0	2	8	13	0	9	2
48	31	75	5	39	57	77	13	Ouest.	77	184	41	73	158	30	96	36	48	12	37	10
									à midi	id.	id.									

OUVRAGES

Reçus par la Société dans le cours de l'année 1865.

COMPTE RENDU

PAR M. LEPRINCE, ARCHIVISTE.

- ABBEVILLE.** — Mémoires de la Société impériale d'Emulation. 1861 à 1865. 1^{re} partie, 1 vol. in-8^o br.
- AIX.** — Séance publique de l'Académie des Sciences agricoles, Arts et Belles-Lettres, 1864.
- ALGER.** — Société impériale d'Agriculture. VIII^e année 1864, 3^e et 4^e trimestres de ses travaux.
- AMIENS.** — Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie. 4^e trimestre de 1864. — 1^{er}, 2^e et 3^e de 1865.
- ANGERS.** — Mémoires de la Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts. Nouvelle période, tome VII, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e cahiers de 1864.
— Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, XV^e et XVI^e vol. 1864.
— Annales de la Société d'Horticulture. 1864, 4^e livraison. — 1865, 1^{re} livraison.
— Bulletin de la Société Industrielle. XXXV^e année 1864, 1 vol. in-8.
— Annales de la Société linnéenne du département de Maine-et-Loire, VII^e année, 1864, 1 vol. gr. in-8.
- ANGOULÊME.** — Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et du Commerce; 1864, tome XLVI, n. 2, 3 et 4. — 1865, tome XLVII, n. 1.
- ARRAS.** — Mémoires de l'Académie, tome XXXVI, 1865, 1 vol. in-8.
- AUXERRE.** — Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne; 1865, vol. XIX, 1^{er} et 2^e trimestres.
- BEAUVAIS.** — Mémoires de la Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts du département de l'Oise. Tome V, 2^e partie 1863.
- BÉZIERS.** — Bulletin de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire. 2^e série, tome III, 1865, 3^e livraison.
- BORDEAUX.** — Actes de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts; 3^e série, XXVI^e année, 1864, 3^e et 4^e trimestres, — XXVII^e année, 1865, 1^{er} trimestre,
- BOULOGNE-SUR-MER.** — Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement; 1865, n. 1, 2, 3, 4.

- BOURGÈS.** — Bulletin de la Société d'Agriculture du Cher; 1865, tome XIII, n. 80. — tome XIV, n. 81, 82.
- CAEN.** — Mémoires de la Société linnéenne de Normandie, tome XIV, années 1863-1864, 1 vol. in-4.
— Bulletin de la Société linnéenne, tome IX, 1863-1864, vol. in-8.
— Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres, 1865, 1 vol. in-8.
— Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie; 3^e série, tome V (XXV^e de la collection), 2^e livraison, — id. tome III (XXIII^e de la collection) 2 volumes in-4.
— Bulletin de la Société centrale d'Horticulture; 1862, 2^e semestre 1863, 1^{er} et 2^e semestres.
- CHALONS-SUR-MARNE.** — Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, année 1864.
- CLERMONT-FERRAND.** — Bulletin agricole du Puy-de-Dôme. Revue périodique de la Société centrale d'Agriculture; 1865, janvier à septembre inclusivement.
- COLMAR.** — Bulletin de la Société d'Histoire naturelle; 1^{re} année 1860.
- COMPIÈGNE.** — L'Agronome praticien, journal de la Société d'Agriculture de l'arrondissement, 1865, janvier à mai, juillet, octobre.
- DIJON.** — Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres; 2^e série, tome XI, 1863.
— Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or, publié par le Comité central d'Agriculture et d'Industrie; 1864, n. 9, 10, 11, 12.
- ELBEUF.** — Société industrielle. — Bulletin des travaux; 1865, n. 4 à 10, 1865, n. 4, 5.
- EPINAL.** — Annales de la Société d'émulation; tome XI, 3^e cahier, 1863.
- EVREUX.** — Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres; 3^e série, tome VIII, 1862-1863, 1 vol in-8.
- GRENOBLE.** — Bulletin de l'Académie Delphinale. 2^e série, tome III 2^e partie, 1864, vol. in-8.
- LE HAVRE.** — Recueil des publications de la Société Havraise d'études diverses de la XXX^e année 1863 et séance publique du 10 juillet 1864.
- LE MANS.** — Bulletin de la Société d'horticulture, 1865, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres.
- LE PUY.** — Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce; tome XXV, 1862. 1 vol. in-8.
- LILLE.** — Archives de l'Agriculture du nord de la France publiées par le Comice agricole; 3^e série, tome V, 1865 (janvier à juin) — tome VI (juillet, août et septembre).
— Mémoires de la Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts; 1864, 1 vol in-8.

- LIMOGES.** — L'Agriculteur du centre, bulletin de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts ; 1865, tome VII de la 3^e série, n. 1, 3 à 9 inclusivement.
- MAYENNE.** — Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement ; année 1864, 3^e et 4^e trimestres — année 1865, 1^{er} et 2^e trimestres.
- MARSEILLE.** — Revue horticole des Bouches-du-Rhône ; 1865, janvier à novembre.
- MENDE.** — Bulletin de la Société industrielle, Sciences et Arts du département de la Lozère ; tome XVI, 1865, janvier à octobre.
- MONTBÉLIARD.** — Mémoires de la Société d'émulation ; 2^e série, tome I, p. 127 à 402.
- MONTPELLIER.** — Bulletin de la Société centrale d'Agriculture et des Comices agricoles du département de l'Hérault ; 1864, août à décembre 1865, janvier à juillet.
- MULHOUSE.** — Bulletin de la Société industrielle ; année 1864, décembre — année 1865, janvier à mars — juillet à novembre.
- NANCY.** — Le bon Cultivateur ; recueil agronomique publié par la Société centrale d'Agriculture ; XLV^e année, n. 1 à 8 et le n. 11.
— Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1864. 1 vol. in-8.
- NANTES.** — Annales de la Société Académique ; 1864, 1^{er} et 2^e semestres — 1865, 1^{er} semestre et suite.
- NIMES.** — Société d'Agriculture du Gard, — Comice agricole de l'arrondissement, décembre 1864.
— Mémoires de l'Académie du Gard ; 1863, janvier à octobre, 1 vol. in-8.
- NIORT.** — *Maitre Jacques.* — Journal populaire d'Agriculture, publié par la Société centrale d'Agriculture des Deux-Sèvres ; 1865, janvier à octobre.
- NICE.** — Bulletin de la Société centrale d'Agriculture, d'Horticulture et d'Acclimatation ; 1865, 2^e et 3^e trimestres.
- ORLÉANS.** — Comice agricole de l'arrondissement ; 1865, février, mars, juin.
- PARIS.** — Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux : tome XI, 1865, n. 1 à 6 — 8 à 10.
— Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France ; 2^e série, tome XX, 1865, n. 1 à 10.
— Société d'encouragement pour l'industrie nationale, — séance générale du 14 juin 1865, br. in-4.
- PERPIGNAN.** — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées Orientales ; 13 vol. 1865, br.
- POITIERS.** — Bulletin de la Société académique d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et arts ; 1865, janvier à août.
- PRIVAS.** — Bulletin de la Société d'Agriculture du département de l'Ar-dèche ; 1865, janvier à juin — août à octobre.

- REIMS.** — Travaux de l'Académie impériale; tome XXXVIII, 1862-1863, n. 3 et 4, 1 vol. in-8.
- ROCHEFORT.** — Société d'Agriculture, des Belles-Lettres, Sciences et Arts — Travaux; années 1860-61-62, 1 vol. in-8. — Id. Années 1862-63, 1 vol. in-8.
- ROUEN.** — Précis analytique des travaux de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts pendant l'année 1863-64, 1 vol. in-8.
- SAINT-ETIENNE.** — Annales de la Société impériale d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de la Loire; tome VIII, 1864, 3^e et 4^e livraisons. — id. tome IX, 1865, 1^{re} et 2^e livraisons. — 1^{re} Séance générale des trois Sociétés de la Loire, le 23 août 1864. — 2^e séance, le 13 février 1865.
- SAINT-QUENTIN.** — Bulletin du Comice agricole de l'arrondissement; tome XIII, 1864, 1 vol in-8.
— Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie; 3^e série, tome V, 1863-64, 1 vol. in-8.
- STRASBOURG.** — Journal de la Société d'Horticulture du Bas-Rhin; tome VII, 1865, n. 1 et 2.
— Nouveaux mémoires de la Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin; tome III, 1^{er} fascicule.
- TOULON.** — Bulletin de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du Var; 32^e et 33^e années, 1864-65, 1 vol. in-8.
- TOULOUSE.** — Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de la Haute-Garonne; 6^e série, tome III, 1865, 1 vol. in-8.
— Journal d'agriculture pratique et d'économie rurale pour le midi de la France; 1865, janvier à novembre.
- TROYES.** — Mémoires de la Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube; 3^e série 1864, tome 1.
- VALENCE.** — Bulletin des travaux de la Société départementale d'agriculture de la Drôme; 2^e série, 1865, n. 1, 2, 3, 4.
- VALENCIENNES.** — Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts de l'arrondissement. — Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique tome XIX, 1865, janvier à novembre.
- VERSAILLES.** — Mémoires de la Société d'Agriculture et des Arts du département de Seine-et-Oise; 64^e année, 1864, 1 vol. in-8.
— Bulletin de la même Société, 2^e série, 1865, n. 1, 2, 3.
- VESOUL.** — Mémoires de la Commission d'Archéologie et des Sciences historiques; tome IV. 1865. 1 vol. in-8.
- VENDOME.** — Bulletin de la Société Archéologique du Vendomois; 1^{re} année 1862, 1 vol. in-8.

Sociétés Étrangères.

- VIENNE. — *Jahrbuch der...* Bulletin de l'Institut I. R. géologique; 1865, tome XV, 3^e trimestre.
- LAUSANNE. — Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences naturelles; tome VIII, 1865, n. 52.
- BOSTON. — *Boston Society...* Société d'histoire naturelle de Boston. — Journal, vol. I, II, IV (3. 4) V, VI. — Procès-verbaux, vol. II à VII (sign. 21 à la fin), in-8.
- COLUMBUS. — *Ohio state board...* XVIII^e Rapport annuel de la Commission d'agriculture de l'Ohio pour 1863; 1 vol. in-8 rel.
- WASHINGTON. — *Annual report...* Rapport annuel du *Smithsonian Institution* pour 1863. 1 vol. in-8.
- Smithsonian Contributions...*, Contributions Smithsoniennes sur connaissances; vol. XIV, in-4.
- Meteorological...* Observations météorologiques 1854-1859, vol. XI, 1^{re} partie, in-8.
- Patent office...* Bureau des brevets d'invention. Rapport fait à la Chambre des représentants par le Commissaire des brevets pour l'année 1861. Arts et manufactures, vol. I et II, in-8^e reliés.
- Id. Pour l'année 1862; et vol. I, II, in-8^e reliés.

Ouvrages offerts par S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique.

- Distribution de récompenses accordées aux Sociétés savantes, le 2 avril 1864, 1 vol. in-8.
- Distribution de récompenses accordées aux Sociétés savantes, le 22 avril 1865, 1 vol. in-8^e.
- Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances extraordinaires du Comité impérial des Travaux historiques et des Sociétés savantes, tenues les 21, 22 et 23 novembre 1861 (*Histoire, Philologie et Sciences morales*), 1 vol. in-8^e, 1863.
- Dans les séances extraordinaires des 8, 9 et 10 avril 1863. *Histoire*, etc., 1 vol. in-8^e. — *Archéologie*, 1 vol. in-8^e, 1864.
- Mémoires lus dans les séances des 30, 31 mars et 1^{er} avril 1864, *Histoire, Philologie*, etc., 1 vol. in-8^e, 1865.
- Dans les séances des 30, 31 mars et 1^{er} avril 1864 (*Archéologie*). 1 vol. in-8^e. Paris, Imprimerie impériale, 1865.
- Discours prononcé par S. Exe. le Ministre de l'Instruction publique à la réunion des Sociétés savantes, le 22 avril 1865.
- Revue des Sociétés savantes des départements, 4^e série, t. I, 1865, janvier-février, mars-avril. — t. II, août.

Ouvrages offerts par S. E. M. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics.

1^{re} partie du rapport de la Commission chargée de suivre les expériences du procédé *Hooibrenck* pour la fécondation artificielle des arbres à fruits et des céréales. *Paris*, Imprimerie impériale, 1865, in-f°.

Sur la viticulture du centre sud de la France. Rapport à Son Exc. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, par le docteur Jules Guyot. *Paris*, Imprimerie impériale, 1865.

Documents concernant le typhus contagieux des bêtes à cornes, ou peste bovine. *Paris*, Imprimerie impériale, 1865, in-4.

Hommage de M. le Préfet de la Sarthe.

Recueil des Actes administratifs de la préfecture de la Sarthe, année 1865.
Rapports du Préfet et procès-verbaux des délibérations du Conseil général.
— Session extraordinaire de février 1865. — Session ordinaire de 1865.

Hommage de M. le Maire du Mans.

Budget de la ville du Mans pour l'exercice 1865.
Compte d'administration de l'exercice 1864. — Chapitres additionnels au budget de 1865.

Ouvrages imprimés offerts par des Membres de la Société.

Archéologie percheronne. — Usages et mœurs (Extrait de *l'Echo de l'Orne*, novembre 1864), par le docteur JOUSSET.

Promenade percheronne (extrait du même journal, décembre 1864, par le même.)

Petit formulaire manuscrit des actes les plus usuels, livre d'exercices pour apprendre à lire couramment les écritures difficiles, par M. SAINT-MARTIN. *Paris*, Tandou, in-12.

Des chemins ruraux, par le même. *Le Mans*, Monnoyer frères, 1865, br. in-8.

Le Courrier vétérinaire et agricole. — Écho des journaux vétérinaires, etc., par M. Désiré LEMAIRE, 1865 (janvier à juin).

Du travail dans l'air comprimé, étude médicale, hygiénique et biologique faite au pont d'Argenteuil, par Antoine-Edouard FOLEY, ancien

élève de l'École polytechnique, lieutenant de vaisseau démissionnaire, docteur-médecin (donné par M. MARTIN, ingénieur). *Paris*, Baillière, 1863, 1 vol. grand in-8 avec planches.

Répertoire topographique et historique du Maine, manuscrit du XVIII^e siècle, anonyme et inédit. — Recherches sur l'auteur faites par M. ANJUBAULT.

Archiv. für Balneologie... Archives balnéologiques publiées par le docteur LOSCHNER et le docteur SPENGLER, tome III, 2^e et 3^e livraisons, Neuwied et Leipsig, *Heusser*, 1864.

Einiges... Quelques observations sur l'action physiologique des eaux d'Ems, par M. le docteur SPENGLER, une demi-feuille.

Lettre pastorale de Mgr FILLION, sur l'autorité doctrinale de l'Eglise et mandement pour le Jubilé et le Carême de 1865. — Lettre à l'occasion de son voyage à Rome. — Lettre pour l'ouverture du Jubilé dans sa ville épiscopale.

Journal du Cultivateur, nos 13, 20 et 25 1864, par M. GISTEL.

La France avant César, par le marin de Tyr. — Origines gauloises, — Géographie, — Religion, — Mœurs, — Etymologies des anciens noms, par M. l'abbé VOISIN. — 2^e livraison. *Paris*, A. Franck, 1865, brochure in-4.

Rapport sur les travaux des Conseils d'hygiène publique et de salubrité du département de la Sarthe, 1849 à 1858, par le docteur Jules LE BÉLÉ. *Le Mans*, Monnoyer frères, 1 vol. in-8 (envoi du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité de la Sarthe).

De l'art gaulois, par M. HUCHER, 1 feuille in-8.

Attribution de quelques monnaies gauloises anépigraphes (extrait de la *Revue numismatique*, nouvelle série, t. X, 1865), par le même.

Notice sur un sceau peu connu de l'ancienne église collégiale royale de Saint-Aignan d'Orléans, par M. VERGNAUD-ROMAGNESI. *Orléans*, Herlusson, 1865, demi-feuille in-8.

Recherches sur la nature et les causes de la maladie des pommes de terre en 1845, par M. HARTING. — Réflexions sur cet ouvrage, par M. Victor CHATEL, janvier 1864.

Silex taillés de Valcongrain (Calvados), octobre 1865, par le même ; un quart de feuille.

Mémorial d'une famille normande, 1715-1791, par M. RICHOMME. *Falaise*, Salle, 1865, in-8.

Souvenirs du Calendrier français, par M. E. DE LA QUÉRIÈRE. *Rouen*, Boissel, 1864, in-8^e.

Etude sur l'ammonites discus, Sowerby, suivie de la description du *Nautilus Julü*, Baugier, par M. ED. GUÉRANGER, in-8 avec planches.

Le jardin Foulard, 2^e note sur l'horticulture du département de la Sarthe, par le même. *Nantes*, Vincent Forest, 1865, in-8.

De la greffe sur place des arbres fruitiers, et de la formation du premier étage au moyen d'écussons multiples, par M. G. VALLÉE.

Quelques jours en Suisse. — La Nature et l'Art. — Pèlerinage à Notre-Dame des Ermites, par M. RIONÉ (extrait du journal *le Monde*), *Paris*, Balitout, in-8.

Ordo pour 1865, par M. l'abbé LOTTIN. *Cenomani*, Monnoyer frères, 1865; br. in-12.

Ham, son château et ses prisonniers. Ouvrage couronné en 1863 par la Société des Antiquaires de Picardie, illustré, etc. avec un plan de la villa de Ham, par M. Ch. GOMART. *Saint-Quentin*, Doloy, 1864, 1 vol. in-8.

Discours prononcé à la distribution des prix du concours agricole de Sablé, par M. COURTILLER, le 3 septembre 1865.

Les forêts des Alpes et du Jura. — Extrait du rapport adressé au Conseil fédéral sur l'enquête des forêts de montagne, par E. LANDOLT. *Lausanne*, Corbaz, 1863, petit volume in-12 (envoi de M. BÉTHUYS).

Ouvrages imprimés offerts par des Auteurs étrangers à la Société.

De l'abolition de la misère, étude par M. J. FUIX, ingénieur en chef des ponts et chaussées. *Amiens*, Yvert, 1864, br. in-8.

Rapport fait par M. TROUSSART, professeur à la Faculté des sciences de Poitiers, à la Société académique de la même ville, sur un ouvrage intitulé : *Discussions sur les principes de la physique*, par M. COYTEUX, et réponse de M. COYTEUX. *Poitiers*, Bernard, 1864, 2 feuilles in-8.

Suite à l'éloge de la folie d'Erasme. Lettres d'un bénédictin faisant suite aux gloires du romantisme, par le baron SIRTÉMA DE GROVESTINS; 5^{me} série, lettres 1 à 10. *Paris*, Renaud, 1865, in-12.

Des moyens d'élever, au sein des classes rurales, le niveau des connaissances agricoles, par M. J. DUNAND, officier d'académie, directeur de l'établissement d'instruction agricole, commerciale et industrielle de Chailly-Guéret (Mâcon). *Mâcon*, Em. Protat, 1864, in-8.

Annuaire de la Sarthe. Partie administrative. — *Le Mans*, Monnoyer frères, 1865, in-12.

Pratiques agricoles. Elève du bétail, essais cultureux, par M. Ch. DE CHARNACKÉ. — *Le Mans*, A. Loger et C^e, 1865, 1 feuille in-8.

Concours régional du Mans, 30 avril, — 7 mai 1865, par M. Jacques VALSERRES (extrait du journal *l'Union de la Sarthe*). *Le Mans*, A. Loger et C^e, 1865, in-8.

Rapport fait à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, sur les prairies en pays de montagnes de M. Bargné, par M. HENRÉ MANGON. Paris, veuve Bouchard-Huzard ; 1864, 1 feuille in-4.

Etudes sur les guanos naturels en général et sur le guano du Pérou en particulier. — Appendice aux principes d'agriculture rationnelle, par M. J. C. CRUSSARD. Vannes, Lamarzelle, 1864, in-12.

Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au nom de la Commission des Antiquités de la France, par M. B. HAURÉAU (lu dans la séance du 29 juillet 1864, 4 feuilles in-4.

Autre rapport . . . idem . . . par le même, lu dans la séance du 7 juillet 1865. Paris, Firmin-Didot, in-4.

Notice sur la fabrication du guano agenais, par M. LÉON RUBAIN ; Agen, Latour, 1864.

Catalogue descriptif et raisonné des arbres fruitiers et d'ornement, par M. André LEROY. Angers, 1865, in-8.

Culture de la vigne et vinification, par M. Jules GUYOT. Paris, librairie agricole de la maison rustique, 1861, 1 vol. in-12.

Sur la viticulture dans le département de la Charente-Inférieure. — Rapport à S. Exc. M. Rouher, ministre de l'Agriculture, etc., par le docteur Jules GUYOT. Paris, Imprimerie impériale, 1861, br. grand in-8.

Du sud-est de la France. — Rapport à S. Exc. M. Armand Béhic, ministre de l'Agriculture, etc., par le même. Paris 1864, 1 volume grand in-8.

Mémoire sur les fouilles pratiquées au village de Vieux (Calvados), par M. CHARNA, 1 feuille in-8.

Rapport sur la ferme expérimentale de They, près Rioz (Haute-Saône), par M. GORTZ, 1 feuille in-f°.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

PENDANT LE 3^e ET LE 4^e TRIMESTRE DE 1865

Séance du 7 juillet 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

Il est donné lecture, au nom de la Commission des finances, du rapport présenté par M. Surmont sur les comptes de M. le Trésorier pour l'exercice 1864. — A la suite de ce rapport et sur la proposition de la Commission, les comptes sont adoptés.

Séance du 21 juillet 1865.

PRÉSIDENCE DE MM. RICHARD ET LEPRINCE,

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose : de l'*Art gaulois*, par M. Hucher. — *Notice sur un Sceau peu connu de l'ancienne église collégiale royale de Saint-Aignan d'Orléans*, par M. Vergnaud-Romagnési.

M. Hébert, titulaire, présente le *Résumé d'une note sur l'interprétation géométrique des équations du 2^e degré à trois inconnues*.

M. Manceau donne lecture du Rapport présenté par la commission nommée pour visiter les bestiaux malades de la ferme des Dégouttières à Laigné-en-Belin.

Séance du 4 août 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La Société, appelée à voter sur l'admission de M. Le Cœur, émet un vote favorable, et M. Le Cœur est proclamé membre correspondant.

Séance du 19 août 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. LIZÉ, SECRÉTAIRE.

Il est fait hommage des brochures suivantes,

Par M. le docteur Jules Guyot : 1^o *Conférence sur le vignoble de l'Orléanais*. — 2^o *Culture de la vigne et vinification*. 2^e édition. — 3^o *Viticulture du sud-est de la France*. Rapport à S. Exc. M. Armand Béhic, ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics. — 4^o *Viticulture dans le département de la Charente-Inférieure*.

Par M. Ed. Guéranger : 1^o *Le jardin Foulard ou deuxième note sur l'horticulture dans le département de la Sarthe* ; 2^o *Etude sur l'Ammonites discus Sow, suivie de la description du Nautilus Julii Baug*.

La séance ordinaire de la Société est remplacée par une conférence de M. le docteur Jules Guyot sur la *Viticulture*. M. Lizé a présenté dans les journaux de la localité le résumé de cette conférence.

Séance du 10 novembre 1865.

PRÉSIDENCE DE M. LEPRINCE.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend 1^o une lettre de M. le Préfet demandant à la Société de lui désigner, autour du Mans, un lieu propre à l'établis-

ment d'une ferme-école; il est décidé qu'une commission sera nommée ultérieurement pour s'adjoindre aux membres de la Société du matériel agricole désignés dans la même intention; 2° une lettre de remerciements de M. le Docteur Le Cœur pour son admission au nombre des correspondants; 3° un rapport medico-légal sur l'état mental de la femme Doumer-Blanc, par M. Le Teilleux, correspondant.

M. le Président annonce que, pendant les vacances, le rapport présenté par M. Julien à la suite de l'enquête faite, au commencement de l'année, sur le rouissage du chanvre, a été adressé à M. le Ministre de l'Agriculture comme renseignement sur une question mise en ce moment à l'étude.

Il est ensuite donné lecture: 1° de la première partie de l'histoire de la reine Bérengère, — Bérengère à la Croisade, — Bérengère et son douaire par M. Chardon, secrétaire; 2° d'une deuxième notice sur des médailles romaines trouvées dans le département de la Sarthe, par M. Davoust, correspondant; 3° d'un rapport sur le Congrès scientifique de France tenu à Rouen, par M. l'abbé Voisin, correspondant.

Séance du 24 novembre 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose: 1° un compte rendu présenté par M. Lizé, titulaire, de la conférence sur la viticulture faite à la mairie du Mans, le 19 août 1865 par M. le docteur Jules Guyot; 2° Souvenirs du calendrier français par M. de la Quèrrière.

Une commission composée de MM. Guéranger, de Villiers de l'Isle-Adam père, de Villiers de l'Isle-Adam fils, Dugrip et Houdbert est nommée pour s'occuper de chercher un emplacement pour la ferme-école.

M. Neveu-Boucheron croit avoir trouvé un nouveau moyen de guérir la maladie de la vigne; il demande que la Société prenne sous son patronage ce nouveau remède. Il est décidé que, si M. Neveu-Boucheron trouve à opérer en grand sur une vigne et non sur une treille, une commission sera nommée pour étudier le procédé et constater les résultats.

M. Edouard Guéranger en raison de son âge demande à échanger son titre de membre titulaire contre celui de membre honoraire; cette demande est immédiatement prise en considération.

On entend ensuite: Notices météorologiques d'août, septembre et octobre, par M. Bonhommet, titulaire; — Seconde partie de la reine Bérengère, — séjour de Bérengère au Mans, par M. Chardon, secrétaire.

Séance du 1^{er} décembre 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. MORDRET, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1° des étymologies et particulièrement de celles du latin par M. Clouet, titulaire ; 2° Lettre pastorale et Mandement de Monseigneur l'Evêque du Mans à l'occasion du Jubilé ; 3° de la greffe sur place des arbres fruitiers et de la formation du premier étage au moyen d'écussons multiples, par M. Vallée, titulaire ; 4° Trait d'union entre les langues aryennes et les langues sémitiques (suite), par M. Bailhache, titulaire.

M. le docteur Le Pelletier demande à échanger le titre de membre titulaire contre celui de membre honoraire. M. Le Pelletier fait valoir son âge et les services qu'il a rendus à la Société depuis de longues années, à l'appui de sa demande qui est prise en considération.

M. de Villiers de l'Isle-Adam donne lecture : 1° du Rapport de la Commission d'Agriculture sur la visite des exploitations agricoles ayant pris part au concours de 1865 ; — les conclusions en sont adoptées ; — 2° du compte-rendu de la séance agricole du mois de novembre à la fin de laquelle M. Louis Vétillart a présenté les modèles de deux instruments aratoires de son invention. — un rouleau-râteau et un extirpateur.

Il est ensuite procédé à la nomination d'une commission pour préparer le programme des séances générales — sont nommés : MM. Surmont, Manceau, Tarot, Boisseau, Aujubault et Bailhache ; puis d'une autre pour présenter le budget et vérifier les comptes de M. le Trésorier ; sont nommés : MM. Surmont, Hébert et Clouet.

Séance du 15 décembre 1865.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1° une lettre de M. le Préfet annonçant qu'il accepte la présidence de la réunion agricole qui aura lieu à Ecommoy, le 17 courant, pour la distribution des primes accordées par la Société ; 2° Pèlerinage à Notre-Dame des Ermites (Suisse), par M. Riobé, correspondant ; 3° Silex taillés de Valcongrain, par M. Châtel, correspondant ; 4° Note sur le cyprès de Lawson, par M. Le Bêle aîné, titulaire ; 5° Le hoquet existe-t-il chez le cheval ? Oui ! par M. Paugoué, correspondant ; 6° une lettre de M. Trouillard, avocat à Mayenne, sollicitant le titre de membre correspondant.

MM. Guéranger et Le Pelletier, après un vote favorable, sont proclamés membres honoraires.

La Commission d'Agriculture est confirmée dans ses pouvoirs pour 1866.

Il est ensuite donné lecture de la Notice météorologique de novembre par M. Bonhommet, et d'un travail sur Caunterets et ses environs, par M. Mordret.

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ
PENDANT L'ANNÉE 1865

PAR M. HENRI CHARDON

Lu à la Séance du 9 Mars 1866.

L'année qui vient de s'écouler a été pour l'agriculture de notre pays une de ces époques qui laissent après elles de longs souvenirs. Le Concours régional agricole s'est ouvert en effet dans notre ville en 1865, et ce sont les agriculteurs de la Sarthe qui ont été appelés à se disputer la prime d'honneur dont l'apparition à de lointains intervalles, dans chaque département, signale la haute importance et qui n'est l'ambition et la récompense que de longs et persévérants efforts. Mais si je m'attardais à vous décrire ici la bienfaisante influence des concours régionaux, les rapports féconds en enseignements de toute sorte qu'ils créent entre les agriculteurs de différentes provinces, la noble émulation qu'ils développent entre tous, l'essor puissant qu'ils impriment à la propagation des bonnes races de bétail et au perfectionnement de la mécanique agricole, vous m'arrêteriez certes, de peur de me voir dépasser le cadre qui m'est tracé et ne pas m'affranchir assez du lieu commun. En me bornant même à vous parler uniquement du Concours régional du Mans, peut-être encourrais-je encore le reproche de venir esquisser bien tard des tableaux présents à tous les souvenirs, et qu'ont peint naguères des pinceaux plus habiles

et plus spéciaux, encouragés alors par l'attrait de la nouveauté. Je ne puis cependant pas garder un complet silence sur ce *événement agricole* qui vous intéresse et vous touche à tous égards, car vos conseils n'ont pas été étrangers aux notables améliorations, aux transformations de tout genre qu'a constatées dans la Sarthe cette solennelle enquête, à tout progrès dont les exploitations rurales alors visitées ont été l'plus haute expression ; car, parmi cette élite des concurrents la prime d'honneur inscrits au livre d'or de l'agriculture de Sarthe, je vois figurer les noms de plusieurs d'entre vous, et c'est, je crois, de la part de la Société une simple marque de juste et courtoise sympathie que de rappeler ici ceux de MM. Courtiller, De Laage, Delaporte, Dugrip, de Courcival, qui ont été honorés ou signalés à différents titres ; car enfin l'heureux et honorable vainqueur, M. Laigle des Mazures, est à la fois un de vos membres correspondants, et celui-là même qui, l'année précédente, dans le concours départemental ouvert par la Société dans l'arrondissement de Mamers, recevait de vous un premier prix, hommage qui s'est ainsi trouvé hautement consacré, au gré et à l'honneur de celui qui en avait été l'objet et de ceux qui l'avaient décerné.

Ces deux institutions des concours régionaux et départementaux, loin de se nuire ou de faire un double emploi, se prêtent au contraire un mutuel appui, se complètent l'une l'autre et ont chacune leur utilité dans la sphère distincte où elles se meuvent. L'une ne se montre dans chaque département qu'à des époques éloignées, embrasse une fort grande étendue de terrain et adresse surtout ses récompenses à cette élite d'agronomes qui se recrute dans les grandes exploitations : l'autre tient en haleine la masse de tous ceux qui cultivent le sol, restreignant son action sans cesse renouvelée à un arrondissement ou à plusieurs cantons, elle peut descendre plus avant dans l'examen des détails, et récompenser des efforts moins complets et moins brillants, mais qui ont aussi leur mérite dans le cadre plus modeste où ils se produisent.

L'une fait pour ainsi dire dans le département l'analyse du progrès agricole, dont l'autre réalise la synthèse. C'est ainsi que cette institution des concours départementaux que vous avez créée, étend, achève et continue dans l'intervalle l'œuvre si féconde des concours régionaux.

. Alterius sic
Altera poscit opem res et conjurat amice.

Dans le but de lui faire produire des résultats plus certains et plus facilement appréciables, vous avez commencé cette année à restreindre ce Concours agricole à une moitié d'arrondissement au lieu d'embrasser un arrondissement tout entier. Le nombre toujours croissant des concurrents, qui rendait tous les ans vos visites plus difficiles et plus onéreuses, vous a conduits à cette scission, grâce à laquelle vous pourrez joindre à un examen plus sérieux et moins pénible la satisfaction de mettre vos récompenses plus en rapport avec le nombre et la valeur des exploitations. La partie de l'arrondissement du Mans dans lequel s'est ouvert le concours de 1863 a compris les cantons de Ballon, Écommoy, Montfort et toutes les communes des trois cantons du Mans situées sur la rive gauche de la Sarthe. Au nom de votre Commission agricole, M. de Villiers de l'Isle-Adam vous a présenté le rapport de la visite des fermes, et vous a signalé dans un portrait pris sur le vif les améliorations diverses qui ont dirigé la Commission dans l'attribution des récompenses aux concurrents. Le 17 décembre la distribution en a été faite à Écommoy, dont le canton comptait le plus grand nombre de lauréats, sous la présidence de M. le Préfet de la Sarthe, qui a bien voulu ne pas laisser passer cette occasion de prouver l'intérêt qu'il porte à notre Société, à l'Agriculture, à ses progrès qui, ainsi qu'il l'a dit ailleurs, sont aussi favorables au perfectionnement de la moralité publique qu'au développement matériel de la prospérité du pays. Plusieurs de vos membres ont encore pris la parole dans cette fête agricole. M. Guéranger, dans un coup d'œil général sur l'ensemble des visites opérées, s'est attaché à dégager ce que

l'agriculture de chaque canton révélait de plus particulier, et a insisté sur les éléments précieux que tous ces procès-verbaux de nos concours pourront fournir un jour à l'achèvement de la statistique agricole de notre département. Votre président, M. Richard, avec cette science économique et ce dévouement aux intérêts agricoles que vous avez appréciés plus d'une fois, a présenté des considérations générales pour guider l'Agriculture dans sa lutte contre le malaise dont elle souffre en ce moment et dont l'opinion publique s'est si vivement préoccupée. Au lieu de se borner comme par le passé à la production trop exclusive des céréales désormais trop peu rémunérative, il lui a conseillé de lutter contre sa tendance à l'immobilité par un progrès incessant, par les transformations de culture que comporte la mesure du possible. Il l'a invitée à se faire industrielle, c'est-à-dire à imiter l'industrie qui se modifie selon les circonstances et les besoins, et spécialement à s'adonner à la culture des plantes que cette dernière recherche et qui trouvent sur le marché un débouché facile et avantageux.

Parmi les plantes industrielles de notre département, la seule qui y soit cultivée sur une large échelle, la plante industrielle par excellence, c'est le chanvre. Le temps n'est plus où, dans les meilleures terres du pays seules, on trouvait une étroite chènevière dépendant de la ferme, et où le chanvre filé à la main n'alimentait que des métiers peu nombreux dispersés dans les campagnes. A mesure que la production croissait en raison de l'amélioration des terres, de la grande quantité des engrais et des séduisants débouchés qu'offraient les fabriques de cordages pour la marine et l'industrie du tissage, de nombreuses filatures mécaniques, attirées par le voisinage du produit, s'établissaient au milieu et aux portes de notre département : la culture du chanvre et la filature mécanique prenaient ainsi parallèlement un rapide essor. Cette culture, ainsi que vous l'a dit le mémoire que j'analyse ici, occupe environ dans la Sarthe 12,000 hectares chaque année et donne dix millions de kilogrammes de filasse, dont la vente s'élève à près de huit

millions. Le nombre d'ouvriers occupés à lui faire subir ses diverses transformations peut s'élever à plus de 20,000, et la valeur, ainsi créée, correspond au moins à 25 millions de francs. En présence des intérêts agricoles, industriels et commerciaux qui se rattachent à ce précieux textile, il n'est pas étonnant que notre société ait tourné tout spécialement de ce côté ses préoccupations et ses études ; aussi, dans le but de développer cette source de richesse, a-t-elle ouvert une enquête sur la production, la préparation et l'emploi du chanvre. Le jour même où il prenait possession du fauteuil de la présidence, dans une réunion où assistaient M. le Préfet, Mgr l'Évêque et M. le Maire du Mans, et où leur présence, gage toujours renouvelé de leurs sympathies, donnait plus de poids et plus d'écho à ses paroles, M. Richard provoquait cette mesure, en appelant votre attention sur cette question si grave et si intéressante pour la Sarthe et sur les moyens de mieux diriger, de perfectionner la culture et la manipulation d'une plante qui est pour nous ce qu'est le coton pour l'Amérique. Les produits qu'elle donne aujourd'hui dans notre département sont-ils en rapport avec les besoins de l'industrie locale ? au lieu de produire surtout des chanvres de filature, les agriculteurs n'ont-ils pas malencontreusement favorisé la production trop exclusive de chanvres longs et à grosses tiges propres à être transformés en cordages ? Les modes de rouissage, de broyage, ne sont-ils pas restés stationnaires jusqu'à ce jour et demeurés, pour ainsi dire, à l'état primitif ? Le rouissage en rivière, sans trop parler de son action antihygiénique et de la destruction du poisson qui en est le résultat, ne peut-il pas être remplacé par un procédé exposé à moins de critiques et à moins d'ennemis, et préférable même pour le cultivateur et pour la qualité du textile ? La mécanique agricole ne devrait-elle pas de notre temps suppléer au broyage à la main, et remédier à la rareté et à la cherté des bras en effectuant ce labeur aussi dur qu'ingrat ? Telles sont les questions dont M. Richard a sollicité l'examen. En même temps, dans un mémoire qui a été lu à l'une de vos

séances, et où les idées théoriques se montrent appuyées de l'expérience et de la sanction de la pratique, un honorable industriel de notre ville, M. Bory, se plaignait de cet abandon du chanvre de filature et des procédés de rouissage actuellement employés : il proposait généreusement de contribuer pour une forte part aux primes qui lui paraissaient le meilleur moyen d'encourager les progrès de cette culture industrielle, et un mode de rouissage agricole simple, facile, salubre et praticable en tout temps.

Dans l'enquête ouverte à la suite de ces mémoires, la Commission chargée d'y présider a fait appel au concours et aux lumières des agriculteurs et des industriels, et après de longues et savantes discussions, MM. Julien et de Villiers de l'Isle-Adam ont consigné les opinions et les systèmes de chacun dans deux rapports qui ont eu l'honneur d'être envoyés au Ministère de l'Agriculture, et dont je regrette de ne pouvoir vous parler plus au long. Comment cette question depuis longtemps pendante du rouissage du chanvre se résoudra-t-elle? Notre culture morcelée permettra-t-elle un jour l'adoption du rouissage manufacturier à la vapeur, tel qu'il se pratique en Angleterre et en Irlande? Le broyage sans rouissage préalable donnera-t-il plus tard de bons résultats? ou bien des routoirs établis non plus dans le lit des rivières, mais dans des fosses creusées le long de leurs rives, viendront-ils donner satisfaction à tous les intérêts, et sinon réformer complètement, au moins perfectionner le mode trop patriarcal en usage aujourd'hui? L'avenir nous le dira : quant à présent, pour parler comme le poète, la solution est encore dans les genoux de Jupiter. Plus heureux pour le broyage mécanique du chanvre, vous avez vu vos vœux en partie réalisés au concours régional, par l'ingénieuse et simple machine à broyer d'un constructeur de notre ville, et vous avez alors longuement étudié les résultats donnés par la broyeuse Leveau, que le jury, de son côté, a honorée d'une façon toute spéciale en lui accordant une médaille d'or et de vifs éloges auxquels vous avez applaudi.

Bien que cette question des chanvres ait été durant cette année l'objet principal de vos études agricoles, d'autres encore, et en première ligne celle de la culture de la vigne, ont été soumises à votre examen. Un savant viticulteur, M. le docteur Guyot, aussi éloquent vulgarisateur que praticien consommé, chargé par M. le Ministre de l'Agriculture de faire une enquête sur la production viticole de notre département, vous a présenté, dans une conférence habilement résumée par M. Lizé, l'exposé de son système de viticulture et donné de précieux avis sur les modes de planter, de cultiver, de tailler la vigne, qui, d'après une suite d'enquêtes renouvelées dans différentes provinces, lui ont paru préférables aux procédés suivis par la routine traditionnelle de chaque pays, et de temps immémorial par les vigneron de notre département. M. le docteur Guyot considère le sol et le climat de la Sarthe comme très-propres à la culture de la vigne, et conseille le développement de cette branche importante de notre production agricole. L'adoption d'une méthode de plantation et de taille à la fois rationnelle et sanctionnée par la pratique, intéresse donc vivement notre pays; aussi dans les conférences ouvertes par votre Commission d'agriculture, avez-vous attiré l'attention générale sur le système préconisé par M. le docteur Guyot et invité tous ceux qui s'occupent de viticulture à vous soumettre les faits qui, d'après leurs observations, peuvent venir à l'appui ou à l'encontre de sa méthode. La discussion qui s'est ouverte a prouvé que ses procédés avaient déjà rencontré chez nous plusieurs adeptes convaincus, et n'ayant eu qu'à se louer de leurs résultats. Bientôt le savant viticulteur doit présenter un rapport à M. le Ministre sur la culture de la vigne dans la vallée du Loir; il est à souhaiter qu'une réforme salutaire puisse résulter des conseils donnés par M. Guyot après un consciencieux examen, et que la production du vin, mieux dirigée, puisse s'augmenter et s'étendre dans notre pays. D'après lui encore, en cultivant et en maintenant les vignes près de terre et en les épamprant avec soin, on a grande chance de

les préserver des atteintes de l'oïdium, ce parasite meurtrier, sur la nature duquel M. Marcel Vétillart vous a communiqué, de son côté, de curieuses observations.

Une autre culture, qui tend également à devenir plus florissante dans quelques cantons du Maine, c'est celle des essences résineuses depuis que les essais de gemmage, entrepris par les procédés usités dans les Landes de Gascogne, ont enfin commencé à donner des produits sérieux qui promettent une notable augmentation de revenu à l'exploitation de nos sapinières. En vous envoyant sa *Notice sur le gemmage du pin maritime en Touraine*, M. Charlot souhaitait, disait-il, de le voir aussi pratiqué dans notre région. Votre zélé correspondant ignorait alors que ses vœux avaient été devancés, et que des essais, depuis longtemps commencés, puis abandonnés, et dont un de vos membres a naguère esquissé l'histoire, y avaient été repris récemment sur une vaste échelle et donnaient déjà de bons résultats qui permettent de croire à l'avenir du résinage dans la Sarthe.

Dans ses *Questions agricoles*, M. Laigle des Mazures s'est surtout attaché à donner aux agriculteurs d'utiles avis sur le système d'assolement qu'il est plus que jamais de leur intérêt de suivre, pour produire davantage et à un prix rémunérateur, et lutter contre l'appauvrissement du sol épuisé par le retour trop fréquent des mêmes récoltes, ramenées par les habitudes vicieuses du pays. D'après les résultats décisifs de sa pratique personnelle, il leur a énergiquement conseillé les assolements à rotations les plus longues comme étant les meilleurs, les plus productifs et la base de toute amélioration sérieuse. Une abondante production de fourrage, l'entretien à l'écurie du plus grand poids de bétail possible, ont encore été recommandés énergiquement par le savant agronome comme la source de tous les succès agricoles. De longs baux non assujettis aux conditions anciennes et les conseils intelligents des propriétaires, qui ne sauraient être plus longtemps étrangers à la transformation des méthodes culturales, lui paraissent

aussi indispensables pour confirmer et guider les fermiers dans la voie d'utiles innovations. La conditionnalité des baux à ferme et les modifications à apporter à leur rédaction, ont aussi continué à être discutées dans le sein de votre Commission d'agriculture. L'insertion d'une clause fixant le minimum du poids de bestiaux qui devront être entretenus sur la ferme par hectare, lui a semblé préférable aux conditions prohibitives actuelles qui entravent l'adoption d'une bonne méthode d'assolement. La question de l'époque des entrées, celle du buttage des pommes de terre y ont été également examinées, ainsi qu'un nouveau système de rouleau et d'extirpateur de l'invention d'un de vos membres, M. Louis Vétillart. Sans plus m'attarder à d'autres communications agricoles qui vous ont encore été adressées par MM. Courtyllier, Chatel, etc., j'arrive à une question intéressant vivement l'avenir de l'agriculture et préoccupant tous ceux qui ont à cœur ses progrès, celle des chemins ruraux.

Déjà, l'année précédente, dans vos séances générales, vous avez appelé l'attention sur ces voies agricoles par excellence, et votre appel n'a pas été vain. De toutes parts dans le département, les comices agricoles, de nombreux pétitionnaires et des plus autorisés, ont élevé la voix pour solliciter l'administration d'intervenir dans cette question et demander une loi qui serait le complément de celle du 21 mai 1836. Jamais nos chemins vicinaux, qui ont changé l'aspect des campagnes et y ont développé la richesse dans une proportion si considérable, n'auraient pu être ouverts en aussi grand nombre, en aussi peu de temps, en un mot, avec autant de facilité, sans cette loi bienfaisante de 1836. Eux aussi, nos chemins ruraux, pourtant si dignes d'intérêt, qui servent à transporter les engrais de la ferme aux champs et les récoltes des champs à la ferme, et relient entre elles les voies vicinales, ne pourront d'ici longtemps encore sortir de leur déplorable état sans une mesure législative venant aplanir les obstacles de tout genre qui s'opposent à leur amélioration. Mais en indiquant le mal au légis-

lateur, n'est-il pas convenable de l'éclairer en même temps sur les remèdes possibles et de lui signaler les meilleurs moyens de satisfaire à un des plus pressants besoins de l'agriculture? Dans une monographie consacrée à l'examen de cette grave question, M. Saint-Martin a étudié avec le plus grand soin et en habile jurisconsulte les difficultés qui se rapportent à l'ouverture et à l'exécution de ces voies de communication, à la répartition et au paiement des dépenses, et énuméré les différentes autorités qui lui paraissent devoir présider aux phases successives des travaux. Sans parler du rôle qu'il attribue aux juges de paix dans les questions de propriété, au jury dans celles des indemnités, aux commissions syndicales dans celles d'exécution matérielle, qu'il me suffise de vous dire que c'est l'administration supérieure et non l'autorité locale qu'il désire voir présider à tout ce qui a rapport à l'ouverture et à la direction de ces chemins. Cet ensemble de vues longuement exposé par votre collègue sur la viabilité rurale ne pourra, certes, manquer d'être consulté avec le plus grand fruit par ceux qui s'intéressent à l'achèvement de nos voies agricoles. Ces efforts que l'opinion publique et quelques-uns d'entre vous ont tentés en faveur des chemins ruraux, vous ont conduits à vous y associer vous-mêmes aussi intimement que possible en nommant une Commission chargée d'élucider à son tour les moyens de faciliter leur confection. Les longues discussions qui ont résulté de l'étude approfondie à laquelle se livre votre Commission, ne lui ont pas permis jusqu'à ce jour de vous exposer ses conclusions; mais vous assurent au moins que le rapport qui doit incessamment vous les présenter sera des plus complets et des plus intéressants.

J'en ai fini avec tout ce qui a trait, de près ou de loin, à vos études agricoles, et je m'arrête un instant à l'horticulture, avant de passer aux sciences naturelles. Cérès, dans votre enceinte, ne se montre pas jalouse des hommages rendus à Flore et à Pomone; aussi plusieurs de vos membres s'empressent-ils de vous offrir leurs observations sur l'art si utile et

si aimable de la culture des jardins. C'est ainsi que vous avez reçu de M. Gustave Vallée une notice sur la greffe sur place des arbres fruitiers, et la formation du premier étage au moyen d'écussons multiples : c'est ainsi encore que M. Guéranger vous a offert les pages pleines d'intérêt, sur l'horticulture de notre département, qu'il a consacrées au souvenir d'une précieuse collection, riche en beautés de tout genre, et à la mémoire de M. Foulard, ce collègue aussi aimable que savant praticien, dont notre Société n'a pas oublié le nom, ni les services, et qui fut, pendant de longues années dans notre ville, le type de l'amateur de jardins.

La paléontologie, autant que la botanique, est l'objet des prédilections de M. Guéranger ; c'est à cette variété de science et de goût de votre savant confrère qu'est due son étude sur l'*Ammonites discus* de Sowerby, que d'Orbigny avait confondue avec une espèce différente, dont M. Guéranger a précisé les caractères. M. Anjubault, qui poursuit toujours ses études sur la Faune du Maine, vous a lu une notice sur deux lamas élevés dans la Sarthe, et vous a donné les caractères spécifiques et la description de l'espèce qui paraît être le lama vigogne, en les accompagnant des résultats de l'examen microscopique de la laine de ces animaux. Une remarquable étude de botanique médicale vous a été présentée par M. Manceau, dans le rapport qu'il a rédigé au nom de la commission chargée de visiter les bestiaux malades de la ferme des Dégouttières, en Moncé-en-Belin : les accidents arrivés à ces animaux et qui jadis auraient été imputés aux maléfices de la sorcellerie, ont paru à vos délégués devoir être attribués à l'absorption du *papaver dubium*, croissant en abondance dans le champ où la présence des bestiaux était suivie de vertiges et de convulsions. Cette présomption dont M. Manceau vous a décliné tous les motifs, a déterminé votre commission à signaler aux cultivateurs les dangers de cette plante trop longtemps considérée comme inoffensive, et à leur en conseiller la prompte destruction.

Ces nombreux services que rend chaque jour la science sont

de plus en plus appréciées, et lui attirent de nouveaux droits à l'estime et à la reconnaissance de tous. Une preuve frappante du bien qu'elle fait sans bruit autour d'elle, ressort du volumineux rapport sur les travaux des conseils d'hygiène et de salubrité du département de la Sarthe dont M. Le Bêle vous a fait hommage, et qui vous a initié aux graves questions que ces conseils ont eu à résoudre pendant dix ans, et aux services qu'ils ont rendus pendant cette longue période à la sûreté et à la santé publiques. La science médicale, plus que toute autre, accomplit avec un dévouement sans bornes cette noble et difficile mission de venir au secours de l'humanité, et en élargissant le cercle de ses connaissances augmente celui de ses bienfaits.

Aux nombreux adeptes qu'elle compte parmi vous, vous devez cette année plus d'un travail solide et intéressant. M. Lecœur, votre nouveau correspondant, vous a envoyé ses études sur la rage, l'intoxication alcoolique, la cicatrisation et la désinfection des plaies par les pansements à l'aide de l'alcool. Un rapport sur l'état mental de la femme Donnier Blanc, par M. Teilleux, vous a présenté un fragment d'étude de médecine légale. M. Lepelletier a développé dans une de vos séances les principes de son *Traité de Physiognomonie*, dont je vous ai déjà parlé l'année dernière. M. Mordret a exposé devant vous, avec de longs détails, les vertus bienfaisantes des eaux de Cauterets : tour à tour médecin et peintre, il vous a successivement décrit l'aménagement de cette station thermale, une des plus riches et des plus favorisées du midi de la France, où le corps retrouve une nouvelle vigueur, et les âpres beautés de ces sites des Pyrénées, où l'âme se retrempe au contact des nobles et grandes émotions que donne le spectacle de cette nature si grandiose, si sauvage

Et du vieux chaos gardant encore les traces.

L'efficacité des eaux thermales a trouvé encore un habile propagateur dans M. Spengler qui vous a envoyé son étude sur l'influence des bains, et ses archives de balnéologie.

M. Lizé a profité d'une brochure de M. Jolly pour revenir sur les dangers du tabac dont il est un des ennemis les plus intimes, et il a appuyé son opinion sur de nouveaux arguments ; mais depuis longtemps, hélas ! malgré les sages avis de la science, et *quoi qu'en dise Aristote*, le tabac étend plus que jamais son empire et continue son œuvre de lente destruction.

Le nom d'Aristote, d'ailleurs, n'inspire plus aux jeunes générations le même respect qu'autrefois, ainsi que vous le rappelait M. Surmont dans une étude qu'il a intitulée *la logique d'autrefois et la logique d'aujourd'hui*. S'attachant surtout à faire ressortir l'opposition de ces deux logiques dans le domaine de l'étude du droit, il vous a montré les anciennes générations étayant au Palais leurs plaidoiries de citations sans nombre du droit romain, passant en revue les opinions de tous les jurisconsultes, remontant parfois par delà le Digeste, la loi des douze Tables, voire même les lois de Minos, cherchant en un mot dans les textes des auteurs les motifs de leur détermination. Non pas cependant que la raison individuelle fût complètement exilée de l'étude de la jurisprudence : si longtemps, il est vrai, elle avait été ensevelie sous l'autorité écrasante de la scolastique, de même que René Descartes avait ressuscité ses droits dans la philosophie, de même et presque en même temps Domat l'avait fait enfin pénétrer dans l'étude du droit ; mais toujours est-il que l'argument triomphant de ces disciples de l'autorité des auteurs, c'était le fameux *magister dixit* de l'enseignement aristotélique. Aujourd'hui nos jeunes légistes ont changé tout cela : c'est que pour eux, comme pour les générations nouvelles, les bases de la logique ne sont plus les mêmes. Les lois n'étant plus considérées que comme l'expression du droit et de la raison, ils laissent dormir les textes des auteurs pour ne faire appel qu'au sentiment de la justice et pour n'étudier que la raison en elle-même ; c'est avec elle surtout qu'ils cherchent à mettre les lois en harmonie plutôt qu'avec la pensée du législateur et l'histoire du droit. Les notions précédemment acquises par l'humanité ne sont rien

pour eux, qu'autant qu'ils les ont fait repasser au crible de la raison individuelle. Quelle est la meilleure de ces deux méthodes, à qui accorder le plus de confiance d'Aristote, ou de la raison individuelle? question intéressante, que M. Surmont toutefois n'a fait qu'indiquer, sans en entamer la discussion, déclarant cependant qu'à ses yeux, la raison individuelle ne doit avoir d'ascendant qu'à condition de s'appuyer sur la raison générale, sur la divinité.

Ce conflit entre ces deux méthodes ne peut s'élever dans l'étude des sciences abstraites, des mathématiques pures qui continuent à être cultivées au milieu de vous par M. Hébert. L'année dernière, il avait étudié les équations du deuxième degré à deux inconnues; cette année, il vous a présenté l'interprétation géométrique des équations du deuxième degré à trois variables au point de vue de leur traduction graphique. La dynamique et la statique ont été représentées de leur côté par une note de M. Martin, sur la construction du viaduc en fer de Briollay sur le Loir, étude qui vous a intéressé d'autant plus, qu'elle vous a fait connaître une nouvelle et heureuse application de la découverte si féconde d'un de vos membres, dont le talent et les nombreux services ont été récemment honorés d'une flatteuse distinction. C'est en effet à notre savant collègue M. Triger, auteur du procédé au moyen duquel on emploie l'air comprimé pour ouvrir des puits de mine, qu'est également due la possibilité de descendre des colonnes tubulaires à une grande profondeur sous l'eau au moyen de l'air comprimé. Un tablier métallique horizontal soutenu par ces colonnes, permet dès lors la traversée facile des rivières, là où le sous-sol des vallées s'oppose à la construction d'un pont avec arches en maçonnerie ou en fonte. C'est par le procédé de notre collègue que s'exécutent aujourd'hui tous les grands travaux sous-marins: c'est de la sorte qu'ont été construits en Angleterre le pont de Rochester, chez nous les grands ponts de Kehl, de Lyon, de Bayonne, de Bordeaux, d'Argenteuil, et enfin celui de Briollay, dont M. Martin vous a d'une façon claire et

précise décrit la construction et les dépenses, en y joignant de curieuses considérations hygiéniques sur le travail dans l'air comprimé.

La philologie a continué d'avoir son zélé représentant dans la personne de M. Clouet qui, dans sa grammaire analytique de la langue italienne, a surtout pris à tâche de nous familiariser avec la grande variété d'accentuation tonique de cet idiome et de plier nos habitudes de prononciation aux riches intonations de la cantilène italienne.

L'archéologie et l'histoire sont toujours, vous le savez, une des branches les plus fécondes de vos études, et ont produit cette année un bon nombre d'intéressants travaux. La période gauloise de notre histoire à compté parmi ses explorateurs, MM. Voisin, Hucher et de Cumont. Dans son deuxième fascicule de *La France avant César*, M. l'abbé Voisin en étudiant les origines celtiques les plus reculées, s'est encore efforcé de persuader qu'en Gaule tout était grec avant d'être latin, et chaldéo-phénicien avant d'être grec. La religion, le gouvernement et les mœurs des Gaulois ont été cette fois le but principal de ses recherches, et il a groupé sur ce chapitre curieux de leur histoire tout un ensemble de détails qui permettent de pénétrer intimement dans leur manière de vivre. Un travail qui aidera puissamment aussi à les faire mieux connaître, c'est celui qu'a commencé M. Hucher sur l'Art gaulois. Aux hypothèses hasardées jusqu'à ce jour, avec plus ou moins d'habileté sur le degré de leur culture artistique, M. Hucher substitue des faits positifs et des notions précises ; les principaux types de la numismatique gauloise, tirés de sa précieuse collection et reproduits par lui avec une vérité saisissante, sont les preuves irréfragables que l'auteur met en lumière en faveur de l'art national de nos pères, et les témoins qui nous font enfin connaître d'une façon certaine le costume, l'épigraphie et la symbolique de ce peuple, objet en ce moment de tant de curieuses études. Dans sa notice sur le congrès archéologique de Fontenay (Vendée), M. de Cumont s'est également attaché à la solution des

nombreux problèmes que soulèvent encore les monuments primitifs de la Gaule, les tumulus, les allées couvertes, les dolmens, ces tombeaux pris longtemps pour des autels, et il a su faire un travail original de l'exposé des discussions auxquelles ont donné lieu dans le congrès ces monuments longtemps restés énigmatiques. L'art des Romains a eu de son côté son interprète dans M. Davoust, qui a dressé l'inventaire et donné la description des médailles romaines, trouvées par lui dans différentes localités de la Sarthe. Le moyen âge, à son tour, a été étudié par MM. de Lestang et Chardon.

M. de Lestang a extrait du cartulaire de la Trappe les chartes relatives aux possessions qu'avait cette abbaye dans le Maine, aux portes de Ballon, et fourni de curieux renseignements sur les seigneurs manceaux, qui, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, furent les bienfaiteurs du monastère. M. Chardon a étudié l'origine du nom de Mamers et battu en brèche l'étymologie dont on a fait venir jusqu'à ce jour le nom de cette ville, à qui l'on donnait pour parrain le dieu Mamers, le Mars des Sabins. Il a pensé que les souvenirs du Mamertium antique, perdu au fond du Brutium, pas plus que ceux d'un temple apocryphe de Mars (*Mori Fanum* ?) au milieu du Saônois, n'avaient rien à voir dans l'origine du nom de cette localité, qui ne fait son apparition dans notre histoire qu'au ^{vii}^e siècle. Des mentions inédites d'un cartulaire de l'abbaye de Saint-Vincent qui la désignent sous le nom de Saint-Mamès au ^{xi}^e siècle, l'existence du culte de ce saint dans cette ville au ^{xiii}^e, et aujourd'hui encore dans tout le pays environnant, lui ont fait présumer qu'elle devait son nom à son église, dédiée d'abord à ce martyr de Césarée en Cappadoce, dont les reliques furent apportées en Gaule dès le ^{vi}^e siècle, et qui est surtout connu dans le Maine sous le nom de saint Mamert. A ce propos, il a tracé l'histoire du culte de ce martyr de l'Église grecque, autrefois si florissant dans notre province, sa curieuse iconographie et sa bizarre confusion avec saint Mamert, évêque de Vienne et fondateur de la fête des Rogations, qui, à cause de la similitude des

nom, a pris sa place dans la plupart des églises de notre diocèse.

Une étude de plus longue haleine, du même auteur, c'est *l'Histoire de la reine Bérangère, femme de Richard Cœur-de-Lion, et dame douairière du Mans, d'après des documents inédits sur son séjour en France*. Le nom de cette princesse, qui passa au Mans les trente dernières années de sa vie, était resté dans la mémoire du peuple, mais entouré d'une auréole légendaire. M. Chardon s'est efforcé de le rendre à la véritable histoire et de restituer aux Manceaux une tête de reine assez touchante. Grâce aux lettres d'Honorius III, contenues dans les manuscrits de La Porte du Theil, et à un recueil de Gaignières, il a recomposé la physionomie et la vie de cette reine éprouvée par tant de malheurs, et lui a donné une place dans la galerie des femmes célèbres du XIII^e siècle, à côté des Ingeburge, des Elisabeth de Hongrie, des Blanche de Navarre et de Castille. Il l'a montrée allant chercher son brillant époux à travers les mers, l'accompagnant à la croisade, délaissée pour une rivale, puis bientôt veuve sans enfants, réduite dans sa misère à aller mendier auprès de sa sœur Blanche, comtesse de Champagne, luttant sans relâche et sans fin pour arracher quelques lambeaux de son douaire à son perfide beau-frère Jean Sans-Terre et à Guillaume de la Guerche. Il a appuyé surtout sur les dramatiques épisodes de son long séjour au Mans, dont elle était usufruitière, et non pas du Maine tout entier comme l'avaient avancé des historiens manceaux, et il a longuement insisté sur les interminables et pénibles démêlés qu'elle soutint avec une rare énergie contre le chapitre et l'évêque du Mans, qui l'accablèrent d'humiliations sans fin et lancèrent contre ses officiers et contre la ville, une longue série d'excommunications et d'interdits. Il vous a fait voir la royale veuve jalou-sée par tous les pouvoirs rivaux du sien, n'ayant dans sa détresse qu'un seul appui, celui de la papauté, celui d'Innocent III et de son successeur Honorius, soutiens inébranlables de tous les faibles et de tous les opprimés ; il vous l'a décrite

enfin favorisant au milieu de ses luttes, le grand mouvement religieux et artistique du **xiii^e** siècle, et foudant, à la veille de mourir, la pittoresque abbaye de l'Épau où reposa longtemps son tombeau, abrité aujourd'hui sous les voûtes de la cathédrale du Mans. Je m'arrête, dans la crainte que les liens intimes qui unissent l'auteur de ces deux mémoires à votre secrétaire, n'aient pu le porter à la longue à mettre trop amoureusement en relief les contours de son œuvre, et à sortir à son insu de la froide et impartiale appréciation qui doit présider à vos comptes rendus. J'eusse préféré me taire, croyant le silence plus prudent et mieux séant à la fois, mais mon rôle me forçait d'être complet et la réserve de l'auteur de la reine Béren-gère a dû céder devant les obligations du rapporteur de la Société.

Un dernier travail relatif à l'histoire de notre province, vous a été offert par M. Anjubault : dans ses remarques sur un répertoire topographique et historique du Maine, manuscrit anonyme du **xviii^e** siècle, appartenant à la bibliothèque de notre ville, il a attribué cet ouvrage inédit à un des anciens membres de votre compagnie, à M. Davelu, lazariste, supérieur de la Mission, qui, en 1766, fut reçu membre du bureau d'agriculture du Mans, auquel vous avez succédé.

Voilà, Messieurs, en ajoutant dans le domaine de la poésie les ingénieuses fables de M. Houdbert, le résumé aussi complet que possible de vos études dans la triple sphère où vous exercez votre activité. Voici maintenant les changements qui se sont opérés pendant le cours de cette année. Un nouveau titulaire, M. Guillemare, professeur de physique au Lycée de cette ville, a pris place parmi les membres de la Société, dont le nombre s'est encore augmenté de deux nouveaux correspondants, M. Chatel, président du comice agricole de Campandré-Valcongrain (Calvados), et M. Lecœur, professeur à l'École de médecine de Caen. Vous avez conféré, sur leur demande, le titre de membre honoraire à deux de vos collègues, MM. Guéranger et Le Pelletier, qui siégeaient dans la Société

depuis de longues années, et dont le concours si dévoué vous a valu et continuera à vous valoir encore, vous l'espérez, de nombreux services et d'intéressants travaux. La mort vous a enlevé deux correspondants, M. Pichon de la Guierche et M. Richomme : le premier spécialement attaché aux progrès pratiques de l'agriculture, l'autre appliqué depuis longtemps à l'étude des poètes et de l'histoire de la Normandie, et dont vous avez encore présentes à l'esprit les récentes notices sur Marie de France et sur Guillaume le Conquérant : à la veille de mourir, il vous envoyait encore son *Mémorial d'une famille normande*, imprimé à Falaise, cette ville qu'il aimait entre toutes, et où ses poésies avaient été naguères imprimées dans un recueil bien connu de tous les jeunes poètes normands. Enfin vous avez été représentés comme de coutume au Congrès des Sociétés savantes, et M. l'abbé Voisin vous a présenté le compte rendu du Congrès scientifique de Rouen, auquel il assistait comme un de vos délégués.

Tel est le bilan de 1865. La nouvelle année déjà commencée verra prochainement s'ouvrir vos séances générales : c'est surtout pour elles que vous tenez en réserve la fine fleur de vos recherches, c'est alors que vous les apportez ici avec le plus de libéralité. Cependant, si dans les années intermédiaires vous êtes moins prodigues de vos forces, votre économie ne va pas jusqu'à l'avarice, et bien que la période dont je viens de vous esquisser le résumé soit l'une d'elles, son souvenir restera marqué dans nos annales par plus d'un solide et fructueux travail dans le domaine de l'agriculture et de l'archéologie.

HISTOIRE
DE LA
REINE BÉRENGÈRE
FEMME DE RICHARD CŒUR-DE-LION
ET
DAME DOUAIRIÈRE DU MANS
D'après des Documents inédits sur son Séjour en France
PAR M. HENRI CHARDON.

J'avais d'abord songé à publier au moment des fêtes du Mans (1), une histoire de la reine Bérengère et à remettre en pleine lumière cette figure un peu effacée, cette médaille un peu fruste qui excite et déroute en même temps la curiosité ; mais ce qu'il faut aux masses qui se pressent dans les villes à ces époques de bruit et de foule, ce sont de courts travaux de vulgarisation. J'ai pensé que l'érudition avec sa démarche lente et sévère serait peut-être mal venue dans ce monde bariolé de la fantaisie et de l'histoire et qu'elle aurait peine à se mettre à l'unisson de tous et à prendre elle aussi des airs CAVALIERS ; j'ai donc ajourné le moment où je comptais ressusciter cette intéressante figure de femme et restituer aux Manceaux *une tête de reine assez touchante*.

Il ne faut cependant pas trop laisser l'intérêt se refroidir sur la personne de la veuve de Richard Cœur-de-Lion, ni

(1) Une cavalcade historique représentant l'entrée de Bérengère dans cette ville figurait au programme des fêtes du concours régional de 1885.

s'enraciner sur son compte certaines erreurs sorties à tire d'ailes du cénacle des savants pour s'épanouir au grand air et conquérir droit de bourgeoisie. Dreux du Radier, l'historien de nos reines, se plaignait, au xviii^e siècle, de ce que cette princesse fût peu connue dans notre histoire : ces plaintes seraient encore de mise aujourd'hui. On n'a rien tenté jusqu'à ce jour pour étendre ou pour éclaircir les rares et vagues notions qu'on avait sur elle au dernier siècle, et je ne sache pas que les derniers historiens anglais aient réparé l'oubli dans lequel nos érudits ont laissé la vie de cette princesse, qui s'écoula presque tout entière dans notre France (1). Son image est moins connue et moins fixée que ne l'était, il y a vingt ans, celle d'Ingeburge, la femme de Philippe-Auguste, avant la monographie de Géraud. J'espère qu'enfin cette étude pourra faire connaître intimement la femme du roi Richard, presque aussi malheureuse que la reine de France, et que le tableau de ses malheurs pourra servir de pendant à ceux de sa contemporaine la princesse de Danemark. On jugera, je pense, que cette reine, ainsi présentée sous un vrai et nouveau jour, mérite non-seulement d'occuper une place dans *le Mirouër ou la Nef des femmes vertueuses*, mais qu'elle a droit de figurer dans la galerie des princesses célèbres du xiii^e siècle, à qui leurs malheurs ou leur virile énergie au milieu du monde féodal ont valu les pieux hommages de l'histoire et de la postérité.

On la verra à vingt ans, parée de tous les charmes de la jeunesse et de la beauté, courir chercher à travers les mers

(1) Seule parmi les historiens anglais, M^{me} Strickland (*Lives of the queens of England*, London, Colbrun, 1840, in-8, t. II, p. 1 à 39) a donné une vie de la reine Bérengère, mais, sauf quelques lignes sur ses démêlés avec Jean Sans-Terre, elle ne dit pas un mot des dramatiques aventures de la princesse en France, pendant son veuvage. L'ouvrage de M^{me} Strickland malgré son mérite n'a malheureusement pas été traduit dans notre langue. M^e Celliez y a seulement largement puisé pour son *Histoire des Reines d'Angleterre*, in-4^o, 1836, livre qui n'est pas comme son devancier un ouvrage d'érudition.

un brillant époux, la gloire de la chevalerie, pouvant croire à un long bonheur et n'en ayant saisi que l'ombre ; car bientôt la voilà délaissée par son mari, puis veuve sans enfants, luttant tout le reste de sa vie sans relâche et sans fin pour conserver quelques lambeaux de sa fortune que l'avarice et la violence s'obstinent à lui disputer ; ne trouvant partout que des ennemis, même dans la ville où elle espérait finir ses jours en repos, et où le souvenir des Plantagenets ne servit qu'à exciter davantage encore contre elle les jalousies des pouvoirs rivaux ; n'ayant en face de l'inimitié des rois, des seigneurs et du clergé qu'un seul appui, mais celui-là bien puissant, malgré la ligue de toutes les forces de la féodalité, celui de la papauté, la voix d'Innocent III et d'Honorius, soutiens de tous les droits et de toutes les infortunes, solides remparts contre toutes les violences et toutes les tyrannies.

Pour esquisser à coup sûr les traits de cette intéressante figure, j'ai eu le bonheur de rencontrer des documents inédits qui se contrôlent les uns les autres, et sans le concours desquels on n'eût pu prononcer sur Bérengère un jugement définitif. Les uns, provenant des pouvoirs locaux ennemis de cette reine, tendaient à la faire regarder comme une sorte de comtesse de Pimbesche, plaideuse acharnée, obstinément attachée à ses prérogatives, ou mieux comme une émule de Pierre Mauclerc pour citer un nom appartenant au **xiii^e siècle**. Les autres, au contraire, font voir en Bérengère une pieuse princesse, victime du malheur, importune à la société d'alors comme le droit et la misère, luttant sans cesse, au nom de la justice et de la faiblesse outragées dans sa personne, contre la conspiration de tous les pouvoirs unis pour la réduire et la mater. Et ceux-ci sont des témoignages de la plus haute autorité, tous émanés de la chancellerie pontificale, les lettres manuscrites d'Honorius III dont la Bibliothèque impériale et le British-Museum possèdent de précieuses

copies (1). Bien qu'indiquées dans ces deux riches dépôts par Dom Pitra et M. Marchegay (2), celles de ces lettres qui sont relatives à Bérengère n'avaient jamais été mises à profit par nos modernes érudits. Les rares, incomplètes et souvent fautives indications de Raynaldi, continuateur de Baronius, permettaient seules de soupçonner la protection toute dévouée dont ce pape avait couvert la princesse (3). Dans le recueil des lettres d'Honorius conservé à la Bibliothèque de la rue Richelieu, j'ai trouvé vingt lettres environ de ce pontife ayant rapport à la reine d'Angleterre, sans parler des bulles du même pape qui ont encore trait à son histoire.

Les autres documents, émanant d'une source moins favorable à la reine, sont le résultat d'une enquête faite au Mans en 1246 pour constater les droits discutés du chapitre de la Cathédrale : les témoins oculaires, qui y figurent presque au nombre de cent, donnent tous, pour affirmer les privilèges du chapitre, de nombreux témoignages en faveur du pouvoir de juridiction dont ils ont vu ce corps user pendant près de trente ans contre Bérengère et ses hommes. On a là un ensemble de dépositions du plus grand intérêt, et pleines de cette vie et de ce mouvement qui font si souvent défaut aux documents que nous a légués le moyen âge. Cette enquête nous a été conservée à la Bibliothèque impériale dans un recueil de pièces concernant l'abbaye de la Couture et formé par Gaignières : une copie en existe à la Bibliothèque du Mans, et c'est à l'obligeance de M. Anjubault, son savant conservateur honoraire, que j'en dois la connaissance (4). Sans parler des

(1) Voir au *British-Museum* le Bullaire anglais composé par Mgr Marini, garde des archives du Vatican, et à la Bibliothèque impériale six volumes manuscrits des lettres d'Honorius III, faisant partie des pièces copiées à Rome par les soins de La Porte du Theil, F. Moreau 1178-1183.

(2) V. *Archives des Missions scientifiques*, 1850, p. 406, et *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 4^{me} série, t. I, p. 108.

(3) Voir aussi le recueil des décrétales d'Honorius III, publié par Ciron, *Quinta compilatio*, etc., 1645 in-^{fo}, et par Riegger 1763.

(4) V. Bib. Imp. fonds Gaignières, n° 199. — *Archives municipales du Mans*, n° 834.

documents manuscrits qui m'ont été de quelque utilité, tels que la collection de Dom Housseau, les cartulaires de Philippe-Auguste, ceux du chapitre du Mans et de l'abbaye de l'Épau, j'indiquerai comme m'ayant fourni une ample moisson les actes de la chancellerie d'Innocent III, publiés malheureusement d'une façon incomplète par Baluze et La Porte du Theil (1), les *Fœdera* de Rymer, les *Rotuli Chartarum, Litterarum Patentium et Clausarum* publiés par M. Duffus Hardy, la collection de D. Martène, sans oublier le Catalogue des actes de Philippe-Auguste et le Cartulaire normand publiés par M. L. Delisle, dont on ne saurait passer le nom sous silence sans ingratitude toutes les fois qu'on parle de l'époque de Philippe-Auguste et que de plus on a recouru à sa bienveillance inépuisable comme son érudition.

Peut-être en ajournant la publication de cette Etude, aurais-je encore pu glaner ailleurs, surtout dans les documents navarrais et anglais (2), mais j'ai pensé que déjà ma gerbe était de sorte à pouvoir être liée, sauf à la grossir plus tard, grâce à de nouvelles recherches et aux bienveillantes communications que je serais heureux de recevoir sur quelques particularités encore peu connues de cette vie de la veuve de Richard Cœur-de-Lion. Peut-être même aussi quelques esprits trouveront-ils déjà long et monotone ce récit des malheurs sans cesse renaissants de Bérengère : il était cependant de mon devoir de les raconter tous, dès lors qu'ils étaient restés jusqu'à ce jour inconnus, sauf plus tard à l'histoire générale à passer dans son crible tous ces dramatiques épisodes, à en conserver la moelle et la substance, et à laisser tomber les miettes.

(1) Voir Baluze, *Epistolæ Innocentii papæ III*, 1683, et le troisième volume si rare des *Diplomata, chartæ, ad res Francicas spectantia*, Paris, 1791, in-f°. Une partie de ces lettres relatives aux affaires de France a été reproduite dans le recueil de Dom Bouquet. Voir aussi *Innocentii III, opera omnia*, Migne 1855, et les tables des registres perdus d'Innocent III récemment publiées par le Père Theiner.

(2) *Les Chronicles and memorials of the reign of Richard the first, edited by William Stubbs*, in-8° dans la collection des *Rerum britannicarum mediæ ævi scriptores*, manquent encore à la Bibl. impériale.

CHAPITRE PREMIER.

LA REINE BÉRENGÈRE A LA CROISADE ⁽¹⁾.

Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, partis pour la Croisade, attendaient en Sicile le retour du printemps, afin de pouvoir plus sûrement mettre à la voile et courir à la délivrance de Saint-Jean-d'Acre, tombée, comme Jérusalem, au pouvoir de Saladin. Cette longue inaction avait été fatale à la bonne intelligence qui régnait au départ entre les deux rois. Des froissements, des conflits d'autorité réveillèrent des querelles assoupies, bientôt même de nouveaux incidents rendirent leur aigreur telle, que les deux rivaux s'accusèrent mutuellement de déloyauté et de trahison, et que d'anciens frères d'armes ils devinrent irréconciliables ennemis. Un des derniers jours de février, 1191, Richard Cœur-de-Lion entra à l'improviste dans la tente du roi de France : « Vois cette charte, lui dit-il, que me fait parvenir Tancrede, roi de Sicile; elle me prouve que tu me trahis. — Cette charte est fausse, répondit Philippe-Auguste, et n'a été imaginée que pour te servir de prétexte et rompre ton mariage avec ma sœur Alix. — Je ne méprise pas ta sœur, reprit Richard; mais je ne puis l'épouser, car mon père a eu d'elle une fille. — A qui donc veux-tu qu'elle se marie? — A quelque comte, à quelque baron. — Alors tu me rendras sa dot et son douaire qui me font retour. — Qu'à cela ne tienne, tu les auras aussitôt mon arrivée en Angleterre. — Mais tu es mon vassal, et je dois connaître le nom de ta nouvelle fiancée. — C'est Bérengère de Navarre (2). »

(1) Cette partie de la vie de la reine ayant été habilement décrite, sauf quelques erreurs, par M^{me} Strickland, je me suis attaché à suppléer par l'attrait de la forme au manque de nouveauté, sans prétendre y révéler aucun fait nouveau de quelque importance.

(2) Benoit de Peterborough, *Vita H^{ic}. et R^{ic}.*, édit. Hearne, Oxford 1735, t. II, p. 642; je me suis servi de la traduction de M. Leroux de Lincy, *Hist. des femmes célèbres de l'ancienne France*. Voy. aussi Guillaume le Breton, *Philippide*, Dom Bouquet, t. XVII, p. 162.

Tel était, en effet, le nom de la nouvelle épouse destinée au roi d'Angleterre par sa mère, la fameuse Éléonore de Guyenne. Toujours désireuse de se venger de la famille de France et détestant de plus dans Alix une rivale qui avait remplacé, disait-on, auprès du vieil Henri II, son second mari, la belle Rosemonde de Woodstock, la jalouse et vindicative Éléonore avait déterminé son fils à rompre avec la fille de Louis VII, et dès avant le départ pour la croisade la répudiation d'Alix était chose arrêtée. Alors que Richard n'était que comte du Poitou et qu'il brillait dans ces riches cours du midi toutes pleines de princesses aimables et lettrées, et de cette foule de troubadours et chevaliers dont il était l'idole et l'imitateur, il avait remarqué la jeune Bérengère, et, séduit par l'élégance des manières et l'illustration de la race de cette noble fille des Ximénès, il en avait conservé un amoureux souvenir et désirait toujours de l'avoir pour sa femme (1). Pendant qu'il prenait la route de Marseille et de Sicile, la vieille Éléonore, que n'arrêtaient ni le poids des années, ni l'intempérie de la saison, et qui puisait des forces, et dans son amour pour son fils, et dans sa haine contre Alix, était allée jusqu'en Navarre avec de pleins pouvoirs trouver le roi Sanche VI, et n'avait pas eu de mal à négocier le mariage de Bérengère, une de ses filles, avec le roi Richard. Puis, ce traité secret une fois conclu, elle emmenait en grande hâte à travers la Provence et l'Italie cette jeune princesse confiée à sa garde, et qui, comme la fiancée de Suénon, cette héroïne de la première croisade, ne craignait pas d'aller accompagner son époux à travers les mers et au milieu des armées (2). L'annonce de l'arrivée de Bérengère à

(1) G. Vinisau, *Richardi regis itinerar. Hierosol. apud Gale Hist. angl. scriptores*, t. II, p. 315, c. xxvi. Du Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, dit qu'il l'avait fiancée.

(2) Bérengère de Navarre, qu'il ne faut pas confondre avec les Bérengère de Castille, était fille de Sanche VI le Sage, roi de Navarre, mort en 1194, et de Béatrice de Castille, sœur de Constance, seconde femme de Louis VII, roi de France. Elle devait son nom à sa grand'mère Bérengère de Castille, et naquit avant 1170. Elle était sœur de Sanche VII, dit le

Naples, au mois de février 1191, venait de redoubler l'animosité de Philippe contre Richard ; mais les remontrances des évêques et les sterling d'Angleterre l'avaient en apparence apaisé. Par un traité solennel il avait permis à son vassal de répudier Alix et d'épouser sa nouvelle fiancée (1), puis il était parti pour l'Orient sans le roi d'Angleterre, que l'attente d'Éléonore et de la jeune Navarraise retenait en Sicile, malgré les instances et les ordres de son suzerain. Enfin, le 30 mars, le jour même où Philippe quitta Messine, Richard, qui l'avait accompagné à quelques milles au delà du phare, tourna vers Reggio, prit à son bord les deux princesses qui venaient de Brindes et les conduisit à Messine, où elles firent leur entrée le lendemain (2).

Ce dut être un jour de triomphe pour Éléonore qui, bien qu'en aient dit les historiens anglais (3), songeait autant à se venger de ses deux maris qu'à assurer des héritiers à la couronne d'Angleterre et à protéger son fils, dont elle connaissait les violentes passions, contre les charmes des Sarrasines et les ardeurs brûlantes du ciel d'Orient dont elle-même, hélas ! avait été naguère la victime. Déjà même Richard avait oublié

Fort et l'Enfermé, un des vainqueurs de Tolosa, et de Blanche, comtesse de Champagne, la mère de Thibault le chansonnier, qui devint roi de Navarre à la mort de son oncle en 1234. Parente de la maison de France par la reine Constance, et cousine de Philippe-Auguste, son mariage la rendit tante de Blanche de Castille, fille d'une sœur de Richard et resserra de la sorte ses liens avec nos rois : aussi S. Louis l'appelle-t-il *consanguinea nostra*. Elle était aussi, avant cette union, cousine de Marguerite, veuve d'Henri Court-Mantel. (V. Dreux du Radier, *Mémoires sur les Reines de France*, t. II. p. 384, et biblioth. du Poitou, t. I, p. 300. Favin, *hist. de Navarre*, p. 216.)

(1) Rigord, dom Bouquet, t. XVII, p. 33, et Rymer *Fœdera*, Edit. 1743, in-⁸ p. 22.

(2) Rigord, *ut supra* p. 32, Guill. le Breton, *ibidem* p. 163. G. Vinisauf, *ut supra* p. 313. Brompton, *ch. apud Twisden et Selden, script. angl.* t. I, col. 1195, Benoît de Peterborough, *ut supra* p. 642. Mathieu Paris p. 159, édit. de 1840. Mr de Mas Latrie, *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1836, p. 12 et suiv. et *Hist. de Chypre*.

(3) Guillaume de Neubridge dans D. Bouquet, t. XVIII, p. 24.

en Sicile, avec les Grecques et les Juives, le but pieux de la croisade, et il avait fallu les reproches des prélats et de l'ermite Joachim, pour faire entrer le repentir dans son cœur : il s'était présenté devant les évêques portant dans ses mains trois paquets de verges, avait confessé ses fautes en leur présence et reçu d'eux, sur ses épaules nues, la pénitence qu'il méritait. Il songeait ainsi à apaiser le ciel, ou peut-être avait-il eu un instant la velléité de se ranger avant de s'unir à sa jeune épouse (1).

Le temps du Carénie ne permettait pas la célébration du mariage. Richard engagea sa foi à Bérengère par la cérémonie des fiançailles, et les noces furent ajournées jusqu'à l'arrivée à Saint-Jean-d'Acre. Éléonore ne resta que quatre jours en Sicile, pressée de retourner en Angleterre, dont elle avait la régence, et confia la royale fiancée à la garde de sa fille Jeanne, reine douairière de Sicile et veuve de Guillaume II. Bérengère était vraiment digne de fixer enfin l'amour de ce roi qu'elle venait chercher de si loin et qui était le plus vaillant homme d'armes de son temps, et passait pour la fleur de la chevalerie. C'était une princesse de vingt et quelques années environ, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Tous les chroniqueurs rendent hommage à ses charmes, et sont unanimes à les célébrer : d'ailleurs la beauté des princesses du midi étonnait toujours les hommes du nord. Éléonore de Guyenne, pour qui la nature semblait avoir épuisé toutes ses faveurs les avait tous séduits ; bientôt allait paraître Blanche de Castille,

La reine blanche comme un lys

dont les vers de Thibault, le poète-roi, ont rendu fameuse la longue beauté, qui, longtemps après trouvait encore un panegyriste dans Villon, le poète enfant du peuple. Cependant les grâces du visage n'étoient pas le seul attrait de la fille de Sanche VI ; elle était également douée de ces précieuses qua-

1) Brompton, *ut supra*, col. 1190.

lités du cœur et de l'esprit qui devaient tant lui servir au milieu des nombreuses épreuves de sa vie. Chez elle la réserve et la maturité de la raison avaient devancé les années, et la beauté de son âme égalait celle de son visage (1).

A peine arrivée en Sicile, la jeune princesse dut de nouveau affronter les fatigues et les dangers de la mer pour aller retrouver Philippe-Auguste sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Le 10 avril, la flotte de Richard mit à la voile : il fit monter sa sœur et sa fiancée sur un de ces grands vaisseaux à voile d'alors, plus sûrs et moins lents que les galères, et leur donna pour les accompagner quelques chevaliers afin de les défendre et les distraire, ainsi qu'un nombreux cortège de serviteurs. A la hauteur du golfe de Satalie, une violente tempête vint assaillir les vaisseaux et les disperser sur les rivages voisins. Trois d'entre eux furent jetés sur les côtes de Chypre, et les Grecs, toujours ennemis des Latins, exercèrent sans pitié le droit le plus inhumain de la féodalité, dépouillèrent les naufragés sans en excepter les femmes, et les retinrent prisonniers. Le navire des reines, *Buza de Liuns*, (2) avait eu lui-même beaucoup à souffrir, et ce n'était qu'à grand'peine qu'elles étaient parvenues dans la rade de Limassol, espérant y trouver un abri sûr et goûter un repos qu'un mois d'une traversée aussi périlleuse leur avait rendu nécessaire. Elles demandèrent à descendre à terre, l'accès du port leur fut refusé; mais l'empereur Isaac Comnène, secret allié de Saladin, réfléchit bientôt qu'il laissait échapper une riche proie, et qu'il pourrait tirer une forte rançon des deux princesses. Il les invita à venir sans crainte à terre, et leur offrit de ma-

(1) Voici quelques témoignages des chroniqueurs sur Bérengère : selon Guillaume de Neubridge et la chronique de Walter Hermingford *apud Gale*, c'était une princesse *famosæ pulchritudinis et prudentiæ*. Elle était *pulchra et disertâ* suivant Henri de Knyghton, *apud Twisden*, col. 2404, *prudentissima et bene morigerata* au dire de Vinisauf (p. 324), qui nous apprend aussi que Richard l'avait épousée, *morum illectus elegantia* p. 315. Voir sur son âge M^{me} Strickland, p. 3.

(2) Celui de Richard s'appelait le *Trenk-Mer*.

gnifiques présents, des vivres et du vin de Chypre. Bien des jeunes reines se fussent laissées tenter par de pareils attraits; mais on avait appris à se défier de la perfidie des Grecs et de leurs présents : Bérangère, d'ailleurs était une princesse pleine de réserve et des mieux élevées, *puella quidem prudentissima et bene morigerata*, et ce vin de Chypre que déjà Philippe-Auguste, dans un fabliau célèbre, proclame le pape des vins, ne put triompher de sa prudence. On se borna à demander de laisser descendre quelques hommes à terre pour renouveler la provision d'eau douce; Isaac refusa, et garnit l'entrée du port afin d'empêcher un débarquement. Déjà même, pour ne pas laisser échapper l'objet de sa convoitise et s'emparer des reines, il faisait partir ses galères sous les ordres de son lieutenant, quand enfin le vaisseau s'éloigna de ce rivage inhospitalier, gagna la haute mer, où il retrouva le gros de la flotte et le roi Richard, qui ignorait ces désastres et ces dangers, et jura de venger l'insulte faite à sa femme et à sa sœur (1).

On connaît l'éclatante vengeance que le roi d'Angleterre tira de la perfidie d'Isaac Comnène : forcer l'entrée du port, s'emparer de Limassol, battre complètement Isaac, fut pour lui l'affaire d'un jour. Profitant de l'ivresse de cette première victoire et de la présence d'illustres croisés venus de Palestine au-devant de lui, il voulut aussitôt faire célébrer son mariage avec Bérangère. Sa victoire était une galanterie, et la fille du roi de Navarre put alors être justement fière de son mari : ce fut pour elle un beau jour qui, malheureusement, n'eut pas de lendemain. La cérémonie eut lieu à Limassol, le dimanche 12 mai 1191, fête des saints Pancrace, Nérée et

(1) Vinisauf, *ut supra*, 318-331, contin. de G. de Tyr, *Histoire occid. des Croisades*, t. II, 159 et 161. Brompton, col. 1197, Ben. de Peterboroug, 11, 644, 646; Roger de Hoveden, *Annales apud Savile, script. angl.*, p. 690, G. de Neubrige, édit. Hearne, 1719, t. II, an. 1191, *Joannis Iperii chron.* D. Bouquet, t. XVIII, p. 596 et surtout M. de Mas Latrie. *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, *ut supra*, et *hist. de Chypre*, t. II, preuves, p. 3 et suivantes.

Achillée, en présence des seigneurs, des prélats et des troupes sous les armes. Richard, monté sur un cheval d'Espagne, vêtu d'une tunique de soie couleur de rose, avec un manteau brodé de croissants d'or et tenant un bâton de commandement dans la main droite, faisait l'admiration de tout le baronnage de son royaume et des preux venus de Terre-Sainte avec Guy de Lusignan et Geoffroy à la Grande-Dent. Le chapelain du roi, Nicolas, célébra l'office divin et consacra l'union des deux époux, assisté entre autres, des évêques d'Évreux, de Bayonne et de l'archevêque d'Auch; après la bénédiction, l'évêque d'York déposa sur la tête de la princesse la couronne d'Angleterre et de Chypre. Bérengère devenait en même temps duchesse de Normandie, comtesse d'Anjou et du Maine, puisque ces provinces du domaine des Plantagenets étaient alors sous la domination anglaise (1).

Son mariage accompli, Richard acheva promptement la défaite des Grecs et la conquête de Chypre; mais cette île le conquit à son tour et reprit sa revanche, *Græcia capta ferum victorem cepit*. Comme il s'approchait de la forteresse de Chérin pour s'en emparer, la fille d'Isaac Comnène fit ouvrir les portes du château, abaisser le pont-levis et courut se jeter à ses pieds, et implorer sa clémence. Le roi la releva, la traita avec douceur, séduit par sa beauté, et quand il revint à Limassol, il la confia aux deux reines, dont elle fut la compagne pendant tout le reste de la croisade (2). Bérengère ignorait qu'on installait à côté d'elle une rivale dangereuse qui allait lui ravir le cœur de son mari; mais les prélats voyant Richard passer avec sa captive des heures entières et la suivre

(1) Vinisaut, p. 324, Brompton, col. 1199, R. de Hoveden, *annales*, p. 692, Benoit, t. II, 650. M. de Mas Latrie, *ut supra*.— Dumoulin, *hist. de Normandie*, 1641, in-fo, p. 446, dit de ce mariage: « Le mois de may consacré aux amours, comme Chypre à Vénus, Richard eut agréable l'épouser dans ce lieu de délices la fille du roi de Navarre! »

(2) Outre les historiens déjà cités, voy. Larrey, *l'Héritière de Guyenne*, p. 177.

de longs regards, ne tardèrent pas à reconnaître qu'il se laissait aller à la passion que lui inspirait la belle Cyprïote, et à déplorer ce prompt oubli du lien sacré qu'il venait de contracter.

La veille de la Pentecôte, le roi d'Angleterre fit partir avant lui les trois princesses sur les vaisseaux à voiles (1) : elles arrivèrent à Saint-Jean-d'Acre au commencement de juin, et Philippe se montra plein de courtoisie envers Bérengère, voulant faire croire au complet oubli d'une rancune qui était plutôt assoupie qu'éteinte en réalité. « Pour témoigner aux deux armées que la cause la plus vivante des discordes n'existait plus entre lui et son vassal, le roi donna la main à Bérengère de Navarre, et la tint dans ses bras pour descendre du vaisseau. Le voile de la jeune épouse de Richard s'embarrassa deux ou trois fois dans le cordage du navire ; elle perdit même ses petits brodequins pendant ce court trajet (2). »

Il n'entre pas dans le plan de cette histoire de faire le récit de la croisade de 1191, qui est dans toutes les mémoires, et où le courage des croisés s'épuisa en combats sans résultats. Richard, qui en fut le héros légendaire, s'y couvrit de gloire, poussa jusqu'à l'héroïsme la valeur chevaleresque, força l'admiration de Saladin lui-même, et longtemps après sa mort demeura l'effroi des Sarrasins que son nom seul suffisait pour épouvanter. Mais si le roi d'Angleterre fut dans ces luttes l'Achille de la Chrétienté, il eut tous les défauts de son devancier et poussa jusqu'à l'excès toutes les qualités ou plutôt tous les travers de la chevalerie. Son orgueil était indomptable comme

(1) Vinisau, p. 328, Brompton, 1200, Raoul de Dicet, *imagines apud Twisden*, t. I, col. 660.

(2) J'ai voulu laisser la responsabilité de ces petits détails de galanterie à M. Capellgue qui semblait destiné de bonne heure à devenir l'historien juré des Reines de la main droite et de la main gauche. (V. *Hist. de Ph. Auguste*, in-12, 1841, t. I, p. 233.) Voir aussi le contin. de Guillaume de Tyr, édité par Martène, M. Guizot, et l'Institut dans *les Historiens occid. des Croisades*, t. II. 169 et 170. Une gravure de M^{me} Strickland représente *Berengaria's Landing at Acre*.

son courage, sa colère et sa fureur terribles comme sa masse d'armes et sa force contre lesquelles nul homme ne pouvait lutter ; son amour du sang alloit jusqu'à la plus barbare cruauté, jamais la pitié n'entraît dans cet insensible et farouche cœur de lion, aucune de ses passions, violence, avidité, vengeance, avarice, ne connaissait de bornes ; il écrasait ses compagnons d'armes sous le despotisme de ses caprices sans frein, comme les Sarrasins sous les pieds de son coursier, et s'en faisait redouter autant que de ses ennemis : lui plaire, c'était obéir en esclave à sa volonté de fer. Ce devait être en somme un bien redoutable mari, peu fait avec ses colères, ses dédains et ses passions brutales pour se faire aimer de sa jeune femme, et plus capable d'exciter chez elle un sentiment de passagère vanité que de lui inspirer un solide et durable attachement.

Pendant la première période de la croisade, les reines établies à Saint-Jean-d'Acre avec la fille d'Isaac dans le palais qui leur avait été attribué lors du partage de la ville, occupèrent leurs loisirs à broder de riches écharpes ou des tapisseries historiées. Le roi continuait ses prouesses après avoir laissé sa femme et ses trésors sous la garde de Bertrand de Verdun et d'Etienne de Longchamp dans le *Tour aux chevaliers*. Plus tard les princesses accompagnèrent Richard dans ses marches, et, après la bataille d'Arsur, elles passèrent deux mois avec lui à Taffa où les charmes du repos, les chants des ménestrels, les plaisirs de la vie féodale, la chasse, les faucons, les levriers et la vue de sa belle captive firent un peu oublier au roi d'Angleterre la conquête de Jérusalem (1).

Si l'histoire sait peu de chose de Bérengère pendant ce séjour en Orient, si elle a gardé sur elle un silence qu'explique la situation des femmes et surtout des honnêtes femmes à cette époque de la féodalité, en revanche le roman s'est emparé d'elle et des princesses qui l'entouraient : la fiction a germé

(1) Brompton 1207, 1213, 1236. R. de Hoveden 696, Michaud, *Hist. des Croisades*.

autour de leurs personnes, et l'aventureuse fantaisie s'est plu à deviner leurs caractères et leurs visages. Richard ressemble plutôt à un héros de roman qu'à un personnage historique, il ne faut donc pas s'étonner que son allure romanesque ait rejailli sur les femmes qui le suivaient. Toutefois, hâtons-nous de le dire, Bérengère a peu de reconnaissance à devoir aux romanciers ; en général, c'est une figure qu'ils laissent sur le second plan, un personnage dédaigné par eux comme il le fut par son mari. Dans *Mathilde*, ce roman qui a tiré des larmes à toutes nos grand'mères, M^{me} Cottin a complètement sacrifié Bérengère à son héroïne Mathilde, amante de Malek-Adhel et sœur de Richard : elle va même jusqu'à refuser la beauté et les talents à la *tendre Bérengère* (c'est le style du temps), en lui accordant en revanche beaucoup de vertu, d'amour et de résignation. Waller-Scott s'est montré plus galant homme envers la reine d'Angleterre, et voilà le portrait qu'il en a tracé dans *Richard en Palestine* : « La reine Bérengère passait pour une des plus belles femmes de son siècle. Sa taille était légère quoique faite à ravir. Elle avait une beauté de teint peu commune dans son pays, une profusion de cheveux blonds et des traits si jeunes qu'on lui aurait donné quelques années de moins qu'elle n'en avait, quoiqu'elle ne comptât encore que vingt et un ans. Peut-être était-ce parce qu'elle se connaissait cet air de jeunesse, qu'elle prenait ou du moins qu'elle affectait des manières un peu enfantines et une humeur volontaire.... Elle aimait passionnément son mari, mais elle craignait son caractère brusque et hautain.... » Certes c'est là un assez joli pastel que Walter-Scott a su embellir encore quand, en nous montrant Richard malade caressant la jolie tête de sa femme, il a comparé le couple royal à Hercule et Déjanire ; malgré cela dans tout le livre il a fait céder le pas à Bérengère devant une princesse de la famille des Plantagenets, il la représente comme une jeune folle, espiègle, fantasque, et lui accorde moins de solidité de jugement, moins de noblesse de sentiments, qu'à l'idéale parente du roi d'Angleterre qui ressent toute cette

infériorité de sa femme. Enfin si, dans ses *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste* (1), mademoiselle de Lussan, que j'eusse dû citer la première, rend justice à Bérengère « jeune, belle, estimable et vertueuse, mais qui, pour son malheur, n'était venue prendre en Sicile le titre de reine que pour se voir dédaignée, » le reste de son roman n'est pas moins exclusivement consacré à célébrer les dramatiques aventures de la princesse de Chypre : c'est de la belle Cypriote qu'elle montre Richard occupé dans sa prison, c'est à cause d'elle seule qu'il endure dans sa longue captivité les tourments de la jalousie. Le peu de place que tient dans tous ces ouvrages la figure effacée de Bérengère, montre que le roman a eu pour elle peu de sympathies comme pour la plupart des honnêtes femmes de tous les temps.

Mais il est grand temps de revenir à l'histoire : on sait que cette brillante et infructueuse croisade se termina sans la prise de Jérusalem, sans que la sœur du roi d'Angleterre conclût avec Malek-Adhel ce bizarre mariage qui a inspiré la verve des romanciers. A son retour Richard éprouva cette longue captivité autour de laquelle la légende est venue semer ses perles et qui a entouré son nom de l'auréole du malheur et de la poésie. Il avait quitté l'Orient le 9 octobre 1192, jour de la Saint-Denis ; mais, dès la Saint-Michel, dix jours plus tôt, il avait envoyé devant lui les reines sous la garde d'Etienne de Tourneghem avec la plus grande partie de sa flotte. Après une heureuse navigation, les princesses relâchèrent en Sicile à la cour de Tancrede, où elles furent reçues royalement : de là, elles passèrent à Rome où le pape Célestin et les nobles romains leur rendirent tous les honneurs dus à leur rang. La nouvelle de la captivité de Richard et la crainte de l'empereur qui le retenait prisonnier les firent demeurer six mois dans cet asile protecteur de toutes les infortunes, puis le pape leur donna le cardinal Melior pour leur servir de sauvegarde et les

(1) Ed. in-12, 1748, t. IV, p. 149.

conduire à travers l'Italie par Pise et Gènes jusqu'à Marseille, dans cette Provence dont elles parlaient la langue et qui rap— pelait à Bérengère la race natale.

Là elles furent reçues par Alphonse, roi d'Aragon, qui leur prodigua les plus grands égards et les accompagna jusqu'aux limites de son royaume : alors le comte Raimond de Saint-Gilles, qui, plus tard, épousa Jeanne, les mena à travers sa terre jusqu'à Poitiers, au cœur des domaines d'Eléonore et des Plantagenets (1).

A ce moment Bérengère tombe pour un temps dans l'obscurité et l'histoire la perd un instant de vue. Depuis son retour qui ne dut guère avoir lieu avant la fin de la captivité de son mari, il est fort peu question d'elle pendant le reste de la vie de Richard. En Angleterre, c'était Eléonore qui gouvernait au nom du roi prisonnier, qui remuait toute la chrétienté pour obtenir la délivrance de son fils, son héros, le champion de la croix du saint Sépulcre. C'est elle qui faisait retentir Rome de ses plaintes, et écrivait sans cesse ou faisait écrire au pape Pierre de Blois des lettres brûlantes pour hâter son intervention un peu tardive en faveur de Richard (2) : c'est elle qui s'écriait : *assisterunt reges terræ et convenerunt in unum adversus Christum Domini filium meum !* C'est elle qui alla à Spire porter la rançon du roi, c'est elle devant qui tout s'efface. Rien d'étonnant donc à ce que Bérengère disparaisse devant Eléonore comme Marguerite de Provence devant Blanche de Castille : il

(1) Voir Hoveden et Raoul de Dicet dans D. Bouquet, p. 562 et 644, t. XVII. Voir aussi sur tous ces événements et surtout sur les relations de Bérengère avec sa belle-sœur, outre M^{me} Strickland, et Berington, *the history of the reigns of Henry the second and of Richard and John his sons*, 1790, in-4°, p. 377 à 430, l'ouvrage de Miss Anna Everet Green, *Lives of the princesses of England*, in-8°. London, Colbrun, 1849, t. I, p. 346 et suiv. Vie de Jeanne. Les deux princesses s'aimaient, disent les vers de Pierre de Langtoft « as doves in cage ». Jeanne brisée par des douleurs de toute sorte devait mourir presque au lendemain de la mort de Richard. Bérengère lui rendit les derniers devoirs et la fit inhumer sur sa demande à Fontevrault à côté de son frère.

(2) Rymer, t. I, 1193, p. 23, 24, 25.

ne fallait pas lui demander d'aller partager la captivité de ce mari qui avait été infidèle à sa jeune femme comme il avait été rebelle à son vieux père. Richard, d'ailleurs, ne pensait pas à elle : Bérengère n'était pas la dame à qui s'adressaient les éloquentes sirventes du roi prisonnier (1), ce n'est pas pour elle qu'il éprouvait les souffrances de la jalousie, et quand enfin *le lion est déchaîné*, on ne le voit pas davantage même après son retour en France se préoccuper de la reine sa femme. Cependant Bérengère avait fidèlement servi ses intérêts ; pendant sa captivité, elle avait déterminé son frère, Sanche VII, à soutenir le parti du roi et à intervenir utilement dans la Normandie envahie par Philippe-Auguste et Jean Sans-Terre. Malgré ce dévouement elle n'en continua pas moins à être dédaignée par le roi d'Angleterre, reléguée dans quelque château des bords de la Garonne, pleurant la perte de son père mort en 1194, importune à son mari comme le fut bientôt après une autre princesse belle comme elle et plus malheureuse encore, la pauvre Ingeburge ; cependant son mari blasé se livre sans remords aux vices les plus honteux et s'abandonne à une débauche effrénée dont il ne sut pas même s'abstenir à la veille de mourir. Pourtant dompté un instant par la maladie, les reproches des évêques et un court repentir, il se réconcilia avec sa femme, se rapprocha d'elle, et passa en sa compagnie à Poitiers les fêtes de Noël de 1196, et peut-être

(1) Ce n'est pas non plus à Bérengère que s'adressent ces jolis vers de Richard :

Genser dona el mont no us mira,
Guai e blanca coma ermis,
Plus fresca que voya ni lis, etc.

Raynouard, *Ann. de la Société de l'Histoire de France*, 1837, p. 151. Il est même probable que ces vers ne sont pas de Richard : on ne les trouve que dans un seul manuscrit, n° 1472, Fr., de la Bib. imp., à qui il a été donné par M. Giraut, pièce 61. Ces vers, sans nom d'auteur, se trouvent placés à la suite d'une pièce de ce roi, d'où l'on a été induit sans autre preuve à les attribuer au même *trobador*. Leur authenticité est donc fort suspecte : tel est du reste l'avis de mon savant ami M. Paul Meyer, à qui sont si familières les moindres particularités de la littérature provençale.

au Mans celles de Pâques 1198. Malgré cette réconciliation qui persévéra, dit-on, Richard semble s'être toujours fort peu préoccupé de la reine : on ne l'entend prononcer le nom de Bérengère que pour réclamer de son allié, Sanche VII, frère de la princesse, les châteaux de Roquebrune et de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui, disait-il, avaient été promis en dot à la jeune Navarraise : il va jusqu'à prier le pape Innocent III d'obliger Sanche à cette restitution (1). Il est même probable que Bérengère n'alla jamais en Angleterre où le roi, du reste, séjourna bien peu depuis son retour de prison ; c'est l'avis de la plupart des historiens anglais (2), et ainsi s'explique l'ombre dans laquelle ils ont laissé cette partie de la vie de la reine. Enfin, le 6 avril 1199, Richard alla se faire tuer à l'assaut du château de Chalus, où il espérait trouver un fabuleux trésor : il avait quarante-deux ans. Bérengère, pour son malheur, ne lui avait pas donné de postérité : ses enfants légitimes, comme le lui disaient les prélats, c'étaient l'orgueil, l'avarice et la luxure qu'il avait aimés dès sa jeunesse (3).

Bérengère, restée veuve sans avoir d'enfants pour la faire respecter et lui servir de défense, conserva le culte de la mémoire de son mari comme elle lui était restée fidèle pendant sa vie : elle avait en effet réalisé l'idéal de la femme aimée selon Richard lui-même, qui avait dit dans une de ses chansons

(1) Voir deux lettres d'Innocent III, édit. de Baluze, t. I, l. 1, Ep. CCXI, p. 112, et Ep. CCXXX, p. 122, lettres des 21 et 28 mai 1198. Dans l'une, sur les plaintes du roi d'Angleterre, le pape invite Sanche à restituer ces châteaux sous peine d'y être forcé par les censures ecclésiastiques : dans l'autre, il instruit Richard de l'envoi de cette première lettre.

(2) *The royal Berengaria, queen of England, though never in England*, dit la dernière d'entre eux, M^{me} Strickland, p. 39. Voir aussi Berington et Tindal.

(3) Il laissait un fils naturel, Philippe, à qui il avait donné la seigneurie de Cognac, et qui vengea sa mort en tuant le vicomte de Limoges. Bérengère assista à la mort, puis aux funérailles de son mari à Fontevrault. Le 21 avril 1199, elle y est témoin d'une donation faite par Eléonore pour célébrer l'anniversaire de la mort de Richard. *Layettes du trésor des Chartes*, éd. Teulet, t. I, p. 200. Dom Housseau n° 2113.

d'amour : « aucune dame ne peut dompter mon cœur si elle garde ses faveurs pour tous sans se fixer à un seul : j'aime mieux être haï tout seul que d'être aimé avec d'autres. » Non-seulement la royale veuve ne chercha pas à courir les chances d'un nouveau mariage, mais elle eut soin de faire prier pour Richard. En 1209, quand elle fut devenue dame du Mans, elle donna à l'abbaye de la Couture de cette ville un arpent de vigne qui lui était provenu du juif Copin, pour célébrer l'anniversaire de son mari, *Richardi reverendissimi viri*, à charge aux moines de payer 40 livres mançaises à son chevalier Martin à qui elle avait d'abord donné cette vigne (1). Ainsi elle poussait l'oubli de cet abandon où l'avait laissée son époux jusqu'à appeler sur sa tombe les prières dont il avait si grand besoin après les orages sans nombre de sa vie. C'était aussi la pensée d'un éloquent troubadour, de Gaucelm Faidit, qui termine les regrets et les éloges hyperboliques qu'il donne à Richard par cette touchante prière,

Bel senher Dieus, vos qu'etz vers perdonaire.
Vers Dieus, vers hom, vera vida, merces,
Perdona li, que ops et cocha l'es;
Et non gardetz, senher, al sieu falhir,
Et membre vos com vos anet servir (2).

CHAPITRE II.

BÉRENGÈRE ET SON DOUAIRE.

Après la mort de Richard, l'histoire de Bérengère n'est guère que l'histoire de son douaire : ainsi se justifie le titre de ce chapitre et les explications dans lesquelles je suis

(1) Cart. de la Couture m^{ss}. Bibl. du Mans, n° 198, p. 9, v°. Bibl. imp. M^{ss} des Blancs-Manteaux, n° 45, p. 685.

(2) Raynouard, *Choix de poésies des troubadours*, t. IV, p. 54. Voir aussi sur cette ode, *Hist. littéraire*, t. XVII, p. 496 et suivantes. Voici comment M^{me} Strickland termine la vie de la princesse : « De la plus vive jeunesse à la tombe, la royale Bérengère manifesta un amour dévoué à Richard, se taisant lorsqu'elle fut délaissée, pardonnant lorsqu'il revenait, fidèle à sa mémoire jusqu'à la mort : reine d'Angleterre bien que n'ayant jamais été en Angleterre, elle ne peut être oubliée de quiconque admire les vertus de l'épouse et de la femme. »

forcé d'entrer tout de suite sur la nature de ce gain de survie dans le droit féodal : c'est pour avoir ignoré les principes qui régissaient alors le douaire, que beaucoup de nos historiens, qui n'étaient rien moins que juristes, se sont trompés sur les causes qui amenèrent Bérengère dans le Maine, de même qu'ils ont mal compris les phases diverses de la lutte d'Arthur, de Jean Sans-Terre et de Philippe-Auguste, faute d'être familiarisés avec les idées qui présidaient alors au *bail*, à la garde de la personne et à celle du fief.

Je ne remonterai pas toutefois jusqu'à la dot germanique et au morgengabe : qu'il me suffise de dire que le douaire, tel qu'il apparaît dès la législation féodale, consiste dans l'usufruit que la femme survivante a sur une quote-part des biens de son mari. L'Église, dont la mission tendit toujours à adoucir les violences de la féodalité et à rehausser la condition des femmes et surtout des veuves, favorisa la pente des mœurs dans le développement et la régularisation de ce gain de survie accordé à la femme trop longtemps traitée avec une rigueur excessive et exclue des biens patrimoniaux de sa propre famille. Elle parvint à changer un usage en loi et à introduire cette coutume qu'il n'y aurait pas de mariage légitime sans douaire. Il se constitua dès lors devant la porte du moutier avant la cérémonie des épousailles, et si les parties avaient négligé de le déterminer, l'Église, dont la juridiction embrassait tout ce qui avait rapport au mariage, et par suite au douaire, fixait d'office le montant du droit d'usufruit de la femme.

Cette part laissée d'abord indécise et *convenanciée en faisant le mariage*, tend précisément à se fixer du temps de Bérengère, et à côté du douaire conventionnel et préfixe, qui occasionnait de trop nombreux différends, vient se placer le douaire légal et coutumier. Toutefois la part accordée par la loi ne fut pas la même en France qu'en Angleterre, où le douaire légal existe encore de nos jours, tandis qu'il a été supprimé chez nous par la loi de nivôse an II. En Angleterre et dans toutes les provinces françaises soumises au pouvoir des Plantagenets,

ainsi que le prouvent les Établissements de saint Louis, les anciens usages d'Anjou, les coutumes de Normandie, du Maine, d'Anjou, de Bretagne et de Poitou, le droit de la femme se réduisit au tiers des biens du mari. C'est cette part que stipule pour la veuve la Grande-Charte de Jean sans-Terre, cette consécration solennelle des libertés et des coutumes antérieures de la féodalité. En France, au contraire, dans toutes les provinces primitives du domaine royal, cet usufruit s'étendit jusqu'à la moitié des biens du mari, taux introduit plutôt par les mœurs que par une loi, bien que d'après Beaumanoir (1) on ait longtemps attribué cette fixation à la législation de Philippe-Auguste. Partout le douaire fut vu si favorablement, qu'il s'étendit même jusqu'aux fiefs malgré les nécessités de la société féodale avec lesquelles il avait peine à s'accommoder. Là, en effet, il avait à lutter non-seulement contre les héritiers du mari, mais contre les seigneurs qui voyaient avec peine un fief entre les mains d'une veuve incapable de remplir les obligations de l'ost et de la chevauchée; mais l'intérêt de la femme l'emporta sur celui du seigneur. L'héritier du mari dut seul desservir le fief et supporter toutes les charges et redevances féodales : sa forfaiture ne put même nuire à la douairière, car, comme dit Beaumanoir « pour désobéissance et pour meffet que mon homme me fasse, je ne puis ni ne dois mettre la main aux fruits qui sont tenus par douaire. » C'est ainsi que, malgré la forfaiture de Jean Sans-Terre, héritier de Richard, et la confiscation des provinces anglaises, nous verrons Philippe-Auguste respecter le douaire de Bérengère et arrêter son avidité devant les droits d'une pauvre veuve. Dans son douaire, la femme ainsi garantie, percevait tous les droits du domaine, et occupait en principe, mais non malheureusement en fait, dans le monde féodal une situation de fortune digne du changement moral que l'esprit chevaleresque et chrétien avait essayé d'apporter dans sa condition. Outre ce gain

(1) V. Edit. Beugnot, t. I, p. 216, ch. XIII. V. aussi M. Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 1483, — an. 1214.

de survie, elle avait encore droit à prélever les meubles et hardes à son usage et même à la moitié, ailleurs, au tiers seulement des meubles de son mari (1).

Tels étaient au commencement du treizième siècle les droits et la condition des femmes, qu'il nous fallait expliquer pour bien faire comprendre la situation qui s'ouvrit pour Bérengère à la mort de Richard (2).

Le 12 mai 1191, jour de son mariage, Richard avait constitué pour douaire à sa femme ce qu'il possédait en Gascogne, au delà de la Garonne, cités, villes, châteaux et domaines, pour qu'elle les tint et les possédât pendant la vie d'Éléonore. Si elle survivait à la veuve d'Henri II, au lieu de ces domaines, le roi lui assignait après la mort de sa mère le douaire des reines, tel que son père l'avait assigné à Éléonore, et qu'en jouissait cette princesse. On peut voir dans les registres de Philippe-Auguste (3) l'énumération des nombreux domaines qui composaient ce douaire en Angleterre; je n'indiquerai que ceux qui en faisaient partie sur le continent. Il comprenait en Normandie les villes et les châteaux de Falaise, de Domfront et de Bonneville-sur-Touque; en Touraine, les villes et châteaux de Loches et de Montbazou; dans le Maine, Château-du-Loir; en Poitou, le château et la ville de Mervent, Jaunay,

(1) Voir sur le douaire féodal les Etablissements de saint Louis, les Assises de Jérusalem, Beaumanoir, Glanville, Littleton et, de notre temps, MM. Laboulaye, *Hist. de la cond. c. et p. des femmes*, Paul de Salvandy, *Essai sur l'histoire des gains de survie*, 1855, et les ouvrages de MM. Koenigswater, Ginouilhac, Tardif, etc.

(2) On peut comparer au douaire de Bérengère ceux d'Éléonore de Guyenne, sa belle-mère, de ses belles-sœurs Jeanne de Sicile, Isabelle de la Marche, Marguerite veuve d'Henri Court-Mantel, de sa sœur Blanche, comtesse de Champagne, des reines de France, Ingeburge, Blanche de Castille, Marguerite de Provence, de Marguerite, sœur de Philippe-Auguste, et celui de la veuve de Guillaume des Roches, Marguerite de Sablé.

(3) Registre de Philippe-Auguste, ms. 9778 lat. Bibl. imp. (Reg. F. de M. Delisle), fo 134, *quedam additio est respiciens litteras precedentes*. On trouve aussi l'énumération de tous ces domaines imprimée dans une lettre d'Innocent III du 1^{er} février 1200 dont il sera question plus loin.

et *Cléron* avec les forêts, c'est-à-dire les parties du domaine royal réservées qui en dépendaient, et n'étaient données ni à fief, ni à cens (1).

A la mort de Richard, sa mère Éléonore vivait encore : sa survie suspendait les droits que Bérengère avait au douaire des reines; la jeune veuve se trouvait ainsi réduite à un douaire provisoire qui n'était en rapport ni avec son rang ni avec sa dignité. De plus, Jean Sans-Terre s'était violemment emparé des trésors du roi défunt et refusait de donner à la veuve de son frère la part des meubles auxquels elle avait droit : voyant le domaine royal déjà grevé du douaire d'Éléonore, son avarice souffrait de le voir entamé encore par celui de Bérengère. En face de ce prince d'une avidité sans égale, et au milieu de la lutte de Jean Sans-Terre et d'Arthur, la situation de la nouvelle douairière était des plus précaires et des plus déplorable. Se retira-t-elle non loin de son pays, dans ses domaines de Gascogne, ou à la cour de sa sœur Blanche, comtesse de Champagne, auprès de laquelle nous la verrons plus tard, le silence des chroniqueurs ne permet à cet égard que des présomptions (2). Ce n'est que deux ans après la mort de son mari que nous retrouvons à Chinon, Bérengère tâchant d'obtenir enfin justice de Jean Sans-Terre, qui venait d'épouser Isabelle

(1) Cette chartre, imprimée dans Martène, *ampl. coll.*, t. I, col. 995, et citée par du Tillet, *Recueil de traités*, p. 67, d'après les registres de Philippe-Auguste, a été également copiée par Dom Housseau, n° 2067. Les différentes copies manuscrites ou imprimées présentent toutes des différences, ou des lacunes. Du Tillet cite seul toutes les villes constituées en douaire à Bérengère. Le seul registre de Philippe-Auguste que j'aie consulté (V. ci-dessus) ne mentionne pas Château-du-Loir. Sur le curieux château de Mervent (Vendée) qui fut assiégé par Jean Sans-Terre, voir *Congrès archéologique de France*, t. XXVIII, p. 160. Sur Jaunay (Vienne), v. Dom Bouquet, t. XXVIII, p. 98, note. J'avoue ne pas savoir à quelle localité du Poitou répond le *Cleron* ou *Cleronum* de cette chartre.

(2) Il est possible qu'en butte déjà à l'inimitié de Jean Sans-Terre et d'Éléonore, elle se soit retirée dès lors auprès de sa sœur; dès le 1^{er} juillet 1199, elle est témoin à Chartres de son mariage, et de l'acte par lequel le comte Thibault de Champagne règle le douaire de sa femme. (*Layettes du trésor des Chartes*, t. I, p. 204.)

de la Marche et de grever ainsi, en expectative, d'un troisième douaire le domaine royal (1). Là, le 2 août 1201, nous voyons commencer la poursuite de ce douaire, dont elle n'aura pour ainsi dire jamais que l'ombre et se fier pour la première fois aux belles paroles dont la bercera toute sa vie son beau-frère, afin de la tromper, sans relâche, par un perfide mirage. Pour mettre fin à ses instances appuyées de l'entremise des évêques, Jean consentit à une transaction avec sa belle-sœur, reconnut ses droits et l'apaisa par des promesses dont il était moins chiche que d'argent. Rymer nous a conservé la lettre du roi dans laquelle il fait connaître aux barons de son Échiquier qu'il a transigé avec Bérengère au sujet de son douaire, qu'il lui assigne mille marks d'argent (2) à payer chaque année, partie sur les revenus de Segré, avec ordre d'en verser de suite moitié à la douairière. La charte de transaction n'est pas venue jusqu'à nous; Roger de Hoveden dit seulement que Jean satisfait la princesse du douaire qu'elle réclamait, suivant le témoignage des évêques qui avaient assisté à son mariage, et qu'il lui donna, sa vie durant, la cité de Bayeux et deux châteaux en Anjou. Il était convenu que si la transaction, qui fut confirmée par le pape, n'était pas observée, Bérengère rentrerait dans ses droits primitifs et pourrait tous les réclamer (3).

La pauvre veuve ne tarda pas à reconnaître combien étaient trompeuses les promesses de Jean Sans-Terre. Non-seulement

(1) V. sur le douaire d'Isabelle, Rymer, p. 43, *Martène Collectio*, l. 1032. D. Bouquet, t. XIX, p. 708. D. Housseau, n° 2132.

(2) XIII solidis et IV denariis computatis pro marca, Rymer, p. 40, *Rotuli litterarum patentium*, Duffus Hardy, p. 26. Quelque temps avant cette transaction, une charte du roi Jean nous apprend qu'il avait mandé Bérengère en Angleterre, et invite ses baillis à lui délivrer un sauf-conduit et à la traiter comme sa sœur à son arrivée, 28 mars 1201. *Rotuli chartarum*, p. 103. Quelques jours plus tard, Jean fait alliance avec Sanche, roi de Navarre, frère de Bérengère, Rymer, p. 41. Gautier Mauchevalier était alors prévôt de Segré. Voir rôles publiés par M. Léchaudé d'Anisy, p. 103.

(3) Hoveden *apud Savile*, p. 819.

il ne lui paya pas les revenus qu'il lui avait garantis par la convention de Chinon, mais il ne cessa de lui prodiguer des vexations et des injustices. Bérengère, ainsi molestée par ce prince, qui se débarrassait par le poignard de ceux qui le gênaient, privée de toutes ressources, réduite à la misère, fut forcée de sortir des provinces anglaises et d'aller mendier, comme une pauvre, auprès de sa sœur Blanche, comtesse de Champagne (1). Telle une vaillante plume nous a montré naguères une autre veuve, Élisabeth de Hongrie, cruellement éprouvée, abreuvée de persécutions par ses beaux-frères, chassée de son palais et obligée d'errer comme une mendicante avec ses enfants, *paupercula, tempestate convulsa, absque nulla consolatione*. Dès lors, une couronne royale n'était pas pour toujours un gage assuré de bonheur, et l'on pouvait voir, comme dit Bossuet, dans une seule vie de reine toutes les extrémités des choses humaines.

Dans sa détresse Bérengère eut recours à Rome, qui était alors le seul appui contre la force brutale et le dernier refuge de tous les faibles et de tous les opprimés. C'est à Rome que recouraient toutes ces pauvres femmes, victimes de toutes les violences de la société féodale, importunes à leur mari ou dépouillées par d'avidés héritiers. C'est Rome qu'implore la malheureuse Ingeburge, qui, dans son abandon et dans son ignorance de notre langue, ne sait que s'écrier : « *Mala Francia, Roma, Roma* ; » c'est à Rome qu'en appellent alors Marie d'Aragon, Adélaïde de Bohême, les Infantes de Portugal pour faire respecter en elles les droits du mariage et du douaire. Et toutes, elles trouvent un appui dans Innocent III, le grand pontife, qui fut le tuteur infatigable des orphelins, l'intrépide protecteur des veuves, sut faire courber devant sa force morale toutes les violences et tous les despotismes, et, pendant quinze ans, ne se laissa pas de défendre contre

(1) *Et abjecta et paupercula mendicare*. Lettre d'Innocent III, dans Dom Bouquet, t. XIX, p. 447. L. VI, épist. CXXXXVI, p. 396, de La Porte du Theil, 1204, 4 janvier.

Philippe-Auguste et Jean Sans-Terre les droits d'Ingeburge et de Bérengère, ces deux rivales d'infortune qui doivent désormais marcher de pair dans l'histoire.

Le 4 janvier 1204, Innocent III ordonna au roi d'Angleterre d'observer la transaction qu'il avait faite avec sa belle-sœur, et qu'il avait violée sans souci de la confirmation du Saint-Siège, au mépris de Dieu et de sa propre renommée. Il le pressa de lui rendre raison de son douaire et surtout de la moitié des meubles de Richard, qui lui appartenait par la loi et la coutume, lui enjoignit de cesser d'offenser ainsi le ciel en se faisant l'oppresser d'une veuve qu'il avait livrée à la misère comme une mendiante, et le somma d'apaiser la majesté divine, en restituant à Bérengère ce qu'il lui avait enlevé. Enfin, il chargea les abbés de Casemar, de Moutiers, de Vierzon, d'instruire l'affaire et de forcer le roi d'Angleterre, par la puissance de la juridiction ecclésiastique, à donner satisfaction à la fille des rois de Navarre (1). Cette noble intervention auprès d'une âme aussi vaine que celle de Jean Sans-Terre, fut d'abord faite en vain, et, pendant près de dix ans le pontife dut sans cesse renouveler ses instances en faveur de la pauvre veuve.

Toutefois, peu de temps après cette première entremise d'Innocent III, un événement longtemps attendu vint sembler améliorer la fortune de Bérengère. Le 31 mars 1204, mourait à l'abbaye de Fontevrault la vieille Éléonore, âgée de plus de quatre-vingts ans; sa mort ouvrait enfin le droit qu'avait au douaire des reines la nouvelle douairière qui, déjà mûrie par le malheur et par l'âge (elle avait alors environ trente-cinq ans), crut enfin approcher du calme et du repos, et ne trouva dans cette situation qu'une nouvelle source de luttes et de déceptions. Tout d'abord elle s'empressa d'aller trouver Philippe-Auguste qui venait de conquérir les domaines du douaire d'Éléonore, situés en Normandie, Falaise, Domfront, Bonneville-

1) Voir la lettre d'Innocent III, citée plus haut.

sur-Touque (1). Une transaction intervint entre elle et le roi de France : elle échangea ces villes contre celle du Mans, où elle vint se fixer et chercher enfin un asile, où le bonheur qu'elle espérait trouver lui fit encore défaut. Mais pour ne pas morceler le récit des dramatiques événements du séjour de Bérengère au Mans, j'ai dû les condenser dans un prochain chapitre, et me borner à raconter ici les diverses phases de la lutte qu'elle soutint relativement à son douaire.

Au plus fort de sa lutte avec Philippe-Auguste, le prodigue Jean Sans-Terre, qui, sur le continent, perdait son royaume pièce à pièce, sans mettre un terme à ses prodigalités, et qui avait besoin de ses deniers pour soutenir la guerre, n'avait garde de penser aux droits de sa belle-sœur et de la laisser jouir des domaines de son douaire en Angleterre : il éludait ses promesses et les ordres du pontife, et cherchait à gagner du temps. C'était en vain que Bérengère faisait retentir Rome de ses plaintes, et qu'Innocent III harcelait de ses reproches le cœur du monarque endurci. Il avait de nouveau confié l'affaire à instruire aux évêques d'Ely et de Worcester ; mais personne n'avait osé aller en Angleterre plaider contre Jean et y soutenir les prétentions de la veuve de son frère. Ce fut en vain que la pauvre reine elle-même obtint de son persécuteur un sauf-conduit pour se rendre en personne de l'autre côté de la Manche en donnant caution et en promettant que son voyage ne causerait aucun mal au royaume (27 mars 1206) (2). Innocent, voyant qu'il n'y avait que lui à soutenir

(1) En mai 1204, Philippe-Auguste prend Falaise et les places voisines en Normandie. (V. *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 814 et suivants.)

(2) Rymer, p. 45. *Rotuli litterarum patentium*, p. 606. Malgré ce sauf-conduit, Bérengère n'osa pas aller en Angleterre, et le 5 novembre 1206, Jean lui écrivait ironiquement de La Rochelle qu'il avait reçu ses lettres et ses messagers, qu'il les avait écoutés avec un intérêt affectueux, et lui mandait de nouveau que s'il lui plaisait de venir le trouver en Angleterre, elle n'avait qu'à y venir, qu'il l'y recevrait de bonne grâce, comme il le lui avait déjà écrit d'autres fois. (*Rotuli litterarum patentium*, p. 68.)

la cause de la justice et du droit outragé, revendiqua enfin l'affaire à son tribunal, par une lettre du 3 septembre 1207 (1). Il y avait sept ans que les droits de Bérengère étaient en souffrance, et que le pape avertissait sans cesse Jean Sans-Terre de lui rendre justice et de veiller à son propre honneur et à son salut. Il lui ordonna alors de se faire représenter à Rome par un procureur, avant l'Épiphanie, afin de répondre devant lui aux demandes de la reine relatives à son douaire et à la moitié des meubles de Richard.

Cette sommation fut encore vaine, car le 1^{er} février 1209 les avertissements du pontife recommencent et deviennent plus pressants (2). Jean, dit le pape, a méprisé les larmes qui tombent des yeux des veuves pour monter vers Dieu, il a accablé sa belle-sœur de fatigues et de dépenses, il a méprisé l'autorité du vicaire du Christ, qui, plus de huit fois, l'a prié de donner satisfaction à Bérengère; il n'a pas voulu paraître devant les juges qu'il avait désignés. Le pontife lui avait ordonné de se présenter à son tribunal à la Nativité de la Vierge; le procureur de la reine l'a inutilement attendu à Rome pendant plus de quatre mois, Jean a tout méprisé. Innocent III lui donne un dernier délai de six mois pour se faire représenter à Rome, ou pour transiger avec la reine et lui donner satisfaction sur les châteaux, villes et manoirs de son douaire en Angleterre et sur la laine des domaines royaux qui devait lui appartenir. Il déclare enfin spécialement soumis à l'interdit jusqu'à pleine satisfaction les domaines réclamés, bien qu'ils fussent déjà compris dans l'interdit général qui pesait sur toute l'Angleterre depuis 1208, et ordonne aux archevêques de publier la sentence d'interdiction. « Nous ne nous lasserons pas d'intervenir, dit-il en terminant, nous aggraverons la sentence s'il y a lieu. » Rien n'est beau comme

(1) Rymer, p. 45. D. Bouquet, t. XIX, p. 494. Epit. d'Innocent, l. I, épit. CXXII, p. 69, de Baluze, t. II.

(2) Baluze, t. II, l. XI, épit. CCXXIII et CCXXIV, p. 253, et l. XII, épit. LXXIV, p. 447. Rymer, p. 49.

ces éloquentes lettres d'Innocent III, comme cette énergie du nouveau Grégoire VII dont la grande et mâle figure domine tout le **xiii^e** siècle et qui dans ce monde où régnait la force brutale n'avait d'autre appui que son caractère de pontife pour imposer à toutes les tyrannies. Cette grandeur morale fait encore mieux ressortir la bassesse de Jean Sans-Terre dont rien ne put amollir la dureté : il se riait des menaces comme des prières et se moquait de l'interdit. D'ailleurs, bien que le pape eût écrit aux évêques de le publier sans crainte et de le faire observer, le courage manqua aux prélats, qui, tremblants devant les fureurs de Jean, se dispensèrent de publier la sentence sous prétexte qu'ils ignoraient si le roi n'avait pas envoyé un procureur à Rome. Innocent III dut de nouveau venir au secours de la reine qui, elle aussi, avec une patience et une énergie rares, l'assiégeait de ses plaintes depuis dix ans : il ordonna aux évêques de publier formellement l'interdit sans plus tarder.

Enfin, après bien des lenteurs, la justice l'emporta sur la violence. Excommunié, déposé par le pape, abandonné par ses barons, menacé par Philippe-Auguste, qu'Innocent III avait investi de son royaume, et dont il faisait le ministre du châtiment de Dieu, ne sachant à quel démon se vouer, réduit à implorer les Sarrasins, Jean ne trouva enfin d'autre moyen de salut que de se jeter dans les bras du pontife qu'il avait si longtemps outragé. Il s'humilia et se soumit devant lui, se reconnut son vassal et dut obéir en tous points à ses justes exigences (1215).

La reconnaissance des droits de Bérengère fut une des conditions de la réconciliation du roi d'Angleterre avec le Saint-Siège. Innocent le somma de nouveau de lui rendre justice et, au dire de Guillaume de Neubridge, de lui restituer le tiers de tous les revenus de l'Angleterre qu'il avait retenus après la mort de son frère (1). Le premier signe de rapprochement

(1) G. de Neubridge, dans dom Bouquet, t. XVIII, p. 202.

entre eux est une lettre de Jean Saus-Terre, du 16 décembre 1213, qui accorde un sauf-conduit ou passeport à frère Guillaume de la Trappe et à maître Garsie clerc, représentants de la reine, pour venir en Angleterre s'aboucher avec lui. Son passage en France rendit plus faciles les démarches que Bérengère continuait toujours avec une infatigable patience : le 8 mars 1214 à la Rochelle, il ordonnait de nouveau de bien recevoir les messagers de la reine et de les laisser librement s'entretenir avec l'évêque de Winchester et ses autres fidèles. Le même jour il faisait part au légat et à cet évêque des réclamations qu'elle venait de lui soumettre, leur prescrivait les règles à suivre dans les négociations et promettait de ratifier tout ce qu'ils feraient dans son intérêt.

En cette année, d'ailleurs, un raccommodement avait dû sourdre au monarque anglais, qui avait besoin d'alliés dans sa ligue contre Philippe-Auguste, et tentait un suprême effort pour reconquérir les domaines des Plantagenets ; il avait eu intérêt à tout faire pour attirer Bérengère dans son parti et la détacher, ainsi que les seigneurs manceaux, de la cause du roi de France qui, en définitive, lui avait montré peu de sympathie et de qui l'éloignaient ses anciens souvenirs et sa qualité de veuve du roi Richard. Cependant la négociation fidèlement poursuivie par Garsie traina en longueur, ainsi que le prouve une dernière lettre datée d'Havering, et postérieure aux batailles de Bouvines et de la Roche-aux-Moines et à la trêve de Chinon.

Le roi à son illustre sœur :

« Nous avons reçu vos envoyés porteurs des présentes lettres où nous vous déclarons notre volonté relativement à ce que vous nous avez mandé ; nous avons exigé d'eux garantie qu'ils ne révéleront à personne, sinon à vous, ce qui a été l'objet de nos pourparlers avec eux ; nous leur avons garanti à notre tour que nous ne le révélerions à personne si vous n'acceptiez pas ces propositions. Nous avons confié à la garde des Tem-

liens la teneur de l'accord arrêté entre nous et vos députés, consigné par écrit et scellé de notre sceau (1). »

Bien que l'allure mystérieuse de ce billet puisse d'abord faire songer à l'alliance dont je parlais, il n'a certainement trait qu'aux tentatives d'arrangement de Bérengère avec son beau-frère relativement à son douaire. Toutefois cet accord ne fut définitivement arrêté que dans la seconde moitié de l'année suivante. Une charte de Bérengère, datée du Mans, le 25 septembre 1215, nous fait enfin connaître ses arrangements avec Jean Sans-Terre concernant son douaire, et la transaction intervenue naguère à Chinon, en vertu de laquelle la reine eût dû recevoir 1,000 marcs chaque année. Jean donnait actuellement

Bérengère 2,000 marcs pour tous les arrérages échus et pour l'année courante ; quant à l'avenir, il lui payerait annuellement 1,000 livres de bons et loyaux sterling à la maison du Temple neuf à Londres, 500 à la Toussaint, 500 à l'Ascension, et le premier paiement aurait lieu à la Toussaint. Bérengère pourrait répéter son douaire hors d'Angleterre de tous ceux qui le détiendraient, hormis du roi, transiger et traiter avec eux à sa volonté : le roi ne serait pas contre elle, à moins qu'il ne fût tenu envers les débiteurs de la garantie doûment, il ne pourrait reprendre en sa main ce qu'elle revendiquerait, sauf son droit et celui de ses successeurs à la mort de Bérengère. Celle-ci aurait entrée en tous temps sur le territoire anglais, sans avoir à payer aucune coutume dans les ports, et aurait pour son séjour tous les sauf-conduits et sûretés nécessaires. Si le roi enfreignait ce traité, que le pape était prié de confirmer, il serait obligé de restituer intégralement le douaire à Bérengère; mais il promettait, cette fois, de mieux tenir sa parole, et il avait fait jurer sur son âme son chevalier Geoffroy Martel qu'il observerait fidèlement cette transaction. Elle avait eu pour témoins, de la part de la reine, Herbert de Tucé, son sénéchal, Herbert de la Marche, Gervais de Pringé,

(1) Voir sur toutes ces lettres, *Rotuli litterarum patentium*, p. 106 b, 1 b, *Rotuli litterarum clausarum*, p. 114 b, 202 b, et Rymer, p. 64.

Paulin-Boutier, R... de Longue-Lande, Philippe de La Saze, Philippe des Planches, chevaliers (1).

Le même traité, daté de Douvres, fut promulgué le 2 septembre au nom du roi, et envoyé le 4 septembre à Innocent III, pour être soumis à sa confirmation avec un article plus explicite encore. En présence de l'état continuel de guerre et des dispositions des seigneurs, Bérengère pouvait croire que la rentrée de Jean dans le domaine des Plantagenets n'était pas impossible : en prévision de ce retour, elle prit donc ses précautions, et s'attacha à toutes les branches de salut pour saisir ce fantôme de douaire qui semblait fuir sans cesse devant elle : il n'en coûtait pas non plus beaucoup à Jean Sans-Terre de se montrer généreux en donnant ce qui ne lui appartenait plus. Il promit donc à Bérengère que si, par traité avec le roi de France, ou par tout autre moyen, il parvenait à recouvrer la cité du Mans, elle la tiendrait et la posséderait en paix et en repos toute sa vie avec toute sa quinte, *cum tota quinta*. Si les châteaux de Segré et de Mervent revenaient aussi entre les mains du roi, il les restituerait à sa belle-sœur, sa vie durant, comme partie de son douaire (2).

(1) La plupart de ces personnages figurent souvent dans l'histoire du Maine. V. Sur le sénéchal Herbert de Tucé, le cartulaire de la Couture, l'obituaire du Pré, etc. Robert de Longue Lande figure dans une charte de Philippe-Auguste, relative aux régales, Livre blanc, édit. Lottin, p. 8, et dom Piolin, 4, 281. Paulin Buters est celui d'entre eux dont le nom se rencontre le plus souvent. Il vit ses vignes du Mans confisquées par Jean Sans-Terre, fit de généreuses donations au chapitre, fut un instant excommunié comme nous le verrons, prit part à la Croisade des Albigeois, et fut un des agents les plus zélés de la reine avant laquelle il mourut, ainsi qu'il nous l'apprend le cartulaire de l'abbaye de l'Epau, auprès de laquelle il possédait une prairie.

(2) V. sur ces traités, Rymer, p. 69 et 70, *Rotuli litterarum clausurarum*, p. 260, *patentium* 181 b et 182. D'autres actes s'y rattachent intimement : le 8 septembre, la délivrance d'un sauf-conduit perpétuel pour Bérengère et ses agents avec droits de franchise, une lettre de Jean à la reine lui apprenant qu'il tient les deux mille mares à la disposition de son représentant, porteur d'un exemplaire de la charte partie qui a constaté leur accord : le 19 septembre, un ordre du roi à Hubert du Bourg, son justicier, de remettre cette somme (*Rotuli patentium* 134 b.) La Porte du Theil, p. 1103, indique une lettre d'Innocent III confirmant la transaction (L. LV).

Telle fut, au bout de quinze ans d'instances, la transaction qui vint consacrer les droits de Bérengère : elle avait vieilli dans la lutte (elle avait alors quarante-cinq ans), mais sa patience l'avait enfin emporté sur les fureurs et l'avidité du roi d'Angleterre. Elle pouvait croire arriver au port et saisir enfin ce douaire et ces sterling d'Angleterre attendus depuis si long-temps : ses espérances vinrent une fois de plus échouer devant la perfidie et l'avarice de ce prince. Jean savait bien promettre mais ne pouvait se résoudre à payer : la situation de son royaume, envahi par les Français à la suite du fils de Philippe-Auguste ne lui permettait guère, il faut bien l'avouer, d'avoir de l'argent disponible dans le trésor royal. Aussi, huit mois après cet accord, Bérengère recevait-elle de son beau-frère une lettre datée du 8 juin 1216, dans laquelle il lui apprenait que Louis était en Angleterre, que la guerre avait absorbé ses fonds et que tout son argent était dépensé : il la priait de compatir à son malheur, et de vouloir bien attendre des jours plus heureux, alors il ne manquerait pas de la satisfaire et de lui témoigner mille remerciements, *cum summâ gratiarum actione*. La lettre est dans Rymer (1) : ce fut tout le paiement que reçut Bérengère à l'Ascension 1216 ! Heureusement pour elle Jean Sans-Terre termina bientôt sa vie flétrie par la débauche, l'avarice et la lâcheté. Quatre mois après cette lettre, il mourait d'une indigestion de pêches et de cidre nouveau ou de cervoise (2). Presque

(1) Rymer, p. 71, *Rotuli litterarum patentium* p. 200. De solucione pecunie quam vobis tenemur ad presens patienter sustinere velitis, donec eo mediante qui omnia pro ut vult disponit, nubes obscura nobiscum scindetur et regnum nostrum plena tranquillitate letetur, nosque de pecunia a vobis debita cum summa gratiarum actione ad plenum vobis respondebimus.

(2) M. Capefigue a fait une singulière méprise, il a pris du cidre pour des pois, « Jean, dit-il, se reput largement de pois nouveaux, » c'est ainsi qu'il traduit : *novi ciceris potatione nimis repletus*. (Voir *histoire de Philippe-Auguste*, in-12, t. II, p. 271.) Un mois environ avant sa mort, Jean accordait encore à la reine un sauf-conduit d'une durée indéterminée, et la liberté de revendiquer son douaire contre tous, 13 septembre, *Rotuli patentium*, 197 b, *Rotuli clausarum*, p. 287 b.

à la même époque, quelques mois plus tôt, mourut aussi Innocent III, le grand et l'inflexible pontife. Mais si Bérengère perdait en lui un infatigable soutien, elle en retrouvait un autre plein de douceur et de mansuétude dans la personne d'Honorius III, qui bien qu'avec un tout autre caractère, ne cessa de la couvrir d'une protection toute spéciale. Dès le 23 décembre 1216, il confirmait le traité qu'elle venait de conclure avec feu son beau-frère, et il lui écrivait pour lui faire connaître cette confirmation favorable à ses intérêts (1). Le jeune enfant qui succéda à Jean Sans-Terre était lui-même le protégé d'Honorius ; le 15 mai 1218, le pape le pria d'observer la transaction faite entre son père et Bérengère. Depuis plus de deux ans déjà la pauvre veuve n'avait pour ainsi dire rien reçu des revenus qui lui avaient été promis, malgré les nombreux agents qu'elle avait envoyés en Angleterre. Honorius mandait au jeune prince de payer sans retard cet arriéré et de s'empresse de satisfaire Bérengère pour qu'elle ne renouvelât pas ses plaintes, et qu'il ne se vît pas lui-même forcé de recourir à la sévérité. Il y allait de son honneur, de son salut, de ses intérêts de ne pas enfreindre le traité de son père. Le pape écrivit dans le même sens au légat de saint Martin, aux évêques, à Guillaume le maréchal et à la reine-mère qui dirigeaient le gouvernement de l'Angleterre (2). Malgré cette pressante intervention l'affaire traîna longtemps encore en longueur. Enfin, le nouveau légat Pandolphe et les archevêques interposèrent énergiquement leur entremise pour donner satisfaction à Bérengère et une transaction intervint, au mois de juillet 1220, quatre ans après le commencement du nouveau règne.

Les arrérages dus à Bérengère s'élevaient à 4,500 livres sterling. Sur cet arriéré le roi lui paye de suite 1,000 marcs, et elle lui fait remise de 500 livres : quant au reste, il lui

(1) *Lettres manuscrites* d'Honorius III, bibl. imp. F. Moreau, 1178-t 143, t. I, p. 434, ép. CLXI.

(2) *Lettres d'Honorius*, t. II, p. 261. Ep. MLXXX.

donnera 500 livres par an jusqu'à parfait paiement. En outre, il lui payera chaque année les 1,000 livres sterling qui lui sont dues, ce qui lui fait en tout 2,000 marcs à recevoir par an. Pour la payer de cette somme, le roi lui assigna les revenus des mines d'étain de Cornouaille et de Devonshire avec tous les profits du change de sa monnaie. Si tous ces revenus font plus que la somme due à Bérengère, le surplus sera pour le roi ; dans le cas contraire, il suppléera au déficit. Des agents nommés par le roi percevront ces droits au nom de Bérengère, et jureront de lui rendre fidèlement compte à elle ou à ses attorneys (1). Au mois de janvier 1221, le pape confirma cette transaction et, en mai, il en donna avis aux évêques d'Angleterre et à la reine (2). Ce fut le dernier accord de la veuve de Richard avec les rois anglais, et la dernière et la plus ample satisfaction qu'elle obtint. Il était temps, car elle devait être bien près de mourir quand tout l'arriéré fut payé. Elle avait lutté pendant vingt ans avec un inébranlable courage pour le soutien de ses droits ; elle dut déployer ailleurs la même énergie pour arracher encore quelques lambeaux de son douaire à d'autres ennemis : il était écrit dans la destinée de cette femme, que toute sa vie ne serait qu'une longue lutte et un long combat soutenu au nom de la justice et de la faiblesse contre la force et la perfidie !

(1) Rymer, p. 82.

(2) *Lettres d'Honorius*, t. IV, p. 309 et 408. Raynaldi, t. XIII, p. 317, col. I. De peur de fatiguer les lecteurs, j'ai dû passer rapidement sur ces rapports de Bérengère avec Henri III, bien que les *Rotuli clausarum* nous donnent de nombreux renseignements sur les messages qu'elle envoya en Angleterre, d'abord pour obtenir son paiement avant la transaction, puis pour le toucher tous les six mois, une fois l'accord intervenu. On y trouve environ vingt-quatre actes relatifs à ces rapports, et les ordonnances de paiement jusqu'à l'Ascension 1226. On voit figurer au nombre des agents de Bérengère, les Templiers, surtout frère Dreux et frère Simon, Raymond de Beaumont, Maîtres Garsie et Simon clercs, les sergents Martin et Pierre, et le plus souvent frère Gautier, son chapelain, probablement le même que frère Gautier de Perseigne. (V. table des *Rotuli clausarum*, t. I, à partir de la page 360, et t. II. V^o. Berengaria.)

Les démêlés de Bérengère avec Jean n'avaient eu pour objet que les domaines de son douaire en Angleterre ; restaient les biens situés sur le continent. Compris dans les domaines des Plantagenets, ils avaient changé de maître lors de la conquête et de la confiscation des provinces anglaises par Philippe-Auguste — L'échange conclu entre cette princesse et le roi de France n'avait concerné que les villes de Normandie : restaient les châteaux, les villes de Touraine et d'Anjou sur lesquels Bérengère avait des prétentions. La plupart avaient été confisqués et donnés par le roi à ses partisans auxquels il avait grand intérêt à les assurer plutôt que de les laisser entre les mains de la veuve de son ancien ennemi et de consacrer des réclamations que le roi d'Angleterre lui-même ne reconnoissait pas.

La ville et le château de Loches, entre autres, faisaient partie du douaire constitué par Richard à sa femme. Philippe-Auguste, après un long siège, s'en empara en 1204 (1). Il ne tarda pas à prendre ses précautions contre Bérengère : par une charte de janvier 1205, datée de Paris, celle-ci promettoit au roi de France de ne pas le mettre en cause pour Loches — à moins qu'il n'en jouit lui-même : elle pourrait poursuivre toute autre personne qu'elle verrait saisie de cette ville, et Philippe-Auguste ne serait pas contre elle (2).

Bientôt après, du 10 au 30 avril 1205, ce prince donna le château et la châtellenie de Loches à Dreux de Mello, fils de son connétable, qui devint plus tard seigneur de Mayenne — à charge de les lui rendre quand il en serait requis (3). C'était un ennemi de plus pour Bérengère : seulement ses démêlés

(1) Le siège avait duré un an tout entier.

Tantæ molis erat tantæ evertere turres,

dit Guillaume Le Breton.

(2) Martène, *ampl. col. 1. col. 1045*, M. Delisle, *Catalogue des Actes Philippe-Auguste*, n° 803. Registre de Philippe-Auguste, n° 9778 L. Bibl. imp., f° 134. (V. *carta Berengarie de crenatione facta domino re.*) Layettes du trésor des chartes, t. I, p. 281 b.

(3) Martène, *ampl. col. 1, 1053*, M. Delisle, *Catalogue de Philippe-Auguste*, n° 929 et 930. Layettes du trésor des chartes, t. I, p. 303.

avec le châtelain de Loches ne nous sont guère connus. Chalmel dit seulement que la libéralité de Philippe-Auguste engagea Bérengère contre Dreu de Mello dans un procès qui dura plusieurs années, et que le roi étant intervenu, la reine déclara, en janvier 1214, qu'elle n'entendait point lui contester l'hommage et la souveraineté, mais seulement le domaine utile qu'elle était décidée à défendre contre qui que ce fût. Mais Chalmel s'est trompé sur la date de cette promesse, qui est celle de janvier 1203 (N. S.) dont nous venons de parler et antérieure à la possession de Dreu de Mello (1). Quoi qu'il en soit, ce seigneur continua de jouir de Loches jusqu'à sa mort, et rien ne prouve que Bérengère ait vu triompher les droits qu'elle avait au domaine utile, c'est-à-dire aux revenus de cette ville. Elle fut plus heureuse sans doute à Montbazou avec Pierre Savary (2), naguère simple seigneur de Colombiers, et qui, investi de la seigneurie de Montbazou et de Savonnières, lui resta dévoué pendant toute sa vie, et dut la laisser percevoir ses droits sur la prévôté de Montbazou, qui avait fait partie du douaire d'Éléonore (3).

Son démêlé le plus grand et le plus intéressant eut lieu relativement à Segré avec Guillaume de la Guierche : ce long procès est, sans contredit, l'un des plus curieux du temps, et nous révèle des détails pleins à la fois de tristesse et d'intérêt sur ce qu'était la procédure d'alors : on est étonné d'y voir un chevalier contemporain des Richard et des Philippe-Auguste opposer des moyens de procédure qu'on eût pu croire réservés aux procureurs les plus relors

(1) Chalmel, *hist. de Touraine*, t. II, p. 92. Cet historien a été induit en erreur par du Tillet, qu'il a simplement copié.

(2) V. sur Savary les histoires de Touraine de Chalmel et de M. Bourassé, le *Catalogue des Actes de Philippe-Auguste*, les extraits de dom Housseau, et le cartulaire de Cormery, publiés par la Société archéologique de Touraine, etc.

(3) Nous verrons plus loin l'échange concernant Château-du-Loir : Je ne connais aucun document relatif aux domaines de Bérengère dans le Poitou.

du ^{xviii} siècle. Quant au triomphe de la force et de la violence sur la faiblesse et le droit que nous présente ce débat avec une effrayante réalité, c'est un spectacle de bien des temps qui doit moins surprendre nos regards blasés.

Segré n'avait pas tout d'abord été constitué en douaire à Bérengère par Richard ; mais elle tenait ses droits sur ce château de ses transactions avec Jean Sans-Terre. Dans la transaction de Chinon, ce prince lui avait abandonné, paraît-il, deux châteaux en Anjou, et de plus il lui avait formellement assigné, sur les revenus de Segré, une partie des arrérages annuels qu'il lui devait ; plus tard, dans leur dernier accord de 1215, il lui garantissait que, s'il venait à recouvrer le château de Segré, il lui en laisserait la paisible jouissance pendant sa vie. Les droits de Bérengère n'étaient donc pas douteux.

Mais Segré était possédé depuis longtemps par Guillaume de la Guierche, un des plus puissants barons de l'Anjou et de la Bretagne. Seigneur de Pouancé, de Martigné, de Châteaubriant, de Segré, il avait encore en Bretagne, et non dans le Maine, la seigneurie de la Guierche. Il avait été une première fois évincé de son fief de Segré, lors du soulèvement des barons angevins et autres contre Richard ; puis, lors de la défaite définitive d'Arthur, dont il avait embrassé chaudement la cause, il en avait été dépouillé de nouveau par Jean Sans-Terre, qui en avait disposé en faveur de Bérengère. Après la confiscation de l'Anjou par Philippe-Auguste, Guillaume de la Guierche était au nombre des seigneurs qui s'étaient ralliés en apparence au parti du roi de France, et il avait depuis ce temps servi ses intérêts. Enfin, en 1214, quelque temps avant Bouvines et la descente de Jean Sans-Terre en Poitou, alors que Philippe voulut s'assurer de la fidélité douteuse des barons angevins, Guillaume de la Guierche et Geoffroy de Pouancé, son fils, s'engagèrent à le servir fidèlement et à ne jamais prendre parti pour Jean Sans-Terre ; ils déclarèrent qu'ils ne se refuseraient pas à livrer au roi leur

maison de Segré (1). Quelques jours après, Jean s'emparait de l'Anjou, grâce à ses intelligences avec les seigneurs, et pendant le siège de la Roche-aux-Moines, il donnait lui-même Segré à Guillaume de la Guierche pour se l'attacher (23 juin 1214) (2). Les droits de Bérengère devaient être une lettre morte au milieu de ces confiscations et de ces donations chaque jour renouvelées. Elle eut soin cependant, dans son traité de 1215 avec Jean, d'insérer qu'elle pourrait revendiquer son douaire de tous détenteurs sur le continent et transiger avec eux à son gré, et le 15 septembre 1216, elle se faisait encore confirmer cette autorisation. Guillaume de la Guierche l'avait expulsée de Segré avec violence, elle eut recours à Innocent III pour obtenir justice de cette spoliation. Le pape chargea l'archevêque, le doyen et l'archidiaque de Tours, d'instruire l'affaire, et c'est alors que commence ce curieux procès, où l'on voit un chevalier, doublé d'un légiste, user des moyens de procédure les moins avouables pour traîner l'affaire en longueur, pour lasser, pour mater, pour réduire une pauvre femme abandonnée par tous, trahie par ses juges, et qui, dans sa faiblesse et son abandon, ne trouva d'autre appui que celui de la papauté, toujours fidèle à la cause du droit et du malheur.

Guillaume de la Guierche chercha d'abord à gagner du temps pour lasser son adversaire par des lenteurs sans fin, et proposa des exceptions dilatoires : selon lui, le mandat que les juges tenaient d'Innocent III était expiré par la mort du mandant ; il oubliait que, depuis, le pape Honorius, son successeur, avait déjà ordonné trois à quatre fois de le citer, et qu'à la mort d'Innocent l'affaire était déjà en état ; mais de plus, et c'est là la merveille, il prétendait que le rescrit apostolique était entaché d'un vice de forme, parce qu'au mot *spoliavit* manquait la lettre *O*. Les juges, gagnés, s'arrêtèrent judaïquement devant de pareilles niaiseries, et il fallut que pour cette erreur

(1) *Catalogue des Actes de Philippe-Auguste*, 994, 1496.

(2) Bodin, Angers et Bas-Anjou, t. I, p. 463.

du scribe, Bérengère importune, comme la voix du droit, allait de nouveau solliciter Honorius III. Le pape s'étonna d'un pareil déni de justice, alors que ses actes ne laissaient pas le plus petit doute sur ses intentions, et ordonna à ses délégués de procéder sans retard et de mettre fin à cette affaire. (18 octobre 1216) (1).

Alors Guillaume de la Guierche prétendit que les juges désignés par le pape n'étaient pas compétents pour une foule de raisons, d'abord parce que son principal château, son domicile, était à la Guierche, dans le diocèse de Rennes, et situé à plus de deux journées de Tours. La reine répondait qu'il habitait aussi le diocèse d'Angers, qu'il y avait des châteaux, des revenus, et que Segré, objet du litige, était situé à la distance voulue. Guillaume ajoutait que ce n'était pas devant un tribunal ecclésiastique que Bérengère devait poursuivre son droit, mais devant le seigneur du fief (2); de plus, il était faux, selon lui, que Segré appartint à Bérengère, qui ne lui avait été assigné pour douaire par son mari, ni avant, ni pendant son mariage, et il disait que la reine n'avait pu obtenir les lettres du pape en sa faveur que par suite d'un mensonge. Ce à quoi Bérengère opposait qu'elle était libre de le citer devant les tribunaux d'Église, que c'était à eux qu'incombait la défense des veuves; quant à Segré, il lui appartenait en vertu d'un échange avec le roi Jean, et elle avait pour elle une longue et tranquille possession. Son adversaire ne se tenait pas pour battu et répliquait que Jean n'était pas l'héritier légitime de Richard, qu'il n'avait jamais été le maître de l'Anjou, mais bien le ravisseur de son château, *raptor et invasor*.

(1) *Lettres d'Honorius III*, t. I, p. 45, épît. XXXIX. Ciron, *quinta compilatio*, p. 42.

(2) « En la cour de sainte Eglise, dit l'ancien coutumier normand, a trop grand délai aux veuves femmes à avoir leur douaire ou leur mariage, par les appels qui sont faits de l'archidiacre à l'évêque, de l'évêque à l'archevêque, et de l'archevêque à l'apostoile, il a été établi par l'octroi de sainte Eglise que ces choses soient terminées en la cour laïc. » Le défendeur ne pouvait y obtenir remise qu'une fois.

Les juges s'arrêtèrent devant ces allégations, et Bérengère ne put encore une fois recourir au pape Honorius. Le pontife fut étonné qu'un tribunal ecclésiastique eût été arrêté par des moyens de procédure aussi frivoles, par des exceptions déplorables en matière de possessoire : il avait pitié de cette reine que la faute et la négligence de ses juges forçait sans cesse de recourir au Saint-Siège, et grevait de fatigues et de dommages sans fin ; il leur ordonna de citer devant eux, sans plus tarder, Guillaume de la Guierche, s'il était évident qu'il eût un manoir en Anjou (17 janvier 1217) (1). On pourrait croire que le puissant baron, obligé de reconnaître la compétence du tribunal, se considérerait comme vaincu : il n'en fut rien. D'ailleurs, l'archevêque de Tours, spécialement chargé par Honorius de défendre la reine contre ses puissants ennemis, et de mettre fin à ce procès, était, comme nous le verrons ailleurs, un nombre des plus ardents adversaires de Bérengère. Ses collègues et lui, ayant plus de déférence pour les hommes que pour Dieu, dit le pape, écoutèrent de nouveau les frivoles exceptions et les méchants subterfuges de Guillaume. Le rusé vaideur, cette fois, récusait ses juges, prétendant que deux d'entre eux étaient parents du feu roi Richard, et qu'ils étaient par là même alliés de la reine. Le procès fut de nouveau suspendu : les juges y avaient apporté tant de tiédeur et de lâche partialité que depuis un an et demi l'affaire n'avait pas fait un pas. Le pape, voyant enfin que Bérengère n'avait guère à en attendre justice, confia à l'abbé de Josabath, au doyen et au chancelier de Chartres, la surveillance de l'affaire ; il leur ordonnait de veiller à ce que dans trois mois les anciens juges fissent enfin engager les débats et rendissent une sentence conforme à la raison et au droit, sans plus se laisser influencer par une coupable partialité : si justice n'était pas rendue dans le délai déterminé, les nouveaux

(1) Lettres d'Honorius manuscrites, t. I, éplt. CLXIII, p. 175. Ciron, . 74.

délégués devaient instruire l'affaire, sans s'arrêter à aucune des exceptions que pourrait produire Guillaume de la Guierche pour pallier sa spoliation et celle de ses complices.

Cette lettre d'Honorius, la dernière qui ait trait à cette affaire, est du 27 juillet 1217 (1). Qu'advint-il des prétentions de Bérengère ? il est facile de le prévoir : elle succomba, car Guillaume de la Guierche paraît toujours être resté en possession de Segré (2). Ce débat n'était autre chose que la lutte du pot de terre contre le pot d'airain. Le puissant baron, allié du roi, appuyé des seigneurs et des évêques qui portaient toutes les passions et tous les intérêts de la féodalité, devait l'emporter sur une pauvre femme jalousée de tous, à peine supportée par les pouvoirs rivaux, importune aux seigneurs de France surpris de voir renaître après le passage des provinces anglaises sous la domination française ces prétentions surannées, quoique légitimes, de la veuve du roi Richard. Après la révolution qui s'était accomplie au profit de la France, Bérengère, par le malheur de sa situation, y était regardée comme ennemie et traitée comme telle. De là la longue suite de procès et de malheurs qu'elle dut y essayer, en outre de ceux que lui avait suscités l'avidité de son beau-frère. Victime du sort, les événements firent qu'elle ne trouva partout que des adversaires, ainsi que nous le verrons encore lors de son séjour au Mans, qu'il nous reste maintenant à raconter.

Au lieu de se laisser abattre, Bérengère s'était raidie contre l'infortune avec une rare énergie, qui lui provenait de sa race et qui est le cachet de son caractère ; se reposant sur la papauté et sur son droit, elle avait lutté sans peur contre tous, pour ressaisir quelques lambeaux de cette belle couronne

(1) Lettre d'Honorius, t. II, p. 1, ép. LIII.

(2) Les historiens de l'Anjou n'ont connu aucune de ces lettres pontificales, et n'ont nullement bien apprécié la revendication de Bérengère. Voir entre autres, l'Anjou et le Maine de M. de Wismes, article *Segré* par M. Pavie.

qui n'avait fait que passer sur sa tête, quelques débris de ce douaire nécessaire dans son malheur pour assurer son existence matérielle, et sa dignité de reine au milieu de ce monde féodal impitoyable pour la misère. Aux pieds de sa statue tombale, que possède aujourd'hui la cathédrale du Mans, se voit un lion appuyant ses griffes sur un paisible chien, emblème de la fidélité : c'est comme un symbole de la force opprimant cette reine restée toujours fidèle à son mari, n'ayant jamais désespéré de la justice malgré sa faiblesse, et qui, intéressante au milieu de ses malheurs, mérite d'occuper une place dans la galerie des femmes célèbres du XIII^e siècle, à côté des Ingeburge, des Élisabeth de Hongrie, des Blanche de Navarre et de Castille.

CHAPITRE III.

BÉRENGÈRE AU MANS.

§ I.

Bérenghère, dame du Mans. — Ses démêlés avec l'Évêque et le Chapitre. — Maison de la reine Bérenghère.

De 1199, date de la mort de Richard, à 1204, date de l'entrée de Bérenghère au Mans, notre province fut le théâtre d'une révolution et d'une sanglante tragédie dont les acteurs principaux sont Philippe-Auguste, Jean sans Terre et Guillaume des Roches, et dont la victime est Arthur, faible enfant, jouet et instrument de tous les partis. Philippe-Auguste, rusé politique, annexioniste habile, ne songe qu'à ses intérêts sous prétexte et sous couleur de défendre les droits d'Arthur qu'il abandonne et sacrifie sans remords, selon son avantage. Dans cette tragédie, il joue, il faut bien le dire, le rôle de Pilate. Guillaume des Roches, sorte de Fouché féodal, avec la bravoure en plus, homme sans conscience, ayant des intelligences dans tous les partis, passant du jour au lendemain d'un

camp à un autre, jusqu'à ce qu'enfin son intérêt l'ait fixé au roi de France dont il a prévu et aidé le triomphe, pressurant le peuple sans pitié, tient la place de Judas dans ce drame d'Arthur qu'il livre au roi d'Angleterre. Jean Saus-Terre, âme lâche, basse et vile, tyran barbare et perfide dont toute la vie ne fut qu'un long crime et une longue débauche, déplacé dans ce monde de la chevalerie où le courage rachetait bien des vices, fait l'office du bourreau et ne sait tirer l'épée que pour la plonger au milieu des ombres de la nuit dans le cœur d'un faible enfant son neveu. N'oublions pas non plus les comparses de ce drame, les seigneurs d'Anjou et du Maine qui passent tour à tour d'Arthur à Philippe et à Jean sans Terre sans savoir à qui se fixer : à voir tous ces serments violés aussitôt que prêtés, ces palinodies sans vergogne, on croirait assister à quelque-une des annexions de notre temps. Dans son drame de *la vie et la mort du roi Jean*, Shakespeare, le grand poète qui a tout deviné, fait dire aux seigneurs d'Angers : « Tant que la balance restera dans cet équilibre, notre ville n'est ni pour Philippe, ni pour Jean, et cependant elle est pour tous deux. » C'est cette curieuse situation que je dépeindrai prochainement dans tous ses détails ; qu'il me suffise ici de dire qu'après la captivité d'Arthur bientôt suivie de sa mort, le Maine, dont Philippe-Auguste avait à l'avance démantelé les châteaux, acheté les consciences influentes par des dons de terre, passa bien plus facilement sous la domination de la France que la Normandie restée fidèle à Jean (1). Le sénéchal des Roches fut le grand instrument de l'annexion : la soumission des autres barons fut aidée par les plus larges concessions, et leur fidélité chancelante entretenue par un puissant système de cautions qui les rendait solidaires les uns des autres et qui fit triompher la politique de Philippe-Auguste.

Ce fut dans ces circonstances, au milieu des confiscations

(1) Philippe-Auguste était venu au Mans en 1189, 1190, et 1203.

les souffrances qui accompagnèrent ce changement (1) que Bérangère fut appelée inopinément dans le Maine.

Le 31 mars 1204, ainsi que je l'ai déjà dit, mourait à l'abbaye de Fontevrault la vieille Éléonore de Guyenne; sa mort ouvrait enfin les droits qu'avait au douaire des reines la veuve de Richard. La jeune douairière quitta alors la cour de son frère, la comtesse de Champagne, qui lui avait offert un asile, et se rendit auprès de Philippe-Auguste qui, au mois de mai 1204, s'emparait en Normandie de Falaise, Domfront, Caen, Evreux, villes et châteaux compris dans son douaire; elle lui demanda de lui en consentir la délivrance. Elle loua la générosité de Philippe-Auguste qui respecta les droits d'une pauvre veuve : on eût pu se dispenser de le faire, en réfléchissant aux principes régissant le douaire dans la société féodale, en songeant, ainsi que je l'ai longuement expliqué, que la forfaiture de Jean Sans-Terre, héritier de Richard, et que la confiscation de la Normandie par le seigneur suzerain ne détruisaient pas les droits de la douairière; n'est donc point par pure générosité, mais aussi par respect pour le droit, que Philippe-Auguste reconnut les prétentions de la veuve de Richard, son ancien ennemi. L'histoire ne devrait pas plus louer ces traits-là que la continence de Scipion, mais les annales des peuples sont tellement remplies de violences et de lâchetés, et la conscience faussée par ce continuel spectacle, qu'on se prend à admirer quand on voit la puissance et la force s'arrêter devant la barrière du droit. Bérangère éprouva la même chose, elle-même, à Loches, avec Dreux de Mello, et à Segré, avec son impitoyable ennemi Guillaume de la Guierche, que les droits des douairières n'étaient pas toujours respectés.

Philippe-Auguste satisfît à la demande de la fille de Sans-Terre VI; mais soit qu'il ne se souciât pas de la laisser percevoir des revenus dans une province encore mal soumise, et soit qu'il trouvât quelque-une de ces places trop voisines de l'An-

(1) Chronique de Saint-Aubin d'Angers, D. Bouquet, t. XVIII, p. 326.

gleterre, soit qu'il aimât mieux achever la soumission d'une autre ville en la plaçant sous la seigneurie peu redoutable de la veuve de ses anciens seigneurs, et en ménageant ainsi le passage d'une domination à une autre, il préféra échanger les revenus auxquels Bérengère avait droit en Normandie contre des revenus de même valeur à percevoir au Mans et dans la banlieue de cette ville (1). Vers le XII^e siècle, les seigneurs avaient cessé de donner leur domaine en fief, ils en confiaient l'administration de toutes les parties à des prévôts qui rendaient leurs comptes ou leurs fermages à des époques fixes. On voit payer à Éléonore les revenus provenant des prévôtés de Normandie comprises dans son douaire; on voit également sous les Plantagenets les prévôts du Mans rendre leurs comptes à l'échiquier de ces différents rois. — Cette fois, Philippe donna en fief à Bérengère la ville du Mans, c'est-à-dire tous les revenus qui en provenaient, et à proprement dire la prévôté de cette ville. Celle-ci se reconnut sa vassale et lui fit hommage lige. Voici d'ailleurs en somme l'acte d'échange (2) : « Bérengère abandonne à Philippe les villes et châteaux ci-dessus dénommés avec les appartenances et les forêts qui en dépendent. Le roi lui donne en échange, dans la cité du Mans, sa banlieue et ses forêts à tenir comme une femme tient son douaire, la valeur des revenus des trois châteaux susdits. La valeur de ces revenus, au moment du départ de Richard pour la Croisade, sera estimée avec serment par les baillis qui vivaient alors : si celle des revenus de la ville du Mans et de sa banlieue est moindre que celle-là, le roi donnera à Bérengère une due compensation en Anjou et en Touraine ; si elle est supérieure, le roi aura le surplus et le prendra dans la banlieue du Mans.

(1) Du Tillet, Recueil de traités, etc., p. 159.

(2) Martène, *ampl. col.* I, 1046. M. Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 803. Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 194. Cet échange eut lieu de mai à septembre 1204. Des registres de Philippe-Auguste, je n'ai consulté que le n° 9778, f. lat. de la Bib. Imp. On y voit f° 134, *quedam carte regine Berengarie et carta regine B^e super suis conventionibus*. C'est, je l'ai dit, le registre que M. Delisle désigne par la lettre F.

Le roi lui donne la ville du Mans, comme il la possédait, sauf l'évêché et tout ce qui en dépend, sauf les fiefs des barons et des châtelains qui restent vassaux du roi. Les vassaux de la ville rendront seuls hommage à Bérengère ; celle-ci de son côté fait hommage lige à Philippe-Auguste, qui promet de la garantir contre tous. »

Est-ce clair, n'est-ce pas la ville du Mans qui est cédée à la veuve de Richard, y a-t-il ombre de cession du comté du Maine ? et cependant on lit dans presque tous les historiens manceaux, que Bérengère fut comtesse réelle et effective du Maine tout entier, en vertu de cet échange avec Philippe-Auguste. Ils s'appuient, il est vrai, sur le témoignage de l'*Art de vérifier les dates* (t. XIII, p. 102). C'est là une autorité sûre la plupart du temps, et avec laquelle il y a quasi honneur encore à se tromper, mais cette assertion n'en est pas moins erronée, et la charte d'échange à elle seule suffirait pour le prouver. Ce qui ajoute encore à la clarté de cet acte, c'est un autre document qui nous fait connaître la valeur exacte des revenus échangés, et nous indique ainsi mathématiquement le chiffre des droits que Bérengère eut à percevoir dans notre cité. Nous possédons l'enquête faite à la suite de cette transaction. Selon le témoignage des jurés, la valeur nette de la vicomté de Bonneville, des prévôtés de Falaise et de Domfront s'élevait environ à 4,500 livres (1). C'est donc en résumé une valeur de 4,500 livres que Bérengère percevra au Mans, en vertu du don que Philippe lui a fait de cette ville.

Comment, en face de pareils actes, a-t-on pu croire, je le répète, que c'était le comté tout entier qui lui était cédé. Jamais Bérengère ne s'est intitulée comtesse du Maine : la plupart du temps elle se dit humble reine d'Angleterre, parfois dans les actes qui la concernent on la qualifie *domina Cenomanensis* ou

(1) M. Delisle, Cartulaire normand, n° 111, Mém. des antiquaires de Normandie, et Stapleton, *Observ. on the great Rolls*, t. II, p. LX, *inquisitio de valore reddituum qui reddebantur veteri regine, tempore quo rex Richardus ivit ultra mare, pro dote sua*.

domina Cenomanis. Ce sont ces mots habituellement abrégés dans les chartes et les cartulaires qui ont été mal lus et transformés en *domina Cenomania* (1). D'où l'on a été induit à croire qu'elle était maîtresse de tout le Maine ; mais, quand même nous ne posséderions pas ces actes si concluants, tout s'accorderait à prouver qu'elle a été simplement *dame du Mans* et de sa banlieue. C'est ainsi que nous ne voyons jamais figurer la reine que dans l'enceinte de cette ville et de ses quintes. Au Mans, elle et ses officiers, ses prévôts, baillis, sergents, voyers, etc., lèvent les tailles, perçoivent toutes les coutumes féodales, font emprisonner les délinquants dans *la Tour du Mans* ; pendant sa vie une enquête a lieu sur la taille que peut lever le seigneur du Mans, et sur l'étendue de la *lieue*, c'est-à-dire de la banlieue de cette ville. En dehors de ces limites, tout est muet sur Bérengère, et les cartulaires sont pleins d'actes d'administration et de juridiction dans le Maine du sénéchal Guillaume des Roches et de ses baillis.

La cité du Mans, voilà l'enceinte dans laquelle la veuve de Richard exerça ses droits : malheureusement cette expression de *cité* a induit en erreur des historiens trop imbus des souvenirs de la période gallo-romaine, et qui ont pensé à tort qu'au *xiii^e* siècle, elle s'entendait encore dans le sens de région. La *civitas* alors, c'est la ville épiscopale, la ville chef-lieu de la *civitas* antique. C'est aussi la ville proprement dite, abstraction faite du château ; c'est ainsi qu'en 1199, Jean Sans-Terre vint au Mans, prend le château et la cité, détruit les murs et les maisons de pierre de la cité et le château. Il n'y a donc pas de méprise possible ; c'est la ville seule qui est donnée avec sa banlieue : c'est dans ce sens qu'en 1234, saint Louis, en épousant la reine Marguerite, lui constitue en douaire la cité du Mans avec ses dépendances, comme la tenait la reine Béren-

(1) Voir Lecorvaisier, *Hist. des évêques du Mans*, p. 478, et Dreux du Radier, *Hist. des reines de France*, p. 364, d'après un cartulaire de Saint-Pierre-la-Cour.

gère (1). C'est dans ce sens enfin, et cela clôt le débat, que nous avons vu en 1215, Jean Sans-Terre confirmer à Bérengère, s'il pouvait la recouvrer, la possession, sa vie durant, de la cité du Mans avec toute sa quinte (2).

Au reste, pendant la vie de la reine, il est souvent question du comté du Maine, qui tantôt est réuni à la couronne, tantôt en est séparé. C'est ainsi que Jean, le fils de Blanche de Castille et de Louis VIII, né à la fin de septembre 1219, est dit comte de cette province dès sa naissance, et plus tard comte d'Anjou, ce qui comprend aussi le Maine; c'est parce qu'Yolande, fille de Mauclerc, doit épouser ce prince, qui vécut peu, que, d'après le traité de Vendôme de 1227, Louis IX ou plutôt Blanche de Castille abandonne entre autres, au comte de Bretagne, la jouissance momentanée de la ville du Mans, après la mort de Bérengère (3).

Ainsi, c'est la seigneurie seule du Mans qu'a la reine d'Angleterre. Dans cette ville, où elle vint aussitôt habiter, elle trouvait, pour la gêner, un autre pouvoir, celui du sénéchal Guillaume des Roches, qui, outre ses droits d'administration et de juridiction, avait un marc d'argent par cinquante livres sur le revenu des prévôtés, et un tiers des amendes. D'un autre côté, la reine avait des droits de douaire à Château-du-Loir : le roi venait après confiscation, de donner cette ville à Guillaume des Roches (septembre 1204), et se heurtait ainsi contre les droits de Bérengère. Une transaction intervint afin de rendre la situation de chacun plus facile ; vers la même époque, Bérengère abandonna ce qu'elle pouvait avoir à titre de douaire à Château-du-Loir, et en compensation Guillaume des Roches promit de ne pas exercer, pendant la vie de la reine, son droit

(1) Martène, *Thesaurus*, t. I, p. 987.

(2) La quinte ou banlieue formait autour du Mans une ceinture d'environ trente-sept paroisses, dont le rayon variait de 9 à 17 kilomètres. C'était une division ecclésiastique et civile à la fois. (V. Cauvin, *Géog. anc. du Maine*.)

(3) *Chronicon turonense* dans Martène, *ampl. col.*, t. I, p. 1072.

de sénéchal dans la cité du Mans (1). Cet échange vint augmenter les droits de la reine, qui eut son sénéchal particulier et qu'on voit dès lors exercer tous les droits de seigneurie dans notre ville. Malheureusement sa qualité de veuve d'un de ces princes Plantagenets, qu'avaient tant aimés les Mauceaux, fut impuissante à la protéger contre la jalousie des pouvoirs rivaux.

En arrivant au Mans, elle trouvait encore en face d'elle l'évêque et le chapitre, les barons et les châtelains qui relevaient directement du roi et ne dépendaient pas d'elle. Elle eut à lutter avec la plupart d'entre eux : ce sont ces démêlés inédits qu'il nous faut maintenant raconter, et qui jettent un nouveau jour sur la vie de la femme de Richard.

A côté de la royale veuve s'élevait surtout alors une puissance rivale, dont les redoutables prérogatives étaient de fraîche date, et qui, comme tous les pouvoirs nouveaux, tendait à affirmer son existence par une ardente défense de ses privilèges, pouvant même aller parfois jusqu'à empiéter sur les droits d'autrui. C'était le chapitre. Sur les instances des chanoines et d'après les conseils du légat Octavien, à son passage au Mans, l'évêque Hamelin venait de lui accorder les privilèges du chapitre de Chartres ; c'était lui donner un pouvoir quasi illimité et l'affranchir de l'évêque qui devenait simplement son voisin. L'octroi de ces libertés fut une époque fameuse dans les annales du chapitre du Mans et leur soutien forma pendant le XIII^e siècle surtout, la plus grande partie de son histoire : ses cartulaires ont eu le plus grand soin d'en enregistrer tous les avantages, toutes les sanctions et toutes les confirmations qu'ils reçurent des papes à différentes époques (2).

Sans envisager l'ensemble de ces privilèges, qui ont été

(1) Ménage, hist. de Sablé, 361. Dom Housseau, n° 2186 et 2187. M. Delisle, *Catal. de Philippe-Auguste*, n° 857 et 860. *Registre de Ph.-Aug.* (F de M. Delisle), *ut supra*, f° 134, v°.

(2) V. Dom Piolin, *Hist. de l'église du Mans*, t. IV, p. 321, note 6. Dom Briant, *Cenomania*, manuscrit du Mans, p. 338. *Gallia Christiana*, t. XII, col. 390.

appréciés différemment selon les temps, je me bornerai à parler du pouvoir de juridiction accordé au chapitre pour faire respecter ses droits, qui, sans cette sanction, sans cette puissance coercitive, seraient demeurés une lettre morte. Non-seulement ce corps était investi du droit de juridiction sur *ses hommes* exemptés par là même de la juridiction séculière, mais il acquérait un droit de censure et de justice canonique par tout le diocèse, sur ceux qui feraient un tort quelconque à ses membres, à ses hommes, à leurs terres, *in injuriales seu molestatores capituli, in malefactores*, comme disent les chartes. Il pourrait citer devant lui tous ceux qui se rendraient coupables d'un méfait quelconque à son égard, tant dans la ville que par tout le diocèse : abbés des monastères, voyers du roi, baillis, sénéchaux, princes et barons, personne n'était exempt de ce pouvoir, tous pouvaient être frappés des censures ecclésiastiques. Si le coupable refusait de comparaître devant le tribunal des chanoines, ou bien de rendre satisfaction, le chapitre l'excommuniait, frappait sa terre d'interdit et pouvait aggraver les sentences d'excommunication, jusqu'à satisfaction complète. Seul il pouvait mettre en interdit l'église cathédrale et la cité, et ce droit que n'avait pas l'évêque, il l'exerçait sans que ce dernier pût s'y opposer ou lever la sentence portée par le doyen (1).

Ce pouvoir ne resta pas longtemps inactif entre les mains du chapitre de Saint-Julien, qui en usa de bonne heure vis-à-vis des plus hautes têtes du Maine. Presqu'au lendemain de sa création (1200 à 1201), Geoffroi de Hongrie, connétable de Jean Sans-Terre (2), qui demeurait à la tour du roi au Mans, fut excommunié pour avoir fait des coupes dans le bois de la

(1) V. Archives municipales du Mans, n° 224, *passim*. C'est ce manuscrit que je citerai désormais sous le nom d'Enquête. Voir aussi Livre blanc, n° 201-203, édit. de M. Lottin.

(2) Le 14 août 1202, Jean étant au Mans, manda à Guillaume et à Richard, prévôts de cette ville, de délivrer de l'argent à Hugues de Hongrie, pour acheter un cheval. (V. Grands rôles, publiés par Léchaudé d'Anisy, p. 110.)

Chapelle Saint-Aubin appartenant au chapitre. Il dut, pour être absous, se prosterner devant le chanoine Lancelin, qui le frappa de son bâton en signe d'humiliation (1). Bientôt le premier des seigneurs de la province, le beau-frère de Henri II, Guy de Laval, ressentit les terribles effets de cette puissance qui inquiéta de bonne heure les seigneurs et les autres corps religieux. Il fut excommunié pour avoir enlevé des deniers aux messagers du chapitre, ne se soumit pas et vit ses terres frappées d'interdit. Les autres seigneurs effrayés firent des représentations au chapitre. Robert d'Alençon, Juhel de Mayenne, Rotrou de Montfort, Bernard de La Ferté déclarèrent qu'ils ne supporteraient pas une pareille audace et se plaignirent au roi. Le chapitre, de son côté, envoya plusieurs de ses membres vers Philippe-Auguste, qui, au dire des chanoines, répondit alors aux barons qu'il ne s'entremettrait pas dans l'affaire de l'interdit, que de même qu'il pouvait déléguer sa juridiction à qui bon-lui semblait, le pape et les évêques avaient le droit d'en faire autant. Il est probable que le roi, qui dans l'affaire d'Ingeburge venait de se convaincre de la toute-puissance des foudres de l'Eglise, n'était pas disposé à s'y exposer de nouveau pour le soutien des droits d'autrui (2).

C'est au lendemain de ces triomphes du chapitre que Bérengère vint se fixer au Mans, et y exercer les droits de la suzeraineté féodale; les officiers royaux s'étaient déjà trouvés en lutte avec les chanoines, ceux de Bérengère qui prenaient leur place n'allaient pas tarder à éprouver à leur tour la rigueur des censures ecclésiastiques. De précieux documents sur ces luttes nous sont fournis par une enquête du 12 février 1246, faite au Mans, par le cardinal de Saint-Georges du Vélambre, délégué du pape, sur la juridiction du chapitre. Elle roule tout entière sur l'étendue des droits de ce corps, contestés alors par l'abbaye de la Couture, et se compose du témoignage de près de

(1) V. Enquête, p. 38.

(2) Enquête, p. 87 et 124.

cent personnes qui toutes viennent déposer de ce qu'elles ont vu et entendu. La plupart, il est vrai, sont des chanoines qu'on peut supposer jaloux d'exalter le pouvoir de leur compagnie et suspecter de partialité; ils ne sont cependant pas les seuls témoins, et ceux qui ont été victimes des censures ecclésiastiques figurent eux-mêmes dans l'enquête. Tout ce faisceau de dépositions forme, je l'ai dit, un ensemble du plus haut intérêt, plein de cette vie et de ce mouvement qui manquent trop souvent aux documents de l'époque. Les événements sont pris sur le vif et quasi photographiés.

Toutefois, les renseignements que nous donne l'enquête sur les premières années de Bérengère au Mans, sont moins précis et moins nombreux que ceux qui se rapportent à une époque plus rapprochée de son séjour. En 1246, les souvenirs qui se rattachaient à des faits accomplis vers 1204 étaient déjà rares et un peu confus sur les dates. Le personnage qui donne le plus de détails sur les événements d'alors, est le chanoine Renaud Clarel, âgé de plus de soixante ans, et se rappelant assez bien le temps de sa jeunesse; aussi citerai-je presque textuellement sa déposition, sauf à la compléter et à la contrôler s'il y a lieu (1).

« Au commencement du séjour de la reine Bérengère, dépose-t-il, quand elle vint pour la première fois au Mans, pour y demeurer, ses officiers saisirent les effets d'André de la Chapelle, homme du chapitre, qui demeurait alors au Mans. Cette saisie fut faite à l'occasion de la taille de la reine, par les mains de messire Martin, son chevalier, et Luce, son sergent. André vint se plaindre aux chanoines de ce qu'on avait pratiqué cette saisie à propos de ladite taille, qu'il ne devait pas, dit-il, parce qu'il était homme du chapitre. J'ai ouï dire que Martin et Luce avaient été semons de l'autorité du chapitre de rendre lesdits effets et qu'ils avaient refusé de les délivrer; aussi les ai-je entendu excommunier en ma présence au nom du chapitre.

(1) Enquête, p. 41 et suiv.

L'excommunication fut prononcée dans la cathédrale, à la grand'messe, par le diacre qui venait de lire l'évangile en présence de nombreux chanoines et en la formule accoutumée qui était la suivante : « Nous anathématisons, nous retranchons de la société de notre sainte mère l'Eglise, nous excommunions de l'autorité de Dieu le père tout-puissant, et de la bienheureuse vierge Marie, et des bienheureux Gervais et Prolais, et de saint Julien et de tous les saints, le chevalier Martin *por le tort* qu'il a fait au chapitre du Mans et à l'église de Saint-Julien. » Je pense que Martin fut absous ensuite par le chapitre; quant à l'autre, je n'ai pas entendu dire qu'il l'ait été. Il y a quarante-quatre ans environ que ces faits se sont passés. Je crois que le chantre fit observer à André qu'il devait la taille puisqu'il demeurait au Mans sous la reine, et lui commanda de la payer. André dit qu'il ne payerait pas, qu'il se transporterait dans le fief du chapitre de la Chapelle-Saint-Aubin, et en effet il se transporta dans cet endroit où je l'ai vu demeurer (1).

« L'année suivante, les voyers de la ville, *villici*, saisirent les effets d'André dans le marché du Mans, à l'occasion de la même taille de la reine. J'ai ouï André s'en plaindre, puis j'ai vu excommunier les voyers au nom du chapitre. La reine, ainsi que tout le monde le disait, fit prendre et emprisonner dans la Tour du Mans ledit André et Foulques Benoît, hommes du chapitre. Bérengère et ses baillis furent semons de les délivrer, d'après ce que j'ai ouï dire, et, comme ils s'y refusèrent, le chapitre lança un interdit sur la ville du Mans, je me le rappelle fort bien. Tous les chanoines étaient dans la cathédrale prêts à célébrer la grand'messe, moi-même et un autre clerc du chœur étions vêtus d'aubes et tenions les cierges et les torches. Soudain arriva un chanoine dont je ne me rappelle pas le nom, qui venait du chapitre et qui cria à ceux qui étaient dans le chœur :

(1) Dès le ^x^e siècle, différents comtes du Maine, entre autres Guillaume le Conquérant et Hélié de la Flèche avaient exempté de toutes coutumes, les terres possédées par l'évêque et les chanoines dans la circonscription de La Quinte.

« Enlevez, enlevez tout, fermez les portes, l'église est interdite. » Aussitôt je vis fermer les portes, et les nombreux chanoines qui étaient rassemblés dans le chœur firent appeler les sonneurs, et leur donnèrent leurs ordres : Allez, leur dirent-ils, à l'abbaye de la Couture, à l'église Notre-Dame de la Couture, à l'abbaye Saint-Vincent et aux autres abbayes, prieurés et églises du Mans, et dites-leur qu'ils cessent de sonner parce que nous cessons. Je pense qu'ils ajoutèrent : nous cessons, parce que la reine a fait saisir nos hommes, et je crois fortement que c'est bien ainsi que fut porté l'interdit, parce qu'il n'était pas nécessaire que les membres du chapitre requissent l'évêque pour le lancer depuis qu'il leur avait donné la juridiction. Je n'ai jamais entendu dire que l'évêque ait été pour ce, requis ou appelé, et cependant c'était Hamelin qui vivait alors, mais je ne me rappelle pas s'il était en ville, ni le jour, ni le mois où cela se passa. La même journée, toutes les églises cessèrent de sonner, sauf l'église de Saint-Pierre-la-Cour. J'étais alors au Mans, j'écoutai et je n'entendis sonner nulle part, si ce n'est à cette église ; au reste, c'était là le dire de tout le monde, et l'on cessait même à l'église Saint-Pierre de la Couture. Cet interdit dura bien deux mois et plus, à ce que je crois ; j'entendis ordonner aux sonneurs d'aller chaque matin dans les églises, défendre qu'on y reçût personne, si ce n'est les veuves et les orphelins, et de veiller à ce qu'il en fût ainsi. Les chanoines de Saint-Pierre-la-Cour furent semons d'observer l'interdit et s'y refusèrent, je pense qu'ils furent excommuniés ; j'ai entendu dire que tous ceux qui n'observaient pas l'interdit dans Saint-Pierre-la-Cour l'avaient été. J'ignore s'ils ont été absous, s'ils ont demandé à l'être, j'ai entendu dire qu'il y avait eu des débats à ce sujet entre le chapitre et les chanoines de Saint-Pierre devant le légat qui leur enjoignit d'observer l'interdit. Les chanoines en appelèrent au pape qui confirma la sentence de son légat, et écrivit au doyen du chapitre, j'ai vu les bulles. Plus tard, cette année-là ou la suivante, les chanoines cessèrent de célébrer l'office pendant huit jours ; je pense que c'était de

l'ordre du pape ou du chapitre, pour les punir de ne pas avoir observé l'interdit ; je n'étais pas présent à cette défense, mais les chanoines cessèrent de célébrer, j'étais dans la ville, et je n'ai pas entendu sonner. Je n'ai pas ouï dire que l'évêque se fût mêlé de cette affaire. »

Voilà certes une curieuse déposition, et elle est d'autant plus précieuse que ce témoin est le seul à avoir conservé autant de souvenirs sur le premier interdit qui frappa le Mans à l'arrivée de la reine Bérengère. Cependant, malgré sa riche mémoire, il s'égare lui-même sur les dates et sur certaines circonstances : ainsi il y aurait selon lui quarante-quatre ans que les premiers faits qu'il raconte se seraient passés, il les recule un peu trop selon l'habitude de la vieillesse, car, accomplis vers 1201 ou 1202, ils n'auraient pu avoir pour auteur la veuve de Richard, qui, après la mort de son mari, ne paraît pas être venue au Mans avant 1204. Deux autres témoins, l'un, le dixième entendu, Guillaume Buisson, prêtre de Voivres, également sexagénaire, dépose qu'il y a quarante ans et plus que la ville fut interdite, sauf Saint-Pierre-la-Cour ; le quatre-vingt-sixième témoin fait la même déposition, il portait un des chandeliers quand l'interdit fut lancé. Cela nous reporte bien vers 1204, *in novitate regine*, comme dit le chanoine Clarel, et, ce qui le prouve encore, c'est la date de la bulle d'Innocent III (3 février 1205), qui ordonne aux chanoines de Saint-Pierre-la-Cour d'observer l'interdit. L'erreur du témoin vient du grand nombre de sentences qui furent lancées sur la ville, de la fréquence des débats que Saint-Pierre eut à soutenir à leur égard, et sur lesquels je me vois forcé de dire un mot.

Vers la fin de 1199, l'évêque et le chapitre jetèrent un premier interdit sur le Mans. Les reliques de saint Julien restèrent éloignées de la ville pendant près de deux ans et ne revinrent qu'à la fin de mai 1201 (1). Saint-Pierre-la-Cour qui s'appuyait sur ses privilèges de sainte chapelle, n'en continua

(1) V. Dom Briant, *Cenomania*, manuscrit du Mans, p. 338. Bondonnet, *Hist. des évêques du Mans*, p. 536.

pas moins de sonner les cloches de son église et de célébrer publiquement. Le légat Octavien, envoyé en France pour instruire le divorce de Philippe-Auguste et venu au Mans pour faire la visite de notre église, de septembre 1200 à mars 1201 (1), s'étonna que pendant l'interdit général Saint-Pierre célébrât l'office à son de cloches et portes ouvertes sans s'appuyer sur un privilège spécial. Il condamna les prétentions des chanoines, leur ordonna d'observer l'interdit sous peine d'excommunication et de suspension, et, après son retour à Rome et sur ses instigations, le pape Innocent III confirma les privilèges du chapitre de Saint-Julien (10 mai 1201).

Plus tard comme toute la ville du Mans était soumise de nouveau à l'interdit pour excès de pouvoir séculier (2) (c'est là certes l'interdit lancé à l'occasion de Bérengère), les chanoines de Saint-Pierre, prétendant à une entière liberté, et disant ne relever que du pape, n'en continuèrent pas moins, malgré la sentence du légat, à célébrer leurs offices avec autant et même plus de pompe que de coutume. Eudes, archidiacre du Mans en 1246, neveu de l'évêque Hamelin et doyen de Saint-Pierre-la-Cour lors de cette époque, dépose dans l'enquête que Saint-Pierre ne savait d'abord trop que faire. Il était placé entre les ordres du légat et ceux de la reine sa patronne dont Saint-Pierre était la sainte chapelle et à qui il avait peur de déplaire; Bérengère, blessée par l'interdit, devait soutenir énergiquement les privilèges du chapitre royal, et le prétendre exempté de l'interdit. Ce fut aussi le parti que tint, on l'a vu, cette collégiale. Le pape ne tarda pas à condamner en partie ces prétentions par une lettre du 3 février 1205. Lorsque l'interdit général pèserait sur la ville, les chanoines de Saint-Pierre ne pourraient plus célébrer l'office que les portes

(1) Livre blanc, édit. Lottin, p. 118, notes, et p. 153, n° 103. — V. aussi n° 202, 204.

(2) *Post modum vero cum tota Cenomanis civitas propter quosdam excessus secularis potestatis supponeretur interdicto.* (Livre blanc, édit. Lottin, p. 57.)

fermées, à voix basse, sans sonner les cloches, et en excluant les excommuniés ou les interdits (1). La bulle du pape fut lue par le doyen Nicolas dans l'église cathédrale, et développée au peuple en français.

Les débuts de Bérengère étaient, il faut l'avouer, peu heureux, le malheur semblait attaché à ses pas, et ne cessa de la poursuivre encore dans toutes les luttes qu'elle eut à soutenir avec le chapitre. Les limites des deux pouvoirs étaient si indéfinies qu'il était difficile que chaque jour n'amenât pas de nouveaux conflits entre ces autorités si voisines, si jalouses de leurs prérogatives, sans qu'on puisse à coup sûr démêler de quel côté se trouvait le bon droit ; la suite des événements nous permettra mieux, du reste, d'asseoir notre jugement et de voir d'où venaient les excès de pouvoir et d'opiniâtreté. Dans cette première période de son séjour (1204-1216), la reine eut encore le bonheur de trouver des protecteurs dans la personne des évêques Hamelin et Nicolas restés fidèles à la cause de la veuve de Richard leur ancien seigneur (2). Ce fut seulement à partir de l'élection de l'évêque Maurice (24 mars 1216), plus dévoué au parti de Philippe-Auguste, que s'organisa la véritable persécution dont Bérengère fut la victime et devant laquelle elle eût succombé sans l'appui d'Honorius III qui la protégea sans cesse avec une longanimité et une mansuétude sans égales.

Le premier différend entre la reine et l'évêque roula sur l'étendue des droits des comtes du Maine que représentait Bérengère au Mans. Sur qui le seigneur du Mans avait-il le droit de lever la taille, et jusqu'où s'étendait la banlieue de la ville, limite des droits de ce seigneur ? Tel fut l'objet de ce débat sans cesse renaissant, et dans lequel intervint le roi de

(1) Livre blanc, nos 103, 105 et 106.

(2) Selon les anciens historiens manceaux, l'évêque Nicolas avait été chapelain du roi Richard, et avait béni son mariage avec Bérengère à Limassol.

France directement intéressé à ne pas laisser amoindrir les droits de son comté. Robert, comte d'Alençon, qui mourut en octobre 1217, le sénéchal Guillaume des Roches et l'abbé de la Couture Guarin, furent nommés par lui pour diriger l'enquête nécessaire pour apprécier l'étendue de ces droits. Les *jurés*, au nombre de quinze, tous personnes des plus recommandables et connaissant le mieux les droits de la cité et la coutume du pays, avaient été choisis par le chevalier Hubert de Tucé et le voyer Guillaume, élus à cet effet par les commissaires du roi (1). Tous furent unanimes à déclarer que le seigneur du Mans avait l'habitude de tailler tous les hommes coutumiers entre les limites de la lieue, quels qu'ils fussent, excepté ceux qui demeuraient dans l'enceinte des murs des abbayes, ou qui pouvaient se prévaloir d'une charte ou d'un privilège particuliers, excepté aussi les hommes de Coulaines, et les hommes des chanoines de la Chapelle Saint-Aubin. Quant aux *bornes* de la lieue qui, selon les plaintes de l'évêque, avaient été étendues plus que de droit sur ses terres, il fut constaté qu'elles remontaient au temps du roi Henri II, et qu'elles avaient été ainsi fixées par son ordre par-dessus la vieille *perrière* de l'évêque Guillaume de Passavant, et par le four du champ de Foulques, et reculées par ses voyers jusqu'au pas de la Mule. Cette fois donc Bérengère ne succomba pas dans la lutte ; les jurés lui donnèrent également raison dans le débat qu'avait suscité contre elle un des plus puissants seigneurs du Mans, Hubert Riboul, et furent unanimes à reconnaître qu'il n'y avait rien de fondé dans les prétentions qu'il avait élevées contre la reine (2).

Ce fut une courte éclaircie au milieu des orages qui grondaient sans cesse autour de sa tête : ses adversaires, l'évêque et le chapitre, ne lui en furent que plus hostiles ; cette question

(1) Hubert de Tucé figure ailleurs comme sénéchal de la Reine.

(2) Dom Piolin, *Hist. de l'église du Mans*, t. IV, p. 578. M. Delisle, *Catal. de Philippe-Auguste*, n° 892. *Layettes du trésor des Chartes*, édit. Teulet, p. 436. Dom Piolin, t. IV, p. 297, s'est mépris sur le sens de *est-elle*.

toujours renaissante des limites respectives de la censive du comte et de la censive du chapitre, engendra bientôt un nouveau différend, et la ville se vit soumise une fois encore à toutes les terribles rigueurs de l'interdit. Julien Laurent, qui avait une baillie dans la ville, perçut trois ou cinq deniers de coutume sur des animaux vendus soi-disant dans le fief du chapitre, entre la Chapelle Saint-Aubin et une pierre qui était la borne de ce fief. Sur son refus de restituer cette coutume aux chanoines, il fut excommunié. Sa veuve, Scholastique, qui vivait encore en 1246, et qui dépose dans l'enquête, dit qu'elle se rappelle fort bien cette excommunication, qu'elle-même et toute sa famille en furent frappés, et demeurèrent longtemps sans entrer à l'église. Les chanoines invitèrent souvent la reine à faire restituer les cinq deniers de coutume, elle refusa, disant que cette coutume lui appartenait; ils renouvelèrent vainement leur demande, elle resta toujours inébranlable. Enfin le chapitre assemblé se décida à procéder contre elle par les voies les plus rigoureuses. Un témoin dépose, chose à remarquer, que les conseils de l'évêque Maurice ne furent pas étrangers à cette détermination. Le chapitre lança un interdit général sur les églises et sur toute la ville. Saint-Pierre-la-Cour lui-même cessa de sonner; nulle part le son des cloches ne se fit plus entendre. La reine s'éloigna du Mans, personne ne lui donnant le conseil de se faire célébrer l'office dans une ville interdite. L'interdit avait été lancé la veille de la Purification, il dura pendant dix-huit mois, jusqu'à la vigile de l'Assomption de l'année suivante. Les corps morts ne recevaient plus la sépulture ecclésiastique, on les plaçait dans des cercueils de bois sur des arbres, dans le cimetière de Notre-Dame de Couture (1) et dans les autres cimetières, ou bien on les

(1) Enquête, p. 96. *Dicit quod corpora defunctorum non tradebantur ecclesiastice sepulture, imo ponebantur in archis ligneis super arboribus in cimiterio B. M. de Couture et in aliis ciniteriis. Suivant un autre témoin, corpora multa jacebant inhumata in cimiterio Ste Crucis et pluribus aliis.*

laissait étendus par terre sans être inhumés. On vit, en un mot, dans la ville, toutes les misères et toutes les douleurs qui avaient pesé sur les provinces du domaine royal au commencement du siècle, lors de l'interdit qui avait remué si profondément la France catholique et forcé enfin Philippe-Auguste à se séparer d'Agnès de Méranie. L'évêque avait du pape la permission de relâcher l'interdit une fois par mois et de convoquer le peuple pour prêcher la croisade de Jérusalem. Il le rassembla dans l'abbaye de la Couture trois fois environ ; à ce moment les cloches sonnaient, puis le lendemain le silence recommençait.

Enfin le chanoine Guillaume, qui fut plus tard évêque de Paris en 1228, vint avec les autres chanoines familiers de la reine, et Pierre Savary, seigneur de Montbazou, supplier le chapitre de relâcher l'interdit afin qu'elle pût rentrer dans la cité ; ils dirent qu'ils croyaient fermement qu'à cette condition la reine rendrait les deniers. On les pria de bien s'assurer de ses intentions, elle leur déclara qu'elle rentrerait volontiers au Mans si l'interdit était levé. Alors, sur leurs prières, le chapitre leva l'interdit la veille de l'Assomption, il alla recevoir la reine processionnellement, par honneur pour elle et aussi dans l'espérance de recouvrer son argent qu'on ne parlait pas de lui rendre. Cette restitution se fit encore longtemps attendre ; Bérengère avait porté ses plaintes devant l'abbé de Josaphat, juge délégué par le pape. Il y eut de longs débats devant lui et ses collègues ; c'était une question de droits, de principes, qui était à résoudre et non une question d'argent. Enfin les juges vinrent au Mans, et, grâce à leur médiation, les deniers furent enfin rendus : il y avait deux ans environ que l'interdit avait été levé. La restitution se fit *in camera regine versus vicum Heraudi* dans la chambre de la reine en face de la rue Héraud, en présence de maître Pierre Prévôt, du chanoine Étienne Bourguignon et des conseillers de la reine. Un de ses clercs mit l'argent par son ordre dans les mains du délégué du pape, qui le rendit au chapitre. Ce ne fut qu'alors vers la Saint-Rémi que fut absous Julien Laurent, qui avait été la cause de

ces dramatiques événements dont nous ne connaissons pas la date précise, mais dont on peut cependant rapporter le point de départ à 1217 au plus tôt (1).

On pourrait être tenté d'après ce récit d'accuser l'avidité, l'opiniâtreté de la reine et la dureté de son cœur en face des souffrances de tous, et de ces rigueurs qu'elle avait provoquées. Qu'on y réfléchisse cependant, attaquée par tous les pouvoirs locaux, environnée d'ennemis, aigrie par le malheur, en butte à des tracasseries et à des inimitiés de chaque jour, privée des ressources de son douaire, Bérengère, avec la prédisposition native de son caractère devait être portée à soutenir avec la plus grande énergie ce qu'elle prétendait être ses droits, et à se raidir même à l'excès contre les prétentions d'autrui. Si elle poussa un moment jusqu'à l'exagération la défense de ses prérogatives, le chapitre usa sans cesse contre elle de ses droits sans modération, et pour le plus minime différend lança par esprit de vengeance et de colère ses foudres ecclésiastiques. Si elle n'obtint pas gain de cause dans sa revendication, le chapitre fut cependant, nous le verrons, réprimandé avec la plus grande et la plus noble sévérité par

(1) V. Enquête, p. 48 et suiv., 70 et suiv., 96, 122, 208, etc. Les témoins varient sur les dates de ces événements qui embrassent, il est vrai, une période de près de 4 ans. Suivant les divers témoignages il y a trente-deux à trente-trois ans, trente ans, vingt-sept à vingt-huit, vingt-cinq environ qu'ils se sont passés. Le plus grand nombre les rapporte à trente ans de date, ce qui nous ramène bien au commencement de 1217. Bérengère, qui signait au Mans en septembre 1215, sa transaction avec Jean sans Terre, qui assistait dans cette ville le 23 août 1216, à un duel judiciaire, *in curia Sancti Petri*, qu'ont cité tous les historiens manceaux, et entre autres Le Corvaisier, p. 478, d'après un manuscrit de Saint-Pierre-la-Cour, Bérengère n'a donc pu quitter la ville qu'en 1217, au plus tôt. Du reste, c'est en 1218 que le pape la protège le plus énergiquement, comme nous le verrons, et qu'il délègue l'abbé de Josaphat pour défendre ses intérêts. De plus, Maurice ne fut consacré évêque du Mans, qu'en mai 1216. Ajoutons encore que le 19 mai 1218 le même Pape permet à l'abbaye de la Couture d'enterrer ses religieux dans l'enclos du monastère pendant l'interdit. V. cart. Cout. ms 198 du Mans, p. 5, v^o et ms 199, de Gaignières, bib. imp., p. 19. Tout s'accorde donc à reporter ces faits vers 1217 ou 1218.

le pape, qui, cela met fin à tous les doutes, regarda toujours la reine comme une victime, et ne cessa de la protéger contre le chapitre et les évêques, alors même qu'il frappait de ses foudres le comte de Bretagne Pierre Mauclerc.

Cette question des limites toujours contestées du pouvoir des seigneurs et du clergé, possesseur aussi d'un domaine féodal, amenait sans cesse alors des empiètements et des démêlés : les meilleurs princes, croyant défendre leurs droits se virent exposés aux foudres ecclésiastiques, et l'adversaire de Bérengère, Maurice, devenu archevêque de Rouen, étendit encore sur son nouveau diocèse un interdit pour forcer saint Louis lui-même ou plutôt la régente Blanche de Castille à ne plus attaquer ses prérogatives (1). La fréquence et l'animosité de ces sentences d'interdit et d'excommunication prodiguées par le clergé local, portées parfois autant *ab irato* que par un sentiment de justice, firent qu'elles ne furent plus vues avec autant d'effroi et qu'elles perdirent de leur force et de leur puissance, *assiduitate viluerunt*. Tout le monde a présent à l'esprit cette page de Joinville, où il montre les membres du clergé venant prier saint Louis de leur accorder l'appui du bras séculier, pour contraindre par la saisie de leurs biens ceux qui restaient plus d'un an sans se faire relever des excommunications portées contre eux. Saint Louis ne voulut le leur accorder que s'il était reconnu que les excommuniés avaient tort, et cita l'exemple du comte de Bretagne qui, excommunié par son clergé local, avait vu son bon droit reconnu par le pape au bout de huit ans. Le clergé préféra sagement voir ses excommunications rester sans force, plutôt que d'en laisser discuter le mérite par une autre autorité.

(1) V. sur l'interdit lancé sur le diocèse de Rouen par Maurice, pour obtenir la levée de la saisie des biens de l'archevêché, *Spicilege de d'Achery*, t. II, p. 520 et suiv. Tillemont, *Hist. de Saint Louis*, t. II, p. 150 à 156, édit. de la société de l'Histoire de France. Voir aussi *Catal. des actes de Philippe-Auguste*, nos 927, 928, 961, différents actes de 1205 qui règlent les rapports du roi et du clergé.

Dès lors les interdits généraux comme ceux qui avaient pesé sur la France et sur l'Angleterre lors de Philippe-Auguste et de Jean Sans-Terre conservèrent seuls toute leur puissance. Donnée au clergé pour sa défense, cette arme s'émonssa dès qu'elle parut pouvoir servir à l'attaque, et son abus l'empêcha de produire à l'avenir tout son bien. C'était cependant un spectacle plein de grandeur et un gage de sécurité pour les petits, que de voir dans ce monde où la force prétendait régner en souveraine, les représentants de cette force eux-mêmes obligés de reconnaître le droit et la justice et de s'humilier devant eux, grâce à cette puissance morale des armes ecclésiastiques, seul frein et seul rempart alors de la société (1).

Les papes eux-mêmes critiquèrent cet usage immodéré des interdits, et les lettres d'Honorius III relatives à Bérengère en sont une preuve convaincante. C'est avec elles seules qu'on peut asseoir un jugement définitif sur la reine et sur les procédés employés par le clergé local à son égard. Toutes, elles sont autant d'actes de réparation et de justice envers cette princesse; les faire connaître, c'est pour ainsi dire élever une chapelle expiatoire à la veuve de Richard.

Le dernier différend des officiers de Bérengère avec le chapitre n'avait pas été le seul. Pendant sept ans chaque année ses voyers avaient été cités devant le doyen, semons de dévaloir les gages qu'ils saisissaient sur les hommes du chapitre.

(1) Après Bérengère, le chapitre du Mans continua à défendre ses privilèges par l'excommunication, contre les baillis et vice-sénéchaux du roi, Raoul de Fougères, Jean Pinelli, Geoffroy Paien. Le voyer Beifsoleil pour être relevé de la sentence portée contre lui, dut venir à la procession de déchaux, en chemise et en braies. Deux autres, qui n'avaient pas rendu le cierge royal de Noël dû à l'église sur la voirie du Mans, durent également venir sans capes, ni ceintures, en tuniques vertes, porter sur leurs épaules deux grandes pièces de cire, depuis la maison de maître Jean l'apothicaire, jusqu'à la porte de l'église Saint-Julien qui fait face à la cité, où ils firent à genoux restitution au chapitre. Ces renseignements nous sont fournis par l'enquête jusqu'à 1246.

l'occasion de la taille de la reine, et sur leur refus ils avaient été excommuniés (1).

La reine avait recouru à Honorius III et porté ses plaintes devant lui. Dès son élection, le pape avait compris toute la misère de la pauvre abandonnée, et pendant tout le reste de sa vie, il la protégea sans cesse avec une douceur ineffable comme une brebis perdue au milieu des loups. Dès le mois de décembre 1216, à l'occasion de Guillaume de la Guierche et du roi d'Angleterre, il avait déjà deux fois couvert de son pui les misères de sa protégée qu'il appela toujours, *Charissima in Christo filia Berengaria*, sa très-chère fille dans le Christ Bérengère. Il avait recommandé à l'archevêque de Tours et à ses suffragants de la défendre contre la violence et les injures des hommes iniques qui l'attaquaient, clercs et laïques, et de lui rendre justice afin qu'elle ne fût pas obligée de consumer sa fortune et son temps à envoyer au Saint-Siège pourriers sur courriers (2). Le 17 janvier 1217, il dut intervenir plus énergiquement, et écrivit une lettre des plus sévères à ce même archevêque de Tours, à l'évêque et au chapitre du Mans pour réprimer la légèreté avec laquelle ils excommuniaient les hommes, les officiers de Bérengère. « Nous avons appris, leur dit-il, que vous écartant de la maturité que vous devez garder, abusant parfois du pouvoir qui vous est confié, vous avez lancé sur sa terre et sur ses hommes des sentences d'interdit et d'excommunication, sans motif plausible et raisonnable, pour de vils et minimes différends, sans vous préoccuper du droit, obéissant plutôt à l'animosité qu'au zèle de la justice. » Il en coûte au pape de blâmer les pasteurs des églises, mais leurs sentences doivent être dictées par la justice et non par la vengeance. Il les invite à les peser, à les délibérer désormais avec lenteur, modération et équité, et leur commande d'user envers Bérengère, ses hommes et sa terre, de

(1) Enquête, p. 48.

(2) Lettres d'Honorius, t. I, p. 133, épit. CLXIV (13 décembre 1216).

cette bienveillance et de cette mansuétude dont les ministres du Christ ne doivent jamais s'écarter, de faire en sorte en un mot qu'elle n'ait plus raison de se plaindre et qu'il ne soit plus obligé de redresser un pareil abus, *ad correctionem abus hujus modi* (1).

Le 27 juillet de la même année, Honorius vint encore au secours de Bérengère. Quelques clercs du Mans qui avaient quitté la tonsure et l'habit clérical et que tout le monde considérait comme des laïques, s'ils venaient à commettre des crimes, reprenaient aussitôt l'habit clérical, pour échapper sous prétexte du privilège de cléricature à la sévérité des juges laïques, et rester impunis ; soutenus par le clergé, ils refusaient de reconnaître la juridiction de la reine. Honorius, loin de favoriser ces coupables manœuvres, voulut au contraire les empêcher, et confirma à la reine son pouvoir de juridiction sur les délinquants, s'ils étaient saisis en flagrant délit sans habit clérical et sans tonsure (2).

Les attaques contre Bérengère n'en continuèrent qu'avec plus de violence, et dans la première moitié de 1218, au plus fort de la lutte, nous voyons le pontife obligé d'écrire jusqu'à six lettres pour la sauver de la persécution dont elle était l'objet.

Malgré la lettre du pape, les clercs ne s'étaient pas soumis à Bérengère ; ils se mariaient publiquement, s'occupaient de commerce et d'affaires séculières, puis reprenaient la tonsure qu'ils avaient quittée, afin de se soustraire aux droits que la reine voulait prélever sur eux comme sur les autres laïques. L'évêque du Mans, le doyen, l'archidiaque et le chapitre favorisaient leurs prétentions, en haine et au préjudice de Bérengère. La pape (10 avril 1218) déclara de nouveau que de telles gens n'étaient pas clercs, et autorisa la reine à les astreindre

(1) Lettres d'Honorius, t. I, épit. CLXV, p. 179. Raynaldi, t. XIII, p. 237, col. I, l. 40.

(2) Lettres d'Honorius, t. II, p. 5, épit. DXXXIV, Raynaldi, *ut supra*, p. 273. Ciron, *quinta compilatio*, p. 214. V. aussi, Décret. Grégor.

aux services qu'elle exigeait de tous ses censitaires, les clercs mariés ne devant pas jouir du privilège clérical. La tonsure ne pouvait pas, disait-il, leur servir de patronage, puisqu'ils ne la reprenaient pas dans un but pieux, mais dans un but de fraude (1). Le lendemain (11 avril), il écrivit à l'évêque et au chapitre qu'il s'étonnait de les voir favoriser et souffrir ces unions illégitimes de clercs qui servaient bien plutôt Mammon que Dieu, et qui étaient la honte du ministère clérical. Il leur ordonna de ne plus empêcher désormais la reine de les soumettre à ses droits de fief et de justice. Il écrivait en même temps (10 avril) de nouveau à l'archevêque de Tours et à ses suffragants de rendre justice à Bérengère, toutes les fois qu'elle les en requerrait, contre les nombreux ennemis qui ne cessaient de la molester sans aucun droit (2).

Cependant le pape commençait à se défier de la partialité de l'archevêque de Tours ; l'évêque du Mans et le chapitre avaient fermé l'oreille aux justes remontrances du pontife, et Bérengère s'était plainte de nouveau qu'ils avaient continué à la frapper indûment et bien des fois encore de leurs censures pour des motifs d'aussi peu de valeur qu'autrefois, et que leurs mains étaient encore étendues sur elle pour l'accabler. Ces incessants recours de la reine au Saint-Siège lui devenaient fort onéreux. Honorius délégua donc (10 avril 1218) à l'abbé de Josaphat Guarin, à Gui, abbé de Saint-Pierre en Vallée, et au prieur de cette abbaye, le pouvoir de connaître de tous les appels qu'elle interjetterait, des sentences d'excommunication et d'interdit lancées contre elle et à cause d'elle par l'évêque et le chapitre du Mans. Ils pourraient infirmer ces sentences, citer devant eux les adversaires de la reine, et les contraindre sans appel et par les censures ecclésiastiques à lui rendre justice (3).

(1) Lettres d'Honorius, t. II, p. 213, éplt. MII. Raynaldi, *ut supra*, p. 288. Ciron, p. 131.

(2) Lettres d'Honorius, t. II, p. 215, éplt. MXIII. Raynaldi, *ut supra*.

(3) Lettres d'Honorius, éplt. MXX, t. II, p. 216. Raynaldi, *ut supra*.

Ce ne furent pas là les seules et les plus décisives mesures de protection du pontife. Il y avait dans l'Eglise du Mans une coutume qui voulait que lorsqu'une personne ecclésiastique revendiquait un objet quelconque d'un laïque, la possession lui en fût restituée avant le commencement du procès, sans s'inquiéter du droit du laïque et de la spoliation qu'il pouvait éprouver (1). Quand Bérengère, usant de son droit, faisait une saisie, et qu'il y avait revendication ecclésiastique, elle avait beau assurer au plaignant qu'elle reconnaîtrait ses droits s'il y avait lieu, si elle ne restituait pas l'objet en litige l'évêque et le chapitre, sans écouter ses raisons, lançaient des sentences d'excommunication et d'interdit sur elle, ses hommes et sa terre. C'était même là la cause de la plupart de leurs débats et du long interdit qui pesait alors sur le Mans, ainsi que du refus du chapitre de le lever avant la restitution des deniers perçus par les officiers de la reine. Honorius, considérant cette coutume comme un abus qui pouvait favoriser les méchants et comme opposée au droit écrit, en affranchit la reine. Si ses adversaires voulaient nonobstant la frapper des sentences ecclésiastiques, elle pourrait en appeler au Saint-Siège, il déclarait que l'interdit lancé par eux serait sans force, de sorte que les clercs de sa terre pourraient néanmoins célébrer l'office divin, et elle y assister sans aucun empêchement (10 avril 1218) (2). La veille même, le pontife l'avait placée d'une façon toute spéciale elle et ses biens sous la protection de saint Pierre, et avait défendu que personne ne lançât sur elle ou sur sa chapelle aucune sentence d'interdit ou d'excommunication, sans un mandat spécial du Saint-Siège ; s'il venait à en être lancé, le pape les frappait d'impuissance. Le dévouement de Bérengère à l'Eglise et sa triste position de veuve lui valaient de la part du pape ces puissantes marques d'intérêt (9 avril 1218) (3).

(1) C'était ce qu'on appelait restitution au *recroire*.

(2) Lettres d'Honorius, t. II, p. 212, éplt. MVIII. Raynaldi, *ut supra*, p. 287 et 288.

(3) Lettres d'Honorius, t. II, p. 209, éplt. XIX. Raynaldi, *ut supra* — p. 287, col. 2.

Il les étendit à sa prière jusqu'à ses protégés, et le 28 avril 1218, à sa considération, il permit à Maître Pierre Prévot, curé de l'église de Saint-Germain de la Coudre, et Symon, curé d'Yvré-le-Pôlin, de faire desservir leurs églises par un vicaire, et les dispensa de la résidence, tant qu'ils seraient occupés au service de la reine ou à étudier dans les écoles (1).

Grâce à cette énergique protection et à la levée de l'interdit, la reine put avoir un peu de répit et goûter quelques instants de repos. Pendant que l'évêque Maurice avait ainsi tourmenté sa faiblesse, il s'était donné garde d'inquiéter Guillaume des Roches qui pourtant était loin de respecter toutes les prérogatives du clergé (2). Le puissant sénéchal venait même avec ses gens de se porter à des violences contre un prêtre Jean Maurat, qui desservait l'église de Montfort (3). Ils étaient entrés violemment dans sa maison, l'avaient saisi, avaient pillé ses meubles, et s'étaient portés envers sa personne à de graves sévices, et cependant les foudres de l'évêque restaient muettes, une longue instruction avait commencé et n'aboutissait pas. Le pape ordonna enfin à l'archevêque de Tours de déclarer le sénéchal et ses complices excommuniés, de faire publier et de renouveler l'excommunication jusqu'à satisfaction complète de leur part (3 juin 1218) (4). Jean Maurat n'en fut pas plus heureux, l'évêque le priva de son bénéfice, il fut ainsi battu et destitué,

(1) Lettres d'Honorius, t. II, p. 240, épit. MXXXVII.

(2) V. *Catal. des actes de Philippe-Auguste*, n° 1316, *Gallia Christiana*, t. XIV, instr. col. 138; *Cartulaire de la Couture*, et manuscrit des Blancs-Manteaux, n° 45, p. 685, V. aussi lettres d'Honorius, t. III, p. 135, épit. CLXIX. un ordre de ce pape à l'évêque du Mans, d'employer les censures ecclésiastiques pour obliger les juges séculiers de son diocèse à cesser de citer devant eux les abbés, les prieurs et autres personnes ecclésiastiques (9 décembre 1218). V. *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 394.

(3) *Persona*.

(4) Lettres d'Honorius, t. II, p. 303, épit. MCLXI. La fondation de l'abbaye de Bonlieu, par G. des Roches, et ses autres donations pieuses peuvent être regardées comme autant d'expiations de ses violences envers l'Eglise et les pauvres.

il attaqua son évêque devant le pape, mais celui-ci confirma la sentence de Maurice (28 janvier 1219) (1). Cependant cet évêque se fit bientôt aussi frapper de censures ; son métropolitain, l'archevêque de Tours Jean de la Faye, promulgua contre lui une sentence de suspension dès la fin de 1219, et ce ne fut qu'à la fin d'avril 1221 qu'elle fut levée par le pape (2).

La reine employa ces quelques moments de calme à consolider les droits de sa chapelle, de la collégiale de Saint-Pierre-la-Cour, droits toujours remis en question. Le pape l'avait autorisée (10 avril 1218) à faire célébrer l'office divin par ses clercs même en temps d'interdit, et avait défendu de frapper sa chapelle d'aucune sentence sans son autorisation ; par une bulle du 23 janvier 1218, il avait pris sous sa protection le doyen, les chanoines et l'église de Saint-Pierre, et leur avait confirmé la possession de tous leurs biens. Un accord était momentanément intervenu entre Saint-Pierre et l'évêque et le chapitre du Mans, le pape l'avait sanctionné par une bulle du 6 février 1219 ; mais la paix n'avait pas été de longue durée. Saint-Pierre, fier de son titre de Sainte-Chapelle et de sa fondation royale, prétendait être exempt de la juridiction de l'ordinaire, ne relever que du Saint-Siège, et jouir, comme il le disait, *omnimodâ libertate sub solo pontifice Romano*. L'archevêque de Tours et l'évêque du Mans ne voulurent pas reconnaître ces

(1) *Ut supra*, t. III, p. 203. Jean Maurat devint plus tard curé de Beaufay (1231). Voir Bilard, analyse des archives de la Sarthe, n° 442.

(2) Voir sur cette suspension, dont les causes sont restées inconnues, et qui tiennent peut-être à cette dernière affaire les lettres d'Honorius, t. IV, p. 26, 393, 403, t. V, p. 446, t. VI, p. 316, et *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 398 ; Ciron, p. 227. — A part cette ardente défense de ses prérogatives et des droits temporels de son église, qui lui occasionna d'autres démêlés encore avec l'abbaye de la Couture et le prieuré de Saint-Victor du Mans, et ainsi que je l'ai dit avec Blanche de Castille et saint Louis à Rouen, Maurice fut par ses vertus et ses talents, un des plus dignes et des plus grands évêques qui se soient assis sur le siège de Saint-Julien. Sur son tombeau à la cathédrale de Rouen, se lit encore : *vita austérité, liberalitate in pauperes clarus*. (Voir D. Piolin, *Hist. de l'église du Mans*, t. IV, p. 336.)

libertés et tâchèrent de le soumettre à leur juridiction. Le doyen d'Orléans et les autres commissaires délégués par le pape pour juger l'affaire furent gagnés par le métropolitain et par Maurice. Ils instruisirent le débat avec la plus grande partialité. Déjà ils avaient porté des sentences de suspension, d'interdit et d'excommunication contre le chapitre de Saint-Pierre, la chapelle et ceux qui s'y rendaient pour entendre l'office. Le roi de France intervint heureusement auprès du pape, pour réclamer l'exemption dont avait joui le chapitre royal au temps des Plantagenets. Honorius révoqua ses commissaires, chargea de nouveaux délégués de procéder à l'enquête, et ordonna à Jean de la Faye et à l'évêque du Mans de maintenir provisoirement la chapelle royale dans la jouissance de la liberté dont elle avait joui sous les rois anglais (9 mars 1220). Bérengère, qui fut la constante protectrice de Saint-Pierre, et que sa qualité de dame du Mans en rendait la patronne spéciale, pressa dès lors la conclusion de l'affaire, malgré le mauvais vouloir constant de l'évêque qui avait encore circonvenu les nouveaux juges. Les rois de France et d'Angleterre, le légat, l'évêque de Lincoln furent unanimes à proclamer dans l'enquête les privilèges de la Sainte-Chapelle des anciens comtes du Maine, et à prier le pape avec Bérengère et avec l'empereur Frédéric II de leur donner une éclatante sanction. Une bulle d'Honorius, du 24 juillet 1221, ordonna définitivement aux deux évêques de rétablir la collégiale dans ses anciennes libertés, et confia à l'abbé de Marmoutiers, au doyen de Saint-Martin de Tours et au trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers, le soin de les y contraindre (1).

Ce fut une victoire pour Bérengère, mais on la lui fit chèrement acheter par de nouvelles humiliations. Les excommuni-

(1) Voir des copies de toutes ces bulles aux archives de la Sarthe, dans les mémoires de Savare sur Saint-Pierre-la-Cour. Elles sont citées dans l'Analyse de M. Bilard, n° 40 à 43. Voir n° 42, une charte de la même époque qui exempte de la résidence, maître Pierre, chantre présenté par la reine. Dom Piolin, *Histoire de l'église du Mans*, a aussi donné des copies de plusieurs de ces pièces, t. IV, p. 579 et suiv.

cations recommencèrent à pleuvoir sur ses agents (1220-1223). Un de ses sergents, Mathieu de Baugé, perçut la coutume d'hommes venus dans le Cloître, à la Saint-Gervais et Saint-Protais, pour vendre leurs marchandises au marché qui se tenait en cet endroit. Le chanoine qui gardait le marché prétendit que tous ceux qui venaient y vendre ce jour-là étaient francs de toute coutume. Le sergent fut excommunié, puis absous plus tard sur sa demande, et après la reddition des deniers qu'il avait perçus (1).

Un autre officier de Bérengère, le chevalier Polin Boutier, un des propres bienfaiteurs du chapitre, sergent fieffé pour bailler les mesures de vin dans la terre de la reine, en bailla dans le fief du chapitre à La Chapelle-Saint-Aubin. Sommé de rendre l'argent qu'il avait perçu à cette occasion, il fut excommunié du haut du jubé. La sentence fut aggravée, sa femme et sa famille furent frappés d'interdit. Enfin il rendit l'argent et fut absous devant la porte de l'Eglise (2). Plusieurs voyers furent aussi frappés d'excommunication, entre autres, Jean Berard, Nicholas Jubel, ce dernier pour avoir saisi du linge dans la métairie de Rebors au fief du chapitre pour la taille de la reine (3).

Bérengère s'adressa de nouveau à Honorius : elle lui fit connaître que, malgré l'ordre qu'il avait donné naguères de ne frapper d'aucune sentence sa personne et sa chapelle sans une autorisation du Saint-Siège, l'évêque et le chapitre ne cessaient de l'inquiéter, elle, ses baillis, ses hommes, sa terre, sa maison ; sans motif raisonnable et pour les causes les plus légères, ils continuoient à lancer contre elle et les siens leurs sentences, même après appel interjeté. Le pape confia aux doyens d'Orléans et de Mehun-sur-Loire, et au chantré de cette église, le soin de défendre encore une fois la reine contre l'évêque, l'official et le chapitre, et de faire respecter par eux les déci-

(1) Enquête, p. 45.

(2) Enquête, p. 46.

(3) Id., p. 68.

sions qu'il avait rendues (24 janvier 1223) (1). Le même jour il chargea aussi ces mêmes commissaires de protéger les clercs de Bérengère qui étaient aussi en butte aux attaques de l'évêque. On a vu que Maîtres Pierre et Symon, clercs de la reine, avaient été dispensés par le pape de résider dans leurs cures, l'un était diacre, l'autre sous-diacre; l'évêque voulut les forcer à monter à des ordres supérieurs pour conserver leurs bénéfices, et les molesta sans relâche, au point qu'il fit suspendre l'un d'eux, parce qu'occupé à son service auprès de la reine, il n'avait pu venir au synode. Le pape ordonna à ses délégués de les faire maintenir dans les privilèges qu'il leur avait accordés, et de leur rendre justice quand ils en seraient requis (2).

Ce n'étaient pas encore là les dernières humiliations qu'eût à souffrir Bérengère. Un nouveau différend s'était élevé depuis longtemps entre elle et l'évêque, à propos d'hommes saisis dans une rixe, et d'autres motifs. Ils avaient longtemps plaidé devant divers juges nommés par le pape. Enfin, las de cette longue suite de procès, ils étaient, d'un commun accord, convenus de s'en rapporter à des arbitres. L'abbé de Saint-Pierre en Vallée, maître Aubry chanoine de Paris, et Guillaume de Rennes chanoine du Mans, avaient été les arbitres de leur choix. Une fois ce compromis intervenu, avant d'en attendre le résultat, toutes les sentences portées par l'évêque avaient été levées, et les choses retenues de part et d'autre devaient être restituées. A l'occasion de ce différend, l'évêque avait dépouillé le chapitre de Saint-Pierre-la-Cour de certaines églises; sans attendre la décision des arbitres il les en frustra définitivement, et prouva bientôt qu'il n'était pas exempt de rancune à leur égard.

Les chanoines de Saint-Pierre avaient l'habitude à des jours fixes, lors de solennelles processions, de se rendre à la cathédrale, de même qu'à d'autres fêtes ceux de Saint-Julien venaient à Saint-Pierre-la-Cour. Les chanoines de la collégiale

(1) Lettres d'Honorius, t. V, p. 207. Raynaldi, t. XIII, p. 335, col. 1.

(2) Lettres d'Honorius, t. V, p. 209. Raynaldi, *ut supra*.

avaient toujours bien accueilli leurs confrères. Le dimanche des Rameaux ils se rendirent à leur tour à la cathédrale portant processionnellement la châsse de sainte Scholastique. La reine elle-même accompagnait la procession suivie d'une grande foule de peuple. L'évêque et la chapitre refusèrent de les recevoir dans l'église et leur fermèrent les portes au nez, au grand scandale, au préjudice, et à la confusion des assistants. Un nouveau procès s'ensuivit entre la collégiale et l'évêque et les anciens griefs reparurent. Le chapitre et l'évêque accusèrent de nouveau les chanoines de Saint-Pierre-la-Cour de ne pas avoir observé le dernier interdit qu'ils avaient jeté sur la ville pour le tort causé à l'Eglise, et d'avoir osé célébrer publiquement l'office au mépris et au préjudice de leur autorité, sans parler d'autres griefs. Ceux-ci répondaient qu'il était vrai qu'ils avaient alors célébré leurs offices, non pas par mépris de l'évêque, mais en vertu de la permission du Saint-Siège et du privilège qu'il avait accordé à la reine leur patronne, qui, du reste, avait formé appel contre l'interdit. L'excommunication lancée à ce sujet contre eux par l'évêque, qui avait mal interprété la sentence d'Oclavien et les lettres d'Innocent III, était donc mal fondée ; il en était de même de celle dont il les avait encore frappés pour avoir exigé une coutume de quelques prêtres sur des objets vendus aux foires de la Pentecôte, sur lesquelles ils exerçaient leur juridiction. Ces prêtres, en effet, eussent été exempts du paiement de ce droit s'ils avaient visité l'église Saint-Pierre-la-Cour, comme c'était leur habitude, ce qu'ils n'avaient pas fait alors, l'évêque les en ayant empêchés à cause du refus de Saint-Pierre d'observer l'interdit. L'évêque, disaient les chanoines, leur avait causé de grands dommages en appesantissant maintes fois ses mains sur leurs hommes, leurs terres, leurs biens et leurs églises.

Ils supplièrent le pape de leur faire restituer les possessions et les revenus dont on les avait dépouillés, de faire déclarer vaines les sentences d'interdit et d'excommunication, de punir l'évêque et de leur faire rendre justice tant de la fermeture des

portes de l'église que des autres injures de Maurice et du chapitre. Du commun accord des parties, Honorius confia l'instruction de l'affaire à l'abbé de Sainte-Geneviève, au doyen et à l'archidiacre de Paris, il les chargea d'absoudre provisoirement les chanoines, de lever les sentences rendues contre eux, sans préjudicier à aucun droit, et de leur faire les restitutions conformes à la justice (1^{er} février 1225) (1). En même temps, il pressait les arbitres chargés de terminer le différend de Bérangère et de l'évêque, de rendre enfin leurs décisions. Ces juges avaient entendu les témoins, instruit l'affaire, et l'avaient conduite jusqu'au prononcé de la sentence. Le terme de l'arbitrage était écoulé, et ils n'avaient rendu aucune décision, de sorte que la reine n'avait pu de nouveau obtenir justice. Le pape, peiné de ces lenteurs, leur enjoignit de rendre enfin leur sentence qui ne serait pas susceptible d'appel, et de veiller à son exécution, sinon de soumettre l'affaire suffisamment instruite à l'examen du Saint-Siège (51 janvier 1223) (2).

Voilà la dernière lettre d'Honorius qui ait trait à cette longue et triste persécution organisée contre Bérangère et ses protégés, par tous les pouvoirs locaux ligués contre elle. Quelle fut cette décision longtemps attendue, et qui devait mettre un terme à ses démêlés avec Maurice? Je n'ai trouvé aucun document qui nous la fasse connaître; quant au différend des chanoines de Saint-Pierre avec l'évêque, nous le voyons se terminer seulement par un accord du mois d'août 1229, après la mort d'Honorius, et cette fois à l'avantage de l'évêque, aux droits duquel Saint-Pierre dut en partie se soumettre (3). Que faut-il déduire de ce silence qui se fait désormais sur les rapports de Bérangère et de Maurice? On peut certes en conclure que la paix s'établit enfin entre eux; la lassitude avait dû s'emparer de leurs personnes en même temps que la vieillesse, et leur inspirer des pensées de paix et d'accommodement, il était

(1) Lettres d'Honorius, t. V, p. 221.

(2) *Ut supra*, p. 231.

(3) Bilard, Analyse, etc., nos 47 et 48, et Dom Piolin, t. IV, p. 382.

temps qu'ils se recueillaient pour songer à des intérêts plus sérieux que ceux de la terre. Le calme dut venir enfin visiter Bérengère, elle put employer ses derniers jours à prouver par ses généreuses fondations son dévouement à l'Eglise, et réaliser ce désir longtemps inassouvi de laisser après elle un durable monument de sa piété et de son amour de Dieu ; elle avait à cœur d'effacer par là le souvenir des interdits qui l'avaient frappée, et d'expier ainsi les quelques pensées d'opiniâtreté qu'elle avait peut-être apportées parfois dans ces luttes. Son succès fut complet, car nulle trace de ces différends n'est restée dans la mémoire des hommes, et grâce à sa fondation de l'abbaye de l'Epau et à ses nombreuses donations, elle a laissé derrière elle un long parfum de bonté qui a traversé les âges pour arriver jusqu'à nous. Mais avant d'en venir à cette période extrême de la vie de Bérengère, où son cœur put en paix ne plus respirer que du côté du ciel, il nous faut encore recueillir plusieurs particularités de son histoire.

D'abord quelques mots me restent à dire sur une question assez agitée naguères au Mans, celle de la demeure de la reine. L'enquête que j'ai citée donne à ce sujet un renseignement d'autant plus précieux, qu'il est le seul que nous ayons sur le lieu habité dans notre ville par la veuve du roi Richard. La restitution des deniers faite par Bérengère au chapitre eut lieu *in Camerâ Regine versus vicum Heraudi*, dans la chambre de la reine, en face de la rue Héraud. On sait que cette rue Héraud partait de la grosse tour du château, contournant le prieuré de Saint-Ouen, répondant là à la rue de l'Evêché, où on a retrouvé son pavage sous le pavé actuel, longeait les murs de la ville, puis séparait les Filles-Dieu du Palais ou de *la salle au Comte*, et se terminait à la Poterne de Saint-Pierre-la-Cour. La Chambre de la reine donnait sur cette rue et précisément le Palais avait une entrée donnant sur la rue Héraud. Bérengère, qui avait la seigneurie du Mans et les attributions du sénéchal, ce qui comprenait la juridiction, devait demeurer au palais, et le renseignement

ci-dessus vient corroborer cette présomption. N'avons-nous pas vu d'ailleurs la plus grande partie de sa vie se passer aux portes de ce palais, autrement dit de la salle au Comte, ne l'avons-nous pas vue se préoccuper sans cesse de sa Sainte-Chapelle de Saint-Pierre-la-Cour, attenante au palais, assister à ses processions, aux duels judiciaires qui avaient lieu *in curia Santi Petri*? Parlera-t-on du château comme étant le lieu possible de sa demeure? mais il n'est pas prouvé qu'il lui ait été donné, et de plus, il avait été détruit en partie par Jean Sans-Terre. Notons bien que la *Camera* de la reine n'est pas seulement le lieu où elle avait son trésor, mais l'endroit où elle passait tous les actes de son autorité; une foule d'actes de l'époque, qui ne sont nullement des actes de *finance*, sont passés au Mans *in Camera episcopi* (1). C'est ainsi que nous disons encore la Chambre des députés, la Chambre des comptes, etc.

Ainsi se trouve arguée d'erreur, jusqu'à plus ample informé, cette vieille tradition qui prétendait voir la demeure ou au moins l'emplacement de la demeure de la reine Bérengère dans une curieuse maison de la Grande-Rue, dont la façade n'est que de la fin du xv^e siècle, et dont deux cheminées aujourd'hui au musée de Cluny, et quelques autres parties remontent à une époque antérieure (2). En laissant même de

(1) C'est même là que se passent, au Mans, les actes des officiers royaux, et que se rassemble la cour du roi. (V. Cartulaire de la Couture, bibl. imp. I. Gaig. 199, p. 263, une charte d'Hamelin de Roorte, *actum Cenomanis, coram nobis in curia domini regis, in aula episcopali, presentibus Herberto de Tusselo, Symone Lancelino, Roberto de Grateil*. V. encore p. 215, une charte analogue de 1207 passée *in camera episcopi*, et p. 268, un acte de G. des Roches de 1209, *in aula episcopali*. V. aussi Bilard, *Analyse des archives de la Sarthe*, et les Cartulaires de l'abbaye de Saint-Vincent.)

(2) Grand-Rue, nos 12 et 10. Une tourelle d'un style très-pur provenant de cette maison a été transportée pierre à pierre dans le quartier neuf de la ville et y a été soigneusement réédifiée. La façade dont je parle est reproduite dans *Bretagne et Vendée* de M. Pitre Chevalier, p. 474, et dans *Le Moyen Âge pittoresque*. Des dessins des autres parties existent à la Bibliothèque du Mans. La cour n° 12 est connue sous le nom de cour Poté, nom qui doit plutôt guider les investigateurs.

côté la question archéologique, il était peu probable que la reine eût jamais habité cette maison qui ne devait pas se trouver dans la censive du comte, mais dans celle du chapitre de Saint-Julien. Le peuple, du reste, l'appelle plutôt *maison de la reine Blanche*, que maison de la reine Bérengère ; je sais bien que ce nom a pu être donné à toutes les reines veuves à cause de la couleur de leurs vêtements de deuil, mais jamais dans les nombreux documents éminemment populaires que j'ai cités, la veuve de Richard n'est désignée sous le premier de ces noms. Les obituaires aussi la distinguent tous de Blanche de Castille, qu'ils appellent *Regina Candida*. Peut-être la mère de saint Louis, lors d'un de ses passages au Mans pendant la vie de Bérengère, aura-t-elle reçu l'hospitalité des chanoines dans cette maison si voisine de celle de l'argentier du chapitre. Sans plus nous étendre sur cette question d'intérêt local, bornons-nous à regretter qu'elle n'ait pas été mieux élucidée jusqu'à ce jour, et qu'au lieu de se contenter d'hypothèses, on n'ait pas essayé, à l'aide de censiers ou d'actes notariés, de nous donner au moins pour les trois derniers siècles des documents certains et authentiques sur une des plus curieuses maisons historiques de la ville du Mans (1).

§ II.

Rapports de Bérengère avec Philippe-Auguste et avec Blanche, comtesse de Champagne. — Ses donations religieuses. — Sa fondation de l'abbaye de l'Épau. — Sa mort et son tombeau.

En dehors de ces interminables démêlés de Bérengère, inédits jusqu'à ce jour et auxquels j'ai dû longtemps m'arrêter pour en présenter le récit long et monotone comme celui de toutes les misères, bien peu d'événements de sa vie ont surnagé.

(1) Voir sur cette maison, Richelet, *Le Mans ancien et moderne*, p. 151; Pesche, *Dictionnaire de la Sarthe*, t. III, p. 287. *Archives historiques du Maine*, p. 103 et suivantes. M. de Caumont, *Revue Normande*, t. I, p. 208.

Une part de son existence qui est restée complètement dans l'ombre, est celle qui a trait à ses rapports avec Philippe-Auguste et avec Guillaume des Roches. En dehors de leurs rapports de 1204 et de 1205 nous ne trouvons qu'une seule lettre du roi de France à la veuve de Richard, datée de novembre 1217, par laquelle il lui mande qu'il a permis aux chanoines du Mans d'agrandir la cathédrale, en franchissant le mur de la ville, si toutefois cet agrandissement est de son goût et ne lui cause aucun dommage (1). La reine était usufruitière du Mans et devait être consultée pour ce nouvel état de choses, qui pouvait amoindrir ses droits. Sauf cela, l'intervention en faveur de Saint-Pierre-la-Cour, et l'enquête sur les droits du comte, aucun renseignement n'existe sur leurs relations, ni sur celles de la reine avec G. des Roches ou bien avec Gui d'Athies, Hamelin de Roorte, et autres agents de Philippe-Auguste. On peut induire de ce silence en présence des malheurs de Bérengère, qu'une royale intervention eût pu certes atténuer, qu'elle était vue par eux tous avec bien peu de sympathie, et impatientement subie, pour ne pas en dire plus. Pour des Roches, que la vie de la reine empêchait de percevoir au Mans ses droits de sénéchal, cette pauvre femme devait être un importun voisinage. Restée seule en France après le naufrage de la royauté des Plantagenets, comme une épave sans cesse ballottée par le vent et les vagues, elle en était peut-être venue à être considérée par le roi comme un reste encore survivant de la domination anglaise trop lent à disparaître, et auquel il avait garde de témoigner de la bienveillance; ce qui corrobore même ces présomptions, c'est de voir les querelles de la veuve du roi d'Angleterre cesser après la mort de des Roches et de Philippe-Auguste. L'avènement de Blanche de Castille, fille de la sœur de Richard, et parente aussi des rois de Navarre, put influencer heureusement sur le sort de Bérengère, qui trouvait en elle une princesse de

(1) V. *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 1777. Livre blanc, édit. Lottin, p. 6, n° 10. Dom Piolin, t. IV, p. 296.

sa famille et de son pays. Les chartes du jeune roi saint Louis l'appellent avec amitié *dilectissima consanguinea et fidelis nostra Berengaria regina*, tandis que pour Philippe-Auguste elle n'était, selon le style habituel de la chancellerie, que *dilecta et fidelis sua*. Sans nous arrêter plus longtemps à ces hypothétiques considérations, souhaitons que cette situation puisse être bientôt éclaircie grâce à de nouveaux documents.

Des relations plus heureuses de la reine furent celles qu'elle entretenait avec sa sœur Blanche, comtesse de Champagne, princesse aimable et lettrée, autant qu'habile politique, et qui, veuve aussi, sut malgré bien des obstacles doter la Champagne, pendant la minorité de son fils Thibault le Chansonnier, des bienfaits d'une administration éclairée dont le peuple n'a pas encore perdu la mémoire. Blanche avait secouru la misère de sa sœur et lui avait offert un asile avant son séjour au Mans (1). Elle lui continua toujours son amitié, et dans les fragments de comptes de cette princesse, qu'a retrouvés M. Bourquelot et qui ont trait aux années 1217, 18 et 19, nous la voyons envoyer auprès de sa sœur, au Mans, différents messagers. D'autres fois, elle en envoie dans le Maine dans un but plus intéressé, et seulement pour acheter des chevaux (2). Son fils Thibault le Chansonnier, qui devint roi de Navarre,

(1) Le pape Honorius fut aussi un zélé défenseur de la comtesse de Champagne; sans parler de son intervention et de celle d'Innocent III dans l'affaire d'Erard de Brienne; il la prit sous sa protection spéciale, la protégea contre les excommunications de l'archevêque de Sens, lui donna comme à Bérengère pouvoir de juridiction sur ses clercs, et prit aussi quelques mesures favorables à l'égard de son chancelier. *Lettres d'Honorius*, t. I, p. 63 et 237; t. III, p. 49 et 144. Ces lettres nous font encore connaître d'autres royales veuves protégées par ce pontife, la reine de Chypre, la veuve de Philippe-Auguste, Isabelle de la Marche, etc. M. d'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Champagne*, t. IV, p. 142, donne aussi des détails sur les rapports de Blanche et d'Honorius.

(2) Bibl. de l'Ecole des chartes, 1862, p. 53, 59, 63 et 66. P. 59, an 1218, *pro vadiis et via ad reginam Berengariam*, etc., XL Lib.; p. 66, *pro expensa Garsie quando redibat de Cenomanis XXVI s.*, VI d. Ce Garsie, clerc et prévôt de Saint-Quiriace de Provins, doit être ce même personnage qui alla

joignit même à ses droits propres ceux qui s'ouvrirent aussi en faveur de Bérengère à la mort de Guillaume, évêque de Châlons et dernier comte du Perche, de la famille des Rotron (1225). A la mort de ce comte, une partie du comté du Perche fut en effet partagée 1° entre son parent Thibault, comte de Champagne, qui réunit sur sa tête à ses propres droits qui lui venaient de sa mère, ceux de sa tante maternelle la reine Bérengère, et ceux d'autres copartageants, et 2° Jacques de Châteaugontier, gendre du connétable Mathieu de Montmorency, seigneur de Laval (Charte de Mathieu de Montmorency, du mois de juin 1230) (1).

Quand cette succession s'ouvrit pour Bérengère et ses copartageants, elle était déjà bien près de descendre dans la tombe et ne pensait plus qu'à son salut. Pendant toute sa carrière elle avait protégé les ordres religieux, favorisé l'établissement des Cordeliers au Mans, l'abbaye de la Couture, la Maison-Dieu de Coëffort (2); elle avait même, dit-on, contribué de ses deniers à la construction du chevet de la cathédrale, et aidé le chapitre malgré ses luttes avec lui à dresser

plusieurs fois en Angleterre, comme messager de Bérengère pour y défendre ses intérêts, notamment en 1213 et 1218. V. Duffus Hardy, *Rotuli litterarum patentium*, p. 106 b, et *Rotuli litterarum clausarum*, p. 331 b. C'est à Blanche que s'adresse cette curieuse lettre ou homélie d'Adam, abbé de Perseigne, que nous a conservée Dom Martène, et qui donne de précieux renseignements sur les mœurs des princesses d'alors. (*Ampl. col.*, t. I, p. 1023.) Bérengère dut aussi entretenir des relations avec cette célèbre abbaye, et nous voyons souvent figurer au nombre de ses messagers, frère Gautier de Perseigne, qui même fut probablement son chapelain. (V. *Rotuli litterarum clausarum*, p. 408, 442, 459, 463, 498 b, 519, 573, t. I et t. II, p. 3 b, 83 b, 115 b, etc.)

(1) V. Duchesne, *Hist. de la maison de Montmorency*, p. 148, et preuves, p. 107. Pardessus, Table des dipl., t. V, p. 578. Il est regrettable que les historiens du Perche n'aient pas mieux élucidé jusqu'à présent cette succession de l'évêque Guillaume. (Voir Bry, p. 220 et 229, et Dom Bouquet, t. XVIII, p. 796.)

(2) Deux de ses officiers, son chancelier et Martin de Torcé, chevalier, dont nous avons parlé, sont inscrits aussi parmi les bienfaiteurs de cet hôpital. (V. Martyrologe de Coëffort.)

cette belle ceinture d'arcs-boutants qui soutient le magnifique chœur de Saint-Julien. Elle avait surtout couvert de sa protection le chapitre royal de Saint-Pierre-la-Cour affecté à son service, elle en avait défendu les droits, nous l'avons vu, avec une extrême vigueur. On assure même qu'elle fit reconstruire en partie les murs de l'Eglise, et qu'elle réunit au chapitre les écoles de la Juiverie. Elle avait pris une vive part, en un mot, au grand mouvement religieux et artistique du *xiii^e* siècle (1). Mais elle prétendait à une gloire plus haute, à celle de fonder elle-même une abbaye. En 1228, au terme de sa carrière, elle commença à jeter les premiers fondements de l'abbaye de l'Epau, aux portes du Mans.

C'est là, en face des majestueuses ruines qui restent encore du monastère fondé par Bérengère, au pied des vieux murs enlacés de lierres, sur les bords charmants de l'Huisne, à l'ombre des grands bois de sapins toujours verts, qu'il faut aller évoquer le nom de la veuve du roi Richard. Elle n'eut guère le temps d'amener dans la nouvelle abbaye les moines blancs de Cîteaux, encore les plus populaires de l'époque, que pour les appeler à prier sur son tombeau. Sa fondation avait été entravée par un dernier procès dont il nous faut dire un mot et qui vient clore cette vie qu'on pourrait croire fatalement vouée aux luttes et aux procès.

Bérengère, qui n'avait qu'une possession viagère du Mans et de ses quintes, ne pouvait aumôner aucune des terres de sa seigneurie, à moins de l'avoir achetée des propriétaires, ou d'avoir obtenu du roi la concession de la propriété de quelques parties du domaine royal qui n'étaient données ni à cens, ni à fief, mais qu'il se réservait pour la chasse et pour la pêche, c'étaient ce qu'on appelait forêts, garennes, deffais et même

(1) Voir les différents historiens du Maine, entre autres, Dom Ploin, t. IV, p. 231, 298, 140 et 330 et surtout les manuscrits de Mauny à la bibl. du Mans. Sur l'école des juifs, voir M. l'abbé Voisin, *Le Mans à tous ses âges*, p. 48, 261. Cette école était située dans la vallée des Ponts-Neufs, dans le voisinage du Palais et de Saint-Pierre-la-Cour.

espauz (1). Pour l'aider dans sa fondation, la douairière s'était donc adressée à saint Louis, pour le prier de contribuer à la réalisation de sa pieuse pensée. Par une charte datée de Paris du mois d'août 1228, le jeune roi, à la prière de sa très-chère parente et féale la reine Bérengère, lui avait accordé un lieu près du Mans nommé l'Espau, contenant 46 acres de bois, 7 de pré, et 2 de jardin, avec faculté de l'aumôner. La reine avait dès lors donné tous ses soins à sa fondation qu'elle destinait aux Cisterciens, encore dans toute la vigueur monastique. Tout prospérait au gré de ses désirs, et elle augmentait les biens des moines par de nombreuses acquisitions faites aux alentours, quand les frères de la Maison-Dieu de Coëffort, hôpital fondé au Mans par Henri II, revendiquèrent le terrain donné par le roi et sur lequel commençait à s'élever l'abbaye. Ils prétendaient qu'il leur avait été donné par Arthur, comte du Maine éphémère, qui, lors de son bien court séjour au Mans, avait fait de nombreuses donations au clergé pour se créer des partisans. La reine niait cette donation et disait, parole curieuse dans sa bouche, qu'au surplus, eût-elle existé, elle ne devait avoir aucune valeur, parce que Arthur n'avait jamais été maître du Maine, que ce lieu n'avait jamais fait partie de son domaine, et qu'il n'en avait jamais eu la possession corporelle. Il y eut de longs débats; enfin, grâce à l'intervention de maître Josse, chanoine, désigné d'un commun accord par l'évêque et par la reine pour défendre les intérêts du Coëffort, une transaction intervint. Les frères avaient réfléchi aux nombreux bienfaits qu'ils devaient à la reine leur patronne, et à l'issue douteuse du procès, ils préférèrent moyennant une somme de cent livres que leur versa Bérengère et qui faisait alors dix livres de revenu pour leur maison, renoncer à leur revendication. Moyennant vingt livres tournois, ils cédèrent aussi au monastère différentes tenures qu'ils avaient

(1) V. Championnière, *De la propriété des eaux courantes, passim*, et *Bulletin de la Société des Sciences et Arts de la Sarthe*, 1858, t. XIII, p. 308, et suivantes.

dans le voisinage (1230, mai). Dès le commencement de l'année, le 1^{er} jeudi après la Purification, la nouvelle abbaye, dernière fille de Cîteaux dans le Maine, avait reçu les religieux que l'abbé de Cîteaux, Guillaume III, y envoyait, sous la conduite de Jean, premier abbé du monastère de la Piété-Dieu ou de l'Epau, selon son nom vulgaire.

On peut voir dans le recueil formé par Gaignières et dans les chartes originales conservées aux archives de la Sarthe et à la bibliothèque du Mans, les différentes acquisitions que fit la reine en 1229 et 1230, *ad opus novelle plantationis cisterciensis, quam ipsa modo edificat juxta spallum, in nemore quod vocatur l'Espal*, acquêts pour lesquels elle désintéressa loyalement du prix de ses deniers les nombreux tenanciers ainsi que les seigneurs de fief (1). Outre ces achats de terres voisines de la maison conventuelle, la reine acquit de l'abbesse de Fontevrault (2) des vignes qu'elle avait aux abords du Mans, auprès de la fontaine Saint-Martin, et une somme de vin à prendre auprès de la Perrine de Monnet, et dont avait joui antérieurement un de ses clercs (1230 janvier). Elle céda encore à son abbaye Thomas de Beaumont, bourgeois du Mans, qu'elle exempta de toute coutume et de tout service de la *pôte* séculière et qui prendrait soin des affaires des moines. Par une charte de mai 1230, saint Louis, à la prière de la veuve de Richard, confirma toutes ces dona-

(1) V. *Cartulaire de l'Epau*, recueil formé par Gaignières, B. imp. n° 103. Une copie en existe à la Bibliothèque du Mans. — V. aussi *Arch. municip. du Mans*, n° 915 et suivants, et *Arch. de la Sarthe*. Ces documents ont été indiqués, *Bulletin de la Société d'Agriculture de la Sarthe*, *ut supra*. Cette partie de la vie de Bérengère a été plus particulièrement étudiée par les historiens manceaux; je ne ferai donc que l'effleurer, d'autant plus que ces donations se rapportent davantage à l'histoire de l'Epau qu'à celle de la Reine. De l'antique abbaye détruite et rebâtie en partie à la fin du xiv^e siècle, la salle capitulaire et la sacristie appartiennent presque seules au siècle de saint Louis.

(2) Bérengère dut entretenir avec cette abbaye, où reposaient les cendres de son mari et des princesses de la famille des Plantagenets, des rapports restés dans l'ombre jusqu'ici.

tions et toutes les acquisitions du monastère ; pour avoir part à ses bonnes œuvres, il lui donna lui-même 50 livres tournois de rente annuelle à percevoir sur la voirie ou la prévôté du Mans, avec droit de prendre chaque jour une charretée de bois à brûler dans ses bois de Longaunay et le privilège de libre passage par tout le domaine royal. Pour que la donation d'un bourgeois ne s'éteignît pas à la mort de Bérengère, le roi donna encore au monastère un franc bourgeois de moyenne condition, que tout seigneur du Mans dût à l'avenir et à perpétuité assigner à leur service (1).

M. Hauréau, d'après le dire d'un manuscrit de Saint-Martin de Tours, recueilli par Baluze, attribue encore à la reine une autre libéralité en faveur de l'Épou. C'est une histoire maligne comme un fabliau du XIII^e siècle, et qui, si elle n'est pas complètement vraie, a dû cependant paraître assez vraisemblable pour être insérée dans le sévère *Gallia Christiana* (2). Peut-être, et c'est là son principal mérite, amènera-t-elle sur les lèvres un sourire qui n'a pu y poindre jusqu'ici, en face des tristes événements de cette vie si tourmentée. Voici ce fabliau : « La reine Bérengère avait fondé une abbaye, mais elle avait un moulin auprès, et le bruit troublait les moines qui ne voyaient pas le moulin sans ennui, et venaient assaillir la reine de leurs plaintes. Quelqu'un trouva moyen de les mettre d'accord, et dit à Bérengère : je vous apprendrai, ma Dame, une façon d'agir de telle sorte que ce bruit ne les ennuiera plus, donnez-leur le moulin, et toutes les fois qu'ils en entendront tourner la roue, ce sera joie pour eux. C'est ce qui arriva. » L'histoire est bien dans le goût du temps, et si elle n'est pas exacte en tous ses points, elle n'est peut-être pas sans quelque fondement. La reine qui n'avait, je le répète, qu'une jouissance viagère de la banlieue du Mans, n'y était par conséquent propriétaire d'aucun

(1) Quelques copies de cette chartre sont datées du Mans, et cette date est fort vraisemblable, puisque dans ce mois saint Louis se trouvait dans le Maine : le 15, il est à La Flèche, et le 16 à Angers. (Tillemont, *Vie de saint Louis*, t. II, p. 64, édit. de la Société de l'Histoire de France.)

(2) *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 536.

moulin; deux de ces bruyants voisins n'en existaient pas moins aux portes du couvent, et au mois de juillet 1230 Bérengère acheta précisément ces deux moulins pour son abbaye, moyennant 110 livres mançaises. Pour ce prix, Gaudin, seigneur de Pruillé, lui vendit ses deux moulins, situés au Gué Bernigon, et une pièce de pré entre le pré de feu Paulin Boutier, chevalier, et le chemin qui conduisait au gué susdit. La charte ne nous apprend pas si l'achat fut fait pour que les moines pussent enfin endurer le voisinage des meuniers sans soucis; mais plus heureux que l'abbaye dévastée, les moulins de l'Epau restent toujours debout, et leur joyeux tic-tac anime encore les alentours du monastère en ruine, où depuis longtemps les chants des moines ont cessé (1).

La reine voyait son abbaye naissante, désormais affranchie de toute contestation, confirmée par le roi, enrichie de ses dons qui se renouvelaient chaque jour: elle pouvait maintenant quitter la terre sans regret, et aller goûter là-haut un repos qu'elle n'avait guère rencontré au milieu des nombreuses agitations de sa vie. Elle n'eut pas le temps de voir la dédicace de la nouvelle église, ni même la bulle du pape Grégoire IX, qui confirmait sa transaction avec le Coëffort (30 janvier 1231). Elle était morte dès le 23 décembre 1230, âgée de plus de 60 ans, dans cette ville du Mans, où, depuis 26 années, elle avait trouvé un asile, mais non le bonheur. Sa mort fut inscrite dans la plupart des nécrologes du Maine, et son anniversaire se célébrait chaque année à cette date dans l'abbaye du Pré, tandis qu'à l'église cathédrale, il se célébrait le 20 décembre (2).

Les moines de l'Epau recueillirent religieusement et inhumèrent, dans l'intérieur de l'abbaye, le corps de leur fondatrice.

(1) *Archiv. municip. du Mans*, n° 923.

(2) Le Nain de Tillemont, *Vie de Saint Louis*, t. II, p. 79. Martyrologe du Pré, Manusc. des Blancs Manteaux, p. 736, X cal. jan. ob. *Berengaria regina anglie. Martyrologium capituli cenom.*, XII cal. jan. ob. *regina Berengaria, cujus anniversarium valet XXX solidos.* (V. Dom Piolin t. IV, p. 324). V. aussi l'obituaire de la Couture, manusc. 199 de Gaignières, p. 204, 10 sous mançais y étaient attachés à la célébration de son anniversaire.

Dans le sanctuaire, auprès du grand autel, du côté de l'Evangile, une longue *épitaphe de cuivre* rappelait la vie ainsi que l'inhumation de la reine. On y lisait à la fin : « *Berengaria justis more regio solutis ejus corpus hâc in œde tumulatum est* (1). » Aussitôt après sa mort, les moines lui élevèrent un tombeau qui fut déplacé au xvii^e siècle, et transporté au milieu du chœur (2). C'est le tombeau de pierre qui, enfin, après avoir été transféré de l'ancienne abbaye de l'Epau, où l'on en voit encore le moulage, se trouve aujourd'hui dans l'un des bras du transept de la cathédrale du Mans. Une inscription gravée sur le socle fait connaître ses différentes vicissitudes : *Mausoleum istud serenissimæ Berengariæ Anglorum Reginae, hujus cænobii fundatricis inditæ Restauratum et in augustiorem locum hunc translatum fuit, in eoque recondita sunt ossa hæc quæ reperta fuerunt in antiquo tumulo, die 27 maii anno Domini 1672. Ex ecclesiâ Abbatiali de Pietate Dei translatum fuit et depositum in ecclesiâ cathedrali, die 2 decembris 1821.* Sur ce tombeau de pierre, divisé en quatre compartiments percés de quatre-feuilles-ronds, aux angles desquels se trouvent des rosaces, repose couchée la statue de Bérengère. Elle porte une longue robe recouverte d'un manteau et fermée au cou par une riche agrafe, de sa ceinture enrichie de pierreries pend une escarcelle. Un voile descend de sa tête que surmonte une couronne, et qui repose sur un riche coussin. Elle tient dans ses mains un livre ouvert sur lequel elle est représentée debout, entre deux cierges. A ses pieds, est un lion tenant sous lui un paisible chien (3).

(1) V. cette inscription dans Le Corvaisier, *Hist. des év. du Mans*, 498. Dreux du Radier, *Bib. du Poitou*, p. 1-300. *Gallia Christiana Velus*, 2^{me} éd. t. IV, etc.

(2) Un état descriptif de l'abbaye rédigé d'après un questionnaire adressé par l'abbé de Clteaux, pour le chapitre général de l'ordre de 1738, le décrit ainsi, « un mausolée en pierre, construit d'un ordre gothique, lequel est placé au milieu du chœur. » (V. *Arch. munic. du Mans*, n° 941).

(3) Quelques auteurs ont pris ce chien pour un léopard, malgré la signification si claire ici et si connue, et la représentation si fréquente du lion et du chien au pied des statues tombales.

Autrefois, la couronne, la ceinture, l'agrafe, l'escarcelle et les chandeliers étaient dorés, ainsi qu'on peut le voir dans le dessin que fit Gaignières de ce monument au ^{xvii}^e siècle (1).

(1) La Bibl. imp. et la Bibl. du Mans possèdent des copies de ce dessin de Gaignières qui est au nombre de ceux qui se trouvent à la Boldéienne d'Oxford. On peut comparer ce tombeau de Bérengère à ceux de la famille royale d'Angleterre qu'on voit à Fontevault et à Rouen. Montfaucon l'a reproduit avec son inexactitude ordinaire, t. II, p. 114. *Monuments de la Monarchie française*. Voir aussi Etoc-Demazy, *Essai sur les sépultures du Mans*, p. 51, et les divers historiens de l'abbaye de l'Epau et du Maine. Les renseignements les meilleurs et les plus nombreux sur ce tombeau ont été donnés par M^{me} Strickland, d'après l'ouvrage de M. Stothard. Elle a même reproduit à la tête de son livre le portrait à mi-corps de la reine Bérengère d'après la statue de son tombeau. Voici la traduction de M^{me} Strickland qui n'a pas encore été faite jusqu'à ce jour (*Lives of the queens of England*, t. II, p. 36) :

« Quand M. Stothard visita l'abbaye de l'Epau près le Mans afin d'y rechercher la statue de la reine Bérengère, il trouva l'église convertie en grange et l'objet de ses recherches mutilé et caché sous un tas de blé. Cet excellent abri l'avait préservé à l'exception du bras gauche. Sous la statue reposaient les os de la reine, silencieux témoins de la sacrilège démolition de son tombeau ; après quelques recherches une portion du bras de la statue fut retrouvé.

« Trois hommes qui avaient pris part au travail de destruction assurèrent : « que le monument avec l'effigie de la reine était placé *in the centre of the aisle, at the east end of the church* : qu'il n'y avait pas de cercueil dedans, mais une petite boîte carrée contenant des os, des morceaux de toile, quelques étoffes brodées d'or et une ardoise sur laquelle était gravée une inscription. » L'ardoise fut trouvée en la possession d'un chanoine de l'église Saint-Julien du Mans ; sur cette ardoise était gravée l'inscription suivante qui explique l'état intérieur de la tombe. (*C'est l'inscription que j'ai citée plus haut, sauf l'addition faite en 1821*).

« Les côtés de la tombe sont ornés de profonds quatre-feuilles. La statue qui était dessus est en haut-relief. Elle représente la reine avec les cheveux flottants et cachés en partie *by the coverchief*, sur lequel est placée une élégante couronne. Son manteau est attaché par une étroite bande croisée sur la poitrine ; un large fermoir ou broche richement garni de pierreries ferme sa tunique au cou, et à la ceinture brodée qui entoure la taille est attachée une petite aumônière ou bourse contenant des aumônes. Elle ressemble beaucoup aux modernes reticules (ridicules), avec une chaîne et une agrafe en haut. La reine tient dans sa main un livre qui a cela de particulier, que son couvercle représente en bosse une seconde image d'elle-même, étendue sur son cercueil avec deux cierges brûlant dans des chandeliers placés à ses côtés. »

Ailleurs (p. 12), M^{me} Strickland insiste sur le costume de Bérengère, et pense qu'elle est représentée en costume de mariée, *in her bridal costume*. Elle termine en disant : « Nos antiquaires affirment que le caractère particulier de l'élégant, mais singulier type de beauté de Bérengère, donne à tous ceux qui ont vu cette statue la conviction que c'est un portrait soigneusement fini. » Voir encore sur ce curieux tombeau du ^{xiii}^e siècle le VI^e volume du *Cours d'Antiq. monum.* de M. de Caumont, où il se trouve gravé d'après un dessin de M. Hucher, p. 393.

Il ne nous reste en France aucun autre monument contemporain de Bérengère, qui nous permette d'apprécier son genre de beauté ; aucun sceau de cette reine n'est même parvenu jusqu'à nous. Voici seulement l'abrégé de la description qu'en donne une note du ^{xvii}^e siècle, époque à laquelle le sceau n'était pas encore détaché de la charte de fondation de l'abbaye de l'Epau (1). Il est en cire verte, avec des lacs de soie jaune et rouge : sur les deux faces, est représentée une femme vêtue d'un long manteau. D'un côté, cette figure tient de la main droite, une tige de lis fleuri, et, de la gauche, une tourterelle ; autour d'elle est écrit : *Berrangaria Dei gratia regina Anglorum* ; de l'autre côté, elle porte dans la main droite une fleur, et dans la gauche, une croix surmontée d'une tourterelle et accompagnée d'une tige de lis en fleurs ; la légende est : *ducissa Normannorum et comitissa Andegavorum* (2).

En acceptant comme vrais tous ces détails, en songeant à ce contre-sceau de Bérengère, où figure une colombe qui repose sur une croix, on est tenté de voir là, comme une image de la vie de cette reine malheureuse, n'ayant eu d'autre appui que la papauté, que la force morale de cette croix qui avait réhabilité le monde, et qui, grâce à l'invincible courage d'Innocent III et de ses successeurs, continuait d'être l'égide et le salut assuré de tous les faibles et de tous les opprimés (3) !

(1) *Arch. munic. du Mans*, n° 941. Gaignières n'a pas reproduit ce sceau qui n'existait probablement plus de son temps.

(2) D'après Roger de Hoveden, *apud Savile*, p. 738, Richard portait à son couronnement dans la main droite un sceptre surmonté d'une croix, et dans la main gauche, *virgam auream in cujus summitate habetur species columbæ*. V. aussi M. Douet d'Arcq, *Collect. de sceaux*, p. LV, type personnel aux femmes.

(3) De cette étude destinée à une lecture orale et à populariser la figure de la reine Bérengère, j'ai élagué autant que possible tout appareil d'érudition. Aussi pensé-je à donner prochainement un catalogue des actes de la reine Bérengère, avec le texte des principaux d'entre eux, et des renseignements sur ses officiers, ses agents, ses clercs et les autres personnes qui se rattachent à son histoire.

LE HOQUET

EXISTE-T-IL

CHEZ LE CHEVAL ?

OUI !

PAR M. PAUGOUÉ

Médecin-Vétérinaire, à La Chartre, Membre correspondant.

Un fait curieux dont je n'avais jamais entendu parler ni su qu'il existât un exemple dans nos annales vétérinaires, s'est produit devant moi l'année dernière. Je le crois assez intéressant pour devoir en faire part à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. Il s'agit du hoquet chez le cheval.

Tout le monde sait ce que c'est que le hoquet, car il est peu de personnes qui n'en aient été atteintes ou qui n'aient été témoins de ce phénomène passager qui ne constitue pas ordinairement un état pathologique ; mais tout le monde ne sait pas le définir. Le plus généralement, on s'accorde à le considérer comme étant un mouvement convulsif et instantané du diaphragme, accompagné d'un mouvement spasmodique de la glotte, avec une inspiration rapide et suivie d'un bruit tout particulier. Eh bien, c'est ce même bruit que j'ai entendu pour la première fois, dans le cours de ma longue pratique, chez un jeune poulain, lequel bruit n'avait rien de commun avec le cornage, ni avec le tic si fréquents et si variés dans l'espèce équine.

Voici dans quelle circonstance j'ai pu étudier ce phénomène qu'on ne peut pas admettre comme étant un état maladif.

Le 11 novembre 1864, le sieur Guillois, cultivateur, demeurant à La Naillerie, commune de Tréhet (Loir-et-

Cher), me fit demander pour visiter un poulain mâle, de six à sept mois, de race percheronne, qu'il avait vendu et qui portait au boulet antérieur gauche des tumeurs molles (synovite) qui lui donnaient la crainte de ne pouvoir le livrer, plus tard, à son acquéreur. Pendant que je visitais ce jeune animal dans l'écurie, j'entendais par intervalles très-rapprochés un bruit souvent répété, si extraordinaire chez les animaux, si commun chez l'homme, le hoquet, enfin, si bien accusé, que j'en témoignai ma surprise au sieur Guillois, qui, sur ma demande, m'avoua lui-même qu'il n'avait pas encore fait cette remarque. Je fis sortir cet animal pour le mieux examiner, puis je le fis promener au trot pendant dix minutes au moins et, lorsqu'il fut au repos, je m'aperçus facilement que le même bruit persistait avec la même intensité. Jugeant nécessaire de faire à ce jeune poulain une saignée à la jugulaire, attendu qu'il était dans un état pléthorique très-prononcé, cette opération fut pratiquée séance tenante et le hoquet cessa une demi-heure après. Si cette guérison fut le résultat de la phlébotomie, ce jeune cheval fut aussi heureux que cette jeune fille dont l'histoire est rapportée par Borrichus, chez laquelle le hoquet revenant tous les ans, cédait chaque fois à une abondante saignée. J'ai perdu de vue le sujet de mon observation, mais j'ai su, un mois plus tard, que cette incommodité n'avait pas reparu depuis le jour de ma visite et que la livraison de ce poulain s'était effectuée au gré du vendeur.

Ce cas particulier nous prouve une fois de plus encore, lorsque nous voulons nous occuper de médecine comparée, l'analogie frappante que nous rencontrons dans les diverses affections de l'homme et des animaux.

Dans la séance du mois de juin dernier, j'ai donné communication de ce fait à la Société des vétérinaires de la Sarthe, qui m'ont tous manifesté leur surprise, en même temps que leur satisfaction, pour un cas isolé, sans doute, mais inconnu et décrit nulle part.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 1^{er} TRIMESTRE DE 1866.

Séance du 5 janvier 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

M. Le Pelletier remercie la Société de lui avoir conféré le titre de membre honoraire.

M. le Président dépose : 1. Discours prononcé à la distribution des prix du Comice agricole de Sablé, le 3 septembre 1865, par M. Courtiller, correspondant; 2. un travail sur les forêts des Alpes et du Jura (extrait du rapport adressé au Conseil Fédéral Suisse), envoyé par M. Béthuyz, correspondant; 3. Dédutions tirées des tableaux statistiques publiés, en 1864, par le ministère de l'Agriculture sur les recettes des chemins de fer, par M. de Capella, correspondant; 4. Nouvelle application des hyposulfites, par M. Guillemare, titulaire; 5. Description des procédés de culture de la betterave et de la distillerie agricole, par M. Gust. de Loriaère, correspondant; 6. Vente des biens appartenant au clergé sous Charles IX, par M. de Lestang, correspondant; 7. Souvenirs d'un voyage en Suisse, par M. Le Pelletier; 8. Note sur les dépôts lacustres de Mamers et de Saint-Remy-des-Monts, par M. Brindejone, correspondant, accompagnée de nombreux échantillons de ces terrains et des fossiles qui s'y trouvent; 9. Cause de l'excellente qualité de la pomme de terre cultivée sur les sols riverains de la mer, en Bretagne, par M. Letrône, correspondant.

La liste des membres de la Société, présentée par le Bureau pour l'année 1866, est ensuite mise aux voix et arrêtée.

Le budget pour 1866, est ensuite présenté et adopté; deux adhésions au congrès des délégués des sociétés savantes sont votées, puis, après la lecture de la notice météorologique de décembre, par M. Bonhomel, la séance est levée.

Séance du 19 janvier 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1. une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique qui fixe la réunion du congrès des délégués des sociétés

savantes, aux 4, 5, 6 et 7 avril prochain et invite la Société à s'y faire représenter. MM. Guéranger et Boisseau sont nommés pour représenter la Société à ce congrès; 2. une lettre de M. le Préfet de la Sarthe qui transmet une circulaire de M. le Ministre de l'Agriculture concernant le placement des jeunes détenus chez les cultivateurs et demande aux sociétés d'agriculture et aux comices agricoles de prêter leur concours à l'administration; 3. Note sur différentes questions agricoles et la culture de la vigne, par M. Louis Veuillart, correspondant; 4. Mémoire sur l'utilité de certaines basses plantes dans les forêts de chêne en futaie, par M. Béraud, correspondant.

M. le Président fait connaître que M. le Ministre de l'Agriculture a augmenté de deux cents francs la subvention annuelle qu'il accorde à la Société. La Société vote des remerciements à M. le Ministre et charge son secrétaire d'être l'interprète de sa gratitude auprès de M. le marquis de Talhouët, député au Corps législatif, pour la marque d'intérêt qu'il a bien voulu lui donner en appuyant auprès de M. le Ministre la demande d'augmentation de subvention faite par son Président.

La demande du titre de correspondant faite par M. Trouillard est prise en considération.

M. Bailhache lit la dernière partie de son travail sur les langues aryennes et sémitiques, et M. David rend compte des publications agricoles et viticoles reçues par la Société, puis présente un résumé des expériences tentées avec succès par lui, dans la Gironde, pour combattre l'oïdium au moyen d'un mélange de soufre et de bouillie bitumineuse. Enfin, M. l'Archiviste présente le résumé des augmentations des archives, pendant l'année 1865.

Séance du 9 février 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1. une lettre de M. le marquis de Talhouët en réponse à celle que lui a adressée la Société pour le remercier d'avoir bien voulu appuyer la demande d'augmentation de la subvention qui lui est annuellement accordée; 2. un accusé de réception du Rapport sur le rouissage du chanvre qui a été envoyé au ministère de l'Agriculture; 3. une Notice de M. Charles, correspondant, sur l'oraison funèbre de Lamoricière, considérée au point de vue littéraire; 4. Quelques mots sur les conditions et appréciations de la peinture sur verre à propos de vitraux neufs de Notre-Dame de Mamers par le même; 5. Aperçu de la situation financière de la ville du Mans, par M. Richard, président; 6. Considéra-

tions pratiques sur la réorganisation d'une ferme-école dans la Sarthe, par M. Hamard; 7. Notice sur les moyens de guérir et de prévenir la cachexie du mouton, par M. Charlot, correspondant; 8. Notice sur un sceau de l'ancienne collégiale de Saint Aignan d'Orléans, par M. Vergnaud-Romagnési, correspondant; 9. L'art Gaulois ou les Gaulois d'après les médailles (4 livraisons), par M. Hucher, titulaire; 10. Calques des vitreaux de la Cathédrale du Mans, 2^e édit., par le même.

MM. Martin, de Lestang, Saint-Martin, sont délégués pour assister au congrès des délégués des sociétés savantes qui s'ouvrira à Paris, le 20 mars prochain.

Après un vote favorable, M. Trouillard, avocat à Mayenne, est admis au titre de membre correspondant.

On entend ensuite un travail de M. Clouet sur les étymologies et particulièrement sur celles du latin. M. Hébert présente quelques réflexions à propos du mémoire intitulé : *Trait d'union entre les langues aryennes et sémitiques*; ce qui donne lieu à l'échange de quelques observations entre MM. Hébert et Bailhache sur le caractère de la langue arabe...

Stance du 25 février 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président annonce que M. le Préfet lui a fait officiellement part du maintien de la ferme-école de la Sarthe dans son ancien emplacement pour trois ans. Pendant ce temps, une commission s'occupera de chercher un emplacement plus rapproché de la ville du Mans.

M. l'abbé Voisin fait hommage de son nouveau travail : *Notre-Dame du Mans ou Cathédrale de Saint-Julien*; des remerciements sont votés à cet égard correspondant.

On entend la notice météorologique de janvier, par M. Bonhommet.

M. Hucher fait ensuite à la Société une communication verbale sur l'ascia représentée sur les anciens monuments funéraires. Il expose les diverses interprétations auxquelles l'ascia des tombeaux gallo-romains a donné lieu, et il lui paraît que la plus simple et la plus rationnelle est celle de M. Anatole de Barthélemy.

Ce dernier s'appuyant d'un texte de Plutarque, des médailles de la famille *Valéria* et surtout de cette considération que l'ascia est toujours gravée en conjonction avec les symboles *D. M.*, *diis manibus*, en conclut que ce symbole est celui d'un instrument ayant un rapport direct avec les mânes qui sont les dieux infernaux auxquels les tombeaux sont dédiés: c'est donc un symbole religieux léthifère et protecteur tout à la fois. S'il a servi à donner la mort, il protège maintenant les cendres et le tombeau qui les abrite.

M. Hucher ajoute qu'il ne manque qu'une chose à cette interprétation, c'est d'être appuyée de monuments chrétiens explicites, prouvant que le symbole ne répugnait pas à la religion nouvelle dans laquelle il pouvait aussi jouer le double rôle d'instrument léthifère et protecteur, car on trouve des tombeaux chrétiens avec l'ascia gravée.

M. Hucher produit alors la chromolithographie extraite de son grand ouvrage des Calques des vitraux de la cathédrale du Mans, chromolithographie représentant les légendes de saint Vital, de sainte Valérie, de saint Gervais et saint Protais. Il fait remarquer qu'à la dernière scène, on voit la sainte Vierge appliquant, comme la *Valeria Luperca* de la légende antique, un marteau, un *asciculus* sur la tête d'un agonisant.

C'est la représentation d'un curieux passage de la vie de saint Domnole, relatif au seigneur de Transqui ayant usurpé les biens de l'Eglise du Mans, fut saisi d'accès de fièvre pendant lesquels il s'écriait qu'il voyait la sainte Vierge le frapper d'un marteau.

M. Hucher fait remarquer que ce marteau a bien, comme dans la légende antique, le caractère léthifère et protecteur, puisqu'en frappant un coupable, il le sauve, en l'amenant à résipiscence et protège en même temps les intérêts matériels de l'Eglise du Mans.

On peut donc en inférer que le Christianisme, avec sa prudence habituelle, n'avait pas rejeté entièrement le symbolisme de l'ascia, mais qu'il en avait fait une autre application que les anciens ; dans la religion nouvelle, c'est la sainte Vierge qui, médiatrice entre Dieu et l'homme, protège celui-ci et défend les choses qui ont reçu une consécration religieuse.

L'interprétation de M. de Barthélemy reçoit donc de ce monument si curieux une force et une valeur nouvelles. — Il ajoute que l'ascia encore en usage aujourd'hui se nomme dans la Sarthe *asciau* comme dans le Berry, et *asceau* dans l'Anjou et la Touraine.

M. Hucher présente ensuite les dessins d'un vase à reliefs exécutés à la *barbotine*, c'est-à-dire avec une boue liquide et visqueuse qui, répandue à l'aide d'une pipette, peut produire des dessins avec déliés et reliefs.

Celui-ci offre sur la panse un cerf et une biche poursuivis par un chien de grande taille, le tout au milieu de feuillages. Un vernis noir recouvre tout le vase et il paraît appliqué au pinceau, chose que n'avait pu constater M. Brongniart ; on voit, sur la panse des stries horizontales ; elles seraient verticales si la couverte était le résultat de l'immersion.

Ce vase, très-entier, a été trouvé près Clermont (Sarthe), et peut appartenir au III^e siècle. C'était un vase cinéraire, car dans un autre vase trouvé à Yvré près le Mans, dans un cimetière gallo-romain et exécuté aussi à la barbotine, on a retrouvé des ossements et des cendres. Le grand vase noir appartient à M. Huch ; celui trouvé à Yvré est au Musée archéologique du Mans.

Il est ensuite donné lecture des travaux suivants : 1. Note sur le cyprés Lawson, par M. J. Le Bêle, titulaire; 2. Le Hoquet existe-t-il chez le cheval, par M. Paugoué, correspondant; 3. Quelques déductions relatives aux tableaux statistiques publiés par le ministère de l'Agriculture sur les recettes des chemins de fer, par M. de Capella, correspondant.

M. Albert Guillier, conducteur des ponts et chaussées, sollicite le titre de membre titulaire.

Le programme des séances générales qui doivent avoir lieu au mois de juin est ensuite présenté et adopté.

Séance du 9 mars 1866.

PRÉSIDENCE DE M. HOUDBERT.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

M. le Président fait part à la Société de la mort de M. Le Cœur, de Caen, un de ses membres correspondants.

La demande faite par M. Guillier du titre de membre titulaire est prise en considération.

Il est ensuite donné lecture de la notice météorologique de février, par M. Bonhommet, puis du compte rendu général des travaux de la Société pendant l'année 1865, par M. Chardon, secrétaire, et d'une notice sur la vie et les ouvrages de M. Pallu, ancien membre titulaire, par M. Houdbert, vice-président.

Séance du 23 mars 1866.

PRÉSIDENCE DE M. HOUDBERT.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend une note de M. V. Châtel, dans le journal d'Agriculture progressive, relative à la permission accordée par lui de recueillir dans ses bois la bruyère, les genêts, le bois mort...

La nomination de M. Guillier, vu l'insuffisance du nombre des membres présents, est renvoyée à la prochaine séance.

On entend ensuite : Souvenirs d'un voyage en Suisse, par M. Le Pelletier, puis un mémoire de M. Louis Vétillart, sur plusieurs questions discutées à la dernière réunion de la Commission agricole, entre autres les clauses à insérer dans les baux et la culture de la vigne. Ce mémoire donne lieu, de la part de MM. Guéranger, Surmont et Thoré, à l'échange de plusieurs observations sur la taille de la vigne et le rôle des racines et du chevelu superficiel. — M. Guéranger fait en outre observer que l'analyse chimique indiquée par lui comme moyen de constater les changements survenus dans la fertilité du sol, n'avait été proposée que sous forme dubitative et plutôt en vue d'essais à tenter que comme moyen pratique d'appréciation.

TRAIT D'UNION

ENTRE

LES DEUX GRANDES FAMILLES

DES LANGUES

ARYENNES ET SÉMITIQUES

PAR M. BAILLACHE.

Il y a un siècle qu'un savant français revenait de l'Orient chargé de riches dépouilles intellectuelles, et révélait à la France les doctrines religieuses de la Perse ancienne. Quelques années plus tard, un autre savant de race anglaise, profitait d'un long séjour dans l'Inde pour initier ses compatriotes aux croyances, aux lois et aux mœurs de cette féconde et belle contrée.

Anquetil Duperron et William Jones ouvrirent ainsi une nouvelle carrière à l'activité de l'esprit humain. La Grèce et l'Italie offraient toujours, sans doute, une source inépuisable d'études pleines de charmes et d'utilité, et une nation ne saurait interrompre son commerce avec ces immortels monuments de l'idéale beauté sans abaisser de plusieurs degrés le niveau de sa culture morale; mais l'Inde promettait aux investigations de la science une mine vierge et inexplorée. Les peuples de l'Occident avaient bien pu l'envahir à différentes reprises, mais c'était pour lui ravir son or. Quant à ses trésors intellectuels, nul n'avait songé à les lui dérober. Les sages de l'ancienne Grèce avaient, il est vrai, emprunté certaines idées aux Rishis de l'Inde et aux mages de l'Iran; mais ils n'avaient pas su pénétrer les mystères de la religion et de la langue des Brahmanes.

Cette vieille et originale civilisation était une lettre close pour l'Occident. La vie d'un peuple qui a joué un grand rôle sur la scène du monde, était restée jusqu'à nos jours en dehors de l'histoire générale. Il appartenait à l'esprit investigateur de notre époque de soulever le voile qui recouvrait une des plus puissantes manifestations de la pensée humaine, et de renouer les liens qui unissent les peuples de l'Occident à ceux de l'Orient.

Au début du siècle, les fortes intelligences d'outre-Rhin, cédant à l'attrait de la nouveauté et au charme de l'inconnu (*omne ignotum pro magnifico est*), dirigèrent vers les Indes leur activité et leurs recherches. L'Orient était alors un mot magique. C'était le pays du soleil et de la lumière, le berceau de l'humanité. On espérait y trouver le mot de la grande énigme et la clé de tous les mystères.

Sans doute bien des espérances ont été déçues, bien des illusions se sont évanouies au contact de la réalité. Mais si l'on n'a pu remonter jusqu'à l'origine du monde, si l'on n'a pas trouvé aux Indes tout ce qu'on y cherchait, du moins on y a élanché cette soif inextinguible de connaître qui nous dévore; on a reculé les bornes, toujours si étroites, des connaissances humaines et ajouté de nouvelles conquêtes au domaine de l'intelligence.

On a rencontré dans l'Inde une littérature riche et plantureuse comme la nature qui l'inspira, une poésie plus religieuse et plus morale que celle de la Grèce et de l'Italie; et pour servir d'expression et de limite à la pensée profonde des poètes et des *Munis* de l'Inde, une langue aussi riche que celle d'Homère, aussi grave et aussi harmonieuse que celle de Virgile; une langue d'une prodigieuse fécondité et d'une admirable flexibilité, qui s'est prêtée à toutes les formes de la pensée, depuis la poésie qui aime à se parer de toutes les richesses et de toutes les couleurs de la nature, jusqu'à la philosophie qui s'élève jusqu'aux plus hautes régions du monde abstrait et métaphysique.

Ce caractère de beauté et de perfection qui justifie si bien le nom qu'elle porte (*Sanskrita, confecta*, langue achevée, parfaite), frappa tout d'abord ceux qui abordèrent les premiers l'étude de la langue indienne. Ils furent en même temps agréablement surpris de trouver une certaine ressemblance extérieure entre le *Sanskrit*, et les langues grecque et latine. C'étaient à peu près les mêmes affixes, le même système de flexions casuelles et verbales. On ne s'en tint pas aux apparences. On voulut sonder plus avant l'organisme de l'idiome des Brahmanes.

Comme le naturaliste, par un habile clivage, parvient à découvrir sous la diversité des formes qui l'enveloppent, le type commun aux cristaux d'une même espèce, le philologue, en dépouillant les mots de leurs affixes et de leurs flexions, de leurs *gounas* et de leurs *vridhis*, sut dégager et mettre en relief une racine monosyllabique qui se retrouva en grec et en latin. On ne s'arrêta pas là. Les termes de comparaison, en se multipliant, élargirent les horizons et ouvrirent de nouvelles perspectives. Le groupe des idiomes slaves, le russe et le lithuanien, le système des langues germaniques, l'allemand, le gothique, le saxon, l'anglais, le scandinave, l'islandais et même les langues celtiques se rattachèrent au sanscrit par des liens plus ou moins étroits.

Pendant que la science profonde de Bopp établissait en Allemagne la parenté de tous ces idiomes, en France, l'illustre Eugène Burnouf, trop tôt, hélas ! ravi à la science, retrouvait la langue des Védas dans le Zend-Avesta, qu'il reconstruisait de toutes pièces à l'aide du sanscrit, comme Cuvier, avec un fragment d'os maxillaire, réorganisait une espèce antédiluvienne.

Ainsi fut constituée la grande famille d'idiomes auxquels on imposa successivement les noms de langues indo-persanes, indo-germaniques, indo-européennes. Mais ces langues ne se parlaient pas seulement depuis les bords du Gange jusqu'aux rivages de l'Atlantique, depuis la Méditerranée jusqu'à la mer

Glaciale : elles ont franchi l'Océan avec les colonies européennes et se parlent dans le Nouveau Monde aussi bien que dans l'ancien. Ces noms, tirés des lieux où elles se parlent, mesurent mal l'espace qu'elles embrassent. Aussi nous leur préférons celui de langues *aryennes*, emprunté à l'idiome védique. (S. *Arya*, noble, race noble.)

Malgré l'altération profonde qu'ont subie les types primitifs sous l'influence désorganisatrice de l'espace et du temps, l'œil exercé du philologue ne tarde pas à reconnaître sous la diversité des formes, la communauté d'origine et les traits d'une même famille. Et l'on peut avec vérité leur appliquer ces vers du poète :

Facies non omnibus una,
Haud diversa tamen, qualis decet esse sororum.

Oui, toutes ces langues sont sœurs et filles d'une même mère. Elles possèdent un fonds de racines identiques ou qui ne diffèrent que par un changement de voyelles ou d'articulations homophones.

Non-seulement les racines sont communes, mais les fonctions que remplissent les mots dans le discours sont réglées par les mêmes lois, et les formes grammaticales ont été jetées dans le même moule. Les thèmes verbaux et nominaux ont produit une riche et brillante végétation aux rayons d'un génie vif et pénétrant. Mais si l'on peut justement comparer les langues aryennes aux créations du règne organique sous le rapport de l'éclat et de la beauté des formes, elles sont de même sujettes aux injures du temps. Elles recèlent dans leur structure même un principe de destruction. Elles naissent, s'épanouissent et meurent, ou plutôt elles se transforment : comme le Phénix, elles renaissent de leurs cendres fécondes. Ainsi le sanscrit en passant à l'état de langue morte et sacrée a engendré tous les idiomes qui se parlent aujourd'hui dans l'Indoustan, et le zend a produit le pehlvi et le persan actuel ; la langue d'Homère est devenue celle des modernes Hellènes, et celle de Virgile la

idiomes néo-latins, comme l'ancien allemand a donné naissance à l'allemand moderne, à l'anglais, au hollandais, le slavons au russe, le scandinave au suédois et au norvégien.

Ces transformations ne sont point l'effet du caprice et du hasard, ou de causes purement extérieures : elles ont surtout leur racine dans le fond de l'activité intellectuelle. La race aryenne, à qui semble réservé le glorieux privilège de parcourir successivement tous les degrés de l'évolution de l'esprit humain, a obéi instinctivement au besoin de donner à sa pensée plus de netteté et de précision : cette révolution dans la pensée a produit une révolution parallèle dans les idiomes qui lui servaient d'expression. Pour se prêter à ce nouveau mode de concevoir les choses, elles ont passé de la synthèse à l'analyse, et ces grands changements se sont opérés presque en même temps sur tous les points : preuve manifeste qu'indépendamment des causes locales qui ont pu contribuer à cette transformation, il y a une cause plus générale, une loi antérieure et supérieure qui a présidé à ces évolutions. C'est donc en vain que nous voudrions rappeler ces belles langues primitives si pleines de poésie, d'idéal, de surnaturel et de divin ; il faut nous résigner à nos modernes idiomes, avec leur terne prose et leur froid réalisme. C'est la loi. Les révolutions du langage, comme celle de l'humanité, nous crient, comme au sage de la Judée, qu'il n'y a rien de stable sous le soleil. L'homme s'agite et Dieu le mène. Tout ce que nous pouvons, tout ce que nous devons faire, c'est d'aller nous retremper sans cesse à cette source vive, inépuisable de fraîcheur, d'inspiration et de vie.

La connaissance de ces faits est due à notre siècle. C'est une de ses plus belles et de ses plus fécondes découvertes. Que le géologue, pénétrant dans les entrailles de la terre, étudie la structure et les révolutions du globe ; que le chimiste, dans son laboratoire, décompose les corps dans leurs éléments et en reproduise les riches combinaisons ; que le physicien nous révèle les lois qui gouvernent le monde, dérobe à la nature ses secrets, et soumette ses forces à sa volonté : cela est grand,

cela est beau sans doute, et nous sommes des premiers à admirer ces merveilleuses conquêtes de l'esprit moderne.

Mais la philologie comparée n'est pas une science moins admirable. Elle a créé une grande famille d'idiomes dont les anciens n'avaient pas même eu l'idée. Elle a pénétré dans la structure intime des langues, elle nous en a fait voir l'organisme vivant. A la lueur de son flambeau, nous y avons vu briller les lois éternelles de la raison humaine, reflet de la raison divine, dont elles portent l'ineffaçable empreinte, aussi bien que le génie particulier de chaque peuple, ses mœurs, sa vie, son caractère qui s'y réfléchissent comme dans un limpide miroir.

En établissant sur des fondements inébranlables la parenté des langues indo-européennes, la philologie comparée a établi du même coup la fraternité des peuples qui composent cette grande race. Quelle délicieuse jouissance pour le philologue, lorsqu'après avoir gravi péniblement les sentiers ardu de la linguistique, il parvient enfin au sommet et embrasse du regard le vaste panorama qui se déroule sous ses yeux. Le flambeau des langues à la main, il perce l'obscurité des premiers âges et remonte le cours du temps. S'il ne peut encore déterminer avec certitude les lieux qu'habitèrent ensemble les membres de la famille indo-européenne, il les voit descendre successivement des sommets de la région des neiges (Hima-Laya), et se disperser sur la surface du globe. Les uns vont se fixer pour toujours dans les splendides et chaudes contrées de l'Orient; les autres, suivant les fleuves et les vallées, s'acheminent vers l'Occident, et toujours poussés en avant par le flot de nouvelles migrations, viennent s'établir jusque sous les glaces du pôle et dans les îles brumeuses de l'Atlantique.

Sans doute nous connaissons déjà ces vérités : nous les avons apprises d'une autorité divine. Ces résultats de la philologie comparée n'en sont pas moins importants : ils confirment les assertions de l'historien sacré : précieuse conquête pour un siècle peu disposé à ajouter une foi aveugle à l'au-

torité, et qui ne consent à accepter les faits que quand il les a éprouvés dans le creuset de l'analyse, ou pesés dans la balance de la raison.

Cette *scienza nuova*, comme disait Vico, n'est pas seulement un précieux auxiliaire pour l'ethnologie, elle est encore un puissant organe d'investigation et de travail pour l'esprit curieux de notre époque. S'il n'a plus la fécondité des grands siècles, s'il ne sait plus produire ces belles œuvres d'inspiration et de génie, qui sont pour les âges suivants un éternel objet d'admiration, du moins son activité n'est pas épuisée; il se sent un goût prononcé pour les études historiques; il va demander au passé le secret du présent et la loi de l'avenir. Mais la vie des peuples, leur génie, leurs mœurs, sont enveloppés dans leurs idiomes comme dans un voile impénétrable. Il faut commencer par arracher ce voile, et l'on ne peut y parvenir qu'à l'aide de la philologie comparée. La vieille méthode linguistique est impuissante; elle absorbe et consume toutes les forces de l'intelligence dans un travail stérile. Tandis qu'elle se traîne lentement et péniblement dans l'ornière de la routine, la philologie comparée s'avance d'un pas léger et rapide dans la voie large qu'elle s'est frayée; elle est à l'esprit ce que la force expansive de la vapeur est à l'industrie moderne. En même temps elle nous a révélé l'organisme du langage, comme l'anatomie comparée a pénétré dans la structure intime des êtres vivants; elle a renouvelé et rajeuni l'étude des langues classiques. Grâce aux lumières qu'elle a répandues sur leurs origines, nous pouvons aujourd'hui rectifier bien des erreurs commises dans le traité de *Lingua Latina*, de celui que Cicéron appelait le plus savant des Romains. En lisant le *Cratyle*, nous admirons toujours la profondeur, la pénétration et la subtilité du divin Platon; mais le bon Socrate ne trouve pas en nous des interlocuteurs aussi dociles qu'Hermogène. Nous n'acceptons pas toutes ses étymologies, et nous pouvons lui apprendre une partie de celles qu'il ignorait.

Ainsi nous n'admettons point que θεός, dieu, vienne de θεῖν,

courir, quoique la raison qu'en donne Socrate paraisse très-solide à Hermogène. Le nom des dieux n'est point emprunté à l'espace qu'ils parcourent, mais à l'éclat qui les environne; il vient du sanscrit diw, briller, dewas, dieu, = deus, = diaws, dieus, = ζευς.

Εστια, Φοιστια, L. Vesta, ne vient point, comme le prétend Socrate, d'ουσια, ou ησια, essence, mais du sanscrit vastiya, demeure. Vesta était la déesse du foyer domestique, un souvenir du culte d'Agni, célébré par les aryas védiques dans le Sapta Sindu. Αηρ, Φαηρ, ne vient point d'αιρει, il enlève, mais du sanscrit wayus, awis, air, vent, de wa ou awi, souffler, c. αημί, αω, αηρ, αητης, ventus, vent; αιθηρ, αιθηρα, vient du sanscrit idh ou indh, briller, indras, indrâ, dieu et déesse du ciel, aindra, céleste (le brillant).

De même le mot ηλιος, dorien, αλιος, soleil, ne vient, comme le veut Platon, ni de ce qu'il rassemble les hommes, αλζει, ni de ce qu'il exécute sa révolution continuelle autour de la terre, αι, αιλει; ni des couleurs diverses qu'il donne aux productions de la terre, αιολει; il vient tout simplement du sanscrit sur, briller, darder, d'où sūris, sūryas, soleil, c. σφ, σφειριος; ηλιος, = σηλιος, = sol, = soleil.

Μαις, μηνς, μην, mois, ne vient point de μειουσθαι, diminuer, mais du sanscrit ma, mas, mesurer, d'où s. masas, mois, L. mensis, ANG. month, ALL. monat.

Μηνη, lune, a la même étymologie; chez tous les peuples primitifs, les divisions du temps étaient établies sur la durée de son cours.

Quant aux mots πυρ, feu, υδωρ, eau, κυων, chien, dont Platon cherche vainement les étymologies dans le grec, ils viennent également du sanscrit prus, brûler, ud, und, couler, mouiller, d'où udan, unda, eau, onde; çvan, çunas, chien, de çvi, produire.

Le mot κακον, mal, embarrasse fort Socrate, et, suivant sa coutume, il l'impute à une langue barbare, et Hermogène, comme toujours, partage son avis; mais cette langue, qu'il appelle barbare, est la mère, ou du moins la sœur aînée de la sienne, à laquelle elle ne cède ni en richesse ni en beauté.

Le grec *κακον* = le sanscrit *papam* = *κακον*, comme *κακος*, *καται*, = *ποιος*, *ποται*, dépravation, perversité, péché, de pa, tordre, pervertir. Dans toutes les langues, la ligne tortueuse a été le symbole de l'erreur et de l'injustice, comme la ligne droite a été l'emblème de la sage direction de l'intelligence et de la volonté.

On pourrait ainsi relever une à une toutes les expressions dont Platon cherche le sens étymologique dans son *Cratyle*, et non-seulement montrer qu'il s'est trompé mais encore préciser la vraie signification des mots qu'il a vainement cherché à interpréter. C'est que le génie ne suffisait pas pour la solution d'un pareil problème : il fallait d'autres *données* qui n'existaient pas alors et que la philologie comparée nous a fournies. L'étude du sanscrit a jeté une vive lumière sur les origines des langues classiques ; ce ne sont pas des arbres indigènes, ce sont des plantes exotiques, transplantées sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie, et il faut aller chercher dans l'Inde les racines que Platon cherche à trouver dans son pays.

LANGUES SÉMITIQUES.

En face des langues aryennes, se pose une autre famille d'idiomes, moins considérable, sans doute, par le nombre de ses membres et par l'étendue de son domaine, mais qui n'en est pas moins pour nous de la plus haute importance : je veux parler de la famille qui porte, à tort peut-être, le nom de langues sémitiques. L'une de ces langues a servi d'expression à une gracieuse et brillante littérature, elle a transmis à l'Europe barbare du moyen-âge le flambeau de la science qui s'était éteint en Occident. Quoique aujourd'hui déchu de son antique splendeur, elle est encore pour nous d'un grand intérêt puisqu'elle se parle dans une province française.

L'autre nous touche de bien plus près encore : c'est pour nous une langue sacrée ; elle renferme la source de nos croyances. Arrêtée brusquement dans son évolution, cinq à six siècles avant notre ère, elle n'a pu parcourir tous les

degrés de son développement. Elle n'est l'expression que d'un seul livre, mais c'est un livre divin, dont la *Thora*, la prophétie et les psaumes sont trois sublimes chapitres auxquels il n'y a rien de comparable dans aucune langue.

Sans doute les poètes et les philosophes de la Grèce et de l'Inde nous ont tracé des tableaux d'une ineffable beauté et d'une vérité profonde; mais toujours la pureté de l'or y est altérée par un plomb vil, des erreurs grossières ternissent l'éclat de la vérité. Seule, la langue hébraïque nous a transmis l'inaltérable dépôt de la vérité divine. Ce glorieux privilège appartient à elle seule, et non à toute la famille sémitique, comme on affecte de le répéter sans cesse de nos jours. Les autres membres de la famille étaient plongés, comme ceux de la famille aryenne, dans les erreurs d'un grossier polythéisme. Seuls, les enfants d'Héber, contenus par leurs législateurs et leurs voyants adoraient un Dieu unique, un Dieu distinct de la nature qu'il avait créée, un Dieu personnel, ayant pleine conscience de lui-même, et dont la Providence, veillant sans cesse sur son œuvre, le conduisait par des voies impénétrables, à la fin suprême qu'il lui avait assignée. Si la langue hébraïque a une supériorité sur toutes les langues du monde, c'est parce qu'elle a servi d'expression à ces grandes vérités qui ont été autrefois le privilège d'un peuple élu, et qui sont aujourd'hui l'imprescriptible propriété d'une grande partie du genre humain, en attendant qu'elles se répandent dans le monde entier.

Les autres membres qui composent, avec l'hébreu et l'arabe, la famille sémitique, sont l'araméen (syriaque et chaldéen), le phénicien, le punique et peut-être le copte, etc.

Ces langues ont une physionomie profondément distincte, un air de parenté peut-être plus frappant encore que les idiomes aryens. Elles ont des rapports aussi étroits que les langues néo-latines ou germaniques. Elles possèdent un fonds de racines communes, et ces racines sont presque toujours composées de trois lettres et souvent de trois consonnes. C'est

là un premier trait de leur physionomie, mais ce n'est pas le seul. Elles se ressemblent par la grammaire aussi bien que par le vocabulaire.

Les idiomes sémitiques possèdent encore un autre caractère commun qui les distingue des langues aryennes. Nous avons vu que les belles formes organiques de ces dernières peuvent se corrompre, se décomposer, mais en même temps donner naissance à des idiomes nouveaux. Il n'en est pas de même des langues sémitiques. Elles ont pour ainsi dire la solidité des substances métalliques. Les forces qui désorganisent les langues indo-européennes n'ont guère de prise sur elles. Enveloppées dans leur forme trilitère, elles opposent une invincible résistance à toutes les causes de destruction. Elles peuvent mourir, mais elles ne renaissent pas. Les rabbins du moyen âge ont bien pu enrichir l'ancien vocabulaire de la langue hébraïque; ils ont pu s'assimiler, en les mutilant, une foule de mots empruntés aux langues étrangères. Mais ils n'ont point modifié la grammaire, ni créé un nouvel idiome. Du reste, la langue rabbinique, à l'usage exclusif des philosophes et des savants, séparée de la vie populaire, qui seule pouvait lui donner sa force et sa beauté, comme une fleur arrachée du sol où elle puisait sa sève, ne pouvait devenir qu'un idiome artificiel, aride et sec et souvent barbare et inintelligible.

Mais l'arabe, qui n'a point cessé de se retremper à cette source vive, n'a pas subi de modifications profondes. Sans doute, il s'est enrichi, il est devenu plus souple, plus harmonieux et plus flexible, mais il ne s'est pas transformé, comme le sanscrit, le grec, le latin et les idiomes germaniques. Seul, il ne s'est pas renouvelé, au milieu de cette rénovation universelle. Et le bedouin parle encore aujourd'hui la même langue qui se parlait au temps d'Ismaël, comme il a conservé le costume et les mœurs de l'âge patriarcal.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent le groupe sémitique. L'affinité de ces langues est si évidente qu'elle frappe tout d'abord ceux qui les étudient. Dès le x^e siècle de notre

ère, les rabbins, initiés à la connaissance de l'arabe; y puisaient des lumières pour éclairer les obscurités de la langue sainte. Au xvi^e siècle les chrétiens apprennent des juifs la langue de Moïse et d'Isaïe, et bientôt, surpassant leurs maîtres, composent des grammaires et des dictionnaires, plus complets et plus exacts que tous ceux qu'on avait eus jusqu'alors. Les grandes bibles polyglottes de Ximénès et de Walton sont d'impérissables monuments de l'étendue et de la profondeur de la science philologique de leurs illustres éditeurs. Pendant trois siècles, cette branche de la philologie orientale, la seule que l'on connût alors, a été cultivée avec éclat par tous les grands théologiens de toutes les communions chrétiennes.

Ils nous ont laissé des travaux considérables de lexicologie, d'herméneutique et d'exégèse qui ont débarrassé l'accès de la langue sacrée et aplani presque toutes les difficultés que l'on rencontre dans la lecture de la Bible. Reuchlin, Postel, Bellarmin, Santès Pagnini, Arias Montanus, Vatable, Samuel Bochart, Richard Simon, Buxtorf, Houbigant, Masclef, dom Calmet, Schullens, et tant d'autres dont je pourrais grossir cette liste, étaient de très-savants orientalistes qui nous ont frayé la voie où nous marchons aujourd'hui. C'est à eux qu'appartient la constitution de la famille sémitique.

Notre siècle a continué l'œuvre de ses devanciers. Il a appliqué à l'étude des idiomes sémitiques la méthode comparative qui a produit de si grands résultats dans les langues indo-européennes. Il a circonscrit avec plus de précision l'étendue de cette famille, il en a déterminé avec plus de rigueur les caractères et la structure intime. Je ne crains pas de dire que la savante Allemagne possède des philologues qui savent mieux l'hébreu qu'on ne l'ait peut-être jamais su. Les Ewald et les Gésénius peuvent redresser les erreurs étymologiques des Philon, des Joseph et des plus savants rabbins. Cette assertion peut être paradoxale, mais elle n'en est pas moins vraie. Bopp n'a-t-il pas aussi déterminé le sens étymologique de mots sanscrits qui avaient échappé à la sagacité des Brahmanes de

l'Inde; et notre Eugène Burnouf n'a-t-il pas révélé les mystères du Zend aux *Destours* de la Perse ? Il n'y a là rien d'étonnant. Un nain, disait le grand naturaliste Linnée, placé sur les épaules d'un géant, voit plus loin que lui. Le géant ici, c'est la science qui a grandi dans d'énormes proportions. Grâce à elle, un élève de nos lycées peut dans une année d'études apprendre à résoudre des problèmes de physique et de chimie, dont la solution avait épuisé les forces des plus grands génies. De même la philologie comparée nous fournit les moyens de résoudre des questions linguistiques jusqu'alors insolubles dans le domaine des langues sémitiques aussi bien que dans celui des langues indo-européennes.

Ainsi la plupart des langues de l'Asie et de l'Europe se classent en deux grandes familles. Chacune de ces familles a une physionomie bien tranchée et paraît créée d'après un type tout différent. Grammaire, vocabulaire, tout, au premier aspect, paraît divers. Cependant ces deux groupes n'ont-ils aucun trait de ressemblance ? Sont-ils séparés par un abîme infranchissable ? Ou bien une analyse sévère et pénétrante parvient-elle à découvrir l'identité d'un type primitif sous la diversité des formes ? Telle est la question qui s'est déjà posée plus d'une fois, et dont l'Europe savante poursuit encore aujourd'hui la solution.

Qu'on ne s'étonne pas de l'intérêt qui s'attache à la solution de ces problèmes. Il n'y a qu'un esprit léger et superficiel qui puisse mépriser ces débats contradictoires qui passionnent les savants les plus célèbres de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. La grammaire, disait Quintilien, est un sanctuaire qui renferme plus de trésors que n'en promet le frontispice, *plus habet in recessu quam in fronte promittit*. Si la grammaire d'une seule langue est déjà une science si profonde, que sera-ce donc de la philologie comparée, qui essaye de pénétrer tous les mystères du langage, constate les rapports des idiomes et en raconte la naissance, les progrès et les révolutions ? Cette science, toute moderne, si elle avait été connue

des plus grands génies de l'antiquité, n'aurait pas manqué d'exciter leur admiration. Aussi, quand même le travail qui nous occupe n'aurait d'autre résultat que de mettre en relief les affinités des langues aryennes et sémitiques, et de ménager la transition entre ces deux systèmes, ce serait encore une assez importante conquête. Mais la philologie n'est pas seulement une science absolue et indépendante, ayant son objet, sa méthode et ses lois; elle est en même temps la clef qui nous ouvre le sanctuaire de la vie des peuples, le plus sûr moyen de connaître leur caractère et leur génie, et de déterminer les races auxquelles ils appartiennent. Nous l'avons déjà dit : la philologie est une des bases les plus certaines de l'ethnologie.

La question posée plus haut n'est donc point une oiseuse et vaine dispute de mots; ici, comme toujours, les mots enveloppent des idées, et les idées des doctrines. Demander si les langues aryennes et sémitiques peuvent se rattacher à une même souche, ou si elles sont absolument inconciliables et radicalement irréductibles, c'est demander si les aryens et les sémites appartiennent à une même race, où s'ils doivent être rapportés à des types différents, s'ils ont eu un berceau commun, ou s'ils ont été créés sur des points séparés de notre planète.

Envisagé à ce point de vue, ce débat philologique, déjà si important par lui-même, s'élève et grandit. Ici, deux drapeaux sont en présence, deux systèmes se combattent : le monogénisme et le polygénisme vont chercher des armes dans l'arsenal de la philologie. Parmi les adversaires de l'unité primordiale de ces deux grandes familles, je rencontre au premier rang deux savants orientalistes, M. l'abbé Chavée et M. Ernest Renan.

Voici ce qu'écrivait, en 1859, à l'*Opinion nationale*, un de ses correspondants, à propos d'un cours de philologie comparée, fait en Belgique par M. Chavée : « Je n'oublierai jamais « l'impression profonde produite par les trois discours où

« M. Chavée, à l'aide de l'anatomie et de la physiologie de la
« langue sanscrite et de ses langues sœurs, comparée à l'ana-
« tomie et à la physiologie de la langue hébraïque et des
« autres langues syro-arabes, démontra d'une façon victo-
« rieuse, la diversité primitive de ces deux races d'hommes
« qui avaient spontanément créé ces deux organismes sylla-
« biques de la pensée, si profondément, si radicalement
« divers. Tranchée par la science positive des langues, la
« question de la pluralité originelle des races humaines fut
« le grand moyen dont M. Chavée se servit pour déblayer le
« terrain où il voulait établir l'édifice synthétique de ses pen-
« sées sur la morale et la religion universelles.

Si le compte rendu est fidèle, M. l'abbé Chavée a décidé dans
le sens négatif, la question qui nous occupe, d'une manière
positive et absolue. A ses yeux le doute n'est pas permis. L'irréc-
ductibilité des deux systèmes est un fait évident, incontestable.

M. Renan est moins affirmatif : il ne tranche pas la ques-
tion d'une façon aussi péremptoire. Il relève même, avec
Gésenius, un certain nombre de racines communes aux deux
groupes d'idiomes ; mais il les attribue à d'autres causes qu'à
la communauté d'origine. C'est que M. Renan n'est pas seule-
ment un philologue, c'est aussi un philosophe systématique.
Au lieu d'observer les faits, de les classer, et, par une sage
induction, d'en établir les lois, comme son maître, Eugène
Burnouf, il les plie à son système, et les fait servir à la dé-
monstration de ses doctrines. Comme M. l'abbé Chavée,
M. Renan incline au polygénisme. Pour lui la diversité des
races a sa cause, non dans l'altération du type primitif, sous
l'influence des climats, mais dans une création multiple sur
des types divers. Sans doute l'arya et le sémite, malgré les
traits physiques et moraux qui les distinguent, ne présentent
pas une différence assez profonde pour avoir nécessité une
double création. Aussi M. Renan admet-il qu'ils ont pu appa-
raître ensemble, mais qu'ils ont été séparés peu de temps après
leur naissance avant qu'ils se fussent créé un langage.

Il est vrai que M. Renan a réfuté victorieusement le système des philosophes du XVIII^e siècle, qui prétendaient que le genre humain avait vécu de longs siècles avant d'inventer le langage articulé ; il a établi, comme un principe incontestable, qu'il est inhérent à la nature humaine et contemporain de la création. Mais les principes de M. Renan ne sont pas d'une rigueur inflexible et leur élasticité leur permet de se plier à ses théories. Il a soin de nous dire lui-même que ce principe n'est pas absolu, et que les aryens et les sémites ont pu vivre ensemble sans l'usage de la parole articulée. La preuve irréfutable qu'il en donne, c'est que les langues sémitiques et les langues aryennes sont formées sur deux types absolument contraires, et qu'on ne parviendra jamais à montrer comment le sanscrit aurait pu sortir de l'hébreu, ou l'hébreu du sanscrit.

En présence de ces décisions tranchantes, émanées d'autorités scientifiques si imposantes, c'est sans doute une grande témérité de ma part d'oser les attaquer et les combattre. Humble pionnier de la science, travailleur obscur et inconnu, je devrais peut-être respecter la chose jugée en disant avec le poète : *Non licet tantas componere lites*.

Mais quand, après avoir entendu la voix éloquente de ces illustres plaideurs, je viens à examiner avec la froide impartialité du juge, les pièces du procès, je me sens pénétré de la conviction qu'il y a lieu d'interjeter appel de leur sentence et de casser leur jugement.

Il ne s'agit point ici de joute oratoire, ni de combat de génie. Le sujet que j'ai à traiter n'exige point les hautes facultés du penseur et de l'écrivain. Une certaine habitude de l'enseignement et de la pratique des langues, l'observation attentive et l'amour sincère de la vérité suffisent au travail que j'ai entrepris. Fort de ces motifs, j'ai osé entrer en lice et combattre mes puissants adversaires. Je ne me flatte pas d'avoir résolu d'une manière définitive ce grand problème de philologie et d'ethnographie. J'espère du moins fournir quelques données qui en hâteront la solution. S'il ne m'est pas donné d'achever la

construction de l'édifice, j'en aurai jeté les fondements et posé les premières assises ; d'autres viendront y placer le couronnement.

L'histoire primitive nous montre les peuples s'avancant de l'Orient vers l'Occident. L'Inde, la Perse et la Judée possèdent des traditions communes. Quelque prononcé que soit le beau type judaïco-arabe, le naturaliste ne saurait y voir le signe d'une race inconciliable avec la race aryenne. Histoire, traditions, physionomie, tout semble donc se réunir, pour confondre ces deux grandes races dans l'unité d'une même famille primitive.

La philologie comparée proteste-t-elle contre cette fusion ? Je ne le crois pas. Je pense au contraire qu'elle vient confirmer les assertions de l'histoire et les données de la physiologie. Pour moi les langues aryennes et les langues sémitiques sont deux branches qui ont crû sur une même souche, et qui ont été détachées de leur tige à des époques différentes. Les peuples qui les parlent ont vécu quelque temps ensemble avant de se séparer pour aller jouer sur la scène du monde le grand rôle que chacun d'eux y a joué.

Ce qui constitue la parenté des idiomes, c'est la communauté du dictionnaire et de la grammaire ; ainsi les langues qui ont les mêmes racines et sont régies par les mêmes lois appartiennent évidemment à la même famille. Mais le principal titre d'un ~~idiome~~ à son introduction dans une famille, ce qui établit d'une ~~manière~~ incontestable sa communauté d'origine, c'est son vocabulaire : l'identité du système grammatical n'est pas indispensable, comme nous le verrons plus loin. Si donc les langues sémitiques possèdent un nombre considérable de racines communes aux langues aryennes appartenant au fonds primitif, nous aurons le droit d'en inférer la parenté originelle, malgré la différence des mécanismes grammaticaux. Or c'est ce fonds identique et commun aux deux familles, que nous voudrions mettre en relief et rendre évident à tous les yeux. Nous tâcherons de procéder avec la plus grande réserve. Et pour faciliter l'intelligence de notre travail aux personnes peu ver-

sées dans la science de la philologie générale, nous croyons devoir rappeler ici les principes qui vont nous guider dans les détours sinueux de cette étude comparative des langues sémitiques et indo-européennes.

Les mots, tout le monde le sait, se composent de deux éléments distincts, les voyelles et les consonnes. Les voyelles sont de leur nature variables, mobiles et incertaines ; elles s'ajoutent, se retranchent, ou se changent l'une pour l'autre avec la plus grande facilité. Nous tiendrons donc peu de compte des simples modulations dans notre travail de rapprochement. Nous aurons surtout égard aux consonnes. Elles constituent en quelque sorte le squelette et la charpente osseuse des mots. Elles en forment la partie solide et opposent une résistance énergique aux forces qui tendent à détruire et à corrompre les langues. Il ne faudrait cependant pas croire qu'elles ne subissent aucun changement. Rien de plus fréquent au contraire que la substitution de consonnes homophoniques. Cette substitution, avec l'altération des voyelles, forme souvent toute la différence entre deux dialectes ou deux langues d'une même famille.

Mais cette permutation ne se renferme pas dans les limites des articulations homophones : elle franchit souvent les barrières des divers organes de l'appareil vocal. Il n'est pas rare de voir une labiale se changer en gutturale et réciproquement : Walter = Gautier et Vautier ; Wilhelm, William = Guillaume ; warrant = garantir ; war = guerre ; wicket = guichet ; watch = guet ; αλωπηξ = Φαλωπηξ = vulpes = gulpitz ou gorpils dans la langue des trouvères. s. ap = aqua ; s. acwas = ακας, ιππος = equus ; λειπω, ελιπον = linquo, liqui ; επομαι, σεπομαι = sequor ; G. βαλανος = ÉOLIEN γαλανος, L. glans, gland ; g se change en d : γλυκος, γυλκος = dulcis ; s. garbhas = ÉOLIEN βαλρος = δελφος ; s. sagarbhas, frère, = αδελφος pour σαδελφος ; d et n se changent en l : ex. lingua = dingua ; δακρυμα = lacryma ; δαηρ = δαφηρ = lévir, d'où lévirat ; s. anyas, = αλλος, alius, ALL. ander, ANG. other ; s devient r, lequel se transforme en l : Valesius = Valerius ; arbos = arbor, albol.

En sanscrit, h est classé parmi les sifflantes : aussi la sifflante

indienne *s* devient *h* en passant au zend ; ex. *s. sak*, attacher, unir, = *ZEND. hak'*, *id.* ; et le *h* sanscrit se convertit, en grec, dans la sifflante *θ* : ex. *s. hu*, sacrifier, = *g. θυω*, *id.* ; *s. han*, tuer, = *g. θανεiv*, mourir ; ceci nous expliquera comment *sôr*, en hébreu, = *horreo*, en latin, et *hut*, hébreu, coudre, = *s. sutum*, *L. sutum*.

Si l'on joint à ces permutations de voyelles et de consonnes, les aphérèses, les syncopes, les apocopes, les anastrophes et les métathèses ou transpositions de lettres, on aura presque toutes les différences qui existent entre les divers membres de la grande famille des langues aryennes.

Il en est de même des langues sémitiques, et nous allons voir que l'on peut, par le même procédé, ramener à l'unité radicale, un grand nombre de mots des deux systèmes.

Dans les tableaux synoptiques que je vais tracer, je suivrai l'usage adopté pour l'étude du sanscrit. Je transcrirai en lettres romaines les caractères dévanâgaris. J'en ferai autant pour les langues sémitiques. Je tâcherai de reproduire exactement les mots hébreux ou arabes par une transcription aussi fidèle qu'il me sera possible. Toutefois, je dois faire observer que je ne tiendrai point compte de la notation massorétique. La massorah a bien pu fixer la prononciation des mots hébreux, telle qu'elle existait du *iv^e* au *vii^e* siècle de notre ère ; mais il ne s'ensuit pas que telle était la véritable prononciation plusieurs milliers de siècles auparavant.

D'ailleurs, la massorah est partie, selon nous, d'un principe faux : c'est que l'hébreu et les langues congénères n'ont point de voyelles. Nous avons peine à concevoir comment tant de savants orientalistes ont adopté cette thèse qui ne résiste pas à l'épreuve d'un examen sérieux.

Tout le monde sait que les Grecs ont emprunté leur alphabet aux Phéniciens. Or, la langue grecque possède les cinq voyelles qui se retrouvent dans toutes les langues. Comment donc ce peuple de race sémitique avait-il donné ce qu'il n'avait pas ? le fait est que les cinq voyelles existaient dans

L'alphabet phénicien , aussi bien qu'en hébreu et en arabe. L'aleph et l'iod sémitiques sont l'alpha et l'iota grec. Ils portent le même nom et rendent souvent le même son. Pourquoi donc seraient-ils de deux natures différentes , articulations dans une famille et modulations dans l'autre ?

Mais ces lettres ont souvent aussi plusieurs sons. N'en est-il pas de même de l'a et de l'i en anglais qui se prononcent de trois ou quatre manières différentes ? en sont-ils moins des voyelles ? Si l'on figurait par un système de points les différents sons de l'a et de l'i , faudrait-il appeler cette notation des points-voyelles , et les lettres précitées , des supports de voyelles , comme le prétend la massorah pour l'aleph et l'iod ?

Le ou sémitique s'articule quelquefois en consonne , mais n'en est-il pas de même dans les langues aryennes ?

L'ê ou hê hébreu se prononce avec une aspiration gutturale , mais il en est de même en grec , où ἦμαρ se prononce hêmeis ; ἡσπερια = hesperia. Quant à l'ain , hébreu , et gaïn , arabe , ce n'est autre chose que l'o ou l'ω grec , se prononçant tantôt ô , tantôt â , et souvent avec une forte aspiration gutturale ; c'est ainsi que orb se prononce corb = corvus ; our = corium , cuir ; etc. ; comme en grec , ὅτι = quod ; ὄζ = cu-jus.

Mais enfin , nous dira-t-on , il y a dans les langues sémitiques beaucoup de mots composés de trois consonnes et dépourvus de toute voyelle. Cela est vrai , mais il en est de même du sanscrit. Les brahmanes ont-ils comme les rabbins imaginé tout un système de points-voyelles pour la prononciation de ces mots ? Non , on se contente , en les prononçant , d'insérer entre chaque articulation , une modulation faible , telle que a , e , o ; nous pensons qu'il en était de même pour les langues sémitiques avant l'invention massorétique.

Ce que je dis de l'hébreu peut également s'appliquer à l'arabe. Les points diacritiques et les signes qui se placent au-dessus et au-dessous des lettres sont une notation savante qui n'appartient qu'à la langue littéraire , et qui ne se trouve pas dans l'arabe vulgaire. Cette langue possède aussi ses cinq voyelles.

Je ne suis donc pas obligé de me conformer à la notation massorétique que la synagogue ne respecte même pas toujours, puisque les Juifs d'Allemagne, d'Italie et de Portugal adoptent chacun une prononciation différente. Je me rapprocherai le plus possible de la prononciation indo-européenne.

C'est surtout à l'hébreu ancien que j'emprunterai les termes de comparaison. La langue rabbinique s'est trop chargée de mots étrangers pour servir à la thèse que je voudrais démontrer. L'araméen ne serait pas non plus d'un grand secours, il a pris aussi un grand nombre de mots aux idiomes aryens et il serait souvent difficile d'en faire le départ d'une manière certaine. Je mettrai quelquefois l'arabe à contribution, mais surtout quand les mêmes mots se trouveront dans les deux langues sœurs.

J'aurais pu suivre l'ordre alphabétique et composer le vocabulaire des racines communes aux deux familles, cela eût simplifié mon travail; j'ai préféré suivre une autre méthode, parce qu'elle m'a paru plus propre à atteindre le but que je me suis proposé. Je grouperai les mots autour d'un certain centre et les classerai par ordre d'idées. C'est le moyen de montrer avec plus d'évidence la parenté primordiale des deux systèmes d'idiomes.

Les mots de la langue indienne ne se retrouvent pas toujours dans toutes les langues de la même famille; on ne doit donc pas s'attendre, à plus forte raison, de rencontrer les mots sémitiques dans toutes les langues aryennes; ce sera beaucoup de les revoir tantôt en sanscrit, tantôt en grec et en latin et souvent dans les langues du Nord qui ont conservé beaucoup de racines primitives.

VOCABULAIRE

I.

Je ne parlerai pas des interjections :

- н. Ae, = г. ā, ah !
н. Aou, = г. iō, hélas !
н. Eou, = г. οὐαί, л. vœ ! malheur !
Eoui,
н. Eah-eah, = г. εια, л. eia ! allons, courage !
etc., etc.

Ces ressemblances seraient d'un faible secours pour notre thèse. — Ces cris inarticulés, arrachés à l'âme par un vif sentiment de douleur, de crainte, de joie et d'admiration, appartiennent au langage naturel et sont à peu près les mêmes dans toutes les langues.

Je n'insisterai pas non plus sur les mots suivants :

- н. Aelim, aloès, = г. αλοη, л. aloë.
н. Ebenim, ébène, = г. εβενος, л. ebenus.
н. Azoub, hyssope, = г. ὕσσοπος, л. hyssopus.
н. Libane, encens, = г. λιβανος, λιβανωτος, л. libanus.
н. Bascham, baume, = г. βαλσαμον, л. balsamum.
н. Chalbane, galbanum, = г. χαλβανη, л. galbanum.
н. Lat, laudanum, = г. ληδον, ληδανον, л. ladanum.
н. Cuman, cumin, = г. κυμιν.
н. Curcum, curcuma, safran des Indes.
н. Ginnamoun, cinnamome, = г. κινναμον, κινναμωμον, л. cin-
namum, cinnamomum.
н. Suqame, = г. συκαμινος, л. sycaminus, sorte de figuier.
н. Bdele, = г. βδελιον, л. bdellium.
н. Guper, = г. κυπαρισсос, л. cupressus.
н. Phuc, = г. φυκος, л. phucus, algue, plante marine.
н. Nard, = г. ναρδος, л. nardum, nard.
н. Mann, = г. μαννα, л. manna, manne.
н. Marr, marrah, = г. μυρρα, л. myrrha, myrrhe.
н. Sicer, = г. σικερα, л. sicera, boisson fermentée.

- н. Nitr, = G. νιτρον, L. nitrum, nitre,
 н. Paradas, = G. παραδεισος, jardin, verger, paradis.
 н. Jasphe, = G. ιασπις, L. jaspis, jaspé.
 н. Saphir, = G. σαπφειρος, L. sapphirus, saphir.

Ces mots et plusieurs autres que je pourrais y ajouter ne me paraissent point avoir appartenu au fonds des deux familles d'idiomes; ils ont vraisemblablement passé de l'une dans l'autre, par suite des relations commerciales des deux races. Or ce n'est point sur le sable mouvant de ce terrain d'alluvion que je veux établir mon travail; je voudrais en creuser le sol primitif pour y asseoir les fondements de mon système. — C'est ce que je vais essayer de faire dans les tableaux suivants.

II.

Je place dans cette deuxième section les mots qui expriment les sons et qui ont en général l'onomatopée pour principe.

- н. Alal, pousser des cris de = G. αλαλαζειν, L. ejulare, hurler.
 Ilal, joie ou de tristesse = ολολυζειν, ululare,
 н. Ilal, id. = G. ιάλεμος = L. ululatus, id.
 Ilale, ejulatio,
 н. Heme, murmurer, bourdonner, = ANG. to hum, ALL. hummel, summen.
 н. Hemoun, murmure, bourdonnement, = ANG. humming.
 н. Gra, crier, = s. gri? G. κραζω, ALL. krähen, kreisschen, schreien, ANG. to cry.
 н. Keruz, proclamer, = G. κηρυσσειν, id.
 н. Keruz, héraut, = G. κηρυξ, id.
 н. Schirig, siffler, = G. συρισσω, συριγω, id.
 н. Schirige, sifflement, = G. συριγμα, id.
 н. M'schirigt, flûte, pipeau, = G. συριγξ, id.
 н. Tsiphar, siffler, = L. sibilare, id.
 н. Rann, rendre un son, crier, = s. ran, id.
 н. Rana, son, cri, = s. rana, id., L. rana, grenouille, à cause de son cri, ALL. raunen, id.
 н. Schir, chanter, = s. swr, résonner, retentir, G. συριζω, L. su-sur-ro, G. σειρηνες, les chanteuses.

- н. Z'rar, éternuer, = L. sternuo.
 н. Tur, tourterelle, = L. tur-tur, ALL. turtel, ANG. turtle.
 н. Tapp, frapper, taper, = s. tup, *id.*, G. τυπω-τυπω.
 н. Taph, tuphim, tambour, = G. τυπανον, τυμπανον, L. tympanum.

III.

Je réunis ici les mots qui expriment les idées de creuser, graver, couper, briser, broyer, fendre, diviser, etc. Ces racines sont très-nombreuses dans les langues sémitiques et se retrouvent presque toutes identiques dans les langues aryennes.

- н. Bar, = G. πειρω, πει-πορ-α, L. forare, suéd. bora, ALL. bohren, ANG. bore, percer, forer.
 н. Haphar, pronon. khaphar, = L. cavare, creuser.
 н. Kapah, courber, rendre concave, = L. con-cavare.
 н. Kapha, paume, creux de la main, = L. cava manus.
 н. Krè, creuser, = s. kri, couper, fendre.
 н. Kur, être rond, circulaire, = G. γυρω, rendre rond.
 н. Kakar, karkar, cercle, rond, = s. c'akra, *id.*, G. γυρος, κρηκ, L. circus, circulus, cercle.
 н. Hall, creuser, percer, = s. hal, G. κοιλω, ALL. höhlen.
 н. Haloun, trou, fenêtre, = G. κοιλος, L. cœlum, M'hale, antre, caverne, = ALL. höhle, *id.*, ANG. hollow.
 н. Haqq, graver, inciser, couper, = ALL. hacken, suéd. hacka, *id.*; haqq, signifie aussi, en hébreu, loi, décret, parce que les lois se gravaient sur le bois ou sur la pierre.
 н. Haret, harets et harasch, graver, sculpter, creuser, = s. kars', GR. χαρασσω.
 н. Hlaq, glabre, poli, = L. glaber, *id.*, h = g et q = b.
 н. Hlaq, être glabre, poli, = L. glabreo, *id.*
 н. Èhliq, rendre glabre, = L. glabro, *id.*
 н. Gera, raser, faire la barbe, = S. xur, GR. κειρω, ξυραῖ.
 S. xura, rasoir, GR. ξυρος, *id.*
 н. Qlâ, sculpter, ciseler, = L. cœlare, *id.*
 н. Grad, gratter, = s. kris, L. rado, ALL. kratze, ANG. grate et scratch, suéd. kratta.
 н. Glab, peler, raser, = G. γλαφω, γλυφω, L. glubo.

- н. Gadd, qadd et katt, couper, = s. c'at, cut, *id.*, L. cædo, cudo, quatio, ANG. cut, GAËL. cwtau, écourter, cat, morceau, etc.
н. Qatan, être petit, court, = s. c'ut et c'unt, *id.*, GAËL. cwta, écourté.

Cette racine se rencontre sous un grand nombre de formes, en hébreu et en arabe : gad ou gadd, gazz, gaze, gazal, gazam, gazò, gazar.

Hadd, haze, hazz, hatab, hataph, hatab, hatse, hatsats, hatsar, hatat.

Kadd, kazar, kas'an, kat'sch, katt.

Qadd, qatab, qatal, qatan, qatsal, qatse, qatsò.

Qatsaph, qatsats, qatsar, etc.

Tous ces mots expriment l'idée de couper avec toutes ses nuances diverses, diviser, séparer, arracher, enlever, pelér, tondre, écraser, tuer.

Si l'on examine attentivement cette racine *polymorphe*, on voit qu'elle se décompose en deux éléments primitifs : une gutturale et une dentale. La lettre initiale est toujours une des gutturales g, h, k, q, qui ne sont que des degrés de la même articulation ; la finale est une des dentales d, z, t, ts, s. Cette consonne est tantôt géminée, tantôt suivie des modulations è, ô, ou des articulations labiales b, ph, ou d'une des liquides l, m, n, r. Ces modifications de la racine primitive ne sont point l'effet du hasard et n'ont point coexisté dès l'origine dans différents dialectes de la langue hébraïque. A voir ces mêmes lettres se reproduire régulièrement dans le même ordre, on est porté à y reconnaître une loi de formation organique. — On en retrouve l'application dans beaucoup d'autres mots. — Les lettres ajoutées au monosyllabe primitif expriment chacune une nuance d'idée ; pour nous, il est vrai, cette nuance s'est effacée, mais elle existait pour les sémites, du moins à l'origine du langage. Chaque lettre était un symbole qui avait un sens déterminé ; l'esprit saisissait alors avec une pénétrante vivacité la relation harmonique qui existait entre les signes phonétiques et les modifications de l'idée.

IV.

Suite de la section précédente.

- н. Badd ou bidd, séparer, isoler, = s. b'id, L. findo, fendre.
 н. Beqâ, fendre, percer, = s. pic" et pic'c', *id.*, d'où s. pika,
 L. pica, picus, pic.
 н. Daka, dake, daqq, daqr, écraser, broyer, = s. daq et
 dan'c, G. δακνω, déchirer, mordre.
 н. Damm, couper, ...
 Dame, coupure, chose coupée, = G. τεμνω, εταμον, *id.*
 Zamm, zamr, tsamt, couper, penser.
 Remarquez l'analogie du mot hébreu zamm, couper, penser,
 avec le latin putare, qui a le même sens.
 н. Zbah, égorger, immoler, = G. σφασσω, σφαζω, σφαγω, *id.*
 н. Zbah, victime immolée, = G. σφαγιον, *id.*
 AR. Kers, couper, fendre, = s. kerç, amincir, rendre petit.
 н. Kers, ais, planche, = s. kerç, amincir, rendre petit.
 н. Krit, couper, diviser, = s. krit, *id.*, G. κρινω, L. cerno,
 κριτος, cretus, diviser, séparer, décider, juger et voir.
 н. Harph, déchirer, = L. carpo, h. = c. = kh.
 н. Mass, rompre les liens de la cohésion, fondre, dissoudre,
 = s. mus, briser, détruire.
 н. Phrar, broyer, réduire en poudre, = L. friare, *id.*, d'où
 le français friable, facile à réduire en poudre.
 н. Phrad, phraz, phrat, phratse, phras, phrasch, diviser,
 séparer, = G. φρασσω, φραττω.
 CHALD. Phrac, diviser, briser, = s. vrac'c', *id.*, b'anj pour b'anj.
 н. Phract, le voile qui séparait = G. ρηγνυμι = Fρηγνυμι,
 le saint du Saint des saints, = L. frango, ALL. brechen,
 Phraq, diviser, briser, ... ANG. break.
 н. Pala, paleg, pale, palah, palal, séparer, diviser, = s. vil, bl
 et pil, *id.*
 н. Pharah = phalah, briser son enveloppe, germer, fleurir,
 = s. phal, phull, se fendre, s'ouvrir, s'épanouir, éclore.
 G. φλεω, φλωω, φλώω, *id.*, L. pullulare, *id.*, ALL. blühen,
 ANG. blow.

н. Phrah = phlah, germe, fleur, = s. phala, fruit, phullan, bourgeon, fleur, г. φυλλον, L. folium, flos, ALL. blume, ANG. bloom, fleur, ALL. blatt, feuille,

н. A-pharah = a-phalah, petit des oiseaux (nouvellement éclos), = г. πωλος, L. pullus, pullulus, rejeton d'un végétal ou d'un animal, poulain, poulet, etc., ALL. füllen, ANG. foal, filly, poulain, pouliche, etc.

Tous ces mots, identiques dans les deux familles de langues, expriment une seule et même idée, celle d'un germe qui brise l'enveloppe qui le retenait captif. La fleur, la feuille, le fruit, les petits des animaux, ovipares ou vivipares, déchirent en s'épanouissant le bouton, la coquille ou le sein qui les recèlent; voilà pourquoi tous ces objets, en apparence si divers, sont désignés par une même racine.

н. Pats et pits, écraser, broyer, = s. pis', piler, broyer, г. πισσω, L. piso, pinso, *id.*

н. M'pits, maillet, pilon, = L. pist-illus, pilon.

Les noms d'instruments se forment, dans les langues sémitiques, avec le préfixe m. et avec divers suffixes dans les langues aryennes.

Nous retrouvons encore ici une application de la loi que nous avons déjà signalée : patsah, patsal, patsam, patso, patsats, patsar, sont des rejets de la racine pits, qui expriment tous, avec des nuances diverses, l'idée d'écraser, déchirer, broyer.

н. Ratsch, écraser contre la pierre, = s. rad', frapper, tuer. Ratsah, broyer, tuer, ...

н. Ratsó, percer, forer, = s. rad, fendre, diviser; д'оу, н. m'ratso, instrument à percer le cuir, L. su-bula, instrument pour le coudre, alène.

н. Ritsts, ou riss, briser, blesser, = s. ric et ris', frapper, blesser, г. ρησσω, ALL. reissen, ANG. rend, déchirer.

н. Rôô, rôgô, rôts, briser, = s. ruj, *id.*, г. ραιω, ραγω, ρωσσω, *id.*

н. Rôê, rogè, fraction, brisure, = г. ρωγη, *id.*, s. rôga, *id.*

н. Traph, déchirer, = s. trup, frapper, tuer, г. δρεπω, δρυπτω, δρυπω.

Un philologue anglais a dit que pour établir la parenté de deux langues on pouvait suivre les règles suivantes : on ne

peut rien conclure de la coexistence d'un mot unique dans deux idiomes, mais trois mots identiques pour le sens et pour la forme donnent plus de dix chances contre une en faveur de la communauté d'origine; six mots, plus de dix-sept cents chances, et huit, plus de dix mille. Si l'on admettait le calcul du docteur Young, la question qui nous occupe serait résolue et ma tâche serait terminée; mais je ne crois point que les chances de l'affinité primordiale des langues croissent suivant une progression d'une raison aussi élevée. Je vais donc reprendre mon étude comparative des vocabulaires aryen et sémitique, et tâcher de répandre la lumière de l'évidence sur la parenté des deux familles d'idiomes.

V.

Racines qui expriment le mouvement.

н. Muth, se mouvoir, être agité, = s. mat', mouvoir, agiter, L. motum, motare.

н. Muth, mouvement, = s. mat'ana, L. motus, *id.*

н. Nud, nade, écarter, jeter, = s. nud, lancer, éloigner.

н. Nud, baisser la tête, = G. νευω, L. nuo, an-nuo, ab-nue, renuo, nutare, ANG. nod, *id.*

Remarquons encore ici les variations de ce thème : nadd, nade, nadah, nadaph, nus, natsts, se mouvoir, fuir, mettre en mouvement, en fuite.

н. Irê, lancer, jeter, = s. fr, fre, pousser, lancer.

н. Sut, pousser en avant, lancer, = s. sù, exciter, pousser, part, sùta, G. σευω, συθεις.

н. Zuó, être agité, trembler, = G. σειω, σειω, σευω, secouer, agiter.

н. Zuoe, agitation, ébranlement, = G. σεισις, σεισμος.

н. Sôê, s'élancer, courir, = s. sù, lancer, G. σοο-μαι, fuir, courir.

н. Sôê, rapide, = s. sùs, élan, G. σοος, σοῦς, mouvement rapide.

н. Rame, rime, lancer, = G. ριπω, ριπω, *id.*, m. = p.

н. Trad, pousser en avant, = s. trad, L. trudo, ANG. thrust.

- H. et AR.** Trah, renverser, traîner, = **L.** traho, **ANG.** draw, drag, traîner, draguer.
- H.** Gall, rouler, = **s.** vall, **G.** ελαω, ειλω, pour **Fe**λαω, **Fi**λεώ, **L.** volvo, **ALL.** wallen, **ANG.** wallow et wheel, **g** = **v**.
C'est de l'idée de rouler que se tirent en hébreu et dans les autres langues les significations des dérivés de ce mot.
- H.** M'gale, chose roulée, volume, = **L.** volumen, *id.*
- H.** Galgal, qui roule ou tourne, roue, = **ANG.** wheel, *id.*
- H.** Galgalt, le crâne, à la forme arrondie. De même en sanscrit **kapāla**, **G.** κεφαλή, tête, et **kāpāla**, gourde.
- H.** Gall, stercus, et gal, bassin, bouteille, doivent également ces noms à leurs formes arrondies.
- H.** Our, s'éveiller, se lever, ... **G.** ορ-ομαι, *id.* **L.** or-ior, **Ourr**, eoir, exciter, faire lever, = **ορω**, *id.*
- H.** Qum, se lever, s'avancer, venir, = **s.** gam, aller, **ALL.** kom-men, **GOth.** quiman, **ANG.** come.
- AR.** Ga, aller, = **s.** ga, *id.*, **ALL.** geh-en, **ANG.** go.
- H.** Ate, aller, = **s.** at et it, *id.*, **G.** ιτος, **L.** itum.
- AR.** Ali,
- H. et AR.** Bua, ba, entrer, venir, = **G.** βαω, βαινω, **θημι**, **ε-βα**, *id.*
- H.** Sur, schur, zur, aller, s'avancer, = **s.** sri, sura et tsar, aller, se mouvoir.
- H.** Arh, pronon. arkh, aller, = **s.** arc', *id.*, **G.** αρχ-ομαι.
- H.** Elk ou helk, aller, se promener, = **s.** valg, aller, **ANG.** walk, aller, se promener.
- H.** Rems, ramper, = ? repo, repsit, *id.*
- H.** Douts, danser, = **ALL.** tanzen, **ANG.** dance.
- H.** Sald, sauter, = **s.** sal, **INF.** saltum, **L.** salio, salto, **GR.** ἄλλομαι = σαλλομαι.
- H.** Pazz, = pad, se mouvoir avec agilité, sauter, s'élancer, = **s.** pad et pat, aller d'un mouvement rapide, s'élancer; d'où **ut**-pat, s'envoler; **ni**-pat, descendre rapidement au vol, à la course, ou par chute, **G.** πετω, πίπτω, **πιτομαι** et **πεταμαι**, *id.*, **L.** petere, appetere, impetere, se porter vivement vers un objet.
- H.** Ruts, se précipiter, courir, se ruer sur quelqu'un ou quelque chose, = **s.** ri et ru, **INF.** rutum, **L.** ruo, ratum, *id.*

CHALD. Buð = bluð, bouillonner, = G. βλυσω, βλυσω, βρυσω,
L. bullio. *id.*

GOth. siggwan, ISL. síga,
H. Seqâ,... s'abaisser, s'affaïsser, SUÉD. siunka, DAN. synke,
Sekhe,... être submergé, = ALL. sinken, ANG. sink,
Sekhkha, couler, sombrer, avec toutes les mêmes
significations.

Ces verbes prennent la signification causative ou factitive,
avec la forme hiphail en hébreu comme en allemand et en
anglais.

H. Heseqa,... abaisser, enfoncer, sub- ALL. senken,
Hesekhah, merger, couler à fond, = ANG. sink, *id.*
H. Nags, s'approcher, = S. nah, G. εγγος, ALL. nahen, *id.*,
ALL. nah, nahe, ANG. nigh, near, proche.
H. Lue, s'approcher, adhérer, = S. li, lay, lag. *id.*, G. λεγω,
λεγομαι, ALL. legen et liegen, ANG. lay et lie.
H. Sit et satt, placer, mettre, poser, = L. situs, ALL. setzen et
sitzen, ANG. set et sit, *id.*
H. Sat, siège, = S. sadan, *id.*, L. sedes.

VI.

Je place dans cette section les mots qui concernent l'eau.

H. Mim, eau, = S. ma, eau, mî, couler, d'où G. νειω, νειω, μινω,
AR. Ma, L. meare, manare, emanare, couler, émaner.
S. ud et und, couler, mouiller,
H. Aud, ad, vapeur, nuage, = udan, eau, G. υδος, υδωρ, L. udes,
AR. Udan, mouiller, arroser, unda, ALL. wasser, ANG. water.
AR. Aub, ab, aller chercher de l'eau, = S. ap, L. aqua, eau,
H. Aub, outre à mettre de l'eau,... P = q.
H. Mug, couler, être liquide, = S. mîh, répandre de l'eau,
uriner, L. mingo, G. ο-μλχ-ω, *id.*
AR. Nad, nadi, être humide, couler, = S. nadi, rivière, fleuve.
H. Rue,... arroser, = S. ri, couler, G. ρέω, ALL. rinna,
AR. Rui, ri, ANG. run, *id.*
H. Rue, qui arrose, = L. riguus, *id.*, rivus, rivière.
Ri, irrigation, ..

- h. Zram, inonder, couler, en torrent, = s. sru, couler
ALL. strömen, ANG. to stream, *id.*
- h. Zram, inondation, torrent, = ISL. straum, ALL. strom,
ANG. stream, *id.*
- h. Gaschm, verser, pleuvoir, = s. ? hi, ghi, g. χω, χωω,
ALL. giessen, GOTH. giutan, L. gutta, ANG. gush.
- h. Schab, puiser de l'eau, = ALL. schöpfen, HOLL. scheppen,
ANG. scoop, *id.*
- ARAM. Schade, répandre, verser, ... = ANG. shed, ALL. schüt-
- h. Sched, mamelle (qui verse le lait), = ten, SUÉD. skudda, *id.*
- h. Bake, pleurer, verser G. πηγη, source, ALL. bach, eau qui
des larmes, ... coule, ruisseau, ALL. becken, bas-
- Pake, couler, ... = sin, cuvette, becher, ANG. beaker,
Pak, bassin, cuvette, ITAL. bicchiere, gobelet, coupe.
G. δαπτω, δαπτω, ALL. taufen et
- h. Tabâ, .. plonger dans un tauchen, ANG. dip et dive,
Tisebô, liquide, immer- = GOTH. daupian, SUÉD. dopa,
Tebal, .. ger, teindre, .. ITAL. tuffare, plonger, enfon-
cer dans un liquide.

Le grec τγγω et le latin tingo, immerger, teindre, ne sont que d'autres formes de la même racine, par l'insertion de la nasale et la conversion si fréquente de la labiale en gutturale.

Le sanscrit tip, qui est évidemment apparenté à tous ces mots, a une signification différente: distiller, tomber goutte à goutte, c'est le conséquent au lieu de l'antécédent.

- h. Gale, source, fontaine, = ALL. quelle, DAN. quæl, et SUÉD. källa, *id.*, ANG. well, *id.*, g = q = w.
- h. Galim, gwalim, ondes, vagues, flots, = ALL. welle, ISL. vella, DAN. vølle, *id.*, ALL. wallen, wogen, rouler des vagues.

Ces mots dérivent de la racine gall, rouler, que nous avons déjà étudiée.

Pour désigner l'eau à l'état solide, nous avons :

- AR. Brad = grad, = L. grando, grêle.
- h. Brad = grad, et avec la nasale = L. grandinat, il grêle.
- h. Grah, glace, gelée, = G. χρως, L. glacies, gelu, r = l.

VII.

Ce chapitre comprend les mots relatifs au feu et à la lumière.

- н. asch ou as, feu, = s. as, brûler, briller, ALL. asch, ANG. ashes, le résidu de la combustion, cendre.
- н. Aur, luire, briller, = s. us', brûler, briller, G. αὔω, L. uro, *id.*, r = s.
- н. aur, lumière, éclat, = s. us'a, us'as, lueur, aube, G. αὔω, ηως, αως, L. aur-ora, aurore, s. usra, le jour, la lumière.
- н. M'aur, lumière, flambeau, = s. us'ma, chaleur, lumière; m initial en hébreu = m final en sanscrit.
- н. Bôr, brûler, = s. prus', *id.*, G. πυρω, πυρ, feu, ALL. brennen, feuer, feu, feuern, ANG. burn, fire, to fire, L. buro, pruna, braise.
- н. Qad, cad, brûler, briller, = s. c'ad et c'and, *id.*, L. candeo, ac cendo, in-cendo, incendier.
- н. Tsut, tsit, enflammer, brûler, = ALL. zünden, sued, tända, mettre le feu, enflammer, ALL. zunder, ANG. tinder, mèche, amadou, qui met le feu. Dentale nasalisée.
- н. Kue, brûler, ... = G. καίω, καυω, *id.*
- AR. Kui, marquer avec un fer chaud,
- н. Kuie, m'kue, brûlure, marque d'un fer chaud, stigmat, = G. καυμα, καυτηρίον, καυστικός, qui brûle, caustique.
- н. Hare, brûler, au propre et au figuré, = L. ardere, areo, *id.*
- н. Hari, haroun, chaleur, colère, indignation, = L. ardor, *id.*
- н. Qale = kale, brûler, torréfier, = L. calere, être chaud, brûlant.
- н. Braq = blaq, briller, éclairer, = s. b'râc et h'lâc, *id.*, G. φλεγώ, L. fulgeo, ALL. blinken et blitzen, *id.*
- н. Braq, foudre, éclair, = L. fulg-ur, *id.*, ALL. blitze.
- н. Lapad, briller, = G. λαμπω, *id.*
- н. Lapid, flambeau, lampe, = G. λαμπας, *id.*
- н. Zer, tser ou zôr, briller, = s. sur et swar, *id.*, G. σπινθηρ, *id.*
- н. Zer et tser, lumière, splendeur, éclat du soleil au milieu du jour, = s. sura, sûrf, sûria, le soleil, G. σελας, ήλιος = σελιος, σεληνη, le brillant, la brillante; ελη, ειλη, = σελη, éclat, chaleur du soleil, L. sol, G. σειριος, L. sirtus.

sirius, à cause de son éclat, ZEND. hware, le soleil, de swar, ciel, brillant. Le s se change toujours en h, en passant de l'indien au zend. Serenus, serein, a la même origine.

- . Nats, nits, briller, = s. nad, *id.*, niteo, *id.*
- . I-phâ, briller, ... s. b'a et b'as, *id.*, G. φαω, I-phê, être beau, brillant, = φαω, φαίνω, *id.*
- . I-phae, éclat, splendeur, = s. b'âs', *id.*, G. φας, *id.*
- . I-phi, i-phua, beauté, = s. b'â, *id.*
- . I-phat, répandre la lumière sur une chose, la démontrer, = s. b'âs', parler, G. φαω, φημί, φαίνω, montrer, L. fari.
- . Muphat, fait qui se produit d'une manière éclatante, prodige, miracle, = G. φασμα, apparition, spectre, prodige.

Comme on le voit, en sanscrit et en grec le même mot signifie à la fois briller et parler. Le mot indien c'axus, œil, vient du verbe c'ax, qui signifie aussi parler. Il n'y a rien là que de naturel : le son est une lumière et la parole révèle le monde des idées aux yeux de la raison, comme la lumière du soleil dévoile à ceux du corps les formes et les couleurs. Il n'en faut pas moins admirer la pénétration des peuples primitifs, dont l'intelligence a pu saisir l'harmonie qui existe entre ces deux ordres de faits en apparence si différents.

VIII.

Mots relatifs à la terre et à l'agriculture.

- . Arets, terre, = s. ira, *id.*, G. ερα, ALL. erde, ANG. earth, *id.*
- . Ard',
- . Ar, montagne, = G. ορος, *id.*
- . Pedon, champ, plaine, = s. pada, lieu, place, G. πεδον.
- . Akar, labourer, = G. αγρος, L. ager, terre labourée, GOTH. akr, ALL. acker, *id.*, ackern, labourer.
- . Akr, laboureur, = L. agricola, ALL. ackerman.
- . Kharsh, déchirer le sein de la terre, labourer, = s. kars', *id.*
- . Kharts,
- . M'kharsha, soc de charrue, = s. kers'aka, *id.*
- . Hall, ouvrir, déchirer, = s. hal, labourer.
- . Zarô, répandre, semer, = L. saro, ALL. säen, ANG. sow.

H. Leqot, leqt, recueillir, glaner, = G. λεγω, L. lego, lectum, *id.*
H. Batsar, vendanger, = L. bassareus, le dieu des vendanges,
Bacchus.

H. Dush, battre le blé, = S. trut, L. trituro, de tero, tritum, ALL.
AR. Dush et dres, *id.*, = dreschen, ANG. thrash et thesh, *id.*

N. B. Il ne faudrait pas s'étonner de voir identifier l'hébreu dush et l'allemand ou l'anglais dreschen et thrash; le r s'adoucit souvent en u; l'arabe nous en fournit lui-même un exemple, puisqu'il possède les deux formes, dush et dres, qui expriment la même idée. Ainsi nous avons : H. mut, mort, = S. mrt, comme çwas, dans la même langue, = cras, demain; hyas, hier, = L. heri, = G. χθες.

H. Garr ou garar, enlever, balayer, = G. κορεῖν, *id.*, L. verro, ALL. kehren.

(Quidquid de Lybicus verritur areis.)

H. Gran, aire à battre le grain, = L. gran-arium, grange, grenier.

H. Gra et en redoublant, gra-gra, grain, = L. granum, ALL. Korn et kern, ANG. corn.

H. Bar ou bur, froment, = G. πυρος, *id.*

H. Bur, grain de blé ou de raisin, = S. purâ, *id.*, G. πυρην, graine.

H. Sôre ou shoré, orge, = L. hordeum.

AR. Shôir,.....

N'oublions pas que h = s : S. sindu = ZEND. hendu, rivière.

Varron fait observer avec raison que hordeum, orge, et horreum, grenier, viennent de horrere, être hérissé. Il en est de même dans les langues sémitiques. L'hébreu sôre et l'arabe shôir, viennent de sôr, shôr, = L. horrere, être hérissé, rude, couvert de poils, comme les animaux, de barbes ou de pointes, comme les épis; de là les diverses significations de cette racine, en hébreu et en arabe, où, par une légère modification, elle peut se traduire par horreur, chevelure, bouc, orge, montagne ou tourbillon. On trouve, en effet, dans tous ces objets la même idée fondamentale.

H. Buts et bits, lia très-fin, = G. βυσσος, L. byssus, *id.*

H. Karpas, toile de fin lin, = s. karpâsa, G. καρπασος, L. carbasus, *id.*

H. Qane, roseau, tige, canne, = s. kândâ, G. καννη, L. canna.
Ces mots peuvent avoir été empruntés.

H. Ots, bois, arbre, = G. ὄκος, branche, ALL. ast, *id.*

H. Phre, porter, produire des fruits, = s. bhri, *id.*, G. φερω,
L. ferro, ANG. bear, ALL. ge-bâren.

H. Rôn et rônén, verdir, être vert, = SAX. gron = ron, attaqué par
Rônen, vert, ... une gutturale, ANG. green,
ALL. grün et grünen.

IX.

La faune vient naturellement après la flore agricole.

H. et AR. Gamel, chameau, = s. kramailos, G. καμηλος,
L. camelus.

H. Phers, cheval, = ALL. pferd, cheval.

AR. Fersa,

H. Pherd, pherde, mulet, mule, = L. pardus.

H. Rocs, cheval, coursier, = ALL. ross, ANG. horse, cheval de
noble race, coursier; de ross est venu le français rosse.

H. Sur, ... s. st'ira, st'ura, *id.*, G. ταυρος,
bœuf, taureau, = L. taurus, DAN. tiur, GOT. stiur,
CHAL. Tur, ALL. stier, ANG. steer.

H. Phar, taureau, = ALL. farre, *id.*

Pharse, génisse, = ALL. farse, *id.*

Phar et pharse viennent de phara, phare, porter, produire,
s. bhri, L. ferre ou parere, *id.*

On sait que la vache était regardée, dans toute l'antiquité,
comme le symbole de la fécondité.

H. Qarn, .. corne, = s. çrinjan, G. καρας, L. cornu, ALL. et
AR. Korn, ANG. horn.

H. Our, ôr, côr, avec une forte aspiration, = L. corium, cuir:

H. Oz ou âz, chèvre, = s. âja, *id.*, G. αιξ, ALL. geiss, ANG. goat;
la forte aspiration de l'hébreu est traduite ici par la gutturale g.

н. Gadi, chevreau, = ? L. hœdus, g = h.

н. Orb, pron. corb, = L. corvus, corbeau.

u. Tokuim, paons, = s. togai, *id.*

s. ibha, G. ελ-εφας, avec
l'article sémitique;

н. Êbha, éléphant, ... = L. elephantus, ebur,
Sân-êbim, dent d'éléphant, ivoire, s. ebha-danta, dent
d'éléphant, ivoire.

н. Qop, singe, = s. kapis, G. κηβος ou κηπος; le CELTE ab,
DAN. aba, SUÉD. apa, ANG. ape, ALL. affe, sont le même
mot avec aphérèse de la gutturale.

Ce mot vient de la racine hébraïque qop-n'qof, tourner en
rond, = s. kop, s'agiter.

н. Zab, zub, loup, = ? L. lupus, G. λυκος.

AR. Deb, . . .

d = l, δακρυμα = lacryma, δαηρ = levir, dingua = lingua.

н. Ses, teigne, mite, = G. σης, *id.*

X.

*On trouvera, dans cette catégorie, les mots relatifs au bâtiment
et à l'habitation.*

н. Bane, bâtir, construire, = ALL. bauen, GOTH. bauwen, *id.*

н. Sacc, couvrir, = s. st'ag et t'wac, G. στεγω, L. tego,
ALL. decken, ANG. deck.

н. Sacc, enclore, enfermer, = L. sepire, *id.* p = c.

н. Sak, sekè, sekot, enclos, tente, = G. σηχο;, *id.*, L. septum
et tectum, *id.*

н. Case, couvrir, cacher, envelopper, vêtir, = s. gut' et gud',
id., G. κειθω, ANG. hïde.

н. Case, casot, m'case, toit, maison, vêtement, peau, = s. gâda,
G. κέλυθος, L. casa, ALL. haus, SUÉD. hus, ANG. house,
ALL. haut, ANG. hide, peau.

Hut, hood, hat, hut, et même coat, peuvent se rattacher à
la même racine. Tous ces mots signifient, comme en hébreu et
en sanscrit, envelopper, couvrir, vêtir.

H. **Hatsr**, vestibule, cour intérieure, = L. atrium, *id.*

Ce mot vient de la racine hatse, couper, comme le Témène des Grecs vient de τεμνω, couper.

H. **Sôr**, ... porte, s = t = d, = s. dwâr, *id.*, G. θυρα, L. turo, dans obturo, d'où obturateur, GOTH. daur, DAN. døer, CHALD. Târâ, AL. thurethor, ANG. door.

H. **Patc**, être ouvert, s'ouvrir, = L. pateo.

H. **Path** ou **patah**, ouvrir, = L. pandeo, *id.*

H. **Kla**, fermer, clore, = s. çlis, G. κληζω, L. claudio, ALL. schliessen.

H. **M'kalah**, bercail, = L. caulæ, *id.*

H. **Lut** et **lat**, cacher, = s. lut, *id.*, G. λαθειν, L. latere, être caché.

H. **Menô**, retenir, empêcher, = s. man, G. μενω, rester, demeurer, L. manere, *id.*, d'où mansio, maison, manoir.

H. **Oun**, ôu, habiter, = ALL. Wohnen, *id.*, le w remplace l'aspiration hébraïque.

H. **M'oun**, habitation, demeure, = wohnung, *id.*

CHALD. **Bott**, demeurer, passer la nuit, SUED. bida, SAX. bidan, AR. **Bat**, ... = ANG. bide et abide,

H. et AR. **Bith** et **beth**, demeure, maison, demeurer, habiter.

H. **Nae** et **nue**, habiter, = G. ναω et ναω, *id.*

H. **Nae** et **nue**, habitation, demeure, = G. ναος, habitation, temple.

H. **Schkan**, demeure, tente, = G. σκηνη, σκηνος, σκανος, *id.*

M'skan, pavillon, ...

H. **Schekan**, planter et habiter une tente, = G. σκηναω et σκηνοω, *id.*

XI.

Noms de famille, du corps et de ses parties.

H. **Ab** = **ba**, père, = s. pi-tr, de pâ, *id.*, pati, maître, G. πατηρ, L. pater, ALL. va-ter, ANG. fa-ther.

H. **Am** = **ma**, mère, = s. mâ, mâya, ma-ter, am-bâ, G. μητήρ, μητηρ, L. mater, ALL. mutter, DAN. mo-der, ANG. mo-ther, *id.*

H. Ame, servante, nourrice, = s. ambâ, G. *μαία*, ALL. *ammé*,
ISL. *ammá*.

H. Nôre, jeune fille, fiancée, bru, = s. snusa, bru, G. *νύφ*
L. *nurus*.

Les noms des autres membres de la famille dérivent de
sources différentes.

Du corps et de ses parties.

H. Gae et gue, corps, = s. kâya, *id.*, G. *γυιον*, corps, dans
Homère, plus tard, membre.

H. Schar, chair, = G. *σαρξ*, L. *caro*, *id.*

H. Otsam ou atsam, os, = s. asthi, G. *οστειον*, L. *os*, *ossis*.

H. Mahh, moelle, = s. majja, *id.*, G. *μυελος*, L. *medulla*,

AR. Makk, DAN. *marg*, ALL. *mark*, ANG. *marrow*.

La gutturale, qui existe dans les deux mots sémitiques
ou le h et le k se prononçaient avec une aspiration plus rude
encore que celle de la jota espagnole, se retrouve dans les
langues du Nord, après s'être amollie en sanscrit, en grec et
en latin. Quant à la terminaison row du mot anglais, elle est
le résultat d'une loi invariable d'après laquelle les gutturales
g, ch, k, et la labiale b, se changent en row, en passant de
l'allemand à l'anglais; ex.: borgen = borrow, folgen = follow,
ferkeln = farrow, garbe = yarrow, harke = harrow, morgen
= morrow, sorgen = sorrow, talg = tallow, schwalbe =
swallow, *id.*

H. et AR. Batan, cavité abdominale, creux, profondeur, =
G. *βενθος*, profondeur, cavité, ALL. *boden*, ANG. *bottom*.

H. Tsad, tsade, côté, flanc, = ALL. *seite*, *id.*, ANG. *side*,
SUÉD. *sida*, HOLL. *zyde*, *id.*

H. Schuq, duel, schakim, jambes, = ANG. *shank*, ALL. *schenkel*,

AR. et CH. Sâk, *id.*, ... = HOL. *schonk*, ISL. *schinka*.

H. Zarâ, ... = ? s. dôs, s = r.

AR. et CHALD. Darô, bras,

H. Azen, .. G. *ους*, *ωτος*, *id.*, L. *auris* = ausis,
oreille, = ?

AR. Ouden, GOOTH. *auso*, LITH. *ausis*, ALL. *ohr*,
ANG. *ear*, *id.*

- H. Schâr,** cheveu, = ALL. haar, ANG. hair, G. κορρη.
AR. Schar,
H. San,... dent, = S. dat, G. ο-δους, L. dens, ALL. zahn,
AR. Senna, ISL. tan, ITAL. zanna, *id.*
H. Dad, did, G. τιτθη, τιτθος, *id.*,
AR. Ziza,... mamelle, bout du sein, = ALL. zitz, ISL. tetta,
 ANG. teat.
H. Atsil, côté, aisselle, = ? L. axilla, *id.*
H. Gib, dos, bosse sur le dos, = L. gibba, gibbus, bosse,
 G. ὄσος = γυβος;
 de Gibb, arrondir en voûte, = G. ὄσσω = γυβωω, *id.* Prononcez
 le u, i, à l'instar des Grecs anciens et modernes.

XII.

Mots relatifs à la vie sensible et physiologique.

- H. Phuh,** souffler, = G. ψυχω, *id.*, d'où ψυχη, souffle, âme;
 le L. flo, ALL. blähen et blasen, ANG. blow, se rattachent
 à la même onomatopée.
H. An-ph, souffler, respirer, = S. an, *id.*
H. Aph, pour anph, souffleur, le nez, = S. anilas, souffle, G. αν-
 Anphe, les narines, ... εμος, L. an-imus, *id.*
H. Ruh, souffler, = ALL. rauchen, exhaler de la fumée, fumer.
H. Erih ou erich, flairer, = riechen, percevoir des odeurs,
 sentir, flairer, ISL. riuka, *id.*
H. Ruh, faculté de sentir, esprit, = ALL. ge-ruch, faculté de
 percevoir les odeurs, odorat.
H. Rih, odeur, = ALL. gerüche, *id.*
AR. Rih, ...
H. Ruh, être vaste, spacieux, = S. ruh, croître, ANG. ALL. gruen,
 SAX. growan, ANG. grow, *id.*
H. Ruh,.. repos, = ALL. ruh, *id.*, ruhen, être en repos.
AR. Raha,

- s. d'am, d'mâ, souffler,
d'huma, fumée, encens,
H. Sam, odeur, parfum, ... = G. θυμα, L. fumus pour
AR. Samm, exhaler de l'odeur, d'humus, LITH. dûmai.
ALL. dunst.
H. Iraq, expectorer, = G. ιραγω, L. eructo, *id.*
H. Mass, toucher, manier, = G. μασσω, *id.*
AR. Mass, *id.*, ...

Remarquons encore les diverses formes de cette racine, en hébreu, mûs, mase, mesah, mesac, mesaq, qui toutes expriment l'idée de toucher, prendre, manier.

XIII.

Mots qui se rapportent à la nourriture et aux aliments.

- H. et AR. A-kal, manger, = s. gal, *id.*
H. Bag, nourriture, aliment, = s. b'oga, b'akta, *id.*
AR. Bag'g', nourrir, engraisser, = s. b'ûj, bax', manger,
G. φαγω, *id.*, φηγος, chêne dont on mange les fruits,
L. fagus.
H. Lebac, lécher, = s. lih, G. λειχω, L. lingo et lig-urio,
Leqaq, *id.*, ... ALL. lecken, ANG. lick, *id.*
H. Balô, blô, avaler, dévorer, = G. βο-ω, L. vor-o, l = r.
AR. Blô, ...
H. Oug, pron. coug, cuire, = L. coquo, ALL. kochen, ANG. cook.
H. Oge = côge, ou mieux câge, gâteau, = ALL. kuchen,
ANG. cake, SUÉD. kaka, DAN. kage, *id.*
H. Matsa, gâteau, = G. μαζα, *id.*
H. Zud et zid, se gonfler, bouillonner, = ? s. tu, grossir,
G. ζω, bouillonner, s'élever, fermenter, d'où ζωο-, ζυμη.
H. Zid, êzid, cuire, bouillir, = G. ζω, *id.*, ALL. siedeu,
ANG. seeth, HOL. zieden, DAN. syde, *id.*
H. Aphe, cuire, = G. εψε-ω, *id.*
H. Gahl, charbon, braise, = ALL. kohle, ANG. coal, *id.*

- h.** Tsie ou stie, être sec, altéré, = **L.** sitio, *id.*
h. Iun, iin, vin, = **G.** ονοζ,
h. Stè, boire, = **S.** d'è, *id.*
h. Schake, verser à boire, = **ALL.** schenken, **suéd.** skænka,
AR. Seka, = **ANG.** skink, *id.*
h. Schakou. m'schake, boisson, = **ANG.** skink, boisson,
ALL. schenke, débit de boisson.
h. M'schake, celui qui verse à boire, = **ALL.** schenk, *id.*,
AR. Ska.... (échanson) = **ANG.** skinker.
 Cette racine se trouvait aussi en persan. avec le même sens :
 sacas, que Xénophon et ses traducteurs ont pris pour un nom
 propre, était un nom de profession, c'était l'échanson du roi
 mède, comme le m'saka de la Génèse était celui du Pharaon
 égyptien.
h. Kus, vase à boire, coupe, = **S.** kôsa, *id.*
AR. Kas,

XIV.

Mots qui concernent la parole, la voix, le rire et la joie.

- A.** Kal, parler, dire, = **S.** kal, résonner, retentir, **G.** καλω,
L. cal-o, appeler, assembler, d'où con-cilio, **ANG.** call.
ALL. gellen, *id.*
h. Qul ou kul, son, voix, = **S.** kala, **ALL.** gall, **ANG.** call, *id.*
h. Dumm, silencieux, muet, = **DAN.** dum. **GOTH.** dumbs,
ANG. dumb, **ALL.** dum̃ et stum̃, *id.*
h. Dume, silence, mutisme, = **ALL.** stummheit et dummheit, *id.*
h. Dumam, edamm, être frappé ou frapper de mutisme, =
ANG. to dumb, *id.*, **ALL.** ver-stummen et stummachen, *id.*
h. Log ou lág, balbutier, se moquer, rire, = **ALL.** lachen,
ANG. laugh, **G.** γελω (par métathèse).
h. Lóg, rire, subst. lág, rieur, moqueur, = **ALL.** lache, lacher,
ANG. laugh, laughter, *id.*
h. Luts, rire, = **S.** lad, jouer, s'amuser, **L.** ludo, *id.*
h. O-las, o lats, sauter, se réjouir, = **S.** las, sauter, jouer,
G. λασ, **LAT.** lætari et lasc-ivire.

H. O-litse, joie, gaieté, danse, = s. lása et lása, jeu, plaisir, danse, ALL. et ANG. lust, plaisir, DAN. lyst, *id.*

Le ô hébreu n'était pas primitivement une partie organique du mot; la racine est luts et las, comme en sanscrit.

H. Muq, emiq, se moquer, tourner en dérision, = G. μωχω, ANG. to mock, *id.*

H. Tsahq, rire, = s. tak, *id.*, 'jaks, G. ιαχω, *id.*, L. jocari.
AR. Dah'k, *id.*,

XV.

Mots relatifs à la vision.

H. Rac, voir, = G. ο-ραω, *id.*
AR. Rai, *id.*

H. M'rae, vue, vision, miroir, = L. miro, voir, et miror, se voir, se mirer.

O n'est pas organique dans ο-ραω; le grec place souvent cette voyelle devant la racine verbale ou nominale, ex. : ο-μυχω = s. mih; ο-δους, ο-δοντος = s. dat; ο-φρυς = s. bhrus, L. frons, ALL. braue, ANG. brow; συ-οφρυς = s. su-bhrus, aux beaux sourcils.

H. Schâe, voir, considérer, = ALL. schanen, sehen, *id.*, ANG. see, voir, et show, faire voir, montrer.

H. Sqaph ou skoph, voir, = G. σκοπ-ειω, *id.*
AR. Schaf, observer,..... σκοπτω,

H. Tsaph, examiner, observer, épier, = s. spaç, L. specio, ALL. spâhen, ANG. spy, DAN. spaa, *id.*

H. Tsopah, espion, = s. spaça, *id.*, L. speculator, ALL. spâher, ANG. spyer.

H. Pakd, voir, = s. paç, *id.*
Pakh,

H. Haze, pron. khaze, voir, contempler avec amour, admirer, = G. α γαζ-ουαι, ANG. gaze, *id.*

H. Tame, éprouver un sentiment d'admiration, d'étonnement, de stupeur à la vue d'un objet, = G. θαμβω, *id.*

- н. Tame, prodige, merveille, = г. θαμβος, *id.*
 н. Tameoun, stupeur, terreur, épouvante, = г. θαμβησις et
 θαμβημα, *id.*

Le 6 n'appartient pas à la racine, il est appelé par m comme
 d l'est par n, ex. : ανηρ, ανερος, ανδρος, gener, generi, gendre.

XVI.

Expressions qui se rapportent aux facultés intellectuelles et affectives de l'âme.

- н. Quass, chercher, scruter, = л. quæso, quæro, *id.*
 Cfr. б-quass, *id.*,.....
 н. Matsa ou masta, trouver, = г. μαστω, ματω, chercher.
 La cause pour l'effet, ou l'antécédent au lieu du conséquent,
 comme cela arrive souvent.
 н. Idô, connaître, savoir, = s. vid, *id.*, г. ιδω, ιδω, *id.*, л. videre.
 н. Eudio, faire connaître, = s. vëdayâmi, *id.*
 н. Dô, doê, mudô, science, connaissance, = s. vëda, *id.*
 le Vëda, livre de la science.
 Cfr. н. Maduô et г. τιμαθων, pourquoi? лтт. quoi ayant
 appris?
 н. Idê, louer, célébrer, = s. id, iddê, *id.*, г. ιδέω, ιδω, pron.
 ιδωω, ιδω, *id.*
 Ydô ne vient donc point d'ω, comme le disent les diction-
 naires. Il n'y a en effet aucun rapport entre l'idée de mouiller,
 arroser, et celle de louer, célébrer; c'est une racine primitive
 se rattachant à l'hébreu idè et au sanscrit id. Αειδω, αιδω, qui a
 le même sens, n'est que la forme gunée d'ιδω.
 н. Eidê et toudê, louanges, actions de grâce, = s. idâ, louange,
 г. εἶδη, *id.*, υμνος, d'ιδω, louanges, hymne.
 н. Iade, qui loue, qui célèbre, = г. ιδης, αειδης, chantre, aède.
 н. Schmar, garder, se souvenir, = s. smar, se souvenir.
 н. Schebâ, jurer, ... = ? s. çap, jurer.
 лл. Sabb, faire jurer,
 н. Ar, arê, arr, maudire, = г. αρα-ομαι, *id.*

- н. M'arae, malédiction, imprécation, = *г. ара, id.*
- н. Abe, ave, désirer, vouloir, = *с. ав, л. av-ere, id.*
- н. Kame, désirer ardemment, = *с. kam, id., aimer, d'où amare pour kamare ? с. kâmam, à son gré, volontiers, г. ακων, ακωντος, du participe с. kânta. Ê n'appartient pas à la racine; ακων, ακωντος, с. akâma, contre son gré.*
- н. Rahm, aimer, = *с. ram, id.*
- н. Bre, bahr, barr, choisir, = *с. bri, bar, vri, var, id.*
- н. Bahr et bar, choisi, excellent, le meilleur, = *с. bara et vara, signifiant exactement la même chose.*
- н. Gae, s'élever, être fier, superbe, = *г. γαι-ω, id.*
- н. Ga, gae, fier, altier, = *г. γαι-ρος, id., d'où γαι-ριω, γαι-ριω, être et rendre fier.*
- н. Gae, gaue, gaun, fierté, faste, orgueil, = *г. γαι-ριωμα et γαι-ριωτης, id.*
- н. Phusch, être gonflé, bouffi d'orgueil, = *г. φυσω, id.*
- н. Phusch, bouffée d'orgueil, = *г. φυσημα, id.*
- н. Bush, rougir de honte, = *ANG. to bash, id., л. pudeo, id.*
- н. Bushe, honte, pudeur, ignominie, = *л. pudor.*
- н. M'bash, = *л. pudenda.*
- Cfr. н. Bosh, sentir mauvais, puer, = *с. pûy, id., г. πω, πωω, л. putere.*
- н. Bôsch, bos, puanteur, = *с. puti, id., л. putor, id.*
- н. Ira, craindre, respecter, = *vere-or. Le v latin remplace l'aspiration hébraïque.*
- н. Buc, effrayer, n'buc, craindre, avoir peur, = *с. b'hi, craindre, г. φοβμαι, = с. bibhemi, par métathèse de l'aspiration, = ALL. beben.*
- н. M'buc, terreur, crainte, = *с. bhyâ, bhi, bhima, id., г. φοβη, λιη. baigi, épouvantail, CELT. bug, terrible, biè, peur.*
- La vaillante nation des Boïes ou Boyens, de race celtique, avait emprunté son nom à la même racine; le mot Boii, Boghi, Boci, qui les désigne dans les auteurs grecs et latins, vient du celtique bug. qui signifie terrible.
- н. Bitah, se fier, avoir confiance, = *л. fidere, confidere, г. πισθεσθαι, πισπιθα.*

н. Bitah, confiance, . . . = L. fides, fiducia, fidentia, confidentia,
 Bitahé, espoir, . . . = G. πιστις, *id.*
 M'bitah, sécurité,

н. Pite, persuader, inspirer de la confiance, = G. πείθω, *id.*,
 πείθω, *id.*

н. N'pite, se laisser persuader, croire, = G. πισθεται, *id.*

La forme *niphal* de l'hébreu correspond à la forme moyenne du grec.

XVII.

Mots qui expriment les idées de vide et de plein, de mélange et de séparation, de pureté et de souillure, de doux, d'amer, de maigreur et d'embonpoint.

н. Bakk, vider, évacuer, = L. vacuare, *id.*

н. Mla, emplir, = s. pri, *id.*, G. πλεω, πλήμι, L. pleo, im-pleo,
 ALL. füllen, ANG. to fill, *id.*; m = p = f, r = l.

н. Mla, plein, = s. prâna, *id.*, G. πλος, L. ple-nus, ALL. voll,
 ANG. full.

н. Mlae, mlat, plénitude, abondance, = s. prâya, *id.*, G. πληθος,
 ALL. fülle, *id.*, etc.

н. et AR. Masc, mazq, mêler, = s. micr, G. μισγω, μίγώ,
 L. miscere, ALL. mischen, ANG. mix, *id.*

н. Barr, isoler, séparer, = L. se-paro.

н. Barir, pur, = L. purus, *id.*

н. Bur, pureté, = L. puritas, *id.*

A moins qu'on ne préfère, ce qui est plus probable, dériver purus et puritas, comme putus, du sanscrit pûta, nettoyé, pur; pûti, pureté, de pû, nettoyer, purifier.

н. Ter, nettoyer, purifier, = ? L. tergere, *id.*

н. Tama, souiller, se souiller, = s. tama, troubler, obscurcir,
 , Taman, cacher, ... = tamas, obscurité, ténèbres.

н. Hlaq, khlaq, doux au toucher, poli, = G. γλυκος, L. dulcis.

н. Noim, par métathèse moïn, agréable, doux, = L. a-moenus.

н. Nom, noman, agrément, charme, = L. a-moenitas.

н. Marer, être et rendre amer, = L. amarescere, amaricare, *id.*

- н. Mareh, amer, = L. a-marus.
 н. Mar, marir, amertume, = L. a-maror, *id.*
 н. Mare, triste et tristsse, = L. mæstus, mæror, *id.*
 н. Maqq et macc, se consumer, dépérir, couler, = L. macere, macescere, *id.*
 н. Mak, maigreur, consommation, = L. macies, *id.*
 н. Dab, languir, se consumer, se fondre, couler, = L. tabescere, *id.*, = G. ταχω, τηχω, *id.*
 Cfr. н. et AR. Zab, zub, couler.
 н. Dabe, dabun, langueur, consommation, = L. tabes, G. τηκε-δων, τηξис, *id.*
 н. Pim, être gras, = S. píw, *id.*, G. πων.
 н. Pime, graisse, = G. πιμε-λη, *id.*, πιαρ, *id.*, S. pína, pivara, pivara, gras, G. πιαρος, L. o-pimus, opimare, engraisser.
 н. Hlib, être gras, onctueux, = S. lip, oindre, frotter d'un corps gras, G. λιπ-αζω, *id.*, α-λειπω.
 н. Hlib, graisse, corps gras, lait, = S. lipa, G. λιπα et λιπος, *id.*

XVIII.

Mots qui expriment les idées de force, violence, souffrance, mort, vie.

- н. Que, kuh, être fort, pouvoir, = S. çak, *id.*, L. queo, ne-
 AR. Kuh, .. queo, G.
 н. Cah, cuh, force, pouvoir, = S. çakti, G. χικος.
 н. et AR. Ozz, être fort, robuste, = S. ôj, *id.*; z = j.
 н. Oza, force, vigueur, = S. ôja, *id.*
 н. Gôr ou gâr, gronder, menacer, = S. jarc', *id.*, L. jurgo, objurgo.
 н. Nitse, blâmer, quereller, = S. nid et nind, blâmer, reprendre, L. nilor.
 н. Mitse pour m'nitse, querelle, = S. ninda, G. ο-νιδος,
 ALL. neid, ISL. neida, SUED. nid.
 н. Ase, subir une injure, G. ατιω, *id.*, ατη, violence, ou-
 un outrage, ... = trage dans la célèbre allégorie
 Asun, injure, outrage, du IX^e livre de l'Iliade.

- н. Bazz, piller, enlever, ... ALL. beute, ANG. booty,
Boz, boze, pillage, proie, butin, = suéd. bitta, proie, butin.
- н. Schadad ou schadd, faire violence, ravager, détruire, =
s. skhad, *id.*, г. σκδαζω, *id.*, ALL. schaden, ANG. scath, *id.*
- н. Schad, ravage, violence, destruction, = s. skhadana,
г. σκδασις, ALL. schade, ANG. scath. ISL. skade, DAN. skada.
- н. Schull, enlever, arracher, dépouiller, = г. συλαω, συλειω,
Schulat, συλειω, *id.*
- н. Schulal, dépouillé, = г. συλησιος, *id.*
- н. Schulal, proie, dépouilles, = г. συλημα et συλησις, *id.*
- н. A-sar, lier, serrer,
Zarr, attacher, . . . = s. sar ? г. ερω, ερω, pour серω, L. sero,
Tsarr, obliger, . . . serui, sertum, d'où series, sermo.
- н. A-sir, . .
Mu-sar, corde, lien, = s. sarat, *id.*, г. σαιρα, *id.*
M'sarat,
- н. Huh, pron. khukh, anneau, agrafe, г. ογκος, L. uncus,
Hah = hakh, croc, crochet, ... = ALL. haken, suéd.
hake, ANG. hook.
- н. et AR. Hanq, serrer la gorge, étrangler, = г. αγχω,
L. ango, *id.*
- н. M'hanq, strangulation, = г. αγχωνη, *id.*, L. angor.
- н. Ouq, ôq, presser, opprimer, L. angere, serrer, angustia,
Oke, muoke, oppression, . . . = ALL. enge, étroit, serré, etc.
- н. Ane, gémir, pleurer, s'affliger, = г. ανιζω, *id.*
- н. Anie, pleurs, souffrance, = г. ανη, *id.*
- н. Due, être faible, souffrant, malade, = s. du, s'affliger, souffrir,
г. δουω, tourmenter, rendre malheureux, L. dolere.
- н. Due, dui, m'due, souffrance, maladie, langueur, =
г. δουη, ο-δουη, *id.*, L. dolor.
- н. Due, dui, triste, affligé, = s. dôoa, dîna et dînaka, malheureux, tourmenté.
- н. Bapa, raccommoder, guérir, = г. ραπτω, recoudre, raccommoder,
- н. Nakê, frapper, tuer, = s. nakk et naç, *id.*, г. νεκω, inusité,
L. neco.
- н. Make pour m'nakê, blessure, carnage, mort, = s. nâça,
destruction, mort, L. nex, г. νεκος.

- н. Nake, frappé, blessé, tué, = s. nas'ta, *id.*, g. νεκρος, goth. naus, irL. nast, *id.*
- н. Nousch, être malade, = g. νοστιω, *id.*
- н. Balê, s'user, passer, vieillir, = s. pal, palâye, aller, passer, cesser, g. παλαιομαι, s'user, vieillir.
- н. Bale, vieux, usé, = g. παλαιος, *id.*, s. palita, g. παλιος, vieux, qui a les cheveux blancs.
- н. Mut, mourir,..... s. mri, mar, mourir, l. mori, *id.*,
Mutt et emit, faire = mârâyâmi, faire mourir, tuer,
mourir, tuer, ALL. morden, ANG. murder, tuer,
assassiner.
- н. Mut, ... mort, = s. mâra, mort, mâri, meurtre, g. μορος,
T'mute, μοιρα, mort, destin, l. mors.
- н. Ben mut, ben t-mute, mortel (litt. fils de la mort), =
s. marta, mortel, g. μαρτος, βροτος, *id.*, a-mrta et a-mra,
immortel, g. αβροτος, *id.*, amrita, g. αμβροσια, nourritore
des immortels, ambrosie.

Je crois devoir rappeler encore ici que le u sémitique correspond à r adouci des langues aryennes; nous avons déjà vu dusch = dresch, etc.

- н. et AR. Hie, hii, vivre, = s. jiv, *id.*, LITH. gyiu, g. βιω et ζω, *id.*, RUS. ziwu, l. vivo.
- н. Hie, heva, hivit ou hivat, vie, = s. jivâtâ, jîvâta, *id.*,
LITH. giwatâ, *id.*, g. ζωή, βιος, l. vita, *id.*
- н. Hie, vivant, = s. jiva, jivat, *id.*, LITH. gywas, *id.*, g. ζωος, l. vivens, *id.*

Les personnes étrangères à la science philologique trouveront peut-être forcée l'identification des racines aryennes et sémitiques, qui désignent la vie; mais celles qui sont habituées à l'étude comparative des langues l'admettront sans difficulté. L'articulation gutturale, qui caractérise essentiellement les langues sémitiques, se retrouve en lithuanien; gyia et gywatâ g s'est adouci en j = dje, en sanscrit; or le j indien est ordinairement remplacé, en grec, par ζητα. Ceci explique pourquoi cette racine sémitico-aryenne a pour initiale un z, dans les langues gréco-slaves: g. ζω, ζωή, RUS. ziwu, ziwyi, ziwot, POL. ziwý, ziwot, *id.*; quant à la permutation entre les guttu-

rales h = kh, et g, et les labiales b et v, dans *ḡow* et *vivo*, elle est également très-fréquente dans le passage d'une langue à une autre; il ne serait même pas difficile de trouver des altérations phonétiques aussi profondes, dans les dialectes populaires ou les patois d'un même idiome.

Enfin le verbe substantif être se rencontre lui-même dans les deux familles.

E. *Is*, il est, = **S.** *as*, *asti*, **G.** *est*, **L.** *est*, **ALL.** *ist*, **ANG.** *is*, il est.

XIX.

Noms de nombre, de poids, de mesure, etc.

E. *Ahad*, prononc. *akhad*, un, = **S.** *ekas*, *id.*

E. *Sles*, s = t, ... **S.** *tri*, *traya*, trois, **G.** *τρεις*, **L.** *tres*,
CHALD. *Tlet*, = **ALL.** *drey*, **ANG.** *three*, **LITH.** *trys*,
AR. *Tlata*, trois, **GOTH.** *thri*, l = r.

E. *Sles-im*, trente, = **S.** *trin-cat*, *id.*, **G.** *τρια-κοντα*, **L.** *tri-ginta*.
AR. *Tlatim*,

E. *Selisi*, ... **S.** *tritaya*, *id.*, **G.** *τριτος*, **L.** *tertius*,
CHALD. *Telti*, troisième, = **ALL.** *dritte*, **ANG.** *third*, *id.*
AR. *Telts*, ...

E. *Sas*, ... six, = **S.** *s'as* et *s'at*, *id.*, **L.** *sex*, **G.** *εξ* = *σεξ*,
AR. *Setta*, **GOTH.** *saihs*, **ALL.** *sechs*, **ANG.** *six*, etc.

E. *Sasi*, sixième, = **S.** *s'ast'a*, *id.*, **L.** *sextus*, **G.** *εκτος* = *σεκτος*,
ALL. *sechste*, **ANG.** *sixth*.

E. *Sasim*, ... soixante, = **S.** *s'as'ti*, *id.* **ALL.** *sechzig*, **ANG.** *sixty*,
CHALD. *Satin*, **G.** *εξηκοντα*, **L.** *sexaginta*.

E. et **AR.** *sebâ*, sept, = **S.** *saptan*, *id.*, **L.** *septem*, **G.** *επτα* = *σεπτα*, **ZEND.** *hapta*, **ALL.** *sieben*, **ANG.** *seven*, *id.*

E. *Sebiai*, septième, = **S.** *saptama*, septième, **L.** *septimus*,
G. *εβδομας* = *σεβδομας*, *id.*, **ALL.** *siebente*, **ANG.** *seventh*.

E. et **AR.** *seba-im*, soixante-dix, = **S.** *saptati*, *id.*, **L.** *septuaginta*, **G.** *εβδομηκοντα*, **ALL.** *sieben-zig*, **ANG.** *seventy*.

Ici s'arrête l'identité de la numération aryenne et sémitique. Tous les autres nombres sont représentés par des signes différents.

Le mot hébreu *pratham*, les premiers de la cité ou de l'État, L. *primates*, *primores*, paraît bien le même que le sanscrit *prathama*, *id.*; mais il est tout probable que c'est un emprunt; il n'est point en effet marqué au coin du génie sémitique, tandis que nous trouvons, dans le *prathama* indien, la forme superlative de la préposition *pra*, comme en grec *πρωτος* vient de *προ*, *προτερος*, *προτατος* = *πρωτος*, en latin *primus*, de *præ*, *prior*, *primus*.

H. *Azen*,. peser, = G. , L. *uncia*, ALL. *unze*, ANG. *AR. Ouzen*, ounce.

H. *Grah*, grain, poids, = L. *granum*, ALL. *gran*, *id.*

élever, suspendre, s. *tul*, élever, soulever, *tulayâmi*.
H. *Tale*, peser dans une = peser dans une balance, G. *ταλω*,
Sale, balance,..... L. *tollo*, *tuli*, *latum* pour *tlatum*, GOTH. *thulan*, *id.*

H. *Tali*, carquois, épée, parce qu'ils sont suspendus au côté ou à l'épaule, = s. *tulâ*, balance, chose suspendue, G. *ταλαντον*, *id.*, *ταλαντευω*, *id.*, *ταλαντω*, peser.

H. *Kul*, contenir, mesurer avec une = ? s. *kul*, réunir, amasser.
AR. *Kil*, mesure de capacité,....

AR. *Kum*, entasser, amasser, = L. *cumulare*, combler, *eumulus*.
H. *Kume*, amas,.....

H. *Cad*, vase pour des liquides ou des grains, = s. *kuta*, *id.*,
G. *κυτος*, L. *cadus*.

H. *Saq*, sac, = G. *σακος*, L. *saccus*, ALL. et ANG. *sack*.

H. *Zaqq*, filtrer du vin, le passer à la chausse, = G. *σακιζω*, *id.*,
L. *sacco*, *id.*

H. et AR. *Madd*, mesurer, = s. *mâ* et *mas*, *id.*, L. *metiri*, *id.*,
ALL. *messen*, GOTH. *mitan*, ANG. *mete*, SUÉD. *mæta*.

H. *Mad* et *made*, mesure, = s. *mâtra* et *mité*, *id.*, G. *μετρον*,
d'où *μετρεω*, L. *mensura*, ANG. *measure*, ALL. *masse*.

Cette racine féconde a produit de nombreux rejetons dans les langues aryennes : L. *meta*, borne, limite, du SANS. *miti*; *modus*, mesure, avec ses dérivés et ses composés, qui tous

contiennent l'idée primitive; modestia, moderari, se modérer, garder la mesure, modulari, etc.; commodus, qui est de même mesure, proportionné, ajusté; commodare manum ad verba, mesurer le geste sur la parole, etc.

C'est d'elle que viennent : en SANS., mâs, lune, et mâsa, mois; en G., μηνη et μην, *id.*; en L., mensis; en ANG., moon et month.; en ALL., mond et monat, etc.

En sanscrit et en allemand mâs et mond sont masculins; c'est que primitivement la lune servait à mesurer les jours, les semaines et les saisons, à fixer l'époque des fêtes solennelles et des assemblées publiques. Il est donc tout naturel que les hommes des anciens jours aient envisagé cet astre comme un être viril et lui aient donné le nom de *Mesureur*, emprunté à la fonction qu'il remplissait.

CHAL. Tal, être long, = ANG. tall, long, CELT. tal, *id.*
AR. Tul, long,.....

G. ο-μεω, L. rego, porrigo, ALL.
H. A-rak, être long,..... = recken, reichen, strecken, *id.*,
Earik, étendre, allonger, = GOTH. rakjan, SUÉD. recka, *id.*
H. A-rek, long, = ALL. recke, héros d'une haute stature, géant.
H. Arik, longueur de temps ou d'espace, = ALL. strecke.

On peut rattacher à cette racine le mot hébreu a-rag, étendre et entrelacer les fils, tisser, qui se retrouve dans le G. ἀράχνη, ἀράχνης, L. aranea, araneus, F. araignée.

H. Arag, araguè, tisseur, tisseuse, = G. ἀράχνη, ἀράχνιον, L. aranea, toile, tissu,..... = nea, toile (d'araignée).

Nul doute que le nom d'ἀράχνη, qui a tant d'analogie avec le mot hébreu, ne signifie le tisseur, et ne vienne de l'art avec lequel cet industrieux insecte tisse ses toiles et ses filets.

Cependant, le mot qui signifie tisser, dans la plupart des langues indo-européennes, est différent : s. vè, p. a. vavæ et vṛāya, p. moy. vavê et vṛê, tisser; L. vieo, lier, entrelacer, vitis, vimen, plantes flexibles qui servent à lier, tisser, entrelacer; G. υφαω, υφαίνω, *id.*, ALL. weben, ANG. to weave, ISL. wipa, ALL. webe, ANG. web, toile, tissu.

Jusqu'ici j'ai pris les mots tels qu'ils sont dans les vocabulaires, sans leur faire subir aucune mutilation. La seule licence que je me sois permise a été de ne pas tenir compte de la notation massorétique, bien postérieure à l'époque où je me suis placé pour considérer les deux familles de langues. Je pourrais maintenant essayer la solution du problème en l'attaquant par une autre face ; je me contenterai d'effleurer la question, laissant à de plus habiles le soin de l'approfondir et de la résoudre.

Tous les philologues sont à peu près d'accord sur ce point, que le fond des langues se compose de racines monosyllabiques.

C'est un fait incontestable pour les langues aryennes : les formes les plus développées de l'indien, du grec et du latin, se ramènent avec la plus grande facilité au type primitif ; celles qui avaient résisté à l'investigation des philologues hindous, n'ont pu échapper à la puissance des agents réducteurs de l'analyse européenne.

Les langues sémitiques font-elles exception à cette loi qui a présidé à la formation du langage ? Je ne le pense pas, quoiqu'il soit beaucoup plus difficile d'en opérer la réduction.

Un caractère qui frappe tout d'abord celui qui étudie les langues sémitiques, c'est la forme trilitère de leurs racines ; quelques-unes, il est vrai, sont quadrilitères ou même quinquilitères ; mais ce sont plutôt des dérivés que de véritables racines. Il est facile de les ramener à la forme générale en les dépouillant des lettres ou des syllabes qu'ils avaient empruntées. Restent donc les racines trilitères. Mais, parmi celles-ci, un grand nombre sont déjà monosyllabiques, aussi bien qu'en sanscrit où les mots primitifs, composés aussi de trois et même de quatre lettres, n'en forment pas moins une syllabe unique. Quant aux racines trilitères polysyllabiques, je crois que l'on peut, en partie du moins, les ramener à la forme bilitère et monosyllabique qu'elles ont dû revêtir à l'origine. Mais je rencontre ici une objection : les langues, disent certains philologues, ont reçu, dès le principe, une constitution propre, que l'homme n'a pu ni renverser, ni même modifier profondément. On ne peut ni déterminer l'époque.

ni concevoir les causes de la révolution qui aurait fait passer les racines sémitiques de la forme monosyllabique à l'état dissyllabique.

Cette opinion ne me paraît pas admissible sous cette forme absolue ; il faut distinguer deux époques dans l'institution des langues : l'une primitive, où l'homme, doué d'une puissance divine, a créé les signes élémentaires de ses idées (ces racines sont partout brèves, monosyllabiques, exprimant le trait saillant des objets) ; — l'autre secondaire, où la réflexion modifie les éléments créés par l'énergie de l'activité spontanée. C'est alors que les racines s'allongèrent, en formant des *dérivés* et des *composés*. Il ne s'agit pas encore des formes grammaticales dont je parlerai plus tard. Si nous ne pouvons pas assigner le moment de cette révolution, ni comprendre comment l'homme a pu modifier ainsi l'instrument de sa pensée, ce n'est pas une raison pour repousser une théorie qui repose sur des faits incontestables ; il est impossible de dire quand le système d'affixes a été introduit dans le sanscrit et dans les langues congénères ; qui oserait cependant soutenir que c'est un fruit naturel et spontané, plutôt qu'une combinaison savante et artificielle ?

Il en a été de même pour les langues sémitiques ; les racines monosyllabiques ont été créées d'abord, puis on a formé les nombreux substantifs et adjectifs dérivés qui se rencontrent en hébreu et en arabe ; seulement la manière de procéder diffère sensiblement dans les langues sémitiques et dans les langues aryennes. Dans les dernières, la dérivation se fait à l'aide de suffixes, ou syllabes *soudées à la fin* des mots. — Ces syllabes étaient vraisemblablement toutes significatives. Dans les premières, on parvenait au même but en plaçant certaines lettres avant ou après la racine, ou même en les insérant entre les *radicales*. Ces lettres serviles sont, en hébreu, a, e, i, u, m, n, t. Avaient-elles un sens particulier pour les anciens sémites ? Tout porte à le croire. Pour eux, les signes de l'écriture alphabétique n'étaient pas seulement des caractères phonétiques, destinés à reproduire les sons élémentaires de la voix humaine, c'étaient encore des symboles qui représentaient des idées ; on pourrait en quelque sorte les considérer comme des espèces

d'hieroglyphes. Le temps a effacé ce caractère et les a dépouillés de toute signification, en les réduisant à l'unique fonction d'exprimer les articulations et les modulations de la voix; mais il n'en était pas ainsi dans l'origine; ils avaient, pour les anciens sémites, une valeur réelle, qui les déterminait à employer l'un ou l'autre, selon la nature de la modification qu'ils voulaient imprimer à la racine. Ainsi, pour en citer un exemple, *m*, placé avant la racine verbale, désigne, en hébreu et en arabe, l'instrument qui sert à faire la chose exprimée par le verbe et correspond aux suffixes grecs et latins *τρον*, *trum*, *culum*, *bula*, etc. : H. *harasch*, fendre la terre, labourer; *m'harasch*, AR. *m'harets*, charrue; G. *αρω*, *id.*, *αρωτρον*, *id.*, L. *aro*, *aratrum*; A. *rae*, voir, *m'rae*, miroir; L. *specio*, *id.*, *speculum*, *id.*; H. *phta*, AR. *ftah*, ouvrir, *m'phtah*, *m'ftah*, clef; H. *retâ*, percer, *m'reta*, instrument à percer le cuir, alêne; L. *su-bula*, *id.*, de *suo*, coudre; H. *isab*, s'asseoir, *m'usab*, chaise; L. *sedere*, *sed-ile*; etc., etc.

Je pourrais multiplier les citations, mais celles-là suffisent pour établir la vérité de ce que j'avance.

Les autres *dérivatives* me paraissent avoir également leurs fonctions spéciales et pouvoir être ramenées, sinon pour la forme, du moins pour le fond, aux divers suffixes aryens. Tout me semble, ici, soumis à une loi, à un dessein, à un plan fixe et régulier, qui nous annonce que nous sommes sortis du domaine de l'inspiration, de la création spontanée, pour entrer dans celui de la réflexion, de la transformation *industrielle*, si j'ose ainsi parler, des éléments primitifs du langage.

Mais si les sémites ont pu créer des substantifs et des adjectifs dérivés, en ajoutant à la racine une lettre qui avait pour eux un sens perdu pour nous, n'ont-ils pas pu de même modifier la racine verbale primitivement monosyllabique? Il n'est donc pas interdit à la philologie de tenter la réduction au type monosyllabique des racines composées de plusieurs syllabes. Sans doute, on marche ici sur un terrain difficile et peu connu, où il est facile de s'égarer; on ne doit s'y engager qu'avec beaucoup de réserve et de circonspection; mais il me semble que, sans s'abandonner à l'arbitraire et à la fantaisie qui la discréditeraient, sans s'écarter des règles d'une critique sévère

et régulière, elle peut déjà ramener un certain nombre de racines à la forme bilitère et monosyllabique.

Les verbes *concaves* et *gémérés* y sont facilement réductibles. Nous avons déjà vu qu'une certaine classe de verbes, surtout ceux qui expriment l'idée de casser, briser, séparer, etc., composés primitivement de deux lettres et d'une seule syllabe, étaient devenus trilitères et dissyllabiques, par l'addition réfléchie et calculée d'une troisième radicale; mais ce ne sont pas les seules racines qui ont subi une augmentation de syllabes; beaucoup de verbes *faibles* ou *imparfaits* sont dans le même cas. Ainsi, dans un certain nombre de verbes, *aleph*, initial, n'est pas primitif; la preuve, c'est qu'on rencontre plusieurs mots sous les deux formes, exemple : H. a-dab = dab = L. tabeo; a-dam = dam, H. a-dusch = dusch, tritura; H. a-nos = nos = G. νοτ-εω; H. a-phan = phan, tourner, rouler; H. a-phas = phas, etc., etc.

Il en est de même de l'*iod* qui se trouve au commencement des racines verbales; cette lettre servile, qui caractérise la troisième personne du futur, ou plutôt de l'aoriste, a été évidemment préfixée à la racine, puisque la forme originelle et monosyllabique existe concurremment avec la forme dérivée, exemple : H. i-ab = abe = L. avere, désirer; i-al = aul = al, être insensé; i-bul = bul, couler; i-gub = gub, fendre; i-gur = gur, craindre; i-dud = dud, aimer; i-hal = hal, espérer; i-ham = hamm, s'échauffer; i-tub = tub, être bon; i-mur = mur, changer; i-mas = mass, manier, = G. μασσω, *id.*; i-nah = nah, reposer; i-tsar = tsar, former; i-tsuq = tsuq, répandre, etc., etc.

Ce que je viens de dire de l'*iod* peut s'appliquer au *nun*; cette *servile* est souvent étrangère à la racine, elle y a été jointe pour transformer la voix *active* en voix *passive* ou *moyenne*, ou pour modifier légèrement la signification primitive. Ici, comme dans l'exemple précédent, la forme dérivée coexiste souvent avec la forme élémentaire, exemple : nar = are, détester, maudire; n'bal = bale, se flétrir, tomber; n'bo = buô, sourdre, jaillir; n'dab, n'daph = dub, daphe, pousser; n'êê, se plaindre, = êê, *id.*; n'em = em, murmurer, gémir; n'zar, se séparer, = zur, zar, *id.*; n'mal, être coupé, circoncis, =

mal, couper, circoncire; n'male, fourmi, petit animal dont le corps est coupé par anneaux, G. εντομων, L. insectum, insecte; mur = i-mur, changer, varier; n-mur, être de couleurs variées, changeantes; n'mur, léopard, l'animal à la peau de diverses couleurs; n'phuh, souffler, = phuh, *id.*; n'puts, disperser, briser, = puts, *id.*; n'tsits, briller, = tsits, *id.*; etc.; n'sug, se retirer, s'éloigner, = sug, *id.*; n'suc, répandre, oindre, = suc, *id.*

Je suis loin d'avoir épuisé la liste des mots qui se présentent sous la double forme du *phal* et du *niphal*, mais ces exemples suffisent à prouver le principe que j'ai posé.

Je pourrais continuer ce travail d'analyse et de réduction. L'aphérèse de l'âin et du schin offrirait encore un moyen de simplifier certains mots que les lexicologues nous donnent comme des racines; il est certain que : o-lô, avaler, = luo, *id.*; ô-laz, ô-las, o-lats, se réjouir, = lats; o-gal, rouler = gall, *id.*; etc., etc.

Mais je laisse ce soin aux philologues, qui pourront y trouver la solution du problème qui nous occupe, et aux jeunes hébraïsants, auxquels il facilitera l'étude de la langue sainte.

Pour moi, appuyé sur ces nouvelles données, je vais reprendre mon travail comparatif et tâcher, en ajoutant quelques pages à mon vocabulaire aryen et sémitique, d'éclairer d'une nouvelle lumière l'affinité de ces deux grandes familles de langues.

XX.

Ce numéro comprend un certain nombre de racines hébraïques qui, avec aphérèse de l'*aleph*, de l'*iod* et du *nun* initial, se trouvent aussi dans les langues aryennes.

II. A-ber, être fort, = G. βρι-τω, *id.*

II. A-bir, homme fort, héros, = G. βρι-στος, fort, L. vir, FR. bar, ber, baron, homme de guerre.

Cette racine, ber, se retrouve encore dans l'hébreu g'ber, être fort, puissant; g'ber, homme, guerrier, héros.

II. A-dab = dab = L. tab-co, *id.*

- h. A-hez, prendre, saisir, = L. hendo, en nasalisant la dentale dans pre-hendo, compre-hendo, prendre, comprendre.
- h. A-tar, fermer, = s. dwar, G. θυρω, L. ob-turo.
- h. A-kal, manger, = s. gal, *id.*
- h. A-sam, grenier, = G. ταμειον, s = t.
- h. A-ni, a-nie, vaisseau, navire, = s. næ, G. ναυς, L. navis.
- h. Haph et hoph, rivage, ALL. hafen, DAN. havn, ANG. haven, havre, port.
- h. A-scham, faire une chose honteuse, commettre une faute, = ALL. sich shāmen, ANG. to shame, être honteux, rougir.
- h. A-scham, chose honteuse, péché, faute, = ALL. scham, ANG. shame, objet de honte, turpitude, infamie, G. αἰσχος, αἰσχυνη, αἰσχυνω.
- Nous avons déjà vu a-rac, earic, étendre, allonger, G. οραγω, ALL. recken, etc.
- h. I-bab, crier, = G. βαβ-αζω, βαμβ-αινω, parler d'une manière inarticulée.
- h. I-geh, se plaindre, = s. g'u et gus', G. γοαω. Goe, mugir,.....
- h. I-phô, briller,..... = s. b'ha, G. φα-ω. I-phê, être beau, brillant,
- h. I-tso pour i-tsro = tsro, s. stri, *id.*, G. στρω, ALL. streuen, étendre, étaler,..... = DAN. strœ, ANG. strow.
- h. Etslo = etsrô, faire un lit, = L. sternere, lectum, *id.*, et dans toutes les langues aryennes.
- h. M'tsô = m'tsrô, lit, couche, = s. star-iman, *id.*, L. stra-men, stratum.
- M, préfixe en hébreu, répond à man, suffixe en sanscrit et en latin.
- h. I-qab, n'qab, creuser, percer, = L. cav-o.
- h. I-qar, i-qur = qur, lourd, grave, difficile, respectable, considérable, = s. guru, avec toutes les mêmes significations, L. gravis, etc.
- h. I-sad, asseoir, fonder, s. sad, s'asseoir, siéger, L. sed-ere, I-sab = sab, s'asseoir, = ALL. sitzen, ANG. to sit, G. ἰ-ω, ἰζω, faire asseoir, ἰζ-ομαι, ἐδ-ομαι = ἐσθ-ομαι, s'asseoir.

- н. I-sô, sauver, délivrer = G. σωω, σωωω, σωζω, *id.*
- н. I-sôï, i-soûô, sauveur, libérateur, Jésus, = G. σω-τηρ.
- н. I-sô, secours, délivrance, salut, = G. σω-τηρια, *id.*
- Cfr. н. et AR. Salm, être sain, sauvé, L. salvare, salvum esse;
salem, paix, salut, L. salus d'où salem-alek, salus tibi,
dont nous avons fait salamalec.
- н. I-san, habiter, dormir, = s. sas, *id.*
- N, l et s permutent souvent ensemble.
- н. I-qash, n'qas et qush, tendre des
pièges, des filets, ... = L. casses, rets, filets.
Muqasch, filets, lacets, ...
- н. N'bah = bah, aboyer, = s. bukk, *id.*
- н. N'ahah = ahah, se plaindre, crier hélas ! = G. αιαζω, *id.*
- н. N'hem, retentir, frémir, bourdonner, = ANG. hum, ALL.
Hem, summen, *id.*
- н. N'bal,
Sole, suspendre, élever, peser, = s. tul, G. τλαω, L. tollo,
Tale, tuli.
- н. N'ôé,
I-ôé, étendre, = s. ta et tan, G. ταινω, τανωω, L. tendo,
E-de, ALL. deh-nen, *id.*
- н. N'bar, garder, conserver, ... s. dri, dar, dhri et dhar,
N'isar, voir, regarder, garder, = *id.*, G. α-θραω, *id.*, τηραω,
voir, garder.
- н. N'phal, tomber, = s. sphal, G. σφαλλομαι, ALL. fallen,
ANG. fall, tomber, L. fallere, faire tomber dans l'erreur,
tromper.
- н. E-phil, faire tomber, renverser, abattre, = s. sphalâmi,
G. σφαλλω, ALL. fâllen, ANG. to fell, *id.*, to fell a tree, abattre
un arbre.
- н. M'phale, chute, ruine, malheur, = ALL. fall, *id.*
s. sthâ, *id.*, G. σταω.
- н. N'tsab = tsab, se tenir debout, L. stare, ALL. stehen,
I-tsab = DAN. staa, ANG. stand.
Etsib, placer, affermir, ériger, s. stab et stamb', *id.*,
G. ιστημι, L. statuo.
- н. N'tsib, statue, pilier, ... = s. stamb'ha, *id.*
M'tsabah, colonne, poteau,

- н. N'sa, porter, supporter, élever, = s. sah, supporter, endurer.
Cfr. imp, sa, infin. const., sat, et s. inf. sódum, pp. sódā.
- н. N'sag, approcher, toucher, = s. tig, G. τιγω, τιγγανω, L. tango,
E'sig, *id.*, te-tig-i.
- н. N'tan, inf. const. tat, imp. tan et tane, = s. dā, *id.*, G. δωω,
Tane, donner, ... = *id.*, L. dare.
- н. M'tane, m'tanah, don, cadeau, ... s. tanā et dāna, *id.*,
A-tane, a-tanan, prix, récompense, = G. δαυοί, L. donum.
- н. Tsuq, n'suc, i-tsuq, fondre, verser, répandre, avec anastrophe
quts, kus, = ? s. c'ut et c'yut, G. χυω, χυω, *id.*, L. fundo;
fudi, fūsum, f = χ = c.
- н. Ratt, trembler de frayeur, avec anastrophe tar, trat, =
et ratat, terreur, ...
s. tras, *id.*, G. τρεω, tremo, s. trāsa,
L. terror, tremblement, frayeur.
- н. Mocr, par métathèse merc, marchander, négocier, vendre,
= ? L. merc-or, acheter.
- н. Mocr, marchandise, prix, = L. merx, merc-is, *id.*, merces,
Merc, prix, salaire, récompense.
- н. Qane, acquérir, gagner, acheter, = s. pan, gagner, acheter,
vendre, G. ωνε-ουαι = χων-ουαι, acquérir, gagner, acheter,
ALL. ge-winnen, suéd. wina, ANG. win, *id.*, L. venum-dare,
ven-dere, être mis ou mettre en vente.
s. pana, prix, valeur, affaire,
pânâyā, trafic, vente, achat, *id.*,
- н. Qanun, acquisition, = G. ώνη, ώνος, prix, valeur, achat,
M'qane, achat, L. venum et venus, vente, ALL.
valeur, prix, gewin, ANG.

N. B. Il ne faut pas s'étonner de l'identification de deux racines commençant, l'une par une gutturale, l'autre par une labiale; rien de moins rare que cette permutation; elle se fait en grec d'un dialecte à l'autre : χοτε = ποτε, χοταρον = ποταρον; quant aux mots grecs ωνεω, ωνη, ωνος, la gutturale ou la labiale est remplacée par l'esprit rude. Si l'on considère cette racine sous le rapport de sa signification, on voit qu'elle exprime, en hébreu, l'idée d'acquisition, de gain par achat; en sanscrit, celle de gain par voie de trafic, impliquant les deux opérations

commerciales, l'achat et la vente ; en grec, cette idée se réduit à l'achat, comme en hébreu ; en latin, à la vente, et, dans les langues du Nord, à toute espèce de gain.

н. Hut, coudre, = s. si, siv, pp. syûta, *id.*, g. σῦω, κτεσσω, L. suere, sut-um, *id.*, ANG. sew, *id.*

н. Hut, fil, = s. sûtra, fil.

Le s indien se change toujours en h dans le zend, il a donc bien pu en être ainsi en hébreu, qui affecte les gutturales.

н. Bra, faire, créer, = ? s. kri, kra, L. creare.

н. Pol, faire, = g. ? ποι-ω, avec l'adoucissement de l en i, qui se fait très-fréquemment dans les langues.

XXI.

Pronoms personnels et indicatifs.

Nous descendons ici aux derniers étages du terrain primitif des langues, car les pronoms appartiennent à l'époque la plus reculée de la formation du langage. Si donc je trouve encore des analogies entre les pronoms sémitiques et les pronoms aryens, j'aurai ajouté un nouveau degré de probabilité à la thèse que je soutiens.

PREMIÈRE PERSONNE. — SINGULIER.

н. An-i, an-aki, je = s. ah-am, g. εγ-ω, L. eg-o, GOTH. ik, AR. An-a, ... ALL. ich, SAX. ic, ANG. j, ITAL. io, etc.

PLURIEL.

н. Anh-nou, a-nou, nou, à l'état de suffixe, = s. nas, næ, g. νῆς, AR. Ah-na, ah-nâya, nous, ... vῆς, L. nos, *id.*

DEUXIÈME PERSONNE. — SINGULIER.

н. A-té ou a-ta, contracté d'an-ta, = s. twa-m, twa, tava, te, G. συ, τυ, σε, L. tu, te, AR. An-ta, tu, te, toi, ... ALL. du, den, ANG. thou, thee.

PLURIEL.

H. A-tam, f. a-tan, = ? s. wâm = twâm, L. vos.
AR. An-tama, vous,

La syllabe an, préfixée aux pronoms de la première et de la deuxième personne, en hébreu et en arabe, est une particule démonstrative; si on la retranche, il reste la partie vraiment organique des pronoms, qui ont alors une analogie frappante avec les pronoms aryens.

H. Aki = ah, eg, ik, ich, ic; etc.

Ta, tè = twa, ov, tu, te, du, thou, thee.

TROISIÈME PERSONNE. — SINGULIER.

Masc. H. Eua ou hua, il, lui, = s. aya-m, G. αὐ-τός, οὗ-τός.
AR. Eu ou hu,

Fém. H. Eia, elle, = s. iya-m, G. αὐ-τή, L. ea.
AR. Ei, id,

PLURIEL.

H. Êm, ême, ên, êne,

AR. Êma, eux, elles, = s. ime, imâs, imâm.

CHAL. Emûn, ...

Les pronoms grecs, αὐ-τός, οὐ-τός, me paraissent composés de αὐ, οὐ, correspondant à l'hébreu et à l'arabe hu et hua, et du suffixe τός, τή, το, pronom indicatif, s. sas, sâ, tat, comme nous disons en français celui-là.

Pronoms démonstratifs.

H. Zê ou zâ, zu, zat, celui-ci, celui-là,	s. sa, sâ, tat, G. ὁ, η, το,
CH. Da, ...	pour σο, σή, GOTH. sa,
AR. Ha-da = da, ...	= ALL. der, die, das,
Ha-di = di, ...	dieser, ANG. this et that.

Zu sert aussi d'adjectif conjonctif en hébreu comme en grec, ο, η, το, et en allemand der, die, das. La syllabe ha, du pronom arabe, n'est pas organique; c'est une particule compellative que l'on peut supprimer.

Le pluriel de ces adjectifs est, en hébreu, *ale*, en arabe, *littéral*, *aula* ? L. *illi*, *illæ*.

L'article défini hébreu *ê* = G. *o*, *î*.

Le pronom interrogatif arabe *ai* ? qui ? quel ? hébreu *ai* ? ou ? peuvent se rattacher à l'adjectif conjonctif sanscrit *yas*, *ya*, *yat*, qui aurait cessé d'exprimer l'idée de relation pour celle d'interrogation.

XXII.

Rapprochement de quelques adverbess de lieu et de négation dans les deux systèmes.

H. *Ai*, *aie*, *ain* ? où ? *δὲ*, où sans interrogation, L. *u-bi* ?
AR. *Ain* ? où ? = ALL. *wo* ? ANG. *whe-re*.

L'adverbe hébreu vient du pronom interrogatif arabe *ai*, qui, quel ? en grec, c'est le génitif de l'adjectif conjonctif *εἰ*, *ἦ*, *ὅ* ; sanscrit, *yas*, *ya*, *yat*, dont *u-bi*, *wo*, *whe-re*, ne sont que des formes altérées. En grec, l'adverbe a conservé le sens exclusivement relatif du pronom ; en latin, en allemand et en anglais, il exprime à la fois l'idée de relation et celle d'interrogation ; en hébreu et en arabe, il n'a que ce dernier sens.

Pour marquer le mouvement, *ain*, en hébreu, reçoit une flexion et devient *an*, *ane* ; comme en grec et en latin, *ὅ* devient *εἰ*, *u-bi*, *quo* ; hébreu, *ad ane* ? jusqu'où ? jusqu'à quand ? *quo-usque* ? *ani* ou *anc*, sans interrogation, *çà et là*, *huc et illuc*.

H. *Kê*, *ici*, *là*, = S. ? *iha*, *ui*, G. *ε-κει*, L. *ecce*.

Kê, ainsi, de cette manière, = G. *ε-κει-νῆ*, *id.*

H. *Pê*, *pu*, *pa*, *ici*, *là*, = G. *πῇ*, *id.*

Pê ou *pê*, *çà et là*, = G. *πῇ μὲν*, *πῇ δέ*, *id.*

On sait que l'adverbe grec vient de *ποσ*, *πῇ*, *πὺν*, inusité au nominatif, lequel a donné naissance à toute une famille d'adjectifs et d'adverbes de lieu, de temps, de quantité, de manière : *που*, *ποι*, *ποσε*, *ποθεν*, *πῇ*, *πως*, *ποτε*, *ποσος*. *Ai*, combiné avec *ke* et *pê*, a donné lieu aux adverbes de lieu et de manière : *aïke*, *ai-pe* ? où ? en quel endroit ? comment ? de quelle manière ?

H. *En*, *ene*, *voici*, *voilà*, = G. *ἤν*, *ἤνι*, *id.*, L. *en*, *id.*

H. *Az*, *zâ*, *alors*, = ALL. *da*, G. *τοτε*, *id.*

н. Qodam, autrefois, auparavant, — L. quondam, *id.*

AR. Ma, ne pas, = s. mâ, *id.*, G. μη, *id.*

н. Aun, ain, ne pas, = s. ana, *id.*, G. av, avw, a. L. in, ANG. un, ALL. ohne, sans.

Ain est la négation de is, il est, et implique le verbe être dans tous ses temps : ain Juseph ba bar, Joseph n'était pas dans la fosse. Il vient en effet du verbe aun, qui signifie n'être pas : s. ûn, diminuer, ôter, G. iv-sew, L. ina-nis, vain, qui n'a pas de consistance.

En sanscrit, comme en grec, n n'est pas euphonique ; comme le disent les grammairres, il est organique ; ce n'est, au contraire, que par euphonie et par une altération phonétique que an est devenu a, en général, devant une consonne. C'est une preuve de plus de la similitude des deux adverbes hébreu et sanscrit.

XXIII.

Prépositions et conjonctions.

н. At, à, vers, = L. ad, ANG. at, ALL. an. *

La fonction de at, en hébreu, est d'exprimer la tendance, la direction vers un lieu. Cette préposition est le signe de l'accusatif ; elle indique le but direct de l'action, son passage du sujet à l'objet ; il en est de même de ad, en latin. At, vient du verbe hébreu atê, aller, = s. at, se mouvoir, aller. н. ôd ou Ad, de ôdê, s'avancer, passer, exprime le mouvement jusqu'à un certain point de l'espace, du temps ou d'une chose quelconque. Il paraît aussi indiquer la direction de bas en haut ; dans ce cas, il pourrait se rattacher, pour le sens et pour la forme, au sanscrit ut, GOTH. isl, et SAX. ut, ANG. out, ALL. aus, G. et L. ex. Toutes ces prépositions, en effet, expriment un mouvement de bas en haut, du centre vers la circonférence, du dedans au dehors.

н. Om, âm ou côm, avec la prononcia- S. amâ et sam, G. αμα,
AR. Mâ, avec, ... tion gutturale, = δμου, συν, L. cum,
ALL. sammt, *id.*

Om vient en hébreu de ômam, unir, joindre surtout des choses semblables, d'où ôm, union, communauté, peuple,

nation, G. *ομοω*, unir, joindre, égaliser, d'où *ομοω*, égal, *συν-ομοω* ensemble, etc.

H. Ober, au delà, par-dessus, = S. *upari*, ZEND. *upafrī*, G. *υπερ*.
L. super, GOTH. *ufar*, ISL. *afur*, ALL. *uber*, ANG. *over*.

Cette préposition-adverbe a une signification identique dans les deux systèmes de langues; elle exprime le mouvement qui a lieu d'une extrémité à l'autre, le passage d'un lieu à un autre, en franchissant un obstacle, d'un bord à l'autre d'un fleuve, d'une mer, d'une montagne, etc. Le verbe hébreu ober, d'où elle dérive, signifie en effet passer, aller au delà; il a donné leur nom aux Hébreux ou *beni-heber* = ober, parce qu'ils avaient traversé l'Euphrate, en s'avancant de l'Orient vers l'Occident.

H. Apph, entourer, = S. ? *abhi*, autour, G. *αμφι*, *id.*, L. *amb* et *am*, *amb-ire*, *am-putare*, *am-plecti*, ALL. *um*, autrefois, *umb*, *id.*

H. Bin, dans l'intervalle, entre, ALL. *binnen*, *id.*

H. Ol, de ôlé, monter, s'élever, = CELTE *oll*, haut, L. *al-tus*, AR. *Olâ*, sur, ... = H. *ôl*, haut, élevé.

⌘ Ki, que, parce que, = L. *qui-a*.

H. Ki, car, = S. *hi*, *id.*, *k = h*.

H. U, et, ... ce qui joint, = ? S. *yu*, joindre.
Uu, crochet,

H. Au, u, soit, ou, = S. *uta*, L. *aut*, *aut*, *aut = soit = soit*,
Au-au, u-u, ... ou, ou bien.

L'hébreu u, u = aussi le S. *vâ*, *vâ*, L. *ve*, *vel*. Rien de plus fréquent, en sanscrit, que la conversion de la voyelle u en sa semi-voyelle v.

H. Am, en, CHAL. *en*, = G. *αν, ην*, si, L. *an*, ALL. *wenn*, *id.*
Ar, an, si, ...

Le signe de l'interrogation simple est, en hébreu, *ê* ou *hê* = G. *η*, *id.*

Dans l'interrogation disjonctive, on met *hê* dans le premier membre, et *am* dans le second.

En latin, *utrum* ou *ne* et *an* = *am*.

H. He n'lac, am n'hadal ? *ibimusne*, *an cessabimus* ?

(I Reg., xxii, 15.)

« La philologie comparée, dit M. Albert Réville, dans un article sur la paléontologie linguistique de M. Piclet de Genève (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1864), nous apprend que la première orientation a été basée sur la distinction de la droite et de la gauche. Les hommes des anciens temps, adorant le soleil à son lever, ont appelé régulièrement, l'orient, ce qui est devant, l'occident, ce qui est derrière, le sud, la droite, et le nord, la gauche. Le sanscrit, le celtique et l'islandais sont des témoins encore accessibles de cette manière primitive de distinguer les points cardinaux. »

Cette réflexion est juste en partie, mais il ne faudrait pas croire que ce mode d'orientation ait été particulier aux Aryens : c'était aussi celui des Sémites. Ainsi, en hébreu, l'orient est ce qu'on a devant soi, quodam ; l'occident, c'est ce qui est derrière, ahar : le nord, c'est la gauche, schmal ; et le sud, c'est la droite, jemin. En arabe, la partie méridionale de l'Arabie s'appelle aussi iemen, le sud, c'est-à-dire la droite.

J'en dirai autant de la mesure de l'année. Toutes les langues primitives, les langues sémitiques aussi bien que les aryennes, témoignent qu'elle a partout été basée sur le cours de la lune. Cette division était naturelle et, pour la trouver, les Hébreux n'ont pas eu besoin d'adorer cet astre pas plus qu'ils ne se sont prosternés devant le soleil à son lever, pour déterminer les quatre points cardinaux. Ils ont fait tout simplement ce que nous faisons encore nous-mêmes, quand nous voulons nous orienter en pays étranger : nous nous tournons vers le soleil au moment où il paraît sur l'horizon.

Discussion sur l'origine des racines contenues dans le vocabulaire précédent.

Je termine ici la partie lexicologique de mon travail. J'aurais pu le pousser plus loin et trouver de nouvelles analogies en essayant sur une plus grande échelle la réduction des racines sémitiques à la forme monosyllabique et bilitère. S'il m'avait été permis surtout de comparer le vocabulaire hébraïco-arabe avec ceux des idiomes celtique, gothique, tudesque et scandinave, ces antiques rameaux de la tige sémitico-aryenne, j'aurais pu grossir considérablement la liste des racines communes aux deux membres principaux de la grande famille humaine. Quoi qu'il en soit, je pense que celle qui précède suffit pour servir de base à une légitime induction.

Comment, en effet, expliquer l'existence simultanée de ces racines dans les deux systèmes d'idiomes ? Quelle est la rai-

son de ce phénomène linguistique? Faut-il l'imputer au hasard, aux relations commerciales? A une rencontre ou à une cohabitation momentanée à une certaine période de leur existence? à l'onomatopée, ou à la nécessité où se trouve l'esprit humain de désigner les mêmes idées par les mêmes termes?

Je vais essayer de discuter successivement toutes ces hypothèses et de montrer qu'aucune d'elles ne donne une solution satisfaisante de ce grand problème philologique. S'il n'y avait que quelques mots communs aux deux familles, on pourrait sans doute les imputer au hasard; mais on ne saurait invoquer cette cause négative comme une raison suffisante des nombreuses analogies lexicologiques que nous avons signalées.

Les relations commerciales nous fournissent-elles une solution plus satisfaisante du problème? Nous ne le pensons pas. On tient aujourd'hui pour certain que les Hébreux, au temps de leur plus éclatante splendeur, entretenirent des rapports avec l'Orient. Salomon, parvenu à l'apogée de sa puissance, envoyait ses vaisseaux des ports d'Elath et d'Asiongaber à travers la mer de Suph, chercher dans l'Inde l'or d'Ophir, des bois rares, des parfums et des pierres précieuses. En même temps que ces substances étrangères s'importaient dans la Palestine, leurs noms enrichissaient le vocabulaire de la langue hébraïque. Nous avons indiqué en grande partie les mots qui sont entrés par cette voie dans l'hébreu. Mais le nombre en est très-limité, et nous ne pouvons y trouver le mot de l'énigme que nous cherchons.

De savants philologues, adversaires déclarés de l'union primitive des deux races, expliquent de la manière suivante les analogies des deux vocabulaires. Les Sémites, les Kouschites et les Japhétides, partis de points différents, se rencontrèrent dans la Bactriane et la Sogdiane. Ils eurent de nombreux points de contact, et les mots communs aux deux systèmes d'idiomes sont le résultat de cette cohabitation momentanée. Cette raison est un peu plus solide que la précédente et paraît, au premier regard, résoudre la question; mais, en l'examinant de plus près,

on la trouve insuffisante. Sans nier cette rencontre des trois races principales qui ont peuplé l'Asie, l'Afrique et l'Europe, il est permis de douter que ce soit là la véritable origine des mots qui leurs sont communs.

En effet ces mots n'appartiennent point au terrain d'alluvion formé par le flot des relations populaires; ils sont en général partie du terrain primitif, et, pour trouver leur raison d'être, il faut creuser jusqu'aux couches les plus profondes du langage.

Soit, nous dira-t-on; mais l'onomatopée ne suffit-elle pas pour expliquer ces racines communes? Deux peuples séparés par l'espace et par le temps ne peuvent-ils pas se rencontrer à désigner le même objet par le même mot, en reproduisant exactement le son que rend cet objet?

Sans doute l'onomatopée a présidé, en grande partie, à la création des mots. Les langues primitives sont pour ainsi dire un écho vivant de tous les bruits de la nature. L'hébreu et le sanscrit sont encore aujourd'hui des témoins fidèles de la délicatesse d'oreille des peuples qui ont créé le langage et de l'exactitude avec laquelle ils ont reproduit dans les mots les sons des objets.

Nous convenons sans peine qu'un certain nombre de racines communes peuvent se justifier par le principe de l'onomatopée. Il est des sons tellement distincts, que tous les peuples ont dû les imiter dans leur langage. Ainsi le mot hébreu *tur*, י. *tur-tur*, g. τρυων, all. *turtel*, angl. *turtle*, f. *tourterelle*, ne prouve rien en faveur de la communauté d'origine de toutes ces langues. Il en est de même de *κοκκυξ*, l. *cuculus*, all. *kuckuck*, angl. *cuckoo* et de plusieurs autres que nous pourrions citer. Mais ces sons clairs et distincts sont très-rares dans la nature. La plupart de ceux que réfléchit le langage se nanncent et se modifient de plusieurs manières, et ces modifications d'un même son fondamental donnent lieu à des imitations diverses. Ainsi le sanscrit, *xu*, l'hébreu, *s'rer*, l'arabe, *ateusch*, le grec, *πταίρω*, le latin, *sternuo*, sont des onomatopées différentes de l'éternuement. L'hébreu, *ráq*, le grec, *πτω*, le latin,

spuo, l'all., *speyen*, et l'anglais, *spit*, expriment une expectoration plus ou moins profonde. L'arabe, *râd*, l'hébreu, *Rom*, le grec, *βροντη*, le latin, *tonitru*, l'allemand, *donner*, l'anglais, *thunder* sont des imitations fidèles quoique diverses des roulements ou des éclats de la foudre. Nous pourrions multiplier les exemples. Ceux-là suffisent à démontrer que toutes les racines communes ne peuvent avoir pour principe l'onomatopée.

Mais il est une théorie plus ingénieuse et plus profonde : c'est celle que Platon développe avec tant de subtilité, de pénétration et d'éclat dans son *Cratyle*. D'après ce grand génie, les noms, loin d'être des désignations arbitraires et conventionnelles des choses, en sont les signes propres et nécessaires, puisqu'ils en expriment la nature et l'essence. Si l'on admettait ce principe que les mots reproduisent l'essence des choses, le problème serait résolu. Non-seulement la communauté des racines y trouverait son explication, mais, l'essence des choses étant partout la même, les signes devraient aussi être partout les mêmes, et il ne devrait y avoir qu'une langue sur toute la surface du globe.

Mais cette doctrine n'est admise par aucun philologue. La raison et l'expérience la repoussent également. Aujourd'hui en effet qu'une observation attentive et une analyse délicate ont pénétré plus avant qu'on ne l'avait jamais fait dans la structure intime des corps, et les ont décomposés dans leurs éléments, nous ne pouvons pas encore nous vanter d'en saisir la véritable nature, nous n'en connaissons que les principales propriétés. Comment donc à l'origine du monde aurait-on pu en pénétrer l'essence et la désigner par son expression nécessaire et invariable ? Il est permis d'affirmer à priori qu'il n'en a point été ainsi, et la philologie comparée vient confirmer ce jugement de la raison.

Mais si les mots n'expriment pas l'essence des choses, ils sont encore moins des signes arbitraires et artificiels de nos

idées (1). Ils en sont les expressions naïves et vraies en rapport à la fois et avec l'objet perçu et avec le sujet percevant. Plus on remonte vers les langues primitives, plus on y découvre l'empreinte profonde de ce double caractère. Ce qu'ils expriment surtout, ce sont les qualités extérieures et saillantes des objets, les parties matérielles qui donnent prise aux sens. Les idées même du monde spirituel sont traduites par des termes empruntés au monde physique. Le même procédé a été suivi dans les langues aryennes et dans les langues sémitiques. Aucun idiome n'a pu s'affranchir de cette loi impérieuse.

Frédéric Schlegel avait cru trouver dans le sanscrit une langue toute spiritualiste, qui avait saisi l'esprit, les idées morales dans leur pure essence et les avait exprimées par des termes indépendants de la matière.

C'était une illusion : une étude plus approfondie de cette belle langue si poétique et si philosophique en même temps est venue la dissiper. Comme l'hébreu et l'arabe, elle a emprunté au monde sensible des images pour peindre les idées morales. Pour peu en effet qu'on gratte un terme métaphysique sanscrit, on ne tarde pas à découvrir, sous l'idée abstraite, l'expression primitivement concrète et naturelle.

Est-ce à dire pour cela que les peuples qui ont créé le langage, à la double lumière de la raison et de l'inspiration divine, n'ont eu que des notions de corps et de matière ? A Dieu ne plaise qu'on tire cette conséquence du principe que nous avons posé. Toutes les langues élèveraient une voix unanime pour

(1) Tous les traités de philosophie qu'on apprend dans les collèges, enseignent que les mots qui composent le langage artificiel, sont par eux-mêmes dépourvus de toute signification et ne deviennent significatifs qu'en vertu d'une convention. — C'est un reste de la philosophie du dernier siècle, qui prétendait qu'après une longue période de mutisme ou du moins de langage naturel, des sages avaient enfin inventé un système de signes artificiels, à peu près comme on a inventé de nos jours la vapeur ou le télégraphe électrique ; qu'on était convenu après en avoir délibéré, d'affecter arbitrairement tel signe à telle idée. Il serait temps enfin de renoncer à cette théorie que condamnait également la raison et la philologie.

protester contre cette monstrueuse doctrine. Partout en effet nous trouvons des traces profondes, des témoignages éclatants de la distinction nette et tranchée de l'esprit et de la matière, du monde sensible et du monde intelligible. Tous les écrits des poètes et des sages nous offrent à chaque page, à chaque ligne, les idées de l'ordre moral en opposition avec l'ordre physique, les notions de l'âme et du corps, de Dieu et de la nature, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Mais il n'est donné qu'aux pures intelligences de saisir directement et en lui-même le monde moral et divin ; l'intelligence humaine, emprisonnée dans l'organisme, ne pouvait le contempler qu'indirectement dans le miroir où ses rayons viennent se réfléchir. Et pour en rendre les idées saisissables, elle était obligée de les revêtir d'une enveloppe matérielle. Aussi chaque mot est pour ainsi dire frappé au coin d'une image sensible. N'accusons pas pour cela ces langues primitives. C'est un de leurs principaux mérites. C'est ce qui leur donne le trait, le coloris, l'éclat, le mouvement et la vie. Tandis que nos idiomes vieillissent, comme des médailles frustes dont un long usage a effacé les types, n'offrent plus à l'esprit aucune notion fixe, les langues des anciens jours conservent encore tous leurs reliefs. Arrêtées de bonne heure dans leur développement, elles conservent dans leur tombeau tout l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, et, toutes mortes qu'elles sont, elles communiquent encore à nos langues vivantes la sève qui les fait vivre.

Ainsi pour nous résumer et rentrer dans notre sujet, nous le répétons, les mots ne sont point les signes nécessaires, et par conséquent identiques, de l'essence des choses, mais ils en expriment une qualité saillante. Il n'y a point sous ce rapport d'opposition entre le sanscrit et l'hébreu. Mais tous les peuples n'envisagent pas les objets sous la même face ; chacun s'est placé à un point de vue différent, et a reproduit dans sa langue le côté qui l'avait frappé. Ce procédé, suivi dans la création des mots, n'explique donc pas mieux que les précédents comment deux peuples qui n'auraient eu aucun point de contact

posséderaient en commun un si grand nombre de racines.

Toutes ces causes ainsi éliminées, il n'en reste qu'une que l'on est forcé d'admettre : les racines qui portent l'empreinte d'un cachet primitif supposent une existence commune et indivise et sont antérieures à la séparation de ces deux grandes branches de la famille humaine.

Grammaire.

J'aborde le côté le plus ardu de ce problème philologique. Car les obstacles se succèdent sans cesse dans cette route mal frayée et éclairée d'une lumière douteuse. Battus sur le terrain du vocabulaire, les partisans de la séparation primordiale des deux races se retranchent dans la grammaire, comme dans un fort inexpugnable. Il est possible, nous disent-ils, qu'il y ait une certaine analogie lexicographique entre les deux systèmes d'idiomes ; mais ce qui constitue la parenté des langues, ce n'est pas le dictionnaire, c'est la grammaire. Or il y a une opposition radicale, absolue, inconciliable, entre la grammaire aryenne et la grammaire sémitique.

Les langues indo-européennes, surtout le sanscrit, le grec et le latin, sont des langues synthétiques et vraiment organiques. Avec les flexions des racines nominales et verbales, elles savent exprimer toutes les relations que l'intelligence saisit entre les objets.

Non-seulement le sanscrit a des désinences particulières pour exprimer les genres et les nombres, mais il possède huit flexions casuelles qui indiquent si l'objet désigné par le mot est l'agent, ou le terme direct ou indirect de l'action, la source d'où elle émane, l'instrument qui l'exécute et le lieu qui en est le théâtre.

Mais c'est surtout dans la conjugaison qu'éclate la *précellence* des langues aryennes. Le verbe aryen, et particulièrement le verbe sanscrit, nous offre la plus riche complexité et la plus

luxuriante végétation de formes. Les différents états où peut se trouver le sujet, les actions dont il est le principe ou le terme, le moment de la durée auquel elles se rapportent, la manière dont elles s'accomplissent; en un mot toutes les idées de personnes, de nombres, de temps, de modes et de voix se traduisent à l'aide de quelques affixes et d'un petit nombre de flexions. Le verbe sanscrit ne revêt pas moins de neuf formes pour exprimer les diverses relations de temps. Il possède comme le grec, le singulier, le duel et le pluriel, et les trois voix, active, passive et moyenne. Il n'est pas moins riche en modes, puisqu'il compte un indicatif, un impératif, un optatif, un infinitif, un gérondif et des participes.

Les langues indo-européennes, et surtout le sanscrit, le grec et l'allemand, les plus riches et les plus fécondes de la famille, possèdent encore un autre privilège : c'est celui de former avec la plus grande facilité des dérivés et des composés. Ce n'est pas d'elles qu'on pourrait dire, comme Voltaire le disait assez irrévérencieusement de notre langue, que : ce sont des *gueuses* fières, qui dissimulent leur pauvreté et n'osent mendier les secours dont elles auraient besoin. Elles ne sont point obligées de recourir à des emprunts étrangers : elles savent tirer de leur propre fonds, par voie de composition et de dérivation, tous les termes nécessaires à l'expression de toutes les idées. Aussi ces langues admirables ont-elles fait éclore d'un nombre relativement petit de racines, cette riche floraison de mots qui s'épanouit dans leurs glossaires.

Sous tous ces rapports les langues sémitiques offrent un contraste frappant avec les langues aryennes. Elles appartiennent à la catégorie des langues analytiques. Elles sont dépourvues de flexions casuelles et se servent de prépositions pour exprimer les relations que l'esprit aperçoit entre les objets.

Autant la conjugaison aryenne est riche en formes précises et déterminées, autant celle des sémites est pauvre, vague et indécise. Le verbe sémitique n'a que deux temps, le parfait et le futur. Encore ces deux formes n'ont-elles rien de fixe ni

d'absolu, puisque la première exprime souvent l'avenir et la seconde le passé. Aussi le nom qui leur conviendrait le mieux serait celui d'aoriste.

Les modes ne sont pas mieux déterminés que les temps. On n'y trouve même, à rigoureusement parler, que l'indicatif. L'impératif se traduit presque toujours par le futur. Quant au subjonctif, l'optatif, et à l'infinitif, ils ont une forme virtuelle plutôt que réelle.

La forme de la voix passive se confond généralement avec celle de la voix active, on n'en diffère que par une légère flexion intérieure.

Enfin les langues sémitiques sont inhabiles à composer des mots. On n'y rencontre guère sous cette forme que des noms propres, encore les éléments sont-ils mal soudés et forment-ils une juxtaposition plutôt qu'un véritable composé.

Nous n'avons point dissimulé les différences qui existent dans la structure grammaticale des deux systèmes d'idiomes. Qu'il nous soit maintenant permis d'en signaler les ressemblances. D'abord, l'opposition qu'on voudrait établir entre les langues synthétiques et les langues analytiques, n'a rien d'absolu. Le sanscrit, le grec et le latin emploient déjà le procédé de l'analyse, tandis que l'hébreu et l'arabe suivent aussi celui de la synthèse.

Quelque profonde que soit la ligne de démarcation entre les deux systèmes grammaticaux, un œil un peu pénétrant saisit cependant, sous la diversité des formes, un même principe organique, une même loi présidant, chez les deux races, à la structure de l'édifice grammatical.

Les langues sémitiques ont des désinences spéciales pour le masculin et le féminin, et l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif. On y trouve même une ébauche ou un débris de déclinaison. L'arabe écrit possède trois flexions casuelles. Ce qu'on appelle en hébreu *l'état construit*, est un véritable génitif. Cette langue possède aussi une espèce d'accusatif pour exprimer la direction du mouvement vers un

point de l'espace ou du temps, c'est le *é* local qui n'est pas sans analogie avec le grec. H. bith-*e*, G. οὐκονδα, vers la maison, H. arats-*e*, G. εραζε, vers la terre.

Nous avons déjà dit que dans les langues sémitiques la voix passive ne diffère de l'active que par une simple modification de la voyelle; en sanscrit, la semi-voyelle *y*, placée avant la flexion, suffit pour donner au verbe une signification passive: s. drçat, voyant, देखत; drçyat, vu.

Si les langues sémitiques sont pauvres en mots composés, elles sont en revanche riches en dérivés, et rivalisent presque, sous ce rapport, avec les langues aryennes. L'hébreu et l'arabe tirent de la racine verbale ou nominale, un grand nombre de verbes, de substantifs et d'adjectifs; ils possèdent, comme le sanscrit, le grec et le latin, des formes causatives, intensitives, désidératives et reflexives dérivées des verbes simples.

S'il nous était permis de prolonger ce parallèle, nous trouverions à chaque instant de nouvelles analogies. En sanscrit le substantif âlman, âme, tient souvent lieu de pronom réfléchi; en hébreu et en arabe, il en est de même du mot nefs, que les traducteurs ont le tort de traduire trop souvent par âme. Dans ces langues aussi bien qu'en grec et en sanscrit, l'adjectif possessif se remplace par un pronom personnel. Pour indiquer qu'un objet possède une qualité à un plus haut degré qu'un autre; par exemple, Pierre est plus savant que Paul, l'hébreu dit: Pierre est savant au delà de Paul. Eh bien! le suffixe, taras, tarà, taram, G., ταρος, ταρα, ταρον, que le sanscrit ajoute à l'adjectif pour exprimer le rapport de supériorité, signifie absolument la même chose.

Mais nous allons nous heurter à un nouvel obstacle. Cette analogie que nous croyons saisir entre les deux groupes d'idiomes est purement imaginaire. Les langues sémitiques en effet sont des langues à affixes, tandis que les langues aryennes sont des langues à flexions. Dans les premières, les racines privées de tout principe de vie et de mouvement intérieur, ne se sont développées que par une force mécanique et une simple agré-

gation extérieure. Dans les secondes, au contraire, elles sont un germe vivant qui s'est développé sous l'influence d'une force interne. Et toutes ces belles formes si riches et si variées que nous admirons dans le sanscrit, le grec et le latin, ne sont qu'une expansion organique et naturelle de la racine, comme l'animal et la plante ne sont que la simple évolution des organes que la graine ou l'embryon recélaient à l'état rudimentaire.

Voilà l'objection dans toute sa force. Nous allons essayer de la renverser en l'attaquant par sa base. Cette distinction établie, au commencement de ce siècle, par l'illustre Frédéric Schlegel, qui a ouvert la voie de la philologie comparée où la savante Allemagne s'est avancée si loin, n'existe pas. Un examen plus approfondi en a révélé la fausseté. Quoique moins riches et moins flexibles, les langues sémitiques n'en sont pas moins des langues à flexions comme les langues aryennes, ou plutôt, dans l'une et l'autre famille, les flexions ont été originellement des affixes. Toutes ont procédé de la même manière et le développement s'est opéré par le *dehors*.

Les lettres *serviles* qui, dans les langues sémitiques, s'ajoutent aux *radicales* comme préfixes et comme suffixes pour la détermination des temps, des personnes et des nombres, ne sont rien autre chose que les pronoms personnels mutilés par une altération phonétique.

En est-il de même du sanscrit et des langues congénères? On est d'abord tenté de répondre par la négative. La coalescence du thème et des suffixes est si parfaite, la combinaison des deux éléments est si intime qu'on croit, au premier regard, qu'ils n'en font qu'un. Mais comme la chimie a démontré la composition de corps dont on avait admis jusqu'ici la simplicité, de même, la philologie, en faisant passer au creuset d'une sévère analyse, des mots considérés comme simples, est parvenue à les décomposer en divers éléments. Ainsi dans ces belles formes organiques du grec et du sanscrit, elle a su découvrir les joints et les soudures; malgré la profondeur des

altérations phonétiques, elle a distingué les parties accessoires de l'élément principal ; elle a reconnu des suffixes dans ce que l'on prenait pour le résultat d'une végétation organique. Ce sont, comme dans les langues sémitiques, des mutilations de pronoms personnels, de verbes auxiliaires, et de racines dont on a pu, en partie, déterminer le sens. Et là où les injures du temps et de la voix ont exercé de trop profonds ravages pour que l'observation permette de saisir tous les éléments, les lois de l'analogie autorisent à induire que les mots se sont formés en vertu d'un procédé analogue.

Ainsi dans les langues aryennes, les inflexions verbales ne sont pas plus que dans les langues sémitiques le produit d'une évolution intime du germe primitif. Dans l'un et l'autre système, le développement s'est fait de dehors en dedans ; et, avant de s'unir et de se fondre ensemble, les éléments avaient eu une existence propre et vécu d'une vie indépendante.

La distinction qu'on a voulu établir entre les deux familles, se trouve ainsi effacée. Un examen plus approfondi du langage a renversé la barrière infranchissable qu'on prétendait élever entre elles.

Que conclure de ce qui précède ? Que l'hébreu est la langue primitive et la mère de toutes les autres, comme le prétendait l'ancienne philologie ? Telle n'est pas la conséquence qui résulte des principes exposés et la science moderne la repousse.

Personne ne professe plus de respect que nous pour les Bochard, les Thomassin et tant d'autres illustres sémitisants des trois siècles derniers. Nous profitons de leurs travaux et nous nous éclairons de leurs lumières. Mais nous ne pouvons souscrire à tous leurs jugements et prendre leur autorité pour règle. Ils manquaient de certaines données indispensables à la discussion du problème. Leur sphère d'études se bornait aux langues sémitiques comparées au grec et au latin. Le champ d'observation s'est bien élargi de nos jours. La connaissance du sanscrit a renouvelé la face des études philologiques. C'a été un vif foyer de lumière, dont les rayons en se projetant sur le front

des langues indo-européennes ont fait ressortir les traits d'une même physionomie, tandis qu'ils mettaient plus en relief les affinités des langues sémitiques et dessinaient mieux leur contraste avec les premières.

La philologie comparée est aujourd'hui une science d'observation qui se renferme dans l'étude des faits et des lois qui les régissent. Elle a renoncé à la recherche impossible de la langue primitive. Sur ce terrain l'orthodoxe et le libre penseur se rencontrent, et le cardinal Wiseman y donne la main à M. Renan. Elle admet comme un fait acquis à la science la distinction de ces deux grandes familles. Nous l'admettons nous-même. Mais nous croyons et c'est en cela que nous nous séparons d'un certain nombre de philologues appartenant surtout à l'école française, que ces deux branches principales du langage sont issues d'une même tige et que c'est là qu'elles ont pris ce fond de ressemblance que l'on découvre encore à travers les caractères profonds qui les distinguent. A cette époque reculée qui se perd dans les ombres des premiers âges, le langage ne se composait encore que de racines monosyllabiques, libres et indépendantes, mais qui se prêtaient néanmoins à tous les besoins de la pensée naissante.

Après avoir vécu d'assez longues années ensemble, les sémites et les japhétides se séparèrent, emportant le fonds de racines qu'ils avaient acquis en commun. Ce noyau primitif se grossit et s'enrichit de toutes les expressions créées pendant cette nouvelle période de leur existence.

En même temps une grande révolution s'opérait dans le langage. Les racines, jusques-là isolées, se rapprochèrent, s'agglutinèrent et finirent par se combiner d'une manière intime. Chacune des deux races créa sa grammaire et façonna le moule dans lequel elle devait jeter sa pensée. Tout en suivant des lois fondamentalement identiques, chacune d'elles lui imprima une forme particulière et la marqua profondément au coin de son génie.

Qu'on ne nous dise pas que cette transformation est impossible; que la racine et sa forme sont contemporaines, qu'elles

sont unies par un lien indissoluble et qu'on ne peut les séparer que par abstraction. Cette objection n'a de force que dans la théorie d'une langue organique dans toute la rigueur du mot. Nous y avons répondu d'avance en réfutant ce système conçu *à priori* et que ne justifie pas l'observation.

Non, le vocabulaire et la grammaire sanscrite ne datent pas de la même époque. L'un remonte aux âges les plus reculés : il appartient à cette période de spontanéité et d'inspiration où l'homme avait reçu de Dieu la merveilleuse puissance d'imposer des noms aux animaux et aux choses à mesure qu'ils passaient sous ses yeux (1).

L'autre est le fruit de la réflexion et son mécanisme savant suppose une culture intellectuelle assez avancée. Nous en dirons autant de la grammaire sémitique quoique plus simple, plus naïve et remontant sans doute à une époque plus reculée.

Si l'on nous demandait comment il se fait que les langues sémitiques et les langues aryennes sont devenues des langues à flexions, tandis que le chinois est resté monosyllabique et que les langues touraniennes n'ont pu s'élever au-dessus de la forme agglutinante, nous pourrions répondre que nous n'en savons rien. L'histoire de l'homme et de la nature renferme tant de mystères que la science ne peut pénétrer ! Comment se fait-il, pourrions-nous demander à notre tour, que les peuples de l'Inde, de la Grèce et de la Judée, ont laissé de si sublimes monuments de leur génie, tandis que tant d'autres ont trainé une existence obscure et n'ont laissé aucune trace ? La même cause a produit ces grands effets. Les aryens et les sémites sont les deux races privilégiées de notre espèce. Elles marchent à la tête de l'humanité. La supériorité de leur génie s'est révélée dans la création des formes de leurs grammaires comme elle s'est empreinte sur toutes les œuvres de leur activité intellectuelle.

Ainsi, pour nous résumer et donner à notre travail sa conclusion finale, nous distinguons deux époques dans l'histoire de

(1) L'Éternel amena les animaux devant l'homme afin qu'il les nommât, et le nom que l'homme donna à chaque animal fut son nom. 1 M., II, 19.

langage. Dans la première, l'homme, doué d'une singulière puissance de création, d'une sagacité fine et pénétrante, en créa les principaux éléments. Dans la seconde, son industrie organisa cette matière première et la transforma. Mais alors la dualité remplaça l'unité primitive : le langage se divisa en deux grandes branches, et chacune de ces branches produisit plusieurs rameaux. De l'une sortirent le chaldéen, le syriaque, l'hébreu, l'arabe, le phénicien, ce qui constitue la famille sémitique. De l'autre, le sanscrit, le zend, le grec, le latin, le teutonique, le slave, le scandinave, ce qui forme la grande famille indo-européenne.

C'est ainsi, selon nous, que s'est développé l'arbre généalogique de ces deux systèmes d'idiomes. Le sanscrit et l'hébreu ne sont point les mères de leurs congénères, elles en sont tout au plus les sœurs aînées. A plus forte raison l'hébreu n'a point enfanté le sanscrit, le grec et le latin, pas plus que le sanscrit n'a engendré les langues sémitiques, mais ces deux grandes familles sont les divers rejetons de deux tiges sorties d'une souche commune qui enfonce ces racines dans les profondeurs du terrain primitif. C'est une vérité qui nous paraît résulter des faits étudiés à la lumière d'une sincère et impartiale critique.

La science se trouve ainsi d'accord avec la Genèse. La philologie comparée nous dit, comme Moïse, qu'il fut un temps où il n'y avait sur la terre qu'un organe et qu'une parole, *iei cal harts saphé ahat* ou *debarim ahadim*. Quand même les titres de l'unité de l'espèce humaine ne seraient pas consignés dans ces immortelles archives, dans ces registres sacrés de l'état civil de l'humanité, ou les lirait gravés en caractères ineffaçables dans la constitution des langues.

Sans doute la science n'a pas encore déterminé et ne parviendra peut-être jamais à préciser le point de l'espace où Dieu plaça le premier homme. Le commencement des choses est couvert d'un voile impénétrable. Mais tout nous montre que c'est l'Asie qui fut le berceau de l'humanité. C'est d'elle que l'on peut dire avec plus de raison que Jornandès ne le disait de

la Scandinavie, qu'elle fut *la grande fabrique des nations, ingens officina gentium*. C'est de son centre en effet que nous voyons sourdre, comme d'une source intarissable, tous ces flots de populations qui ont couvert la surface du globe. C'est de là que sont venus tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe. C'est là enfin que se sont formées les langues que nous parlons sans en avoir enrichi le vocabulaire ni modifié la grammaire qu'en désorganisant la beauté de leurs formes.

C'est des régions où se lève le soleil qui illumine le monde des corps, que nous vient aussi avec le langage la lumière qui éclaire les intelligences. Elle jaillit d'une double source, l'une aryenne, l'autre sémitique. Toutes nos idées religieuses, esthétiques, morales et intellectuelles nous viennent de l'Inde et de la Judée. La Grèce avait allumé au foyer des Aryas le flambeau qui a jeté un si brillant éclat sur les confins de l'Europe et de l'Asie; et Rome a réfléchi vers l'Occident les rayons émanés de la Grèce et de l'Inde. Si le sanscrit, le grec, le latin et l'hébreu occupent une place si distinguée parmi les langues, ce n'est pas seulement parce qu'elles sont les plus parfaites, c'est surtout parce qu'elles ont été l'expression de sublimes doctrines religieuses, de magnifiques créations poétiques et de profondes conceptions métaphysiques.

Mais tout s'use et finit dans les choses humaines. Le monde antique avait produit tout ce qu'il lui avait été donné de produire. A l'admirable fécondité des premiers âges succédait une période de stérilité et d'épuisement. L'Inde s'immobilisait dans ses castes et se pétrifiait dans ses symboles; la Grèce achevait de dépenser dans les subtilités d'une vaine sophistique les restes de son beau génie philosophique; Rome ne songeait qu'à asservir le monde et assouvir ses appétits sensuels. En Judée même, l'esprit qui inspirait le *nabi* semblait retenir son souffle. Le soleil du monde moral menaçait de s'éteindre et de replonger le monde dans les ténèbres.

Mais un foyer de lumière plus pure se rallume en Orient. La religion du Christ vient donner à l'humanité une ère nou-

velle, la pénétrer d'un esprit plus élevé, et l'animer du souffle d'une vie plus sainte. Il proclame l'unité de l'espèce humaine et la fraternité des peuples que la science retrouve aujourd'hui dans le langage. Enfonçant ses racines dans les langues sémitiques et dans les langues aryennes, le christianisme résout dans une synthèse supérieure l'antithèse des deux races et concilie leur antinomie dans son vaste symbole. Il semble donc appelé à renouer les liens rompus dès l'origine des temps ; entre les aryens et les sémites, entre l'Orient et l'Occident. Du moins, c'est à la clarté de ce phare divin, allumé au foyer de l'éternelle lumière, que l'Europe est parvenue à ce haut degré de culture morale et intellectuelle dont elle est si justement fière ; elle ne saurait renier la religion du Christ sans se rendre coupable du crime d'impiété filiale. C'est elle, en effet, qui a tiré de la barbarie, où elles avaient été si longtemps plongées, les races celtiques, slaves et teutoniques. Autrefois éclipsées par leurs brillantes sœurs, elles les effacent aujourd'hui. Elles jouent à leur tour le premier rôle sur la scène du monde et semblent appelées à parcourir le cercle entier des connaissances humaines. Appliquant au monde externe l'esprit d'investigation, d'observation et d'analyse que le moyen âge avait porté dans le domaine de la conscience, l'intelligence pénètre la substance intime des corps, détermine les lois qui gouvernent les mondes, enchaîne les forces de la nature et les contraint d'obéir à la volonté de l'homme.

Toutefois ne dissimulons rien : ce grand mouvement scientifique n'est pas sans quelque danger.

Cette fiévreuse activité qui dévore les générations contemporaines les emporte surtout vers le monde sensible. Les préoccupations des intérêts matériels leur font trop souvent oublier des sentiments d'un ordre supérieur. L'homme ne vit pas seulement de pain ; il a soif, une soif inextinguible, du vrai, du beau, du divin. Étudions, réformons même l'organisation sociale, mais n'oublions pas que Dieu en doit être l'âme. Observons les faits et constatons les lois du monde physique,

mais élevons nos regards jusqu'à la puissance souveraine, à la suprême sagesse dont les merveilleux desseins éclatent en traits si lumineux, dans le détail comme dans l'ensemble de l'œuvre.

Si nous voulons conserver la supériorité que nous avons acquise, ne mutilons pas l'intelligence; ne découronnons pas l'humanité de la double auréole qui brille sur son front. Essayons de concilier dans une heureuse harmonie, la science et la foi, la raison et la révélation. Nous n'avons pas trop de toutes ces forces et de toutes ces lumières pour traverser le sombre et aride désert de l'existence.

A ces conditions nous pourrions établir un commerce fécond entre l'Occident et l'Orient. Nous lui porterons notre science, nos arts, notre industrie, notre génie politique et social; nous recevrons en échange les profondes contemplations et les saintes aspirations de l'âme. Notre intelligence, trop positive, se rajeunira aux sources pures de la pensée et reprendra goût aux travaux désintéressés de l'esprit. Semblables au géant de la fable qui ranimait ses forces épuisées en touchant la terre qui l'avait enfanté, nos idiomes vieillies dont l'éclat se ternit au souffle desséchant de la science et de l'industrie, se retremperont au foyer maternel, et recouvreront une sève et une fraîcheur nouvelles au contact de ces belles langues tout imprégnées de vie morale, toutes parfumées de poésie, de religion et de philosophie.

LETTRE

DE M. DE CAPELLA

A Monsieur le Président de la Société d'Agriculture,
Sciences et Arts de la Sarthe.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

En faisant mon examen de conscience, je m'aperçois que je me trouve débiteur envers la Société d'Agriculture, Sciences

et Arts de la Sarthe de la rente annuelle édictée par le règlement. L'échéance approche, le temps fuit et je ne puis me permettre de lui offrir un travail de longue haleine ; aussi ai-je l'espoir qu'elle voudra bien accueillir quelques déductions que vient de faire naître en moi la lecture des tableaux statistiques publiés en 1864 par le Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics sur les recettes des chemins de fer qui sillonnent l'Europe.

Voici les chiffres qui m'ont inspiré ces réflexions :

L'ensemble des lignes ouvertes au 31 décembre 1862 était de 61,719 kilomètres ; celui des lignes exploitées dans l'année n'était, en moyenne, que de 57,209 kilomètres et avait donné lieu à une recette de deux milliards de francs. On pouvait d'ailleurs conclure des prix de revient des railways français et anglais que la dépense de premier établissement ne différait pas beaucoup de 30 milliards.

En face de ce capital, il paraissait intéressant de se rendre compte de l'influence que cette opération avait eue sur la société européenne.

Si on considère que les frais d'exploitation grèvent les recettes ci-dessus d'une dépense de 50 p. 0/0, on pourrait craindre de prime abord que les sociétés modernes n'aient pas été bien inspirées en consacrant au changement de l'outillage des transports une ressource si considérable dont le placement ne ressort qu'à un taux dépassant à peine 3 p. 0/0. On pourrait aussi se demander comment les banquiers, les détenteurs du capital et de l'épargne, comment les gouvernements et les peuples se sont jetés avec une fiévreuse ardeur dans une voie si nouvelle et comment des prophètes confiants ont pu en préconiser le but comme étant celui d'une richesse et d'une civilisation inconnues.

La réponse à cette question serait compliquée s'il s'agissait de montrer en détail les avantages moraux, intellectuels et matériels que la communication rapide des hommes et des produits de leur travail a commencé à réaliser et qu'elle

va poursuivre avec une irrésistible puissance ; mais je me contenterai de soulever un coin de voile et je chercherai seulement à faire ressortir le profit instantané que le nouveau mode de transport a inauguré, au grand bénéfice de la condition des travailleurs et des forces vives de la société.

Une tonne de marchandises ou un voyageur porté à un kilomètre représente une unité de transport. Cette unité est payée, en moyenne, à raison de 6 centimes $1/2$, et ce prix, rapproché de la recette de deux milliards, fait ressortir la transaction totale du réseau des chemins de fer européens à 30 milliards d'unités de circulation.

Avant les railways, les transports sur les routes de terre coûtaient, en France, 20 centimes par unité et nous ne serons pas taxé d'exagération en fixant ce chiffre à 40 centimes pour l'Europe ; car l'Italie, la Russie, la Turquie, le Danemark, la Suède, l'Espagne, le Portugal et la Suisse manquaient entièrement de routes, et l'Angleterre, qui en était bien pourvue, voyait ses transports grevés de la taxe aux barrières paroissiales. Si nous nous arrêtons à ce prix et que nous l'appliquions au chiffre total des transports, nous arrivons à la dépense de 12 milliards pour la mise en mouvement, sur les routes de terre par les anciens véhicules, de cette immense circulation.

Les procédés nouveaux n'ayant exigé que deux milliards, le public européen a réalisé un bénéfice annuel de 10 milliards de francs qui, comparé au capital de 30 milliards, fait ressortir un placement de 30 p. 0/0.

Ce fait explique donc bien pourquoi l'argent est partout abondant ; pourquoi cette fructueuse épargne annuelle suffit à commanditer mille entreprises, à supporter les charges croissantes de la vie, des impôts et même d'un luxe peut-être immodéré.

Faut-il s'étonner d'un autre côté que les bailleurs de fonds aient accepté, sans se plaindre, des bénéfices de 3 p. 0/0, si ce revenu ne représente qu'une faible partie de leur placement et s'ils ont participé comme public, et dans la proportion de

leur rôle de travailleur, aux avantages généraux de la société. Il n'y aurait que l'oisif exclusivement consommateur qui n'y trouverait pas son compte et, sous ce rapport, la Société pensera, je l'espère, comme moi, que la sanction morale du travail est ici de nouveau vérifiée.

On ne manquera pas cependant de faire une objection dans l'intérêt de ce consommateur qui, je le reconnais, a son mérite s'il met son capital au service du travail. On me dira donc certainement : Puisque votre système de circulation rapide est si économique, comment les choses nécessaires à la vie ont-elles augmenté si fort sous son influence ? N'y a-t-il pas là anomalie ou du moins compensation ? Je conteste d'abord que le renchérissement soit aussi général qu'on veut bien le dire ; le blé et autres céréales, les tissus, les fers et bien d'autres produits, loin de voir leurs prix s'élever, les ont vus se restreindre, et il me sera facile de prouver que, si les objets de consommation de seconde nécessité ont subi un renchérissement, c'est uniquement parce qu'ils ont été mis à la portée du plus grand nombre.

L'immense chiffre de la main-d'œuvre développée pour l'érection des chemins de fer est venu porter une première amélioration dans la famille de l'ouvrier vivant du salaire de son chef. D'un autre côté, les bénéfices annuels ne sont pas restés sans partage entre les mains des détenteurs des instruments de travail, l'épargne s'est généralisée et bien des prolétaires, animés d'une sage prévoyance, sont entrés dans la classe des possesseurs puisant ainsi, par plus d'une source, au réservoir si bien alimenté de la richesse publique. Ces émancipations ont élargi notablement le marché de la consommation des objets représentant les satisfactions de 2^e ordre et elles ont accru rapidement leurs prix, de manière à effrayer d'abord les meilleurs esprits ; mais on n'a pas été longtemps à reconnaître que ce renchérissement couvrait un progrès social qui mettait à la portée du plus grand nombre une ration plus complète, tant sous le rapport intellectuel, que sous le rapport matériel, et

acheminait vers un état où les déshérités de l'épargne, passant dans le camp des propriétaires, demanderaient désormais au travail une amélioration que leurs guides turbulents et leurs instincts jaloux avaient placée jusqu'alors dans la révolte et la violence.

Le renchérissement de notre époque, si c'est bien là son origine, ne prendra pas des proportions inquiétantes et s'arrêtera dès que, l'installation économique du travail étant terminée, les capitaux et les forces vives de la société seront exclusivement employés à la production. Le matériel du travail industriel et commercial est complet pour longtemps encore, et il faut l'utiliser avant de penser à le remplacer. Il y aura donc, sous ce rapport, une tendance au repos, un temps d'arrêt dans les dépenses qui ne seront pas de première urgence. Cette phase nouvelle ne paraît-elle pas indiquée par les tendances d'économie que les assemblées électives conseillent aux gouvernements, aux départements et aux villes ?

Il ne faut donc pas confondre notre situation avec ces révolutions européennes qui ont sanctionné subitement et sans exception une augmentation dans tous les objets de consommation. Prenons, par exemple, la découverte de l'Amérique. La valeur des denrées s'accrut sous son influence dans le rapport de 1 à 3 parce que les métaux servant à les payer baissaient dans le même rapport par suite de l'abondance que l'économie de leur extraction dans le Nouveau Monde et de leur transport en Europe réalisait.

On peut dire de cette époque que les denrées ne coûtaient trois fois plus que parce qu'on les payait avec une matière qui valait trois fois moins. Rien de pareil aujourd'hui. L'extraction moderne des métaux de la Californie et de l'Australie ne peut diminuer la valeur du signe de l'échange : car cette valeur est la représentation du prix du temps et de la force nécessaires pour épurer et amener sur le marché européen les matières métalliques. Si l'équilibre est ainsi établi, le loyer du numéraire peut seul varier sous l'influence de la circulation,

et nous n'aurons plus à craindre l'envahissement des matières qui lui servent de garantie, mais de simples crises monétaires.

La principale augmentation des denrées paraissant due désormais à l'accroissement de la consommation, l'homme arrivera à produire plus qu'il ne consomme, et on peut alors prévoir le moment où le renchérissement sera déterminé par l'augmentation de la population et l'avilissement par la marche progressive de la production. Or, la loi qui régit la première est moins rapide que celle qui préside à la seconde, et par suite on peut espérer pour l'avenir seulement et pour un avenir assez éloigné, la vie à bon marché qu'on s'était trop pressé de promettre à notre époque.

D'ailleurs, l'agriculture n'a pas fait encore sa transformation économique, et c'est elle surtout qui amènera cette amélioration. Aussi, je ne veux pas finir cette causerie sans rappeler le remède qui doit l'arracher à son marasme.

La science et le capital fourni par la commandite et l'anonymat ont régénéré l'industrie manufacturière et des transports ; sans ces deux auxiliaires, nous aurions été dans l'impossibilité de remplacer le tissage et le filage à la main par le tissage mécanique et la filature ; la forge romaine par le haut-fourneau ; les transports à la voile et la traction animale par la force de la vapeur. Sans eux, nous aurions l'industrie morcelée au lieu de la grande industrie.

L'agriculture doit suivre la même marche ; faire disparaître le morcellement pour diminuer les frais généraux et entrer résolument dans la grande production par l'appel de la science et du capital.

On peut s'assurer, par quelques exemples, de l'écart énorme qui existe entre la production traditionnelle et la production perfectionnée :

Prenons pour premier exemple les merveilles de culture des jardiniers des environs de Paris, qui parviennent à alimenter une immense consommation en produits de premier ordre et relativement à bon marché.

Prenons un deuxième exemple en pleine campagne : les fabriques d'alcool que des industriels construisent à côté de nos fermes et qui combattent l'avilissement des prix par la distillation. Elles obtiennent des produits rémunérateurs en laissant sur le sol tous les éléments de la fertilité ; tandis que nous vendons faiblement les denrées elles-mêmes qui épuisent nos terres.

Prenons enfin l'élève en grand des bestiaux qui augmente si fort les prix des herbages tout en payant largement les soins des éleveurs.

Tous ces résultats sont la conséquence de l'application à l'exploitation d'un capital considérable et de vues scientifiques rationnelles ; mais ils ne sortent pas du mode morcelé. Que sera-ce donc si on applique à l'industrie agricole l'élément collectif de la commandite et de l'anonymat qui réduisent à presque rien les frais généraux.

Je sais que beaucoup de personnes voient les obstacles au développement agricole dans des causes multiples : l'absentéisme, l'appel des villes, les héritages, la cherté de la main d'œuvre, le poids des impôts et des octrois ; mais je répondrai que si l'industrie a triomphé de ces mêmes circonstances, je ne vois pas pourquoi l'agriculture, qui est la première des industries, échouerait en associant, sur une large échelle, la terre, le capital et le travail aux efforts progressifs de la science.

Si mon espoir n'est pas un vœu stérile, l'avenir réserve à ces féconds auxiliaires le rôle heureux de rendre aux champs leur attraction première et aux agriculteurs la prépondérance et la richesse qui leur échappent aujourd'hui.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 2^e TRIMESTRE DE 1866.

Séance du 6 avril 1866.

PRÉSIDENCE DE M. HOUBERT.

M. MANCAU, SECRÉTAIRE.

La Société appelée à voter sur la demande du titre de membre titulaire faite par M. Guillier, émet un vote favorable.

On entend : 1^o *Notice météorologique de mars*, par M. Bouhomet ; 2^o *Note sur la vente des biens du clergé sous Charles IX*, par M. de Lestang ; 3^o *de l'utilité de certaines basses plantes dans les forêts de chênes en futaie*, par M. Béraud.

Séance du 20 avril 1866.

PRÉSIDENCE DE M. HOUBERT.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose : 1^o *La loi naturelle*, par M. de Neufbourg, 4^e édition ; 2^o Rapport à M. le Préfet de la Seine sur le drainage de Londres, par M. Mille, ingénieur en chef.

Il est ensuite donné lecture : 1^o *de l'Oraison funèbre de Lamoricière, considérée au point de vue littéraire*, par M. Charles, correspondant ; 2^o *de la direction d'une exploitation agricole*, par M. de Villiers de l'Isle-Adam fils, correspondant.

Séance du 4 mai 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1^o une circulaire de M. Lapparent avec un spécimen d'un nouveau lien pour les gerbes de blé ; 2^o *Quatrième herborisation de la Société Royale de Botanique de Belgique*, par M. Thielens, correspondant.

La Société vote une adhésion à la réunion du Congrès scientifique qui aura lieu cette année à Amiens, et délègue M. Béraud, correspondant, pour la représenter à cette réunion.

M. l'Archiviste annonce que, grâce aux instances de M. Guéranger, la Bibliothèque de la Société vient de s'enrichir de 35 volumes des comptes

rendus de l'Académie des Sciences ; la Société remercie M. Guéranger des démarches qu'il a bien voulu faire pour obtenir cet heureux résultat.

On entend la lecture de la notice météorologique d'avril par M. Bonhommet ; puis M. Clouet développe une formule générale pour le raccordement de deux alignements d'inclinaison donnée au moyen de deux arcs de cercle.

M. Guillemare expose une nouvelle application des hyposulfites, due à sa découverte, devenue d'un usage général dans l'industrie, et à l'aide de laquelle on parvient à donner à des fils provenant de chanvres communs une couleur plus agréable et l'apparence des chanvres de la vallée de la Loire. M. Guillemare espère même pouvoir, sous peu de temps, arriver à substituer à l'ancien blanchissage un nouveau mode bien plus rapide et plus économique ; mais ces expériences n'étant encore que purement scientifiques, il attendra les résultats industriels avant de faire part de ses nouveaux procédés.

On entend ensuite une note de M. Jousset sur les cercueils de Nocé, suivie de quelques observations de MM. Clouet, Richard, Voisin et Manceau sur des tombeaux de différentes époques, récemment découverts dans plusieurs localités de la Sarthe et notamment sur les puits funéraires de Chevillé, près Brûlon.

Séance du 18 mai 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1° le système de culture de Daniel Hooibreuck (envoi de M. Boulard) ; 2° Guillaume Houdent, par Millet de Saint Pierre ; 3° Prisons de Jeanne d'Arc, à Rouen, par Vergnaud-Romagnési, correspondant ; 4° l'Agriculture devant l'enquête, par M. Courtillier, correspondant.

Il est donné lecture des *Observations* de M. Louis Vétillart sur l'Agriculture, et d'une note de M. Letrone sur les causes de l'excellente qualité de la pomme de terre cultivée sur les côtes de Bretagne. M. Surmont présente ensuite quelques considérations sur le choix à faire pour les semences de la pomme de terre.

Séance du 8 juin 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

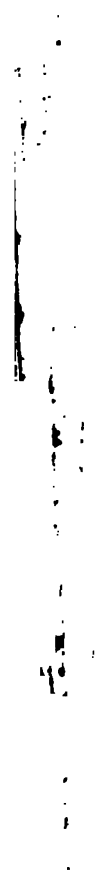
M. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1° une lettre de M. Griffaton annonçant la mort de M. Houdbert, vice-président de la Société. — La Société fait

consigner au procès-verbal l'expression de ses regrets; 2° Une lettre de M. le Ministre de l'Agriculture du 8 mai, annonçant qu'il vient d'accorder une somme de 700 fr. pour être distribuée en primes d'encouragement à l'Agriculture; 3° Une lettre de M. le Préfet du 2 juin, annonçant que, sur la demande de M. le prince de Beauvau, M. le Ministre de l'Agriculture accorde, outre les 700 fr. ci-dessus mentionnés, une médaille d'or, deux d'argent et quatre de bronze. — Des remerciements sont votés à M. le prince de Beauvau. 4° *Rien ne naît, rien ne meurt, la forme seule est périssable*, par M. Bouchet de Perthes. 5° *Etude sur le Grand-Oiseau*, par M. Trouillard, correspondant. 6° De l'usage alimentaire de la viande de cheval (envoi de M. de Lestang, correspondant).

M. Viet, ingénieur hydroscope, présente à l'assemblée des observations intéressantes sur la manière dont sont formées les sources, sur les moyens de reconnaître les sols qui en renferment avec la quantité d'eau que l'on peut espérer.

Sur les diverses questions posées à l'ordre du jour au sujet de la culture du pommier, il est reconnu : 1° qu'il y a avantage à entretenir de petites pépinières dans les fermes pour remplacer les vieux arbres, quand il est possible d'avoir des terrains convenables; 2° que le meilleur mode de plantation serait de faire des vergers, de planter dans des trous larges et profonds, même de faire des tranchées et de placer le sujet à la surface du sol; 3° que le terrain le plus convenable au pommier est celui où domine l'argile; 4° qu'outre les soins ordinaires et connus qu'il faut donner à la greffe, il est indispensable, pour la reprise, que la greffe soit moins avancée que le sujet; elle doit, autant que possible, avoir été cueillie d'avance; 5° sur la question de la taille, les avis sont partagés : les uns veulent une taille sévère, les autres, au contraire, recommandent une grande discrétion; 6° pour la destruction du puceron lanigère, chenilles, etc, on recommande une solution d'un gramme d'acide phénique dans un litre d'eau; 7° la destruction de la mousse et des lichens est d'une utilité incontestable.



SÉANCES GÉNÉRALES ET PUBLIQUES

*Tenues à l'Hôtel de Ville du Mans, salle du Conseil,
les 24, 25, 26 et 27 juin 1866.*

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

La Société a ouvert ses séances le dimanche 24 juin à une heure de l'après-midi.

M. le Préfet, Mgr l'Évêque, M. de Neufbourg, président de la Société littéraire de La Flèche, M. le Curé de la cathédrale, plusieurs dames, M. le Directeur de l'École normale et ses élèves, nombre de personnes distinguées de notre cité et du département assistent à la séance.

M. le Président donne lecture d'une lettre dans laquelle M. le Maire du Mans exprime ses regrets de ne pouvoir, à raison de son absence de la ville, prendre part à la réunion, puis il prononce le discours suivant :

« Monsieur le Préfet, Monseigneur,

« Mesdames, Messieurs,

« Malgré la satisfaction que j'éprouve en voyant réunies autour de nous tant de personnes éminentes par leur position, leurs talents, leurs vertus, leur science et leurs services, je ne puis me défendre d'un profond sentiment de tristesse en n'apercevant pas dans leurs rangs, où il avait sa place marquée à tant de titres, l'un de nos plus chers et de nos plus distingués collègues, M. Victor Houdbert, mon honorable prédécesseur à ce fauteuil, notre premier vice-président. Il y a deux ans, à pareille époque, il présidait nos *séances générales* avec un talent et un éclat dont beaucoup d'entre vous peuvent rendre témoignage; il y a quelques semaines il dirigeait, en mon absence, nos réunions et nos travaux ordinaires; il était là, au milieu de

nous, dans toute la plénitude de la vie, de la force, de l'intelligence, et il a suffi de l'attouchement insensible d'un insecte microscopique, messenger invisible de la mort, pour le précipiter dans la tombe ! Le 3 juin il accompagnait le Saint-Sacrement dans nos rues pavoisées par la piété des fidèles ; le mardi suivant, il allait visiter l'hospice dont il était administrateur, et le jeudi soir il avait cessé de vivre ; de sorte qu'on peut dire de lui que, soldat dévoué de la foi et de la charité, il est mort sur le champ de bataille.

« Je ne suis pas en mesure de vous raconter et, du reste, vous n'auriez pas aujourd'hui le loisir d'entendre tous les détails de cette vie brillamment commencée, dignement remplie, noblement terminée ; je ne puis cependant résister au désir de vous en dire quelques mots.

« Né à Paris le 7 janvier 1800, M. Victor Houbert fit ses études au collège du Mans, où son père exerçait les fonctions de juge près le tribunal civil ; il les achevait à l'âge de seize ans, et recevait de son supérieur et de son maître de philosophie, le plus beau témoignage qu'un élève ait jamais emporté de ses classes : permettez-moi de vous le lire en entier :

« Victor Houbert, collegii Cenomanensis alumnus non vulgaris ; in humanioribus litteris constanter victoriâ coronatus, adolescens ingenuâ indole commendabilis, ingenii sagacitate et facili mentis intelligentiâ perspicuus, et cuilibet disciplinæ colendæ sine dubio aptissimus, hodiè primum annum cursûs philosophici feliciter et cum meritâ laude absolvit, dignus qui publicè deffenderet si per circumstantias temporis licuisset coram adstantibus respondere, in quorum fidem libentissimè et sine pœnitentiâ subscripsimus. Cenomani die decimâ septembris anno salutis reparatæ millesimo octingentesimo decimo sexto.

« PETITDIDIER, sacerdos. »

« Vidi et approbavi, Cenomani die decimâ sextâ septembris, anno reparatæ salutis millesimo octingentesimo decimo sexto.

« MOISSENET, Can. hon., Collegii primarius. »

« Ce portrait de l'enfant, peint de main de maître, n'est-il pas déjà, trait pour trait, celui de l'homme, de l'homme de cœur, *ingenuâ indole*, dont l'esprit vif, pénétrant et facile, a pu aborder tous les travaux de l'intelligence avec une remarquable supériorité, *non vulgaris, commendabilis, aptissimus, ingenii sagacitate et facili mentis intelligentiâ perspicuus*, etc. Vous tous, qui avez connu notre regretté collègue pendant les cinquante années qui se sont écoulées depuis qu'a été tracée cette vigoureuse esquisse, n'est-ce pas celle que vous en traceriez encore aujourd'hui ? Pour moi, je n'oserais entreprendre d'en faire une plus ressemblante, et veux me borner à en justifier les lignes principales en rappelant brièvement les principaux événements de la vie de M. Houdbert.

« Le 30 novembre 1835, M. Victor Houdbert remplaçait son père comme juge au tribunal du Mans. Il s'était longuement préparé à cette honorable et délicate carrière par des études solides de droit, par quatre années de labeur assidu au foyer de la science et de la pratique des affaires, dans une étude d'avoué, à Paris. Il avait successivement rempli les fonctions de juge auditeur au Mans, de substitut à Segré, puis dans notre ville. Aussi, jamais magistrat n'apporta plus de promptitude à saisir les questions difficiles, plus de science et de rectitude d'esprit à les juger, plus de netteté, de précision et d'élégance à formuler des décisions.

« Je ne veux pas vous parler de son amour de la justice ; c'est là une qualité tellement familière à notre grande magistrature française que ce serait lui faire injure que d'en louer quelques-uns de ses membres. Bien avant qu'eût sonné pour M. Houdbert l'heure réglementaire de la retraite, le 27 juillet 1860, il prenait volontairement la sienne pour se livrer plus entièrement à l'étude, aux bonnes œuvres, à l'exercice de ces fonctions honorables et gratuites qui remplissent et couronnent si noblement la vie d'un homme de bien.

« Le brillant élève de 1816 avait été nommé, en 1837, membre de la commission de surveillance du collège, où il avait

laissé de si chers souvenirs et de si bons exemples. Le 27 septembre 1850, il était appelé à faire partie du conseil académique et de la commission départementale d'instruction publique, et, le 28 octobre 1854, il était nommé membre du conseil appelé à remplacer cette commission. Convaincu de l'immense influence qu'exercent dans la société une bonne éducation et une solide instruction, il apporta dans l'exercice des diverses fonctions que nous venons d'énumérer, un zèle, une aptitude auxquels chacun rendait hommage et qu'on eût été heureux de voir récompenser par une distinction académique qu'il méritait à tant de titres.

« M. Houdbert, à raison de ses convictions religieuses, devait tout naturellement se joindre à cette phalange de fervents catholiques qui, sous le saint patronage d'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, s'unissaient alors pour travailler en commun au triomphe de leur foi et aux œuvres de la charité. Le 29 avril 1844, il entra dans la conférence de Saint-Vincent-de Paul et ne tardait pas à en devenir le président. Il en est toujours resté un des membres les plus zélés et les plus utiles. Notre premier établissement de bienfaisance, l'hospice du Mans, l'a eu pour administrateur depuis le 28 juillet 1863 jusqu'à sa dernière heure, car c'est en le quittant qu'il s'est couché pour ne plus se relever.

« Membre du conseil d'arrondissement du Mans, M. Houdbert y a rempli les fonctions de président en 1864 et 1865. Le Conseil municipal de notre cité l'a longtemps compté parmi ses membres les plus actifs et les plus influents ; il faisait partie de la commission de surveillance des prisons, et il n'est personne qui ignore les nombreux et remarquables travaux par lesquels il a signalé son passage dans ces diverses fonctions.

« Ces travaux et ces fonctions ne lui ont jamais fait perdre de vue ces belles-lettres auxquelles il devait ses premières couronnes : *constanter in humanioribus litteris victoria coronatus*. Il existait au Mans, depuis 1761, une société où elles étaient particulièrement en honneur ; elle comptait parmi ses

membres tous les hommes du pays qui, depuis un siècle, les avaient cultivées avec le plus d'ardeur et de succès. Etrangère à la politique, bannissant scrupuleusement de son sein toutes les questions religieuses, elle était restée debout au milieu des ruines de tant d'autres institutions du passé, poursuivant avec foi, calme et persévérance sa mission civilisatrice dans le pays : le progrès de l'agriculture, des sciences et des arts. M. Houdbert demanda et fut admis à faire partie de cette société le 5 mars 1846 ; il l'a présidée, ainsi que je l'ai dit précédemment, pendant les années 1863 et 1864, et il en était le premier vice-président lorsque la mort est venue nous l'enlever et me priver de son concours sur lequel je comptais tant pour mener à bien ces séances générales!...

« Je ne puis, Messieurs, parcourir avec vous toutes les productions scientifiques, artistiques et littéraires qu'a laissées cet esprit fécond, ingénieux, brillant, sagace, éminemment apte à tous les travaux de l'intelligence, *ingenii sagacitate et facili mentis intelligentia perspicuus*. J'espère que l'un de vous, mes honorables collègues, plus capable que moi d'apprécier ses œuvres, se chargera d'accomplir ce pieux devoir, pour lequel, du reste, le temps nous eût manqué aujourd'hui. Je ne veux pourtant pas terminer cette incomplète notice sans vous dire que tel était l'amour de ce vaillant esprit pour les lettres, que, dans les dernières années de sa vie, il s'était remis avec une juvénile ardeur à l'étude de l'hébreu, dont il s'était beaucoup occupé dans sa jeunesse.

« C'est au milieu de ces utiles occupations et de ces nobles délassements que M. Houdbert s'est doucement endormi, dans les bras de la religion, plein de confiance dans la justice divine, et pouvant se rendre ce précieux témoignage qu'il n'avait pas perdu un seul de ces jours que Dieu nous laisse sur la terre pour y faire le bien.

« A nous maintenant, ses collègues et ses amis, de suivre son exemple. Comme lui, conservons précieusement dans nos âmes le culte du vrai, du beau qui en est la splendeur, du bien

qui en est le principe, de l'art qui doit en être la sublime expression.

« Tel est aussi le but des conférences que nous allons ouvrir, du programme que vous avez entre les mains. Il se divise en trois parties, correspondant aux trois branches des connaissances humaines, dont notre titre et notre règlement nous font un devoir de nous occuper spécialement : l'Agriculture, les Sciences et les arts. Un mot sur chacune d'elles.

SECTION PREMIÈRE.

Agriculture.

« L'agriculture est en souffrance, moins sans doute que ne l'affirment les uns, mais plus aussi que ne le reconnaissent les autres. On n'est pas d'accord sur la cause du mal, on l'est moins encore sur le remède à lui appliquer ; tandis que certains économistes demandent qu'on réforme pour elle les lois du libre échange aujourd'hui appliquées à toutes les industries, d'autres prétendent qu'elle doit se réformer elle-même, se transformer en empruntant à l'industrie les procédés, les pratiques qui ont permis à celle-ci de passer, sans trop de dommages, du régime de la protection à celui de la liberté. Parmi les moyens mis en avant pour arriver à ce résultat, vous avez souvent entendu citer l'élève du bétail, la culture du chanvre et d'autres plantes industrielles encore peu en usage, les distilleries agricoles, la réforme des baux, etc. Les n^{os} 1, 3, 5, 6, 7, 9 et 11 de la première partie de notre programme appellent la discussion sur ces moyens et seront de votre part, je l'espère, l'objet d'intéressantes communications.

SECTION 2^e.

Sciences philosophiques, économiques, médicales et naturelles.

« Il est bon que de temps à autre l'homme fasse un retour sur lui-même, reprenne possession de sa personnalité, se

rende compte des modifications que fait subir à ses idées, à ses sentiments, à ses croyances, le milieu dans lequel il vit. Les questions 1, 2, 3, 10 de la seconde partie de notre programme, tendent à cette fin, et j'espère qu'elles seront abordées avec fruit par les éminents psychologues et philosophes qui m'entourent ! Ils voudront bien nous dire aussi où l'homme, et par suite la société, a puisé la source de cette redoutable prérogative qu'il s'arroe et dont il use quelquefois d'une manière si terrible, *le droit de punir*, c'est-à-dire le droit d'ôter la vie et la liberté à qui ne tient de lui ni l'une ni l'autre ? Nous demanderons aussi aux économistes quel est le résultat de la diffusion des sciences ; quels sont les avantages et les inconvénients du *luxe* sur le bien-être des populations.

SECTION 3°.

Histoire, Littérature et Beaux-Arts.

« Cette troisième partie de notre programme soulève entre autres une bien grave question à laquelle les événements qui agitent l'Europe donnent un intérêt plus saisissant encore. La succession des faits qui constituent l'histoire de l'humanité et des peuples, est-elle le résultat de lois *aussi nécessaires*, aussi inéluctables que celles qui régissent les phénomènes physiques ? L'homme n'intervient-il dans ces faits que pour en subir l'empire, alors qu'il croit les diriger ; sa volonté, sa liberté et par suite sa responsabilité disparaissent-elles en quelque sorte, au milieu de tous ces grands cataclysmes historiques dont il n'est que le jouet et souvent l'innocente victime ? Voilà, à coup sûr, un beau sujet d'examen, magnifique introduction aux études historiques, philosophiques et artistiques qu'indique notre programme ; c'est par lui, Messieurs, que je vous demanderai d'ouvrir ces conférences.

« Ce ne sont pas, vous le voyez, les matériaux qui nous manquent ; je compte que les ouvriers ne nous feront pas défaut pour les mettre en œuvre. Notre population a prouvé

qu'elle aimait et cultivait les lettres, les sciences, les arts, en suivant avec le plus louable empressement les cours remarquables que lui avaient ouverts les professeurs distingués de notre lycée. Nos conférences ne sont autre chose qu'un cours, où chacun remplit tour à tour le rôle de professeur et d'élève, où l'on cause bien plus que l'on ne discourt; où l'on échange des idées, des connaissances, des sentiments, sans prétention, sans préoccupation de la forme, sans autre règle que le respect que d'honnêtes gens se doivent à eux-mêmes et aux opinions consciencieuses les uns des autres. Si quelqu'un pouvait douter de l'utilité de ces réunions, je n'en voudrais pour preuve que la présence du premier magistrat de ce département, de notre respectable et bien-aimé évêque, de tant de personnes distinguées réunies pour y prendre part.

« Je déclare ouvertes les séances générales de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. »

Ce discours, écouté avec la plus grande attention, a été accueilli par d'unanimes applaudissements.

M. le Président a ensuite mis à l'ordre du jour la discussion sur la 1^{re} question de la section 3^e du programme, ainsi conçue :

« Les faits historiques sont-ils, comme les phénomènes physiques, subordonnés à des lois nécessaires? »

La parole a été successivement accordée, sur cette question, à MM. Boisseau, président du tribunal civil, et à M. Le Peltier de la Sarthe, dont la parole vive, élégante et facile a constamment intéressé l'assemblée.

On a ensuite entendu la lecture d'un travail de M. Gustave de Lorière, membre correspondant, propriétaire et agronome au château de Chevillé, près Brûlon, sur la distillerie agricole qu'il a installée dans sa propriété, après quoi la séance a été levée.

Les réunions ont continué les 25, 26 et 27 juin à 7 heures du soir, et malgré une chaleur accablante et les préoccupations politiques du moment, les orateurs qui avaient pris à tâche de

traiter les différentes questions mises à l'ordre du jour n'ont pas plus fait défaut que les auditeurs.

Le compte rendu des séances qui va suivre, rédigé par MM. Manceau (section des sciences) et Chardon (agriculture, histoire et littérature), offre, d'après l'ordre du programme, le résumé des discussions qui ont tour à tour captivé l'attention de l'auditoire. Le mercredi 27, à 10 heures du soir, la discussion a été close. M. le Président a pris la parole pour exprimer le double regret qu'il éprouvait que le manque de temps n'eût pas permis de traiter la question du luxe si intéressante à tous égards, et que le moment présent, où le bruit du canon couvre la voix de la science, fût si peu favorable à l'étude paisible des questions scientifiques et littéraires; il a remercié les personnes présentes et les membres de la Société du concours qu'ils avaient tous bien voulu apporter aux séances, et des utiles travaux qui en avaient été le résultat.

M. Le Pelletier, en qualité de doyen de la Société, a remercié à son tour M. le Président de l'organisation active et intelligente qu'il a su imprimer à ces séances, et des procédés pleins d'impartialité et de courtoisie et toujours si judicieux qu'il a constamment apportés dans les difficiles fonctions de la Présidence. Après quelques paroles de vif remerciement, M. le Président a déclaré closes les séances générales.

PROCÈS-VERBAUX.

• PREMIÈRE SECTION. — AGRICULTURE.

Comment le rouissage agit-t-il sur le chanvre et quel est à cet égard l'état de la science et de la pratique?

M. le Président prend la parole sur cette question. Il ne pense pas que depuis la dernière enquête de la Société sur le

rouissage, il se soit produit aucune découverte sur le mode d'action toujours inexpliqué de l'eau sur les filaments du chanvre; un instant il avait espéré que les expériences de M. Guillemare pour arriver au blanchiment du fil par l'hyposulfite de soude pourraient conduire à quelque chose de nouveau; mais il faut bien du temps pour arriver des expériences de laboratoire aux grandes applications industrielles. Il demande si l'on est bien fixé sur la matière qui coagule les fibres du chanvre, sur le *gluten* qui en empêche le désagrégement; ce serait en vain qu'on chercherait un réactif pour le dissoudre, si sa nature n'était pas préalablement bien connue.

En réponse à cette question, *M. Guéranger* déclare que cette matière glutineuse ou gomme-résineuse n'a jamais été isolée par les chimistes; elle se détruit dans l'eau, mais on ne sait comment. Il faudrait l'isoler pour connaître ses caractères et savoir comment elle se comporte avec les réactifs. *M. Marcel Vétillard* a bien fait de curieuses expériences sur les filaments du chanvre, leur structure et leur disposition; il a naguère présenté à la Société de nombreux dessins, et pour ainsi dire le portrait de ses expériences, ainsi que le fait remarquer M. le Président. Il a montré combien étaient difficiles à désagréger ces filaments entrelacés, suivant une pittoresque expression, comme des aiguillettes de gendarmes, mais il n'a pas dirigé ses études sur le gluten qui relie les fibres du textile.

M. d'Espaulart demande s'il faut attribuer le défaut de détermination de cette matière à l'impuissance de la science ou à la négligence des savants.

Selon *M. Guéranger* la science n'est pas plus impuissante à isoler cette matière que la fécule et d'autres corps déjà reconnus par la chimie végétale; seulement les savants n'ont pas encore arrêté sur elle leur attention.

M. Surmont pense qu'il serait bon alors de l'appeler et de solliciter dans les laboratoires départementaux l'étude d'une question qui intéresse à un si haut point l'agriculture, l'industrie, la richesse du département et la santé ou au moins l'odo-

rat publics ; il croit qu'on ne saurait faire trop d'efforts pour arriver à un heureux résultat.

M. Guéranger ne nie pas qu'il faille exciter le zèle des savants ; mais à son avis les savants sont comme les artistes, dans leurs recherches ils suivent leurs inspirations, les tendances de leurs études et de leur esprit : aussi ne crée-t-on pas les savants, et les découvertes sont-elles bien rares malgré les appels faits à la science.

M. d'Espaulart n'en pense pas moins qu'en égard au grand intérêt de notre région, il est bon de solliciter l'attention des savants, et de leur signaler l'importance d'une découverte à laquelle ils n'ont pas songé jusqu'à ce jour.

M. le Président pour donner satisfaction à un véritable besoin de notre pays, propose à la Société d'émettre le vœu qu'il soit fait des expériences dans les laboratoires publics du département.

M. Guéranger fait remarquer que ce n'est pas à ces laboratoires qu'il est bon de s'adresser : leur rôle est d'analyser les substances qui doivent être employées dans l'agriculture, les corps déjà connus. Il est d'avis qu'il vaudrait mieux faire appel aux lumières de l'Institut.

M. Le Pelletier pense que si les savants ont négligé d'étudier la nature de la matière coagulante du chanvre, ce mal vient de ce qu'on a malencontreusement accrédité que le rouissage en rivière n'était pas nuisible à la santé publique. Montrons, dit-il, qu'il n'est pas inoffensif et il en résultera clairement que l'intérêt d'un nouveau mode de rouissage sera naturellement plus grand. A ce propos, *M. Le Pelletier* développe de nouveau la question du rouissage du chanvre. Il montre d'abord que tout système de broyage sans rouissage préalable doit être mis à néant : le seul moyen de débarrasser le chanvre de ce *gluten* dont on ne connaît pas la nature, c'est la décomposition. Cette décomposition qu'on opère aujourd'hui dans les rivières et qui empoisonne les populations pourrait cependant être rendue inoffensive par un aménagement rationnel et mieux entendu

des routoirs sur les grands courants d'eau. Ainsi que l'ont prouvé à différentes reprises de savants mémoires de membres de l'Académie des sciences, lorsque des matières en décomposition dans une rivière sont couvertes d'eau il n'y a jamais de danger; le danger n'existe que quand elles viennent à être mi-es à découvert; aussi dans les pays de marais et d'étangs, les épidémies ne naissent-elles que quand l'eau s'abaisse laissant à découvert à la surface du sol des matières qui peuvent se putréfier. Si l'on pouvait rouir le chanvre en le laissant toujours recouvert par l'eau, il n'y aurait pas localement de danger; si donc la rivière était immobile, le péril n'existerait pas sinon pour les malheureux poissons au moins pour les hommes; ce qui le fait naître, c'est l'agitation, l'ébranlement de l'eau, ce sont les *heurtoirs* de toute sorte qu'elle rencontre dans son cours, et qui dégagent plus loin ces gaz nuisibles dont l'odeur putride n'échappe pas à l'organe de l'odorat, cette sentinelle prudente et avancée qui nous signale le danger. *M. Le Pelletier* insiste longuement et énergiquement sur ces gaz produits par le rouissage du chanvre comme par toute décomposition de matière en putréfaction; il croit qu'il faudrait éclairer le gouvernement sur cet inconvénient: il interviendrait alors et secourrait l'apathie des savants. Quant à lui, il ne veut pas détruire le rouissage en rivière, trop d'intérêts y sont attachés: il désirerait seulement qu'il fût rendu moins importun, et il croit qu'il est possible d'arriver à ce résultat en imposant la pratique de l'éruissage et en faisant le rouissage en temps opportun, dans une masse d'eau assez considérable.

M. le Président remarque qu'on n'a pas laissé le gouvernement rester aussi indifférent qu'on veut bien le dire à cette question. Différentes pétitions lui ont déjà été adressées par de nombreux habitants de la ville: une Commission choisie par la Société pour diriger une enquête sur le rouissage, et qui a été unanime à reconnaître les inconvénients du rouissage en rivière, a adressé elle-même au Ministère de l'Agriculture un rapport habilement rédigé par M. Julien. L'accusé

de réception qui nous en a été transmis nous fait même espérer qu'il pourra être pris en considération. Mais, dit *M. le Président*, on ne peut songer à supprimer ce mode de rouissage sans le remplacer par un autre, et, pour le trouver, il faut avant tout savoir quelle est la nature de la matière qu'il faut dissoudre; il pense donc que l'on doit insister auprès des savants afin de tâcher d'en obtenir la découverte : il propose de s'adresser à l'Institut.

M. Guéranger rappelle que dans des circonstances analogues nous avons précédemment fait appel au concours de l'Académie des Sciences, et que les liens de correspondance qui nous rattachent à elle lui font penser que nous en serons encore écoutés, cette fois, avec bienveillance. Indépendamment de sa haute autorité scientifique, sa voix est celle de tous les corps savants qui ait le plus d'échos, et un concours ouvert par elle sur cette question ne pourrait manquer de stimuler le zèle des savants.

M. d'Espaulart est d'avis qu'il faudrait s'adresser aussi bien aux savants isolés qu'aux corps savants.

M. Surmont croit que le meilleur moyen d'arriver à un prompt résultat serait, eu égard au grand intérêt départemental qui est en cause, d'inviter le Conseil général à donner une médaille au chercheur heureux qui aurait défini la nature de la matière coagulante du chanvre et indiqué pour la dissoudre un réactif pouvant être employé en agriculture.

M. le Président et *M. d'Espaulart* insistent également pour que la Société exprime le désir que le Conseil général veuille bien appuyer le vœu de la Société auprès des corps savants et voter une récompense.

M. Saint-Martin fait remarquer que l'attrait de la récompense ne saurait être inutile pour conduire à la découverte dont il s'agit : il insiste sur le caractère des chercheurs industriels dont les efforts ne sont pas à dédaigner, et qui ne songent pas à commencer une série d'expériences avant d'être sûrs d'être couverts de leurs frais.

La Société adopte l'idée d'un vœu à émettre auprès des savants et du Conseil général. Après une courte discussion sur la rédaction de ce vœu, à laquelle prennent part MM. Boisseau, d'Espaulart, il est rédigé ainsi qu'il suit par M. le Président et adopté par la Société :

La Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe,
Considérant que le rouissage du chanvre en rivière présente les plus graves inconvénients ;

Qu'il serait par suite urgent de remplacer ce rouissage par un procédé, qui, tout en présentant les mêmes avantages à l'agriculture, n'aurait pas les mêmes inconvénients pour le public ;

Mais qu'il est difficile d'espérer ce remplacement tant que la nature propre de la matière dite gomme-résineuse, qui relie les fibres du chanvre, ne sera pas parfaitement connue et définie,

Émet le vœu

que les savants soient invités à étudier quelle est la nature de la matière coagulante du chanvre, et quels seraient les moyens, pouvant être employés par l'agriculture, propres à en opérer la dissolution.

Elle émet également le vœu, que le Conseil général veuille bien appuyer sa demande et voter une récompense.

De l'utilité des Distilleries agricoles et de leur introduction dans le département de la Sarthe.

La Société entend sur ce sujet la lecture d'un mémoire intitulé :

Notice sur une Distillerie agricole établie à la ferme de Biard, commune de Chevillé, par M. Gustave de LORIERE.

Pour dire tous les services que peut rendre dans notre département la culture de la betterave, il faudrait un long mémoire et telle n'est pas mon intention. D'autres mieux que

moi ont dit toute l'importance qu'avait la betterave en agriculture, « ces greniers à fourrages de nos bestiaux, l'instrument de « progrès le plus précieux, cette source indéfinie de travail « dans nos villages, » comme l'a dit le baron Thénard.

Si aujourd'hui je me hasarde à adresser quelques mots à la Société d'Agriculture pour répondre à la cinquième question posée dans son programme « sur l'utilité des distilleries agricoles, » c'est que, pénétré de l'idée que l'agriculture a besoin pour avancer dans le progrès de se faire jusqu'à un certain point industrielle, je viens au mois de novembre dernier d'installer chez moi une petite distillerie agricole.

À la fin de l'année dernière, dans une note que j'avais envoyée à la Société, je faisais connaître sommairement quel avait été le motif qui m'avait engagé à joindre une distillerie à mon exploitation. Aujourd'hui que j'ai pu connaître un peu par la pratique et ses inconvénients et ses avantages, je persiste plus que jamais dans mon idée première, et crois qu'une distillerie vraiment agricole peut être une annexe de la plus haute importance pour toute exploitation sagement dirigée vers le progrès.

Et d'abord est-il besoin de démontrer l'utilité même d'une distillerie ? Chacun ne sait-il pas que c'est avec les résidus des distilleries et des sucreries que maintenant tous les départements du Nord, et beaucoup de ceux de l'Est de la France, engraisent ces quantités de bestiaux qui approvisionnent, pendant l'hiver et une partie du printemps, les grands centres de population, et Paris en première ligne ; tandis que les herbages de Normandie ont le privilège de fournir à la capitale pendant l'été et une partie de l'automne la majeure partie de ses animaux de boucherie.

Il y a quelques années, quand les chemins de fer ne venaient pas encore dans nos villes, les bonnes foires où se vendaient principalement les bestiaux élevés dans notre pays étaient celles du printemps. On ne connaissait, pour nous enlever le trop-plein de nos étables, que les herbagers de Normandie. Main-

tenant les foires de la Toussaint et des mois de novembre et de décembre ne sont pas moins visitées par des marchands étrangers que ne le sont celle du printemps ; mais ce n'est plus vers la Normandie que se dirigent alors nos bœufs ; ils vont dans les départements de Seine-et-Oise, du Pas-de-Calais, de la Somme, du Nord, remplir ces immenses étables des grands distillateurs ou fabricants de sucres qui les engraisent avec les résidus de leur fabrication pour les envoyer ensuite, au bout de deux ou trois mois, sur le marché de Poissy. Or, si ces engraisseurs trouvent avantage à venir dans nos pays chercher des bestiaux à engraisser, pourquoi, nous, habitants de la Sarthe, sur les lieux de production, ne ferions-nous pas les profits qu'ils font, en engraisant nous-mêmes nos élèves. Nous économiserions une bonne partie des frais de transport, puisque nos bœufs vont souvent au delà de la zone de Paris, et de plus nous réaliserions les bénéfices que font les marchands en revendant aux engraisseurs.

A cela on répond : mais on n'a jamais cultivé la betterave à sucre dans le département de la Sarthe : peut-elle y venir et y prospérer comme dans le Nord ?

Pourquoi pas ?

Ce ne sera pas, il est vrai, dans des champs mal préparés par des labours qui auront à peine écorché la terre, avec des fumures de quelques mètres de mauvais fumier à l'hectare, que l'on peut espérer obtenir de bonnes récoltes des racines qui, comme la betterave à sucre, s'enfoncent profondément en terre et y puisent, en quatre ou cinq mois, dans l'étroit espace où elles sont plantées et sans racelles allant chercher au loin la nourriture de la plante, les matières destinées à se transformer en substances assimilables par nos bestiaux.

Quand, l'année dernière, M. le vicomte de Charnacé préconisait, dans la brochure qu'il répandait parmi les nombreux visiteurs de l'exposition régionale, les avantages immenses qu'avait la charrue brabant à soc plat et tranchant, comparée à la charrue à soc pointu du pays, c'est qu'il savait combien on

améliore la terre par des labours profonds, et combien on récolte davantage quand la terre est ainsi énergiquement remuée : et si cela est vrai pour les récoltes en général, à plus forte raison pour celles des racines.

Les betteraves ont besoin de terres profondes et qui ne soient pas trop compactes.

Au moyen de façons on peut, dans notre département, arriver presque partout à obtenir des terres suffisamment meubles pour qu'elles puissent y prospérer. Quant à l'engrais, comme le recommandent tous les cultivateurs du Nord, des fumiers mis deux ou trois mois avant le semis ou la plantation et enterrés par de bons labours produisent un meilleur effet que lorsque la fumure est appliquée au printemps.

Dans le nord de la France, où les fumiers d'étable ne sont pas suffisants, on emploie beaucoup l'engrais flamand, qui est le produit des fosses d'aisances des villes mis à fermenter pendant un ou deux mois dans des bassins étanches. Là où l'on ne peut s'en procurer, on emploie le tourteau de colza à la dose de mille à douze cents kilogrammes à l'hectare.

Avec ces engrais les betteraves cultivées en lignes distantes de 0,70 et espacées de 0,30 dans chaque rang, donnent en moyenne de 40 à 45 mille kilogrammes de racines par hectare.

Dans mes essais, l'année dernière, j'ai dépassé ce chiffre. Ce n'était pas cependant de ces races de betteraves colossales qui, lorsqu'on n'a pas en vue l'extraction de l'alcool, peuvent convenir aussi bien à la nourriture des bestiaux que les races à sucre : chaque racine pesait en moyenne un kilo. C'est du reste la moyenne des pays où elle est cultivée par centaines d'hectares pour la fabrication du sucre.

La culture de la betterave n'offre donc aucune difficulté dans nos terres. Le seul obstacle qu'elle rencontrera sera, comme toujours, la résistance de la routine pour des cultures nouvelles, qui, au bout de quatre ou cinq mois, ne viennent pas, comme les blés, se transformer immédiatement sur le marché

en espèces sonnantes. Cependant, que cela n'ait pas lieu dans quelques années, je ne saurais l'affirmer, car rien n'empêcherait que de grands établissements qui achèteraient leurs matières premières aux cultivateurs des environs ne vinssent à s'établir dans le pays.

Pour le moment je ne considère la distillerie que comme une manière de produire pendant l'hiver une nourriture abondante pour l'engraissement des bestiaux, la vente de l'alcool couvrant, et au delà, les frais de manipulation.

Tel a été le but que je me suis proposé en établissant une distillerie agricole chez moi.

Quelques personnes pourraient me demander pourquoi j'ai plutôt songé à une distillerie qu'à une sucrerie, dont les produits ont subi une bien moins grande dépréciation.

Ma réponse est facile : c'est que partant toujours de ce principe, que ce que je voulais établir devait être créé dans un but agricole bien plutôt encore que dans un but industriel, je devais chercher avant tout la simplicité des procédés et l'outillage le moins dispendieux. Pour la sucrerie il m'eût fallu des hommes spéciaux, connaissant la fabrication, ainsi qu'un matériel considérable, et d'autant plus coûteux qu'il était destiné à une exploitation moins importante; car aucun procédé vraiment agricole n'existe encore maintenant, que je sache : celui qui a été présenté l'année dernière par M. Kesler est encore à l'état d'essai.

Forcé de me tourner vers la distillerie, je comparai les différents systèmes les plus répandus, et, après avoir pris tous les renseignements qu'il me fut possible de recueillir, je m'adressai à M. Leplay, dont j'avais vu d'ailleurs les propositions avantageuses pour l'installation de petites distilleries agricoles dans le *Journal d'Agriculture pratique* du mois de novembre 1864.

Installation peu dispendieuse, ne demandant pas pour pouvoir marcher convenablement un personnel nombreux et expérimenté dans la conduite souvent difficile des fermentations,

tel a été surtout le motif qui m'a fait adopter ce système. Pour bien fonctionner, il n'est besoin que de suivre exactement les indications données pour opérer les mélanges de betterave et d'acide, et, comme pour toutes les usines de ce genre, de maintenir toujours, dans les appareils et le local où l'on travaille, la plus grande propreté.

L'appareil que j'ai fait venir peut traiter, par journées de douze heures, mille kilogrammes de betteraves et demande deux hommes pour le lavage des racines, leur découpage, le chargement des cuves, leur cuisson, la conduite de l'alambic et l'alimentation de toute l'eau nécessaire pour les besoins du service.

Les deux hommes que j'emploie sont, l'un, un ancien maréchal et, l'autre, un homme de journée de la localité, qui, après avoir été mis au courant pendant huit jours, par l'employé que M. Leplay m'envoya pour monter l'appareil, ont continué la distillation tout le reste de la campagne sans le moindre accident.

Les difficultés les plus grandes qui se présentent d'ordinaire dans la distillation sont les mauvaises fermentations, qui, ou trop actives, transforment trop vite le sucre en matière vineuse, puis acide, ou trop lentes et font tourner le sucre en sirop laiteux, d'où est venu le nom de fermentation lactique, aussi préjudiciable pour l'extraction de l'alcool que la fermentation acide.

Pour obvier à ces inconvénients, M. Leplay transforme directement le sucre contenu dans la cellule de la betterave en alcool, puis, au moyen de la cuisson des tranches à une température de 120 degrés, chasse de la cellule tout l'alcool qui y était contenu ; tandis que dans les autres procédés, c'est le jus qui est d'abord extrait, puis soumis à la fermentation et ensuite distillé.

Dans le système Leplay la fermentation est peut-être moins rapide, mais aussi plus sûre ; et cela est si vrai que, une fois la première fermentation tumultueuse passée, on peut suspendre sans inconvénient aucun la distillation pendant cinq ou six jours.

La première opération que subit la betterave est le lavage, dans un laveur ordinaire ; puis le découpage en tranches de cinq millimètres environ d'épaisseur, au moyen d'un coupe-racines.

Une fois découpées les betteraves sont portées dans des cuves de fermentation contenant environ 15 hectolitres que l'on a eu soin, au préalable, de remplir à moitié avec de l'eau chauffée à 40 degrés. On y jette en deux fois 500 kilogrammes de racines découpées et 1 kilo 500 grammes d'acide sulfurique. Au bout de deux heures, quand les betteraves sont suffisamment acidifiées, on verse dans la cuve 3 kilos de levure de bière bien délayée dans un seau d'eau et que l'on mélange intimement dans toute la masse en la remuant quelque temps.

Au bout de 28 ou 30 heures, quand la fermentation a cessé, on peut commencer à distiller.

Pour cela, on puise les tranches de betteraves dans la cuve et on les porte sur des plateaux en tôle percés de trous et disposés les uns au-dessus des autres dans de grands cylindres que l'on ferme hermétiquement au moyen de boulons. On fait alors arriver à leur intérieur un courant de vapeur sous une pression de deux atmosphères, qui volatilise l'alcool contenu dans les cellules de la betterave et l'entraîne dans un serpentín entouré d'eau froide servant de réfrigérant, comme ont l'habitude de le pratiquer nos distillateurs de campagne. L'alcool qui s'écoule alors marque ordinairement 50 degrés centésimaux.

Lorsque tout l'alcool a été chassé par le courant de vapeur, on enlève successivement chacun des plateaux sur lesquels sont les tranches de betterave qui, quoique complètement cuites, n'ont perdu nullement de leur forme primitive, et on les remplace par de nouvelles.

Quand elles ont toutes été enlevées, il reste dans la cuve à peu près la même quantité de liquide que ce qui en avait été mis d'abord, c'est-à-dire la moitié, et c'est dans ce liquide que l'on jette de nouveau 500 kilos de betteraves et 1,500 gr. d'acide sulfurique. On n'a pas besoin d'ajouter de levure

de bière, celle qui y a été mise la première fois suffisant pour faire marcher les fermentations pendant souvent plus de quinze jours.

Après être sortie des cylindres la pulpe de betterave est jetée dans une fosse semblable à celle dans laquelle on conserve le marc de pommes, en ayant soin de donner un écoulement aux eaux d'égouttage. De la sorte M. Leplay dit pouvoir conserver les pulpes pendant six mois. Je n'ai pu en faire l'essai cette année, les ayant fait consommer immédiatement par des bœufs à l'engrais.

La première fois qu'on leur en a présenté il y en a eu deux qui les ont pris avec avidité; les deux autres n'ont pas voulu en manger; on les a alors mélangées avec du son et après que les deux récalcitrants y eurent goûté, ils les ont parfaitement mangées, sans aucun mélange, les jours suivants.

Pendant un mois que ces quatre bœufs en ont reçu tous les jours environ soixante kilos, chacun, ils ont engraisé à vue d'œil, et ce n'a pas été sans regret que j'ai vu au bout de ce temps ma provision épuisée.

Je pensais achever leur engraissement au moyen de pulpes de pommes de terre que je devais distiller après les betteraves. Mais mon moulin à pommes pour faire le cidre, que M. Leplay m'avait dit être suffisant pour broyer les pommes de terre cuites, n'ayant pu fonctionner, parce qu'il s'engorgeait continuellement, j'ai été obligé d'y renoncer et j'ai fini l'engraisement des bœufs avec mes pommes de terre simplement cuites à la vapeur.

Pour les pommes de terre, en effet, il ne suffit pas de les faire fermenter, il faut auparavant transformer en sucre leur amidon et c'est pour y arriver de la manière la plus complète possible qu'on les fait cuire et qu'on les réduit en bouillie. L'augmentation de main-d'œuvre que demande la pomme de terre pour être transformée en alcool est compensée, du reste, par un rendement de un tiers plus considérable.

Avec le système de distillerie de M. Leplay on peut traiter

toute matière alcoolisable, soit liquide, soit pâteuse, sans difficulté aucune. C'est ainsi qu'après avoir terminé la distillation des betteraves et essayé infructueusement celle des pommes de terre, j'ai repassé, pour les élever à 84 degrés, tous mes flegmes. Les huit hectolitres que j'ai obtenus cette année ont facilement été pris par la droguerie au Mans, aux cours de Paris. Il y avait pour les acheteurs le bénéfice du transport.

Quant à moi, producteur, au prix extrêmement bas où sont maintenant les alcools, y a-t-il eu bénéfice? Je n'hésite pas à le déclarer : j'y ai trouvé bénéfice, même cette année; non pas, peut-être, autant que je pourrai en avoir plus tard : car ce n'est pas sans fausses manœuvres en commençant que mes hommes ont débuté, consommant trop de charbon, perdant de la vapeur, oubliant parfois de fermer les robinets quand les pulpes étaient épuisées, et laissant par conséquent couler de l'eau dans les flegmes, au lieu d'alcool.

A ces inconvénients il faut en ajouter un, que ni la pratique ni l'habitude ne peuvent faire disparaître, ce sont les droits et les taxes qu'une interprétation donnée par l'administration des contributions indirectes, en opposition évidente avec l'esprit de la loi de 1816 et avec les vrais intérêts de l'agriculture, a établis sur la distillation de toute matière autre que le vin et le cidre. Ainsi aux frais de fabrication il me faut ajouter les droits de patente, de licence, de permissions et déclarations de fabrication, quoique je n'emploie, comme le dit la loi de 1816, que des matières premières récoltées chez moi. Dans l'intérêt de l'agriculture, dont on parle tant maintenant, les usines comme la mienne, purement agricoles, ne devraient-elles pas être déchargées de tous ces droits et être assimilées à celles des propriétaires de vignes ou de pommiers, qui, quand ils distillent le produit de leurs récoltes, ne sont soumis à aucun droits?

Mais, comme je le disais en commençant, ce n'est pas dans la vente des flegmes que j'ai jamais songé à faire de gros bénéfices, c'est dans la meilleure alimentation des bestiaux et leur

engraissement que je vois tout l'avenir de ma distillerie. Ayant des animaux plus nombreux et mieux nourris, j'ai plus de fumier et de meilleur fumier. De la sorte j'en porte davantage sur les terres et obtiens de plus abondantes récoltes. Les betteraves d'ailleurs ne sont pas pour moi les seules cultures auxquelles je m'adresse pour avoir des fourrages : les trèfles, les luzernes, les choux de Poitou et moelliers, les pommes de terre, les topinambours sont cultivés chacun dans les terres qui leur conviennent le mieux et viennent chacun à leur tour fournir leur contingent à la nourriture de mes animaux.

Dans l'état actuel de l'agriculture, les grains cultivés comme récoltes principales ne me semblent guère pouvoir donner désormais de bénéfices dans nos contrées. Dès lors à quoi bon vouloir s'obstiner à conserver une méthode qui ne peut donner de profits et qui, tout au contraire, constitue le cultivateur en perte.

Je m'arrête, car je m'aperçois que j'aborde une autre question toute brûlante d'actualité, la question du bas prix des céréales ; questions auxquelles se lient intimement celles des cultures industrielles et plus spécialement celle qui nous occupe, celle des distilleries agricoles.

DISCUSSION.

Après quelques observations de *M. le Président*, *M. de Lorient* insiste de nouveau sur le but qu'il s'est proposé en joignant une distillerie à son exploitation : il a voulu surtout donner une alimentation meilleure et plus considérable au bétail de sa ferme et favoriser son engraissement. Il ne considère les produits de sa distillerie que comme un moyen, un accessoire. Toutefois, malgré les tâtonnements et les pertes inévitables d'un premier établissement et le bas prix actuel des alcools, il a couvert ses frais et espère des bénéfices pour les années suivantes.

M. Surmont demande si la betterave simplement soumise à la cuisson et non privée de son alcool n'est pas préférable pour

l'engraissement, et s'il n'est pas inutile dès lors d'avoir recours à la distillation dont les produits ne font guère que couvrir les frais de main-d'œuvre.

M. de Lorière dit que la science a reconnu que l'alcool n'était pas nourrissant et qu'après la distillation toute la partie azotée subsiste. La pratique est également conforme à cette théorie : dans le nord, les agriculteurs vont porter leurs betteraves aux distilleries et en rapportent la pulpe pour la faire manger à leurs bestiaux. Quant à la supériorité de la betterave cuite sur la betterave crue, elle est incontestable : la cuisson la rend plus facilement assimilable, aussi est-elle mangée plus avidement par les bestiaux.

La discussion continue encore quelques instants entre *MM. de Lorière, Surmont et Hébert* sur la question de savoir si, en admettant même que le sucre contenu dans la betterave ne soit pas nourrissant, il ne rend pas les autres parties de ce végétal plus assimilables. *M. Guéranger* fait aussi quelques observations sur le rôle de l'acide sulfurique dans la distillation de la betterave ; après quoi, sur l'invitation de *M. le Président*, *M. de Lorière* donne des renseignements sur les frais d'installation de sa distillerie. Cette installation, ainsi qu'il l'a dit dans sa notice, est peu dispendieuse : les frais ne se sont élevés qu'à 3,000 fr., de plus il n'a eu aucun déboursé à faire. C'est *M. Leplay* qui a pris à sa charge toutes les avances, sauf à se rembourser dans un délai de cinq ans sur une part des bénéfices ; si au bout de cinq années la distillerie n'en avait pas produit, elle n'en resterait pas moins au bout de ce temps la propriété de son acquéreur.

Ces renseignements, fournis par *M. de Lorière* avec une lucidité et une obligeance parfaites, ont vivement intéressé l'auditoire. Les conditions faciles et peu coûteuses de l'installation de cette distillerie font espérer que la culture de la betterave, jusqu'ici trop peu répandue dans la Sarthe, pourra y prendre une plus large extension.

Quel est l'état de la culture de la vigne dans le département de la Sarthe, et quels sont les moyens qui paraîtraient les plus propres à l'améliorer.

M. Thoré, au nom de M. Duffaud, donne lecture d'un rapport sur cette question.

La prochaine impression du mémoire de l'honorable Président du Matériel agricole dans le Bulletin de cette Société nous dispense de le reproduire ici.

DISCUSSION.

M. le Président fait remarquer combien, d'après ce rapport, le revenu moyen de la vigne dans la Sarthe est supérieur à celui de tous les terrains de culture ordinaire. M. Duffaud évalue en effet ce revenu net à une moyenne de 250 fr. par hectare, soit 400 fr. environ par journal.

Ce mémoire conseille l'introduction dans notre département d'espèces hâtives. M. David croit au contraire que ces espèces hâtives gèleraient et que leur emploi serait un moyen assuré de ne rien avoir à récolter ; il a vu des plants hâtifs situés au nord de Blaye geler pendant douze années consécutives.

M. Surmont a remarqué que, cette année, le pineau avait moins gelé que d'autres cepages plus précoces.

M. Guéranger constate aussi l'inconvénient des espèces qui mûrissent tôt : fleurissant de bonne heure, elles ont nécessairement plus à souffrir de la gelée. Il regrette que M. Duffaud, dans l'enquête qu'il a dirigée et dont son rapport présente le résumé, n'ait pas constaté lesquels des cepages précoces ou hâtifs avaient donné la récolte la plus abondante.

M. de Ponton d'Amécourt sait que l'espèce dont l'introduction est conseillée par M. Duffaud, est un plant des Ardennes qui ne fleurit pas beaucoup plus tôt que les autres et mûrit au contraire de très-bonne heure.

M. Richard a remarqué aussi que dans l'Anjou où l'on ne cultivait autrefois que le pineau, on a introduit du plant d'Au-

vergne qui fleurit en même temps et mûrit trois semaines plus tôt.

Sur une observation de *M. David*, tendant encore à constater le fort revenu de la vigne, *M. Richard* rappelle à cet égard les idées émises l'an dernier par *M. Guyot*. *M. l'abbé Voisin* a vu les heureux résultats donnés par la méthode du savant docteur dans un clos près de Vendôme : 76 barriques de vin auraient été récoltées dans un hectare. Quelques membres font remarquer qu'on ne doit rien conclure d'un fait isolé, et qu'une aussi énorme quantité a pu être obtenue aux dépens de la qualité.

M. Bérard rappelle que les effets de la gelée sur la vigne dépendent aussi de son exposition, de sa situation : tout le monde sait que dans les endroits humides la vigne gèle bien facilement. *M. Bérard* a vu du pineau geler dans des lieux bas et humides, tandis que des ceps de Bordeaux mieux situés ne gelaient pas, quoique fleurissant quinze jours plus tôt.

M. Surmont vante le pineau : il recommande aussi d'élever la vigne à une certaine distance du sol ; les vignes basses ont gelé cette année, entre autres la vigne de *M. Petrop de Coulans*, qui, bien que cultivée d'après une bonne partie des préceptes donnés par *M. le docteur Guyot*, n'a pas de grappes actuellement, parce que tenue trop près de la terre, elle a eu beaucoup à souffrir de la gelée.

Sur la limite nord de la vigne indiquée par *M. Duffaud*, *M. David* fait encore remarquer que ce n'est pas la latitude seule, mais le sol et la nature du terrain qui arrêtent la production de la vigne ; c'est ainsi que Sillé, où le raisin mûrit rarement, est situé presque à la même latitude que le sol qui dans la vallée du Loir produit le vin des Janières.

M. l'abbé Voisin indique à la Société qu'on a reçu récemment au Mans des espèces nouvelles de plants venus d'Amérique et de Géorgie, qui, d'après le dire de leurs introducteurs, promettaient un rapport abondant et n'exigeraient aucun soin spécial.

État de la viabilité dans la Sarthe et moyens de
l'améliorer.

M. Surmont donne lecture du rapport qu'il a rédigé au nom de la Commission choisie par la Société pour étudier la question des chemins ruraux.

RAPPORT SUR LES CHEMINS RURAUX.

L'exécution des chemins vicinaux a montré l'importance de toutes les voies de communication pour l'agriculture. Aussi voit-on depuis quelques années se manifester dans tous les départements une sorte d'agitation pour arriver à leur développement.

Ces manifestations ont un caractère particulier qui révèle toute leur importance. Les personnes en effet qui demandent le plus vivement cette extension des chemins, offrent en même temps de concourir personnellement à leur exécution. Il faut qu'un besoin soit bien vrai pour qu'en France on offre de se charger d'une dépense au lieu de demander au gouvernement d'en faire tous les frais.

C'est qu'en effet pour tout homme intelligent, aucune culture intensive n'est possible qu'autant que les voies de communication permettent en toute saison des transports faciles entre la ferme et les champs. C'est qu'aussi nos campagnes ne seront l'objet de soins complets qu'autant que les résidences d'agrément s'y multiplieront et que l'on verra un grand nombre des habitants des villes y aller chercher, chaque dimanche sinon chaque soir, un peu de calme et de diversion aux agitations des affaires, ce qui est impossible dans l'état actuel de nos chemins ruraux.

Il est également vrai que les chemins qui auraient besoin, à ce double point de vue, d'être mis en meilleur état sont infiniment nombreux et offrent même une surface bien autrement considérable que celle de tous ceux déjà exécutés. Il suffit pour se

convaincre de la vérité de cette affirmation, qui paraît exagérée au premier abord, de jeter les yeux sur une carte de l'état-major et, pour notre département, sur celle de M. Triger, qui n'en est qu'une copie, pour voir qu'à côté des chemins exécutés il y en a des myriades d'autres formant comme un réseau qui les enveloppe et qui en sont le complément, car ils ne figurent sur la carte que parce que les besoins de l'agriculture les ont créés sur le terrain.

Sans doute ils n'ont pas l'importance des voies vicinales proprement dites, et nous insisterons même sur ce point ; car il y aurait plus d'un danger à les y assimiler.

Ces chemins doivent d'ailleurs se diviser en deux classes dont la distinction n'est pas sans difficulté pratique. Les uns en effet sont ou doivent être communaux, les autres appartiennent exclusivement aux particuliers.

A quel caractère reconnaît-on les uns et les autres ? Il importerait d'avoir à cet égard des règles précises, car pendant que les communes essayent de faire considérer comme leur appartenant toute voie ouverte au public, les tribunaux sont loin d'admettre leurs prétentions. Ainsi un arrêt récent de la cour de cassation du 13 décembre 1864 (Sirey, 1865, I, page 19) a décidé que le possesseur annul d'un chemin était recevable à repousser par voie de complainte l'autorité municipale lui enjoignant de faire élaguer les plantations faites sur ce chemin. Et cet arrêt est conforme à la jurisprudence de tous les tribunaux qui n'admettent généralement comme chemins publics que ceux qui servent à des communications directes d'une commune ou d'un hameau vers une autre agglomération.

Lorsqu'au contraire il s'agit de ces chemins bien plus nombreux qui ne sont que des communications transversales, les tribunaux ne les considèrent que comme ouverts au public par tolérance.

Cette dernière catégorie ne doit nous occuper que pour dire qu'elle ne saurait être exécutée utilement par les intéressés

qu'autant que les chemins communaux dans lesquels ils aboutissent seront d'abord rendus viables.

Quant à ceux-ci, outre l'incertitude sur les personnes qui y ont des droits, leur exécution rencontre des difficultés dont il importe d'apprécier la valeur. La plus grave c'est que les communes sont hors d'état de les exécuter au moins complètement avec leurs ressources actuelles et qu'on ne peut non plus leur demander de voter de nouvelles impositions.

C'est donc surtout des particuliers qui en demandent la mise en état, qu'on doit attendre les moyens d'exécution, et par suite quelques personnes, et nous sommes du nombre, avaient pensé que les travaux qui les concernent devaient être entrepris au moyen de syndicats, comme ceux qui fonctionnent pour l'entretien des cours d'eau.

Lors de la discussion de la loi du 21 juin 1863 qui a réglé ces associations, le rapporteur a repoussé cette application par ce motif qu'il ne pouvait être permis à une réunion de personnes privées d'exécuter des travaux sur un terrain communal.

Ce refus repose, ce nous semble, sur un malentendu.

Sans doute il serait contraire aux principes de notre droit public que des particuliers pussent exécuter des travaux directement sur un chemin appartenant à une commune ; mais il n'en est pas de même lorsque les travaux ne sont entrepris que sur l'initiative et sous le contrôle de l'autorité administrative et compétente, ainsi que cela a lieu pour les cours d'eau, qui tous, cependant, sont aujourd'hui considérés comme étant du domaine public.

Il ne peut donc s'agir pour les chemins communaux dont nous nous occupons de syndicats privés, mais bien de syndicats organisés par l'administration, de ceux qui, suivant la loi du 21 juin 1863, doivent être constitués par un arrêté préfectoral et dont le président peut même être choisi en dehors des intéressés.

Au surplus tout autre mode d'exécution serait accueilli avec

faveur et nous n'entendons protester que contre les objections qui n'aboutissent qu'à ajourner ou à repousser une amélioration importante pour notre agriculture.

Nous ajoutons que la loi de 1836 sur les chemins vicinaux est inapplicable au moins dans son ensemble. Avec cette loi, en effet, il faut d'abord faire classer le chemin, et les règlements veulent que pour qu'un tracé puisse être admis, il commence et aboutisse dans d'autres chemins déjà classés sinon exécutés, d'où la conséquence que presque toujours on doit obtenir le consentement et le concours de plusieurs communes.

Il faut de plus que, outre leur accord, elles justifient de ressources suffisantes pour le mener à fin dans tout son parcours et encore que ces ressources permettent une exécution réglementaire beaucoup trop dispendieuse, selon nous, tant au point de vue des services qu'on doit demander à ces chemins que de la dépense qu'ils exigeraient alors.

Il ne faut pas mettre en oubli que les chemins ruraux ne sont que des chemins d'exploitation communs et c'est pour eux qu'il convient de dire que le mieux serait l'ennemi du bien.

Pour ces chemins il faut qu'on se borne à y assurer une circulation facile en tout temps et qu'on n'accorde aux courbes qu'une importance secondaire, car il ne s'agit que de pourvoir à une circulation à petite vitesse. Il devra en être de même pour la régularité des largeurs au moins provisoirement, ainsi que pour les pentes.

Il faut aussi qu'on ne puisse procéder à leur confection que progressivement et suivant les ressources disponibles sans engagement absolu pour l'avenir. Ce n'est qu'à cette condition que les communes entreprendront leur mise en état et que l'on obtiendra des intéressés un concours sans lequel rien d'important ne se fera.

Pourquoi apprécie-t-on mieux maintenant qu'en 1836 l'utilité des chemins? parce que l'usage en a démontré les avantages mieux que tous les raisonnements. Il en sera de même des chemins ruraux. Rendez-les d'abord simplement

praticables et peu à peu vous verrez affluer de la part des riverains des ressources en argent ou en nature pour en obtenir le complément, surtout si la dépense doit être réduite au strict nécessaire.

En résumé, ce qu'il importe de constater, c'est : qu'il existe à côté des chemins vicinaux, des voies de communication nombreuses dont le bon état de viabilité intéresse essentiellement le progrès de l'agriculture ;

Que la propriété de ces chemins secondaires est indécise et que cette incertitude entrave leur amélioration, puisque d'une part les tribunaux refusent aux communes le droit de faire élaguer les arbres qui les détériorent et que d'un autre côté les intéressés ne peuvent être autorisés à y faire des travaux ;

Qu'il est urgent de faire cesser cet état de choses ;

Qu'en outre on doit admettre pour ces chemins une exécution différente de celle exigée pour les chemins vicinaux ;

Qu'ainsi il faut que le classement n'emporte pour la commune que reconnaissance de son droit et pouvoir de faire cesser tous actes dommageables, mais ne l'oblige ni à une exécution immédiate ni même à une exécution complète, soit sur son territoire soit surtout sur le territoire des communes voisines ;

Qu'elle puisse néanmoins y employer ses excédants disponibles sur les ressources spéciales ainsi que toutes autres ressources ordinaires ou extraordinaires ;

Qu'on doit favoriser le concours des particuliers en acceptant et utilisant de suite tout apport en nature ou en argent qui serait offert par eux lors même qu'il ne permettrait que des améliorations locales. Et aussi que dans le cas où presque tous offriraient de faire exécuter complètement un chemin à leurs frais, on puisse, si l'autorité supérieure le juge utile, faire concourir à la dépense dans une juste mesure ceux qui s'en servent habituellement.

Il ne faut pas que, sous prétexte qu'il s'agit d'une propriété communale, quelques personnes puissent profiter, sans bourse délier, de sacrifices faits exclusivement par d'autres, car ce

serait le moyen d'empêcher tout concours sérieux des riverains. Après tout, une exploitation agricole qui cause sur un chemin entretenu une dégradation habituelle doit aussi bien concourir à sa dépense que toute autre entreprise industrielle.

On obtiendrait, nous croyons, ces divers résultats en reprenant pour ces chemins la mesure déjà prescrite en 1836 et en décidant :

Que les communes devront, dans un délai qui serait fixé par MM. les Préfets, dresser un tableau de tous les chemins qu'elles considèrent comme leur appartenant ; que ce tableau sera publié et affiché afin que tous les ayants droit puissent faire entendre leurs observations tant pour les retranchements que pour les additions à y faire.

Le résultat de cette enquête serait soumis au conseil municipal ainsi que cela a lieu pour les ouvertures de rues, puis le tableau serait arrêté par le Préfet et rendu public avec notification aux riverains.

Tous ceux qui prétendraient avoir des droits sur ces chemins devraient les faire juger par les tribunaux dans un délai de six mois à dater de la publication, et ces actions devraient être jugées comme affaires sommaires et urgentes ainsi que le prescrit l'article 20 de la loi de 1836.

A l'expiration de ce délai, la commune aurait la possession de tous les chemins inscrits qui n'auraient pas été l'objet de contestations et cette possession ne pourrait plus être contredite par aucuns faits émanant des riverains. Ces derniers ne pourraient plus intenter d'action que pour établir qu'ils en ont la pleine propriété par titres et non par simple possession, notamment nul ne pourrait prescrire ou conserver le droit d'avoir des arbres étendant leurs branches au-dessus du chemin.

Quant aux travaux, les communes devraient pouvoir ne faire exécuter que de simples améliorations limitées même, au besoin, aux portions les plus mauvaises.

La dépense pourrait néanmoins être payée avec les excédants des ressources spéciales pour chemins vicinaux comme avec

celles du budget principal ou encore avec des souscriptions particulières.

Il faudrait aussi que les dispositions de la loi de 1836 relatives aux élargissements, redressements et emprunts de matériaux pussent être rendues applicables à ces chemins par arrêté préfectoral.

Il en devrait être de même du titre 3 de la loi du 21 juin 1865 sur les associations syndicales, afin qu'au moins, lorsque la majorité des intéressés le demanderait, le Préfet pût, s'il le reconnaissait nécessaire, soit en raison du chiffre des souscriptions, soit par l'utilité du projet, autoriser la formation d'une association syndicale ou encore rendre exécutoire par la commune un état de concours présenté par ces intéressés avec recours possible devant le ministre des Travaux publics ou le Conseil d'État, pour ceux qui n'y adhéreraient pas.

Il faudrait d'ailleurs que toute personne portée sur le tableau pût toujours s'en faire rayer en justifiant qu'elle peut se dispenser de se servir du chemin et qu'elle ne s'en sert réellement pas. Comme aussi elle devrait y être rétablie du moment où il serait démontré qu'elle en fait un usage qui le détériore, et elle ne pourrait plus alors en être retranchée.

DISCUSSION.

Après quelques réserves présentées par M. *Le Pelletier*, qui demande que les communes ne puissent jamais être obligées indéfiniment à l'entretien des chemins ruraux, idée exprimée d'ailleurs dans le travail de M. Surmont, la Société adopte les conclusions de ce rapport, et, pour qu'il soit porté à la connaissance de tous les corps qui ont à s'occuper de la question, M. le Président propose à la société d'en décider l'impression. Après une discussion à laquelle prennent part MM. *Guéranger*, d'*Es-paulart*, *Hébert*, et M. le Président, la Société, afin de ne pas préjuger la question des pouvoirs de sa commission de

rédaction, décide l'impression à part et immédiate de ce travail, dans le but de lui donner une publicité aussi prompte et aussi étendue que possible.

De la culture du Pommier sauvage ou sauvageon.

M. Bérard donne lecture de quelques extraits d'une notice qu'il a rédigée sur ce sujet et qui est le résumé de ses observations.

Dans ce travail il a examiné successivement les semis et les soins à donner à la pépinière, la greffe, la transplantation, le choix de l'exposition, celui du terrain, les maladies des pommiers, l'éclayage, la cueillette des pommes.

Entre autres conseils donnés par *M. Bérard* dans le cours de sa notice, on remarque celui de planter les sauvageons avant de les greffer et de leur conserver leur orientation première. Il conseille encore de planter dans les vergers ou autour des champs, et considère les plantations dans les prés comme dangereuses pour les bestiaux.

M. Surmont pense qu'il est facile d'obvier à ce danger et conseille au contraire ce mode de plantation.

DEUXIÈME SECTION. — SCIENCES PHILOSOPHIQUES, ÉCONOMIQUES, MÉDICALES ET NATURELLES.

1° Énumérer, classer et étudier les tendances instinctives de la nature humaine.

A l'occasion de cette question, *M. David* donne lecture d'une note sur les mérites relatifs de l'homme qui pratique le devoir selon les considérations qui l'y déterminent. — La conclusion du travail de l'auteur est que l'homme qui cherche les bases de sa conduite dans la loi divine, qui accomplit le devoir par obéissance aux ordres du Créateur, est supérieur en sagesse et

en mérites au philosophe qui n'est guidé que par l'amour du devoir abstrait.

A la suite de cette lecture, M. Boisseau croit devoir rappeler que dans une note présentée sur le même sujet dans le courant de l'année, il avait établi cette distinction : faire le devoir en vue du devoir seul, c'est de la vertu, à moins toutefois que ce ne soit de l'orgueil ; faire le devoir en vue de Dieu, c'est de la sainteté, et, comme la sainteté est au-dessus de la vertu, ses conclusions étaient donc les mêmes que celles de M. David. — Mais y a-t-il quelque utilité à conserver cette distinction et existe-t-il des hommes dont la conduite n'ait pas d'autre règle que le devoir absolu ? — Certes M. Boisseau ne saurait comprendre qu'un homme puisse ne pas croire à Dieu ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour nier qu'il en ait jamais existé. — Spinoza, par exemple, le père du panthéisme, remplissait toujours les devoirs de l'honnête homme avec la plus scrupuleuse exactitude, il se soumit à toutes les privations pour se livrer plus entièrement à l'étude, refusant les secours de ses anciens coreligionnaires, plutôt que de renoncer à ses croyances. — Qui n'admirerait un savant comme Jacquemont pour qui la science était devenue une religion ; la publication de sa correspondance nous a montré quelle profonde contradiction existait entre ses principes et sa vie pratique toute vouée à l'accomplissement du devoir.

Ces exemples, parmi beaucoup d'autres, semblent montrer que parfois le devoir peut s'imposer à l'homme en dehors même des considérations d'une autre vie et que, tout en accordant la prééminence au chrétien agissant en vue de Dieu, il pouvait y avoir lieu d'établir une distinction.

M. Le Pelletier, revenant à la question à propos de laquelle ont été développées les considérations précédentes, dit qu'il y a dans l'homme deux natures, unies, il est vrai, par un lien incompréhensible, mais fonctionnant de manière à s'affirmer l'une et l'autre ; car on ne saurait accorder que l'homme ne soit que matière ni soutenir avec Berkeley qu'il ne soit qu'un pur

esprit. L'homme est corps et est esprit; cet être complexe doit avoir des instincts variés en rapport avec cette double nature; d'un côté les instincts de l'animal, le désir de satisfaire ses appétits; de l'autre des instincts moraux. Parmi ces dernières tendances de l'homme se trouve en premier lieu le besoin d'aimer, l'aspiration à se rapprocher de ce qui est supérieur, de ce qui est parfait, de Dieu en un mot; cette tendance, jointe au souvenir des bienfaits, doit engendrer chez tous, la crainte, non pas cette crainte servile qui fait les esclaves, mais la crainte de déplaire au Dieu qui nous aime et d'offenser sa majesté. C'est là que nous devons chercher une règle de conduite et non dans ce vain orgueil qui faisait dire au stoïcien: non, douleur, jamais tu ne me feras dire que tu es un mal.

M. Surmont présente quelques observations sur le mode de démonstration employé dans les développements qui précèdent et pense qu'on aurait dû, dans une question de tendances instinctives de la nature humaine, moins recourir à l'idée de Dieu qui n'est pas en cause pour s'attacher aux instincts en eux-mêmes, instincts physiques ou matériels et instincts moraux et intellectuels. M. Le Pelletier, croyant au contraire que les bonnes choses sont toujours bonnes à rappeler, termine par une démonstration de l'existence de Dieu tirée de la considération de ses œuvres.

2° Quelles sont les richesses minérales que possède le département de la Sarthe? — Quelles sont, étage par étage, les matières utiles renfermées dans son sol?

M. Guéranger lit en réponse à cette question une note qu'il se propose de compléter avant de la remettre à la Société.

M. le Président à la suite de cette lecture fait observer à M. Guéranger qu'il a placé le calcaire de la Vacherie (Ecomoy) dans le même étage géologique que celui de Champ-Dolent (Souigné-sous-Vallon), c'est-à-dire dans le coral-rag et qu'il croit se rappeler que M. Triger plaçait la pierre de Champ-Dolent dans le forest-marble. M. Thoré ajoute que M. Guiller

d'après ses études personnelles, serait disposé à les rapporter à un étage supérieur, au corn-brash.

M. David, d'un autre côté, sans se préoccuper du point de vue géologique, dit que pour l'application aux constructions ces deux pierres présentent une différence importante : la pierre de la Vacherie dont la surface présente une faible consistance aurait besoin d'être sciée, mais cette opération est souvent impossible par suite de la présence de fossiles qui résistent à la scie; on ne rencontre jamais de fossiles semblables dans la pierre de Champ-Dolent.

M. Guéranger répond à ces diverses observations que ce n'est que par analogie des caractères physiques ou minéralogiques qu'il a rapproché les calcaires de la Vacherie de ceux de Champ-Dolent; que jusqu'à ce jour il n'a pas rencontré de fossile caractéristique qui lui permette d'établir nettement l'étage auquel appartient la pierre de Champ-Dolent; que la présence ou l'absence d'une térébratule signalée par M. David ne peut être d'aucune utilité dans la question, ce fossile étant commun à plusieurs étages; mais que, si MM. Triger et Guillier ont été plus heureux que lui dans leurs recherches, il sera heureux d'une découverte qui permettra de préciser la nature géologique d'une des plus importantes carrières du département.

3° Présenter la liste des fossiles observés soit dans un étage géologique particulier, soit dans une localité spéciale du Maine.

Il est donné lecture du travail suivant de M. Brindejone.

DÉPÔTS LACUSTRES DE MAMERS ET DE SAINT-REMY-DES-MONTS.

Sur les bords de la petite rivière la Dive, on trouve en plusieurs endroits, depuis Jaillé, commune de Mamers, jusqu'à Feu-Richard, commune de Saint-Remy-des-Monts, des dépôts

lacustres qu'il m'a semblé intéressant d'étudier. Les fouilles exécutées pour l'établissement de l'usine à gaz de Mamers, sur le plus important de ces dépôts, celui de Jaillé, m'ont permis d'examiner de nouveau ce terrain et d'y recueillir un certain nombre de fossiles qui n'y avaient pas encore été signalés. Je joins à mon travail des échantillons des divers dépôts, et plusieurs fossiles.

Depuis longtemps déjà le dépôt lacustre de Mamers avait été signalé. Pesche, dans le Dictionnaire statistique de la Sarthe, art. *Mamers*, dit que MM. Leufroy et N. Desportes ont découvert à droite de la route de Bellême, presque en face de la fontaine de Poudreuse, une couche de terrain lacustre analogue à celui de Montpellier. L'emplacement désigné par Pesche n'est pas exact, car la fontaine de Poudreuse est beaucoup plus élevée que le terrain dont il s'agit. Il faut se rapprocher beaucoup de la rivière pour trouver le dépôt. Toujours est-il qu'un des points de cette couche avait été découvert. Plus tard on le retrouva dans différents endroits. Les fouilles exécutées depuis quelques années dans la partie basse de la ville ont fait voir que ce dépôt est beaucoup plus étendu qu'on ne l'avait cru. Il est en effet connu maintenant depuis le lavoir des sœurs de la Miséricorde, au delà de Jaillé, jusque dans les jardins voisins de la place du Gué Galerne. Sa largeur est variable et n'excède guère 100 mètres à droite et 30 mètres à gauche de la rivière. Je n'entends pas parler du cours actuel de la Dive qui a été détourné depuis Montplaisir jusqu'à Barutel pour ménager la chute d'eau du moulin ; mais de l'ancienne rivière qui devait traverser la partie la plus basse du terrain, c'est-à-dire suivre le cours du ruisseau qui prend sa source à Montplaisir. C'est de chaque côté de ce ruisseau que se trouve dans cette portion le dépôt lacustre.

Il faut donc admettre que, dans la plus grande partie du terrain qui forme le bas de la ville, que dans les jardins de M. de Tascher, dans les prairies de Jaillé, la rivière a formé, pendant un certain temps, un petit lac qui s'est comblé en

partie par le dépôt lacustre, en partie par la terre végétale que les eaux ont amenées des coteaux qui se trouvent de chaque côté de la rivière. Cette terre végétale recouvre le dépôt d'une épaisseur d'un à deux mètres.

En suivant la rivière on retrouve depuis les Champs-Rouges, jusqu'à Feu-Richard au delà de Saint-Remy-des-Monts, des dépôts analogues à celui de Mamers, par leur composition et par l'époque probable de leur formation. Ils affleurent le sol aux Champs-Rouges, à Contrel, à la Sasserie et à Muineuf. Ils avaient été signalés dans ces différents endroits par M. Bachelier. Comme dans des points intermédiaires, on les retrouve parfois à une très-petite profondeur, tout porte à croire qu'ils se relient entre eux et qu'ils ont été déposés sous une vaste nappe d'eau qui s'étendait depuis Contrel jusqu'à Feu-Richard. Ce lac de Saint-Remy-des-Monts était beaucoup plus grand que celui de Mamers.

Le dépôt lacustre de Mamers repose sur l'étage bathonien dont il est séparé par une couche de terre argileuse analogue à celle qui le recouvre, mais beaucoup plus mince. Les dépôts de Saint-Remy-des-Monts sont sur l'étage kellovien. Ces couches lacustres sont remarquables par leur grande légèreté. Elles sont formées de sable blanc, à petits grains calcaires. Parfois ce sable est réuni en une masse plus compacte, sillonnée par un grand nombre de canaux, résultant de la destruction des végétaux autour desquels s'est déposé le carbonate de chaux. Quelquefois on retrouve les tiges elles-mêmes imprégnées de la matière incrustante. A la Sasserie, à Mainneuf ce sont des tiges de cyperacées (carex, cypérus) et à Mamers aussi dans certains endroits. Mais les fouilles faites à Jaillé, pour l'établissement de l'usine à gaz, nous ont fait voir en outre des concrétions arrondies, dont la grosseur varie depuis celle d'un pois jusqu'à celle d'une noix ; d'autres concrétions cylindriques, tubulées, de différents diamètres. Dans les parties plus compactes on remarque des feuilles de coudrier, de chêne, de saule, des tubes de dimensions diverses, résultant

de la décomposition non plus de roseaux, mais de branches d'arbres après que ces branches ont été recouvertes de la matière incrustante. L'enduit calcaire lie ensemble ces diverses parties (échant. n° 1 à 9).

En ouvrant un certain nombre de concrétions arrondies, j'ai découvert que plusieurs ont, pour noyau, une noisette ou un gland (voir les échantillons n° 22, 23, 24). Parfois la noisette a disparu, laissant un moule extérieur, d'autrefois elle s'est imprégnée de la substance calcaire.

Les parties compactes de ces couches lacustres ne sont pas très-dures. Cependant à Maincuif, sur le bord du chemin vicinal de Commerveil à Saint-Remy-des-Monts, on en voit des blocs qui forment le talus et qui ont une dureté assez grande. Ils présentent une teinte ochracée (voir les échantillons n° 15 et 16).

J'ai la conviction que le sable de la Sasserie, qui est à découvert dans une grande étendue, serait employé avec avantage dans l'agriculture.

Il résulte des considérations qui précèdent que les dépôts lacustres dont il a été question sont des dépôts chimiques formés par voie de dissolution.

La différence qui existe entre les végétaux trouvés à Saint-Remy-des-Monts, et ceux de l'usine à gaz de Mamers est facile à expliquer. Ici les fouilles ont été faites sur la limite du dépôt, c'est-à-dire sur le bord du lac où croissaient des coudriers, des chênes, etc. dont les diverses parties, branches, feuilles, fruits ont été entraînées dans les eaux. C'est pour ce motif encore que l'on y trouve beaucoup de coquilles terrestres. A Saint-Remy-des-Monts au contraire, la présence des roseaux en grande quantité, l'absence des arbres et de leurs fruits, l'abondance des coquilles d'eau douce, indiquent que la portion des dépôts qui sont à découvert faisaient partie d'un marécage.

Ces couches lacustres n'ont rien qui doive étonner dans un pays où toutes les eaux sont très-chargées de carbonate de

chaux. La rivière la Dive marque 24° hydrotimétriques, la fontaine du Levraut, 33° ; celle de Poudreuse, 33° ; la fontaine Saint-Marc à Contre, 35° ; les puits de la Maladrerie, 30° ; un puits au bourg de Saint-Rémy-des-Monts, 40°.

Avec des eaux aussi calcaires il a dû se passer dans les lacs de Mamers et de Saint-Remy des-Monts ce qui se passe encore actuellement dans les fontaines et les ruisseaux incrustants.

Les fossiles trouvés jusqu'à présent dans les dépôts lacustres de Mamers et de Saint-Remy-des-Monts sont les suivants :

Mollusques. *Helix nemoralis*, signalé par Pesche ; trouvé à

• Jaillé, par MM. Bachelier, C. Chauvin et par moi.

— *Helix pomatias* (opercule d'), trouvé par moi à Jaillé.

— *Helix lapicida*, trouvé à Jaillé, par M. C. Chauvin.

— *Helix hispida*, trouvé à Jaillé, par M. C. Chauvin et par moi.

— *Helix ericetorum*, signalé par Pesche ; trouvé à Jaillé, par M. Bachelier.

— *Helix pulchella*, trouvé par moi, à Maineuf.

— *Helix rotundata*, trouvé par moi, à Jaillé.

Pesche signale encore, comme ayant été trouvés à Mamers, l'*helix striata* et l'*helix nitida*. Je ne les y connais pas.

Mollusques. *Bulimus lubricus*, signalé par Pesche, trouvé par M. Bachelier, à Jaillé et à Champs-Rouges.

— *Succinea Pfeifferi*, trouvé par moi, à la Sasserie.

— *Lymnea vulgaris*, trouvée à la Sasserie, par M. C. Chauvin et moi.

— *Lymnea peregra*, trouvée par moi, à Jaillé.

— *Lymnea ovata*, trouvée par moi, à la Sasserie.

— *Cyclostoma élégans*, trouvé par M. Bachelier, à Champs-Rouges et par M. C. Chauvin à Jaillé.

— *Paludina* ou *Bithynia tentaculata*, trouvé par M. Bachelier, à Champs-Rouges, par moi, à la Sasserie.

- Mollusques.** *Valvata piscinalis*, trouvé par M. C. Chauvin, à Jaillé.
- Oiseaux.** Deux fragments d'os trouvés à Jaillé sont au musée Bachelier. L'un a environ quatre centimètres, l'autre trois centimètres de longueur. Leur structure indique des os d'oiseaux. L'un de ces os est l'extrémité supérieure, l'autre l'extrémité inférieure d'un fémur. Ils ont la grosseur et la forme du fémur du héron.
- Mammifères.** Une corne attribuée par M. C. Chauvin à un jeune auroch a été trouvée dans le terrain lacustre au bas de la rue du Fort. Je n'ai pas vu cette corne.
- Végétaux.** *Corylus avellana*, coudrier, feuilles et fruits, trouvés par moi, à l'usine à gaz.
- *Quercus*. Chêne, feuilles et fruits, trouvés par moi, à l'usine à gaz.
- *Salix caprea*, saule manceau, tronc et feuilles, trouvés par moi, à l'usine à gaz.
- *Cyperus*, *Carex*, trouvés par moi, à la Sasserie et à Maincuif.

On le voit, cette faune et cette flore sont de nos jours. Les dépôts lacustres de Mamers et de Saint-Remy-des-Monts, doivent donc être rangés dans les terrains contemporains.

Mamers, le 26 décembre 1865,

4° Présenter la monographie d'une famille ou d'un genre de plante.

Présenter la monographie d'une famille ou d'un genre de plante.

M. Manceau, à l'occasion de cette question, fait part à la Société d'une découverte, importante au point de vue botanique, faite par M. Anjubault. Il y a deux ans, dans une herborisation aux marécages du Breil, ce collègue avait distingué au milieu

des sphaignes nourrissant le *malaxis paludosa* et des touffes de *carex dioica* un autre petit carex d'un aspect insolite. Quelques pieds furent rapportés au Mans et soumis à une culture appropriée. Cette plante, qui a donné cette année assez de fleurs et de fruits pour essayer une détermination, n'ayant pu être rapportée à aucune des plantes connues en France, M. Anjubault en a envoyé quelques échantillons à M. Boreau, directeur du Jardin botanique d'Angers, qui, avec sa complaisance habituelle, a aussitôt répondu que le carex trouvé au Breil était le *carex microstachya* Kunth. Ce carex n'ayant encore été signalé que dans la Suède ou les pays adjacents, il est curieux pour la géographie botanique de le retrouver sur un point de la France aussi différent de climat et d'une si faible altitude.

M. Guéranger annonce qu'il a dans une de ses courses trouvé à Asnières trois plantes qui n'avaient encore été rencontrées que bien rarement et sur la limite du département; ce sont *globularia vulgaris*, *teucrium montanum* et *linum tenuifolium*.

TROISIÈME SECTION. — SCIENCES HISTORIQUES,
LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

Les faits historiques sont-ils comme les phénomènes physiques subordonnés à des lois nécessaires?

M. Boisseau prend la parole : il déclare qu'il veut simplement présenter sur cette vaste question des idées et des vues générales que, faute de temps, il n'a pu fixer par écrit.

Quelque période de l'histoire qu'on examine, dit-il, à quelque date que l'on se place, on reconnaît que cette période présente un caractère particulier, que les faits historiques les plus divers ont un caractère commun, un air de famille qui caractérise non-seulement les faits mais les monuments et la littérature de cette époque. C'est ainsi qu'à la période de la civilisation grecque se rattachent un art, une philosophie, des croyances

religieuses, un costume, des événements historiques qui ont tous le même cachet. C'est ainsi qu'entre tous les faits du siècle de Louis XIV, les monuments de ce règne, le génie de Bossuet, de Racine, de Boileau, il y a un rapport qui ne peut échapper aux regards. C'est qu'en effet l'artiste qui dessinait les jardins de Versailles, Boileau qui dictait ses préceptes littéraires, Racine qui les exécutait, Bossuet qui expliquait les idées religieuses avaient tous de la grandeur, la même idée de majesté, de symétrie, de correction, ils étaient tous sous l'empire du même idéal ; ce qui fait qu'on peut dès lors découvrir dans ces actes dissemblables comme l'empreinte du même sceau imprimé différemment en différentes matières.

Pourquoi ? C'est que l'ouvrier, le poète, le peintre, le philosophe, le prédicateur sont sous le coup d'influences générales, qui se font sentir différemment à chacun il est vrai, mais qui impriment à leurs œuvres un caractère général. Ces conditions générales, c'est ce qu'on appelle *les milieux*. Le caractère d'un peuple toujours persistant en dépit de ses modifications, la race, le climat, les institutions politiques, la nature des croyances religieuses, philosophiques, scientifiques, voilà ce qui constitue les milieux. On ne saurait contester leur influence sur le développement de la liberté humaine ; aussi tous les historiens sérieux l'ont-ils reconnu, Montesquieu surtout n'a pas lésiné sur leur puissance : d'après lui on peut distinguer les climats des divers pays non-seulement par les degrés de latitude, mais par le degré de sensibilité des peuples qui les habitent. « Les grands corps et les fibres grossières des peuples du Nord, a-t-il dit, sont moins capables de dérangement que les fibres délicates des peuples des pays chauds, l'âme y est donc moins sensible à la douleur. Il faut écorcher un Moscovite pour lui donner du sentiment ; » et plus loin : « Vous trouverez dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du midi : vous croirez vous éloigner de la morale même. Dans les pays tempérés vous verrez des peuples inconstants dans leurs ma-

nnières, leurs vices et leurs vertus ; le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes. » La servitude politique, a-t-il encore écrit, ne dépend pas moins de la nature du climat que la civile et la politique. Tout son livre de *l'Esprit des lois* est fait du reste en vue d'établir l'influence du climat, de la race et de toutes les circonstances qui font les milieux. Les historiens de nos jours ne l'ont pas méconnue davantage et *l'Histoire de la civilisation* de M. Guizot n'est elle-même qu'un monument élevé à cette idée.

Mais est-ce à dire que cette influence des milieux soit nécessaire et qu'elle se manifeste de telle façon qu'il soit impossible à l'homme de lui résister ?

Une école a soutenu que dans ces manifestations de l'activité humaine l'homme n'était pour rien, que c'étaient les forces inconscientes de la nature qui agissaient par lui ; qu'il n'était que le théâtre et non la cause de ces faits, qu'il ne pouvait se soustraire à l'influence fatale de ces grandes causes. M. Taine s'est fait l'apôtre de cette doctrine : doué d'une puissance infatigable de travail, il l'a développée avec une forte érudition, un style sec mais plein de sève, et ne l'a d'abord appliquée qu'à la critique littéraire. La Fontaine et Racine n'ont été selon lui que le produit heureux de combinaisons d'un certain naturel, qu'ils avaient pris dans leur race, avec les milieux ou les circonstances ambiantes. Plus tard M. Taine n'a également vu dans la littérature anglaise que la combinaison du génie primitif anglais avec l'humidité du climat, les institutions politiques, les circonstances générales indépendantes des volontés des écrivains. De même, suivant cette théorie, qu'en combinant certains corps le chimiste est sûr du produit qu'il obtiendra, de même en combinant le caractère héréditaire d'un peuple avec son climat, on est assuré d'en tirer sa littérature, qui s'épanouit comme la flore d'une contrée en raison de l'altitude et des germes déposés sur le sol. Mais M. Taine n'a pas borné sa doctrine à la critique littéraire, il l'a portée sur le terrain de l'histoire et de la philosophie. Voici, autant qu'on peut le saisir,

- Mollusques.** *Valvata piscinalis*, trouvé par M. C. Chauvin, à Jaillé.
- Oiseaux.** Deux fragments d'os trouvés à Jaillé sont au musée Bachelier. L'un a environ quatre centimètres, l'autre trois centimètres de longueur. Leur structure indique des os d'oiseaux. L'un de ces os est l'extrémité supérieure, l'autre l'extrémité inférieure d'un fémur. Ils ont la grosseur et la forme du fémur du héron.
- Mammifères.** Une corne attribuée par M. C. Chauvin à un jeune auroch a été trouvée dans le terrain lacustre au bas de la rue du Fort. Je n'ai pas vu cette corne.
- Végétaux.** *Corylus avellana*, coudrier, feuilles et fruits, trouvés par moi, à l'usine à gaz.
- *Quercus*. Chêne, feuilles et fruits, trouvés par moi, à l'usine à gaz.
- *Salix caprea*, saule manceau, tronc et feuilles, trouvés par moi, à l'usine à gaz.
- *Cyperus*, *Carex*, trouvés par moi, à la Sasserie et à Maincuif.

On le voit, cette faune et cette flore sont de nos jours. Les dépôts lacustres de Mamers et de Saint-Remy-des-Monts, doivent donc être rangés dans les terrains contemporains.

Mamers, le 26 décembre 1865,

4° Présenter la monographie d'une famille ou d'un genre de plante.

Présenter la monographie d'une famille ou d'un genre de plante.

M. Manceau, à l'occasion de cette question, fait part à la Société d'une découverte, importante au point de vue botanique, faite par M. Anjubault. Il y a deux ans, dans une herborisation aux marécages du Breil, ce collègue avait distingué au milieu

des sphaignes nourrissant le *malaxis paludosa* et des touffes de *carex dioica* un autre petit carex d'un aspect insolite. Quelques pieds furent rapportés au Mans et soumis à une culture appropriée. Cette plante, qui a donné cette année assez de fleurs et de fruits pour essayer une détermination, n'ayant pu être rapportée à aucune des plantes connues en France, M. Anjubault en a envoyé quelques échantillons à M. Boreau, directeur du Jardin botanique d'Angers, qui, avec sa complaisance habituelle, a aussitôt répondu que le carex trouvé au Breil était le *carex microstachya* Kunth. Ce carex n'ayant encore été signalé que dans la Suède ou les pays adjacents, il est curieux pour la géographie botanique de le retrouver sur un point de la France aussi différent de climat et d'une si faible altitude.

M. Guéranger annonce qu'il a dans une de ses courses trouvé à Asnières trois plantes qui n'avaient encore été rencontrées que bien rarement et sur la limite du département; ce sont *globularia vulgaris*, *teucrium montanum* et *linum tenuifolium*.

TROISIÈME SECTION. — SCIENCES HISTORIQUES,
LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

Les faits historiques sont-ils comme les phénomènes physiques subordonnés à des lois nécessaires?

M. Boisseau prend la parole : il déclare qu'il veut simplement présenter sur cette vaste question des idées et des vues générales que, faute de temps, il n'a pu fixer par écrit.

Quelque période de l'histoire qu'on examine, dit-il, à quelque date que l'on se place, on reconnaît que cette période présente un caractère particulier, que les faits historiques les plus divers ont un caractère commun, un air de famille qui caractérise non-seulement les faits mais les monuments et la littérature de cette époque. C'est ainsi qu'à la période de la civilisation grecque se rattachent un art, une philosophie, des croyances

religieuses, un costume, des événements historiques qui ont tous le même cachet. C'est ainsi qu'entre tous les faits du siècle de Louis XIV, les monuments de ce règne, le génie de Bossuet, de Racine, de Boileau, il y a un rapport qui ne peut échapper aux regards. C'est qu'en effet l'artiste qui dessinait les jardins de Versailles, Boileau qui dictait ses préceptes littéraires, Racine qui les exécutait, Bossuet qui expliquait les idées religieuses avaient tous de la grandeur, la même idée de majesté, de symétrie, de correction, ils étaient tous sous l'empire du même idéal ; ce qui fait qu'on peut dès lors découvrir dans ces actes dissemblables comme l'empreinte du même sceau imprimé différemment en différentes matières.

Pourquoi ? C'est que l'ouvrier, le poète, le peintre, le philosophe, le prédicateur sont sous le coup d'influences générales, qui se font sentir différemment à chacun il est vrai, mais qui impriment à leurs œuvres un caractère général. Ces conditions générales, c'est ce qu'on appelle *les milieux*. Le caractère d'un peuple toujours persistant en dépit de ses modifications, la race, le climat, les institutions politiques, la nature des croyances religieuses, philosophiques, scientifiques, voilà ce qui constitue les milieux. On ne saurait contester leur influence sur le développement de la liberté humaine ; aussi tous les historiens sérieux l'ont-ils reconnue, Montesquieu surtout n'a pas lésiné sur leur puissance : d'après lui on peut distinguer les climats des divers pays non-seulement par les degrés de latitude, mais par le degré de sensibilité des peuples qui les habitent. « Les grands corps et les fibres grossières des peuples du Nord, a-t-il dit, sont moins capables de dérangement que les fibres délicates des peuples des pays chauds, l'âme y est donc moins sensible à la douleur. Il faut écorcher un Moscovite pour lui donner du sentiment ; » et plus loin : « Vous trouverez dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du midi vous croirez vous éloigner de la morale même. Dans les pays tempérés vous verrez des peuples inconstants dans leurs ma-

nières, leurs vices et leurs vertus ; le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes. » La servitude politique, a-t-il encore écrit, ne dépend pas moins de la nature du climat que la civile et la politique. Tout son livre de *l'Esprit des lois* est fait du reste en vue d'établir l'influence du climat, de la race et de toutes les circonstances qui font les milieux. Les historiens de nos jours ne l'ont pas méconnue davantage et *l'Histoire de la civilisation* de M. Guizot n'est elle-même qu'un monument élevé à cette idée.

Mais est-ce à dire que cette influence des milieux soit nécessaire et qu'elle se manifeste de telle façon qu'il soit impossible à l'homme de lui résister ?

Une école a soutenu que dans ces manifestations de l'activité humaine l'homme n'était pour rien, que c'étaient les forces inconscientes de la nature qui agissaient par lui ; qu'il n'était que le théâtre et non la cause de ces faits, qu'il ne pouvait se soustraire à l'influence fatale de ces grandes causes. M. Taine s'est fait l'apôtre de cette doctrine : doué d'une puissance infatigable de travail, il l'a développée avec une forte érudition, un style sec mais plein de sève, et ne l'a d'abord appliquée qu'à la critique littéraire. La Fontaine et Racine n'ont été selon lui que le produit heureux de combinaisons d'un certain naturel, qu'ils avaient pris dans leur race, avec les milieux ou les circonstances ambiantes. Plus tard M. Taine n'a également vu dans la littérature anglaise que la combinaison du génie primitif anglais avec l'humidité du climat, les institutions politiques, les circonstances générales indépendantes des volontés des écrivains. De même, suivant cette théorie, qu'en combinant certains corps le chimiste est sûr du produit qu'il obtiendra, de même en combinant le caractère héréditaire d'un peuple avec son climat, on est assuré d'en tirer sa littérature, qui s'épanouit comme la flore d'une contrée en raison de l'altitude et des germes déposés sur le sol. Mais M. Taine n'a pas borné sa doctrine à la critique littéraire, il l'a portée sur le terrain de l'histoire et de la philosophie. Voici, autant qu'on peut le saisir,

le résumé de son système : l'âme humaine n'est pas une chose simple ni une cause, ce n'est que la somme, le composé des besoins, des facultés, des sentiments qui animent l'homme ; les manifestations de l'activité humaine sont le produit des causes inconscientes de la nature qui se personnifient en lui ; il n'est que le lien de ces forces qui ne dépendent uniquement que de la nature. Avec un pareil système le libre arbitre disparaît complètement ; ce composé de forces est poussé par elles suivant certaines lois fatales semblables à celles du règne végétal, il y a, en un mot, assimilation des faits de l'âme à ceux du monde physique, du domaine de la philosophie à celui de la physique et de la chimie.

C'est cette doctrine que M. *Boisseau* se propose de combattre, et, pour la réfuter, il n'ira pas se placer sur le terrain des faits. Quand même ces lois dont on nous parle seraient vraies, dit-il, faudra-t-il en conclure que l'homme agira toujours de la même façon, à cause d'elles ? Le naturaliste qui a vu toujours le même produit sortir de la même combinaison, peut en conclure par induction que ce produit sera toujours le même, parce que son observation porte sur des éléments qui ne sont pas doués de vie propre ; mais peut-il en être de même quand il s'agit de faits humains. Là est la question : la question est de savoir si l'homme dans sa libre action ne s'est pas soumis librement à ces lois, et de plus, si les comprenant il ne se raidira pas contre elles, si étant libre il n'y résistera pas. Ce n'est donc pas dans l'histoire, ni dans une nouvelle observation des faits que l'orateur ira chercher la solution de la question : il examinera seulement si la conséquence que M. Taine tire de ces faits est exacte, si l'homme est libre ou non de résister à l'influence des circonstances ambiantes et c'est dans l'homme même qu'il étudiera les conditions et les éléments de son libre arbitre.

Il ne s'agit pas de savoir si l'homme est libre, personne ne le nie, mais de savoir comment il est libre, en quoi consiste son libre arbitre. M. *Boisseau* pense qu'on a commis plus d'une erreur à ce sujet : il est de l'avis de Montesquieu, qui a dit qu'il

n'était pas de mot qui ait donné lieu à un plus grand nombre de discussions que celui de liberté, et il croit que plus d'un philosophe de notre temps s'est trompé sur son vrai sens. A cette occasion il va définir ce qu'il faut entendre par liberté et examiner les différentes manifestations de l'activité humaine, afin de préciser les hypothèses dans lesquelles l'homme fait vraiment acte de liberté.

Quand l'homme obéit à un désir, bien qu'il soit libre, il ne fait pas alors acte de liberté, il obéit à une force qui n'est pas son œuvre. Quand il est tiraillé uniquement par deux désirs, et qu'il cède au plus fort, sans que la raison intervienne, il ne fait pas encore là acte de liberté, il consent à se laisser mener par les forces inconscientes de la nature. Ce n'est que lorsque naît la conception du devoir, lorsque l'homme placé entre un désir indépendant de sa volonté et une idée de sa raison, réfléchit et fait un choix, c'est alors seulement qu'il fait acte d'être libre. Il peut céder au désir contrairement aux ordres de la raison, ou obéir à la raison ; mais, quel que soit son parti, il agit librement. La liberté peut donc être définie : le pouvoir qui appartient à l'homme, à sa volonté, de résister au désir afin d'obéir aux lois de sa raison ou de céder au désir en violation des lois de la raison. La liberté suppose la raison, et ne saurait exister sans elle ; ces deux termes sont corrélatifs. Il résulte de là que pour que la liberté apparaisse, il faut que la notion du devoir et la raison soient nées ; aussi l'enfant n'est-il pas responsable de ses actes, parce qu'il n'est pas libre. Nous-mêmes, ainsi que l'établit l'orateur par des exemples, nous ne savons pas dans tous les cas ce que la loi morale nous commande, et il est telle circonstance où l'intelligence est impuissante à dire à l'honnête homme où est le devoir.

Il en est des peuples dans l'histoire comme de l'homme individuel : il est des moments où la loi morale a été voilée pour eux, elle n'a pas été également claire pour tous. Il y a eu des peuples enfants ayant eu la liberté en puissance, mais ne l'ayant pas eu en acte, parce que leur raison n'était pas éclairée.

M. Boisseau montre à ce propos la différence qui existe entre les héros d'Homère, barbares sans remords et sans que leur chantre les blâme et s'indigne de leur barbarie, et les héros du moyen âge, barbares eux aussi, mais ayant un immense repentir et l'idée de l'expiation et de la pénitence, parce qu'une nouvelle loi morale leur a été révélée. Les premiers n'étaient donc pas libres comme les autres, parce que leur raison n'était pas également éclairée.

Donc en histoire, s'il est possible de dire que des faits découlent de lois nécessaires, il faut voir aussitôt si l'homme avait conscience de ces lois ; car, dès qu'il les connaît, il pourra réagir contre elles ou s'y soumettre conformément à ce que la raison lui commandera. Sans doute l'homme est sollicité par des désirs, mais il sait, et l'étude des faits qui se passent dans sa conscience le prouve invinciblement, il sait que quand même il cède, il a la puissance de céder ou de ne pas céder. Quelle que soit la force du désir et quelque pénible que le devoir soit à accomplir, il peut créer en lui cet amour du devoir, et quand il y obéira, c'est à lui-même, à sa raison, à la voix de Dieu qui parle en lui qu'il obéira, et en cela il sera vraiment moral.

Voilà ce qui résulte pour **M. Boisseau** de l'étude des faits de la conscience humaine, tandis que pour **M. Taine** l'homme est un composé de forces élémentaires, produit de forces de la nature, agissant par des ressorts qui lui sont inconnus et en vertu d'un mécanisme qu'il ne peut diriger. Nos pères avaient de l'homme une idée différente : ils le voyaient sortant des mains de la nature pauvre, nu, misérable, mais ayant la raison et le pouvoir de s'y conformer indépendamment des forces qui pourraient la combattre ; créé imparfait mais ayant l'idéal de la perfection, pouvant agir en vue de Dieu, viser à la perfection la plus grande, dégrossir le limon dont il est formé, capable de devenir un Socrate, un Bossuet, un Vincent de Paul, de s'associer à l'œuvre de Dieu et de collaborer à sa propre création avec le monde entier. Telle est aussi l'idée qu'a de l'homme **M. Boisseau** : il voit en lui un héros ou au moins un acteur

dans le drame de l'histoire, et non pas une marionnette mué par un mécanisme qui n'a pas même conscience de lui-même.

M. Le Pelletier prend ensuite la parole pour réfuter également la doctrine de M. Taine ; mais le précédent orateur en la combattant déjà a facilité et amoindri sa tâche. Cependant il n'envisage pas le système de ce philosophe au même point de vue, il ne se placera pas seulement sur le terrain du libre arbitre pour le combattre et il ne l'envisagera pas non plus au point de vue littéraire. Pour lui la question est plus grave... Le système de M. Taine est une des cent formes du matérialisme et de l'athéisme qu'on veut faire revivre pour abaisser le niveau intellectuel et moral des jeunes générations. Il cherche à établir que l'homme n'est véritablement qu'une matière, que les faits s'enchaînent en vertu de lois nécessaires, qu'on peut prévoir dès lors les combinaisons qui s'opèrent dans l'ordre social, et voir ce qui se passe dans le creuset chimique de l'avenir. Il faut frapper à mort de pareilles doctrines, les déshabiller de leur enveloppe dorée, les mettre à nu et au grand jour, dessiller les yeux hallucinés de ceux qui n'en voient pas les terribles conséquences et faire en sorte que les jeunes générations n'en soient pas plus longtemps les dupes.

M. Le Pelletier ne conteste pas le droit des chercheurs et des libres penseurs à émettre leurs idées ; mais il ne veut pas qu'ils ne sèment autour d'eux que des ruines et qu'ils répandent partout les ténèbres aux dépens de la vérité. A défaut de foi religieuse, il suffit de la foi philosophique et scientifique pour combattre ces athées qui veulent ramener tout à la force et à des combinaisons chimiques.

L'homme, poursuit l'orateur, est supérieur aux animaux, il n'en est pas simplement le premier : un intervalle immense les sépare, c'est qu'il a la conscience de la moralité de ses actions et de ses facultés. Il y a entre le physique et le moral un abîme que rien ne saurait combler, et c'est entre eux qu'on voudrait jeter cependant un pont de transition, que *M. Le Pelletier* appelle le pont de l'infamie et qu'il conjure les jeunes généra-

tions de ne pas franchir. Sans doute les actions des corps physiques et chimiques sont toujours les mêmes ; faites en différents lieux, le mêmes expériences auront partout et toujours les mêmes conséquences et les mêmes résultats ; mais les combinaisons qui s'opèrent entre les hommes ne sauraient être les mêmes. Établissez les mêmes lois, les mêmes usages en différents lieux, vous n'aurez pas les mêmes combinaisons, parce que les différences de nationalités et mille autres les empêcheront de se produire. Aucune parité ne saurait donc exister entre les faits physiques et les faits historiques, parce que le principe n'est pas le même. Ceux qui le prétendent sont des matérialistes, à la bonne foi desquels *M. Le Pelletier* se refuse de croire ; des philosophes orgueilleux qui font des efforts impuissants pour agrandir la science au delà de la portée de leur esprit, et qu'il faut démasquer à tout prix pour ruiner l'influence funeste qu'ils pourraient exercer sur la jeunesse. Du reste *M. Le Pelletier* a confiance dans le triomphe de la vérité : elle a eu bien des luttes, bien des combats à soutenir, victoire à la fin lui est toujours restée, et elle lui restera encore cette fois, comme dans ce duel fameux du *xii^e* siècle où Abeilard, le géant de la philosophie, fut terrassé par saint Bernard, le géant de la foi.

Étudier la question du langage, sa nature, son origine, ses altérations, ses variétés, soit formelles, soit radicales et leurs causes. — Exposer la nécessité d'étudier les langues à notre époque et d'appliquer de nouvelles méthodes à cette étude.

Deux mémoires relatifs à ces questions ont été lus par deux membres de la Société, M. Hébert et M. Clouet.

DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRITURE.

Considérations sur les éléments primordiaux du langage en général ou voix humaine.

PAR M. HÉBERT.

MESSIEURS,

Tout à la fois physiologique, philosophique et grammaticale, la question du langage est des plus étendues ; longtemps à peine

offleurée, elle a depuis quelque temps donné lieu à des travaux remarquables qui ont eu le don d'exciter l'intérêt des personnes même étrangères à ce genre d'études, et elle exigerait, pour être traitée dans son ensemble et avec tous les développements qu'elle comporte, des volumes et, de la part de celui qui voudrait l'entreprendre, une érudition qui me fait défaut, mes connaissances à cet égard étant tout juste telles qu'elles me permettent de sentir leur complète insuffisance. Déjà, lors de nos séances particulières, plusieurs de nos collègues, dans des lectures dont vous avez gardé le souvenir, ont abordé, à des points de vue spéciaux et divers, ce sujet dont l'insertion au programme de nos séances publiques nous vaudra peut-être quelques communications nouvelles; quant à moi, je me propose d'y toucher seulement et par ses points les plus élémentaires, je puis dire par son ABC, la parole de l'écriture, en vous présentant quelques courtes considérations sur les éléments primordiaux du langage dans son acception la plus générale, ou voix humaine.

Le langage se compose essentiellement d'une succession de sons variés, ou syllabes, à chacun ou aux diverses combinaisons desquels nous avons attaché une idée.

Le son prend naissance dans le larynx; il est le résultat d'une émission plus ou moins prolongée d'air qui, faisant vibrer la glotte et les cordes vocales, est mis par suite en vibration sonore. Mais le son ainsi produit, pour avoir plus ou moins d'intensité ou d'acuité, selon la force d'expulsion ou le degré de tension des cordes vocales, n'est cependant encore que du bruit et doit, pour acquérir les caractères si variés qu'il présente dans la voix humaine, subir des modifications de deux ordres; les unes, résultant de positions permanentes des organes qui concourent à la production de la voix, le gosier, les dents, les lèvres, la langue, le palais, sont elles-mêmes permanentes, et produisent des sons d'une valeur constante tant que l'émission de l'air continue dans les mêmes conditions; les autres, résultant de mouvements instantanés des mêmes or-

ganes, n'ont également qu'une durée instantanée, et ne peuvent être perçues qu'au commencement ou à la fin d'un son dont la nature générale est déterminée par la position permanente des organes vocaux. Les sons produits dans les premières circonstances, ou sons susceptibles de durée, ont reçu le nom de voyelles : ils sont représentés dans les écritures phonétiques, celles qui se proposent de peindre les sons eux-mêmes abstraction faite de l'idée qui s'y rattache, par des signes, ou lettres, qui portent le même nom ; les modifications instantanées qui peuvent accompagner les voyelles se nomment articulations : elles sont représentées par d'autres signes nommés consonnes, parce qu'ils n'ont de valeur que par leur réunion avec les voyelles.

Le nombre des voyelles est assez difficile, je dirai volontiers impossible, à préciser ; d'abord parce que chaque peuple n'en utilise qu'un certain nombre à la production desquelles il a, dès l'enfance, plié ses organes, et qu'il faudrait être familiarisé avec tous les langages parlés pour les distinguer nettement : et encore ne connaîtrait-on peut-être pas toutes les modifications possibles ; ensuite parce que, suivant la délicatesse de l'oreille et la flexibilité de la voix qui l'émet, on peut reconnaître dans un son d'une nature générale donnée, un plus ou moins grand nombre de nuances parfois très-peu appréciables ; aussi les divers grammairiens en admettent-ils plus ou moins. Je ne parle pas ici des modifications d'intensité, de durée et de ton qui peuvent être l'objet d'une notation accessoire, mais ne changent pas la nature propre du son, et qui constituent l'accent particulier à chaque peuple, les différents genres de diction et le chant. Je pense qu'on peut, sans trop étendre comme sans trop restreindre la division, en compter en français onze plus quatre nuances assez tranchées pour être considérées comme sons distincts, en tout quinze, savoir : les deux *a* ou nuances d'*a* du mot *appât* ; les deux nuances d'*e* de *fété* ; les deux nuances d'*eu* de *heureux*, qui pourraient être considérées comme deux nouvelles nuances d'*e* et dont la première est

communément désignée sous le nom d'*e muet* et le plus souvent figurée par cette lettre; *i*; les deux nuances d'*o* de *propos*; *ou*; *u*; et les nasals *an*, *in*, *on*, *un* qui, de même que *u*, employées dans très-peu de langues, sont si difficiles à prononcer pour les étrangers. Les sons nasals, négligés quelquefois, admis au nombre des voyelles par certains grammairiens, en ont été repoussés par d'autres sous le prétexte que « la voyelle est un pur son de larynx émis par la bouche, » tandis que « le son nasal est un son modifié par l'expiration nasale et non par l'organe même de la parole; on a même été jusqu'à imaginer je ne sais quelles consonnes semi-vocales, *n* et *m*, qui produiraient cette nature de sons par leur combinaison avec les autres voyelles, parce que, dans notre système si défectueux d'écriture, ces deux lettres, outre leur signification normale, servent à la figuration des sons nasals. C'est là raisonner, non sur la nature même des choses, mais sur les signes conventionnels affectés à leur représentation. L'erreur de ces grammairiens est causée par une définition inexacte de la voyelle qui, en effet, prend bien naissance en tant que son dans le larynx, mais ne se constitue définitivement à l'état de voyelle qu'à l'aide d'organes accessoires qui modifient le son primitif; et pourquoi refuser au nez, ou plutôt au voile du palais, la qualité d'organe accessoire concourant à sa formation? La pierre de touche de la voyelle, c'est la permanence du son; or les sons nasals, quelle que soit la durée de leur émission, conservent leur nature propre et font la même impression sur l'oreille, qui sait les reconnaître à un instant quelconque de cette durée; ce sont donc de véritables voyelles, aussi authentiques que celles qui sont universellement admises. Quant à l'emploi des lettres *n* et *m* pour leur figuration, il est le résultat d'une double altération phonétique qui, laissant tomber l'articulation *ne* ou *me*, comme dans le latin *mungerere* (*mounngere*) devenu *moucher*, modifiait en même temps la voyelle précédente pour lui substituer une nasale: *un* de *unus*, *nom* de *nomen*; la lettre qui représentait cette articulation, devenant dès lors inutile pour

la prononciation en tant qu'articulation, a pu être prise pour signe de la nasalité, et être introduite avec cette signification dans des mots où sa présence n'est pas justifiée par l'étymologie : *rendre* de *reddere*, *s'envoler* de *evolare*, *renverser* de *reversari*, *branche* de *brachium*, *emprunter* de *emprestare*.

Les voyelles, susceptibles d'une durée illimitée, peuvent aussi, du moins quelques-unes, n'avoir qu'une existence instantanée être employées comme articulations en s'appuyant sur une autre voyelle, et le son double qui en résulte, ou diphthongue, nom qu'il ne faut pas donner, comme on le fait souvent, aux associations de voyelles écrites qui, comme *au*, *eu*, *ou*, ne représentent qu'un son simple, peut lui-même servir d'appui à d'autres articulations ; ce sont, devant une voyelle, *o* et *ou* qui se confondent à peu près, *u* et *i*, comme dans *oasis*, *ouest*, *loin*, *muet*, *miel*, et après une voyelle, *i*, comme dans *ail* et *bouillon* où l'articulation *i* peut être considérée presque indifféremment comme s'appuyant sur *ou* ou sur *on* (j'adopte ici l'usage de plus en plus général, malgré la résistance de quelques grammairiens, de supprimer complètement dans la prononciation des *l* mouillées le son de *l* pour ne conserver que celui de *i*, *bou-ion* et non *boul-ion*) ; enfin *e muet* final après une voyelle n'est presque qu'une articulation, *aimée*.

Le nombre des articulations est plus considérable que celui des voyelles : aucun peuple ne les emploie toutes. La langue française n'en compte que dix-sept : *be*, *de*, *fe*, *gue*, *je*, *ke*, *le*, *me*, *ne*, *pe*, *re*, *se*, *te*, *ve*, *ze*, *che*, *gne*, ou dix-huit si l'on veut y comprendre l'aspiration représentée par la lettre *h*, aspiration presque insensible et qui se réduit à la suppression de la liaison d'une consonne finale, ou suivie d'un *e muet* qui devrait s'éli-der avec la voyelle initiale du mot suivant ; quant aux deux sons que nous représentons également par la lettre *x*, ce ne sont pas de nouvelles articulations simples, mais la réunion de deux des précédentes, *gue* et *ze* ou *ke* et *se* : *gze*, *kse*.

Deux articulations d'après la définition que j'en ai donnée, devraient, pour pouvoir se suivre immédiatement, prendre

leur point d'appui, la première sur une voyelle la précédant, la seconde sur une voyelle la suivant; il n'est cependant pas rare de rencontrer des articulations multiples s'appuyant sur une seule voyelle : *phthisie* (*tisie*), *spongieux*, *splendeur*, *stérile*, *stratagème*, *mnémonique*. Si l'on examine avec soin le mode d'après lequel la prononciation se fait, on reconnaît que le plus souvent un *e muet* très-bref et à peine senti est intercalé entre ces articulations : parfois même cette voyelle brève a été transportée avec toute sa valeur devant la première articulation, et de *spatium* nous avons fait *espace*, tout en conservant *spacieux*; mais l'on entend tous les jours des gens n'ayant reçu qu'une faible instruction étendre l'application de ce procédé et dire *espacieux*, *espectacle*; il est cependant des articulations, telles que *le* et *re*, qui paraissent susceptibles, tant cet *e* devient bref, de se lier directement à l'articulation précédente. Ces articulations multiples sont en général peu courantes, et ne contribuent pas peu à donner à certaines langues un caractère de dureté et de lourdeur.

On a établi parmi les articulations diverses classes en raison de l'organe qui concourt plus particulièrement à leur production : cette division, peu importante dans la pratique, a de l'intérêt lorsqu'il s'agit de comparer entre elles des langues actuellement différentes, mais ayant pour origine commune une langue plus ancienne dont elles se sont éloignées par l'altération phonétique. Toutes sont en général bien distinctes les unes des autres, ce qui n'empêche pas d'y reconnaître des affinités assez proches qui les font partager en faibles ou douces et fortes ou rudes, par exemple : *be* et *pe*, *de* et *te*; cependant quelques-unes présentent, sinon en français du moins dans d'autres langues des nuances peu sensibles pour une oreille qui n'y est pas habituée : ainsi les Arabes ont deux *d*, deux *s*, etc.

Le rôle des articulations dans le langage, et j'y comprends les articulations vocales, me paraît plus important que celui des voyelles, attendu sans doute que par leur multiplicité relative elles offrent plus de ressources; je suis même porté à penser

qu'à l'origine du langage les voyelles très-peu nombreuses, peut-être même réduites à une ou à plusieurs employées indifféremment, n'avaient d'autre fonction que de servir d'appui aux articulations, celles-ci formant tout le langage, et que l'augmentation du nombre et la spécialisation des voyelles n'eut lieu que peu à peu, à mesure que le langage se perfectionnait, pour exprimer des nuances de la racine primitive. Les langues modernes, élaborées pendant tant de siècles et soumises à une longue suite d'altérations phonétiques, qui ont fait disparaître tantôt des articulations tantôt des voyelles ou en ont ajouté, ne se prêtent guère à la vérification de cette hypothèse ; cependant l'arabe, qui paraît s'être moins écarté, sinon de la forme primitive, du moins des principes qui la régissaient, peut fournir quelques probabilités à cet égard. Quoique dans l'usage les voyelles y soient un peu plus nombreuses, elles se réduisent grammaticalement et dans l'écriture à trois dont la prononciation n'a rien de bien fixe ni souvent de bien net, et leur variation dans une même racine n'a guère d'autre utilité que d'indiquer une modification de l'idée, le passage du sens actif au sens passif : aussi le langage vulgaire qui n'emploie pas cette forme passive n'a-t-il besoin des voyelles qu'en tant qu'elles sont indispensables pour la prononciation, et leur donnant une valeur variable suivant les localités, les néglige-t-il complètement dans l'écriture usuelle sans qu'il en résulte aucune ambiguïté.

Un système rationnel d'écriture serait celui dans lequel chaque voyelle et chaque articulation seraient figurées par un signe spécial et unique ; mais la plupart sinon la totalité des langues européennes, et en particulier le français, sont bien loin de posséder un tel système. En effet, notre écriture surchargée de signes inutiles, débris accumulés pendant une longue suite de siècles par les altérations phonétiques successives, est devenue un véritable chaos, et perd jusqu'à un certain point son caractère phonétique pour devenir une écriture symbolique, dans laquelle un même son, *tan*, pouvant d'après son entourage dans le discours expri-

mer des idées différentes, est suivant sa signification représenté par les hiéroglyphes *tan, tant, taon, temps, tend, tends*, qui ne peignent pas seulement le son, mais encore l'idée indépendamment de tout accessoire. Non-seulement un même son est figuré de diverses manières, mais les mêmes signes n'indiquent pas toujours le même son. Ainsi et en me bornant toujours au français, car le mal serait bien autrement grand si je considérais l'ensemble des langues européennes qui font usage du même alphabet, le son figuré par *ð* ou *é* l'est encore suivant les circonstances par *ai, ay, ei, ey*, et même par *oi* d'après une orthographe à peu près complètement abandonnée depuis que le son propre de la diphthongue *oi* s'étant changé en *é* dans beaucoup de mots, l'usage a prévalu de les écrire par *ai*, mais que l'on retrouve dans tous les écrits remontant à une époque encore récente et bien postérieure au changement de prononciation; *y* a tantôt la valeur de *i*, *physique, grasseyer*, tantôt celle de deux *i*, comme dans *appuyer (appui-ier)* où le second *i* est une simple articulation; cette articulation *i* est souvent représentée soit par *ll*, *filie (fi-ie)*, soit par *il, ail*, soit par *ill, bataille*, souvent même elle ne se figure pas lorsqu'elle est simplement euphonique entre deux voyelles: en effet, lorsque deux voyelles se suivent immédiatement, l'une des deux, pour rendre la parole plus coulante, se double en général avec le caractère d'articulation; *friandise (fri-iandise), amie (ami-ie), intuition (intu-uition)*, et tous les mots qui dans la diction soutenue, dans la poésie, font sonner comme voyelle ce qui dans le langage usuel n'est plus qu'une articulation, *vertueux (vertu-ueux), ouate (ou-wate), instruction (instructi-ion)*; *i* lui-même représente parfois le son de *a*, avec ses deux nuances, *choix (choax), bois (boâs)*; le son propre de *k* ou de *q*, ce dernier toujours suivi, quand il doit précéder une voyelle, d'un *u* la plupart du temps inutile, est attribué au *c* devant *a, o* et *u*, tandis que devant *e* et *i* ce même *c* a le son de *s* qui, à son tour, prend entre deux voyelles celui de *z*; *g* devant *e* et *i* a le son de *j*, et pour lui rendre le son dur qui lui est propre et qu'il

conserve devant *a*, *o* et *u*, nous devons interposer un *s*, qui tantôt n'a que cette fonction et tantôt doit se prononcer comme articulation, *linguiste*, ou parfois comme voyelle *arguer* (*arguer*) : l'interposition d'un *s* lui donne au contraire devant *e*, *i* et *u* le son de *j*, et il en est sous ce dernier rapport de même pour *c*, seulement l'*s* est alors le plus souvent remplacé par le signe nommé cédille.

Je m'arrête, Messieurs, car je n'en finirais pas si je voulais tout relever, et ces simples réflexions, jetées au courant de la plume et ne se rattachant qu'indirectement à mon sujet, n'ont pas la prétention de devenir un traité de diction ou d'orthographe. Ce vice capital de notre écriture, qui rend la lecture si difficile et ne permet pas d'apprendre à l'aide des livres seuls la langue parlée, les règles générales de prononciation étant à chaque instant mises en défaut par de nombreuses exceptions, a été à diverses époques atténué par quelques changements partiels, et tout récemment on a proposé, pour le faire disparaître, de réformer radicalement notre orthographe actuelle, dont la conservation n'intéresse à vrai dire que l'étymologiste et le philologue, par les rapprochements qu'elle peut leur fournir et auxquels les sons du langage se prêtent moins aisément. Cette tentative n'a eu aucun succès, et il n'en pouvait guère être autrement ; cependant cette réformation, si elle était possible, fixant les sons d'une manière plus précise, mettrait en rapport plus complet la langue écrite et la langue parlée, et si elle ne suffisait pas pour protéger celle-ci contre de nouvelles altérations phonétiques, du moins elle faciliterait singulièrement la lecture ; mais il faut reconnaître qu'elle aurait le grave inconvénient de rendre au moins fort difficile, sans une étude spéciale, la lecture des anciens livres.

RECHERCHES SUR L'ACCENT VOCAL DES LATINS

PAR M. CLOUET.

Dans un opuscule publié en 1864 et relatif à la prononciation latine (1), un savant ecclésiastique de notre ville a écrit les mots suivants :

« La syllabe accentuée..... a un son particulier, qui varie selon sa position. »

Hommage a été rendu à cette vérité dans un travail motivé par le traité dont je cite un passage.

« L'accent vocal change souvent de nature, » lisait-on dans la réponse, « lorsque l'apex, le sommet latin change de place (2). » Ce qui est, en d'autres termes, la même pensée.

J'avais espéré que l'auteur du traité développerait sa proposition, si juste et cependant si peu connue : mais n'ayant rien vu publier à ce sujet, je risque moi-même aujourd'hui quelques aperçus sur la matière, très-désireux d'être rectifié, et surtout éclairé.

Mais, me dira-t-on, pourquoi tenez-vous tant à une bonne prononciation du latin ? Ne savez-vous pas qu'il n'y en a point de bonne ? Bien loin de me formaliser de cette fin de non-recevoir, j'y applaudirai des deux mains, en reconnaissant qu'absolument, il n'y a point de bonne, de parfaite prononciation du latin. Si les Cicéron et les Quintilien, les Augustin et les Ambroise revenaient au monde pour nous écouter, nous leur apprêterions sans doute à rire, peut-être même à pleurer. Suit-il de là que chacun soit libre de prononcer en tout le latin, comme il lui plaira ? Tout est-il abandonné à l'arbitraire ? Nullement. Si nous ne savons pas tous les secrets de la pronon-

(1) *Petit Traité de la bonne prononciation de la langue latine*. Paris, Victor Palmé, libraire-éditeur, page 24.

(2) *Lettre sur la prononciation latine*. Le Mans, Beauvais, imprimeur, page 25.

ciation latine, nous avons sur la plupart des points, des données certaines, et toute prononciation qui contredit ces données certaines, est vicieuse. Personne, je le crois, ne sera disposé à nier une proposition réduite à ces termes modestes et prudents.

Cherchons donc chez les Anciens, les éléments d'une enquête.

Priscien, à son chapitre des accents, a un passage extrêmement significatif à ce sujet, et l'importance en est d'autant plus grande, que Servius (1) répète cette définition qui est, croit-on, empruntée à Varron. Voici le texte de Priscien. « Habet quidem littera altitudinem in pronuntiatione, latitudinem in spiritu, longitudinem in tempore, hoc est, aut altè, aut latè, aut longè auditor. » Je traduis :

« Les propriétés de la lettre sont l'élévation dans la prononciation, la largeur dans le souffle, la durée dans le temps, c'est-à-dire qu'elle se fait entendre, ou haut, ou largement, ou longuement. »

Tout le monde est d'accord sur le sens des mots *altitudinem* et *longitudinem*.

L'élévation, *altitudo*, est l'attribut de la syllabe qui dans le mot sert d'apex, de fastigium, de sommet, celle qui occupe le point culminant, après lequel la voix latine retombait. Cette syllabe élevée s'appelle *tonique* chez les modernes : les anciens lui donnaient le nom de *tenor* ou *τένος* du grec *τείνω* tendre, parce que de plusieurs cordes qui ont la même grosseur et les mêmes points d'appui, celle-là rend un son plus aigu, plus élevé dans l'échelle diatonique, qui est tendue davantage.

Il n'y a pas de difficulté non plus, en principe, sur le sens du mot *longitudo*, longueur ou durée. Chacun reconnaît que les syllabes latines sont longues ou brèves, que le rapport de durée, est du double au simple entre la longue et la brève, de telle sorte que la longue vaut deux temps, et la brève un seul,

(1) *De accentibus*, § 8. *Anal. Vindob.*

absolument comme en musique, une blanche vaut deux noires. Et comme le rapport, le *combien* de durée se demande en latin par *quantum*, la valeur respective des syllabes longues et brèves dans les mots s'est appelée *quantité*. La quantité est la *mesure* de la récitation ; la succession des syllabes toniques et non toniques ou graves, en est la *gamme*.

Il ne reste plus à expliquer que la troisième propriété de la voix latine, *latitudinem in spiritu*, l'ampleur du souffle. Or la colonne d'émission de ce souffle, étant proportionnelle à l'ouverture de l'orifice, par où il s'échappe, il est clair que *latitudo* signifie le degré d'ouverture donné aux lèvres, dans l'émission des voyelles.

Cette ouverture n'est point identique avec la quantité, car les grammairiens latins constatent à chaque instant l'existence d'une syllabe longue, dont la voyelle est grêle et mince, et en français je pourrais par exemple prolonger la deuxième syllabe du mot *prépare*, bien plus longtemps, que la première du mot *rare*.

Est-ce un trésor pour vous, si précieux si rare?

Est-ce un libérateur que le ciel vous prépAre?

Donc, ouverture de voyelle, accent vocal n'est pas synonyme de quantité. A ce point, comme nous le verrons plus loin, que l'o prononcé avec la plus grande ouverture de bouché, *rend*, quand il n'est pas suivi de deux consonnes, sa syllabe brève.

Cependant cette confusion est tellement accréditée, que le savant Rollin ne craint pas d'écrire dans son *Traité des Études* (1).

« La langue française observe la longueur et la brièveté des
« voyelles dans la prononciation, et cette différence va quel-
« quefois jusqu'à donner au même mot une différente signi-
« fication. *Aveuglement* substantif ; *aveuglément* adverbe ;
« *matin*, *mâtin*. La voyelle *e* dans les mots suivants, *sévère*,

(1) Tome 1^{er}, de la versification.

« évêque, repêché de l'eau, revêlez-vous, a trois sons et trois
« quantités (11) différentes, dont je ne sais si les langues
« grecque et latine pourraient offrir un exemple. D'où il est
« clair que le français a sa *quantité*, quoiqu'elle ne soit pas
« toujours aussi distinctement marquée dans chaque syllabe,
« que dans le grec et dans le latin ; mais cette *quantité* n'est
« point employée dans la poésie française à former différents
« pieds et différentes mesures. »

Ne semble-t-il pas que si nous ne faisons pas des vers avec
notre *quantité*, c'est que nous ne le voulons pas ? Et voilà un
des hommes les plus illustres de l'ancienne université, le judi-
cieux Rollin, qui confond le son des voyelles avec leur durée !

Pour faire un civet, il faut un lièvre ; pardon de cette com-
paraison banale ; pour faire des vers métriques il faut une
quantité et nous n'en avons pas ! Est-il étonnant que les écoliers
français soient restés barbares, quand les principes leur
sont enseignés avec une telle confusion ?

Cependant, il faut l'avouer, les anciens dans leur enseigne-
ment, ont un peu contribué à nos erreurs. Comme certaines
voyelles fermées rendent la syllabe brève, quand elles ne sont
pas suivies de double consonne, ils ont appelé souvent brève,
la voyelle d'un certain son, et longue celle d'un autre son,
mais ils nous ont donné aussi le moyen d'éviter toute erreur.

Avant tout, il faut définir les termes et reconnaître les sons
différents d'une même voyelle française : nous ferons ensuite
l'application au latin.

J'appelle :

Ouvert l'a de *tasse* et de *cadre* ;

Fermé l'a de *nasse* et de *programme* ;

Ouvert l'e (ɛ) de *abbesse* et de *vert* ;

Fermé l'e (ɛ) de *séjour* et de *flexion* ;

Ouvert l'o (o) de *crosse* et de *marotte* ;

Fermé l'o (ω) de *fosse* et de *impôts*.

Les oreilles françaises, du moins celles qui n'ont pas grandi
trop près de la Garonne ou de la Durance, seront toutes d'accord

cord sur la valeur de son attribuée aux trois voyelles *a, e, o*, dans ces exemples.

Remarquons que les voyelles en question, bien que d'une ouverture différente, seraient cependant toutes *longues* en latin par position, parce qu'elles sont toutes suivies d'une consonne redoublée ou double.

Ce sont ces degrés d'ouverture que Priscien désigne sous le nom de *latitudinem*, et les Italiens ont conservé un souvenir de cette dénomination, car ils appellent *e* large la voyelle *e* ayant le son de l'ἤτα grec ; *e* serré, la voyelle *e* ayant le son de l'ἑλόν ; et inversement, ils donnent le nom de *large* à l'*o* qui a le son de l'ὀμικρον : et celui de serré à l'*o* qui a le son de l'ὠμεγα.

Ainsi, (et c'est par là que tout enseignement du latin devrait débiter, sous forme, sinon de théorie, au moins de pratique, lorsque les mots tombent de la bouche du maître) la voix latine a *trois* éléments :

- 1° L'élévation, l'accent tonique et le grave ;
- 2° L'ouverture, l'accent vocal ;
- 3° La quantité, la durée double ou simple.

Les langues classiques étaient des langues à trois dimensions : les langues modernes, le magyar, dit-on, excepté, n'en ont que deux. Chacun peut s'en assurer pour le français. Il est sensible à l'oreille que nous n'avons que l'accent tonique et l'accent vocal, et que la quantité nous fait entièrement défaut. Il est vrai que notre tonique est toujours un temps fort, mais sans rapport appréciable de durée avec le temps de la syllabe non accentuée. Chez les anciens, au contraire, la quantité était tellement inséparable de la voix, que Longin, dans son *Traité du Sublime*, emploie une page à tourner et retourner les mots de deux lignes de prose de Démosthènes (1) pour faire admirer

(1) Περὶ Συνθεσέως. Voici le passage de Démosthènes :

Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν πότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος.

l'effet imitatif qui résulte de l'agencement des dactyles. On dira qu'il s'agit du grec : sans doute, mais le grec était comme le latin, une langue à quantité. Du reste les grammairiens latins, et Cicéron lui-même font remarquer l'influence du choix des pieds métriques dans l'éloquence. Je voudrais bien voir un critique détaillant à ce point de vue deux lignes d'une oraison funèbre de Bossuet.

L'objet des recherches étant bien déterminé, je prendrai maintenant des exemples *latins* se rapportant aux divers degrés d'ouverture des voyelles *a, e, o*. Je ne parlerai pas de l'*i* et de l'*u*, qui avaient vraisemblablement aussi double son : mais je ne connais pas un ensemble suffisant de données certaines sur cette matière (1).

Pour être compris par les yeux, j'écrirai par une majuscule l'*A* et l'*E* ouverts ; par une italique l'*a* et l'*e* fermés ; et inversement par une majuscule *O*, l'*O* fermé, et par une italique l'*o* ouvert.

§ I. — Des Accents permanents.

Accents vocaux de l'A.

1° La syllabe en *a* brève par nature, tonique ou non, a toujours l'*a* fermé.

Malus, mauvais ; *manibus*, par les mains.

Malignus, malin ; *lampas*, *lampadis*, lampe.

Dans les deux premiers exemples cités, l'*a* fermé est tonique ; dans le troisième et le quatrième, il ne l'est pas, et de plus dans le dernier exemple il occupe la syllabe finale.

Il faut prononcer *Pallas*, le nom de la déesse comme « place » et non comme « grâce, » ainsi qu'on le fait ordinairement.

2° La syllabe en *A* longue par nature, tonique ou finale, a presque toujours l'*A* ouvert.

(1) En français même nous avons des nuances dans le son de l'*i* tonique. *Licé* et *lys* ; que je *fisse* et *fil* ; *calice* et *Cadix*.

MAlam, pomme ; **m**Anibus, des mânes.

CrédAs, que tu croies ; **cr**As, demain.

PAbula **gust**Assent Trojæ, Xanthumque bibissent.

PAbula contracté de pascibula, **gust**Assent de **gust**Avissent.

EXCEPTION. Quand la tonique longue A est suivie de rius, ria, rium, etc., elle est fermée, quoique longue par nature : aqua rium, armarium, contraria, denarius, ærarius, etc.

3° La syllabe en a longue par position et *tonique* renferme tantôt l'A ouvert, tantôt l'a fermé. Cela dépend des éléments qui ont contribué à la formation de la longue.

A est fermé dans les longues accidentelles.

Fax, flambeau, **ar**x, citadelle, **par**s, partie.

Passus, passum de pati, fastus, orgueil, de **par**re, paraître.

A est ouvert dans les longues naturelles d'origine et forcées par double consonne.

Fastus dont on parle, venant de fAri.

PAx, pAcis, paix, **A**fricus, vent d'Afrique, de Afer :

Un vers va nous donner des exemples des deux sons.

Sed Pater omnipotens speluncis abdidit Atris.

Accents vocaux de l'E.

1° La syllabe en e brève par nature, tonique ou non, a toujours l'e fermé.

Ferus, sauvage ; **fer**itas, férocité.

Ferinus, de bête sauvage ; miles, militis, soldat.

Myrmidonum Dolopumve aut duri miles Ulyssæi
Temperet à lacrymis ?

2° La syllabe en E, longue par nature, tonique ou finale, a toujours l'E ouvert.

LÉnis, doux ; **L**Éniter, doucement ;

LÉni, doux ; monEs, tu avertis.

Bella gerant alii. Tu fElix (φηλιξ) Austria nube.

Formosam resonare docEs Amaryllida sylvas.

3° La syllabe en E longue par position et tonique, renferme

tantôt l'*e* fermé et tantôt l'*E* ouvert, suivant les éléments qui ont contribué à la rendre longue.

E est fermé dans *lectus*, lit, à cause de λέχος et de λέκτρον.

E est ouvert dans *LEctus*, *LEcta*, lù, lûe (1).

E est fermé dans *est*, il est, du grec ἔστι.

E est ouvert dans *Est*, il mange, à cause de *Esus*, *Esurio* etc.

Est mollis flamma medullas.

Il est à croire que l'on disait *vêctus*, *tégmine*, avec l'*e* fermé à cause de *vehi* et de *tegere* ; *fessus* et *corrEptus* avec l'*E* ouvert, à cause de *fEndere* et de *rapere*, l'*a* fermé étant plus ouvert que l'*e* fermé.

Accents vocaux de l'O.

1° La syllabe en *o* brève par nature, tonique ou non, a toujours l'*o* ouvert.

Os, *ossis*, *os* ; *modus*, manière ;

Populus, peuple ; *modestus*, modeste.

Dans les trois premiers exemples, l'*o* est tonique aigu ; dans le dernier, il est grave.

2° La syllabe en *O* longue par nature, tonique ou finale, a presque toujours l'*o* fermé.

Os, *Oris*, bouche ; *mOtus*, mouvement ;

POpulus, peuplier ; *campOs*, champs.

Dans les deux premiers exemples, l'*O* est tonique circonflexe ; dans le troisième, tonique aigu ; dans le dernier, grave.

NOmine Casmillæ mutata parte Camillam

NOmen est contracté de noscimen.

Quamvis elysiOs mirEtur Græcia campOs.

EXCEPTION. Quand la tonique longue *O* est suivie de *nus*, *nia*, *uium*, ou de *rius*, *ria*, *rium*, elle devient ouverte, tout en restant longue : *ciconia*, *colonia*, *œgrimonia*, *matrimonium*, *obsonium*, *præconium* et *gloria*, *adjutorium*, *prætorium* et peut-être même, disait-on, *negotium* avec l'*o* ouvert et long.

(1) V. Porphy. *ad horat.* Sat. 1., p. 122.

3°. La syllabe en O longue par position et tonique, renferme tantôt l'o ouvert et tantôt l'O fermé, suivant les éléments qui ont contribué à la rendre longue.

O est fermé dans nOlle, ne vouloir pas, repOstum, reposé, Ostim, porte, Osculum, baiser, à cause de non velle, pOnere et de Os, Oris.

O est ouvert dans scrobs, scrobis, fosse, trou en terre; fœtus, participe de fodere, fouiller : nox, noctis, nuit, corda les cœurs, à cause de cor bref et aigu.

Jusqu'ici les principes sont je crois incontestables. En ce qui regarde les brèves et les longues par nature, l'application est aisée, puisque le degré d'ouverture de la voyelle est constant, du moins au rang de syllabe assigné. Dans les longues par position, il est plus difficile de connaître l'ouverture de la voyelle. Pour celles qui sont toniques, et jusqu'ici je n'ai pas parlé des autres, il faut chercher les éléments qui ont contribué à la formation de la longue, et le dérivé ouvrira ou fermera sa voyelle, suivant que le primitif est plus ou moins ouvert. En général, on ne risquera pas beaucoup de se tromper, en considérant comme ouvert les A et les E, comme fermés les O provenant et résultant de contraction.

§ II. — Des Accents variables.

Mais il est une question plus difficile à éclaircir, et c'est ici que la maxime émise dans la brochure citée, va recevoir son application. Quel était le son, l'accent vocal des voyelles a, e, o, lorsque longues par nature, elles n'étaient ni toniques, ni finales, ou lorsque longues par position, elles n'étaient pas toniques? Comment faut-il interpréter ces paroles de notre guide : « la syllabe accentuée..... a un son particulier qui varie selon sa position? »

Je hasarderai une opinion qui me paraît très-probable, mais qui cependant est en partie conjecturale et peut soulever plus d'une objection.

Lorsque l'A et l'E ouverts perdent leur rang et en même temps la tonique, ils ne peuvent rester ouverts que si la tonique subséquente n'affecte ni un A ni un E ouverts, ni un O fermé ; et de même lorsque l'O fermé perd son rang, et en même temps la tonique, il ne peut rester fermé que si la tonique subséquente n'affecte ni un O fermé, ni un A, ni un E ouverts.

En d'autres termes, un A et un E ouverts toniques, un O fermé tonique, ne peuvent être immédiatement précédés d'un A ou d'un E ouverts ou d'un O fermé. L'une quelconque de ces trois voyelles étant tonique, change nécessairement le degré d'ouverture de la longue naturelle qui la précède ; elle ferme l'A et l'E, elle ouvre l'O.

Enfin un I ou un U circonflexe exclut dans la syllabe précédente la présence d'un A ou d'un E ouverts, ou d'un O fermé.

C'est dans ce sens qu'il me semble devoir comprendre le passage de Quintilien (1) qui a été interprété de l'accent tonique seul, tandis qu'il me semble devoir être entendu de l'accent tonique et de l'accent vocal.

« Il arrive que les conditions du vers changent l'accent
« comme

Pecudes pictæque volucres

« car je prononcerai aiguë la syllabe du milieu de volucres :
« parce que cette syllabe toute brève qu'elle soit par nature,
« devient longue par position. »

Quand la tonique était sur *vol*, l'u de *volucres* était bref et fermé : quand la tonique tombe sur l'u, cette voyelle devient longue et ouverte. Ceci n'est pas parfaitement clair pour nous, parce que si nous savons que l'u long par nature avait le son de *ou* dans *voûte*, nous ne savons pas positivement le son de l'u bref par nature, qui devait flotter entre l'o des grecs dans *œ* et l'u anglais dans *us*. Mais Diomède explique d'autre part (2)

(1) Institution oratoire, liv. 1^{er}, chap. 5.

(2) Liv. II. Des accents.

que *latebræ* et *ténebræ* changent leur accent quand on fait longue la seconde syllabe, et alors l'*e* fermé de cette syllabe devait devenir ouvert, *latÉbræ*, *tenÉbræ*.

Des exemples choisis sur chaque voyelle, feront mieux comprendre ma pensée.

Variations d'ouverture de l'A.

A est ouvert et tonique circonflexe dans :

*MA*lum pomme ; il reste ouvert quoique grave, dans *mA*liferum qui porte des pommes, parce que la tonique subséquente affecte un *i* qui n'est pas circonflexe.

Et quos *mA*liferæ despectant *mæ*nia *Abellæ*.

A est ouvert et tonique circonflexe dans *mA*ter, mère ; mais il deviendra fermé tout en restant long dans *matrO*na, dame, parce que la tonique subséquente affecte un *O* fermé.

Si torus in pretio est, dicor *matrO*na Tonantis (OVIDE.)

Variations d'ouverture de l'E.

E est ouvert et tonique circonflexe dans *vÊ*la voiles :

Et pater Anchises dare *fâtis vÊ*la jubÉbat.

Il restera ouvert quoique non tonique dans *vElivolus*, parce que l'*i* tonique subséquent n'est pas circonflexe.

Et freta *vElivolAs* non habitûra *ratEs* (OVIDE.)

Mais tandis qu'il est tonique aigu et ouvert dans *trahÉ*bant :

*LinquÉ*bant *dulcEs animAs*, aut *cægra trahÉ*bant *Corpora* ;

Il devient fermé en perdant la tonique dans le vers si connu :

Ecce trahébatur passis Priamela Virgo
Crinibus :

A cause de l'*A* ouvert et circonflexe qui suit, et bien que la durée reste longue.

De même l'*E* ouvert, tonique dans *fÉ*lix, comme nous l'avons vu plus haut, devient grave et fermé dans *felices*.

Vivite felicEs quibus est fortuna peracta.

L'accent vocal était d'une telle sensibilité, qu'une voyelle grave et brève, devenant longue par position, tout en restant grave, changeait son ouverture. Ainsi la finale de *sémper*, qui est brève, grave et presque muette quand le mot est isolé (les Italiens le prononcent à peu près comme *sème-peur* en français), devient ouverte si sa position la rend longue.

Sémper honOre meO, sémper celebrAbere dOnis.

De même le mot *quater*, ayant l'*a* aigu, faisait son *e* presque muet, à l'allemande :

Substitit atque uterO sonitum quater arma dedÊre.

Mais lorsqu'il était suivi d'un enclitique, il ouvrait sa voyelle qui devenait aiguë, autant que celle du monosyllabe *tÊr*, lequel n'aurait pas résonné assez, s'il avait été grave.

O tÊrque quatErque beAti.

Nous avons vu que l'*E* de *lÊctus*, lu, était ouvert : il restera tel dans *lÊctio*, lecture, parce qu'il conserve la tonique : mais il se fermera dans *lectOribus*, parce que la tonique subséquente est un *O* fermé.

Variations d'ouverture de l'O.

L'*O* fermé de *pOpulus*, peuplier, restera tel dans *pOpuleus*, de peuplier, parce que la tonique subséquente n'est ni un *A* ni un *E* ouvert, ni un *O* fermé, ni un *i* ou un *u* circonflexe.

QuAlis pOpuleA mœrens PhilomEla sub umbrA.

Mais si le mot *ROma* Rome, dont l'*O* est tonique circonflexe et conséquemment fermé, s'allonge dans *romAnus*, la syllabe, tout en restant longue en durée, ouvrira le son de sa voyelle, et l'on prononcera :

Tantæ mOlis erat RomAnam condere gentem.

Et de même, quoique l'*O* de *labOris* soit fermé, on l'ouvrira dans *laborAtæ* où il n'est plus tonique, l'*A* suivant étant ouvert.

Arte laborAtæ vêtEs ostrOque superbo.

Conclusion.

Il suit de cette variation fréquente que subit l'accent vocal, quand l'accent tonique change de place, que dans les verbes où les formes s'allongent suivant les temps, les modes et les personnes, les variations d'ouverture seront continuelles. On écrira donc et on prononcera :

clAmo, clAmAs, clAmat, clamAmus, clamAtis, clAmant.

cÉlo, cÉlAs, cÉlat, celAmus, celAtis, cÉlant.

Oro, OrAs, Orat, orAmus, orAtis, Orant.

Ce qui distingue en cette matière le latin du grec, c'est que cette dernière langue, ayant deux caractères pour l'O et autant pour l'E, changeait d'écriture, quand elle changeait de son.

Ainsi :

Ἔρω, Ἔρομαι. — Ποιῶν, Ποιμένος.

Le latin variait semblablement le son, mais, faute de signe, maintenait uniforme l'écriture.

Sur quoi ces assertions sont-elles fondées ? Suffisent-elles pour porter la conviction dans les esprits ? Non, peut-être ? Toujours est-il qu'elles ne sont que la traduction en faits, du principe énoncé par le savant ecclésiastique dont j'ai cité les paroles. Voici au moins quelques motifs qui rendent ces assertions fort plausibles.

La première raison, c'est que l'A et l'E ouverts, et l'O fermé, quand ils sont toniques, sont toujours aigus ou circonflexes, et qu'il ne peut se trouver dans le même mot deux syllabes aiguës, sans quoi l'unité du mot serait rompue.

La seconde raison, c'est la pratique italienne qui est conforme à cette indication.

De sAno, sain, on dérive sanAre, guérir.

De pĒrdo, je perds, on dérive perdulo, perdu.

De ROma, Rome, on dérive romAno, romain.

La troisième raison, toute il est vrai, d'analogie, c'est que ce procédé n'est pas inconnu dans le français, où l'e en perdant la tonique, change de son : nous disons :

AbrÈge avec l'E ouvert, abrégeons avec l'e fermé ;

ChÈvre avec l'E ouvert, chevrier avec l'e muet ;

NÈgre et négresse, il cÈde et céder.

Il est à remarquer qu'en latin, le signe circonflexe indique à la fois l'accent tonique et un accent vocal particulier ; car l'A et l'E circonflexe sont toujours ouverts et l'O circonflexe toujours fermé, absolument comme en français pÂtre, fÊle, apÔtre.

Ce serait ici le lieu de demander avec une insistance croissante, que l'on en finisse, avec ces accents circonflexes, dont tant d'éditions sont maculées, sur les ablatifs des noms et des adjectifs féminins de la première déclinaison, gloriâ æternâ ; et au contraire que l'on veuille bien marquer du circonflexe tous les monosyllabes longs par nature, dont le son se trouverait ainsi fixé et indiqué aux yeux, par exemple : quâs, rês, spês, îls, môs, sôl, lûx. Il me semble enfin qu'il serait fort à propos, comme dans beaucoup d'éditions anciennes, de distinguer par le circonflexe et par l'aigu, le passé vÊnit de venire, d'avec son présent vénit, on dôna, les dons, de son homonyme dôna, impératif de donAre.

Je livre cette étude à la méditation des professeurs et des hommes spéciaux, particulièrement aussi à l'examen des ecclésiastiques. Il importe de prononcer les oraisons de l'Église d'une manière qui se rapproche le plus possible des saines origines et des légitimes traditions. Quelle que soit la valeur de l'opinion énoncée, sur l'ouverture ou accent vocal des voyelles qui ont perdu la tonique, il ne saurait exister de doutes sur la valeur d'amplitude des toniques elles-mêmes, quand de leur nature, elles sont longues ou brèves, non plus que sur la valeur des voyelles, dans les syllabes finales. Car, quoiqu'il reste quelques nuages sur l'ouverture de certaines voyelles, surtout des toniques suivies de la double consonne, il ne faut pas croire que les anciens nous aient laissés sans guide sur le sujet de l'ouverture ou *latitudo*. Priscien donne beaucoup d'exemples d'accents vocaux dont je citerai seulement quelques-uns.

• Les noms terminés en *ax* sont faits brefs, dit-il (breviantur), comme *perlinax*, *coutumax*, *pervicax*, et tous ont l'A trainé (productam) dans les cas obliques, comme *pertinAcis*, *contumAcis*. » Nul ne peut douter que les mots breviantur et productam ne s'appliquent à l'ouverture de la voyelle, car il ne viendra à la pensée de personne, qu'en durée, *ax* ne soit pas toujours une longue. De même Priscien enseigne à écrire suivant les signes que j'ai adoptés, *artifex*, *murex*, dont le génitif est en *i*, *artificis*, *muricis*, et *vervEx*, *bélier*, dont le génitif est *vervÊcis*. Il apprend encore à dire *atrox* avec l'o ouvert et *atrôcis* avec l'o fermé. Il donne enfin quelques exemples sur le son des finales, dont l'*i* et l'*u* sont les voyelles.

D'après tout ce qui précède, on voit que nous avons le moyen de prononcer correctement tous les monosyllabes ; ensuite les finales ; enfin les pénultièmes de toutes les désinences, dans les noms et adjectifs imparisyllabiques et dans tous les verbes. Arriver là, serait un progrès assez remarquable. On évitera, par exemple, de prononcer *Passio* avec un A ouvert, *passionis* ou *sæculorum* avec un o ouvert, quelque prolongé qu'on le fasse en durée. Il faut dire :

Passio, *passiOnis*, et *sæculOrum*.

Autrement on tombe dans la faute de nos méridionaux, qui disent du velours *jonne* pour du velours *jaune*. Cela peut ne pas leur sembler *drolle*, mais ce sera toujours *drôle* pour nous.

Je prie mes patients auditeurs de me pardonner cette longue pérégrination, au milieu des ambages de la prononciation latine, et de ne pas comparer tout à fait mes ouvertures de lèvres aux leçons du maître de langues de M. Jourdain.

DISCUSSION.

M. d'Espaulart dit qu'il lui a semblé résulter du mémoire de *M. Clouet* qu'aucun peuple n'avait conservé fidèlement la véritable prononciation latine.

M. Clouet répond que c'est en effet son opinion, mais que de toutes les nations néolatines, l'Italie est celle qui lui semble

avoir gardé cette prononciation avec le plus de fidélité. Il en est convaincu pour les voyelles, mais il ne l'affirme pas aussi catégoriquement pour les consonnes. L'étude qu'il se propose de faire à ce sujet, le conduira, selon *M. l'abbé Voisin*, à reconnaître l'identité de prononciation entre les consonnes latines et les consonnes italiennes.

M. d'Espaulart a observé qu'en Hongrie on prononçait le latin comme en France et non comme le prononcent les Italiens et les Espagnols.

Présenter l'histoire d'un Établissement ecclésiastique ou civil, tel que abbaye, chapitre, commune, corporation, etc., de la province du Maine. — Donner la généalogie et l'histoire d'une famille du Maine.

M. Leguicheux a envoyé deux notices sur ces deux questions, l'une sur la commune de Montreuil-le Chétif et la commanderie de Guéliant, l'autre sur Ambroise de Loré; cette dernière est détachée d'un travail plus étendu du même auteur sur la commune de Saint-Cénery, qui fut le principal théâtre des exploits du célèbre capitaine manceau.

EXTRAIT DES CHRONIQUES DE MONTREUIL-LE-CHÉTIF, — 1866.

Montreuil-le-Chétif, anciennement monasteriolum, montrolium, monestriolum, montrelum, au XIII^e siècle, monterol.

Ce nom de Chétif, venait autant pensons-nous de la pauvreté du sol que de celle des habitants.

Montreuil était jadis du bailliage et doyenné de Fresnay; aujourd'hui il fait partie du canton et doyenné de Fresnay.

Population.		1,091 habitants.
Superficie.		1,458 hectares.

L'ancienne église de Montreuil n'était qu'une chapelle bâtie au **xii^e** siècle dans un pays de landes ; plus tard, on y ajouta un **chœur** et un transept. L'église n'a rien de remarquable. Avant 1846, elle avait une misérable tour ou campanile qui alors fut remplacée par le joli clocher actuel. Il y a 30 à 40 ans, un portrait de femme en pied, un sceptre à la main, peint sur le mur au-dessus de la porte de la sacristie, passait pour être celui de la reine Berthe, dont plus loin nous donnons la légende.

Les chroniques religieuses sont peu de chose, n'ayant pu compiler que les registres de l'état civil.

L'histoire féodale se réduit à savoir qu'en 1613 Pierre de Courtarvel, seigneur de la contrée, était seigneur de Montreuil ; puis vint Jean de la Vallée, seigneur de Saint-Victor, qui avait épousé Marguerite de Courtarvel. En 1664, dame de La Porte de la Meilleraie était dame de Sillé-de-Saint-Martin-de-Connée et de Montreuil-le-Chétif. En 1673, Charles Desmoulin était seigneur de Montreuil ; son gendre René Poybeau lui succéda et demeurait au logis de La Petite-Lucazière, auquel était attachée la seigneurie de la paroisse. Charles-Jean de Boëlœuvre de Cherbon fut le dernier seigneur de Montreuil. Il vendit La Petite-Lucazière en 1807 à M. Fischer, maire de Montreuil. Ce castel appartient aujourd'hui aux dames Foucher ; dans le vaste jardin qui le touche et est encore entouré de hautes murailles, se trouvent deux arbres peut-être uniques en leur genre ; l'un est un magnifique tilleul, dont le tronc, à une hauteur de deux mètres mesure trois mètres soixante-six centimètres de circonférence ; la hauteur totale de ce bel arbre doit être de 24 à 25 mètres et forme une immense tête d'oranger.

A côté se trouve un if de la plus grande beauté ; à deux mètres de hauteur il a trois mètres de circonférence ; la hauteur totale de l'arbre est de 12 à 13 mètres.

Ces arbres superbes font l'admiration des étrangers ; heureusement les dames Foucher les conservent religieusement.

Parmi les nombreux fiefs de la paroisse, on en remarque deux qui ont de l'importance, celui de Laune et de Bernay.

Fief de Laune.

En 1669 madame la duchesse de La Meilleraie dame de Sillé-le-Guillaume, possédait ce fief.

En 1783, madame La maréchale de La Meilleraie, dame de Sillé, possédait le fief de Laune.

Ce fief, outre les cens, rentes, etc., se composait de plusieurs métairies et de la forge de ce nom. Elle est située sur la rivière d'Orthe, aux confins des paroisses de Montreuil, Mont-Saint-Jean et Douillet. Il y avait une affinerie, une chaufferie et une fendrie. Le cours d'eau étant trop faible, on avait été forcé de construire le haut-fourneau à un kilomètre plus haut au lieu de Cordé, d'où *fourneau de Cordé*.

Cette forge, après avoir changé plusieurs fois de maître, appartient actuellement à M. Chévo, ancien représentant du peuple en 1849; il vient d'y faire une platinerie de cuivre en remplacement de la forge abolie depuis plusieurs années. Il a aliéné le fourneau de Cordé.

Fief de Bernay.

Le fief de Bernay était le plus important de la paroisse de Montreuil, et aujourd'hui, il est sans contredit le plus remarquable de la commune.

Une gracieuse, élégante et considérable gentilhommière du xv^e siècle en fait encore l'ornement.

Cette belle habitation est percée de fenêtres à meneaux, garnie par bas d'une belle et solide armature en fer. Au milieu de la façade se trouve un beau donjon octogone renfermant un superbe escalier en spirale et en pierre. Sa porte, carrée du haut sert d'entrée, elle est extérieurement ornée d'arabesques et l'écusson qui la surmontait a été effacé en 93.

C'est un superbe édifice que bien des amateurs seraient flattés de posséder.

La grange de Bernay est la seule de ce genre que nous con-

naissions; comme le castel elle doit remonter au xv^e siècle; cette belle grange présente un pignon de 18 mètres de façade, percé au milieu d'une grande porte ogivale, à gauche une petite porte de même forme. La longueur de cette construction est de 24 mètres environ. L'intérieur est divisé en trois nefs, celle du milieu, beaucoup plus élevée et plus large, est séparée des nefs latérales par des piliers carrés en bois supportant la charpente.

Elle ressemble à ces granges dépendant autrefois des monastères.

En 1625, messire Aymard Nicolai, chevalier, était seigneur de Bernay et dame Diane de Maillé son épouse. Ce fief était chargé de faire à l'Hôtel-Dieu de Paris et à l'hospice des incurables de la même ville, une rente annuelle de 900 livres au capital de 48,000 livres.

Depuis, Gilles de Jajollet en devint acquéreur, mais n'ayant pu remplir ses engagements les anciens propriétaires l'abandonnèrent aux hospices de Paris pour la rente qu'ils leur servaient.

Cette propriété, devenant embarrassante pour eux par leur éloignement de Paris, ils la vendirent à charge de servir la rente annuelle de 900 livres à maître Charles Robert, conseiller du roi et contrôleur au grenier à sel de Fresnay. Cette terre est restée dans sa famille jusqu'en 1850 que M. Rousseau fils, de Fresnay, en devint acquéreur. Cette terre a subi des changements considérables; un drainage bien entendu, sous l'habile direction de M. Harel, irrigateur départemental, en a fait ainsi que de Clairbotières des terres très-productives. Les taillis assainis et replantés ont également donné de meilleurs produits. Ces divers travaux ont été dirigés en sous-ordre par le propriétaire homme actif et intelligent, plus de 200,000 tuyaux de drainage y ont été employés.

Les Bercons.

Les Bercons, landes considérables situées entre les paroisses de Montreuil-le-Chétif (dont la moitié fait partie de son terri-

toire), de Saint-Aubin-de-Locquenay, de Moitron, de Saint-Christophe-du-Jambet et de Segris.

Les grands Bercons	contenaient autrefois.	952 arpents.
Les petits	d°	458
		<u>1,410</u>

Ces landes étaient stériles et montueuses et habitées par une rare et pauvre population. L'élévation de la butte du grand Bercon est d'environ 33 mètres ; depuis un temps immémorial, on y extrait un riche minéral de fer. Depuis 70 ans, ce sol improductif a été défriché, les meilleures parties ont étéensemencées en céréales, les parties sableuses ont été semées en pins maritimes.

A la Révolution, ces landes soumises antérieurement aux droits usagers des habitants des cinq paroisses ci-dessus nommées, furent envahies et occupées par les habitants qui en sont devenus définitivement propriétaires.

Légende de la reine Berthe.

Au XI^e siècle, Philippe I^{er} répudia sa femme la reine Berthe ; celle répudiation eut pour cause l'inconstance du roi, d'autres l'attribuent à des scrupules religieux. Quelle qu'en fût la cause, la malheureuse reine fut reléguée à Montreuil-le-Chétif, dans un petit castel, qui plus tard prit le nom de *Bertherie*, puis fut nommé les *Touchettes*, nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Cette reine abandonnée se livra entièrement à la piété et à la pratique des bonnes œuvres ; on pense que les pauvres ne furent pas oubliés. Elle fit bâtir quatre églises dans les environs, celle de Fresnay, de Saint-Christophe, Segris et Moitron. Les trois premières existent encore de nos jours en parfaite conservation.

Un jour, il prit envie à la reine Berthe de concéder des terres pour le soulagement des pauvres et fit vœu de leur abandonner tout le terrain dont elle ferait l'enceinte, montée sur un âne sans descendre. La bonne reine se mit donc en chemin ;

vers la fin de la journée, étant arrivée sur les bords d'un taillis, les gens qui l'accompagnaient lui dirent : *Reine vous êtes lasse ?* oui, répondit-elle, *pis que lasse*. Depuis ce jour ces bois portent le nom de *Piclasse* (pis que lasse). La reine regagna la Bertherie, où elle faisait sa résidence. De ce moment les Bercons (car c'était de ces landes que la reine avait fait le tour) ont toujours été la propriété des pauvres des cinq paroisses.

Le souvenir de la reine Berthe a survécu aux siècles qui se sont succédé. Il n'existe pas dans la commune de Montreuil une seule maison où l'on ne connaisse la bonne reine et où on ne l'ait en vénération. On ne dit pas si elle finit ses jours à Montreuil.

Dans chacune des cinq églises des paroisses ci-dessus nommées, on faisait avant 89 des prières pour cette femme bienfaisante et nous avons en notre possession un vieux livre servant jadis à faire le prône dans l'église de Moitron, où l'on priait en premier lieu pour la *Royne Berthe*.

Historique des Bercons.

Malgré tout l'intérêt que nous portons à la légende ci dessus, nous sommes forcé, comme historien, de la laisser de côté pour en revenir à des documents authentiques.

La prétendue construction des églises de Fresnay, Saint-Christophe, Segris et Moitron, attribuée à la reine Berthe, tombe d'elle-même, puisque ces trois premières églises (la quatrième ayant été brûlée) ont été construites seulement vers la fin du *xii^e* siècle, c'est-à-dire plus de cent ans après la dernière des Berthes.

Nous puisons dans un mémoire que nous possédons, publié en faveur de M. le comte de Tessé contre M^{me} la duchesse de Châtillon dame de Sillé-le-Guillaume, qui au préjudice du premier voulait s'approprier les landes des grands et petits Bercons, les faits suivants qui nous paraissent concluants et prouvent que, depuis le *x^e* siècle, ces landes ont dépendu de la seigneurie de Beaumont et n'ont pas depuis appartenu au roi,

excepté lors de l'avènement de Henri IV au trône jusqu'au moment de l'échange qui eut lieu entre le roi Louis XIV et M. le comte de Tessé en 1701.

1410. Jean I^{er}, comte du Perche, duc d'Alençon, vicomte de Beaumont, accorda gracieusement aux habitants manans et vilains des cinq paroisses, le droit d'usage dans les grands et petits Bercons. Il paraît que précédemment et plusieurs siècles avant, une partie de ces landes était en forêts, appartenant au vicomte de Beaumont et qu'elles se dépeuplèrent par la mauvaise qualité du terrain.

1550. Un fait très-intéressant, arrivé en 1550, donna lieu à une réclamation très-sérieuse au nom du duc de Vendôme au sujet de Bercon ; cela prouve que ces landes dépendaient du domaine de Beaumont. Henri II, par lettres patentes du mois d'août de cette année, commit François de Boyslève, conseiller en sa cour de parlement, et maître Jean Tèle, dit Bretagne, son avocat en la vicomté d'Angers, à l'effet de se transporter en Anjou et au Maine, pour y aliéner et inféoder les terres vagues appartenant au roi, moyennant un cens de rentes perpétuelles et non rachetables. M. de Boyslève se transporta à Fresnay, le 15 septembre 1550, il visita en présence du procureur de cette seigneurie et de plusieurs habitants, toutes les landes et terres incultes des environs, notamment les grands et petits Bercons, et en y faisant cette visitation, porte son procès-verbal :
« nous y trouvâmes grande quantité de landes, terres vagues
« et inutiles, en toutes les qu'elles ne vîmes un seul arbre
« dedans fors au petit Bercon auquel il y a plusieurs broussailles
« et buissons. »

Il fit mesurer ces landes ; les grands Bercons contenaient 952 arpents et les petits 458 ; en tout, 1,410 arpents.

De retour à Fresnay, maître de Boyslève, accompagné des officiers de la Sénéchaussée du Mans, crut pouvoir procéder à la vente et adjudication de ces landes ; mais maître Charles de Sainte-Marie, docteur ès droit, conseiller et procureur de Mgr le duc de Vendôme, s'y opposa et dit : que les ducs d'Ale-

com, depuis quatre à cinq cents ans, avaient toujours été paisibles et pacifiques possesseurs du vicomté de Beaumont en propriété non contredite par les défunts rois, sans y avoir prétendu autres droits que la souveraineté; que lesdits vicomtes de Beaumont ont été princes si benins envers leurs pauvres sujets, ont toujours souffert que les pauvres habitants en usassent pour nourrir leurs bêtes.

D'après cette opposition et celles faites aussi par les cinq paroisses, ces landes ne furent pas adjugées et continuèrent à rester le domaine des ducs de Beaumont avec la jouissance des usagers.

Les devoirs que les usagers rendaient aux seigneurs de Beaumont consistaient seulement en formes gracieuses et en prières qui se faisaient aux prônes de chacune de leurs paroisses, plus douze deniers de cens par chacun an et par chacune des cinq paroisses.

1766. M. le comte de Tessé eut le projet de mettre en valeur les landes de Bercon, mais les habitants s'y opposèrent et réclamèrent les usages qui leur avaient été accordés anciennement. Les choses en restèrent là.

En 1778, Monsieur, frère du roi, vendit à dame Charlotte Suzanne Desnos, duchesse de Beauvilliers, les grands et petits Bercons. Informé de cela M. le comte de Tessé y forma opposition et une sentence du Châtelet de 1779 annula la vente.

Il résulte de tous ces faits, que ce que raconte la tradition sur la reine Berthe est simplement une légende; que les usages et pacages exercés sur les grands et petits Bercons sont tout simplement un acte bénin et gracieux accordé par les vicomtes de Beaumont, qui se réservaient les droits honorifiques de justice, et le cens de douze deniers pour établir d'une manière incontestable leurs droits de propriété.

Nous ne partageons pas la manière de voir de M. l'abbé Livet, qui a publié une notice sur la reine Berthe.

En 1550, dit-il, on voulut vendre au profit de la couronne les landes et terres vagues des grands et petits Bercons, les

cinq paroisses s'y opposèrent et leur opposition fut trouvée valable.

M. Livet oublie que Mgr le duc de Vendôme, alors possesseur du duché de Beaumont, forma le premier opposition à cette vente et qu'alors seulement les usagers des cinq paroisses se joignirent à lui et eurent gain de cause.

Les partisans de la légende ne peuvent se mettre d'accord sur l'identité de la reine Berthe, était-elle l'épouse de Robert le pieux ou de Philippe I^{er} ou de Hugues II, comte du Maine ? c'est ce qu'on ne peut établir.

La première fut répudiée par le roi, par suite de l'excommunication qu'il avait encourue comme étant sa parente, et se retira on ne sait où. La seconde répudiée par Philippe, par inconstance, se retira à Montreuil-sur-Mer et non à Montreuil-le-Chétif, c'est, pensons-nous, ce qui a donné lieu à la légende. Voici pour la troisième, en 1051 Hugues II, comte du Maine, mourut. Berthe, sa veuve, fut forcée de se retirer en Bretagne avec ses enfants. Après la mort de Martel arrivée en 1060, Berthe revint dans le Maine avec son fils jeune encore et sa fille Marguerite ; le jeune comte resta en possession de son patrimoine. Plus tard il n'est nullement question de la mère ; ne se serait-elle pas alors retirée à Montreuil ?

Pour la construction des quatre églises, elle est postérieure de plus d'un siècle à la dernière des Berthtes. Ainsi s'évanouit l'échafaudage de la légende.

Il est certain qu'en 1812, l'Etat eut la velléité de s'emparer des grands et petits Bercons, que les maires des cinq communes aidés par M. Contencin, alors sous-préfet de Marners s'y opposèrent et réussirent. Ce dernier fit un mémoire fort bien fait, où il établit pour prouver le droit usager de ces paroisses qu'en l'an 1,000, Robert, roi de France, excommunié par le pape Grégoire X, pour avoir épousé sans dispense, Berthe, sa parente fut enfin forcé de la répudier, que les landes des grands et petits Bercons faisaient partie des domaines donnés à cette reine déchuë, qui pour récompenser les malheureux de l'at-

chement qu'ils lui avaient montré, leur abandonna l'usage de ces landes pour la pâture de leurs bestiaux, et de plus fit bâtir les quatre églises désignées plus haut.

Nous venons de contredire ces assertions qui, d'après nous sont tout simplement une fable.

DISCUSSION.

M. Chardon pense qu'une fois la donation de la reine Berthe reconnue légendaire, il vaut mieux, suivant lui, au lieu des différentes princesses de ce nom mises en avant dans ce mémoire, reconnaître ici la *reine Berthe aux grands pieds*, la mère de Charlemagne, qui, suivant sa légende si fameuse au moyen âge, fut reléguée dans la forêt du Maine et dont les aventures occupent une large place dans les chansons de geste du cycle carlovingien, qui eurent alors une si grande popularité et une influence si considérable. Il est donc porté à voir ici la poétique et malheureuse héroïne qu'a chantée Adenès le Roi, au *xiii^e* siècle, plutôt que la femme de Robert le Pieux dont la vie est restée étrangère au Maine, et n'a pu, selon lui, donner naissance à la légende des Bercons.

COMMANDERIE DU GUÉLIANT OU GUÉLIAND

De l'ordre des chevaliers du Temple, plus tard appartenant à celui des chevaliers de l'ordre religieux, hospitalier et militaire de Saint-Jean-de-Jérusalem, — située commune de Moitron (canton de Fresnay).

Rien dans la commune de Moitron ne présente autant d'intérêt que cette antique commanderie. Nous avons rassemblé ici toutes les vieilles chroniques que nous avons pu recueillir sur ce lieu remarquable.

Cette commanderie avait d'abord appartenu aux chevaliers de l'ordre du Temple; c'était alors, dit-on, une simple templerie.

Elle est assise sur la rive droite de la Sarthè, tout près du village de Guéliant.

La commanderie ou templerie du Guéliant remonte pour le moins à la fin du ^{xii}^e siècle, comme on le voit par plusieurs chartes qui nous sont parvenues. (*Voir les Analyses de M. Bilard.*)

1194.

Par une charte de 1194, Richard, roi d'Angleterre, duc de Normandie, remet aux chevaliers de l'ordre du Temple et de St-Jean de Jérusalem, tout ce que la puissance royale avait mis en ses mains à la seule réserve du ressort et de l'hommage.

1231.

N° 771. Charte de l'official du Mans, par laquelle *Gervasius de Anileio* donne en aumône à Dieu et *fratribus Templi*, deux deniers de cens, le fief et hommage qu'il possédait et tout ce qu'il devait avoir de domaine, sur deux journaux de terre que *Wilhelmus Davidis* tenait dudit Gervais. Les deux journaux de terre sont situés *juxta crucem Ermenjardis*.

1274.

N° 772. Charte de frère Nicolas, abbé de Saint-Aubin d'Angers, par laquelle il approuve un échange fait entre le prieur de *Loquanaio* (Saint-Aubin-de-Locquenay) et les templiers de *Vado Eliant*, et la dîme du moulin du Guéliant, contre un certain domaine composé de bois, prés et terres, *quod focaudus de Valeia* (Valette) *solebat tenere*.

1296.

N° 773. Baillée à rente d'une métairie dépendant de l'ancien hôpital de Grateil. Ainsi déjà Grateil dépendait du Guéliant.

1296.

N° 773. Contrat de vente par Robert le Sage et autres de la paroisse d'Assé-le-Boësne, à Guillaume de Cous, de deux

parties d'une métairie et de ses appartenances, terres, prés et pâturages et hébergements, situés en la paroisse de Gesnes. Laquelle métairie, feu Jehan le Sage avait pris à rente des hôpitaux de Gratuil (Grateil). Ladite vente faite pour quatre livres tournois payés content.

Les débordements des membres de cet ordre vrais ou faux firent qu'après une longue procédure qui dura trois ans, l'ordre fut supprimé en 1311 par le pape Clément V, sous le règne de Philippe le Bel, qui s'empara du mobilier et de l'argent de l'ordre, sauf 200,000 livres pour frais de la procédure.

Les chevaliers du Temple possédaient dans le Maine deux établissements, mais nous ne nous occuperons que de la commanderie du Guéliant, de laquelle relevait Saint-Jean de Beaumont le Vicomte, Sainte-Catherine, paroisse de Rouessé-Fontaine, l'hôpital de Berçon ou l'Hopital, paroisse de Crissé, Assé-le-Boisne (Grateil). Saint-Michel de Ballon, l'Épine en Saint-Ouen-en-Belin, Courtoussaint, paroisse de Luceau, près Château-du-Loir, Saint-Jean du Mans, paroisse de la Couture depuis paroisse Saint-Nicolas, Saint-Paterne, près Alençon, Vallon et Torcé paroisses du même nom près Bonnétable.

1312.

La commanderie du Guéliant et ses annexes passa ainsi de l'ordre du Temple dans celui de Saint-Jean de Jérusalem vers 1312.

Les documents de ces temps reculés manquent et se réduisent à quelques chartes déjà citées et à celles que nous allons reproduire.

La commanderie du Guéliant était de la langue de France et du grand-prieuré d'Acquitaine. Les lods et ventes étaient doubles dans toute la dépendance de cette commanderie.

1407.

Procuration de Aymez de Montoiseau, commandeur de Grateil, donnée à plusieurs religieux de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

1414.

Echange entre Guillaume Dupuisat, *alias* Després, et Jean de Silleau, commandeur de l'hôpital de Grateil.

1425.

Noble homme frère Jehan Lepelletier, commandeur de l'hôpital du Guéliant, donne à Loyer à *Macé Loyson*, une maison sise à Beaumont, pour xviii liv. tournois de cens.

1428.

Le commandeur du Guéliant rend foy et hommage au seigneur de Beaumont, pour une rente de vii liv. à prendre sur la prévôté et baronnie de Fresnay.

1451.

Jehan Lepelletier, commandeur de l'hôpital du Mans.

1452.

Baillée à rente par Jehan Lepelletier, commandeur du Guéliant. Bien que la commanderie du Guéliant fût le chef-lieu de toutes les possessions, il arrivait souvent que les commandeurs de ce dernier lieu prenaient le titre soit de commandeur du Mans, de Grateil, etc., où, pensons-nous, aucun commandeur n'a habité. Voir 1585.

1452.

Martin Berruyer, soixante-unième évêque du Mans, ayant fait emprisonner par un décret de son official, Jehan Lepelletier, commandeur du Guéliant, ce chevalier se pourvoit en appel devant le lieutenant de Touraine; il espérait se sauver en vertu des privilèges de son ordre. Mais l'impunité où étaient restés jusque-là ses désordres et son libertinage en faisant voir l'abus, il fut déclaré bien emprisonné comme sujet de la juridiction épiscopale.

1553.

Déclaration de Michel Ricordeau, au commandeur de l'hôpital de Grateil, pour une hommée de pré, sise en Gesnes, sous le devoir de viii deniers avec obéissance.

1457.

Baillée à rente de la métairie de Grateil (grata oculum) pour un septier de froment, un septier de seigle, un septier d'orge, six boisseaux d'avoine et dix sols six deniers.

1459.

Jehan Lepelletier mourut cette année et fut enterré dans la chapelle du Guélian, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau.

1474.

Enquête contre le commandeur du Guélian, pour le paiement du droit de bourgeoisie, au seigneur vicomte de Beaumont, que ce dernier prétend lui être dû de la part du commandeur et de ses gens, à cause des fiefs et domaines dépendant de ladite commanderie situés en le ressort de Beaumont.

1517.

Déclaration de la veuve de Jehan Boré, l'ainé, à Guillaume de Saint-Mars, commandeur du Guélian, pour une maison sise à Fresnay, au regard de la seigneurie de Grateil, pour le devoir de viii deniers tournois et de xx sols tournois de rente au curé de Fresnay, Guillaume Mallet.

1525.

Décès de noble frère Roland Duguebert, commandeur et seigneur du Guélian. Inventaire de meubles trouvés en la maison seigneuriale et chapelle dudit lieu. Dans la chapelle un petit calice d'argent avec la patène, un petit calice d'étain avec la patène, une ancienne croix de cuivre, une chasuble et une étole, etc. Sur l'autel trois encensoirs en cuivre, un livre dit missel, un banc pour assoir le prieur du lieu pour qu'il la messe.

Suit l'inventaire de la maison qui n'a rien d'intéressant.

1559.

Lettre adressée au grand prieur d'Aquitaine, relative à l'oc-

troi de quatre décimes sur le revenu de tous les bénéfices pour subvenir aux frais de la guerre.

1568.

Bail à ferme de l'Epine en Belin et de Courtoussaint par Roland de Guillener, commandeur du Guéliant, à Jean Bellanger pour 450 liv.

1588.

Déclaration aux assises de Grateil, de Pierre Lehouc, à noble Ciderach de Baillon, chevalier, commandeur du Guéliant, de l'Epine de Bêlin, de Grateil, Courtoussaint et autres lieux, pour plusieurs pièces de terre.

1594.

Frère Simon Daubigné, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, bailli de l'ordre, commandeur du Guéliant.

1608.

Pour la remembrance de 1608, il est inscrit que les plebs et fiefs de Saint-Jean de Jérusalem ont été tenus en la ville de Beaumont, maison de Baltazard Robineau.

1618.

Le commandeur du Guéliant fait reconnaître qu'il a droit de prendre sept livres sur la prévôté et baronnie de Fresnay.

1620.

De 1620 à 1630 frère de La Nouhe de Fougueron était commandeur du Guéliant (du Poitou).

1636.

Frère Peschard, sieur des Renaudières, élection de Château-du-Loir, chevalier de l'ordre, était commandeur du Guéliant.

1642.

Frère de Villis Pessard, sieur de La Roseleraie, chevalier de l'ordre, commandeur du Guéliant. Pierre Leclerc, sieur de

Beaumanoir, comme procureur fiscal, donne baillée à rente du lieu de La Peschetièrre en Crissé.

1646.

En 1646, on estimait le revenu de la commanderie, suivant Expilly, 3,400 liv. Les propriétés étaient seulement louées 2,650 liv.

1656.

Frère François de Neufchèse, commandeur du Guéliant, rend aveu pour la commanderie de l'Epine, dépendant du Guéliant et relevant de la baronnie de Château-du-Loir.

1656.

Déclaration de Jean Angevin, de la paroisse de Fyé, au commandeur du Guéliant, pour une pièce de terre sous le devoir de LX deniers tournois.

1657.

Baillée à rente de Sainte-Catherine en Coulombiers (lisez Rouessé-Fontaine) par le sieur de Bellefosse, procureur fiscal, pour puissant seigneur François de Neufchèse, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur du Guéliant; messire de Bellefosse demeurait au Château-du-Plessis, paroisse de Moitron.

1659.

Le commandeur du Guéliant a soin de faire reconnaître qu'il a droit de prélever VII livres sur la prévôté et baronnie de Fresnay.

1665.

Baillée à rente du lieu de l'Epine en Belin, par le sieur de Bellefosse, procureur fiscal et spécial de M. le commandeur du Guéliant pour 162 liv. tournois.

1672.

Messire Guy de La Brunetière, du Plessis de Fosse, com-

mandeur du Guéliant. Acte par lequel le sieur Pottier, baron de Fresnay, reconnaît que le commandeur du Guéliant a le droit de prendre VII liv. de rente sur la prévôté et baronnie de Fresnay.

Un édit du mois de décembre 1672 et deux déclarations du roi de 1774 et 1775, confirmé par bulle du pape, réunit aux ordres militaires et hospitaliers de N.-D. du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, tous les biens, droits et privilèges, maladreries et léproseries, commanderies et prieurés, hôpitaux, hôtels-dieu, aumôneries, confréries, chapelles hospitalières et autres lieux pieux ou hospitalités, dont l'administration appartenait ci-devant aux ordres militaires. Alors cette administration fut confiée à des laïques ou ecclésiastiques séculiers qui en abusèrent. Pour y remédier, le roi, par délibération du 28 décembre 1680, enregistrée en la chambre pour réunion auxdits ordres, érigea les biens réunis en cinq grands prieurés et en cent quarante commanderies, desquelles il se réserva la disposition en qualité de chef et de souverain desdits ordres, en faveur des officiers de terre et de mer les plus méritants, pour jouir lesdits chevaliers leur vie durant, etc.

La maladrerie de Saint-Lazare fut alors érigée en commanderie, dite du Mans, dépendant du grand-prieuré de Bretagne, dont elle était la première à cause de son antiquité, suivant l'ordre des provisions. Cette commanderie fut composée des maladreries du Mans, de Saint-Calais en Vendomois, de Sillé-le-Guillaume, Mont-Saint-Jean, Fresnay, Saint-Michel-des-Prés, près Beaumont-le-Vicomte, Ballon, Courcival, Montfort et Pont-de-Gennes, Mayet; ensemble des aumôneries de Château-Lavallière en Anjou et dudit Fresnay. Mais la commanderie essuya bientôt un changement frappant par le transfèrement à Moitron près Fresnay, où elle a toujours été depuis connue sous le nom de commanderie du Guéliant (Voir Pesche, *Dict. de la Sarthe*, vol. V, page 335.)

Malgré ce qu'en dit Pesche, il est avéré, comme on le voit précédemment d'une manière incontestable, que le Guéliant a

au moins toujours été une commanderie depuis la fin du **xii^e** siècle jusqu'en 1672 à 80 où alors elle fut réunie temporairement à la commanderie du Mans, qui fut elle-même peu de temps après transférée au Guéliant.

1676.

Frère Louis de La Brunetière du Plessis Bette, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, procureur dudit ordre au grand-prieuré d'Acquitaine, commandeur du Guéliant.

Avant ces deux derniers commandeurs, François de Neufchèse était commandeur du Guéliant, mais il fut rappelé pour être employé au service de l'ordre contre les infidèles.

1680.

Puissant messire François de Neufchèse, revenu alors de ses expéditions contre les infidèles, fut de nouveau pourvu de cette commanderie.

1682.

Lettres royales, portant autorisation de renouveler le livre terrier de la commanderie du Guéliant.

1685.

Messire Guy de La Brunetière, commandeur du Guéliant.

1690.

Messire frère Louis des Ecotais de Chantilly, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem dit de Malte, colonel d'infanterie, commandeur du Guéliant. Déclaration faite par lui des biens dépendants de ladite commanderie.

1700.

Frère Laurent Martel, chevalier, commandeur du Guéliant.

1704 et 1705.

Lettres royales, portant autorisation de renouveler le registre terrier de la commanderie. Ordre du roi de rendre foi et hom-

mage au frère Laurent Martel, commandeur du Guéliant, paroisse de Moitron, province du Maine.

La commanderie de Guéliant était le siège d'où dépendaient, en ce ressort, les seigneuries et domaines de Grateil, paroisse d'Assé-le-Boisne, Sainte-Catherine, paroisse de Rouessé-Fontaine, Saint-Jean, paroisse de Beaumont-le-Vicomte, fief du Mans, métairie de Lamotte-Pruilly, métairie et fief de l'Épine, paroisse de Saint-Ouen-en-Belin, métairie de Courtoussaint, paroisse de Luceau, près Château-du-Loir, fiefs et domaine de l'hôpital de Bercon, paroisse de Crissé (actuellement château de L'Hôpital, appartenant à M. de Cumont), fief de Saint-Paterne, près Alençon, fiefs de Torcé, Ballon et Vallons.

Le commandeur de Guéliant avait droit de haute, moyenne et basse justice. (Voir les pièces justificatives que nous possédons.)

Nous établissons ici les annexes, hospices ou hôpitaux de la commanderie du Guéliant, anciennement hôpital du Temple :

Hôpitaux de la commanderie du Guéliant, 500 livres.

Le moulin de L'Hôpital, 200 liv.

La chevalerie en Montsort.

Sainte-Catherine en Rouessé-Fontaine, 210 liv.

Grateil en Assé-le-Boisne, 500 liv.

L'hôpital ou hôpital de Bercon, en Crissé.

Saint-Jean, à Beaumont-le-Vicomte.

Saint-Michel, à Ballon.

L'Épine, en Saint-Ouen-en-Belin.

Courtoussaint, en Luceau.

Le Breil, à Entrammes.

Partie du fief de Bourg-le-Roy.

Partie du fief de la paroisse de Fay.

Le tout estimé 3,100 livres.

1719.

Messire René Gabriel de La Barre de La Gérिताude, chevalier, commandeur du Guéliant.

1736.

Lettres royales, portant autorisation de renouveler le livre terrier de la commanderie.

1739.

Frère Joseph Martel, chevalier, commandeur du Guéliant.

1748.

Le 2 juillet 1748, un arrêt du conseil d'Etat règle l'indemnité à payer par les possesseurs de fiefs de la paroisse de Saint-Jean (du Mans) à l'hôpital du Mans, pour la nourriture et entretien des enfants trouvés; le commandeur du Guéliant, pour raison de sa basse justice dans le fief de Saint-Jean du Mans, dépendant de ladite commanderie comprenant 38 maisons, doit payer 19 livres.

1758.

Augustin Peralta, procureur de la commanderie du Guéliant était Maltais et avait été amené au Guéliant par un des commandeurs. Tous les Peralta du pays ont cette commune origine.

1762.

Baillée à rente de la métairie du Gros-Chêne, sise à Beaumont-le-Vicomte, par le sieur Peralta, procureur fiscal de M. le commandeur, à Jacques Fouquet, pour 200 liv.

1770.

Messire frère Louis-Georges Henry Lejumeau des Perrières, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur du Guéliant.

1774.

Le bailli de Tudert, commandeur de Guéliant et de Beaune en Bourgogne. Lettre a lui adressée le 31 août 1774, par M. de Villedon, vicaire général du diocèse du Mans, par laquelle il l'informe de l'indécence de deux autels de la chapelle de Gra-

teil, paroisse d'Assé-le-Boisne, dépendant de ladite commanderie; il demande également un missel à l'usage du diocèse, pour qu'on y puisse dire la messe, qui y était fondée pour les dimanches et fêtes; l'éloignement de l'église, étant d'une lieue, rend cela d'autant plus nécessaire. La même année, publication du bailli de Tudert, pour la vente d'une portion de taillis de 35 arpents, à prendre dans son bois de L'Hôpital de Bercon, joignant la forêt de Sillé.

1773.

M. Hatton, La Coutûre, notaire royal à Fresnay, procureur fiscal de M. le commandeur du Guéliant.

1784.

Le bailli de Tudert appelle *Bois du Temple*, les bois dits du Guéliant, qui dépendaient de la commanderie.

Note des revenus de la commanderie en 1784.

Courtoussaint	110 liv.
L'Epine en Belin.	400
Gros-Chêne et chapelle, en Beaumont.	150
L'Hôpital de Bercon (l'Hôpital).	200
Grateil (hôpital).. . . .	250
Sainte-Catherine.	150
Les Goualardières.	600
Le château du Guéliant.	1,000
Le moulin, probablement de l'hôpital.	800
et Collet	320
Total.	<u>3,980 liv.</u>

1784.

Compte de la vente du Bois du temple (probablement du Guéliant) par le bailli de Tudert, pour 1,900 liv. Le sol pour livre dans la principale somme et douze livres pour le garde fait cellé de 2,007 liv.

Il fut vendu 800 cordes de bois à 3 livres	
10 sols.	2,800
Pour la façon des cordes à 11 sols.	440
Reste.	2,360
Otez	2,007
Reste en bénéfice.	353

1788.

Enlèvement des fusils de Bercon, par ordre du roi ; un seigneur voisin avait provoqué cette exécution, parce que le métayer avait tué quelques pièces de gros gibier.

1789.

Assignment au commandeur du Guéliant, chevalier de Malte, à comparaître devant le sénéchal du Maine, pour assister au Mans, le 16 mars 1789, à l'assemblée des trois ordres pour rédiger les cahiers de remontrances et doléances.

1790.

Le sieur Chevalier, fermier de la commanderie (métairie) du Guéliant, est arrêté par les gens du canton conduisant soixante boisseaux d'orge à Alençon. on les lui vole ; il en instruit l'Assemblée nationale, plusieurs lettres sont échangées entre le président du Comité des recherches de l'Assemblée (Grégoire) et les municipaux de Fresnay. Résultat nul.

1793.

Le 18 juin 1793, la commanderie du Guéliant, le moulin de L'Hôpital furent vendus comme biens nationaux.

Noms des commandeurs du Guéliant que nous avons pu retrouver.

1315. Frère Robert de Dreux, chevalier, commandeur du Guéliant.

1383. Frère Jehan de Culoigne, chevalier, commandeur.

1388. Frère Nicolas Lucas, commandeur.
1411. Frère Guillaume du Puisat, commandeur.
1426. Frère Jehan Le Pelletier, commandeur, mort en
1459.
1489.
1498. Frère Antoine de Perdicque, commandeur.
1505 à 1520. Frère Guillaume de Saint-Mars, com-
mandeur.
1520 à 1525. Noble frère Rolland Duguebert, comman-
deur.
1525 à 1528.
1528 à 1556. Frère Gaulcher de Coigné, commandeur.
1556 à 1560.
1560 à 1566. Frère Jacob Bodet, commandeur.
1566 à Frère Rolland de Guilmer ou Guénelec ou
Guelemé, commandeur.
1585. Frère Cidérach de Baillon, commandeur.
1594 à 1614. Frère Simon Daubigné, commandeur.
1620 à 1630. Frère Lanoue de Fougueron, commandeur.
1630 à 1636.
1636 à Frère Gilles Peschard, sieur des Renau-
dières, commandeur.
1650 à 1660. Frère François de Neufchèse, commandeur.
1660 à 1672.
1672 à 1676. Frère Guy de La Brunetière, commandeur.
1676. Louis de La Brunetière du Plessis-Bette, comman-
deur.
1680. Frère François de Neufchèse, une seconde fois,
commandeur.
1685 à 1694. Guy de La Brunetière Gesté, commandeur,
mort 24 juillet 1694.
1694 à 1700.
1700. Frère Laurent Martel de Landepoutre, commandeur.
1719. Frère René Gabriel de La Barre de Géritaude, com-
mandeur.

1736. Frère Joseph Martel de Landepoutre, commandeur.

1733. Frère Louis Joseph des Écolais de Chantilly, commandeur.

1739 à 1762. Frère René Jacob Tigné, commandeur.

1762 à

1768 à 1772. Frère Louis Georges Henri Le Jumeau des Perrières, commandeur.

1772 à 1774.

1774 à 179 Le Bailly Innocent de Tudert, commandeur du Guéliant et de Beaune en Bourgogne. C'est le dernier commandeur.

État actuel de l'ancien Château, Chapelle et Bâtimens
de la Commanderie du Guéliant.

Chapelle.

La chapelle, d'une jolie construction, est actuellement dans un état de délabrement incroyable. Les murs inondés par la pluie traversant une toiture en ruine se sont couverts de moisissures vertes du plus vilain aspect. Toutes les ouvertures sont romanes, sa construction paraît remonter au ^{xiii}^e siècle. Le toit et le clocheton qui le termine appartiennent soit au style de la renaissance, soit au byzantin. M. Dubois de Saligny, qui pendant de longues années avait différé de faire les réparations nécessaires à la conservation de cette chapelle si intéressante au point de vue de l'art, vient heureusement de vendre cette propriété à M^{me} Moulinneuf, de Fresnay, dont le fils, ami éclairé des arts, fera, promet-il, les travaux nécessaires à sa conservation. Son état de décadence est tel qu'on pense à l'interdire comme impropre à la célébration de l'office divin.

Cette chapelle est dédiée à sainte Émerance ; on y fait encore actuellement des voyages pour être guéri du mal de ventre.

Sur l'autel sont plusieurs peintures pieuses et les armes de la famille de Maupou, qui sont : d'argent à trois hérissons de sable. L'autel est encore décoré, d'un côté, par un saint Jean-

Baptiste, peint sur bois, au milieu est la Vierge; d'autre côté, sainte Emérance. Une plinthe en bois est ornée à chaque bout d'une croix de Malte avec une F d'un côté, un A de l'autre, une tête de Christ au milieu.

L'intérieur est partagé en deux parties par un grillage en bois au-dessus duquel se trouve un christ byzantin d'une antiquité incontestable.

Tombeau.

Dans cette chapelle se trouve le tombeau de Jehan Lepelletier : son portrait est dessiné au trait sur la pierre blanche qui le recouvre et porte l'inscription suivante : Cy gist noble homme frère Jehan Lepelletier, commandeur du Mans, de l'Epine en Belin, du Guéliant, de L'Hôpital et du Bercon, qui trépassa le 1439.

Au-dessus de ce tombeau est l'image de sainte Emérance, repeinte en 1812 par Colin, peintre de Beaumont. Cette peinture avant sa restauration portait la date de 1586.

La porte de la chapelle est plein-cintre surmontée d'une jolie volute.

Ancien Château.

Le corps de logis est long de 26 mètres et percé de fenêtres autrefois divisées en croix ou à meneaux en pierre, mêmes fenêtres par derrière mais la plupart murées. Au rez-de-chaussée près la chapelle on voit une porte ogivale. Au milieu de la façade, il y avait jadis une grande porte romane, remplacée aujourd'hui par une porte ordinaire, en retour d'un côté se trouve un pavillon de sept mètres carrés, à toit pointu; de l'autre se trouve la chapelle et un pavillon semblable au premier, tous les deux sont percés de meurtrières.

Dans la maison actuelle du fermier, faisant partie du château des anciens chevaliers, se trouve un poteau en bois merveilleusement sculpté. La colonne est couverte d'arabesques avec quatre boudins qui la carrent; au-dessus sont modelés des créneaux puis la corniche.

Ce poteau est placé au milieu de l'appartement et supporte une poutre. Les chambres hautes sont complètement dégradées et n'offrent rien de remarquable que d'immenses cheminées sans ornements.

Le Temple.

Dans les bâtiments servant actuellement à l'exploitation de cette importante métairie, il s'en trouve un portant le nom de *temple*. C'est une assez vaste construction bâtie en parallélogramme, dont un des pignons est percé de trois fenêtres, deux et une supérieure. Au milieu des deux inférieures, un peu au-dessous, se trouve un pilier carré, légèrement encastré dans la muraille, surmonté d'un curieux chapiteau bien qu'à moitié effacé.

On se perd en conjectures sur l'usage de ce pilastre.

Les deux côtières sont également percées de fenêtres, toutes sont romanes et sont pareilles. Du milieu de la muraille elles vont en s'évasant de dedans en dehors de chaque côté; la muraille a 1 m. 33 c. d'épaisseur; dans l'autre pignon se trouve une porte romane remontant comme les fenêtres à l'origine de la construction.

Quel était l'usage de ce bâtiment? Son nom, le *temple*, l'indique suffisamment.

Cours et bâtiments sont limités d'un côté par la rivière de la Sarthe, deux autres étaient entourés de douves et le quatrième était défendu par une muraille percée d'une porte flanquée de deux pavillons carrés percés de meurtrières et à laquelle on accédait par un pont-levis.

Douves, murailles et pont-levis ont disparu.

Le 18 juin 1793 la commanderie du Guéliant et ses annexes furent vendues révolutionnairement.

AMBROISE DE LORÉ.

Nous arrivons à une époque mémorable et désastreuse de l'histoire du Maine et de la France. Pendant de longues années il n'y eut pas une ville, pas un château, pas une plaine, un bois, une colline ou un ravin, qui ne fût le théâtre d'un combat avec les Anglais plusieurs fois renouvelé. Ce malheureux pays fut pendant plus d'un siècle le champ de bataille où la France et l'Angleterre, ces deux fières rivales, se disputèrent son territoire. Les Manceaux montrèrent un courage et une constance héroïques dans ces luttes sanglantes, qui enfin furent couronnées de succès.

Nous transcrivons ici textuellement quelques réflexions de Paul de La Salle, dont les observations et les appréciations sont si judicieuses. « Le moine, historien de Saint-Evrault, l'avait
« dit avec raison, pour son temps comme pour les temps à
« venir, pour l'ère des barons comme pour l'ère des rois,
« pour Saint-Cénéry, limite de la duché de Normandie et du
« comté du Maine, comme pour Saint-Cénéry, limite de l'An-
« gletèrre et de la France, ce lieu ne devait jamais avoir ni
« trêve ni repos. »

« L'époque à laquelle nous arrivons, comme celle que nous
« venons de quitter, était une époque de transition et de crise.
« Les préludes de l'organisation féodale avaient été signalés
« par d'incroyables symptômes de turbulence généreuse et
« d'individualisme effréné. A cette heure solennelle où la
« royauté cherchait à poindre, l'esprit d'indépendance et
« d'aventure prenait largement ses derniers ébats. Charles VI
« et Charles VII, un fou et un voluptueux, convenaient singu-
« lièrement à ces mille bandits héroïques qui chevauchaient
« en tous sens à travers leurs prétendus royaumes; on eût dit
« à les voir si pressés d'employer leur temps et si enivrés
« de leurs princesses, que les derniers barons sentaient déjà
« du fond de leurs manoirs crénelés, la cage de fer de
« Louis XI. »

« Au reste, un noble instinct commençait à unir pour les
« entraîner vers un but commun ces capitaines indisciplinés.
« Le sentiment de la nationalité se soulevait confusément dans
« leurs poitrines, la haine de l'étranger leur faisait trouver
« enfin un mot de ralliement, et c'était un beau spectacle
« que cette guerre de partisans, dont les mille lueurs éparses
« allaient former un vaste incendie. »

Aux ^xⁱ, ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, l'histoire de Saint-Cénery n'est autre chose que l'histoire d'une famille, celle des Giroie, comme aux ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles, elle n'avait été que celle de Cénery et de ses moines.

Au ^{xv}^e siècle, elle se personnifie dans un seul homme, Ambroise de Loré. Aussi avons-nous cru ne pas devoir séparer l'histoire de ce grand homme de celle du pays qui fut témoin de la plupart de ses plus nobles exploits.

Jusqu'à ce jour deux seuls écrivains (Blondeau et Paul de La Salle) ont transmis à la postérité l'histoire si célèbre d'Ambroise de Loré; d'autres historiens en ont bien relaté quelques particularités dans leurs ouvrages; avec leur secours et celui de quelques vieilles chroniques, nous espérons aussi transmettre à un autre âge des faits plus complets qui, en résumé, ne seront qu'une compilation qui n'aura pas laissé de nous occasionner de nombreuses recherches.

Vers la fin de l'année 1370, l'armée française, commandée par *Duguesclin*, gagna sur les Anglais la bataille de Pontval-lain. Ils y furent taillés en pièces et leur chef fait prisonnier. Les Anglais étaient sous la conduite de *Grandson*, qui avait voulu, en l'absence du général en chef *Robert de Kenolles*, livrer bataille croyant à une victoire assurée. Olivier de Clisson assistait à cette bataille.

Après cette journée si funeste aux armes de l'Angleterre, Robert de Kenolles, à la suite de nombreuses défaites, perdit toutes les places qu'il possédait dans le Maine, et se retira en Bretagne.

Duguesclin, loin de s'enorgueillir de ses succès, tenta de

refuser la charge de connétable qu'il avait si bien méritée ; il disait : « qu'il n'en était mie digne et qu'il était un petit ba-
« chelier et un pauvre chevalier, au regard des grands sei-
« gneurs et vaillants hommes de France, combien que fortune
« l'eust un peu avancé. » Malgré cela, Charles V le força d'accepter.

La démence de Charles VI, l'ambition et la débauche d'Isabelle (Isabeau) de Bavière, sa femme, causèrent en grande partie les maux dont la France fut alors accablée. Cette reine fut non-seulement une femme infidèle, mais elle fut encore une marâtre qui livra Paris et la France au roi d'Angleterre pour dépouiller son fils de l'héritage de ses pères.

Heureusement nombre d'hommes de haute capacité militaire et d'un courage indomptable suivaient encore le parti du roi ou plutôt du dauphin, presque réduit aux abois, de sorte qu'après la mort de Charles VI, son fils Charles VII était appelé, par moquerie, le *roi de Bourges*.

L'apparition de Jeanne d'Arc fut regardée comme surnaturelle ; le courage de cette étonnante fille ranima et retrempa l'énergie de tous ces vaillants capitaines, ils suivirent aveuglément la Pucelle dans toutes ses expéditions, et la secondèrent de leur puissante épée.

Parmi ces hommes recommandables et d'illustre mémoire qu'il est impossible de citer tous, on remarque Poton de Xaintrailles, Lahyre, le comte Dunois, le connétable de Richemond, Tanneguy-Duchâtel, etc., et parmi les Manceaux, André de Laval de Lohéac, né au château de Montsûrs, et surtout le vaillant capitaine Ambroise de Loré. Ces deux guerriers portaient avec tous les Manceaux une haine implacable à l'étranger et firent payer cher aux Anglais les maux dont ils accablèrent le Maine. Ce dernier leur livra peut-être plus de cent combats, dont il sortit presque toujours victorieux ; à peine si une place forte fut prise ou défendue sans que ce hardi capitaine n'y eût pris part.

Un écrivain remarque que le 24 juillet 1393, un écuyer du

nom d'Ambroys de Loré, figure au Mans lui septième *dans une monstre*, de Guillaume de Neuville. C'était le père de notre héros.

Ambroise de Loré naquit en 1396, au château de Loré, paroisse du Grand-Oisseau, près Mayenne ; il portait encore le nom de baron d'Ivry, parce qu'il avait épousé en secondes noces l'héritière de cette seigneurie, située à l'extrémité de la forêt de Concise.

Il portait : d'hermine à trois quintes feuilles de gueules.

1415. Ce grand homme fit son apprentissage dans le métier des armes à la bataille d'Azincourt (1415), sous les ordres du comte d'Armagnac, qui fut nommé connétable après cette funeste journée, où le sire d'Albret, connétable de France, et la plus grande partie de la noblesse de France périrent. Le duc d'Alençon fut aussi tué dans cette bataille par Henri, roi d'Angleterre, qui lui-même, dans ce combat singulier, avait failli être sa victime. Pendant la bataille, ses valets et goudjats de l'armée surprirent le camp anglais. Henri, après sa victoire, ivre de fureur, fit massacrer tous les prisonniers français.

Le nouveau connétable remarqua dans de Loré tant de courage et d'intelligence, qu'il le fit entrer dans sa maison militaire.

Peu de temps après, le roi ayant confié la garde de Paris au nouveau connétable pour le contenir sous son obéissance, il s'adjoignit Tanneguy-Duchâtel et le comte de Ponthieu. A cette époque, notre illustre Manceau, dont le connétable avait éprouvé le courage et la fidélité, quoique d'une grande jeunesse, fut nommé officier dans ses gardes.

Cet emploi fut de courte durée, car les troupes, sous le commandement de l'Isle-Adam, partisan des Bourguignons, reçues dans Paris, y massacrèrent le connétable et ruinèrent ainsi les espérances de de Loré.

Il se disposait donc à quitter la cour, lorsque Jean Louvet, président de Provence, chef du Conseil, l'engagea à escorter le

Dauphin, que Tanneguy-Duchâtel avait ordre de conduire à Melun, pour le soustraire à ses ennemis.

Le pont de Charenton, étant un point fort important pour favoriser la retraite, on y établit de Loré avec une forte garnison. Les Parisiens souffraient beaucoup du voisinage d'un si vigilant capitaine, car non-seulement il ferma la rivière qui portait l'abondance dans leur ville, mais il fit encore des prisonniers jusques sous leurs murailles.

1417. Le duc d'Alençon, lieutenant général pour le roi au comté du Maine, informé du mérite de ce capitaine, jugea qu'il rendrait de plus grands services dans cette province qu'à défendre une tête de pont mal fortifiée, l'engagea à son service et l'envoya avec des troupes pour défendre une province dont il était originaire.

Il doit ici y avoir une erreur. Le duc d'Alençon était bien jeune pour être lieutenant général du roi dans le Maine, puisqu'à cette époque (dit Paul de La Salle), il n'avait que huit ans, étant né au château d'Argentan le 2 mars 1409. Cette même année (1417), Henri V, roi d'Angleterre, débarqua à Touques à la tête d'une nombreuse armée : il prit Caen, Bayeux, Sées, Alençon. Après la prise de cette dernière ville, une partie de ses troupes soumit plusieurs places du Maine, du nombre desquelles étaient Fresnay, Mamers, Saint-Remy, Dangeul, Rouessé, Assé, Beaumont, etc. Le 16 novembre, Henri conclut une trêve pour le comté du Maine. Malgré cette convention, les garnisons anglaises de Fresnay, Assé, Nouans, Saint-Remy, Dangeul, Mamers pillaient le pays d'alentour. Des plaintes furent portées à Jehan d'Arondel, conservateur de la trêve pour l'Angleterre, et ordre fut donné de réprimer ces brigandages.

Quelques gentilhommes attachés au duc d'Alençon, qui n'avaient pas été compris dans la trêve, essayèrent de prendre leur revanche.

Le Bâtard d'Alençon, maréchal de cette place, rassembla un corps de sept à huit cents chevaux ; de Loré, qui, à son

arrivée dans le Maine, s'était retiré au château de Courceriers (1), en rassembla un autre, et de là débuta dans la guerre de partisans qu'il fit aux Anglais jusqu'à leur entière expulsion du Maine.

C'est donc cette année que ce jeune écuyer, seulement âgé de vingt-un ans, parut sur la scène militaire du Maine, où il acquit à si juste titre sa grande réputation de loyauté et de bravoure. Dans ce temps-là, dit Juvénal des Ursins, il y avait, vers le pays du Maine, forte et âpre guerre.

De Loré, retranché à l'abri des remparts de Courceriers, trop faible pour tenir la campagne, s'attacha par des sorties hardies et force embuscades à détruire les corps de troupes anglaises qui s'avançaient autour de lui.

Un jour il apprend qu'un détachement anglais se trouvait dans le voisinage, il sort de Courceriers, se met en embuscade et tombe si à propos sur lui, qu'il les tue ou fait tous prisonniers, ainsi que le capitaine *Guillaume de Bours*, qui les commandait.

1418. Le Bâtard d'Alençon, après avoir éprouvé un léger revers dans une attaque contre les Anglais, se porta sur Fresnay, qui était en leur pouvoir, passa la Sarthe à la nage et emporta la place, bien qu'elle fût très-fortifiée. Il fut nommé capitaine de la ville et du château; de là il se rendit à Beaumont, qu'il ne put prendre.

Le jour même, de Loré arrive pour le seconder, il ne se rebute pas du mauvais succès du Bâtard, forme le siège de la place et l'emporte de vive force après huit jours d'attaque.

De Loré fut armé chevalier sur le champ de bataille en

(1) Nous avons complètement ignoré pendant longtemps, pourquoi de Loré, s'était en arrivant dans le Maine retiré au château de Courceriers, de préférence à tout autre. M. Bernard, de Saint-Pierre-la-Cour, actuellement au Mans, chroniqueur distingué, nous a éclairci le fait. De Loré avait épousé en premières noces Guillemette de Courceriers et en avait eu plusieurs enfants. Il perdit sa femme de bonne heure et la baronne d'Ivry ne fut que sa seconde. Lors du partage des biens de messire des bois de Courceriers, il reçut sa part en argent et s'en servit pour lever et solder ses troupes.

récompense de sa valeur. Il reprit ensuite quelques places dans les environs. Les affaires du Bâtard l'appelant ailleurs, il nomma de Loré capitaine de Fresnay et commandant du pays reconquis sur les Anglais où se trouvaient douze à quinze forteresses.

Ce fut ce Bâtard qui fit par la suite un si grand carnage des Anglais, que le roi Henri lui en fit des reproches.

Peu de temps après, de Loré étant retourné à Courceriers, s'associa à Pierre de Fontaines ou de Fontenay (il y avait alors une famille de Fontenay au Val d'Ecouves près Alençon, une autre au Maine). Ils attaquèrent une troupe d'Anglais chargés des dépouilles du pays, sous les ordres d'Edmond, comte de La Marche, au nombre de sept ou huit cents hommes. Bien qu'inférieurs en nombre ils se jetèrent sur eux près d'Arquenay, au village des Hayes, leur tuèrent au moins trois cents hommes et firent de nombreux prisonniers.

1419. Une partie de la garnison d'Alençon s'étant avancée du côté de Saint-Cénery, de Loré les joignit à Mieuxcé, les trouva retranchés au village des Noës, dans un lieu entouré d'eau, leur tua soixante hommes et fit des prisonniers.

C'était alors souvent l'usage que les plus braves des garnisons voisines se battissent en présence d'un juge qu'ils choisissaient; on appelait ces sortes de combats singuliers, gages de bataille. Deux braves de la garnison d'Alençon se battirent contre deux Français de la garnison de Fresnay et choisirent de Loré pour juge.

Voici le récit de Juvénal des Ursins :

« En ce temps là se combattirent à ontrance le Bâtard d'Orange, Français, et Richard Hanteley, Anglais, et firent un gage de bataille devant ledit Loré. Le vaincu devait payer seulement un diamant, et fut le Français déconfit, et ce même jour firent armes à cheval Huet de Saint-Barthélemy, Français, et Yvon, Anglais, lequel fut frappé d'une lance *parmi* le visage, tant qu'elle dépassait outre de deux pieds, et ce fait, les Anglais retournèrent à Alençon. »

1420. Sur ces entrefaites, de Loré reçut un renfort de trois à quatre cents hommes, sous les ordres de deux capitaines écossais, nommés Thomas, Quelsatry et Guillaume Glas. Ainsi renforcé, il resserre tellement les garnisons d'Alençon et des autres places voisines qu'elles ne peuvent plus sortir sans être défaites. Il bat les Anglais aux environs de Séez, et conduit à Fresnay de nombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvait le capitaine Thomas Gourmay. Quelques jours après, de Loré surprend encore un détachement de la garnison d'Alençon sur les bords de la Sarthe et les met en fuite après un sanglant combat.

La trêve expirée, le Maine redevient le théâtre de la guerre. Gilbert de Hillefale ou Giffale, bailli d'Evreux, entra dans cette province à la tête d'un corps considérable de troupes. De Loré en informa Pierre de Beauvau, gouverneur de l'Anjou et du Maine, qui de suite rassembla des troupes. De Loré reçut ordre de marcher aux Anglais qui étaient logés à Villaine-La-Juhel. Il les chargea vigoureusement; mais de Beauvau, tardant trop à arriver, leur nombre prévalut, de Loré perdit une partie des siens tués ou faits prisonniers, lui-même fut au nombre de ces derniers.

Il fut transféré au château de Croisy, d'où il ne recouvra la liberté que lorsque la garnison de Dreux reprit ce château, encore fut-il obligé de rendre Fresnay dont il était gouverneur.

Nous lisons dans *Odolant Desnos* que de Loré fut encore une fois fait prisonnier et conduit au château du Croisy, d'où il fut délivré comme il est dit plus haut. Pour la rançon de sa première captivité il avait rendu Fresnay aux Anglais. Cela est plus que douteux. Sa captivité avait duré onze mois.

L'anglais *Robert Brout* fut fait capitaine de Fresnay; il reprit Beaumont et Sillé. Henri V lui fit don de cette dernière place et de celles de Préz-en-Pail, de Ballon et d'Assé-le-Riboul.

Les rois d'Angleterre, dans toutes les trêves, exceptèrent

toujours Fresnay, non parce qu'il avait été pris sur eux, dit Juvénal des Ursins, mais bien à cause de sa position et de la force de ses murailles.

- 1421. Pendant que ceci se passait dans le Maine, le duc de Clarence, frère du roi, à la tête de l'armée anglaise, faisait en Anjou le siège de Beaugé. L'armée française, sous les ordres du maréchal de Lafayette et de Jean, comte de Bucham ou Buckam, Écossais, marcha au secours de la ville. Il livra bataille aux Anglais et les défit complètement. Le duc de Clarence y fut tué avec deux mille hommes et plusieurs capitaines, parmi lesquels se distinguent Jean de Gray de Hèlou, Gilbert d'Amfreville, capitaine de Caen, le comte de Kent et le Seign^r de Roos, maréchal de Caën. Le Bâtard d'Alençon se signala dans cette bataille, Buckam fut nommé connétable. Le comte de Salisbury rassembla les débris de l'armée anglaise, dont une partie se rendit à Alençon et l'autre gagna la Beauce.

Après le gain de cette bataille, le comte d'Aumale et le duc d'Alençon entrèrent dans le Maine, et mirent le 4 septembre le siège devant Ballon, qui se rendit en dix jours. Le comte d'Aumale prit alors la route de Dangeul pour aller secourir le capitaine le Rousin, assiégé par les Anglais dans La Ferté-Fresnel, près Laigle. Ambroise de Loré et Jean de La Haye commandaient l'avant-garde.

Peu de temps après, ces deux capitaines présidèrent au combat singulier qui eut lieu à Mayenne, entre Robin Malaunay, écuyer manceau, et Guillaume Renault, chevalier anglais, et fut ce dernier déconfit.

Henri V fut si irrité de la défaite de Beaugé, que, pour venger la mort de son frère et rétablir la réputation de ses armes, il repassa précipitamment la mer, mais une maladie singulière augmentée par la colère le mit bientôt au tombeau.

Le Dauphin, qui avait pris le titre de Régent, était alors au Mans. La nombreuse armée que le roi Henri avait fait débarquer à Calais, indiqua à ce jeune prince que ce roi tentait de remettre sous sa domination l'Anjou et le Maine, ce en

quoi le duc de Clarence avait échoué, et que cette province serait le passage des troupes et le théâtre de la guerre. Le Dauphin, pour les arrêter aussi longtemps que possible, choisit les plus vaillants capitaines pour commander les marches frontières. *Jehan de Lahaye*, baron de Coulonges, recommandable par sa valeur et ses services, eut le commandement de la ville et du château de Mayenne.

La ville de Sainte-Suzanne, élevée sur un rocher sur les limites de la Bretagne et de la Normandie, était avant l'usage du canon considérée comme un rempart contre les excursions des Bretons et des Normands; les comtes du Maine entretenaient une forte garnison dans cette place qui était hors d'atteinte de l'escalade et ne pouvait être prise que par intelligence ou par un siège régulier. Le jeune prince choisit donc pour commander dans une si importante place, Ambroise de Loré, capitaine d'une valeur et d'une fidélité éprouvées.

De Loré, à peine installé à Sainte-Suzanne, se rendit maître de toute la campagne; il chassa de l'abbaye d'Evron, *Biry*, capitaine anglais, qui y tenait garnison avec cent hommes d'armes.

1422. Charles VII, en montant sur le trône, voyait la plus grande partie de son royaume envahi par les Anglais; heureusement il avait pour lui tous les princes de son sang, les meilleurs capitaines et les plus braves aventuriers, comme le Bâtard d'Orléans, Tanneguy-Duchâtel, Jean et Jacques de Harcourt, Louis de Culant, de Gaucourt, les maréchaux de La Fayette, de Rieux, de Buckam, de Severac, de Boussac, Poton de Xaintrailles, Lahyre, Vignoles, Guillaume de Barbazan et Ambroise de Loré, le plus brave des Manceaux. Il ne manquait à ce dernier que d'avoir combattu sous les yeux du roi, pour marcher de pair avec tant de braves.

Henri V en mourant (31 août 1422) avait donné pour régent en France à son fils Henry VI, alors seulement âgé d'un an, Jehan duc de Bethfort, son frère, habile capitaine et grand politique. Ce prince renforça toutes les garnisons des villes que possédaient les Anglais et envoya *Bourdet*, capitaine de répu-

tation, avec deux cents hommes pour renforcer la garnison de Fresnay, y commander et tenir tout le pays sous sa domination.

Malgré ce secours, les batteurs d'estrade de Sainte-Suzanne faisaient des prisonniers jusque sous ses murs et Ambroise de Loré eut le dessein de l'assiéger ; mais manquant de troupes pour l'investir et garder Sainte-Suzanne, il ménagea des intelligences avec deux soldats de la garnison de Fresnay, au moment d'agir ils hésitèrent et Jean Du Bellay, qui devait lui amener quelques compagnies d'infanterie ayant manqué au rendez-vous, les capitaines anglais prirent les armes et se trouvèrent en mesure de défendre la place qui était extraordinairement fortifiée. De Loré fut forcé de se retirer.

Du Bellay, arrivé trop tard, se mit en route pour retourner au Mans avec deux cents chevaux ; chemin faisant, il fut attaqué par quatre cents Anglais conduits par *Willey*, qu'il mit en déroute. De Loré et de Fontaine rencontrèrent, peu d'heures après, ces mêmes Anglais près de Neuvillalais, les mirent en déroute et leur tuèrent deux cents hommes. Cet endroit conserve encore le nom de cimetière des Anglais.

1423. De Loré, qui cherchait toutes les occasions de signaler son courage et de nuire aux ennemis de la France, fut averti qu'*Alexandre de la Poële*, frère du comte de Suffolk, chargé des dépouilles de tout l'Anjou, devait avec 3,500 hommes passer par le Maine pour regagner la Normandie et en donna avis au comte d'Aumale. Ce dernier ramassa ce qu'il put trouver de troupes qu'il fit commander par de Loré, Louis Tromargon, Pierre le Porc, le baron de Coulonches, le bâtard d'Alençon, etc. Ils partirent de Laval et vinrent coucher à Bourgneuf, où vinrent les rejoindre avec les communes du pays, Guy, seigneur de Laval, et André de Lohéac, son frère ; là, ils apprirent que *de La Poële* devait passer au village de La Boussinière ou de La Gravelle ; ils s'y rendirent aussitôt, attaquèrent les Anglais qui, malgré la plus vigoureuse résistance, furent vaincus. Leur chef *La Poële* fut fait prisonnier avec le capitaine Thomas Aulburk ou Alburk et Cliffe-ton et nombre de gentilshommes et

soldats. Tout le butin resta aux mains des Français. De Loré, comme toujours, eut une grande part dans cette victoire où plus de trois mille Anglais furent vaincus. Le jeune duc d'Alençon y combattit avec valeur, il fut renversé de cheval et aurait infailliblement péri sans le secours du Bâtard d'Alençon, son frère, du Borgne Blosset, de de Loré, des seigneurs de Moutenay, de Songé, de Beauvau, L'Arsonneur. Le Bâtard et Blosset couvrirent de leur corps celui du duc blessé en criant : Alençon, Alençon !

André de Lohéac fut fait chevalier après ce glorieux combat et Jeanne de Laval, son aïeule, lui recommanda en lui ceignant l'épée de son illustre époux (Duguesclin) d'en faire un aussi bon usage contre les ennemis de la France. Le héraut d'Alençon fit enterrer les morts et ce combat s'appela le combat de La Gravelle et fut l'un des plus glorieux de ceux qui se livrèrent dans le Maine.

1424. Toutes ces heureuses rencontres eussent rétabli le calme dans le Maine et chassé en partie les Anglais, si le duc de Bethfort ayant pris le château et la ville d'Yvry en Beauce, dont de Loré était seigneur, n'eût gagné la bataille de *Verneuil*, (17 août) où une grande partie de la noblesse française perdit la vie ou la liberté. Le connétable Buckam y fut tué avec grand nombre de ses Écossais et il n'y eut presque pas une famille qui n'eût à regretter la perte d'un des siens.

Le duc de Bethfort, voulant profiter de sa victoire et de la frayeur qu'il avait inspirée, envoya le comte de Salisbury avec des troupes et de l'artillerie pour assiéger Le Mans, qui, alors, était une place très-forte. Elle fut, dit-on, la première contre laquelle on employa le canon. Le seigneur de Tucé, qui y commandait, fut forcé par la frayeur des bourgeois de capituler au bout de vingt jours.

Les Anglais veulent de nouvelles conquêtes, ils tentent de surprendre Sainte-Suzanne par escalade, mais de Loré les repousse avec de grandes pertes. Il avait pour défendre la place une garnison de 600 hommes plus les milices du pays.

Alors les Anglais formèrent le siège de la ville. Comme il trainait en longueur, les soldats fatigués des veilles et des combats ne veulent plus retourner à la charge ; Salisbury allait lever le siège, quand son conseil lui représenta qu'il était honteux pour leurs armes de se retirer devant une bicoque.

Le comte résolut donc de le continuer ; en conséquence il fit venir du Mans six pièces d'artillerie pour réduire cette place. Ces canons élevés sur un cavalier battirent la place avec tant de furie que les assiégeants allaient à l'assaut par une brèche de plus de trente pas d'ouverture. De Loré, sans s'effrayer du bruit et du feu de l'artillerie fit réparer la brèche en diligence et repoussa l'attaque des Anglais. Après avoir repoussé successivement trois furieux assauts et perdu une partie de ses meilleurs soldats, il accepta une honorable capitulation, que les Anglais violèrent en le retenant prisonnier ; il fut obligé de payer 2,000 écus d'or pour sa rançon.

Le comte de Salisbury établit capitaine de Sainte-Suzanne *Jehan Fastol*, commandant d'Alençon, puis, pour ôter à de Loré l'espoir de rentrer dans cette ville, fit réparer en diligence les fortifications et la mit en état de soutenir un siège contre une armée entière.

De Loré se retira à Sablé, avec le reste de ses troupes qu'il joignit à celles de Raitz et de Beaumanoir ; ainsi il se trouva en mesure de combattre plus efficacement les Anglois.

1425. Ces trois capitaines prirent d'assaut le château de Tennie, Renfort et Malicorne, quoique ces places fussent bien fortifiées et défendues par des soldats anglais bien aguerris, ils firent pendre tous les soldats pris les armes à la main au service de l'Angleterre ; par cette justice exemplaire l'armée ennemie perdit ses meilleurs soldats.

Charles VII, se trouvant hors d'état d'envoyer des troupes dans le Maine, pour quelque grande entreprise, de Loré se contenta de battre la campagne avec quelques cornettes de cavalerie en fatiguant les Anglais par des courses continuelles.

Les batteurs d'estrade lui ayant rapporté qu'un parti anglais fort de mille à douze cents hommes était retranché au village d'Ambrières, près Sainte-Suzanne, d'où il mettait le pays à contribution, de Loré résolut de les en chasser. Pour cela il prit seulement quatre-vingts cavaliers avec chacun un fantassin en croupe; ils marchèrent ainsi toute la nuit, au point du jour éborgèrent les sentinelles avancées, fondirent sur le camp avec furie, les Anglais surpris prirent la fuite, huit vingt furent tués, beaucoup furent faits prisonniers, au nombre desquels était *Henry Blanche*, qui les commandait; tout le butin fut conduit à Sablé.

En 1426, un nouveau combat singulier à outrance eut lieu à Mayenne, entre *Robin de Malaunay*, gentilhomme manceau et *Guillaume Renault*, chevalier anglais; de Malaunay tua son adversaire; Ambroise de Loré et le baron de Coulonges étaient les témoins du chevalier manceau.

Cette même année, les seigneurs de Tncé, de Lucé, de Loré, de Lavardin, de Vignolles, de Maridor, de Saint-Aignan, Lahyre, Guillaume d'Albret, comte d'Orval, Beudojn de Champagne, de Montfaucon, du Boulay, de Mordan, de l'Espinau, de Beauvais, de Créance, de La Roche Talbot, de La Frélonnière, de Thouars et autres gentilshommes manceaux, surprirent la ville du Mans pendant la nuit; tous les Anglais qui résistèrent furent passés par les armes; le comte de Sulfock, réveillé par le bruit, se retira avec ses gardes dans le château. De suite il fit dire au capitaine *Talbot*, qui campait dans les environs de venir à son secours. Ce dernier accourt et au lever du soleil entre par la porte Saint-Vincent, charge les Français endormis sans défiance et les classe hors de la ville. Le comte de Sulfock ordonna une enquête sévère et fit couper la tête sur la pierre au *Lait*, devant la porte de la cathédrale, à ceux des habitants qui avaient participé au complot. L'évêque du Mans ne put obtenir leur grâce; cette sanglante exécution rendit encore plus odieuse aux Manceaux la domination anglaise et souleva contre eux, nobles et vilains.

Les Anglois, battus dans presque toutes les rencontres, n'osaient plus tenir la campagne, car de Loré, prompt comme la foudre, était partout; sa valeur leur imprimait une telle terreur, qu'ils marchaient toujours en corps d'armée ou se tenaient renfermés dans leurs villes.

1427. Depuis 1419, Blackbourn, capitaine anglais, s'était emparé de la ville et du château du Lude, en Anjou; il y avait toujours commandé une garnison de douze cents hommes, avec laquelle il se rendit formidable dans toute la contrée. De Loré, qui ne pouvait supporter les courses de ce capitaine, s'entendit avec quelques chefs du château de Sablé, pour chasser ce brigand de son repaire. Ils résolurent que, sans perdre de temps, on en formerait le siège, mais qu'on tenterait d'abord d'emporter de vive force la ville et le château. On détacha donc six cornettes de cavalerie pour investir de suite le château. L'infanterie et l'artillerie arrivèrent le lendemain, la ville fut bloquée. Les retranchements qui défendaient le pont furent forcés; alors les Français furent maîtres du passage de la rivière. De Loré arriva bientôt à la contrescarpe du château, puis au second assaut il se rendit maître de la ville. Le château fut ensuite vigoureusement attaqué, mais la défense de Blackbourn fut si vive que les assiégeants eussent renoncé à leur projet sans le courage indomptable de de Loré. L'attaque du château continua, de Loré fit braquer les canons devant la porte, où enfin l'artillerie réussit à pratiquer un large brèche dès le quatrième jour. Tout était disposé pour l'assaut, les fossés remplis de fascines, quand Blackbourn ferma la brèche avec des barriques remplies de terre; alors les assiégeants, changeant de dessein, plantèrent des échelles et à la faveur d'un feu continu de l'artillerie emportèrent le château par escalade, toute la garnison, avec son commandant, fut taillée en pièces.

De Loré, malgré ces succès, voulait encore en obtenir un plus beau : il désirait ardemment soustraire la capitale de sa province à la domination étrangère. Le comte de Sulfoek, qui en était gouverneur, n'avait rien négligé pour mettre celle

ville en état de défense. Néanmoins de Loré ne renonça pas à ce projet et tira les meilleurs soldats des garnisons voisines pour tenter de prendre d'assaut la ville du Mans. Le succès ne répondit pas à son courage ; il lui fallut renoncer à cette entreprise et retourner au château de Sablé.

1428. Le comte de Salisbury, étant repassé en Angleterre, de Loré forma le hardi projet de reprendre La Ferté-Bernard, dont les Anglais s'étaient emparés après la funeste bataille de *Verneuil*, malgré la vigoureuse résistance de d'*Avaugour*, qui y commandait et s'y défendit quatre mois. Bien que cette place fût bâtie dans les marais, entourée de fossés toujours pleins d'eau, ce hardi capitaine s'en rendit maître au premier assaut et, poussant plus loin sa victoire, surprit la garnison de *Nogent-le-Rotrou*, qu'il tailla en pièces, prit la ville et le château où il établit pour gouverneur *Girault de la Paillerie*.

1429. Cependant les affaires de Charles VII, moins heureuses dans les autres provinces que dans le Maine, s'empiraient d'une façon déplorable.

Salisbury, revenu en France à la tête d'une nombreuse armée, s'était rendu maître de toute la Beauce. Chartres, Jargeau, Beaugency, Sully et plusieurs autres villes se rendirent ou furent prises par lui. Enfin les Anglais assiégeaient Orléans, comptant bien s'en rendre maîtres en peu.

Alors parut une jeune fille âgée de 17 ans (Jeanne d'Arc) native de Domrémy, près Vaucouleurs en Lorraine. Elle vint trouver Charles VII, lui dit qu'elle était envoyée de Dieu, pour faire lever le siège d'Orléans et le faire sacrer à *Reims*. Le roi hésita longtemps, étant peu encouragé par les seigneurs de son entourage, enfin il accepta les services de cette fille *dionnante*.

Le roi s'occupa de suite de lui procurer une armure, puis lui donna une suite digne d'un chef de guerre.

Le bruit d'une aventure si extraordinaire se répandit aussitôt dans les provinces, y releva les courages abattus ; quand on vit

que Dieu se déclarait en faveur de la France, personne ne douta de la victoire.

Le roi et son conseil sachant que dans la guerre tout dépend des premiers succès, choisit les capitaines les plus braves pour seconder et accompagner la Pucelle. Ainsi furent choisis le duc d'Alençon, Dunois, Lahyre, Xaintrailles, de Loré (qui avait été appelé du Maine pour être auprès d'elle) Gaucourt, Chabannes, Arthur de Bretagne, et plusieurs autres.

Le siège d'Orléans, continué par le comte de Suffolk, après la mort de Salisbury, était regardé comme la dernière crise de la monarchie française. Bourges et les autres villes, qui tenaient encore pour le roi, attendaient la réduction de cette place qu'on croyait infailible pour arborer le léopard et se soumettre au duc de Bethfort, régent de France pour le roi d'Angleterre.

Orléans souffrait des horreurs de la faim ; la malheureuse journée des *harengs* avait tout démoralisé, soldats et bourgeois parlaient d'ouvrir des conférences avec le comte de Suffolk.

La Pucelle, pressée d'agir, ne tarda pas à trouver l'occasion de signaler son courage. L'amiral de Culant, le maréchal de Rieux, de Loré reçurent l'ordre de la soutenir dans le combat. Comme Orléans avait besoin de secours d'hommes, de munitions et de vivres, on résolut de tenter l'introduction d'un convoi préparé à Blois. L'entreprise était difficile, car les Anglais avaient élevé des forts à toutes les avenues de la ville. On proposa plusieurs moyens qui furent repoussés, enfin l'on adopta l'avis de de Loré, qui consistait non à séparer les troupes, mais au contraire à tenter l'entrée du convoi, appuyé par toute l'expédition. Le succès répondit à la hardiesse de la tentative, le secours d'hommes, suivi du convoi entrèrent avec bonheur dans la ville sans que les Anglais osassent sortir de leurs lignes.

La Pucelle fit son entrée dans Orléans, à cheval, escortée de Culant, de Rieux, de Loré et du seigneur de Raiz. L'enthousiasme fut général dans la ville et dans l'armée.

La ville manquant de tout, ce secours fut bientôt épuisé; on songea donc à y introduire un second convoi. De leur côté, les assiégeants ayant reçu des renforts, se disposaient à repousser toute tentative.

On rassembla donc un second convoi à Blois, dont le conseil voulait tenter l'entrée par la Sologne, comme la première fois. De Loré, dont on connaissait l'expérience, fit observer que depuis ce jour les Anglais avaient fortifié cet endroit, proposa la route de la Beauce, ce qui fut accepté. L'amiral de France, le maréchal de Boussac et Gaucourt, gouverneur d'Orléans, vinrent appuyer l'entreprise. La Pucelle sortit au-devant d'eux avec la garnison commandée par le Bâtard d'Orléans; le convoi passa presque sans combat, à sa rentrée elle fut reçue avec de grandes acclamations.

De nouveaux combats se succédèrent autour d'Orléans, où de Loré figura toujours avec honneur; dans l'un d'eux, la Pucelle fut légèrement blessée au bras; de Loré, à la tête de cinq cents hommes, emporta un fort où *Glacidas*, un des chefs anglais les plus versés dans l'art des sièges, fut forcé de se retirer sur le pont qui se rompit sous les pas de cette foule, où périrent plusieurs milliers d'Anglais, tant sous ses ruines que dans la Loire.

Ce malheur affecta tellement le comte de Sulfoek, qu'il perdit toute espérance de se rendre maître d'une ville dont le ciel prenait si visiblement la défense; en conséquence, il en leva le siège, et des débris d'une formidable armée à peine s'il réunit huit à neuf mille hommes.

Les Anglais, affaiblis par un siège de sept mois, harassés de fatigue, ne pouvant plus tenir la campagne, se renfermèrent dans les villes de Baugency et Jargeau, qui furent aussitôt assiégées. Le duc d'Alençon, qui était sorti de prison, où il était resté depuis la bataille de *Verneuil*, commandait le siège de Jargeau. Lorsque la brèche fut reconnue praticable, de Loré fut chargé, à la tête des enfants perdus et soutenu par Lahyre avec quatre cents hommes, de monter à l'assaut. Après

des prodiges de valeur, il entra l'épée à la main sur la brèche, défit l'ennemi et saccagea la ville. *Regnault*, son écuyer, fit prisonnier de guerre le comte de *Sullock* et son frère le seigneur de la *Poêle*.

Baugency, quoique bien fortifiée et munie d'une nombreuse garnison, instruite du sort de Jargeau, se décida à capituler. De Loré fut chargé d'en faire exécuter les conditions; pour cela il fallait être un homme probe et ferme, la plupart des gens de guerre ayant peine à garder la parole donnée à des ennemis qui, si souvent, avaient manqué à la leur. Les prisonniers anglais qui, de Jargeau devaient être conduits à Orléans, furent tous massacrés à la suite d'un léger différend survenu entre eux et les Français; seulement *Sulfolk*, la *Poêle* et les principaux officiers furent épargnés.

Le duc de Bethfort en fut si irrité, qu'il avait résolu de passer au fil de l'épée tous les prisonniers français, en commençant par les plus illustres.

Le duc d'Alençon, pour éviter cette terrible extrémité, chargea donc de Loré de la conduite des prisonniers de Baugency; il réussit à s'en acquitter convenablement en sachant allier la sévérité à la douceur.

Sur ces entrefaites, les Français furent informés par leurs coureurs, que six mille Anglais marchaient vers Janville, en Beauce. De Beaumont, Xaintrailles et de Loré en eurent les premiers avis. Le duc d'Alençon et tous les chefs, y compris la Pucelle, décidèrent qu'il fallait les poursuivre. On forma donc un petit corps d'armée sous les ordres du duc d'Alençon, de Loré conduisait l'avant-garde. Ils marchèrent avec tant de diligence, qu'ils surprirent les Anglais au village de *Patay*, où ils furent forcés dans leurs retranchements. De Loré les chargea si brusquement, que Talbot, qui les commandait, fut pris et que Fastol fut forcé de prendre la fuite. Parmi les prisonniers, se trouvaient encore le sire de *Scales*, le chevalier *Ramston et Heugerford*. Les Français firent une si horrible boucherie de leurs ennemis, que quatre mille restèrent sur la place.

De Loré fut chargé par le duc de conduire Talbot à Chinon, où il le présenta au roi, qui le reçut avec les marques d'estime dues à un homme de mérite tombé dans le malheur ; sur la demande de Xaintrailles il fut remis en liberté sans rançon.

Pendant son séjour à Troyes, Charles VII après en avoir chassé les Anglais, donna au brave de Loré la conduite de l'armée, de préférence aux ducs d'Alençon, de Bourbon et du comte de Vendôme, et ce choix fut approuvé par tous les gens de guerre.

De Troyes, le roi arriva devant Reims, on craignait de la résistance ; mais la garnison se retira d'elle-même, et les Reimois acclamèrent leur roi. La cérémonie du sacre se fit pompeusement, la Pucelle y assistait près du roi en habit de guerre, son étendard à la main. A la fin de la messe elle dit avec attendrissement : « Enfin, gentil Roi, or est exécuté le plaisir de Dieu « qui volait que vous vinssiés à Reims recevoir votre digne « Sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le « royaume doit appartenir. »

Le duc de Bethfort, indigné que toutes les villes se rendissent au roi, sortit de Paris avec une armée, se dirigeant vers Senlis, vers laquelle le roi faisait aussi marcher la sienne, avec l'intention d'en venir à une bataille, qui décidât une querelle qui avait tant coûté de sang aux deux nations.

Charles, averti de cette résolution désespérée du duc de Bethfort, résolut de le laisser consumer ses forces sans en venir aux mains ; en conséquence, il ordonna à de Loré et à Xaintrailles d'observer les Anglais. Ces deux capitaines, suivis de vingt hommes d'armes, donnèrent au roi des renseignements si exacts, que le duc fut obligé de rentrer dans Paris.

Le roi, sur les instances de Jeanne d'Arc, résolut de s'emparer de Paris, prise qui devait à peu près terminer la guerre entre les deux peuples. Pour cette entreprise, il fallait reprendre toutes les villes des environs. De Loré, d'après les ordres du

roi, prit trois mille hommes pour s'emparer de Saint-Denis et en faire une place d'armes. A l'approche des Français la garnison se retira, et le brave Manceau y entra sans tirer l'épée.

Paris fut attaqué au mois de septembre par la porte Saint-Honoré, la Pucelle y fut blessée d'une flèche à la cuisse, les barrières qui couvraient cette porte furent forcées; mais on n'alla pas plus loin, le mouvement des bourgeois, favorable au roi n'ayant pas réussi. A la suite de cet échec, Charles se retira en attendant un moment plus favorable.

Pendant ce temps, Lagny se rendit au roi. Cette ville, située sur la Marne, était d'une grande importance en ce qu'elle interceptait le passage des vivres pour Paris. Le roi choisit donc un capitaine d'une vaillance éprouvée pour lui en donner le commandement; ce fut de Loré qu'il choisit.

Les Anglais sentant qu'il leur importait beaucoup de reprendre cette place, détachèrent quatre mille hommes de leurs meilleures troupes pour s'en rendre maîtres avant qu'on eût pu la mettre en état de soutenir un siège; de Loré ne se laissa pas surprendre dans une ville sans défense, il marcha à l'ennemi, qu'il rencontra à une demi-lieue de Lagny, lui livra bataille, et, bien qu'inférieur en nombre, il le défit en plusieurs combats renouvelés trois jours de suite.

Ce petit corps de troupe dissipé, le duc de Bethfort ne pensa plus à faire le siège d'une ville si bien défendue, de sorte que de Loré, devenant maître de la campagne, fit plusieurs courses jusqu'au faubourg Saint-Antoine, et fit plusieurs prisonniers de marque aux portes de Paris.

Les affaires du Roi, dans le Maine, n'étaient pas aussi brillantes. Les Anglais, entièrement maîtres de la Normandie, envoyaient continuellement des troupes pour tenir les Manceaux en bride; en conséquence, le duc d'Alençon jugeant que de Loré rendrait au roi de plus grands services dans le Maine, l'y renvoya avec un régiment d'infanterie et six cornettes de

cavalerie. Le duc de Bethfort partit aussi dans ce temps pour la Normandie, où sa présence était nécessaire.

1429. Au mois d'août 1429, pendant que Messire Ambroise de Loré aidait le roi de Bourges à devenir le roi de France, un gentilhomme de sa compagnie, nommé *Jehan d'Armange*, reprit Saint-Cénery sur les Anglais. Cette forteresse, bâtie sur un rocher aux bords de la Sarthe, sur les confins du Perche et de la Normandie, empêchait par sa position et sa force les communications faciles entre le Maine et cette dernière province. Bien plus, la garnison de ce château faisait de continuelles courses jusqu'aux portes d'Alençon et de Fresnay; aussi les Anglais tentèrent-ils de le reprendre avant que les fortifications en fussent réparées et achevées.

Voici comme la chronique anonyme de la Pucelle rend compte de cette attaque :

« Un jour Jean Armange se mit en la place de Saint-Severin
« (Saint-Cénery) qui avait été abattue. Avec lui il y avait un
« gentilhomme de Bretagne, nommé *Henry de Villeblanche*,
« et ils reparerent ycelle place; or le troisième jour apres
« qu'ils furent entrés dedans, les Anglais de la garnison
« d'Alençon, avec d'autres de leur compagnie, s'assemblèrent
« et vinrent devant ladicle place, garnis de canons, vulgaires,
« couleuvrines et arbalêtres. Ensuite qu'ils eurent été aucun
« temps devant, ils la crurent prendre d'assaut, et de fait ils
« l'assaillirent grandement et merueilleusement. Mais lesdicts
« capitaines et leurs gens se défendirent si vaillamment et tel-
« lement qu'ils demeurèrent les maîtres en ycelle place et
« que lesdicts Anglais s'en retournèrent à Alençon, sans y
« avoir pu rien gagner. »

La colonne anglaise était commandée par lord Willoughby ou Wilby, et Falstof s'y était rendu pour donner l'assaut qui fut repoussé avec succès.

Pesche se trompe quand il dit qu'Armange et de Villeblanche, laissés par de Loré à la garde du château de Saint-Cénery, furent plus heureux que le connétable de Richmond, et

qu'ils reprirent Fresnay. C'est Saint-Cénery, dont il est question ; ils le reprirent en effet sur eux en l'absence de de Loré, qui alors combattait avec la Pucelle.

1430. Jeanne, en poursuivant sa carrière militaire, fut faite prisonnière en 1430, sous les murs de Compiègne, par un capitaine bourguignon qui la céda à Jean de Ligny de Luxembourg, son général. Ce dernier la vendit *loyalement* aux Anglais pour dix mille livres et une pension de trois cents livres pour le capteur. Jean Cauchon (1), évêque de Beauvais, tout dévoué à l'Angleterre, présidait le tribunal qui la condamna à être brûlée vive comme sorcière, hérétique, relapse et idolâtre. Le supplice de cette fille héroïque sera toujours reproché aux Anglais comme un acte infâme. Ne pouvant la vaincre par les armes, ils se servirent du masque religieux pour s'en défaire. Ici se révèle le caractère national.

1430. Le duc d'Alençon ayant appris que les Anglais faisaient de nouveaux préparatifs pour attaquer Saint-Cénery, manda Ambroise de Loré, qui, pendant son séjour à Lagny, avait formé le dessein de prendre Rouen, où il avait des intelligences ; mais s'étant égaré en route, son entreprise avait échoué.

Le duc le fit son maréchal à la place du Bâtard d'Alençon, et lui donna le château de Saint-Cénery. Il se hâta de faire travailler aux fortifications ; il les augmenta surtout du côté de Fresnay, où se trouvaient des hauteurs qui pouvaient incommoder la place.

Le retour du duc de Bethfort en Normandie rétablit les affaires des Anglais ; ils tentèrent de reconquérir ce qu'ils avaient perdu dans le Maine. Ils vinrent donc une seconde fois mettre le siège devant Saint-Cénery. Malgré toute la célérité

(1) C'est depuis cette époque, dit un chroniqueur, qu'on a pris à juste titre ce nom en mauvaise part et qu'en changeant de nos jours le nom de cauchon en celui bien inoffensif de cochon, on a continué de dire, bête, sale, maussade comme un c.

que de Loré avait mise, ni les fortifications ni le ravitaillement n'étaient encore complets lorsque *Thomas, comte de Scales, Raoul le Bouteiller, Robert de Roox et Guillaume de Houldelande*, capitaines anglais, parurent devant la place avec cinq mille hommes d'infanterie, quatre cents chevaux, un gros train de huit canons, des bombardes et autre artillerie. De Loré était accouru, et quoique la garnison fût peu nombreuse (une partie était à tenter un coup de main sur Sainte-Suzanne), il fit de si furieuses sorties, que les assiégeants furent tentés de se retirer. Mais de Loré, ayant perdu grand nombre de soldats dans ces rencontres, rassembla ses officiers pour prendre un parti; tous furent d'avis qu'il allât à Chinon trouver le roi et le duc d'Alençon, leur demander des troupes pour faire lever le siège. Il fit dans la nuit une rude sortie hors de la place et passa au milieu des Anglais accompagné seulement de quatre cavaliers, à la faveur de l'obscurité, bien chagrin de tourner le dos à des ennemis qu'il avait tant de fois vaincus.

Le roi et le duc connaissant l'importance de la conservation de Saint-Cénery, lui donnèrent des troupes en assez grand nombre pour forcer les assiégeants dans leurs lignes. Les Anglais, instruits de la marche rapide de ces troupes, redoublèrent d'efforts pour forcer la place avant leur arrivée, et, après un assaut de cinq heures, toujours repoussés avec perte, redoutant l'arrivée de de Loré, ils levèrent le siège en laissant dans les tranchées une partie de leur bagage.

Les Français regrettèrent beaucoup de *Beaurepaire*, gentilhomme breton, tué au dernier assaut. Peu de temps après, Beaumont fut repris par les Manceaux.

1431. Il y avait à peine six mois que Saint-Cénery était dégagé, les Anglais, sans se rebuter de leurs mauvais succès, vinrent attaquer une troisième fois cette place, si inutilement investie par eux. Bethfort, qui n'ignorait pas qu'il lui serait difficile de contenir le Maine pendant que ce château serait au pouvoir des Français, ordonna à *Willoughby* ou *Wibby*,

capitaine d'Alençon, à sire *Mathieu Goth*, vulgairement appelé dans le Maine le capitaine *Matagot*, et à Jean de Montagu, bâtard de Salisbury, de venir pendant l'absence de de Loré (1) assiéger cette place avec sept mille hommes et douze pièces de canon. Ils espéraient, en faisant diligence, emporter la place avant le retour du hardi capitaine; ils avaient compté sans Armanges, qui y commandait. Ce brave lieutenant de de Loré soutint, avec sa garnison, les plus furieux assauts qui aient été donnés dans ce siècle. Fort heureusement le duc d'Alençon avait renforcé la garnison en infanterie et cavalerie, tant il tenait à la conservation de cette place.

De Loré, promptement averti de ce qui se passait, rassembla par les ordres du duc d'Alençon et d'Anjou trois à quatre mille hommes et deux cents lances, qu'il fit avancer à grandes journées au secours de la place qui était à toute extrémité. De Loré fut rejoint à Beaumont, où il était déjà avec le sire de Beuil, par le sire de Lohéac, par le Borgne Blosset, seigneur de Saint-Père et de Carrouge, par Pierre de Beauvau, gouverneur de l'Anjou et du Maine, pour la reine de Sicile et par Pierre de Boussac; ils logèrent tant à Beaumont qu'à Vivoin, qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue.

Wilby, averti de la marche de ces troupes, détache de son camp trois mille hommes commandés par *Salisbury*, *Jehan Arthus* et *Mathieu Goth*, pour aller surprendre et enlever les Français qui étaient logés à Vivoin. Ces troupes ayant marché toute la nuit, tombèrent sur les Français à la pointe du jour et les mirent en déroute. Comme ils commençaient à lier les

(1) En effet, de Loré était alors au château de la Guerche, où il commandait pour le duc d'Alençon. De là il avait secouru *Pouancé*, assiégé par le duc de Bretagne et y avait fait pénétrer quarante gentilshommes. Cette guerre entre le duc de Bretagne et son neveu le duc d'Alençon, fut terminée à l'amiable par l'entremise de de Loré, qui fut chargé par ce dernier de tous ses intérêts. C'est à cette médiation qu'il était occupé lors du troisième siège de Saint-Cénery. De Loré, sollicité de passer au service du duc de Bretagne refusa ses offres avantageuses pour rester fidèle à son pays.

prisonniers devant la porte de l'église, en leur faisant subir mille atrocités, de Loré et de Beuil, qui étaient restés à Beaumont, ayant été avertis, montèrent à cheval à l'instant, en ordonnant à l'infanterie de les suivre. Arrivés par Bellevent, car déjà les Anglais avaient coupé le pont sur la Sarthe, suivis seulement de quatre-vingts lances et de cent vingt archers, ils marchèrent droit à Vivoin. De Loré prend les devants avec les archers ; bientôt il aperçoit un corps de mille à douze cents hommes occupés au pillage, tout en rassemblant les prisonniers. Une douzaine d'entre eux viennent les charger, il les repousse. Il fait alors soutenir ses troupes par un écuyer, nommé *Poulain*, puis, se tournant vers de Beuil, qui avait été rejoint par le Borgne Blosset, Pierre de Beauvau, Bérrouille, de Boussac, le Porc (1), il s'écria : « Voici les enseignes des Anglais hors du village, il ne faut pas marchander. »

Les Français, moins nombreux, n'en chargent pas moins les Anglais avec audace ; le combat devient furieux, les enseignes sont foulées aux pieds de toutes parts ; enfin, malgré une héroïque résistance, les Anglais prennent la fuite. De Loré, presque seul, s'abandonne à leur poursuite ; les Anglais s'en aperçoivent, se replient sur lui ; de Loré, accablé de blessures, est fait prisonnier. Cependant de Beuil, qui suivait avec quelques troupes, s'irritant de la perte et des blessures de son ami, qu'il croyait mortelles, se rue sur les Anglais avec tant de furie, que, fendant les escadrons ennemis, il dégagea de Loré de leurs mains. De nouveaux secours arrivant aux Français, un combat plus acharné se rengage, après des prodiges de valeur. Les Anglais prennent de nouveau la fuite, laissant six cents morts sur le champ de bataille, au nombre desquels était Jehan Arthus. Les Français firent

(1) Le Porc était un des plus braves capitaines manceaux, courant toujours sus aux Anglais. Sa famille était très-ancienne, un Raoul Le Porc avait pris la Croix en 1158. (*Histoire de Sablé.*)

Le Porc : d'or au sanglier de sable. (*Armorial manceau.*)

de nombreux prisonniers, parmi eux se trouvait le capitaine *Matagot*.

Les Français n'eurent, dit-on, que trente morts et vingt prisonniers ; mais un grand nombre furent blessés, entr'autres Ambroise de Loré, Jean de Loré, son cousin, Guillaume de Plaissac, Noël de Regmalard, etc. Ces trois derniers restèrent au château de Beaumont pour guérir leurs blessures. Les seigneurs de Beuil, Le Porc, de Boussac et Bérauville retournèrent à Sablé avec les prisonniers ; parmi eux était Matagot, capitaine de Sainte-Suzanne.

Ce sanglant combat se donna dans la plaine de Vivoin, entre la Ménardrie et Villiers, lieu où se trouvent encore des ossements. En 1840 on a trouvé trois squelettes dans une carrière de pierres de cette localité.

Le bâtard de Salisbury rallia les fuyards pour regagner le camp de Saint-Cénery, où, à la nouvelle de cette défaite, la consternation fut si grande, que le lendemain, sur la nouvelle de l'approche des Français ils levèrent le siège, en abandonnant artillerie, munitions et bagages.

Dès qu'Armange s'aperçut de leur retraite, il se rua sur eux à la tête de sa garnison, les chargea au passage du Sarthon, là où il se joint à la Sarthe, et en fit une si horrible boucherie, qu'en mémoire de ce combat meurtrier, les forges que depuis on a bâties au même lieu portent encore le nom de Forges de la Bataille.

Dans tous ces sièges, d'Armange avait repoussé huit assauts et fait autant de vigoureuses sorties. Les anciens eussent placé de tels hommes (d'Armange et de Villeblanche) au nombre des héros ; ici à peine leurs noms sont-ils connus de quelques-uns.

A la suite de ces deux défaites successives, les restes de l'armée anglaise, meurtris, blessés et harassés de fatigues regagnèrent Alençon.

Voici comment Martial de Paris dit d'Auvergne parle du combat de Vivoin et du siège de Saint-Cénery, dans les vigiles de Charles VII :

L'an que dessus (1432) fut assiégé
Le châtel de Saint-Célerin,
On lost des Angloys fut logié,
Et occupalent tout le chemin.

Mais alors le sire de Beuil
A tout trente ou cinquante lance
Ayant de la rencontre deuil
Vint frapper dessus à oultrance.

Alors le sire de Beuil,
Si manda certains chiefs de guerre
Qui à son mandement et Veneil
Vindrent à Viboin de Cesterre.

Que si les Angloys reculèrent,
Un petit de leur avantaige.
Et les prisonniers s'échappèrent
Qui eurent alors grand couraige.

Quand les Angloys leur venue seurent
Tout à coup pays traversant
Arrivèrent là et furent
Sur les François lors repaissans.

Ce fait tous ensemble asprement
Lesdits Angloys tout combattirent,
Qu'ils les gagnèrent vaillamment,
Et au dernier les déconfirent.

Si se prirent fort à combattre
Et tuèrent plusieurs François
Et puis se misdrent à débattre
Pour le butin d'entr'eux Angloys.

A la rencontre de ce jour
Eut d'Angloys tant de prins que mors
Mille cinq cent ou à l'entour.
Et les autres fuyrent hors.

Quand Scales et Vuiliby
Eurent au siège ces nouvelles
Tantôt firent un aliby,
Car pas n'estaient bonnes ni belles.

Dans tous les historiens, le troisième siège de Saint-Cénery est indiqué comme ayant eu lieu en 1431, et non, comme on dit aux vigiles de Charles VII, en 1432. A resté, l'excursion de de Loré, à Caen, au mois de septembre 1431, n'eut lieu qu'après cette destruction de l'armée anglaise et la levée du siège de Saint-Cénery.

1431 (septembre). Nous arrivons à un épisode de la vie de notre vaillant capitaine qui surpasse tous les autres en hardiesse et en témérité, qui peint, du reste, bien le caractère chevaleresque et pillard des capitaines de ce temps.

A peine guéri de ses blessures, de Loré veut se venger de sa courte captivité, par un trait d'audace fabuleux.

Il part donc de Saint-Cénery avec Pierre Jaillet et Pierre Frebourg, capitaine de Bon-Moulins, et sept à huit cents hommes pour cette expédition. Or, vous saurez qu'il se tient à Caen, le jour de la Saint-Michel, auprès de l'abbaye de Saint-Étienne, une foire connue encore de nos jours sous le nom de foire aux Oignons. Caen et toute la Normandie appartenaient aux

Anglais; il lui était venu à l'esprit d'aller les y combattre, et il partait pour aller les chercher à travers vingt-cinq lieues de pays ennemi. Le château était gardé par une forte garnison, la ville pouvait mettre sous les armes vingt mille hommes.

A la fin de septembre 1434, de Loré arriva sans encombre au milieu de la foire, tua quelques soldats qui voulurent résister, enleva marchands et marchandises, faillit s'emparer de la ville, dont il avait été impossible de fermer les portes, puis revint à petites journées à Saint-Cénery avec un immense butin, beaucoup d'argent et trois mille prisonniers, dont il tira de grosses rançons.

Il avait ordonné en partant, sous peine de mort, de relâcher sans rançon les enfants, les vieillards, toutes les femmes veuves, tous les gens de travail et d'église, enfin tous ceux qui avaient un saufconduit. Les contestations qui naissaient à ce sujet étaient portées devant lui au pied d'une croix qu'il avait choisie pour son tribunal. L'on raconte que Frébourg, un de ses lieutenants, lui ayant présenté une jeune fille d'une rare beauté, prise à la foire, par une continence digne de Scipion, rare en ces temps, il la fit reconduire sous bonne escorte à Falaise dans la maison de son père.

Dans cette expédition le pillage se fit avec ordre, car tandis que les soldats chargeaient le butin et emmenaient les prisonniers, de Loré, avec cinquante hommes d'armes repoussait la garnison anglaise, ce qu'il fit jusqu'à ce que tous eussent passé la rivière. C'est là seulement qu'il rendit la liberté à tous ceux dont il est question plus haut.

Cette étonnante expédition le rendit encore plus formidable aux Anglais, si bien qu'ils n'osèrent plus faire de sièges, ni sortir en partisans, quand ce redouté capitaine commandait dans une place ou tenait la campagne.

Pendant l'expédition de de Loré à Caen, trente des plus braves de la garnison de Saint-Cénery, firent une course du côté d'Argentan. A Ranes, ils rencontrèrent un pareil nombre d'Anglais, sous la conduite du maréchal de cette ville. Les deux

portés en vinrent aux mains, d'abord à la lance, puis, mettant pied à terre, un terrible combat s'engagea à l'épée ; après une longue et énergique résistance, les Anglais furent tués ou forcés de fuir. Les Français rentrèrent à Saint-Cénery, chargés de butin et de gloire. Les Manceaux qui figurèrent dans ce combat furent Guillaume d'Amilly, Guyot Ménard, Ambroise Froulay (fut tué), Dreux Roussel ou Roussay (fut tué), Colin du Montey, Pierre Aubry, Julien Chevereau, Gautier de la Poôté (fut tué) et d'autres dont le nom nous est resté inconnu.

Ainsi la Normandie et Saint-Cénery eurent, comme la Bretagne, leur combat des *Trente*.

Ce fut le 17 décembre de cette année (1431) que se fit, à la honte de la France et de la reine Isabeau de Bavière (douairière), le couronnement dans Paris du roi d'Angleterre, âgé de dix ans, comme roi de France, sous le nom d'Henri VI.

1432. Peu de mois après son retour de Caen, les Anglais croyant de Loré absent et occupé ailleurs du butin et des prisonniers, tentèrent de surprendre Saint-Cénery. Mal leur en prit, car n'ayant pu se retirer assez vite, ce capitaine les poursuivit ; les ayant atteints et fait tomber dans une embuscade, *Raife de Hoton*, un de leurs chefs fut pris avec ses principaux officiers ; tous les soldats furent passés par les armes.

Dans la même année le comte d'Arondel, capitaine anglais, vint assiéger le château de Sillé. A peine avait-il fait les premiers travaux, que Gilles de Laval, depuis maréchal de France, accompagné des seigneurs de Boussac, de Beuil, de Loré, le leur fit honteusement lever.

Dans ces mêmes temps à peu près, les batteurs d'estrade de Sainte-Suzanne, alors au pouvoir des Anglais, firent des courses jusqu'aux portes de Sillé ; dans une sortie que firent les Français, ces derniers furent faits prisonniers.

De Loré, apprenant ce malheur, se mit à leur poursuite avec quelques cornettes de cavalerie ; il les atteignit bientôt, leur tua deux cents hommes, reprit les prisonniers et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Sainte-Suzanne.

Quelques mois après, Guillaume de Saint-Aubin, un des lieutenants de de Loré (bien certainement un de Montesson, seigneur de Saint-Aubin-du-Cormier, paroisse dans le voisinage de Saint-Cénery), vint avec soixante ou quatre-vingts combattants loger à Loufougères; deux cents Anglais de la garnison de Mayenne vinrent l'attaquer; il se défendit si bravement, qu'il les défit;

Pendant l'action, il arriva un fait assez singulier. Au commencement de la mêlée, un homme d'arme de sa compagnie, nommé Le Bâtard de Bois-à-Prêtre, s'enfuit et se cacha dans un buisson. Deux Anglais, après leur défaite, vinrent pour se cacher au même lieu que ce poltron. Épouvanté à leur approche, il se lève tout tremblant, bien décidé à se rendre; mais les Anglais le croyant à une embuscade se jettent à ses pieds et demandent la vie. Il profite de cet heureux hasard, les fait prisonniers et les conduit à son capitaine. Ses compagnons lui contestent cette prise, de Loré est pris pour juge, lui ôte ses prisonniers, le chasse et l'eût fait punir sans les instances de ses amis.

Le comte d'Arondel, ayant manqué de prendre Sillé, plus heureux, se rendit maître du château d'Orthes, où commandait *Olivier Boucher*, écuyer breton. Après ce léger avantage, il vint camper avec trois mille hommes sur les bords de la Sarthe; il assit son camp dans les chemins et prés adjacents près le village de Gratiel (Gué de Gratiel), à deux lieues de Saint-Cénery, avec l'intention d'attaquer cette place. De Loré, l'apprenant, sortit de cette forteresse avec cent soixante chevaux, surprit au clair de lune le bivouac des Anglais, les mit en désordre, y porta la mort et resta maître du camp pendant une heure. Les Anglais, revenus de leur surprise, se rallièrent près de l'hôpital de Grateil, attaquèrent de Loré, qui, malgré sa valeur, fut obligé de céder au nombre, d'abandonner l'artillerie, de se retirer en emmenant deux cents prisonniers et quatre-vingts chevaux. Dans ce combat, les Français perdirent quatre gentilshommes, dont l'un, nommé le Loup, était Breton.

1433. Vers le commencement de 1433, Raoul de Jupilles, seigneur d'Aunou et de Jupille au Maine, avec d'autres

capitaines du parti de Charles VII, se rendirent maîtres du fort de Saint-Martin de Sééz. Un détachement anglais, sous les ordres de *Fastol*, capitaine d'Alençon, vint les y assiéger. Le fort fut pris d'assaut le 3 mars 1433, le seigneur de Jupilles et plusieurs Français y furent tués. Il fut enterré dans la cathédrale de Sééz.

Dans ces temps-là c'était l'usage, le 1^{er} mai, d'aller planter à la porte de ses amis une branche d'arbre qu'on appelait *May*. Quelquefois aussi on en plantait à la porte de ses ennemis pour se moquer d'eux.

Donc, les Anglais de la garnison de Fresnay, au nombre de quatre cents, sortirent le 1^{er} mai 1433 pour aller planter le *may* devant le château de Saint-Cénery, toutefois ils eurent le soin de ne pas approcher trop près.

De Loré, voyant cette insulte, ordonna aux coureurs de la garnison de le reporter et replanter devant les barrières de Fresnay; pour lui il se mit en embuscade pour les soutenir au besoin. Les Anglais sortirent en effet au nombre de quatre à cinq cents pour repousser les Français qui se mirent à fuir en attirant l'ennemi jusqu'au delà de l'embuscade. Alors de Loré leur coupa la retraite, tandis qu'Armange se retourna sur eux avec sept à huit vingt hommes. Les Anglais, après une défense énergique, furent tous tués ou pris.

Voici sur la plantation du *may* comment l'auteur des *Vigiles* de Charles VII s'exprime :

L'an mil quatre cent trente-deux,	Messire Ambroise de Loré
Ung premier jour du mois de may	Fit faire une embûche à couvert,
Viandrent aucuns Angloys coureurs	Et après qu'il fut préparé
Planter à Saint-Célerin <i>may</i> .	Leur envoya ung beau may vert.
Cela firent expressement	Adonc les Angloys affouirent
Afin que les François si vîssent	Contre ceux qui le présentaient,
Leur en donner pareillement.	Et lors les François si saillirent.
Et par les embûches les prinssent.	D'un lieu ou mussez ils étaient.

Si ut grande criie et glay
Tant que plusieurs Angloys tuèrent
Sans emporter herbe ni may
Et les autres s'en retournèrent.

Dans une autre rencontre, aux environs de Fresnay, d'Armange défit encore les Anglais, leur tua cent vingt hommes et fit nombre de prisonniers; parmi eux se trouvait *Hardouin de Montlouet*, maréchal de Fresnay.

Presque tous les combats entre les garnisons de Saint-Cénery et de Fresnay se livrèrent sur le territoire d'Assé-le-Boisne, où se trouvaient bon nombre de châteaux forts, notamment celui d'Assé, le plus important, entouré de larges fossés. Les autres étaient ceux du Molan, dont il ne reste que les douves; celui de Cerisay, ceint d'un double fossé et flanqué de tours; ceux de Grateil, la Cour, la Coursure dont il ne reste plus rien.

Dans les bois d'Assé, là où de Loré surprit et battit les Anglais lors de la plantation du may, se voient encore les vestiges d'un ancien camp, connu de nos jours sous le nom de Jardin ou Cimetière des Anglais.

1434. Nous arrivons enfin à une époque fatale pour Saint-Cénery, la prise de cette place par les Anglais.

Du haut de cette forteresse redoutable, de Loré et ses lieutenants commandaient la contrée en surveillant tous les mouvements des Anglais.

D'un autre côté, le comte d'Arondel ne voyait pas sans dépit une bicoque à peine de trois cents pas de circuit tenir en échec toutes les forces anglaises de la Normandie. Irrité surtout d'un succès obtenu par d'Armange devant Fresnay, il résolut de mettre fin à ces luttes continuelles par la prise de cette place.

En conséquence, le comte, après avoir pris Louviers et détruit le château de Bonmoulins, revint à Alençon, où il rassembla sous ses ordres et sous ceux de ses plus renommés capitaines, entre autres de Falstolf, Scales, Wilby, etc., une armée de quinze mille hommes avec une artillerie de vingt canons, engins à verges, couleuvrines et autres machines à feu alors en usage.

Il arriva devant Saint-Cénery au commencement de février 1434; aussitôt il en forma le siège pour la cinquième fois. Il

dressa ses batteries du côté d'Alençon, de Moulins-le-Carbonel, ainsi que sur les rochers qui environnent la place de tous côtés. Les gens du pays prétendent qu'il existe encore sur le tumulus ou tertre factice qui domine Saint-Cénery du côté d'Alençon, des pots où l'on plaçait les canons.

Les Anglais attachèrent de suite des pionniers pour saper le roc, et l'assaut commença.

Pendant ce temps, de Loré avait été appelé par le roi pour défendre Lagny contre les Anglais, ce qu'il fit avec succès.

Voici ce qu'en dit Martial d'Auvergne :

Messire Ambroise de Loré,
Foucaut, deux vaillants hommes d'armes
Toujours leur tindrent pié ferré
Et la firent maint beaux faits d'armes.

De Loré avait laissé à Saint-Cénery, où commandaient d'Armange, Guillaume de Saint-Aubin et Henri de Villeblanche, tous capitaines de haute réputation, sa femme Catherine de Marsilly, ainsi que toute sa famille. La garnison était faible, étant composée de trois cents hommes seulement. Malgré un si petit nombre de défenseurs, le siège dura depuis trois mois, et de Loré, tout en rassemblant des troupes pour secourir la place, comptait beaucoup sur le courage indomptable de ses lieutenants.

Ne pouvant entrer à Saint-Cénery ni y introduire de renforts, il fit les plus grands efforts pour secourir un château où étaient enfermés sa femme et ses enfants. D'Arondel, qui connaissait les ressources innombrables de cet homme infatigable, craignit quelque coup de désespoir; sachant, du reste, que le connétable de Richemond était à Duretal avec une armée, il fit redoubler son feu. Une nouvelle batterie fut placée du côté de la rivière, au-dessus des forges de la Bataille, d'où l'on battit les murailles avec tant de violence, que plusieurs pans de murailles étant renversés, on jugea la brèche praticable. Les Anglais montèrent donc à l'assaut.

D'Armange, de Villeblanche et Saint-Aubin (1), à la tête de la garnison, y firent des prodiges de valeur; mais enfin, après cinq heures de combat, ayant été tués la pique à la main sur la brèche avec une partie de la garnison, le reste couvert de sang, épuisé, criblé de blessures, se rendit à composition après trois mois de siège. Les débris de la garnison et la famille de de Loré sortirent vie et bagages saufs.

Le comte d'Arondel, furieux d'une défense si héroïque, pour effacer la mémoire de la longue résistance d'une poignée d'hommes contre une armée entière, ruina le château, fit sauter par la mine ses bastions et ses tours, si bien qu'il n'en resta qu'un amas confus de pierres et de débris impossible à reconstruire.

En 1666, les érudits du temps montraient encore à Saint-Cénery, où les seigneurs de l'Escale, de Rooz se postèrent, par quel endroit Salisbury et Mathieu Goth firent leurs attaques, sur quels rochers d'Arondel fit braquer ses canons et s'écriaient :

Hic Matagot infelix, ferus hic tendebat Arundel.

Ainsi fut ruinée cette place, le monument éternel de la gloire d'Ambroise de Loré, où périrent trois chevaliers du plus grand courage, malheureusement presque oubliés aujourd'hui.

De Loré avait perdu successivement ses trois places de guerre, Fresnay, Sainte-Suzanne et Saint-Cénery. Les Anglais estimaient particulièrement la ville et château de Fresnay, dont ils augmentèrent les fortifications, et qui resta depuis son échange avec de Loré, constamment en leur possession; toutes tentatives pour la reprendre échouèrent, ce qui était dû tant à ses fortes murailles qu'à la nombreuse garnison d'élite qui était sous les ordres de capitaines renommés.

(1) Guillaume de Saint-Aubin était certainement un de Montesson. Cette famille était dès ce temps établie dans le Maine. De tout temps elle a eu la seigneurie de Saint-Aubin-du-Désert, autrement dit du Cormier. Cette paroisse est voisine de Saint-Cénery (6 à 8 kilom.) et ses seigneurs devaient servir Charles VII.

En apprenant cette triste nouvelle, le connétable et le duc d'Alençon retournèrent à Saumur pour attendre le moment de reprendre leur revanche.

D'Arondel, enflé de cette victoire, se rendit maître de Beaumont, Sillé et autres petites places. Le récit de la prise de Sillé et des événements qui la précédèrent, sont assez intéressants pour ne pas être passés sous silence.

Le comte d'Arondel se porta donc sur Sillé et en forma le siège. Aymery d'Anthénaise, qui y commandait, convint avec lui que dans six semaines les armées française et anglaise se trouveraient en présence à l'Ormeau de l'Escament dans les environs de Sillé, pour se livrer bataille, et que cette ville serait le prix du vainqueur; sur quoi d'Anthénaise lui donna des otages et d'Arondel son seing. Le terme étant arrivé, les Français se rangèrent en bataille sur la lande de l'Ormeau; les deux armées s'approchèrent de si près, que plusieurs escarmouches eurent lieu entre de Loré, de Boussac et les Anglais. Le comte d'Arondel s'étant avancé jusqu'à la chapelle Saint-Jacques, dite *la Chapelle où la chère prit le loup*, ayant observé la position avantageuse des Français, retourna en diligence à Neuvillalais, où il avait couché la veille; il posta son armée appuyée sur un ruisseau. L'armée française, seulement forte de six mille hommes, était sous les ordres du duc de Richemond; ses plus renommés capitaines étaient Charles d'Anjou, Gilles de Laval, de Loré, le seigneur de Raiz, de Beuil, de Boussac, de Lohéac, de Graille, etc. Le duc suivit les Anglais à la distance d'un quart de lieue, toujours en ordre de bataille, tâchant de les attirer au combat par des escarmouches. Après un jour passé sous les armes, les Français, vers le soir, envoient *sonner les armes*, font sommer les Anglais, par un héraut, de venir combattre à l'Ormeau de l'Escament, ou de rendre les otages de Sillé, ce qu'ils préférèrent. Le connétable voulait faire trancher la tête à d'Anthénaise, pour avoir pris un tel engagement; de Beuil, pour lui sauver la vie, s'engagea à défendre la place. Les Français,

comptant sur la foi des Anglais (ah! le bon billet qu'a La Châtre) se retirèrent à Sablé et distribuèrent leurs troupes en diverses garnisons.

Alors, le comte d'Arondel, trahissant la parole donnée, revint assiéger Sillé, au moment où ses défenseurs croyant à sa bonne foi étaient sans défiance. La ville fut prise d'assaut et démantelée par son ordre.

Lavardin, Meslay, Orthes, Montsûrs, Pré-en-Pail et une foule d'autres châteaux étaient tombés à cette époque entre les mains des Anglais.

A la fin de 1434 ou au commencement de 1435, les *communes*, gens du pays de Normandie (selon l'expression d'un chroniqueur du temps), las des exactions de toutes sortes dont ils étaient victimes de la part des Anglais, voulant se soustraire à leur joug insupportable, se soulevèrent contre leur domination. Ils se réunirent aux environs de Caen, Bayeux et dans tout le *bas* pays, au nombre de soixante mille hommes, sous le commandement d'un paysan nommé *Quatre-Pieds*.

De Loré, par ordre du duc d'Alençon, s'avancait pour les soutenir; mais leur chef fut tué aux environs de Caen, dont il avait songé à s'emparer de vive force. Les Anglais dissipèrent ce rassemblement et en tuèrent un grand nombre.

De Loré, qui marchait sur Bayeux avec six cornettes de cavalerie, en recueillit un grand nombre des plus aguerris qu'il réunit à ses troupes, puis se dirigea sur Avranches pour la surprendre; les bourgeois ayant été désarmés par la garnison, il fut forcé d'en former le siège. Le duc d'Alençon et de Beuil y accoururent avec des troupes, mais l'entreprise ne réussit pas.

Ce coup, bien qu'avorté, ruina cependant l'influence anglaise dans le pays surtout après l'expédition de *Garnier*, gentilhomme du pays de Caux, qui, ayant rassemblé vingt mille hommes, qu'il réunit aux troupes que commandait *Roche fort*, maréchal de France, s'empara de Dieppe, Fécamp, Honfleur; tout succomba sous ses armes, excepté Arques et Caudebec.

Vénable, capitaine anglais, craignant que cette fertile moisson de places ne portât toute la Normandie à la révolte, se retrancha avec douze cents hommes dans l'abbaye de Saint-Gilles-en-Cotentin, d'où il faisait des courses pour contenir tout le pays. De Loré, encore occupé au siège d'Avranches, conçut le dessein d'enlever ce château, et partit un jour en compagnie des sieurs de Laval et de Lohéac; en arrivant, il planta des échelles aux murailles, et s'empara des premières cours, où périrent deux cents Anglais. Malgré ce premier avantage, la vigoureuse défense de **Vénable** les força de se retirer; ils se rendirent à Fougères en attendant une meilleure occasion.

Vénable, enhardi par ce succès, recommença par battre la campagne; il eut même la témérité de s'avancer jusqu'à Lassay, sur les frontières du Maine, pour en rafraîchir la garnison qui occupait cette ville depuis la bataille de Verneuil.

De Loré, en ayant eu connaissance partit secrètement de Fougères, avec André de Laval, Pierre Le Port et sept cents hommes. Il rencontra **Vénable** entre Lassay et Ambrières, le chargea si vivement qu'il tailla en pièces le détachement anglais, avant qu'il eût pu se mettre en bataille, et emmena à Laval trois cents prisonniers. Cet échec rendit furieux le comte d'Arondel, qui s'en prit à **Vénable** et lui fit trancher la tête.

1436. Les besoins de l'Etat rappelèrent nos braves capitaines manceaux sur un théâtre plus étendu que celui du Maine, qu'ils avaient défendu avec tant de persistance et de courage. Ambroise de Loré, qui avait fait preuve de tant de courage et d'habileté, ne fut pas oublié, le roi de France avait résolu de reprendre Paris.

En conséquence, pour renforcer son armée, il donna ordre au Bâtard d'Orléans de rassembler toutes les garnisons des villes voisines pour se réunir à lui et former le siège de Paris. De Loré, appelé par le connétable prit part à cette grande entreprise.

Le connétable et le Bâtard d'Orléans attaquèrent les portes

Saint-Michel et Saint-Jacques ; de Loré, pour leur venir en aide, s'empara de quelques bateaux qui étaient au-dessus du Pré-aux Clercs, au port Chaillot, y fit monter 400 hommes et s'avança vers le quai de l'École où il aborda. Prenant alors les Anglais à dos, il aida puissamment à la reddition de la place. Paris se souleva alors en faveur du roi et ses principaux partisans rompirent à coup de haches la porte Saint-Jacques, pour en faciliter l'entrée au connétable et au Bâtard.

L'Évêque de Théronanne et Milon de Wileby se réfugièrent à la Bastille avec Simon Mortrier, prévôt de Paris ; ils se rendirent le lendemain (1).

1437. De Loré, qui avait si puissamment contribué à la reddition de Paris et qui à la science des armes joignait encore des connaissances politiques et administratives, fut pourvu par le roi de la charge de prévôt de Paris, restée vacante par la destitution de Simon Mortrier, partisan de la faction anglaise.

Notre illustre Manceau rendit dans cette dignité de grands services au roi, en prévenant les séditions, apaisant les haines des Armagnacs et des Bourguignons encore mal éteintes. Il fit par sa vigueur et sa bonté respecter les lois que la licence de ces temps malheureux avait en quelque sorte abolies. Cette conduite honorable valut à de Loré un nouveau témoignage de la confiance du monarque ; une ordonnance du 5 avril 1437 le proclama en sa qualité de prévôt de Paris juge général et réformateur des malfaiteurs.

Dans une famine qui se fit sentir à Paris, de concert avec Ambroise de Cambrai, premier président du parlement et Simon Charles, président de la Chambre des comptes, il approvisionna la capitale et atténua le mal dans la limite du possible.

Guillaume Flavy avait été pourvu par le roi du gouvernement de Compiègne. Ce chevalier était brave, hardi, et capable de grandes entreprises ; mais l'avarice gâtait toutes ces belles

(1) Ainsi Paris rentra sous la domination de son roi légitime, après avoir été asservi dix-huit ans par les ennemis de la France.

qualités. Il prétendait que Rochefort, maréchal de France, lui avait rendu de mauvais services à la suite desquels il avait été forcé, pour se maintenir dans son gouvernement, de donner 4,000 écus et, pour ce, lui gardait rancune. Rochefort, en venant de faire rentrer Dieppe sous l'obéissance du roi, fut arrêté à Compiègne par Robin l'Hermite, lieutenant de Flavy, qui le jeta en prison où il le traita avec tant de rigueur qu'il y mourut. Bien que la licence de ces temps laissât bien des crimes impunis, cependant de Loré, instruit de ce crime, fit prendre l'Hermite qui fut enfermé au Châtelet, jugé et condamné à avoir la tête tranchée, ce qui eut lieu. Cette exécution fit trembler les méchants et rassura les honnête gens.

1439. Le connétable étant parti pour la Normandie, afin d'y faire la guerre aux Anglais, de Loré l'accompagna, voulant leur soustraire le pays qui lui avait donné naissance.

Le connétable assiégea Avranches, une des plus fortes places de Normandie; les faubourgs furent emportés par de Loré, l'armée s'y logea commodément. De Richemond, voyant qu'elle ne pouvait plus être secourue, permit à ce capitaine de détacher quatre compagnies de cavalerie pour passer dans le Maine. Sainte-Suzanne était retombée au pouvoir des Anglais par la trahison de *Jean Ferrement*; il y ménagea des intelligences avec un cavalier anglais de la garnison et se rendit maître de la place. Les Anglais, qui venaient à son secours, furent défaits par de Loré entre Ambrières et Crouzille.

Cette prise eût entraîné celle de plusieurs autres, si de Loré n'avait été rappelé à Paris pour s'opposer à la ligue dans laquelle était entré le Dauphin; ce qu'il fit avec tant de bonheur et de sagacité que le repos de cette grande ville n'en fut pas troublé.

Le roi, sur l'avis de son conseil, partit pour le Poitou, à la tête de sa cavalerie pour étouffer l'insurrection; de Loré fut chargé de lui conduire l'infanterie, mais les instantes prières du comte d'Eu et du duc de Bourgogne parvinrent à ramener

le calme en réconciliant la famille royale. L'armée repassa en Normandie, où elle reprit des places réputées imprenables.

De Loré revint à Paris pour prévenir de nouveaux soulèvements chez des hommes si mobiles et si inquiets (ils sont encore les mêmes hommes) et y parvint en employant la force et la clémence.

1442. Dans ces temps reculés, Pontoise était regardée comme un des principaux magasins d'où Paris tirait ses subsistances; le roi désira s'en emparer. Talbot et milord Falcombrige, qui y commandaient, regardant cette place comme indispensable au rétablissement de leurs affaires, la gardaient avec soin.

Charles VII vint donc l'assiéger, jugeant sa prise nécessaire pour *rencongn*er les Anglais dans leur île. Le roi ordonna à de Loré de s'emparer des faubourgs, qui n'étaient plus que des ruines; ce qu'il exécuta malgré 1,200 Anglais embusqués dans ces décombres.

Talbot y avait jeté des troupes et des vivres avant son entier investissement. Le roi et le Dauphin se montrèrent constamment au premier rang, récompensant les braves qui combattaient à leurs côtés.

Le duc d'York résolut de secourir la place; il réunit donc une puissante armée et vint assiéger Charles dans ses lignes autour de Pontoise. Bientôt la famine se fit sentir dans le camp du roi, on parla de lever le siège; mais de Loré, ayant été envoyé à Paris, ramassa un grand nombre de bateaux qu'il chargea d'armes et de provisions, remonta de la Seine dans l'Oise et conduisit ce convoi dans le camp du roi, malgré le feu des Anglais qui bordaient les deux rives. Pontoise fut emportée d'assaut, le roi recommanda d'épargner les vaincus. Cette action d'éclat semble avoir couronné la carrière militaire de notre héros, il était alors âgé de quarante-six ans.

Si on ne rencontre plus de Loré sur les champs de bataille, nous le voyons occupé comme magistrat à réparer les maux

de la guerre, à maintenir la tranquillité publique, à protéger l'industrie et le commerce.

Le 12 mai 1443, il donne de nouveaux statuts aux foulons marchands de draps de Paris. De Loré, guerrier intrépide, magistrat intègre, fut également négociateur habile ; il remplit avec succès la mission qu'il avait eue de concilier les ducs de Bretagne et d'Alençon.

1446. Après une vie si bien et si honorablement remplie, cet homme célèbre mourut en 1446, âgé seulement de cinquante ans.

Il laissa de sa seconde femme, Catherine de Marcilly, dame d'Ivry, Ambroise de Loré, qui épousa Marguerite des Aubiers ;

Ambroisine, baronne d'Ivry, mariée à Robert d'Estouteville seigneur de Braisnes, nommé en 1446 prévôt de Paris comme successeur de son beau-père.

Ses armes étaient de sable au lion d'argent, couronné, armé et lampassé d'or, suivant Leferon et Godefroy, *histoire des prévôts de Paris*.

Ses armes de famille portaient : d'hermine (ou de Bretagne) à trois quintes feuilles de gueules.

M. Paul de la Salle, dans son opuscule sur de Loré, cite un article du journal d'un ou plutôt de deux bourgeois de Paris, à la date de 1446, que nous conservons dans son originale naïveté ; mais nous révoquons en doute sa véracité ; le voici :
« *Item*, la vigile de l'Ascension, fut enterré le prévôt de
« Paris, nommé Ambroise de Loré, baron de Joinville, aimant
« le bien commun, plus que nul prévôt, qui devant lui eût été
« depuis quarante ans ; car il avait une des femmes qu'on
« peut voir en tout Paris, la plus belle et honnête et fille de
« nobles gentils gens, et il était si luxurieux, qu'on disait pour
« vrai qu'il avait trois ou quatre concubines qui étaient *droïtes*
« communes, et supportait partout les femmes folieuses, dont
« trop avait en Paris, par sa lâcheté et acquit une très-mauvaise
« renommée de tout le peuple, car à peine pouvait-on avoir

« droit des folles femmes de Paris, tant les supportait avec
« leurs maquerelles. »

Cette version, si différente de la précédente, nous paraît invraisemblable : elle fait de de Loré un vil débauché et un fripon, tandis que sa vie entière nous l'a toujours montré plein de courage, de loyauté et de continence ; une vie si honorablement remplie pendant plus de quarante ans ne pouvait si mal finir ; ou le journal des bourgeois de Paris est apocryphe, ou il est l'œuvre de gens dépravés, partisans de la faction anglaise, voulant se venger par la plus infâme calomnie, d'un homme honorable si entièrement dévoué à son roi et à son pays.

Ces hommes étaient déjà imbus de cet infâme axiome :

Calomniez, calomniez il en restera toujours quelque chose !

Arrière toutes ces vilénies, que nous ne rapportons que pour être historien fidèle, mais que nous répudions de toute notre âme !

Les extraits honorables pour de Loré ont été tirés de Blondeau dans ses portraits, de Corvaisier de Bondonnet, des ordonnances de Charles VI, de Geoffroy *histoire des prévôts de Paris*, de Cauvin, etc. Des renseignements puisés à si bonnes sources valent mieux que ceux d'un journal inconnu et manquant d'authenticité.

Ambroise de Loré, durant tout le cours de sa vie, servit fidèlement les rois Charles VI et Charles VII ; son dévouement fut de tous les instants. Il fut l'émule et l'égal des capitaines les plus célèbres de l'époque et le premier des hommes de guerre de la province du Maine. Bayard, ce chevalier sans peur et sans reproche, se fit honneur de le prendre publiquement pour modèle. Il fut un des compagnons de Jeanne d'Arc, un des libérateurs d'Orléans, il tint en échec les Anglais devant Sainte-Suzanne et le canon seul assura leur triomphe. Quatre fois il fit honteusement lever le siège de Saint-Cénery ; enfin d'Arondel ne put s'en rendre maître qu'en employant une armée de 15,000 hommes et 20 canons ; encore y employa-t-il

trois mois, et la garnison composée de 500 hommes ne capitula qu'après avoir perdu ses trois chefs et ses meilleurs soldats.

1450. C'est à cette époque (1450) que l'Angleterre perdit en France et surtout dans le Maine sa puissance oppressive, aux yeux de l'Europe civilisée une partie de sa considération, par les crimes de ses sujets, l'ambition de ses rois, la vénalité de ses hommes d'Etat. Ce fut dans ce temps qu'eut lieu l'affreux assassinat de William de la Poole, comte de Suffolk, favori d'Henri VI, qui l'abandonna lâchement à la jalousie de ses ennemis et cette inqualifiable profession de foi du capitaine Mathieu Goth (Matagot) pourtant si brave autrefois, qui désertant le glorieux champ de bataille de Formigny en Cotentin, dit, même avant notre victoire, « une bonne fuite vaut mieux qu'une bonne attente. »

« L'oubli dans lequel tombe à partir de la fin du xv^e siècle la plupart des châteaux-forts du moyen âge n'a rien qui doive surprendre ; qu'ils aient croulé sous le canon de l'Angleterre ou sous la hache de Richelieu, leur chute a été l'accomplissement de la loi divine et une leçon de la Providence. Les nids d'aigle de nos aïeux n'ont pu survivre à l'arbre féodal. La marche a été reculée vers de lointaines frontières, le *marchio* n'est plus qu'un marquis, la commune a nivelé la citadelle, le château a été changé en ferme, le prieuré en école, l'ermitage en curé, le monastère en église paroissiale. » (PAUL DE LA SALLE.)

Généalogie d'Ambroise de Loré.

Ambroise de Loré I, dont :

Ambroise de Loré II, né en 1396 et

Remond de Loré, qui resta attaché au duc d'Orléans.

Ambroise de Loré II épousa en premières noces Guillemette de Courceriers dont il eut plusieurs enfants dont nous perdons la trace, et en secondes noces la baronne d'Ivry, dont :

Ambroise de Loré III et

Ambroisine de Loré, qui épousa Robert d'Estouteville qui succéda à son beau-père comme prévôt de Paris.

Ambroise III épousa Marguerite des Aubiers, dont :
Ambroise qui suit, Nicolas, Pierre, René, François, Jacques,
Jean, Gilbert et Eloy.

Ambroise de Loré IV épousa N..... de Soucher, dont :

Ambroise qui suit; René qui posséda la seigneurie de Saint-Mars sous Colmont et les fiefs de Bois Buron et de la Rougère comme il paraît par le rôle de l'arrière-ban de 1568;

Ambroise de Loré V, seigneur de Couptrain;

Plus tard la terre de Loré passa dans la famille du Tillet.

En 1518, Yves de Loré rend foi et hommage à René de Lorraine, seigneur de Mayenne, pour sa terre de Fresnay (située paroisse de Mayenne) et du Buron.

La fille d'Ambroise de Loré fut mariée à Pierre Bonvoust, seigneur d'Aunay, évêché de Séez, en Normandie. Le père dudit Pierre était Hélié de Bonvoust, seigneur d'Aunay, qui fut marié à Macée de Villiers, du pays du Maine et mère dudit Pierre Bonvoust. La dite Macée était fille de Guillaume de Villiers, sieur des Mézangères, de la paroisse de Vy et de Jeanne Tiercelin son épouse.

Nous disions plus haut que de Loré avait laissé de sa seconde femme Ambroise de Loré et Ambroisine qui épousa Robert d'Estouteville.

Celle-ci ne peut donc être Ambroisine, mais bien une fille de son premier mariage avec Guillemette de Courcieriers.

Présenter la monographie d'un monument de la province
du Maine.

M. Jousset, membre correspondant a envoyé la notice
suivante :

LE CHATELLIER DE LA FORÊT DE BELLÈME.

Il existe dans la forêt de Bellême, côté ouest, une porcion de hante futaie plus que séculaire, d'une rare beauté, exploitée depuis plus de trente ans, et qui, pendant de longues années

encore, suffira aux besoins nombreux du commerce et de l'industrie. Cette portion de forêt s'appelle le Châtellier. Pourquoi ce nom de Châtellier ? — Château, petit château, châtel ? On ne sait rien au juste. Il ne reste, sur l'endroit et dans les environs, aucune trace matérielle de château, ni rien qui rappelle un château. Si l'on consulte les auteurs, on ne trouve aucun signe de l'existence d'un château au lieu dit le Châtellier. Bry, le plus ancien historien du Perche, ne prononce pas même le nom de Châtellier. Delestang, qui le suivit, est aussi muet que son prédécesseur. La volumineuse compilation de l'abbé Fret, les chroniques percheronnes, n'en disent pas plus long. Le savant travail de Vaugeois sur les voies romaines n'approche pas de Bellême. Enfin, un plus récent et bien estimable travail, l'Orne, de Odolent Desnos, a complètement omis le Châtellier, en supposant qu'il l'ait connu. Dans l'opinion du peuple, le mot camp entraînant en peu l'idée de lieu fort, forteresse, château, aurait-on créé insensiblement le nom de petit château de Châtellier ? Quoi qu'il en soit de cette interprétation, l'opinion vague d'un camp existant quelque part au Châtellier subsistait ; il ne s'agissait que de le trouver. Des ouvriers avaient besoin de matériaux pour confectionner une route d'exploitation traversant la futaie du Châtellier ; ils creusèrent en tous sens, selon l'habitude, pour avoir des matériaux, et ils trouvèrent des briques rouges qu'ils arrachèrent en abondance pour les besoins. Il restait bien peu de doutes sur l'existence d'un séjour d'homme en ce lieu ; on voulut en avoir une nouvelle confirmation ; on l'obtint au mois de juin 1858. A cette époque, M. le baron de Boyer de Sainte-Suzanne, alors sous-préfet de l'arrondissement de Mortagne, administrateur laborieux et distingué, grand amateur d'antiquités, vint s'installer pendant plusieurs jours au Châtellier. Là, avec l'assistance du sous-inspecteur des forêts, M. Dagoury, qui ne lui cédait en rien pour le goût des recherches curieuses et savantes, M. de Sainte-Suzanne fit faire de nouvelles fouilles, et, au lieu où déjà les ouvriers avaient trouvé des briques, on put en retrouver cavalerie en fatiguant les Anglais par des courses continuelles.

ver encore. Il fallait en avoir la signification. En regardant ces briques, ou tuiles, ou pavés, comme on voudra les appeler, on remarqua qu'elles n'avaient point la ressemblance de formes de nos briques actuelles. Les briques trouvées étaient de trois modèles : des plates mesuraient trente-trois centimètres de côté et trois d'épaisseur ; d'autres étaient cintrées sur un très-long diamètre ; d'autres enfin étaient à rebord. Ce rebord a cinq centimètres de hauteur et trois et demi d'épaisseur. A sa base est une rigole de un centimètre de profondeur sur un et demi de largeur. Cette bordure s'efface en entier à huit centimètres de son extrémité. Est-ce pour l'engrènement d'une autre pièce ? L'épaisseur de ces briques n'est pas la même : si les briques plates ont cinq centimètres, les briques cintrées ne portent que trois centimètres. Ces dernières devaient être fort larges ; on n'a pu en obtenir que des fragments. La couleur de ces briques est rouge ; elles sont les pareilles, pour la couleur et le grain, des briques fabriquées actuellement en ce lieu qui avoisine la forêt qu'on appelle Plaisance.

Il eût été pour le mieux de faire le déblayement de telle sorte qu'on eût pu juger la disposition de ces briquetages dans leur ensemble ; mais les ouvriers travaillaient avec une ardeur féroce et destructive. Ils s'imaginaient, dans leur simplicité, que les recherches, faites sous le semblant de la science, avaient un autre but, la recherche de trésors cachés, dont ils devaient recueillir une grosse part, sinon la totalité. Ils profitaient des courtes distractions des gardes pour tout bouleverser.

Parmi ces briques, on découvrit aussi des débris de poteries. Ces débris indiquaient des vases de grandeurs et de formes variables. La pâte en était de plusieurs couleurs, et le plus souvent d'un grain grossier ; cependant, quelques fragments avaient le grain très-fin ; quelques-uns de ces débris à pâte fine, avaient des desseins, les autres non.

Ces briques, ces vases fragmentés, avaient leur signification : évidemment des hommes avaient passé en ce lieu ; ils y avaient séjourné, et longtemps, le témoignage matériel en était

dans l'abondance et la nature de ces débris; on ne construit pas en un lieu de court passage ou de passagère résidence; on consolide son gîte là où, pour une raison de guerre, de politique, on a besoin de séjourner un certain temps. Les fragments mis en évidence ne ressemblent en rien à ce dont nous servons aujourd'hui, à ce dont se servaient nos aïeux français; ils ont la ressemblance d'autres fragments ayant appartenu à des établissements notoirement romains; ils sont d'origine romaine eux-mêmes.

Si ces débris sont romains, qu'est donc le lieu où ils se rencontrent? En le regardant avec attention, on remarque que ce lieu a une forme, celle d'un parallélogramme: son enceinte est tracée par un fossé large et qui a dû être profond; car, malgré son ancienneté, datant de beaucoup de siècles, il n'est pas encore comblé; des terres ont été jetées dans l'intérieur de l'enceinte. En marchant au fond de ce fossé, un peu péniblement, sans doute, car il est rempli de ronces, on compte cent quatre-vingts pas d'homme dans un des sens du carré, et cent vingt pas dans l'autre côté du carré. Le terrain compris dans ces deux mesures est, sur la carte de l'administration forestière, de 137 mètres d'un côté, 93 de l'autre, la mesure prise à l'extérieur du fossé. La superficie du terrain est donc de 1 hectare 30 ares.

En y regardant attentivement, on remarque aussi que, au milieu des deux plus longs côtés, le terrain est plat, sans fossés ni revêtement. Evidemment, il y avait là deux entrées, ou une entrée et une sortie.

Si, maintenant, nous nous reportons à la forme des camps romains, la lumière se fait. Les Romains, en effet, dans leurs marches, et encore mieux quand ils stationnaient, invariablement établissaient un camp, même pour un arrêt d'une seule nuit. Par le fait de l'habitude qu'ils en avaient, ce travail ne durait que quelques heures. Ils excluaient la forme ronde et adoptaient la forme carrée. La ligne étant tracée, ils creusaient un fossé profond, dont ils jetaient les terres du côté du

carré. Cette terre était tassée, gazonnée, palissadée. Ici, au Châtellier, se trouve ce qui existait dans tout camp romain : la porte Prétorienne, la porte Décumane, la *Via Principia*. Les briques font le dallage des tentes, dallage établi sur une sorte de béton, dont les masses sont encore nombreuses. Cette disposition romaine est là, persistante, après beaucoup de siècles. Evidemment, une légion, qui se composait de beaucoup d'hommes, traînant avec elle des bagages, des provisions ; ayant besoin d'un espace étendu pour son prétorium, l'autel des victimes, le tribunal de gazon, la chaise curule, les tentes des tribuns et des autres officiers, les grandes rues, les tentes des soldats, le parc des bestiaux, n'a pu loger sur cet espace, relativement étroit ; mais une cohorte, qui n'était que le dixième d'une légion, a demeuré dans ce camp, y a séjourné sans doute comme corps d'observation. La cohorte a construit ce qui était utile pour le stationnement, les besoins de la vie ; de là ces briques, cette habitation, ces débris d'amphores, de poteries à l'usage des soldats.

Un camp romain ayant existé au Châtellier, on se demande naturellement à quelle époque. Pourquoi pas à l'époque de la conquête ? César, dans ses courses vagabondes pendant dix ans à travers les Gaules, courses qu'il décrit si bien dans ses commentaires, s'attaque plusieurs fois aux Carnutes, aux Aulercs, qui lui résistèrent courageusement, et dont les intérêts étaient les nôtres ; obligation lui a été de s'arrêter, de faire étape chez nous, à la Tour du Sablon, à la butte dite aujourd'hui, par souvenir, Montligeon, position bien choisie ; au Châtellier, enfin. Cette explication est bien permise, et devient très-soutenable.

La position, du reste, avait de tels avantages, que, vers le moyen âge, elle a de nouveau été occupée, si nous tenons compte de renseignements qui nous sont communiqués par une autorité très-imposante. Des murs de cette époque auraient été démolis vers 1858 pour les besoins de la voirie. Ces con-

structions auraient été une raison complémentaire pour donner et maintenir audit lieu le nom de Châtellier.

Pour conclure, disons donc :

Le lieu du Châtellier a eu son camp. Le camp a été romain.

Le camp romain a une date très-reculée. Sans rien affirmer, on doit supposer que l'occupation a été césarienne, en ce sens qu'un des lieutenants de César a demeuré au Châtellier pour tenir en échec les Carnutes et les Aulerces, qui se roidissaient contre l'usurpation romaine, et ne s'y soumettaient qu'en frémissant et déjà l'épée sur la gorge.

On pourrait se livrer à d'autres suppositions, mais en se posant sur un terrain moins assuré.

DISCUSSION.

M. l'abbé Voisin dit qu'il a remarqué dans le département de la Sarthe une dizaine de châtelliers tous placés dans le voisinage des forêts, et présentant les mêmes caractères. Près de Semur, il s'en trouve un, entre autres, ayant plusieurs enceintes de fossés et des murailles très-élevées. Le *castellarium* était un camp rustique, à proprement dire une vigie, un camp d'observation; nos soldats en Afrique ont reconnu plusieurs de ces redoutes, de ces blockaus remontant à l'occupation romaine et les ont eux-mêmes utilisés pour leur défense: ils sont analogues à ceux qui se voient en France.

En outre de ces camps consistant en une enceinte de terre et de palissades, *M. David* signale deux autres camps avec des enceintes en murailles de pierres, l'un le *Castellum* de Jublains dont on s'est vivement préoccupé dans ces derniers temps; l'autre, moins connu, le vieux château de la forêt de Sillé, situé à 4 kilomètres de cette ville. Il consiste en une enceinte de maçonnerie de cinq à six mètres de relief, s'élevant au milieu d'un fouillis de végétation. Les murailles parallèles présentent une tour aux angles et une au milieu des côtés. Cette construction, en maçonnerie brute, n'a rien de gallo-romain, le moellon est irrégulier, et ne rappelle pas l'appareil encore employé à

l'époque carlovingienne ; mais le plan est le même que celui des anciens châteliens.

M. l'abbé Voisin prétend reconnaître là un édifice du nom de La Fontaine, dont il est parlé dans le testament de saint Hadouin. *MM. de Cumont* et *David* croient que *M. l'abbé Voisin* fait une confusion de lieux et que le lieu dit La Fontaine-Abri est situé à 6 kilomètres de celui dont il est question.

M. Boisseau appelle l'attention sur une autre enceinte qui se trouve au nord du département, à Contilly, connue sous le nom de *Buttes-de-la-Nue*, et située sur un point culminant d'où l'on embrasse un immense horizon. Le camp consiste, dit-il, en trois enceintes d'inégale grandeur, dont une seule est rectangulaire, entourées de fossés avec plusieurs entrées.

M. David donne des renseignements plus précis sur sa configuration, et surtout sur les deux enceintes circulaires enfermées l'une dans l'autre qu'on y remarque, et dont la plus petite est encore bien conservée avec ses fossés et ses parapets élevés. Toutes les défenses sont en terre et ne présentent pas de trace de maçonnerie. Elles sont toutes établies du côté de Mamers, suivant la remarque de *M. Surmont*, *M. David* ne croit pas ce retranchement très-ancien. Tout le Saônois est rempli du reste de ruines d'anciens châteaux : à Saosne on voit encore celles d'un château construit avec l'appareil à arêtes de poisson, *opus spicatum*, que *M. David* n'a trouvé ailleurs dans la Sarthe qu'aux murailles de l'église Saint-Rémy-de-Sillé. Plus à l'ouest à l'extrémité de l'étang, sur la gauche, près du moulin de Gué-Chaussé, se voient encore d'autres traces de constructions. Dans le voisinage est le fort considérable de Saint-Rémy-du-Plain : on constate encore l'emplacement d'autres châteaux, à Montrenault, à Livet, dans la forêt de Perseigne, sans parler des *Fossés-Robert* qui commencent à Peray, si curieux lui-même à visiter.

RAPPORT

De la Commission de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, sur le Concours agricole de 1866, ouvert dans l'arrondissement de La Flèche pour les cantons de La Flèche, Le Lude, Mayet et Pontvallain,

PAR M. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM PÈRE.

MESSIEURS,

Son Excellence le Ministre de l'Agriculture et du Commerce a bien voulu mettre cette année, à la disposition de la Société, une somme de 700 fr., une médaille d'or, deux d'argent et quatre de bronze pour être distribuées à titre d'encouragement à l'agriculture dans notre département.

Vous avez ajouté à cette libéralité une somme de 75 fr. et vous avez décidé que le concours agricole départemental pour cette année, serait ouvert dans la portion de l'arrondissement de La Flèche comprenant les cantons de La Flèche, Le Lude, Mayet et Pontvallain.

Vous avez en même temps confié à votre Commission la mission d'arrêter le programme des primes et médailles à décerner, de visiter les exploitations et de désigner les lauréats.

En exécution de ce mandat, votre commission a décidé : que les récompenses accordées aux cultivateurs-propriétaires ou fermiers, dont les exploitations agricoles auraient été reconnues les mieux tenues dans leur ensemble, seraient réparties comme il suit :

- | | | |
|-----------------------|-----------|-------------------------|
| 1 ^{er} prix, | 400 fr. | avec une médaille d'or. |
| 2 ^e | — 200 fr. | — d'argent. |
| 3 ^e | — 100 fr. | — — |
| 4 ^e | — 50 fr. | — de bronze. |
| 5 ^e | — 25 fr. | — — |

et des mentions honorables avec médailles de bronze ; que la distribution des primes et médailles aurait lieu au Lude le 16 du mois de septembre prochain.

Enfin, la Commission, ne pouvant se transporter en entier sur les exploitations des candidats, a délégué plusieurs de ses membres, MM. Dugrip, Legris et de Villiers de l'Isle-Adam, secrétaire, auxquels elle a donné tous pouvoirs pour opérer en son lieu et place, sous la présidence de M. Richard, président de la Société.

Cette délégation comprenait deux autres membres qui, par suite d'empêchement, n'ont pu prendre part aux travaux.

L'annonce du concours a reçu toute la publicité possible.

Vos délégués ont visité les exploitations avec le plus grand soin dans les journées des 2, 4, 5 et 6 juillet.

Je viens vous rendre compte, Messieurs, de la mission que vous leur avez confiée, vous faire connaître leurs impressions, leurs travaux, le résultat de leurs délibérations, et vous désigner ceux des candidats qu'ils ont reconnus comme les plus méritants et les plus dignes de récompenses.

Les visites que nous venons de faire dans les exploitations inscrites pour le concours, nos investigations, les renseignements que nous avons pris, nous ont démontré que le but que se proposent le Gouvernement et la Société d'Agriculture de la Sarthe en décernant des primes et récompenses, était souvent mal compris, surtout dans certaines localités.

On dit aux fermiers qui hésitent à se présenter comme concurrents : faites-vous toujours inscrire ; que risquez-vous ? Sans doute, votre exploitation ressemble à toutes les autres, elle n'offre rien de remarquable, rien qui puisse être présenté comme modèle aux cultivateurs ; mais les concurrents ne seront peut-être pas en grand nombre, et vous aurez la chance d'obtenir un prix qui ne vous aura coûté que la peine de vous faire inscrire.

Il est probable que c'est par suite d'un semblable raisonnement, que huit exploitations situées dans la même commune, et appartenant au même propriétaire, nous ont été présentées pour prendre part au concours. Avant de les visiter, nous nous sommes renseignés auprès du régisseur, en le priant de nous

indiquer quelles étaient les deux fermes les plus soignées et les mieux tenues, en un mot celles des exploitations qui lui paraissaient les plus méritantes. Nous les avons parcourues, nous avons tout examiné, et, malgré notre bonne volonté, nous n'avons pu y trouver rien qui fût digne de récompense. Nous avons, au contraire, constaté qu'elles étaient loin de pouvoir être présentées comme modèles. Après cela, nous n'avons pas cru devoir visiter les six autres.

Dans d'autres endroits on nous a dit : « Vous n'avez pas dans cette contrée-ci beaucoup de fermes inscrites pour le concours, nous n'avons pas été prévenus assez longtemps à l'avance, et les bons cultivateurs n'ayant pas eu le temps de se préparer, n'ont pas voulu se faire inscrire. » C'est probablement pour cette raison qu'un concurrent s'est retiré, et que nous en avons surpris plusieurs, occupés à faire en toute hâte, des travaux qui auraient dû être exécutés depuis longtemps, et avaient pour but de faire disparaître les traces de négligence et de désordre habituels.

Toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, nous avons expliqué aux uns et aux autres que l'exploitation dirigée par un bon cultivateur, doit toujours être tenue dans un état tel, qu'elle puisse être visitée à toute époque de l'année ; que la Société d'Agriculture n'entend pas accorder de récompense pour quelques coups de balai, donnés dans les écuries ou les étables, quelques nettoyages dans les cours, ou quelques travaux faits à la hâte, deux ou trois jours avant notre visite, pour simuler l'ordre, l'activité et la propreté habituellement absentes de l'exploitation : que les primes offertes par la Société étaient décernées à une bonne méthode de culture suivie avec habileté et persévérance, dans une exploitation agricole ; à la formation et à la disposition bien entendue des engrais, à l'emploi des purins fait avec intelligence, aux choix des bestiaux, aux bons soins dont ils sont l'objet, aux labours faits convenablement et en temps utile, enfin à tous les travaux qui peuvent servir à

l'amélioration des terres, en même temps qu'à en tirer tout le parti possible suivant leur nature et leurs qualités.

Ce ne sont pas toujours les plus belles récoltes que vous primez, Messieurs ; il pourrait arriver qu'elles ne fussent dues qu'à la fertilité du sol, ainsi que nous l'avons constaté plus d'une fois ; mais celles qui proviennent du travail et de l'intelligence.

Nous avons cru devoir consigner ici ces observations, pensant qu'on ne saurait leur donner trop de publicité.

Nous arrivons maintenant au détail des visites.

Il faut dire d'abord que la Commission a été contrainte par son programme, et à son grand regret, d'écarter un des candidats.

M. Pottier, qui s'était fait inscrire comme concurrent, nous a fait voir son beau domaine de La Noëllerie au Lude, sur lequel il a fait des travaux considérables en constructions agricoles, défrichements, terrassements, plantations et améliorations, qui étaient en cours d'exécution en 1862, et à raison desquels il a obtenu au concours agricole de ladite année un 2^e prix, travaux qu'il a continués depuis avec succès. Aujourd'hui, M. Pottier ayant loué son domaine à deux fermiers et ne cultivant plus que quelques arpents de terre où il nourrit deux vaches et un cheval, ne se trouve plus dans les conditions établies pour prendre part au concours.

La Commission ne peut que lui donner des éloges, bien mérités sans doute, mais il ne lui est pas permis de le récompenser.

Si dans le nombre des exploitations visitées il s'en est trouvé quelques-unes de fort médiocres, votre Commission a eu le bonheur d'en rencontrer qui sont dignes de grands éloges et qu'elle est heureuse de signaler :

1^o La ferme de Jupille-Fessard, située commune d'Yvré-le-Pôlin, exploitée par M. Edmond Pellier, l'un des plus intelligents agronomes du département.

La contenance totale est de 90 hectares, dont 55 de terres labourables, 12 en prairies naturelles et le reste en bois, vignes landes, chemins, etc.

Les bâtiments sont vastes, bien aérés et bien appropriés à leurs destinations.

Des conduits amènent dans une fosse établie à cet effet, tous les purins des écuries, étables, porcheries, ainsi que ceux provenant des fumiers. Ils en sont extraits au moyen d'une pompe et conduits dans un tonneau pour aller fertiliser les prairies.

Les fumiers déposés avec soin dans une cour bien dressée, sont entretenus constamment de manière à subir la moindre évaporation possible et à conserver, jusqu'à leur enlèvement, tous les principes fertilisants.

Les écuries contiennent deux chevaux hongres, cinq juments et un poulain.

Les étables renferment deux taureaux, cinq bœufs et vingt-trois vaches, le tout de race durham, cotentine et mancelle pures.

Dans la porcherie on compte trois verrats, un porc, neuf truies et sept porcelets. Les verrats sont de race craonnaise pure, et les truies de races anglaises également pures.

Le personnel de l'exploitation consiste : en cinq hommes, trois femmes pour domestiques et quatre journaliers employés à l'année entière.

M. Pellier a établi dans sa culture l'assolement alterne. Les 54 hectares de terres labourables qui restent, déduction faite de quatre ensemencés en luzerne et sainfoin, sont employés ainsi :

Première année, pommes de terre fumées, 25 hectares ; céréales d'hiver, 9 hectares ; de printemps, 9 hectares ; trèfle ordinaire, 5 hectares ; trèfle incarnat et seigle coupé en vert, 2 hectares ; choux de Poitou, 1 hectare.

Deuxième année, même assolement ; mais en ayant soin de placer des céréales de printemps où étaient celles d'hiver, deux ans auparavant. Le trèfle enterré après la deuxième coupe ne revient à la même place que tous les cinq ans. Il est semé dans l'orge ou l'avoine.

Après le trèfle incarnat et le seigle coupé en vert, M. Pellier

sème du sarrasin qu'il coupe en vert, ou laisse grainer pour l'engraissement des bestiaux, selon ses besoins.

Cet agriculteur ne cultive pas de racines. Il en donne pour raison que les pulpes provenant de sa féculerie dont nous parlerons dans un instant, restent pour la nourriture des bestiaux qui les consomment en partie crues, mélangées avec du foin et en partie cuites.

La stabulation est permanente dans cette exploitation, sauf cependant que les vaches paissent le regain des prairies en septembre et octobre.

La nourriture des bestiaux se compose pour le printemps et l'été de fourrages verts, seigle, trèfle incarnat et ordinaire, luzerne, regain des prés, et pour l'hiver de pulpes de pommes de terre mélangées comme il vient d'être dit, auxquelles on ajoute un peu de son ; chaque jour, ils font un repas avec de la pulpe cuite.

Les porcs sont nourris presque exclusivement de pulpe et de résidus de pulpe cuits.

Les chevaux ne mangent que du foin auquel on ajoute pour chacun, une ration de 7 à 8 litres d'un mélange d'orge et d'avoine concassées.

Tous ces animaux sont l'objet de soins assidus, tenus avec une grande propreté et dans un état de santé et de fraîcheur remarquable.

L'exploitation de M. Pellier se place à la tête de toutes les autres.

Le sol de ce domaine très-étendu est presque partout un sable très-maigre. Il y a une dizaine d'années il pouvait à peine produire 6 hectolitres à l'hectare. Aujourd'hui, il est couvert de fort belles récoltes en froment, seigle, méteil, etc. ; son produit a plus que quadruplé. La moitié au moins des terres étaient incultes, et encore laissait-on souvent dans les parties labourées un tiers du terrain en pâture ou jachère. Actuellement tout est ensemencé. De superbes avoines couvrent des landes défrichées, et là où l'on ne récoltait rien, de magnifiques pom-

mes de terre, abondamment fumées, travaillées avec un soin minutieux, ne laissant pour ainsi dire pas apercevoir traces d'herbes, vont donner un produit considérable, évalué par le propriétaire à 240 hectolitres à l'hectare.

Les prés, autrefois remplis de marécages ne produisant que de très-mauvaises herbes, sont devenus de bonne qualité par suite d'un drainage bien entendu et de terrassements faits avec intelligence. Leur produit, cette année, va peut-être atteindre 4,000 kilogrammes à l'hectare.

Tout à côté de la ferme se trouve une féculerie, que M. Pellier avait établie longtemps avant de s'occuper d'agriculture. C'est dans cette usine que la grande quantité de pommes de terre récoltées sur l'exploitation est convertie en fécules, dont les résidus servent, ainsi qu'on l'a dit, à l'alimentation des bestiaux.

Cette usine, qui dans l'origine et pendant un certain temps était tout à fait industrielle, est maintenant complètement agricole. Elle est alimentée exclusivement par les récoltes de la ferme et ne fabrique pas d'autres produits que ceux provenant de l'exploitation. Il est arrivé ici le contraire de ce qu'on observe ordinairement dans presque toutes les cultures du nord, où les usines, qui dans l'origine étaient établies comme annexes des exploitations, ont presque toujours fini par devenir plus importantes que les fermes. M. Pellier a d'abord organisé une industrie considérable, et a contribué à faire prendre une grande extension à la culture des pommes de terre, qui fait la fortune des pays sableux, puis en quittant les affaires, il a restreint son usine à la seule fabrication des produits de son faisant valoir, afin de retirer de ses récoltes tout le bénéfice possible.

Si cette usine eût été établie dans le principe telle qu'elle est, pour la ferme seulement, nous regretterions la dépense qu'elle a occasionnée, parce qu'alors elle ne pourrait servir de modèle pour les exploitations de notre département qui, généralement, ne sont pas assez considérables pour comporter une avance

de 20,000 francs que les bâtiments et le matériel ont dû coûter.

Nous pensons que l'on pourrait établir avec avantage et comme accessoire des exploitations agricoles, des usines de féculerie ou de distillerie dans des conditions bien plus restreintes que celle dont nous parlons, et qui donneraient lieu à une dépense d'établissement beaucoup moins considérable.

Nous avons pu constater chez M. Pellier la réunion de tous les éléments qui posent un cultivateur comme modèle : usage d'instruments aratoires perfectionnés, amélioration très-importante du sol qu'il a travaillé, et, par suite, plus-value considérable dans le prix ; administration très-soignée, ordre parfait, et, de plus, travaux exécutés avec économie ; car le personnel est peu nombreux comparativement à l'étendue de la culture. Le choix des animaux est bon, et la réputation en est bien établie, puisque tous les élèves et particulièrement les porcs de race anglaise croisée sont vendus d'avance et à des prix supérieurs à ceux des cours ordinaires.

Si l'on ajoute à cela les profits que l'usine apporte à la ferme, on peut être certain que M. Pellier offre le très-rare exemple d'un propriétaire faisant de belles cultures avec de bons bénéfices.

La Commission n'a pas hésité à lui décerner le premier prix.

Une autre exploitation que votre Commission place immédiatement après celle que l'on vient de décrire, et par ordre d'importance et par ordre de mérite, est la ferme de la *Cour de Broc*, située commune de Dissay-sous-le-Lude, que M^{me} la marquise douairière de Pronleroy, qui en est l'usufruitière, fait valoir et dirige elle-même.

La contenance totale est de 49 hectares, dont 39 en terres labourables, 5 en prairies naturelles, 1 hect. 50 en pâtis, et le surplus en vignes, vergers et jardins.

Les bâtiments, comme ceux dont on vient de parler, sont vastes, bien aérés et bien appropriés à leur destination.

La laiterie présente dans son pourtour des étagères formées au moyen d'ardoises supportées par de petits murs en brique ;

on a eu soin que ces étagères ne touchent pas tout à fait au mur.

Il existe également une fosse à purin, où viennent se rendre par des conduits, tous les purins de la ferme. Ils en sont extraits aussi par une pompe et conduits dans un tonneau fait exprès, sur les terres qu'ils doivent fertiliser.

Les fumiers sont bien soignés.

Les écuries renferment 4 chevaux, dont 2 appartiennent au gouvernement.

Les étables contiennent 4 bœufs de 3 ans 1/2, 4 bouvards de 2 ans 1/2, 4 de 18 mois, et 4 veaux de lait.

Pour les vaches, 12 mères, 2 génisses de 18 mois et 5 veaux.

Parmi les vaches, on compte de races pures 3 parthenaises, une bretonne, une durham, 3 mancelles et une normande; et de races croisées une bretonne et 3 mancelles.

Dans la porcherie se trouvent 10 cochons. M^{me} de Pronleroy en entretient toujours ce nombre à l'engrais; aussitôt qu'ils sont vendus, elle en achète de jeunes pour les remplacer.

Les animaux entretenus sur ce faisant-valoir sont dans la proportion d'une tête de gros bétail, ou son équivalent, pour 1 hectare 30 ares de terrain.

Le personnel, quoique peu nombreux, suffit à la besogne; il est d'ailleurs aidé par des journaliers quand cela est nécessaire.

L'assolement est quadriennal.

Cette année, les ensemencés sont répartis ainsi : froment, 9 hectares; seigle 55 ares; orge avec luzerne, 2 hectares 14 ares; avoine, 6 hectares 25 ares; fourrages artificiels, 10 hectares 66 ares; pommes de terre, betteraves, topinambours, carottes et rutabagas, 8 hectares 58 ares; choux, 4 hectares.

Tout, dans cette exploitation, indique un travail bien entendu et bien dirigé. Les labours sont bien faits, les récoltes sont belles, quoique dans des terres de médiocre qualité. Une pièce

de froment est surtout remarquable par le nombre et la richesse de ses épis.

M^{me} de Pronleroy emploie des instruments perfectionnés, qui lui rendent de grands services en même temps qu'ils économisent la main-d'œuvre. Nous pouvons citer pour exemple une portion de terre de plusieurs hectares,ensemencés en choux, piqués en quinconce, et récemment binés avec la houe à cheval qu'on y a fait passer en long et en diagonale, avec une précision remarquable et d'une manière telle qu'on n'y voit pas trace d'herbes.

Outre la quantité considérable de fumier que lui donnent les nombreux et beaux bestiaux entretenus sur son exploitation, M^{me} de Pronleroy a encore recours aux engrais artificiels, notamment au phosphate fossile de chaux, dont elle a obtenu de bons résultats.

La culture dont il s'agit compose pour ainsi dire un parc entourant le château, auquel elle apporte ornement et point de vue. Une partie des prairies forme de belles pelouses qui, tout en récréant la vue, rapportent une quantité de fourrages considérable.

Les prairies naturelles étaient de mauvaise qualité. Une portion notable a déjà été améliorée, et l'on exécute en ce moment des travaux importants pour compléter cette difficile opération.

Deux hectares d'anciennes prairies de la plus mauvaise qualité ont été récemment défrichées, pour être plus tard remises en prairies naturelles, après qu'elles auront été amendées, une partie avec de la chaux et du fumier, et l'autre avec du phosphate fossile de chaux et du fumier.

M^{me} de Pronleroy dirige elle-même tous ses travaux et les surveille avec attention. Gracieuse châtelaine, elle sait allier les exigences du monde avec les occupations sérieuses et utiles de l'agriculture; et les douces émotions que lui causent ses paisibles succès doivent lui faire trouver la vie des champs bien préférable au tourbillon des villes.

Si les grands propriétaires suivaient ce bel et rare exemple, ils feraient faire à l'agriculture d'immenses progrès en peu de temps et obtiendraient pour eux une influence bien méritée sur les populations des campagnes.

Déjà, au concours ouvert par vous en 1862, M^{me} de Pronleroy a obtenu une mention très-honorable avec une médaille en vermeil. Depuis cette époque, elle n'est pas restée stationnaire. Elle a fait exécuter avec beaucoup d'intelligence de grands travaux sur les terres, et à l'intérieur de son exploitation, notamment la fosse à purin et ses conduits ; elle a adopté l'usage d'instruments perfectionnés, et sa culture a fait de notables progrès.

La Commission lui accorde sans hésiter le 2^e prix.

Une exploitation plus modeste, mais qui n'a pas été visitée avec moins d'intérêt par la Commission, c'est la ferme de La Guérinière, située commune de Pontvallain, près le bourg, dont le sieur Pierre Mesnard est fermier à prix d'argent.

Le personnel est composé du mari, de la femme, deux jeunes garçons et une fille, et pour domestiques, une fille et un petit pastour.

Les animaux sont : 2 juments, 1 taureau, 2 bœufs, 5 vaches, 2 élèves. Dans la porcherie : 2 truies et 6 coureurs. Tous sont en bon état, bien tenus, bien soignés et proviennent de croisements divers.

La contenance totale de l'exploitation est de 26 hectares, dont 21 en terres labourables de bonnes qualités, 3 hectares 30 ares en prés, et 1 hectare 50 ares en pâtis.

L'assolement est laissé à la discrétion du sieur Mesnard par son bail. Il l'a établi triennal. Lesensemencés cette année sont : 7 hectares en froment, seigle et méteil ; 5 hectares en avoine ; 1 hectare 50 ares en orge ; 2 hectares 80 ares en chanvre et betteraves ; 4 hectares 50 ares en pommes de terre ; 33 ares en choux ; 1 hectare 50 ares en luzerne, et 1 hectare 50 ares en sainfoin.

Les animaux entretenus dans l'exploitation sont, en raison d'une tête de gros bétail ou son équivalent, pour 2 hectares.

Cette exploitation est un type de bonne agriculture de petit fermier. Tout y est bien en ordre, les fumiers bien tassés, les écuries et étables tenues avec une grande propreté. De petites rigoles, formées avec deux gaulettes placées en terre derrière les animaux, reçoivent les purins et les conduisent dans de petites fosses creusées tout simplement dans la terre, en proximité des écuries, étables et toits à porcs, d'où ils sont soigneusement enlevés et conduits sur la culture au moyen d'un tonneau ordinaire.

Tout cet aménagement n'a certainement pas coûté trois journées de travail, et le tonneau, qui ne pouvait plus servir au cidre, ne valait pas trois francs. Eh bien ! avec une aussi minime dépense, qui servira plusieurs années, cet intelligent et laborieux cultivateur a recueilli plus de 120 barriques de purin avec lequel il a fumé plus de 50 ares de terre.

Nous avons admiré une portion de froment de 10 ares environ, fumée exclusivement avec ce purin, dans une pièce de terre toute emblavée, et dont le surplus avait été fumé avec du fumier ordinaire, et une petite portion entre deux avec du guano seul. Quoique le froment fût beau dans toute la pièce, la partie fumée au purin donnera au moins un quart de plus que les autres, proportion gardée, tant en paille qu'en grain.

Il est à désirer que ce fait soit connu des cultivateurs. Ceux qui négligent de recueillir le purin (et le nombre en est bien grand) verraient ce qu'ils perdent par leur faute.

Le sieur Mesnard ramasse aussi les boues d'un chemin dans un bassin qu'il a creusé au coin d'un de ses champs, en forme de réservoir, pour laisser à l'eau le temps de les déposer.

La culture bien soignée dans toutes ses parties, les bestiaux en bon état et entretenus avec propreté, une comptabilité simple mais claire, contenant les recettes et les dépenses, son travail et son activité recommandent le sieur Mesnard comme un homme d'ordre, d'économie et un bon cultivateur.

La Commission lui accorde le 3^e prix.

Une autre exploitation également digne d'intérêt, est celle de Vennevelles, près Luché, dont le sieur Couasnon est fermier à prix d'argent.

Le personnel comprend : le mari et la femme avec quatre domestiques, dont trois garçons et une fille.

Les écuries renferment quatre bonnes juments ; les étables, un taureau, six bœufs, sept vaches, cinq génisses et six veaux de lait. Dans la porcherie on compte : deux cochons mâles, deux truies et six laitons. Ce fermier possède en outre six moutons et trois agneaux. Les bestiaux sont de race mancelle, les cochons sont craonnais et les moutons croisés anglais.

Cette belle exploitation comprend 37 hectares 75 ares, dont 29 hectares 50 ares en terre de labour et 8 hectares 25 ares en prés.

Les terres sont de bonne qualité, aussi bien que les prés.

Les animaux entretenus sur la ferme, sont dans la proportion d'une tête de gros bétail pour 1 hectare 50 ares.

Cette exploitation est très-bien tenue, les travaux bien faits ; les bestiaux bien choisis et en parfait état. Les récoltes sont belles, tout annonce l'ordre, le travail et l'intelligence. Les améliorations faites par le sieur Couasnon, n'ont encore porté que sur un pré ; mais il n'est installé dans sa ferme que depuis trois ans. C'est ce qui a déterminé la Commission à ne le classer qu'après le sieur Mesnard, par conséquent pour le 4^e prix.

Nous avons maintenant à vous entretenir de la ferme de La Beuvinière, située commune de Saint-Germain-d'Arcé, exploitée par le sieur Louis Chauvin, à titre de colon partiaire, de moitié avec M. de La Cour, son propriétaire.

Tous les bâtiments de cette ferme ont été reconstruits à neuf il y a trois ans, dans d'excellentes conditions.

Le personnel de cette culture consiste dans : le colon, sa femme et quatre domestiques, deux garçons et deux filles.

Les animaux garnissant la ferme sont : trois juments, deux taureaux dont un d'un an, deux bœufs, 8 vaches, deux gé-

nisses, quatre élèves, deux truies, un verrat et 13 laitons; de plus, deux moutons, le tout de races croisées diverses.

La contenance est de 26 hectares de terres labourables et 4 hectares de prés, de qualités différentes, mais en général assez bonnes.

Les animaux entretenus sur l'exploitation sont dans la proportion d'une tête de gros bétail pour 1 hectare 30 ares de terre.

L'assolement est triennal.

Le sieur Chauvin était autrefois domestique chez son propriétaire, dont il a su mériter la confiance, et qui l'a monté dans sa ferme et lui a fourni les avances nécessaires pour son exploitation. Cette confiance nous paraît bien placée. Le sieur Chauvin est jeune, laborieux et intelligent. Il ne s'obstine pas, comme tant d'autres, à marcher dans l'ornière de la routine. Il laboure à plat, se sert du scarificateur et de la herse Valcourt. C'est un bon cultivateur, ses bestiaux sont bons, nombreux et bien soignés. Nous avons remarqué sur son exploitation des déchaintrages et des terrassements considérables, faits par lui et à son compte, sans y être obligé par son bail. Nous devons également signaler chez lui l'emploi de la chaux mélangée à la terre d'après l'usage de la Mayenne. Il paye le tiers du prix d'achat, mais il fait tous les travaux, ce qui met à sa charge plus de la moitié du prix de cet amendement.

Nous l'avons désigné pour le 5^e prix.

Une culture que nous pouvons encore citer, sous certains rapports, est celle du sieur Coutable, propriétaire à la Cour-Boberl, au bourg de Sarcé, qui l'exploite avec l'aide de sa femme, de ses deux enfants et de trois domestiques.

La contenance est de 18 hectares dont 14 en terre labourable, et 4 en prés. Les terres sont très-bonnes.

Le mobilier vif se compose de : 2 juments, 1 poulain, 5 belles vaches de race croisée mancelle-hollandaise, une génisse et dix gorins, ce qui donne une tête de gros bétail pour 1 hectare 50 ares de terre.

Le sieur Coutable nous a présenté de beaux bestiaux, qui sont en bon état, et de belles récoltes. Il nous a montré également un commencement d'irrigation, qui, bien qu'incomplète, indique cependant un progrès.

Malheureusement et comme revers de médaille, les bâtiments, la cour et les fumiers laissent beaucoup à désirer.

Cependant nous lui accordons une mention honorable pour ses bestiaux et ses travaux d'irrigation.

Nous croyons devoir parler aussi de l'exploitation du sieur Maubert, à La Girandière, commune de La Chapelle-aux-Choux, d'une contenance de 36 hectares de terre et 12 de prés.

Les bestiaux sont beaux et assez nombreux. Il nous a fait voir plusieurs hectares de très-beaux choux de Poitou ; mais nous avons à lui adresser les mêmes reproches qu'au précédent relativement aux fumiers et aux purins.

Ce cultivateur est persuadé qu'en étendant ses fumiers sur le terrain et les laissant dessécher au soleil, et laver par les pluies le plus longtemps possible, avant de les enterrer, il fait de la bonne culture.

Néanmoins, nous lui décernons une mention honorable, pour ses bestiaux et son beau plant de choux.

Nous n'avons pu que jeter, très à la hâte, un rapide coup d'œil sur le beau domaine de M. le marquis de Talhouët, et admirer de loin les prodiges que l'irrigation a produits sur une étendue de 30 ou 60 hectares de terres sableuses, de mauvaise qualité, aujourd'hui converties en une magnifique prairie.

Quant aux autres exploitations visitées, nous avons trouvé plus à critiquer qu'à louer. Presque partout mauvais aménagement des fumiers, perte de purin, bestiaux de qualités médiocres, et en quantité insuffisante, comparativement à l'étendue des fermes.

Les chevaux que nous avons vus dans tout notre parcours, sont généralement de qualités très-médiocres. La contrée tire plutôt ses profits des porcs et des vaches, encore devons-nous

ajouter que nous avons trouvé presque partout absence de laiterie.

Toutefois, nous constatons avec bonheur que les bons exemples se montrent dans le pays en plus grand nombre, et nous sommes convaincus que les cultivateurs, comprenant mieux leurs intérêts, s'empresseront de les imiter.

Les primes et médailles sont, comme il est dit à chaque article, réparties ainsi qu'il suit :

1^{er} prix, 400 fr. avec une médaille d'or, à M. Edmond Pellier, agronome à Yvré-le-Pôlin ;

2^e prix, 200 fr. et médaille d'argent, à M^{me} la marquise douairière de Pronleroy, propriétaire à Dissay-sous-le-Lude ;

3^e prix, 100 fr. et médaille d'argent, à M. Mesnard, cultivateur à Pontvallain ;

4^e prix, 50 fr. et médaille de bronze, à M. Couasnon, cultivateur à Luché ;

5^e prix, 25 fr. et médaille de bronze, à M. Chauvin, cultivateur à Saint-Germain-d'Arcé ;

Mentions honorables avec médaille de bronze, à M. Coutable, propriétaire à Sarcé,

Et à M. Maubert, cultivateur à La Chapelle-aux-Choux.

Après la lecture de ce rapport, et la distribution des primes et médailles, M. le marquis de Talhouët a pris la parole pour remercier la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, et son honorable Président d'avoir choisi Le Lude pour lieu de cette distribution, et à M. le Préfet d'avoir bien voulu la présider, ainsi que celle du comice du canton. Il a exprimé le désir de voir la Société venir bientôt dans la contrée, pour contribuer au progrès de l'agriculture, vers lequel tendent tous les efforts du gouvernement et des hommes éclairés. Il s'est vivement félicité de voir à ses côtés, dans cette réunion, son excellent collègue, M. le prince de Beauvau.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire textuellement cette improvisation sympathique, qui a été chaleureusement accueillie.

Au nom de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, M. Richard, son président, a demandé qu'il lui fût permis, avant qu'on se séparât, de remercier hautement M. le Préfet de la Sarthe, et M. le marquis de Talhouët, des nombreuses marques d'intérêt et de bienveillance que, dans bien des occasions, et principalement dans celle-ci, ils avaient bien voulu donner à la Société et à son Président. — Grâce à leur appui, a-t-il dit, et à celui de M. le prince de Beauvau, auprès de M. le Ministre de l'Agriculture, la Société a pu, cette année, augmenter ses primes et ses médailles. — Elle a choisi cette contrée et cette ville pour les distribuer, afin d'avoir une occasion de leur en témoigner sa reconnaissance ; le bon accueil qu'elle a reçu du conseil municipal et des habitants, engagera la Société à revenir les visiter aussitôt que ses obligations vis-à-vis des autres parties du département le lui permettront. — Elle rapportera alors les bons exemples et les bons enseignements qu'elle aura recueillis dans les autres cantons, comme elle va leur porter ceux qu'elle a recueillis dans celui-ci ; c'est ainsi qu'elle espère mener à bien, suivant ses forces, l'œuvre qu'ont si grandement à cœur le gouvernement de l'Empereur et tous les hommes éclairés : le progrès de l'agriculture.

Il a été ensuite procédé, par MM. les Membres du bureau du comice cantonal, à la distribution des médailles et récompenses accordées par le comice, et dont nous donnons la liste ci-après.

Puis la musique et les sapeurs-pompiers ont reconduit le cortège au château, où un splendide dîner avait été préparé dans la magnifique galerie de cette hospitalière demeure. — Il s'y trouvait réuni les autorités de la ville, le bureau du comice et un grand nombre d'invités, parmi lesquels on remarquait M^{me} la marquise de Pronleroy et M. Pellier, lauréats du concours agricole.

Liste des personnes qui ont obtenu des récompenses au concours.

INSTRUMENTS ARATOIRES PERFECTIONNÉS.

1^{er} prix, Gerbonin frères, à Sablé, machine à battre perfectionnée et ensemble de ses instruments ; médaille d'or offerte par M. le Ministre de l'Agriculture.

2^e Prix, Bordeaux, à Château-la-Vallière, drague pour transporter les terres ; médaille d'argent offerte par M. le Ministre.

3^e prix, Pillier, à Noyant, machine à battre le trèfle, perfectionnée ; médaille de bronze offerte par M. le Ministre.

Mention honorable, Quantin, forgeron au Lude, charrue perfectionnée.

Mention honorable, Sévin, charron au Lude, instruments aratoires.

ENGRAIS ARTIFICIELS.

Aillerot, à La Flèche, ensemble de ses engrais, rappel de médaille d'argent décernée au concours de 1865.

Renoult-Benoit, à La Flèche, engrais Pichelin, rappel de médaille de bronze décernée au concours en 1865.

RACE CHEVALINE.

Poulains de 1 an à 18 mois.

1^{er} prix, Henri Jean, au Lude, 30 fr.

2^e — veuve Coutable, à La Chapelle-aux-Choux, 25 fr.

3^e — Erillard Victor, à Luché, 20 fr.

4^e — Cognard François, au Lude, 10 fr.

Mention honorable, marquis de Talhouët, au Lude, a abandonné le 3^e prix.

Poulains de lait.

1^{er} prix, M^{me} la marquise de Pronleroy, à Dissé-sous-le-Lude, 30 fr.

2^e — Loiseau Jean, à La Bruère, 25 fr.

3^e — Lemounier Pierre, à Luché, 20 fr.

- 4^e prix, Manceau Pierre, au Lude, 15 fr.
5^e — Fouquet Antoine, à Saint-Germain-d'Arcé, 10 fr.

Juments poulinières.

- 1^{er} prix, Robin Denis, à la Bruère, 50 fr.
2^e — Houdayer Pierre fils, au Lude, 20 fr.

RACE BOVINE.

Mention très-honorable à M. le marquis de Talhouët, qui a mérité des 1^{er} ou des 2^e prix dans toutes les catégories, et les a abandonnés.

Vaches mères et laitières.

- 1^{er} prix, Lebouc Alexandre, au Lude, 30 fr.
2^e — Gallereau, au Lude, 25 fr.
3^e — Gousson Clément, au Lude, 15 fr.

Taureaux de 1 an à 18 mois.

- 1^{er} prix, Rottereau, au Lude, 50 fr.
2^e — Viault, de Maupas, à Pringé, 25 fr.
3^e — Viault, de Lalleu, à Luché, 20 fr.

Génisses de 1 an à 18 mois.

- 1^{er} prix, veuve Conchot, à La Flèche, 30 fr.
2^e — d'Etival, à Saint-Germain-d'Arcé, 25 fr.
3^e — Bourdin, de Brard, à Luché, 25 fr.
4^e — Buisneau, de la Mésangère, à Luché, 15 fr.
5^e — Murat, aux Rigaudières, à Luché, 10 fr.

Veaux de moins de 1 an (mâles).

- 1^{er} prix, Oriard, à la Courant, à Luché, 30 fr.
2^e — Grippon Alexis, à Luché, 25 fr.
3^e — Corvaisier, au Plessis, Mareil-sur-Loir, 20 fr.
4^e — Gaillard, de Lorie, à Dissé-sous-le-Lude, 15 f.
5^e — Garnier, de la Béquinière, à Luché, 10 fr.

Veaux de moins de 1 an (femelles).

- 1^{er} prix, Roasseau-Boucheron, à Luché, 30 fr.
2^e — Rousseau Jean, à Luché-Pringé, 25 fr.
3^e — Lépine, de la Chabotière, à Luché, 20 fr.

Verrats.

Prix, Salmon Martin, au Lude, 10 fr.

Truies.

Mention honorable, M^{me} la marquise de Pronleroy, à Dissé-sous-le-Lude.

DE LA DIRECTION D'UNE EXPLOITATION AGRICOLE

PAR M. DE L'ISLE-ADAM, FILS.

MESSIEURS,

Il y a déjà plus de quatre ans, qu'ayant pris la résolution de me faire agriculteur, je me vis forcé de vous demander l'échange de mon diplôme de membre titulaire contre celui de membre correspondant. Depuis cette époque, je n'ai fait que prendre part aux discussions dans les réunions de la Commission agricole, sans vous adresser de communications écrites; vous pourriez donc m'accuser ou de négligence dans mon état, ou d'indifférence à l'égard de la Société. J'espère me justifier complètement à vos yeux de ces deux accusations.

Je vous ferai d'abord remarquer que celui qui se livre sérieusement à la pratique de l'agriculture a fort peu de temps pour écrire. D'un autre côté, les choses marchent infiniment moins vite qu'on ne serait tenté de le croire : il faut commencer par étudier son terrain, apprendre quelles façons il convient de lui donner pour l'ameubler, quelles mauvaises herbes il contient, et comment on peut les détruire, quelles plantes y réussissent le mieux ; ce n'est pas tout, il faut encore étudier la question économique, c'est-à-dire déterminer quels sont les

produits les plus lucratifs. En même temps que ces études, il faut faire marcher l'amélioration du sol, l'ameubler, le nettoyer, l'arroser, l'assainir, réparer les chemins, et surtout augmenter par tous les moyens possibles la production des engrais.

Bien que je ne sois encore qu'au début de mon entreprise, et que j'aie à peine franchi la période des études et des tâtonnements, j'ai cependant pu recueillir déjà un assez grand nombre d'observations, dont quelques-unes pourront, je l'espère, vous intéresser. Je veux tout d'abord vous parler des difficultés générales que rencontre l'homme qui débute dans la carrière de l'agriculture.

La direction d'une exploitation agricole comprend trois branches bien distinctes : l'économie rurale, l'art agricole et l'administration. L'économie rurale choisit et combine les opérations en vue du plus grand bénéfice possible; l'art agricole apporte la perfection dans l'exécution matérielle des travaux, et l'administration a pour objet d'exécuter chaque opération aux moindres frais possibles, et de tirer le meilleur parti de tous les produits. Si l'on veut me permettre de prendre une comparaison dans l'ordre administratif, l'économie rurale c'est l'assemblée délibérante qui constate l'utilité d'un travail et en ordonne l'exécution; l'art agricole c'est l'ingénieur qui dresse les plans et devis; l'administration, c'est l'entrepreneur qui exécute le travail.

Ces trois branches de la direction ont une part à peu près égale au succès; cependant, s'il me fallait indiquer entre elles une prééminence, je n'hésiterais pas à placer au premier rang l'administration, car sans elle, les meilleures combinaisons, les travaux les mieux exécutés ne peuvent assurer le succès. L'art d'administrer est long et difficile à acquérir, les livres, et même le séjour dans une ferme-école sont tout à fait impuissants à l'enseigner, ils ne peuvent qu'en faciliter l'apprentissage. L'économie rurale et l'art agricole peuvent s'apprendre, en partie du moins, dans les livres, et la pratique ne tarde pas à

compléter et, au besoin, à rectifier les connaissances acquises de cette manière.

Permettez-moi, à ce sujet, de vous dire un mot de l'antagonisme si souvent proclamé de la théorie et de la pratique, ainsi que de la confiance que l'on peut accorder aux livres. Si l'on veut bien réserver le nom de théorie aux connaissances déduites de faits souvent et parfaitement observés, il n'y aura jamais d'antagonisme entre la théorie et la pratique ; mais il n'en sera plus de même si l'on donne le nom de théorie à des hypothèses plus ou moins vraisemblables imaginées pour expliquer les faits observés et aux déductions que l'on en voudrait tirer. Les théories scientifiques, même les mieux justifiées, ne peuvent être appliquées à l'agriculture qu'avec une extrême prudence, car les faits agricoles sont presque toujours produits par plusieurs causes agissant simultanément, et il est souvent fort difficile de connaître chacune de ces causes, et de lui attribuer la part d'influence qui lui revient.

Les connaissances en chimie et en histoire naturelle, sont assurément très-utiles à l'agriculteur, mais c'est bien plus souvent pour l'empêcher de déduire des conséquences erronées de faits incomplètement observés que pour lui fournir directement des moyens d'action.

Parmi les nombreux ouvrages qui ont été publiés sur l'agriculture, il en est au moins quelques-uns qui méritent une confiance à peu près illimitée ; je citerai, au premier rang, le *Traité d'Agriculture* de Mathieu de Dombasle, et son *Calendrier du bon Cultivateur*. Je ne crois pas me tromper en assurant que l'on peut, sans crainte, suivre tous les préceptes contenus dans ces deux ouvrages, et je puis affirmer que, pour ma part, je n'ai jamais eu à me repentir d'avoir suivi ponctuellement leurs indications, tandis qu'au contraire, la plupart des fautes que j'ai commises auraient été évitées si j'avais su comprendre les conseils de M. de Dombasle ou osé les suivre.

Je crois que l'on peut également accorder une très-grande confiance au *Petit Cours d'Agriculture* de M. Bodin.

Revenons maintenant à la pratique.

La première difficulté qui se présente à l'homme qui entreprend la direction d'une ferme, c'est d'organiser les travaux ; voici comment cette difficulté peut être résolue. Il faut tout d'abord savoir quels sont les travaux à faire, et, le meilleur moyen pour n'en pas oublier, c'est d'en prendre note sur un carnet de poche à mesure qu'ils se présentent à l'esprit ; il ne s'agit plus ensuite que de choisir à tête reposée ceux qui sont les plus urgents à raison des circonstances. Chaque jour on jette un coup d'œil sur sa feuille des travaux à faire afin d'être en mesure de donner le soir ses ordres pour le lendemain.

Un homme soigneux est généralement porté à n'entreprendre une besogne qu'après avoir terminé celle qu'il a commencée ; c'est une très-bonne habitude, mais il faut bien souvent y déroger en agriculture, car il arrive très-fréquemment qu'un changement de temps rend urgente telle besogne qui eût été inutile ou impossible quelques heures auparavant.

Je ne parlerai point ici de la direction du personnel d'une ferme ; on trouvera, à ce sujet, dans le *Traité d'Agriculture* de Mathieu de Dombasle, des conseils d'une sagesse que je ne puis me lasser d'admirer ; je veux seulement dire que je n'ai éprouvé aucune difficulté sérieuse dans l'adoption de méthodes nouvelles pour le pays. Les innovations n'ont cependant pas été épargnées : charrues sans avant-train, labours en planches, hersages des blés au printemps, binages à la houe à cheval, fanage des légumineuses par la méthode Dombasle, moyettes pour les céréales, silos pour les racines, nourriture des bœufs au fourrage haché, et d'autres encore. ✽

Cette facilité tient, en grande partie, à ce que j'ai pris soin de mettre moi-même la main à l'œuvre, et de résoudre les petites difficultés d'exécution qui se présentent inévitablement lorsqu'on pratique une méthode pour la première fois. Il est d'ailleurs fort avantageux pour un chef d'exploitation de

savoir manier tous les instruments et exécuter les opérations manuelles ; il juge beaucoup mieux de l'opportunité ou de la possibilité de certains travaux, du degré de perfection qu'il peut exiger, de la quantité de travail que peut faire un homme dans un temps donné, ses ouvriers lui obéissent plus volontiers.

Une des plus grandes difficultés dans la direction de la main-d'œuvre, c'est d'obtenir de chaque ouvrier la quantité d'ouvrage qu'il peut raisonnablement expédier. Dans le commencement de mon exploitation, je me figurais que chacun, une fois au travail, employait convenablement son temps, et qu'il suffisait de s'assurer qu'on partait à l'heure et qu'on ne restait pas les bras croisés à faire la conversation. J'appris bientôt à mes dépens qu'il existe un art de travailler sans rien faire, et que cet art, dont la pratique ne paraît pas très-difficile, est mis en œuvre par un bon nombre de manouvriers. L'abus étant découvert, je m'empressai de chercher les moyens d'y mettre un terme ; je fis un très-grand nombre d'observations sur le travail de mes ouvriers en ma présence, je fis moi-même certains travaux la montre ^à la main, et je finis ainsi par savoir combien un homme peut faire de mètres de chaque sorte de besogne en une heure ; j'appris en même temps comment, et dans quelles circonstances ont lieu les principales pertes de temps. Cette connaissance me donne le moyen d'exiger de mes ouvriers ce qui est juste, de réformer ou de n'employer que le moins possible ceux dont je ne puis pas obtenir un travail suffisant, et d'exercer une surveillance efficace sans y consacrer trop de temps. J'ai dû fermer l'œil sur bien des abus, car j'ai pour principe de n'adresser de reproches à un homme que quand je suis trois fois sûr qu'il est dans son tort. Aujourd'hui, l'expérience acquise commence à porter ses fruits, et j'ai pu, dès cette année, réaliser sur divers travaux des économies notables.

Le travail à la tâche me paraît une excellente méthode : il exonère d'une bonne partie de la surveillance, et surtout il permet à l'ouvrier laborieux de gagner un salaire plus élevé,

tandis qu'à la journée, chacun n'a d'autre intérêt que de se fatiguer le moins possible.

Les travaux d'intérieur, c'est-à-dire le pansement des bœufs, le service des fumiers et des fourrages doivent être l'objet d'une étude attentive; la moindre économie de temps est ici très-importante, parce qu'elle se renouvelle tous les jours et même plusieurs fois par jour. On ne saurait croire combien il est perdu de temps dans presque toutes les fermes à aller chercher la paille et le fourrage par petites quantités et à une distance relativement assez grande, mais on n'y fait pas attention, parce que le temps perdu à chaque fois est peu de chose. L'économie de temps dans les travaux d'intérieur dépend beaucoup de la disposition des bâtiments; aussi, je ne saurais trop engager les propriétaires à n'entreprendre aucune construction sans demander l'avis d'un homme spécial.

L'emploi des matières qui se produisent et se consomment à la ferme est presque toujours le sujet d'abus contre lesquels il est de la plus haute importance de se mettre en garde. Ce n'est pas assez de distribuer les rations de grains, il faut encore botteler tout son foin et même sa paille, prescrire les quantités qui devront composer la ration de chaque jour et s'assurer que l'on ne dépasse pas la quantité prescrite.

Tout cela, j'en suis persuadé à l'avance, paraîtra à bien des personnes d'une minutie excessive; c'est cependant le seul moyen d'éviter un gaspillage qui peut compromettre le succès d'une entreprise agricole.

En parlant de l'économie des fourrages, je ne puis me dispenser de vous dire un mot de la nourriture hachée. D'après l'exemple et les conseils de M. Bodin, je me suis déterminé à hacher tous mes fourrages tant verts que secs au moyen d'un hache-paille mis en mouvement par le manège de ma machine à battre. On réalise ainsi une économie importante que je crois pouvoir évaluer à un cinquième environ; les fourrages de qualité inférieure sont mangés sans aucune perte, et la digestion paraît plus facile. Le temps nécessaire pour découper les

fourrages verts est de 5 à 6 minutes par tête et par jour. Pour les fourrages secs, il est plus avantageux de hacher en une seule fois la nourriture de plusieurs jours ; il faut environ 2 heures par tête de bétail et par mois, mais sans compter le temps nécessaire pour le déplacement du fourrage, temps qui varie beaucoup, suivant la disposition des bâtiments. Le temps que j'indique ici se rapporte à un hache-paille de grandeur ordinaire ; un fort modèle pourrait expédier au moins le double de fourrage dans le même temps. L'économie est certainement bien supérieure à la légère dépense qu'occasionne le découpage.

Les ventes et les achats sont une branche fort importante de l'administration ; ce n'est pas assez de savoir choisir le moment favorable, il faut encore connaître exactement la valeur actuelle de sa marchandise, et posséder l'art de bien vendre, ce qui n'est pas facile. Pour les marchandises qui se vendent au poids ou à la mesure, on se tire encore assez bien d'affaire, mais pour la vente et surtout pour l'achat des bestiaux, l'homme qui n'est pas dans la classe des cultivateurs et qui n'arrive pas au marché vêtu d'une blouse et décidé à traiter ses affaires au cabaret, éprouvera presque toujours de grandes difficultés.

Ceci doit être pris en grande considération lorsqu'un agriculteur veut se livrer à l'engraissement des bestiaux, car alors, il faudra très-souvent acheter et vendre, et l'adresse du commerçant a souvent, dans ce cas, plus d'influence que l'habileté de l'agriculteur.

Je ne veux pas abuser aujourd'hui de votre bienveillante attention ; une autre fois, si vous voulez bien me le permettre, je vous ferai part de mes observations touchant l'art agricole proprement dit, et je vous exposerai les motifs qui m'ont fait donner la préférence à tels et tels procédés de culture ; enfin, dans une troisième communication, je me propose de vous soumettre le résultat de mes études sur l'économie rurale. Cette dernière partie de ma tâche est la plus difficile, et, en

même temps la plus importante. Une grande révolution économique s'accomplit en ce moment par suite de la facilité et de la rapidité des transports; il faut que l'agriculteur sache comprendre cette révolution et modifier, en conséquence, son système de culture; il ne doit plus s'enfermer, comme autrefois, dans le cercle d'une production invariable; il est de toute nécessité qu'il apprenne à connaître ses prix de revient, et qu'il règle sa production sur les demandes du commerce.

NOTE SUR LE CYPRESS DE LAWSON

Cupressus Lawsoniana (Murray.)

PAR LE DOCTEUR J. LE BÈLE.

Il y a deux mois, je cherchais chez un de nos horticulteurs-pépinieristes du Mans un bel arbre vert, un Conifère d'un port gracieux et élégant, avec l'intention de le planter au milieu d'une pelouse de verdure. Je ne voyais d'avance rien de mieux qu'un Cèdre de l'Inde (*Cedrus Deodara*); mais je ne trouvai pas dans l'espèce ce que je voulais. J'allais me retirer, lorsque j'aperçus un groupe de cinq ou six jeunes Conifères dont l'aspect ornemental me saisit. Ils appartenaient à une espèce de Cypress, encore peu répandue, le *Cupressus Lawsoniana*. Mon choix fut immédiatement fixé; je fis enlever et mettre en place un de ces Cypress.

Je vais essayer de donner ici une courte description du *Cypress de Lawson*, en y ajoutant ce que j'ai appris sur son compte dans nos recueils d'horticulture.

Les spécimens parmi lesquels j'ai fait mon choix, sont les plus forts que j'aie vus ici; ils ont à peu près 2 mètres de hauteur, et leur tige peut avoir à la base, de 6 à 7 centimètres de diamètre; provenant de semis, selon toute apparence, ils paraissent âgés de cinq à six ans.

Dans ces conditions, voici les caractères que présentent ces jeunes arbres :

La tige, assez grosse du bas, diminue rapidement de diamètre, à la façon d'un cierge ; droite et régulièrement cylindrique dans sa moitié inférieure, elle se coude légèrement dans sa partie supérieure et est comme genouillée au point d'insertion des branches, qui la garnissent depuis le bas jusqu'en haut.

Ces branches irrégulièrement disposées en pyramide tout autour de l'axe, s'étendent horizontalement, se détachant sous un angle presque droit. Leurs ramifications étalées et pennées, comme dans les Thuyas, portent un gracieux feuillage composé de petites écailles très-serrées.

L'extrémité de la tige ou la branche terminale est herbacée, molle et retombante, à la façon des arbres pleureurs.

Le feuillage, souple et délicat, est d'un vert un peu glauque, présentant des reflets comme chatoyants.

En résumé, ces jeunes Cyprès de Lawson ne ressemblent en rien à notre Cyprès commun (*Cupressus fastigiata*) qui surmonte les tombes de nos cimetières, et à aucune des espèces cultivées jusqu'à ce jour. Aux branches légères et retombantes du Cyprès funéraire des Chinois (*Cupressus funebris*), il joint le feuillage étalé et aplati du Thuya gigantea, espèce en faveur, qui selon nous, est moins méritante, d'un port plus raide, plus uniforme, moins élégant et moins naturel que celui du *Cupressus Lawsoniana*.

Ajoutons que la flaccidité de la cime donne à ce dernier un aspect pleureur qui ajoute encore à l'effet ornemental.

Voilà le résultat de notre observation personnelle sur les jeunes plants que nous possédons dans nos cultures ; il nous reste à dire, ici, ce que nous savons de l'histoire du *Cupressus Lawsoniana*, et de ses caractères dans son pays natal.

Les renseignements qui suivent nous ont été fournis par MM. Hérinq et Morren, dans l'*Horticulteur français* (1858, tome VIII, page 38), et dans la *Belgique horticole* (tome VI, page 38).

Le Cupressus Lawsoniana est originaire de Californie, où il fut découvert dans l'expédition de l'Orégon, par M. Murray, qui le dédia à MM. Lawson, pépiniéristes à Edimbourg, et auxquels il envoya des graines, dès 1853. MM. Lawson laissèrent impunément sans abri leurs jeunes plants pendant les hivers de 1856 et de 1857 ; ce qui établit dès lors la complète rusticité de la nouvelle espèce de Cyprès, confirmée dans les hivers des années suivantes.

Le Cyprès de Lawson fut trouvé, dit M. Morren, sur les bords d'une rivière, dans une vallée, entre les montagnes. Il s'élève à plus de 30 mètres de hauteur et son tronc acquiert un mètre de diamètre. Son feuillage est délicat et fort gracieux ; ses branches étalées, relevées aux extrémités, retombent avec l'élégance des plumes d'autruche. La cime est légère comme celle du Deodara. Son bois est excellent pour la charpente.

D'après cette description, conforme à ce que nous avons observé nous-même, nous ne doutons pas que nous possédions, au Mans, des individus bien authentiques du *Cupressus Lawsoniana*. Nous invitons les amateurs à cultiver ce bel arbre, qui nous semble précieux pour les squares, et surtout pour les parcs et les grands jardins.

Le Mans, 10 décembre 1865.

DE L'UTILITÉ DE CERTAINES BASSES PLANTES

Dans les Forêts de chêne en futaie

PAR E. BÉRAUD, CONSERVATEUR DES FORÊTS.

Le jardinage primitif, l'exploitation à tire et aire qui lui a succédé, et la méthode actuelle des coupes de régénération, sont les seuls modes de traitement qu'on ait jusqu'à ce jour appliqués aux futaies pleines ; ces divers modes ne sont, d'ailleurs, dans leur pratique la plus judicieuse que la conséquence de

l'observation des lois naturelles. C'est ce qui explique pourquoi, dans le traitement des futaies en usage de leur temps, les anciens forestiers, avec leur bon sens pratique, profitaient des ressources dont une longue expérience leur avait démontré l'utilité, en conservant dans toutes les coupes l'étage inférieur des arbustes qui couvraient le sol.

Le houx qui, à raison de la nature plus ou moins siliceuse des sols où elles sont assises, se plaît sous le couvert de nombreuses futaies de chênes mélangées de hêtres, du centre et de l'ouest de la France, était surtout regardé par eux comme un protecteur utile pour les essences précieuses.

C'est par extraction de souches qu'on exploite aujourd'hui la plupart des coupes de futaies, pour perdre le moins de bois possible et pour approprier à la régénération naturelle, en l'ameublissant par le dessouchement, le terrain qu'occupent les culées ; mais quand le bois était moins rare, l'exploitation des futaies était plus simple et on se bornait à couper les arbres plus ou moins rez terre ; les houx et les autres plantes basses étaient exploités de la même manière ; ils repoussaient et c'est parmi leurs rejets que s'élevait la nouvelle génération.

Le règlement d'exploitation de la forêt de Perseigne, proposé en 1667 par les grands maîtres réformateurs, Voisin de la Noiraye, Féron et Dufloquet, assistés des officiers de la maîtrise, renferme, entre autres passages constatant le même fait et exprimant la même idée, le passage suivant :

« Triage du chêne criard, en vieilles et jeunes ventes de quarante ans et au-dessous, d'année en année, jusqu'à huit ou neuf ans, qui sont plantés en houx, parmi lesquels sont plusieurs revenus (1) en chêneaux et fouteaux, abroutis en plusieurs endroits, qui pourront néanmoins se remettre avec le temps, à cause des grands houx dont ils sont environnés, et qui peuvent les conserver. »

Ce passage, par lequel les forestiers du XVII^e siècle signalaient

(1) Le mot *revenu* signifiait alors brin de semis.

le rôle du houx, est l'expression d'autant plus remarquable d'une opinion qui s'est très-longtemps perpétuée parmi leurs successeurs, qu'au lieu de former, comme dans d'autres forêts, de modestes broussailles, le houx a, dans la forêt de Perseigne, une végétation presque arborescente, et que, par conséquent, son rôle comme auxiliaire des essences précieuses, paraît avoir dû y être moins sûr et moins important qu'ailleurs.

Du reste, tout forestier peut facilement reconnaître que l'humidité ou la fraîcheur si essentielle pour l'accroissement et le développement des grands végétaux, se maintient beaucoup mieux sous le double couvert des arbres et des houx, que sous le simple ombrage des premiers.

Les détritits des houx forment, en outre, un engrais non moins puissant que ceux des arbres de la futaie.

Enfin, dans le réseau de ses feuilles roides et longtemps persistantes, ou dans l'espacement de ses tiges, le houx, soit qu'il rampe sur un sol un peu maigre, soit qu'il croisse plus élané sur un terrain meilleur, reçoit à chaque automne et maintient les feuilles plus molles du chêne et du hêtre, qui dans l'ordre naturel servent d'abri aux semences forestières; ces semences germent facilement dans le lit ainsi préparé, et, quand les grands arbres sont abattus, les jeunes chênes grandissent à leur tour et ne tardent pas à dépasser le houx croissant avec plus de lenteur, qui les avait protégés et soutenus.

En arrachant tous les houx dans les coupes d'ensemencement, quand ils ne les ont pas déjà arrachés dans les coupes d'éclaircie, nombre de forestiers paraissent actuellement ignorer ou dédaigner ces avantages; il serait même plus exact de dire que le houx est traité par eux comme un parasite nuisible aux peuplements qui le dominent ou au succès des régénérations.

Une exclusion aussi radicale ne date pas de loin et doit être attribuée, selon nous, à un abus d'interprétation de l'article 37 de la loi forestière de 1827 et de la disposition des charges générales qui prescrit de nettoyer les coupes. Cette prescription

tion concerne cependant plus spécialement les taillis que les futaies, dont le mode d'exploitation est réglé par des clauses particulières. Le mot *nettoyer* n'implique certainement pas d'ailleurs l'obligation d'arracher les basses plantes et les sous-bois, si leur recépage est jugé suffisant, et néanmoins, le plus souvent, les forestiers, assimilant le houx aux arbustes qu'on a l'habitude d'arracher dans presque toutes les futaies de chêne, sous le prétexte qu'ils sont tous et toujours nuisibles, ne font aucune exception en sa faveur, quoiqu'ils n'hésitent pas à introduire dans les actes de martelage beaucoup d'autres exceptions que l'extrême variété d'essences et de culture de chaque forêt ne permettrait pas d'insérer dans le cahier des charges.

Mais que résulte-t-il de nettoiemens ainsi compris et ainsi exécutés ?

Quant la surface des coupes a été entièrement dénudée et comme polie par ces extractions, le moindre vent balaye les feuilles et les transporte dans les parties creuses ou déprimées du sol, et le plus souvent dans les massifs ou les fourrés les plus voisins.

Privé d'abri contre les ardeurs d'un soleil pénétrant à travers l'espace des porte-graines, battu violemment par les eaux pluviales, le terrain se dessèche et se durcit ; manquant de la fraîcheur que conservait le tapis des plantes basses, les arbres réservés souffrent de la sécheresse, n'ont plus autant de sève, sont infertiles en semences et ne tardent pas à dépérir. Enfin, ne trouvant plus pendant l'hiver le lit qu'avec le temps la nature leur avait préparé entre les houx, les glands et les faines tombés des arbres ou semés par les forestiers gèlent et pourissent partout où la feuille manque pour les garantir. Souvent, d'ailleurs, dépouillé des houx et surtout de la couche épaisse de feuilles qui ne permettait pas aux germes ou aux graines d'arbustes enfouis dans le sol de participer à l'action de la lumière et de se développer, le terrain se couvre, suivant sa nature, soit de bruyères qui l'appauvrissent, soit de grosses herbes touffues, soit de ronces épaisses et vivaces qui repous-

sent quand on croit les avoir arrachées, et parmi ces arbustes incontestablement et diversement nuisibles, il est impossible aux glands de germer ou aux jeunes plants de s'élever, comme ils germaient et s'élevaient au milieu des houx protecteurs : en un mot, pour éviter un prétendu mal, on tombe dans un pire.

Les forestiers affirment que le chêne ne croît jamais mieux qu'en mélange avec le hêtre ; ils admettent également que le jeune chêne a souvent besoin d'auxiliaires appropriés à cette essence, et qu'en certains terrains il faut aider à sa croissance par l'adjonction des résineux. Il est même des futaies où on introduit le pin dans les coupes de régénération pour favoriser le développement du chêne trop clair-semé. Par quelle étrange contradiction s'étonnerait-on que le chêne pût s'élever avec le houx, et qu'on pût, ainsi qu'autrefois, utiliser aujourd'hui le houx comme auxiliaire naturel du chêne (1) ?

Si à la suite des nettoiemens par extraction, les coupes d'ensemencement ne peuvent se repenpler, c'est le plus souvent le mode de régénération naturelle qu'on accuse, quand il serait juste de ne s'en prendre qu'à des vices d'exploitation et aux mépris des habitudes et des procédés de la nature.

L'insuccès des régénérations naturelles dans des terrains desséchés ou envahis par les arbustes de la pire espèce, et les plus contraires à ces régénérations, oblige d'ailleurs souvent les forestiers à remédier aux inconvénients de ces sortes de nettoiemens, en procurant par un labour quelconque un lit sou-

(1) Dans sa très-intéressante *Notice sur le reboisement des montagnes*, M. Parade, avec son autorité en culture forestière, considère les arbrisseaux comme propres à préparer le retour spontané des forêts ou à favoriser la réussite des essences introduites par les repeuplements artificiels.

Dans les dunes du golfe de Gascogne, la graine de pin maritime est toujours ensemencée avec celle de genêt. Croissant plus promptement que le pin, cet arbuste conserve non-seulement aux sables leur fraîcheur, mais protège le résineux pendant ses premières années contre les atteintes d'un soleil trop ardent. Le plus souvent, sans ce mélange, le pin ne pourrait réussir, tant il est vrai qu'en certains terrains et en maintes circonstances, quantité d'essences forestières ont besoin, dans leur jeune âge, d'auxiliaires ou de protecteurs.

terrain artificiel aux semences, en remplacement du lit naturel que nos prédécesseurs leur ménageaient à la surface du sol, en conservant les houx.

On a proposé plus d'une fois de traiter les forêts comme les champs, de les exploiter par défrichement, d'en soumettre le sol aux mêmes labours qu'en agriculture, et enfin d'enterrer les semences forestières comme les graines des céréales ; mais on oublie que la production des essences forestières diffère par sa spontanéité de la production des plantes agricoles, impossible sans la culture artificielle la plus perfectionnée, les procédés de culture doivent être en rapport avec ces modes de production ; qu'ainsi, à la production des semences forestières doit correspondre dans les terrains boisés, surtout dans ceux boisés en futaie, toujours les plus susceptibles de régénération naturelle, une culture tout autre et surtout plus simple, du moins quant au traitement du sol, que la culture artificielle indispensable pour la production des graines des céréales.

On oublie encore que la culture des futaies pleines produit naturellement par elle-même tous les effets que produisent artificiellement les procédés agricoles. Le couvert et le détritus des futaies procurent, en effet, au sol l'ameublissement et la fraîcheur nécessaires, un engrais puissant et périodique, conditions les plus favorables à la régénération et à la croissance des végétaux forestiers que la culture artificielle ne développerait pas au même degré, et qui rendent par conséquent cette culture plus qu'inutile dans les forêts traitées avec l'intelligence des régénérations naturelles. D'autres forestiers, avec raison, se contentant du nécessaire, se bornent, au moyen de simples crocs en fer ou des socs courts mais puissants de la charrue Dubois, à diviser et à remuer le sol superficiel dans les parties seulement où, manquant de l'abri des feuilles, le gland et la faine ont besoin d'être, quoique légèrement, recouverts de terre.

La culture artificielle a été de tout temps le complément des régénérations naturelles, quand elles étaient insuffisantes ; toutefois d'anciens documents démontrent que les surfaces repeu-

plées de main d'homme dans les coupes, étaient autrefois très-minimes, comparativement aux étendues sur lesquelles le forestier est obligé d'aider aux repeuplements, depuis que les nettoiemens dépouillent le parterre des coupes, de l'humus et des feuilles qui formaient le lit et l'abri des semences.

Les résultats des crocages sont d'ailleurs très-remarquables, partout où nous les avons vu pratiquer, et nous nous garderons de prétendre que le lit naturel conservé par les anciens forestiers fut toujours préférable à celui qu'au besoin on prépare artificiellement aujourd'hui. Il est très à regretter toutefois qu'arraché dans les coupes d'ensemencement, le houx ne puisse plus se perpétuer dans les régénérations suivantes : qu'il ne puisse plus contribuer par ses propres détritns à l'engrais de la forêt et augmenter constamment la fraîcheur du sol, en ajoutant son couvert à celui toujours un peu clair des futaies de chênes. On ne doit d'ailleurs jamais oublier qu'une judicieuse économie dans la dépense a été et sera toujours une des conditions à rechercher dans la culture des forêts, comme dans celle des champs. Or, quoique des labours superficiels et par places, exécutés au moyen de crocs ou de charrues spéciales pour compléter certaines régénérations, coûtent beaucoup moins cher que ne coûteraient les labours généraux et profonds des défrichemens, si on abandonnait entièrement dans la culture forestière les moyens naturels pour les procédés artificiels, il est certain que les générations des futaies de chênes sont aujourd'hui moins simples et relativement plus dispendieuses qu'autrefois. Enfin, en supposant que malgré abris et auxiliaires, les repeuplements naturels fussent anciennement moins serrés que ceux obtenus par les moyens complémentaires d'aujourd'hui, on comprend que les plants n'avaient pas besoin d'être aussi nombreux parmi les houx que s'ils eussent été, comme maintenant, privés de ces tuteurs. Ces peuplements étaient d'ailleurs grandement suffisants, si on en juge par les anciennes futaies, et les forêts qui nous ont été léguées prouvent que nos devanciers avaient raison de ne pas dédaigner la sim-

plicité des moyens qu'emploie la nature pour la reproduction spontanée des essences indigènes.

Dans toutes les parties des anciennes futaies de Perseigne et de Bercé, où les houx ont échappé à la destruction pendant ces derniers temps, nous avons toujours vu un grand nombre de jeunes chênes et hêtres s'élever en mélange avec eux. C'est surtout à l'automne, quand les teintes claires et variées des feuilles jaunies par les premiers froids tranchent sur le fond sombre et uniforme du houx, qu'on distingue le plus facilement les proportions de ce mélange. Nous avons pu ainsi observer et apprécier sans hésitation le rôle du houx dans les régénérations naturelles.

Quant aux forestiers qui n'ont pas l'occasion d'observer des faits aussi concluants, il est naturel qu'ils hésitent, car les convictions pas plus que les résultats ne s'improvisent en culture forestière. Ces résultats sont beaucoup plus tardifs que dans la culture des plantes agricoles, et malgré l'autorité de l'expérience du passé, nous comprenons que les forestiers d'aujourd'hui tiennent à asseoir leur jugement sur des expériences nouvelles et qui lèvent tous les doutes.

La science forestière est tout autant une science de sérieuse et longue observation que de simple théorie; les questions de culture forestière, culture subordonnée à la nature du sol et du climat, soumise à des accidents naturels qu'il est impossible de prévoir et de prévenir, ne peut recevoir de solution absolue; cette solution varie, en effet, suivant les circonstances locales, et le mérite des procédés, naturels ou artificiels, anciens ou modernes, ne peut être démontré que par les résultats d'une pratique raisonnée. Il est donc essentiel de s'éclairer par des expériences concluantes; déjà, des forestiers, au lieu d'arracher les houx dans les coupes, se bornent maintenant à les faire recéper; on ne tardera donc pas à savoir au juste si le houx a toute l'utilité qu'on lui attribuait il n'y a pas encore très-longtemps, et que semble démontrer l'état de beaucoup de forêts en futaies qui ont commencé par s'élever avec lui. On

saura par conséquent aussi s'il convient, comme nous le pensons, de réagir contre l'abus des nettoiemens par extraction, et de tirer parti pour les régénérations naturelles, dans une juste mesure, de certaines basses plantes, au premier rang desquelles sont les houx qui forment encore l'étage inférieur de plusieurs forêts.

Il faudrait, dans ce cas, laisser les houx intacts, s'ils n'étaient ni trop hauts ni trop fourrés; les recéper au-dessus du lit des feuilles, s'ils étaient trop élevés; en extraire même s'ils étaient trop abondants; et on conçoit combien il est facile de déterminer, suivant les circonstances, le but et la nature d'une exploitation aussi simple, avant celle des coupes d'ensemencement: rien n'empêchera, d'ailleurs, de couper ces houx plus tard, s'il est nécessaire; d'en arracher même dans les coupes de nettoiemment ou d'éclaircie, sans qu'on doive se croire obligé de les arracher tous impitoyablement et systématiquement comme on les a arrachés dans tant de forêts d'où on les a fait presque complètement disparaître, sous l'influence du préjugé qui les faisait regarder comme nuisibles, quoique la prospérité de ces forêts semblât précisément démontrer leur utilité.

Dans le cas où cette étude n'aurait pas toute la portée pratique que nous imaginons, et où on croirait devoir persister dans les errements actuels, nous aurons du moins rappelé à l'esprit des sylviculteurs une particularité intéressante de la culture forestière. Nous croirons aussi avoir suffisamment démontré que c'est la guerre faite depuis un certain temps à toutes les basses plantes forestières dans les coupes de régénération; que c'est la destruction de ces plantes, et par conséquent du lit de terreau, d'humus et de feuilles précieusement conservé autrefois parmi les arbrisseaux et arbustes, qui a nécessité principalement dans les forêts en terrain sec, la création de lits artificiels et le labour sur de grandes étendues et qui a obligé à modifier ainsi les anciens procédés de régénération naturelle de ces forêts.

Amiens, 8 janvier 1866.

OBSERVATIONS

Relatives au Terrain Jurassique du département de la Sarthe, présentées par M. Ed. GUÉRANGER aux séances générales de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, le 27 juin 1866.

MESSIEURS,

En géologie, un Terrain représente une époque dans le temps, époque parfaitement définie quant au rang qu'elle occupe relativement à l'âge du Terrain qui précède et à celui du Terrain qui suit, mais époque non définie et à jamais indéfinissable quant à sa durée.

Les fossiles qui caractérisent un Terrain géologique sont les parties dures ou le squelette des êtres animés qui peuplaient alors la terre et qui vivaient ou sur le sol émergé ou dans les eaux salées ou dans les eaux douces ; quant aux parties molles et charnues, elles n'ont pas laissé de traces.

Les êtres des temps géologiques non-seulement n'existent plus aujourd'hui à l'état vivant, mais encore ceux dont on rencontre les restes dans un Terrain, n'existaient pas encore à l'époque de la formation du dépôt précédent et ne se retrouvent plus dans le dépôt qui lui a succédé. D'où il suit que par la connaissance des fossiles il est devenu possible de se reconnaître au milieu d'un Terrain quelconque et de lui assigner sa date relative. Cet avantage précieux que n'avaient pas les géologues des siècles précédents, nous le devons à l'esprit d'investigation et d'observation qui caractérise notre époque. L'étude sérieuse des corps naturels dont l'ensemble constitue l'univers matériel a enfanté de nos jours des travaux considérables par leur nombre et par leur importance. Et c'est alors seulement, que les faits mieux observés ont permis de remplacer par des démonstrations plus positives, les théories systématiques antérieurement admises en géologie tout aussi bien et peut-être plus encore que dans les autres branches des sciences naturelles.

Dans l'état actuel de nos connaissances, un Terrain est composé de plusieurs Etages, et chaque Etage représente une des périodes comprises dans la durée qui a présidé à la formation du Terrain.

De même que les Terrains, les Etages se sont succédé dans un ordre régulier, et, comme eux, chacun renferme des fossiles qui lui sont propres. C'est une exception assez rare de rencontrer dans un Etage géologique des fossiles appartenant à l'Etage qui l'a précédé ou à l'étage qui le suit. Ainsi la détermination des fossiles qui fournit un moyen sûr de reconnaître un Terrain, sert également à caractériser un Etage.

Les Etages ont aussi leurs subdivisions, mais il convient d'observer qu'à mesure qu'on s'éloigne du type primitif qui est le Terrain, les ramifications qui partent de ce tronc deviennent de plus en plus difficiles à caractériser. C'est-à-dire que les fossiles communs à deux subdivisions différentes sont plus fréquents que les fossiles communs à deux Etages.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails préliminaires avant d'aborder la question posée au programme et que je trouve ainsi formulée sous le n° 11 de la seconde section : « *Quelles sont les richesses minérales que possède le département de la Sarthe ? Quelles sont, étage par étage, les matières utiles renfermées dans son sol ?* »

Je n'ai pas l'intention de traiter aujourd'hui cette question avec le détail que comporte son étendue. Il me faudrait pour cela des documents plus nombreux que ceux que j'ai pu rassembler jusqu'ici. Je me bornerai donc à soumettre à l'assemblée les observations que j'ai faites et qui rentrent dans le sujet. Il y a plusieurs années, à l'occasion de la même question, j'ai signalé à l'attention de la Société les espèces minérales utiles qui se rencontrent dans le Terrain Crétacé de la Sarthe ; aujourd'hui, j'aborderai le Terrain Jurassique sans donner à cette simple note le développement qui se trouve dans ma première communication ; peut-être aurai-je plus tard le loisir de me com-

pléter, si la Société juge ce futur supplément digne d'occuper de nouveau son attention.

Quoique le Terrain Jurassique comprenne un assez grand nombre d'Étages, ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur des différents systèmes proposés par les géologues qui se sont occupés de stratigraphie, c'est-à-dire de l'ordre de superposition des dépôts géologiques. Si j'ai adopté dans cet opuscule la classification d'Alcide d'Orbigny, c'est que je trouve ses coupes commodées et s'accordant bien avec les observations qui me sont personnelles. D'après ce savant paléontologiste, voici les différents Étages du Terrain Jurassique présentés dans leur ordre naturel de superposition en commençant le numérotage par les premiers ou les plus anciens dépôts.

TERRAIN JURASSIQUE	10 ^{me} Étage	Portlandien.	Tous ces Étages existent dans le département de la Sarthe, à l'exception des n ^{os} 1, 9 et 10. Néanmoins on a observé dans la circonscription qui nous occupe certaines roches qui pourraient bien appartenir au Kimmeridge, mais les caractères en sont mal définis et, de plus, elles occupent un
	9 ^{me} Étage	Kimmeridgien.	
	8 ^{me} Étage	Corallien.	
	7 ^{me} Étage	Oxfordien.	
	6 ^{me} Étage	Callovien.	
	5 ^{me} Étage	Bathonien.	
	4 ^{me} Étage	Bajocien.	
	3 ^{me} Étage	Toarcien.	
	2 ^{me} Étage	Liasien.	
	1 ^{er} Étage	Sinemurien.	

espace trop réduit pour qu'il en soit fait mention dans ces notes.

Plusieurs Étages ont entr'eux un grand rapport et se trouvent souvent en contact dans les mêmes exploitations du département de la Sarthe. Je les grouperai ensemble afin d'abrégé; j'aurai soin néanmoins de les distinguer en signalant les principaux fossiles qui les caractérisent.

Étages Liasien et Toarcien. — J'ai observé ces deux Étages tantôt à nu, tantôt recouverts par les Étages Jurassiques supérieurs, et presque toujours réunis dans les mêmes carrières, depuis Précigné, situé au sud-ouest du département, jusqu'à une

ligne limitée vers le nord-ouest par la route départementale n° 2 du Mans à Mayenne.

L'Etage Liasien est caractérisé dans la Sarthe par les fossiles suivants : *Pecten equivalvis*, *Terebratula fimbrioides*, *Terebratula Guerangeri*, *Rhynchonella tetraedra*, *Spirifer punctatq spiriferina Davidsoni*, *Plicatula spinosa*, etc. On y trouve rarement des restes de Vertébrés.

L'Etage Toarcien est caractérisé particulièrement par l'*Ammonites bifrons*, l'*Ammonites serpentinus*, l'*Ammonites insignis*, la *Terebratula Sarthacensis*.

Ces deux Etages sont exploités dans un grand nombre de lieux pour l'extraction du moellon et de la pierre à chaux. Les principales carrières existent à Précigné, Poillé, Chevillé, Asnières, Neuvy, Cures. La chaux retirée des roches provenant de l'un et l'autre Etage est plus ou moins pure, en raison des alternances de calcaire et d'argile ordinairement superposées dans ces carrières. Quelques-unes de ces chaux ont la réputation d'être hydrauliques, mais celles que j'ai essayées sous ce rapport sont plutôt maigres et ont le défaut qui appartient aux chaux de cette catégorie, celui de s'éteindre lentement et de souffler les mortiers après leur emploi. Néanmoins, si le chauffournier étudiait avec plus de soin la nature des différents bancs qui composent sa carrière, et surtout s'il renonçait à mélanger sans discernement toutes les pierres de son exploitation, il est probable qu'il trouverait, dans ces Etages, des roches capables de fournir de vraies chaux hydrauliques et peut-être même des ciments. Mais il est douteux que ces conditions se réalisent jamais attendu que la majeure partie de la chaux actuellement produite par les fourneaux des localités ci-dessus indiquées, est employée pour les besoins de l'agriculture.

Le moellon fourni par ces deux Etages est de bonne qualité et résiste bien à la gelée ; il en a été employé une quantité très-notable dans la construction des Docks du Mans. Cette pierre, qui venait de Neuvy-en-Champagne, renfermait des fossiles d'une belle conservation qu'il était facile de recueillir sur le chantier.

Entre Brûlon et Viré, on trouve du minerai de fer en exploitation. Ce dépôt semble appartenir à l'Etage Toarcien, si l'on en juge par les *Belemnites* qui le recouvrent et par quelques empreintes d'*Ammonites* mal conservées qui sont imprimées sur le minerai lui-même.

Etage Bajocien. — On remarque cet Etage, dans la Sarthe, à Conlie, à Tennie, à La Suze, à Fontenay, à Asnières, à Avoise, etc., mais jamais avec les caractères tranchés qui le distinguent dans la Normandie, et surtout jamais avec cette nombreuse série de beaux fossiles qu'on rencontre aux environs de Bayeux. Il ne renferme d'autres richesses minérales que de la pierre à chaux, du moellon, et un calcaire dur qu'on casse pour servir à l'encaissement des chemins.

Les principaux fossiles qu'on y observe dans la Sarthe sont les suivants : *Nautilus excavatus*, *Ammonites Souverbyi*, *Amm. Parkinsoni*, *Trochus duplicatus*, *Pholadomya fidicula*, *Opis lunula*, *Hippopodium Bajocense*.

Etages Bathonien et Callovien. — Ces deux Etages existent sur une très-grande surface dans le département de la Sarthe, et presque toujours en contact l'un avec l'autre. On les distingue par les fossiles qu'ils renferment quand les roches ne suffisent pas pour les caractériser. La liste de ces fossiles se trouve à la fin de ce paragraphe.

L'Etage Bathonien fournit dans plusieurs localités du département une pierre de taille blanche assez estimée, notamment à Mamers, Bernay, Crannes, Saint-Pierre-des-Bois, Etival, etc. Il paraîtrait, d'après un document contemporain, découvert par notre collègue M. Hucher, que la pierre de taille qui a servi à construire les belles colonnes qui forment l'enceinte du chœur de la cathédrale du Mans, provenaient de carrières de Bernay. A Mamers, à Saint Pierre-des-Bois on exploite un banc dont la pierre est employée à faire des auges de toutes dimensions.

L'Etage Callovien fournit une pierre de taille bleue, analogue à celle de La Vacherie dont il sera fait mention plus loin. Cette

Pierre, quand elle est bien choisie, résiste à la gelée et aux autres accidents atmosphériques, ce qui la rend propre à être employée dans le soubassement des maisons.

Dans un grand nombre de lieux, la pierre provenant des deux Etages qui nous occupent sert à faire de la chaux pour les besoins de l'agriculture. Celle de Maresché est considérée comme hydraulique, et malgré les caractères négatifs que son analyse a fournis dans le laboratoire de M. Vicat, elle durcit sous l'eau, quoique lentement. Entre les bancs du calcaire compacte, il arrive quelquefois que la roche est plus tendre et se désagrège d'elle-même comme par exemple dans les carrières exploitées à Vallon. Alors cette poussière calcaire provenant de la désagrégation, étant passée au crible, communique à la chaux grasse la propriété hydraulique quand elle y est mélangée en proportion convenable. La même roche plus tendre encore, comme par exemple à Bourg-le-Roi, forme des bancs d'un sable calcaire qui est employé comme marne pour l'amendement des terres. Aux environs de Mamers, on emploie pour le même usage un calcaire très-compacte qui se délite à la gelée.

A la jonction des Etages Bathonien et Callovien on rencontre des marnes et des argiles qui sont employées, suivant leur nature, soit pour l'agriculture, soit pour les tuileries ou même pour les arts céramiques. Les argiles à briques, pavés, tuyaux de drainage, tuiles, se retirent d'un grand nombre de lieux, notamment de Domfront-en-Champagne, de Coulie, de Courcèboeuf, de La Suze, de Saint-Benoît, de Guécélard, etc. L'argile à potier, qui se trouve au même niveau géologique sinon dans les mêmes lieux, résulte encore d'un choix plus parfait et surtout de mélanges opérés avec discernement. Les principales usines alimentées par ces argiles sont situées à Malicorne, à La Chapelle-d'Aligné, à Guécélard, à La Suze, à Ecommoy, etc. Les gisements d'argile les plus importants pour ces fabriques existent à Ligré, Etival, etc.

Les localités remarquables sous le rapport de la paléontologie, sont Mamers, où M. Desnoyers, bibliothécaire au Muséum

d'histoire naturelle de Paris, a le premier découvert des empreintes de fougères, qui ont été déterminées par M. Ad. Brongniart en 1820 ; Pizieux, longtemps exploré avec succès par un de nos compatriotes, M. Chauvin ; Marolles-les-Braults, où M. Grignon, ancien notaire du lieu, avait recueilli les matériaux d'une collection paléontologique très-intéressante, laquelle, grâce aux soins de notre honorable secrétaire, qui est le gendre de M. Grignon, sera conservée à la science ; Conlie et Domfront, dont la Société Géologique de France s'est occupée à plusieurs reprises et qui ont fourni à Alcide d'Orbigny des matériaux très-nombreux pour la paléontologie française et surtout pour le Prodrôme ; Chaufour, si riche autrefois et dont les carrières épuisées ont malheureusement disparu ; enfin Chemiré-le-Gaudin, Saint-Benoît, Noyen, Parcé, Avoise, Dureil, Saint-Pierre-des-Bois peuvent être regardés comme des mines inépuisables de fossiles intéressants. Je citerai encore Saint-Remy-du-Plain qui, lors, de la rectification de la route départementale de Fresnay à Mamers, a mis à découvert une partie considérable de la colonne vertébrale d'un Plésiosaure. C'est à l'initiative et aux soins de M. l'Ingénieur en chef De Capella, que le pays doit la conservation des restes de ce curieux reptile des âges jurassiques, et son dépôt dans le Musée du Mans.

Voici maintenant le nom de quelques-uns des fossiles qui servent à distinguer les deux Étages dont nous venons de nous occuper :

Étage Bathonien, *Ammonites discus*, *Amm. Julii*, *Amm. Contrarius*, *Pholadomya Murchisoni*, *Opis pulchella*, *Avicula echinata*, etc.

Étage Callovien, *Nautilus Julii*, *Ammonites macrocephalus*, *Amm. Lunula*, *Amm. anceps*, *Amm. coronatus*, *Amm. Jason*, *Phasianella striata*, *Pholadomya carinata*, *Ceromya elegans*, *Trigonia elongata*, *Lima duplicata*, *Avicula inaequalis*, *Pecten fibrosus*, *Pecten Lens*, *Pecten palinurus*, *Plicatula peregrina*, *Ostrea amor*, *Terebratula Trigeri*, etc.

Étage Oxfordien. — Cet Étage beaucoup moins développé dans le département de la Sarthe que les deux précédents occupe une partie du Blinois. Il fournit, comme le Callovien, des argiles à briques et à pavés. Mais la plus grande richesse minérale qu'il renferme est la pierre de taille dite de La Vacherie(1). Le premier monument important qui ait été construit en pierre de La Vacherie est le pont de Pontlieue. Cette pierre, quand elle est bien choisie, est résistante et propre à faire des soubassements solides. Mais il faut qu'elle soit prise dans le vif du roc, la partie inférieure et la partie supérieure des bancs étant plus tendre et susceptible de geler. Le pavage de la cathédrale de Saint-Julien a été fait avec cette pierre employée sans aucun contrôle; aussi, quoique les dalles soient à couvert et par conséquent garanties des influences atmosphériques les plus actives, on en trouve un assez grand nombre qui se sont excoriées. Les pierres de la même carrière qui ont servi à faire les marches de l'entrée placée sous la tour et de l'autre entrée qui fait face à la Grande-Rue, ont été mieux choisies et sont restées intactes quoique exposées à toutes les causes extérieures de dégradation. Les détériorations qui résultent de la négligence dans le choix de cette pierre se remarquent encore au pont de Pontlieue qui a exigé des réparations considérables, et sur plusieurs autres constructions de la ville du Mans. Dans les travaux d'art du chemin de fer de Tours au Mans, MM. les Ingénieurs ont employé une grande quantité de pierre de La Vacherie, depuis la station de Laigné-en-Belin jusqu'à Ecommoy et même au delà.

(1) Conformément à la réclamation faite par M. Thoré à la séance générale où j'ai eu l'honneur de donner lecture de cette note rédigée avec trop de précipitation, je m'empresse de reconnaître que la pierre qu'on extrait à Souigné-sous-Vallon, quoique présentant le même aspect et le même grain à peu près que la pierre de La Vacherie, appartient néanmoins à un autre Étage géologique. C'est pour cela que j'en ai fait mention dans l'article précédent. Ces deux roches peuvent d'ailleurs être facilement confondues, d'autant mieux que la pierre de Souigné ne renfermant pas de fossile ne peut être placée que par induction dans l'étage qui lui appartient.

Notre ancien collègue M. Goupil avait recueilli à La Vacherie un grand nombre de beaux fossiles de l'Étage Oxfordien. Cette collection, comme plusieurs autres, a été dispersée par un naturaliste commerçant qui en a fait l'acquisition. Il est regrettable que le département ait laissé enlever ces échantillons si utiles pour l'histoire de la paléontologie sarthoise.

L'Étage Oxfordien se trouve encore à Aubigné dans une carrière où il est exploité pour faire de la chaux.

Les principaux fossiles qui caractérisent cet Étage dans la Sarthe sont les suivants : *Belemmites hastatus*, *Ammonites perarmatus*, *Amm. Eugeniei*, *Amm. biplex*, *Amm. Goliathus*, *Amm. oculatus*, *Pleurotomaria Munsteri*, *Pholadomya decemcostata*, *Trigonia clavellata*, *Avicula polyodon*, *Pecten subarmatus*, *Plicatula tubifera*, *Terebratula senticosa*, *Terebratula insignis*, *Pseudodiadema placenta*.

Étage Corallien. — Il me reste à parler de l'Étage Corallien qu'on remarque à Ardenay, Ecommoy, Soullitré, La Ferté-Bernard. Cet Étage, exploité comme pierre de taille à Soullitré et à La Ferté-Bernard, n'est employé ailleurs qu'à faire de la chaux ou du moellon.

Les principaux fossiles qu'on trouve dans l'Étage Corallien de la Sarthe sont les suivants :

Pecten Moranus, *Terebratula disculus*, *Glypticus hieroglyphicus*, *Cidaris cervicalis*, *Diplocidaris gigantea*, *Hemicidaris crenularis*, *Hemipodina Guerangeri*, *Magnosia nodulosa*, *Pygurus fragilis*, *Millericrinus Goupilianus*.

CONCLUSION.

En résumé, les richesses minérales renfermées dans les différents Étages du Terrain Jurassique de la Sarthe sont :

1° Des pierres de taille, différentes quant à leur couleur et leur degré de résistance, mais dont plusieurs sont de qualité supérieure ;

2° Des calcaires produisant de la chaux grasse, de la chaux hydraulique et de la chaux maigre. La quantité de chaux four-

nie à l'agriculture par les roches appartenant au Terrain Jurassique est considérable. Une étude statistique entreprise à ce sujet fournirait des renseignements intéressants ;

3° Des marnes employées pour l'amendement des terres. Il n'a été fait qu'un petit nombre d'analyses pour doser la proportion de calcaire contenue dans ces marnes, et aucune pour y chercher la présence de l'acide phosphorique. C'est encore un travail inutile à entreprendre et que je signale à l'attention des Membres de la Société qui s'occupent de chimie agricole ;

4° Des argiles dont les plus fines sont employées dans les arts céramiques à fabriquer la poterie et la fayence communes, et les plus grossières à la confection des tuiles, pavés, briques, tuyaux de drainage ;

5° Du minerai de fer.

On peut ajouter que les richesses scientifiques enfouies dans le même Terrain sont extrêmement variées, et qu'elles ont été recueillies par un assez grand nombre d'observateurs. Malheureusement, ainsi que je le disais plus haut, déjà quelques-unes de ces collections importantes ont été dispersées. Néanmoins ce qui reste aujourd'hui suffirait encore pour faire l'objet d'une publication intéressante destinée à faire connaître, avec quelques lacunes regrettables, l'histoire des études paléontologiques de la contrée, en même temps que l'histoire des êtres vivants qui ont peuplé avant nous le beau pays que nous habitons.

DES ÉTYMOLOGIES

et particulièrement de celles du latin,

PAR M. CLOUET.

On s'est beaucoup moqué des étymologies et des étymologistes, et ce n'est pas sans raison, car ces derniers, se croyant affranchis de toute règle, dans leur recherche des origines des mots, ne pensaient qu'à montrer leur pénétration et la subli-

lité de leur esprit. Ils se plaçaient donc à un point de vue tout personnel, au lieu de se reporter à celui du peuple qui parlait la langue objet de leur étude. Éloignés de temps et de lieu, ils saisissaient au vol des aperçus nécessairement étrangers, à la génération qui avait élaboré les formes du langage ; et partis de cette fausse position, ils marchaient de déduction en déduction à des conséquences d'autant plus erronées, qu'ils s'étaient plus rigoureusement étudiés à les relier à leurs prémisses. De là, le discrédit dans lequel est tombée l'étude des origines des mots. Ennuuyé de se voir citer à tout propos des étymologies forcées, le public étudiant en vint à croire qu'il n'y en a guère de légitimes, et l'on put, sans le choquer, lui faire entendre des épi-grammes comme celle-ci :

Alfana vient d'Equus sans doute :
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Et cependant, n'y aurait-il point d'étymologie justifiée ? Le mot même d'étymologie *ἔτυμος λόγος* ne serait-il que le nom d'une chose sans réalité ? Et s'il n'y avait pas de méthode étymologique, les linguistes seraient-ils donc condamnés à conserver isolées les données similaires et à renoncer à simplifier l'étude des langues, par la vue claire et synoptique des rapports ? Au contraire, quand un homme intelligent connaît à fond une langue, il doit deviner par intuition dans toute langue, fille ou sœur, le sens des mots qu'il n'a jamais rencontrés, lorsqu'il y a quelque point d'attache avec ceux de la langue déjà connue. Et c'est dans cette analyse, que brille sa pénétration et son aptitude. Par quel moyen ? Par la méthode.

Il existe pour les langues, une méthode de recherches étymologiques, méthode qui écarte absolument les fantaisies du libre examen, et se fonde sur l'autorité des générations parlantes.

Quoi de plus soumis à l'autorité, en effet, que le langage, qui est l'usage, non individuel, mais collectif et populaire de la parole ?

EXERCICES

D'ANALYSE ÉTYMOLOGIQUE.

1° Arrière-Syllabe *ul*.

DÉRIVÉS DE VERBES.

<i>ul-us</i>	Bib- <i>ul-i</i>	buveur	de <i>bib</i> -ère.
<i>ul-us</i>	Cáp- <i>ul-i</i>	poignée, bière	de <i>cáp</i> -ère (un tenoir).
<i>ul-nm</i>	Cing- <i>ul-i</i>	ceinture	de <i>cing</i> -ère
<i>ul-us</i>	Cúm- <i>ul-i</i>	monceau	de <i>cum</i> -avec.
<i>ul-us</i>	Gér- <i>ul-i</i>	portefaix	de <i>gér</i> -ère (gerla — la boue en Italien).
<i>ul-um</i>	Jác- <i>ul-i</i>	trait	de <i>jác</i> -ère.
d-ib- <i>ul-a</i>	Mand-ib- <i>ul-æ</i>	mâchoire	de <i>mand</i> -ere, mâcher.
<i>ul-us</i>	Pát- <i>ul-a</i>	ouvert	de <i>pát</i> -ere
<i>ul-us</i>	Súrc- <i>ul-i</i>	bourgeon, re-jeton	de <i>surg</i> -èr-e pour surg- <i>ul-us</i> .
m- <i>ul-us</i>	Trém- <i>ul-a</i>	tremblant	de <i>trém</i> -ère.
<i>ul-us</i>	Túm- <i>ul-i</i>	éminence	de <i>túm</i> -ère.
ic- <i>ul-um</i>	Veh-ic- <i>ul-i</i>	voiture	de <i>véh</i> -i.

DIMINUTIFS.

<i>ul-us</i>	Aán- <i>ul-i</i>	anneau	d' <i>annus</i> , le cercle par excellence.
<i>ul-us</i>	Circ- <i>ul-i</i>	cercle	de <i>circ</i> -us.
<i>ul-us</i>	Mód- <i>ul-i</i>	mesure	de <i>mód</i> -us.
<i>ul-um</i>	Ósc- <i>ul-i</i>	baiser	de <i>ós</i> , <i>ór</i> -is (proprement petite bouche).

2^o Arrière-Syllabe *en*, *in-is*.

DÉRIVÉS DE VERBES.

<u>ac-um-en</u>	<u>ac-um-in-is</u>	pointe	de <u>ac-ù-ère</u> pour <u>ac-ù-im-en</u> .
<u>agm-en</u>	<u>agm-in-is</u>	troupe en marche	de <u>ag-ère</u> pour <u>ag-im-en</u> .
<u>carm-en</u>	<u>carm-in-is</u>	chant-poème	de <u>carp-ère</u> pour <u>carp-im-en</u> .
<u>cav-am-en</u>	<u>cav-am-in-is</u>	creu	de <u>cav-ère</u> .
<u>cert-am-en</u>	<u>cert-am-in-is</u>	lutte	de <u>cert-ère</u> .
<u>cœu-am-en</u>	<u>con-am-in-is</u>	effort	de <u>cœn-ère</u> .
<u>crass-am-en</u>	<u>crass-am-in-is</u>	lie-dépôt	de <u>crass-ère</u> , épaisir.
<u>doc-um-en</u>	<u>doc-um-in-is</u>	enseignement	de <u>doc-ère</u> .
<u>flôm-en</u>	<u>flôm-in-is</u>	fleuve	de <u>flû-ère</u> pour <u>flûim-en</u> .
<u>frâgm-en</u>	<u>frâgm-in-is</u>	fragment	de <u>frang-ère</u> .
<u>frûm-en</u>	<u>frûm-in-is</u>	gosier	de <u>frû-i</u> (proprement le sa- voureur) pour <u>frû-im-en</u> .
<u>fûlm-en</u>	<u>fûlm-in-is</u>	foudre	de <u>fulg-ère</u> pour <u>fulg-im-en</u> .
<u>gêrm-en</u>	<u>gêrm-in-is</u>	germe	de <u>gêr-ère</u> .
<u>grâm-en</u>	<u>grâm-in-is</u>	gazon	de γρᾶω, manger (le fourrage).
<u>læt-am-en</u>	<u>læt-am-in-is</u>	engrais	de <u>læt-ère</u> , ce qui réjouit la terre.
<u>lêg-um-en</u>	<u>lêg-um-in-is</u>	légume	de <u>lêg-ère</u> (la cueillette).
<u>lîm-en</u>	<u>lîm-in-is</u>	seuil	de <u>lîg-ère</u> pour <u>lîg-im-en</u> .
<u>lôm-en</u>	<u>lôm-in-is</u>	lumière	de <u>lûc-ère</u> pour <u>lûc-im-en</u> .
<u>nôm-en</u>	<u>nôm-in-is</u>	nom	de <u>nosc-ère</u> pour <u>nosc-im-en</u> .
<u>nûm-en</u>	<u>nûm-in-is</u>	divinité	de <u>nû-ère</u> pour <u>nû-im-en</u> .
<u>ôm-en</u>	<u>ôm-in-is</u>	présage	de <u>osc-ère</u> , l'auspice d'où le fré- quentatif oscitare.
<u>pêt-im-en</u>	<u>pêt-im-in-is</u>	ulcère des chevaux	de <u>pêt-ère</u> , à cause de l'envie de gratter.
<u>râm-en</u>	<u>râm-in-is</u>	pis-mamelle	de <u>rug-ère</u> , rider, plisser.
<u>sêm-en</u>	<u>sêm-in-is</u>	semence	de <u>sêr-ère</u> pour <u>sêr-im-en</u> .
<u>vîm-en</u>	<u>vîm-in-is</u>	osier	de <u>vi-ère</u> , lier.

Je n'ai pas la prétention de donner ici l'exposé d'une méthode générale sur cet objet. Il y faudrait la connaissance de quelques-uns au moins des idiomes de chaque groupe ethnographique. On sait, par exemple, que les langues agglutinées du continent américain, présentent des caractères absolument étrangers aux langues par flexion des races japhétiques. Mon intention est d'examiner seulement les indices que le latin nous donne pour la recherche de ses étymologies, et de poser quelques principes généraux applicables aux langues de la même famille.

Une grande et capitale distinction doit précéder toute investigation.

Il y a dans une langue, outre les mots racines, des mots d'importation étrangère, et d'autres de formation indigène.

Pour les *mots d'importation*, l'étymologie ne connaît pas de règles absolues. Diverses circonstances, surtout la ressemblance plus ou moins éloignée du son, concourent à la formation, il serait mieux de dire, à la déformation de ces mots voyageurs. Nos soldats vont en Allemagne, ils y voient manger, et ils y mangent eux-mêmes des choux conservés d'une certaine façon : ils les entendent appeler Sauer-Kraut, et ils répètent de la meilleure foi du monde *choucroute*, et ils rapportent dans notre France la préparation culinaire et le nom dont ils croient avoir enrichi la langue. De même ils achètent de méchants chevaux, que les Allemands veulent leur vendre pour de généreux coursiers : Ross le destrier, distingué du Pferd, le cheval commun : et toute maigre haridelle devient dès lors pour eux une *rosse*. On dérivera même de là, et très-légitimement, le verbe *rosser*, battre violemment, comme on fait à une rosse qui refuse de marcher et qu'on ne ménage guère. Et l'étymologie germanique aura raison, bien que *balte* et *cheval*, ne soient pas de^s dées corrélatives.

On pourrait multiplier les exemples, et chaque nation viendrait témoigner de la manière diverse dont elle s'assimile l'ali-

ment étranger. De site, en latin *sit-us*, l'anglais fait *sid-e* (said) : de landsknecht, le français adoucissant la rudesse germanique fait *lansquenet*, et l'italien pour qui ce n'est pas encore assez de voyelles, arrivera d'un bond à *lanzicheneco*.

Les anciens latins n'agissaient pas autrement, lorsqu'ils introduisaient chez eux des mots grecs. Ils entendaient les Eoliens dire μορφή et ils répétaient maladroitement *forma* : les Athéniens dire ῥήτωρ, ῥήτορος, et ils prononçaient Rhétor, Rhetóris, confondant les lettres et les accents. Quelquefois, avec plus d'honneur pour leur oreille, ils faisaient entrer tout d'une pièce φάσηλος dans phasélus, ou Ζέφυρος dans zephyrus. Mais il n'y a pas là d'étymologie, ce ne sont que de purs emprunts.

Il faut donc mettre de côté les mots pris du dehors. La véritable étymologie s'exerce sur les *mots nationaux* de la langue latine, et a pour objet de rechercher le travail de formation initiale. Ce travail, personne n'en disconvient, ne fut jamais individuel. Chez une nation, jouissant déjà d'un langage littéraire et d'une publicité développée, il pourra parfois dépendre d'un grand génie, d'apposer son cachet sur un terme et de faire adopter le sens qu'il aura su y attacher. Mais il ne pouvait en être ainsi chez les peuplades du Latium, à l'époque où elles s'agitaient à la recherche d'une nationalité, d'une législation et d'une langue. La collectivité est le signe des étymologies dignes de ce nom. Les origines sont vraies, quand une explication donnée, loin de s'appliquer uniquement à un mot, satisfait naturellement à toute une classe de mots semblables. Il faut donc se défier de toute interprétation, si ingénieuse et même si plausible qu'elle paraisse, lorsque l'épreuve collective lui fait défaut.

Ceci posé, il convient de distinguer les mots latins en deux classes, les *composés* et les *dérivés*.

Les composés sont faits, comme le dit leur nom, de deux ou plusieurs mots simples : l'idée complexe naît de la juxtaposition des idées élémentaires, dans le cadre distingué par un

seul accent. Et comme il est naturel, quand il s'agit de procédés populaires (les savants étant bons à disséquer les produits du langage, mais nullement à les engendrer), les composés de la langue latine sont toujours des peintures, des descriptions abrégées.

Voyons, par exemple, ce que la racine *sed-êre* peut avoir valu en développements populaires. Voici d'abord les *in-SID-ia*, les gens qui sont assis au fond d'un fossé ou d'un bois, et qui se lèvent tout à coup pour fondre sur vous lorsque vous venez à passer. Puis le *præ-SID-ium*, la garnison qui est assise devant les portes, en attendant l'heure de la fermeture : voici encore le *præ-SES*, *præ-SID-is*, qui va présider l'assemblée, en s'asseyant sur un fauteuil, mis un peu en avant des sièges des autres. Nous trouvons encore des gens assis autour de la ville, où ils voudraient bien entrer malgré la défense des assiégés ; ceux-là font l'*ob-SID-io*, et s'ils réussissent dans leur entreprise, on leur accordera peut-être une couronne *ob-SID-ionale*. Que de naïveté dans l'*ex-SIL-ium*, l'exil, le saut qu'on fait au dehors, et dans l'*aug-SIL-ium*, le secours, le saut qu'on fait en se précipitant pour augmenter la force de ses amis, l'un et l'autre composés de *sal-êre*, sauter ! Que dire encore de *patr-o-CIN-ium*, de *len-o-CIN-ium*, de *latr-o-CIN-ium*, de *rat-i-o-CIN-ium*, etc., tous mots composés de *can-er-e*. Le patronage, c'est-à-dire la protection due au père qui élève la voix (*canens*) ; la vente à l'encan des esclaves, par la voix du maquignon ; le brigandage, non pas le vol secret, le *furtum*, mais celui qui se produit au grand jour, avec les clameurs et la violence ; le raisonnement, c'est-à-dire la voix de la raison, s'exprimant avec force et avec éclat (*Canens*).

Ces exemples suffisent à faire comprendre la méthode qui paraît nécessaire, pour expliquer les mots composés. Il faut grouper tous les mots d'une forme ressemblante, et chercher la valeur des racines dans chacun d'eux, d'après le rôle commun qu'elles jouent dans tous les autres.

Si cette règle est féconde en résultats, pour les mots com-

po:és, elle est bien autrement nécessaire pour les dérivés. En effet, les post-fixes ou arrière-syllabes de la dérivation, n'ayant pas de signification reconnue par elles-mêmes, il est facile de prendre le change, et d'accorder à la racine unique, une prépondérance funeste qui doit être balancée par l'influence des arrière-syllabes. Deux ou trois exemples seulement.

Au mot SURC-ul-us, rejeton, Noël donne pour origine SUR-us, pieu. Il aurait dit *poutre*, s'il n'avait pas craint que l'on comparât son rejeton à la *paille* de l'Évangile. Quoi de commun entre le pieu qu'on pousse en bas, et le rejeton qui pousse en haut? Voilà un *c*, une gutturale après *sur*, à quel propos s'est-elle introduite? Le diminutif naturel, puisqu'on en voulait un, eût été *sur-ul-us*. Encore une fois pourquoi *surc*? Voyez au contraire comme tout devient clair, lorsqu'on tient compte des arrière-syllabes.

Us — une ou la.	} SURC-ul-us !
Ul — petite chose.	
* SURC pour <i>surg</i> , <i>surgens</i> qui surgit.	

Avec un barbarisme français, nous pourrions être compris en disant, *le dressillon*.

Quelle plus juste et plus simple image du rejeton, de cette petite pousse qui se lève et va grandir !

On peut voir pour comparaison :

TUM-ul-us, éminence, la petite chose qui gonfle le terrain ;
de TUM-ér-e.

CUM-ul-us, monceau, une petite chose qu'on met avec d'autres ; *cum*, avec.

CAP-ul-us, le petit bout par lequel on prend, on saisit, le manche, de CAP-er-e, et cet habit, à notre taille si bien pris, hélas, qu'on nomme bière !

Au mot *lim-en*, seuil, le dictionnaire n'est pas embarrassé. Il y a de la boue près du seuil, du moins il peut y en avoir, c'est bien sûr *lim-us* qui a engendré *lim-en* ! Eh bien, cette étymologie ne supporte pas l'examen, car, convint-elle au *limen inferius*, qu'elle ne conviendrait nullement au *limen superius*

la boue ne monte pas jusque-là. Et cependant la porte a deux *limina*, un haut et un bas !

D'abord, si l'auteur avait mis en présence tous les noms neutres en *en*, *inis*, il aurait vu, qu'à peu d'exceptions près, tous ces mots marquent l'effet de l'action d'un verbe. Ainsi :

AC-ùm-en de AC-u-ere; AGM-en de AG-ere;

CAV-âm-en de CAV-ar-e; CON-âm-en de CON-ar-i;

GERM-en de GER er-e, porter, etc.

D'où il aurait inféré, que si le verbe ne se trouvait pas *au seuil* de la question, il ne devait pas être caché bien loin. Et, en effet, il ne fallait pas grand effort pour découvrir *LIG-ar-e*, *lier*. On dit *limen* pour *ligmen*, tout simplement, le lien, la traverse qui relie les deux montants de la porte. Mais pour parvenir à ce résultat si facile, il fallait se dire à soi-même, que l'arrière-syllabe *en*, *inis*, indiquait un effet de l'action du verbe, et la confrontation seule l'apprenait.

Il y a donc des verbes racines que l'on n'aperçoit pas à l'œil nu dans les dérivés, et qu'on ne peut découvrir qu'à l'aide de la lunette des tableaux synoptiques.

LUC-ere, *luire*, produit LUM-en, LUM-inis, pour LUCM-en, ce qui *luit*.

CARP-ere, *cueillir*, donne CARM-en, CARM-inis, pour CARPM-en, un morceau choisi, un extrait, comme diraient les Italiens, une *cavatine*. Origine prouvée par le dérivé similaire CARM-inare *carder*, prendre brin par brin. Les Grecs dans leurs rhapsodies prétendaient recoudre ces morceaux.

NU-ere, *faire des signes*, produit NUM-en, NUM-inis, pour NU-im-en : l'influence cachée qui se manifeste à l'extérieur, et par suite la divinité.

Dans ces recherches, il faut avoir grandement égard à la quantité, car on peut appliquer aux syllabes brèves et longues du latin, ce qui a été dit des poètes et des orateurs. Les brèves sont primitives, les longues sont dues à un travail. *Correptæ nascuntur, productæ fiunt*. Aussi, toutes les fois que l'on rencontre une syllabe longue par nature et non par position, il est

à croire qu'elle est due à la suppression de quelque lettre ou à une contraction. Dans *limen*, par exemple, *lim* est long, bien que *lig* soit bref dans *ligare*, mais cette tenue de la durée remplace précisément la lettre supprimée. De même pour *numen*, où *num* est long, bien que *nu* soit bref dans *nuere*, à cause de la suppression de l'*e* qui s'est joint à l'*u*.

Dans les composés, cette remarque n'a pas moins d'importance que pour la simple dérivation. Nous avons vu le mot *exilium* : son pluriel est *exilia*. L'adjectif *exilis* fait pareillement au neutre pluriel *exilia* ; l'orthographe est la même, l'accent est aigu dans les deux mots, et semblablement placé : la quantité seule diffère ; elle nous apprend que *exilia* ne vient pas de *ex-sal-ire*, mais de *ex* et de *ilia*, les entrailles. Le sujet d'*exilis*, est si mince et si grêle, que ses entrailles, *ilia* sont presque hors de son corps, *ex*. La description n'est pas gracieuse, mais elle est telle. Nous disons par une image qui n'est pas sans analogie, un *efflanqué*. Le pluriel d'*exilium* est *exilia*, avec la seconde syllabe brève.

Il est une autre observation capitale, qui doit servir de guide, dans la recherche des dérivés, c'est la suivante :

Le nom de l'être *abstrait* peut dériver de celui de l'être concret ; jamais le nom de l'être *concret* ne peut dériver de celui de l'être abstrait.

Ainsi le dictionnaire de Noël se trompe grossièrement, lorsqu'au mot *vir*, il indique entre parenthèses, *vis* comme racine ; c'est au contraire *vir* qui est racine, et *vis* qui est dérivé.

En effet, en logique, *vis*, *vires*, *virium*, l'*extrait de mâle*, la qualité distinctive du mâle, la force en un mot, peut être dérivée du mâle même. On conçoit à la rigueur une société n'ayant pas encore de mot pour dire la *force*, être abstrait, être qui ne se voit ni se touche, que par l'intermédiaire d'un être corporel et sensible. On ne conçoit pas une société, si simple qu'on la suppose, qui n'ait un mot pour distinguer l'homme de la femme, *virum* à *femina*.

Le dictionnaire se trompe à un autre point de vue, c'est-à-

dire à celui de la linguistique, lorsqu'il fait dériver *vir*, *virī* de *vis*, *vires*, car une brève peut engendrer une longue, une longue ne peut engendrer une brève. L'extrait de *mâle* est du *mâle* concentré : le *vir* bref dans l'homme, *virī*, *virīs*, *viros*, devient long dans sa puissance, *vires*, *virium*, *viribus*.

Voilà de quelle manière les étymologies sont vraiment utiles, elles vous font pénétrer jusqu'à l'intérieur de chaque expression : analyse de chaque mot en ses éléments syllabiques ; synthèse par le collationnement des mots, si j'ose dire, de même *robe*. Mais, pour opérer cette analyse et faire pénétrer le scalpel dans les jointures naturelles, sans briser les organes, il faut se servir assidûment de la *Règle d'épellation*, que j'ai déjà eu l'honneur de formuler devant la Société.

Toute consonne placée entre deux voyelles, entre deux diphthongues, ou entre une voyelle et une diphthongue, s'appuie sur la voyelle ou la diphthongue qui la précède, et non sur celle qui la suit.

Cette règle dont il a été fait usage, pour l'analyse des mots allemands, n'est applicable, du reste, qu'aux composants et non aux composés qui se scandent comme s'ils étaient en deux ou plusieurs mots. Par exemple : *patr-o-cin-i-um*, *matr-i-mon-i-um*, etc.

Qu'il me soit permis, en finissant, d'appeler l'attention de la Société sur la manière dont sont enseignés généralement, non-seulement le latin et le grec, mais encore les langues vivantes. On montre à l'élève la manière d'assembler les mots, alors qu'il n'en possède presque aucun dans sa mémoire : marche absolument contraire à celle de la nature. L'enfant écoute sa mère ou sa nourrice, et apprend nombre de termes avant de savoir les assembler : celui-là fait de même, qui se trouve jeté brusquement au milieu d'une nation étrangère. Et que faisons-nous dans notre enseignement ? Nous faisons apprendre des règles, et encore des règles, à de pauvres enfants, dont le cerveau malléable ne demanderait qu'à recevoir des empreintes ineffaçables de signes d'idées. Et pour meubler la mémoire,

nous nous en rapportons à ce nomenclateur muet, qu'on ne consulte qu'avec effort, et qui s'appelle le Dictionnaire ! Un jour ou l'autre, on comprendra peut-être qu'il faut, avant tout, pour l'étude des langues, enseigner des mots ! Et quand on voudra que la mémoire les classe et les retienne, on en viendra pour relier le connu à l'inconnu, à chercher, à employer une bonne méthode d'analyse et d'étymologie. C'est un vœu que je voudrais voir partagé par tous ceux qui sont capables d'avancer la réalisation.

NOTE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. PALLU

PAR M. HOUBERT.

Il est des esprits froids, studieux, et modestes autant que studieux, qui traversent la vie sans un brillant éclat, et qui n'en laissent pas moins après eux des empreintes profondes et durables. Ils s'appliquent avec persévérance à chercher dans le passé, à pénétrer dans la nuit des temps, à recueillir des documents et enregistrer des faits obscurs ou méconnus. Pionniers de la science et de l'histoire, ces hommes laborieux et patients semblent s'être imposé la tâche de déblayer la voie, de creuser le sol, d'en étudier les diverses couches, d'en extraire et d'en rassembler des matériaux ignorés, qu'il leur est même possible quelquefois de coordonner dans un plan d'ensemble méthodique et complet : labeur d'autant plus méritoire qu'il a été plus lent et plus ingrat.

Tel a été parmi nous, Messieurs, notre bon collègue M. Pallu, dont nous conserverons religieusement la douce et pieuse mémoire. Spécialement dévoué aux graves et délicates fonctions de la magistrature, il a pu, au milieu même des soins multipliés d'une famille nombreuse, se livrer à des investigations de statistique, de topographie, d'histoire et d'archéologie, telles que les loisirs de toute sa vie ont dû y être consacrés.

M. François-Henri Pallu était né à Poitiers, le 14 octobre 1792. Sa famille occupait un rang distingué dans la magistrature et le barreau. Son penchant vers les études historiques se manifesta dès sa jeunesse ; et, en 1817, il fut choisi pour travailler à l'inventaire et au catalogue de la bibliothèque de Poitiers de concert avec M. l'abbé Gibault, bibliothécaire, et M. Filleau, conseiller à la cour royale. En 1821, il fut nommé juge d'instruction au Mans, et, mieux que personne, je puis attester avec quelle exacte assiduité et quelle consciencieuse application il exerça pendant dix ans ces pénibles fonctions. La révolution de Juillet les lui enleva brutalement. Il professait franchement ses croyances et pratiquait ouvertement sa religion. C'en était assez, auprès des puissances du jour, pour qu'on le répudiât comme indigne. 1830 supprima aussi le conseil de charité près les hospices et le bureau de bienfaisance du Mans, dont M. Pallu était le secrétaire depuis 1823.

Il put alors, avec plus de liberté, étendre davantage le champ de ses études et accepter des collaborations où il pût avoir occasion d'en produire et d'en utiliser les fruits. Il devint, en 1839, membre de la Société française pour la conservation des monuments historiques, et membre titulaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe. Il fut admis aussi, vers la même époque, comme membre de la Société des antiquaires de l'Ouest.

Honneurs obligent, Messieurs, aussi M. Pallu ne tarda-t-il pas à payer sa dette à notre Société, en lui communiquant un mémoire sur l'antiquité de la ville du Mans. Il y prouve, par le témoignage de Ptolémée et la table théodosienne que l'ancien *Subdinum* ou Vindinum est la même ville que la ville du Mans : que, par conséquent, cette ville existait dès le premier siècle de l'ère chrétienne. Cette opinion ne paraît plus susceptible de controverse, aujourd'hui surtout que, d'après les progrès de la critique, la mission de saint Julien doit être, suivant les plus grandes probabilités, reportée au pontificat de saint Clément. M. Pallu réunit aussi les conjectures les plus vraisem-

blables pour prouver que Vindinum avait été la capitale des Aulerces Cénomans et que son origine se perd ainsi dans la nuit des temps.

La cathédrale du Mans devint ensuite l'objet des études de notre collègue au point de vue de son histoire comme du monument. Remontant à son origine, il la reconnaît d'abord dans l'ancienne basilique de Defensor, consacrée par saint Julien et il en suit les développements et les dévastations à travers les écroulements, les incendies, les pillages et les dévastations jusqu'à son agrandissement hors des murs de la ville, sous Philippe-Auguste, jusqu'à l'entier achèvement du chœur au commencement du xv^e siècle et la destruction par la foudre, en 1583, de la flèche élancée qui surmontait la voûte centrale. Aucun fait essentiel, aucune observation importante n'ont été omis dans cette monographie, qui est assurément la plus exacte et la plus complète de celles qui ont été publiées jusqu'ici.

Se livrant à des recherches d'antiquités, M. Pallu ne pouvait négliger les coutumes où se reflète l'histoire du pays qu'elles gouvernent, puisqu'elles portent l'empreinte des institutions, des origines, des invasions, des mœurs, des formes de gouvernement dont la législation s'est pénétrée. M. Pallu y voit un tableau de la France au moyen âge, soit qu'elles aient leur principe dans l'élément gaulois, dans l'élément germain ou dans la domination romaine. C'est la tradition qui d'abord les a transmises, puis elles ont été constatées et fixées aux xi^e et xii^e siècles d'après des témoignages de commune renommée et même réunies, pour un grand nombre au moins, dans le code connu sous le nom d'*Établissement de saint Louis*. La coutume d'Anjou faisait partie de cette collection ainsi que la coutume du Maine, suivant l'opinion d'Olivier de Saint-Vast. Depuis, en exécution des ordonnances de nos rois, les décisions judiciaires qui pouvaient faire jurisprudence furent aussi colligées, les coutumes eurent leurs commentateurs, et enfin, sous Louis XII, on envoya des commissaires dans chaque ville principale, chargés de réunir les états provinciaux et de modifier les coutumes sur place

par une rédaction stable et définitive. Les états s'assemblèrent au Mans, en 1508, et la coutume du Maine qui, jusque-là, s'était confondue avec la coutume d'Anjou, s'en sépara par des modifications qui lui firent une existence propre. M. Pallu a constaté que la première édition de notre coutume, publiée après les états, est de 1509, la seconde est de 1513. Une édition des coutumes réunies du Maine et de l'Anjou avait été publiée en 1486; c'est la seule que notre collègue ait connue.

Ici, Messieurs, nous mentionnerons seulement des travaux d'une moindre importance et d'un moindre intérêt, mais qui témoignent au moins de l'activité constante de notre collègue, ainsi : un mémoire sur la question de savoir si la reine Audovère, femme de Chilpéric I^{er}, a été enfermée dans l'abbaye du Pré au Mans ; — un éloge historique de M. de La Fontenelle de Vaudoré, historien du Poitou, correspondant de l'Institut. — Nous nous attacherons toutefois un instant à un autre travail biographique, intitulé *Essai sur François Pallu, évêque d'Héliopolis, au XVII^e siècle*. C'est un hommage bien légitime rendu à la mémoire d'un missionnaire courageux qui, choisi pour évangéliser le Tong-King, resta pendant vingt ans sans pouvoir parvenir à sa mission, ballotté au milieu des mers par les tempêtes, contrarié par mille obstacles, attaqué par des pirates, arrêté comme espion, obligé de traverser trois fois les grandes Indes et de faire littéralement le tour du monde, déposé enfin dans l'île de Formose par un équipage qui avait voulu le jeter à la mer, et gagnant de là, sous la protection d'un chef tartare, Fô-Gang, siège principal de son apostolat, où il mourut après huit mois de séjour seulement. Ce dévouement et cette persévérance, à travers des périls et des souffrances de toute sorte, ont valu à l'évêque d'Héliopolis l'honneur d'un éloge dans la chaire de vérité, par l'illustre Fénelon.

Nous arrivons, Messieurs, aux objets principaux des études de M. Pallu, à ceux qui constituent, à nos yeux, ses titres les plus méritants. Nous voulons parler de ses travaux statistiques, topographiques et historiques sur le Poitou.

M. Pallu avait entrepris, à ces divers points de vue, une géographie complète du département de la Vienne; et il l'a presque entièrement achevée, c'est une œuvre de premier ordre, comme œuvre de patience, de recherches et de classement. Vous en avez des exemples dans ce qui a été fait d'analogue pour le département de la Sarthe. M. Pallu a conçu son plan de la manière la plus rationnelle. Il a jeté d'abord un coup d'œil d'ensemble sur le département, puis sur chaque arrondissement, sur chaque canton, et il arrive enfin à la monographie détaillée de chaque commune, dont il rapporte l'histoire féodale, civile, ecclésiastique, dont il indique les lieux remarquables, les châteaux, les monastères. Il n'omet, sur chaque localité, aucun des faits, aucune des annotations que ses longues recherches lui ont fait recueillir.

La ville de Poitiers devait être, dans un travail de cette nature, l'objet tout spécial d'études et de descriptions. M. Pallu l'explore dans toutes ses parties : cathédrale, enceinte et fortifications, château, paroisses, ponts, places, portes, rues même, desquelles, avec des détails curieux, il indique l'ancienneté, les principaux édifices, la direction et les issues.

Pour vous faire juger, Messieurs, de l'importance de cette entreprise, M. Pallu vous en a communiqué un long extrait sur le palais de justice de Poitiers, et ce mémoire est en quelque sorte le résumé de l'histoire de la province elle-même. Construit sur l'emplacement du palais gallo-romain des Décurions, habité par les rois Wisigoths, qui succédèrent à la domination romaine, reconstruit par Pépin le Bref, après que la bataille de Vorlade a mis Poitiers au pouvoir des rois de France; occupé par Louis le Pieux, fils de Charlemagne, lorsqu'il régnait sur le Poitou comme roi d'Aquitaine, puis par les comtes du Poitou et par Eléonore d'Aquitaine; brûlé en partie par le comte de Derby, en 1346, réparé en 1395 par Charles VII, après l'expulsion des Anglais; choisi pour le siège de l'assemblée des magistrats et des docteurs chargés d'interroger Jeanne d'Arc au moment où elle annonçait sa mission, puis définiti-

vement destiné, depuis 1430, à la sénéchaussée et aux corps judiciaires de Poitiers, ce palais de justice, vieux vestige des siècles qui a reçu les coups des tempêtes, qui porte les traces profondes des invasions diverses, des guerres de race et d'unification, est comme une antique colonne où chaque âge a inscrit ses événements principaux. Notre collègue, par sa monographie, les a mis en relief.

Mais il avait à sa disposition de si nombreux matériaux qu'il ne pouvait négliger l'histoire de sa ville natale, et il a eu heureusement le loisir de la faire. C'est son œuvre capitale; c'est on pourrait le dire, l'œuvre de toute sa vie.

Poitiers, ville capitale du Poitou, a été le centre et le théâtre d'événements qui tenaient le premier rang dans l'histoire de France. Soumise successivement à la domination des Romains, des Visigoths et des Anglais, jusqu'au jour où, lassée de ce joug humiliant, elle put, en 1372, ouvrir ses portes à Duguesclin, cette antique cité, dont le nom se trouve souvent mêlé à notre histoire générale, a aussi son histoire particulière assez riche de faits, pour qu'un historien ne lui fit pas défaut; assez de sujets pleins d'intérêt et d'animation, pouvaient se puiser dans les sièges qu'elle a soutenus, les pillages qu'elle a subis, les batailles importantes livrées sous ses murs, les dissensions religieuses qui l'ont agitée et le mouvement intellectuel imprimé par son université. M. Pallu a embrassé ce vaste ensemble depuis la fondation de Poitiers par les Pictons et la mission de saint Martial, son premier apôtre, jusqu'à l'avènement de Louis XVI. Son récit est simple, méthodique, judicieusement divisé et souvent même assez coloré, suivant la nature du sujet; il est complet surtout, sans diffusion. Nous croyons qu'il n'est pas une source historique que l'auteur n'ait explorée, pas une chronique, pas un manuscrit qu'il n'ait consulté, et de cette substance bien élaborée il a extrait la matière de plus de 600 pages qui, toutes, bien que se rattachant à un cadre général, se rapportent rigoureusement à l'objet tout spécial que l'auteur avait en vue.

Vous avez pu en juger, Messieurs, par une lecture que

M. Pallu vous a faite en séance, d'un fragment de son principal ouvrage. Mais cette communication remonte à plusieurs années déjà, et je pense qu'il vous sera agréable d'en entendre une nouvelle, également empruntée à l'histoire de Poitiers. Nous choisissons le récit de la bataille de Maupertuis, où le malheureux roi Jean fut fait prisonnier par le prince de Galles.

« Édouard venait de ravager le Limousin, l'Auvergne, le Berry et le Poitou, et il avait formé le dessein de franchir la Loire et de se joindre au duc de Lancastre pour marcher ensuite sur Paris. Il se dirigeait vers la Touraine quand il apprit que le roi de France était à Chartres. Il changea alors de plan. Il marcha vers Poitiers, dans l'intention de retourner en Guyenne. Pressé et poursuivi par le roi, il ne put pénétrer dans cette ville, et alla camper dans un village appelé Maupertuis, situé à deux lieues de Poitiers, entre Beauvais et l'abbaye de Noaillé, connue de nos jours sous le nom de la Cardinerie. Le roi Jean s'avança de son côté, jusqu'à Chauvigny, petite ville située sur la Vienne, à cinq lieues de Poitiers. Il était à la tête d'une armée de quarante-huit mille hommes d'armes, parmi lesquels on comptait tout ce qu'il y avait de plus illustre en France. Il était aux portes de Poitiers, et allait y entrer, quand il apprit que les Anglais avaient attaqué quelques-uns de ses détachements. Il revint aussitôt sur ses pas, afin de se rapprocher de l'ennemi et de surveiller ses mouvements. Rien n'était plus facile que de triompher, sans en venir à une bataille. L'armée anglaise se trouvait dans la position la plus critique. Fatiguée d'une longue et pénible marche, elle commençait depuis quelques jours à souffrir de la disette des vivres et des fourrages. Enveloppée de tous côtés par une armée six fois plus nombreuse qu'elle, un blocus de trois jours l'obligeait à mettre bas les armes et à se rendre à discrétion; alors la guerre était finie, et Édouard se voyait contraint de subir toutes les conditions qu'on aurait voulu lui imposer. Mais l'aveugle impétuosité du roi priva la France de cet avantage, et devint pour lui et pour son peuple la cause de

nombreux malheurs. Quelque sûr que ce prince dût être de forcer son ennemi par une sage lenteur, son imprudence lui fit préférer les chances d'une bataille.

« Le dimanche 18 septembre 1356, à peine le jour commençait-il à paraître, que Jean fit célébrer la messe à laquelle il communia ainsi que ses quatre fils et les autres princes du sang, selon l'usage alors pratiqué dans les jours destinés à une bataille. Ensuite il assemble le conseil de guerre et parut décidé à livrer bataille. Aucun de ses généraux n'osa le contredire, et l'attaque fut unanimement résolue. Le roi divisa son armée en trois corps; il donna le commandement du premier au duc d'Orléans, son frère; le dauphin et Jean, duc de Berry, qui venait de recevoir le Poitou en apanage, furent mis à la tête du second, et le roi se réserva le troisième. Chacun de ces corps dut fournir cent cavaliers d'élite pour commencer l'attaque. Mais le choix qui devait en être fait mit le trouble et la discorde dans l'armée. Tous voulaient être du nombre des braves qui devaient ~~essayer~~ leurs forces contre celles des Anglais. L'un vantait ses faits d'armes, l'autre sa noblesse ou les exploits de ses ancêtres; enfin, cette mission honorable qui ne devait être confiée qu'à des braves et à des hommes expérimentés, devint la proie de la faveur et de la brigue. Cette conduite impolitique excita un murmure et un mécontentement général dans l'armée. Le roi parvint à les faire taire, mais la première impression ne s'effaça pas, et elle contribua sans doute beaucoup au découragement que plusieurs montrèrent dès le commencement de l'action.

« Tandis que le roi Jean disposait tout pour l'attaque, le cardinal de Périgord, que le Pape Innocent VI avait envoyé à Poitiers afin de terminer cette guerre déplorable par un traité de paix, était venu trouver le roi pour lui offrir sa médiation. Il s'était rendu auprès du prince de Galles, qui avait consenti à remettre ses prisonniers et ses conquêtes, et à signer une trêve de sept ans; mais le roi, connaissant par expérience la mauvaise foi des Anglais, demanda qu'il se rendît lui-même pri-

sonnier avec cent des principaux seigneurs de son armée. Edouard rejeta cette proposition avec indignation ; il répondit qu'il ne perdrait jamais sa liberté que les armes à la main, et le cardinal de Périgord, voyant sa médiation inutile, revint à Poitiers. Le prince de Galles avait profité du temps que ces pourparlers lui avaient donné pour fortifier son camp, et remonter le courage de son armée : « Or, beaux seigneurs, « avait-il dit à ses capitaines, si nous sommes en petit nombre « contre la puissance de nos ennemis, si ne nous ébahissons « pour ce mie, car la victoire ne gist pas en un grand peuple, « mais où Dieu la veut envoyer ; s'il advient davantage que la « journée soit pour nous, nous serons les plus honorés du « monde ; si nous sommes morts, j'ay encores mon père et de « beaux frères, et aussi vous avez de bons amys qui nous « contreveniront. Si vous prie que vous veuillez entendre à « bien combattre, car, s'il plaît à Dieu et à saint George, « vous me verrez hung bon chevalier. » « De ces paroles, dit Froissart, « et de plusieurs autres belles raisons que le prince « remontra ce jour à ses gens, et fit remontrer par se ma- « réchaux, ils étaient tous reconfortez. »

« L'attaque commença enfin le 19 au matin. Comme il était impossible de pénétrer à cheval jusqu'aux retranchements de l'ennemi à travers les sentiers, les halliers et les vignes dont le terrain était couvert, le roi ordonna aux hommes d'armes de mettre pied à terre et de renvoyer leurs chevaux. On n'excepta que les trois cents hommes qui avaient été choisis pour engager le combat. Ceux-ci furent obligés, pour joindre l'ennemi, de suivre un chemin étroit, bordé des deux côtés de haies épaisses, derrière lesquelles le prince de Galles avait embusqué ses meilleurs archers, et dans lequel quatre hommes de front pouvaient à peine passer. Ils ne furent pas plus tôt engagés dans ce défilé, que des mains invisibles firent pleuvoir sur eux une grêle de traits. Ils ne furent plus maîtres de leurs chevaux blessés, qui portèrent le désordre dans le premier corps de bataille commandé par le dauphin. Une terreur

panique s'empara des seigneurs qui accompagnaient ce jeune prince. Ils l'entraînèrent sous prétexte de le sauver, ainsi que ses frères, et vingt mille hommes prirent lâchement la fuite sans avoir combattu, et se retirèrent à Chauvigny. Guichard d'Angles et Jean de Saintré, seigneurs poitevins qui se trouvaient auprès du comte de Poitou, ne voulurent pas suivre un si honteux exemple, et, préférant l'honneur à la perte de leur vie ou de leur liberté, ils se jetèrent dans le fort de la mêlée, et furent rejoindre le roi. Le duc d'Orléans, auquel on avait également confié vingt mille hommes, saisi de la même terreur, quitta aussi le champ de bataille, et ses troupes fuirent avec lui. L'ennemi est à peine ébranlé, et déjà les deux tiers de l'armée française sont en déroute. Le brave Chandos, qui accompagnait Édouard, voyant ce succès inespéré, dit alors à ce prince : « Adressons-nous vers notre adversaire, le roi de France, car cette part gist tout le fort de la besogne. Bien » scai que par vaillance il ne fuira pas, si nous demeurera s'il » plaît à Dieu et à la sainte Vierge. » Ce sage conseil fut suivi ; les Anglais débouchèrent par le défilé, et ils se jetèrent sur les corps d'armée dont le roi s'était réservé le commandement. Ce fut là seulement qu'on se battit. Le roi, le jeune Philippe son quatrième fils, et les seigneurs qui les entouraient firent des prodiges de valeur ; mais les hommes d'armes avaient perdu tous leurs avantages en combattant à pied contre une gendarmerie bien montée. Ils étaient foulés aux pieds des chevaux des ennemis. Ils prirent lâchement la fuite, et ils abandonnèrent le champ de bataille. Au milieu de cet effrayant désordre, le roi se défendait en héros. Sans casque, blessé au visage, environné de morts, il abattait à coups de hache ceux qui osaient l'approcher. Son fils, à peine âgé de quinze ans, combattait vaillamment à ses côtés. Lorsque, épuisé de fatigue, il vit le jeune prince dangereusement blessé et sur le point d'être écrasé par les assaillants, ses entrailles s'émurent, et, cédant aux sollicitations de Denis de Morbeac, gentilhomme français qu'un meurtre avait fait bannir de sa patrie, il rendit son épée

et fit ainsi cesser le carnage. Plusieurs seigneurs poitevins avaient combattu courageusement auprès de Jean, » etc. (l'auteur les nomme).

Voici assurément, Messieurs, des pages d'une bonne école et qui vous permettent de porter un jugement sur le reste de l'ouvrage.

Messieurs, quand un nom se présente à la reconnaissance publique, entouré de titres aussi nombreux et d'une valeur aussi positive que ceux que nous constatons ici, une seule chose lui manque, Messieurs, et elle lui est véritablement due : c'est une publicité qui le glorifie comme il le mérite et qui fasse fructifier des travaux, qui, sans elle, resteraient stériles. La publicité ~~était~~ assurément dans les vues de notre collègue, et il faut avouer que plus d'une œuvre du même genre en a eu les honneurs moins légitimement peut-être. Déjà vous avez publié vous-mêmes les parties de ces ouvrages qu'il vous a communiquées et vous avez accordé à l'auteur une distinction des plus honorables, en l'appelant trois fois à présider votre société. Le reste de ses écrits, bien autrement important sans doute, mais concernant spécialement le Poitou, sera-t-il également vulgarisé par l'impression ? Nous le désirons vivement, Messieurs, dans l'intérêt de notre collègue et plus encore dans l'intérêt du pays qu'il a voulu gratifier de ses labeurs. Espérons-le de l'esprit de justice et du patriotisme de ses concitoyens.

Notre tâche est finie, nous le croyons, Messieurs, par cette courte appréciation des travaux qui ont nécessairement coûté à leur auteur bien des années de compilation et d'annotations ingrates. Vous en ignoriez probablement l'étendue et l'importance. Nous avons dû les énumérer, les analyser et porter ensuite votre attention sur ce corps d'histoire remarquable où l'auteur, dans un but élevé, leur donne la couleur et la vie. Que pourrions-nous ajouter maintenant ? En vous rendant compte des ouvrages de M. Pallu, de leur caractère et de leur mérite, n'y avons-nous pas reconnu notre collègue tel qu'il a été en toute chose ? N'y avons-nous pas retrouvé ses qualités et ses

traits? Sentiment du devoir, droiture, exactitude consciencieuse, infatigable persévérance? Ses ouvrages, c'est lui. Et que dire d'ailleurs d'une vie toujours uniforme, entièrement passée dans l'intérieur de la famille et comme dans le silence de la retraite qui ne fut autrement accidentée que par des coups douloureux atteignant jusqu'au vif les affections les plus chères? Qu'en dire, Messieurs? deux mots seulement qui suffisent à la résumer et à la caractériser tout entière. Elle fut toujours bonne et toujours utile jusqu'à l'heure solennelle où elle s'exhala paisiblement, dans le sein de Dieu, en un soupir de foi et d'espérance.

**VENTE DE BIENS APPARTENANT AU CLERGÉ SOUS
CHARLES IX**

PAR M. DE LESTANG.

L'édit royal qui prescrit cette vente est du mois de février de l'année 1563, la troisième du règne de Charles IX. Son enregistrement au Parlement porte la date du 17 mai de la même année.

Dans cet édit, le roi expose d'abord les motifs qui l'ont déterminé à une mesure aussi rigoureuse. Depuis quinze mois environ, des dépenses considérables ont été faites pour la répression des désordres qui ont éclaté dans toutes les provinces du royaume « sous prétexte de religion. » Aujourd'hui, la paix est à peu près rétablie partout : toutefois, pour assurer la tranquillité, il est indispensable de conserver sur pied des forces imposantes. Mais l'entretien de ces forces composées « tant de François, Suisses, Allemands que de reîtres, » a déjà épuisé les finances de l'État. Il a même absorbé le produit de la vente d'un grand nombre de fermes des aides et des greniers à sel, le montant des emprunts contractés soit en France, soit dans

les villes et seigneuries des pays amis circonvoisins, et « jusqu'à la somme de trois cent mille livres de rente annuelle sur les deniers accordés par le clergé (1). » De plus, une somme d'au moins quinze cent mille livres reste encore due comme solde aux gens de guerre étrangers qui ont pris prétexte de cet arriéré pour prolonger leur séjour sur le territoire « à la grande ruine et destruction des pauvres habitants. » Enfin, la sûreté des places frontières du côté de l'Allemagne, et l'occupation de la cité du Havre-de-Grâce par les Anglais exigent la présence sur les lieux de nombreux corps armés dont le paiement monte « à plus de six cent mille livres tournois par chacun mois (2). »

Le roi exprime ensuite « le très-grand regret et déplaisir » qu'il éprouve à se voir obligé de s'aider des biens patrimoniaux du clergé de son royaume, lequel jusqu'ici n'a jamais cessé de donner des témoignages d'affection et de dévouement à la couronne. Il compte toujours sur la durée et sur les bons effets de ces sentiments, d'autant plus que « dans un cas aussi urgent les terres et choses temporelles de l'Eglise ne sauraient estre employées à une œuvre plus sainte et plus nécessaire. » A ces causes, après avoir mûrement examiné l'affaire et en avoir délibéré en son conseil privé, il a statué et ordonné, il statue et ordonne : « qu'il soit fait vente et aliénation des maisons, seigneuries, fiefs, justices, cens, rentes, terres, prés, vignes, boys, et aultres biens immeubles appartenant aux archevêques, évêques, chapitres des églises cathédrales et collégiales, abbayes, prieurés, commanderies et aultres administrations, soit des Rhodiens, chevaliers de l'ordre de saint Jehan de Jerusalem, ou aultres ; ensemble les couvents des religieux de quelqu'ordre qu'ils soient, estant en son royaume, fors et

(1) Cette concession de deniers avait vraisemblablement été de la part du clergé un acte purement volontaire. Il est certain que l'inventaire des ordonnances royales, en dépôt aux archives de l'empire, ne signale pas l'enregistrement au parlement de l'édit qui l'aurait prescrite.

(2) En moyenne, la valeur de la livre tournois était alors de 3 fr. 78 c. de notre monnaie actuelle.

excepté ceux des Quatre-Mendians, jusques à la somme de cent mille écus-soleil de rente et revenu annuel (1). »

Le roi termine en indiquant les dispositions qui doivent être prises pour une juste répartition entre les diocèses, et en prescrivant l'application de punitions sévères contre toute personne, ecclésiastique ou autre, qui tenterait d'inquiéter les acquéreurs (2).

D'autres documents nous apprennent que l'exécution de la teneur de cet édit suivit de près son apparition. L'expropriation commença même avant l'arrivée de la bulle du saint-siège qui l'autorisait. Dans la répartition, le diocèse du Mans fut taxé à la somme de quarante-cinq mille écus : l'évêque, le cardinal Charles d'Angennes, eut pour sa part à en fournir huit cent quatre-vingts. Les syndics chargés des adjudications étaient Nicolas Rochetot, Pierre Cormier, licentiés en droit, chanoines prébendés de l'église du Mans et vicaires généraux ; Mathurin de Richot, Christophe Gouault, Pierre Croysé, aussi chanoines ; frère Jacques Lepelletier, procureur... et Julien de Montot, religieux de l'abbaye de Saint-Vincent.

Nous avons sous les yeux un rôle de recettes où sont portés tous les versements provenant des ventes qui eurent lieu dans le Maine pendant l'année 1565.

Voici des extraits de ce rôle que sa trop grande étendue ne nous permet pas de reproduire ici en son entier (3).

Reçu :

De Messire Georges de Clermont, seigneur dudit lieu, la somme de 240 livres tournois pour vente et adjudication à lui faites de la prée de Lalleu, sise en la paroisse de Luché, au pays du Maine, ci-devant dépendante du prieuré dudit Luché.

(1) Au titre de tolérance, l'écu-soleil valait intrinséquement 11 fr. 02 c.

(2) Cet édit n'a pas été publié. Nous en avons donné l'analyse d'après le texte reproduit au 2^e volume des Ordonnances de Charles IX, folios v, vi, vii. Registres du parlement. — Archives de l'empire.

(3) Les articles que nous avons laissés de côté sont particulièrement ceux où la lecture des noms propres présentait assez de difficultés pour nous mettre dans l'incertitude sur la vraie reproduction de ces noms.

De René de la Corbière, écuyer, la somme de 2,500 livres tournois pour vente et adjudication à lui faites du fief, maison, cour, jardin, closerie, prés, terres et vignes, et choses qui en dépendent, nommés la Cour-de-Beaumont, paroisse de Beaumont-Pied-de-Bœuf, près Sablé, avec le moulin de Beaumont et tel droit de rivière, terres arables et non arables qui en dépendent, ainsi qu'en ont joui ci-devant les religieux et l'abbé de Bellebranche; ensemble le fief de la Motte-Alain « en tant que ledit fief s'étend en ladite paroisse seulement, et dépendant pareillement de l'abbaye de Bellebranche. »

De Maître Estienne du Val, seigneur de Mondeville, la somme de 3,000 livres tournois pour vente, etc., de terres labourables, prés, plantes et maisons, ci-devant dépendant de l'abbaye de la Fontaine-Daniel, sis en la paroisse de Foutenai.

De Maître Anselme Taron, chanoine de Saint-Pierre, la somme de 1,245 livres tournois 4 sols, faisant partie de celle de 2,348 livres tournois, pour vente, etc... du fief, justice, domaine, cens, rentes, profits et esmolumens, prérogatives et droits de fief, de Saint-Pierre-de-la-Cour, situé en la paroisse de Cogners.

De Maître François Belot, la somme de 1,000 livres tournois pour vente... etc. du lieu, mestairie de la Vangoulière, situé en la paroisse de Theloché, ci-devant dépendant du prieuré de Château-l'Hermitage.

De Messire Jehan Levasseur, chevalier seigneur de Cogners, la somme de 210 livres pour vente, etc., d'une rente de 10 livres tournois, de six chappons, et de « ung billart en boys avec deux billes (1), » dus ci-devant par lui à l'abbaye de Saint-Vincent, sur le lieu de Grivot, en Saint-Longis, au fief d'Aillères, appartenant audit Levasseur.

De René Guischart, la somme de 105 livres tournois pour

(1) D'après Trevoux, on désignait sous le nom de *billart* un bâton recourbé employé dans une espèce de jeu de boules ou de billes alors en usage.

vente, etc... de 100 sols de rente foncière, dus chacun an au doyen et chanoines de Saint-Julien, du Mans, sur une maison à lui appartenant, sise au bourg de Joué.

De Maître Raoul Challopin, la somme de 224 livres tournois pour vente... etc... de la métairie de Lizepiteau, située en Anjou, paroisse d'Azay, ci-devant appartenant à l'abbaye de Bellebranche.

De noble homme Antoine de Crévant, seigneur de Roches, la somme de 1,800 livres tournois pour vente.... etc.... du lieu et métairie de la Borderie, des bois de la Chapelle, du moulin des Gots, de la métairie de Lespinay et de la pièce des Gots, le tout ci-devant dépendant de la Chapelle-Vicomtesse.

De Louis Lemoulnier, demeurant à Vallon, la somme de 10 livres tournois pour vente... etc... d'un petit jardin sis au dit bourg de Vallon, ci-devant dépendant du prieuré dudit lieu.

De Maître Giles Clément, avocat au Mans, la somme de 255 livres tournois pour vente... etc... d'une maison, cour et issue, sise en la paroisse de Saint-Benoit, en la ville du Mans, au derrière de la rue Dorée, en laquelle demeurait ci-devant ledit Clément, avec le droit d'exploiter ladite maison par dedans la maison et cour qui est sur la rue Dorée, ci-devant dépendant du prieuré de Saint-Victor.

De René Taron, sergent royal, la somme de 105 livres tournois pour vente... etc... d'une maison, grange, jardin et estraige, sis au bourg de Mesnières-sous-Lavardin, et d'un closeau de terre nommé le Clos-des-Haies, contenant un journal et demi, sis en la dite paroisse, ci-devant dépendant de l'abbaye de L'Epau.

De Macé Aubert, la somme de 82 livres tournois 10 sous pour vente... etc... de la propriété du lieu des Arènes... dépendant de l'abbaye de la Couture.

De Maurice Chastaing, la somme de 470 livres tournois pour vente... etc... du lieu et bordage Borfetu (Bourgfestu), sis en la paroisse de Trangé, ci-devant appartenant à l'abbaye de la Couture.

De Messire Jehan de Chaourses, chevalier seigneur de Malicorne, la somme de 584 livres tournois 5 sols, pour vente... du fief, hommes et sujets appartenant au prieur de Malicorne, sis en ladite paroisse; pareillement du droit qu'il prend sur le four-à-ban de la prévôté dudit Malicorne; du droit sur les moulins de la rivière de Sarthe; avec les droits qu'il a en la porte et pescherie de ladite rivière, ensemble les droits de *sau-laige* qu'il retient sur les bateaux passant par la porte et rivière dudit lieu.

De Maître Mathurin Briand, la somme de 240 livres tournois pour vente... etc... de la métairie de Lagrange, maison, étable et 50 journaux de terre labourable et 20 hommées de pré, plus d'un pré de 2 hommées appelé le Pré-aux-Moines, le tout ci-devant appartenant au prieuré de Tennie.

De Messire Jacques d'Inverse, chevalier, seigneur de Ballon, la somme de 305 livres tournois, pour vente, etc., du fief et seigneurie, appelés le fief de la Cousture, autrement dit le Bisot, ci-devant dépendant de l'abbaye de la Couture.

De Messire René d'Assé, chevalier, seigneur de Montfaucon, la somme de 660 livres tournois, pour vente, etc., du lieu et métairie de la Chevinière, sise en la paroisse de Saint-Marceau, ci-devant appartenant au prieuré dudit lieu.

De Pierre Pillon, la somme de 8 livres tournois, pour vente, etc., d'un pré nommé le Pré-Randon, sis en la paroisse de Conflans, ci-devant appartenant à l'abbaye de Saint-Calais.

De Messire Nicolas de Champagne, chevalier, seigneur de La Suze, la somme de 3,790 livres 4 sols, pour vente, etc., du lieu et métairie de Landevi, sis ès la paroisse de Mansigné et de Requeil, ci-devant dépendant du prieuré de Château-l'Hermitage.

De Gervais Masse, avocat au Mans, la somme de 345 livres tournois, pour vente, etc., de cinq journaux de terre situés en la paroisse de Moncé-en-Belin, ci-devant dépendant du même prieuré.

De Maître Charles Crespin, la somme de 350 livres tournois

pour vente, etc., de neuf quartiers de vigne, sis au clos de Caroux, paroisse de Savigné-l'Évêque, ci-devant dépendant de l'abbaye de Saint-Vincent,

De Maître Anselme Taron, seigneur de Noyau, la somme de 350 livres tournois, pour vente, etc., d'un journal et demi de terre en la paroisse de Vallon, dépendant du prieuré dudit lieu.

De Simon Legendre, la somme de 600 livres tournois, pour vente, etc., du moulin de Vaugermain, en la paroisse de Saint-Aubin, et du bordage du Douët, ci-devant dépendant du Chapitre du Mans.

De Pierre Querlavoine, la somme de 120 livres tournois, pour vente, etc., de deux arpents de taillis sis en la paroisse d'Elival, ci-devant appartenant au prieuré de N.-D.-du-Parc.

De Maître Félix Boussard, conseiller au Mans, la somme de 305 livres tournois, pour vente, etc., du bordage des Ruelles, ci-devant appartenant à l'abbaye de Beaulieu.

De Maître Gilles de Lahaye, la somme de 1,575 livres tournois, pour vente, etc., du lieu et métairie du Temple, ci-devant dépendant du prieuré de N. D.-du-Parc.

De René Maumechien, la somme de 800 livres tournois, pour vente, etc., du moulin de Lalande, avec les mouteaux accoutumés, sis près le bourg de Pontvallain et deux pièces de pré, le tout ci-devant dépendant du prieuré de Pontvallain.

De Louis de Flechard, seigneur de Poligny, la somme de 1,215, livres tournois, pour vente, etc., du lieu de la Gandonnière, sise en la paroisse de Bonchamp, avec le bordage de l'Étang et l'étang étant devant la maison dudit bordage, le tout appartenant ci-devant au prieuré de Port-Ringart.

De Laurent de La Croix, la somme de 1,100 livres tournois, pour vente, etc., du lieu et métairie des Hommeaux, ci-devant dépendant du prieuré d'Entrame.

De Louis de Flechart, seigneur de Poligny, la somme de 4,200 livres tournois, pour vente, etc., du droit de fief, tenures féodales, cens, rentes, devoirs et corvées ci-devant dues au

commandeur de Thévale, autrement dit le fief du Breil-aux-Francis, ès paroisses d'Entrames, de la Trinité, de Laval, de Saint-Berthevin, Saint-Melaine, et autres choses y appartenant.

De René de La Roussardière, écuyer, seigneur de Passereau, la somme de 5,800 livres tournois, pour vente, etc., des lieux et métairies appelés Poché, la Plesse-Chamaillart et Larue, avec leurs appartenances, sis en la paroisse de Bazouges, près Laval, et comme l'abbé de Belle-Branche les possédait et les exploitait.

De Pierre Le Boucher, écuyer, sieur du Ponceau, la somme de 124 livres tournois, pour vente d'un pré nommé le pré de l'Étang, contenant un arpent, sis en la paroisse de Lamnay, ci-devant dépendant du prieuré de Château-l'Hermilage.

De René du Baillet, seigneur des Haies, la somme de 510 livres tournois, pour vente, etc., du prieuré de Tresson, membre de l'abbaye de Saint-Vincent, consistant en 7 livres 14 sols 6 deniers, de revenu de fief, droit de haute, moyenne et basse justice, de four à ban, de ban à vendre le vin depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, droit de *presaige*, qui est la première pièce de chacune pièce de vin vendue en détail en dedans dudit fief.

De Messire Ambroise Lecornu, chevalier, seigneur de la Courbe, la somme de 590 livres tournois, pour vente, etc., de sept charges de blé dues chacun an par le dit Lecornu au prieur du Port-Ringart, pour son lieu de Launay.

De Maître Louis Champiou, la somme de 605 livres tournois, pour vente du domaine vulgairement appelé Le Petit-Tiron, sis en la paroisse de Saint-Calais, ci-devant appartenant à l'église collégiale de Saint-Pierre-de-Saint-Calais.

De Messire René de La Chapelle, chevalier, seigneur de la Roche-Giffard, la somme de 180 livres tournois, pour vente, etc., du lieu, domaine et métairie de la Marsaudière, sis en la paroisse de Cossé-le-Bruyant, ci-devant dépendant du prieuré dudit lieu.

De Bonnaventure Courtin, la somme de 1,500 livres tournois, pour vente, etc., du lieu de la Matrassière, sis en la paroisse de la Chapelle-du Bois, ci-devant dépendant de l'abbaye de la Pélisse.

De Maître Jacques Goyet, sieur des Hayes, la somme de 350 livres tournois, pour vente, etc., de trois arpents de pré, ci-devant dépendants du prieuré de Tresson.

De la reine de Navarre, la somme de 1,350 livres 10 sols, pour vente à elle faite de la haute, moyenne et basse justice des religieux, abbé et couvent de l'abbaye de Saint-Calais, telle qu'elle leur appartenait ci-devant, tant en la ville de Saint-Calais que es autres paroisses, ainsi que les officiers et fermiers de ladite abbaye en ont joui, y compris le greffe et censif desdits religieux, abbé et couvent, tant en ladite ville que es faubourgs, et la Garenne dudit Saint-Calais, le tout ci-devant dépendant de l'abbaye.

De Damoiselle Bertranne Bouthier, la somme de 155 livres 2 sols, faisant partie de celle de 386 livres tournois, pour vente, etc., d'une pièce de terre, nommée Lapotière, ci-devant dépendante de l'abbaye de Perseigne.

De Etienne Poitevin, la somme de 1,075 livres tournois, pour vente, etc., du lieu et métairie de la Borde, sise en la paroisse de Rahay, ci-devant dépendant de l'église collégiale de Saint-Calais.

De Maître Macé Aubert, avocat au Mans, la somme de 125 livres tournois, pour vente, etc., d'une pièce de terre dépendant de l'abbaye de la Pélisse.

Du même, la somme de 185 livres tournois, pour vente, etc., d'un journal de terre et d'un quartier de vigne en la paroisse de Sainte-Croix, ci-devant dépendant du prieuré de Sainte-Croix.

De Jehan Leclosier, notaire royal, la somme de 80 livres tournois, pour vente, etc., du lieu de Lagasserie, sis es paroisses de Tuffé et de Ballée, ci-devant appartenant au prieuré de Tuffé.

De Maître René de Verdelay, seigneur de Coulongier, la somme de 1,200 livres tournois, pour vente, etc., du lieu et domaine de la Fosse, sis en la paroisse de Rahay, ci-devant appartenant à l'abbaye de Saint-Calais.

De Jehan de Challopin, escuier, la somme de 86 livres tournois, pour vente, etc., de deux quartiers de vignes dépendant de l'abbaye de Clermont.

De Maître Claude du Breil, conseiller en la cour du Parlement, la somme de 500 livres tournois, pour vente, etc., de la métairie des Faux, sise en paroisse de Saint-Mars de la Bruyère, ci-devant dépendant de l'abbaye de Grammont.

De Maître Yves Moré, la somme de 110 livres tournois, pour vente, etc., d'un quartier de vigne en la paroisse de Sainte-Croix, ci-devant dépendant de l'abbaye de la Couture.

De Hamelin Eveillard, la somme de 690 livres tournois, pour vente, etc., du lieu et bordage de la Blancherie, sis paroisse de Nogent-le-Bernard, ci-devant dépendant de l'abbaye de Saint-Vincent.

De Maître Valentin Lebourdais, avocat au Mans, la somme de 58 livres tournois, 15 sols pour vente... etc., d'une rente foncière de trois boisseaux de froment, mesure de Lavardin, de deux chapons et de 9 sols, ci-devant due à l'abbaye de Champagne.

De Michel Legras, conseiller au Mans, la somme de 330 livres tournois pour vente, etc., d'une partie de pré en la paroisse de..... ci-devant dépendant du prieuré de Saint-Blaise.

De Macé Guébrunet, la somme de 110 livres tournois pour vente, etc., d'une vieille petite maison située en la rue Dorée, paroisse de Saint-Benoît, ci-devant appartenant à l'abbaye de Beaulieu.

De Maître Jacques Flotte, seigneur de Champgautier, la somme de 440 livres tournois pour vente, etc., du lieu et bordage de la Petite-Brosse, sise en la paroisse d'Anciunes, ci-devant dépendant de l'abbaye de Tyronneau.

De Estienne Codilliau, sergent royal, la somme de 840 livres

tournois, faisant partie de celle de 1,200 livres, pour vente, etc., du lieu et bordage de Landinière sis en la paroisse de Sargé, ci-devant dépendant de l'abbaye de Saint-Vincent.

De noble homme Jacques Hurault, seigneur de Vibraye, la somme de 120 livres tournois pour vente, etc., de six livres de rente dues aux religieux de la Pélice sur le grand moulin de Vibraye.

De Messire Simon Lejeune, chevalier seigneur de Montaux, la somme de 861 livres tournois pour vente, etc., du moulin Buron, avec un autre appelé le moulin Ayrault, sis en la paroisse de Saint-Calais, avec la contrainte des mouteaux et autres droits... ci-devant dépendant de l'abbaye de Saint-Calais.

De François de Lacour, la somme de 566 livres tournois, faisant partie de celle de 921 livres pour vente, etc., du lieu et métairie de la Gandonnière sise en la paroisse de Montigny, ci-devant dépendant du cimetière de Laval.

De Gilles Mariette, avocat au Mans, la somme de 29 livres 10 sols tournois, pour vente, etc., d'une boisselée de terre ci-devant appartenant à l'abbaye de Beaulieu.

De Zachin Pousset, la somme de 620 livres tournois pour vente, etc., de trois arpents de vigne ci-devant dépendant du prieuré du Saint-Guinalois.

De Maître Thibaud Doisseau, la somme de 3,740 livres tournois pour vente, etc., du lieu domaine, fief et seigneurie du Plessis, sis en la paroisse de Brains, ci-devant dépendant de l'abbaye de Beaulieu, à la charge du bail viager fait à frère Jacques Hoyeau, prieur du dit Brains.

De René Thomas, la somme de 127 livres tournois pour vente, etc., d'une maison sise en la rue Saint-Vincent, faubourg de la ville du Mans, ci-devant appartenant à l'abbaye de Saint-Vincent.

De Maître Pierre Boulanger, la somme de 470 livres tournois, pour vente, etc., du lieu et bordage de Labrosse, sis en la paroisse de La Quinte ci-devant dépendant de l'abbaye de Champagne.

De François et d'Elieane les Couronnés, la somme de 340 livres tournois pour la vente à eux faite, du lieu et métairie de la Petite-Pointe, sise en la paroisse de Saint-Antoine de Rochefort, ci-devant dépendant de l'abbaye de l'Epan.

De Maître Olivier Brissart, la somme de 268 livres tournois pour vente, etc., de quatre quartiers de vigne en Champagné, ci-devant dépendants de l'abbaye de l'Epan.

De Urbain Tillon, seigneur de S..., la somme de 186 livres tournois pour vente, etc., du fief du Crenx, et d'une vieille place de maison, ci-devant dépendants du prieuré de Brûlon.

De messire Jehan de Chourses, seigneur de Malicorne, la somme de 87 livres, 8 sols tournois pour vente, etc., de fiefs situés es paroisses de Malicorne et de Noyen, ci-devant dépendants du prieuré de Château-l'Hermitage.

De Maître Pierre Pontoin, lieutenant de Montdoubleau, la somme de 1,406 livres tournois pour vente, etc., du moulin à blé de Montjoie, avec les droits de mouture et autres, sis en la paroisse de Rahay, ci-devant dépendant de l'abbaye de Saint-Calais.

De René de Juigné, seigneur de Laubinaye, la somme de 2,290 livres tournois pour vente, etc., des lieux, métairies et appartenances de Chauffault, sis en la paroisse de Bouchemaine, et de la métairie vulgairement appelée l'Hommaye, sise en ladite paroisse et ci-devant dépendants de l'abbaye de Clermont.

De Anselme de Caillet, la somme de 180 livres tournois pour vente, etc., du lieu et bordage de Sainte-Marthe, sis en la paroisse de Souigné-sous-Vallon, ci-devant dépendant de la chapelle de Sainte-Marthe en l'église de Saint-Julien du Mans.

De Louis Hardouin, la somme de 430 livres tournois pour vente, etc., du lieu de la Raudière, ci-devant dépendant de l'abbaye de Tyronneau, à la charge de garder les baux à vie faits par les possesseurs antérieurs dudit lieu situé en la paroisse de Saint-Mars de Ballon.

De Messire Jacques d'Inverse, chevalier seigneur de Ballon,

gentilhomme ordinaire de la maison du roi, la somme de 361 livres, 6 sols, 3 deniers tournois pour vente, etc., du fief et seigneurie du prieuré de Saint-Mars de Ballon, dépendant de l'abbaye de la Couture.

De Pierre Tahureau, seigneur du Chesnay, la somme de 516 livres, 12 sols tournois pour vente, etc., du fief appelé Courcemont et choses qui en dépendent, comme cens, rentes, et redevances, avec le lieu des Géraudières à la charge de bail à vie, etc., et d'une pièce de terre sise en dessous du cimetière dudit Courcemont, contenant un arpent environ, le tout situé en la dite paroisse de Courcemont, ci-devant dépendant de l'abbaye de Saint-Vincent.

De Messire de Bouillé, chevalier seigneur dudit lieu, comte de Créance, la somme de 1,957 livres, 18 sols tournois pour vente, etc., de la justice, fiefs et seigneurie, appartenances et dépendances du prieuré de Torcé-en-Charnie, et de 22 boisselées de blé froment, mesure de Sainte-Suzanne et de deux poulets de rente, et autres droits, ensemble un moulin avec ses dépendances, situé en la dite paroisse de Torcé, et pareillement deux fours à ban sis l'un audit lieu, l'autre au bourg de Voutré, avec les droits d'usage et de paissage es forêt et landes de ladite Charnie à cause desdits fiefs, fours à ban et moulins.

De Jehan Berthelot, seigneur de Berchereau, et de Simon Legendre, avocat au Mans, la somme de 1,770 livres tournois faisant partie de celle de 3,000 pour vente à eux faite du lieu des Ouvreaux, ci-devant dépendant de l'abbaye de l'Épau.

De Clément de *Saint-Florent* (1), seigneur du Ronceray, la somme de 61 livres 15 sols tournois pour vente, de vingt boisselées de blé de rente, mesure du Château-du-Loir, appartenant au prieuré de Château-l'Hermitage à prendre chacun an sur le lieu de la Martinière, paroisse de Marigné,

De François Lecoustelier, seigneur d'Ozée, la somme de 500 livres tournois, pour vente, etc., du fief de Saint-Pater,

(1) Il y a certainement ici une erreur et il faut lire : Clément de saint François.

en la paroisse du même nom ci-devant dépendant de la commanderie de Guéliant.

De Jeanne Cabaret, veuve de Maître Jehan du Coudray, la somme de 400 livres tournois pour vente, etc., d'un pré nommé le Pré-Guitton en la paroisse de Loué-en-Champagne, ci-devant dépendant du prieuré dudit lieu.

De Maître Julien Gaucher, lieutenant au Château-du-Loir, la somme de 860 livres tournois pour vente, etc., du lieu et métairie de la Boucelerie, sis ès paroisses de Saint-Ouen et Saint-Bié-en-Belin, composée de trente journaux de terre environ, ci-devant dépendant de l'abbaye de la Couture.

De Messire André Guillart, chevalier, conseiller au parlement, seigneur du Mortier, la somme de 4,000 livres tournois, faisant partie de celle de 6,000 pour vente, etc., du lieu terre et seigneurie de Mareil ci-devant dépendant de l'abbaye de la Couture.

De Robert des Rotroux, seigneur du Coudray, la somme de 819 livres tournois, faisant partie de celle de 1,106 livres, pour vente, etc., du fief et seigneurie de la Moynerie avec les hommes, cens, rentes, etc., sis ès paroisses de Chemeré, Sauge, Saint-Georges, La Bazoge, le tout dépendant jadis de l'abbaye de Bellebranche.

De Messire Jehan de Thévalles, chevalier seigneur dudit lieu, la somme de 160 livres tournois pour vente, etc., de deux prés dépendants ci-devant de l'abbaye de Bellebranche.

De Messire Jacques de Courdouan, chevalier seigneur de Mimbré, la somme de 401 livres tournois pour vente, etc., d'un pré sis en la paroisse de Colombiers dépendant ci-devant de l'abbaye de Beaulieu.

De Maître Valentin Lebourdais, avocat au Mans, la somme de 302 livres tournois pour vente, etc., de plusieurs pièces de terre sises en la paroisse de Neuville, ci-devant dépendantes de l'abbaye de la Couture.

De Maître René Aubert, conseiller au Mans, la somme de 1,410 livres tournois pour vente, etc., du lieu et métairie de

la Vacherie, sis en la paroisse de Saint-Calais, ci-devant dépendante de l'abbaye de Saint-Calais.

De Maître Pierre Taron, la somme de 250 livres tournois pour vente, etc., du lieu, domaine et métairie de Cherpichet, comme elle s'en suit et comporte, sise en la paroisse de Vallon, ci-devant dépendant du prieuré de Notre-Dame-du-Parc en Charnie.

De Jehan de Landisson, seigneur de La Fauvelière, la somme de 8 livres tournois pour vente, etc., d'un quartier de vigne, sis en la paroisse de Maigné, ci-devant dépendant de Notre-Dame de la Pitié dudit Maigné.

De René de Charnière, écuyer, seigneur dudit lieu, la somme de 170 livres tournois pour vente, etc., de la Grande-Vayerie (Verrie), sise en la paroisse de Quelaines, ci-devant dépendant du prieuré de Port-Ringeart.

De Jehan Louaison et de Mathurin Texier, la somme de 340 livres tournois pour vente, à eux faite de trois arpents de pré sis en la paroisse de....., ci-devant dépendants du chapitre de Saint-Julien du Mans.

« Fin de la recette du dernier jour de décembre 1563, pour le diocèse du Mans. »

Aliénations des biens de l'Église.

Archives du clergé de France.

Registres cotés A. B. Archives de l'Empire.

TABLEAU résumé des Observations météorologiques

MOIS.	BAROMÈTRE à 0.				THERMOMÈTRE			UDOMÈTRE.
	MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA		MAXIMA.	MINIMA.	MEDIA.	
			à midi.	du mois.				
Janvier ..	774 79	724 35	757 68	757 83	13° »	— 2 50	7 20	64 »
Février...	766 51	729 99	752 86	752 55	14 »	— 1 75	7 57	61 50
Mars.....	763 07	733 29	748 26	748 28	17 »	— 1 50	7 52	48 10
Avril.....	766 76	741 51	753 56	753 64	25 »	— 0 50	13 63	36 50
Mai.....	764 18	738 95	753 09	753 12	23 »	0 50	13 73	78 60
Juin.....	762 69	746 25	755 68	756 27	29 73	7 50	19 85	23 10
Juillet ...	763 82	740 77	753 67	756 49	31 »	10 »	19 68	76 70
Août.....	761 60	745 71	753 00	753 97	25 50	8 »	17 97	83 10
Septemb.	762 14	740 89	753 69	753 63	22 »	7 »	15 82	129 80
Octobre..	769 76	748 33	757 99	758 27	21 25	2 »	12 70	33 70
Novembre	764 17	746 87	758 73	758 71	16 25	— 4 »	8 57	29 20
Décembre	769 34	740 71	759 13	759 22	14 25	— 3 50	6 58	35 10
RÉSUMÉ	774 79	724 35	755 18	755 34	31° »	— 4° »	12° 57	702 50
de l'Année.	le 25 janv.	le 11 janv.			le 13 juillet.	le 21 novemb.		en 179 jours.

faites au Mans, en 1866, par M. D. BONHOMET.

DIRECTION DES VENTS.								NOMBRE DE JOURS.												
N.	N. E.	E.	S. E.	S.	S. O.	O.	N. O.	VENTS dominants.	BEAUX.	NUAGEUX.	COUVERTS.	PLUVIEUX.	BROUILLARD.	BRUME.	BRUINE.	TONNERRE.	TEMPÊTE.	GELÉE BLANCHE.	GLACE.	NEIGES.
0	4	2	0	6	10	8	1	S.-O.	4	14	9	9	7	0	1	0	10	4	6	2
2	5	1	0	1	7	10	2	O.	2	14	12	12	1	1	2	0	15	3	3	0
4	4	1	1	6	5	6	4	O.	2	19	9	4	3	6	1	1	15	2	8	2
5	2	4	0	6	2	11	0	O.	6	21	2	5	2	6	0	2	15	1	1	0
2	6	10	0	3	4	6	0	E.	6	19	4	7	2	3	0	4	16	1	0	0
1	5	8	0	2	4	10	0	O.	7	21	4	4	0	2	0	3	10	0	0	0
0	6	6	1	3	8	3	4	S.-O.	3	22	4	4	0	6	1	3	6	0	0	0
0	1	0	0	5	12	10	3	S.-O.	3	19	1	9	3	1	0	4	10	0	0	0
0	0	2	1	5	13	9	0	S.-O.	0	21	4	10	4	0	0	1	10	0	0	0
3	7	7	1	6	2	3	2	N.-E.	5	11	11	5	12	3	0	1	3	0	0	0
7	1	1	0	7	4	8	2	O.	5	16	9	2	3	6	5	6	9	4	5	0
0	1	2	2	7	9	10	0	O.	0	13	11	5	7	8	4	0	8	2	2	0
24	42	44	6	57	80	94	18	Ouest.	43	210	80	76	44	42	14	19	127	17	25	4

a midi

ARCHIVES

EXTRAIT DU COMPTE RENDU PAR L'ARCHIVISTE.

OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

Dans le cours de l'année 1866.

I. DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES.

- AIX. — Séance publique de l'Académie des Sciences agricoles, Arts et Belles-Lettres, années 1865 et 1866.
- ALGER. — Société impériale d'Agriculture. Bulletin des travaux. — 10^e année, 1866, 1^{er} trimestre.
- Bulletin des travaux de la Société d'Agriculture, 9^e année, n^o 34, 2^e trimestre de 1866, in-8^o.
- AMIENS. — Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 4^e trimestre de 1865. — 1^{er}, 2^e et 3^e de 1866.
- Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce; 2^e série, tome V, 1866, 1 vol. in-8^o.
- ANGERS. — Mémoires de la Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts, tome VIII, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e cahiers de 1865. — Tome IX. 1866, première partie.
- Annales de la Société d'Horticulture, 2^e, 3^e et 4^e livraisons de 1865. — 1^{re} de 1866. — Concours pomologique.
- Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, XVII^e et XVIII^e volumes, 1865.
- Annales de la Société linnéenne du département, VIII^e année 1865, 1 vol. in-8^o.
- ANGOULÊME. — Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et du Commerce, tome XLVII, 1865, n^{os} 2, 3, 4. — Tome XLVIII, 1866, numéros 1, 2.
- ARRAS. — Bulletin agricole publié par la Société centrale d'Agriculture, 1866, 2 feuilles in-8^o.
- Mémoires de l'Académie, tome XXXVIII, 1866, in-8^o.
- AUXERRE. — Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles, 3^e et 4^e trimestres du XIX^e volume.

- BEAUVAIS.** — Mémoires de la Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts, tome V, 3^e partie, 1864. — Id. tome VI, 1^{re} partie 1865.
- BÉZIERS.** — Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire, 4^e livraison du tome III. — 1^{re} du tome IV.
- BORDEAUX.** — Actes de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts, 3^e série, XXVII^e année 1865, 2^e, 3^e et 4^e trimestres. — 1^{er} de la XXVIII^e année 1866.
- Annales de la Société d'Agriculture, XXI^e année 1866, 1^{er} semestre.
- BOULOGNE-SUR-MER.** — Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement, 1863 nos 6 à 12. — 1866, nos 13 à 21.
- CAEN.** — Institut des provinces (Annuaire de 1866).
- Bulletin de la Société linnéenne de Normandie, 1864-65. X^e volume, in-8^o.
- Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres, année 1866, 1 vol. in-8^o.
- Bulletin de la Société centrale d'horticulture, 1864 1^{er} et 2^e semestres. — 1865 1^{er} semestre.
- CHATEAU THIÉRY.** — Annales de la Société Historique et Archéologique. Année 1864, in-8^o.
- CLERMONT-FERRAND.** — Bulletin agricole du Puy-de-Dôme, *octobre, novembre et décembre* de 1865. — Janvier à août de 1866.
- COLMAR.** — Deuxième séance annuelle de la Société des bibliothèques communales du Haut-Rhin.
- Bulletin de la Société d'Histoire naturelle, 5^e année, 1864, in-8^o.
- COMPIÈGNE.** — L'agronome praticien, journal de la Société d'Agriculture de l'arrondissement; numéros 44 à 50.
- DIJON.** — Journal d'Agriculture. nos 1 à 12, janvier à décembre 1865, 3 cahiers in-8^o.
- DOUAI.** — Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts. — Procès-verbaux du Comice, fin de l'année 1865.
- ELBEUF.** — Société industrielle. — Bulletin des travaux; nos 3, 6, 7, 8 de 1865. — 1^{er} de 1866.
- ÉPINAL.** — Annales de la Société d'Émulation; tome XII, 1864, 1^{er} cahier. — Annales de la Société d'Émulation du département des Vosges. Tome XII, 2^e cahier, 1866, in-8^o.
- GRENOBLE.** — Bulletin de l'Académie delphinale; 3^e série, tome 1^{er} 1865.
- HAVRE.** — Recueil des publications de la Société Havraise d'études diverses, 1864-1865, in-8^o.
- LE MANS.** — Bulletin de la Société d'Horticulture; 4^e trimestre de 1865. Société du Matériel agricole. — Procès-verbaux des conférences, etc.; 13^e et 14^e livraisons.
- LE PUY.** — Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce; tome XXVI, 1863.
- LILLE.** — Archives de l'Agriculture du Nord de la France, publiées par le

- Comice agricole; 3^e série, nos 4, 5, 6 du tome VI. — 1 à 10 du tome VII, 1866.
- LIMOGES. — L'Agriculteur du Centre. Bulletin de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts; nos 10, 11, 12 de 1865.
- LYON. — De la cure du bégayement, 1864, 2 cahiers, in-8°.
- MARSEILLE. — Revue horticole des Bouches-du-Rhône; décembre de 1865. — Janvier à novembre de 1866.
- MAYENNE. — Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement; les trimestres 3 et 4 de 1865. — 1 et 2 de 1866.
- MEAUX. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts; 1^{er} 2^e et 3^e trimestres de 1865.
- MENDE. — Bulletin de la Société d'Agriculture, Industrie, Sciences et Arts de la Lozère; novembre et décembre du tome XVI. — Janvier à octobre du tome XVII, 1866.
- METZ. — Mémoires de l'Académie impériale, XLVI^e année 1864-65, 2^e série, Lettres, Sciences, Arts et Agriculture, 1 vol. in-8°.
- MONTAUBAN. — Recueil agronomique publié par la Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres. Juillet, août, septembre 1865, in-8°.
- MONTBÉLIARD. — Mémoires de la Société d'émulation; 2^e série, vol. 2^e.
- MONTPELLIER. — Bulletin de la Société centrale d'Agriculture et des Comices agricoles du département; août à décembre de 1865. — Janvier à juillet de la LIII^e année 1866.
- MULHOUSE. — Bulletin de la Société industrielle; décembre 1865. — Janvier à novembre de 1866.
- Mémoires de la Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, année 1865, 3^e série, 2^e volume.
- Bulletin de la Société Industrielle. Juin 1865, in-8°.
- NANCY. — Le bon Cultivateur. Recueil agronomique publié par la Société centrale d'Agriculture; XLVI^e année, no 1 à 7, 1866.
- NANTES. — Annales de la Société académique; 1865, 2^e semestre.
- NIMES. — Société d'Agriculture. — Comice agricole de l'arrondissement; décembre 1865.
- Mémoires de l'Académie du Gard; novembre 1865. — août 1864. 1 vol. in-8°.
- NIORT. — *Maitre Jacques*. Journal populaire d'agriculture publié par la Société centrale d'Agriculture des Deux-Sèvres, année 1866.
- NICE. — Bulletin de la Société centrale d'Agriculture, d'Horticulture et d'acclimatation; 1866, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres.
- ORLÉANS. — Comice agricole de l'arrondissement; bulletin nos 38, 39, 40.
- PARIS. — Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France; 3^e série, tome 1^{er}, nos 6, 7, 8, 9, 10.
- Mémoires de la même Société; année 1864.
- Académie des Sciences. Comptes rendus hebdomadaires des séances; volumes 1 à 34 in-4°. — Table générale des comptes rendus des séances

- 1835 à 1850. — Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Sciences, tome XIX, 1853 (Sciences mathématiques et physiques).
- PARIS. — Mémoires de l'Académie des Sciences, vol. XXXIV in-4°.
- Bulletin mensuel de la Société protectrice des animaux; nos 11 et 12 du tome XI. — Janvier à juillet-septembre, octobre et novembre du tome XII, 1866.
- Bulletin mensuel de la Société Protectrice des animaux. — Tome II, n° 7, juillet 1865, in 8°.
- PERPIGNAN. — Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales. — 14° vol., 1866, in-8°.
- POITIERS. — Bulletin de la Société académique d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts; nos 101 à 107.
- PRIVAS. — Bulletin de la Société d'Agriculture; novembre et décembre de 1865. — Janvier à novembre de 1866.
- ROCHEFORT. — Société d'Agriculture, des Belles-Lettres, Sciences et Arts. — Travaux, année 1864-65.
- ROUEN. — Précis analytique des travaux de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et arts pendant l'année 1864-65. 1 vol. in-8°.
- Bulletin des travaux de la Société libre d'émulation, du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure; année 1865-66. 1 vol-8°.
- SAINT-ETIENNE. — Annales de la Société impériale d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres; tome IX, 1865, 3° et 4° livraisons.
- SAINT-QUENTIN. — Bulletin du Comice agricole de l'arrondissement; tome XIV, 1865. 1 vol. in-8°.
- Société académique des Sciences, Arts, Belles-lettres, Agriculture et Industrie; 3° série, tome VI, 1864 à 1866. 1 vol. in-8°.
- STRASBOURG. — Nouveaux Mémoires de la Société des Sciences, Agriculture et arts; tome III, fascicule 2°.
- Journal de la Société d'Horticulture du Bas-Rhin. — Tome VII, nos 7 et 8, 1866, in-8°.
- TOULOUSE. — Journal d'Agriculture pratique et d'Économie rurale du Midi de la France; décembre de 1865. — Janvier à novembre de 1866.
- Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres; 6° série, tome IV, 1866, 1 vol. in-8°.
- TOURS. — Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres; tomes XLIII, XLIV et nos 1 à 8 du tome XLV, 1866.
- Mémoires de la Société archéologique; tome II et tome XVII, 1°, 2° et 3° trimestres du
- TROYES. — Mémoires de la Société académique, d'Agriculture des Sciences, Arts et Belles-Lettres; 3° série, tome II, 1865.
- Société médicale; bulletin n° 2.
- VALENCE. — Bulletin des travaux de la Société départementale d'agriculture; 2° série, nos 5 à 12, 1865.
- VALENCIENNES. — Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts. — Revue agricole, industrielle, littéraire et artistique; décembre de 1865.

- VALENCIENNES. — Janvier à mars. — Mai à septembre du tome XX, 1866.
VENDOME. — Bulletin de la Société archéologique; 3^e et 4^e années, 1864 et 1865.
VERSAILLES. — Bulletin de la Société impériale d'Agriculture et des Arts, 2^e série, nos 4, 5 et 6 du tome 1^{er}. — N° 1 du tome II.

II. DES SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

- LAUSANNE. — Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences naturelles; tome VIII, 1865, nos 53, 54.
WASHINGTON. — *Annual report*... Rapport annuel du bureau des régents de l'Institut Smithsonian pour l'année 1864. 1 vol. in-8°.
BOSTON. — *Boston Society*... Société d'histoire naturelle de Boston. — Procès-Verbaux, vol. X, septembre 1863 à avril, 1866.
— *Condition and doings*.... Rapport de l'archiviste de la Société d'Histoire naturelle de Boston, pour 1864-65.
COLUMBUS (Ohio). — 19^e rapport de la Commission d'Agriculture pour 1864.
NEW-YORK. — *V. S. Sanitary Commission*, 1863-1865, Bulletin, 3 volumes en un. — Documents, 2 vol. in-8°, 1866.
MANCHESTER. — *Mémoires*... Mémoires de la Société littéraire et philosophique; 3^e série, vol. II, 1 vol. in-8°. — *Id. Proceedings*... Procès-verbaux de la Société littéraire, etc. 3^e et 4^e volumes (1862 à 1865).
Annales de la Société Impériale Géo'ogique de Vienne. 15^e volume, janvier à juin 1865, 2 cahiers in-8°.

III. DE S. EXC. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances extraordinaires du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, les 19, 20 et 21 mai 1865 (*Archéologie*). — *Id. (Histoire, philosophie et Sciences morales)*. Paris, imprimerie impériale, 2 vol. in-8°.

Revue des Sociétés savantes, 4^e série, t. III, janvier à avril. — T. IV, août, septembre et octobre,

Dictionnaire topographique du département de la Nièvre, rédigé sous les auspices de la Société Nivernaise des lettres, sciences et arts, par G. de SOULTRAIT. Paris, imprimerie impériale, 1865, in-4°.

Dictionnaire topographique du département de l'Hérault, rédigé sous les auspices de la Société archéologique de Montpellier, par M. Eug. THOMAS, président de cette Société. Paris, imprimerie impériale, 1866, in-4°.

Répertoire archéologique du département du Tarn, rédigé sous les auspices de la Société littéraire et scientifique du département, établie à Castres, par M. Hip. CROZES, correspondant du Ministère de l'Instruction publique; C. et Paris, imprimerie impériale, 1865, brochure in-4°.

Revue des Sociétés savantes des départements. — Tome I^{er}, mai, juin 1865 ; tome II, juillet 1865 ; tome III, mai 1866 : tome IV, juillet, octobre 1866, 5 cahiers in-8°.

Distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes le 7 avril 1866, in-8°.

IV. DE M. LE PRÉFET DE LA SARTHE.

Rapport à M. le Préfet de la Seine sur le drainage de Londres et l'utilisation des eaux d'égout, par M. Ad. MILLEZ, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Paris, Mourgues frères, 1866, in-4°.

Recueil des actes administratifs de la Préfecture de la Sarthe, année 1866.

Rapports du Préfet et procès-verbaux des délibérations du Conseil général. — Session de 1866.

V. DE M. LE MAIRE DU MANS.

Compte d'administration de l'exercice 1865. — Chapitres additionnels au budget de 1866.

VI. DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

L'art Gaulois ou les Gaulois d'après leurs médailles, livraisons 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 (planches 1 à 70), par M. Hucher, membre titulaire, etc.

Calques des vitraux peints de la cathédrale du Mans, ouvrage renfermant : 1° les calques ou les réductions des verrières les plus remarquables sous le rapport de l'art et de l'histoire ; 2° l'inventaire descriptif de tous les vitraux de cette cathédrale (xii^e et xiii^e siècles), par le même. *Le Mans*, Monnoyer, 1858, in-fol.

Notice sur le moyen de guérir et prévenir la cachexie du mouton, par M. G. CHARLOT, membre correspondant (Extrait de la *Revue d'économie rurale*, 1865.)

Autre notice sur les insectes qui dévastent les mûriers, par le même.

Révision des légendes des monnaies de la Gaule données par Adolphe Duchalais, par M. Hucher, 1864, in-8°.

Flore des monts Sumawa, par M. Gistel. 4 pages in-8° (en allemand).

Trésor des Dames, nos 2, 3, 4, 6. — Articles de M. Gistel (en allemand.)

Souvenir de Jeanne d'Arc à Orléans, par C.-F. Vergnaud-Romagnési. 4 pages in-8° avec un plan.

4^e Trim. de 1866. — Tom. XVIII.

Quelques mots sur les conditions et l'appréciation de la peinture sur verre à propos des vitraux de Notre-Dame de Mamers. par M. L. CHARLES, membre correspondant. 1865.

Aperçu de la situation financière de la ville du Mans pendant les années 1866, 67, 68, 69 et 70, par M. RICHARD, membre titulaire. 1865.

Notre-Dame du Mans ou cathédrale de Saint-Julien. Origine, histoire et description, par M. l'abbé VOISIN, membre correspondant. In-4° avec plan, 1866.

La France sous César, par le marin de Tyr. Origines gauloises, géographie, religion, mœurs, étymologies des anciens noms, par le même. In-4°, 1866.

Quatrième herborisation de la Société royale de botanique de Belgique, par M. Armand Thiérens, membre correspondant.

Rapport sur l'exposition internationale d'horticulture et le congrès de botanique de Londres, mai 1866, par le même, délégué du gouvernement belge.

Le système de culture de Daniel HOOIBRECK et le rapport de S. E. le maréchal VAILLANT. Note analytique sur ce rapport lu à la Société d'agriculture de la Marne, par M. le capitaine Boulard, membre correspondant.

Prison de Jeanne d'Arc à Rouen et son premier exploit à Orléans, par M. VERGNAUD-ROMAGNÉSI, membre correspondant. Demi-feuille avec gravures, 1866.

Troisième lettre sur *Genabum* adressée à la Société impériale des Antiquaires de France, par le même.

L'agriculture devant l'enquête, par M. COURTILLIER, membre correspondant.

Rien ne naît, rien ne meurt. La forme seule est périssable, par M. BOUCHER DE PERTHES, membre correspondant.

Les caisses d'épargne et la franchise postale, pétition au Sénat, par M. PEAU-SAINT-MARTIN, membre titulaire.

Coup d'œil rétrospectif sur vingt-quatre églises paroissiales supprimées à Rouen en l'année 1791, par M. de La Quêrière, membre correspondant.

Procès-verbaux des dix premières conférences d'horticulture tenues au jardin de la Société d'horticulture de la Sarthe en 1866, par M. G. VALLÉE, membre titulaire.

L'Union quotidienne, par M. Henry de RIANCEY.

Histoire de la monnaie romaine, par Théodore MOMMSEN, traduite de l'allemand par le duc de BLACAS, tome I^{er}, 1865, offert par M. de Cumont, membre correspondant.

Jeanne d'Arc au château de Beaurevoir, par M. Ch. GOMART, membre correspondant. *Saint-Quentin*, 1865.

VII. DES PERSONNES ÉTRANGÈRES A LA SOCIÉTÉ.

The celebrata theory... Célèbre théorie des parallèles. — Démonstration du célèbre axiome d'Euclide, axioma XII, par Matthew-Ryan Ed. WASHINGTON, 1866.

De la loi naturelle, par M. J.-F. Ph. de NEUFBOURG. *La Flèche*, 1865.

Considérations pratiques sur la réorganisation d'une ferme-école dans la Sarthe, par M. HAMARD, 1865.

Cathédrale de Saint-Brieuc. — Chapelle du Saint-Sacrement. — Vitraux, par M. Fielex.

Note lue à la Société du Berry sur des liens pour des gerbes de blé, etc., automatiques et inaltérables, par M. de l'APPARENT.

Guillaume Haudent, poète normand du XVI^e siècle, par M. MILLET-SAINT-PIERRE. *Harre*, 1866.

Annuaire de la Sarthe, partie administrative pour 1866, par M. MONROYER.

De l'usage alimentaire de la viande de cheval au point de vue des intérêts agricoles (lu à la Société impériale et centrale d'agriculture), par M. DECROIX, vétérinaire.

Notice biographique du docteur J. Lecoq, par le docteur FAYEL-DES-LOGNAIS. *Caen*, Hardel, 1866.

La crise agricole devant la science. Conférence faite à la Sorbonne le 17 mars 1866.

Catalogue des inscriptions du musée gallo-romain de Sens, par M. Julliot. 40 pages in-8°.

Observations sur les incendies, par le commandant Belleville, 1866, 22 pages in-16.

De l'emploi des sels alcalins en agriculture, par M. M.-J. Cartier, 1864, 133 pages in-8°.

VIII. PAR ABONNEMENT.

L'Institut, 1^{re} et 2^e section.

Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences.

Annales de chimie et de physique.

Journal d'agriculture pratique.

Bulletin monumental.

Annales d'agriculture française publiées sous la direction de M. LONDET.

DET.

Le Sud-Est, journal agricole et horticole publié à Grenoble.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

PENDANT LE 3^e ET LE 4^e TRIMESTRE DE 1866.

Séance du 13 juillet 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

M. Manceau, à l'occasion du procès-verbal qui parle des moyens de détruire le gui du pommier, annonce qu'on vient de découvrir près de notre département, dans l'Orne, le gui sur le chêne, et qu'un échantillon adressé à M. Anjubault va être déposé au Musée du Mans.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Provost, de Changé, faisant connaître qu'il a employé avec succès le *brûlage* pour détruire la cuscute, dont les ravages dans les prairies artificielles augmentent chaque jour. M. Manceau ajoute que plusieurs agronomes recommandent l'arrosage avec une dissolution de sulfate de fer, qui, loin de tuer la luzerne, est un excitant favorable à la végétation.

M. le Président rend compte sommairement des visites de fermes faites par la Commission agricole et des remerciements sont votés à M. Legris, qui n'a pas cessé d'apporter à la Commission, dans ses visites, son bienveillant concours avec un zèle infatigable et une obligeance parfaite.

M. Surmont présente au nom de la Commission des finances, le rapport sur les comptes de M. le Trésorier pour 1865.

Les comptes sont adoptés.

Séance du 27 juillet 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

On entend la notice météorologique de juin, par M. Bonhommet, puis le rapport, au nom de la Commission de visite des fermes pour le concours de 1866, par M. Villiers de l'Isle-Adam. Les propositions de la Commission sont adoptées.

M. Dugrip entretient ensuite la Société des ravages occasionnés dans les prairies artificielles par la cuscute. Cette plante parasite paraît s'être répandue par l'intermédiaire des fumiers formés avec des bruyères infestées, et

aujourd'hui elle est devenue pour l'agriculture du département un véritable fléau. On a déjà essayé divers moyens de la combattre : M. Danicourt recommande l'emploi d'un compost formé de chaux, charrée, fiente de volaille ou poudrette, phosphates et sel Coussin ; on répand sur les trèfles ou luzernes après la coupe. M. Dugrip, qui a reconnu les bonnes qualités de ce compost, l'a un peu modifié et emploie les proportions suivantes : 3,000 k. sel, 3,000 k. charrée, 1,500 k. phosphate fossile, 1,500 k. poudrette, 1,000 k. chaux éteinte. Ce compost, ajoute M. Dugrip, est un excellent engrais dont il a obtenu les meilleurs résultats et qui, autant qu'il en peut juger par une seule expérience, lui paraît propre à détruire la cuscute ; si l'on ne se proposait pas la destruction de la cuscute, il serait préférable, pour les prairies artificielles, de remplacer la chaux par du plâtre. On emploie 700 kil. à l'hectare.

Séance du 19 octobre 1866.

PRÉSIDENCE DE M. ANJUBAULT.

M. MANCEAU, SECRÉTAIRE.

L'objet de cette réunion extraordinaire étant de rédiger une réponse au questionnaire de l'enquête agricole, il est donné lecture d'un projet de réponse préparé par les soins d'une Commission composée de MM. Anjubault, de Villiers de l'Isle-Adam, père, Verel et Manceau, et rédigé en grande partie sur les renseignements envoyés par les membres de la Société, et sur quelques autres gracieusement communiqués par la Société du Matériel agricole, à laquelle seront aussi prêtés les documents analogues reçus par notre Compagnie, et même le projet de réponse lu et adopté dans la présente séance.

Séance du 9 novembre 1866.

PRÉSIDENCE DE M. ANJUBAULT.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1° Une note de M. Jousset sur l'étymologie du mot Bellême ; 2° diverses notes de M. V. Chatel sur des silex taillés, etc. ; 3° une lettre de M. de Caumont annonçant l'ouverture de la 33^e session du Congrès scientifique de France, à Aix, le 12 décembre prochain. La Société vote une adhésion.

M. Chardon donne lecture de la première partie d'un travail sur les frères Fréart de Chantelou, amateurs d'art et collectionneurs manceaux du XVII^e siècle.

Séance du 23 novembre 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1° une lettre de M. le Préfet qui donne

avis à la Société que le Conseil général lui continue pour l'année 1867, l'allocation des années précédentes; 2° une demande du *Journal d'Agriculture pratique*, d'un exemplaire de la Réponse faite par la Société au questionnaire de l'enquête agricole. Cette demande est adoptée. 3° *Coup d'œil rétrospectif sur vingt-quatre églises paroissiales supprimées à Rouen dans l'année 1791*, brochure par M. de La Quêrière, correspondant. 4° Trois lettres de MM. de Neufbourg, procureur impérial, Blin, professeur, et Courtyllier, agronome, sollicitant le titre, les premiers, de membres titulaires, et le dernier, de membre correspondant.

On entend ensuite la note de M. Jousset sur l'étymologie du nom de Bellême, puis la suite du travail de M. Chardon sur les Fréart de Chantelou.

Séance du 7 décembre 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD.

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend :

1° Une lettre du ministère de l'Instruction publique, qui donne avis à la Société d'une allocation de 300 fr. pour 1867 ;

2° *L'art gaulois*, par M. Hucher (liv. 6 et 7) ;

3° *La France sous César*, par M. l'abbé Voisin ;

4° Un *Rapport* imprimé, de M. Thielens, correspondant, sur l'exposition internationale d'horticulture et le congrès botanique de Londres en 1866 ;

5° Une note manuscrite de M. Letrône, correspondant, sur la récolte préparatoire et l'emploi des engrais de mer ;

6° *Procès-verbaux des dix premières conférences de la Société d'horticulture*, par M. Vallée ;

7° Une lettre de M. le Président de l'Association scientifique de France, conviant la Société à organiser des sessions dans le département.

Les demandes du titre de membre titulaire présentées par MM. de Neufbourg et Blin et celle du titre de membre correspondant par M. Courtyllier, sont successivement prises en considération.

Il est ensuite procédé à la réélection du Bureau, pour 1867-1868. — Le dépouillement des votes donne :

Président : M. Lizé.

1^{er} Vice-Président : M. Richard.

2^e — M. Thoré.

Secrétaires : MM. Chardon et Manceau.

Trésorier : M. de Villiers de l'Isle-Adam.

Archiviste : M. Leprince.

MM. Surinont, Hébert et Clouet sont ensuite réélus comme membres de la Commission des finances.

M. Chardon continue la lecture de son travail sur les Fréart de Chantelou.

Séance du 21 décembre 1866.

PRÉSIDENCE DE M. RICHARD,

M. CHARDON, SECRÉTAIRE.

La correspondance comprend : 1° Deux lettres de MM. de Cumont et Davoust, s'excusant de n'avoir pas encore envoyé le travail réglementaire. Les excuses sont agréées.

2° Monographie du genre *Bradybatus* de la famille des *Curculionides*, par M. de Marseul, correspondant ;

3° Un plan de la place du Château et un dessin des constructions romaines de la rue des Chapelains, par M. Blin ;

Le projet de budget de 1867 est présenté par la Commission des finances et adopté.

MM. de Neufbourg et Blin, après votes favorables, sont proclamés membres titulaires et M. Courtillier, membre correspondant.

M. Clouet donne ensuite lecture de la première partie d'un travail de M. Trouillard, correspondant, sur la seigneurie de Bourg-Nouvel.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XVIII.

ANNÉES 1865-1866.

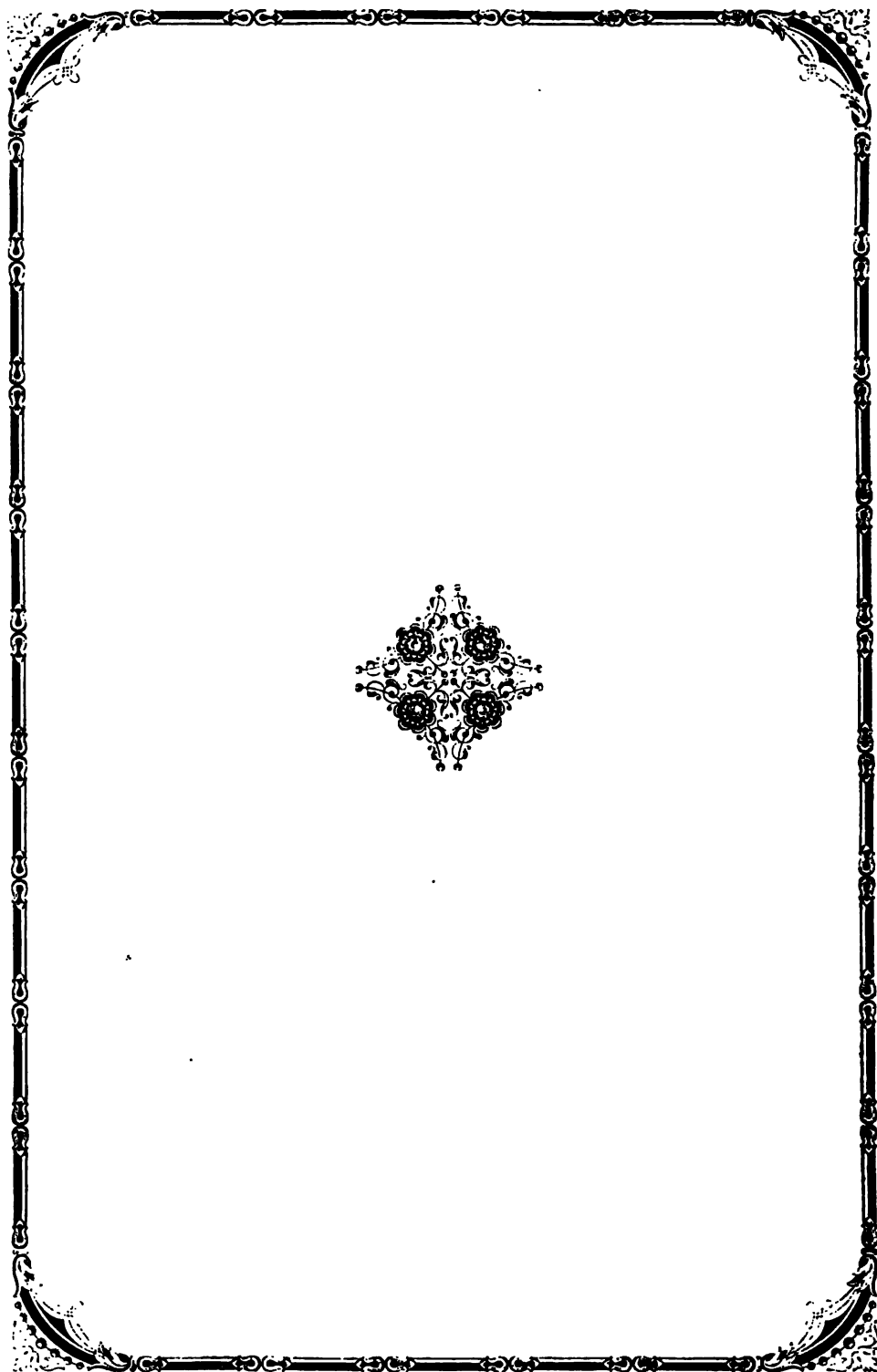
	PAGES.
Liste des membres de la Société au 1 ^{er} janvier 1865, des membres du Bureau et de la Commission de Rédaction pour 1865 et 1866.	5
Liste par ordre alphabétique des Sociétés correspondantes.....	10
Installation du Bureau.— Discours de M. HOUDBERT, président sortant. — Discours de M. Richard, président entrant.....	14-24
Compte rendu des travaux de la Société pendant l'année 1864, par M. Henri CHARDON.....	25
Procès-verbal de la conférence publique agricole du 18 novembre 1864, par M. ANJUBAULT.....	47
Note sur l'amélioration du bétail, par M. A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.....	58
Note sur le charbon du maïs observé en 1863 dans les communes de Malicorne et de Pont-de-Gennes, par M. E. DUGUÉ.....	60
De l'utilité du latin pour l'étude des langues vivantes, par M. CLOUET.....	68
Extraits des procès-verbaux des séances pour le premier trimestre de 1865, par M. MANCEAU.....	75
Impressions photographiques sur l'Angleterre, par M. DE CAPELLA.	81
Mamers et Saint-Mammès, par M. CHARDON.....	121
Analyse de quelques titres inédits concernant les possessions de l'abbaye de la Trappe aux environs de Ballon, par M. DE LESTANG.....	143
Note sur le congrès archéologique tenu à Fontenay (Vendée), du 12 au 18 juin 1864, par M. DE CUMONT.....	156
Archéologie percheronne, par M. JOUSSET.....	
(Mémoire accompagné d'une lithographie représentant cinq objets antiques mérovingiens découverts à Saint-Hilaire-sur-Erve (Orne).....	175
Morale. Simples réflexions sur le mérite, la vertu, la sainteté, par M. BOISSEAU.....	181
Quelques vers trouvés dans les archives de la mairie de Brûlon, par M. l'abbé DAVOUST.....	184
Extrait des procès-verbaux des séances pendant le 2 ^e trimestre de 1865.....	186

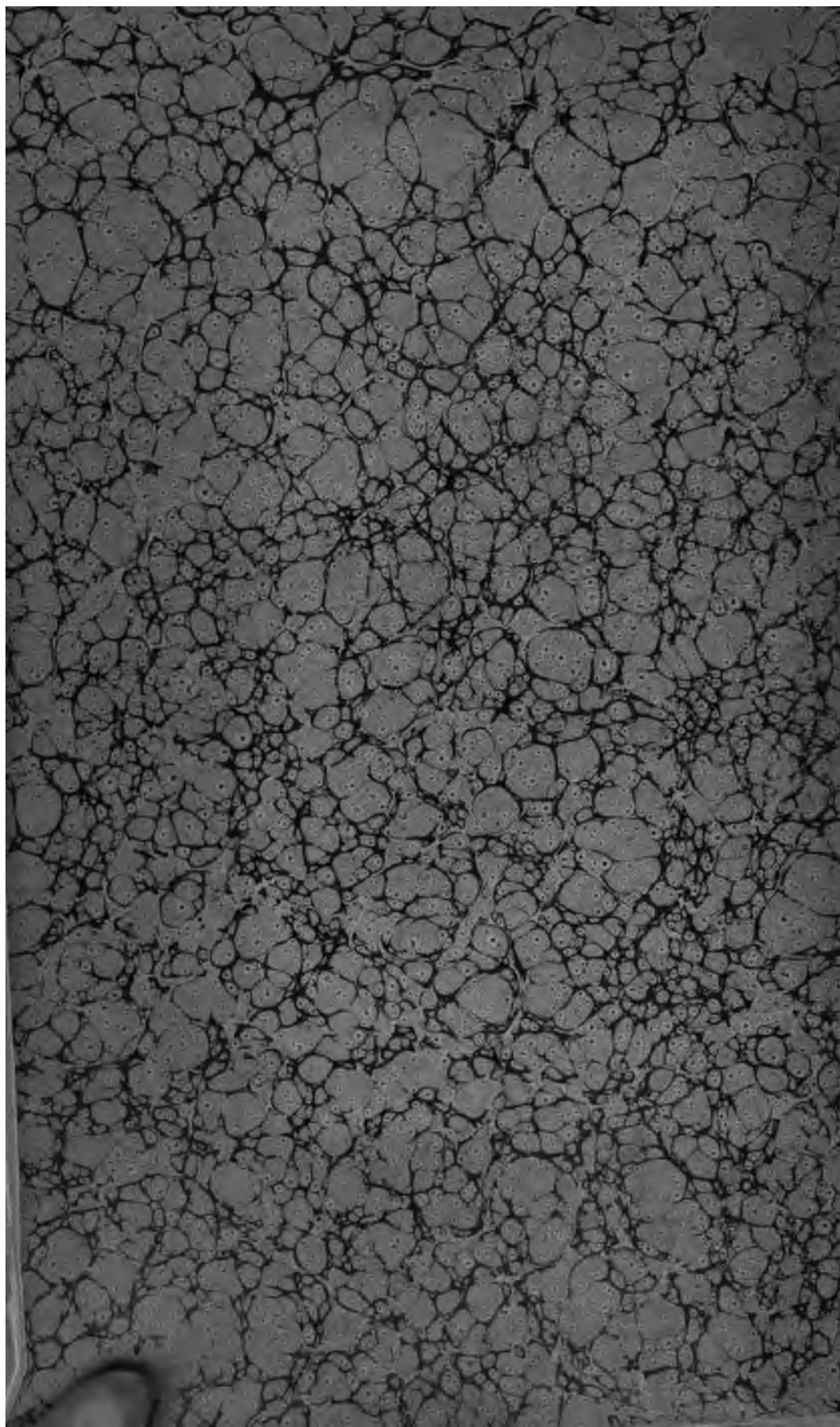
	PAGES.
Des baux de biens ruraux, par M. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, père.....	189
Questions agricoles, par M. LAIGLE-DES-MAZURES.....	195
Rapport de la Commission nommée pour visiter les bestiaux de la ferme des Dégouttières, en Moncé-en-Belin. MM. Guéranger, Anjubault et Manceau, rapporteur.....	202
De la culture du chanvre, par M. BARY, jeune. (<i>Réformes conseillées dans l'intérêt de la culture, de la préparation et de la filature mécanique.</i>).....	211
Note sur la construction et les dépenses du viaduc en fer construit à Briollay-sur-le-Loir, pour le passage de la ligne du Mans à Angers, par M. MARTIN. (<i>Avec une lithographie de l'élévation, de la coupe verticale d'un tube pendant le fonçage et de deux demi-plans, avant et après la pose de la voie.</i>).....	219
Des caisses d'épargne, par M. PEAU-SAINT-MARTIN.....	227
Séance publique de conférence agricole tenue le 17 novembre 1865, à l'hôtel de la Mairie du Mans par la Commission d'agriculture. — Compte rendu par M. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, père.....	
Concours agricole d'arrondissement de 1865, comprenant les communes des cantons de Ballon, Ecommoy, Montfort, et celles des trois cantons du Mans, situées sur la rive gauche de la Sarthe. — Discours de M. Richard. — Rapport de M. de Villiers-de-l'Isle-Adam, père. — Distribution des récompenses à Ecommoy.....	239
Quelques remarques agricoles faites à l'occasion des visites de fermes situées dans la circonscription du concours d'arrondissement de 1865, par M. Ed. GUERANGER.....	298
Notes prises à Cautelets. La ville, ses environs, ses eaux thermales, par M. MOMMAET.....	305
Deuxième notice sur des médailles romaines trouvées dans le département de la Sarthe, par M. DAVOUST.....	335
Tableau résumé des observations météorologiques faites au Mans, en 1865, par M. BONHOMET.....	343
Ouvrages reçus par la Société, dans le cours de l'année 1865, rapport de M. LEPRINCE.....	344
Extrait des procès-verbaux des séances, pendant les 3 ^e et 4 ^e trimestres de 1865.....	352
Compte rendu des travaux de la Société pendant l'année 1865, par M. CHARDON.....	357
Histoire de la reine Bérengère, femme de Richard Cœur-de-Lion, et dame douairière du Mans, d'après des documents inédits sur son séjour en France, par M. CHARDON.....	376
Le hoquet existe-t-il chez le cheval? Oui! par M. PAUGOUÉ.....	466
Extrait des procès-verbaux des séances du 1 ^{er} trimestre de 1866..	

	PAGES.
Trait d'union entre les deux grandes familles des langues aryennes et sémitiques, par M. BAILHACHE.....	473
Lettre de M. de Capella à M. le Président de la Société. (<i>Sur l'augmentation probable de la production agricole, quand elle sera suffisamment stimulée par le capital et les vues scientifiques rationnelles.</i>).....	554
Extrait des procès-verbaux des séances pendant le 2 ^e trimestre de 1866.....	561
Séances générales publiques tenues à l'hôtel de ville du Mans, les 24, 25, 26 et 27 juin 1866 :	
Discours de M. RICHARD, président.....	563
Procès-verbaux :	
<i>Première section. Agriculture.</i>	
— Discussion sur le rouissage du chanvre.....	573
— Des distilleries agricoles, par M. DE LORIÈRE.....	578
— Discussion sur la culture de la vigne.....	580
— Des chemins ruraux, rapport par M. SURNONT au nom d'une Commission spéciale.....	591
— De la culture du sauvageon de pommier, par M. BERARD, avocat.....	598
<i>2^e Section. Sciences philosophiques, économiques, médicales et naturelles.</i>	
— Discussion sur le mérite de l'homme qui pratique le devoir, et sur les richesses minérales du département de la Sarthe.....	598
— Dépôts lacustres de Mamers et de Saint-Remy-des-Monts, par M. BRINDEJONC.....	601
— Communication, par M. MANCEAU, de la découverte faite par M. Anjubault, au Breil, du <i>Carex microstachya</i> , Kunth, qui n'a encore été signalé qu'en Suède. — Indication par M. GUÉRANGER, sur le territoire d'Asnières, de trois plantes qui n'avaient encore été rencontrées que bien rarement sur la limite du département : <i>Globularia vulgaris</i> , <i>Teucrium montanum</i> et <i>linum tenuifolium</i>	606
<i>Troisième section. Sciences historiques, littérature, beaux-arts.</i>	
— Examen, par M. BOISSEAU, de la question : Les faits historiques sont-ils comme les phénomènes physiques subordonnés à des lois nécessaires ?.....	607
— Observations de M. LE PELLETIER.....	613
— Considérations sur les éléments primordiaux du langage en général ou voix humaine, par M. HÉBERT..	614
— Recherches sur l'accent vocal des Latins, par M. CLOUET.	623

	PAGES.
— Extrait des chroniques de Montreuil-le-Chétif, 1866, par M. LEGUICHEUX.....	638
— Commanderie du Guélian, par le même.....	647
— Ambroise de Loré, par le même.....	664
— Le Chastellier de la forêt de Bellême, par M. Jousset..	708
— Discussion sur divers autres monuments de la même classe.....	713
Concours agricole ouvert en 1866, dans l'arrondissement de La Flèche, pour les cantons de La Flèche, Le Lude, Mayet et Pont- vallain.	
— Rapport de la Commission de la Société d'Agriculture, par M. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, père. — Distri- bution des primes et des médailles. — Témoignages sympathiques de M. le marquis de Talhouet, membre du Conseil général. — Remercements adressés par M. RICHARD, président, à M. le marquis de Talhouet.	715
De la direction d'une exploitation agricole, par M. de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, fils.....	734
Note sur le cyprès de Lawson (<i>Cupressus Lawsoniana</i> , Murray), par M. J. LE BÈLE.....	741
De l'utilité de certaines basses plantes dans les forêts de chêne en futaie, par M. BERAUD.....	743
Observations relatives au terrain jurassique du département de la Sarthe, présentées par M. GUÉRANGER, aux séances générales de la Société, le 27 juin 1866.....	752
Des étymologies, et particulièrement de celles du latin, par M. CLOUET.....	761
Note sur la vie et les ouvrages de M. Pallu, par M. HOUBERT....	770
Vente de biens appartenant au clergé sous Charles IX, par M. DE LESTANG.....	781
Tableau résumé des observations météorologiques faites au Mans, en 1866, par M. BONHOMET.....	796
Ouvrages reçus par la Société dans le cours de l'année 1866. Ex- trait du compte rendu, par M. LEPRINCE, archiviste.....	798
Extrait des procès-verbaux des séances de la Société, pendant le 3 ^e et le 4 ^e trimestre de 1866.....	805







Stanford University Libraries



3 6105 121 194 539

61
S35
V. 18
186

DATE DUE

Stanford University Libraries
Stanford, Ca.
94305

